This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

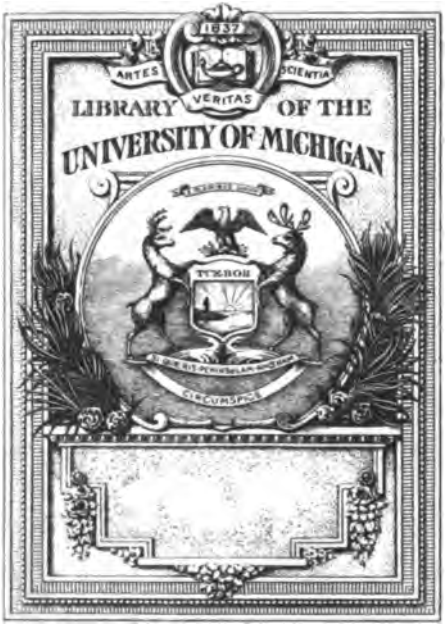
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,076,818


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

AP
20
.R48

AP Oct. 96 x.

REVUE

DE PARIS.

XXIX.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1841.

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

DENISE.

DU MARQUIS DE SIVRAY A MADEMOISELLE DE JOUARS.

La Délivrande, 5 juin 17...

« Je viens d'apprendre, ma chère Hélène, par l'ordinaire du Bocage, qui vous a remis des lettres hier, que vous êtes à Villers auprès de votre cousine. C'est une occasion que je guette depuis long-temps pour vous prier de remplir une commission assez délicate, mais qui ne sera point difficile pour une personne de votre esprit. La chose va vous sembler peut-être singulière; il s'agit d'une demande en mariage que je prends sur moi de faire, en l'absence de madame la marquise ma mère, qui est à la cour pour un mois encore. Je ne sais pas employer les détours qu'il faudrait; l'impatience de connaître mon sort ne me laisse pas de relâche. J'aime Mlle de Beauchamps depuis le jour où je l'ai vue. Elle m'a toujours témoigné de l'amitié, mais je n'ai point encore osé lui dire que j'avais pour elle des sentimens plus tendres. Elle vient d'entrer en possession de sa fortune; elle est maîtresse de ses volontés; à dix-huit ans elle peut songer au mariage : parlez-lui du grand désir que j'ai de l'épouser. Il y a si peu de façons entre elle et moi, que, sans votre séjour à Villers, je lui eusse adressé ma demande directement. Vous connaissez aussi bien qu'elle, et mieux que moi-même, mon caractère et mon humeur.

Vous êtes une fille sensée, ma chère Hélène; vous êtes en état, plus que personne, de mener à bien cette affaire, d'où mon bonheur dépend absolument. Je compte sur votre habileté, sur votre zèle et sur l'affection que nous avons l'un pour l'autre depuis votre enfance. Ne seriez-vous pas satisfaite que votre plus ancien ami devînt le mari de votre chère Nise?

« Je vous envoie ceci par un exprès qui fera ses huit lieues à franc étrier. Il ira coucher au bourg et attendra votre réponse que vous lui ferez tenir par quelque laquais du château. Soyez diligente autant que vous pourrez, car je suis sur les charbons.

« Adieu, je vous presse les mains fort amicalement. »

DE MADEMOISELLE DE JOUARS AU MARQUIS DE SIVRAY.

Villers, 6 juin 17...

« Votre lettre, mon cher Henri, m'est parvenue pendant le souper. Je suis devenue si pâle en la lisant, que Denise m'a demandé avec effroi s'il y avait quelqu'un de malade à la Délivrande. Mais il s'agit bien de moi et de ma pâleur!

« Nise est une tête légère, et sans doute vous n'avez pas réfléchi sur son naturel un peu étrange. Il n'y a pas d'esprit plus mobile que le sien. C'est une femme par excellence, un cœur indocile et qui ne s'arrête qu'un instant sans pouvoir se fixer. Les grandes qualités ne la touchent que dans les romans; elle ne les recherche pas hors de la fiction, elle les redoute plutôt. On lui plairait bien plus vite avec une chanson ou de la gaieté que par toutes les vertus du monde. C'est du côté de l'imagination qu'elle est vulnérable, mon cher ami, et vous n'avez que des armes qui ne frappent pas à cette porte. Vous vous adressez au cœur directement, et on ne parviendra jamais à entrer dans celui de Nise qu'en prenant le circuit que je vous indique. Faites des madrigaux, apprenez la musique, ayez un répertoire de bons mots, vous réussirez peut-être alors. Vous êtes donc aveugles, vous autres hommes? Ne savez-vous donc pas que, depuis trois ans qu'elle est sortie du couvent de Saint-Louis, ma jolie cousine a déjà eu trois petites inclinations? La première était pour mon frère, qui l'avait amusée dans une mascarade; la seconde fut pour M. de Menars, qui lui avait adressé des vers, et la troisième, qui date du mois dernier et qui dure encore, est pour le chevalier de Gent, qui l'a charmée

avec son talent sur la guitare. Vous voyez comme tout cela ressemble à ce que vous pourriez tenter pour lui plaire! Mon étonnement et ma douleur ont été extrêmes en apprenant que vous aviez de l'amour pour Denise, non pas que je ne la trouve très digne d'en inspirer, mais parce que j'ai compris aussitôt que vous auriez fort à souffrir si cet amour vous tenait au cœur. Cependant je me suis acquittée de la négociation avec tout le soin possible, et voici tout ce qui a été dit et fait.

« Après avoir lu votre lettre, je l'ai mise dans ma poche et je suis restée à dessein aussi pensive que l'occasion le voulait, sans essayer de cacher mon embarras. Denise m'a demandé ce qui m'occupait; à travers ses badinages, j'ai démêlé sans peine un peu d'inquiétude et de curiosité; mais j'ai tenu ferme dans mon silence jusqu'à l'heure du coucher, pensant que les réflexions de la nuit étaient favorables aux sujets d'importance. Elle avait reçu la veille un exprès du chevalier qui lui avait apporté une lettre assez galamment tournée avec des airs de danse pour la guitare. Elle aurait passé la soirée à les jouer, si je n'eusse feint d'avoir la tête rompue par sa musique. Enfin dix heures ont sonné. Je l'ai conduite à sa chambre, d'où je ne suis sortie qu'à minuit, et pendant tout ce temps-là nous avons parlé de vous et de votre proposition. Cette chère enfant a pris la chose sérieusement, autant qu'il lui est possible. Vos offres, m'a-t-elle dit, la flattaient extrêmement. Votre famille, et particulièrement madame la marquise, pour qui elle a du respect et de l'estime, étaient bien au-dessus de ce qu'elle pouvait espérer pour une alliance. Votre caractère était le plus parfait du monde pour le bonheur d'une femme. Vos qualités, auxquelles elle rend justice, votre esprit, votre personne et vos trente ans, tout cela semblait répondre de soi-même aux objections, et ne pas laisser de motif raisonnable à un refus.

« Cependant, a-t-elle ajouté, la fortune de Henri est trois fois plus grande que la mienne; il lui serait aisé de prétendre à s'allier aux premières maisons du royaume. Je serais pour lui une entrave et une gêne à la cour, où il est appelé à s'élever. Il est de mon devoir de ne point accepter.

« Je reprochai sévèrement à Denise de me taire ses véritables sentimens et de déguiser sa pensée sous de faux scrupules, sachant fort bien que votre générosité ne ferait que s'irriter de ces défaites, et que votre amour s'en augmenterait encore. Elle eut d'abord un peu de confusion, puis elle m'ouvrit son cœur entièrement. Elle m'avoua que le chevalier avait su lui plaire, qu'elle en avait la tête fort rem-

plie, et qu'elle ne pouvait se donner à un autre tant qu'elle aurait l'esprit dans cet état. Elle se mit alors à me conter en riant ses amourettes avec M. de Gent; comment ils tenaient ensemble des propos d'écoliers, comment ils faisaient des pâtisseries de Bretagne, et qu'ils se jetaient de la farine au nez, et qu'ils chantaient des rondes, et qu'ils dansaient des passe-pieds, et que la guitare avait un son charmant sous les doigts du chevalier, et qu'elle ne serait pas contente qu'elle n'en sût jouer comme lui, et que M. de Gent avait les plus jolies manchettes d'Alençon, etc. Et Nise chantait un bout de ronde bretonne, dansait un pas, prenait sa guitare et la remettait en place, et, toujours riant et gesticulant, me dit enfin qu'elle aimait le chevalier à la folie. Lorsque le torrent eut bien coulé, elle revint d'elle-même à parler de vous. Elle vous rendait justice; vous étiez un homme sûr, un esprit plein de raison, le meilleur ami qu'elle eût. Pour rien au monde elle ne voudrait que vous fussiez malheureux à cause d'elle; mais elle voulait tâcher d'être heureuse aussi. Elle ne pouvait épouser qu'une personne dont elle eût volontiers fait un amant, et non pas un ami. Elle ajouta qu'elle vous écrirait, vous consolerait et vous guérirait; que vous seriez toujours son cher Henri, son conseiller en titre; qu'elle vous irait voir aussitôt que madame la marquise serait de retour. Tout cela était dit avec ce ton animé, cette rapidité dans les idées et l'expression, qui la feraient prendre pour l'être le plus sensible et le plus passionné de la terre. Dehors trompeurs, mon cher Henri! Vous savez si j'aime et si j'admire Denise; je puis donc vous en dire tout ce que je pense. L'imagination de cette aimable fille est d'une activité terrible; c'est elle qui se tient au siége du cocher et conduit toute la machine. Le cœur est au second rang; il suit l'autre sans résistance, et vous l'attaqueriez par les moyens les plus grands, les plus inattendus et les plus romanesques, qu'il demeurerait sourd et impuissant. Croyez-moi : ne la revoyez pas, et partez pour quelque voyage. Allez à la cour, à l'armée, où vous voudrez; cherchez des distractions, des plaisirs; guérissez-vous le plus tôt que vous pourrez, et revenez ensuite en Normandie.

« Ce matin, Denise est descendue de bonne heure. Elle s'est promenée long-temps dans cette allée de cerisiers où les oiseaux font tant de bruit. Elle avait pris un livre, mais elle n'a guère vu ce qu'il y avait dedans. Elle tâchait de réfléchir, et, lorsque je suis venue l'embrasser, elle m'a dit qu'elle avait tant pensé à l'affaire d'hier, qu'elle en avait un mal de tête. — Décidément, a-t-elle ajouté, ce mariage est impossible, absolument impossible.

— Ma chère enfant, ai-je répondu, tu as pour les choses louables plus d'aversion qu'elles n'en méritent véritablement.

« Alors elle m'a donné une petite tape sur la joue, et s'en est allée dans sa chambre. J'avais cru qu'elle vous écrivait; mais, voyant à midi que sa lettre n'était pas commencée, je vous expédie celle-ci. Adieu, mon cher Henri, je suis triste et fâchée de vous savoir dans la peine, vous qui seriez digne de réussir dans tout ce que vous entreprenez. J'en veux mortellement à ces passions qui viennent troubler notre bonheur, et je souhaite ardemment que vous ayez bientôt fait d'en triompher. »

DE MADEMOISELLE DE BEAUCHAMPS AU MARQUIS DE SIVRAY.

« Villers, le 7 juin 17...

« Quoi! vraiment, mon cher marquis, vous aviez de l'amour pour moi, et vous ne m'en disiez rien! C'est fort mal, car j'avais droit à vos confidences, et l'amour vous a rendu coupable envers l'amitié. Je ne vous aurais pas laissé venir au point où vous en êtes; à l'heure qu'il est, vous seriez déjà guéri radicalement. J'ai senti d'abord quelque fierté en découvrant que j'avais pu blesser un cœur comme le vôtre, et puis la honte est arrivée en voyant que je ne pouvais vous répondre comme vous le méritez. Je suis une évaporée, marquis, un vrai enfant, incapable de rien de très bon et de rien de mauvais. Je vous assure que si, en recevant votre déclaration de la bouche d'Hélène, j'eusse été agitée, émue, et que mon cœur se fût enflammé quelque peu, j'en aurais bien meilleure opinion de moi-même. Le traître n'en a rien voulu faire. Il est resté indifférent, et je n'ai eu qu'à peine la force de penser à cette affaire avec attention. Ni l'importance de la proposition, ni la grandeur du nom, de la fortune, ni l'admiration et la reconnaissance bien réelles que m'a inspirées la générosité de votre ame, n'ont pu changer mon caractère et me rendre sérieuse, comme j'aurais dû l'être. Hélène m'en a fait de justes reproches.

— Vois comme tu es, me disait-elle; si M. de Sivray t'envoyait un air nouveau ou une paire de castagnettes, tu ne t'occuperais plus d'autre chose pendant deux jours, et tu ne peux songer à une affaire qui déciderait de ton avenir!

« C'était la vérité. Gardez-moi pour amie, mon cher marquis, et

ne prétendez à rien de plus. Mon cœur aura toujours quinze ans; l'amour ne me viendra jamais qu'en riant, et pour un homme comme vous, ce serait de l'amour pour rire. Sachez, d'ailleurs, que de mon côté je ne puis vous aimer autrement que j'ai pris l'habitude de le faire, c'est-à-dire comme un ami, un conseiller auquel j'aurais recours dans les momens périlleux et difficiles, sur qui je compterais, et qui aurait de la raison pour moi. Je conviens que dans un mari c'est là ce qu'on veut trouver; mais je souhaiterais autre chose encore, et c'est par ma faute que je ne le vois pas en vous, et ne le verrai jamais. Je ne suis pas votre affaire, et vous n'êtes pas ce qu'il me faut; ainsi n'y pensez plus. Employez tout de suite votre courage et votre sagesse à vous remettre de ce coup désagréable, et continuons à vivre en bons voisins.

« A votre place, je ne serais pas embarrassée de trouver une consolation. Je jetterais les yeux sur Hélène. Ma cousine est belle et douce. Je la soupçonne de cacher un cœur assez tendre sous des airs froids et réfléchis.

« Adieu, mon cher Henri; aussitôt que vous désirerez me voir et que vous croirez pouvoir le faire sans danger pour votre repos, venez à Villers, ou bien faites-moi inviter par Mme la marquise. Je ne suis jamais si contente qu'entre vous et mon Hélène. »

Mlle de Beauchamps était d'une bonne maison de province. Il y avait eu dans sa famille un chevalier de l'ordre et deux lieutenans du roi. Ayant perdu sa mère en naissant, et M. de Beauchamps étant mort sur le champ de bataille dans une expédition contre les Indiens de la Nouvelle-France, elle se trouva orpheline et seule au monde à l'âge de dix ans. M. de Jouars, qui était l'ami et le cousin de son père, prit soin d'elle et la mit à Saint-Louis de Rouen avec Mlle Hélène. Les deux cousines avaient une grande amitié l'une pour l'autre, quoiqu'il y eût entre elles une différence d'âge d'environ cinq ans. Mlle de Jouars considérait Denise comme sa fille ou du moins comme une sœur cadette sur qui les années et sa gravité naturelle lui donnaient de l'autorité. Elles avaient tourné la tête au couvent entier par leurs graces et leur esprit, et quand elles quittèrent Saint-Louis ensemble, ce fut un grand désespoir pour les pensionnaires et les religieuses. On fréquentait beaucoup les uns chez les autres, avec toute la noblesse de Caen, et c'était à Sivray que se faisaient les parties les plus agréables. La marquise douairière était la marraine de Denise; on comptait sur elle, avec raison, pour l'avenir et l'établisse-

ment de l'orpheline, car la bonne dame aimait beaucoup sa filleule, et son crédit à la cour lui donnait toutes les facilités du monde pour la protéger utilement.

Les trois lettres qui précèdent suffisent sans doute pour connaître les deux jeunes personnes. Il nous reste seulement quelques mots à dire pour faire entendre ce qu'était M. de Sivray. Le marquis, son père, avait été bien en cour sous la régence, et des amis de la duchesse de Berri. On le citait au Luxembourg comme un homme de la vieille roche, et on le mettait dans le petit nombre de ceux que la corruption du temps n'avait pu atteindre. Il avait servi assidument à la cour et intrépidement à la guerre. Il avait aimé sa femme avec constance, et on se fût moqué de lui à cause de cela, s'il n'eût échappé au ridicule par des airs pleins de noblesse et par quelques traits de courage, qui lui avaient attiré des complimens du feu roi au retour d'une campagne. Soit que le vice se cachât devant lui, comme il fait souvent en présence des ames honnêtes, soit que le marquis ne voulût pas le regarder, M. de Sivray mourut sans avoir compris le débordement des mœurs et la ruine imminente de la société. Henri, son fils, trop jeune pour remplir sa charge de gentilhomme de la chambre, avait vendu cet emploi; mais il avait acheté plus tard un régiment de chevau-légers. Il désirait avec impatience une guerre pour se faire distinguer, et vivait, en attendant, moitié à l'armée, moitié chez sa mère, au château de la Délivrande. C'est là qu'il s'était lié avec Hélène de Jouars et qu'il était devenu amoureux de Denise.

Un mois environ après la demande en mariage qui lui avait si mal réussi, le marquis, se croyant assez maître de lui pour revoir Mlle de Beauchamps, la fit prier à venir avec Hélène à la Délivrande, où sa mère était revenue depuis peu. On y mena une vie fort animée pour la campagne. Le château était situé près de la mer. On allait le matin promener sur les plages et dans les falaises, d'où on voyait le plus beau spectacle du monde. On déjeunait souvent aux environs. Le soir, il venait de la compagnie. Les demoiselles faisaient beaucoup de toilette; elles se moquaient des bonnes gens de Caen qui prêtaient à rire, mais sans trop de malveillance, puisque Mme la douairière de Sivray s'en amusait. La marquise, quoique dévote, était indulgente pour la jeunesse, et d'ailleurs elle aimait son fils à l'adoration et n'eût voulu le contraindre en rien. Denise mettait les autres en gaieté, si bien que Mlle de Jouars devenait par l'exemple aussi étourdie qu'elle. M. de Sivray, à force de rire de leurs folies, en disait lui-même du matin au soir sans y prendre garde. Cette in-

timité était un dédommagement fort doux à la perte de ses espérances. Mlle de Beauchamps mêlait aux airs évaporés quelque chose d'affectueux dont il se sentait fort pénétré, mais qui n'était pas sans danger pour lui. Les sentimens se donnent aisément le change les uns aux autres, et le cœur est souvent bien malade avant qu'on ait reconnu ses blessures.

Hélène s'inquiéta pour le repos de Sivray. Avec cette délicatesse scrupuleuse qui convient à l'amitié pure, elle en parla d'abord au marquis, et non pas à sa cousine. Elle représenta que ces jeux familiers étaient prématurés; que l'étourderie de Denise n'en voyait pas le péril, mais qu'il était de trop bonne heure encore pour que les témoignages de son amitié n'eussent pas l'inconvénient grave d'inspirer de l'amour. Henri, plus effrayé à l'idée d'un changement dans ses relations avec Denise que de toute autre chose, répondit qu'il était maître de lui et qu'il tenait son cœur à deux mains. Hélène n'osa pas insister davantage, de peur que Sivray ne lui sût mauvais gré de s'alarmer de ce qui le rendait heureux, et depuis elle n'en reparla plus.

Un de ces petits événemens, comme la vie en offre par centaines, vint éclairer le marquis sur ce qui se passait dans son ame. La douairière reçut une lettre du chevalier de Gent, qui demandait à lui faire sa cour en revenant de l'amirauté de Brest où il avait eu commission du ministre. On répondit au chevalier par une invitation de s'arrêter à la Délivrande autant qu'il le voudrait. L'arrivée de ce quatrième personnage amena aussitôt une combinaison nouvelle dans les rapports qui existaient entre les trois autres. M. de Gent étant placé fort avant dans les bonnes graces de Mlle de Beauchamps, ce fut à lui que s'adressèrent les sourires, les regards et les mots obligeans. Le chevalier répondait à la coquetterie par une galanterie ouverte, sans ménagemens ni dissimulation, selon les manières de ce temps. Lorsque la compagnie se divisait, Denise allait avec le chevalier et Hélène avec le marquis. D'un côté on riait aux éclats, on s'amusait, on ne tarissait pas; de l'autre on était distrait, préoccupé, on n'avait rien à se dire.

Le soir on faisait souvent de la musique; Denise avait de la voix; la guitare du chevalier jouait alors un grand rôle. On dansait des *loures* à caractère que M. de Gent avait apprises dans son séjour à Brest. Sivray voulait se persuader à lui-même qu'il trouvait à voir ces danses autant de plaisir que les autres spectateurs. Assis entre la marquise et Hélène, lorsque les passes bretonnes étaient exécutées

comme il faut, il applaudissait et s'écriait souvent : « Ils sont charmans tous deux ! » Mais, à la fin de la journée, il sentait bien que les regards de Denise avaient oublié le chemin de ses yeux, qu'elle n'avait pas songé une fois à lui, et que tout allait vers le chevalier. Cependant il voulait tenir ferme dans son rôle d'ami et repoussait la jalousie loin de son cœur avec indignation; enfin il était dans toutes les conditions désirables pour être fort malheureux, car je ne sache rien de si à plaindre au monde qu'un amour qui n'est point partagé.

La mode était alors d'avoir dans les jardins des pavillons et des kiosques où l'on prenait le frais pendant les chaleurs. Un jour du mois de juillet (c'était vingt-quatre heures avant le départ du chevalier, qui était rappelé par le ministre de la marine), Sivray, rêvant à ses ennuis, se reposait dans un de ces pavillons dont le parc était fort garni. Il entendit venir dans une allée M. de Gent et Denise, qui se promenaient en tête-à-tête. Comme ils marchaient lentement, qu'ils parlaient haut et que le pavillon faisait une sorte d'écho très sonore, il ne perdit rien de leur conversation :

— Je ne sais pas en effet, disait le chevalier, ce que vous feriez si vous étiez à ma place, mais voilà pour sûr comment je ferais si j'étais à la vôtre. Je me dirais : De Gent est un excellent garçon; il va partir demain; nous n'avons plus le temps de baguenauder. Il est au désespoir de me quitter...

— Oui, répondit Denise; cela se reconnaît à ses chansons.

— Sur mon ame, je suis désespéré !

— D'aller rejoindre votre maîtresse à Paris ! il n'y a pas de quoi, chevalier.

— Laissez-moi donc achever ma période. Où en étais-je?

— Au désespoir.

— Fort bien : il est au désespoir de me quitter, diriez-vous. Afin d'adoucir sa peine, je vais donc, pour le dernier jour, lui apprendre que je ne suis pas éloignée de l'aimer un peu, que son départ va me rendre triste, et que je penserai à lui jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui sera bientôt.

— Monsieur, une femme ne dit pas toujours ces choses-là, même quand elles sont vraies.

— Et à quoi me servirait qu'elles fussent vraies, si vous n'en disiez rien?

— Mais savez-vous que, si nous nous aimions, nos badinages finiraient, et qu'il faudrait penser au mariage?

— Je l'entends bien ainsi.

— Chevalier, interrompit la jeune fille, voici un bel arbre : comment l'appelle-t-on?

— C'est un tulipier d'Amérique.

— Les fleurs en sont jolies. Tâchez de m'en avoir une, et si vous vous cassez le cou, cela détournera la conversation.

Le chevalier monta dans l'arbre, et rapporta une petite branche où étaient plusieurs fleurs.

— N'espérez pas m'échapper, reprit-il; je ne vous laisserai pas en repos que vous ne m'ayez répondu.

— Mais je ne sais pas du tout si je vous aime, monsieur, je n'y ai pas songé! Je prendrai jusqu'à demain pour m'assurer de mes sentimens, et si, comme vous en paraissez persuadé, mon cœur parle en votre faveur, je vous donnerai cette fleur au moment de votre départ.

Le lendemain, vers midi, les dames étaient sur le perron du château, et regardaient M. de Gent qui venait de monter à cheval. Il avait le frac bleu, les bottes à l'écuyère, le chapeau plat sur l'oreille droite, les moustaches cirées et retroussées. Il tourmenta un peu sa monture, avec le charlatanisme d'usage, tout en prenant les commissions pour Paris. Mlle de Beauchamps était descendue sur la dernière marche du perron, et tenait à sa main la petite branche de tulipier qu'elle faisait tourner avec des mines de coquetterie que M. de Sivray pouvait seul comprendre.

— N'avez-vous plus rien à me commander? dit le chevalier.

— Plus rien, répondit Nise.

— En ce cas, je vous dis adieu; je pars, je m'éloigne.

— Adieu, chevalier, répétèrent les dames.

— Les chemins seront mauvais, reprit M. de Gent.

— A cheval, on ne craint rien.

— Il fera de l'orage.

— Bah! le ciel est superbe.

— Allons! je me mets en route.

— C'est cela.

M. de Gent donna de l'éperon au cheval. Denise le crut parti; mais il avait serré la bride, et l'animal ne faisait que sauter sur place.

— Chevalier! dit Mlle de Beauchamps, voulez-vous cette fleur pour mettre à votre boutonnière?

— J'allais vous la demander.

Le chevalier présenta son chapeau dans lequel Denise jeta la bran-

che de tulipier; il fit ensuite un salut fort galant, et disparut comme l'éclair.

Pendant cette journée, Mlle de Beauchamps était maussade et rêveuse. Quand Hélène et Henri voulurent essayer de l'amuser, elle les reçut mal, de façon à leur faire entendre qu'ils ne sauraient remplacer ce qui lui manquait. Elle regardait Sivray avec un air de colère et de défi, en fredonnant obstinément les morceaux de guitare, ce dont la marquise elle-même ne put s'empêcher de sourire. Le soir, il ne vint personne de la ville. On ne disait mot, et on ne faisait aucun jeu. Denise absorbée travaillait au métier dans un coin, et chantait tout bas les loures de Bretagne. La marquise, après plusieurs tentatives inutiles pour l'arracher à cette occupation, finit par ouvrir un livre de piété qu'elle ne quitta plus. Hélène emmena Sivray dans les jardins, et lui tint compagnie jusqu'au souper. On se sépara plus tôt qu'à l'ordinaire pour en finir avec ce jour insupportable.

Il y a une grande différence, pour un amant dédaigné, entre savoir son malheur et le voir de ses yeux. Le marquis avait le courage et la raison nécessaires pour se guérir d'une passion dont il ne devait attendre que des peines; mais, quand ses forces eussent été doublées, elles n'eussent point encore suffi à le préserver d'une rechute dans la position où il s'était jeté imprudemment. D'une part, la compagnie de Mlle de Beauchamps avait rallumé les feux qu'il croyait éteints, et de l'autre, la préférence accordée au chevalier, et le spectacle de ces amours d'enfant lui avaient meurtri et affaibli le cœur.

Henri passa la nuit entière au milieu des furies, et roulant dans sa tête cents projets extrêmes et insensés. Tantôt il voulait demander ses chevaux et courir après son rival pour le tuer, tantôt il pensait à quitter la France et à prendre du service chez le Turc, comme avait fait le comte de Bonneval. Dans d'autres momens, il voulait se faire sauter le crâne, et de ces trois folies, ce fut la dernière dont il approcha le plus; mais les jours suivans amenèrent des résolutions différentes. La tristesse de Denise augmenta visiblement; on reconnut bientôt qu'elle était blessée au cœur, et d'ailleurs elle n'en fit pas grand mystère, car en ce temps-là on ne s'amusait pas plus à cacher ses sentimens que ses actions.

L'idée que cette charmante créature pût être malheureuse était nouvelle pour Sivray. En songeant qu'elle allait souffrir des tourmens dont il savait si bien l'amertume, il oublia aussitôt ses propres chagrins. Il eût donné tout au monde pour ramener la gaieté sur ce

visage qu'il ne regardait plus qu'avec des remords, comme s'il eût été cause de l'accablement qui s'y peignait. La raison, impuissante jusqu'alors, reprit son empire dès que la générosité lui vint en aide; elle disait à Henri qu'il devait se résigner à voir un autre jouir du bonheur qui lui était refusé, puisque Denise ne pouvait être heureuse qu'à ce prix.

Hélène, que son esprit sage rendait particulièrement propre au rôle de confidente, apprit de la bouche de Denise que son amour pour le chevalier était devenu sérieux. Elle en instruisit Sivray, persuadée que cette nouvelle n'ajouterait pas à son mal. Elle savait qu'il existe dans le dévouement et l'abnégation de soi-même un plaisir qui paie de bien des sacrifices, et Henri une fois lancé dans cette voie, elle ne doutait plus qu'il n'arrivât promptement à une guérison complète avec plus de sûreté que par tout autre chemin. On verra qu'elle devinait juste, par une lettre que le marquis écrivit au commandeur de Sivray, son oncle, qui était à Versailles :

« MONSIEUR LE COMMANDEUR,

« Vous n'ignorez pas l'amitié tendre que je porte à Mlle de Beauchamps, et vous partagez vous-même le faible que nous avons tous pour cette aimable personne. J'ai toujours regretté que le ciel ne m'eût point donné une sœur; mais je me console de cette privation en ayant pour Denise les sentimens d'un frère. Je vous prie donc, pour l'amour de moi, monsieur le commandeur, d'agir aujourd'hui comme si elle était votre nièce. Nous avons reçu à la Délivrande une visite du chevalier de Gent. Il a pris avec Denise de petits engagemens de galanterie par lesquels un honnête homme doit se regarder comme lié; Denise en a le cœur entamé : je le vois à sa tristesse et à ses soupirs, et comme le chevalier me semble un parti sortable, c'est un mariage que je voudrais nouer, afin que ma meilleure amie me dût son bonheur. De Gent a de l'ambition; mais la disgrace qui a tenu son père éloigné de la cour du feu roi nuira peut-être à sa fortune si on l'abandonne à lui-même, tandis qu'avec votre protection et celle de nos amis, il pourrait se relever. Je désirerais que vous fissiez entendre cela aux parens du chevalier. Mlle de Beauchamps a du bien, et vous savez que Mme la marquise a le dessein de lui donner des diamans le jour de ses noces. Veuillez vous rendre chez la mère du chevalier et lui parler de cette proposition, comme de vous-même, et

comme si l'intérêt que vous prenez au sort de Denise vous eût suggéré cette idée. De Gent doit être en ce moment à Paris ou à Versailles, pour rendre compte au ministre de la marine d'une commission. Si vos offres sont agréées de sa mère, abordez la question avec lui-même sur-le-champ, sans lui laisser le temps de se refroidir dans les plaisirs de la ville. J'attends votre réponse impatiemment, et suis avec respect, monsieur le commandeur, etc. »

Nous donnerons aussi la réponse de l'oncle.

« MON CHER NEVEU,

« Au reçu de ta lettre, j'ai demandé mon carrosse, et je me suis rendu chez la comtesse de Gent. Je l'ai trouvée au coin du feu, en août! Elle avait un pouce de rouge sur son vieux visage, et tant de mouches, une si haute coiffure et si poudrée, si pommadée, qu'il ne lui restait plus rien de naturel que le son de la voix; ses petits chiens faisaient un tel vacarme, qu'on ne s'entendait point. A la fin, lorsque je lui eus crié à l'oreille que je venais causer d'affaires, elle consentit à écarter cette meute pour un instant. Je lui ai dit sans embages ni périphrases que j'avais pensé à marier son fils; mais elle m'a fermé tout de suite la bouche, en assurant qu'elle lui avait elle-même trouvé une femme, que c'était un mariage arrangé de longue main, et qu'on attendait le chevalier pour signer le contrat. Je me suis étonné alors que son fils ne fût pas à Versailles, comme on me l'avait annoncé; à quoi elle a répondu qu'en effet il devait y être, mais qu'il s'était un peu amusé en route à faire la cour à une bourgeoise de Rouen. J'ai pris une mine sévère pour dire à la comtesse, en homme qui a son franc parler, que le chevalier était fort coupable dans sa conduite envers Mlle de Beauchamps, qui est un enfant sans expérience, et que, s'il était mon neveu, je lui enseignerais, sous peine de perdre mon héritage, quels sont les devoirs d'un homme d'honneur et comment on répare une sottise. Je pensais que nous allions là-dessus nous fâcher, je m'apprêtais à tenir tête à la comtesse : point du tout; elle m'éclata de rire au nez, et de si bon cœur, que j'en perdis contenance; il me semblait que je fusse un imbécile, avec ma sévérité. Au milieu de ces rires, la vieille me déclara que le temps était loin où M. de Montausier soupirait pour Julie, et me demanda si j'ignorais que Mme de Maintenon était morte. Le sang me monta aux oreilles. Je lui répondis qu'elle le savait aussi bien que moi, et que

nous étions d'âge tous deux à lui avoir fait nos baise-mains pendant tout son règne. Cette fois, elle cessa de rire et me dit que j'étais un impertinent; je répondis qu'elle était une folle, et je sortis tout en colère. Voilà le beau résultat de mon ambassade. Nous vivons dans un chien de siècle, mon neveu, où les gens de cœur sont exposés à passer pour des sots, où l'on ne sait plus distinguer le bien et le mal, où l'on fait l'amour à la hâte, comme des bêtes, sans aucune délicatesse, et sans que les sentimens aient le temps d'y prendre part. Mlle de Beauchamps n'a rien de mieux à faire que d'oublier ce chevalier qui enjôle une fille dans chaque ville qu'il traverse. Si Mlle Denise te plaisait, mon neveu, j'en serais ravi; je te dirais de l'épouser, et je te donnerais tout de suite cent mille livres et mes chevaux, qui sont superbes. Réfléchis un peu à cela. On dit qu'une flotte anglaise a paru devant Naples, et que nous aurons la guerre au printemps; ce sera peut-être un moment d'arrêt pour les mauvaises mœurs. Crois-moi, Henri, marie-toi, et demeure en province. Vis le plus éloigné que tu pourras de cette cour débauchée; c'est le vœu de ton oncle. »

Sivray ne se tint pas pour battu. Il prit les chevaux de la poste, et courut à Rouen pour faire lui-même au chevalier des remontrances amicales. Il le rencontra sur le cours, cherchant de tous ses yeux la femme d'un procureur.

— Je suis fâché de vous interrompre, dit-il; mais je viens vous parler d'une affaire plus grave et plus ancienne en date que celle-ci.

— Oui, répondit de Gent, il s'agit de Mlle de Beauchamps. Je suis désolé qu'elle ait pris mes paroles au sérieux; je me suis comporté en étourdi, sans savoir ce que je faisais, car je vais à Paris pour me marier. Ce n'est pas que j'aime la femme qu'on me destine; je ne la connais point, et je gage bien qu'elle n'a pas la moitié des agrémens de Mlle Denise.

— Eh bien! chevalier, il ne faut pas l'épouser. Quoi que vous en disiez, on ne séduit pas une jeune fille sans savoir ce qu'on fait. Vous étiez donc fort amoureux de Mlle de Beauchamps, puisque vous avez oublié auprès d'elle vos projets de mariage?

— Assurément, et je ne suis pas certain de ne pas l'aimer encore un peu; mais la force des choses m'éloigne d'elle.

— Je ne vois pas cela.

— Ce seraient de beaux cris dans ma famille!

— On se bouche les oreilles.

— Il y a six mois que mes parens se démènent pour me trouver un parti.

— Vous le refuserez, chevalier.

— Non pas! vous en parlez à votre aise; quinze mille livres de rente!

— Mlle de Beauchamps en a autant.

— Et M. de Maurepas, qui me fera donner à cette condition un vaisseau à commander!

— Je vous ferai avoir un vaisseau, sans M. de Maurepas.

— Je me brouillerais avec toute la terre.

— Excepté avec votre conscience.

— Ma conscience et moi, nous sommes trop bons amis pour nous fâcher.

— Chevalier, on doit cependant faire son devoir, ou se résigner à passer pour un malhonnête homme.

— Tout beau! monsieur; si vous m'avez cherché pour jouer la comédie du mariage forcé, je vous déclare qu'elle ne finira point comme celle de Molière.

— Je vous ai dit ce que je pensais de votre conduite; je n'ai plus rien à ajouter.

— Et moi, monsieur, je trouve mauvais ce que vous pensez et ce que vous dites; je vous le passe à cause de notre amitié, mais n'y revenez plus.

— Tout ce que je puis vous promettre, c'est de parler de vous le moins que je pourrai, mais ce ne sera jamais favorablement; quant à notre amitié, je vous avertis qu'elle est rompue.

— Comme il vous plaira, marquis, je vous baise les mains; tirez de votre côté, et laissez-moi aller du mien.

On voit que Sivray usait de trop de franchise pour être habile dans une négociation comme celle qu'il venait d'entreprendre. Il ne regretta pas d'avoir échoué en songeant que, selon ses idées, le chevalier n'était pas un mari digne de Mlle de Beauchamps; mais il revint à la Délivrande, fort en peine de la mauvaise nouvelle qu'il fallait apprendre à Denise, et du chagrin qu'elle aurait en apprenant le mariage de M. de Gent. Il chargea Hélène d'employer les ménagemens qu'il fallait, et lui rendit un compte exact de tout ce qu'il avait entrepris pour le service de Mlle de Beauchamps. Hélène, touchée sans doute des procédés du marquis, présenta la chose à sa cousine sous le jour le plus brillant, de façon à mettre en relief la délicatesse de Sivray, et le lecteur saura plus tard qu'en agissant

ainsi, elle n'était pas moins généreuse que celui dont elle vantait le mérite. Mais la blessure de Denise était trop forte pour lui permettre de remarquer le reste; elle fut bien plus sensible à l'abandon du chevalier qu'au dévouement du marquis; elle tomba dans la mélancolie, ce qui acheva de mettre ses amis au désespoir.

Cependant, au bout d'un mois, on n'entendait point encore parler du mariage du chevalier. On sut, par une lettre du commandeur de Sivray, que ce mariage était une fable, et que la comtesse avait donné cette réponse pour couper court à une proposition qui ne lui convenait pas. Elle en avait prévenu son fils qui avait parlé de même. Leur ambition visait beaucoup plus haut qu'on ne croyait, et le commandeur ajoutait qu'ils parviendraient vraisemblablement à leur but, puisqu'ils ne craignaient pas d'employer le mensonge.

Il n'est pas rare de voir les personnes légères avoir une énergie et un empire sur elles-mêmes, dont leur légèreté fait en partie les frais. Après quelques jours passés dans la tristesse, Denise s'ennuya tout à coup de son rôle d'héroïne abandonnée. Elle en plaisanta la première un soir, et passa aux rires par une accès subit et inattendu. Sivray, charmé de cette crise favorable, lui proposa d'organiser secrètement un ballet pour la fête de la marquise, qui tombait le jour de la Sainte-Rosalie de septembre. Elle accepta gaiement, en disant à Henri qu'il noierait ses ennuis dans le repas, tandis qu'elle secouerait les siens à la danse. On prépara des quadrilles représentant les quatre parties du monde; on courut chez les voisins pour compléter les entrées du ballet; on fit venir à la hâte des étoffes de Paris; les couturières de Caen jouèrent de l'aiguille nuit et jour pendant une semaine entière. Il paraît que la fête fut belle, car il existe encore par là des gens qui se souviennent d'en avoir ouï parler à leurs grand'mères. Le quadrille des orientaux, qui était mené par le marquis, était le plus riche et le plus éclatant; celui des bergères de Suisse, conduit par Denise, fut le plus joli. Hélène était aussi fort belle dans le costume des femmes du Pérou avec des plumes, des colliers et des bracelets; les Éthiopiens étaient moins agréables pour les yeux, à cause de leurs peaux noires, mais ils divertirent les assistans par des danses grotesques. Le souper fut bruyant et animé par une franche gaieté de bonne compagnie, malgré le provincial qui dominait dans l'assemblée; on porta des santés de toutes sortes, et la vieille marquise retrouva pour la circonstance le ton aimable, quoique imposant, de l'ancienne cour.

M. de Sivray, voyant Denise consolée de ses disgraces, et toute au plaisir, ne put se défendre de reprendre un peu d'espoir, et par con-

séquent beaucoup d'amour. Il lui en parla au milieu des danses. Mlle de Beauchamps répondit qu'il ne fallait point se fier à sa mine, et que son chagrin amoureux pouvait bien se travestir en folie pour les quadrilles, mais non céder la place à un nouvel attachement.

— Pourtant, ajouta Denise, je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi. J'y penserai à loisir quand je vais être seule. Qui peut savoir ce que le temps amènera ?

— Ne vous engagez à rien, dit Hélène avec sévérité. Craignez de donner à Henri des espérances trompeuses. Il y a des cœurs chez qui l'amour est un sentiment équitable, mais le vôtre n'est pas de ceux-là.

Deux jours après les fêtes, Mlle de Beauchamps partit pour son petit château de Villers. Sivray la conduisit jusqu'à la ville, et revint ensuite à la Délivrande avec un visage si sombre et si accablé qu'Hélène en fut émue. Elle s'efforça de lui rendre un peu de courage en disant que, parmi tant de fluctuations diverses dans l'ame de sa cousine, il en viendrait peut-être enfin une plus favorable que les autres. Le marquis secoua la tête tristement; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva sur une table la ceinture que Denise avait portée dans son costume de bergère suisse. Il baisa cent fois ce morceau de ruban avant de le placer sur son cœur, comme font les amoureux, et il reparut avec l'air le plus satisfait du monde.

Pendant ce temps-là, Mlle de Beauchamps roulait dans son carrosse sur le chemin du Bocage, et cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses pensées, ce qui était pour elle une chose difficile. La raison lui disait assez clairement que son chevalier était un infidèle, et que la justice voulait que le dévouement de Sivray fût récompensé. Elle se sentit honteuse de ne pouvoir obéir qu'à demi à la raison, et point du tout à la justice; mais l'amour ne cède pas à des argumens, et Denise reconnut qu'elle faisait comme les poètes sans génie, qui appellent en vain leur muse, et qui ne trouvent point de rimes sur le sujet le plus digne de les inspirer. Elle ne voulut pas se fatiguer plus long-temps l'esprit, et se remit à songer gaiement à des bagatelles.

Sivray, après avoir bien porté la ceinture de bergère, eut le cœur plein de poisons amoureux, et résolut d'écrire à Mlle de Beauchamps. Comme c'était pour lui une affaire d'état que de tenir une plume et de peindre son martyre, il choisit un jour où le château était fort calme, à cause de la pluie qui empêchait les visites. Il prétexta un mal de tête, et se retira dans son appartement. Sa lettre n'était pas fort avancée, quand Hélène l'envoya prier de venir chez elle. Il remar-

qua, en abordant Mlle de Jouars, qu'elle avait un maintien composé, et que son regard et sa physionomie offraient quelque chose d'énergique et de passionné qu'elle déguisait sous les apparences d'une froideur solennelle.

— Monsieur, dit-elle, je suppose que vous vous enfermez pour écrire à ma cousine. La ceinture que vous avez trouvée sur votre table vous a rendu vos espérances et votre folie. Il m'en coûte de vous les enlever, mais je dois le faire. Je suis coupable envers vous, Henri. Cette ceinture m'avait été donnée par Nise; c'est moi qui l'ai déposée dans votre appartement. Vous étiez revenu de la ville avec un air si malheureux, que vos souffrances m'ont navrée; j'ai commis une faute en vous trompant, et je vous en demande pardon.

— Vous n'avez pas commis de faute, répondit Sivray. J'apprends avec douleur que mon espoir est déçu, mais au moins je découvre en même temps tout ce qu'il y a de compassion pour moi et de véritable bonté dans votre ame, et c'est un soulagement à mes maux.

En parlant ainsi, le marquis pressait les mains d'Hélène; mais elle les retira doucement, et reprit avec plus de gravité qu'auparavant.

— Quoi que vous en disiez, je me reproche de vous avoir jeté dans l'égarement. C'est un crime que de se jouer d'un cœur comme le vôtre. Je veux essayer de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le tort que je vous ai fait. Voici une lettre que je viens d'écrire à Denise. Portez-lui cela vous-même. Prenez-en lecture ensemble, et si elle ne se rend pas à mes prières et à l'amour dont vous lui avez donné tant de preuves, c'est que le ciel l'a faite invulnérable pour vous, et il faudra vous guérir.

— Eh bien! je me guérirai, je vous le promets, et je serai tout entier désormais à cette amitié que vos vertus finiront par élever au-dessus de l'amour.

— Ne vous exaltez pas mal à propos, reprit Hélène d'un ton glacé. Je sais ce que c'est que l'amour. Tous les soins de l'amitié ne sauraient consoler des peines qu'il nous fait endurer. Partez sans délai pour Villers, et puissiez-vous réussir dans cette dernière tentative!

Au bout d'une heure, Sivray courait au galop par les traverses. Il arriva comme la nuit tombait, et trouva Denise au coin du feu, entourée de livres, de dessins et de tapisseries, quittant et reprenant son crayon et son aiguille sans rien achever, selon son habitude. Elle connaissait assez Henri pour penser qu'il ne serait point venu dans l'intention de l'importuner de sa passion, et supposa, en le voyant, qu'il lui faisait une visite d'ami et de voisin. Elle l'accueillit

donc avec son humeur gracieuse et folâtre, en disant que c'était bien à lui de la venir aider à passer le temps, et qu'ils s'allaient régaler ensemble de causer longuement. Elle montra ses dessins, consulta le marquis sur une coiffe en carillon de la dernière mode et qui lui allait à ravir. Elle ne savait pas s'il fallait y ajouter un pompon de rubans ou un bout de dentelles. La tragédie d'*Adélaïde* de Voltaire venait de paraître; elle voulait savoir si Henri serait de son avis : elle la trouvait plus belle que *Zaïre*. Denise paraissait si franchement contente, sa vivacité était si aimable, que l'infortuné Sivray maudissait intérieurement son sérieux et son amour qui l'empêchaient de jouir comme il l'aurait dû de tant de gentillesse. Il sentait quelque envie de jeter la lettre au feu pour s'amuser de la tragédie, des dentelles, des dessins et de la coiffe en carillon; mais il n'y tint pas long-temps, et au bout d'un moment les graces de Mlle de Beauchamps lui troublèrent si fort le cœur, qu'il déclara l'objet de sa visite.

— Une lettre d'Hélène! s'écria Denise, c'est une chose rare. Donnez-la vite.

— Mais, reprit Sivray, ce n'est pas une lettre pour rire. Il s'agit d'affaires importantes, et l'intention d'Hélène est que j'en prenne lecture avec vous.

— Rompez donc le cachet et lisez à haute voix.

— Rompez et lisez vous-même, dit le marquis, en offrant la lettre d'une main tremblante.

Denise déploya le papier et lut ce qui suit :

« Mes chers amis, je vous ai cent fois reproché vos défauts et vos erreurs : à Nise, sa légèreté, son injustice pour le seul homme qui soit digne d'elle; à Henri, sa faiblesse et son fol attachement pour une charmante fille qui ne l'aime pas; mais je ne vous ai jamais dit mes travers. Apprenez que je suis plus folle que vous deux ensemble. J'aime M. de Sivray. Moi que vous croyez si maîtresse de mes passions, je n'ai pas eu de forces contre l'amour! Ah! ma chère Nise, que ne puis-je te céder la tendresse extrême que je ressens pour lui ou t'enlever celle que tu lui as inspirée! Nous serions heureux tous trois. Mais il est temps que cette situation cruelle ait une fin. Lorsque vous lirez ceci, je serai partie pour Saint-Louis de Rouen, où j'ai résolu de prendre le voile. Nise comprendra par la grandeur de mon sacrifice ce que vaut le cœur qu'elle a dédaigné jusque aujourd'hui. Elle se laissera émouvoir enfin. L'amour lui viendra, et je n'aurai

pas la douleur d'apprendre au fond de ma cellule que ma renonciation est inutile. Vous savez par expérience où aboutissent ces liaisons fondées sur des jeux d'esprit et des enfantillages. Un rien les forme, et un rien les brise. Denise a payé une dette honnête aux défauts de notre sexe; elle doit à présent montrer qu'elle en a aussi les vertus. Elle donnera sa main à M. de Sivray pour l'amour de moi; plus tard, elle comprendra qu'elle a bien fait et me remerciera de l'y avoir engagée. Adieu, mes chers amis, votre union est mon vœu le plus ardent. Je puis être encore heureuse en apprenant qu'elle s'est accomplie. »

— Cela ne sera pas, s'écria Denise impétueusement. Il ne sera pas dit que j'aurai fait le malheur des deux personnes que j'aime le plus au monde. C'est à vous de nous sauver, Henri. C'est vous qui avez une ame à être touché d'un aussi beau sacrifice, c'est vous qui aimerez Hélène par devoir d'abord et ensuite naturellement. Puisque mon lâche cœur ne veut pas se rendre, montrez la supériorité du vôtre. Hélène n'est-elle pas déjà une autre femme à vos yeux? N'est-ce pas elle qui possède les vertus de son sexe? Ne souffrez pas qu'elle soit ma victime et la vôtre. Montez à cheval; courez, volez sans perdre une minute. Vous serez à Saint-Louis aussitôt qu'elle. Amenez-la ici, et nous verrons après ce qu'on pourra faire.

Sivray était fort remué par la lecture de ce billet. Il avait cette sensibilité que donnent les souffrances. Il se rappelait cent occasions où il devinait combien le dévouement silencieux d'Hélène avait dû coûter d'efforts et de tourmens à cette pauvre fille, et, à mesure qu'il y pensait, l'attendrissement le gagnait. Les paroles de Denise firent le reste; au milieu du trouble où étaient ses idées, il ne sentit d'abord que la nécessité d'arrêter Hélène dans l'exécution de son projet. Il courut à son cheval et partit à franc étrier pour Rouen.

Mlle de Jouars avait environ trente lieues à parcourir pour gagner le couvent de Saint-Louis. Elle avait pris congé de la marquise douairière aussitôt après le départ de Sivray, et avait fait diligence afin de passer la Seine à Honfleur avant la nuit; mais la pluie avait gâté les routes. Un de ses chevaux se déferra. Il fallut emprunter une carriole dans un village, où on lui conseilla de se laisser mener à travers les champs pour abréger de quelques lieues. Son guide s'égara; il était près de minuit quand elle atteignit Honfleur. Sivray, ayant suivi le droit chemin, avait été plus vite qu'elle. Il parcourait déjà les au-

berges de la ville et découvrit bientôt la fugitive. Hélène entendit sa voix dans les escaliers de l'hôtel et courut au devant de lui; elle apprit par un regard tout ce qui s'était passé dans son ame. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

S'il y a quelque douceur à sacrifier son bonheur à celui d'une personne aimée, il est encore plus doux d'être arrêté et de recevoir la récompense du sacrifice comme s'il eût été consommé. Hélène, sachant bien à quel homme elle avait affaire, prévoyait peut-être au fond ce qui allait arriver, tout en se dévouant avec courage. La surprise, la joie, et par-dessus tout l'amour qui éclatait enfin après un long silence, l'émotion vive où était le marquis, l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre et qui est un danger de plus dans certains momens où la défiance est nécessaire aux femmes, le sang, la nature et la jeunesse qui parlent haut et vous entraînent bien loin pour peu que la raison s'écarte devant les passions, tout cela les plongea dans une ivresse subite et terrible d'où ils ne sortirent que pour reconnaître qu'ils étaient devenus amans.

Le lendemain, Mlle de Jouars et M. de Sivray s'assirent côte à côte dans un carrosse, et ils se rendirent à la Délivrande. Au sortir d'une entrevue qu'il eut avec sa mère, le marquis envoya des exprès à ses voisins qui annoncèrent dans le pays la nouvelle de son mariage avec Mlle de Jouars. Denise, qui fut avertie la première, accourut bien vite au château, et l'on ne songea plus qu'aux préparatifs de la noce.

Si nous devions en croire les apparences, il faudrait dire que Sivray souhaitait ce mariage, puisque rien ne l'obligeait à s'opposer à la retraite d'Hélène. Nous ne savons pas ce qu'il avait dans l'ame, et nous ne pouvons en dire que ce qu'en ont vu ses amis; rien dans son langage ni ses manières ne faisait soupçonner qu'il eût des regrets ou que son cœur eût conservé de la faiblesse pour Mlle de Beauchamps. Denise elle-même, qui en devait juger mieux que personne, le crut réellement épris d'Hélène et se félicitait du bonheur et du repos qu'ils allaient enfin goûter tous trois. Cependant, peu de jours avant l'époque fixée pour le mariage, Hélène prétexta des affaires d'intérêt et se fit conduire à Jouars dans la famille de son frère. De là, elle partit en secret pour Saint-Louis, où elle était sous bonne garde, lorsque Sivray reçut ce billet laconique :

«Vous seriez assez fou pour m'épouser étant amoureux d'une autre, si je vous laissais faire; mais heureusement je vois clair dans votre cœur. Adieu, je quitte sans regret ce monde détestable. »

On peut s'en rapporter au coup d'œil d'une femme et surtout d'une amante. Hélène avait deviné la vérité, car le marquis n'essaya pas cette fois de courir après elle ni de l'arracher au couvent. La guerre venait d'éclater. Le prince de Conti avait le commandement des troupes. Sivray laissa les bonnes gens de province disserter à leur aise sur la rupture de son mariage; il courut se mettre à la tête de son régiment, et Denise se retira dans son château de Villers.

Mlle de Beauchamps n'avait d'autre parent qu'un vieux cousin fort éloigné qui était évêque de Bayeux, et encore elle ne le connaissait que de nom. Un jour, en allant à son évêché, ce prélat, qui était un excellent homme, passa près de Villers et fit demander à sa cousine si elle voulait le recevoir. Denise lui donna l'hospitalité avec beaucoup de graces et de savoir vivre. M. de Bayeux se prit d'amitié pour cette aimable fille, quoique la visite fût un peu de cérémonie entre une châtelaine de dix-neuf ans et un vieillard d'église. Le prélat avait de la conversation. Le soir, lorsqu'on eut soupé, il parla fort longuement sur les gens qu'il avait vus du temps de l'ancienne cour. Il avait connu M. de Beauchamps, le grand-père de sa cousine, et en cita des anecdotes qui amusèrent Denise et captivèrent de plus en plus son intérêt. Il raconta beaucoup aussi sur la famille des Sivray, qui avaient tous été de ses amis. L'honneur, la loyauté, l'amour du beau étaient, disait-il, héréditaires dans cette maison-là. Ils devaient y être encore dans la personne du jeune marquis, et si on n'y prenait pas garde, c'était sans doute à cause de la perversité du siècle, où le mal était à la mode. Le bonhomme parla d'un certain major de Sivray dont il y avait cent traits de courage.

Ce major de Sivray avait défendu Sainte-Brigitte avec une poignée de soldats contre une armée entière. Après quinze jours de siége, la place n'étant plus qu'un tas de pierres, il tenait encore. Les ennemis arrivèrent enfin à vingt pas de lui et le trouvèrent avec le reste de ses gens, tous blessés, se pressant autour d'un baril de poudre pour se faire sauter plutôt que de rendre les armes. On leur cria qu'on leur permettait de se retirer les bagues sauves. Ils s'en allèrent se portant les uns les autres sur des brancards au milieu des *vivat* de leurs ennemis. On raconta cela de travers à M. de Catinat. Le maréchal dit seulement sur son rapport au roi que la place avait été forcée de capituler. Le major ne fut point récompensé. Il demanda si on l'avait desservi. On lui répondit en le mettant à la queue de l'armée. Il quitta son rang et prit le mousquet comme simple volontaire. A Casal, il fait un général ennemi prisonnier et l'amène au maréchal

qui l'embrasse et lui promet de lui rendre les bonnes graces du roi. De retour à Versailles, on le reçoit mal. Les ministres lui tournent le dos. Il se retire chez son frère à la Délivrande; on le remplaça sans qu'il eût donné sa démission, et le prix de son emploi ne lui fut pas remboursé. Il ne réclama rien. Les ministres, aussi honteux qu'irrités de sa patience, l'envoyèrent en prison. Il y resta sans se plaindre. Au bout de six ans, le duc d'Enghien, passant à Ham, vit des prisonniers et se fit raconter par hasard l'histoire du major. Il la porta toute chaude au roi, qui envoya quarante mille livres à Sivray avec un brevet de colonel pour former un nouveau régiment de dragons. Le prince Eugène était aux frontières; Sivray y court. L'armée française est battue; il se jette dans Landrecies avec les débris de son régiment et se défend comme un lion. L'ennemi le connaissait. On lui fait des offres brillantes, en le menaçant s'il les refuse de ne point lui accorder de quartier. Il répond qu'il a trop souvent regretté de ne s'être pas fait sauter à Sainte-Brigitte pour manquer l'occasion à Landrecies, et en effet il mit le feu aux poudres. On ne retrouva point de vestiges de son corps.

— Le bruit a couru, ajouta M. de Bayeux, que le major cachait au fond de son cœur un amour malheureux, et que pour cette raison il tenait moins qu'un autre à la vie; mais ce sont de ces propos qu'on fait pour diminuer le mérite des belles actions. Il est à ma connaissance que M. de Sivray avait beaucoup aimé une demoiselle de grande maison dont on lui avait refusé la main, mais il s'était guéri de cette faiblesse. La demoiselle s'était mariée; il l'avait revue souvent et avait conservé avec elle des rapports d'amitié; tout le monde a pu remarquer en lui un calme et une liberté d'esprit qui n'annonçaient aucunement une ame tourmentée. Cependant le cœur des hommes est si plein de secrets que je n'oserais jurer de rien. Le major n'avait pas seulement du courage; il était sensible et passionné. La personne qu'il a aimée en sait peut-être plus que moi là-dessus. Je la plaindrais d'être la cause innocente de la mort d'un tel homme.

M. de Bayeux raconta encore d'autres histoires chevaleresques sur le major de Sivray. Sa figure s'animait, et les nobles sentimens de son héros se peignaient dans ses traits vénérables. Quand M. de Bayeux se fut retiré dans sa chambre, Denise resta long-temps à réfléchir sur ce qu'elle venait d'entendre; pour la première fois son imagination se complut dans les pensées sérieuses. Pendant le récit du bon prélat, où le nom de Sivray était revenu souvent, elle avait prêté au héros de l'histoire la figure et le caractère du dernier re-

jeton de cette famille. Lorsque l'évêque parla d'un amour secret auquel on attribuait la mort du major, Denise songea que, si le jeune marquis venait à exposer sa vie, ce pourrait bien être par un motif semblable, sans que le public en sût rien, et elle s'avoua, non sans un peu de honte et de regret, qu'elle en avait fait assez pour le réduire à cette extrémité. Les sacrifices et la noble conduite de Sivray lui revinrent en mémoire; quel personnage de roman avait jamais approché de lui? Denise était troublée; les peines qu'elle avait causées lui donnèrent pour la première fois un souci réel. Pendant la nuit, son esprit lui représenta vingt fois l'infortuné cherchant la mort au milieu des rangs ennemis et laissant le vulgaire mettre sur le compte d'un courage insensé les effets de son désespoir. Denise pensait aussi à la rupture du mariage avec Mlle de Jouars. Combien il fallait que l'amour de Sivray fût grand pour qu'il eût consenti à être injuste envers Hélène, lui qui avait tant de pitié pour les maux des autres! Le plus beau triomphe de Denise n'était-il pas d'avoir pu rendre cruel le plus sensible des hommes? Elle en éprouvait une joie dont elle était confuse, mais que sa vanité satisfaite ne lui laissa pas surmonter un seul instant. Il s'en faut bien que ce sentiment soit généreux et louable; mais le cœur des femmes est fait ainsi, et c'est précisément ce manque de générosité qui fait leur puissance et notre faiblesse.

Nous n'affirmerons pas encore que Denise éprouvât de l'amour pour Sivray; cependant il est certain qu'elle pensait à lui d'une façon nouvelle au milieu d'émotions vives et délicieuses, qu'elle le berça jusqu'au jour dans son imagination, et que les larmes vinrent au bord de ses paupières à l'idée qu'elle allait peut-être causer la mort du seul homme qui l'eût vraiment aimée.

Le lendemain, M. de Bayeux venait de partir pour son diocèse, lorsqu'un exprès de la marquise douairière apporta une lettre au château de Villers. Mme de Sivray n'était pas tellement à sa dévotion qu'elle n'eût deviné l'amour et les chagrins de son fils. Elle disait à sa filleule qu'elle s'ennuyait dans la solitude, et qu'en l'absence de Henri elle souhaitait d'avoir près d'elle les personnes qu'il aimait le plus. Il régnait dans sa lettre un ton de tristesse et d'inquiétude qui acheva d'effrayer Denise en lui apprenant qu'elle n'était pas la seule à craindre une catastrophe. Mlle de Beauchamps demanda ses chevaux et se rendit en toute hâte à la Délivrande. La marquise était venue à pied au devant d'elle jusqu'au bout de l'avenue du château. Lorsque Denise aperçut la vénérable dame appuyée d'une main sur

une de ses femmes et de l'autre sur sa canne, elle fit arrêter et sauta en bas de son carrosse pour se jeter dans les bras de sa marraine.

— J'espère, dit-elle, que vous n'avez pas de mauvaises nouvelles à m'apprendre.

— Je n'en ai point de bonnes, répondit la marquise. Mon fils a dans le cœur quelque serpent qui le ronge et dont il ne m'a pas parlé. Vous devez savoir ce que c'est, et vous allez sans doute me le dire. J'ai toujours laissé mon fils à lui-même, parce que j'ai confiance dans sa raison et son courage; mais il est clair que des évènemens que j'ignore l'ont mis à une grande épreuve. Il s'est passé entre Hélène, vous et lui, quelque chose qu'on m'a caché. L'autorité que mon âge me donne sur vous ne va pas jusqu'à disposer de votre personne; mais, si je dois trembler pour les jours de mon fils, s'il est malheureux et s'il a besoin de consolations, il faut que je le sache. Parlez, ma chère fille, et ne me taisez rien. Ne craignez pas de m'affliger. Il faut tout me dire.

Denise était sincère et respectait trop la marquise pour oser mentir. Elle raconta ce que le lecteur connaît jusqu'au départ pour l'armée. Elle avoua qu'elle avait fait tous ses efforts pour répondre à l'amour de Sivray comme il le méritait, mais qu'elle n'avait pu forcer ses sentimens. De la disposition nouvelle où elle était depuis la veille, elle n'osa en parler encore, et garda le silence là-dessus. Elle se reprochait intérieurement de déchirer le cœur de la marquise, de lui donner des inquiétudes qui pouvaient lui porter un coup funeste à cause de son grand âge et de sa santé chancelante, et pourtant elle n'osait rendre l'espoir à cette mère dont elle voyait les larmes. L'aveu de son injustice et de son insensibilité ne lui avait rien coûté; mais, à l'idée de mettre au jour le dernier pli de son cœur et de réparer le mal qu'elle venait de faire, la honte lui serrait la gorge et arrêtait la parole sur ses lèvres.

La marquise avait écouté le récit sans l'interrompre. Elle n'adressa pas un reproche à sa filleule, et regardant le ciel avec la résignation d'une ame dévote, elle s'écria :

— Il n'est que trop certain, mon Dieu, que vous m'allez ôter mon fils!

— Vous pensez donc, demanda Denise, qu'il s'exposera au danger dans le dessein de se faire tuer?

La vieille dame tira de sa poche une lettre où son fils lui disait que, si elle venait à apprendre qu'il fût resté sur le champ de bataille, elle ne devait pas s'en affliger, puisqu'elle était femme et mère

de bons officiers dévoués au roi; qu'il avait toujours désiré finir comme le maréchal de Turenne, et que la vie n'avait rien d'assez regrettable pour qu'on dût craindre de la perdre glorieusement. Denise gardait le silence; mille sentimens divers se combattaient dans son cœur. Elle s'accusait d'avoir fait le malheur de ceux qu'elle aimait. Elle voyait son amie d'enfance abandonnant le monde et s'enfermant à cause d'elle dans un cloître, Sivray cherchant la mort et la trouvant sans peine devant le canon de l'ennemi, les derniers jours de sa bienfaitrice empoisonnés et abrégés : tout cela parce qu'elle n'avait point répondu à une passion assez belle pour qu'elle ne dût jamais songer à en inspirer une semblable. La pitié, l'impatience et l'attendrissement se succédaient dans son ame, et, au milieu de ces agitations, l'amour gagnait à chaque pas un peu de terrain.

Cependant le silence ne fut point rompu. On rentra au château sans se dire une parole. Mlle de Beauchamps tenait ses yeux baissés devant la marquise, comme une coupable en face de son juge. Pendant la soirée entière, la vieille dame demeura en prières, et des larmes tombaient sur son livre d'oraisons. A dix heures, la marquise se leva pour prendre son bougeoir et se retirer; mais elle s'arrêta devant la jeune fille, et la regardant avec une expression indéfinissable où la tendresse dominait encore par-dessus le reproche et la douleur, elle lui dit :

— Nous allons donc le laisser mourir?

— Non, s'écria Denise en se jetant aux pieds de sa marraine; non, il ne mourra pas. Je serai votre fille.

Aussitôt la scène changea : on tira les sonnettes à grand bruit; une activité incroyable succéda au calme qui régnait dans le château. La marquise écrivait à son fils, tandis que Mlle de Beauchamps donnait des ordres. On appela un valet sûr et fidèle à qui on fit de longues instructions pour le voyage. Lorsqu'il fut prêt à partir, la mère écrivait encore; mais Denise comptait les minutes et sentait le prix du temps. Elle interrompit la lettre et traça elle-même ces mots qui en disaient assez : « Revenez vite; je vous aime. Songez que l'amour m'est venu bien tard et qu'il lui reste à peine assez de jours pour nous donner autant de bonheur qu'il vous a causé de souffrances. »

Une fois cette révolution opérée dans les sentimens de Mlle de Beauchamps, il semble que son histoire soit finie, et le lecteur est sans doute pressé d'en connaître le dénouement; aussi nous le lui dirons le plus rapidement qu'il sera possible. Le valet de la marquise avait ordre de chercher Sivray partout où il serait, fallût-il,

pour le voir, pénétrer jusque sur le champ de bataille. Cet homme arriva au camp le matin même d'un engagement. Le marquis avait été envoyé en reconnaissance par le prince de Conti. On sut par son compagnon de tente qu'il était parti accablé de pressentimens funestes. Il avait dit, en montant à cheval, que la première balle de l'ennemi serait pour lui. En effet, il tomba dans une embuscade à cinquante pas des lignes, et reçut un coup de feu au milieu de la poitrine. On le rapporta mourant. Il paraît qu'il reconnut à côté de son lit le domestique de sa mère, et peut-être eut-il quelque idée de ce qui amenait ce messager, car il répéta plusieurs fois qu'il était trop tard. Au bout d'une heure il expira sans avoir su le contenu de la lettre qui fut rendue à la marquise avec le cachet intact.

Denise quitta la Délivrande peu de jours après l'arrivée de cette nouvelle, parce qu'elle reconnut que sa présence augmentait la douleur de Mme de Sivray. Sans le secours de la dévotion, la marquise n'eût pas résisté à ce coup fatal; mais sa grande foi la soutint. Elle offrit ses chagrins à Dieu et trouva quelque soulagement à employer ses biens en œuvres pieuses. Elle fonda un hospice et donna beaucoup aux églises. Elle vécut encore pendant près de dix ans.

Hélène prit le voile un an après son entrée à Saint-Louis. Quant à Mlle de Beauchamps, elle demeura trois mois enfermée dans son château de Villers; au bout de ce temps, elle se consola et fit bien, puisqu'elle vécut fort heureuse par la suite. Elle n'avait pas encore vingt ans lorsqu'elle épousa un bon gentilhomme normand à qui elle imposa la condition d'aller habiter Paris. Elle y alla, en effet, et y tint son rang dans la bonne compagnie, à cause de ses graces et de son esprit. Les bruits du monde lui ont donné au plus deux ou trois amans, ce qui n'est pas trop pour un siècle de galanterie. Elle fut des réunions de Mme Geoffrin, où elle philosopha comme les autres habitués du lieu. Elle mourut en esprit fort, et vivement regrettée de ses amis.

PAUL DE MUSSET.

LE

COMMANDEUR DE MALTE

PAR M. EUGÈNE SUE.

Ce serait une chose assez curieuse à faire, j'imagine, que l'histoire du roman en France depuis ces dix dernières années. Au premier abord la multiplicité confuse des horizons déconcerte un peu le regard; on a quelque peine à dégager un aperçu net au milieu de l'inextricable fouillis de productions romanesques pêle-mêle entassées. Un des caractères essentiels de l'imagination contemporaine, c'est sa facilité conteuse. Quelle diversité singulière de types, d'inventions, de procédés, de formes, de styles, mise en pratique pour le défrichement du vaste domaine! Le genre jadis si restreint a pris de nos jours des accroissemens miraculeux; on l'a épuisé à l'envi dans sa plus profonde veine et dans ses plus infimes ramifications. Roman de mœurs, d'aventures, roman intime, historique, moral, philosophique, et bien d'autres encore, ont eu leur légitimité et leur vogue. Abondance néfaste, mais non pas tout-à-fait stérile, féconde en avortemens et aussi en gestations heureuses. Le roman a été un cadre complaisamment élastique, dans lequel chacun a fait entrer ce qu'il avait en lui d'observation, de critique, de poésie, de drame, de fantaisie, et même de métaphysique. Ç'a été un moule ductile au fond

(1) Deux vol. in-8°; chez Gosselin.

duquel la passion, l'ironie et jusqu'au paradoxe, se sont alternativement figés. Grace à lui, toute intelligence a pu décomposer à son gré, ainsi qu'à travers un prisme merveilleux, les rayons de l'ame et de la nature humaine.

M. Eugène Sue, en ce qui le concerne, a particulièrement envisagé l'humanité sous de certains aspects sinistres. La couleur sombre a dominé sur sa palette, et cette couleur a rembruni jusqu'aux plus élégans et plus gracieux dessins de sa fantaisie. M. Eugène Sue, après avoir dès le principe, et comme par l'instinct de la prévision, mesuré l'abîme sans fond des déceptions et des misères sociales, a vu fatalement les amères leçons de l'expérience confirmer, accroître même en lui les données premières de l'intuition. Dès-lors l'ironie acérée a pris une place en quelque sorte inamovible sur ses lèvres. Passant de la théorie à l'application, M. Eugène Sue s'est mis à peindre par prédilection et avec crudité une nature étrange et odieuse, bien que fidèle peut-être; il a reproduit une société existante, je le veux, mais cruellement outrée en ses raffinemens. Il s'est fait l'historiographe des dandys blasés, des don Juan contrefaits, produits malsains, enfans épuisés d'une génération frivole et corrompue, qui poursuivent l'émotion dans la brutalité, et dont la souillure se montre à travers l'élégant et spirituel vernis qui les décore. En outre, il a pactisé avec tout un monde inconnu de pirates, de forbans, de gitanos, de conspirateurs et d'héroïques aventuriers de toute espèce. Le roman maritime, par lequel M. Eugène Sue a débuté, comme chacun sait, n'a été évidemment pour lui, caprice et nouveauté à part, qu'un prétexte au développement initial de ses doctrines. M. Eugène Sue n'était point d'humeur assez inoffensive pour s'astreindre spécialement à commander la manœuvre, à parler l'idiome technique du bord, et à décrire les accidens vulgaires d'une traversée. L'Océan, c'était avant tout pour lui un cadre favorable aux lignes fantastiques de sa mise en scène; une tempête représentait comme la bordure et le paysage naturel de la sombre idée morale qu'il voulait faire saillir. Le remous d'une mer houleuse s'harmonisait merveilleusement dans sa pensée avec les reflets bizarres des passagers qu'il embarquait sur son vaisseau. Il y avait même pour le romancier, dans ce genre de composition, une occasion plus immédiate de produire l'horreur physique, accessoire obligé, dans son système, de la dépravation morale. Il y pouvait recueillir sans peine une abondante moisson d'orgies, de meurtres, de tortures, de famines, de naufrages, ces élémens dans lesquels sa plume familière se joue. Plus tard, dans le roman de

moeurs et de société, et dans la composition historique, qu'il a abordés successivement, M. Eugène Sue n'a eu qu'à développer sous des formes nouvelles et avec des nuances variées sa thèse implacable. Ou bien encore c'est le paradoxe qu'il a mené à bout, paradoxe capricieux, mobile, à double tranchant, et parfois même contradictoire.

Ce qui caractérise M. Eugène Sue, c'est la persévérance inouïe, c'est l'imperturbable sang-froid qu'il a apportés dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est imposée. Tandis que les plus chagrins esprits se bornent à jeter sur les désillusionnemens du monde le voile d'une tristesse résignée, ou le pleur d'une douleur amère, lui, au contraire, il dénonce la réalité ouvertement et sans relâche. Armé de son ricanement perpétuel, il se complaît à sonder les profonds ulcères de l'ame, à étaler la plaie hideuse, à faire crier le patient sous le scalpel; et cela, chose étrange, avec une distinction parfaite, un bon ton inaltérable, une exquise mesure d'expression. Répondant un jour aux reproches qui lui étaient adressés à ce sujet, M. Eugène Sue a essayé de justifier sa théorie par la réalité humaine, il a tenté de fonder la moralité de son œuvre sur l'observation et la manifestation du vrai quel qu'il soit. Selon lui, l'univers vivant désormais déshérité de ses croyances, toute illusion étant éteinte au fond du cœur de l'homme, une réaction fatale s'accomplissant de la part du fort contre le faible, de la part de l'athée corrompu envers l'être candide et plein de foi, la conscience, avertie de ce néant des choses, n'a plus qu'à le mettre fidèlement en lumière. Ainsi la vérité nue et sans fard, la vérité hideuse, serait offerte comme le plus moral des enseignemens. Dans la préface de *Latréaumont*, il est vrai, M. Eugène Sue renie cette conviction première de la prééminence constante du vice sur la vertu; il reconnaît qu'*il n'existe dans ce monde rien d'absolu, rien de fixe soit en mal soit en bien*, et il se déclare parvenu au terme moyen d'apaisement et d'éclectisme. Mais si depuis lors, le romancier n'a plus professé explicitement son dogme de pessimisme rigoureux, il n'en a pas moins persévéré, comme malgré lui, à ourdir le tissu sans fin de ses désolantes créations. Toujours, et par habitude sans doute, il dédaigne ou subalternise du moins toute nature franchement humaine, également tempérée dans la mesure de sublimité ou de faiblesse. Pour lui, il n'est guère d'amour pur, candide, serein, moins encore d'innocence heureuse et de chaste passion couronnée. Que si parfois il fait éclore quelque émotion naïve dans le sein virginal d'une jeune fille, un souffle

délétère s'exhale bientôt qui la décolore et la flétrit. Ses plus suaves figures ont comme un pli sinistre dans leur beauté.

Il est surtout de certains caractères exceptionnels, un certain type anormal que M. Eugène Sue affectionne singulièrement et qu'incessamment il reproduit : il a une prédilection marquée pour ces personnages que la fatalité a marqués de son sceau, et qu'un impénétrable mystère gouverne. Plusieurs de ses héros offrent je ne sais quel reflet de l'enfer, quelle apparence satanique et révoltée. Leur seule apparition est un funeste présage; dans les lignes de leur front toute une série de crimes et de malheurs se dévoile. L'existence de quelques autres se déroule tantôt comme une énigme sans fin, tantôt comme une incessante et cruelle raillerie. On n'a pas oublié sans doute ce capitaine Brulart d'*Atar-Gull*, qui fait expier à l'humanité entière le ressentiment féroce d'un amour trompé, non plus que l'étrange figure du nègre, personnification tout africaine de la vengeance sous le masque du dévouement, du crime rusé passant pour vertu, de l'hypocrisie triomphante et consacrée. Il vous souvient mieux encore de Szaffie, le mauvais génie de *la Salamandre*, Szaffie, ce sarcasme vivant, ce paradoxe incarné, cette haine froide et acérée comme la lame d'un poignard, qui se repaît à tuer l'ame ainsi que d'autres le corps. Dans *la Vigie de Koatven*, Vaudrey, expression de la fatuité égoïste, de la rouerie charmante, foulant impunément à ses pieds toute ame dévouée et généreuse; l'abbé de Cilly, c'est-à-dire l'impuissance amère et désespérée dans la foi, sont encore deux faces diverses du système de déception entrepris par l'auteur. *Arthur* lui-même, ce type de l'incurable défiance de soi et des autres, cette nature ombrageuse qui va s'exaltant jusqu'à l'implacable méchanceté, n'est-il pas encore une de ces créations attristantes qui versent le poison goutte à goutte, et ne laissent plus de la vie passée au creuset de leur analyse, qu'une cendre aride?

Dans *le Commandeur de Malte*, M. Eugène Sue ne s'est point fait faute de ses imaginations accoutumées. Ici encore nous retrouvons tous les élémens fantastiques, effrayans, merveilleux, qui ont servi à former le tissu de la plupart des œuvres précédentes. L'élément historique s'y trouve pareillement fondu ou plutôt juxtaposé. M. Eugène Sue avait d'abord imaginé de peintre une époque locale de l'histoire française. Mais, à dire vrai, le dessein de l'auteur s'est bien vite dérobé sous l'envahissement de la fantaisie. L'épanouissement de l'invention, la broderie romanesque n'ont pas tardé à étouffer

sans grande peine le motif historique. L'histoire ne joue en cette occasion qu'un rôle accessoire, elle ne figure en quelque sorte que pour marquer la date du récit et préciser la décoration. Quant à la mer sur laquelle M. Eugène Sue s'est remis à flot cette fois, elle a une importance moindre encore si c'est possible. La mer que nous avons sans cesse en vue n'occupe toutefois qu'un plan secondaire; c'est une perspective à distance : les plus notables évènemens se passent en terre ferme. Nous voici tout d'abord à La Ciotat, petite ville du littoral de la Provence.

L'auteur a essayé de mettre en lumière un coin du tableau déplorable qu'offraient, il y a environ deux cents ans, sous le ministère du cardinal Richelieu, les côtes de la Provence sans cesse infestées de pirates algériens et autres barbaresques. Le mauvais état de défense du pays ajoutait encore à l'audace de ces brigands qui capturaient les navires marchands à leur sortie du port, faisaient journellement des descentes sur le littoral, et enlevaient jusqu'aux habitans. D'autre part, les conflits de juridiction perpétuellement soulevés, soit par les gouverneurs-généraux de province qui récusaient les ordres de l'amirauté, se disant amiraux nés du Levant, soit par les prétentions féodales de plusieurs gentilshommes riverains, complétaient ce triste état de choses auquel Richelieu vint enfin mettre un terme en concentrant dans sa main puissante la charge de grand-maître de la navigation.

En 1633, époque à laquelle se rapporte cette histoire, le vieux maréchal de Vitry, le même qui prit une part si déplorablement active à l'assassinat de Concini, exerce les fonctions de gouverneur de la Provence résidant à Marseille. Or, la noblesse du pays ne voyait pas sans un mécontentement grave aux mains du maréchal un gouvernement jusque-là occupé par le duc de Guise. C'était à peine si, aux yeux des gentilshommes provençaux, un membre de la maison de Lorraine avait été jugé digne de remplir cette dignité ordinairement réservée à un prince du sang. Vitry a rencontré notamment pour adversaire déclaré le vieux Raymond V, baron des Anbiez, chef de l'une des plus anciennes maisons de la contrée.

Raymond est un de ces seigneurs toujours prêts à s'insurger et à monter à cheval lorsqu'il s'agit de défendre contre les gouverneurs ou contre leurs délégués les anciennes franchises et les droits acquis de la Provence, dont les rois de France ne sont pas suzerains, mais *comtes*. Lors de la rébellion des Cascaveaux, on l'a vu agir tout comme avait agi son père à l'époque de la révolte des Razats sous

Henri III, en 1578, et aussi lors de la rébellion contre les Gascons du duc d'Épernay sous le dernier règne. Sans l'appréhension que causent les pirates sur la côte, et sans la nécessité de concentrer ses forces pour sa défense personnelle, le baron aurait infailliblement pris part aux menées organisées dans la Provence et dans le Languedoc en faveur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, que la faction royaliste opposait au cardinal. Mais l'exaspération du baron contre Vitry, qu'il appelle volontiers un *assassin gagé*, s'est surtout accrue depuis que maître Isnard, greffier de l'amirauté de Toulon, a reçu ordre de visiter les châteaux du diocèse afin de procéder au recensement des armes de guerre et des munitions qu'ils recèlent. Enfermé dans son château pittoresque de la Maison-Forte, dont les tours crénelées dominent le golfe de La Ciotat, Raymond, gardien jaloux de son indépendance, considère les visites prescrites par le cardinal comme un outrage à la noblesse, à ce point de faire subir un jour la plus sanglante mystification à l'officier de justice député chez lui pour exercer ses fonctions. Inflexible sur le maintien de ses priviléges féodaux, Raymond V n'a pas seulement à lutter contre les agens du maréchal, il est aussi en conflit perpétuel avec le consul de la ville au sujet de certains droits de pêche. Du reste, à cela près de ses boutades colériques et de ses velléités d'insurrection, le baron des Anbiez, vieillard à la tête blanchie, au front haut et large, sillonné de rides, est bien le plus cordial des hommes, chéri comme un père de famille par tous ses serviteurs et ses compagnons d'armes, vénéré des bourgeois de La Ciotat qui l'ont trouvé toujours prêt à les soutenir contre les agressions des pirates. Franc, hardi, impétueux, opiniâtre, il sait toutefois fléchir et se soumettre à propos. S'il résiste par la force ouverte aux ordres iniques des *tyranneaux*, d'autre part il accepte en toute déférence un jugement prononcé contre lui par le tribunal populaire des prud'hommes.

Reine des Anbiez est la fille adorée de Raymond V. A peine âgée de dix-huit ans, Reine a conservé dans ses traits toute la pureté primitive du type grec; son aspect pourrait, au besoin, servir de preuve vivante à la transmission de la beauté antique dans les contrées provençales. On ne saurait imaginer rien de plus suave et de plus fin que les lignes de ce visage si pur; rien de plus limpide et de plus serein que ses grands yeux bleus frangés de longs cils noirs; rien de plus candide et de plus virginal que ce front d'ivoire où se jouent de nombreuses boucles de cheveux châtain-clair qui contrastent délicieusement avec l'arc droit et mince de ses sourcils de jais. Les pro-

portions de sa taille fine et ronde se rapprochent de l'Hébé ou de la Vénus de Praxitèle. Privée de sa mère presque dès le berceau, élevée sous les yeux du baron par une bonne et honnête femme, Reine n'a eu d'autre guide que ses heureux instincts. D'une imagination vive et ardente, bercée d'ailleurs de contes et de légendes romanesques, Reine a l'esprit naturellement porté aux enfantines exagérations; mais ses imaginations vagabondes, ses rêveries improbables ne tardent pas à se dissiper sous le souffle d'une influence qu'elle ressent de plus en plus. Fiancée au chevalier Honorat de Berrol, jeune et riche orphelin, parent éloigné de Raymond V, Reine a trouvé auprès d'elle un tendre et sérieux Mentor. Plein de droiture et d'honneur, d'un sens juste, d'une éducation et d'un esprit distingués, Honorat est un de ces hommes qui décorent remarquablement une société positive, mais qui brillent d'un éclat assez médiocre dans la fiction. Peu capable d'enthousiasme, nulle phase romanesque n'a signalé son amour empreint d'une calme sérénité. De son côté, le sentiment de Mlle des Anbiez pour Honorat n'offre absolument rien de ces passions fiévreuses qui s'attisent dans les difficultés, vivent de hasards et sans issue certaine; c'est une affection sincère, raisonnée, où se mêle une nuance prononcée de tendre vénération. Toutefois le cœur de Reine ne doit pas tarder à rencontrer l'aliment si attendu par ses vagues désirs; un évènement imprévu est sur le point de jeter ses complications au milieu des paisibles habitudes de Mlle des Anbiez, et de rompre sans retour les faibles liens qui l'attachent à son fiancé.

Érèbe, enlevé tout enfant sur les côtes du Languedoc par des pirates renégats, a suivi depuis lors la fortune de ses ravisseurs. A peine âgé de vingt ans, Érèbe a une destinée vraiment étrange au milieu de ses deux compagnons, le seigneur Pog, commandant la sévère *Gallione-Rouge*, et Trymalcion, capitaine de la joyeuse et brillante *Sybarite*. Ces deux hommes, de caractère et de visage entièrement opposés, se sont créé un empire indéfinissable sur Érèbe dont la figure expressive et mobile semble refléter tour à tour les impressions diverses que ses deux compagnons éveillent en lui. Pog, d'habitude silencieux et hautain, vient-il à lancer quelque sarcasme sanglant, à proférer quelqu'une de ces paroles amères qui lui sont si familières, soudain les narines d'Érèbe se gonflent, sa lèvre supérieure se retrousse dédaigneusement, et ses traits expriment la plus méprisante ironie. Au contraire, Trymalcion, égoïste sans pudeur, Sardanapale au teint fleuri, fait-il de sa voix grêle quelque plaisanterie grossière

et licencieuse, souvent empruntée à Pétrone ou à Martial, Érèbe, par une coupable jactance, applaudit d'un sourire libertin, ou renchérit même sur le cynisme de son précepteur. Quelques mots de Pog, une insolente raillerie de Trymalcion suffisent pour métamorphoser entièrement Érèbe, et convertir l'émotion la plus généreuse en une velléité sensuelle; mais Pog surtout paraît exercer un ascendant aussi fatal qu'irrésistible sur son jeune élève, auquel un mystérieux lien semble le rattacher.

Pog (jadis le comte Jacques de Montreuil, officier de la marine du roi), a éprouvé un violent mécompte dans ses affections les plus chères, dans son amour pour sa femme. Cette femme en qui reposait tout le bonheur de sa vie, à laquelle il avait exprimé tant de fois, dans les termes d'une naïveté confiante et presque puérile, les sentimens les plus tendres et les plus exaltés, il en a été trompé cruellement; il l'a trouvée adultère au moment de la revoir après une longue et douloureuse absence. M. de Montreuil a surpris sa femme dans les embrassemens solennels d'un dernier rendez-vous, l'a tuée au milieu d'une obscurité profonde, et a été lui-même frappé d'un coup de poignard par le bras du séducteur d'Émilie. A peine guéri de ses blessures, M. de Montreuil, le cœur plein de rage, s'est expatrié, a quitté le vieux nom de sa famille, et après avoir pris le turban à Tripoli, s'est mis à faire la course sur une galère équipée à ses frais. Une circonstance singulière a éclairé à demi M. de Montreuil sur l'auteur de sa honte et de son malheur. Grace à une croix de Malte détachée dans la lutte et qu'il a retrouvée, il ne doute pas que le séducteur de sa femme ne soit un chevalier appartenant à la langue provençale. Sur cet indice, Pog-Reiss a dirigé ses excursions vers le littoral du midi de la France, qu'il a impunément ravagé; de préférence, il s'attaque aux galères de Malte commandées par des chevaliers de notre nation. A de certaines époques de l'année, Pog entre dans des accès violens de désespoir et de sombre misanthropie; mais sa rage semble atteindre son paroxisme vers la fin du mois de décembre, date fatale dans ses souvenirs. Alors ses instincts s'exaltent jusqu'à une sorte de monomanie féroce.

En mémoire d'un enfant ravi à son amour, Pog a voulu se venger d'abord sur Érèbe, qu'il a ainsi appelé comme pour le prédestiner, par ce nom fatal, au rôle que lui réserve sa secrète haine contre l'humanité. Il est venu à l'esprit infernal de Pog de pervertir par tous les moyens, de dégrader autant que possible l'ame candide de ce jeune homme. Il s'est plu à cultiver son intelligence avec le plus

grand soin, afin qu'il fût ainsi en état de marcher plus avant dans les voies du mal, et de parcourir plus aisément tous les degrés depuis le vice jusqu'au crime. Les arts, le dessin, la musique, n'ont été, dans l'odieux système de Pog, qu'un moyen de plus pour matérialiser l'ame de son élève, en développant chez lui outre mesure le besoin des jouissances sensuelles. L'impétuosité du caractère d'Érèbe, la fougue de ses passions, l'habitude de la vie guerrière et aventureuse qu'il mène depuis plusieurs années, ne l'ont que trop aisément livré en proie aux funestes enseignemens de son précepteur. Afin de mieux assurer son cruel empire, Pog a inculqué à Érèbe une haine profonde et un ardent désir de vengeance contre les chevaliers de Malte, qu'il lui a désignés faussement comme les meurtriers de sa famille. Mais il use surtout contre lui de l'ironie, qu'il a reconnue une arme puissante et infaillible pour combattre ses bons instincts renaissans. C'est en l'accusant à dessein de faiblesse et de lâcheté qu'il pousse souvent le malheureux enfant à des actes coupables. Quelque sentiment tendre vient-il à éclore dans l'ame d'Érèbe, Pog, logique jusqu'au bout, cherche aussitôt à dénaturer l'impression reçue, et à tuer dans sa fleur un chaste amour qui peut réveiller de généreuses passions. Cependant l'organisation morale d'Érèbe est trop saine, trop vigoureuse, pour se laisser ruiner sans remède; l'élévation naturelle de ses sentimens le ramène parfois à d'énergiques retours, à des élans passionnés vers le bien. Dès qu'il ne subit plus la pernicieuse influence qui pèse sur lui, sa figure redevient douce et sereine, empreinte d'un calme enchanteur, et ses nobles instincts reprennent leur cours. A ces instans, l'empire démoniaque de Pog lui apparaît dans tout son jour hideux, et il ressent contre celui qui l'a élevé des mouvemens d'une répulsion invincible. De là une lutte constante, une opposition douloureuse dans l'ame de cet infortuné jeune homme, entre ses bons penchans naturels et les passions mauvaises qui lui ont été inspirées.

Le commandeur Pierre des Anbiez, frère de Raymond V, est un personnage tout aussi étrange, tout aussi mystérieux que Pog; et sa conduite, bien que dans un sens opposé, semble former une sorte de parallélisme sinistre avec le rôle attribué à M. de Montreuil. Pierre, dont l'emploi est de donner la chasse aux pirates, a établi à son bord la stricte observance des règles de l'ordre de Malte. Sa galère est devenue une sorte de couvent nomade, rendez-vous volontaire d'un petit nombre de chevaliers amoureux d'une vie pieuse et austère mêlée de grands périls, ainsi que de tous les marins qui

veulent faire leur salut en s'astreignant aux rigoureux devoirs de cette confrérie militaire et hospitalière. Mais quelques particularités étranges signalent en outre l'embarcation du commandeur. La *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, au lieu d'être blanche et or comme les galères du roi, ou celles de monseigneur le duc de Guise, est toujours peinte en noir, en manière de cénotaphe. Ses voiles et ses mâts sont noirs aussi. Rien n'est plus lugubre et plus sévère que l'air de ses mariniers et de ses soldats, pareils à des moines espagnols. La plus rigoureuse discipline règne à bord, et la moindre faute y est impitoyablement punie. Quant à la chambre du commandeur, constamment tendue de noir, elle offre un aspect des plus inusités. Un cercueil de bois blanc rempli de cendres forme la couche funèbre où Pierre des Anbiez cherche en vain un repos qui semble le fuir. A de certaines époques, plus particulièrement les samedis et le dix-septième jour du mois, le commandeur s'enferme seul dans sa chambre, et la clé de la porte enveloppée d'un crêpe annonce à tous sans exception que l'entrée en est sévèrement défendue. Alors, agenouillé devant un prie-dieu surmonté d'un portrait au bas duquel se lit une date mystérieuse, Pierre, les épaules couvertes d'un cilice, s'inflige de sanglantes disciplines. La figure du commandeur est vraiment effrayante dans ces momens. Ses yeux rougis par les larmes, fixes et hagards, ses cheveux gris et rares hérissés sur son front inondé d'une sueur froide, ses lèvres bleuâtres et frissonnantes, semblent conjurer quelque vision. Et cependant, pour que Pierre des Anbiez se laisse ainsi abattre, il faut que la cause de son désespoir incessant soit bien cruelle. La taille haute, droite et robuste du commandeur, ses membres secs et nerveux, l'ensemble de ses traits basanés et durs, tout chez lui annonce, malgré son âge, une vigueur peu commune. L'intrépidité de Pierre des Anbiez, sa témérité froide et implacable comme le destin, son impassibilité morne au sein des plus grands périls, n'ont pas d'égales. C'est que le remords s'est attaché comme un spectre à la poursuite du commandeur et l'a marqué au front d'un sceau terrible. Pierre des Anbiez a commis autrefois un meurtre, et depuis lors il a voulu avoir nuit et jour sous les yeux, ainsi qu'un vivant reproche, les traits inflexibles de sa victime; il a voulu racheter son crime par une expiation sans relâche.

Elzéar, second frère du commandeur, remplit pour sa part une mission supérieure à tous les rôles humains. Le révérend Elzéar, digne et courageux frère de la Merci, a voué saintement sa vie au rachat des captifs chrétiens. Riche, noble, instruit, il a préféré les

soins de son rude et pieux apostolat aux prérogatives de la naissance et de la fortune. D'une abnégation, d'une simplicité tout antiques, il a refusé même les grades que ses vertus, son courage et son angélique piété, lui pouvaient assurer dans son ordre. Sans cesse en voyage depuis quarante ans, soit sur terre, soit sur mer, Elzéar laisse tomber partout les trésors de son aumône. Retenu pendant plus d'une année au bagne parmi les esclaves, il a, malgré son âge, souffert cette ignominie avec une résignation tout évangélique. Aussi les austérités de sa pénible profession ont-elles imprimé à ses traits nobles et majestueux un caractère de souffrance habituelle. Le rôle d'Elzéar à bord de la galère du commandeur est tout de mansuétude et de miséricorde. Cet homme d'un esprit élevé a tendu toutes les facultés de son ame vers un seul but : celui de donner à son langage une irrésistible puissance de consolation. Rien qu'à le voir, les esclaves sont moins malheureux, car ils espèrent. S'il est difficile à Elzéar d'arracher à la rigoureuse justice de son frère la grace d'un coupable, du moins il lui est permis de le plaindre et de le soutenir au milieu de ses châtimens. Cette douce figure, ainsi placée à côté du sombre visage du commandeur, est d'un effet onctueux qui charme et rassérène singulièrement l'esprit.

L'action dans laquelle M. Eugène Sue a fait mouvoir tous ces personnages si divers, si on la dégage des mille détails qui la compliquent, peut se réduire aisément à quelques faits essentiels. Dès le début, et par une scène jetée à la façon de Walter Scott, nous entrons en plein labyrinthe romanesque; la perspective historique n'est, durant tout le premier volume, qu'un fond obligé.

Trois pirates, se faisant passer pour Moscovites, sont venus à Marseille pour visiter le maréchal de Vitry, ou plutôt pour s'enquérir de l'état de défense de la ville. Dans une de leurs promenades sur la route de Toulon, au milieu des gorges d'Ollioules, Érèbe a sauvé la vie de Raymond V, qui chevauchait escorté de sa fille et des gens de sa maison. Le courage et le dévouement de l'étranger, son extrême jeunesse, la beauté ravissante de sa figure, un mélange de hardiesse et de timidité, je ne sais quoi de doux et d'amer à la fois, d'enthousiaste et de sarcastique empreint dans ses traits adolescens, ont produit sur Mlle des Anbiez une impression profonde, à laquelle l'étrange et subite disparition de l'inconnu n'a fait qu'ajouter encore. De son côté, Érèbe a éprouvé à la vue de Reine une émotion des plus vives et toute nouvelle pour lui. Depuis cette rencontre, il a cherché à se rappeler sans cesse au souvenir de Mlle des Anbiez, à l'aide de mys-

térieux objets, de peintures ingénieuses, qu'il a fait déposer en secret dans la chambre de Reine par un affidé introduit adroitement au château sous costume de bohémien. Ces dessins, représentant soit la scène des gorges d'Ollioules, soit même les traits si beaux et si frappans d'Érèbe, et dont la présence est une énigme, sans que l'origine puisse en être douteuse, ont achevé de porter le trouble dans le cœur de Reine. C'est en vain que la jeune fille, obéissant à la voix du devoir, a détruit les gages placés en ses mains avec une insistance à la fois si délicate et si étrange. L'image du sauveur de son père la poursuit de plus en plus, et les efforts même qu'elle fait pour le bannir de son esprit semblent l'y fixer davantage. — Le moyen de correspondance établi entre le jeune pirate et son émissaire a donné lieu à une invention vraiment fort originale de la part du romancier. Il faut lire cette scène curieuse dans laquelle un aigle, apprivoisé par le guetteur du promontoire de La Ciotat, se met à la poursuite d'un des pigeons messagers du bohémien, fuyant à tire d'ailes vers la mer, le rapporte palpitant sur un rocher voisin de la Logette, et ne laisse bientôt que des dépouilles sanglantes qui livrent aux regards surpris du guetteur un sachet renfermant une lettre écrite en caractères arabes.

Cependant Érèbe, sûr d'être aimé, n'écoutant que la violence de sa passion, et séduit d'ailleurs par les perfides conseils de Pog, a enlevé Mlle des Anbiez et l'a conduite à bord de son chebeck, tandis que les pirates exécutent une attaque furieuse sur La Ciotat. Mais si Reine a aimé le jeune inconnu de toute la puissance d'une affection insurmontable, la violence dont elle vient d'être l'objet change aussitôt ses premiers sentimens en indignation et en mépris. Le sombre silence, l'air sévère, l'accent irrité de Mlle des Anbiez, font tomber le voile qui couvrait les yeux d'Érèbe, et le réduisent à implorer pardon pour les folles illusions de son amour. Le hardi pirate de naguère n'est plus qu'un enfant tremblant et timide. Il serait même prêt à rendre Mlle des Anbiez à son père, si la prévoyance infernale de Pog, des ordres précis et des instructions sévères donnés à l'équipage ne paralysaient ce dessein. Toutefois la force du repentir d'Érèbe, la sincérité de ses efforts pour racheter sa faute, lui obtiennent grace auprès de sa maîtresse outragée.

Ici un affreux mystère se dévoile. Un coffret d'argent ciselé, surmonté d'une croix de Malte, trouvé dans l'ameublement d'un ancien patron marinier du commandeur, et renfermant deux portraits ainsi qu'un grand nombre de lettres, a été remis à Pog. Les lettres, autre-

fois écrites par Mme de Montreuil à son amant, révèlent enfin à Pog ce qu'il a ignoré jusque-là. Il sait maintenant que le fruit de l'abominable adultère de sa femme, c'est Érèbe lui-même, et que le séducteur d'Émilie, n'est autre que Pierre des Anbiez, le frère de Raymond V, l'oncle de Reine, qu'il a poursuivis jusqu'alors d'une haine instinctive. M. de Montreuil a résolu d'accomplir une double vengeance. La fatalité amène bientôt auprès de lui le commandeur, qui, après avoir fait voile pour la Maison-Forte et y avoir appris tous les malheurs de cette habitation désolée, s'est rembarqué à la recherche de Reine et à la poursuite des pirates. Pog tient enfin sa proie, et la joie qu'il en éprouve donne à cet homme endurci une sorte d'exaltation reconnaissante et pieuse. Un combat singulier proposé au commandeur et repoussé d'abord avec mépris est ensuite accepté en considération de la délivrance de Reine, qui en doit être le gage. D'ailleurs, l'esprit de Pierre des Anbiez, vivement frappé des désastres de sa famille, est assailli de remords et de funestes pressentimens, qui le prédisposent à une sorte de fatalisme religieux. Ému surtout de la révélation d'un songe, il se croit une victime promise à la vengeance céleste, et il augure que sans doute le pirate est l'instrument choisi par Dieu pour le frapper. Le rendez-vous a été donné sur la grève voisine, près des ruines de l'abbaye de Saint-Victor. L'ouragan, qui au loin mugit, semble vouloir ajouter à l'horreur de la scène qui se prépare. Pierre des Anbiez, débouchant par un sentier creusé dans le roc, recule bientôt épouvanté, car il a en face de lui, en même temps qu'Érèbe armé d'une épée nue, le spectre de M. de Montreuil, qui, d'une voix implacable et sinistre, lui reproche le meurtre d'Émilie. Puis un combat parricide s'engage par la volonté expresse de Pog entre Érèbe et le commandeur. Le fils est tué par le père, qui devient fou en apprenant le nom de sa victime, tandis que les vieux arceaux de l'abbaye, s'écroulant sous l'effort de la tempête déchaînée, ensevelissent Pog sous leurs ruines.

Nous avons omis dans cette histoire essentiellement dramatique quantité d'épisodes gracieux ou terribles, qui, bien que multipliés avec une sorte de fracas, ne cessent toutefois d'attacher même les esprits les plus amoureux d'analyse. Nous avons négligé pareillement à dessein les personnages secondaires qui ne concourent jamais d'une façon directe à la démonstration de l'idée morale, et auxquels l'auteur n'accorde droit de cité, qu'afin de varier la scène, de remplir les vides de l'action principale, et de semer quelques ombres adoucissantes autour des grandes masses de lumière. Il convient toutefois

d'excepter de notre proscription une figure créée avec un soin précieux et exécutée avec un rare bonheur, celle de Stéphanette, la camériste de Mlle des Anbiez, charmante fille au teint doré, piquante, espiègle, naïve, honnête par-dessus tout; Stéphanette, dont le seul tort vraiment est d'être fiancée à je ne sais quel loup de mer hérissé, batailleur, importun, très peu fait, ce me semble, pour l'amour des brunes et accortes Provençales.

Dans son ensemble, le roman est à coup sûr un des plus habilement agencés, un des plus hardiment manœuvrés, qui soient jamais sortis de la plume féconde et souple de M. Eugène Sue. L'auteur, depuis ses fringans débuts, a fait de notables progrès pour la composition, bien qu'encore l'unité d'intérêt échappe à sa main indisciplinée. Généralement, la manière de M. Eugène Sue se prête avec une énergique et spirituelle facilité à tous les besoins capricieux et divers du récit. Sa gamme parcourt toute l'échelle, depuis la teinte crue et sombre jusqu'aux nuances les plus fines et les plus délicates; elle exprime tous les tons, depuis le comique jusqu'à l'effroi. Le style, d'habitude incisif, sobrement coloré, pittoresque sans enluminure, se maintient dans les limites d'une correction toujours élégante. Les personnages sont tracés avec netteté et vigueur, bien que quelques-uns soient peut-être un peu sacrifiés à la description ou à l'aventure. Le caractère de Raymond V a de la franchise et de l'originalité. On ne saurait imaginer une figure plus ravissante et plus pure que celle de Reine. Érèbe, cette personnification d'une ame née généreuse qu'une horrible machination a tenté de rendre perverse, et qui lutte pour son rachat jusqu'à la mort, offre un type extrêmement remarquable; avec plus de précision et de développement, ce serait une création complète. Mais il est trop aisé d'apercevoir dans le commandeur une centième copie des types tant affectionnés par lord Byron; c'est tout simplement une contrefaçon en prose et affaiblie de Conrad et de Lara. Si la composition pèche par quelque côté, c'est infailliblement par la complication excessive des ressorts, par l'abus de l'extraordinaire et la profusion du romanesque. Défaut luxueux, attrayant après tout, et que la plupart seront tentés d'excuser; car qui de nous ne chérit et ne caresse un peu le romanesque à part soi? qui n'est prêt à l'amnistier même dans ses écarts?

Ce n'est pas tout néanmoins: le romancier a mis au jour un nouveau filon de la mine ténébreuse qu'il a tant exploitée jusqu'ici. Pog appartient corps et ame à cette famille de créations anormales dans lesquelles se dilate et s'exalte à souhait l'exagération familière au

talent de M. Eugène Sue. Il n'y a là évidemment qu'une invention extrà-humaine et contre nature. Pog, fantasmagorie vivante, n'existe point dans la réalité, et c'est au plus s'il foule d'un pied notre terrestre planète. Nulle part, j'imagine, on ne trouverait la haine sous semblable enveloppe, ni la rage à ce point de paroxisme obstiné. Toujours donc quelque représentation exagérée et illégitime; toujours le génie du mal en lutte avec le génie du bien, qu'à la fin il dévore ou que du moins il entraîne dans la chute commune; toujours quelque jeune et noble victime expiatoire offerte à je ne sais quel minotaure moral! Aussi, malgré tous les prestiges de l'écrivain, je ne sais quelle impression néfaste, quel invincible effroi surgissent des pages qu'il déroule à nos yeux. Le livre fermé, une anxiété, une surprise indéfinissables vous restent au cœur, et l'on se prend à tout regarder en défiance et en soupçon comme à travers un prisme funèbre; on dirait presque un champ de mort où toutes les plus saintes choses d'ici-bas, toutes les plus chères espérances de l'homme, l'amitié, l'amour, la foi, l'intime félicité, gisent çà et là déshonorées et tristement ensevelies.

Selon nous, l'obstination de M. Eugène Sue à faire sans cesse prédominer le mal entache d'une espèce d'ombre la brillante galerie de ses œuvres. Sans qu'il y prenne garde, le ver du paradoxe et du système aura flétri le calice de ses plus belles fleurs, et laissé à ses meilleurs fruits une inguérissable morsure. Comme si la fiction ne vivait point avant tout de beau idéal, de réalité choisie et transfigurée avec art; comme si son but légitime n'était point d'élever l'ame et de rasséréner l'esprit par de nobles peintures; comme si enfin les anomalies et les infirmités morales avaient reçu par privilége le don d'émouvoir salutairement. Étrange et fatale manie qui tend à faire de l'art, non plus le brillant manteau, non plus l'image embellie de l'humanité, mais bien le miroir effrayant de ses vices, et qui mène à la moralité par le désenchantement.

DESSALLES-RÉGIS.

SOUVENIRS

DE LA CORSE.

A l'époque où je remplissais en Corse des fonctions dans le ministère public, notre gendarmerie, commandée par le colonel Bigarn, se composait de *huit cents* gendarmes pour le service de l'île entière; les contumaces et bandits qui peuplaient les forêts de la Corse, s'élevaient en tout au nombre de *huit cents;* juste un gendarme pour chaque bandit.

Ce qu'il faut d'abord expliquer, c'est que le mot *bandit* n'a rien dans le langage corse qui implique le déshonneur ou l'infamie. Un *bandit* est tout simplement un fugitif qui ne veut pas se livrer à la justice. L'innocent qui fuit, l'homme d'honneur coupable d'une *vendetta* que le préjugé autorise et pardonne, sont des *bandits* et se croient de très honnêtes gens. Non-seulement ils se trouvent tels, mais le plus souvent (dire *toujours* ce serait exagérer) ils ont réellement autant de moralité que les plus estimables habitans du pays. J'ai connu des *bandits* qui, pendant plusieurs années de leur course vagabonde dans les forêts, ont vécu des secours qu'on leur accordait librement et par charité dans des villages ou des fermes isolés, sans jamais exiger, même par menace, un morceau de pain. J'en ai connu dont la femme et la fille faisaient chaque jour plusieurs lieues pour porter dans les bois la nourriture au contumace condamné comme assassin, quand il aurait pu d'un seul mot vivre aux dépens du paysan et du berger. Le Corse, l'homme du monde le plus disposé au meurtre par vengeance, est aussi le moins capable de se déshonorer par un vol ou un acte qui pourrait ternir la fierté de

son caractère. C'est une nature fière et sauvage qui se soumet volontiers à la justice, pourvu que tout le monde y soit soumis comme lui.

Le brigadier de la gendarmerie entre un matin chez moi, porteur d'une lettre du sous-préfet par laquelle ce fonctionnaire me dénonce un crime dont il me signale les auteurs, appelant sur eux le châtiment terrible écrit dans l'article 92 du Code pénal; voici cet article : « Seront *punis de mort* ceux qui auront *levé ou fait lever des troupes armées*, engagé ou enrôlé, fait engager ou enrôler des soldats, ou leur auront fourni ou procuré des armes ou munitions, sans ordre ou autorisation du pouvoir légitime. »

Après quelques questions, j'apprends que, chez une aubergiste de la ville, nommée la veuve Coton, deux jeunes voyageurs français s'occupent à faire des enrôlemens. Invités à passer au parquet, ils se rendent devant moi, et me montrent leurs papiers qui constatent leur qualité de commis-voyageurs d'une maison de Rouen des plus honorables; jamais figures plus calmes n'annoncèrent une conscience plus tranquille. — Que faites-vous en Corse? leur demandai-je. — Nous y sommes venus pour enrôler des hommes de bonne volonté que nous armons et que nous dirigeons sur l'Espagne. — Y êtes-vous autorisés? — Non, Monsieur. C'est une spéculation toute particulière. — Malheureux! et savez-vous où elle vous conduit, cette spéculation? — Où donc? — A l'échafaud. — C'est impossible, Monsieur; nous sommes d'honnêtes gens. — Eh oui! vous êtes d'honnêtes gens qui par ignorance de la loi sont venus se jeter dans un abîme épouvantable, et votre sort me fait frémir. Je suis obligé de vous arrêter, et d'instruire contre vous. — Quelle est donc la loi? — Je leur lus l'article 92, et je les vis pâlir. — Nous reconnaissons notre imprudence, me dit l'un d'eux, mais qui vous force à nous poursuivre? — La lettre du sous-préfet, après laquelle je puis moi-même être puni pour déni de justice, si je n'instruis pas quand le crime est évident. — Mais, Monsieur, jamais un jury ne nous condamnera. — Il n'y a point en Corse de jury, mais une cour criminelle permanente, cour composée en majorité de Corses qui, voyant tous les jours condamner leurs compatriotes, n'entendent pas qu'une grace soit faite à des Français surpris en flagrant délit. — Quoi! pour un acte d'étourderie notre tête tomberait? est-ce possible? — J'en ai peur, répondis-je tout consterné. Soyez sûrs seulement que le procureur du roi, qui toujours accuse, sera cette fois et jusqu'au bout votre défenseur le plus dévoué. — Ils me serrèrent la main, et se rendirent en prison.

Heureusement la chambre de prévention, conformément à mes conclusions, décida qu'il n'y avait lieu à suivre, et je fis embarquer immédiatement mes voyageurs. Mais, ainsi que je l'avais prévu, il fallut lutter contre l'acharnement d'un vieux juge et la faiblesse d'un président que celui-ci influençait aisément. Après tant de supplices infligés à des Corses, je n'étais nullement rassuré sur les dispositions de la cour criminelle de Bastia si l'affaire y avait été appelée. Il était évident que le fait existait, et les intentions n'auraient peut-être pas suffi pour excuser ces jeunes gens devant d'autres juges que le jury, non par aveuglement ou par haine des magistrats, mais parce que le

Corse veut avant tout l'égalité devant la justice. Ce n'est pas que les juges corses eussent vu dans mes deux jeunes coupables deux véritables scélérats; mais la lettre de la loi ne cesse jamais d'être invoquée dans un pays où le meurtre abonde et où pourtant les grands criminels sont très rares. Le Corse qui tue par *vendetta* a long-temps à l'avance prévenu sa victime, et, par cette déclaration de guerre privée, il s'est dévoué lui-même à devenir victime si son adversaire était plus adroit et plus heureux. Nous avons beau punir de mort les vengeances corses, nous n'empêcherons pas que les meurtres ne soient dans ce pays de véritables duels, inspirés par un sentiment d'honneur exagéré à des hommes qui, avant et après l'homicide, seraient incapables, je le répète, de commettre le plus léger vol, et de diriger la moindre offense contre tout autre que leur ennemi.

Aussi, voyez le sang-froid de ces condamnés à mort que l'on va exécuter, et qui tous déploient à ce moment suprême une énergie si calme et si forte, que le courage français en est lui-même étonné. L'un déclame des vers d'Horace et récite avec enthousiasme une ode dont le couteau fatal nous dérobe la moitié; un autre sollicite la faveur de n'être attaché que d'une main, afin de pouvoir fumer tranquillement sa pipe en allant à l'échafaud; un troisième écrit au procureur-général, M. Gilbert-Boucher : « On va me guillotiner dans une heure. Je voudrais un crêpe pour porter mon deuil, une bouteille de vin de Bordeaux et une chemise blanche. » On lui a envoyé ce qu'il demandait. Il a arboré le crêpe à son bras, a bu le vin, et a été exécuté élégamment avec une chemise du procureur-général. Tout cela n'est qu'original; voici qui est horrible. Deux frères nommés Colonna sont accusés d'homicide; l'un est acquitté, l'autre condamné à mort. Au jour du supplice, le patient, du haut de l'échafaud, voit au premier rang de l'assemblée son frère qui est venu, en compagnie de quelques amis, recueillir ses dernières volontés. « Frère! lui dit-il, je meurs coupable, et je l'avoue; mais mes accusateurs n'en ont pas moins porté un faux témoignage. Le meurtre que j'ai commis, ils n'ont pu le voir, et leur récit est un tissu de mensonges. C'est sur leur déposition pourtant que j'ai été condamné. La vengeance est un droit, car, innocent ou coupable, leur témoignage m'envoyait également à la mort. Venge-moi, je prierai Dieu pour toi. » Disant ces mots, il se couche sur la planche fatale. Le couteau tombe, et la tête roule sur l'échafaud, qui à Bastia n'a pas de panier. Le frère, dans ce moment appuyé sur l'instrument du supplice, saisit par les cheveux cette tête sanglante, se souille la figure avec le sang qui en jaillit, puis fait entendre le cri de *vendetta!* que répètent ses compagnons. La rumeur qu'on observe sur la place excite l'éveil de l'autorité. On dirige quelques gendarmes sur le village d'Olmetta où demeuraient les témoins menacés. Ces témoins étaient au nombre de cinq; les gendarmes arrivent trop tard : cinq meurtres avaient été commis en plein jour, et Colonna et ses amis avaient déjà gagné la forêt!

Avec de tels hommes, l'échafaud n'est-il pas un frein impuissant? Un de mes amis, l'avocat Casabianca, avait un domestique fidèle, un peu trop enclin à la vengeance, et qui méditait évidemment quelque meurtre. Son maître,

pour prévenir un tel malheur, résolut d'essayer sur son esprit l'effet du spectacle d'une exécution capitale. Il l'envoie sur la place où un criminel allait subir la mort. Pierre s'approche de l'échafaud, il examine tout fort attentivement, puis il revient chez son maître. Celui-ci l'interroge : « Eh bien, Pierre, as-tu vu l'exécution? — Oui, monsieur, j'étais très bien placé. C'est donc ça, votre guillotine? voilà grand' chose, vraiment! Ce n'est pas ça qui m'empêchera de me passer *une fantaisie*, je vous en avertis. »

L'échafaud, en effet, n'est rien, car il ne s'agit que de la vie. Mais le carcan, l'exposition publique, cette flétrissure imposée à l'honneur, voilà ce qui révolte véritablement l'esprit corse. La guillotine ayant été reconnue impuissante pour prévenir les meurtres, la cour criminelle de Bastia (le jury n'existait pas alors en Corse) essaya de condamner moins souvent à mort, et beaucoup plus aux travaux forcés. On fit mieux encore, on ordonna, dans l'arrêt, que l'exposition du coupable aurait lieu dans la commune où s'était commis le crime. J'ai vu à Bastia la foule entourer l'échafaud où allait tomber la tête d'un homme, et ses parens et ses amis assister à son exécution pour lui faire honneur, comme si, martyr de la gloire, il expirait sur un champ de bataille; mais j'ai vu aussi, dans un village, une exposition au carcan mettre en deuil toute la contrée. Sur la place où le criminel était exposé, toutes les fenêtres étaient fermées. Cette place déserte ne contenait que le patient, les gendarmes et le bourreau. Un seul habitant sortit de sa maison pendant que se faisait l'exposition publique. A l'aspect de cet homme dont la présence semblait être une insulte à son malheur, le condamné entra dans un violent accès de colère : « Giacomo, s'écria-t-il, approchez donc, et contentez votre curiosité. Vous êtes venu voir là une belle chose! »

Ce sentiment d'honneur qui accompagne les actes sanglans de la *vendetta*, et qui triomphe de la guillotine sans pouvoir triompher du carcan, n'indique-t-il pas que notre législation pourrait être, au moins sur ce point, modifiée pour ce qui concerne la Corse? Tout le monde en conviendra, mais ce désir serait vain, et le mal est sans remède. La Corse a été déclarée département français; il faut qu'elle accepte toutes les conséquences de sa situation, et qu'elle subisse sans aucune modification les lois françaises, qui n'ont pu prévoir l'exception singulière que nécessiteraient son caractère et ses mœurs.

Cette situation étrange occupait fortement ma pensée. Le garde des sceaux de France d'alors, ministre de la justice, était M. de Serre, de digne et honorable mémoire, dont tout le monde se rappelle l'admirable talent oratoire, et dont les généreuses intentions seront toujours présentes à ma mémoire. Il me recevait tous les dimanches à huit heures du matin dans son cabinet, et me consultait sur la Corse avec un intérêt extraordinaire. « Je vois bien, me dit-il un jour, que la *vendetta*, qui est enracinée dans les mœurs de ces insulaires, ne sera jamais empêchée ni vaincue par nos lois; mais quand même on réussirait, ce qui serait très difficile, à faire passer aux chambres une loi d'exception pour remédier à ce mal, cette loi spéciale relative à la Corse, comment faudrait-il la faire? comment empêcher légalement la *ven-*

detta? — En permettant légalement le duel, lui répondis-je, puisqu'elle n'a pour but que d'en tenir lieu. — Permettre le duel par une loi? s'écria-t-il. Êtes-vous fou? — Je comprends que je dois le paraître s'il est question de la France ou de tout autre pays; mais nous parlons de la Corse. Or, la *vendetta* n'est ici qu'un duel sortant des catégories de la loi. Donnez-lui une direction légale, et votre échafaud se reposera. »

M. de Serre repoussa bien loin cette idée; mais, le dimanche suivant, il m'en parla le premier. « J'ai réfléchi, me dit-il, à votre opinion sur la nécessité de permettre le duel en Corse. Je crois sincèrement qu'elle aurait un effet admirable si elle était praticable autant qu'elle me paraît juste; mais des chambres françaises ne comprendraient jamais cela. N'en parlons plus. »

On a souvent parlé de l'hospitalité corse. Elle offre, en effet, un caractère à la fois si bizarre et si généreux, qu'on s'en ferait difficilement ailleurs une idée exacte. La maison d'un ennemi est l'asile le plus inviolable que son adversaire puisse trouver. Non seulement le foyer une fois atteint vous met à l'abri de toute poursuite de la part de son propriétaire, mais celui-ci même, quand son ennemi le quitte le lendemain, lui fera escorte jusqu'à une certaine distance; car si, ce même jour, et près de ce lieu, son hôte était trouvé assassiné, on croirait qu'il a violé l'hospitalité, ce qui ne s'est jamais fait en Corse avec aucun ami ni aucun ennemi.

L'esprit de ce peuple est naturellement superstitieux. On sait, par exemple, combien est répandue en Italie l'opinion que la piqûre de la tarentule est mortelle. Aucun Corse n'en doutait; et tout courageux qu'ils sont, on les voyait se mettre au lit, et faire leurs dernières dispositions aussitôt qu'un accident de ce genre leur donnait la conviction d'une mort prochaine. Un médecin qui avait fait de fortes études sur le continent, et qui depuis peu était retourné en Corse, le docteur Antonini, résolut de dissiper un préjugé fatal. Il convoque un grand nombre de Corses, et devant eux, à deux reprises, se fait piquer par une tarentule; puis, au lieu de se mettre au lit, il se montre partout, fait ses visites comme à l'ordinaire, et suit un traitement régulier dont il explique les détails à chacun. Pour cette fois, la leçon a eu du succès, et les Corses aujourd'hui ne meurent plus d'une piqûre de tarentule. Mais d'autres superstitions ont été constatées par les tribunaux, et, parmi ces dernières, il en est qui sont quelquefois funestes. Le juge de paix de Calenzana vint m'avertir un jour que deux femmes étaient mortes dans cette commune, sans maladie, par le simple effet de la peur, parce qu'elles avaient trouvé sur leurs vêtemens des taches de cire, ce qui n'arrive, disait-on, qu'aux personnes que la mort désigne comme sa proie. M'étant informé d'où venaient ces taches de cire, je soupçonnai un mystère, et pris si bien mes précautions, que, par une belle soirée, derrière un moulin, nos gendarmes saisirent une vieille femme qui, un cierge à la main, faisait sur des passans ses aspersions de sorcière. La police correctionnelle punit la vieille, mais le préjugé qui fait des taches de cire un signe précurseur de la mort n'a pu être pourtant complètement dissipé.

Ne soyez donc pas surpris d'apprendre que des superstitions naïves s'unissent dans l'esprit du Corse à ce courage indomptable qui approche de la férocité. Irrité, cet homme est un tigre; calme, c'est un enfant auquel une douce exhortation arrachera des larmes.

Le magistrat qui, en voyageant à travers ces forêts profondes et ces vallons déserts, se ferait escorter par les gendarmes, prouverait qu'il ne connaît pas le pays; car il n'y a aucun vallon, aucune forêt qui puissent mettre un homme à l'abri d'un coup de fusil tiré du sein des *makis*, quels que soient son courage personnel et l'escorte qu'il aura choisie. Mais si aucune inimitié ne lui a jamais été déclarée par un Corse, il peut aller et venir partout sans crainte. Il ne se trouve, même parmi les bandits, aucun meurtrier qui n'ait long-temps d'avance déclaré officiellement son intention et ses sanglans projets à la victime qu'il doit immoler.

On citera l'exemple d'un conseiller de la cour royale tué dans un voyage. Je répondrai à ce fait, dont j'ai lu la relation dans quelques journaux, que ce conseiller avait avec son meurtrier une *vendetta* antérieure à ses fonctions de magistrat, et dont celles-ci ne l'ont pas préservé. C'est comme Corse et non comme juge qu'il a été assassiné par son ennemi; et la balle qui l'a frappé, partie du haut d'un rocher taillé à pic, lui a fracassé le crâne tandis qu'il se trouvait au milieu d'une escorte nombreuse, ayant à sa droite le procureur du roi, à sa gauche le greffier, qui, comme les gendarmes, n'ont pu rien voir ni rien empêcher.

Pour montrer quelles étaient les rigueurs de nos fonctions, je citerai un mot de M. de Serre, qui, en examinant un état des travaux de la cour criminelle, s'écria : « Vous appelez cela la *justice;* moi, j'appelle cela la *guerre;* mais il le faut, et je vous félicite sur votre activité et votre sévérité. » Ces qualités sont, en effet, indispensables aux magistrats en Corse; mais j'affirme qu'aucun juge, qu'aucun membre du ministère public, n'a jamais été attaqué ni menacé *à l'occasion de ses fonctions* dans ce pays où le respect pour les décisions de la justice s'allie au préjugé d'honneur qui fait braver la mort. « J'ai dû me venger, dit le Corse, mais je connais la loi. Jugez, faites votre devoir, j'ai fait le mien. » Et jamais un ressentiment ne l'anime contre les magistrats, même en présence de l'échafaud qu'ils ont fait dresser pour faire tomber sa tête.

Non-seulement le procureur du roi rencontre des bandits sur sa route chaque fois qu'il voyage dans l'île, mais ceux-ci deviennent quelquefois importuns. « Me conseillez-vous de me rendre? » m'ont-ils demandé cent fois. C'est une question à laquelle je n'ai jamais répondu. Un jour, je gravissais le sentier qui conduit de la plaine de la Balagne vers les monts de Niolo, lorsque, arrivé devant une grotte, je résolus de m'y reposer un moment. L'huissier Colombani, qui m'accompagnait le fusil sur l'épaule, et qui formait toute mon escorte, m'engagea à me rafraîchir à une source vive qui baigne le fond de la grotte, et dont l'eau passe pour la meilleure du pays. A peine fus-je entré dans le souterrain, qu'un jeune homme qui y était assis se lève et me

regarde d'un air troublé. Sa taille était grande, sa figure belle, et si peu ornée de barbe encore, qu'elle n'accusait pas vingt ans. Un large stylet était à sa ceinture, derrière une *carqueira* (poche à cartouches), et à son côté gauche pendait un énorme pistolet. Surpris ainsi à l'improviste, il ne parut qu'être dérangé de sa lecture, car il tenait un livre à la main. Ce jeune garçon était un bandit déjà célèbre. L'huissier me le nomma. Je m'approchai de lui. — Me connaissez-vous? lui dis-je. — Oui, me répondit-il; je vous ai vu quelquefois de loin. Les gendarmes vous accompagnent-ils? — Non. — Ce mot le décida à rester, et nous reprîmes la conversation. — Quel livre lisez-vous là? — Une grammaire française. — Pourquoi? — J'apprends le français, afin de pouvoir, sous un nom d'emprunt, servir comme soldat, si je parviens à quitter la Corse et à passer sur le continent, où je compte m'engager. — Je le louai beaucoup de cette résolution, et je fis des vœux bien sincères pour la réussite de ses projets.

Deux jours après, sur la crête du Niolo, je m'étais approché d'une eau limpide et courante, dans laquelle je trempais mon pain durci depuis quelques jours, pour le ramollir un peu. Colombani se promenait à une certaine distance, et il s'arrêta avec un inconnu qui semblait lui adresser quelques questions; tous les deux s'approchèrent de moi. Je venais, dans ce moment, de tirer de mon sac de voyage un fromage de chèvre, déjeûner assez ordinaire dans la montagne, et je cherchais un couteau pour l'entamer.—Avez-vous un couteau? demandai-je à Colombani. — Non, monsieur, me dit-il. Puis, se retournant vers l'inconnu : — Pérodi, avez-vous un couteau? — Pérodi tira de sa ceinture un stylet magnifique, même entre les stylets corses qui le sont tous; il ôta respectueusement son bonnet et me présenta l'arme brillante par le manche. Je pris le stylet, coupai mon fromage, et rendis à Pérodi son arme, qu'il replaça à sa ceinture, puis il me salua et s'enfonça dans la forêt. Pérodi était un bandit de la commune de Calenzana, condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Antonini, le terrible bandit d'Avapessa, fut un jour poursuivi par nos gendarmes auxquels il échappa en sautant du haut d'un mur dont l'élévation était prodigieuse. Le lendemain, je reçus le billet suivant déposé sur ma table, au tribunal :

« Monsieur le procureur du roi, je vous prie de vouloir bien renvoyer chez ma sœur, au village d'Avapessa, un petit sac que vos gendarmes ont ramassé en me poursuivant, et qui contenait mon rasoir et ma savonnette, une lunette d'approche, et un cahier de chansons. Vous obligerez votre respectueux serviteur.

« ANTONINI, *bandit d'Avapessa.* »

On pense bien que je ne me pressai pas beaucoup de répondre à cette singulière missive. Quelques jours après, Antonini était en prison, et j'allai l'interroger. Il me reçut fort mal, non parce que je le poursuivais pour assassinat, non parce que la cour l'avait déjà condamné à mort par contumace,

mes fonctions expliquaient toutes ces choses, et jamais Corse n'en a voulu à la justice, mais parce que j'aurais pu, disait-il, lui renvoyer son rasoir, ses chansons, et surtout sa lunette d'approche qui lui servait pour éviter les gendarmes dans la montagne. Il me pardonnait de lui faire couper le cou, mais il ne me pardonnait pas de n'avoir point répondu à sa lettre. Ce qu'on trouvera sûrement de remarquable dans cette lettre, c'est la qualité de *bandit*, ajoutée par Antonini lui-même à sa signature, sans qu'il y ait attaché aucune autre idée que celle de se désigner plus positivement.

Je terminerai ce peu d'observations sur les bandits de la Corse par le vœu qu'un jour leurs mœurs et nos lois finissent par s'accorder mieux; mais comment y parvenir? Le condamné en France tient à la vie, et s'estime heureux lorsque des circonstances atténuantes l'éloignent de la guillotine et le réservent pour le carcan. Le condamné corse, au contraire, brave l'échafaud qui tue, et craint cent fois plus l'échafaud qui déshonore. Tout habitant de la Corse que les inimitiés traditionnelles de famille peuvent un jour amener à embrasser la *vendetta*, et qui ne se soustraira pas à cette obligation de peur d'être flétri par l'opinion comme un lâche, peut dire : Je ne serai jamais un voleur. Mais en vérité, le plus honnête homme de l'île ne vous dira pas : Il est absolument impossible que je devienne jamais un meurtrier.

On dira que j'ai trop bonne opinion de ce peuple; voici un fait qui prouve le contraire. Toutes les autorités administratives et judiciaires ont été consultées dans mon temps pour savoir si l'institution du jury pouvait sans danger être introduite en Corse. Elles ont toutes répondu, et je dois dire *nous* avons répondu, car il faut savoir s'accuser d'une erreur, qu'il était à craindre que le sentiment de la vengeance ou celui de la peur ne vinssent influencer les décisions des jurés. Malgré notre avis, le jury a été établi. Depuis plus de dix ans il exerce ses fonctions, et il les exerce d'une manière irréprochable. Si vif que soit le ressentiment du Corse, son respect pour la justice l'emporte sur la passion, et l'on n'a vu encore aucune décision accuser ses auteurs de faiblesse ou de cruauté.

Ce pays vaut la peine qu'on s'en occupe, et aucun ministère n'y a peut-être assez songé. Tout ce qu'on lui demande, c'est de marcher dans la voie générale, et, flatté d'être département français, il s'y résigne avec un dévouement qui l'honore. Voulez-vous savoir le véritable malheur de la Corse dans le temps où nous vivons? Elle dépense *un million* par an, et ne rapporte pas *quatre cent mille francs*.

O.

BULLETIN.

Nous venons d'assister à une étrange comédie. Beaumarchais a dit que la politique et l'intrigue étaient un peu germaines. Mais ici, en vérité, l'intrigue est tombée trop bas, et les passions politiques qui l'ont ourdie ont par trop comblé la mesure de l'impudence et du cynisme. Quelle admirable invention que d'attaquer le chef d'un gouvernement à l'aide de pièces fausses, fabriquées et vendues par une courtisane émérite! C'est cependant le parti qui se vante de représenter par excellence la vieille loyauté française, et dont l'écusson porte pour devise *Dieu, l'honneur et les dames,* qui emploie de pareilles armes! Il faut convenir que ces chevaliers, ces preux, ne sont pas difficiles; ils ont pris les couleurs de la *Contemporaine;* ils ont mis la légitimité sous son patronage. Enfin, pour que rien ne manquât à cette mystification effrontée, il s'est rencontré un jury qui a cru à la bonne foi et prononcé l'acquittement des colporteurs du faux et du mensonge.

Dès le principe, on n'a pas assez vu la portée de cette ténébreuse et sale intrigue. On sait qu'à Londres il n'y a pas de fable et d'invention qui ne puisse se produire et s'imprimer. La liberté des lois anglaises, la curiosité de nos voisins, leur goût pour le scandale, sont autant d'encouragemens pour l'esprit de spéculation ou le génie de la calomnie. Ceux qui font du faux historique métier et marchandise ne manquent pas non plus d'adresse : on lance une pièce ou deux dans un journal; on attend, pour récidiver, l'effet produit par ce ballon d'essai; successivement, si le public y prend goût, les révélations se multiplient; elles arrivent à former un ensemble, un volume, un tout compacte et vraiment respectable; elles prennent rang parmi les documens historiques, et se font accepter par la crédulité des oisifs des trois royaumes. Lorsque quelques-unes des pièces fabriquées à Londres parurent dans plusieurs journaux de Paris, quand enfin la calomnie passa le détroit, il fallait ou la

mépriser tout-à-fait en abandonnant au bon sens public et aux discussions de la presse le soin d'en faire justice, ou la punir avec éclat en la citant devant un tribunal politique. Il n'y avait point de faux matériel de la part de ceux qui n'avaient fait que publier ces pièces, et les magistrats furent obligés de déclarer qu'il n'y avait pas lieu à suivre sur ce chef. Mais il y avait, de la part de ceux qui s'étaient fait à Paris les éditeurs des lettres, une intention politique qu'il s'agissait d'apprécier, et dont le discernement ne pouvait appartenir qu'à une juridiction supérieure.

C'est ce discernement que n'a pas su faire le jury. D'un côté, la question ne lui a pas été posée avec une autorité suffisante dans sa simplicité et son importance politique, et d'une autre part la défense a eu l'art de faire prendre le change aux jurés. A entendre M. Berryer, de quoi s'agissait-il uniquement? D'une question de bonne foi. Les lettres avaient paru à Londres en 1839 dans *le Portefeuille Français;* elles n'avaient été l'objet d'aucune poursuite de la part de nos ambassadeurs; enfin M. de Larochejaquelein déclare avoir vu à Londres l'original des pièces qui sont l'objet du procès. Le jury a été convaincu de la candeur du gérant responsable de *la France,* et il a rendu un verdict qui, par sa naïveté, a stupéfié ceux-là même dont il prononçait l'acquittement. Il en sera souvent ainsi quand vous soumettrez à douze hommes pris au hasard ce que les questions ou les intrigues politiques peuvent avoir de plus ardu et de plus compliqué. En principe, l'institution du jury est la conséquence nécessaire de notre organisation politique; mais en fait, et dans l'état actuel de nos mœurs, il lui arrive de tromper les attentes les plus légitimes de l'opinion publique. En 1837, à Strasbourg, un jury prononce l'acquittement d'hommes pris les armes à la main; il suffit d'un argument captieux pour l'entraîner à nier l'évidence, et parce qu'on ne lui donne pas à punir tous les coupables, il n'en veut reconnaître aucun. Quels sont souvent les juges des questions les plus difficiles? Des hommes tout-à-fait étrangers aux matières et aux controverses politiques. La société serait-elle satisfaite, si elle voyait siéger au prétoire des tribunaux civils ou des tribunaux de commerce des citoyens qui ne connaîtraient ni le droit ni les affaires commerciales? Eh bien! ce qui paraîtrait si déraisonnable dans la sphère des intérêts privés se pratique au détriment des intérêts publics. Que sera-ce si un juré novice a eu en face de lui un orateur puissant, façonné à toutes les ruses, à toutes les ressources de la discussion, souple, insinuant, audacieux à propos, donnant au sophisme l'expression de la sincérité et l'accent d'une voix attendrie! Alors il n'y a plus de tribunal, il n'y a plus qu'un auditoire subjugué, qu'un auditoire prononçant sous l'empire d'un entraînement qui, pour quelques minutes, maîtrise sa raison. Les choses se sont ainsi passées dans le procès de *la France,* et M. Berryer, qui, dans cette session, a peu servi son parti à la tribune, s'est signalé dans l'arène judiciaire.

Est-ce à dire que ces déviations du jury doivent faire désespérer de l'institution? Non, mais il faut se résigner à attendre ces mœurs politiques, ce bon sens pratique et solide, qui empêchent la justice du pays de manquer à ce que

la société réclame d'elle. Il faut aussi, et ce soin regarde le gouvernement, ne pas demander à la juridiction du jury ce qui jusqu'à présent dépasse encore sa compétence morale. Si dans une affaire il y a des complications infinies, des détours obscurs, des nuances délicates, si une question à la fois politique et judiciaire exige, pour être comprise et jugée, un coup d'œil sûr et une expérience consommée, déférez l'affaire à un tribunal élevé dont les lumières connues garantissent qu'il fera justice à tous, aux accusés comme à l'ordre social. La charte vous en donne le droit, et c'est le devoir des gouvernans de distinguer avec justesse les cas où il est nécessaire de faire appel à cette juridiction supérieure.

Au surplus, on peut dire que, dans ce procès des lettres, c'est l'opinion publique elle-même qui a fait l'office de grand jury. Cette falsification impudente dont une femme impure a été l'ouvrière, a soulevé le dégoût général. Il faut vraiment qu'un parti méprise étrangement l'esprit d'une nation pour offrir à sa crédulité des inventions aussi grossières. La haine ne raisonne point, elle entraîne ceux qu'elle enflamme dans les contradictions les plus flagrantes. S'il est sur un des trônes de l'Europe un prince renommé comme politique habile, c'est, à coup sûr, le chef de la dynastie de 1830. Ses ennemis les plus ardens ne lui ont jamais refusé ce mérite, quelquefois même ils l'ont exagéré pour lui en faire un crime. Cependant c'est à ce roi vieilli dans la connaissance des choses et des hommes, dans la science du gouvernement et de la vie, qu'on attribue les plus niaises confidences! A les lire, on croirait entendre un de ces tyrans du mélodrame classique, qui s'attache, dans un long monologue, à expliquer au public des boulevarts comment il est un effroyable scélérat. Au surplus, depuis deux jours, une révélation piquante a découvert la méthode qui a présidé à la fabrication des lettres. Le faussaire ne s'est pas mis en frais d'imagination; s'il a prêté sa main, il n'a pas vendu son style; il a copié, il a transcrit. Tout ce qui concerne Alger a été emprunté mot pour mot, moins une seule expression, à une prétendue conversation que le roi aurait eue, en 1830, avec lord Stuart, ambassadeur d'Angleterre. On a retrouvé le passage dans une brochure oubliée de M. Sarrans jeune. Peut-on mieux surprendre un coupable en flagrant délit? A défaut de répression judiciaire, l'équité de l'opinion condamnera ces menées détestables, qui dressent à la royauté d'indignes embûches. On sait qu'une femme a le talent de contrefaire les écritures; on n'ignore pas qu'avant de venir à Londres, elle a fatigué, à Paris, de ses sollicitations, plusieurs ministres et plusieurs cabinets, pour faire acheter son silence et la suppression de ses élucubrations graphiques, et que toujours les hommes politiques auxquels elle s'est adressée, n'ont répondu que par le mépris à ses instances et à ses offres. C'est cette femme que les agens d'un parti iront chercher à l'étranger, à laquelle ils compteront le prix d'un odieux mensonge. Que voulez-vous pour calomnier le roi? 100,000, 150,000 francs? Prenez, et faites que la calomnie prospère.

D'officieux amis de la vérité ont imaginé un admirable expédient. Ils veulent que le roi des Français, par son ambassadeur, cite à Londres le faussaire

devant un jury! Un légiste vient de démontrer qu'au point de vue légal, la procédure serait impossible; et si l'on considère les convenances morales et politiques, se figure-t-on le chef du gouvernement français se commettant dans une pareille lutte devant un tribunal étranger? Puisqu'on parle de l'Angleterre, il faut plutôt imiter le bon sens avec lequel les Anglais classent les faux historiques parmi les libelles, et les abandonnent au mépris de l'opinion. Sans sortir de la France, n'avons-nous pas été inondés, pendant les premières années de la restauration, de libelles infames sur l'empereur, sur sa vie, ses mœurs, sa famille; c'était l'*Histoire du Corse*, c'étaient les *Amours de Napoléon Buonaparte*, le tout accompagné de prétendues preuves et de justifications historiques. Il n'y a pas de gloire, il n'y a pas de grandeur, qui puisse se dérober à ce déchaînement éphémère des plus viles passions. Mais attendez un peu, le temps a fait un pas, et l'on ne conçoit même plus comment des fables aussi ridicules ont pu un seul instant occuper l'attention.

De tout ce bruit toutefois il restera un grand enseignement, c'est qu'il est un parti que rien ne peut éclairer ni modifier, et dont les sentimens sont implacables. La France apprendra de plus en plus à connaître ces admirables royalistes qui s'acharnent sur la royauté, et qui cherchent à flétrir la couronne sur le front d'un prince qu'ils n'aiment pas. On sait combien dans notre siècle l'institution qui représente ce qui reste à l'Europe de traditions historiques et de garanties d'ordre a besoin d'appuis moraux et de sympathies. Environnée de toutes les défiances et de toutes les ambitions démocratiques, la royauté n'accomplit sa tâche qu'à la sueur de son front, au milieu de mille périls. C'est dans ces circonstances si difficiles que nos royalistes, nos *cavaliers*, tirent sur la royauté, et font du roi le point de mire de leurs calomnies. Ils disent que ce roi n'est pas le leur. Les insensés! comme s'ils pouvaient séparer dans l'esprit des peuples l'institution de celui qui la représente aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement l'ancien duc d'Orléans qu'atteignent vos injures et vos mensonges, c'est le roi, c'est la majesté royale elle-même dont vous pressez à coups redoublés la ruine et la chute. Si, par une hypothèse qui ne peut se réaliser, votre prétendant devait revenir un jour, vous commencez déjà à le détrôner avant qu'il ait régné; car, grace à vous, il ne trouverait plus qu'un sceptre flétri qui, au lieu de donner la force et d'inspirer le respect, ne serait plus entre ses mains qu'un hochet impuissant et ridicule. Nous voudrions que les fanatiques qui se livrent sans remords aux excès que leur suggère leur haine, entendissent les jugemens que portent sur leur conduite ceux qui, tant en Europe qu'en France, font des vœux ou combattent pour la stabilité de l'ordre social. Tous les esprits clairvoyans et modérés n'ont pas assez de malédictions pour de telles fureurs. Emprunter aux démocrates les plus exaltés leurs emportemens les plus frénétiques, travailler pour eux, conspirer contre ce qui reste de principes d'ordre et d'élémens monarchiques, voilà l'œuvre des royalistes d'aujourd'hui! Peu s'en faut qu'ils ne pensent en 1841 ce qu'on pensait à Coblentz en 1793, où l'on disait que, si le 21 janvier avait tué le roi, il n'avait pas fait trop de

mal à la royauté. C'est toujours la même politique qui veut tirer ce qu'on croit être le bien de l'excès du mal, politique atroce et inepte qui se propose d'arriver à la restauration du passé par le bouleversement du présent.

Nous doutons que le parti légitimiste ait à se féliciter de l'attitude qu'il a prise depuis quelque temps. Il n'est plus en observation, il n'est plus sur la défensive; sur tous les points, il attaque avec un plan concerté; il ne s'attache plus à conserver ce qui, dans la société nouvelle, peut être en harmonie avec ses sympathies et ses principes; il veut tout ruiner; et à le voir agir, il est difficile de le distinguer des révolutionnaires les plus ardens. On peut remarquer dans ses agressions quelque chose de systématique et de combiné. D'un côté, on travaille à déconsidérer, à perdre dans l'esprit des peuples le chef du gouvernement et de la dynastie de 1830; de l'autre, on fait le procès à la révolution elle-même, à l'ensemble du régime nouveau depuis onze ans; c'est M. de Villèle qui s'est chargé de ce soin. Effet imprévu de la vieillesse! en prenant des années, M. de Villèle a perdu presque toute sa prudence, et sa tête s'est exaltée en blanchissant. Il faut que l'atmosphère des partis extrêmes ait quelque chose d'enivrant et de funeste pour qu'un homme d'état qui, sous la restauration, s'était fait remarquer entre les fanatiques de sa coterie par une modération habile et patiente, et qui, pendant plusieurs années après la chute de la dynastie dont il fut le principal ministre, s'était renfermé dans un sage silence, quitte sa retraite pour venir à Paris présider des conciliabules et écrire en tribun. Dans un immense article qui a pour titre : *Du Monopole qui perd, ruine et déshonore la France,* M. de Villèle a rédigé un acte d'accusation contre tout ce qui s'est fait depuis onze ans. L'ancien président du conseil de Louis XVIII et de Charles X déclare que, sous un gouvernement *libre,* il veut user du droit de rechercher l'étendue, d'observer les combinaisons, de constater les effets du monopole. En lisant l'énumération faite, par M. de Villèle, des sommes qui ont été dépensées depuis 1830, on se demande s'il est bien prudent à l'homme d'état qui affecta un milliard à l'indemnité et au bien-être d'une classe de citoyens, de reprocher au régime nouveau des dépenses faites dans l'intérêt général. Savez-vous pourquoi la France a tant de charges à supporter depuis dix ans? C'est que depuis 1830 elle a substitué au gouvernement monarchique le gouvernement parlementaire. Jusqu'à présent, nous avions entendu célébrer le gouvernement monarchique pour la grandeur de ses conceptions, pour l'unité et la continuité heureuse de ses traditions politiques, mais jamais pour le bon marché de son administration. Quand la royauté est sans contrôle et n'a devant elle qu'une critique illusoire, elle dépense beaucoup, elle est généreuse envers d'anciens serviteurs, elle traite les artistes avec magnificence. Il ne faut donc pas lui faire honneur d'une économie dont elle ne s'est jamais targuée. Ce que M. de Villèle appelle le gouvernement parlementaire a sur le gouvernement monarchique cet avantage, qu'il peut demander au pays tout l'argent que réclament les services publics, parce que le pays, par l'entremise de ses députés, contrôle toutes les dépenses. Il n'y a pas de despotisme assez absolu et assez puissant pour lever sur un peuple l'immense budget que

la chambre des députés vote annuellement en France. Pour cela, il faut l'adhésion d'un peuple libre, d'une nation constitutionnellement gouvernée, qui connaît l'emploi de chaque somme, le but de chaque dépense.

Voilà qui répond déjà aux déclamations de M. de Villèle sur le monopole électoral. L'échafaudage des sophismes déjà édités par lui dans une feuille du midi, et dont il vient de nous donner la répétition dans les feuilles légitimistes de Paris, s'écroule devant le fait si simple du sentiment qu'a le pays de sa liberté politique. Depuis dix ans, on répète à la France que la chambre du *monopole* exerce une puissance sans limite sur toutes les conditions du bien-être et de l'existence de la société. Aux yeux de M. de Villèle, il y aura dilapidation tant qu'il n'y aura pas élection à deux degrés, c'est-à-dire que l'ancien ministre de la restauration propose une révolution fondamentale dans les mœurs et les habitudes de la France constitutionnelle. Il n'y a pas ici à soutenir thèse d'une manière générale pour ou contre les deux degrés; le sol de la France n'est plus un terrain vierge où l'on soit libre de développer telle ou telle institution au gré de sa fantaisie. La France constitutionnelle a déjà des antécédens et un passé dont tout le monde est obligé de tenir compte, le gouvernement comme les chambres, les partis politiques aussi bien que les publicistes. Or, depuis vingt-cinq ans, l'élection directe a prévalu; c'est avec l'élection directe que la France s'est initiée à la liberté politique, et c'est seulement en continuant ce système qu'elle peut faire des progrès laborieux, mais sûrs. Le parti légitimiste a d'excellentes raisons pour prêcher l'élection à deux degrés : ce mode électoral est éminemment favorable à l'aristocratie. On se vante, il est vrai, par ce mode, d'appeler tout le monde à l'exercice du pouvoir politique; mais la participation est si faible, que cette pompeuse promesse n'abontit guère qu'à une déception. Avec l'élection directe, au contraire, le citoyen nommant sans intermédiaire son député influe réellement sur la marche des affaires et la confection des lois. Sans doute l'élection directe est nécessairement plus restreinte, parce qu'on ne peut conférer à tous le droit, non plus illusoire, mais très réel, de concourir au gouvernement du pays; l'élection directe doit naturellement se mesurer sur la capacité pécuniaire et morale des citoyens, et elle ne peut être que la conséquence de l'accomplissement de certaines conditions. Voilà pourquoi encore, sans être immobile, elle ne peut être que lentement progressive et ne peut devancer les progrès de fortune et d'instruction des membres de la cité. Mais aussi, en persévérant dans l'élection directe, la bourgeoisie s'initiera de plus en plus à la pratique de la liberté, elle apprendra les affaires, la vie politique. Ne seraient-ce pas ces raisons même qui font rejeter l'élection directe par M. de Villèle, et la diatribe de cet ardent réformateur n'est-elle pas au fond inspirée par des préoccupations aristocratiques?

M. le comte de Villèle fait l'éloge de la restauration : nous y souscririons sans peine, si nous pouvions nous entendre avec lui sur l'objet de ses sympathies. Quelle est la restauration qu'il regrette? Est-ce la restauration que de nobles esprits, M. Royer-Collard dès le principe, M. de Châteaubriand après son

illustre défection, voulaient associer aux progrès du siècle et du pays, ou bien cette restauration ignorante et haineuse qui avait reparu parmi nous la tête vide et le cœur aigri? Le pays n'eût pas mieux demandé de vivre et de marcher avec la première; l'autre lui était insupportable. La France ne pouvait se façonner au joug d'une faction dont l'hypocrisie méritait bien cette parole prononcée par M. Royer-Collard du haut de la tribune : « A cette faction je ne demanderai pas ce qu'elle veut, où elle va, *car elle mentirait.* » Si nous ne nous trompons, M. de Villèle lui-même, quand l'exercice et la jouissance du pouvoir eurent tempéré son fanatisme politique, cherchait à se dérober aux exigences de cette faction, dont aujourd'hui il se fait le publiciste et le tribun. Il n'a qu'à se rappeler ses luttes sourdes contre la congrégation pour comprendre la cause des invincibles antipathies de la France.

Un journal ecclésiastique prétend que M. de Villèle voulait donner pour pendant à l'indemnité des émigrés une dotation permanente du clergé. Le ministre des finances de la restauration eût assuré au clergé, à titre de dotation permanente, le capital des 40 millions qui lui sont alloués annuellement à titre de salaire. Il n'est pas inutile, ajoute le journal ecclésiastique, de raviver ces souvenirs, et le projet de dotation conçu par le ministre de Charles X peut être proposé avec avantage à tous les gouvernemens. Touchante insinuation! si on offrait à M. de Genoude et à ses confrères 40 millions de rente, ils s'y résigneraient.

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

C'est aller un peu vite en besogne; nous n'en sommes point encore là. Le gouvernement et le pays ont pour l'église le respect qu'elle mérite; mais il est probable qu'ils jugeront toujours à propos de retenir le droit de la doter annuellement. En vérité, la religion a d'étranges interprètes. On offre au clergé, dans le projet de loi sur l'instruction secondaire, les moyens de s'associer légalement à l'éducation générale de la jeunesse du pays. Il refuse, il proteste, il jette feu et flamme, il crie qu'on veut l'asservir, et dans le même temps on insinue en son nom, au gouvernement, que, si on veut lui rendre l'équivalent des propriétés ecclésiastiques de l'ancien régime, il les accepterait. Ainsi le clergé refuserait l'occasion d'exercer de nouveaux devoirs et une influence utile, mais il prendrait l'argent. Ceux qui tiennent un semblable langage au nom de la religion la calomnient, et en vérité il y a des catholiques qui sont aussi funestes à l'église que certains royalistes à la monarchie.

Un incident jusqu'à présent sans exemple aux États-Unis vient de donner une face nouvelle aux affaires publiques. Le nouveau président, William-Henri Harrison, est mort à Washington le 4 avril. C'est la première fois que le chef électif de la république américaine meurt dans l'exercice de ses fonctions. Cette mort livre le pouvoir au vice-président, M. Tyler, aux termes de la constitution. L'article 6 de la section première de la constitution sur le pouvoir du président est ainsi conçu : « En cas que le président soit privé de sa place, ou en cas de mort, de démission, ou d'inhabileté à remplir les fonctions et les

devoirs de cette place, elle sera confiée au vice-président, et le congrès peut, par une loi, pourvoir au cas du renvoi, de la mort, de la démission ou de l'inhabileté, tant du président que du vice-président, et indiquer quel fonctionnaire public remplira en pareils cas la présidence, jusqu'à ce que la cause de l'inhabileté n'existe plus ou qu'un nouveau président ait été élu. » La loi qu'annonçait la constitution a décidé que, dans ce dernier cas, c'est au président *pro tempore* du sénat à remplir les fonctions exécutives. On a raison de dire que le peuple américain est un peuple jeune, presqu'un peuple enfant, car beaucoup de cas prévus par sa constitution n'ont pas encore trouvé leur application. Aujourd'hui, c'est pour la première fois qu'une sorte de succession s'ouvre en faveur du vice-président. M. John Tyler, dans un premier message, en prenant possession du pouvoir, a plus insisté que son prédécesseur sur la nécessité d'accroître encore les forces militaires de la république. L'armée, dit-il, qui en d'autres temps s'est couverte de gloire, et la marine que l'on appelle, à d'autres titres, le bras droit du pays, et qui a fait briller le pavillon américain dans toutes les eaux du monde, doit être mise sur le meilleur pied. — Ce langage semble annoncer de la part de M. John Tyler l'intention d'apporter dans les démêlés de l'Amérique avec l'Angleterre, sinon une passion ardente, du moins une fermeté inébranlable pour maintenir les droits dont on aura la pleine conviction.

Le ministère anglais vient d'éprouver à la chambre des communes un échec qu'il semble disposé à supporter avec un calme tout-à-fait philosophique. On sait que lord Morpeth avait présenté, au nom du cabinet, un bill sur les élections en Irlande. Dans la crainte que lui inspirait l'opposition des tories, il s'était déterminé à introduire lui-même dans son bill un amendement pour augmenter le cens, que primitivement il avait diminué. Un membre du parti whig modéré, un fils de lord Grey, lord Howick, imagina, dans le cours de la discussion, de proposer un autre amendement dont la tendance était encore plus aristocratique, puisqu'il conférait le droit électoral, non plus aux tenanciers, mais aux propriétaires. Aussi, le parti tory a-t-il voté en masse ce dernier amendement, tant en faveur du principe que par opposition au cabinet. Le ministère a cru se sauver en annonçant qu'il acceptait l'amendement de lord Howick, mais alors ce dernier a déclaré qu'il le retirait; de cette façon, la transaction qui s'offrait au cabinet comme une planche de salut, n'est plus possible, et sir Robert Peel a réengagé le combat. Le ministère semble résolu à défendre pied à pied son existence; mais il a devant lui des adversaires redoutables En dépit de quelques divisions, le parti politique dirigé par le duc de Wellington, lord Stanley et sir Robert Peel, exerce depuis un an une prépondérance qui pourra bien, dans un avenir peu éloigné, lui rendre le pouvoir.

La fête du roi se confond cette année avec les solennités auxquelles donne lieu le baptême du comte de Paris. Des graces nombreuses, accordées sur le rapport de M. le garde-des-sceaux, iront dans les prisons porter la joie et la reconnaissance. La royauté a au moins gardé le privilége d'adoucir le malheur et de récompenser le repentir.

THÉATRES.

Le même soir, au même théâtre, devant le même public, à l'aide des mêmes acteurs, M. Alexandre Soumet a fait représenter une tragédie en cinq actes et en vers, et une comédie en trois actes et en vers, *le Gladiateur* et *le Chêne du Roi;* deux batailles livrées et gagnées en un jour, coup sur coup, sur le même terrain, avec les mêmes soldats, sinon avec les mêmes armes. Pour trouver dans les fastes de la scène française l'exemple d'une pareille solennité, il faut remonter à feu Dorat, de galante mémoire. Le poète amoureux qui écrivait sans sourciller : *Il est passé, le temps des cinq maîtresses,* ne devait guère s'effrayer, en effet, à l'idée de conquérir, en moins de quelques heures, les faveurs de Thalie et de Melpomène. Toutefois, moins heureux au théâtre que dans les ruelles, Dorat livra les deux batailles, mais ne les gagna pas. Quoi qu'il en soit, la tentative était glorieuse, digne d'un talent plus élevé et d'une audace plus sérieuse. Occuper à soi tout seul, dans la même soirée, la plus belle scène du monde, convier l'élite de Paris à une double fête dont on fait tous les frais; soumettre la même assemblée par la grace et par la terreur, par les larmes et par le sourire, certes, il y avait là de quoi séduire un esprit plus grave, un génie mieux trempé que ne l'était l'aimable auteur des *Baisers,* de *Régulus* et de *la Feinte par amour*. Plus d'un noble courage a reculé devant la difficulté de l'entreprise, il appartenait à M. Alexandre Soumet d'en triompher et de sortir deux fois vainqueur de cette épreuve périlleuse. Il faut le dire, M. Soumet est un des rares poètes auxquels une pareille ambition est légitimement permise; nous en connaissons peu qui puissent raisonnablement prétendre à la justifier avec plus de bonheur.

M. Soumet est un esprit sérieux qu'on ne saurait traiter trop sérieusement. S'il est des gloires plus éclatantes, il n'est pas de renommée plus respectable, d'un exemple plus sûr, d'un retentissement plus salutaire. M. Soumet est le vrai poète, le poète des temps antiques, marchant gravement dans sa voie, pénétré de la sainteté de sa mission et de la grandeur de son sacerdoce. Il sait que la poésie n'a pas été donnée à l'homme pour servir à des jeux frivoles et que le feu sacré doit remonter au ciel d'où il est descendu. M. Soumet porte religieusement sa lyre comme le prêtre les vases de l'autel. Dans une époque où le doute et le découragement se sont attaqués aux plus belles intelligences, il est le seul, à vrai dire, qui ait su conserver la foi primitive de l'écrivain et du poète. Il a le culte de la Muse. Il croit fermement à la tragédie, aux grands vers et à l'épopée. Il n'écrit pas, il chante. A l'heure de l'inspiration, il ne s'assied pas à son bureau; il monte sur son trépied. C'est cette foi naïve, digne d'un temps meilleur, qui lui a fait une place à part et l'a en quelque sorte isolé dans la littérature contemporaine. Il s'est tenu constamment à l'écart, négligeant les succès faciles, n'apparaissant que de loin en loin, peu préoccupé du bruit ou du silence qui se faisait autour de son nom, étranger aux luttes mesquines et aux rivalités vulgaires. Nous ignorons quelle part l'avenir réserve à M. Soumet; mais, quelle qu'elle soit, l'avenir s'étonnera

d'apprendre qu'au XIXe siècle, dans ce siècle de publicité dévorante, de célébrités éphémères et de vaines agitations, un homme s'est rencontré, assez épris de la vraie gloire pour se condamner à dix années de labeur et de réclusion, à cette fin de doter la France d'un poème épique, chose dont la France se souciait le moins Cet homme est M. Soumet. Il a vécu dix ans dans son œuvre, comme le ver-à-soie dans sa coque, loin des joies et des fêtes du monde, luttant contre le dieu, tantôt vaincu, plus souvent vainqueur, et enfin, au bout de dix années, il est sorti de sa retraite et nous est apparu radieux, tenant d'une main sa lyre encore frémissante, et de l'autre un poème de douze mille vers, intitulé modestement *la Divine Épopée*. On ne saurait avoir trop d'estime ni trop de respect pour tant de courage et de volonté, et s'il est vrai, comme on l'a dit, que le génie, c'est la patience, la France n'a plus qu'à ceindre les tempes de son poète des palmes du Tasse, de Dante et de Milton. On retrouve dans toutes les œuvres de M. Soumet la même foi patiente et laborieuse; s'il eût vécu quelque mille ans plus tôt, M. Soumet eût élevé des cathédrales. Il est aujourd'hui un des rares esprits qui aient conservé dans toute leur intégrité les belles traditions de la haute littérature, le seul peut-être qui la prenne encore tout-à-fait au sérieux. Trempé de bonne heure aux sources les plus pures, il n'a point bu aux flots amers, et, chastement drapé dans sa robe classique, il a vu passer, sans le suivre, le torrent du drame moderne. Il est resté fidèle à ses dieux. C'est donc un homme à part, ainsi que nous le disions tout à l'heure, digne de toute espèce d'égards; et quelle que soit la valeur absolue de ses œuvres, la critique la plus exigeante ne saurait y toucher sans une sorte de vénération, tant on y rencontre à coup sûr un sentiment élevé du beau et de l'honnête, la conscience du bien et la louable ambition d'atteindre aux célestes sommets.

Tous ces nobles instincts, toutes ces qualités précieuses, se retrouvent dans *le Gladiateur*. M. Soumet a voulu peindre dans cette tragédie la lutte naissante du christianisme et du paganisme, l'agonie d'une société décrépite aux prises avec une société nouvelle. On lui a reproché d'avoir imité le *Caligula* de M. Dumas; on avait déjà reproché à M. Dumas d'avoir imité *Polyeucte*. Ces accusations sont pour le moins puériles, et la critique a mauvaise grace à les renouveler si souvent. Qui donc oserait se flatter aujourd'hui d'ouvrir dans le domaine de l'imagination des routes entièrement nouvelles? Les sujets et les embellissemens propres aux sujets sont loin d'être inépuisables. Pour ne parler que de la tragédie, on s'abuserait étrangement si l'on croyait que les grandes passions et les grandes péripéties peuvent se varier à l'infini d'une manière neuve et frappante. Tout a ses bornes, et nous ne pensons pas qu'à moins de s'égarer, il soit possible à cette heure de ne point imiter quelqu'un ou quelque chose. Messieurs les critiques qui ne produisent rien se trouvent eux-mêmes imiter en ceci les gens qui n'ont jamais rien fait. M. Alexandre Soumet s'est donc emparé à bon droit de ce magnifique poème de la croix surgissant sur les ruines de Rome et renouvelant la face du monde; bien que Corneille en ait tiré l'or le plus pur, la mine est riche encore et restera long-temps féconde. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'un semblable sujet ne pouvait être traité dans des conditions plus favorables que celles qui se présentent aujourd'hui. Jamais œuvre n'arriva mieux à temps, et, depuis plus d'un siècle, vous ne trouverez pas dans notre histoire une période plus propice que celle-ci à la représentation d'une tragédie chrétienne. Nous

sommes las des dieux nouveaux, et depuis quelques années il s'opère parmi nous une réaction religieuse que les plus incrédules essaieraient vainement de nier. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que le succès même de la tragédie de M. Soumet, qui eût été très certainement sifflée sous la restauration et vilipendée le lendemain par les journaux du libéralisme. M. Soumet a bien compris que le moment était favorable, et nous devons le blâmer d'en avoir quelque peu abusé. Nous lui reprocherons de n'avoir point usé avec assez de sobriété de l'élément qu'il avait sous la main. Le vers chrétien, toujours sonore et toujours à effet, se trouve semé dans sa tragédie avec une pompe affectée. La foi naïve s'exprime simplement. Le luxe ambitieux des images ne sied pas au bégaiement des religions naissantes, et l'abus des maximes chrétiennes, très excusable sans doute au point de vue de la morale, n'est pas plus tolérable au théâtre que la profusion des maximes philosophiques qui dessèchent les tragédies de Voltaire. Et puisque nous faisons nos réserves avant d'arriver à l'éloge, pour en finir tout d'un coup, nous regretterons que M. Soumet n'ait pas éludé le défaut dans lequel est tombé M. Dumas à propos de *Caligula*. A l'époque choisie par les deux poètes, la foi païenne était morte depuis long-temps, et la vieille Rome elle-même ne sacrifiait plus guère à ses dieux. Mais nous ne saurions nous décider à relever plus longuement une erreur poétique et féconde, que M. de Châteaubriand a caressée avec amour dans son poème des *Martyrs*.

La tragédie de M. Soumet commence, comme la foi naissante, dans les catacombes de Rome, se poursuit au travers des jardins consulaires, pour arriver au temple de Junon; du temple, le drame marche au cirque de Vespasien, et s'achève sanglant aux portes du ciel, qui s'ouvre pour recevoir l'ame blanche d'une martyre de seize ans.

Dès le premier acte nous sommes en pleine action, et déjà la lutte commence. Déjà l'Orient blanchit, et l'on entend dans l'air les frissonnemens qui annoncent l'aurore nouvelle. Origène prie au pied de la croix; cette jeune fille, c'est Néodémie, un des premiers anges destinés à repeupler le ciel. Esclave de Flavien, elle aime, elle est aimée; mais Flavien est païen, Néodémie chrétienne, et l'enfant alarmée vient interroger Origène, pour savoir si elle peut sans crime épouser le païen qu'elle aime. Puis c'est le gladiateur qui, las de servir de jouet aux caprices sanglans du peuple-roi, demande secours à cette religion qui promet d'affranchir les hommes; puis, c'est Faustine l'impératrice, le vieux monde avec ses passions effrénées et ses appétits sensuels qui poursuit sa proie et veut une victime. Ainsi, tout d'abord, le drame se trouve engagé entre ces quatre personnages. Origène a dit à Néodémie qu'elle peut épouser Flavien. L'impératrice aime Flavien qui la délaisse pour Néodémie; le gladiateur hait Faustine qui jadis lui a ravi sa fille, son unique bonheur à lui. Faustine s'engage à la lui faire retrouver, à condition qu'il servira, quelle qu'elle soit, la vengeance de l'impératrice. Faustine elle-même est intéressée d'ailleurs à la recherche de cette enfant et à veiller sur ses jours; car ses jours sont précieux, car Faustine a un fils, car les dieux ont déclaré que la vie de César était liée à l'existence de la fille du gladiateur; et Faustine, qui ne croit pas aux dieux, croit à leurs oracles; elle est mère. Tout cet acte est d'une belle ordonnance, et nous voudrions seulement en retrancher quelques-uns de ces vers pompeux, sonores et vides dont nous parlions tout à l'heure. Il est juste d'ajouter qu'il en est plusieurs que nous serions heureux de pouvoir citer.

Le deuxième acte s'ouvre dans les jardins de Flavien; Flavien est consul, le premier personnage de l'empire après César. Au lever du rideau, le consul et quelques-uns de ses amis, jeunesse dorée de Rome, sont couchés sous les frais ombrages, et sablent, en causant de leurs amours, le vin de Falerne que leur versent, dans des coupes d'or, de jeunes et belles esclaves. Au premier acte, les catacombes, la croix qui grandit dans l'ombre, la prière et l'austérité, les aspirations au martyre; maintenant, les causeries profanes, à l'ombre des pins, des myrtes et des chênes verts; les fronts couronnés de roses, le vin parfumé, Cynthie et Délia, Horace et Tibulle. Tous ces détails ne manquent pas de charme; mais, en vérité, le vieux Corneille et Racine lui-même se donnaient moins de peine pour imprimer à leurs tragédies une physionomie antique. Ouvrez leur théâtre; vous n'y trouvez pas la plus petite coupe dorée, pas la moindre petite amphore, point de couleur locale, en un mot. Que pensez-vous pourtant des *Horaces*, de *Cinna*, de *Britannicus*? Il nous semble, à nous, que ces vieux buveurs d'eau, qui s'asseyent dans de méchans fauteuils, au lieu de se coucher mollement sur des lits de pourpre, sentent leur crû tout aussi bien que ces jeunes buveurs de Falerne, qui parlent à tout propos de l'*Art d'aimer* d'Ovide, et des cascades de Tibur. Mais revenons au consul Flavien et à Néodémie, sa fiancée.

Néodémie, à la voix de son amant, s'agenouille, et, en présence de ses amis, Flavien affranchit la jeune fille qui se relève libre, d'esclave qu'elle était. Cependant la jalouse Faustine, suivie du gladiateur, s'est introduite dans les jardins du consul infidèle. Elle aborde Néodémie, qui ne la connaît pas; elle cherche par des insinuations perfides à la détourner de Flavien; elle se joue de l'inexpérience de cette enfant; elle lui montre d'anciennes, lettres qu'elle prétend avoir reçues la veille. Toutes ces manœuvres de la jalousie aux abois sont assez vieilles pour qu'on puisse les faire remonter jusqu'à la Rome des Césars; toutefois nous sommes obligé d'avouer que ces moyens nous paraissent compromettre singulièrement la dignité de la tragédie et la majesté de l'empire. Ces vieilles femmes, jalouses des jeunes, qui courent après leurs amans, au lieu de retourner à leurs maris, appartiennent de droit à la comédie, et le brodequin leur sied infiniment mieux que le cothurne. Je n'ai pas besoin de vous dire que Néodémie tremble et s'effraie; puis, en songeant à l'amour de ce noble et beau jeune homme qui vient de l'affranchir en présence de ses amis, et qui doit, le lendemain, dans le temple de Junon, en présence de Rome entière, la prendre solennellement pour épouse, elle s'écrie que c'est impossible, et l'impératrice, furieuse, sort, laissant au gladiateur le soin de la venger. Il faut bien reconnaître que cette vieille impératrice se montre en tout ceci souverainement légère et parfaitement ridicule. Que lui importe, je vous prie, que Flavien épouse son esclave? Les impératrices de ce temps-là n'y regardaient pas de si près, et se montraient moins exigeantes. La jalousie que nous a peinte M. Soumet est un sentiment encore assez noble pour n'avoir pu entrer dans l'ame corrompue de Faustine. Voyez plutôt la jalousie d'Hermione, voyez la jalousie de Phèdre! Cependant le gladiateur a tiré son glaive, et le voilà qui s'approche de Néodémie pour la frapper. Mais en voyant cette belle fille, si belle en effet, si jeune et si charmante, le bourreau se rappelle l'enfant qu'il a perdue; à son tour il se trouble; il veut frapper, sa main tremble; ses yeux se mouillent, les yeux du vieux dompteur des tigres et des lions! Mais elle est si jeune et si belle! Mais son front est si pur

et son regard si doux! Si sa fille vivait, sa fille aurait cet âge, ce doux regard, cette voix caressante et ce front sur lequel, comme une blanche étoile, rayonne la virginité. Le fer échappe à la main du gladiateur, et Faustine n'est point vengée.

Si vous le voulez, nous sauterons à pieds joints sur le troisième acte. Aussi bien, n'est-il pas le meilleur de la pièce de M. Soumet. Je trouve que le poète y a par trop prodigué cette couleur locale dont je me plaignais tout à l'heure. Je n'aime point ce grand diable de prêtre de Junon qui porte l'image du soleil sur la poitrine. L'appareil du cortége me plaît médiocrement; ces messieurs qui s'avancent sans rire en soufflant de tous leurs poumons dans de longues trompettes qui ne finissent point, ne m'égaient point le moins du monde. Je supprimerais volontiers ces trépieds qui fument devant les statues excessivement laides de Jupiter et de Junon. Tout ce parfum d'antiquité me prend à la gorge, et j'en reviens toujours à ce brave Corneille qui nous a fait des héros si simples dans leurs goûts et si peu onéreux à l'administration du théâtre. Ils se mariaient à peu de frais, ceux-là! Enfin, je n'aime pas davantage la discussion théologique qui s'élève entre Origène et le grand prêtre de Junon. Indiquons toutefois une scène touchante, celle où Flavien s'efforce d'entraîner Néodémie à l'autel des faux dieux, et un beau mouvement, lorsque la jeune chrétienne, après avoir lutté entre son amour et son Dieu, s'échappe des bras de Flavien, renverse l'autel, et demande à mourir avec Origène. Arrivons sans plus tarder au quatrième acte, au grand acte de la tragédie.

Le cirque est devant vous, avec ses gradins chargés de peuple. Vous avez là toute la Rome des Césars; les gladiateurs se préparent, les lions et les hyènes rugissent. Le peuple, qui est en belle humeur, ne serait pas fâché de voir couler un peu de sang chrétien. Que le peuple romain soit satisfait! On traîne au milieu du cirque une jeune chrétienne qui a, la veille, insulté les dieux. A tant de grace et de beauté, vous avez reconnu Néodémie. Hélas! c'est Néodémie en effet. Qui la frappera? L'impératrice, qui assiste à la fête, ordonne que ce sera le gladiateur. Cette fois, on ne saurait tromper la vengeance de Faustine : l'arrêt est irrévocable; jeune fille, il faut mourir!

Le gladiateur est prêt; il a crié silence à son cœur. D'une main il tient le glaive, de l'autre il écarte le voile qui couvre chastement les épaules de la victime. Mais que devient-il, grand Dieu! lorsqu'il reconnaît sur ces blanches épaules une marque qu'il n'a point oubliée, la marque du fer qui blessa sa fille au berceau. « Ma fille! mon enfant! Est-ce toi? » s'écrie-t-il. Oui, c'est l'enfant, c'est la fille du gladiateur. Un grand poète l'a dit, les cœurs de lions sont les vrais cœurs de père. Il faut voir celui-ci se tourner vers le peuple, tendre vers lui ses mains suppliantes; il faut l'entendre demander la vie de sa fille. Mais vainement il prie, il supplie, il adjure; le peuple est inexorable, le peuple veut du sang chrétien. Il faut avouer qu'il n'est guère au théâtre de péripétie plus terrible.

Et cependant que se passe-t-il dans la loge impériale? que se passe-t-il dans le cœur de l'impératrice? Tandis que le père tremble pour sa fille, Faustine tremble pour son fils; car, l'oracle l'a dit, si Néodémie meurt, le jeune César mourra. Il faut sauver Néodémie; la mère a triomphé de l'amante. Mais le peuple est là qui réclame sa proie. Que faire? Gagner un jour. Le supplice est renvoyé au lendemain, et la populace se retire en grognant comme un tigre auquel on vient d'arracher sa pâture.

Et maintenant que vous dirai-je? Le lendemain arrive vite. Un cachot sombre et hideux; Néodémie pâle et chancelante; mais Origène est là pour relever ce jeune courage, et la voilà prête à monter au ciel. Le peuple furieux hurle aux portes, et, chose étrange, dans ce drame chrétien, les oracles payens s'accomplissent, et ce sont les faux dieux qui triomphent. Néodémie va mourir, et déjà César est mort. Les amis de M. Soumet se garderont, j'espère, de l'aller dire à Rome. — Néodémie mourut en effet presqu'en même temps que le jeune empereur, mais du moins de la main de son père, sans avoir été souillée par le bourreau, et les anges qui l'attendaient avec des palmes et des couronnes l'emportèrent vierge et martyre.

Une demi-heure après la représentation de cette tragédie, devant la même assemblée encore tout émue et toute palpitante, le rideau du Théâtre-Français s'est levé, et les mêmes acteurs ont joué sans fatigue et avec une désinvolture parfaite, une comédie de M. Alexandre Soumet. Ainsi que nous le disions en commençant, le sourire après les larmes, la petite ovation après la grande, le bouquet de fleurs après la couronne de lauriers. Certes, cette soirée, dont nous garderons un long souvenir, n'aura été sans gloire pour aucun de ceux qui en ont fait les frais. A M. Soumet la plus belle et la plus large part; à tout seigneur tout honneur. Puis à Mlle Doze, si charmante sous le voile blanc de Néodémie; à Mlle Rabut, si pleine de grace et de bon vouloir; à MM. Ligier, Guyon, Geffroy, Regnier, qui ont si bien servi les intentions du poète; enfin, à tous ces soldats de l'intelligence qui ont triomphé deux fois sous le même drapeau, toute sorte de complimens qu'on ne suspectera pas de partialité. Si l'on songe qu'en moins d'un mois le Théâtre-Français a joué *le Second Mari, le Conseiller-Rapporteur,* et, le même soir, deux pièces nouvelles, on ne pourra s'empêcher de louer tant de zèle, tant d'activité et de bon accord.

Un dernier mot. Les poètes classiques ont autrefois reproché amèrement aux poètes romantiques le fanatisme de leurs amis et la frénésie de leurs admirateurs. Je puis affirmer que M. Soumet a des amis tout aussi imprudens que l'étaient en 1830 les partisans de M. Hugo. M. Soumet a ressuscité autour de lui toute une génération de poètes néochrétiens qui se sont livrés, durant la représentation du *Gladiateur,* aux transports d'un enthousiasme immodéré. C'étaient des battemens de mains à faire crouler la salle, des trépignemens de pieds dont nous avons beaucoup souffert, et de tout côté un gazouillement de *bravi* amoureux, tels que la Malibran et la Grisi n'en ont jamais entendu de pareils.

F. Bonnaire.

LES LAMBERT.

I.

Le château de Saint-Guily est un ancien fief, avec titre de baronnie, situé sur le versant méridional des Alpines. Une forêt de chênes et de mélèzes l'enserre de toutes parts; ces masses de verdure sombres et compactes sont coupées çà et là par de petites clairières dont l'herbe menue est parsemée d'orchis et d'anémones simples. De nombreux ruisseaux roulent impétueusement sous les arbres séculaires, et remplissent ces solitudes de bruits confus et incessans. L'aspect du paysage est d'une beauté sauvage et grandiose; mais le sol ingrat ne nourrit aucune des cultures qui enrichissent la Basse-Provence : la vigne et l'olivier ne peuvent y croître, et à peine si quelques chétives récoltes de blé y végètent à la lisière du bois.

Les distributions intérieures du château datent du siècle dernier; au dehors il offre le même aspect qu'au temps où les barons de Saint-Guily se liguaient avec la maison des Baux et faisaient la guerre au comte de Provence, leur seigneur suzerain. Les tours, les remparts, les bastions, sont encore debout et entourés de fossés, au fond desquels les joncs et les pariétaires forment une sorte de prairie dont les eaux pluviales entretiennent la fraîcheur. L'entrée principale est encore munie de sa herse, et si le pont-levis retombait devant la porte, le château de Saint-Guily serait, comme au temps des

anciens barons, une forteresse imprenable. Un misérable village s'abrite sous ce nid d'aigle; il n'est habité que par de pauvres paysans. C'est là que se passa, il y a quarante ans environ, l'histoire suivante.

La révolution était accomplie; les proscriptions finissaient, et les émigrés rentrés en France ramassaient les débris de leur fortune. La terre de Saint-Guily, n'ayant pas été aliénée comme la plupart des biens du domaine national, fut restituée au jeune baron de Saint-Guily, dont le père était mort dans l'émigration. Après dix ans d'exil, M. de Saint-Guily revint habiter son château et reprendre possession de l'héritage, que, contre toutes les probabilités, il recouvrait intact. Pas une parcelle de terre n'avait été séparée de la baronnie; seulement quelques abus étaient nés de la négligence avec laquelle la nation avait, pendant tant d'années, géré sa propriété. Les gens du village avaient fini par considérer la forêt comme un bien commun où tout le monde pouvait mettre la main selon ses besoins. Ils chassaient, ils coupaient du bois; les plus industrieux faisaient du charbon qu'ils allaient vendre à Avignon ou à Aix, et ils vivaient ainsi dans une espèce d'aisance qu'ils n'auraient jamais obtenue en cultivant avec les plus dures fatigues le sol maigre et stérile qui bordait la forêt. M. de Saint-Guily était l'homme du monde le moins capable de tolérer un pareil état de choses ou de le faire cesser par voie de conciliation. La violence, l'âpre énergie de son caractère s'étaient développées dans les circonstances difficiles où il avait passé sa première jeunesse. Il était revenu de l'émigration l'ame pleine de ressentimens, de regrets, et possédée d'un secret désir de vengeance. Le souvenir des misères qu'il avait supportées le rendait sans pitié pour celles d'autrui. Aucune considération n'était capable de l'arrêter dans ce qu'il regardait comme l'exercice de son droit, et les abus d'autorité les plus iniques ne lui semblaient que de justes représailles contre ceux qui, pendant dix ans, avaient eu leur part de sa fortune. En arrivant à Saint-Guily, il défendit la chasse dans toute l'étendue de son domaine, et promit de faire un procès à quiconque couperait un seul arbre dans la forêt.

Malgré ces avertissemens et ces menaces, les déprédations continuèrent; le baron tint parole; tous les jours on dressait des procès-verbaux; les braconniers et les bûcherons étaient cités, condamnés par-devant le tribunal du chef-lieu. Presque tous les paysans du village furent ainsi mis à l'amende jusqu'à concurrence de leur dernier écu. Quelques-uns s'en allèrent vivre ailleurs; la plupart, ceux qui

possédaient une maisonnette, un champ, que leur avaient laissé leurs pères, ne voulurent pas quitter le village où ils étaient nés. Ils aimèrent mieux cultiver le sol qui leur appartenait pour manger à grand' peine du pain pendant toute l'année, que de chercher hors du pays d'autres ressources et une aisance proportionnée à leur travail.

Parmi ces derniers, il y avait un vieux paysan nommé Jean-Baptiste Lambert, dont la famille passait, après celle de Saint-Guily, pour la plus ancienne de la baronnie. Les Lambert possédaient, depuis quelques cents ans, une lande d'un quart de lieue sur la lisière du bois. Ce vaste terrain ne produisait guère que des genêts et du romarin; le bétail n'y trouvait qu'une mauvaise pâture. Les endroits où quelques pouces de terre végétale couvraient le rocher donnaient pourtant un peu de blé dans les bonnes années. La maison, située au bas du village, était, comme toutes celles des paysans de cette contrée, basse, mal close, enfumée au dedans, sans ombrage au dehors, et précédée d'une petite cour dont le mur d'enceinte tombait en ruines.

Bien que les Lambert fussent aussi pauvres que les plus pauvres gens du pays, ils avaient une certaine fierté; leurs traditions de famille se rattachaient à toute l'histoire de la baronnie, et ils se considéraient comme un peu au-dessus des autres paysans leurs voisins. Jean-Baptiste Lambert n'aurait pas souffert volontiers qu'on l'appelât par son nom tout court; ce nom était, selon l'usage, une abréviation, et l'on ne manquait pas d'y joindre l'épithète de *mesté*, maître; on disait en lui parlant : Mesté Tiste. Le vieux paysan avait deux fils qui cultivaient avec lui l'héritage des Lambert; mais pendant longues années ils avaient été habitués à considérer la forêt comme un domaine plus lucratif à exploiter, et, à l'exemple de tous les gens de la baronnie, ils s'étaient faits bûcherons et chasseurs.

Au retour du baron et après les défenses qu'il avait si vigoureusement promulguées, mesté Tiste ne voulut plus que ses enfans allassent couper du bois et braconner dans la forêt; c'était renoncer complètement au peu d'aisance dont jouissait la famille, et s'exposer à manquer souvent du nécessaire. Les jeunes gens obéirent pourtant, et ils étaient les seuls habitans du village dont le nom n'eût pas figuré sur les procès-verbaux des gendarmes ou des gardes champêtres.

Un matin, au point du jour, mesté Tiste sortit comme de coutume avec ses fils pour aller aux champs; le vieux paysan marchait appuyé sur son bâton de coudrier, un bissac passé au cou et sa bêche sur

l'épaule. Une morne préoccupation assombrissait encore sa physionomie naturellement triste et sévère; ses fils le suivaient d'un air soucieux. Les jeunes Lambert étaient deux robustes paysans qui passaient pour les plus beaux garçons de la baronnie; Flourian, l'aîné, avait des traits d'une régularité commune, la tête petite et couverte d'une abondante chevelure, les épaules puissantes et la taille carrée; c'était le type de la force matérielle, c'était le Samson de l'Écriture ou l'Hercule antique. Jigé, le plus jeune, l'enfant de prédilection du vieux Lambert, était d'une beauté moins virile; son front large, l'expression de ses yeux abrités sous l'arête mince et mobile de ses sourcils noirs, annonçaient la simplicité intelligente d'un enfant unie à l'énergie, au courage physique d'un homme.

Un orage avait éclaté pendant la nuit, mais avant l'aube le ciel s'était rasséréné, le soleil se levait radieux, un vent tiède et plein de parfums printaniers caressait la terre; la nature entière s'éveillait belle et rajeunie sous l'haleine du riant mois de mai. Le chant des oiseaux, le bruit lointain des torrens remplissaient la forêt de vagues harmonies; le feuillage encore trempé de pluie frémissait à chaque raffale et secouait sur la terre de passagères ondées. Mais le magnifique spectacle de cette matinée de printemps touchait peu mesté Tiste et ses fils; cette saison si belle était pour eux une époque de misère et de soucis. La récolte n'était encore qu'en espoir, et ils avaient épuisé toutes leurs ressources pendant l'hiver maudit des pauvres. En arrivant à la lisière du bois, en face de leur champ, les trois paysans s'arrêtèrent avec un geste de désolation : la grêle avait tout dévasté, les blés en fleur étaient couchés dans les sillons noyés par la pluie; en certains endroits, la violence des eaux avait balayé toute la terre végétale et laissé le rocher à nu.

A l'aspect de ce désastre, mesté Tiste baissa la tête en disant :

— La grêle a moissonné pour nous cette nuit; voilà la récolte faite! — Puis il reprit le chemin du village; ses deux fils, silencieux et consternés, le suivaient à distance. Quand ils rentrèrent à la maison, mesté Tiste s'était déjà retiré dans une petite pièce qui lui servait de chambre. Ses enfans s'assirent machinalement devant le foyer où il n'y avait que des cendres froides.

— Voici une mauvaise année, dit l'aîné; comment allons-nous faire? Mon père comptait emprunter un sac de blé au voisin Bayol, mais c'est impossible à présent : qui sait quand on pourrait le lui rendre! De quel côté nous tourner pour gagner la vie? Nous n'aurions pas été en peine l'autre année, nous serions allés au bois; alors,

rien ne manquait dans la maison, et si un pauvre passait devant la porte, on avait un morceau de pain à lui donner; mais la famine est entrée ici en même temps que M. le baron est rentré au château.

— Je ne sais qu'un moyen de l'en faire sortir, dit froidement Jigé en prenant un fusil accroché au manteau de la cheminée et soigneusement enveloppé dans un fourreau de serge.

— Qu'est-ce que tu veux faire? s'écria Flourian.

— Tu le vois bien : je veux aller faire un tour dans les bois; c'est demain jour de marché à Bonnieux; j'irai vendre ma chasse et je reviendrai avec une couple de petits écus ou au moins mon bissac rempli de pain.

— Et si tu rencontres les gardes dans le bois? On a arrêté avant-hier le grand Touin, qui a bon œil et bonne jambe pourtant, sans compter que son chien Pied-Blanc flaire les gardes champêtres d'une lieue.

— Sois tranquille, ils ne m'auront pas, moi; je cours encore mieux que le grand Touin.

— Mais que dira mon père?

— Que veux-tu qu'il dise? Il s'agit de l'empêcher de mourir de faim et nous aussi : c'est une raison, çà, pour lui désobéir.

— Écoute, reprit Flourian après un moment de réflexion et en prenant au ratelier une vieille escopette; je vais t'accompagner.

— Non, non, interrompit Jigé, j'ai une autre idée. Pendant que je serai dans le bois, tu devrais monter au château.

— Au château, moi!

— Oui, pour demander du travail. On va faire une coupe, et M. le baron fait venir des hommes de dix lieues d'ici. Qu'il nous mette à l'ouvrage avec eux, et il verra s'ils ont de meilleurs bras que nous. On dit qu'il n'aime pas à employer les gens de la baronnie; mais c'est égal, il nous prendra, nous, j'en suis sûr, quand il verra que nous faisons deux fois autant de besogne que les autres. Va, monte tout de suite au château, c'est à toi de porter la parole; tu es l'aîné.

— Mon père ne sera pas content quand il saura la chose.

— Je sais bien. Les Lambert n'ont jamais travaillé pour personne autrement que d'amitié, et dans la famille on n'a jamais rien gagné au service de qui que ce soit. Enfin, ce n'est pas une honte de recevoir une pièce de trente sous quand on a eu la cognée à la main depuis l'aube jusqu'au soleil couchant. Fais ce que je te dis, Flourian, monte là-haut et présente-toi. Il me vient encore une autre idée : si tu t'adressais à Mme la baronne?

— Quoi? moi! que j'aille parler à une dame! Est-ce que je saurais! Ça ne m'est jamais arrivé, ça ne m'arrivera jamais, s'écria le paysan effarouché.

— C'est plus facile de parler à une dame qu'à un monsieur comme M. le baron, tu verras. Les femmes ne sont pas si fières que les hommes; elles ont meilleur cœur, surtout les jeunes femmes. J'ai bonne idée de Mme la baronne.

Flourian finit par se laisser convaincre. Tandis que le vieux Lambert était encore retiré dans sa chambre, les deux frères sortirent; l'un fit un détour et gagna le bois, l'autre prit le chemin du château. C'était l'heure où les paysans sont aux champs; pourtant il y avait du monde sur la petite place du village; les hommes parlaient d'un air animé, les femmes pleuraient. Flourian s'avança; on lui apprit que plusieurs braconniers venaient d'être arrêtés et emmenés par les gendarmes. La consternation était extrême. Les gens des campagnes n'ont, en général, nulle idée de leurs droits, et un triste préjugé fait qu'ils se croient toujours condamnés d'avance par la loi. Ils se figurent qu'avec de l'argent on gagne tous les procès, et que tout recours de leur part est inutile devant les tribunaux. Aussi détestent-ils les juges autant qu'ils les craignent, et parfois, dans des cas extrêmes, ont-ils osé se faire une prompte et violente justice. Le baron de Saint-Guily n'aurait peut-être pas dormi en sûreté cette nuit-là, sans le pont-levis qui, une fois levé, laissait un abîme ouvert entre la porte et l'esplanade du château.

Flourian poursuivit néanmoins son chemin; il avait assez judicieusement pensé que, puisqu'on traquait d'une façon si rigoureuse les pauvres braconniers, il fallait renoncer au plus tôt à cette dangereuse ressource et trouver un autre moyen d'existence. Ce fut avec une émotion de crainte qu'il pénétra dans la grande cour du château; il n'y était pas rentré depuis le retour du baron, et il se souvenait avec une secrète frayeur de quelques déprédations commises par lui en ces lieux jadis abandonnés, et où venaient jouer les enfans du village.

L'aspect de la cour était encore le même; les bâtimens qui l'entouraient semblaient déserts; les fenêtres, à moitié dégarnies de leurs vitrages, étaient fermées, et les plantes parasites croissaient sur leurs corniches délabrées. Flourian traversa le vestibule qui était à l'un des angles de la cour et monta l'escalier sans rencontrer personne. La livrée du baron de Saint-Guily n'était pas nombreuse; ce ne fut qu'au premier étage que Flourian rencontra enfin un laquais qui, après lui avoir demandé son nom, l'annonça à sa maîtresse.

— Faites-le entrer, et qu'il attende, répondit-elle sans se retourner et en continuant d'écrire.

Le laquais introduisit Flourian dans le salon et se retira en refermant la porte. Le jeune paysan resta là, les deux mains appuyées sur son bâton, son chapeau troué sous le bras, n'osant faire un pas de crainte de rayer avec ses gros souliers le parquet sonore et luisant comme une glace. Le salon était vaste, sombre, plein de silence. Des tentures de soie couvraient les murs, contre lesquels étaient rangés de vastes fauteuils à clous dorés; la cheminée était ornée de candélabres et d'une pendule en rocailles, mais ce luxe vieilli avait quelque chose de triste : les meubles étaient dépareillés; l'humidité avait moisi leur dorure et terni les merveilleux ouvrages de tapisserie auxquels avaient travaillé jadis les dames châtelaines de Saint-Guily. Tous ces débris réunis, qui attestaient une splendeur passée, faisaient songer aussi à des désastres récens.

Flourian jeta autour de lui un regard rapide et ébahi; en ce moment il se repentait fort d'être venu. — Jésus-Dieu! pensa-t-il; j'aimerais mieux être dans le bois avec dix gendarmes à mes trousses qu'à l'endroit où je suis!

La baronne écrivait toujours; peut-être avait-elle déjà oublié qu'il y avait là quelqu'un qui attendait. Mme de Saint-Guily était une jeune femme; il y avait un an à peine qu'elle avait épousé le baron et que, bien malgré elle, avec toute sorte de regrets, elle l'avait suivi dans son château. Comme tant d'autres demoiselles nobles de cette époque, elle avait grandi au milieu des misères de l'émigration; mais sa famille l'avait élevée dans les traditions d'un autre temps; elle était élégante et frivole comme si elle avait toujours vécu dans l'opulence et dans les grandeurs où elle était née. Il y avait dans son maintien, dans toute sa personne, une sorte de nonchalance aristocratique, un air de fierté froide et dédaigneuse qui tenait les petites gens à cent lieues de distance. Flourian serait peut-être resté là jusqu'au soir sans oser parler ni faire un mouvement, si la baronne ne se fût tout à coup souvenue qu'il attendait :

— Approchez, dit-elle sans se déranger ni tourner la tête; approchez, monsieur Lambert.

— Lambert! elle me connaît! pensa Flourian tout stupéfait; et il s'avança en bénissant au fond de son cœur la belle dame qui lui faisait si bon accueil. Mais la baronne n'eut pas plutôt levé les yeux sur lui qu'elle s'écria :

— Qu'est-ce? qui êtes-vous?

— Madame, vous le savez bien, balbutia-t-il; je suis Flourian Lambert, le fils de mesté Tiste Lambert.

— Cet imbécile de Dominique! interrompit brusquement la baronne; il n'en fait pas d'autres! On m'annonce Lambert, je crois que c'est Lambert le colporteur, Lambert le marchand de rubans, le seul visage à peu près humain qui se soit jamais montré ici. Point du tout, je me trouve en face de je ne sais qui.

Le pauvre Flourian restait muet; la baronne sonna.

— Dominique, reprit-elle avec véhémence, je vous ai dit vingt fois que je ne voulais pas recevoir les paysans du village : en voilà un qui vient sans doute me demander grace pour lui ou pour quelqu'un des siens, se jeter à mes pieds, comme ils disent tous. C'est ennuyeux. Allons, renvoyez cet homme.

A ces mots Flourian se redressa et regarda la baronne en face. La première impression de crainte et de timidité s'était évanouie, le vieux sang des Lambert bouillonnait en lui, et il dit avec une calme assurance : Je ne suis qu'un pauvre paysan, et vous êtes une dame; mais, fussiez-vous une reine, je ne me jetterais pas à vos pieds, quand même il s'agirait de ma vie. Je venais ici demander du travail; mais, à présent, quand même M. le baron me donnerait un louis d'or par jour, je ne voudrais rien faire pour lui. Oh! il ne faut pas mépriser les pauvres gens, madame!

— C'est bien, allez-vous-en, interrompit la baronne avec un geste de dédain et d'autorité. Puis elle ajouta avec amertume, tandis que Flourian s'éloignait : Ce manant prétendait, je crois, me donner une leçon! Voilà pourtant ce que nous devions retrouver chez nous, dans nos propres domaines! des décombres, des ruines, et des paysans insolens qui ne reconnaissent plus leurs maîtres.

Tandis que ceci se passait au château, Jigé battait le bois. Des volées d'oiseaux fuyaient à son approche; mais il n'avait garde de brûler sa poudre pour ce petit gibier qui ne valait pas le coup de fusil. Il avait au bras une vieille canardière, arme héréditaire dans la famille Lambert, et une calebasse suspendue à son cou contenait ses munitions de chasse. Après avoir inutilement exploré la forêt pendant plusieurs heures, Jigé gagna un sombre fourré où il était souvent venu, au clair de lune, se mettre à l'affût et attendre les lapins qui sortaient la nuit de leur terrier pour brouter dans la clairière. Ce lieu solitaire et caché entre deux collines était sur les limites de la baronnie. Au moment où Jigé pénétrait dans le fourré, un lièvre partit presque à ses pieds; le chasseur lâcha son coup et l'abattit; il

rechargea aussitôt son fusil, et courut ramasser la bête. — Voilà une belle pièce, s'écria-t-il un genou en terre et en retournant sa proie encore palpitante, j'ai gagné ma journée.

Comme il achevait ces mots, il vit à dix pas devant lui le baron de Saint-Guily, qui avait mis son fusil en joue. — Si tu bouges, tu es mort! cria le baron. Qui es-tu? Ton nom?

Jigé ne répondit pas, et étendit la main vers son fusil. — Jette ton fusil, et déclare qui tu es, sinon je t'étends raide mort, cria encore le baron.

— Holà! Flourian! dit le braconnier en dirigeant son regard derrière M. de Saint-Guily, comme s'il se fût adressé à quelqu'un caché dans le fourré; eh bien! qu'attends-tu pour envoyer une demi-livre de plomb dans la tête de M. le baron?

M. de Saint-Guily se retourna. Par un mouvement prompt comme la parole, Jigé s'était relevé et avait aussi mis son fusil en joue. Le baron comprit sur-le-champ qu'il venait d'être dupe d'une ruse, et qu'il n'y avait personne dans le fourré. — Bas les armes, scélérat! s'écria-t-il avec rage.

— Non pas, répondit le paysan, j'ai votre vie comme vous avez la mienne. Si vous tirez, je ne vous manquerai pas, moi. Il y a du gros plomb dans ma canardière. — Puis après un silence, il ajouta : Si vous m'en croyez, monsieur le baron, ceci finira autrement, nous mettrons tous deux bas les armes, et chacun s'en ira de son côté.

Le baron fit un mouvement; il était pâle de colère, peut-être de frayeur. — Ce bandit m'assassinerait! murmura-t-il les lèvres tremblantes; puis il laissa retomber son fusil; Jigé abaissa aussitôt le sien, et, ramassant le lièvre, il le mit dans son sac.

— Voilà ton chemin, dit le baron en lui montrant un sentier qui bordait le fourré.

Jigé le regarda avec quelque défiance; puis, honteux de paraître douter et craindre, il mit la main à son chapeau, salua le baron et s'en alla lentement. Il avait à peine fait quelques pas, qu'un coup de fusil partit derrière lui.

— Ah! Jésus! mon Dieu! s'écria-t-il en chancelant et en étendant les bras comme pour chercher à se retenir dans sa chute, je suis mort!

La nuit vint, et Jigé ne reparut pas chez son père. Avant l'aube, mesté Tiste et son fils aîné parcouraient la forêt. Quand ils furent près du fourré, Flourian appela son frère à haute voix :

— Jigé n'est pas ici, dit-il consterné; les gardes champêtres auront mis la main sur lui.

— Tais-toi! interrompit le père; j'entends comme quelqu'un qui se plaint.

Il y eut un moment de profond silence; puis un faible gémissement se fit encore entendre.

— C'est là-bas, là-bas, derrière ce buisson, dit Flourian avec terreur. Donnez-moi le fusil, mon père; peut-être est-ce un loup qui a traîné là quelque brebis. Avançons doucement.

Ils firent un circuit et tournèrent le buisson.

— Oh! bonne Vierge! s'écria mesté Tiste, c'est Jigé!... Mon fils, qui t'a mis ainsi?

Le malheureux, tout pâle et tout sanglant, trop affaibli pour pouvoir parler, était étendu en travers du sentier. Il mit son doigt à sa bouche pour faire entendre qu'il avait soif. Flourian lui fit boire un peu du vin de sa gourde.

— Ah! dit Jigé tout à coup ranimé, cela va mieux. Mais voyez un peu... je suis blessé...

— Oh! Dieu du ciel! interrompit le père avec un mouvement de désespoir et d'horreur, le coup a traversé la poitrine! Le scélérat qui l'a tiré n'était pas venu dans ce bois pour tuer des lapins. Il avait chargé son fusil à balle.

— Et il ne m'a pas manqué, dit Jigé; je crois pourtant que je n'en mourrai pas.

— Mais qui t'a mis ainsi? demanda encore le père.

— C'est M. le baron, murmura Jigé en mettant la main sur la blessure par laquelle tout son sang s'écoulait.

Le père et le frère ne dirent rien, mais ils échangèrent un regard mille fois plus significatif que des paroles de haine et de vengeance.

— Mon enfant, dit mesté Tiste, nous allons te transporter chez nous, puis nous verrons...

— Non.... attendez.... dit-il avec effort.... je pourrais mourir en chemin.... Avant je veux vous dire comment tout ceci s'est passé....

Alors il raconta d'une voix faible, mais avec une parfaite lucidité d'esprit, sa rencontre avec le baron, et comment il avait été blessé.

— Le traître! le brigand! il t'a assassiné! s'écria mesté Tiste.

— Et quand il m'a vu par terre, il est venu s'assurer qu'il ne m'avait pas manqué, continua Jigé; il m'a donné un coup de crosse dans le dos.... Comme je n'ai pas bougé, il m'a cru mort.... Quand il a été

parti, j'ai voulu me relever, mais je n'ai pas pu... Il me semblait que les arbres dansaient autour de moi... J'avais espoir que quelque bûcheron traverserait le bois; mais personne n'est venu... Cette nuit j'avais peur des loups... Je me sentais très mal, et j'ai cru que j'allais mourir... J'ai dit toutes mes prières... et puis je crois que je me suis endormi... J'avais froid... Oh! quelle mauvaise nuit, mon père!..

Mesté Tiste et Flourian coupèrent des branches d'arbres et arrangèrent une espèce de civière pour transporter le blessé. Au moment de partir, Jigé leur demanda de faire dire, s'il mourait en chemin, quelques messes pour le repos de son ame.

— Je le promets, dit mesté Tiste en essuyant de grosses larmes, les premières qu'il eût versées de sa vie; puis, se découvrant et la main étendue sur la tête de son fils, il ajouta : — Mon Dieu, si cet enfant revient de sa blessure, je fais vœu de lui faire porter un an le cordon violet, et de réciter le rosaire tous les jours pendant le reste de ma vie!

II.

Plusieurs mois s'étaient écoulés; l'automne avait jauni les cimes de la forêt; les feuilles commençaient à tomber, et les oiseaux voyageurs, qui, à l'approche de l'hiver, s'envolent vers de plus chaudes régions, traversaient le ciel par bandes nombreuses. Cette époque est la plus heureuse de l'année pour ceux qui vivent des fruits de la terre; ils ont recueilli le produit de leurs pénibles travaux; les récoltes, qu'un mauvais temps pouvait détruire, sont à couvert. Il n'y a plus ni soucis ni rudes labeurs; la vie est assurée pour quelques mois. Mais le pauvre, obligé de chercher sa subsistance sur un sol stérile et qui ne peut le nourrir, voit arriver avec effroi les jours sans soleil et les longues nuits d'hiver. Pendant l'été, la nature est pour lui une bonne mère; mais, quand elle ferme sa main généreuse, quand il n'y a plus rien à glaner dans les champs, le pauvre, qui n'a rien amassé pour la mauvaise saison, souffre du tourment des loups : il a faim. Les habitans du village de Saint-Guily étaient presque tous réduits à cette profonde misère; l'année avait été mauvaise, et la guerre impitoyable que M. de Saint-Guily leur faisait devant les tribunaux avait achevé de les ruiner. Le baron savait bien que tous les gens de la baronnie l'avaient en exécration, et qu'on ne pronon-

çait son nom qu'avec des malédictions et des menaces; mais il s'inquiétait peu de cette situation, et il ne craignait pas la haine de ses paysans. Mme de Saint-Guily n'était pas sans influence sur l'esprit de son mari, et elle aurait pu peut-être essayer de faire quelque bien pour réparer tant de mal; mais, dans la hauteur et l'égoïsme de son ame, elle n'y songea même pas. D'ailleurs, elle aussi était aigrie par les souvenirs de l'émigration et par l'ennui qui la dévorait au fond de ce vieux château, dans cet appartement sombre, triste, et meublé avec une magnificence si délabrée.

Un matin, par un de ces temps d'automne froids et nébuleux qui emportent les dernières feuilles des arbres, mesté Tiste et son fils aîné étaient assis dans leur maison, devant un feu de broussailles. Flourian, le front baissé, ses larges mains appuyées sur ses genoux, semblait la vivante personnification de la force physique domptée par la souffrance morale. Son buste puissant s'affaissait dans une attitude pleine d'accablement, et il avait des larmes dans les yeux. Le père roulait machinalement entre ses doigts les grains d'un rosaire, et tournait à chaque instant la vue vers une espèce d'alcôve pratiquée dans le mur, et devant laquelle était baissé, en manière de rideau, un lambeau de serge. Le vent soufflait dans la cheminée et dispersait les cendres du foyer; il faisait froid dans cette chambre, dont l'unique fenêtre n'était fermée que par des ais mal joints.

Une toux convulsive et profonde se fit entendre derrière le rideau; mesté Tiste frissonna, et, rejetant son rosaire, il murmura avec une sombre douleur:

— Cet enfant n'est pas guéri!

— Pourtant sa blessure est fermée, dit Flourian; il ne se plaint plus, il ne sent point de mal. — Tenez, le voilà qui s'éveille, ajouta-t-il après avoir écouté un moment avec angoisse la respiration inégale du malade.

Jigé écarta le rideau et avança la tête hors de l'alcôve. Quiconque l'eût vu quelques mois auparavant n'aurait pu maintenant le reconnaître. Son teint, jadis brun et animé, était d'une pâleur livide. Une horrible maigreur avait détruit la beauté de ses traits. La force et la vie semblaien près de s'éteindre en lui. En effet, bien que sa blessure se fût cicatrisée, il ne pouvait guérir; la balle avait traversé le poumon. Une maladie de poitrine s'était déclarée, et le malheureux se mourait.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il; vous n'avez pas dormi de toute la nuit, vous avez parlé de prison.

— A quoi vas-tu songer? de quoi t'inquiètes-tu? interrompit Flourian.

— Tu es allé au bois! s'écria Jigé en jetant les yeux sur le ratelier, où il n'y avait plus que son fusil; tu as été pris par les gendarmes!

— Eh bien! oui, dit Flourian en affectant un air calme et dégagé; je n'étais pas seul, Jacques des Palun et Michel le borgne étaient avec moi; nous irons ensemble en prison.

— Ils iront avec toi tenir compagnie à ceux que la justice y a envoyés déjà, dit mesté Tiste avec une amère ironie. Des pères de famille dont les enfans meurent de faim! Voilà les œuvres de M. le baron!

A ce nom, Jigé rougit légèrement, et ses lèvres contractées laissèrent échapper comme une plainte farouche. Un moment après, il se leva et vint s'asseoir près du feu. Le sang remontait à ses joues, son regard était plus animé, sa voix plus sonore; il éprouvait cette surexcitation qui précède souvent les dernières crises et qui donne aux poitrinaires l'apparence d'un subit rétablissement. — Ils t'ont pris ton fusil, dit-il à Flourian; mais voilà encore le mien! — Puis, après un silence, il ajouta : — Mon père, il faut que je vous dise quelque chose.

— Parle, mon enfant, répondit le vieux Lambert, en se penchant vers lui, avec un accent indicible de tendresse et de douleur.

— C'est une idée que j'ai, continua Jigé; mais j'ai peur que vous ne consentiez pas.

— Parle, parle, s'écria mesté Tiste; est-ce que je peux te refuser quelque chose! Quelle est ton idée?

— Eh bien! répondit-il d'une voix ferme, je sais que je suis bien malade, je sais que je suis perdu, et, avant de mourir, je veux faire une bonne œuvre, je veux tuer M. le baron.

— Non pas, répondit froidement le père; j'ai résolu qu'il ne mourrait que de ma main.

— Vous y aviez pensé?

— Depuis six mois je ne pense qu'à cela, répliqua mesté Tiste.

— Moi aussi, dit alors Flourian, et c'est pour cela que je voulais retourner aujourd'hui au bois avec le fusil de Jigé.

— Tu l'aurais peut-être manqué avec un seul coup, dit mesté Tiste; moi j'ai pris mes précautions.

En achevant ces mots, il tira du fond d'une armoire une paire de

pistolets longs et de gros calibre, comme on les portait à l'arçon de la selle il y a cent ans.

— M. le baron traversera le bois aujourd'hui, reprit Flourian; je sais les endroits où il doit passer; il sera seul.

— Nous irons l'attendre tous les trois, dit Jigé en prenant l'un des pistolets. A chacun son arme!

III.

Le même soir, les trois Lambert étaient à l'affût dans le fourré, à l'entrée de la clairière où six mois auparavant Jigé avait été laissé pour mort. Le feuillage toujours vert des genèvriers qui croissaient en cet endroit les cachait entièrement. Attentifs et immobiles, ils échangeaient de loin en loin quelques mots à voix basse. Nulle hésitation, nul remords, ne s'éleva dans l'ame de ces hommes; ils n'avaient aucune conscience de leurs droits; ils ne croyaient pas à l'équité, à la puissance souveraine de la loi; ils ignoraient qu'elle les eût défendus et vengés du baron de Saint-Guily, s'ils l'eussent dénoncé comme un assassin. Selon leurs idées, ils allaient, en tuant cet homme, accomplir, au péril de leur vie, un grand acte de justice.

— Il ne vient pas, dit mesté Tiste avec une horrible impatience. Le jour tombe; dans un moment il fera nuit.

Il y eut un silence. Jigé, assis par terre et la tête appuyée au tronc d'un arbre, ressemblait à un cadavre. Ses forces s'épuisaient rapidement; il semblait près de succomber aux émotions terribles de cette situation.

—Voilà André le charbonnier qui passe; il nous a vus, dit Flourian.

— Qu'importe! répliqua brusquement le père; bien d'autres aussi nous ont vus. Tout le village sait que nous sommes ici.

— Taisez-vous! murmura Jigé en se soulevant; on a sifflé là-bas.

— C'est lui! dirent à voix basse Flourian et mesté Tiste.

Tous trois prirent leurs armes; le vieux paysan avança la tête hors du fourré. Un homme paraissait au fond d'un des layons étroits qui coupaient la forêt. Mesté Tiste reconnut le baron à son feutre blanc et à sa haute taille serrée dans un habit de chasse dont les boutons de métal reluisaient par momens aux derniers feux du soleil. Jigé et son frère se glissèrent alors jusqu'au bord du sentier.

— Le voilà qui s'arrête, dit Flourian; il a parlé.

— Non, non, répondit le père; il est seul... Le voici... Attendez qu'il soit droit devant nous.

Il y eut un moment de terrible silence; puis une triple explosion ébranla les airs et retentit une minute d'écho en écho dans les profondeurs du bois.

Le baron chancela et tomba la face contre terre; une balle l'avait frappé dans la tête : il était mort. Au même instant un cri aigu se fit entendre derrière lui, et Mme de Saint-Guily parut entre les arbres. Son premier mouvement fut de se précipiter vers son mari; mais, en apercevant ces trois hommes qui étaient restés immobiles et frappés d'épouvante à son aspect, elle se laissa aller sur ses genoux et appela à son secours avec des cris de terreur.

— Il faut qu'elle se taise, dit mesté Tiste en rechargeant son pistolet. Puis il ajouta en allant à elle : Madame, faites votre prière, et mettez votre ame entre les mains de Dieu!

Mme de Saint-Guily voulut parler; mais ses lèvres blêmes et tremblantes n'articulèrent aucun son. Elle resta à genoux, la tête baissée sur ses mains, défaillante, à demi morte. Les deux frères voulaient la sauver; mais le père, plus prudent et plus endurci, leur imposa silence.

— Tais-toi! dit-il en écartant violemment Flourian; elle nous ferait monter tous les trois sur l'échafaud!

En disant ces mots il tira à bout portant sur la baronne. La malheureuse femme se rejeta en arrière, blessée à mort. Elle eut une minute d'horrible agonie, puis elle expira.

— Nous pouvons partir à présent, s'écria le vieux paysan en brandissant son arme avec une sorte de frénésie; tout est fini!

Ils s'éloignèrent alors. Flourian soutenait son frère qui se traînait à peine. En arrivant à la lisière du bois, Jigé se trouva plus mal. Une sueur glacée couvrait son visage, sa respiration était faible et inégale. Il se coucha au pied d'un arbre.

— Je veux me reposer, dit-il, je veux dormir.

Son père et son frère se mirent à genoux près de lui; ils essayèrent de le ranimer, mais il s'affaiblissait de moment en moment, et bientôt la vie ne se manifesta plus en lui que par un faible râle.

Vers le milieu de la nuit, mesté Tiste et Flourian rapportèrent dans leur maison le corps sans vie du pauvre Jigé. Quand ils l'eurent couvert de son linceul, le père joignit les mains, et, s'inclinant vers ces tristes restes, il dit avec une douleur farouche : — Te voilà mort,

mon enfant, mais celui qui t'a tué est là-bas sans vie comme toi. Son ame est en enfer, et la tienne est avec le bon Dieu!

Quelques jours plus tard, la justice informait sur le double crime commis dans la forêt de Guily; mais l'enquête la plus minutieuse ne put en faire découvrir les auteurs. Tous les gens du village savaient que les Lambert étaient allés armés dans le bois, qu'ils y avaient attendu le baron, qu'ils l'avaient tué, qu'ils avaient tué sa femme; pourtant personne ne les dénonça. Le corps du délit seul était constaté; il fut impossible d'établir l'accusation.

Mesté Tiste mourut dans l'année, et Flourian abandonna l'héritage des Lambert. L'empire commençait, il se fit soldat; peut-être aurait-il eu comme tant d'autres une brillante carrière, car il avait ce rare sang-froid, cette aveugle intrépidité, ce mépris de la mort qui font les grandes fortunes militaires; mais il ne savait ni lire ni écrire, et son intelligence était trop bornée pour qu'il pût refaire sa première éducation. Il n'était que sergent quand il fut tué, en 1814, à la bataille du pont de Montereau.

Mme CHARLES REYBAUD.

UNE PROMENADE

AU PALAIS-ROYAL

EN 1775.

Rebâtissez à votre gré le Palais-Royal de 1775; je suis mauvais architecte, je décris à la façon de Boileau les festons et les astragales; j'aime assez à ce propos la vieille méthode de nos pères; ils disaient : un palais, — un château, — une chaumière, — et tout était dit. L'imagination ou le souvenir du lecteur ne manque jamais de ressources sur ce chapitre. Rappelez-vous, dans les contes de fées, le château de *la Belle et la Bête;* il n'y a pas une ligne de description, c'est tout simplement un *vieux château dans les bois;* mais pourtant comme ce château est à jamais bien gravé dans notre mémoire! Comme il efface tous les châteaux laborieusement décrits dans les romans du jour! Je suis aussi mauvais notaire que mauvais architecte, je ne fais qu'à regret l'inventaire des meubles et des habits; en revanche je suis un peu paysagiste; mais au moins le tableau d'une montagne ou d'un vallon, d'un pré ou d'une fontaine, ne fait pas perdre de temps au lecteur. Il y a mieux qu'un tableau dans un paysage, il y a du parfum. Je ne dirai donc pas un mot des pierres du Palais-Royal en 1775;

je ne dirai pas grand' chose du jardin, mais j'étudierai les promeneurs. Quoi qu'en disent quelques romantiques, un homme est plus curieux à étudier qu'une pierre sculptée ou un arbre vert.

Vers la fin du règne galant de Louis XV, l'amour, un peu fatigué de la petite maison, du boudoir, du paravent et de tout ce qui s'ensuivait, dit à tout son monde qu'il serait temps d'aller un peu se promener. On créa çà et là, dans Paris, des *promenades galantes* pour les oisifs et les belles de toutes les façons. Comme les vauxhals de Londres étaient fort bien et fort mal hantés, on appela ces promenades des vauxhals : Vauxhal d'été, Vauxhal d'hiver; il y en eut bientôt pour toutes les saisons. Torré, le créateur de ce nouvel Élysée, n'eut pas, comme les Anglais, ses maîtres; la sombre idée de décorer ses murailles par le tableau des victoires nationales (il faut dire qu'alors la France avait peu de victoires à enregistrer). Cependant les vauxhals parisiens n'en étaient guères plus gais : pas de musique, pas de parade, pas la plus petite chanson; il fallait que l'amour et l'esprit fissent tous les frais. Aussi les Anglais, qui n'entendaient pas grand chose de bon à ces choses-là (je parle au passé), voyant cette multitude d'hommes et de femmes se promenant toujours dans le même chemin, se demandaient les uns aux autres : Quand cela commencera-t-il? — Cependant Torré, voyant qu'à la longue l'esprit et l'amour se fatiguaient de toujours jouer les premiers rôles dans ses vauxhals, imagina des pantomimes, des cocagnes, des concerts, des loteries. « Les vauxhals deviennent, disait Beaumarchais, une espèce de bourse où se négocient et se trafiquent des effets galans. »

Les Italiens Ruggieri, passés maîtres en l'art d'amuser, élevèrent à leur tour un vauxhal qui n'était qu'or, azur et glaces, un vrai palais de fées. En outre il y eut des danses où la marquise un peu hasardée rencontrait la comédienne. En même temps, il s'élevait un autre vauxhal encore; ce dernier a bravé toutes les révolutions, on y a dansé sur toutes les gammes et sur toutes les notes avec des souliers à boucles, des escarpins et des bottes vernies; on y a dansé depuis le menuet le plus rococo jusqu'à la cachucha la plus romantique. N'ai-je pas nommé la Grande-Chaumière? Le croiriez-vous, la Grande-Chaumière dont il n'y a plus rien à dire; la Grande-Chaumière, cette émeute ou plutôt ce champ de bataille de la danse; la Grande-Chaumière, ce bal de l'Opéra moins le masque, a été inaugurée par toute la cour de Louis XVI. L'ambassadeur de Sardaigne donnait là sa fête en l'honneur du mariage du prince du Piémont et de la princesse

Clotilde. La reine Marie-Antoinette y a dansé (que son ombre me pardonne!) avec l'ambassadeur de Sardaigne et le prince du Piémont; le roi Louis XVI s'est gravement promené dans ce jardin trop célèbre, où tant de roses sont profanées le dimanche et même le lundi (l'ivresse de la danse, comme l'ivresse du vin, a aussi son lundi).

L'année d'après, un maçon parvenu, qui avait un peu d'histoire ancienne, dépensa sa science et sa fortune pour bâtir un colysée sur la place Louis XV. Le dauphin daigna en poser la première pierre, et bientôt, pour son mariage, on y donna des fêtes splendides. Sans abuser de l'antithèse, on peut dire que cette fois les grands seigneurs et les grandes dames de la cour ont dansé sur l'échafaud. Ce colysée, qui dès la première pierre se posait aussi fièrement que l'Opéra ou la Comédie-Française et Italienne, annonçait des fêtes magnifiques, sans avoir recours à ces trois spectacles. Outre les danses et les fêtes de tous les pays, il devait donner, pour rappeler son origine, des fêtes hydrauliques et pyrrhiques; mais, hélas! les fêtes hydrauliques se réduisaient à des joutes innocentes sur l'eau, dans une espèce de crapaudière malsaine, qu'un Auvergnat remplissait tous les matins pour cinquante sous; les fêtes pyrrhiques n'étaient rien moins qu'une douzaine de chandelles romaines qui s'appelaient feux d'artifice. « Quel artifice! » disait le marquis de Bièvres. On n'y a guère donné, comme fête étrangère, qu'un couronnement ridicule de l'empereur de Chine. Le colysée, par ses statues, ses peintures à fresques, ses illuminations, sa grandeur et son style, était digne de l'histoire ancienne; mais il ne fut jamais qu'un splendide désert, où l'histoire moderne n'a rien à recueillir.

« Or, tous ces monumens de la volupté française, dit un journal du temps, sont bien loin d'un spectacle délicieux qui s'est fait tout naturellement; c'est la promenade nocturne du Palais-Royal. » Ce spectacle, en effet, s'était créé par hasard, sans argent, sans architecte, sans décorations, sans feux d'artifice, sans joûtes sur l'eau. J'oubliais : le décorateur, c'était Dieu, car ce spectacle de nouveau genre se passait à la belle étoile, sous les arbres et sur l'herbe fleurie. Le jardin était alors le jardin du duc d'Orléans, un jardin pompadour, avec des tonnelles, des charmilles, des berceaux, un préau, des statues, des bancs de pierre; mais le duc d'Orléans faisait bon marché de ce jardin; tout le monde, hormis lui, s'y pouvait promener et y faire un bouquet. Ce jardin était la proie de l'habitant des maisons voisines, qui, après avoir respiré le parfum de la rose

par la fenêtre, descendait pour la cueillir. Un soir, à l'une de ces fenêtres embaumées, un joueur de flûte commença par enchanter son monde; bientôt un joueur de violon d'une fenêtre voisine répondit à la flûte avec beaucoup d'harmonie; ensuite un hautbois voulut être de la partie; bientôt ce fut le clavecin; enfin, en moins d'un mois, ce fut un concert assez bizarre dont tout Paris parla. Le succès fut prodigieux. Les grands seigneurs et les grandes dames, les gens de lettres et les comédiennes, voulurent ouïr la *flûte enchantée*. On finit par danser sur l'herbe, sans se plaindre des illuminations, avec tout le sans-façon du bal masqué, la nuit faisant les frais du masque. Le duc de Chartres ouvrit le jardin à tous les hommes et à toutes les femmes de bonne volonté. C'était en 1775, au mois de juillet; M. de Malesherbes allait être ministre, le duc de La Vrillère allait enfin s'en aller avec sa maîtresse. Cependant, en dépit des réformes du roi, on suivait encore avec religion toutes les folâtreries de l'ancienne cour : on ne réforme pas les cœurs comme les abus.

Le 17 juillet, parmi les premiers arrivés au jardin, on remarquait deux promeneurs élégans, dont le plus jeune venait assister en spectateur curieux à cette fête à bon marché, où il se dépensait tant d'esprit et tant d'amour. Ce jeune Télémaque, qui allait ainsi voyager dans un pays inconnu, c'était M. de Fontanes, devenu célèbre plus tard; son mentor, c'était Dorat.

FONTANES.

Pourquoi ne songez-vous pas à faire des sonnets? Vos gracieuses pensées s'épanouiraient à merveille dans ce cadre d'or. Vous connaissez ce joli *sonetto* de M. l'abbé Métastase sur la mort du roi? j'en ai retenu le dernier tercet :

Eppur morii di morte empia e spictata!
E Roma applaudi al doloroso evento!
O mercede inumana! O Roma ingrata!

DORAT.

A merveille! je n'y entends rien. Mais il s'agit bien de sonnets, à cette heure! Tenez, voyez-vous passer la Duthé, Sophie Arnoult, Mlle Guimard? C'est l'amour qui bat le rappel; nous allons voir beau jeu. Il me semble que vous êtes passablement ébloui par les yeux de Sophie Arnoult?

FONTANES.

Ce n'est rien. Voilà donc d'où vient tout le succès de cette femme,

qui n'a du reste rien de merveilleux : une figure longue et maigre en diable, une pâleur de morte, une vilaine bouche, et des dents qui s'agitent comme les notes du clavecin.

DORAT.

Ah voilà ; cette vilaine bouche est une bouche savante sur tous les chapitres. Tout l'esprit de l'amour a passé par là. Et puis, elle fait si bien, qu'on ne lui voit que les yeux. *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler. Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine!*

SOPHIE ARNOULT glissant tout à coup la main au bras de Dorat.

Quelle mauvaise langue vous faites, mon cher mousquetaire : est-ce de l'allemand ou de l'espagnol?

DORAT.

C'est du latin, ne vous déplaise; mais comme avec vous on y perd son latin, j'aime mieux ma langue maternelle. Vous venez là bien à propos; je fais un cours d'histoire galante pour ce beau garçon qui est de tout cœur. Vous en savez plus long que moi là-dessus. On ne va pas tant à la guerre sans bien connaître le feu.

SOPHIE ARNOULT.

Est-ce une épigramme contre moi ou contre Mlle La Guerre? Savez-vous qu'elle vient d'avoir un succès inoui dans *Cythère assiégée*. C'étaient des bouquets et des applaudissemens à lui faire perdre la tête. Elle a chanté en dépit de bien des oreilles; mais, comme elle est jolie, on écoutait des yeux. Le lendemain, ce fut pour elle une autre chanson.

(Sophie Arnoult chante avec beaucoup de laisser-aller).

A Durfort il faut *Du The*,
C'est sa fantaisie;
Soubise, moins dégoûté,
Aime *La Prairie;*
Mais Bouillon, qui pour son roi
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux *La Guerre*,
O gué,
Aime mieux *La Guerre*.

Au moins La Guerre est jolie, c'est une rose toujours fraîche, c'est un minois des plus agaçans. Elle est bête à faire peur; hélas! la

beauté, n'est-ce pas avoir à chaque instant à son service le mot le plus spirituel? Enfin, je lui pardonne sa gloire, mais je ne puis comprendre la renommée de cette grande niaise de Du Thé. Elle est belle, si vous voulez, mais c'est la beauté moutonnière qui ne dit rien. Je sais bien que, tout simple espalier d'Opéra qu'elle était, elle eut l'honneur de débuter avec le duc de Chartres; mais c'est un honneur assez commun.

DORAT.

Toute sa renommée vient d'un quolibet trop connu : le comte d'Artois, venant d'épouser quelque Savoyarde, daigna lui accorder ses bonnes graces. M. de Bièvres, qui passait par là, ne manqua pas de dire que son altesse royale, ayant eu une indigestion de *biscuit de Savoie*, venait prendre *Du Thé* à Paris. C'est la même histoire que l'épitaphe de l'amant de Mlle Miré.

FONTANES.

Voyons l'épitaphe.

DORAT.

Mlle Miré avait, entre autres amans, un musicien qui eut la sottise de mourir pour elle; on grava sur sa tombe : La, mi, ré, la, mi, la. Un quolibet autour d'une femme, voilà de quoi la rendre célèbre pour la saison. Vous, perfide Sophie, vous serez célèbre en toutes les saisons.

SOPHIE ARNOULT, s'inclinant avec grace.

Si j'avais la jolie figure de Mlle La Guerre, j'irais vous remercier demain à votre lever.

DORAT, qui avait ses raisons pour ne pas répondre.

Cela me rappelle Mlle Gaussin et Helvétius. Un soir, au foyer du Théâtre-Français, comme Helvétius regardait Mlle Gaussin sans avoir l'air de s'en soucier, un roué très laid et très riche s'approcha galamment de la comédienne, et se frappant le cœur et la bourse : — Belle Célimène, dit-il avec un peu d'impertinence, je vous offre mon cœur et cent louis. — Monsieur, répondit-elle en montrant Helvétius, qui était jeune et beau, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain me voir avec cette figure-là.

FONTANES, qui voulait aussi conter son histoire.

N'est-ce pas la Chanterie qui passe là-bas? Vous savez, j'imagine, le mot d'un Anglais. Cet hiver, lord O'They vint à Paris par distrac-

tion; sa première visite fut pour l'Opéra, sa dernière pour l'église Saint-Eustache. A l'Opéra, il s'était amouraché d'une fille des chœurs, qui s'appelait la Chanterie; c'est une beauté si pure et si ingénue, que les peintres la prennent pour modèle dans leurs peintures sacrées. Avant de partir pour Londres, l'Anglais, qui avait quelque dévotion, alla s'agenouiller devant une vierge adorable de cette église. C'était l'image fidèle de la Chanterie.—Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup en levant les yeux. Et il s'enfuit à toutes jambes.

SOPHIE ARNOULT, jetant un regard malin à Fontanes comme pour lui dire : Je vous en ferai voir bien d'autres.

On danse déjà; est-ce que vous n'allez pas faire un entrechat?

DORAT.

C'est bon pour vous, qui pouvez faire un faux pas avec tant d'éclat.

SOPHIE ARNOULT, s'en allant.

Eh! mon Dieu! la vie n'est-elle pas un faux pas continuel?

(Un bruit d'éclats de rire dans un groupe voisin.)

DORAT, souriant.

C'est cet histrion de Dugazon qui vient de passer près de M. de Cazes, le maître des requêtes.

FONTANES.

Il n'y a pas de quoi rire si haut, ce me semble? Que se disent-ils donc?

DORAT.

M. de Cazes joue le rôle du Commandeur dans *le Festin de Pierre;* mais Dugazon lui dit à chaque rencontre une phrase très plaisante pour ceux qui savent le mot de l'énigme : *Eh bien! monsieur de Cazes, voulez-vous jouer une petite parade avec moi?* Tenez, voilà M. de Cazes qui passe; voyez sa mine piteuse. Par ma foi! il traîne encore sa vieille sempiternelle. Cette histoire est plaisante, en vérité; je veux vous la raconter en historiographe plutôt.

FONTANES.

A votre gré; vous racontez bien de toutes les façons. Je vous écoute comme j'écouterais la Dugazon elle-même.

DORAT.

Pour l'écolier qui entre dans le monde en sortant du collége, la première chambrière venue n'est rien moins que la déesse d'Ama-

thonte. Après la chambrière, c'est quelque douairière qui, désormais abandonnée des amans, met tant de bonne volonté avec l'amour, qu'elle parvient à remporter une dernière victoire aux dépens d'un échappé de collége, qui, tout ébloui par ce feu d'artifice, se croit ingénument en bonne fortune. M. de Cazes, depuis maître des requêtes, avait traversé ces deux épreuves galantes. La douairière, pour lui, c'était Mme Chalut, mariée depuis plus de vingt ans à un bonhomme de fermier-général qui n'y voyait que du feu. Marmontel fut son amant en titre; mais le poète, une fois marié à sa jeune Sulamite, avait abandonné la partie. La vieille Ariane, furieuse, ne s'était apaisée que sur le cœur du maître des requêtes. Mais ce nouvel amour ne dura que l'espace d'un matin, comme les roses de Malherbe. La faute en fut à Mme Dugazon, qui enjolait tout le monde à la Comédie-Italienne. M. de Cazes en devint fou au premier coup d'œil. Mais Mme Dugazon n'était pas Mme Dugazon sans M. Dugazon, qui voulait compter pour quelque chose, à l'encontre de bien des maris du jour. Le comédien était donc jaloux comme un beau diable. Comment aborder Mme Dugazon? L'amour donne de l'esprit aux sots; M. de Cazes, qui est du nombre, eut recours à un stratagème ingénieux. La fureur de jouer la comédie bourgeoise est, vous le savez, à l'ordre du jour; naguère on apprenait la musique ou la peinture aux fils de famille, aujourd'hui il n'est pas un de nos agréables qui ne sache jouer la comédie. C'est à peu près toute la science de cette jeunesse folle et licencieuse. Quand on n'a pas de théâtre en règle, on y supplée par des spectacles plus faciles; on joue des proverbes et des parades. Le sieur Dugazon est le héros de la parade; il a de l'esprit et de la gaieté, il se permet des licences incroyables, aussi est-il recherché du plus beau monde. M. de Cazes va trouver Dugazon et lui demande des leçons comme une grace. — Vous serez payé par un enfant prodigue, monsieur Dugazon. — Le comédien se laisse prendre au piége; il donne des leçons avec ardeur, et ne voit pas que l'écolier en donne d'autres à sa femme, le tout à la faveur d'un théâtre bourgeois chez M. de Cazes, où M. Dugazon, sa femme et son écolier, jouent pêle-mêle la comédie. Quelle comédie! Tout allait le mieux du monde. La Dugazon, qui avait déjà bien des brèches au cœur, allait laisser prendre la place par le maître des requêtes, il comptait déjà les heures qui le séparaient de cette belle conquête, mais il comptait sans son hôte, il comptait sans Mme Chalut. Vous comprenez qu'avec ses quarante-sept ans Mme Chalut a le droit d'être opiniâtre et de tenir bon à toute aventure. — Je sais tout, lui dit-elle un soir en pleurant comme une Madeleine; vous

me souriez encore, ingrat! Quoi, sous l'enjouement et les graces de l'innocence, cacher l'ame d'un monstre horrible qui va déchirer mon cœur à belles dents! Point de mensonges, point de sourires; ah! cruel, vous reviendrez d'un tel égarement, mais il sera trop tard, je serai morte, par la grace de Dieu. » Le volage s'était attendri jusqu'aux larmes. « Dieu soit béni, tout n'est pas perdu! voilà des larmes précieuses qui sont d'un bon augure. Je vous pardonne, méchant, mais donnez-moi une lettre de la Dugazon, ou je me jette par la fenêtre; tu sais, perfide, que je ne tiens à la vie que par toi. » Vous voyez bien par là que la dame n'avait pas oublié les belles phrases de Marmontel. Le maître des requêtes y vit de la vraie passion; il n'eut pas la force de résister, il se jeta aux genoux de la délaissée, il confessa de jolis péchés, mais il se garda bien de confier une lettre. La terrible maîtresse s'en passera; grace à la confession de l'innocent maître des requêtes, elle sait que les amans se donnent des billets doux tout en jouant la comédie; elle ne perd pas de temps, elle écrit une longue lettre à Dugazon pour l'avertir charitablement du succès de sa femme. Afin qu'il n'en puisse douter, elle lui apprend qu'une des jolies ruses des amans pour s'écrire est de choisir des proverbes où il y a des billets doux à échanger. Voilà le pauvre Dugazon qui n'a plus ni faim ni sommeil; il n'éclate pas pourtant, il attend avec patience qu'il se joue chez M. de Cazes un proverbe à billets doux. C'était le lendemain de la terrible lettre anonyme; M. de Cazes remet avec ardeur le billet, Mme Dugazon le reçoit avec une feinte insouciance; elle récite avec beaucoup de dédain le billet de la comédie, elle lit avec son ame le billet de son amant; elle en déchire un peu pour l'honneur de Dugazon; mais, tout en pirouettant avec sa grace infinie, elle glisse l'épître amoureuse dans son corsage. Le mari ne fait semblant de rien, il joue le *mari* mieux que jamais, sans perdre cependant sa femme de vue. La nuit, elle s'endort du sommeil des infidèles, qui n'est pas le plus mauvais sommeil, mais elle est au dernier beau rêve. Dugazon se lève à la sourdine; à la lueur d'une lampe de nuit il fouille dans toutes les poches de l'infidèle; vaines recherches! Enfin, il s'avise, par pressentiment à coup sûr, de soulever l'oreiller; le billet se trouvait là. Je me garde bien de recommander cette jolie cachette aux maris pour éviter des tragédies sans nombre. Le billet débutait par ceci : « Merci, ma petite gazelle; ton portrait m'a ravi au possible; en attendant l'original, je l'ai mis sur mon cœur. » Cette fois, le jaloux ne se possède plus, il jette tout d'un coup l'infidèle hors du lit et la traite *du haut en bas*, comme

il l'a dit lui-même. Cependant, le croiriez-vous, celle-ci joue l'innocente avec tant d'entraînement, elle répand de si belles larmes, elle s'évanouit avec tant d'à-propos, que le pauvre Dugazon finit par ne pas savoir à quoi s'en tenir. — Sais-tu, méchant, pourquoi j'ai cette lettre? je n'en sais rien moi-même; M. de Cazes a des maîtresses sans nombre, ce billet était sans doute destiné à l'une d'elles, que sais-je! Et moi, curieuse comme toutes les femmes, monsieur, moi j'ai voulu savoir comment il tournait une lettre galante. Vous êtes plus avancé que moi, méchant. — Mais, madame, on a bien ses raisons pour cacher des billets doux sous son oreiller. — Oh! mon Dieu, c'est par mégarde; une autre fois, je les cacherai dans ma pantoufle, ils seront mieux placés. — Enfin, le mari et la femme passèrent la nuit sur ce chapitre épineux; la Dugazon cacha si bien son jeu, qu'à six heures du matin le pauvre diable ne savait plus que penser. Il devait aller vers onze heures chez M. de Cazes à la répétition d'une parade. — Voyons, dit-il tout d'un coup, je vais à la répétition chez M. de Cazes. — Il est trop matin, M. de Cazes... — Il jouera son rôle dans son lit. — Dugazon court à l'hôtel du maître des requêtes; il va droit à sa chambre, et le trouve à peine éveillé. Comme on avait coutume de lui obéir dans l'hôtel, il envoie le valet-de-chambre chez un libraire de la rue Saint-Jacques chercher une vieille parade de Fuselier. Le valet sorti, Dugazon vient vers le lit un pistolet à la main : — Tu es un lâche! s'écrie-t-il tout furieux. M. de Cazes se soulève avec effroi. — Ce n'est pas une parade, mais une tragédie! reprend Dugazon. Tu comprends, n'est-ce pas? Tu comprends que c'est un mari outragé... Où est ce portrait que tu as mis sur ton cœur en attendant l'original? — Le robin n'a qu'un rôle muet à jouer; il se lève donc en silence, il va droit à son secrétaire, la tête inclinée sous le pistolet; il y prend une liasse de lettres et une jolie miniature : — Voilà, dit-il pâle comme la mort. Dugazon reconnaît sa femme : — C'est elle, hélas! — Il jette M. de Cazes à ses pieds, il l'oblige à s'agenouiller; toujours avec l'éloquence muette du pistolet, il lui donne vingt coups de bâton et lui dit, en le reconduisant au secrétaire : Il me faut un certificat de tout ceci, afin que vous n'en puissiez disconvenir. Écrivez donc sous ma dictée :

« Je me repens d'avoir cherché à déshonorer la couche de M. Dugazon; je me suis soumis à la pénitence que je méritais, et pour témoignage de ma résipiscence, j'ai signé le présent de ma main.

« DE CAZES,
« Maître des requêtes. »

Là-dessus, Dugazon ordonne à M. de Cazes de se recoucher; pour lui, il gagne la porte, la ferme à double tour, et descend l'escalier quatre à quatre. Une fois que le pistolet n'est plus là, le robin se précipite de son lit, ouvre la fenêtre, et crie : — Au voleur ! à l'assassin ! Jasmin, L'Épine, Lafleur, arrêtez ce coquin de Dugazon, ce traître qui vient de me mettre le pistolet sur la gorge; qu'on le conduise en prison, qu'il soit roué. — Dugazon, à peine dans la cour, l'entend crier ainsi. Deux laquais arrivent, ayant à leur suite une servante et un marmiton; mais Dugazon ne perd pas la tête : il se retourne paisiblement vers M. de Cazes et lui répond : A merveille ! monsieur de Cazes, à merveille ! Bien joué ! la fureur est dans vos yeux, la rage dans votre bouche; vous rendez la passion divinement. — Le traître ! reprend M. de Cazes; mais tombez donc sur lui à coups de bâton. — Quelle vérité ! quel naturel ! c'est à s'y méprendre. Vos domestiques eux-mêmes y seraient pris, s'ils n'étaient trop bien accoutumés à nous voir jouer ensemble nos petites farces. N'est-ce pas, L'Épine, que votre maître est un franc comédien ? — L'Épine éclatait de rire. — Coquin ! lui cria M. de Cazes; si tu ne tombes sur ce traître, je te chasse à l'instant. — Le valet riait plus fort. — M. de Cazes était dans la colère la plus violente; il agitait les bras, il grinçait les dents, il jetait feu et flammes. — En vérité, dit Jasmin, monseigneur a joliment l'air d'être de mauvaise humeur. — Bien joué, bien joué ! répéta Dugazon; mais en voilà assez, vous êtes en chemise, vous allez vous enrhumer. — Grace à ce persiflage, le comédien s'éloigna sans coup férir. Les valets croyaient si bien assister à une scène de comédie, qu'une heure après, quand M. de Cazes les voulut mettre à la porte, ils se mirent à rire et refusèrent de s'en aller.

Mme Chalut, vous le pensez bien, refit un bail avec le pauvre amant qui venait d'être battu et persiflé comme un mari. Vous avez vu comme la vénérable dame se pavane encore avec son amoureux; mais elle aura beau faire, elle sera bientôt à fin de bail.

Depuis ce jour fameux, Dugazon veille Mme Dugazon d'un peu plus près; mais, comme dit un vieux proverbe, entre un mari et une femme, il y a toujours de la place pour un amant. Me voilà au bout de cette histoire; j'en ai trop dit pour vous faire comprendre ce qu'il y a de plaisant dans la phrase de Dugazon : *Voulez-vous jouer une petite parade ?*

FONTANES.

A merveille ! mais n'est-ce pas M. le marquis de Bièvres qui vient vers nous ?

DORAT, s'inclinant vers le nouveau venu.

Oui, en vérité.

M. DE BIÈVRES.

Savez-vous, mon cher Dorat, que vous pincez joliment de *la harpe?* Il est au lit depuis deux jours; quel *fat alité!*

DORAT.

Vous trouvez? j'en suis bien aise. Mais dites-moi donc un mot de Mlle Raucourt, de votre belle Amarante?

M. DE BIÈVRES.

Je ne dis plus la belle Amarante, mais l'ingrate *à ma rente.* Après avoir éclaboussé Paris, elle a fait un pas de deux, et, à l'heure qu'il est, vous pourriez la reconnaître à *Spa.* La belle fille et la belle femme! Elle est partie sans mot dire, mais non sans *maux* faire, avec les honneurs de la guerre, dans l'équipage à six rosses du banquier Achille Leroux, qui a toujours l'air d'*Achille à Syros.* Elle avait un système de ruine qui valait bien le système de Law; elle éparpillait le mieux du monde 100,000 écus bon an mal an; mais tant va la cruche à l'eau... Mlle Raucourt fut bien l'image de l'inconstance des destinées. En quelques jours, à son début, elle fit les délices de tout Paris; mais elle fit si bien aussi qu'elle parvint à scandaliser la ville et la province en moins d'une année. Jamais idole ne fut encensée avec plus d'ivresse, mais jamais idole ne fut sitôt brisée. Enfin elle a mérité le double myrte que la flatterie mêla aux lauriers du héros qui vainquit Rome et Pompée; c'est toujours autant, sans parler des 12,000 livres de rentes dont j'ai payé le premier trimestre.

DORAT.

Si tous les bienheureux qu'elle a faits payaient un trimestre, elle pourrait vivre assez vieille; cela soit dit sans vous faire tort.

M. DE BIÈVRES.

Ni de travers; au revoir, Dorat, je file à la toile d'araignée, je vais rejoindre la Guimard. Vous savez qu'elle vient d'échapper à une mort providentielle : le ciel de son lit s'est détaché l'autre nuit avec fracas. *Juste ciel!* s'écrient les dévots.

FONTANES.

Je l'ai donc vu, cet homme qui joue sur les mots... comme un médecin, dirait-il. C'est à faire pitié. Pour cet homme, le cœur,

l'ame, l'esprit, ne sont que machines à calembourg. Il en fait sur tout le monde et sur toutes les choses, depuis le ciel jusqu'à la terre. Je suis bien sûr qu'en voyant fleurir une rose, couler une fontaine, sourire une belle femme, le coucher du soleil, les magnificences de l'orage, la colère de la mer, il poursuit son calembourg avec passion.

DORAT.

C'est une folie qui ne fait de mal qu'à la langue.

FONTANES.

Mais c'est pourtant un homme d'esprit; on a comparé la comédie du *Séducteur* au *Méchant* de Gresset.

BEAUMARCHAIS tendant la main à Dorat.

Eh bien! mon cher mousquetaire, que dites-vous de spirituel?

DORAT.

Rien; mais vous?

BEAUMARCHAIS.

Ne parliez-vous pas du marquis de Bièvres que je viens de rencontrer à deux pas?

DORAT.

Mon jeune ami, M. de Fontanes, comparait presque *le Séducteur* du marquis au *Méchant* de Gresset.

BEAUMARCHAIS.

Pour parler la même langue que M. de Bièvres, on peut dire que *le Séducteur* est aussi loin du *Méchant* que du *bon*.

(En même temps que son esprit, Beaumarchais faisait briller son célèbre diamant.)

DORAT.

A propos de ce trait d'esprit, il me souvient d'une certaine lettre qu'on vous attribue. Vous avez aimé outre-mesure la jolie baronne du Marsault; vous n'avez pas aimé en vain; Mme la baronne a jeté son bonnet par dessus les moulins; M. le baron, à la sortie de l'Opéra, a parlé de vous faire subir le châtiment de M. de Cazes; mais vous, en attendant, vous lui avez donné, à valoir, deux coups de canne qui ont du retentissement; et, en fin de compte, vous lui avez écrit cette lettre, qui est un chef-d'œuvre d'esprit impertinent :

« Monsieur le baron, il paraît qu'il ne vous manque plus que d'être content. »

BEAUMARCHAIS.

N'en parlons plus. — A-t-on des nouvelles de Voltaire? Fréron se meurt, n'est-ce pas? On vient de m'apprendre que Rousseau n'avait plus grand temps à vivre. Il est bien fâcheux que ce grand homme ne soit pas mort sans *confessions*. Allons, décidément, le marquis de Bièvres fait école. Est-ce que vous avez vu ce soir ce gros niais prétentieux qui fait des contes moraux à dormir debout? J'attends ici le duc de Chartres. Savez-vous sa dernière aventure? Mais voilà Marmontel qui vient. Adieu. (Beaumarchais s'en va en bâillant.)

FONTANES.

Voilà un homme d'esprit! Quel dommage qu'il ne fasse pas de vers!

DORAT.

Mais il fait d'assez bonnes chansons. Qu'en dites-vous, Bélisaire? (Avec malice.) Il est question de l'esprit de Beaumarchais.

MARMONTEL, s'inclinant.

C'est un esprit de mauvais aloi, c'est une gaieté qui fait grincer les dents. Avec un peu de bonne volonté, on n'aurait pas de peine.... Tenez, j'ai fait une chanson....

DORAT, dans la peur d'entendre la chanson.

Je ne reconnais qu'à Collé le droit de faire des chansons. Collé, à la bonne heure! c'est la muse en goguette. Il y a bien encore Favart et Sedaine, mais c'est tout.

MARMONTEL.

Je vois bien que vous n'étiez pas à mon dernier opéra comique. Et encore ce diable de Grétry n'a pas eu la note heureuse. Après tout, j'aimais mieux la franche gaieté de Panard; je me souviens qu'au temps où, n'ayant pas grand'chose à faire, je rédigeais *le Mercure*, j'avais souvent recours à la muse enjouée du pauvre Panard. J'entrais dans sa mansarde, je le trouvais au lit, admirant La Fontaine ou Rabelais; lui-même était le Rabelais du conte et le La Fontaine de la chanson. — Avez-vous quelque couplet pour *le Mercure?* — Fouillez dans la boîte à perruque. — Cette boîte était le refuge des chiffons où le poète griffonnait ses vers. — Quoi! lui disais-je, encore du vin.

sur vos manuscrits. — Prenez ceux-là, ils ont le cachet du génie. — Le pauvre poète avait pour le vin une affection si tendre et si profonde, qu'il en parlait comme d'un ami; et le verre à la main, en contemplant le dieu de son culte et de ses délices, il se laissait émouvoir au point que les larmes lui en venaient aux yeux. Quand mourut Gallet, je rencontrai Panard fondant en larmes, qui me dit pour toute oraison funèbre : « Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe; ah! monsieur, ils l'ont mis sous une gouttière, lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu une seule goutte d'eau! » Et il pleurait de plus belle. Panard, Gallet et consorts ont passé leur vie au cabaret à dire des bouffonneries, à chanter la vigne et Jeanneton, à médire de Dieu et du diable, le tout avec l'insouciance des enfans plutôt que celle des philosophes. Un soir, je m'arrête en voyant passer un homme ivre sur un brancard, suivi de quatre ivrognes qui chantaient le *Miserere*. — Quoi! c'est vous, monsieur Panard? — Oui, dit-il tristement; il faut bien qu'un honnête homme sache une bonne fois quel vin il a; je n'ai pas le vin très gai, comme vous voyez.

DORAT.

Un autre jour, c'était le vendredi saint, Piron, Panard, Collé (malgré ses grands airs), avaient fait vigile et jeûne au cabaret; ils sortent pour aller à ténèbres; ils vont dans la rue par des zig-zag sans nombre. « Mes amis, dit Panard en se jetant tout attendri dans les bras de Piron, c'est aujourd'hui le jour terrrible, toute la nature est affligée, la terre chancelle sous nos pas, il ne fait pas bon dans les rues. » Ils rentrèrent dans la taverne et n'en sortirent que le jour de Pâques. Cette aventure me rappelle un beau mot de Gallet; c'était encore le vendredi saint; sa femme le surprend à la porte du cabaret, promenant son ivresse de çà de là. — Malheureux! dit la pauvre femme qui avait quelque dévotion, te saouler un pareil jour! — Le chansonnier ivrogne, qui avait le vin et le vers faciles, lui répondit presque aussitôt par ce couplet :

Quand dans la nature en crise
Succombe la divinité,
Ne saurait-on sans surprise
Voir chanceler l'humanité?

FONTANES, souriant.

Panard aura un souvenir dans l'histoire, car c'est lui et non Vadé qui a surnommé Louis XV *le Bien-Aimé*. Ce n'est pas sans raison,

disait-il gaiement plus tard. Il avait un faible pour Louis XV, qui lui fit quelque charité bien entendue. — Louis XV, disait Panard, eût été, avec un peu de bonne volonté, le meilleur chansonnier du XVIIIe siècle. — Et, à l'appui de cela, il citait ce couplet charmant improvisé par le roi un jour qu'on chansonnait à Versailles Adam (notre premier père):

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne;
Ici je vois celles d'autrui
Et ne vois pas la mienne.

MARMONTEL.

Je viens de faire, tout en vous écoutant, l'épitaphe de d'Alembert.

Ce sage à l'amitié...

DORAT, impatienté.

Dieu merci, il faut avoir l'esprit bien malheureux pour faire des épitaphes ici. Allez faire votre épitaphe à l'Académie, à la bonne heure, car c'est presqu'un cimetière; mais au Palais-Royal, où il y a tant de meilleures choses à faire, c'est une profanation de la poésie.

MARMONTEL.

Ah! Dorat, que je vous plains! toujours dans vos frivolités mondaines. Cela ne mène à rien.

DORAT.

C'est mon affaire, je ne veux arriver à rien. Voilà pourquoi ma muse a enfourché un jeune cheval fougueux qui lui casse le cou de temps en temps le plus gentiment du monde. Les esprits plus sérieux qui veulent arriver à tout, prenez-y garde, ô Bélisaire! ceux-là enfourchent un âne raisonnable, qui va toujours sans broncher.

RULHIÈRES, survenant.

Eh bien! poète doré, où est-on avec les cinq maîtresses?

MARMONTEL, avec dépit.

Je vous laisse sur votre cheval fringant. Je vais sur mon âne voir M. de Malesherbes, qui m'a demandé mon avis sur son discours académique. Bonsoir.

RULHIÈRES.

Ce lourd pédant de Marmontel et ce froid pédant de La Harpe ont été dignement punis cette semaine. *Or écoutez, petits et grands.* M. Blin de Sainmore a fait une tragédie qui s'appelle *Orphanis*, M. de La Harpe a dit du mal de la tragédie avec son acharnement habituel, le tout parce que M. Blin de Sainmore a fait un éloge de Racine, qui vaut bien celui de M. de La Harpe. Lundi, M. de La Harpe, bien poudré, enjolivé de son habit de velours noir, de sa veste dorée et de ses manchettes de filet brodé, allait à un dîner de jolies femmes et de beaux esprits. Il se pavanait dans la rue de Richelieu, ayant son valet à sa suite, préparant les bons mots pour le soir. Voilà M. Blin de Sainmore qui vient à sa rencontre. Il se détourne en critique bien appris. Mais le poète tragique persiste à le rencontrer; il l'aborde bientôt, et de quelle façon! par des coups de pied et des coups de poing des plus prosaïques. M. de La Harpe appelle son valet et saisit la garde de son épée; ce que voyant, M. Blin de Sainmore plus irrité le prend par la main et le conduit tout doucement dans le ruisseau. M. de La Harpe veut résister; mais l'autre, d'un seul croc-en-jambe, le renverse dans le ruisseau. Grimm passait à ce moment; La Harpe l'appela, mais Grimm passa outre, en disant qu'il s'en lavait les mains. M. Blin de Sainmore s'en alla paisiblement. Pour le critique, il prit aussi son parti : il fut du dîner, mais comme un poète crotté jusqu'à l'échine et même plus haut. Il raconta ce duel à sa façon, c'est-à-dire qu'on plaignit beaucoup sur son récit ce pauvre M. Blin de Sainmore.

Pour Marmontel, c'est une autre histoire, mais il n'en fut pas moins crotté. Cet historiographe avait remis à neuf le *Venceslas* de Rotrou. Lekain, mécontent avec raison des changemens faits à son rôle, pria Colardeau de l'arranger à son gré. Cela se passa dans le plus profond secret; ainsi, aux répétitions, Lekain lut le rôle arrangé par Marmontel; mais, à la représentation, ce fut le tour de Colardeau. Lekain joua au milieu des applaudissemens. Je vous laisse à juger de la surprise et de l'indignation de Marmontel, surtout lorsque, allant au foyer pour se plaindre de cette perfidie, il fut accablé d'éloges par Lekain, Colardeau et toute la bande.

CHAMFORT, qui a pris le bras de Rulhières pendant que Rulhières racontait l'histoire de Lekain.

Toujours des méchancetés, Rulhières.

RULHIÈRES.

C'est de l'histoire. Ah ça! on me fait passer pour un mauvais caractère; cependant je n'ai fait qu'une méchanceté en ma vie.

CHAMFORT.

Quand finira-t-elle?

DORAT à Rulhières.

Vous auriez bien voulu faire celle-là.

RULHIÈRES d'un air distrait.

Je crois que oui. — Qu'est-ce donc que ce grand monsieur qui penche si bien son front rêveur? n'est-ce pas Bernardin de Saint-Pierre?

CHAMFORT.

Oui, un philosophe vagabond à la façon de Jean-Jacques Rousseau; aujourd'hui Bernardin se promène au Palais-Royal; l'an prochain vous pourrez le rencontrer au Congo; c'est la jeunesse la plus romanesque et la plus inconstante. Il côtoie sans cesse la misère et la fortune; il vit tantôt avec les grands seigneurs, tantôt avec les pauvres diables. A l'heure qu'il est, il songe peut-être que son habit est passablement râpé.

RULHIÈRES.

Vous ne savez pas l'histoire des souliers à boucles d'argent. C'est une histoire d'hier qui vaut bien la peine d'être racontée. Bernardin arrivait de je ne sais où, suivant sa coutume. A son retour, il apprend qu'un vieux cousin qui l'aimait comme son fils, venait de tomber malade. — J'irai le voir demain, dit-il en s'attendrissant. Mais le lendemain, comme le soleil s'était levé radieux, Bernardin alla se promener vers Passy et Auteuil, pour herboriser. — Je ne puis pas perdre une si belle journée, disait-il. Le soir, on vint l'avertir que son vieux cousin allait de pis en pis. — J'irai demain, dit-il en s'attendrissant un peu plus encore que la veille; mais, le lendemain, il pleuvait à verse. — Ma foi, mon cousin attendra un peu; je n'ai ni carrosse, ni parapluie, mes souliers prennent l'eau, je ne puis aller si loin. — Et il se mit paisiblement à étudier les herbes cueillies la veille. Perdu dans cette étude, il oublia de regarder par la fenêtre : le ciel s'était éclairci et le soleil rayonnait; il ne vit que ses herbes

et ses livres jusqu'à la nuit. Le soir, comme il se couchait, le triste messager revint l'avertir que son cousin était à son lit de mort. — Demain j'irai passer auprès de lui toute la matinée. — Prenez garde d'arriver trop tard. — La mort attendra bien un peu. — Le lendemain, Bernardin se lève en pensant à son cousin; il ouvre sa fenêtre; avant de voir le ciel, il regarde ardemment un petit rosier qui avait fleuri depuis la veille, grace à la pluie et au soleil. Il admire le feuillage et la fleur de son cher fraisier, il respire avec délices le léger parfum que le vent lui secoue sous le nez; tout en contemplant ce petit chef-d'œuvre de la nature, il découvre des moucherons sans nombre qui dévorent le suc de la fleur et s'enivrent dans la verdure où tombe un rayon de soleil; c'est tout un monde qui habite ce grain de sable; il va chercher sa loupe, il étudie ce nouveau monde avec tant d'ardeur qu'il oublie encore son cousin. A midi sonnant, le funèbre messager arrive plus pâle et plus morne : — Eh! mon Dieu! mon pauvre cousin? s'écrie le philosophe. — Il est mort! — Bernardin se frappe le front avec désespoir, il pleure comme un enfant, il maudit son insouciance, enfin il est en proie à une grande douleur. Il achève de s'habiller, il descend en silence, il court au logis du défunt. Il trouve une vieille tante qui sanglotte et qui lui reproche son oubli. — Je suis bien coupable, dit Bernardin; par pitié, laissez-moi l'embrasser encore. — Il passe tout effaré dans la chambre du mort. La garde venait de sortir pour chercher un suaire. Bernardin jette les yeux sur le lit, mais son regard tombe à terre sur une paire de souliers à boucles d'argent. Ces souliers, qui sont neufs, l'étonnent et captivent toute sa pensée : — Pour qui diable sont ces souliers-là? dit-il; de beaux souliers, ma foi. Est-ce que mon cousin voulait s'en aller avec? Voilà bien l'idée d'un mort. Après tout, j'ai encore bien plus de chemin à faire que lui. Mon pauvre cousin! — Il s'incline au-dessus du lit, mais sans perdre de vue les souliers. — C'est bien étrange! que la nature humaine est bizarre! — Nous avions le même pied; voyons un peu. — Il se déchausse d'un soulier et glisse furtivement son pied dans un soulier à boucle d'argent : — Cela me chausse à merveille. — A cet instant, il lui vient une hallucination : les rideaux s'agitent, le mort soupire. Bernardin fait un pas en arrière, du pied nouvellement chaussé : — S'il allait me demander ses souliers? — Cette idée l'effraie, un philosophe a bientôt perdu la tête; celui-ci ne sait plus que faire; voilà ce diable de mort et ces diables de souliers qui lui mettent l'ame à l'envers. Il songe à s'en aller, il va reprendre le vieux soulier, mais le soulier neuf tient bon; ses pieds sont dans le

feu. S'il était surpris chaussé de çà chaussé de là? Il n'y a pas de temps à perdre : — Hélas! dit-il, mon pauvre cousin fera bien le reste de la route avec de vieux souliers, le chemin du ciel n'est pas rocailleux. — Et tout en devisant ainsi avec lui-même, il chausse l'autre soulier : — Comme ces souliers me vont bien; cependant les boucles d'argent me donnent du remords... Mon pauvre cousin!... Hélas! il n'est que trop bien mort; il se répand déjà dans cette chambre une odeur de cimetière. — Et là-dessus le philosophe, entendant venir quelqu'un, se hâte de sortir. — Bon voyage, dit-il. Il est bien singulier que j'aie rencontré ces souliers-là.

DORAT.

C'est triste à dire; mais voilà bien l'image de notre mauvaise nature, qui nous fait trébucher à chaque pas en dépit de nous-mêmes.

CHAMFORT.

Surtout avec les souliers d'un mort. Cela me rappelle l'exclamation de Jean-Jacques Rousseau en apprenant la mort de Claude Anet : — Ah! il est mort; je vais mettre son habit.

DORAT, s'arrêtant.

Entendez-vous la *flûte enchantée?* N'est-ce pas, comme cela transporte dans les vallées solitaires? Figurez-vous un joli tableau de Boucher; une bergère sommeille pieds nus, cheveux au vent, contre une haie touffue, à deux pas d'une fontaine; les jolis moutons blancs ruminent sur la prairie; le chien tout enrubanné veille sur le troupeau et en même temps sur la bergère imprudente; le ciel est d'une sérénité divine, cependant çà et là quelques nuages; un silence presque nocturne; à peine si on entend soupirer la brise; avec un peu de bonne volonté on entendrait battre le cœur de la bergère. Mais patience, voilà le tableau qui s'anime, un berger vient du bosquet voisin, ayant à la main un beau panier de fleurs printanières; roses, marguerites, primevères, lilas, rien n'y manque; il y a même une fleur de nouvelle espèce à demi cachée par les autres; cette fleur, qui gâte un peu le bouquet, c'est un billet doux. Le berger s'avance en tapinois, il sourit au chien vigilant, il suspend son panier fleuri à la haie touffue tout contre le bras de la dormeuse, qui ne dort plus, mais qui fait semblant. Elle écoute les yeux fermés; elle entend le vent qui passe dans les roseaux, le murmure de la fontaine,

quoi encore? Vous le devinez, elle entend les roucoulemens du ramier et les soupirs du berger; elle respire un doux parfum de verdure, mais surtout le parfum du panier. O pauvre innocente! prends-garde au vin de l'amour! Le berger s'est avancé d'un pas, sa bouche en a fait deux; ici le chien aboie malgré les caresses du traître, mais il aboie trop tard : le berger est surpris. — Eh bien! ce joueur de flûte qui vient de je ne sais quel pays, mais qui arrivera, sous peu de jours, à une renommée brillante, comprend la poésie pastorale comme Boucher. Ce tableau du *baiser surpris* que tout le monde a vu, il le copie à merveille ou plutôt il le recrée; d'abord c'est le silence du paysage, c'est le sommeil un peu agité de la bergère qui pressent l'orage dans ses rêves. Grace à la flûte, on entend battre son cœur; ensuite on écoute les pas sournois du berger; en même temps la note est toute fleurie; bientôt la brise passe dans la haie avec des accens amoureux, la colombe roucoule, la fontaine murmure, la linotte gazouille, le merle siffle, et le berger soupire; bientôt le bruit d'un baiser se perd dans les aboiemens du chien.

(Mlle Guimard et Sophie Arnoult s'arrêtent devant les promeneurs).

SOPHIE ARNOULT.

Quelle mauvaise comédie jouez-vous donc là?

CHAMFORT.

Nous vous attendions.

MADEMOISELLE GUIMARD.

S'embrassera-t-on au dénouement? Y aura-t-il un mariage? Qui est-ce qui veut de ma main?

RULHIÈRES.

Tout le monde, mais personne. Ah çà! quel miracle de vous voir ensemble? Fragonard, le peintre ordinaire de votre altesse, m'a dit que l'autre semaine vous aviez écrit une lettre d'injures à Sophie.

MADEMOISELLE GUIMARD.

C'est de l'histoire ancienne. En fille d'esprit, Sophie m'a répondu par ma lettre d'injures en ajoutant seulement ces quatre mots : *fait double entre nous;* cela m'a tant amusée, que je suis allée rire avec elle. Cependant elle en avait dit de cruelles sur mon compte. Ainsi,

quand j'ai dansé mon fameux pas de trois avec Vestris et Dauberval, elle a dit presque tout haut : Ne dirait-on pas deux chiens qui se disputent un os?

RULHIÈRES.

On pouvait mieux dire.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Quand j'étais dans les ordres, quand je donnais des coups à l'église avec la crosse de l'évêque d'Orléans, qui avait la feuille des bénéfices, elle disait encore : Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie est si maigre, il vit sur une si bonne feuille! Mais adieu, mes seigneurs, ou plutôt nos seigneurs; je cours rejoindre la pauvre Germancé qui pleure encore de bonne foi sur l'inconstance du marquis de Flamanville. Voilà tantôt six semaines qu'elle pleure. Sais-tu pleurer, toi, Sophie?

SOPHIE ARNOULT.

Je ne sais plus, mais cela revient tout seul; nous finirons par être comme des Madeleines repentantes. Tu sais que les bateliers tournent le dos au rivage où ils veulent aborder. — Qu'est-ce que j'entends?

Le comte d'Artois et le duc de Chartres venaient d'arriver; nos promeneurs se dispersèrent bon gré mal gré; c'était l'heure où les danses s'animaient; la nuit était profonde, pas une étoile au ciel, pas une lumière dans le jardin : je vous laisse à penser avec quel laisser-aller on se jetait dans l'entrechat. Les grands seigneurs et les comédiennes étaient à la fin de ce long carnaval de la royauté et de la noblesse, qui avait commencé avec le régent; la vieille folie française agitait toujours ses grelots sonores; l'ivresse du plaisir, de l'esprit, de la profanation, n'avait encore lassé que la royauté; l'ivresse s'était répandue çà et là jusque sur le peuple. L'insouciance pour l'un et l'autre monde était la reine alors; on vivait au jour le jour, sans craindre le lendemain; on jetait aux mauvais vents toute son ame et toute sa vie, avec un sourire par-dessus le marché. Que d'esprit perdu, mais surtout que de temps perdu! Que de cœurs qui s'allumaient là-haut, dans quelque divin amour, et qui s'éteignaient bientôt ici-bas au souffle de Sophie Arnoult ou de Mlle Guimard! Que de nobles poètes qui venaient saintement de leur province pour le culte

de la poésie, et qui tombaient sans force sous le persiflage de Grimm ou de La Harpe! Que de jeunes abbés naïfs, le cœur ouvert à Dieu, l'ame errante dans le ciel, qui oubliaient bientôt de prier Dieu en compagnie de l'abbé de Grécourt ou de l'abbé de Voisenon!

Le 17 juillet 1775, pendant que tant de beaux esprits, tant de grands seigneurs, tant de femmes célèbres représentaient la France dans le jardin du Palais-Royal, un étranger, naturalisé Français par son génie, se promenait seul tristement parmi tous les gais et folâtres promeneurs. Il était vêtu si simplement, ses traits exprimaient tant de bonhomie, que nul ne le remarquait au passage. Il s'arrêta devant les danses du préau tout en murmurant : « Oui, dansez, dansez, ô cigales que vous êtes! » Celui qui parlait ainsi eut un éclat de rire forcé, le rire d'un fou. Il se retourna bientôt en entendant un sanglot profond. « Ah! monsieur de Grimm! je mourrai de faim. Ah! je n'ai pas de génie! » Il vit un jeune homme qui assistait en pleurant à ce spectacle des folies de la France. « Pourquoi pleurez-vous? — Je n'ai que ma douleur, je la garde pour moi seul. »

Le vieillard, vous l'avez deviné, c'était Jean-Jacques Rousseau; le jeune homme, c'était Gilbert.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

PHILOSOPHIE. — *Moral Philosophy*, par G. Combes. — HISTOIRE. — *Italy*, par Spalding. — *Customs and Manners of ancient OEgyptians*, par Wilkinson. — *History of the Reform*, par Waddington. — ETNOGRAPHIE. — *The Zincali of Spain*, par Borrow. — *History of the Duelling*, par le docteur Millingen. — *Ireland*, etc., par M. et Mrs Hall. — *Belgium*, par J. E. Tennent. — ROMANS. — THÉATRES.

La *religion* phrénologique, — on peut bien lui donner ce nom, vu le fanatisme de ses adeptes, — a bien plus d'importance en Angleterre que chez vous; et cela tient, je pense, à ce que le ridicule y a moins de portée, l'esprit railleur un empire moins absolu. Les phrénologues ont trouvé leurs plus redoutables antagonistes dans le clergé; leur prosélytisme acharné a triomphé d'une résistance, après tout, peu intelligente, et pas à pas ils se sont fait, dans la société, une place, des droits, une sorte de légitimité. Le parlement a reçu et reçoit encore tous les jours de nombreuses pétitions où l'assistance de la phrénologie est réclamée pour la solution des questions pénitentiaires : on a cherché à l'appliquer au traitement de la folie. Des journaux spéciaux, comme le *Chamber's Journal*, lui sont consacrés; enfin, lorsque la chaire de logique s'est trouvée vacante à l'université d'Édimbourg, un phrénologue s'est placé au rang des candidats, en se faisant un titre des travaux qu'il avait consacrés à la science nouvelle. Cet écrivain était George Combes, l'auteur du seul ouvrage philosophique dont j'aie aujourd'hui à vous entretenir.

Ses premiers livres, la *Constitution de l'Homme* et les *Principes de Phrénologie*, sont populaires en Écosse, graces aux efforts assidus qu'il n'a cessé

de faire pour répandre sa doctrine, principalement dans les districts manufacturiers. Là, si vous rencontrez un artisan à la conversation élevée, à la physionomie empreinte de bon sens et de sagacité, vous n'avez qu'à le suivre dans son humble demeure. Il y a dix à parier contre un que vous y trouverez les petits volumes de notre infatigable *lecturer*.

Celui qu'il publie aujourd'hui renferme un système complet de morale pratique, basé sur les opinions métaphysiques et physiologiques des phrénologues. Le fond de sa doctrine est ce principe : que toutes nos facultés ont une sphère d'activité légitime, et que le devoir comme le bonheur consiste dans leur intelligente application. Il démontre avec beaucoup de force et de logique, selon moi, la nécessité de cultiver nos facultés intellectuelles, dans le but de nous mettre en état d'agir sans contrarier les lois physiques organiques et morales du monde où nous devons vivre; et après avoir esquissé un système qui comprend à peu près tous les préceptes auxquels la créature doit subordonner ses actions, il les applique isolément à la conduite de chaque homme, successivement envisagé comme individu, comme membre d'une famille, comme faisant partie d'une société, d'une nation, et enfin dans ses rapports avec un être suprême, créateur de tout ce qui est, comme pratiquant une religion. C'est dans ces traités divers qu'il a réparti ses enseignemens moraux.

On ne saurait s'empêcher de signaler de graves défauts dans son œuvre. Quelques-uns tiennent à l'essence même de la constitution intellectuelle de George Combes; d'autres viennent de ses préjugés écossais et d'un manque de renseignemens, très concevable chez un homme dont l'existence est confinée au fond d'une province. Ses qualités littéraires sont à peu près nulles, et il a pour la forme extérieure des productions de la pensée un mépris que je suis tenté d'attribuer à un défaut de culture. Heureusement que, chez lui, ces imperfections relatives sont compensées par des qualités rares, dont la première est une foi sincère dans le progrès humain, la seconde un désir ardent d'y contribuer pour sa part.

Les études historiques ont produit un certain nombre d'ouvrages dont je dois citer les plus importans. L'*Edinburgh Cabinet Library*, déjà riche de plusieurs bons résumés, a publié, il y a quelques jours, trois volumes sur *l'Italie et les Iles Italiennes*, par William Spalding, professeur de rhétorique à l'université d'Édimbourg. Ce travail, partagé en quatre grandes divisions, embrasse l'histoire de l'Italie ancienne. La première commence aux Étrusques et autres prédécesseurs des Romains, pour ne s'arrêter qu'à la décadence de l'empire dont elle nous offre le rapide tableau. Le moyen-âge remplit la seconde et la troisième, consacrées l'une aux temps de désordre et d'anarchie (de l'an 476 à l'an 1000), l'autre à cette brillante époque (1000-1500) où l'on voit la liberté, le commerce, la navigation, grandir au sein des républiques italiennes, et la littérature y semer des monumens éternels sur d'éternelles ruines. Enfin la dernière division nous conduit à l'époque actuelle, histoire de honte et de lente dégradation.

Il est assez remarquable que, dans une œuvre composée par un littérateur de profession, la portion la moins bien faite soit justement celle qui touche de plus près à la littérature. Cela est pourtant ainsi, et (non sans surprise) j'ai constaté la supériorité des chapitres consacrés aux beaux-arts, dont il semblerait tout d'abord que M. Spalding doit être un mauvais juge. Mais le mérite principal du livre est d'avoir réduit en une compilation facilement populaire le résultat de lectures immenses et singulièrement raffinées. Les classiques, leurs premiers scholiastes, leurs érudits commentateurs, n'ont pas seuls été consultés. M. Spalding a écrémé en outre les innombrables travaux de l'Allemagne moderne. Tout cela serait peu de chose, sans la netteté d'esprit qui lui a permis de choisir ses documens et d'en obtenir une série de déductions très précises sur l'état de la société italienne, successivement transformée.

Sir J. Gardener Wilkinson est un des archéologues anglais les plus distingués. La première série de son ouvrage sur les *Mœurs et coutumes des anciens Égyptiens* avait déjà excité l'admiration de nos savans. La seconde, récemment parue, n'est pas moins importante. Elle traite plus spécialement de l'agriculture et de la religion égyptiennes, sujets moins populaires que les détails relatifs à la vie privée des Égyptiens (c'était le sujet des premiers volumes), mais d'un intérêt plus sérieux.

Tout le système agricultural de ce peuple roulait sur les inondations périodiques du Nil, sans lesquelles le pays n'eût été que marais et solitudes, comme les deltas du Niger et du Gange. De là nécessité pour les habitans d'aviser à l'irrigation égale et bien entendue de leur territoire, au moment où il se trouvait envahi et fertilisé par leur grand fleuve. De là aussi l'impérieux besoin d'assigner aux propriétés des limites assez stables pour braver l'effort des flots. La géométrie naquit bien vite de cette double nécessité. L'astronomie, la météorologie, devinrent avec la même promptitude des sciences pratiques, parce qu'elles se rattachaient de près à cette grande question de l'inondation qui chaque année tenait en suspens les destinées de tout le peuple. Un système de cultures alternées était sorti de cet état de choses; et lorsqu'il y a une centaine d'années, les agronomes anglais crurent, en proclamant une théorie analogue, annoncer au monde une découverte immense de l'humaine sagesse, ils ne faisaient que revenir à une tradition contemporaine des Pharaons. Au reste, il est merveilleux de voir combien coûte de siècles la découverte la plus simple. Les Égyptiens n'avaient d'autre méthode pour séparer les grains de l'épi, que de le faire fouler sous les pieds de leur bétail. C'est ainsi (malgré les pertes énormes dont une telle méthode est la source), c'est ainsi qu'a fait toute l'antiquité; c'est ainsi que cela se pratique encore en Orient. Le fléau, cet instrument grossier, doit donc compter pour un effort d'invention tout-à-fait remarquable; on sait cependant qu'il laisse beaucoup à désirer comme perfection de résultats. Les cultivateurs asiatiques ne s'en servirent d'ailleurs jamais, car il leur eût imposé une trop grande fatigue musculaire. Quant aux machines qui ont perfectionné le travail dont nous parlons, elles datent à peine de quelques années, elles sont nos contemporaines. A combien de tristes idées n'est-on

pas conduit lorsqu'on voit le progrès suivre si lentement sa route, en pareille matière, si simple et si pratique?

Sir Gardener Wilkinson ne se borne pas, dans ses recherches, à explorer le passé. Il a visité les lieux dont il parle, et son expérience personnelle lui sert à critiquer des documens souvent erronés. C'est ainsi, par exemple, qu'il fait justice des idées si répandues sur les dangers d'un voyage dans le désert. Nous trouvons à la suite d'une description géologique :

« Par ce qui vient d'être dit, on a pu voir que les oasis ne sont pas des quartiers de sol fertile dont serait semée une plaine sablonneuse, mais de simples affaissemens du terrain qui, dégageant la couche supérieure des fragmens calcaires dont elle est obstruée, permettent à l'eau de se faire jour. Le désert n'est pas non plus cette effroyable accumulation de sable que l'on suppose avoir englouti un pays autrefois fertile, et où le voyageur, réduit, pour toutes traces, à quelques rares oasis, court risque de périr comme l'armée du roi Cambyse. Cependant voilà des notions bien antiques et qui se sont perpétuées depuis Hérodote jusqu'au voyageur qui, de nos jours, limite à la vallée du Nil ses timides excursions. A en croire Strabon, il faudrait même une assez bonne dose de courage pour visiter la place où Memphis s'éleva; car on risquerait d'être emporté par les redoutables tourbillons qu'il décrit en termes si emphatiques.

« Mais Strabon, comme tant d'autres voyageurs, voulait avoir couru des dangers. Les anciens, d'ailleurs, s'alarmaient volontiers des moindres phénomènes de la nature. C'est de leurs terreurs que date celle qu'inspire encore aujourd'hui le simoun. En réalité, le simoun est un vent fort incommode. Les caravanes, si elles s'obstinent à marcher au milieu des tourbillons de poussière qu'il soulève, peuvent s'exposer à perdre leur route, et par conséquent à périr dans un pays où l'eau manque absolument. C'est là tout. Il est parfaitement faux que, par lui-même, le simoun ait jamais tué personne, ainsi qu'on a voulu le faire accroire. J'en parle par expérience, après avoir été plusieurs fois exposé à ses plus violens ouragans, dans les plus arides parties du désert; et je puis dire que les livres ont prodigieusement exagéré ses inconvéniens, qui n'avaient cependant pas besoin de l'être. »

Notre écrivain justifie dans un autre passage le culte égyptien de toutes les monstruosités qu'on lui a prêtées. Il établit fort bien à ce sujet que les divinités égyptiennes n'avaient pas, comme celles de la Grèce ou de Rome, une existence en quelque sorte positive et individuelle. C'étaient autant d'emblèmes extérieurs, destinés à rappeler des dogmes purement métaphysiques; lorsque le peuple ignorant leur portait un culte direct et n'allant pas au-delà de ces emblèmes, il commettait une erreur grossière sur laquelle devaient renchérir encore les étrangers admis à d'imparfaites initiations. Ceux-ci allaient en effet jusqu'à prendre à la lettre certaines cérémonies énigmatiques, dont ils traduisaient en réalités obscènes les rites purement spéculatifs, faussant alors le but des institutions religieuses et les avilissant jusqu'au ridicule.

C'est aussi de la perversion de quelques allégories sacrées mal interprétées

par les Romains et les Grecs, qu'est venue cette croyance si défavorable pour les prêtres de Memphis, à qui l'on reprochait les infamies les plus révoltantes, commises, disait-on, à l'ombre des autels. Cette fausse opinion s'accrédita surtout à Rome, où les adorateurs d'Osiris importèrent les plus abominables excès. Doit-on les accuser néanmoins d'avoir volontairement falsifié les cérémonies de ce culte? Je ne le crois pas. Mais ils l'avaient recueilli, déjà corrompu, dans Alexandrie, ville aussi grecque qu'égyptienne. Et comment s'y était-il si fortement altéré? Je viens de le dire : par suite de l'inintelligence des initiés étrangers. Il n'est pas prouvé, en effet, que les Égyptiens aient jamais pratiqué les cérémonies qui leur ont été tant reprochées. Si quelques-uns de leurs rites avaient une forme extérieure digne de réprobation, ils le devaient à l'habitude où l'on était en Égypte de figurer par des emblèmes quelquefois trop directs les idées abstraites auxquelles on prétendait rendre hommage. Ainsi le principe générateur de la nature avait chez eux pour symbole les organes de la génération humaine. Les Égyptiens versés dans la connaissance de leur religion ne s'y trompaient pas. Moins subtils, les Grecs et les Romains ne remontaient pas au principe immatériel, et acceptaient l'image physique avec toutes les conséquences du culte qui lui était rendu. Ils adoraient l'agent et non la cause. De là, toutes ces scènes révoltantes qui dégradaient la religion et corrompaient l'intelligence humaine, d'autant plus déplorables qu'il est dans la nature des hommes de pousser à bout les excès qu'ils croient sanctionnés par la divinité.

L'*Histoire de la Réforme sur le Continent,* par G. Waddington, doyen de Durham, est un ouvrage d'un ordre bien moins philosophique et bien moins élevé que celui dont je viens de vous parler. Le respectable doyen s'est fait, à trop d'égards, l'avocat de Martin Luther, dont la vie, comme vous le savez, a été bien des fois écrite. Ce n'était guère la peine de recommencer sur nouveaux frais, et dans des vues parfaitement étroites, cette tâche qui demande avant tout la plus haute impartialité.

M. Waddington s'est préoccupé avant tout d'une idée : c'est d'établir un parallèle exact de tout point entre Luther et John Wesley; tous deux commençant par vouloir ramener à l'interprétation littérale des préceptes les églises dont ils faisaient partie; fidèles aux doctrines et seulement ennemis de la pratique; tous deux à regret poussés vers la révolte; tous deux ennemis ardens de quiconque semble vouloir les dépasser dans les chemins périlleux de la réforme; Luther combattant Zwingli, comme Wesley, Whitfield; tous deux enfin, arrivés aux derniers jours de leur tumultueuse carrière, jetant de longs regards de regret vers le passé, vers l'église dont ils s'étaient séparés avec tant de violence et dont il leur répugnait de se sentir exclus. On peut ajouter à cette comparaison l'extravagante crédulité de l'un et de l'autre relativement à l'action immédiate des êtres surnaturels; les *Tisch-Reden* du premier, le *Journal* du second renfermant assez d'histoires de sorciers, de revenans pour défrayer une démonologie complète.

En n'accordant qu'une estime assez médiocre à la nouvelle *Histoire de la*

Réforme, il serait injuste de ne pas reconnaître que l'une des phases de la vie de Luther y est présentée sous un jour assez nouveau et qui me semble vrai. Je veux parler de ce qu'on appelle la controverse avec les Sacramentaires. M. Waddington n'a pu méconnaître le rôle odieux que Luther joua dans cette circonstance, et il n'a point hésité à le flétrir. Il le montre ardent à poursuivre Zwingli, OEcolampade et leurs disciples; les dénonçant aux persécutions des puissans de la terre, et affectant de les confondre avec les anabaptistes, afin d'attirer sur eux l'animadversion de l'aristocratie germanique. Des lettres que cite le doyen de Durham, plusieurs font foi de cette vérité si méconnue de nos jours, que Luther voulait avant tout empêcher l'intervention de la démocratie dans le mouvement religieux qu'il avait soulevé. A plusieurs reprises, on l'entend se plaindre que les Suisses aient « popularisé la réforme. »

M. Waddington prouve en outre que Luther (et non Mélanchton) imagina de soumettre à la décision d'un tribunal catholique les contestations des réformes dissidentes. Il est assez curieux de lire la lettre adressée à Brentz (29 août 1529), où il exprime le désir que : « quelques honnêtes papistes soient présens à la conférence afin de témoigner plus tard contre ces futurs Thrasons, ces matamores de sainteté. »

Témoin de ces dissensions, Érasme avait quelque raison de croire anéantie l'œuvre du réformateur, et de prédire le retour des protestans au catholicisme. Les trois dernières années de la vie de Luther furent employées à combattre les novateurs, et il y eut chez lui un mouvement vers l'unité religieuse, dont on n'a point assez fait valoir l'importance.

En bon protestant, M. Waddington s'indigne de ces variations; il reproche à l'égoïsme orgueilleux de Luther d'avoir arrêté le développement de la réforme, et d'avoir privé le monde d'une partie des bienfaits qu'il aurait pu lui devoir. L'union des réformés, telle que Zwingli et Bucer la proposaient, aurait amené, ou la reconstitution intérieure de l'église romaine, ou sa ruine complète. Parmi les protestans, il en était un grand nombre qui eussent volontiers reconnu la primauté sinon la suprématie du saint-siége; beaucoup de leurs antagonistes ne demandaient pas mieux que de voir restreindre les pouvoirs du Vatican. La paix était donc possible; la chrétienté la souhaitait en général, mais la violence des controversistes y opposa des obstacles insurmontables; les reproches de leurs successeurs, à cette occasion, pourront sembler significatifs aujourd'hui que le protestantisme anglais s'alarme sérieusement des progrès du papisme dans le Royaume-Uni.

Puisque nous en sommes à parler des sectes religieuses, connaissez-vous les Mormonites? Avez-vous lu leur évangile, le *Livre de Mormon*, imprimé à Liverpool sur la seconde édition américaine? Non, sans doute. La religion nouvelle, prêchant la tempérance et le renoncement aux biens de ce monde, n'aura point encore trouvé d'échos parmi vous. En revanche, nos districts manufacturiers en sont déjà infestés; un certain nombre d'émigrans ont quitté le pays de Galles pour se rendre dans l'Illinois, où les Mormonites ont, en dix années, fondé trois villes. Leur capitale s'appelle Nauvoo; de nombreux mis-

sionnaires parcourent nos comtés industriels, et dirigent vers les rives du Mississipi les naïfs catéchumènes dont ils ont, au préalable, vidé les poches. Un journal, l'*Étoile Millenaire*, s'imprime chaque semaine à Manchester, et sert d'organe aux agens de cette secte dont les doctrines religieuses se rapprochent, à beaucoup d'égards, de celles des anabaptistes.

Le prophète des Mormonites se nomme Smith. Dans l'origine, il exploitait une autre branche de la crédulité humaine; c'était un de ces chercheurs de trésors que l'on rencontre si fréquemment dans les provinces américaines, et qui prétendent, à l'aide de certains sortiléges, retrouver les sommes d'argent enfouies par les boucaniers ou par les personnes que les troubles révolutionnaires forçaient naguère à fuir leurs habitations. Ses succès dans ce métier à part donnèrent une haute idée de sa capacité à deux intrigans subalternes nommés Sidney Reydon et Olivier Cowderey, aux mains desquels venait de tomber un manuscrit assez bizarre, espèce de roman religieux composé par un ministre américain, Salomon Spaulding.

Ce dernier personnage, ruiné par de fausses spéculations, et voyant en 1809 l'attention publique éveillée par la découverte de certaines ruines qui semblaient attester l'existence en Amérique d'une ancienne civilisation complètement inconnue, voulut profiter de cette circonstance pour rétablir sa fortune. Il mit en œuvre, dans ce but, une théorie déjà populaire et qui fait descendre des juifs la race aborigène des États-Unis. C'est une croyance qui compte encore un certain nombre de partisans chez les écrivains transatlantiques. Ainsi fut composé, sous le titre de « *Manuscrit trouvé* », le livre qui devait servir de bible à une religion.

Dès le principe, Smith et ses deux acolytes, qui s'étaient procuré le manuscrit de Spaulding, ne conçurent pas le projet audacieux de donner des successeurs à Jésus-Christ. Seulement, ils essayèrent de faire passer leur manuscrit comme authentique, et prétendirent l'avoir copié sur des plaques de métal trouvées enfouies à une grande profondeur sur une colline du comté d'Ontario. Mais peu à peu leur mensonge grossit : ils parlèrent des visions qui avaient guidé Smith dans ses recherches, des anges qui avaient pris la peine de lui apprendre la langue égyptienne afin qu'il pût traduire les manuscrits, etc., etc.

Enfin, cette traduction parut dans les premiers jours de l'année 1830, et le 6 avril les Mormonites se constituèrent comme « église en Jésus-Christ des Saints du Dernier Jour. » Un imposteur, nommé Matthias, se proclama aussitôt Être suprême, et il acquit en peu de temps un grand nombre de sectateurs ou plutôt de sectatrices. Malheureusement pour lui, la mort d'un de ses adorateurs, mêlée à des circonstances équivoques, le fit comparaître devant la justice comme prévenu d'un crime capital, et là, il se montra si stupide et si lâche, qu'il découragea les plus déterminés fanatiques.

Son église ne périt point pour cela, et dès le mois d'août 1831, les Saints du Dernier Jour s'établirent dans la province du Missouri. Deux ans après leur nombre s'était tellement accru, que les autres habitans de l'état crurent

devoir les expulser. Les nouveaux sectaires prirent les armes. Une guerre civile s'ensuivit, qui a duré près de cinq années. Enfin les Mormonites furent chassés. Plusieurs de leurs chefs actuels, arrêtés sous la prévention de meurtre, parvinrent à s'évader de prison et allèrent retrouver leurs adhérens dans l'Illinois. Parmi eux étaient les plus marquans de ceux qui sont venus en mission dans nos provinces, et entre autres Parley Pratt, l'éditeur actuel de l'*Étoile Millénaire*.

On ne saurait trop s'étonner que, dans un temps comme le nôtre, de pareilles entreprises aient quelque chance de succès; et si quelque chose pouvait ajouter à la surprise que l'on en éprouve, c'est l'absurdité du livre sur lequel tout cet échafaudage repose, mauvais pastiche des textes sacrés tels qu'ils sont traduits en anglais, rempli d'anachronismes incroyables et de fables impossibles à concilier.

Voulez-vous maintenant que je vous signale une de ces publications vraiment curieuses dont les habitudes errantes de la nation anglaise lui assurent le monopole? Ce sont deux volumes édités par le libraire Murray. Le titre vous dira ce qu'ils peuvent renfermer. Il est ainsi rédigé : « *Les Zincali, détails sur les Bohémiens d'Espagne,* avec une collection originale de leurs ballades et de leur poésie, et un dictionnaire de leur langage. »

L'auteur, M. George Borrow, est, ou plutôt a été, un des agens de la société biblique (*British and Foreign Bible Society*). Par un assez singulier hasard, lorsqu'il fut envoyé dans la Péninsule, il se trouvait avoir fait de l'argot bohême une étude toute spéciale, étude d'autant plus complète qu'il l'avait perfectionnée en fréquentant les *gypsies* anglais, les *zigueners* allemands, les *chingani* hongrois et les *zigani* russes. Aussi possédait-il parfaitement le *rommany* (c'est ainsi que se nomme leur dialecte), lorsque, pour la première fois, à Badajoz, en 1836, assis devant la porte d'une auberge, il vit passer deux hommes qu'il reconnut à leurs traits pour des *gitanos* pur sang. Un mot lui suffit pour les arrêter. Ils s'approchèrent de ce frère inconnu, et dès le lendemain un bruit se répandit dans la *gitanería* de Badajoz qu'un Anglais parlant le rommany le plus pur venait d'arriver en Espagne. Dès ce moment la chambre du voyageur ne désemplit pas. Il n'était Zincali si timide ou si mal vêtu qui ne se crût à y être accueilli des droits incontestables. En revanche ils ne traitèrent pas leur frère comme un vil *busno* (un chrétien), comme un *sang blanc*. Ils lui ouvrirent leurs cœurs sans réserve et répondirent à toutes ses questions. Notre biblique agent aurait bien voulu faire tourner au profit de sa mission une si honorable confiance; mais il avait affaire à des gens trop positifs, trop préoccupés de spéculations plus ou moins légitimes, pour prêter l'oreille à ses homélies. Ce n'est pas l'adresse qui lui manquait. Aussi, tout d'abord, il voulut les prendre par le côté le plus accessible de l'humanité, l'amour-propre d'auteur. Après les avoir flattés en leur prouvant que leur jargon, méprisable même à leurs yeux, était pourtant susceptible d'être écrit et conservé, il les priait de l'aider à traduire exactement soit une prière de l'église chrétienne, soit une parabole de l'Évangile, le *Credo,*

par exemple, l'histoire de Lazare ou celle de l'Enfant prodigue. A cela ils se prêtaient volontiers. Chacun fournissait son contingent de synonymes et d'interprétations. Mais là s'arrêtait leur complaisance; et quant à extraire la moindre morale des saints récits, ils n'y songeaient seulement pas, et ils ramenaient aussitôt la conversation sur les sujets de leur choix : *sobre las cosas de Egypto,* comme ils les appelaient eux-mêmes.

A Madrid, M. Borrow trouva quelques femmes mieux disposées à l'écouter, et il organisa des *tertulias* religieuses qui se renouvelaient deux fois la semaine. Mais, à en juger par les portraits qu'il nous fait de ses visiteuses, elles n'ont pas dû profiter beaucoup de ses enseignemens pieux. C'était une sorcière, la Pepa, vivant de bonne aventure et d'escamotage; la Chicharona, sa belle-fille, grasse et joyeuse personne aux manières élégantes, « quoi qu'elle passât, nous dit M. Borrow, pour la plus renommée tueuse (le mot anglais, bien plus énergique, est *she thug*) de tous les faubourgs de Madrid. Pepa, de plus, avait deux filles : l'une d'elles, d'une beauté remarquable, était appelée *la Tuerta,* parce qu'elle était borgne; l'autre, à peine âgée de treize ans, avait aussi son surnom : on l'appelait *la Cadasmi* (*le Scorpion*), à cause de la méchanceté précoce dont elle donnait parfois des preuves.

Il va sans dire que les visites de ces dames ne scandalisaient pas médiocrement le quartier. « Mes voisins, dit M. Borrow, ne comprenaient rien à leurs allées et venues. Ils en demandaient souvent le motif, et mes explications étaient loin de les satisfaire. — Les convertir? prendre soin de leurs ames? Des ames de gitanas? s'écriaient-ils frappés de stupeur... *disparate!* Ce compère-ci est un gueux... un *bribon*. D'ailleurs, c'est un Anglais... Il n'est seulement pas baptisé... Que va-t-il se mêler de conversions? Non, non... il y a d'autres causes à leurs visites. Il fait sans doute de mauvaises *onces,* qu'elles emportent et font circuler... Comme s'il n'y avait pas déjà bien assez de fausse monnaie à Madrid! »

Ces malveillantes interprétations ne décourageaient point notre missionnaire, qui, dans ses diverses excursions sur le sol ibérique, allait de préférence loger dans les *ventas* tenues par les zincali. On se fait aisément une idée de tous les accidens que devaient amener de pareilles tournées. Mais il faut les entendre conter en détail par notre modeste et véridique écrivain.

Ses aventures personnelles ne forment qu'un tiers de l'ouvrage. Elles sont précédées par un *Essai historique* sur les bohêmes, le plus détaillé, le plus complet et le plus intéressant qu'on ait encore écrit. Le second volume est un traité du dialecte rommany et de la poésie des gitanos. S'il est permis d'en juger par cinquante pages d'extraits (texte et traduction en regard), ces poésies ont toute l'originalité qu'on doit attendre de compositions toujours improvisées sur la guitare, par ces bandits à demi sauvages, dans les intervalles paisibles de leur existence vagabonde.

Voici quelques-unes de leurs stances, prises au hasard dans plusieurs chansons :

Me chalo de mi quer,	Je suis sorti de chez moi;
En l'ulicha m'ust a laron.	Ils m'ont mis dans un cachot.
Ampenado de los busnés	— Voilà le chef bohême
Este calo ha senado.	Arrêté par les chrétiens.
Me sicobaron del estaripel,	Ils m'ont tiré de la prison
Me ligueron al libano.	Et m'ont conduit à l'écrivain.
Ampenado de los busnès	— Ce n'est pas le chef bohême
Este calo no ha sinado.	Que les chrétiens ont pris.
Toda la erachi pirando,	Toute la nuit, sans rien dire,
Emposuno, emposuno,	J'ai tourné, tourné, tourné,
Con las acais pincherando,	Guettant avec mes yeux
Para dicar el busno	Pour voir ce chien de chrétien
Que le dinele con el chulo.	Et l'éventrer avec mon couteau.
No hay que liguerele las nuevas	Personne n'ira-t-il dire
A la chabori de min dai	A la fille de mon père
Que en el tristo de vio	Que dans cette triste cellule
Me sinelon nicabando la metope.	On m'a mis en attendant ma mort.
. . . . .	. . . . .
Por la ulicha van beando	Par la rue ils vont vendant
Vasos finos de cristal;	De beaux vases en cristal fin;
Dai merca, mangue uno,	Bonne mère, achètes-en un,
Que lo camelo estrenar.	J'aimerais à le remplir.
No camelo romi	Je n'aime pas une femme
Que camela chinoro;	Qui dorlotte son enfant;
Chalo por las cachimanis	Et m'en vais par les tavernes
Beando el penacoro.	Pour y boire à plein cœur.

Voici qui est plus sentimental :

Si pasaras por la cangri	Si tu passais près de ma tombe
Trin bergis despues de mi mular,	Trois années après ma mort,
Si araqueras por min nas	Et si tu prononçais mon nom,
Respondiera mi cocal.	Mon squelette répondrait.
Si tu te romandinaras	Si tu te remariais
Y io le supiera,	Et que je vinsse à l'apprendre,
Io vesteria todo min trupos	Je couvrirais mes os
De bayeta negra.	D'un linceul noir.

Bon pour un mort; mais le vivant dit autre chose :

La romi que io camelo,	La fillette que j'aime,
Si otro me la camelara,	Si un autre me l'aimait,
Sacarca la chuli	Je prendrais mon couteau
Y la fila le cortara,	Et je lui couperais le sifflet,
O el me la cortara a mi.	Ou il me le couperait.

Je vous donne ainsi, très à la hâte, les impressions que m'a laissées une

première lecture; mais j'espère bien revenir avec plus de détails sur l'ouvrage de M. Borrow, l'un des plus amusans qui se soient depuis long-temps publiés à Londres.

L'*Histoire du Duel*, par le docteur Millingen, doit le jour au succès d'un premier ouvrage publié par le même auteur sous ce titre : *Curiosités de la Médecine pratique*. Mais il s'en faut que la nouvelle compilation vaille la première. L'auteur ne s'est guère donné la peine de récrire, ou même de coordonner ses matériaux, et c'est à peine si, de temps à autre, il hasarde ses opinions sur le duel en général ou sur les particularités de ceux qu'il raconte. En principe, notre docteur, partageant en cela une opinion très répandue, ne pense pas que la loi puisse mettre obstacle aux duels. Je suis d'un avis tout-à-fait opposé. La loi, rigoureusement appliquée, arrêterait les duellistes (et le nombre en est grand) qui ne se soucieraient pas de courir à une mort certaine. Mais une telle législation n'irait à rien moins qu'à substituer l'assassinat au combat singulier, et c'en est assez pour qu'on ne désire pas qu'elle s'établisse. L'état actuel des choses me paraît fort convenable. La mort donnée dans un duel est réputée meurtre; l'envoi d'un défi est puni par les tribunaux civils. Le statut de la reine Victoria est formel à cet égard, et si on l'appliquait aux lords comme à tous les autres citoyens, nous n'aurions rien à réclamer. Mais patience : la réforme de notre pairie sera un jour ou l'autre remise en question, et le procès de lord Cardigan ne sera point un souvenir perdu pour ceux qui la discuteront.

Les historiettes rappelées par le docteur Millingen sont presque toutes trop connues pour me fournir le moindre extrait. J'en excepte cependant celle-ci, qui se rattache aux réformes de l'empereur Joseph II en matière de duel. Informé qu'un de ses officiers en avait souffleté un autre, il les fit arrêter tous les deux. Le lendemain, à la parade, l'empereur parut sur le balcon de son palais, accompagné de l'offensé qu'il embrassa cordialement, ce pendant que le bourreau souffletait l'agresseur qu'on avait conduit sur un échafaud dressé au milieu de la place. Ce dernier fut ensuite enfermé dans une forteresse pour le reste de ses jours.

Les souvenirs personnels du docteur sont parfois consignés dans son livre avec une naïveté singulière. Il rappelle par exemple l'exaspération des officiers français qui, à Bordeaux, en 1815, se rendaient chaque jour sur le quai pour y provoquer les militaires de leur grade appartenant à l'armée anglaise. « Ceux-ci, poursuit le docteur, avaient souvent l'imprudence d'accepter les défis qui leur étaient portés; mais la fortune des armes leur était en général favorable. Leur force de corps et *leur complète ignorance des règles du duel* leur donnaient un avantage marqué. Presque toujours ils fondaient sur leurs adversaires sans se mettre en garde, et, profitant de leur surprise, les jetaient bas. En vain les Français réclamaient-ils contre cette violation des *règles de l'escrime*, qu'ils appelaient un mauvais jeu : nos seconds ne manquaient jamais d'apporter des pistolets et menaçaient sans cérémonie de faire

sauter la cervelle à quiconque se mêlerait d'intervenir. Après quelques épreuves de ce genre, la *furia francese* s'apaisa. »

Puis quelques pages plus bas :

« Un soir, au petit théâtre de la Gaieté, qui était alors sur les allées de Tourny, un conflit terrible s'engagea entre les officiers des deux nations. Les nôtres étaient sans armes, ce qui n'empêcha pas les Français de tirer l'épée. Il fallut bien se défendre, et ce fut en brisant les bancs et les chaises que nos officiers s'en procurèrent les moyens. Par un assez singulier hasard, j'eus le bonheur d'arrêter les suites de cette collision. Entouré, assailli, au sortir du théâtre, par un certain nombre de nos ennemis, je leur répondis avec sang-froid : que, si j'avais offensé quelqu'un d'eux, j'étais prêt à lui en rendre raison ; mais qu'il était absurde de faire d'une guerre nationale un motif d'hostilités privées. J'insistai sur les rapports bienveillans de nos armées respectives pendant toute la guerre de la Péninsule, et rappelai à mes auditeurs combien de fois, réciproquement, nous avions porté secours et assistance aux prisonniers et aux blessés ennemis. Les officiers m'écoutaient avec beaucoup d'attention. Quand j'eus à peu près fini, l'un d'eux vint m'embrasser au nom de tous, reconnaissant qu'ils avaient tort ; et, bon gré mal gré, ils m'entraînèrent dans un hôtel où nous soupâmes ensemble. Le lendemain, il ne restait pas à Bordeaux un seul officier bonapartiste. »

Je laisse à votre amour-propre national le soin de mettre en regard les deux passages que je viens de citer.

Le grand ouvrage de M. et Mistress S. C. Hall sur *l'Irlande*, se continue avec activité. La quatrième livraison a déjà paru, et la beauté des gravures comme l'intérêt du texte semble promettre à cette publication un heureux avenir. Une critique sévère peut cependant reprocher aux deux auteurs de négliger trop la partie sérieuse de leur travail. Cinq voyages en Irlande auraient dû les mettre à même d'offrir à leurs nombreux lecteurs des détails statistiques plus abondans, un plus grand assemblage de documens inédits sur l'état de ce malheureux pays. Jusqu'à présent je n'ai remarqué qu'un seul chapitre véritablement intéressant sous ce rapport, c'est le compte-rendu des progrès de l'association de Totale Abstinence, fondée à Cork, en 1838, par M. Mathew. Ce citoyen recommandable était loin de s'attendre à la rapidité de son succès, et il a dû être tout aussi surpris qu'un autre, en voyant se grouper autour de lui non pas des centaines ou des milliers de prosélytes, mais des millions. Au 10 octobre dernier, la liste des personnes qui ont juré de s'abstenir totalement de l'usage des boissons spiritueuses, comptait deux millions cinq cent trente mille noms. M. Mathew affirmait et pouvait probablement prouver que jusqu'au 22 septembre même année aucun des membres de l'association n'avait été traduit, pour crime ou délit, devant les jurés. M. et Mistress Hall attestent, de leur côté, les heureux résultats de cet élan populaire dirigé vers un but si bien choisi. La dernière fois qu'ils ont parcouru l'Irlande (10 juin au 6 septembre 1840), ils n'ont rencontré que six personnes dont la raison parût troublée par l'abus des liqueurs fortes ; et cela dans les mêmes comtés où deux ans

auparavant ils avaient été témoins de mille scènes d'ivrognerie. Les bateliers de Killarney, renommés par leurs orgies et leur humeur querelleuse, étaient devenus aussi doux que l'eau du lac, à laquelle ils se sont volontairement réduits. Jamais nos voyageurs ne purent leur faire accepter une goutte de whiskey, dont ils avaient fait provision. Il fallut y substituer du café, qui sembla fort agréable à ces braves gens.

Parmi les légendes populaires dont Mistress Hall me paraît avoir fait une ample collection, les plus divertissantes sont celles dont le héros est ce lutin malicieux que Shakspeare paraît avoir emprunté à la verte Erin. Le Pooka (*Puck*) joue niche sur niche aux villageois qui, le soir, la tête un peu dérangée par un coup de trop, s'oublient le long des chemins. Ceux-ci se vengent quelquefois. Du moins, l'histoire suivante semble le prouver. Elle fut racontée à nos voyageurs par un parent du personnage que nous allons y voir figurer.

« Mon cousin Jerry Deasy, commença le narrateur, est celui qui a fait au même le Pooka. Et c'est plus qu'on n'en peut dire d'aucun de nos gens, d'ici à la Grande-Chaussée. Quel courageux garçon cela faisait! Dans les foires, vous n'auriez pas trouvé son pareil pour briser une tête, dompter une fille, ou rompre les reins d'un cheval. La bouteille seule venait à bout de lui. Et, n'était ce malheureux défaut, il raconterait lui-même cette histoire à vos seigneuries. Enfin, tant y a qu'un beau jour, par une nuit noire, il s'en revenait avec un voisin, tous deux un peu entrepris, et se plaignant beaucoup de la longueur du chemin. Je le crois bien... ils allaient toujours d'un côté à l'autre en zigzag sans avancer beaucoup vers Ballyvourney. Aussi mon cousin, — c'était un drôle de corps s'il en fut : « — Ce n'est pas la *longueur* du chemin qui me fatigue, dit-il, c'est sa *largeur*.» Et il s'alla coucher dans un fossé, d'où il ne voulut bouger, quoi que pût dire son compagnon qui, le voyant obstiné, s'en alla devant. Eh bien, votre honneur, vous ne me croirez peut-être pas, mais au moment où il allait s'endormir, il entendit quelque chose comme un hennissement. C'est un cheval, pensa-t-il, et il fit un petit clic, clic, pour l'appeler; le cheval arrive; Jerry monte dessus: — Ah houp! dit-il, mais ce n'était pas nécessaire; le Pooka (c'était lui pour sûr) partit comme l'éclair, et les voilà en haut, en bas des collines, à travers les marais et les rivières, sans compter que, s'il s'offrait un taillis ou un fourré d'épines, le diabolique animal s'y jetait de préférence. Le pauvre Jerry, quoi qu'il fît, ne pouvait l'arrêter, aussi perdit-il bientôt le sentiment de l'existence, et le lendemain il se retrouva brisé, juste à la même place où il avait rencontré cette infernale monture.

« Ma foi, votre honneur, Jerry se tint sur ses gardes, et le premier jour où il alla chez le landlord il ne voulut pas boire, malgré toutes les prières de sa seigneurie. Au retour, à la nuit tombée, lorsqu'il arriva derrière le vieux château, il prétendit que ses jambes ne pouvaient plus le porter, qu'il avait la tête trop lourde pour marcher davantage, et il resta derrière la compagnie. Comme il s'y attendait, le pooka ne manqua pas d'arriver. — Voulez-vous monter, Jerry Deasy? lui dit-il. Je vous conduirai chez vous. — Et irez-vous doucement? demande le cousin. — Tout doux, tout doux, comme le lait qu'on

vient de traire. — C'est bon. — Jerry l'enfourche. Aussitôt, mes amis, notre drôle prend un galop plus rapide que l'éclair sur le Curragh de Kildare. Mais cette fois Jerry était plus fort que lui. Tant que le pooka voulut courir, mon cousin lui enfonça dans les flancs une paire de gros éperons dont il s'était sagement muni, et de son *kippeen* (bâton d'épines), il le frappa sans relâche sur la tête. Aussi le pooka devint doux comme un petit agneau et conduisit le cousin à sa porte.

« N'était-ce pas une jolie chose à un garçon tout jeune d'apprivoiser ainsi un pooka? — Je vous garantis bien que le coquin ne s'est plus retrouvé sur la route de Jerry Deasy, depuis le jour où il fut si bien mené. »

La Belgique, par J. Emerson Tennent, n'est autre chose qu'un pamphlet politique déguisé sous la forme d'une excursion industrielle. L'auteur, whig converti, a dédié à lord Stanley ce livre dont la tendance est de faire ressortir tous les inconvéniens que la révolution de Belgique a eus pour le commerce de ce pays. Appliquant ensuite au nôtre les conséquences de sa démonstration, M. Tennent compare la Belgique à l'Irlande et cherche à prouver qu'une ruine immédiate suivrait la séparation vers laquelle O'Connell menace de pousser ses compatriotes.

Par malheur, les raisonnemens de M. Tennent sont loin de s'accorder avec les faits dont il prétend les étayer. Il établit lui-même que la principale cause de la crise qui menace la Belgique industrielle vient d'un excès de production tout-à-fait irréfléchi, et de la concurrence victorieuse que l'Angleterre et la France ont organisée contre les manufactures belges. La révolution politique est étrangère à ces deux sources de ruine : il ne faut pas un grand effort de logique pour s'en apercevoir.

Il y a du reste des renseignemens assez curieux dans ce voyage écrit avec un certain mérite littéraire. Je ne sais si les manufactures de Seraing et leur ex-propriétaire ont été nulle part mieux *racontés*. Et à ce sujet, M. Tennent examine avec un vrai talent la question si controversée de savoir si la défense d'exporter les machines anglaises a été une mesure nuisible ou favorable à notre commerce. Sa conclusion, appuyée sur des faits nombreux, est contraire à la prohibition absolue. De fait, celle-ci n'a eu pour résultat que l'exportation en Belgique des ouvriers, des capitaux et des instrumens de la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, sauf une légère différence dans le prix de revient, et un fini que, dans un temps donné, la Belgique acquerra sans aucun doute, elle peut jeter le gant à son orgueilleuse et craintive rivale. L'établissement du Phénix, fondé par M. Huytens Kerremans en 1821, devenu en 1836 la propriété d'une société en commandite, et dirigé constamment par des manufacturiers anglais, peut se comparer sans désavantage aux plus riches manufactures anglaises.

Excusez-moi d'être si sérieux aujourd'hui et de donner à l'histoire, aux antiquités, à la statistique, une place que j'aurais volontiers réservée à la fiction; mais, en vérité, il n'y a pas de ma faute. La littérature légère du mois dernier a été défrayée presque entièrement par un ouvrage que Th. Hook a tra-

duit du français. Sous ce titre ambitieux : *Le Théâtre et le Monde en France*, il vous faut en effet reconnaître les *Mémoires* apocryphes de votre comédien Fleury, arrangés au goût anglais. Quant aux romans, ils nous font faute. *Compton Audley*, par lord Lennox, est une des plus fastidieuses productions de l'école fashionable; *Mon Cousin Nicholas*, par Th. Ingoldsby, une pâle imitation de Dickens. Avec beaucoup d'indulgence, peut-être trouverait-on quelque chose à louer dans un roman historique, *Les derniers jours de Marie Stuart;* mais l'auteur a eu le tort de réserver pour son troisième volume et d'entasser autour de son dénouement les seuls élémens de véritable intérêt qu'elle eût rassemblés. Je veux parler des derniers jours du comte d'Essex, sujet tout autrement dramatique et tout autrement neuf que les derniers jours de Marie Stuart, tant et tant de fois racontés. Que vous dirai-je de nos traducteurs? Au lieu de chercher en France les matériaux de leur ingrat travail, ils s'adressent toujours à l'Allemagne. *Cinq-Mars* n'existe pas en anglais. On vient de nous donner un roman danois d'Ingemann (*Waldemar, surnommé le Victorieux*), et une chronique allemande (*Eva von Troth*) de Wilhelm Blumenhagen, sans compter la tragédie de Schiller, *Fiesco*, que l'on traduit, je pense, une fois tous les six mois.

En fait de poésie, on a remarqué un volume intitulé *l'Election*, où se trouvent raillés, dans un style qui rappelle de loin celui de Crabbe, les incidens ordinaires d'une contestation électorale; une petite intrigue amoureuse s'y mêle agréablement et varie quelque peu le sujet. Du reste, rien de saillant, d'inattendu, d'extraordinaire; mais des plaisanteries de bon sens, élégamment exprimées. Il n'en faut pas davantage maintenant pour appeler l'attention de nos critiques.

Les théâtres ont été parfaitement insignifians depuis ma dernière lettre. Covent-Garden, pour pièce de Pâques (*Easter piece*), a donné une imitation de votre opéra comique *Zémire et Azor*, prétexte à magnifiques décorations, mais du reste très ennuyeuse. Hay-Market attend, pour reprendre sérieusement ses représentations, l'arrivée de Power, qui est compromis dans l'aventure du steamer *le Président*. L'Opéra anglais, privé de *Keolanthe* depuis la retraite du chanteur Phillips, a remplacé cet opéra par un mauvais mélodrame intitulé *les Braconniers*. M. Puig, sous le pseudonyme de Flavio, a rempli avec succès le rôle d'Argirio, dans *Tancredi*. La troupe allemande, renforcée par l'arrivée de Staudigl, a fait débuter cet exécutant, très renommé dans son pays, dans le rôle de Sarastro, de *la Flûte enchantée*. Il a été fort bien accueilli. Voilà toutes mes nouvelles dramatiques. Le mois prochain sera plus fécond, il faut l'espérer.

O. N.

BULLETIN.

Dimanche dernier, l'église de Notre-Dame a reçu sous ses voûtes le chef de la dynastie de 1830, venant présenter au baptême son petit-fils. C'est un grave et beau spectacle que ces solennités politiques où la religion et la société se prêtent un mutuel appui. Dans ces grandes circonstances, l'état et le pays, en envoyant au pied des autels tout ce qu'ils ont d'éminent et d'illustre, témoignent qu'ils veulent donner à leurs institutions, à leur avenir, comme une sanction providentielle et divine; de son côté, la religion manifeste aux yeux de tous sa haute intelligence et sa mission supérieure, en ne s'isolant pas des intérêts de l'ordre social et en leur apportant au contraire une consécration éclatante.

Ç'a toujours été le génie du catholicisme de se mêler aux affaires de l'ordre politique. Ceux qui demandent aux représentans et aux ministres de la religion de rester toujours étrangers aux intérêts et aux développemens de la révolution et du gouvernement de 1830, connaissent bien mal le génie de l'église. L'église ne se sent pas faite pour l'isolement, pour la bouderie, mais pour l'action, pour l'influence. Un gouvernement nouveau s'établit, une autre dynastie s'élève, toute une société est en travail pour modifier et affermir son organisation, et l'on voudrait que l'église, sans yeux et sans oreilles, demeurât apathique et impuissante au milieu de ce mouvement général. Pourquoi? Pour rester fidèle à de stériles souvenirs, à un passé qui n'a pas su se défendre et se sauver lui-même. L'église dira avec son divin fondateur : *Laissez les morts ensevelir les morts*. Elle marchera avec son siècle, elle s'occupera des grands intérêts du présent, n'ignorant pas que, lorsqu'on veut durer toujours, il ne faut pas accueillir les révolutions nécessaires avec une mauvaise humeur déraisonnable. Le jour où le comte de Paris a reçu le baptême, Notre-Dame avait paré avec profusion ses murs et ses voûtes de l'emblème des trois couleurs. Le vieil édifice présentait partout aux regards le

drapeau de la société nouvelle; il semblait que, sous les auspices de la religion, les traditions de l'ancienne France et les principes de notre régénération de 89 formaient une indissoluble et féconde alliance. Dans l'intérieur du temple, l'adhésion franche et loyale de l'église à tout ce qui doit affermir le gouvernement de 1830 n'était pas moins sensible. Trois cardinaux et cinq évêques assistaient M. l'archevêque de Paris. La vénérable vieillesse de M. de Latour d'Auvergne contrastait avec la physionomie si jeune encore de M. de Bonald, qui vient de revêtir la pourpre romaine, à peine âgé de quarante ans.

Cette tendance générale que montre le clergé à accepter désormais sans arrière-pensée notre régime constitutionnel est un fait important. C'est un hommage rendu à nos institutions; et ne serait-ce pas au contraire se défier étrangement de leur force que de les croire menacées par cette adhésion? S'imaginer que le clergé va tout envahir, parce qu'il ne se tient plus à l'écart comme dans les premières années qui ont suivi 1830, c'est avoir une bien faible idée de la puissance de notre organisation civile et de nos mœurs politiques. Nous ne saurions partager à ce sujet les alarmes de l'honorable M. Isambert. L'état peut sans crainte se montrer bienveillant et généreux envers l'église, parce qu'il a dans nos lois et dans les rouages de l'administration des moyens toujours sûrs de répression et de surveillance contre les inconvéniens et les excès qui pourraient se produire. Dans un pays où les établissemens religieux ne peuvent posséder un morceau de terre sans le consentement de l'autorité civile, il y a pas à craindre la puissance d'une aristocratie foncière ecclésiastique. Le gouvernement central est bon juge de ce qu'il faut accorder et des limites qu'on ne doit pas franchir. M. Isambert se plaint qu'on ait laissé passer sans répression les protestations des évêques contre le projet de loi sur l'instruction secondaire; mais pourquoi la liberté de la presse n'existerait-elle pas pour les prélats comme pour les autres citoyens? D'ailleurs, indépendamment du droit, cette publicité n'est pas sans avantages. Le gouvernement propose un projet où il offre au clergé les moyens de concourir à l'éducation générale de la jeunesse du pays; quelques évêques, se disant à tort les interprètes de la généralité du clergé, repoussent avec emportement ce bienfait; ils prennent la plume du journaliste, ils se font imprimer dans les supplémens de la *Gazette de France*. L'opinion jugera cette conduite, et peut-être l'a-t-elle déjà fait avec quelque sévérité. Certains prélats, au lieu de correspondre d'une manière directe et privée, soit avec M. le garde-des-sceaux, soit avec M. le ministre de l'instruction publique, ont préféré descendre dans l'arène de la polémique : c'est bien; ils donnent eux-mêmes l'éveil sur leurs prétentions, ils avertissent la société qu'ils ont encore des pensées d'envahissement. Que voulez-vous de mieux? Fiez-vous un peu à la raison publique. Le clergé ne saurait se plaindre aujourd'hui d'être persécuté; il est traité avec respect, avec justice, avec bienveillance. Si quelques-uns de ses membres répondent à ces témoignages de sympathie par des violences et des écarts, ils seront d'autant plus vertement censurés par l'opinion, qui a aussi ses appels comme d'abus.

En général, on ne veut pas assez s'en remettre à l'action des mœurs, aux influences de l'opinion; il y a des esprits qui veulent gouverner tout, jusqu'aux moindres détails, par des lois et des règlemens administratifs. M. Isambert a reproché à M. Martin du Nord d'avoir été entendre M. Lacordaire prêchant en habit de dominicain. Ce savant légiste, dont les intentions sont les plus droites du monde, et dont le caractère est aussi honorable que bienveillant, ne s'est pas aperçu que sans le vouloir il prenait le rôle d'un inquisiteur au petit pied. Ce n'est pas le garde-des-sceaux, ce n'est pas le chef de la justice qui est allé un dimanche à Notre-Dame pour entendre un jeune et célèbre prédicateur, c'est M. Martin du Nord qui tout simplement s'est rendu au sermon; il n'y était pas seul, il s'y est rencontré avec une nombreuse élite des écoles, avec ce que la société, les lettres et la politique comptent de plus éminent. M. Isambert eût-il voulu qu'on eût empêché M. Lacordaire de se promener à Paris et de paraître à Notre-Dame en habit de dominicain, sous prétexte que les dominicains ne sont pas autorisés en France? La persécution eût été ridicule. Voyez-vous la société française se croyant compromise et bouleversée par l'aspect d'une robe de moine? On a été beaucoup plus sage; on a accueilli le nouveau dominicain avec curiosité, avec intérêt; les salons se sont ouverts pour lui, le monde l'a fait causer. Le jeune moine a témoigné l'intention de prêcher, personne n'a eu la pensée d'étouffer sa voix; l'archevêque de Paris lui a permis de monter dans la première chaire de la capitale. Qu'est-il advenu? Après son sermon à Notre-Dame, le père Lacordaire était jugé; on était unanime à déclarer qu'il ne valait pas la peine de se faire dominicain pour apporter au pays qu'on veut sauver un enseignement au fond si peu chrétien, si peu catholique. Tout en reconnaissant les convictions et le talent de l'orateur, on s'étonnait qu'un long séjour dans la capitale du monde chrétien ne lui eût pas inspiré d'autres doctrines et d'autres paroles. Ne vaut-il pas mieux laisser l'opinion prononcer dans son impartialité sur les choses et sur les hommes, que d'exagérer, par des mesures préventives, l'importance de prétentions et de projets qui souvent avortent d'autant plus qu'ils peuvent se produire plus librement?

La discussion du budget marche avec une grande rapidité : la chambre se hâte; elle est impatiente de se séparer. Le budget des affaires étrangères n'a été l'occasion d'aucun nouveau débat sur les affaires d'Orient. Les hommes politiques qui ont surtout qualité pour traiter ces importantes questions, ont pensé avec raison qu'il valait mieux s'abstenir que de tomber dans des redites. Il n'y a pas de faits nouveaux. Le cabinet négocie; il ne sera possible d'apprécier sa conduite que lorsque tout sera consommé. Si une transaction partielle parvient, pour un temps, à pacifier l'Égypte, les révoltes qui éclatent sur plusieurs points de l'empire ottoman réveillent la question d'Orient avec toutes ses complications et ses difficultés. On parle d'une révolte à Diarbekir et vers les sources du Tigre; on dit que dans les montagnes comme dans la plaine la population méconnaît ouvertement l'autorité du sultan. Des sentimens d'indépendance agitent aussi le pays de Dan, la ville de Jérusalem et

la contrée du lac de Génézareth. Depuis long-temps l'Arabie ne se considère plus comme faisant partie de l'empire ottoman; le Kurdistan se remue, et la révolte se propage parmi les populations de Mossul, de Bagdad, d'Orfa, de Van et de Bitlis. Enfin, pour augmenter les embarras de la Porte, plusieurs districts de la Bulgarie viennent de se soulever, et l'on annonce que les Turcs auraient été défaits par les insurgés aux environs de Widdin. Quel parti prendront les ministres du sultan, ou plutôt quel parti prendra l'Europe? Ce n'est pas à coup sûr le sultan réduit à ses seules forces qui peut triompher d'un tel soulèvement; et si la révolte est aussi générale, si elle se répand en effet depuis Bagdad jusqu'à Belgrade, ce ne sera pas trop de l'intervention combinée de l'Europe pour faire rentrer ou maintenir dans le devoir les populations insurgées. Les cabinets européens étendront-ils leur tutelle jusqu'à une défense à main armée de l'intégrité de l'empire ottoman? A quelque parti qu'on s'arrête, que l'action des puissances soit concertée, ou que chaque cabinet agisse suivant ses intérêts particuliers, il est impossible que ces conjonctures ne fournissent pas à la France des occasions favorables pour faire sentir et reconnaître l'utilité de son influence et de son intervention. Aussi tous ces symptômes de révolte qui éclatent dans les états du sultan sont autant d'indices de l'avantage que trouve la France à ne rien précipiter dans les négociations qui se poursuivent aujourd'hui. Nous traiterons d'autant mieux et nous serons d'autant plus écoutés, qu'il sera mieux plus constaté que l'anarchie dans laquelle est plongé l'Orient réclame une action énergique de l'Europe.

Nous regrettons que la discussion du budget du ministère de la justice ait donné lieu à des récriminations entre des hommes qui ont tous passé par le pouvoir. Que gagne l'intérêt public à ces attaques dont sont tour à tour l'objet les administrations qui ont gouverné le pays, le 15 avril, le 12 mai et le 1er mars? La chambre va bientôt se séparer; elle peut mieux employer les derniers instans qui lui restent qu'à mettre aux prises les uns contre les autres les anciens cabinets. Quelle est la conséquence de ces débats passionnés et dangereux? C'est que les adversaires, non plus de tel ministère, mais du gouvernement même de 1830, érigent en vérités les reproches échangés de part et d'autre, et en concluent que jamais le pays n'a été bien administré, ni par le 15 avril, ni par le 12 mai, ni par le 1er mars. Cette conclusion absurde ne peut réjouir que les ennemis systématiques de nos institutions, et, en vérité, ce n'est pas à des hommes graves de leur procurer une satisfaction semblable. D'ailleurs le moment serait mal choisi pour se livrer à des luttes intestines. Jamais notre gouvernement n'a été le point de mire d'agressions plus acharnées, sur tous les points, dans les plus graves intérêts comme dans les plus minces détails. Le mensonge et la calomnie sont en pleine exploitation. Ironsnous, par nos divisions intérieures, nous faire les auxiliaires de nos adversaires les plus implacables?

Le budget du ministère de l'instruction publique a fourni à M. Villemain l'occasion de défendre avec énergie l'existence et l'utilité du conseil royal de

l'instruction publique. Il a démontré que les fonctions d'administrateur et de professeur n'étaient nullement incompatibles. Cette réunion était dans la pensée de Napoléon quand il fonda l'université. Le corps enseignant ne saurait être mieux administré que par ses représentans les plus distingués. M. Dupin a déploré que les révolutions ministérielles aient privé de deux de leurs membres les plus éminens le conseil d'état et le conseil royal d'instruction publique. Tout le monde, dans la chambre, nommait M. Vivien et M. Cousin. Ce regret, qu'avait déjà exprimé la commission du budget et dont vient de retentir la tribune, ne sera pas perdu. Nous espérons qu'à l'avenir on prendra des arrangemens pour ne plus blesser de hautes convenances, des droits acquis, et les intérêts du service public.

Il a été fort question de la vapeur dans l'examen du budget de la marine. Entre M. Hernoux qui l'a beaucoup exaltée, et M. Guilhem qui en a contesté certains avantages, M. l'amiral Lalande a interposé l'autorité de son expérience. M. Lalande, tout en reconnaissant l'importance de la marine à vapeur, ne croit pas pourtant que d'elle seule dépende tout l'avenir de notre flotte. Les vaisseaux à la voile seront indispensables, a dit l'amiral, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de construire des bâtimens de premier rang marchant à la fois à la vapeur et à la voile. L'honorable M. Lalande a blâmé l'habitude où l'on est en France de n'armer les bâtimens qu'au moment même où l'on en a besoin, et de les désarmer dès que le service qu'on en attendait est terminé. Il pense qu'il vaudrait mieux tenir un certain nombre de vaisseaux et de frégates constamment armés et exercés, ce qui pourrait se faire sans enlever aux bâtimens de commerce les matelots dont ils ont besoin. Nos équipages de marine ont été l'objet des éloges de l'amiral. Autrefois on avait sur un bâtiment des matelots pour le manœuvrer, des canonniers pour servir l'artillerie, des soldats de marine pour combattre. Aujourd'hui, à bord de nos vaisseaux, tout le monde est matelot, canonnier, soldat. On voit, par ce témoignage rendu sans emphase à notre marine par un de ses chefs les plus habiles, qu'elle n'a à craindre aucune comparaison pour le mérite des équipages. Notre marine est aussi numériquement la plus puissante après celle de l'Angleterre, car les États-Unis ne comptent guère que onze vaisseaux de ligne, quinze frégates et trente-neuf bâtimens d'un rang inférieur. Malheureusement nous ne pouvons lutter avec la Grande-Bretagne pour le nombre de nos matelots. C'est à la vapeur de rétablir un jour l'équilibre, de nous donner les moyens de confier à la mer des soldats aguerris qui iraient avec joie combattre les Anglais sur l'élément même dont ils se prétendent les dominateurs exclusifs.

Une déclaration imprévue du ministère anglais vient de causer, de l'autre côté du détroit, une assez vive agitation. Au moment où l'on pouvait croire le cabinet abattu par le vote du 29 avril, où il s'est trouvé en minorité de 10 voix, lord John Russel a annoncé l'intention de proposer la formation de la chambre en comité pour examiner la législation relative aux céréales. C'est reprendre l'offensive, c'est déclarer aux tories une guerre nouvelle et ardente

au moment où ceux-ci se croyaient vainqueurs et près de s'installer au pouvoir. Les whigs, s'ils doivent tomber, veulent au moins une chute éclatante, sur un champ de bataille qu'ils auront eux-mêmes choisi. Au surplus, la législation des céréales a toujours été, depuis vingt-cinq ans, la question à la fois la plus fondamentale et la plus irritante qu'aient pu agiter les partis politiques. Cette question touche aux bases même de la fortune et de la grandeur de l'aristocratie anglaise. La législation aujourd'hui en vigueur élève le prix du blé. Or, une baisse dans le prix du blé influerait sur le prix des fermages, et toute l'économie de la vie matérielle se trouverait atteinte. On peut se rappeler que les bills de 1815 et de 1822 consacraient en principe la prohibition de l'importation des grains étrangers, et que M. Canning, en 1827, soutint un bill qui permettait l'importation, en établissant une échelle de droits qui protégeait l'agriculture nationale. M. Canning était pénétré de la nécessité de concilier les intérêts des consommateurs pauvres et des agriculteurs. Le bill, après avoir passé aux trois lectures dans la chambre des communes, fut, à la chambre des lords, de la part du duc de Wellington, l'objet d'un amendement qui en rendait illusoires les principales dispositions. Alors M. Canning aima mieux retirer son bill que d'en abandonner le principe, et y substitua une mesure provisoire dont l'effet devait durer pendant un an. C'est dans cette circonstance qu'il s'écria à la chambre des communes : « Je ne puis concevoir de faction plus inexcusable, plus digne de blâme, plus perverse que celle qui voudrait faire d'un objet qui compromet les intérêts de la société entière un moyen d'exciter l'esprit de parti, ou d'aigrir les animosités politiques. » Et il ajoutait : « Si l'on me demande pourquoi je propose une mesure temporaire au lieu d'une mesure permanente, je répondrai : Parce que je crois que dans l'autre chambre du parlement il existe une détermination de rejeter tout bill de cette nature qui pourra lui être envoyé. » Enfin, il ne craignit pas de dire que le duc de Wellington avait servi d'instrument à d'autres personnes, et qu'il était affligé de voir un si grand homme réduit à ce rôle. Ces paroles excitèrent dans la chambre des lords un violent orage. Le comte de Winchelsea fit une allusion directe et passionnée au discours de Canning, que lord Goderich s'efforça de défendre. Un mois après ces luttes violentes, Canning succombait, et en 1828 le duc de Wellington, qui était à la tête de l'administration, revint au principe même du bill qu'il avait combattu l'année précédente, au principe de l'admission des grains étrangers, en y faisant quelques modifications dans l'échelle de proportion des prix courans. Il était naturel que les whigs au pouvoir eussent à leur tour quelque chose à changer au bill présenté et soutenu par un ministère tory; on s'occupait depuis plusieurs années, au sein de l'administration, de cette question formidable; on la tenait en réserve pour la laisser sommeiller ou la lancer contre ses adversaires, suivant les circonstances. Quand lord Melbourne déclarait, il y a six mois, qu'il ne songeait pas à innover dans les lois sur les céréales, c'est qu'alors il ne croyait pas avoir à se défendre contre les violences des tories; mais aujourd'hui que ces derniers montent à l'assaut du pouvoir, il change de lan-

gage, il se sert de toutes armes, et il annonce vouloir changer la législation. Les whigs et les tories sont deux fractions d'une aristocratie républicaine qui se disputent le pouvoir par tous les moyens. Derrière eux se groupent tous les élémens et toutes les forces de la société anglaise. Les whigs seront conduits à se faire de plus en plus les chefs de la démocratie, tandis que les tories se fortifieront tous les jours dans le patronage des intérêts conservateurs. Il est possible que cette rivalité persévérante et acharnée, tout en agitant l'Angleterre, la sauve d'un bouleversement général. Si les whigs pouvaient réussir à garder la direction politique de la démocratie, ils substitueraient des réformes successives, long-temps contestées, mais finalement triomphantes, aux fureurs de la démagogie. Pour la première fois, les conséquences du bill de réforme se développent visiblement; les whigs veulent l'importation des blés étrangers avec un droit fixe modéré; ils proposent une réduction de droits tant sur les sucres que sur les bois de construction étrangers; les tories se déclarent contre toutes ces réformes. Toutes ces questions sont économiques, elles affectent les intérêts les plus positifs des travailleurs. Que les élections soient en Angleterre plus ou moins prochaines, voilà à coup sûr les questions qui serviront aux partis d'étendart et de ralliement.

L'Espagne est dans l'enfantement d'une régence; aura-t-elle cinq régens, trois ou un seul? Imitera-t-elle le directoire, les trois consuls ou le consul unique et à vie? On croit généralement que les cortès seront assez bien inspirées pour choisir un régent unique, et pour faire de l'unité de pouvoir la base du nouveau gouvernement. Tout ce qu'il y a dans les cortès et dans le pays de sage et de modéré semble fort tourner vers Espartero; on espère qu'il aura la force de faire triompher l'ordre et les lois contre les mauvaises passions de l'anarchie. Mais, dans le cas où Espartero serait nommé seul régent, pourra-t-il gouverner avec des assemblées partagées presque également en plusieurs parties, et où ses partisans et les modérés auront eu de la peine à lui donner une majorité de quelques voix? Il semblerait qu'une dissolution des cortès et qu'un nouvel appel au pays dussent être la conséquence de la régence du duc de la Victoire. Dans cette hypothèse, les modérés iraient en grand nombre aux élections, et l'influence pourrait leur revenir tout-à-fait. On peut donc penser que l'Espagne n'est pas près de se calmer, heureuse encore si elle n'a dans l'avenir que des agitations constitutionnelles.

On a beaucoup admiré ces jours-ci la tenue militaire des dix bataillons de chasseurs à pied dont l'organisation est l'ouvrage de M. le duc d'Orléans. Le prince royal a fait manœuvrer ces nouvelles troupes à Vincennes devant M. le maréchal Soult, ministre de la guerre, qu'accompagnaient MM. les maréchaux Gérard et Molitor. Ces excellens juges ont donné les plus grands éloges à la précision et à la rapidité des mouvemens des chasseurs à pied. Ces troupes ont encore montré qu'elles joignaient à leur agilité le savoir-faire des autres armes; on les a vues, après la prise d'une batterie armée dans l'attaque simulée sur Charenton, retourner les pièces contre l'ennemi et les servir comme de véritables artilleurs.

Le concert du Louvre a présenté un beau spectacle et peut-être unique. Nous ne savons s'il est jamais arrivé dans une autre cour de l'Europe de pouvoir se promener pendant une lieue à travers une immense galerie garnie de tableaux et resplendissante de lumières. C'était un ensemble plein de grandeur. Rossini, Haydn, Gluck, Méhul, Haendel, faisaient les frais du concert. On a surtout écouté avec un curieux plaisir les morceaux heureusement choisis de l'ancienne musique qu'il serait impossible d'entendre ailleurs avec une si puissante exécution. Ce devait être, pour nos principaux peintres, invités de droit à cette fête, une satisfaction piquante d'être les témoins d'une exposition si splendide et si originale. A côté des artistes, on rencontrait l'élite de la science et de la littérature. Tout ce que Paris renferme d'étrangers distingués exprimait son admiration pour une aussi magnifique solennité. Cette fête avait un caractère particulier. Au Louvre, le roi était encore chez lui, mais il faisait plus particulièrement les honneurs de son palais aux arts et aux artistes.

Revue Dramatique.

Les lilas parfument l'air, et les marronniers sont en fleur. C'est l'époque où le feuilleton embouche les pipeaux champêtres et se couronne des paquerettes de l'idylle; c'est à cette heure du renouveau qu'il se lamente et maudit avec plus d'amertume que jamais les soins qui le retiennent à la ville. Aussitôt que les brises printanières lui apportent les premières senteurs des bois d'alentour, le feuilleton est pris d'une fièvre arcadienne, pareille à celle qui s'empara de don Quichotte, lorsque, las de porter le casque et la lance, il voulut se faire berger. Le feuilleton ne rêve alors que moutons paissant sur la colline, et petits ruisseaux murmurans sous le berceau des saules et des trembles. Il a soif de l'eau aromatisée des fontaines, et se ferait fouetter volontiers pour un fromage à la crême mangé sur la mousse, à l'ombre des chênes. Il s'écrie : Heureux l'homme des champs! L'homme des champs a pour théâtre les vastes prairies, pour lustre la blanche lune, pour orchestre les mélodies du soir, les soupirs du vent dans le feuillage ému, le rossignol dans les haies d'aubépine; Dieu pour auteur, et pour drame son cœur où chante l'éternelle voix de la nature. Heureux l'homme des champs! Au rebours, le feuilleton n'a pour prairies que des toiles peintes; ses rossignols à lui, c'est Mlle Dejazet, c'est Mme Doche, c'est Mme Volnys, qu'il entend gazouiller tour à tour dans les bosquets de carton du Palais-Royal, du Vaudeville et du Gymnase. Il ne voit jamais la lune que perchée sur le haut des toits, et la quantité de pièces de tout genre auxquelles il est obligé d'assister ne lui permet guère d'écouter les poèmes qui se chantent dans son cœur. Le feuilleton a varié ce thème à l'infini.

Le feuilleton hait le théâtre, comme le galérien hait le bagne. C'est de tout temps, été comme hiver, que les coteaux verdoient ou jaunissent, la même fatigue, le même ennui et la même aversion; mais c'est surtout aux pousses nouvelles que sa colère s'exhale en églogues et en bucoliques. On croirait entendre Moschus, Théocrite ou Virgile emprisonnés dans l'air des cités, et réduits à arroser des capucines sur leur fenêtre. Malheur alors, trois fois malheur aux drames et aux vaudevilles qui lui tombent sous la plume! Le feuilleton pastoral est féroce : le parfum des jonquilles lui monte au cerveau, l'odeur du muguet éveille en lui des appétits farouches, des instincts sanguinaires. C'est un lion le reste de l'année; au printemps c'est une hyène. Il est aussi imprudent de faire jouer une pièce dans la saison des roses, que de laisser vaguer sans muselière un chien durant la canicule. C'est durant la saison des roses que le feuilleton administre à ses victimes, qui sont aussi ses bourreaux, les pilules les plus cruelles, les capsules les plus perfides, les boulettes les plus terribles. Avril et mai ont vu des hécatombes de vaudevilles et de drames traînées par le feuilleton sur les autels des faunes et des sylvains. C'est tous les ans, à pareille époque, le massacre des innocens, accompagné d'imprécations contre les ennuis du métier, et d'aspirations effrénées vers les loisirs et la liberté des campagnes. A quoi les innocens pourraient répondre, en tendant le cou : O maître impitoyable, si ton métier t'ennuie à ce point, pourquoi diable le gardes-tu, et si tel est ton amour des champs, que ne vas-tu te promener?

Il nous est arrivé plus d'une fois de signaler la décadence du théâtre. Il est certain que le goût du théâtre se perd, s'il n'est déjà tout-à-fait perdu parmi nous. Eh bien! nous parlons sérieusement, dans cette crise qui s'accomplit et dont il est impossible de prévoir la fin, on ne saurait croire quelles fatales influences a exercées le feuilleton, avec ses dédains, ses mépris et ses colères d'enfant gâté. Après les auteurs dramatiques, c'est le feuilleton qui, de nos jours, a porté au théâtre le coup le plus funeste. Moins préoccupé des destinées de l'art que des inconvéniens de sa charge, c'est lui qui a développé dans le public, en lui inféodant ses dégoûts et ses antipathies, cette profonde indifférence des jeux de la scène qui partout se révèle à cette heure. Il a fait passer sa lassitude dans tous les membres, son ennui dans tous les esprits. Certes, le métier est rude, la position peu tenable et l'exaspération permise à qui s'y tient, on ne le saurait nier. Les chefs-d'œuvre n'abondent pas; le mépris a rarement tort, et le dédain trop souvent raison; mais encore faudrait-il ménager cette grande chose qui s'appelle le théâtre, et craindre d'en hâter la ruine. Il est des désespoirs qu'il est prudent de ne point confier à tous, et des vérités qu'il serait sage de ne point produire dans toute leur rigueur. Peut-être le feuilleton, cette grande influence littéraire des temps modernes, aurait-il pu trouver un meilleur emploi de sa puissance; peut-être, au lieu de tracer autour de la place un cordon sanitaire, eût-il été plus généreux de porter secours dans la place même. Nous ne savons; mais toujours est-il que le feuilleton a puissamment contribué au discrédit dans lequel est tombé le théâtre. Il a dégrisé le public

comme on griserait un ami; il a tué ce qui restait d'illusion dans la foule; il a mis le doigt dans la plaie, et l'a déclarée incurable.

On l'a tant répété qu'à notre tour nous le pourrons dire : Oui, incurable, nous le croyons; nous croyons que, dans quelques années, Paris montrera aux curieux ses théâtres comme Arles et Nîmes montrent aux voyageurs leurs arènes. Seul, le Théâtre-Français sera resté vivant de l'éternelle vie de Corneille, Molière et Racine. On s'entretiendra de la littérature dramatique du XIXe siècle comme de quelque chose de fabuleux et de fantastique. La génération nouvelle, en parcourant le répertoire moderne, refusera de croire qu'il se soit trouvé à Paris dix scènes pour représenter tous les soirs tant de folies et de balivernes, et pour les en convaincre, il faudra que les pères mènent ces jeunes incrédules visiter dix salles de spectacles transformées en filatures de coton et en fabriques de chandelles. C'est vers ce glorieux avenir qu'est entraîné irrésistiblement le théâtre, les auteurs tirant par devant, le feuilleton poussant par derrière. Voilà l'histoire.

En attendant, le pauvre diable fait de son mieux et tout ce qu'il peut : il est impossible de montrer plus de courage et de bon vouloir. Le vaudeville s'enroue à chanter; le drame ne marchande pas ce qui lui reste de sang et de larmes. Voyez la Renaissance, la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu-Comique, qui, après avoir fermé deux ou trois fois ses portes, vient encore une fois de les rouvrir! Les directeurs ne se lassent point, les acteurs tiennent bon, les auteurs vont leur train, et, de même que, dans les villes assiégées, il n'est pas rare de voir les femmes monter sur la brèche, combattre aux premiers rangs ou verser sur les assiégeans le plomb brûlant et l'huile bouillante, on voit en ce temps de crise dramatique la plus belle moitié du genre humain tirer la plume, se mêler aux combattans, et répandre des flots d'encre pour le triomphe de la cause sainte. Ainsi, tout récemment, Mme Mélanie Waldor a combattu glorieusement pour le salut du théâtre de la Renaissance; elle a été la Clorinde de cette Jérusalem aux abois, la Jeanne d'Arc de cette Orléans affamée. *L'École des jeunes Filles* est venue réparer les dégâts causés par ce drôle de *Zacharie*. Mme Waldor a-t-elle forcé l'ennemi à lever le siége? Nous n'oserions l'affirmer. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à cette heure son drapeau flotte sur les remparts et que, grace à son intervention, on a déjà pu introduire dans la place quelques convois de vivres dont les assiégés avaient grand besoin.

Mme Mélanie Waldor est une de ces femmes qu'à tort ou à raison l'empereur Napoléon n'aimait point. Il est juste de dire que Mme Waldor, bien qu'elle ait écrit beaucoup de prose et de vers, a su se conserver bonne et spirituelle. Cela peut sembler étrange, mais s'est rencontré quelquefois. Son drame n'a pas moins de mérite que beaucoup d'autres; nous en savons plusieurs qui ne le valent pas. Ainsi *Zacharie,* cette abominable pièce que deux théâtres n'ont pas rougi de se disputer à la face de tout Paris, n'avait pas le droit de faire faire antichambre à *l'École des jeunes Filles*. Il eût été séant de jeter ce *Zacharie* par la fenêtre et d'introduire galamment dans le salon

cet honnête drame, qui se présentait d'un air si modeste et d'une façon si décente. Quoi de plus décent et de plus modeste en effet? Tout d'abord, au lever du rideau, Mlle Adèle d'Albreuse, jeune ange de dix-huit ans à peine, est seule dans le château de son père absent. Elle est troublée, rêveuse, inquiète; elle attend. Elle attend son père, sans doute? Pas le moins du monde. Son cousin, le vicomte d'Albreuse, à qui elle fut fiancée tout enfant? Pas davantage Quelque amie de pension, quelque vieux voisin de campagne, peut-être le curé du village? Vous n'y êtes pas. Qu'attend donc Mlle d'Albreuse, seule dans le château de son père? La moindre chose, son amant. L'année précédente, Adèle a connu, à la campagne de sa vieille tante, un artiste, un peintre, un beau jeune homme nommé George Savigny. George était ardent, passionné, enthousiaste, Adèle belle et poétique. Ce qui devait arriver arriva. Ces deux jeunes gens se virent et s'aimèrent. C'est toujours chez les vieilles tantes qu'arrivent ces sortes de choses. Après un an de séparation, Adèle va revoir George, et voilà pourquoi Mlle d'Albreuse est inquiète, rêveuse et troublée. En effet George se présente, et je vous laisse à penser quelle joie. — C'est toi, mon George! — Mon Adèle, est-ce toi? — Sur ces entrefaites arrive le marquis d'Albreuse, qui envoie sa fille prendre l'air dans le jardin, et signifie à M. Savigny qu'il ait à se tenir prêt à partir le lendemain au soleil levant. Pourquoi pas tout de suite? En accordant au loup toute une nuit dans la bergerie, M. le marquis s'expose à recevoir le mauvais compliment qu'Hernani adresse à Ruy Gomez de Sylva en sortant de sa cachette. Cela est si vrai qu'au deuxième acte nous retrouvons nos deux amoureux vivant gentîment sous le même toit, dans la même chambre, les pieds sur les mêmes chenets, et trouvant jusqu'ici que l'amour peut se passer du mariage.

Jusqu'ici, tout est bien; et cependant, cette lamentable histoire des affections que réprouve le monde et que n'a point sanctifiée la loi, cette éternelle histoire écrite tant de fois avec du sang et avec des larmes, commence déjà entre ces deux jeunes cœurs. Quelques mois à peine ont passé sur ce bonheur, que le voilà déjà qui pâlit; voilà déjà l'ivresse qui s'abat, les transports qui s'apaisent, le charme qui s'efface, les épanchemens qui tarissent, et déjà l'ennui, le hideux ennui, qui vient s'asseoir entre eux et allonger la trame des heures autrefois si courte et dévidée si vite. George se lassera bientôt de ce tête-à-tête qui ne finit jamais; quelques jours encore, il cherchera dans le monde des distractions à ses peines secrètes. Encore quelques jours, et bien des pleurs auront mouillé les beaux yeux d'Adèle. La lutte est long-temps sourde, mystérieuse, inavouée; on se regarde mutuellement, on s'observe avec défiance; puis, à propos de rien, on ne sait comment ni pourquoi, la lutte éclate, et dès-lors c'en est fait à jamais, non pas du bonheur, il n'était déjà plus, mais de toute paix et de tout repos. Adieu le silence de l'atelier, le calme de l'intérieur, l'amour des saintes études! ce ne sont plus que violences et querelles, reproches et récriminations, retours amers sur le passé; puis la jalousie, les soupçons, les questions irritantes, les réponses brutales; l'enfer,

l'enfer en un mot après lequel il n'est plus de pontons d'Angleterre ou de plombs de Venise qui ne soient des oasis enchantées, des asiles bénis du ciel.

Toute cette partie psychologique du drame de Mme Mélanie Waldor est traitée avec beaucoup de science, d'habileté et de bonheur. C'est, à notre sens, le meilleur côté de la pièce. Il est vrai que la situation n'est pas nouvelle et que, pour descendre dans ces abîmes du cœur, Mme Waldor a pu s'aider de plus d'un fil et s'éclairer de plus d'une lampe. Les sentiers en sont singulièrement battus; mais il est juste d'ajouter que Mme Waldor y a marché d'un pied sûr, et qu'elle aurait pu se passer au besoin de l'expérience de ceux qui l'ont précédée. Je ne pense pas que Mme Waldor ait découvert en ces réduits quelque coin ignoré avant elle; mais peut-être aura-t-elle ajouté une lampe de plus à celles qui brûlaient déjà le long de ces routes funèbres.

Notre intention n'est pas d'entrer plus avant dans l'analyse de ce drame. C'est une vieille histoire que nous savions déjà, que nous avons pris plaisir à entendre pour la vingtième fois, mais que nous ne serions pas bien aise de redire. Il y a dans tout ceci un certain vicomte d'Albreuse, personnage mystérieux, cousin d'Adèle, qui jette un intérêt tout-à-fait imprévu dans la pièce. Il se trouve naturellement mêlé à l'action, et il en relève avec assez de bonheur ce qu'elle peut avoir de trop commun et de trop vulgaire. Si nous cherchions dans nos souvenirs, nous trouverions quelque analogie entre cette figure et celle de Ralph. Il aime Adèle, comme Ralph aime Indiana. Je crois même que Ralph, tout enfant, fut fiancé à Indiana, ainsi que le vicomte d'Albreuse à sa cousine. Je ne sais trop si Ralph et Indiana n'étaient pas cousins, ainsi que le vicomte d'Albreuse et Adèle. Ce que je sais, c'est que le vicomte d'Albreuse veille sur Adèle, ainsi que Ralph veille sur Indiana. Le vicomte d'Albreuse représente, ainsi que Ralph, l'amour comprimé, silencieux, aux prises avec le devoir et le dévouement, et triomphant de lui-même. Exemples salutaires qu'on ne saurait trop opposer à ces passions extravagantes qui jettent gaiement leur bonnet par dessus les moulins, sous le prétexte que la passion est incompressible. C'est grace aux soins de ce jeune d'Albreuse que George et Adèle arrivent enfin à pouvoir régénérer et réhabiliter leur amour par le mariage. Mais il est trop tard; Adèle n'a pu résister à tant d'émotions, elle meurt de joie, en vue de la terre promise, pareille à ces fleurs qui ploient et succombent sous la pluie dont elles étaient altérées. On a blâmé ce dénouement; mais c'était le seul possible; dans le cœur de George c'en était fini de l'amour; Adèle avait épuisé sa part de bonheur; la pauvre enfant n'avait plus qu'à mourir. Et puis, songez donc, *l'École des jeunes Filles!* Fallait-il laisser croire à ces anges qu'ils peuvent, sans se fermer le ciel, aller s'égarer dans les jardins terrestres? Fallait-il laisser croire à ces blanches colombes qu'elles peuvent aller folâtrer avec les vautours et qu'elles trouveront toujours le colombier tout ouvert pour les recevoir? Fallait-il laisser croire à ces brebis sans taches qu'elles peuvent aller jouer au fond des bois avec les jeunes loups, et qu'il sera toujours temps pour elles de rentrer à la bergerie?

Je n'ai pas besoin de vous dire que l'*École des jeunes Filles* a complètement réussi, et qu'au nom de Mme Mélanie Waldor, proclamé au milieu d'ap-

plaudissements dignes des plus beaux temps de la galanterie française, une pluie de fleurs est tombée sur la scène de la Renaissance. On abuse beaucoup trop de la pluie de fleurs. Ce drame est joué avec talent par une jeune et belle actrice nommée Mlle Fitz-James, médiocrement par M. Bouchet. Mais voilà bien une autre affaire, voilà un jeune homme qui apparaît pour la première fois sur un théâtre! D'où vient-il? On ne sait. Où l'a-t-on vu? Nulle part. A quelle école s'est-il formé? On l'ignore. Il a vingt-cinq ans à peine. Il se nomme Milon, et il joue le rôle de ce jeune d'Albreuse dont je vous parlais tout à l'heure. Il se trouve que ce jeune homme sans études apparentes, sans nom, sans expérience, se montre d'un bout à l'autre de son rôle plein de convenance et de dignité, élégant et simple, naturel et vrai; et voilà que le public, ennuyé de tous ces vieux visages qu'il voit traîner depuis vingt ans sur toutes les planches, fatigué de tous ces gestes qu'il connaît d'avance, de toutes ces inflexions de voix qu'il pourrait noter, voilà que le public, charmé de se trouver nez à nez avec cette nouvelle figure, qui a du moins le mérite de se laisser voir pour la première fois, se met à applaudir le jeune Milon et le rappelle sur la scène; si bien que le jeune Milon a été le vrai héros de cette fête.

Au théâtre du Gymnase dramatique, nous avons eu tout récemment *le Conscrit de l'an VIII*, comédie en deux actes, mêlée de couplets. On a sifflé durant toute la pièce, et lorsque M. Bouffé est venu proclamer le nom de l'auteur, on a si fort applaudi, qu'il a été impossible d'entendre ce nom, célèbre à coup sûr. A l'heure qu'il est, il n'y a que des noms célèbres. Tout ce que nous pouvons dire du *Conscrit de l'an VIII*, c'est qu'il est déplorable de voir quel triste parti les vaudevillistes ont su tirer jusqu'à présent de ce charmant acteur qui se nomme Bouffé, et merveilleux de voir en même temps quel admirable parti a su tirer M. Bouffé de l'esprit des vaudevillistes. C'est celui-là qui a le secret de changer l'eau en vin et les rouges liards en pièces de vingt francs. Il est, ainsi que nous l'avons dit une fois, la plus parfaite miniature qui se puisse trouver d'un grand comédien. Il est en petit ce que nous n'avons pas en grand. Au premier acte de *l'An VIII*, il a rappelé, sous les traits d'un jeune conscrit, *le Gamin de Paris*, dont il a fait la gloire et la fortune; nous l'avons retrouvé au deuxième acte sous les traits d'un vieux garde-chasse. Ainsi, dans la même pièce, nous l'avons applaudi jeune et vieux. Quel âge a M. Bouffé? Est-il vraiment jeune comme le conscrit de l'an VIII? Est-il vraiment vieux comme le garde-chasse de 1840? C'est ce qu'il est impossible de décider après l'avoir vu dans ce petit drame, tant il s'y montre également vrai, également naturel et charmant sous les deux physionomies de son rôle. Les grands acteurs n'ont point d'âge; ils sont de grands acteurs, voilà tout. A propos de *l'An VIII*, nous devons des éloges sincères à Mlle Nathalie, pour avoir courageusement accepté un rôle et un costume fort ingrats, qui ne pouvaient mettre en relief ni son talent, ni sa beauté. C'est là de ces grands courages dont on ne saurait trop savoir gré aux jeunes actrices, tant ils sont rares, même chez les vieilles.

On avait joué précédement au même théâtre un vaudeville intitulé *Tiridate*, dans lequel nous avons pu voir Mme Volnys représentant Mlle Dumesnil de la

Comédie-Française. Il s'agit là-dedans d'un petit jeune homme, fils d'un huissier du Mans, qui s'est épris de la Duménil en la voyant dans ses grands rôles de Clytemnestre, de Phèdre et de Mérope. Le pauvre garçon en perd la tête, si bien qu'il jette au feu ses livres de jurisprudence, et qu'il envoie à tous les diables l'étude de monsieur son père. Mais le bonhomme n'entend pas raison; et le voilà qui vient tout exprès du Mans, redemander lui-même son fils à Melpomène. C'était une bonne femme que la Dumesnil; son talent venait du cœur. On l'appelait la bonne Dumesnil. La douleur du papa Dubuisson redemandant son fils la fit sourire d'abord, puis enfin la toucha. Melpomène promit au vieil huissier de lui rendre l'espoir de son étude et de ses vieux jours. Comment elle s'y prit, c'est le secret de la comédie. Moi, j'en reviens à Mme Volnys qui a joué avec un aplomb imperturbable le rôle de Mlle Dumesnil. Mlle Dumesnil a été une des plus grandes tragédiennes, sinon la plus grande du XVIIIe siècle. Malgré les éloges qu'il prodiguait à Mlle Clairon, Voltaire, lui, préférait cette actrice qui avait créé Mérope. Elle n'était pas sans défauts; son geste était brusque, et sa voix dure; l'abandon de ses attitudes approchait souvent de la négligence. Mais quels merveilleux instincts la servaient! Quelles inspirations soudaines! Et combien sa voix faisait vibrer les cœurs, quand la passion l'amollissait! Elle fut la première qui pleura sur la scène des larmes véritables. Par ses défauts et par ses qualités, Mme Dorval est la seule actrice, au XIXe siècle, qui puisse lui être comparée. Cent ans avant Mme Dorval, la Dumesnil avait brisé la déclamation notée dont s'étaient servi jusqu'alors la Duclos et la Champmêlé. Elle fut la première qui osa marcher librement sur la scène et tourner le dos au public; la première enfin qui rompit les chaînes de la tradition. On raconte qu'avant que le théâtre eût été débarrassé des banquettes, un jour qu'elle jouait dans *Rodogune* le rôle de Cléopâtre, elle se sentit frappée d'un violent coup de poing dans le dos, au moment où elle disait ce vers :

Je maudirais les dieux, s'ils me rendaient le jour.

C'était un vieux militaire qui s'écriait en la battant : *Va-t-en, chienne, à tous les diables!* Mme Volnys a reçu bien des applaudissemens et des couronnes, mais jamais, j'en suis sûr, un pareil coup de poing dans le dos.

Un mot de l'Ambigu-Comique, puisque l'Ambigu-Comique a rouvert. Dans un prologue qui n'est pas sans gaieté, nous avons vu le drame et le vaudeville personnifiés se disputer le théâtre ressuscité. Le drame veut entrer, le vaudeville aussi : — J'entrerai. — Tu n'entreras pas. — Ce serait à n'en point finir, si la Fortune ne descendait tout exprès du ciel pour les réconcilier et leur confier à tous deux les destinées de l'Ambigu-Comique. Hélas! nous n'avions pas besoin de cette allégorie pour savoir que la Fortune est aveugle. Autrement, la déesse vous aurait prit un bon bâton et mis ces deux grands vauriens à la porte.

F. BONNAIRE.

LA TRAPPE.

Nous avions quitté Mortagne depuis une heure; nous venions de laisser derrière nous la forêt du Perche; nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de l'abbaye de la Trappe, et cependant nous n'en découvrions encore ni les murs ni même le clocher.

—Allons! me dis-je, le monastère s'est fait aussi humble qu'il a pu; il ne s'est pas, comme tant d'autres, placé sur une montagne avec un portail magnifique et des tours gigantesques pour appeler à lui les voyageurs distraits et les fidèles incertains; il n'a voulu surprendre ni solliciter personne. C'est de la retraite, c'est de la thébaïde autant qu'on peut en avoir en France, au XIXe siècle.

Ma tête, comme vous voyez, allait s'exalter. L'imagination, malgré la promesse que je m'étais faite en me mettant en route, commençait à prendre les devans. Je m'en aperçus: Rentrez, rentrez chez vous, folle du logis, m'écriai-je. Vous savez à merveille embellir un voyage; mais, en vous écoutant, qui peut répondre de résister long-temps au charme de vos mensonges? — Déjà, en effet, mon imagination me construisait une bien noire et bien effrayante demeure, lorsque mon guide me fit remarquer à notre droite, sur la limite d'une lande inculte entourée de bois, une maison toute blanche et toute neuve, la *Maison-Dieu* Notre-Dame de la Trappe. Rien assurément n'était moins triste, moins lugubre, moins désolé. Il est vrai qu'un soleil splendide éclairait l'horizon, que le ciel était pur, l'atmosphère

imprégnée des plus doux parfums, l'herbe et les arbres du chemin parés de cette fraîcheur odorante qui rappelle si délicieusement la pluie battante et le tumulte d'un orage de la veille.

Je fis presser le pas du cheval, et après quelques instans de marche rapide, nous arrivâmes à la porte du couvent. Je descendis du mauvais char-à-bancs qui nous avait amenés, et j'entrai sur-le-champ.

J'avais pour le révérend père prieur une lettre de recommandation qui m'avait été donnée par monseigneur de Séez, le plus aimable des évêques de France. Je n'avais pas, je crois, besoin de cette lettre pour être bien accueilli, mais j'étais heureux de lui laisser le soin de *l'exposition* dans la première entrevue. Je la tenais à la main en franchissant le portail. Je la montrai au frère portier; il me pria de le suivre. Je ne jetai sur le frère qu'un coup d'œil rapide sans l'interroger; je ne le regardais en quelque sorte que comme l'enseigne de la maison. Je m'étais promis de voir d'abord avec mes yeux; les questions viendraient ensuite. Quitte à me tromper, je tenais à deviner. Les rectifications ne se feraient pas attendre.

La maison si blanche et si riante que j'avais aperçue de loin et qui est aujourd'hui le monastère proprement dit, se trouve séparée d'une première cour par un mur assez haut. C'est sur cette cour que s'élèvent les parties de l'ancienne abbaye échappées aux ravages de la révolution, et où les trappistes, au retour de l'exil, en 1815, recommencèrent d'abord à se fixer. Là, tout est assez sombre, fort triste et fort négligé. C'est dans ces avant-postes, si je puis m'exprimer ainsi, sur la gauche en entrant, qu'on reçoit les hôtes que la charité seule peut faire accueillir : les vagabonds, les bandits, s'il s'en présente, et les lépreux, s'il y en a encore. Sur la gauche, on vous montre aussi l'ancienne chapelle, l'hôtellerie *intrà muros*, où l'on héberge les étrangers de quelque recommandation, et les prêtres que l'on envoie ou qui viennent d'eux-mêmes en retraite, puis enfin le laboratoire et la pharmacie. Comme nous traversions la seconde cour, le portier me fit remarquer des frères convers qui conduisaient des bœufs à l'abreuvoir, ou qui portaient à l'étable de la paille et du foin; il me signala le moulin modèle qui fait la meilleure farine du département, et tout près de ce moulin un charmant pavillon où sont accueillis les hôtes que l'on veut particulièrement honorer. Un immense jardin s'étend à droite et à gauche autour du monastère, et sert avec la cour à l'isoler de tous les autres bâtimens. Le portier sonna avec résolution, comme chez lui; mais on ne nous en fit pas moins attendre quelques instans, et au silence absolu qui succéda au coup de la son-

nette, on eût pu croire qu'on avait heurté à la porte d'un tombeau. Cependant tout à coup, sans que nous eussions entendu aucun bruit dans l'intérieur, sans que le monastère eût donné le moindre signe de vie, la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et nous présenta un jeune moine entièrement vêtu de blanc, qui baissa la tête, se prosterna à terre sur les mains, et nous dit en se relevant : *Benedicite*. C'est à la Trappe le premier salut qu'on vous rend. Ce moine était fort grand et d'une taille très svelte, autant qu'on en pouvait juger sous la robe et la coule, cette espèce de burnous. Il n'avait pas de barbe; son air était des plus doux, sa figure des plus fraîches et des plus heureuses, sans la moindre expression d'austérité. Je lui donnai la lettre de monseigneur de Séez, et le jeune frère, après m'avoir conduit dans un cabinet fort étroit qu'on appelle le parloir, me quitta pour remettre cette lettre au prieur, à qui elle était adressée. Je ne vis rien dans le parloir qu'un banc, deux chaises et une pancarte où je lus ce qui suit :

« On évitera la rencontre des religieux autant que possible, surtout s'ils sont occupés au travail.

« Si l'on apercevait un religieux que l'on eût connu dans le monde, il faudrait bien se garder de s'en faire reconnaître, *quand même ce serait un fils, un frère, un neveu*.

« On n'entrera point dans les lieux réguliers sans être accompagné de l'hôtelier.

« Le silence est inviolable à l'église, au réfectoire, au dortoir, dans les cloîtres, au chapitre et dans la cuisine.

« Dans les lieux où l'on peut parler, on le fait en peu de paroles et à voix basse, de manière à n'être pas entendu des religieux qui se trouveraient près de là. »

La porte s'ouvrit bientôt, et je vis paraître celui qu'on appelait le prieur. Il m'eût été difficile de le reconnaître pour tel sans l'avoir entendu nommer. Rien ne le distinguait, ni le costume, ni l'âge, ni l'air d'autorité ou de commandement. C'était un religieux de trente ans à peu près, d'une figure charmante, et qui vint au-devant de moi comme au-devant d'un ami. Il se plaignit de n'avoir d'abord à me donner que quelques instans, parce que les vêpres allaient l'appeler à la chapelle; mais il me pria de lui permettre de s'en dédommager dès qu'il serait libre. C'était l'accueil, c'était la physionomie, c'était la grace que j'eusse rencontrés dans le monde où l'on a conservé encore les belles traditions de la véritable hospitalité. Mais aussi, à part la robe blanche, la barbe longue, — et encore qui ne porte pas

aujourd'hui une longue barbe?—je ne savais plus où trouver le trappiste. A qui donc avais-je connu plus de cordialité, un meilleur choix d'expressions, un empressement plus affectueux? Avant de me quitter, il voulut que je lui promisse de me loger au monastère, non dans l'hôtellerie *intrà muros*, mais dans le pavillon qu'on réservait pour les étrangers de distinction (n'était-ce pas là un piége qu'il tendait à ma vanité sans y songer?). La voiture, le cheval, mon guide, tout, jusqu'à mon chien, devait être hébergé avec moi. Il eut l'extrême attention de me dire que mon chien pourrait coucher dans ma chambre si je le voulais. Tout cela était offert avec cette politesse pressante à laquelle on ne sait pas résister.

Lorsqu'enfin il fut bien convenu que j'acceptais: —Le temps presse, dit-il; on va *vous faire la réception*.

Ces derniers mots, prononcés d'un ton assez leste, me firent une impression pénible et gênèrent un instant ma sympathie, car je savais ce qu'était cette réception, et je ne pouvais comprendre qu'on m'annonçât une chose si solennelle, au moins par la forme, avec tant de légèreté. Mais, en y réfléchissant, je me dis que cette chose, sans doute solennelle dans le principe, était devenue une simple formalité, un des articles de la règle qui doit toujours être observée. J'ai eu d'ailleurs plus tard l'occasion de me convaincre que tous les actes du trappiste, excepté la prière et la communion avec Dieu, sont empreints de la façon la plus absolue d'un caractère passif. Il ne fait jamais qu'obéir.

La *réception* se fait sous le vestibule, où le père qui nous avait ouvert s'était déjà prosterné sur ses mains devant nous. Nous retournâmes donc dans ce vestibule. Je crois que je devais y faire assez singulière figure, mais je n'y restai pas long-temps sans voir gravement s'avancer vers moi deux religieux qui se prosternèrent de tout le corps à mes pieds, me demandant ma bénédiction, et me laissant, je vous jure, pendant que je la donnais, fort embarrassé, et surtout fort humilié de tant d'humilité. Il est d'usage qu'après cette cérémonie, les deux religieux conduisent le visiteur au parloir, où ils lisent pour lui quelques versets de l'*Imitation;* mais la cloche sonnait les vêpres, et les religieux se rendirent en toute hâte à la chapelle. Je suivis les religieux; on me fit monter seul dans une tribune qui sépare la chapelle en deux parties égales, et forme ainsi une espèce de jubé. Cette chapelle est extrêmement simple et presque sans ornemens, les règles de l'ordre en excluent l'or et l'argent. Elle est parfaitement propre; on en a posé la dernière pierre, on y a donné le dernier

coup de brosse en 1833; elle semble achevée d'hier. Partout ailleurs qu'à la Trappe, elle obtiendrait à peine un regard du touriste. Mais, il faut l'avouer, quand on y a vu les trappistes enveloppés de leurs larges robes blanches, debout dans les stalles de chêne bruni, l'esprit souverainement attentif; quand on y a entendu ce chant grégorien si bien exprimé par toutes les voix qu'un même souffle semble animer, il est impossible de ne pas garder de cette chapelle un profond souvenir. C'est en vain que je guettai un seul regard curieux qui montât jusqu'à moi. Ils étaient tous en Dieu, et rien ne pouvait les détourner du divin entretien. Du reste, point d'exaltation extérieure, point d'élans visibles d'enthousiasme; ils étaient à cette heure sérieux dans leur extase, et gardaient tout entier en eux le feu sacré qui sans doute les brûlait. Les religieux, cependant, ne restent pas immobiles dans leurs stalles; presque à chaque verset des psaumes, au contraire, on se lève, on s'assied, on se tourne de côté, on s'incline; ces mouvemens répétés ayant été commandés, dans la crainte que le sommeil ne vienne quelquefois engourdir les paupières de ces hommes pour qui les nuits sont si courtes, et les jours si remplis de fatigues. C'est pour la même raison, que chacun d'eux doit chanter de mémoire, et, s'il se trompe, se punir lui-même à l'instant en touchant le pavé de la chapelle avec ses mains. On ne peut cacher que les erreurs sont assez fréquentes.

L'office terminé, les pères quittèrent leurs stalles l'un après l'autre, sans faire entendre sur la pierre le bruit de leurs sandales, avec le silence vaporeux des ombres qui passent. A la porte de la chapelle, je trouvai un des jeunes moines qui m'avaient fait la réception. Il devait remplir auprès de moi les fonctions d'hôtelier. Comme nous étions sous les arcades des cloîtres, et que dans les cloîtres l'usage de la parole est absolument interdit, il m'exprima par sa pantomime que je devais le suivre sans l'interroger, et nous marchâmes ainsi jusqu'au vestibule. Dès que nous y fûmes entrés, il me dit qu'il était à ma disposition. Je demandai à faire d'abord connaissance avec ma chambre, et à l'instant même il m'en montra le chemin. Mon guide et mon chien y étaient déjà ainsi que mon porte-manteau. Une petite table était dressée au milieu avec un couvert. Un jeune frère convers attendait mes ordres pour servir. Mais je le priai de vouloir bien reculer l'heure d'un repas pour lequel je ne me sentais en ce moment aucune bonne volonté; et il sortit avec mon guide dont les services m'étaient devenus tout-à-fait inutiles.

Le père hôtelier m'apprit que cette chambre avait été long-temps habitée par M. de la Forcade, ancien directeur des contributions in-

directeur, qui avait fait du bien à la maison, où il avait fini ses jours, et dont je verrais le tombeau. Ce M. de la Forcade était un homme d'une haute piété; monseigneur de Séez avait donné l'autorisation de célébrer la messe sur un autel particulier qu'on avait dressé dans un cabinet près de la chambre. M. de la Forcade, qui était devenu infirme, pouvait ainsi faire toutes ses dévotions sans sortir de chez lui.

Après un quart d'heure de repos, nous commençâmes la *visite* en nous acheminant vers la ferme. Ce n'était plus le religieux, à peine entrevu, que j'allais rencontrer sous la robe du moine, mais le fermier, mais le laboureur; le père hôtelier, que j'avais trouvé presque muet sur le trappiste, ne tarissait pas sur le cultivateur. Il me vantait, avec une orgueilleuse satisfaction, les succès que les pères avaient obtenus en rompant avec les vieilles routines de l'agriculture. Et il faut le reconnaître, il n'y eut jamais d'orgueil plus légitime. Ce que que l'on a fait à la Trappe est prodigieux. On a réussi dans des défrichemens qu'il semblait extravagant d'entreprendre. Il est vrai que, loin de reculer devant les innovations, on est allé les chercher. Les nouvelles machines que le progrès de l'industrie a produites, on n'a pas craint d'en tenter l'épreuve; ce qui n'était qu'indiqué, on l'a trouvé; ce qui était commencé, on l'a fini. Mais aussi, quels admirables instrumens! Dans quel autre lieu rencontrer, avec tant d'intelligence, un zèle si parfait, une obéissance si absolue dans l'ouvrier? En cette maison, vouloir c'est faire. Quand la voix qui a le droit de commander a parlé, elle est sur l'heure obéie. Il est vrai qu'elle ne parle point au hasard. Si, dans ces travaux de tous les jours, aucun des frères ne peut demander et ne demande le travail qu'il aime et qu'il sait faire, croyez bien cependant que c'est à ce travail qu'il sera destiné. Ce n'est point pour le bien de l'ouvrier, comme chez Fourier, mais pour le bien de l'ouvrage, que la volonté souveraine a recherché l'attrait naturel dans la distribution du labeur.

— Quelque dur, quelque pénible qu'il fût, il est probable que le travail serait supprimé à celui qui l'accepterait comme un plaisir, me dit le père hôtelier; personne ne doit avoir ici une jouissance, un bonheur qui lui soit personnel, en dehors des joies infinies qu'il trouve dans le commerce de Dieu.

— Ainsi donc, mon père, répondis-je, si les fonctions que vous exercez en ce moment auprès de moi vous procuraient quelque distraction agréable, ne pouvant nier cette distraction, ni vous y refuser tant que vous demeurez, vous devriez donc à l'instant vous enfuir à toutes jambes et me laisser seul?

Cette question le fit sourire.

— Tenez, repris-je, il y a en toutes choses, dans les meilleures même, des extrémités qu'on n'a pas prévues et qu'il est impossible d'accepter.

Nous étions en ce moment dans le jardin. Un frère convers y était occupé à détacher d'un poirier quelques feuilles qui nuisaient à la maturité du fruit. Il ne jeta pas un seul regard sur l'étranger qui passait si près de lui, mais il me sembla reconnaître sur sa figure cette expression glorieuse et satisfaite particulière aux horticulteurs dont les espérances sont réalisées. Je fis remarquer ce frère au frère hôtelier, et je lui dis :

— On a beau faire, on ne meurt jamais tout vivant. Le monde et ses plaisirs, les hommes et leurs passions, vous pouvez vous en séparer par un mur assez épais pour qu'aucun retentissement du bruit qui se fait derrière n'arrive plus jusqu'à vous; mais vous n'empêcherez pas le chant de l'alouette de faire chanter votre cœur, le soleil du printemps de réchauffer votre sang, vos regards de se reposer au moins un instant avec amour sur cette fleur que Dieu a fait éclore pour tout le monde, pour vous comme pour moi, mon père.

Il tourna la tête d'un air de doute, mais comme s'il eût craint d'entrer en discussion :

— Ne trouvez-vous pas, me dit-il, cette cressonnière admirable?

— Sans doute, répondis-je avec indifférence.

— Et nos fromages de Gruyère que je vous ai montrés dans la laiterie, vous les avez à peine regardés. La laine si remarquable de nos moutons n'a pas fixé votre attention. Notre moulin, le plus beau moulin, le seul moulin du département de l'Orne, le batteur qui fait avec trois hommes l'ouvrage de quatre-vingts, et qui eût mérité à lui seul la visite dont vous honorez la maison, rien n'a pu vous captiver; qu'êtes-vous donc venu voir à la Trappe?

— Le cœur des religieux, allais-je répondre; mais je me rappelai que c'était là un livre où chacun avait bien le droit de ne pas laisser lire, et qu'on allait sans doute me fermer si j'annonçais ainsi le désir de l'interroger. Je me trompais, on ne fait à la Trappe aucun mystère de ses pensées ou de ses sentimens, mais seulement on ne croit plus que cela vaille la peine d'être étudié. Comme religieux, les pères s'imaginent qu'ils sont bien moins dignes d'étonnement que comme agriculteurs, ils pensent que la ferme modèle doit attirer plus de visites que le couvent.

Nous entrâmes dans le cimetière sans sortir en quelque sorte du jardin, car il n'en est séparé que par une grille de bois. Resserré dans un carré que ferment sur trois côtés les arcades des cloîtres,

le cimetière est petit, froid, sec. Pas un arbre et pas une croix; la pierre blafarde du tombeau de M. de la Forcade ne rappelle que la condition d'un legs. La chapelle sépulcrale de l'abbé de Rancé ressemble à une guérite. La mort y est anonyme, sans poésie, et traitée comme la chose la plus vulgaire de la vie. Je m'imagine que vous ne croyez plus à la fable de cette fosse dont chacun enlève tous les jours une pelletée de terre en la creusant pour son compte. Voici la vérité : à côté de la dernière qui s'est refermée, il y en a une qui reste toujours à moitié ouverte jusqu'à ce que la mort la remplisse. Le gazon épais qui recouvrait celle que j'y vis m'attesta qu'elle n'était pas ouverte d'hier. Si l'on meurt bien, l'on meurt peu à la Trappe. L'on vit faible si vous le voulez, quelquefois défaillant, mais l'on vit longtemps. Vous n'avez là aucune des causes qui ruinent si souvent la santé : ni la table, ni le jeu, ni les soucis, ni le plaisir. On n'y a, par exemple, jamais entendu parler d'apoplexie.

Le chauffoir touche au cimetière. Que vous dirai-je de cette salle humide, noire et triste, d'où le soleil en la saison d'été semble douloureusement exilé, où durant l'hiver le feu doit refuser de s'allumer, et qui pour tout ornement m'offrait les tabliers bleus des frères convers suspendus au-dessus de quelques paires de sabots égarés? Hélas! à peine entré, je voulais déjà sortir; mais le père hôtelier me retint sur le seuil de la porte pour me faire lire le règlement. J'y remarquai que, le chauffoir étant destiné seulement à protéger les frères contre les rigueurs d'un froid excessif, il ne faut par conséquent s'approcher du feu qu'après avoir eu le sang à moitié gelé dans les veines; que personne ne doit s'asseoir près du foyer, et jamais n'y demeurer même debout pendant plus d'un quart d'heure, sans donner l'occasion très légitime d'être *proclamé au chapitre des coulpes*. Je vous parlerai tout à l'heure de cette proclamation.

— Et proclame-t-on souvent, mon père?

— Presque jamais, me répondit l'hôtelier.

La dureté de la règle me transit et effraya la vocation qui commençait à poindre en moi. Les saints de la Thébaïde ne dormaient certes pas sur des lits de rose, mais pour plus d'un peut-être c'eût été une épreuve fatale qu'un hiver passé sous notre ciel avec la nécessité d'en subir les rigueurs, à peu près sans défense.

Le père hôtelier me fit aussi traverser la cuisine, mais je n'en parle que pour mémoire. J'y trouvai deux frères convers qui me laissèrent passer sans me voir et peut-être sans m'entendre. Jusqu'à ce moment je n'avais vu au travail que des frères convers; j'en fis la remarque à l'hôtelier. Il me répondit que les pères, destinés à chanter

les louanges du Seigneur sept à huit heures par jour, ce qui n'est pas un travail sans doute, mais ce qui *peut devenir une fatigue*, n'arrosaient la terre de leur sueur qu'à l'époque de la récolte; que hors ce temps ils étaient presque toujours consacrés au service spirituel de la maison.

— C'est encore à un frère convers qu'est confié le soin de veiller les malades, dit-il en ouvrant la porte de l'infirmerie.

Il n'y avait dans cette infirmerie ni infirmiers ni malades, et je m'y serais à peine arrêté quelques instans, si la lecture du règlement ne m'eût retenu. Il est dur aussi, celui-là. Avant tout l'infirme doit aimer son infirmité. Il ne se bornera pas à dire : Non, douleur, tu n'es pas un mal. Il faudra qu'il ajoute : Je te bénis, douleur, car tu es un bien. Il ne témoignera jamais qu'il désire de la viande; l'usage en est quelquefois permis, non le désir, et encore après avoir eu six ou sept accès de fièvre. Quant aux confitures et autres douceurs, il doit en oublier jusqu'au nom. C'est à peine s'il est permis d'accepter les remèdes où le sucre entre nécessairement. Du reste, sous peine d'être *proclamé*, l'infirme, en prenant une médecine, ne peut pas donner une seule marque de répuguance. Il ne doit s'informer ni de la composition du remède, ni de l'état de sa santé, ni des progrès de sa maladie. A quoi bon, d'ailleurs? La cendre et la paille qu'il voit préparer par l'infirmier en disent bien assez, sans doute. A la Trappe, la mort ne surprend personne. On l'a vue venir de loin, de près on la regarde en face; point d'amis qui vous la cachent en vous cachant leurs larmes. Le médecin lui-même vient vous dire que votre dernière heure va sonner. Allons, il faut revêtir pour la dernière fois cette robe et cette coule dans lesquelles vous allez mourir, et qui vous serviront de linceul. On vous portera ensuite, au milieu de vos frères, sur cette cendre, sur cette paille qui vous attendent, et c'est votre voix déjà éteinte qui se ranimera pour chanter la prière des agonisans.

Je n'ai point assisté à ces saintes et barbares funérailles; mais, pendant que le père me les racontait, je m'en faisais une saisissante image. Je voyais le trappiste la face nue, chrétien héroïque, expirant sans crainte sous les yeux de tous; je le voyais conduit sur les bras de ses frères jusque dans la tombe qu'il avait peut-être lui-même creusée; puis j'entendais ces frères, prosternés sur la fosse remplie, pousser d'une voix forte ce cri de miséricorde et d'adieu : *Domine, miserere super peccatore.*

Le dortoir que je visitai ensuite est divisé en un grand nombre de

le cimetière est petit, froid, sec. Pas un arbre et pas une croix; la pierre blafarde du tombeau de M. de la Forcade ne rappelle que la condition d'un legs. La chapelle sépulcrale de l'abbé de Rancé ressemble à une guérite. La mort y est anonyme, sans poésie, et traitée comme la chose la plus vulgaire de la vie. Je m'imagine que vous ne croyez plus à la fable de cette fosse dont chacun enlève tous les jours une pelletée de terre en la creusant pour son compte. Voici la vérité : à côté de la dernière qui s'est refermée, il y en a une qui reste toujours à moitié ouverte jusqu'à ce que la mort la remplisse. Le gazon épais qui recouvrait celle que j'y vis m'attesta qu'elle n'était pas ouverte d'hier. Si l'on meurt bien, l'on meurt peu à la Trappe. L'on vit faible si vous le voulez, quelquefois défaillant, mais l'on vit longtemps. Vous n'avez là aucune des causes qui ruinent si souvent la santé : ni la table, ni le jeu, ni les soucis, ni le plaisir. On n'y a, par exemple, jamais entendu parler d'apoplexie.

Le chauffoir touche au cimetière. Que vous dirai-je de cette salle humide, noire et triste, d'où le soleil en la saison d'été semble douloureusement exilé, où durant l'hiver le feu doit refuser de s'allumer, et qui pour tout ornement m'offrait les tabliers bleus des frères convers suspendus au-dessus de quelques paires de sabots égarés? Hélas! à peine entré, je voulais déjà sortir; mais le père hôtelier me retint sur le seuil de la porte pour me faire lire le règlement. J'y remarquai que, le chauffoir étant destiné seulement à protéger les frères con[illegible] les rigueurs d'un froid excessif, il ne faut par conséquent s'a[illegible] cher du feu qu'après avoir eu le sang à moitié gelé dans les [illegible] que personne ne doit s'asseoir près du foyer, et jamais n'y [illegible] même debout pendant plus d'un quart d'heure, sans de[illegible] sion très légitime d'être *proclamé au chapitre des coulp*[illegible] lerai tout à l'heure de cette proclamation.

— Et proclame-t-on souvent, mon père?

— Presque jamais répondit l'hôtelier.

La dureté de la [illegible] me transit et effra[illegible] mençait à poindre [illegible] rose, mais pour[illegible] certes pas sur de[illegible] qu'un hiver pa[illegible] été une épreuv[illegible] rigueurs, à peu [illegible] cessité d'en s[illegible] Et aussi le[illegible]

Le père [illegible] parle qu[illegible] sèrent [illegible] mon[illegible] rem[illegible]

les louanges du Seigneur sept à huit heures [illegible] ...urs
un travail sans doute, mais ce qui peut [illegible] ...était
saient la terre de leur sueur qu'à l'époque [illegible] ...aussi
temps ils étaient presque toujours [illegible] ...tant,
maison. ...e, tous

— C'est encore à un frère convers [illegible] ...n four-
les malades, dit-il en ouvrant la porte [illegible] ...oses mer-

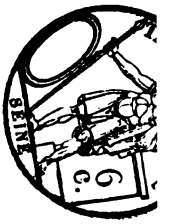
Il n'y avait dans cette infirmerie [illegible] ...la scène,
serais à peine arrêté quelques [illegible] ...au lieu de
m'eût retenu. Il est dur [illegible]
aimer son infirmité. Il ne se [illegible] ...avec le père
n'es pas un mal. Il faudra qu'il [illegible] ...ndent du mo-
es un bien. Il ne témoignera [illegible] ...avait les yeux
en est quelquefois permis, [illegible] ...me rendis auprès
ou sept accès de fièvre. Quant [illegible] ...plein d'une grace
doit en oublier jusqu'au nom. [illegible] ...était assis en face
les remèdes où le sucre entre [illegible] ...de recevoir quelques
d'être proclamé, l'infirme, [illegible] ...ent religieux, dont le
donner une seule marque de [illegible] ...mes seuls quelques mo-
de la composition du remède [illegible] ...mens politiques, auxquels
de sa maladie. A quoi bon [illegible] ...ort médiocre, et sur la réac-
voit préparer par l'infirmier [illegible] ...douter. Quoique très ferme et
Trappe, la mort ne [illegible] ...nvictions, je ne lui trouvai point
près ou la regarde [illegible] ...ur de propagande que j'aurais pu
cachant leurs larmes [illegible] ...n homme de tant de foi. Mais l'on
votre dernière heure [illegible] ...à la condition de ne pas vivre, même
nière fois cette [illegible] ...du couvent. Si le trappiste est chrétien
et qui vous [illegible] ...tout pour son propre compte; en se sépa-
de vos frères, [illegible] ...moigne-t-il pas, par cette séparation même,
et c'est votre [illegible] ...ur le prochain, il laisse à d'autres le soin de le
des agonisans. ...de l'illustre abbé de Lamennais, que j'avais

Je n'ai [illegible] ...par des piétés sans doute beaucoup plus entrepre-
dant que [illegible] ...on plus pures ni plus sincères, ne fit pas même
Je voyais [illegible] ...cil à mon aimable prieur. Il n'avait pas ajouté foi aux
[illegible] ...qui se sont faits dans quelques sacristies, et si le catho-
frère [illegible] ...prouvait point, le chrétien ne se trouvait pas le droit d'ac-
pui [illegible] ...ais aussi un trappiste n'a point à faire la preuve de son zèle.
[illegible] ...de tous les jours n'en rend-elle pas tous les jours témoignage?
[illegible] ...était point d'ailleurs une disposition particulière au prieur;
[illegible] ...trois autres religieux qui vinrent se joindre à nous, et qui ce

cellules. Chaque frère, autrefois, couchait sur la planche; la règle depuis s'est un peu adoucie; il y a maintenant un matelas sur cette planche. Le trappiste y dort tout habillé; il faut bien qu'au premier son de la cloche il soit prêt à se rendre où il est appelé. Rien à signaler dans ce dortoir, qu'une forte odeur de laine trempée de sueur. Il est vrai que cette odeur, on la rencontre à peu près partout : le trappiste vit et meurt dans la laine.

Il ne me restait plus à visiter que la salle du chapitre. Hélas! comme les divers compartimens qu'on m'avait déjà fait parcourir, elle méritait à peine le regard que je fus forcé d'y jeter. A la Trappe, les lieux n'empruntent aucun prestige aux cérémonies qu'on y célèbre; rien ne rappelle ces cérémonies, rien ne les fait revivre. Ces murs impassibles n'en gardent pas même l'empreinte, ces plafonds toujours muets n'en murmurent pas même l'écho affaibli. Il y a une heure de la journée cependant où, dans cette salle du chapitre, maintenant morne et silencieuse, il se passe une des scènes les plus dramatiques de la vie du cloître. Tous les religieux sont rassemblés; les règles de l'ordre sont lues à haute voix. — Les avez-vous tous fidèlement observées, mes frères? Allons, il faut qu'à l'instant chacun s'interroge, qu'il interroge son frère, et qu'il s'accuse ou qu'il accuse son frère, si son frère est coupable. Mais il faut surtout que la charité n'ait point à souffrir de ces dénonciations, il faut que l'accusateur soit plus humilié que l'accusé qui le remercie; car ce n'est point pour blesser son frère qu'on proclame son frère, dit la règle, mais pour l'avertir et le mettre en garde. D'ailleurs, c'est avant tout pour maintenir la discipline que la règle a ainsi parlé; car les fautes extérieures, c'est-à-dire les fautes contre la discipline, sont les seules que l'on proclame; les autres, s'il s'en commet jamais d'autres, sont entre Dieu, le confesseur et la conscience. Mais c'est précisément dans la proclamation de ces fautes extérieures qu'est l'épreuve pour l'orgueil, car c'est cette discipline qui fait du trappiste un chrétien à part, et chacun met peut-être, sans le savoir, une sainte vanité à en accepter, à en augmenter la rigidité.

Les étrangers ne sont jamais admis à la proclamation, elle se fait en famille; et si le père hôtelier ne prenait la peine de vous en parler dans la salle même du chapitre où elle a lieu, ce n'est pas à coup sûr, je le répète, l'aspect de cette salle qui vous en dirait un seul mot. Cela pourrait être un réfectoire, une salle d'audience ou une sacristie, tout ce que vous voudrez enfin. Il est vrai que tout ressemble à tout dans cette maison.



Que m'avait appris, que m'avait révélé la vue de ces quatre murs nommés l'infirmerie, le chauffoir, le chapitre, où personne n'était malade, ne se chauffait, ne se proclamait? N'eussé-je pas été aussi instruit, aussi édifié et beaucoup plus ému peut-être en écoutant, sous la nef obscure de quelque vieille cathédrale, par exemple, tous ces récits qu'on venait de me faire sur les lieux mêmes qui en fournissaient l'occasion? Hélas! il en est ainsi de beaucoup de choses merveilleuses dont nous n'avons pas vu le théâtre : arrivés sur la scène, nous trouvons qu'elles en prennent les proportions, et qu'au lieu de grandir elles se rapetissent étrangement.

Nous venions de rentrer dans le jardin, et nous allions, avec le père hôtelier, faire une excursion dans les champs qui dépendent du monastère, lorsque j'aperçus le prieur à une fenêtre. Il avait les yeux tournés de mon côté; je crus qu'il m'appelait, et je me rendis auprès de lui. Je le retrouvai tel que je l'avais vu d'abord, plein d'une grace charmante et comme heureux de me revoir. Il était assis en face d'une petite table couverte de papiers; il venait de recevoir quelques lettres et un journal, un journal exclusivement religieux, dont le titre m'échappe en ce moment. Nous restâmes seuls quelques momens; la conversation roula sur les évènemens politiques, auxquels il ne me parut prendre qu'un intérêt fort médiocre, et sur la réaction catholique, dont il eut l'air de douter. Quoique très ferme et inébranlable assurément dans ses convictions, je ne lui trouvai point cet esprit d'intolérance, cet amour de propagande que j'aurais pu m'attendre à rencontrer chez un homme de tant de foi. Mais l'on n'est vraiment un trappiste qu'à la condition de ne pas vivre, même par la pensée, hors des murs du couvent. Si le trappiste est chrétien à sa manière, il l'est surtout pour son propre compte; en se séparant du monde, ne témoigne-t-il pas, par cette séparation même, que, tout en priant pour le prochain, il laisse à d'autres le soin de le convertir? Le nom de l'illustre abbé de Lamennais, que j'avais entendu insulter par des piétés sans doute beaucoup plus entreprenantes, mais non plus pures ni plus sincères, ne fit pas même froncer le sourcil à mon aimable prieur. Il n'avait pas ajouté foi aux commérages qui se sont faits dans quelques sacristies, et si le catholique n'approuvait point, le chrétien ne se trouvait pas le droit d'accuser. Mais aussi un trappiste n'a point à faire la preuve de son zèle. Sa vie de tous les jours n'en rend-elle pas tous les jours témoignage? Ce n'était point d'ailleurs une disposition particulière au prieur; deux ou trois autres religieux qui vinrent se joindre à nous, et qui ce

jour-là étaient relevés du silence, me parurent comme lui pleins de la plus grande mansuétude. Point de paroles amères contre la révolution de juillet, point de regrets du passé injurieux pour le présent. Ce fut en riant qu'ils me racontèrent la visite domiciliaire qui était venue les surprendre pendant la nuit, quelques jours après le départ du vieux roi Charles X. On ne les sommait que de livrer des tonneaux de poudre, des sabres, des poignards, des baïonnettes, des canons; que sais-je? On n'en aurait pas demandé davantage au gouverneur de Vincennes. Cela était assez burlesque, en effet; mais, après en avoir ri comme on ne rit pas souvent à la Trappe, ils ne songèrent pas à s'en plaindre.

La soirée s'avançait; le prieur me rappela que je n'avais pas encore dîné, et comme mon estomac s'en souvenait fort bien, je me rendis à ma chambre, où l'hôtelier m'annonçait que j'étais servi. J'y trouvai, je vous assure, un repas fort appétissant; des œufs et des légumes parfaitement apprêtés, d'excellens fruits, du vin rouge et du vin blanc, ce qui, dans ce pays dont le cidre est la boisson habituelle, me fit jeter sur moi-même un regard de haute considération. La viande était exclue de ma table; je n'avais pas eu les sept accès de fièvre qui en autorisent l'usage à la Trappe; quant au poisson, les religieux peuvent y goûter en voyage, mais il n'en est jamais servi pour personne dans la maison. Je mangeai de très bon cœur, et causai à l'avenant, soit avec l'hôtelier qui s'était assis près de la table, soit avec le frère convers, qui se tenait debout, veillant à tous mes besoins avec le zèle d'un domestique modèle. Vous comprenez que je me gardai bien de prendre au sérieux les fonctions du frère convers. Ce frère, qui était fort jeune, accompagnait ordinairement l'abbé dans les tournées que fait celui-ci pour visiter les autres monastères dont la grande Trappe est le quartier-général. Quoique pour obéir à la règle il eût sans doute la ferme intention de se montrer fort sobre de paroles, il ne put se défendre de répondre à mes questions, et, une fois engagé, souvent de les prévenir. Il n'avait qu'une éducation fort imparfaite, car il était tailleur de campagne avant d'être au couvent; cependant je trouvai sa conversation agréable, spirituelle, et en bons termes. J'avais du plaisir à l'entendre, mais ce n'était pas encore le trappiste comme je le voulais voir. C'est là un des grands mérites des religieux, et j'ajoute pour le visiteur curieux un des inconvéniens de leur hospitalité, de ne pas vous laisser sentir auprès d'eux la sévérité de la règle à laquelle ils sont soumis. Pour savoir comment ils sont entrés dans leur vie austère et dans quels senti-

mens ils s'y tiennent, il faut les interroger, et quelquefois on ne s'y décide pas sans hésitation. Il ne me sembla point, du reste, à moi, qu'on trouvât ma question indiscrète.

— La porte de cette maison une fois franchie, me dit le père, ce n'est ni contre les hivers sans feu, ni contre les nuits sans sommeil, contre les repas sans saveur, les jours sans plaisirs et sans délassemens, qu'il faut s'encourager. Quel est le soldat qui n'en a pas supporté davantage pour l'honneur de son drapeau? Mais le renoncement à soi-même, cette soumission absolue de l'intelligence, cet abandon complet de l'individualité, voilà ce que l'on n'obtient pas sans un combat à outrance. Le corps, la chair, ont été vaincus presque du premier et du même coup, mais le moi intime s'est long-temps révolté; abattu un jour, il se relevait le lendemain, pour retomber et reparaître encore. Aujourd'hui cependant, presque pour tous, cette lutte est tout-à-fait finie. Quoi que dise la règle, la règle a toujours bien dit. Elle peut commander de semer du grain sur du marbre; la main sèmera le grain, et l'esprit croira que ce grain doit germer un jour et fructifier.

En écoutant ce jeune frère, qui me parlait avec ce sang-froid de son anéantissement humain, en le trouvant si calme, en voyant sa figure si sereine après ce sacrifice accompli, soumis sans doute à l'influence d'une belle soirée d'été, qui a aussi tout son charme à la Trappe, je me demandais s'il y avait une grande sincérité dans cette sentence écrite sur tous les murs : *Il est dur de vivre ici, mais il est doux d'y mourir,* et s'il n'était pas, au moins pendant la belle saison, aussi facile d'y couler ses jours que de les voir finir. Mais, me dis-je, ai-je lu le secret de tous les cœurs sur le visage des trois ou quatre religieux que les devoirs de l'hospitalité ont mis en rapport avec moi? Parmi ceux dont je n'entendrai pas la voix, qui ne me jetteront pas même un seul regard, trouverais-je cette résignation et cette mansuétude qui ressemblent si bien au bonheur? D'ailleurs l'hôtelier, le prieur, le sous-prieur, le cellerier, par les nécessités mêmes de leurs positions, sont relevés de l'obligation la plus dure peut-être de la règle: le silence. Si, comme les autres, ils ont renoncé aux joies et aux plaisirs du monde, ils ne sont pas morts tout-à-fait à la société. Les hôtes qu'ils reçoivent les y font revivre au moins par la pensée. Dieu ne leur a point donné des sentimens et des idées dont l'expression leur soit constamment interdite. En contact avec l'homme, quelque sanctifié que vous puissiez le supposer, l'homme se retrouve en eux.

Mais non, je l'appris bientôt, les fonctions que je les voyais remplis ne les séparaient point des autres frères. Ces fonctions sont essentiellement révocables et de courte durée. Chacun les exerce à peu près à son tour. J'eusse trouvé chez tous ce que j'avais rencontré chez ceux que le hasard de mon séjour avait placés auprès de moi. Ce contact avec les hommes du siècle, auquel j'attribuais une résignation plus facile, pouvant ainsi se trouver tout à coup interrompu, deviendrait au contraire l'occasion d'une anxiété douloureuse et d'une lutte nouvelle, s'il n'était pas imposé comme un devoir plutôt qu'accepté comme une distraction. Les religieux, dans leur bienveillant accueil, obéissent à la règle, et non à leur sympathie; c'est la maison qui parle par leur bouche et vous sert par leurs mains. Demain l'hôtelier sera remplacé, il rentrera dans le recueillement et le silence absolu; vous passerez à côté de lui, et les yeux qui vous ont souri ne vous reconnaîtront plus. Voilà ce qui me fut dit avec une sincérité contre laquelle je n'élève aucun doute, et voilà ce qui constitue essentiellement le trappiste.

Mais ce qui ressort surtout à mes yeux de la révocabilité des fonctions, dont une seule, celle de l'abbé, reste inamovible, c'est la force et l'autorité de ce chef suprême. Chacun peut, chaque jour, aspirer à la seconde place; il n'est pas rare que, du dernier rang, le portier d'aujourd'hui, par exemple, soit demain appelé avec le titre de prieur à commander souverainement en l'absence de l'abbé. Mais aussi, d'un signe, l'abbé le fera rentrer dans l'humble emploi d'où il l'a tiré. Au-dessous de l'abbé, il n'y a aucune puissance réelle; il suffit d'un geste de sa main pour étendre le niveau sur toutes les têtes. C'est l'égalité la plus parfaite sous l'absolutisme le plus complet. Ce maître par excellence, cependant, n'a point été arbitrairement imposé : c'est l'élection qui l'a donné. Mais on se demande comment, entre gens qui ne se parlent jamais, qui ne doivent se connaître ni dans le passé ni dans le présent, il est possible de s'entendre pour faire un choix.

C'est d'ailleurs un personnage considérable que l'abbé. Il traite d'égal à égal avec l'évêque. Il voyage, il parle, il écrit, il a de grandes relations. Aussi, quelques austérités qu'il s'impose, je ne puis m'empêcher de le regarder comme le trappiste qui l'est le moins de toute la maison. Il était absent, à l'époque de mon séjour au monastère. On vantait beaucoup sa piété, son zèle et son esprit.

J'aurais volontiers prolongé l'entretien, mais la cloche sonnait le *mandatum*, et je me rendis avec les religieux où la cloche les appe-

lait. La cérémonie du *mandatum* n'a lieu qu'une fois par semaine, le samedi. Elle se fait dans un de ces mesquins corridors badigeonnés que l'on décore du nom de cloîtres. Les trappistes viennent s'asseoir sur un banc de chaque côté du mur, en face les uns des autres. Le père hôtelier m'indiqua ma place à peu près au hasard. Bientôt on chanta quelques fragmens de l'Évangile, puis je vis les pères se baisser, relever avec précaution un pan de leur robe, et tirer un pied nu de leur sandale, pendant qu'au bout du corridor se montraient deux religieux ceints d'un linge blanc, et portant, le premier un bassin, le second un vase plein d'eau. Cette eau devait servir à laver le pied droit de tous les religieux. Le *mandatum*, dans la langue du couvent, signifie le lavement des pieds, et les paroles de l'Évangile que l'on chantait sont celles qui rappellent le lavement des pieds des apôtres par le doux maître. Mais à la manière leste et rapide dont l'opération fut faite, il me sembla qu'on ne pouvait prendre au sérieux que le sens figuré de cette cérémonie inspirée par l'admirable abaissement de Jésus. Cela ne dura guères qu'un quart-d'heure. Cependant je crus m'apercevoir que deux ou trois frères convers étaient déjà bien près de s'endormir; ils s'étaient levés de beaucoup avant le soleil, le soleil était couché, et ils avaient travaillé aux champs toute la journée. On se serait endormi à moins. Heureusement que, dans cette maison de l'immobilité morale, rien ne se fait, pas même la prière, sans changer de position au moins toutes les vingt minutes. Les têtes que la fatigue inclinait eurent donc bientôt à se redresser. On se leva pour aller à la chapelle réciter complies et chanter le *Salve Regina*. En passant près de moi, le prieur me fit signe de le suivre. Cette fois je ne montai plus dans la tribune. Il me plaça dans une stalle à côté de lui. On ne me traitait déjà plus comme un étranger, j'étais presque de la famille. Le prieur ouvrit pour nous deux le grand livre des offices, et comme je sais un peu de musique, je pus suivre et chanter avec lui le *Salve Regina*. Ce *Salve Regina* a une grande réputation; et quoiqu'à la Trappe on n'y ait pas changé une seule note, il est cependant bien le *Salve Regina* de la Trappe. Je n'ai rien entendu qui m'ait ému comme cette prière si simple, si bien exprimée. C'est vraiment un chant sacré. On ne peut s'empêcher de tressaillir lorsque la voix ordinairement grave des pères arrive à ces mots : *Ad te clamamus exules*. On croirait que la voûte va se fendre pour laisser passer plus librement un soupir si ardent. C'était enfin l'heure du saint délire. Ces regards où jusqu'alors je n'avais lu que la paix de l'ame et l'anéantissement des passions, brillaient d'un éclat extraordinaire. Il

me semblait entendre battre tous les cœurs dans les poitrines haletantes, et voir courir sur toutes les lèvres les frissons brûlans du divin baiser. La belle figure du prieur dans ce moment me parut plus belle encore; elle me rappelait avec un caractère plus réfléchi, mais avec la même douceur charmante dans son exaltation, la tête du saint Symphorien de notre illustre Ingres. Mais bientôt tous ces fronts, un instant radieux et levés vers le ciel dont ils semblent toucher le seuil, s'affaissèrent humblement, les chants cessèrent, et tout rentra dans un profond silence. Après quelques minutes de recueillement, le prieur se leva, passa devant moi, et tous les frères se levèrent pour le suivre au chapitre. Je suivis les frères. Il y eut un instant de muette prière, mais tout à coup le prieur, montant sur une estrade, étendant la main, et se frappant la poitrine, s'écria : *Miserere mei!* et au même instant tous tombèrent prosternés sur le pavé de la salle, comme s'ils eussent été renversés par la commotion de ces paroles. Immobiles, la face contre terre, et comme ensevelis dans leurs coules blanches, on eût dit, en les voyant à la faible lumière d'une lampe funéraire, que la foudre les avait frappés, car ils n'accompagnaient pas même d'un soupir les versets du psaume que le cœur seul récitait. Mais, à un signal du prieur, ils se redressèrent subitement comme des morts qui fendent la pierre du tombeau, et vinrent s'incliner devant lui pour recevoir de sa main l'eau lustrale qui doit les purifier jusque dans le sommeil.

Alors la journée du trappiste est finie; il monte au dortoir et se couche sans bruit, comme tout se fait dans cette maison.

Comme je regagnais ma chambre, j'aperçus derrière moi le prieur et l'hôtelier; malgré mes instances, ils voulurent me reconduire jusqu'à mon lit. Ils ne me demandèrent ni l'un ni l'autre l'effet qu'avaient produit sur moi les cérémonies auxquelles je venais d'assister, mais je crois que je leur fis plaisir en disant que je trouvais le *Salve Regina* admirablement exécuté. S'ils tiennent peu à l'estime du monde pour leur courage personnel contre une vie dure et austère, ils l'acceptent volontiers pour ce qui appartient en commun à la maison. On n'a plus de vanité pour soi, mais on en a un peu pour son couvent; il faut bien qu'on en ait pour quelque chose.

Le frère convers m'avait devancé dans ma chambre : il me demanda si je n'avais point d'ordres à lui donner; je le priai de me réveiller pour l'office de la nuit, il me le promit et se retira. Je n'invitai point le prieur ni l'hôtelier à s'asseoir, je me serais reproché de dérober quelques instans de plus à un sommeil déjà si court;

mais, nous étant approchés de la fenêtre, la conversation s'engagea insensiblement. Vous le dirai-je? la chasse en fournit le thème, mais la faute en fut à mon chien, qui avait pris le prieur en amitié et que le prieur traitait fort affectueusement. La campagne était fort giboyeuse autour du monastère; le prieur me dit qu'en coupant les blés, on faisait lever beaucoup de lièvres et de perdrix. — Que vous me charmez! m'écriai-je; il y a donc encore quelque coin de terre où le filet du braconnier n'a pas fait une solitude douloureuse... Ah! dis-je, si vous voulez... — J'allais offrir au prieur une cigarette, et lui proposer de battre ensemble les champs le lendemain matin. Je jetai à temps les yeux sur sa robe blanche : — Allons, mon père, lui dis-je, on dort sans vous, il faut que vous me quittiez.

Il hésitait.

— Prenez garde, ajoutai-je; vous me ferez croire que vous trouvez quelque plaisir dans le commerce de votre hôte, et la règle vous défend même celui-là.

Le prieur leva les yeux au ciel avec une expression indéfinissable, mais le père hôtelier fit de la façon la plus naïve un signe d'acquiescement à mon observation. Plus je regardais la figure du père hôtelier, cette figure calme, ce front où les passions, pas même celle de la prière, n'avaient laissé aucune trace, cette intelligence docile et sans réplique, moins je comprenais pourquoi il était à la Trappe. Pour le prieur, j'en eusse trouvé la raison jusque dans sa grace parfaite, jusque dans l'expression tendre et charmante de son regard. Mais le père hôtelier, comment avait-t-il été amené à quitter la voie suivie par le commun des fidèles? quelle nécessité pour lui de ne pas faire son salut comme tout le monde?

J'étais seul. Quoique l'on dût me réveiller à deux heures après minuit, je ne me couchai point, je n'avais pas envie de dormir. Je restai à ma fenêtre; c'était une belle soirée du mois d'août; la journée avait été brûlante, mais la brise s'était élevée, brise fraîche et douce comme si l'on n'eût pas été à la Trappe. La lune montait lentement à l'horizon. On eût dit qu'elle prenait plaisir à retarder son cours, pour se faire mieux caresser par ce premier souffle embaumé de la nuit. C'était bien cette même lune que mon cœur avait saluée avec des transports insensés aux jours orageux des passions, c'étaient dans le ciel, sur la terre, les mêmes émanations; mais appuyé sur le balcon, mon chien à mes pieds, fumant une cigarette de latakieh, je sentais comme mort en moi jusqu'à l'écho des voix que cherchait à réveiller cette heure autrefois si remplie de trouble. Cette campagne, ces cô-

teaux doucement éclairés, je ne les peuplais plus de ces fantômes profanes que quelques années auparavant je plaçais au détour de toutes les allées, à la borne de tous les champs. Du monastère, le calme avait passé dans mon cœur, et de mon cœur dans la nature.

Bientôt je souris à l'idée de passer le reste de mes jours dans cette maison, non pas soumis à toutes les austérités des frères, mais admis à en partager la quiétude et le silence. — Que je pourrais être un excellent catholique, presque sans m'en apercevoir! m'écriai-je. Je n'aurais sous la main que des plaisirs innocens, la chasse, le piquet avec le curé de Soligny, les conversations avec le prieur, la lecture de quelques bons livres bien orthodoxes, parfois une promenade à cheval, et dans les grandes circonstances un dîner au château voisin. O l'excellente, ô l'admirable, ô l'incomparable vie. — Mais, pour ne point mentir, comme je me serais trouvé en peine, si l'on m'eût pris au mot et enfermé à double tour dans ce château en Espagne, au moment même où j'y posais la dernière pierre! Le monde est comme la mer; malgré les écueils et les naufrages, tout brisé qu'il soit, n'y renonce pas qui veut. La lune, la brise, le ciel, les arbres, de rêverie en rêverie, m'eurent bientôt fait sauter à pieds joints par dessus les murs du couvent.

Ah! ce ne doit pas être toujours chose facile de se faire et de demeurer trappiste jusqu'au bout. Je crois sincèrement que la grace seule ne suffirait pas. Quelque zèle que l'on apporte, ce zèle a besoin d'être maintenu et conservé par la sévérité de la règle. Aussi, ce qui d'abord semble excessif n'est peut-être que nécessaire; il suffit de la moindre brèche pour laisser passer le relâchement qui saura bientôt l'agrandir et y avoir ses coudées franches. Qui sait si ce n'est pas peut-être pour avoir supprimé ou seulement adouci quelques rigueurs, en apparence inutiles, que ces murs aujourd'hui trois fois saints ont eu leurs jours de scandale et d'abomination? Car il faut bien le dire, la prière et le jeûne n'ont pas toujours régné dans ces lieux si l'on en croit l'histoire.

Fondé en 1140, par Rotrou II, comte du Perche, le monastère de la Trappe, vers la fin du XVe siècle, offrait déjà l'exemple d'une singulière décadence. Au XVIIe le désordre fut complet. Les pères y menaient joyeuse vie, et de toutes façons. Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé était alors abbé commandataire de l'abbaye de la Trappe; mais comme lui-même chassait, jouait, et le reste, il laissait faire et sans fermer les yeux encore. Mais voilà qu'un beau jour, hélas! non, ce fut un jour fort triste, Rancé, au lit de mort de Gaston, duc

d'Orléans, fait un retour soudain sur lui-même, et tout à coup ce grand seigneur, cité parmi les plus brillans de la cour, ce bel esprit qui avait annoté Anacréon, ce cœur tendre qui l'avait encore mieux traduit, ce fastueux abbé qui cumulait tant d'abbayes avec tant de bénéfices, prend la poste, traverse Mortagne, la forêt du Perche, et vient, un plan de réforme dans la tête, frapper à la porte du monastère de la Trappe.

Le portier, entre deux vins, le fit un peu attendre. Rancé baissa la tête, mais il ne gronda point, il pouvait trouver pire. Les pères étaient à la chasse; Rancé soupira; mais ils auraient pu être en plus mauvais lieu. Il y avait bien dans le réfectoire quelques bouteilles cassées, des débris de venaison dans des débris d'assiettes, je ne sais quel âcre parfum qui survit aux brutales joies d'une orgie: Rancé détourna les yeux, avec le dégoût d'un homme élégant et la douleur d'un abbé que le Seigneur a visité; mais n'y avait-il pas des crimes plus grands encore? Quand d'ailleurs on s'attend à tout, on doit plutôt se réjouir du mal qu'on ne trouve pas que s'affliger du mal qu'on rencontre. Il va sans dire que les jardins étaient en friche, et la maison sens dessus dessous. On ne travaillait pas plus qu'on ne priait. Certes, pour un réformateur, il y avait de la besogne; mais Rancé n'était pas venu pour se croiser les bras.

En attendant le retour des pères, il alla visiter la grotte à laquelle saint Bernard a donné son nom, quoique ce grand saint n'y ait jamais mis les pieds. Cette grotte, que les entrevues de Bossuet et de l'abbé de Rancé ont depuis rendue célèbre, est creusée dans le flanc d'un côteau boisé dont le monastère touche la base. A peine Rancé y était-il entré, que la voix des chiens courans, en plein exercice de leurs fonctions, frappa son oreille. Ces chiens approchaient, ils allaient passer presque sous sa main; il eut un instant l'envie de les *rompre*, et de trancher ainsi tout à coup énergiquement dans le vif. Mais ces chiens étaient si *bien du même pied*, ils chassaient avec tant d'accord, et sans un seul défaut, que tout ce qui restait en lui du vieil homme protesta contre cette barbarie; et il laissa les chiens suivre le cerf. Ce fut la dernière faiblesse de l'abbé de Rancé.

A la nuit tombante, l'abbé de Rancé, qui pendant le jour avait beaucoup médité et pris toutes ses dispositions, se plaça en travers de la porte du monastère, et là il attendit lespères. Le cerf les avait menés loin; ils ne se présentèrent que fort tard, mais avecarm es et bagages. Les cors, le piqueur, la meute, rien n'y manquait. — Vous ne passerez pas ainsi, leur cria d'une voix tonnante le réformateur.

—Nous te passerons sur le corps, répondirent-ils.

— Je suis l'abbé commandataire de cette abbaye, je suis l'abbé de Rancé.

—Qu'il soit le bien-venu. Mais que n'est-il venu plus tôt, il aurait vu forcer ce dix cors. Le souper est-il prêt?

—Les moines jeûnent et ne soupent pas.

— A d'autres, mon père. Allons, piqueur, sonne le retour pour qu'on serve, et en avant.

Force fut bien à l'abbé de Rancé de livrer passage et de se taire. Il les suivit pourtant jusque dans le réfectoire. C'était là que devait gronder le gros de l'orage. Pas un verre d'eau, pas un morceau de pain, et ils battaient le bois depuis le lever du soleil! oh! ce fut une explosion terrible. L'abbé fut entouré, hué, et presque frappé. Mais il resta intrépide et calme. Cependant il ne put empêcher le cuisinier de servir quelques grillades, et le vin de couler à pleins bords. On se grisa plus à fond et plus bruyamment qu'on ne l'avait jamais fait. Ce début n'était pas encourageant; l'abbé de Rancé ne s'en effraya point. Le lendemain, dès la pointe du jour, il prit à jeun et séparément les frères qui n'étaient point restés sous la table. Il pria, il exhorta, il menaça. Rien n'y fit. Ils se trouvaient trop bien de la vie qu'ils menaient. L'abbé de Rancé entra bientôt dans une sainte colère, mais il trouva à qui parler, et manqua, comme disait Louis XIII, de passer un vilain quart-d'heure. Sans le secours d'un colonel de cavalerie, Louis Le Loureux, qui depuis se fit trappiste, on ne peut trop dire ce qui serait arrivé à l'abbé de Rancé. C'étaient d'incorrigibles pécheurs que ces frères! Avec eux il s'agissait bien vraiment de *l'étroite observance*. On eût réformé plus facilement un régiment de chevau-légers.

Voyant donc qu'il n'y avait point de prise sur ces cœurs endurcis, il voulut bien consentir à les livrer à leurs mauvais penchans, mais il les fit prier d'abandonner le monastère. Ce n'était pas leur compte vraiment! Ç'eût été à leur avis un marché de dupe; ils firent la sourde oreille. En désespoir de cause, n'ayant pas d'autre moyen de s'en défaire, l'abbé de Rancé offrit de l'argent; alors ils écoutèrent l'abbé de Rancé. Il y eut des pourparlers; l'abbé de Rancé proposait à chaque moine cent écus de rente viagère; ils en demandèrent deux cents. On convint enfin de quatre cents livres. A ce prix ils sortirent tous, un seul excepté que l'abbé de Rancé avait converti et qui mourut en odeur de sainteté. Demeuré seul, l'abbé de Rancé mit à exécution ses projets de réforme, fit refleurir la règle dans toute sa

vigueur, et la laissa telle à peu près qu'elle gouverne aujourd'hui.

Encore quelques mots pour en finir avec l'histoire du monastère. Depuis la mort de l'abbé de Rancé, les trappistes ne se firent plus remarquer que par l'austérité de leur vie. Ils acquirent même un si grand renom de sainteté, qu'en 1790, lors de la suppression des ordres religieux par l'assemblée constituante, on douta que le décret osât s'appliquer à la maison de la Trappe. Cependant l'exception, sollicitée en termes chaleureux par les délibérations de toutes les municipalités voisines, ne fut point admise, et l'ordre arriva d'ouvrir les portes du monastère et de se disperser. On ouvrit les portes, mais on ne se dispersa point.

Olivier était alors abbé de la Trappe. C'était une nature molle, facile à effrayer; il allait se résigner. Mais il avait près de lui un homme plein d'énergie, qui prétendait ne pas courber ainsi la tête; cet homme, c'était le maître des novices, dom Augustin (de l'Estrange de son nom de famille), un esprit ardent, une volonté ferme, un de ces saints de fer qui vont au but en traversant le monde comme un boulet. Il connaissait près de Fribourg, en Suisse, à la Val-Sainte, une ancienne chartreuse abandonnée; il avait obtenu du sénat l'autorisation de s'y établir avec ses frères; il ne les laissa point échapper. A peine le décret a-t-il dit son dernier mot, il les réunit dans la grotte de Saint-Bernard, et les harangue avec tant de chaleur qu'à l'instant vingt-quatre d'entre eux promettent de le suivre et d'emporter en quelque sorte à la semelle de leurs sandales cette maison qu'on veut détruire. Il y avait bien quelque danger dans l'exécution, mais dom Augustin ne leur laissa pas le temps d'y réfléchir. On partit sur l'heure; c'était le 26 avril 1791. Quelques sacs de nuit et des instrumens de pénitence, voilà tout leur équipage. Ils montèrent sur une mauvaise charrette; le couvent y monta avec eux.

La Trappe n'était plus à la Trappe, elle était sur la route de la Suisse, attachée aux pas de dom Augustin. Pendant le trajet ce fut le même recueillement, la même solitude, les mêmes exercices aux mêmes heures. Ils arrivèrent à Val-Sainte sans avoir en quelque sorte quitté le monastère, passant à travers la France, dans le tumulte déjà sanglant de la révolution qui grondait, sans rien voir, sans rien entendre. On fit donc à la Val-Sainte ce qu'on faisait à la Trappe; on y ajouta même à la rigidité de la règle qu'avait laissée l'abbé de Rancé. Dom Augustin poussa encore plus loin le zèle du réformateur. Élu abbé, comme cela devait être, il reçut du pape, avec la ratification de ce pouvoir, non-seulement l'autorité absolue sur le monas-

tire de la Val-Sainte, mais aussi sur toutes les filiations. Tout allait au mieux. Malheureusement, non pour la France sans doute, mais pour la Val-Sainte, le torrent révolutionnaire, comme on l'appelle encore aujourd'hui, déborda en Suisse avec nos armées victorieuses, il fallut fuir et chercher un autre asile. Dom Augustin, forcé à errer de Danemark en Belgique, et de Russie en Autriche, profita au moins de ses voyages pour fonder plusieurs communautés d'hommes et de femmes jusqu'en 1802, où il put revenir à la Val-Sainte. Comme il vit bientôt que Napoléon *voulait quelque bien* à la religion, il se hasarda à lui faire une visite. Il fut reçu avec bienveillance. Dès 1806 il y avait une maison de trappistes dans la forêt de Grosbois; Napoléon en dotait une autre au mont Genèvre, puis une autre à la Cervara, près Gênes. Mais, en 1811, ayant demandé un serment particulier au supérieur du couvent de la Cervara, qui le prêta, et le supérieur s'étant cru obligé à rétracter ce serment quelques mois plus tard, l'empereur se fâcha contre l'ordre tout entier, et dom Augustin, qui n'était peut-être pas étranger à ces scrupules un peu tardifs, fut chassé avec tous les religieux. Les pères m'ont dit que la tête de dom Augustin avait été mise à prix, mais je crois qu'ils le vantent.

Quoi qu'il en soit, dom Augustin, rentré en France avec la restauration, acheta ce qui restait des bâtimens de l'ancienne Trappe, fit faire quelques réparations, et depuis, grace aux bienfaits des ames chrétiennes, grace surtout au travail intelligent et infatigable des pères, la maison a toujours prospéré, et n'a eu à subir d'autres persécutions que l'innocente visite domiciliaire de 1830.

Le frère convers fut exact; à une heure et demie il entrait dans ma chambre avec de la lumière. La cloche sonnait; il me pria de le suivre, et nous nous rendîmes à la chapelle sans échanger une parole. Tous les pères étaient déjà à leur place. Que vous dirai-je? L'office de la nuit, c'est l'office du soir pour l'aspect, moins l'expression brûlante du *Salve Regina;* il est vrai que ce serait à en mourir avant la fin de la journée si l'on commençait sur ce ton. En voyant blanchir le vitrage aux premiers rayons de l'aurore, je me rappelai la messe de minuit à Saint-Étienne-du-Mont, si bien représentée par M. Daguerre au Diorama, et ce souvenir faillit pour quelque temps m'entraîner bien loin de la Trappe.

Après l'office je me recouchai jusqu'à l'heure de la messe, où j'assistai avec toute la maison. La communion seule y a une solennité particulière. A l'*Agnus Dei* tous les frères s'avancent deux à deux, lentement et les yeux baissés, jusqu'aux marches de l'autel. Là ils

s'arrêtent, se saluent, s'embrassent, vont recevoir leur Dieu dans le tabernacle du cœur qu'ils ont si bien préparé; puis, faisant le tour de l'autel, ils redescendent la chapelle pendant que d'autres la remontent pour la redescendre à leur tour. Ce mouvement, exécuté avec une admirable gravité, sans tumulte, sans erreur, mais non sans un enthousiasme concentré, est d'un bel effet pour le poète et l'artiste; cela est sublime pour le chrétien.

— Vous dînez donc avec nous, me dit le prieur dès que nous fûmes sortis des cloîtres après la cérémonie. Avez-vous faim? ajouta-il en riant.

Ce que j'avais entendu dire de la table des trappistes ne pouvait, certes, exciter que ma curiosité. Je ne le cachai pas au prieur; je vantai même le courage qu'il fallait pour accepter tous les jours une nourriture aussi rebutante.

— Prenez garde d'aller au-delà du vrai, me répondit-il, et placez mieux votre admiration; ce n'est qu'une habitude à prendre. L'abstinence quotidienne des mets délicats n'est bientôt plus une abstinence. D'ailleurs, n'avons-nous pas été devancés? Notre vie, sous ce rapport, n'est que la vie pythagoricienne. *Nonne et ethnici hoc faciunt?*

Nous nous achemînâmes vers le réfectoire. Tous les pères étaient réunis dans un des corridors qui vient y aboutir. Nous passâmes au milieu d'eux, le prieur et moi; arrivé à leur tête, le prieur reçut un vase plein d'eau de la main d'un frère convers, et un autre frère apportant un bassin, il fallut, bon gré mal gré, laisser le prieur répandre cette eau sur le bout de mes doigts, et ce fut lui encore qui me présenta la serviette Il ne voulut jamais me permettre de lui rendre les mêmes soins.

Nous nous assîmes seuls l'un près de l'autre sur une espèce d'estrade qui domine tout le réfectoire. On avait dit le *Benedicite* à genoux. Un religieux monta dans une chaire, commença la lecture, et l'on se mit à table. Le premier service se composait d'une julienne fort épaisse, cuite sans beurre; le second service était représenté par un vermicelle au lait, que je trouvai excellent. Quelques ognons frais et crus faisaient les frais du troisième service. On y fit généralement peu d'honneur. On but du cidre, du petit cidre, il est vrai, mais enfin ce n'est pas de l'eau. Au reste, les portions sont assez fortes.

On mange avec des fourchettes et des cuillers de bois, dans des écuelles de bois; il en résulte, au milieu du silence général, une espèce de clapotement monotone, assez semblable à celui de la mer

par le calme sur les flancs d'un navire à l'ancre; il faut quelques instans pour s'habituer à ce bruit; vu le lieu, on le prendrait presque pour une psalmodie.

Pendant le dîner, je vis plusieurs frères venir à nos pieds se prosterner de tout le corps; ils se punissaient ainsi d'une maladresse, comme d'avoir laissé tomber la fourchette ou répandu sur la table le cidre ou le vermicelle. Vous conviendrez qu'il n'y a pas de régiment modèle où la discipline soit maintenue avec plus de sévérité, mais il n'en existe pas non plus où l'exercice soit fait avec plus de précision.

Le jour même de mon départ, j'allai aux champs avec tout le monastère : comme les religieux, je m'armai d'une faucille, et je *fis mon sillon*. Avec mes vêtemens d'été, le col et les bras nus, au bout d'une heure, la chaleur m'avait exténué; mais eux, couverts de leur double robe de laine, la tête enfermée dans un capuchon, ne devaient-ils pas être au supplice! Hélas ! ils n'avaient pas même l'air de s'en apercevoir. Le prieur, qui avait bien payé de sa personne, ne songeait qu'à ma fatigue, et me demandait presque pardon d'avoir permis que je mouillasse aussi de la sueur de mon front les terres du couvent. C'était à s'en fâcher, si l'on eût osé.

A onze heures, je fis mon dernier déjeuner à la Trappe. Le curé de la cathédrale de Séez et le curé de Soligny, village voisin, étaient venus me joindre. Le prieur, le sous-prieur, l'ex-prieur et un autre père assistaient à ce déjeuner, mais il n'y avait que trois couverts. Le curé de la cathédrale voulait que les pères se missent à table avec nous, il les y excita par mille moyens, et alla jusqu'à discuter la lettre et l'esprit de la règle; ils résistèrent aux prières et aux argumens. Du reste, pas un regard de convoitise involontaire sur les mets qui nous étaient servis. La chair faisait admirablement la morte, si elle ne l'était pas; mais elle l'était. Cependant ils ne détournaient pas les yeux, ils veillaient au contraire avec le plus grand soin à nos moindres besoins.

L'heure du départ était enfin sonnée : les pères vinrent nous reconduire jusqu'à la porte de l'auberge, où le char-à-bancs attendait; l'on se serra la main, l'on s'embrassa, et l'on se promit de se revoir. Mais ils ne sortiront pas de ces murs où ils m'ont si bien reçu, ils ne viendront pas au-devant de leur hôte; et moi, retournerai-je un jour parmi eux?

EDOUARD BERGOUNIOUX.

LES

ENVIRONS DE VIENNE.

« Vienne, a dit Wolfgang Menzel, est assise au milieu de ses campagnes comme une perle enchâssée dans l'or. » Il n'est rien à la fois de plus brillant et de plus vrai que cette image; les collines rapprochées de la ville, montuosités adoucies qui descendent des Carpathes et des Styriennes, loin de fermer la perspective, offrent au contraire un point d'appui d'où le regard s'élance dans les détails du panorama. Nul centre n'est plus beau que la charmante Vienne; et pourtant, le voyageur qui contemple une forme plastique si admirable dans ses parties, trouve qu'elle est peu parfaite dans son ensemble. Il y a des femmes en qui tout est beau, et néanmoins elles ne sont point belles. Ainsi faut-il se représenter la ceinture riche et animée de la capitale de l'Autriche; la nature ne créa pas cette merveille d'un seul jet; on dirait plutôt que quelque enchanteur a voulu rassembler dans une figure cabalistique les attraits enlevés à une douzaine de jeunes filles, et que, si le voyageur prononçait les paroles sacramentelles, l'illusion trompeuse disparaîtrait en moins de temps qu'elle ne s'est arrangée.

Les Autrichiens effectivement vivent comme dans une île enchantée sans savoir que cette île est le centre magnétique vers lequel con-

vergent toutes les lances, tous les sabres, toutes les épées des Madgyars, des Lombards et des Slaves. Ils croient seulement être le Mont d'Amour que les chevaliers errans de notre âge, quoi que veuille et fasse le progrès, sont contraints une fois d'atteindre. Ce perfide repos, ce feu couvert est la conséquence de l'indécision même si attachante de la physionomie de Vienne. Pénétrez-vous dans cette ville vers trois heures, par une brumeuse journée d'automne? Les vertes allées qui séparent les faubourgs et la cité sont remplies d'hommes élégans et de femmes rieuses que leurs voitures suivent le long des chaussées; on dirait le bonheur facile pour tout le monde. Mais plus loin, la foule bigarrée se presse sous des portes sombres, et voilà que, l'enceinte à peine franchie, on se trouve au plein cœur de cette capitale où l'égoïsme se complique d'aristocratie. Ici, malheur à qui ne roule pas en carrosse sur ce pavé superbe de granit! Malheur au pauvre, au rêveur, au passant inutile! Il n'y a place que pour les riches, pour les marchands et pour leurs valets; les ber lines se croisent avec bruit dans l'ombre qui descend si vite au milieu de ces rues étroites, entre ces hautes maisons. Les boutiques éclatent bientôt de lumières et de richesses, les grands vestibules s'éclairent, et d'énormes suisses, magnifiquement galonnés, attendent, presque sous chaque porte, les équipages qui rentrent peu à peu.

De même aussi, disait récemment un ingénieux écrivain, rien n'est triste comme de quitter le soir le centre ardent et éclairé et de parcourir encore, pour regagner les faubourgs, ces longues promenades avec leurs allées de lanternes qui s'entrecroisent jusqu'à l'horizon; les peupliers frissonnent; on a toujours à traverser quelque rivière ou quelque canal aux flots noirs, et le son lugubre des horloges avertit seul de tous côtés qu'on est au milieu d'une ville. Mais, en revanche, dès que le pied se pose dans les faubourgs, dès que les regards saisissent, au-delà de leurs massifs verdoyans, les premières lignes veloutées de la campagne qui ondoie sous les caresses de la lune, on respire plus à l'aise, on se croit dans un pays libre, on s'aperçoit du moins que le pays est heureux.

Dans cette campagne cependant reparaît le caractère général de Vienne : attrait vif de toutes les parties, disparates choquantes dans l'ensemble. Déjà le spectacle de la population qui l'habite et la cultive est une déception continuelle, une mosaïque où chaque pièce de rapport jure énergiquement avec le dessin qui l'encadre. Sans doute tous les peuples soumis à l'Autriche, confondus avec les habitans de la campagne de Vienne, ont néanmoins une physionomie

spéciale et plus spirituelle que la figure de l'Autrichien lui-même; mais dans les formes athlétiques issues des Alpes styriennes, dans la charpente musculaire et dans le regard étincelant du Tyrolien, dans la fraîche carnation du Viennois, on reconnaît une nature si exubérante, que les passions et l'intelligence des nations voisines ou réunies à l'empire ne peuvent ni l'épuiser, ni la mouvoir, ni la dominer. Les monumens de la végétation et de l'architecture, les souvenirs de l'histoire, les mœurs agricoles, tout s'y ressent, d'une manière pittoresque, de cette incohérence locale entre une base stationnaire et une surface incessamment mobile, entre un fond presque aussi vieux que le monde et des accessoires pour la plupart nés d'hier. Chaque tourelle pour ainsi dire est une leçon, chaque arbre une garantie; l'antithèse du présent et du passé n'a pas de plus gracieuse ou de plus éloquente justification.

Au moment où j'écris, l'abbé de Kloster Neuburg, titulaire du moutier voluptueux qui s'élève à quelques pas des faubourgs de Vienne, termine des agrandissemens à ce monastère inachevé, construit jadis par Léopold-le-Saint à la place où fut retrouvé par les chiens du margrave et suspendu aux branches d'un sureau le voile égaré de sa femme. Il ne manque à ce cloître qu'un nouveau comte Ory pour que tous les exploits galans attribués aux ordres religieux du moyen-âge ne rencontrent plus de sceptiques. Du temps de Léopold-le-Saint, les moines se hâtèrent d'entourer le sureau d'un balustre d'or, et remplacèrent par des perles la floraison que tant d'honneurs mystiques eut bientôt tarie. Cela n'avait pas empêché Joseph II d'en bannir les franciscains, sous prétexte, dit Coxe, qu'on pouvait réduire, sans danger pour le culte, les monastères de l'Autriche de deux mille vingt-quatre à six cents. Mais les successeurs de Joseph ont refusé de partager son opinion, et cependant l'abbaye est devenue la propriété du prince de Ligne, admirateur de Rousseau et de Voltaire, qui, du consentement de l'abbé, a même écrit sur la façade tournée vers le Danube cette dédicace épicurienne :

Margraves, Polonais, Turcs et saints, tour à tour,
Rendirent autrefois célèbre ce séjour;
C'est à présent celui de la philosophie,
Du calme de l'esprit, du bonheur de la vie.
Notre ame s'agrandit par les grands souvenirs,
Mais la meilleure histoire est celle des plaisirs.
Sans remords, sans regret, sans crainte et sans envie,

La nature se montre en son bel appareil
Et l'on se croit ici favori du soleil.

Telle est l'inscription lapidaire d'une abbaye aux portes de Vienne! S'il en est ainsi des monastères, on doit s'attendre à tout dans les châteaux. Puisque j'ai commencé par Kloster Neuburg, suivons maintenant la pente du Kahlenberg, au midi de la ville : nous rencontrerons peut-être des contresens plus inexplicables encore.

Lachsenburg, résidence d'été de la cour, est situé à Lachsendorf comme Neuilly près de Saint-Cloud; c'est le même rapport avec la capitale. Ce sont d'ailleurs, quant à l'édifice, les mêmes proportions. La palais autrichien, pour l'ordonnance, tiendrait le milieu entre le Petit Trianon de Versailles et le Wilhelmshoë de Cassel; pour la physionomie, ne cherchez pas son pareil dans le monde. Les familles de Hapsburg et de Lorraine y ont spirituellement rassemblé, comme dans un Westminster pittoresque, les divers tombeaux, au moral et au figuré, de leur existence impériale; mais c'est moins pour s'instruire par la contemplation de cette poussière qu'afin de gémir sur l'impossibilité d'une résurrection.

Qu'on se représente le musée de Versailles peignant non plus les actions héroïques de la France, mais exposant en échantillons les ruines matérielles de sa vie nationale à travers l'histoire, depuis le manteau d'hermine fleurdelisé jusqu'aux bottes molles du directoire. Ce cimetière d'une espèce nouvelle, que les galeries égyptiennes du Louvre me rappellent sans caricature, est rehaussé d'un luxe de verdure et d'un art de culture ironiquement prodigués, comme si le deuil des traditions à peu près mortes avec leurs monumens était plus respectable que la joie des progrès humains qui empiètent de toutes parts sur ce sépulcre gigantesque. En vain les folies thermales de Baden agitent leurs grelots sous ses murs, en vain la fumée des chemins de fer y parvient-elle en nuages moqueurs : les sphinx de Memphis ne sont pas plus impassibles! En vain moi-même y suis-je entré, pour en soulever le linceul, avec de gais compagnons et des femmes d'esprit : *conantem debilitavit onus.*

L'empereur François aimait tant les souvenirs féodaux de cette hypogée, qu'il avait fait construire à son usage la longue chaussée plantée d'arbres qui joint Schœnbrunn et Lachsenburg par une route directe. Aussi y montre-t-on avec respect son écritoire en faïence blanche, ses ciseaux, son crayon, sa corbeille à papiers, son grattoir et un bâton de cire à cacheter qu'il prépara de ses propres mains.

Mais le château en lui-même, sauf le musée funèbre, est insignifiant. On ne se souvient, en quittant les salons, que des huit tableaux du Canaletto qui représentent Schœnbrunn, la place du Graben, Neuenmarkt, l'église des Capucins, le Belvédère et la villa du prince de Schwarzenberg. Dans le parc, devant un petit temple grec dédié à Diane, on ne s'arrête pas sans émotion à la place où l'un des frères de François fut tué par l'explosion d'une pièce d'artillerie qu'il chargeait lui-même; et plus loin, près du théâtre, on ne retrouve pas sans sourire le boulingrin où cet empereur, pour la première fois, au mois de septembre 1832, donna un grand dîner aux savants réunis à Vienne en congrès. Il y a même près de ce parc une petite rivière qui passe à Baden, la *Schwachat*. François, se promenant un jour sur ses bords, arriva près d'un bac qui servait aux communications avec un village situé sur la rive opposée ; il était avec le gouverneur de l'archiduc qui porte son nom. Pendant que les deux promeneurs examinaient ce bac attaché au rivage en l'absence du *passeur*, une pauvre femme, chargée de fagots, vint se plaindre à l'empereur, qu'elle ne connaissait pas, de cette absence du *passeur* qui retardait son voyage. — Savez-vous faire manœuvrer un bac? dit François au gouverneur. — Non, Sire. — Alors, puisque cet homme est absent, l'empereur le remplacera. Il n'y a pas de hasards pour les souverains; il n'y a que des ordres célestes. Dieu m'a envoyé à cette rivière pour suppléer le passeur qui oublie son devoir. Bonne femme, entrez dans le bac. — La paysanne entra sans façon, le gouverneur aussi. L'empereur fit manœuvrer le bac à lui seul, reçut humblement le kreutzer de la voyageuse, et ramena le gouverneur à l'autre rive en se félicitant de sa journée. Le trait serait admirable, s'il en fût résulté un pont pour la rivière; mais l'empereur ne vit dans l'aventure que la charité, et il ne lui vint pas à l'idée qu'on pouvait remédier à l'absence du passeur autrement que par un monarque,

Mais nous sommes arrivés à la nécropole. On s'est promené longtemps dans de longues avenues, on a foulé tour à tour un sable fin et une mousse odorante, on a côtoyé avec mélancolie des arcades sombres et touffues qui paraissent s'enfoncer dans l'horizon; et puis, tout à coup, au détour d'une grotte, derrière les chutes argentines d'une cascade, entre des claies fantasques de liserons et de saules, on voit s'élever, du milieu d'un lac immense, comme une décoration d'opéra, un petit château-fort dans le style gothique, avec son écusson armorié, son beffroi, ses tourelles suspendues en lan-

ternes aux quatre angles cardinaux, et un bateau volant en guise de pont-levis. C'est là le *Ritterschloss*, manoir de chevalerie. Bientôt une centaine de cygnes, blancs comme neige, s'avancent en troupe serrée et gracieuse; ils semblent, à l'imitation des syrènes d'Armide, inviter le voyageur à les suivre. Une cloche retentit, le bateau volant se détache, et, en quelques minutes, on a quitté le dix-neuvième siècle pour ne plus vivre, durant une heure, que dans une *olla podrida* de toutes les époques féodales confites ensemble.

Dans le Ritterschloss, il n'y a de réellement curieux que les reliques dont l'entretien prouve les regrets de la famille régnante pour des principes sans crédit et des traditions désormais impuissantes; mais cet ossuaire philosophique, en présence d'une riante campagne, réagit déplorablement contre ses illustres ordonnateurs. Qu'importent à l'étranger, même aux nationaux, et le large feutre grisâtre, doublé de fer, de Charles-Quint, et son bouclier, et ses gantelets? On ne peut que les comparer, dans leur simplicité noble et austère, à la toilette ordinairement somptueuse des membres de la maison de Lorraine, et certes l'avantage du goût resterait à la famille de Hapsburg qui a commencé à Rodolphe pour finir à Marie-Thérèse; car, suivant un proverbe vulgaire, si l'habit fait l'homme, pour l'héritier de Charlemagne l'homme doit faire l'habit. Ce n'est pas tout d'ailleurs. Les dix-sept souverains de la branche de Hapsburg sont rangés dans un même salon par ordre chronologique. Là, se rencontre encore une statue de Charles-Quint, la tête haute et le regard dédaigneux, portant la main à son épée comme pour en menacer un rebelle. Ne croirait-on pas que Ferdinand, justement inquiété par l'amalgame hétérogène de son vaste empire, doive aussi profondément rêver, seul à seul, devant ce marbre? Sans doute; mais de ridicules vestiges effacent la grandeur de ces muettes leçons.

Ainsi, la *salle à boire*, pour être un appartement bachique, ne constitue pas moins un pieux hommage; des vitraux coloriés n'y laissent en quelque sorte pénétrer qu'un jour mystique sur des lambris de marbre rouge. Voici la coupe colossale où buvait Charles VI; les empereurs actuels n'ont plus assurément une santé capable du même excès; mais comme ils mangent avec superstition et respect dans la vaisselle d'argent dont se servait Marie-Thérèse! Pour que rien ne manquât à ce culte exorbitant du passé, on a même transporté pièce à pièce, au Ritterschloss, une ravissante chapelle que saint Léopold fit construire au douzième siècle à Kloster-Neuburg. Enfin, par une bravade ingénieuse, mais maladroite, on a érigé sous

le vestibule le mannequin du fameux insurgé de la Haute-Autriche au dix-septième siècle, de Stephen Fadinger; il est représenté dans le costume de paysan, avec un casque de soldat, une peau de buffle, une cotte de mailles, les jambes nues, et brandissant une lance; tandis qu'au-dessus de lui, dans le second étage de la tour du Beffroi, parfaitement imitées, s'ouvrent des oubliettes en miniature, dont les originaux ensevelirent jadis les complices du mannequin. Ce rapprochement dit beaucoup, mais non pas dans le sens qui l'inspira.

Pour gagner la tour du Beffroi, nous traversâmes une petite cour carrée, où nous vîmes un aigle noir de toute beauté qu'on tient enfermé dans une espèce de cage creusée dans la muraille; jamais un rayon de soleil n'arrive jusqu'à lui. C'est le symbole vivant des armoiries de la maison de Hapsburg. Ce meuble singulier donnerait à lui seul la mesure de la pensée qui présida à la construction du Ritterschloss, sans les deux monumens dont il me reste à parler, et qui la complètent en l'exagérant.

La prison souterraine est une invention digne de l'Opéra de Paris. Au faible jour que laisse passer un soupirail, on aperçoit deux mannequins vêtus comme des templiers, les pieds nus, portant une longue barbe et fortement enchaînés. L'un est assis sur une pierre, les jambes dans des *ceps*, exactement comme le vieux serviteur du roi Lear; l'autre, dans un cachot plus élevé en forme de tribune, est debout. Quand on approche du premier, il lève la tête, s'agite et secoue ses chaînes; quand on ouvre la porte du second, il marche en long et en large dans son cachot. La prison, du reste, renferme tous les instrumens de torture : roues, chevalets, appareils d'estrapade, etc. Au-dessus, dans la chambre du conseil des chevaliers, si vous déplacez la base de la statue de la Justice, qui tourne sur un pivot, vos regards plongent dans un trou dont la destination n'est pas moins caractéristique que celle de la statue. C'est par ce trou qu'au moyen d'une mécanique, on faisait passer la tête des accusés quand le moment de lire leur sentence était venu. Il m'a été dit, mais je ne le crois pas, que la famille impériale se donnait de temps en temps à elle-même des fêtes de chevalerie à Lachsenburg, et qu'un serviteur, jouant le personnage d'un sujet félon, lui offrait la représentation simulée de tout un procès criminel à la manière des époques féodales, la mort exceptée. Pour comble de grotesque, sur une vitre de cette chambre du conseil, on a pu lire long-temps le mauvais qua-

train suivant, qu'un Parisien désœuvré y écrivit au diamant pour prouver son enthousiasme, en 1809 :

Bonaparte est un héros. — Passe;
Mais le plus grand des héros, non!
J'en connais un qui le surpasse.
— Et qui donc? — C'est Napoléon.

L'autre monument n'est pas moins ridicule. C'est une tour octogone flanquée de quatre petits pavillons, qui sont destinés à une volière, à un bastion, à un colombier et à une chapelle antique. Tout est placé à rebours dans cette fabrique dont on a voulu faire un jeu d'esprit. Le comble ou grenier représente une cave remplie de tonneaux, les gouttières sont des pains de sucre, la cuisine est un enfer, où deux diables jouent aux cartes à la lueur d'un brasier qui rôtit les damnés; le cabinet de toilette est une ménagerie où des singes, des chiens et des chats tiennent la poudre, la pommade, les épingles, les éponges et le miroir. Près de là se trouve un petit salon d'harmonie, dont les siéges et les tables sont composés avec des instrumens de musique. La tenture est formée avec des morceaux d'opéras, des symphonies, des walses et des couplets. Dans l'oratoire, lorsque, pour réciter une prière, vous vous agenouillez sur les marches de l'autel, à l'instant les deux volets d'un tableau placé devant vos yeux s'ouvrent d'eux-mêmes avec assez de rapidité pour vous surprendre, et, dès que vous vous relevez, par le même ressort invisible, ils se referment aussitôt. Après de semblables plaisanteries, il faut vite se retremper l'ame et les regards dans la charmante route de Baden à Modling, car tout le monde ne risquerait pas impunément son bon goût à de si étranges amusemens de cour.

A Baden, l'empire n'est plus chez lui; qu'on me pardonne l'expression, il est chez toute l'Europe. Baden offre l'image d'une colonie fondée en Autriche par ce qu'il y a de plus indépendant et de plus frondeur sur le continent libéral, sous la condition de payer un tarif au gouvernement absolu de Vienne, et cela s'acquitte en plaisirs fréquens et ruineux, comme banquets, femmes, chevaux, médecines, cartes, et le reste. Quel revers de médaille pour les prédilections antidatées du palais de Lachsenburg! Les empereurs même n'y ont pas résisté au touchant appel de la nature; François, entraîné

par la splendeur du panorama qu'on découvre du sommet du Schneeberg, au-dessus de Baden, a gravi si fréquemment cette montagne, que le graf Hoyos, vieux courtisan, attendri de rencontrer dans le souverain tant de goût pour les horizons magnifiques, y a érigé une colonne assez mesquine, en commémoration de l'évènement; elle était placée sous la protection de la sainte Trinité. Les neiges et la foudre cependant n'ont pas respecté cette pierre. François d'ailleurs aimait à retrouver dans les hauteurs du Schneeberg la résidence favorite des anciens margraves de l'Autriche, des Babenbergers. On prétend que leur château de Staachenberg, près de Pisting, est la plus vieille ruine des environs de Vienne, et que les Romains l'ont habité. Les Autrichiens font tellement honneur de la domination romaine à toutes leurs ruines, que ces traditions ont perdu l'attrait classique; mais Staachenberg, encore occupé au XVIe siècle par la famille de Hapsburg, reste, pour la branche de Lorraine, un but irrésistible de voyage, comme supplément du musée de Lachsenburg. Il y a dix ans, le gouvernement de M. de Metternich, appréciant la valeur de ces débris historiques, accorda aux bourgeois de Baden un pont de fer qui devait remplacer la pitoyable traverse de bois jetée sur le ruisseau de la Schwächat. L'inauguration de la passerelle se fit avec éclat; l'archiduc Antoine y présidait. Un brave officier avait répondu au discours du prince par ces paroles dévouées : « Notre fidélité inaltérable durera, monseigneur, aussi long-temps que le fer de ce pont! » Tout à coup, soit que la fonte fût mauvaise, soit que le poids de la foule surchargeât le pont, ce monument de fidélité inaltérable se rompit avec violence, et entraîna dans les eaux de la Schwächat l'officier-bourgmestre et bon nombre de curieux. On garda de cette catastrophe des craintes superstitieuses. Le pont de fer n'a pas été rétabli; le gouvernement a choisi un juste-milieu entre la fonte et le bois; la passerelle est aujourd'hui construite en pierre. Au surplus, le pont de fer n'était qu'une satisfaction vaniteuse donnée aux intérêts matériels des bourgeois de Baden, car il en est de la Schwächat comme de tous les cours d'eau des environs de Vienne, qui diminuent de temps immémorial par un mouvement de baissé uniforme et continu, quoique l'Autriche soit très boisée. La Schwächat ne sera bientôt qu'un ravin. On ne trouve pas autour de Vienne, dans un rayon de sept à huit kilomètres, un fleuve, un torrent, un ruisseau même, dont le lit n'ait éprouvé des pertes apparentes, et on s'aperçoit qu'une rivière est prochaine,

avant de l'atteindre, aux landes sablonneuses qu'il faut traverser, et qui étaient manifestement des parois de l'ancien canal.

Ce fut à Baden qu'on me montra un Français, M. D....., numismate zélé, mais assurément fort peu diplomate, quoique homme du monde et de beaucoup d'esprit. Il était le *lion* des thermes, et voici pourquoi.

A l'époque du congrès de Tœplitz, M. D.... eut l'idée de faire frapper à Prague une médaille à l'effigie des souverains réunis en Bohême, avec cette devise :

Bella pacemve parent, gentium saluti consulunt.

« Qu'ils décident la paix ou la guerre, c'est pour le salut des nations. »

L'œuvre accomplie, M. D.... se rend à Tœplitz, et va montrer sa médaille à l'empereur de Russie, qui promet de lui donner à Prague une séance pour que l'effigie soit d'une ressemblance plus parfaite. Le jour suivant, l'artiste enchanté annonçait à M. le comte de Choteck le succès de sa démarche; mais sa joie fut courte. Le prince de Metternich entre, et lui dit ces paroles pleines de bon sens : « L'empereur Nicolas est libre de son suffrage; mais moi, monsieur, je m'étonne que vous vous soyez permis de faire frapper cette médaille sans autorisation. Il n'est pas question ici de paix ni de guerre; nous sommes des voisins qui nous réunissons pour mieux nous connaître, et nos affaires ne vous regardent pas. »

La même devise produisit un effet assez remarquable sur l'ex-roi de Prusse. Il s'en émut au point de déclarer qu'il n'assisterait pas à la fête militaire qui avait pour but la commémoration du revers essuyé à Culm par le général Vandamme. Quelque temps après son aventure, le pauvre M. D... fut obligé de quitter l'Autriche.

Sur cette charmante route de Vienne à Baden, dans la vallée romantique d'Helenenthal, autour de Modling et surtout près de Schoenbrunn, le *pauperum tugurium* d'Horace ferait envie à un prince russe. Rien de plus pastoral que ces immenses vacheries pavées dont le centre est un énorme tronc de sapin desséché, autour duquel s'étend une large mangeoire, où viennent se rattacher les chaînes qui entravent toutes les vaches par les cornes. On peut ainsi facilement se tourner autour de la vache, lui servir son fourrage par devant, puisque les curieux et les valets d'étable circulent dans une zône ménagée entre le pilier central et la mangeoire; on peut enfin

traire la bête par derrière avec d'autant plus de commodité, que, par l'effet de la divergence des rayons émanés du centre d'un cercle, les vaches, dont les têtes se touchent près de la mangeoire, s'écartent notablement l'une de l'autre du côté de la croupe.

C'est en 1754 que Marie-Thérèse a bâti Schoenbrunn, à deux kilomètres des remparts de Vienne. On y arrive par un pont jeté sur la Wien, rivière dont la capitale a usurpé le nom. Aux quatre coins du pont se dressent des sphinx en pierre, énigme symbolique de ce pouvoir à la fois despote et paternel, égoïste et bienveillant, stationnaire et flexible, insaisissable et passif, qui se cache sous la figure aimable de M. de Metternich. Un palais fut toujours construit par un souverain fameux et toujours se ressent de son origine par quelque originalité de construction. Ainsi, dans Schoenbrunn, près de la chambre de l'empereur, est une machine qu'on nomme *la chaise volante*, petit cabinet mobile qui transportait Marie-Thérèse aux différens étages du château, sans qu'elle eût besoin de monter ou de descendre par l'escalier. On se rappelle involontairement les fauteuils roulans de la galerie du Louvre, à Paris. Des cordages dissimulés et des contrepoids mettaient en jeu le cabinet de la grande reine absolument comme une gloire de théâtre. Entrez-vous dans le parc? vous y rencontrez des statues antiques dont les formes rappellent plutôt les femmes de Vienne que les filles de Sparte : l'Autriche garde partout ses droits, même en sculpture. Mais, en revanche, rien n'est plus attrayant que la végétation dans le parc de Schoenbrunn; les arbres au tronc séculaire, surmontés de masses de feuillage, taillés sur une seule face comme un diamant poli, mais libres par derrière et à leur sommet, forment des murailles de verdure compactes et profondes, un peu à la façon de Versailles, et cependant ne présentent aucune perspective uniforme; des allées à perte de vue, larges comme la grande allée des Tuileries, forment des berceaux si artistement couverts que le soleil n'y pénètre pas. Ces blanches statues colossales, si peu grecques, si naïvement autrichiennes, rangées en longues files sous les ogives de la futaie, apparaissent comme de charmantes miniatures dans le prolongement infini de l'horizon. Ce n'est pas la première fois que la prétention du sublime dégénère en passable trivialité; mais rarement l'antithèse fut mieux excusée par la nature.

Schoenbrunn signifie *belle fontaine*. Il y a effectivement dans un bosquet voisin du parterre une naïade couchée qui tient à la main

une corne d'où l'eau jaillit et tombe dans un bassin de marbre. Ici, la nature n'excuse rien : c'est du plus affreux mauvais goût. Il ne manque pas même au parc de Schoenbrunn, après la folie des cascades, ce qui la complète, dans le vieux style des jardins : la folie des ruines. Autour d'un bassin en partie dégradé s'étalent maladroitement les restes d'un temple et d'un aqueduc romain dont l'ensemble n'exista jamais que dans l'imagination bucolique de Marie-Thérèse, des colonnes tronquées par la savante main d'un architecte, des tombeaux vierges, des bas-reliefs qui sollicitent en vain depuis un siècle l'injure du temps. Les inscriptions latines et la mousse semblent ronger ces débris; mais, contemplés de près, ils offrent tous la même espèce de pierre; comme les décors d'un spectacle, fabriques et buissons, ils tiennent tous au même châssis. L'herbe y pousse assurément, mais taillée en bois et peinte à l'huile. On retombe dans les hypogées factices de Lachsenburg, comme si la campagne de Vienne, dans les mœurs impériales, ne pouvait être une fois ou franchement rustique ou consciencieusement historique. Enfin, dans la ménagerie de Schoenbrunn, disposée en étoile, chaque rayon est peuplé d'animaux qui représentent moins en général la physionomie séduisante d'une cour que ses passions secrètes et ses fougueuses volontés. Il faut toute la simplicité de cœur des Autrichiens pour se permettre de rapprocher avec tant d'étourderie ou si peu de respect les ménageries et les cours; ce voisinage ne supporterait pas vingt-quatre heures de critique en France, et il prouve peut-être que chez un peuple sans malice la royauté absolue se maintient faute d'épigrammes.

Mais, dans ces mêmes jardins où la rocaille domine, on jouit d'un coup d'œil magnifique dont les souvenirs de Saint-Cloud et de Versailles ne rabaissent pas l'impression. Le pavillon de Marie-Thérèse, ou la *Gloriette*, situé sur une colline qui déroule à ses pieds d'immenses nappes de verdure, est d'une architecture féerique dont rien en France ne peut rendre l'effet. Composé d'une longue colonnade en quelque sorte transparente, et dont les quatre arcades du milieu sont seules vitrées de glaces pour former un cabinet de repos, cet édifice est à la fois un palais et un arc de triomphe. Vu de la route, il couronne le château dans toute sa largeur et paraît tellement se confondre avec lui, que la légèreté de l'un se prête à dissimuler la masse de l'autre. Cet accident heureux vient d'une égalité de niveau entre les toits de Schoenbrunn et la base de la colline où surgit la

Gloriette. On doit monter long-temps par les allées de pins, par les gazons, en suivant les fontaines sculptées dans le goût de Puget et de Bouchardon, en admirant toutes les divinités d'un Olympe si maniéré, avant de parvenir aux rampes de ce sanctuaire digne de Marie-Thérèse, qui se découpe si hardiment dans l'air et y fait flotter tous les festons et toutes les astragales de Mlle de Scudéry. Et lors même que vous y êtes parvenu, un tableau étrange, se posant en regard de cette fantaisie de reine, en efface, pour votre imagination et pour vos yeux, ce qu'elle a de plus capricieusement insaisissable. A côté du pavillon de Marie-Thérèse, à l'heure où dort son héritier, au milieu des profondeurs du parc impérial, le palais du peuple rayonne de mille feux : Tivoli est le belvédère du peuple vis-à-vis du belvédère de Ferdinand, et la valse révolutionnaire de Strauss berce le monarque comme le murmure des grands arbres assoupit l'imprudent moineau dans son nid.

Un Autrichien, un Russe ou un Prussien se promèneraient maintenant dans Paris qu'il leur serait impossible d'y retrouver la trace des pas imprimés jadis par les trois monarques de la sainte-alliance dans ses rues deux fois envahies : la révolution de juillet, en remuant leurs pavés, a balayé cette empreinte. Ces hommes d'ailleurs n'étaient pas de ceux dont le sol garde éternellement vestige, et les habitans de Paris sont trop fiers pour se souvenir de si loin. A Schoenbrunn, au contraire, tout parle de Napoléon, et à l'étranger non moins éloquemment qu'aux nationaux. On entre, par une belle grille, dans une vaste cour, formée carrément par une clôture de galeries couvertes : cette cour est assez spacieuse pour les manœuvres de sept à huit mille hommes. Les parades que l'empereur passait ici tous les matins ne ressemblaient point à celles des Tuileries. C'étaient de véritables revues, souvent fort longues, et les habitans de Vienne y accouraient en foule, ne se lassant pas de voir un César inspectant lui-même le sac, la giberne et les caissons de sa vieille garde. On montre encore la place où Napoléon, se tournant vers ses officiers d'ordonnance, dit au prince de Salm : « Monsieur de Salm, approchez; voici un régiment de la confédération germanique; il doit vous connaître; commandez-lui en allemand l'exercice et la charge en douze temps. » Le jeune prince avait dix-sept ans; il rougit de plaisir, les larmes lui vinrent aux yeux; mais il ne se déconcerta pas. Tirant son épée, il fit le commandement d'une voix émue, mais avec noblesse et précision. Plus loin, on montre aussi le salon où l'empereur, en présence de ses maréchaux, donna l'étoile de la

Légion-d'Honneur au prince de Saxe-Weimar, un enfant comme l'autre, et qui, par une coquetterie charmante dans un enfant et dans un prince, porta si long-temps le chapeau dont il était coiffé à la bataille de Wagram, parce qu'une balle en avait troué la forme très près du front. En passant de la galerie dans ce salon, on n'oublie pas davantage de montrer à l'étranger, surtout aux Français, un assez beau buste en marbre de Joseph II. Derrière le socle vous trouverez ces deux mots : *Ceracchi sculpsit*. Ainsi la haine suit partout la gloire, et sous tous les masques, avec les sublimes dehors de l'art comme avec la séduisante parure du patriotisme; l'assassin est toujours attaché aux pas du conquérant, à la trace du génie. L'œuvre de Ceracchi dans cet appartement illustre est d'autant plus inconvenante, que Schoenbrunn même fut le théâtre d'une tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon, précisément à l'endroit où le prince de Salm avait commandé la parade. Cet infortuné jeune homme, Staps, par un hasard étrange, moins coupable d'ailleurs que Ceracchi, avait dix-sept ans comme les deux princes. Il resta quarante-huit heures dans une salle basse avec des gendarmes. Le lendemain du crime, il entendit le retentissement du canon. C'est la paix ! lui apprend-on. « Ne me trompez-vous pas ? » répondit le fanatique, et aussitôt il pleura, mais de joie, en s'écriant : « Je mourrai plus tranquille. » Quand l'empereur fut parti, on le fusilla. Il dit au colonel chargé de l'exécution : « Monsieur, je ne vous demande qu'une grace; ne liez pas mes mains. » Cela lui fut accordé. Il marcha au supplice comme au martyre et mourut avec calme. Schoenbrunn ressemble vraiment à une page de l'histoire romaine, mais où seraient confondus tous les styles, Plutarque et Tacite, Salluste avec Tite-Live; car le drame et l'élégie, toutes les passions, toutes les grandeurs y mêlent également leurs couleurs vives à la sécheresse inoffensive d'une baronie de province. C'est une églogue oubliée entre deux chants épiques.

D'ailleurs, pour le penseur et pour l'artiste, il n'y a jamais eu dans le monde historique rien de comparable à cette double auréole de Schoenbrunn, à la plus immense gloire du père si poétiquement rapprochée de la triste agonie du fils, à Napoléon, empereur d'Occident, dans la chambre où expira le duc de Reichstadt, sans patrie, sans famille et sans couronne. Comment la faible organisation du noble enfant eût-elle résisté plus tard même à la monstrueuse alliance des deux natures dont elle était conçue, natures impériales toutes deux vraiment, mais si antipathiques! Et le fruit débile de ce mariage inouï ne fut-il pas une preuve mystérieuse et providentielle de

la réprobation dont il restait frappé selon les voies de Dieu? Il n'est pas une de ces pensées, aussi profondes que l'infini, que la vue de Schoenbrunn ne réveille dans l'esprit et ne grave dans le cœur.

Sur les hauteurs qui dominent Schoenbrunn, à la droite des voûtes parfumées de la Gloriette, au fond d'une allée ténébreuse, on rencontre une enceinte qui est séparée des horizons de Vienne et du Danube comme par une muraille de collines serrées et d'arbres touffus. Là, dans une chaumière imitée des châlets du Tyrol, le respectable Mathieu Collin, professeur d'esthétique des archiduchesses Clémentine et Léopoldine, racontait au fils de Napoléon l'histoire de Crusoé. Mais l'imagination de l'enfant s'échauffait à ces récits, et M. Collin, profitant de cette fièvre bienfaisante dans un intérêt géographique, palissadait avec son disciple une caverne artificielle qu'ils nommaient tous deux sérieusement le souterrain de Robinson. Durant les derniers jours de son agonie, la foudre renversa une des aigles impériales qui décorent et dominent Schoenbrunn. C'était absolument la grandeur romaine : *Intonuit lævum*. Le touchant ouvrage de M. de Montbel me dispense de plus amples détails. En disant les mêmes choses autrement que lui, je craindrais avec raison d'en apprendre beaucoup moins au lecteur.

Entre Vienne et Schoenbrunn, près de la route de Lachsenburg, s'élève, au milieu de la plaine, la colonne de Sobieski. C'est une pyramide triangulaire; dans une niche gothique on y voit une assez pitoyable statue en pierre. La colonne de Sobieski ressemble à ces monumens votifs que l'on rencontrait encore, en 1800, sur la route de Saint-Denis, et que le peuple nommait les *stations de Philippe*. Elle marque la place où Kara-Mustapha établit sa tente, quand ce grand visir assiégea Vienne, en 1683, avec deux cent mille hommes. Jean Sobieski et ses vingt-six mille Polonais accoururent au secours de l'empereur, sur l'assurance qu'un pont se trouvait déjà construit à Tuln, sur le Danube, pour leur passage. « Placez-vous à notre tête, écrivait au héros slave Léopold désespéré, et malgré l'infériorité du nombre, votre nom seul détruira l'armée infidèle de Kara-Mustapha. » Les souverains en danger de perdre leur couronne sont toujours flatteurs. Sobieski traverse la Silésie et la Moravie avec la rapidité brûlante du coursier de Lénore; ses chevaux baignent enfin leurs naseaux dans le fleuve; mais, comme si la lettre suppliante de Léopold n'était qu'une mystification, le roi de Pologne aperçoit un pont inachevé, et, au lieu d'un corps d'armée impériale, les faibles recrues du duc de Lorraine. — Votre empereur me prend-il pour un aven-

turier? dit le monarque avec dédain; est-ce pour moi ou pour lui que j'ai couru cent vingt lieues à franc étrier? — Tels furent, dans l'histoire moderne, les princes de la maison de Lorraine, ingrats et heureux. On sait comment Sobieski sauva Léopold du cordon qui, par contre-coup, étrangla Kara-Mustapha. Quand vous aurez suffisamment rêvé, à Tuln, sur cette place même où, suivant le vieux minnesœnger Heinrich von Ofterdingen, l'auteur supposé du *Nibelungen-Lied*, le puissant Etzel reçut son incomparable épouse; quand vous aurez surpris à l'horizon l'écho des baisers que vingt des plus nobles seigneurs de sa cour furent admis à déposer sur les lèvres vermeilles de Chrimhilt; quand vous aurez curieusement regardé les laveurs d'or établis dans les maisons riveraines de Langenleben, pour pêcher des paillettes dans les eaux du Danube; faites causer ces hommes de Sobieski : le héros polonais effacera bientôt, dans vos souvenirs, la poésie du vieil Heinrich. Sa bataille ainsi racontée est un chant lyrique.

A ce sujet, il écrivit à sa femme la lettre suivante, qui peint naïvement l'esprit brutal mêlé, dans ce siècle, à l'héroïsme guerrier :

« Vous ne direz point à mon retour ce que disent les femmes tartares à leurs maris, lorsqu'ils reparaissent sans butin devant elles, après une campagne : *Tu n'es pas un homme, puisque tu reviens les mains vides;* car le grand-visir m'a fait son légataire universel. »

On voit encore, dans un musée de Vienne, le crâne de Kara-Mustapha, qui fut étranglé à Belgrade, par ordre de Mahomet IV. L'histoire du voyage de ce crâne est chose romanesque. Quelques années après le supplice du visir, les impériaux s'emparèrent de Belgrade. On ouvrit la tombe du visir pour la piller; on n'y trouva qu'un cadavre vêtu d'une chemise, des inscriptions arabes et un Koran. A l'époque de l'invasion des Turcs et durant le siége de Raab, Kara-Mustapha avait dit que, s'il prenait cette ville, pour punir l'évêque Léopold de Collonitz, qui avait soutenu le moral de la garnison avec l'argent des monastères, il lui ferait trancher la tête et l'expédierait dans un coffre à Mahomet. Le gouverneur de Belgrade, se souvenant de cette menace, et apprenant que l'évêque Léopold de Collonitz était devenu cardinal, s'imagina que rien ne lui serait plus agréable que de recevoir le corps, la tête, la chemise et le Koran de l'infidèle qui jouait un rôle si dramatique dans les épreuves de sa vie épiscopale. Mais le prélat eut le bon esprit de n'accepter cette relique glorieuse que pour l'offrir aux habitans de Vienne. Cependant elle n'a pas su rendre, en 1831, la capitale de l'Autriche sensible à la des-

truction de Varsovie, dont les derniers soupirs parvenaient jusqu'à ses oreilles, mêlés au râle du choléra-morbus. Aussi, quand le voyageur heurte du pied dans la campagne les décombres du camp tartare encore gisant à fleur de terre, il lui est impossible de ne pas croire que la maison de Lorraine périra tôt ou tard sous la conquête; car, après tant d'ingratitudes, un autre Sobieski ne se dévouera plus.

En quittant Sobieski, on ne saurait mieux faire que de passer au sud-est de la capitale, et, par exemple, de se diriger, à travers champs, vers Kaiser-Ebersdorf, gros bourg, situé sur la rive droite du Danube; c'est là, chez un brasseur, dans un entresol, au-dessus d'une écurie, que mourut le duc de Montebello. La maison est aujourd'hui une riante villa qui s'élève du sein des fleurs demi-closes; naguère, à l'heure de cette mort terrible, des cadavres d'hommes et de chevaux empestaient ses murs et obstruaient sa porte. Voici la seconde pièce de l'appartement où Lannes adressa à l'empereur ces paroles prophétiques, la leçon de son règne, le remords de sa vie. Voici la première où Larrey, Varéliaud et Gassicourt, avec de grands dangers, par une chaleur étouffante, le 6 juin, embaumèrent le corps du guerrier. Alors l'imagination s'émeut, le voyageur embrasse dans cet entresol toute l'épopée du siècle; il répète à voix basse avec Byron :

The night was dark and the thick mist allowed
Nought to be seen save the artillery's flame,
Which arched the horizon like a fiery cloud,
And in the Danube's waters shone the same —
A mirrored Hell!

Quand on remonte le Danube, en quittant Kaiser-Ebersdorf, par le chemin d'Albern et de Simring, pour se rapprocher de Vienne, il est difficile de se figurer que l'immense horizon de verdure qui s'étend à droite, fut l'échiquier de la plus colossale bataille des temps modernes. Trois cent quatre-vingt mille hommes entrèrent en ligne à Essling et à Wagram; douze mille périrent dans la première partie de ce jeu homicide, vingt-deux mille dans la seconde. Eh bien! jamais les admirables vers de M. de Lamartine n'eurent de justification plus mélancoliquement vraie :

..... Au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible;
Demain la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux,

Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balaieront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes humains
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossemens!

M. Alex. de Humboldt a fait remarquer le goût exquis et mystérieux qui préside à l'arrangement des plantes sur la surface de la terre. La Providence évidemment groupe les arbres et les fleurs de manière à former, suivant les climats et les saisons, la plus ravissante harmonie dans la toilette de nos campagnes. Il semble que la nature se promène au-dessus de notre globe, semant de sa robe inépuisable, mais savante, les diverses parures qui nous enchantent. Au premier printemps, elle jette d'en haut les fleurs pâles où se réfléchissent les neiges fondantes de l'hiver; au mois de mai, elle laisse échapper le jaune d'or qui tranche si heureusement sur le vert foncé des prairies; en juin, s'épanouissent le rouge tendre de la rose et le rouge sanglant du coquelicot, présages de la canicule; en juillet, le sentiment de la campagne rappelle déjà les amours fidèles et les liaisons durables : il tourne aux couleurs symboliques de l'ame, le bluet flotte sur des vagues d'épis, et le lin déroule les plis voluptueux de sa gaze azurée. Dans le mois d'août enfin, la nature se fait veuve et discrète; le rouge et le bleu passent au pourpre et au violet sombre, jusqu'au moment où toutes ces nuances se confondent, s'effacent et se perdent dans le deuil de l'automne et du cœur, dans le brun des feuilles tombantes et des illusions flétries.

Tel est le spectacle qui se déploie aux yeux du promeneur sur la rive gauche du Danube, depuis Albern jusqu'au Prater. La nature avait tant de plaies à cicatriser sur ces bords, tant de sépulcres à y couvrir, que jamais l'urne providentielle où sa main puise les radieuses couleurs de la terre, ne s'était plus harmonieusement épanchée. L'île de Lobau, Lusthaus, l'île de Masséna, l'île Saint-Hilaire, et ces myriades de corbeilles flottantes dont les panaches de saules entravent le fleuve, mais ne le retardent pas, semblent des linceuls superposés à de gigantesques ossuaires et qu'il suffirait de soulever pour voir au complet les catacombes de la grande armée. — Traversons le Danube : on le peut toujours d'imagination, si ce n'est en bateau. Entre Gross-Aspern et Stadlau, sur la pelouse, Masséna sauva l'armée et Napoléon; cependant son fils était pour la première fois au milieu du feu. Cette angoisse du père de famille et du grand capitaine, cette double responsabilité de l'homme et du citoyen,

n'est toutefois dans le paysage qu'un horizon affaibli. De plus sombres destinées pèsent sur ces fleurs que la fatalité semble incliner, pensives et décolorées, dans le sein des hautes herbes. Sont-elles nées de l'assassinat ou du suicide, de la mort des héros ou d'un crime d'état?... Ici tomba le général Oudet.

Charles Nodier a peint cette vie élégiaque de soldat et de tribun; glanons autour de son admirable tableau. Il n'a pas tout dit, parce que la douleur fait défaillir la mémoire et trembler la plume. Oudet, simple lieutenant, débuta à San Bartolomeo-in-Galdo, dans le royaume de Naples. Une balle le renverse : on veut enlever son corps. — Non, non, s'écrie-t-il, l'ennemi est là, il faut marcher. — Mais, dit un vieux sergent, votre corps lui restera. — Eh bien, enfoncez-le; mon corps ne lui restera pas! — Un homme de cette trempe devait avancer rapidement. En 1809, il était colonel du 9e régiment de ligne, et Napoléon le nomma général de brigade la veille de la bataille de Wagram. Il servait à l'aile gauche commandée par Masséna. Lorsque notre ligne fut rompue de ce côté, il perdit plusieurs de ses officiers et fut frappé de trois coups de lance. Pour ne pas quitter le combat, il se fit attacher sur son cheval. Quel homme!

Mme de Staël avait dit à M. Nodier, en 1815 : « J'ai connu, j'ai entendu, je crois entendre encore Mirabeau; mais je n'ai rien entendu qui approchât du langage de ce jeune officier de volontaires. Ce serait mal juger celui-là que de le nommer éloquent, c'était l'éloquence elle-même. »

Et cet homme éloquent se faisait attacher sur son cheval! Mirabeau peut-être eût demandé un chirurgien. Mais je retourne à Wagram. Après la bataille, il reçoit ordre de se porter en avant; il exécute ce mouvement, il revient pendant la nuit; il tombe dans une embuscade. Un feu de peloton l'avertit de son danger; il lutte dans les ténèbres sans connaître le nombre ni l'espèce de ses adversaires. Au lever du soleil, on trouva vingt-deux officiers tués autour de son corps. Il était criblé de blessures, il vécut trois jours. Quand on emporta son cadavre de l'hôpital, plusieurs blessés au désespoir arrachèrent le bandeau mis sur leurs plaies; un sergent-major se précipita sur son sabre près de sa fosse, et un lieutenant de la 68e demi-brigade s'y brûla la cervelle. C'est la seule individualité de notre histoire contemporaine qui explique celle d'Armand Carrel.

Nous revenons de Stadlau par le Prater; nous quittons le drame pour l'idylle. On ne saurait mieux faire que de rompre avec les suaves

campagnes au milieu d'idées riantes. Le Prater est une forêt magnifique, d'un kilomètre de long, et dont les arbres, respectés par les bûcherons depuis plusieurs siècles, offrent des réduits d'une obscurité et d'une fraîcheur que de très rares endroits de Saint-Cloud et du Raincy d'autrefois peuvent rendre à nos yeux français. Comme les arbres du Prater sont très élevés, la terre qu'ils ombragent est revêtue d'un tapis que le soleil ne jaunit jamais. Cette pelouse immense est parsemée de pavillons, de maisonnettes et de cabanes d'une construction très variée; on veut en tirer une copie aux Champs-Élysées pour les Parisiens, mais la réduction du tableau sera difficile. Dès que le soleil a disparu de l'horizon, il faut abandonner le Prater, que d'innombrables bataillons de mouches de tous les genres peuplent jusqu'au matin. Je m'en plaignais vivement au landgrave de Furstemberg, mais il me répondit avec un à-propos que n'eût pas désavoué le prince de Ligne : — C'est une police tutélaire. Sans ces insectes que vous fuyez, l'amour ferait ici trop de ravages pendant le crépuscule.

ANDRÉ DELRIEU.

NOVALIS.

Il n'est pas difficile, pour peu qu'on veuille étudier avec quelque attention l'art et la poésie germaniques, de découvrir l'idée qui domine au-delà du Rhin les diverses créations des peintres, des musiciens et des poètes. Cette idée est grande et féconde; c'est le culte de la nature. L'Allemagne laisse à l'Angleterre le soin de retracer les types variés qu'offre l'ame humaine étudiée dans son indépendance; elle abandonne à la France la tâche d'observer l'homme placé dans la société. Son but préféré, son étude la plus chère, c'est de peindre et de chanter la nature. Il est superflu de rappeler ici l'importance du rôle que cette tendance a joué dans l'art allemand; c'est surtout dans la poésie qu'elle s'est manifestée avec une incomparable grandeur. Depuis les *minnesœngers* jusqu'à Goethe, on peut dire qu'elle a présidé à toutes les transformations de la poésie allemande et dicté à la muse du Nord ses plus hautes, ses plus durables inspirations.

Entre tous les poètes de sa patrie, Novalis personnifie avec le plus de grace et d'idéale pureté la tendance que nous signalons. C'est en lui qu'il nous semble particulièrement curieux d'étudier cette alliance d'un ardent amour de la beauté visible et d'un spiritualisme délicat qui caractérise si éminemment la poésie allemande. On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. Il est impossible d'en bien saisir l'originalité, si l'on ne se rend compte du degré d'énergie et d'exaltation presque mystique auquel était arrivé ce culte dans les dernières années du XVIIIe siècle.

Avant Novalis, la poésie allemande avait tenté, à diverses époques, de concilier ses tendances spiritualistes avec l'amour de la nature. Le XVIe siècle offre les premières traces de ce mouvement dont *Henri d'Ofterdingen* marque encore aujourd'hui le dernier terme. Les élans matérialistes de la vieille Allemagne une fois réconciliés avec le christianisme, grace à Luther, il ne peut plus être question de renouveler l'antique duel de l'esprit et de la matière; tous les efforts doivent tendre à purifier l'hommage rendu au monde des sens. Telle est l'œuvre glorieuse dont la poésie de l'Allemagne nous offre l'accomplissement graduel. On ne lutte point contre l'adoration de la nature, mais on s'étudie à concilier les aspirations vers la beauté physique, vers les joies terrestres, avec les exigences d'un ardent idéalisme. Cette conciliation ne tarde pas à s'accomplir, et, une fois réalisée, elle s'affermit bientôt de plus en plus. Au temps de Hœlty et de Voss, le cœur du poète, plein de pitié candide, s'épanouit déjà plus libre aux clartés de l'aurore, aux parfums du printemps. Toutefois l'union qui existe alors entre la muse allemande et la nature n'a point encore le caractère bizarre et profond qu'elle offrira plus tard. L'homme se plaît surtout à chercher dans le monde visible le reflet de ses impressions; il ne se préoccupe guère d'interroger les voix confuses qu'élèvent autour de lui les flots de la source et les fleurs de la prairie. La création disparaît, pour ainsi dire, absorbée dans la personnalité humaine. Grace à Gœthe, elle redevient indépendante, elle s'anime d'une vie propre dont le poète célèbre les mystères dans une langue immortelle. En face de cette nature vivante, harmonieuse, divinisée, l'auteur de *Faust* n'abdique point, il est vrai, le calme puissant de son esprit; il se montre plus curieux qu'enthousiaste, plus contemplateur qu'amant. Un pas reste donc à faire pour terminer cette marche solennelle de la muse allemande vers la nature, et Novalis l'accomplit. Ce n'est pas seulement la curiosité qui inspire Novalis, c'est l'amour. Il interroge les arbres de la forêt, les fleurs de la vallée, et jusqu'aux pierres de la montagne, dans un langage qui trahit la plus ardente extase. La vie de Novalis n'a été qu'une immense aspiration vers cet hymen de la création et de la muse célébré dans les fables antiques. On ne peut assurément refuser son attention, ni à cette vie si courte, ni au magnifique rêve qui la domina.

Frédéric de Hardenberg, qui signa ses écrits du pseudonyme de Novalis, naquit le 2 mai 1772 dans le comté de Mansfeld, sur une terre qu'y possédait sa famille. Le baron de Hardenberg, père de Novalis, était directeur des salines de la Saxe. Dans la biographie qu'il a donnée de l'auteur d'*Ofterdingen*, Tieck trace ainsi le portrait du baron : « C'était, dit-il, un homme vigoureux, d'une activité infatigable, unissant la fermeté à la franchise; en un mot, un véritable Allemand. » Quant à la mère de Novalis, qui devait voir en peu d'années la mort décimer cruellement autour d'elle une nombreuse famille, elle offrit toujours, au milieu de ces douloureuses circonstances, un modèle parfait de douceur et de résignation chrétienne.

On peut croire qu'en traçant les personnages du père et de la mère d'Henri

d'Ofterdingen, dans la première partie de son roman, Novalis avait devant les yeux les nobles figures de ses parens. En plus d'un endroit de ce livre, on peut reconnaître des traces de l'influence qu'avait exercée sur le caractère du poète la tendre affection de sa mère. Presque toute la vie de Novalis devait s'écouler dans cette atmosphère patriarcale et sereine qu'on peut encore respirer aujourd'hui au sein de certaines familles allemandes. Aussi les parties de son roman qui rendent le plus sincère hommage à la réalité humaine sont celles où il a retracé le côté intime et familier des mœurs de sa patrie. Les parens d'Ofterdingen sont assurément des figures d'une vérité profonde, et que Schiller aurait pu créer. Il est curieux de voir quelle part le souvenir peut revendiquer dans une œuvre qu'on serait tenté d'abord de croire uniquement inspirée par la fantaisie.

Le jeune Frédéric de Hardenberg était, avec une de ses sœurs qui comptait une année de plus que lui, l'aîné d'une famille de onze enfans, sept fils et quatre filles. Dès son enfance, Novalis manifesta des penchans taciturnes et mélancoliques. Il se fit remarquer aussi entre tous ses frères par la vive affection qu'il portait à sa mère. A neuf ans, une dyssenterie mit ses jours en danger. On ne le guérit qu'à force de soins et à l'aide d'un traitement pénible. C'est après cette maladie qu'il se fit comme un réveil dans cette ame livrée jusqu'alors à un morne assoupissement. On eût dit que les souffrances physiques avaient favorisé l'initiation du poète à la vie intellectuelle. Des facultés brillantes se révélèrent en effet dans ce jeune enfant qui ne semblait destiné d'abord qu'à une vie de repos et d'obscurité.

L'intérieur de la maison de Novalis était digne de servir de berceau à cette chaste muse. Les frères et les sœurs du poète participaient tous un peu de l'angélique nature de sa mère. Quant au baron, obligé par sa charge à de fréquens voyages, cette rude et austère figure n'apparaissait qu'à de longs intervalles au milieu de la paisible famille. On conçoit quelle trace profonde durent laisser dans l'ame du poète les impressions de cette enfance écoulée dans un si grand silence, dans un calme si profond. Le souvenir de la jeunesse de Gœthe s'éveille ici naturellement. Les premières années de l'auteur de *Faust*, qui se passèrent de même au sein d'un bonheur paisible, furent égayées, il est vrai, par une bien autre variété d'émotions. Il semble que le hasard, en révélant au jeune Gœthe, dans sa riante maison de Francfort, tous les aspects de la vie, ait voulu préparer l'impassible contemplateur. La succession de mille tableaux gracieux ne permettait à cette ame hautaine de s'attacher à aucun. L'uniformité de la vie de famille enseignait au contraire à Novalis la profondeur et la fixité dans les affections. Enfermé dans un cercle étroit, le poète était entraîné à approfondir toute chose, les sentimens comme les idées; et cette tendance persista chez lui aux différentes époques de sa courte vie.

On ne saurait être étonné de l'ardeur toute particulière que porta Novalis dans ses premières études. Il devait y avoir, dans une ame ainsi préparée, une surabondance de vie à laquelle la recherche des lumières offrait une natu-

relle issue. Les années qui s'écoulèrent depuis 1789, époque de l'entrée du jeune homme au gymnase, jusqu'à l'année 1793, où il termina ses études à Wittemberg, furent remplies par des travaux assidus. La guerre contre la France éclatait au moment où Novalis achevait ses études. La France embrasée envoyait vers le Rhin d'ardentes haleines que le jeune Allemand ne put respirer sans être pris de vertige. Il n'aspirait plus qu'à la vie des camps, il appelait de toute son ame le tumulte des combats. Il fallut les plus pressantes prières de sa famille et de ses amis pour dompter ces fiers élans.

Le séjour à Wittemberg marque une époque importante dans la vie de Novalis. Le poète qui devait porter à l'excès la tendance idéalisatrice de l'Allemagne, achevait de former son intelligence dans la ville même à laquelle se rattache le nom d'un des plus fougueux adversaires du spiritualisme catholique. Au moment de quitter Wittemberg, Novalis pouvait se dire qu'il allait entrer vraiment dans la vie. L'intelligence du jeune Allemand était en effet toute préparée pour les travaux vers lesquels l'entraînait une suprême vocation. Que le réveil du cœur succédât à l'épanouissement de l'esprit, que des années de luttes et d'émotions sérieuses vinssent achever l'œuvre commencée par les années de paisible travail, et de cette dernière épreuve le poète devait sortir complet, avec tous ses rêves et toutes ses larmes.

En quittant Wittemberg, Novalis se rendit à Arnstadt, en Thuringe, pour se former aux affaires sous la direction du grand-bailli Just. Dans cette ville où il venait se mesurer avec la vie pratique, il fit la rencontre d'une jeune fille, Mlle Sophie de ..., dont le divin regard devait rayonner sur toute son existence. Les émotions ineffables qu'éveilla l'amour dans cette ame si haute et si pure, est-il besoin de les décrire? Quiconque a lu Dante parlant de Béatrice peut les imaginer. L'été que Novalis passa à Arnstadt, en 1795, fut pour le poète une époque de généreuse ivresse. Il est pour quelques esprits prédestinés de ces divines aurores, il est de ces apparitions célestes qui, brillant aux premières années de la vie, laissent encore dans les dernières un sillon lumineux. Telles furent Béatrice pour Dante, Laure pour Pétrarque, Federica pour Goethe. Telle fut Sophie pour Novalis. L'été de 1795 marqua la plus belle, la plus heureuse portion de la vie du poète; de cette révélation de l'amour, il passa vite à la révélation de la douleur.

Novalis n'avait point eu de peine à obtenir le consentement des parens de sa bien-aimée, et déjà l'époque de son mariage approchait, quand Mlle Sophie de ... tomba gravement malade. Au bout de quelques semaines, les soins dont elle fut entourée n'aboutirent qu'à une guérison incomplète. On devine à quelles angoisses Novalis fut livré tant que l'état de Sophie parut menaçant. Une fois le danger écarté, il ne recouvra un peu de calme que grace aux déclarations entièrement rassurantes des médecins. S'étant décidé à retourner près de sa famille, à Weissenfels, il fut nommé auditeur dans le district dont son père était directeur. L'idée de son prochain mariage était revenue occuper ses rêves : son esprit s'était tranquillisé. Il consacra un hiver entier aux affaires;

mais cette joie paisible fut bientôt troublée par une nouvelle aussi triste qu'inattendue. Sophie était retombée malade, et se faisait traiter à Iéna. Novalis partit sur-le-champ pour cette ville. Il trouva sa bien-aimée très souffrante; l'habileté des médecins s'efforçait en vain d'arrêter les progrès du mal. Alors commencèrent de longs mois de douleurs; alors s'ouvrit une période d'inquiétude et de larmes pendant laquelle Novalis, tantôt près d'un de ses frères malade, tantôt au chevet de Sophie mourante, fut en proie à des angoisses de plus en plus cruelles. Enfin, au mois de mars 1797, Sophie mourut. Personne n'osait annoncer à Novalis la terrible nouvelle. Ce fut un de ses frères, Charles de Hardenberg, qui accepta la triste mission. Pendant trois jours et trois nuits, Novalis vécut enfermé dans sa douleur. Au mois d'avril suivant, il perdit encore son frère Érasme. Ces grandes épreuves auraient porté l'abattement dans une ame vulgaire; chez Novalis, elles ne tardèrent pas à provoquer une réaction vigoureuse. Il sut échapper par d'ardentes aspirations vers l'idéal aux douloureuses étreintes de la réalité. Après quelques semaines passées dans un isolement fécond en pieuses tristesses, en méditations austères, Novalis put revenir consacrer aux affaires le zèle d'un esprit calme et raffermi. Les *Hymnes à la Nuit* contiennent sur sa vie intérieure à cette époque des révélations précieuses. Dans ces heures de tristesse infinie, la pensée du poète s'était reportée vers la vie du Christ, et cette magnifique idéalisation de la douleur avait soutenu son courage. La contemplation de cette grande image avait fortifié son ame en la calmant.

Remis de sa première affliction, Novalis se rendit à Freyberg. La notice de Tieck nous apprend que, dans cette ville, Novalis s'appliqua avec une singulière ardeur à l'étude des sciences physiques. C'est à cette même époque (1798), qu'il connut Mlle Julie de Ch... et qu'il forma un nouveau projet de mariage. On a droit de s'étonner de la promptitude avec laquelle Novalis passa des tristesses de l'isolement aux rêves joyeux du fiancé. Les explications que donne Tieck à ce sujet ne nous paraissent pas satisfaisantes. Ces explications se réduisent à transformer l'amour voué par Novalis à Sophie en une sorte de culte mystique qui n'a rien à démêler avec la vie réelle. Sophie, passant à l'état d'être surnaturel, de vision aérienne, pouvait offrir un but radieux aux rêveries du poète sans enchaîner ses sentimens. Tout en convenant de la justesse de cette distinction établie entre l'amour idéal et l'amour terrestre, entre l'imagination et le cœur, nous aurions voulu voir Novalis se moins hâter de reléguer les souvenirs de son premier amour dans le domaine du mythe et de la fantaisie. Au reste, tandis que son cœur s'ouvrait à une nouvelle passion, une transition non moins brusque s'opérait dans son esprit. La contemplation de la nature y remplaçait les recueillemens mélancoliques. Le monde physique attirait vers ses plus secrètes profondeurs le poète curieux et charmé. La vie des mineurs se parait surtout à ses yeux d'un singulier attrait. A peine délivrée de ses rêves funèbres, cette muse vraiment allemande s'épanouissait de nouveau à toutes les clartés du ciel, à tous les frémissemens de la terre. Partout

elle savait découvrir et saluer la mystérieuse, l'éternelle Isis, dans la fraîcheur des forêts, sur la cime des montagnes et jusque dans les ténèbres de la mine. Un fragment écrit à cette époque, *les Disciples de Saïs*, expose avec grandeur cette disposition du poète.

Au commencement du printemps de l'année 1799, Novalis retourna près de son père, et fut nommé bailli et assesseur du cercle de Thuringe. Après avoir pris possession de sa nouvelle charge, il se rendit avec empressement à Iéna, où il connut Guillaume Schlegel et Tieck. L'idée première d'*Henri d'Ofterdingen* lui vint durant ce séjour, qui fut sans doute animé par plus d'un grave et fécond entretien. En même temps, Novalis avait conçu le plan d'un recueil de *Chants chrétiens*, auxquels il se proposait de joindre quelques homélies. Une partie de ce recueil, les *Chants spirituels*, fut seulement composée. Dans l'automne de la même année, après le mariage de sa sœur aînée, qui fut célébré dans une terre voisine d'Iéna, Novalis habita quelque temps une charmante retraite située au pied du mont Kyffhauser, dans un des plus beaux sites de la Thuringe. C'est dans cette solitude, au milieu d'un calme profond, au sein d'une riche et majestueuse nature, qu'il écrivit une grande partie de son roman d'*Ofterdingen*.

En 1800, Novalis, revenu près de sa famille à Weissenfels, paraissait plus que jamais épris de l'œuvre qu'il venait de commencer dans ses rians loisirs de Thuringe. « Le plan repose déjà dans ma tête, écrivait-il à Tieck..... Le tout doit être une apothéose de la poésie. Dans la première partie d'*Ofterdingen*, on verra le poète grandir; dans la seconde, il sera glorifié. » Quand il agitait ainsi dans son imagination exaltée les plans les plus vastes, il ignorait que deux années seulement lui restaient à vivre. Les veilles laborieuses commençaient à altérer visiblement sa santé. Le dépérissement physique augmentait chez Novalis à mesure que redoublait l'ardeur intellectuelle. Le poète, il est vrai, souffrait et languissait sans s'apercevoir de ses maux ni de sa faiblesse. Il était à la fois préoccupé d'*Ofterdingen* et de son prochain mariage avec Mlle de Ch..... Déjà on avait préparé la maison où il devait recevoir sa fiancée. Novalis allait partir pour Freyberg, afin d'y rejoindre Mlle de Ch...., quand une hémorragie violente le força d'ajourner son départ et de reculer l'époque de son mariage. De nouvelles hémorragies succédèrent bientôt à la première, et dès-lors la maladie de langueur dont Novalis était atteint se révéla par d'actifs ravages.

Un voyage à Dresde, entrepris pour combattre par la distraction les progrès du mal, eut la plus triste issue. Novalis s'était rendu, accompagné de sa famille, dans cette ville, où sa fiancée devait le rejoindre. On était alors dans les derniers jours de l'automne de 1800, et l'influence de la saison aggravait encore l'état du malade, quand un triste évènement vint concourir avec cette cause à rendre toute guérison impossible. Ayant appris que son plus jeune frère s'était noyé par imprudence, Novalis fut pris aussitôt d'une hémorragie terrible, à la suite de laquelle les médecins perdirent tout espoir. Peu de

temps après cette crise, Mlle de Ch..... arriva à Dresde; elle trouva Novalis plus faible que jamais, et agitant de ces projets de voyages, de déplacement subit, qui sourient aux mourans. Novalis projetait une excursion à Clagenfurt, dans l'Allemagne méridionale, chez un de ses meilleurs amis, M. Herbert. L'avis des médecins le força de renoncer à ce projet. Alors la pensée de Novalis se retourna vers la résidence de sa famille, vers cette paisible campagne où s'était écoulée son enfance, et, le désir du poète ne rencontrant cette fois aucune opposition, il revint en janvier 1801 à Weissenfels, où les plus habiles médecins de Leipsig et d'Iéna furent aussitôt appelés.

Tous les efforts échouèrent contre la maladie, qui poursuivit sa marche sourde et rapide. Quelle que fût néanmoins la terrible activité du mal, il ne se révélait que par une excessive faiblesse, et Novalis était entraîné vers la mort presque sans douleur. Il s'appliquait toujours avec la même assiduité à ses études favorites. Plein d'espoir et ne doutant pas d'une guérison prochaine, il portait même dans ses travaux une ardeur presque rajeunie. Il avait entrepris, dans ses derniers jours, de réécrire *Henri d'Ofterdingen* d'un bout à l'autre, et, peu avant sa mort, il disait : « Maintenant j'ai appris pour la première fois ce que c'est que la poésie; des chants, des poèmes innombrables, m'ont été révélés, et ces nouvelles inspirations diffèrent entièrement de mes inspirations anciennes. » Qui dira en quoi eût consisté ce renouvellement dont le poète se réjouissait au seuil de la tombe? On peut croire que l'ardeur fiévreuse des méditations de sa jeunesse commençait alors à se retirer de son ame pour faire place à une sorte de calme lumineux. Ces années de recherches infatigables, d'explorations en tous sens, pendant lesquelles la philosophie, la religion, la politique, les arts, les sciences naturelles, avaient tour à tour occupé le poète, ces années pénibles allaient enfin porter leur fruit, si la mort n'était venue. Il est certain que les écrits de Novalis, dignes assurément, tels qu'ils sont restés, d'une gloire durable, offrent néanmoins des parties incomplètes. Les idées se pressent, les images se succèdent, les notes abondent pour l'hymne inspiré, mais le développement fait trop souvent défaut aux thèmes les plus riches; c'est comme une accumulation de magnifiques germes sans épanouissement. On peut juger de ce que seraient devenus ces germes, si aux années d'éclosion ardente avaient pu succéder les années de maturité. Déjà sans doute Novalis sentait ses idées se développer avec plus d'ordre et de clarté, quand il parlait avec tant d'enthousiasme des chants nouveaux que lui révélait sa muse.

Le 21 mars 1801, jour anniversaire de la mort de Sophie, le malade sentit sa faiblesse augmenter considérablement. Plusieurs de ses amis vinrent le visiter, entre autres Frédéric Schlegel, dont la venue causa une vive joie au poète. Le 25, il demanda quelques livres à son frère, puis commanda son déjeûner, et causa avec assez d'abandon. A neuf heures du matin, il pria son frère de lui jouer sur le piano un air qu'il aimait, et s'endormit presque aussitôt. Frédéric Schlegel entra peu d'instans après dans la chambre du malade;

il le trouva goûtant un doux repos. Vers midi, ce repos devint l'éternel sommeil. Novalis venait de mourir à vingt-neuf ans.

Quiconque eût alors contemplé cette physionomie calme et pâle pouvait en quelque sorte deviner la grande perte que l'Allemagne venait de faire. Chez Novalis, la beauté du corps était unie à la beauté de l'ame; ses traits respiraient à la fois une angélique douceur et un noble enthousiasme. A voir sa taille haute et svelte, son front inspiré, ses yeux rayonnans sous les boucles d'une chevelure ondoyante, on eût dit un des glorieux apôtres des premiers temps du christianisme; et, en effet, Novalis, assure Tieck, ressemblait merveilleusement au saint Jean d'Albert Durer. La mort n'avait pu entièrement effacer cette divine empreinte dont la muse avait marqué son enfant; seulement elle avait substitué une expression de sérénité ineffable à l'exaltation fiévreuse qui animait autrefois la physionomie du poète.

Si courte qu'ait été la carrière de Novalis, on ne peut se défendre d'un certain embarras quand il s'agit d'indiquer et de classer tous les travaux qui l'ont remplie. Il n'y a pas en Novalis seulement le poète, il y a le penseur, et on ne saurait dire combien d'aspects infinis, d'horizons nouveaux, de routes fécondes, cette imagination puissante a entrevus dans la philosophie et dans l'art. C'est une tâche difficile que d'analyser avec détail les diverses tentatives qui ont témoigné de son activité infatigable. Heureusement le monument inachevé du poète découvre à l'observation qui persévère de profondes traces d'un ordre rigoureux. Par les *Hymnes à la nuit*, *les Disciples de Saïs*, et les pensées philosophiques, on s'élève sans brusquerie au roman qui domine toutes ces œuvres d'inspiration différente, à *Henri d'Ofterdingen*. Nous suivrons cette marche, qui permet seule d'étudier sans confusion l'œuvre de Novalis depuis les détails jusqu'à l'ensemble.

Les *Hymnes à la nuit* furent composés peu de temps après la mort de Sophie, la première fiancée de Novalis. Le titre d'hymnes ne convient pas exactement à ces méditations, où les strophes ne remplacent la prose qu'à de longs intervalles. Ce sont de graves contemplations plutôt que des chants inspirés. Pourtant on peut y remarquer plus d'un passage où la rêverie de l'amant affligé s'élève à de hautes et sereines régions. Après avoir célébré le silence et l'ombre, après avoir chanté le charme consolateur de la nuit, le poète se plonge avec une joie austère dans une méditation lyrique sur la vie du Christ. On ne saurait dire la pieuse tristesse qui s'exhale de cette partie des *Hymnes à la nuit*. Mme de Staël parle dans son *Allemagne* de l'émotion qu'excita en elle, à Eisenach, la rencontre d'une troupe de jeunes gens qui, par un jour d'hiver, traversaient les rues couvertes de neige en chantant les louanges de Dieu. Les dernières pages des *Hymnes à la nuit* sont profondément empreintes de cette mélancolie singulière que revêtent les pompes chrétiennes sous le ciel du Nord. L'hymne intitulé *Désir de la Mort* se distingue surtout par son accent de solennelle tristesse. « Qui nous arrête encore sur cette terre? s'écrie le poète. Ceux que nous aimons reposent déjà depuis

long-temps. Leur tombe renferme ce qui faisait notre vie. Nous n'avons plus rien à poursuivre ici-bas. Le cœur est plein, le monde est vide. » Si âpre qu'elle soit, la douleur qui arrache ce cri au poète n'a rien de commun avec le lyrique désespoir de Werther ou de Réné. Ces aspirations vers la tombe ne sont pas sans une parenté lointaine avec les pieux abattemens que, dans l'Allemagne d'avant la réforme, certaines ames élevées pouvaient ressentir au sein des cloîtres. L'homme dont le cœur est ainsi oppressé en face du monde désert ne songe pas même à lutter avec la vie; il n'a plus un désir pour les joies, ni pour les affections de la terre; pâle et glacé comme les morts, il envie leur calme, il leur tend la main sans arrêter sur la nature ou sur ses semblables un seul regard d'amour ou de regret.

Les *Chants spirituels* relèvent comme les *Hymnes à la nuit* d'une inspiration profondément chrétienne. L'idéal dont la contemplation ravit le poète dans des extases toujours nouvelles, c'est le Christ, contemplé tantôt dans sa gloire sereine, tantôt dans les saintes angoisses de la passion. L'ame souffrante épanche ses douleurs dans le sein du Dieu crucifié : elle l'adore comme un maître, le célèbre comme un soutien, l'appelle comme un ami. On aurait peine à trouver dans notre littérature l'analogue de cette poésie austère. Ce n'est pas là l'inspiration religieuse puisée à sa source primitive, en pleine poésie orientale, comme Lamartine a su la trouver. Le souffle qui anime ces pieux cantiques ne vient ni du Carmel ni du Liban; il vient des vieilles cathédrales, et il a traversé les sombres forêts de la Thuringe. Ce sont de divins élans, de mystiques soupirs, des tristesses que les paysages du Nord peuvent seuls inspirer. Pourtant un rayon de soleil méridional illumine quelquefois l'horizon brumeux, et on peut citer, surtout dans les hymnes que Novalis adresse à la Vierge, plus d'une strophe aussi fraîche, aussi radieuse dans sa pureté virginale, que les beaux lys épanouis des tableaux du Pérugin.

Les poésies mêlées de Novalis sont en petit nombre. On y remarque d'agréables strophes à Tieck, un sonnet d'une beauté grave et sereine, et une charmante chanson sur le printemps. Ce n'est point toutefois dans ces inspirations gracieuses qu'il faut chercher la plus complète expression du poète. On croira donc sans peine qu'une des parties les plus importantes des travaux de Novalis est son recueil de pensées. Il est peu d'écrivains qui en une aussi courte vie aient remué autant d'idées, essayé autant de routes et sondé avec autant de patience la nature, la vie, la société, dans tous leurs mystères. Qu'on ne se laisse pas tromper à son angélique sérénité, à son tendre sourire : le beau et jeune fiancé de Sophie n'appartient pas aussi directement qu'on serait d'abord tenté de le croire à la lignée du chantre de Laure. Après avoir fait la part du rêveur et de l'amant, la part du penseur reste à faire, et quiconque étudiera sérieusement Novalis se convaincra que cette part doit être grande.

Les pensées de Novalis ne le montrent pas seulement préoccupé de science et de poésie : bien qu'il émette sur divers problèmes d'art et de psychologie

plus d'une vue féconde, un ardent amour de l'humanité lui a dicté la meilleure partie des réflexions éparses qu'on a réunies à la fin de ses œuvres. Tout en cédant à la curiosité qui l'entraîne à interroger les abîmes de l'ame, tout en discutant avec un lumineux enthousiasme d'importantes questions littéraires, Novalis revient toujours au perfectionnement des sociétés humaines comme à son rêve le plus cher. Ranimer chez les hommes le sentiment religieux qui s'éteint, réveiller l'amour de la nature, rétablir cet accord de l'ame humaine et des forces de la terre que célèbrent les traditions primitives, telle est la grande idée qui dans l'esprit du poète domine toutes les autres, tel est le but qu'il indique au zèle des réformateurs. Cette idée ne touche pas d'aussi près à l'utopie qu'on pourrait d'abord le croire. Il suffit de dégager les pensées de Novalis des poétiques voiles où elles s'enveloppent pour reconnaître qu'elles offrent plus d'un aspect lumineux, plus d'un côté pratique. Le défaut d'activité, l'insouciance est, selon Novalis, le mal contre lequel nous devons nous tenir le plus en garde. « Le destin qui nous presse, dit-il, n'est autre chose que la paresse de notre génie. Par le développement et l'exercice de notre activité, nous devons arriver à nous transformer en destin. Tout semble se précipiter sur nous, parce que nous ne nous précipitons vers rien. Nous sommes négatifs parce que cela nous plaît; plus nous deviendrons positifs, plus le monde autour de nous deviendra négatif, jusqu'à ce qu'enfin il cesse d'être une négation, parce que nous serons tout en tout. » On ne peut célébrer avec plus de ferveur l'activité humaine; il reste à préciser le but que cette activité doit poursuivre. Quel peut être le perfectionnement souhaité par le poète? Novalis fait consister le progrès qu'il désire dans l'union de plus en plus étroite de l'humanité et de la nature. Hors de l'harmonie des forces intellectuelles et des forces de la matière, il ne voit point de bonheur possible sur la terre. Ce ne sont pas là, il faut le reconnaître, de purs rêves de poète. La question à laquelle Novalis est sans cesse ramené, l'accord du monde physique et du monde moral, ne saurait passer pour une puérile énigme, à cette heure où tant de hautes intelligences convient l'humanité à l'exploitation de son domaine matériel. On ne peut se dissimuler toutefois que l'atmosphère abstraite et subtile où Novalis s'est trop souvent complu répugne singulièrement à la pensée française. Pour s'élever avec l'auteur d'*Ofterdingen* à des hauteurs lumineuses, il faut se résigner à traverser bien des défilés obscurs, à se perdre souvent en de bizarres ténèbres. On s'explique alors la sympathie qui porta Novalis à célébrer les travaux de la mine. La tâche du poète, telle qu'il la conçoit, est une vraie tâche de mineur. Que lui importent les trésors étalés à la surface de l'ame et de la terre? Il lui faut l'or pur retiré des profondeurs. On peut éprouver parfois quelque lassitude et quelque impatience à suivre la pensée de Novalis dans ses détours laborieux; mais les éclairs qui jaillissent au terme de ces courses pénibles suffisent amplement pour faire oublier les fatigues de la route.

En appelant de tous ses vœux l'époque où l'intelligence gouvernera la

nature, Novalis n'entend pas célébrer une grossière adoration de la matière. « Il faut moraliser la nature, » s'écrie-t-il à plusieurs reprises, c'est-à-dire qu'il faut en conquérir, en dompter les forces au profit de nos plus nobles instincts, de nos plus généreuses passions. « La nature sera morale, dit-il encore, quand par un vif amour pour l'art elle se donnera à l'art, fera ce que l'art voudra; l'art sera moral quand il vivra pour la nature et travaillera avec elle. » Souvent il envisage avec effroi le chemin qui nous reste à parcourir pour atteindre ce but si ardemment désiré; il invite alors avec une douceur pénétrante les hommes à ce culte de l'Isis éternelle, dont il s'est fait l'éloquent apôtre : « L'étude de la nature, dit-il, outre qu'elle fatigue peu l'esprit et qu'elle repose la conscience, éveille en nous une sympathie toute particulière et nous crée une sorte d'enfance. Quand toute une nation se prendra pour la première fois d'amour pour la nature, et qu'un nouveau pacte unira les citoyens, quand chaque village aura son naturaliste et son laboratoire, alors seulement on aura fait le premier pas sur l'immense chemin qui doit nous mettre en rapport avec elle. »

Novalis ne se borne pas, on le voit, à célébrer l'amour de la nature comme une source de joies pures et d'enchantemens ineffables; il en fait une sorte de religion des sociétés à venir. Il veut concilier ce sentiment avec les plus sévères exigences du spiritualisme, et c'est là que commencent les difficultés du problème. Sans doute la sympathie qu'éveillent en nous les beautés de la création est un noble penchant; mais combien d'esprits éminens n'a-t-elle pas entraînés à un stérile matérialisme! On ne peut prévoir à quelle époque l'humanité sera assez forte pour pratiquer cette religion à la fois chrétienne et païenne, qui poussera ses adeptes de l'église au laboratoire, de l'hymne à l'analyse, de l'enthousiasme à l'investigation, du monde de l'ame au monde des sens. Épris à la fois de la nature et de l'idéal, Novalis comprend très bien comme possible cette fusion de deux tendances que l'Allemagne, il faut l'avouer, ne s'est pas efforcée d'unir sans bonheur; mais, hors de sa patrie, de nombreuses objections pourront s'élever contre la réalisation prochaine de ces idées. Et même en Allemagne, où trouver beaucoup d'organisations capables de sympathiser avec cette organisation choisie, interrogeant les plantes et les rochers aussi ardemment que Goethe, et chantant le Christ avec la ferveur d'un vieux *minnesænger?*

Néanmoins il serait injuste, nous le répétons, de refuser toute valeur pratique aux idées de Novalis. On ne peut nier que l'humanité ne soit entraînée presque instinctivement, de nos jours, à étudier et à exploiter le monde matériel. Ces efforts ne sont qu'une application bien incomplète des pensées du mystique allemand; c'en est assez toutefois pour empêcher de le confondre dans la foule des rêveurs frivoles.

Il reste à suivre l'exposition des idées de Novalis dans ses deux principales productions, *les Disciptes de Sais* et *Henri d'Ofterdingen*. Ces deux œuvres inachevées peuvent être considérées comme les deux faces du même

monument. Il est deux manières, selon Novalis, d'entrer en communication avec la nature, par la science et par la poésie. Le naturaliste et le poète peuvent également prétendre à expliquer la langue magnifique de la création. N'a-t-elle pas répondu au chant d'Orphée comme à la parole d'Aristote, à la prière du poète comme à la question du savant? Le second est peut-être moins favorisé que le premier, la nature accorde à la contemplation passionnée de l'un plus qu'à la persévérante curiosité de l'autre; mais, quoi qu'il en soit, les deux routes sont également belles à suivre; l'œuvre du naturaliste, comme celle du poète, mérite qu'on la glorifie. Novalis a donc consacré *les Disciples de Saïs* à la science et *Henri d'Ofterdingen* à la poésie.

Ce que nous venons de dire des idées de Novalis sur les rapports de l'homme et de la nature ne nous permet pas d'analyser avec détail *les Disciples de Saïs*. Novalis n'a fait autre chose dans ce fragment que traduire sous une forme animée et poétique les méditations que ses pensées éparses nous livrent dégagées d'apprêt, dans toute leur fougue et leur nudité première. La part de l'invention est petite dans *les Disciples de Saïs;* les exigences du sujet imposaient au poète cette sobriété. En commençant cette œuvre, Novalis s'est plutôt proposé d'écrire des entretiens philosophiques qu'un roman. L'imagination est intervenue uniquement pour tracer le cadre que la philosophie s'est chargée de remplir. Les ornemens qu'elle a répandus sur ce cadre sont tous choisis avec un goût sévère. Le temple d'Isis aux voûtes colossales, les vastes portiques, les salles immenses au milieu desquelles se presse la foule des initiés et des disciples, forment un théâtre imposant et solennel, une sorte de fond majestueux sur lequel la pensée du poète ressort avec éclat.

En plus d'un passage, *les Disciples de Saïs* peuvent rivaliser pour la verve et l'élégance avec les plus belles pages de la philosophie antique. C'est surtout la mission du naturaliste que Novalis célèbre avec une admirable éloquence. Peu d'hommes doivent prétendre à remplir cette mission souveraine, il faut une longue et patiente initiation; mais ces années de préparation laborieuse portent en elles-mêmes leur récompense. La curiosité de l'observateur se satisfait sans cesse par de nouvelles conquêtes. Le spectacle infini de la création est toujours varié, toujours nouveau, pour l'imagination humaine. On s'explique facilement l'enthousiasme qui s'empare de l'écrivain quand il trace des sciences naturelles ce magnifique éloge. Novalis ne pouvait peindre sans une austère émotion ces joies sublimes qu'il avait ressenties profondément.

Toutefois, il est encore un but supérieur à celui que poursuit le naturaliste. S'il est beau d'élargir la science, il est plus beau encore de pénétrer les secrets de la vie mystérieuse qui anime les corps qu'elle se borne à découvrir et à classer. C'est là l'œuvre que Novalis propose au poète. Un des disciples réunis dans le temple, le plus jeune et le plus beau, est chargé d'exprimer cette pensée. « Les poètes, dit-il, sont loin d'être assez hardis; ils ne comprennent que vaguement la puissance mystérieuse de la parole; ils jouent avec la fantaisie comme les enfans d'un magicien avec la baguette enchantée de leur père.

Ils ne savent pas quelles forces doivent leur obéir, quels mondes leur sont soumis. N'est-il donc pas vrai que les rochers et les forêts sont sensibles à la musique, et, dominés par l'harmonie, obéissent à la volonté humaine comme les animaux apprivoisés? Les fleurs ne s'épanouissent-elles pas plus belles autour de la bien-aimée, et ne se réjouissent-elles pas de la parer? Le ciel n'est-il pas plus riant pour elle, et la mer plus calme? » Novalis regarde l'état présent de la nature comme un assoupissement; il en compare les forces muettes et les bizarres phénomènes à la population d'une ville frappée d'un sommeil magique. Le poète est le héros qui doit vaincre le sortilége; c'est lui qui doit renouer la chaîne entre l'humanité et cette population assoupie. A sa voix, la fleur, la pierre, l'animal, doivent sortir de leur lourd sommeil et se ranger sous ses lois intelligentes. Grace à lui, l'humanité ne trouvera plus dans la création un voile impénétrable, un obstacle insultant, mais un témoignage de sa grandeur et de sa puissance. Cette idée, qui n'est qu'indiquée dans *les Disciples de Sais*, est reprise dans *Henri d'Ofterdingen*, dont elle domine et féconde tous les détails.

Ce qui frappe d'abord dans *Henri d'Ofterdingen*, c'est la majesté de l'ordonnance, l'ampleur épique de la forme. D'après le plan qui nous reste de cette œuvre inachevée, on peut croire que Novalis avait voulu, par cette dernière tentative, donner à ses idées sur la destinée des poètes une sorte de consécration solennelle. Le nom d'épopée conviendrait mieux que celui de roman à *Henri d'Ofterdingen*. Novalis s'est élancé d'un pas résolu vers ces régions de l'art où il n'est donné qu'aux génies souverains de s'élever et de se maintenir. Sa pensée, jusqu'alors imparfaitement traduite, aspirait à se produire sous un vêtement digne d'elle. La mort l'empêcha de mener à bout sa tâche, mais non de prouver qu'il était capable de l'accomplir.

Le nom d'Henri d'Ofterdingen se rattache en Allemagne à l'un des plus grands souvenirs de l'histoire littéraire, la guerre de la Wartbourg. C'est Ofterdingen qui provoqua ce tournoi poétique où les plus célèbres *minnesœngers* se rencontrèrent pour se porter de si rudes coups. Henri avait vécu à la cour de Léopold, septième duc d'Autriche, et il saisissait avidement toutes les occasions d'exalter le mérite du prince son protecteur devant les *minnesœngers* réunis à la cour d'Hermann, landgrave de Thuringe. Ceux-ci ne purent tolérer ces éloges prodigués à un prince étranger. Telle fut l'origine d'un tournoi littéraire entre Ofterdingen et les *minnesœngers* de la Thuringe. Le poète avait pour adversaires Walther de Wogelweide, assisté de ses deux seconds, Henri Schreiber et Bitterolf. Raymond de Reinmar et Wolfram d'Eschembach étaient les juges du combat. Tous ces poètes étaient également jaloux du mérite d'Ofterdingen, qui se vit bientôt forcé de lutter contre quatre rivaux. Pourtant son génie, exalté par les obstacles même, allait lui donner la victoire, quand ses regards rencontrèrent ceux de la belle Sophie, femme du landgrave Hermann. De ce moment, Ofterdingen se troubla, et les *minnesœngers* remportèrent un facile triomphe. La mort devait être le châtiment

du vainqueur, et déjà le bourreau, qui avait assisté à la lutte, apprêtait sa hache. Le pauvre poète courut se cacher sous les plis du manteau de la princesse, qui sauva ses jours. Il fut décidé qu'Ofterdingen tenterait une nouvelle épreuve; mais, cette fois, il s'adjoignit un champion redoutable, Klingsohr, le plus célèbre des poètes de ce temps, qui, à la demande d'Henri, consentit à quitter la Transylvanie pour se rendre à la cour du landgrave de Thuringe. La guerre poétique recommença donc plus acharnée que jamais. Klingsohr s'y montra digne de sa haute réputation; il soutint contre Wolfram d'Eschembach, auteur du *Titurel* et du *Parceval*, plus d'un rude assaut. Enfin il réduisit au silence, par un éloquent plaidoyer, tous les adversaires d'Ofterdingen, qui reçut le prix destiné au vainqueur.

La chronique d'Ofterdingen a inspiré à Hoffmann le gracieux conte des *Maîtres chanteurs;* plus récemment, elle a fourni le sujet d'un roman dont les récits et les tableaux se recommandent surtout par la vérité historique, *la Guerre poétique de la Wartbourg*, par M. Auguste Burck. Novalis a suivi une voie différente : son but n'était pas de faire revivre une chronique curieuse, mais de personnifier dans le joûteur de la Wartbourg la poésie même, avec ses pures extases, ses divines larmes, ses ardeurs inquiètes. Son roman est divisé en deux parties : dans la première, intitulée *l'Attente*, Novalis a voulu décrire le réveil de l'imagination et du sentiment dans l'ame du poète; la seconde partie, restée inachevée, devait célébrer la gloire d'Ofterdingen, appelé enfin à goûter dans leur plénitude les joies de l'amour et de l'art.

Dès les premières pages du roman, le lecteur est transporté dans le monde du rêve. Couché sous le toit de ses parens, Ofterdingen cherche en vain le sommeil; le bruit monotone d'une vieille horloge trouble seul le silence; la lune répand ses douces clartés dans la chambre du jeune homme. Les récits d'un étranger mystérieux, qui a parlé à Ofterdingen d'une merveilleuse fleur d'azur, reviennent sans cesse occuper sa pensée inquiète. Il a peine à s'expliquer le trouble qui s'empare de lui quand il songe à cette fleur idéale. Pourtant il n'essaie pas de lutter contre un sentiment qu'il ne peut comprendre; au contraire, il s'y abandonne, et son imagination se perd en des rêves délicieux. Bientôt le sommeil, fermant les yeux du poète, évoque devant lui de gracieuses visions. La fleur bleue reparaît dans ses songes; il lui semble la voir s'incliner vers lui; une tête de femme se dessine encadrée par les pétales d'azur. Le symbole est diaphane. Cette fleur bleue, c'est la femme bien-aimée dont le sourire doit éclairer toute la vie du poète; ce penchant qui entraîne Henri vers la noble fleur, c'est la voix même de sa destinée. S'il restait sourd à cet appel, s'il négligeait l'amour pour n'adorer que la poésie, sans doute la muse, se détournant de lui, l'abandonnerait à sa faiblesse. Par l'étude et la contemplation, l'homme en effet n'arrive, pour ainsi dire, qu'à la moyenne région de l'art. Pour s'élever plus haut, il faut qu'il ait aimé; il faut que l'idéal se soit révélé à son cœur comme à son esprit.

Henri se réveille, mais il ne peut oublier l'image divine que lui ont révélée ses rêves. Il tombe dans une sombre mélancolie et répond par des paroles distraites aux indulgentes railleries de ses parens. Bientôt la tristesse d'Henri cause à ceux-ci de sérieuses inquiétudes; ils cherchent par quel moyen ils pourront tirer le jeune homme de son abattement. L'occasion qu'ils appellent ne tarde pas à se présenter. Quelques marchands, amis du vieil Ofterdingen, sont au moment de partir pour un voyage nécessité par leurs affaires. La mère d'Henri, dont Novalis a peint avec une grace exquise la douceur et la bonté angéliques, forme aussitôt le projet de se joindre avec son fils aux marchands qui doivent se rendre dans l'Allemagne méridionale. Le père accédant à ce projet, Henri se sépare du vieillard, et, confié avec sa mère à l'amicale sollicitude des marchands, il s'éloigne, le cœur oppressé, de sa ville natale.

Le récit du voyage d'Henri, dont le terme est Augsbourg, remplit à peu près toute la première partie du roman. Sur la route d'Henri, les diverses époques de sa vie future se révèlent à lui par des apparitions symboliques. Le voyage à Augsbourg est en quelque sorte un vaste prologue où sont évoqués tous les personnages, toutes les influences, toutes les fantaisies qui doivent jouer un rôle dans la suite du poème.

La mélancolie d'Henri a bientôt fait place, durant ce voyage, à un enthousiasme expansif. Les marchands qui l'accompagnent ont parcouru la France et la Souabe; ils ont vécu dans la société des troubadours et des *ménnescengers*. La curiosité d'Henri est excitée par leurs récits; il les presse de questions, il ne peut se lasser de recueillir des détails sur ces mortels privilégiés qui se servent de la parole comme d'un instrument magique pour ravir et pour éclairer leurs semblables. Les marchands satisfont avec empressement aux demandes réitérées d'Henri; ils lui racontent deux histoires dont l'une célèbre le pouvoir du poète sur la nature, l'autre son influence sur les hommes. Cette dernière histoire, développée avec amour par Novalis, forme un des plus gracieux chapitres du roman.

Égayé par ces récits, le voyage se poursuit sans provoquer la lassitude. Les pèlerins traversent les sites sauvages de la Thuringe; plusieurs châtelains du pays accordent à la petite caravane une hospitalité bienveillante. L'un d'eux a vieilli dans les combats; après la guerre, il ne connaît pas d'autres fêtes que la chasse et les repas. Dans son château, la vie guerrière se révèle à Henri sous les couleurs les plus riantes. Assis au milieu des chevaliers, qui entonnent un hymne belliqueux, le jeune homme sent son cœur frémir, il appelle de toute son ame le jour où la guerre lui révélera ses solennelles émotions. Une promenade solitaire succède à ces heures d'ivresse généreuse. Henri s'égare dans les taillis qui environnent le château; le trouble que les chants des chevaliers avaient éveillé dans son ame ne tarde pas à s'apaiser sous l'influence des ineffables harmonies d'un beau soir. Une étrange rencontre signale cette promenade. Au moment où Henri sent la sérénité rentrer dans son ame, une

voix plaintive frappe son oreille; Henri se dirige vers le lieu d'où la voix s'élève : il trouve une femme maigre et pâle, qui presse sur son sein un bel enfant éploré. Un entretien s'engage entre Henri et la mère affligée; cette femme, nommée Zulima, raconte au jeune homme son histoire; elle est née en Arabie; les croisés, après avoir tué son père et son frère, l'ont entraînée captive loin de sa patrie. Henri écoute avec intérêt les merveilleuses descriptions de la nature orientale que lui trace sa mystérieuse interlocutrice. Il semble que l'Orient lui-même, dans sa beauté sévère, dans son originalité saisissante, s'offre à lui sous cette personnification bizarre.

Après une nuit passée dans le château, les voyageurs reprennent leur route vers Augsbourg. Quelques jours de marche les conduisent dans un village situé au pied d'une montagne escarpée, dont les flancs sont sillonnés de profondes cavernes. Dans la grande salle de l'hôtellerie où ils s'arrêtent, se presse une foule de convives et de voyageurs entre lesquels s'est établie une conversation animée. L'attention générale est fixée sur un vieillard vêtu d'un costume étranger, et qui répond avec bienveillance aux questions multipliées qu'on lui adresse. Cet homme est, au dire des villageois, un *déterreur de trésors*. Il raconte son histoire. Né en Bohême, dès sa plus tendre jeunesse, il s'est senti possédé d'un vif désir de connaître les merveilles cachées dans les entrailles de la terre. Ce désir est devenu plus tard une vocation impérieuse, et le Bohémien s'est fait mineur. Par la bouche de ce vieillard, Novalis a exprimé la sympathie qu'il éprouvait pour l'existence de l'ouvrier des mines. Aussi le tableau que trace le Bohémien de sa vie souterraine respire-t-il une grave et puissante émotion. Henri questionne avec avidité le mineur. Bientôt celui-ci propose une excursion à des grottes merveilleuses situées près du village. La proposition est acceptée par tous les assistans, qui se mettent en marche, ayant Henri et le mineur à leur tête. Ils arrivent aux cavernes, mais, après avoir visité la première, les villageois, frappés d'une terreur superstitieuse, refusent d'aller plus loin. Henri, les marchands et le Bohémien continuent seuls l'exploration des salles souterraines. Des cristallisations éblouissantes ornent les voûtes de ces grottes, dont le sol est jonché d'ossemens. Henri s'abandonne à une rêverie mélancolique. Tout à coup une voix retentit, s'élevant des profondeurs du souterrain; cette voix chante des stances qui respirent une tristesse austère. Henri et ses compagnons s'élancent à la recherche du mystérieux chanteur. Des traces de pas humains les guident vers une grotte reculée, où un vieillard, assis devant une table de granit, parcourt, à la lueur d'une lampe, les pages d'un livre placé devant lui. Ce vieillard accueille avec bonté les voyageurs; il leur montre les curiosités réunies dans cette retraite où il consacre ses jours à la contemplation du passé. De même que le mineur personnifie l'amour de la nature, ce solitaire, qui dévoue à l'étude du passé toute une vie de silence et de ténèbres, personnifie l'histoire. Tout en blâmant cette prodigalité de symboles, on ne peut nier ni l'art merveilleux qui les enchaîne, ni la puissance de la fantaisie qui les a conçus.

Cet épisode est le dernier du voyage. Henri se sépare avec émotion de l'habitant de la grotte. La petite caravane arrive au terme de sa route sans rencontrer d'autres aventures. L'aïeul d'Henri habite Augsbourg, et c'est vers sa demeure que les voyageurs se dirigent dès leur entrée dans la ville. Le hasard veut que l'aïeul d'Henri donne une fête au moment même où ils arrivent. Sa maison illuminée retentit des sons d'une musique joyeuse. Henri et sa mère, accueillis cordialement par le vieillard, sont introduits dans la salle du bal, où se presse une foule brillante. Ici le ton grave et simple qui règne dans la plus grande partie du roman fait place à de vives et voluptueuses couleurs. La description de la fête donnée par l'aïeul d'Henri ne le cède pas en grace ni en éclat aux pages les plus riantes et les plus chaudement colorées de *Wilhelm Meister*.

Parmi les conviés, Henri remarque un homme de haute stature et de noble physionomie : cet homme est Klingsohr, le plus grand poète de l'Allemagne. Près de lui se tient sa fille Mathilde, créature angélique dont Novalis trace un portrait ravissant. Henri est présenté par son aïeul à Klingsohr, qui l'accueille avec une bonté paternelle. Tout à coup retentit une joyeuse valse. Henri et Mathilde se mêlent aux danseurs. L'idéale beauté de la fille de Klingsohr a bientôt enflammé le cœur de Henri. De son côté, Mathilde ne tarde pas à éprouver toutes les pures émotions d'un premier amour. La fête se continue cependant de plus en plus brillante et animée. Les deux amans se croient isolés au milieu de la foule bruyante; une ineffable extase les ravit à la terre. Quand le bal cesse, ils se sont dit qu'ils s'aimaient. Laissé seul, Henri s'abandonne à une rêverie délicieuse; il a reconnu dans Mathilde cette figure céleste qui lui souriait dans le calice de la fleur bleue. L'amour s'est enfin révélé à son cœur, et il en savoure avec une joie indicible les premiers ravissemens.

A cette nuit de fièvre succède une journée bienheureuse. Une excursion matinale, proposée par Klingsohr, permet à Henri de se retrouver avec Mathilde. Klingsohr a remarqué les progrès de la passion d'Henri; il les a suivis d'un œil bienveillant; et quand Ofterdingen, ne pouvant plus retenir les paroles qui l'oppressent, demande au poète la main de sa fille, celui-ci ne répond à Henri qu'en le serrant avec Mathilde dans ses bras. Au bout de quelques jours, on célèbre les fiançailles dans la maison de l'aïeul d'Henri. Après le repas, quand la réunion s'est accrue de quelques nouveaux conviés, Klingsohr annonce qu'il a promis le matin même à Henri de lui donner une preuve de son talent de conteur, et qu'il veut tenir sa parole. Chacun prête aussitôt une oreille attentive, et Klingsohr raconte l'histoire promise au milieu du plus profond silence.

Jamais Novalis n'a donné plus libre carrière à sa fantaisie que dans l'histoire racontée par Klingsohr; jamais il n'a multiplié d'une main plus prodigue autour de sa pensée les voiles jaloux du symbole. Pourtant il y a dans cet entassement de visions étranges non-seulement une sève, une fécondité merveilleuses, mais une signification profonde. Qui pourrait ne pas prendre la

belle Freya, endormie dans son palais de glace, pour le symbole de la pensée allemande? Éros, qui vient tirer Freya de son sommeil séculaire, ne figure-t-il pas l'ardent spiritualisme qui lutte depuis si long-temps contre les tendances matérialistes du Nord? L'union de Freya et d'Éros, qui termine le conte, n'est-elle pas l'harmonieux dénouement de cette lutte? Par un caprice qui lui est commun avec plus d'un poète de sa patrie, Novalis s'est plu à épaissir les nuages autour de sa pensée, sans toutefois en dérober entièrement les rayons.

Le conte de Klingsohr termine la première partie du roman intitulée *l'Attente*. Il ne reste de la seconde qu'un assez court fragment. Toutefois, grace aux indications que Tieck a placées à la suite d'*Henri d'Ofterdingen*, le lecteur est à même de juger quelle eût été l'ordonnance de l'œuvre entière. Dans la seconde partie, intitulée *l'Accomplissement*, la Nature, la Guerre, l'Orient, l'Histoire, la Poésie, l'Amour, devaient être de nouveau évoqués devant Henri, mais non plus sous la forme de visions fugitives, comme dans *l'Attente*. C'est la réalité même que Henri devait cette fois pénétrer et approfondir. Transporté dans l'Italie du moyen-âge, le poète, initié à la vie guerrière, aurait respiré à pleine poitrine l'air embrasé des combats. Après l'Italie, Henri eût visité la Grèce et la Palestine. Les monumens des siècles héroïques, les souvenirs de la Bible et de l'Évangile, devaient tour à tour occuper sa contemplation. Interprétée par l'imagination de Novalis, la lutte soutenue par Henri, revenu en Allemagne, contre les poètes ses rivaux, serait devenue la lutte même du bon et du mauvais principe, du monde idéal et du monde réel. Ce combat littéraire devait être la dernière action de la vie terrestre d'Henri d'Ofterdingen; le poème se serait dénoué dans les régions de la fantaisie. L'union de Henri et de Mathilde devait être célébrée au milieu des splendeurs d'un monde féerique. Parmi les épisodes qui eussent rempli cette seconde partie du roman, il en est un qui eût été d'un effet saisissant : c'est l'excursion d'Henri à un couvent dont les moines, pour emprunter l'expression de Tieck, forment une *colonie de fantômes*. Le monde du passé repose tout entier à l'ombre des voûtes ténébreuses de ce mystique édifice. Des spectres errent dans les jardins silencieux, des spectres se pressent dans la sombre chapelle. En dépassant le seuil de cette enceinte muette, toute préoccupation du présent s'efface, les vieux siècles apparaissent seuls, calmes et solennels comme la mort. Cette magnifique donnée eût certainement inspiré à Novalis quelques-unes des plus belles pages de son œuvre; elle formait d'ailleurs le pendant naturel de la visite d'Henri au vieillard de la grotte, racontée dans la première partie. Dans cette bizarre réunion de fantômes, comme dans le mystérieux vieillard, Novalis a voulu personnifier l'histoire; seulement l'évocation du passé est renouvelée cette fois dans des proportions bien autrement vastes, avec un caractère bien autrement solennel. En voyant de telles intentions trahies par une mort précoce, on ne peut s'associer assez vivement aux regrets qu'exprime Tieck sur le monument inachevé de son ami.

Tel qu'il nous est resté, le roman d'*Henri d'Ofterdingen* doit encore être considéré comme l'expression la plus complète du génie de Novalis. C'est dans cette œuvre que le poète a épanché tous ses rêves, et que le penseur a déposé toutes ses méditations. A en croire Tieck, Novalis se proposait d'écrire, *Ofterdingen* une fois achevé, une vaste série de romans. Après avoir exposé, dans *Henri d'Ofterdingen*, ses idées sur la poésie, il voulait consacrer six autres compositions non moins étendues aux sciences physiques, à la vie bourgeoise, au commerce, à l'histoire, à la politique et à l'amour. Le fragment intitulé *les Disciples de Sais* devait sans doute servir d'introduction à celui de ses romans qui aurait célébré les sciences physiques. Toutefois, dans *Henri d'Ofterdingen*, bien des questions, qui sembleraient ne devoir appartenir qu'à l'une des six compositions projetées, sont déjà soulevées et approfondies. On peut donc ne pas déplorer trop vivement que le temps ait manqué à Novalis pour l'exécution de son monument titanique. La première partie d'*Henri d'Ofterdingen* nous reste, et c'est là qu'il faut chercher la fleur de cette imagination charmante, la plus parfaite expression de cette pensée si haute et si pure, que tous les grands problèmes ont attirée sans jamais l'occuper en vain.

Novalis est sans doute un des plus glorieux représentans du mouvement romantique inauguré en Allemagne par la critique des Schlegel et la poésie de Tieck. Pourtant il nous répugne de restreindre l'influence de l'auteur d'*Ofterdingen* aux limites d'une école. Quelque ferveur qu'il ait témoignée pour les opinions émises autour de lui par ses illustres amis sur la rénovation de l'art, c'est surtout considéré dans l'indépendance de son allure et dégagé des influences du moment que Novalis nous semble grandir. En se plaçant à ce point de vue, on comprend mieux quel rôle Novalis eût pu jouer dans la littérature de sa patrie, s'il lui eût été donné de fournir une longue et paisible carrière, celle de Goethe par exemple. Novalis s'appuyait sur une idée féconde, il rêvait une alliance étroite entre l'idéalisme et le culte de la nature. Si l'application pratique de cette idée devait provoquer de justes objections, l'influence qu'elle pouvait exercer dans l'art ne saurait être contestée. Par cette conciliation qu'il rêvait entre l'amour de la beauté extérieure et les plus ferventes aspirations du spiritualisme, Novalis se montrait supérieur à Goethe. Le poète de Weimar, en effet, consacrant à la nature une adoration presque exclusive, était enclin à mépriser trop souvent les exigences de l'idéalisme.

La poésie allemande n'a persisté toutefois ni dans la voie tracée par Goethe ni dans celle qu'indiqua Novalis. La vie intime de la nature, célébrée par l'un, idéalisée par l'autre, n'a point provoqué de nouveau l'enthousiasme de la muse germanique. A cet immense essor de la fantaisie a succédé une réaction en faveur de la poésie simple et naïve des vieux temps, aimable poésie sans doute, qui a révélé à Uhland ses plus gracieux secrets. La nature n'est plus interrogée en Allemagne avec cette curiosité ardente qui égarait le poète aux plus mystérieuses régions. Le règne des contemplateurs est passé; on en

est revenu à chanter d'une voix aussi mélodieuse que Burger et Hœlty l'azur du ciel, l'eau claire des sources, le parfum des tilleuls. Au lieu de faire de la création le but particulier de son étude, l'objet suprême de son culte, la poésie lyrique allemande n'y cherche qu'un écho aux souffrances ou aux joies du cœur. Cette tendance se manifeste par un retour aux anciennes légendes, aux vieux monumens des littératures du Nord. Les recherches ardentes qui ont occupé l'esprit allemand dans les premières années du siècle devaient amener cette lassitude. La muse germanique se repose avec délices de ses longs et pénibles efforts; Goethe a été le dernier de ces athlètes infatigables qui la poussaient sans cesse à de nouvelles conquêtes; elle s'assied joyeusement aujourd'hui sous l'ombre embaumée de ses forêts, heureuse de pouvoir respirer le parfum des pins et la fraîcheur des fontaines, sans avoir à poursuivre au milieu de ses naïves jouissances la solution d'un grand problème d'art ou de philosophie. En un mot, il y a entre l'époque actuelle et l'époque illustrée par Goethe et Novalis toute la différence qui existe entre l'heure du repos et celle du travail. Pourtant il ne faut pas trop s'inquiéter de cette indolence apparente : l'Allemagne ne saurait long-temps s'oublier en ces molles extases. Les germes peuvent sommeiller dans le sillon, mais le premier rayon de soleil les aura bientôt fait éclore. Après s'être égarée dans les routes fleuries de la ballade et du *lied*, la muse allemande reviendra d'un pas ferme à la route glorieuse d'où elle s'est écartée un instant. Elle ne saurait méconnaître sa destinée, noble guide qui l'a appelée de tout temps aux cimes lumineuses ou aux mystiques profondeurs.

V. DE M....

BULLETIN.

On conçoit que sous le régime représentatif l'examen du budget puisse être l'occasion de débats importans. Quand un parti fortement organisé oppose aux plans et aux systèmes du gouvernement d'autres plans et d'autres conceptions, quand sur les points principaux, au sujet de l'intérieur, en matière de finances, dans les questions militaires, il est en mesure d'émettre des idées, sinon supérieures à celles du pouvoir, du moins assez spécieuses pour mériter une réfutation détaillée, il y a dans les luttes que ces attaques provoquent un intérêt politique, et le pays, en y assistant, peut y apprendre les vrais principes de l'administration. Sommes-nous aujourd'hui dans une situation semblable? Y a-t-il une opposition compacte, animée du désir de faire triompher dans la gestion de la fortune publique des théories nouvelles auxquelles elle ait foi? Non: tout le monde actuellement, opposition et pouvoir, est à peu près d'accord sur les bases du budget. Depuis vingt-cinq ans, ce grand ensemble financier a été l'objet de tant d'études et de critiques, qu'il reste bien peu d'innovations raisonnables à y introduire. Mais s'il n'y a plus d'opposition systématique obéissant à des convictions profondes et à une forte discipline, il y a des opposans individuels faisant la guerre pour leur propre compte. Aux théories générales, aux critiques d'ensemble ont succédé les chicanes de détails. Il y a des personnes qui, de la meilleure foi du monde, croient servir l'intérêt général en faisant supprimer quelques mille francs : ils ne s'informent pas si cette réduction ne paralyse pas, en des points essentiels, le service public; c'est une économie, cela suffit; ils ont arraché pied ou aile, les voilà satisfaits; ils ont des dépouilles opimes à présenter à leurs électeurs.

Que sera-ce si à ces vétilleuses manies se joignent des rancunes politiques qui cherchent dans la discussion du budget une occasion et un moyen de se satisfaire? C'est ce dont nous sommes témoins cette année, et les débats dont le budget de la guerre a été l'objet ont laissé voir des passions et des pensées où l'on peut douter que l'intérêt public figurât en première ligne. Pendant le

ministère du 1er mars, douze nouveaux régimens d'infanterie, quatre nouveaux régimens de cavalerie légère, des bataillons de chasseurs à pied destinés à l'Afrique, ont été créés. C'est à l'initiative du précédent cabinet que le pays doit ces créations nécessaires au complément de notre organisation militaire. S'il y eut jamais une question d'intérêt général, c'est à coup sûr celle-ci. Des hommes d'état dévoués et courageux ont profité de l'occasion pour accroître les forces du pays; le bon sens et le patriotisme ne conseillent-ils pas de respecter leur ouvrage? Ils ont agi avec décision et avec à-propos; n'est-ce pas à leurs successeurs et à la chambre de développer ce qu'ils ont commencé? Il y a pour un pays des intérêts qui doivent rester supérieurs aux rivalités et aux vicissitudes ministérielles. Croit-on qu'en Angleterre un cabinet whig ou tory oserait jamais défaire ou laisser détruire ce que ses prédécesseurs auraient créé pour accroître les forces de la marine anglaise? Singulier contraste. Une administration qui, de l'autre côté du détroit, dote de quelques vaisseaux de plus la patrie de Nelson, n'obtient que des éloges même de ses adversaires, et un ministère qui en France a augmenté l'armée, est accablé de reproches; peu s'en faut qu'on ne l'accuse.

Cependant, si l'on examine les créations du 1er mars, on est obligé de reconnaître qu'elles sont toutes judicieuses et utiles. L'organisation des chasseurs dits d'Afrique est venue combler un vide signalé depuis long-temps dans notre armée par les principales autorités militaires. Un homme de guerre a même dit que ces bataillons devaient être augmentés par la suite, et cet homme de guerre est M. le maréchal Soult. La cavalerie légère n'était pas en proportion avec les autres armes, et, par la formation de quatre nouveaux régimens, on n'a fait que pourvoir à ce qui était strictement indispensable. Reste donc, pour être l'objet d'une controverse, la création de douze régimens d'infanterie; mais ici encore nous trouvons le témoignage de M. le président du conseil, ministre de la guerre. C'est M. le duc de Dalmatie qui a reconnu à la tribune que depuis 1789, et même sous l'ancien régime, les cadres étaient plus nombreux qu'ils ne le sont depuis 1830 et même aujourd'hui avec les créations du 1er mars. Il est vrai que dans un second discours, destiné à commenter le premier, M. le maréchal Soult a déclaré qu'à la place du 1er mars, il aurait procédé, non par formation de régimens, mais par le rétablissement du quatrième bataillon. Le premier jour, M. le maréchal approuvait presque sans restriction ce qu'avait fait l'administration précédente; le second jour, il faisait entendre un certain blâme. Puisque nous avons le choix, nous aimons mieux reconnaître la véritable pensée du maréchal dans les développemens qu'il a donnés le premier jour. Comment un organisateur militaire comme M. le duc de Dalmatie n'aurait-il pas une sympathie réelle pour tout ce qui tend à agrandir l'armée, à augmenter non-seulement le chiffre de ses hommes, mais sa force morale? L'avantage que présente la formation de nouveaux cadres est surtout de créer pour l'armée de nouveaux centres d'activité et de provoquer une noble émulation. Dans un cadre nouveau, tout le monde a une réputation à conquérir, un nom à faire, une place à prendre, régiment,

colonel, officiers, soldats. Ouvrez une campagne avec des régimens nouveaux qui ont eu le temps de se former et qui combattent à côté des anciens corps, vous verrez quelle héroïque rivalité les enflammera et les poussera à conquérir en quelques jours une gloire assez éclatante pour lutter avec les plus vieux souvenirs.

La chambre n'a pas entendu sans émotion M. Thiers expliquer en homme politique les véritables conditions de la puissance militaire. On pouvait reconnaître à la fois la profonde sagacité de l'historien et l'expérience pratique de l'homme d'état qui, pendant sa dernière présidence, avait vraiment administré par lui-même tout ce qui tenait à la guerre. M. Thiers, dans cette discussion, a eu encore le mérite de défendre les vrais principes du gouvernement, sans lesquels l'exercice du pouvoir deviendrait illusoire et impossible. A en croire M. Dupin, le ministère du 1er mars aurait dû attendre la chambre pour la consulter sur la question des cadres et des nouveaux régimens. Mais, à ce compte, pourquoi la chambre ne nommerait-elle pas une commission qui administrerait elle-même le département de la guerre? M. Dupin veut-il qu'on revienne aux comités de la convention? Dans le mécanisme du régime représentatif, le pouvoir exécutif est institué pour agir, pour se décider, tandis que les chambres jugent et délibèrent. Gouverner, c'est prévoir, c'est choisir, c'est exécuter. Comment et pourquoi le gouvernement serait-il responsable, s'il n'avait pas sa liberté d'action? Comment aurait-on le droit de s'en prendre à lui dans le cas où le pays aurait été laissé sans défense, si, pour agir, il doit attendre les délibérations d'une assemblée? Peut-être, si M. Dupin interrogeait ses souvenirs de l'été dernier, il retrouverait des impressions différentes de celles qui l'ont fait monter à la tribune pour attaquer M. Thiers. Ne craignait-il pas au mois d'août dernier, non pas l'excès d'initiative du 1er mars, mais son trop de réserve? Ne disait-il pas, n'écrivait-il pas, qu'on n'en pouvait trop faire pour armer le pays? Au moins il ne faudrait pas accuser aujourd'hui ceux qu'on excitait alors.

Au surplus, il est curieux de voir que c'est M. Thiers, auquel on reproche si souvent les sympathies qu'il a témoignées à la gauche constitutionnelle, qui défend contre les conservateurs les prérogatives du pouvoir. Félicitons-nous de ce que, dans les rangs de l'opposition, M. Thiers n'ait abandonné aucun des principes qu'il a si souvent pratiqués et soutenus quand il était aux affaires. C'est pour un homme d'état une situation qui ne manque ni de force ni de dignité, de protester en faveur des droits du gouvernement dans un moment où il n'en fait pas partie, et de montrer que ces droits ont été exercés dans l'intérêt de la puissance et de la sûreté du pays. Si les adversaires opiniâtres de M. Thiers étaient moins aveugles, ils reconnaîtraient qu'ils concourent eux-mêmes à élever l'homme qu'ils veulent abattre. Que prouvent toutes ces attaques, si ce n'est qu'au milieu de la mollesse générale qui déprime et énerve toutes les volontés, il est un homme qui a persisté à vouloir toutes les mesures nécessaires à l'honneur et à la sécurité de la France? Plus on déclame, plus on constate ce mérite, et en vérité on ne s'y

prendrait pas autrement, si on désirait convaincre le pays que l'ancien président du 1er mars est le représentant le plus sincère de l'esprit de nationalité.

M. Thiers est donc désintéressé dans ce débat : quand il avait le pouvoir, il s'en est servi avec énergie; il a laissé à ses successeurs des germes féconds qu'il s'agit de développer; il a fait tout ce qu'il pouvait faire. Sa responsabilité a cessé, et dans le passé ses actes suffisent à défendre son honneur politique. Mais l'intérêt du pays est-il également hors de question? Voilà des régimens qui se forment; tout le monde l'été dernier approuvait cette organisation; deux des fils du roi y ont travaillé avec ardeur; un grand nombre de jeunes militaires ont trouvé dans cette création une carrière, un avenir, et aujourd'hui on fait entendre au nom du gouvernement que tout cela n'est que provisoire, et pourra bien dans un an être *transformé*. Rien n'est plus contraire à la double stabilité du pouvoir et de la société que cette irrésolution, cette inconstance; on ôte toute confiance aux esprits, on glace tout dévouement dans les ames; c'est une sorte de désarmement moral dont les conséquences sont incalculables.

Mais nous oublions qu'aux yeux de certains conservateurs, c'est faire acte de démence et de barbarie que de prévoir, dans l'intérêt du pays, la possibilité d'une guerre, même la plus lointaine. Les rêves de l'abbé de Saint-Pierre ne sont plus des utopies; ils sont devenus pour quelques esprits des réalités. La France ne doit plus être organisée que pour les travaux de la paix, que pour l'industrie. La dynastie nouvelle n'a d'autre mission que de protéger les améliorations matérielles; toute sa destinée est enfermée dans la confection des canaux et des chemins de fer. Et ces étranges théories trouvent place dans une feuille qui, dans d'autres temps, se faisait remarquer par ses instincts politiques, et qui encore l'an dernier, pendant le ministère du 1er mars, revendiquait d'une voix haute et sonore la part d'influence que doit exercer la France dans les affaires européennes! Nous n'avons pas pour notre compte de manie guerrière; nous reconnaissons que la disposition générale des esprits et la puissance des intérêts sont autant de gages et d'indices de la conservation de la paix, mais nous disons qu'il ne saurait y avoir rien de plus impolitique, rien de plus contraire même à la tranquillité européenne, que de travailler à désarmer le pays, à l'amollir, à tramer enfin une réaction contre ce qui reste d'esprit et d'institutions militaires. Le véritable esprit politique consiste à tenir l'équilibre entre tous les élémens d'une société. Conseiller à un gouvernement de pencher tout-à-fait du côté des travailleurs pacifiques et de n'avoir que de l'indifférence et de la parcimonie pour l'armée, c'est parler en utopiste, ce n'est pas le fait d'une aptitude et d'une plume politique. Ce serait plutôt aujourd'hui le devoir des hommes d'état de veiller à ce qu'on n'énerve pas trop les ressorts et les tendances dont le pays a besoin pour maintenir l'honneur de sa nationalité. Il faut rendre cette justice à M. Dufaure, que, dans son rapport sur les travaux extraordinaires civils et militaires, il n'a pas sacrifié les intérêts de la défense du pays aux travaux de la paix; il a tracé un ensemble de travaux qui doivent durer à peu près

six années, et il cherche à concilier toutes les dépenses, celles de la guerre comme celles des améliorations matérielles. C'est ce langage, c'est cette conduite si sage qu'on attaque; on reproche à l'honorable rapporteur de ne donner à la paix que les restes de la guerre, et de mettre l'esprit guerrier dans le budget! Ainsi, voilà l'honorable M. Dufaure, dont les tendances pacifiques sont assez connues, transformé en une espèce de Gengiskan voulant tout soumettre à la loi du glaive!

L'examen du budget de la guerre s'est terminé par une discussion sur l'Algérie, où nous avons retrouvé les mêmes déclamations dont, il y a un mois à peine, a retenti la tribune. C'est toujours M. Desjobert, c'est toujours M. Piscatory, qui font entendre les mêmes plaintes et les mêmes accusations. On ne saurait comparer leur constance qu'à celle d'un illustre Romain, qui répétait toujours dans le sénat les mêmes paroles : seulement, quand Caton montrait une si longue persistance, c'était pour pousser son pays à une grande entreprise. Le refrain : *Il faut détruire Carthage*, vaut mieux que la pensée : *Il faut abandonner l'Afrique*. Dans cette question, il y a, comme l'a fort bien dit M. de Carné, deux politiques en présence, celle qui ne veut pas que la France possède quelque chose au-delà de ses frontières continentales, et celle qui désire pour le pays une haute prépondérance dans la Méditerranée. Cette fois nous n'avons que des éloges à donner à M. Mauguin, qui a parlé avec une dignité simple et profonde des intérêts et des devoirs de la France. Le gouvernement a pris la parole par l'organe de M. le maréchal Soult; il a déclaré que ce qu'il se proposait, c'était d'affermir la domination de la France en Afrique. M. le maréchal Soult a appris à la chambre un fait qui peut exercer une grande influence sur l'avenir de la colonie. Le gouvernement négocie avec une puissance étrangère; il débat en ce moment les conventions en vertu desquelles des colons étrangers pourront, sans aucun sacrifice de notre part, être envoyés en Afrique. Il paraît que la réalisation de ce projet serait assez prochaine. Nous croyons qu'il est sage de la part du gouvernement d'appeler des étrangers à la colonisation. En France, nous n'avons pas l'esprit aventureux nécessaire à ces migrations qui vont tenter la fortune. Tandis que l'Américain se décide d'un jour à l'autre à aller dans les forêts conquérir une existence, une propriété, et recommence plusieurs fois dans le cours de sa vie la même tentative, le Français préfère la misère dans son pays à une transplantation sur un sol inconnu. Le peuple français est plus conquérant que colonisateur. Pour les individus, lorsqu'ils s'engagent dans des pays lointains, ce n'est jamais sans espoir de retour. Quant aux incidens de la guerre, l'absence de M. le général Bugeaud a failli avoir pour la ville d'Alger les mêmes inconvéniens qu'il y a un an l'absence de M. le maréchal Valée. La cavalerie arabe a envahi la plaine pour surprendre nos postes; mais on était prévenu, et l'on a pu mettre hors de l'atteinte des Arabes un parc de bestiaux composé de onze cents bœufs répandus dans les pâturages à cinq ou six lieues d'Alger. Trompés dans leur attente, les Arabes ont attaqué sur d'autres points. C'est alors que le capitaine Muller eut l'imprudence de sortir du blockaus d'où il pouvait si facilement

tenir l'ennemi en échec, et tomba dans une embuscade où il perdit la vie. Voilà bien l'étourderie de la *furia francese*. Les blockaus sont faits précisément pour suppléer au nombre et pour arrêter l'Arabe, que la moindre clôture, le moindre rempart déconcerte dans ses habitudes d'attaque et de fuite. On a pu voir à Mazagran ce que peut une poignée de Français derrière une masure contre des multitudes d'Arabes. On attend des nouvelles du général Bugeaud. On ne saurait douter, d'après les paroles prononcées par M. le maréchal Soult à la tribune, que la grande expédition contre Abd-el-Kader n'ait lieu cet été. Mettre l'émir hors d'état de continuer la guerre, tel est le but que se propose le gouvernement.

Le budget de l'intérieur a été aussi l'occasion de quelques débats. M. Liadières a demandé la suppression de la subvention de l'Opéra et cent mille francs de plus pour le Théâtre-Français. Nous rendrons pleine justice à la parole vive et spirituelle de l'honorable député; mais nous ne saurions l'approuver dans la motion qu'il a faite contre l'Opéra, et encore moins comprendre la facilité avec laquelle il a pu proposer la ruine d'un établissement utile à la splendeur du pays et à l'existence d'un grand nombre de familles. M. Liadières siége parmi les conservateurs, il a de plus l'honneur d'être attaché à la personne du roi comme officier d'ordonnance, et peut-être aurait-il dû penser que cette situation particulière lui imposait une plus grande réserve. Se figure-t-on dans un pays riche un gouvernement régulier refusant de soutenir un des grands établissemens publics! L'Opéra et le Théâtre-Français sont, dans la sphère des arts, ce que sont dans les lettres et les sciences l'Institut et les Facultés, et le mieux serait qu'on pût les soustraire entièrement aux hasards des spéculations particulières. L'Opéra et le Théâtre-Français ont survécu aux plus mauvais temps de la révolution, et les gouvernemens qui se sont succédés depuis cinquante ans en ont toujours eu grand souci. Jamais en aucun temps l'état ne pourra abandonner la surveillance de nos deux premières scènes, destinées à perpétuer les grandes traditions de l'art et de la littérature. Nous regrettons aussi que M. Liadières, qui a noblement défendu le Théâtre-Français, ne se soit pas borné simplement à demander que sa subvention fût élevée au même chiffre que celle de l'Opéra-Comique, c'est-à-dire à 240,000 fr. Si l'honorable député, qui porte un intérêt si bien senti au Théâtre-Français, eût mis la discussion sur ce terrain, il eût certainement convaincu la chambre. Comprend-on en effet qu'un théâtre de second ordre tel que l'Opéra-Comique, et qui n'est pas grevé de pensions comme la Comédie-Française, reçoive de l'état 40,000 fr. de plus par an que notre première scène littéraire? Le théâtre où se jouent les œuvres de nos grands hommes serait-il donc trop favorisé, si on le mettait sur le même pied que l'Opéra-Comique?

La semaine s'est ouverte, à la chambre des pairs, par la lecture du rapport de M. Girod de l'Ain sur l'affaire Darmès. La cour, procédant comme grand jury d'accusation, a retenu, pour être jugés comme complices de Darmes, deux individus, Considère et Duclos, et elle a renvoyé les autres accusés,

ROYA

que ses commissaires déféraient à sa justice, devant la police correctionnelle. Le procès s'ouvrira le 27 du courant. On a pu voir par le rapport de M. Girod de l'Ain, et par les pièces qu'il cite dans quel amas d'extravagance Darmès, ses complices et ses amis avaient été chercher leurs inspirations. Toujours les mêmes aberrations, toujours les mêmes inepties furibondes. La pièce trouvée à Londres, et qui est jointe en appendice au rapport de M. le baron Girod de l'Ain, est un modèle achevé de ce que le délire révolutionnaire peut enfanter de plus niais et de plus hideux. Rien n'est plus fait que le spectacle de ces excès pour arrêter les élans d'orgueil que peut inspirer la vue des progrès de la pensée humaine et des grandeurs de la civilisation. A côté des principes vrais et immortels de notre révolution de 1789 figurent ainsi des erreurs monstrueuses; le mal est auprès du bien, il entre avec lui dans une effroyable lutte, et il pousse le cynisme jusqu'à lui emprunter son langage. C'est au nom du bonheur des hommes qu'on prêche le bouleversement social; on immolera un grand nombre d'individus parce qu'on est embrasé d'amour pour la généralité du genre humain, et c'est au nom du *dévouement*, de la *sympathie*, qu'on sacrifiera les *égoïstes*. On dirait que plus le cercle de ceux qui partagent ces doctrines se rétrécit, plus leur fanatisme augmente, comme si leur isolement les exaspérait davantage. Au surplus, ce débordement de folie n'est pas particulier à la révolution française. Tous les grands mouvemens de l'esprit humain ont toujours été, pendant un certain temps, altérés et presque compromis par un triste alliage. Si l'on veut se donner la peine de fouiller dans les hérésies auxquelles a donné naissance le christianisme, on y trouvera toutes les folies qui peuvent traverser la tête de l'homme. Cependant l'équilibre s'établit, le bon sens du genre humain l'emporte, et l'impuissance devient le châtiment de la déraison.

Dans la Péninsule aussi, le mal et le bien, le vrai et le faux, luttent ensemble, et nul ne saurait dire qui l'emportera. Toutefois l'Espagne a fait un pas vers l'ordre, car elle vient de se décider pour l'unité de pouvoir. Espartero a été élu par les cortès régent unique à la majorité absolue de 33 voix et à la majorité relative de 68 voix. On peut dire qu'Espartero en ce moment est roi d'Espagne : par l'armée, il a la force; par l'élection des cortès, il a le droit. Quel usage fera-t-il de l'autorité que lui donne cette situation singulière où l'usurpation et la légalité se confondent? Comme le président des États-Unis à son avénement, Espartero va nommer son ministère. Déjà on fait pressentir que, si le cabinet qui se présentera devant les cortès n'avait pas la majorité, les cortès seraient dissoutes. Il est certain que le premier besoin que doit éprouver le duc de la Victoire est de gouverner avec vigueur. Une immense responsabilité pèse sur lui. L'Espagne a voulu se personnifier dans un seul homme, et elle attend de lui un gouvernement stable et régulier.

L'Angleterre pourrait également voir bientôt une dissolution appeler le pays à prononcer entre les whigs et les tories. Si le ministère obtient une faible majorité à la chambre des communes, il est probable qu'il se modifiera et cherchera à se fortifier pour de nouvelles luttes; s'il est en minorité, on croit

généralement qu'il prononcera une dissolution pour prolonger son existence et ouvrir devant lui des chances nouvelles. Quoi qu'il en soit, son dessin évident est de léguer à ses successeurs de cruels embarras.. Les whigs pensent que leur pays est assez fort pour supporter des agitations légales, si vives qu'elles soient; eux aussi cependant ont de grands intérêts à conserver; eux aussi, par leurs antécédens et leurs fortunes, tiennent aux racines les plus profondes de l'histoire et de la propriété anglaise. Peut-être ne faut-il pas trop se hâter d'accuser leur conduite d'égoïsme et de folie.

Les troubles qui désolent l'empire turc se confirment : dans cette œuvre de décomposition, la question religieuse est pour beaucoup. On mande que le nord de l'Albanie, la Macédoine, même la Roumélie, sont en révolte contre les pachas, et que le clergé chrétien joue un grand rôle dans cette insurrection. Les frontières de la Bulgarie ont été le théâtre de scènes de désordre; plusieurs villes sont devenues la proie des flammes. Les violences auxquelles se livrent les autorités turques pour réprimer la révolte, pourront aussi, dans cette province, donner une grande énergie aux antipathies religieuses. L'empire ottoman pourrait alors, comme dans l'insurrection grecque, voir la croix servir de ralliement à une révolte générale. C'est au milieu de ces circonstances qu'on annonce la conclusion définitive de l'arrangement entre Méhémet-Ali et la Porte. Le sultan accorde au vice-roi l'hérédité en ligne directe et la faculté de nommer les officiers de son armée jusqu'au grade de général de brigade. La dernière clause n'a-t-elle pas quelque chose d'illusoire, puisque le sultan, en mettant à la tête de l'armée égyptienne des généraux de division qui lui seraient dévoués, peut causer au pacha et à ses successeurs les plus vives inquiétudes, et leur disputer l'influence sur l'armée? Quand on voit l'empire ottoman presque hors d'état de se défendre lui-même, on se demande si les puissances européennes ont bien choisi leur moment pour établir par des traités le vasselage de l'Égypte vis-à-vis de la Porte.

— L'Académie des Sciences morales et politiques a tenu hier sa séance annuelle sous la présidence de M. Victor Cousin. Malgré le petit nombre des lectures, cette séance a été brillante. Dans un discours plein d'élévation et de noblesse, le président a montré que la philosophie, la morale, la législation, l'histoire, ne sont, dans des directions différentes, qu'une seule et même science, la science de l'homme, la plus belle et la plus nécessaire de toutes. Il a fait voir que si, dans les académies les plus célèbres de l'Europe, la philosophie ne peut se produire qu'à la suite de l'érudition ou de l'éloquence, ici du moins elle se présente sous son propre nom, sans voile, sans contrainte, avec une indépendance qui prouve à la fois la force et la libéralité de nos institutions. C'est à M. Cousin qu'il appartenait, plus qu'à tout autre, de glorifier une académie qui doit son principal éclat à une science dont il est lui-même, dans notre pays, le plus illustre représentant. M. Mignet a succédé à M. Cousin et a retracé, dans ce style ferme et énergique qui a fondé sa renommée, les différentes phases de la vie de Merlin. Le public a applaudi à plu-

ROY

sieurs reprises des sentimens généreux exprimés dans un beau langage, et une biographie qui n'était un éloge qu'à force de fidélité.

— La compagnie des assurances sur la vie, dite *l'Union*, vient de rendre compte de l'état de ses opérations à la fin de 1840. Il en ressort des faits qui ne sont pas sans intérêt pour le public. Cette compagnie est la première en France qui ait accordé aux assurés une participation dans ses bénéfices, combinaison dont le résultat est d'augmenter graduellement les sommes garanties, ou de réduire successivement la charge de l'assurance. C'est la troisième fois que les assurés sont appelés à jouir de cet avantage, et déjà beaucoup de polices ont été augmentées de 15 à 20 p. °/₀. Ainsi, un père de famille qui avait fait en 1829 une assurance de 10,000 fr. au profit de ses enfans, a obtenu une augmentation de près de 2,000 fr., ce qui porte à 12,000 fr. environ le montant de sa police. Un autre, qui avait contracté une assurance de 50,000 fr., moyennant une prime annuelle de 1,500 fr., ne paie plus, par suite de réductions successives, que 1,165, diminution équivalente à 22 p. °/₀. Enfin, une jeune personne à laquelle un capital de 100,000 fr. a été garanti pour l'âge de 24 ans, recevra à cette époque, au lieu de la dite somme, celle de 116,334 fr. Si ces avantages ont été obtenus en dix ou douze ans, quels résultats ne doivent pas espérer dans l'avenir ces mêmes assurés et tous ceux qui ont contracté pour un long terme, ou pour la durée entière de leur vie! Ce sont les effets de la participation qui, démontrés par l'expérience d'un siècle, ont fait prendre en Angleterre de si grands développemens aux institutions de ce genre, qu'on aurait peine à trouver une personne en état de faire quelques économies qui n'ait contracté une assurance au profit de ses enfans.

Revue Dramatique.

Le mois d'avril qui vient de s'écouler devra rester, dans l'histoire de l'art dramatique, éternellement voilé d'un crêpe funèbre. Le Théâtre-Français a perdu, pour sa part, en ce mois, Mlle Mars, M. Joanny et M. Guiaud.

Tout a été dit à propos de la retraite de Mlle Mars; à ce sujet, l'admiration et les regrets ont épuisé toutes leurs formules. Il serait difficile, à cette heure, d'ajouter une fleur de plus à la couronne de l'illustre actrice. Nous ne l'essaierons pas; peut-être même, si cette perte était moins récente, si l'émotion des derniers adieux n'était pas encore toute vive, peut-être oserions-nous hasarder quelques réflexions sur ces solennités douloureuses qui se reproduisent de loin en loin dans le monde des arts. Qu'un grand artiste se retire de la scène

dont il était, hier encore, le plus bel honneur et la plus belle gloire, qu'il s'arrache volontairement ou forcément à notre amour de tous les soirs, c'est là sans doute une nécessité cruelle, et l'on ne saurait répandre trop de fleurs ni trop de regrets sur les pas du dieu qui s'en va. Jusqu'ici, rien de mieux. Qu'aux yeux de beaucoup de gens, ces poétiques évènemens, transformés en calamités publiques, aient un côté puéril, cela se conçoit; il est bon nombre de braves gens qui ne pleurent qu'à la mort de M. de Turenne, et trouvent souverainement ridicule qu'on jette des couronnes à des fainéans qui n'ont pas incendié la moindre province, et n'ont rien fait durant leur vie entière qu'amuser et charmer le monde. Nous confessons ingénuement, nous autres, que la mort de Mme Malibran, par exemple, nous a pour le moins autant touchés qu'aurait pu le faire le trépas d'un grand capitaine.

Là n'est donc point la question, mais dans le préjudice que peuvent porter aux destinées de l'art ces légitimes hommages, trop souvent exploités par l'envie ou par la malveillance. Les baisers donnés aux morts ne sont pour la plupart du temps que des soufflets appliqués sur la joue des vivans. Pour ne parler que du théâtre, puisque c'est du théâtre qu'il s'agit entre nous, qu'un grand talent se retire, il semble aussitôt entraîner le théâtre avec lui. C'en est fait de l'art tout entier. Que ce talent s'appelle Talma, il emporte la tragédie dans un pli de sa toge; qu'il se nomme Mlle Mars, il ensevelit, comme dans un linceul, la comédie dans un pli de sa robe. Il ne reste plus qu'à semer du chanvre sur la scène et à ceindre d'un cyprès éternel le front de Thalie et de Melpomène. Tout ce qui reste est compté pour rien; l'espoir est sacrifié au regret, et le passé enterre l'avenir. Mais, Dieu merci! il n'en est point ainsi. L'art est immortel : aux fruits qui se détachent de cet arbre divin succèdent presque toujours les bourgeons remplis de promesses; et c'est alors même que les rameaux semblent frappés de stérilité, qu'on les voit tout à coup, sous un rayon du ciel, se parer de feuillage et de fruits nouveaux. Non, l'art ne périt point, et, quelque grand qu'il puisse être, nul ne doit raisonnablement prétendre au funeste honneur de l'ensevelir avec soi. Mlle Mars elle-même aura pu quitter la scène sans clore les destinées de la Comédie-Française. Certes, nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver jamais un talent plus exquis ni d'une perfection plus rare; mais l'art, ainsi que la nature, varie la perfection à l'infini, et si le même charme et la même grace ne se doivent plus rencontrer, il se rencontrera un charme équivalent et des graces nouvelles. Moins jalouse de sa propre gloire que de celle de la scène française, Mlle Mars elle-même serait malheureuse de penser que l'esprit, l'élégance et les belles manières ont pour jamais disparu du théâtre, le soir où nous avons reçu ses adieux. Peut-être donc conviendrait-il, tout en déplorant ces grandes pertes, de ne se point trop répandre en lamentations sur l'avenir de l'art et sur les destinées du théâtre. Songez donc dans quel état était la tragédie, voici trois ans à peine; morte, enfermée dans un triple cercueil. Morte aux trois quarts avec Talma, elle avait rendu le dernier souffle en même temps que Mlle Duchesnois. Morte, déshéritée, sans sceptre et sans diadème, son triple cercueil

n'avait pas même été respecté, et depuis dix ans le drame moderne dansait sur son cadavre et jetait ses cendres au vent. C'était le cas, ou jamais, de désespérer de l'art tragique en France. Cependant qu'est-il arrivé? Un beau jour, à la voix d'une enfant de seize ans, la tragédie sortit, comme Lazare, de sa tombe, toute pâle d'un si long sommeil, et récitant d'une voix affaiblie les vers de Racine et de Corneille. Elle était encore enveloppée de son blanc linceul, et le public, qui la croyait morte, eut peine d'abord à la reconnaître. C'était bien elle pourtant; une jeune Antigone la menait par la main et soutenait ses pas tremblans. En moins de quelques jours, la noble ressuscitée eut reconquis son sceptre et sa couronne, et la voilà qui règne à cette heure dans le royaume de ses pères. Pourquoi la comédie n'aurait-elle pas, elle aussi, son enfant du miracle? Pourquoi ne survivrait-elle pas glorieusement à Mlle Mars, comme la tragédie, sa sœur, a survécu à Talma et à Mlle Duchesnois, ses derniers interprètes? Pourquoi Célimène et Elmire ne nous seraient-elles pas rendues un jour aussi bien qu'Hermione et Monime? Pour nous, nous avons bon espoir. Nous ignorons d'où surgira cette merveille. Peut-être à l'heure où nous parlons s'ignore-t-elle encore elle-même; peut-être, à notre insu, rayonne-t-elle déjà sur l'horizon. Qui pourrait le dire? Qui aurait pu dire, voici quatre ans au plus, de quel point du ciel partirait la nouvelle étoile qui resplendit à présent sur la scène française? Ainsi que la Providence, l'art a ses voies mystérieuses, mais sûres. Croyez donc avec nous que cette merveille nous apparaîtra tôt ou tard comme une jeune et charmante image de celle que nous pleurons aujourd'hui.

La retraite de Mlle Mars a été si lumineuse, ce coucher de soleil a jeté de si vives clartés, que c'est à peine si l'on a remarqué les astres voisins qui disparaissaient presque en même temps du ciel poétique qu'ils avaient, eux aussi, long-temps illuminé. Dans les regrets que la grande actrice emporte avec elle, il serait injuste de ne point faire une large part à M. Joanny. N'oublions pas, n'oublions jamais, que M. Joanny a été le talent le plus vrai que la scène française ait possédé depuis Talma. Il y avait sans doute bien des inégalités dans ce talent, bien des choses triviales à côté des inspirations les plus sublimes; mais quand le démon tragique le possédait, M. Joanny n'avait point d'égal dans les vieillards héroïques du grand Corneille. Cet acteur fut appelé de Lyon au Théâtre-Français, en 1807, pour remplir le vide que laissait l'absence de Talma, alors en tournée. Il débuta dans le mois de juillet de la même année, par les rôles de Cinna, de Coriolan et d'Oreste. Il avait été précédé d'une réputation qui nuisit au succès de ses premiers débuts. La province l'avait surnommé le rival de Talma; Paris ne sanctionna pas cette gloire. Toutefois tous les esprits d'élite reconnurent en lui le germe des grandes qualités que nous avons applaudies plus tard. L'Odéon, lorsqu'il fut érigé en second Théâtre-Français, reçut M. Joanny au nombre de ses pensionnaires. C'est là que ses qualités naturelles se développèrent dans toute leur énergie, et qu'il sut conquérir les sympathies qui depuis lors ne l'ont jamais abandonné. L'Odéon fut, à vrai dire, le berceau de ses succès. Les rôles qu'il créa

à cette époque sont restés dans notre mémoire à tous, et, parmi les amis de l'art dramatique, jouissent encore de la popularité qu'imprimait le génie de Talma à ses créations les plus belles. On se rappelle encore la magnifique tête de Procida des *Vêpres Siciliennes*, et Chilpéric dans *Frédégonde et Brunehaut*, de M. Lemercier. Il en est dix autres que nous pourrions citer. Rentré au Théâtre-Français, où sa place était depuis long-temps marquée, M. Joanny est un des acteurs qui de nos jours ont le plus honoré notre première scène; le public, qui l'aimait à tant de titres, gardera de lui un long et précieux souvenir. Les créations de Ruy Gomez de Sylva dans *Hernani*, et du quaker dans *Chatterton*, suffiraient au besoin à sa gloire.

Disons adieu aussi à ce digne M. Guiaud, qu'il était urgent d'admettre à la retraite, mais qu'il sera difficile de remplacer. M. Guiaud était un excellent *grime;* il ne manquait ni de zèle ni d'intelligence; seulement, quand la tradition lui faisait faute, le brave homme ne savait pas toujours où poser le pied et la main; jouant fort bien d'ailleurs certains rôles de l'ancien répertoire, et parfait, par exemple, dans *l'Avare*.

Pendant que le Théâtre-Français perdait ainsi ses enfans les plus chers, un peu plus tard, mais presque à la même heure, l'art musical faisait, lui aussi, une irréparable perte. Mme Cinti-Damoreau, cette Mlle Mars du chant, ne chante plus que pour ses amis; elle s'est retirée de la scène presque en même temps que Mlle Mars, cette Mme Damoreau de la comédie. Mme Damoreau a eu, elle aussi, ses adieux, ses fleurs et ses couronnes. Bonne et charmante jusqu'au bout, elle a voulu, pour nous quitter, attendre du moins les premiers jours du mois où les rossignols commencent à chanter.

Et lui aussi, hélas! il est parti! et lui aussi, nous le pleurons! et lui aussi, nous l'avons à jamais perdu! C'est là le dernier coup, mais c'est le plus terrible. O ruine! ô deuil! ô perte! ô désastre! Celui-là, voyez-vous, vous ne le remplacerez pas. Le moule en est brisé. Vous pourriez vivre dix siècles et faire vingt fois le tour du monde que vous ne verriez pas son pareil. Vous retrouverez Mlle Mars; Gengiskan reviendra, Napoléon aussi; lui, jamais! Ah! du moins, lorsqu'il a paru devant vous pour la dernière fois, vos transports ont-ils dignement éclaté? vos larmes ont-elles répondu à son dernier sourire? avez-vous semé de myrtes et de roses la scène qu'il abandonnait? avez-vous jonché de lis et de camélias la route de son exil? Enfin, lorsqu'il s'est pour la dernière fois incliné devant la rampe, une couronne d'immortelles est-elle tombée sur cette blonde tête? Hélas! il a fui comme une ombre à travers les bois, il s'est échappé comme un sylphe effaré, il s'est évanoui comme un gnôme aux premières blancheurs du matin. Rien n'a pu le toucher, ni nos pleurs ni notre amour; rien n'a pu le retenir, ni la gloire, ni l'habitude, non plus que les guirlandes de fleurs que nous avions tressées pour l'enlacer. Tout est dit, plus d'espoir; Odry nous a quittés, Bilboquet s'est fait bourgeois et rentier! Retiré à cette heure dans son château près de Courbevoie, entouré de serviteurs soumis, au milieu d'une famille dont il est le légitime orgueil, il cultive à loisir les muses qu'il a toujours aimées; car,

comme Molière et Shakespeare, Odry aura été à la fois un grand poète et un grand acteur. Bien long-temps avant M. Soumet, il avait doté sa patrie d'un poème épique. Quel besoin avait la France de *la Divine Épopée?* La France possède depuis quinze ans une épopée autrement divine : la vraiment divine épopée des *Gendarmes*. Odry revoit et corrige cette œuvre immense; il retouche ses *Messéniennes,* desquelles s'est inspiré M. Casimir Delavigne; il met la dernière main à son canon des *Cuisinières*. Le soir, on le rencontre le long des haies rêvant au clair de la lune ou prêtant une oreille charmée aux mélodies de la campagne. Le jour, il fait des rosières. Point enivré d'ailleurs de sa position; ni fierté, ni morgue; et lorsqu'il rencontre ce polisson de Gringalet cabriolant sur le grand chemin, il l'emmène au château, le fait asseoir à sa table et ne manque jamais de s'informer de sa vieille amie, Mlle Flore, et de tous les joyeux saltimbanques dont il fut si long-temps le père, et dont il restera le modèle.

C'est sans doute pour combler autant que possible l'abîme creusé par la retraite d'Odry, que le théâtre des Variétés déploie depuis quelque temps une activité dévorante. Nous avons eu ces jours derniers, coup sur coup, à ce même théâtre, trois premières représentations : *Un Vieil Ami, Le Quinze avant Midi,* puis enfin *Deux Dames au violon*. Mieux eût valu pour tout le monde un seul acte galamment tourné. Chercher à suppléer la qualité par la quantité, c'est tromper deux fois les chalands.

Le Vieil Ami est un brave homme, nommé Bonenfant, qui va à Melun pour manger des anguilles. Il tombe un beau matin chez son ami Robillon qui, à défaut d'anguilles, se prépare à lui faire avaler des couleuvres d'une longueur démesurée et d'un goût superfin. Ce Robillon est un vieux roué affligé de deux filles et d'une sœur qui le font damner du matin au soir; il faut que Bonenfant le débarrasse au moins de l'une d'elles. Bonenfant est tout prêt; il épousera Juliette. Mais voilà le diable! Lorsque Bonenfant offre sa main et son cœur à Juliette, l'enfant timide répond qu'elle a un amant. Que fait Bonenfant? Il va droit à la jeune Emma, et lui offre son cœur et sa main. Mais c'est bien le diable, en effet! la jeune vierge répond en rougissant qu'elle est secrètement mariée à un clerc de notaire de l'endroit. Bonenfant confie son embarras à Robillon. — Ta fille aînée a un amant, lui dit-il. — Je le savais, répond Robillon. — Et ta fille cadette est secrètement mariée à un clerc de notaire! — C'est possible, répond Robillon. — Eh bien? dit Bonenfant. — Eh bien! répond Robillon, la chose est simple; épouse ma sœur. — Émerveillé de cette idée, Bonenfant offre son cœur et sa main à Mlle Paméla Robillon, qui se trouve heureusement, celle-là, n'avoir ni époux, ni amant. Il est vrai qu'elle a quarante ans, qu'elle est incomprise et femme de lettres. Robillon se frotte les mains, et Bonenfant se déclare le plus heureux coquin du monde.

Le Quinze avant Midi est un petit chef-d'œuvre de la même force. Il s'agit des tribulations d'un pauvre diable qui, ne pouvant payer son terme, prend le parti, pour se tirer d'embarras, d'épouser la fille de son portier.

Deux Dames au Violon, de mal en pire. Il nous est arrivé quelquefois de reprocher au théâtre des Variétés ses excursions aventureuses dans les salons dorés du XVIIIe siècle. Ce n'est point là sa place, en effet; mais toutefois, nous préférons le voir sur des tapis que dans la crotte, et parfum pour parfum, mieux vaut encore la poudre à la maréchale que la boue du ruisseau. Tirer le vaudeville du musc et de la soie pour le plonger jusqu'au cou dans les haillons et dans la fange, en vérité, ce n'est pas la peine. Mais quoi! n'est-il point de milieu? Parce qu'on vous a trouvé ridicule sous l'habit brodé, épée au flanc, chapeau à plumes ondoyant sur la tête, fallait-il pour cela vous jeter à corps perdu dans les égouts les plus infects? Ne pouviez-vous marcher sur le trottoir sans éclabousser les passans? Vous voilà dans un bel état, Momus; allez vous laver, vaurien, et tâchez qu'à l'avenir on ne vous prenne plus à barboter dans ces gentillesses. Parlez-nous du *Maître d'école*, à la bonne heure! Voilà un tableau charmant, plein d'observation et de gaieté, une des plus jolies petites pièces que le théâtre des Variétés ait fait représenter depuis long-temps, la seule qui nous ait consolés jusqu'ici de la retraite de Bilboquet. Qui n'a pas vu M. Fouyou lapant la tasse de lait de son maître ignore encore jusqu'à quel point de naturel et de vérité peut arriver l'art du comédien, servi par d'heureux instincts, éclairé par l'expérience, fortifié par de longues études et de sérieuses méditations.

Le théâtre du Vaudeville a joué avec succès une espèce de comédie mêlée de couplets et intitulée *Floridor le Choriste*. M. Ferville s'y montre excellent comme partout et comme toujours. Quant à la pièce, il s'agit de ce contraste, tant de fois exploité depuis, qui aida au grand succès de la *Correspondance de Clément XIV et de Carlin Bertinazzi*. C'est de là, c'est de ce chef-d'œuvre de finesse, de grace et d'esprit, que sont partis tous ces vaudevilles, plus ou moins heureux, où l'église et le théâtre se donnent la main. Toujours Carlin et Laurent, moins l'esprit, la grace et la finesse que M. H. Delatouche a répandus dans ce livre exquis. Il ne faudrait pas toutefois chercher entre l'œuvre du poète et le vaudeville nouveau d'autres rapports que celui que nous venons de signaler. Floridor est à la fois chef des chœurs de l'Opéra et précepteur de chant au couvent de Sainte-Marie. Il vit en même temps du sacré et du profane, chantant le matin pour le bon Dieu et le soir pour le diable. De là une foule d'incidens, tant de fois reproduits au théâtre, récemment encore dans *l'Abbé Galant*, qu'il est désormais presque impossible de les présenter d'une manière neuve et piquante. Il se trouve qu'au milieu de tout cela le neveu de Floridor enlève une jeune et belle pensionnaire du couvent de Sainte-Marie. Le premier acte se passe au théâtre, le deuxième au couvent. *L'Abbé Galant*, lui, commence à l'église et finit au théâtre. Toujours les mêmes oppositions et les même s contrastes, le cantique se mêlant à la cavatine, les anges aux démons, l'eau bénite aux essences d'Oubigant, le tout se terminant par un bon mariage entre un ange et un démon, à cette fin de réconcilier l'enfer et le ciel. Je ne sais si le ciel est bien édifié de tout ceci, mais, à coup sûr, le diable doit en rire. Qui n'en rit pas? C'est le public.

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, qu'on ne saurait trop encourager pour tant de louables efforts, *M. Gribouillet* d'abord, puis *les Farfadets,* ballet fantastique. *M. Gribouillet* est le titre d'un innocent petit vaudeville dont personne au monde ne songe à dire du mal. M. Gribouillet croit avoir donné un soufflet à je ne sais quelle joue qui, croyant l'avoir reçu, veut se laver dans le sang de Gribouillet. Gribouillet, pour échapper à la fureur de cette joue implacable, change de nom, abjure Gribouillet pour Dufour, et se sauve à Pont-Saint-Maxence. Il paraît que Pont-Saint-Maxence est en bon train pour détrôner Pézénas, Carpentras et Brives-la-Gaillarde. Je me suis demandé souvent pourquoi ces trois villes avaient le privilége presque exclusif de fournir au théâtre tout ce qu'il y paraît de niais et de cuistres. Je ne connais ni Brives ni Pézénas, mais j'ai vu Carpentras, et je voudrais savoir comment et pourquoi cette jolie ville est devenue l'arsenal et la pépinière de tous les jocrisses du royaume. Il ne m'a pas semblé que les hommes y fussent plus bêtes qu'ailleurs. Au pied du mont Ventou, à trois lieues de Vaucluse, à six lieues d'Avignon, dans une croûte de pâté crénelée et dorée au soleil, j'ai trouvé des aubergistes qui rançonnent très proprement le voyageur, des voituriers insolens et fripons, et tout ce que j'en ai vu m'a confirmé dans l'idée que ces gens-là valent mieux que leur réputation. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que M. Gribouillet, sous le nom de Dufour, arrive à Pont-Saint-Maxence. Il se trouve précisément qu'on attend à Pont-Saint-Maxence un illustre chimiste nommé Dufour, et que la ville s'est mise en frais pour préparer à ce monsieur une petite réception scientifique. Vous devinez l'embarras du malheureux Gribouillet? Il lui faut expliquer la théorie du syphon, la machine pneumatique, la machine électrique, le fusil à vent, la pile de Volta, que sais-je encore? Eh bien! tout Gribouillet qu'il est, le drôle s'en acquitte si mal, que tout Pont-Saint-Maxence le presse sur son cœur et que monsieur le maire lui offre la main de sa fille. Mais, Seigneur! cette fois que devient Gribouillet, lorsqu'il aperçoit auprès de sa fiancée la joue, la joue terrible, la joue impitoyable, la joue qui crie vengeance et demande du sang! Pourquoi dirions-nous du mal de cet honnête vaudeville qui n'en fait à personne? Quant au ballet, il est vraiment féerique et vraiment fantastique, digne en tout point de servir de modèle à messieurs du grand Opéra. Que voulez-vous de plus? peut-être un peu de littérature; mais patientez, le même théâtre vous prépare un drame en cinq actes, intitulé *les Deux Serruriers,* de M. Félix Pyat.

J. S.

Pour réparer le vide que va faire dans son répertoire l'absence de sa *prima donna,* l'Opéra-Comique a repris cette semaine *la Dame Blanche*. Le charmant chef-d'œuvre de Boïeldieu, rajeuni par le repos où on l'avait laissé depuis quelques années, s'est fait écouter avec tout le charme d'une nouvelle production. Cette musique facile et gracieuse. où la tendance rossinienne ne

se fait sentir que pour marquer un progrès, fourmille de motifs délicieux. Dans aucun de ses nombreux ouvrages, mieux que dans *la Dame Blanche*, le génie de Boïeldieu ne s'est montré sous un côté plus original et plus poétique. Sans se préoccuper des nuances assez vulgaires du pastiche qu'on lui avait fabriqué avec deux des plus admirables romans de Walter Scott, le musicien est allé puiser ses plus fraîches inspirations à la source féconde du romancier écossais. Tout dans ce charmant ouvrage est étudié avec un goût et un soin parfaits. La mélodie y est toujours élégante et distinguée, vingt ans d'existence ne lui ont ôté ni le charme ni la fraîcheur du premier jour. Quoi de plus ravissant que cette cavatine, *Viens, gentille dame?* Bellini, Donizetti, ces maîtres de la phrase amoureuse et mélancolique, n'ont rien fait de plus suave et de plus rêveur. Le duo du premier acte et le trio qui le suit, le duo du second acte et le finale du troisième, sont pleins de verve piquante et d'ingénieux effets d'orchestre. Combien de partitions aussi remarquables que celle de *la Dame Blanche* restent enfouies dans l'oubli où une paresseuse indifférence les a laissées jusqu'à ce jour! L'Opéra-Comique, puisqu'il est à l'œuvre, ne pourrait-il faire à Hérold le même honneur qu'à Boïeldieu, et remettre à la scène son chef-d'œuvre à lui aussi, son *Zampa?*

Mme Rossi, qui paraissait pour la première fois depuis son retour d'Italie, a chanté et joué d'une façon très convenable le rôle d'Anna. La voix de cette cantatrice, assouplie par des études persévérantes, a perdu ce qu'elle avait autrefois de rude et d'inégal, en gagnant en force et en étendue. Sa vocalisation est correcte, et sauf quelques ornemens de mauvais goût qu'elle exécute dans les notes aiguës, de grands progrès, que l'on est heureux de constater, se font remarquer chez elle.

Masset a toujours une belle voix, du charme parfois, mais il ne sait point chanter. C'est grand dommage d'en rester là, lorsque la nature a fait déjà la moitié du chemin.

— Sous ce titre : *les Femmes de la Régence,* M. Paul de Musset vient de publier, chez l'éditeur Dumont, deux volumes pleins de charme et d'intérêt. L'auteur, qui a déjà étudié le XVIIe siècle dans ses aspects les plus curieux et les moins connus, a tenté cette fois de faire revivre l'aimable et spirituelle société de la régence. Il ne nous sied peut-être pas d'apprendre à nos lecteurs que le second essai a réussi comme le premier. Plusieurs des récits qui figurent dans les deux volumes de M. de Musset ont en effet paru dans cette *Revue*. Sans insister donc sur les qualités qui distinguent ces agréables esquisses, nous nous bornerons à en signaler la vérité parfaite et la vive allure, en souhaitant que M. Paul de Musset applique à d'autres époques de notre histoire ce talent d'observation qui s'est déjà essayé sur le XVIIe et le XVIIIe siècles.

F. Bonnaire.

MLLE DE BRIE.

I.

Si on s'en tenait au récit des faits, il n'y aurait guère de femmes dont l'histoire fût digne d'être écrite; mais si l'on vient à parler des sentimens, il n'en est presque pas, au contraire, dont la vie ne puisse fournir matière à tout un livre. Le nom de Mlle de Brie ne serait pas même connu aujourd'hui sans la part qu'elle eut dans le destin du plus beau génie que la France ait produit. En voyant à quoi il a tenu que ses graces et ses qualités ne fussent plongées dans un oubli éternel, on se dit qu'il a dû exister bien d'autres femmes remarquables dont on ne saura jamais l'histoire.

Jusqu'au jour où Molière et Baron donnèrent quelque lustre à l'art du comédien, les acteurs furent en butte à toutes sortes de mépris; on les considérait à peine comme des hommes. Il est vrai qu'ils n'avaient guère de mœurs et point de religion; mais à quoi leur eût servi d'en avoir, puisqu'on les repoussait du monde? La liberté était le seul dédommagement à la malédiction qui pesait sur eux. Il n'y en a pas un dont on connaisse précisément l'origine. Un nuage épais enveloppe toujours leurs débuts. C'est à peine si l'on sait où était né Mondory, ce tragédien fameux qui eut le bonheur de jouer dans la première pièce de Corneille. N'a-t-on pas laissé dans les ténèbres la jeunesse de Molière lui-même? En ce temps-là, l'univers c'était la cour toute seule; il finissait au seuil du château. Les faiseurs de mémoires et de journaux, dont M. de Dangeau est le modèle par-

fait, se seraient crus déshonorés si leur plume avait parlé d'un baladin. En revanche, ils n'ont pas ménagé les détails puérils sur les toilettes des princesses, sur les médecines qu'on leur donnait à boire, et sur l'effet des potions dans leurs illustres entrailles.

On ne s'étonnera donc pas si nous sommes fort en peine de dire ce qu'était Mlle de Brie avant son entrée au théâtre (1). Cette intéressante personne habitait Lyon, et sans doute elle y était dans la pauvreté. Molière avait déjà parcouru les provinces pendant cinq ans, et avait donné quelques petites pièces dont on ne sait que les titres et qu'il n'a pas jugées dignes d'être conservées. Il avait joué ensuite pendant trois ans à Paris, et c'est en 1653, lorsque les troubles de la fronde l'obligèrent à s'éloigner, qu'il vint à Lyon avec sa troupe. On ne l'eut pas vu quatre fois qu'on abandonna l'autre spectacle de cette ville pour accourir en foule à celui de Molière. Quelques personnes de goût, comme il s'en trouve partout, devinèrent que cet homme et sa bande feraient bientôt des merveilles; on en parlait beaucoup à Lyon. Nous ignorons si Mlles de Brie et Du Parc faisaient partie de l'ancien théâtre qui se fondit avec le nouveau, ou si le succès des acteurs de Paris leur inspira l'envie d'être du métier. Quoi qu'il en soit, elles offrirent leurs services à Molière, qui reçut avec empressement deux femmes jeunes et jolies auxquelles il trouva du talent, car Mlle de Brie jouait fort bien les ingénues.

Il n'existait alors qu'une seule bonne comédie, *le Menteur* de Corneille. La seconde qui parut fut *l'Étourdi* que Molière fit représenter à Lyon. Dès ce moment la fortune de la troupe fut assurée, c'est-à-dire qu'on se vit certain de ne pas mourir de faim, comme la plupart des comédiens ambulans. Cette pièce plut si fort aux habitans de Lyon, qu'on ne joua plus la tragédie jusqu'à ce que le public se fût bien rassasié de *l'Étourdi*. Soit que Mlle de Brie ait deviné tout de suite le génie de Molière avec cet instinct des femmes qui vaut mieux que le plus sûr jugement, soit que le poète lui ait plu par ses manières originales et l'excellence de son cœur, elle conçut pour lui une grande estime. Elle était sans expérience, mais disposée à vivre sagement, s'il était possible. Elle aimait beaucoup son art. Sa confiance était sans bornes dans les lumières du chef de la troupe; ses progrès étaient rapides; on gagnait assez d'argent pour bien vivre, et la belle ingénue se trouvait la plus heureuse personne du monde.

Mlle de Brie avait la taille mince et souple, le geste noble, les atti-

(1) Marion ou non, une actrice s'appelait *mademoiselle*.

tudes fort naturelles, quelque chose de délicat dans les traits du visage, qui la rendait particulièrement propre aux rôles d'héroïne dans le sérieux; mais elle brillait surtout dans la comédie. Ses yeux avaient un charme agréable, et leur expression était cette bonté amoureuse qui promet un cœur tendre et qui tient parole. Elle avait de l'intelligence plutôt que de l'esprit, et était plutôt aimante que passionnée. Pour de la coquetterie, elle n'en avait pas l'ombre; aussi ne lui faisait-on guère la cour, car les hommes sont assez sots pour s'acharner après les beautés qui ne songent qu'à plaire, tandis qu'ils oublient celles dont ils pourraient se faire aimer. Mlle de Brie avait l'imagination calme; elle voyait sainement les choses et ne prêtait point aux gens des qualités chimériques; le véritable mérite pouvait seul lui inspirer cette admiration exaltée que les circonstances changent facilement en amour.

Lorsque Molière vint à Lyon, il était épris d'une actrice de sa troupe nommée Madeleine Béjart. Mlle de Brie s'en aperçut, et n'en ressentit aucune jalousie. Elle avait pour le poète cette affection pure dont les femmes sont bien plus capables que nous. Les obstacles à l'amitié entre personnes de sexes différens viennent toujours du côté des hommes, qui outrent leurs sentimens et ne savent pas modérer leurs désirs. Mlle de Brie voyait dans le faible de Molière pour Madeleine Béjart la facilité de se livrer sans scrupule avec le poète à ce commerce paisible et familier qui fait le revenu le plus constant du bonheur de la vie; cependant tout ce monde-là était jeune, abandonné à lui-même, sans considérations d'aucune sorte à garder : les passions ne pouvaient manquer d'y porter bientôt le trouble. Ce fut par Mlle Du Parc qu'il s'y introduisit. Cette actrice, qui était aussi jolie que Mlle de Brie, ne lui ressemblait en rien pour le caractère. Elle avait de l'orgueil, du mépris pour les gens de sa condition, le cœur dur, et l'esprit entiché de la supériorité des gens nobles sur les autres. On n'était pas digne de lui parler si on n'était gentilhomme pour le moins. Par une de ces fatalités singulières qui nous jettent souvent dans le chemin opposé à celui où nous trouverions le bonheur, Molière s'enflamma pour Mlle Du Parc. Nous ne savons pas en quels termes il lui déclara son amour, mais, à coup sûr, ce fut avec une grande chaleur d'ame.

Molière parlait fort peu; il était naturellement réfléchi, et pour cette raison Boileau lui donna le surnom de contemplateur. En revanche, lorsqu'il prenait la parole, il s'exprimait admirablement et ne disait rien qui ne fût d'un prix inestimable. L'usage voulait alors

que le directeur vînt annoncer à la fin du spectacle ce qu'on donnerait à la représentation suivante; souvent aussi on adressait, avant de jouer, un compliment au public; Molière aimait à prononcer de ces petits discours dont il se tirait toujours avec imprévu et habileté. Assurément cette éloquence devait atteindre bien plus haut encore lorsqu'il avait à peindre son amour. Mlle Du Parc a dû entendre le plus beau et le plus touchant langage qu'ait jamais tenu une bouche humaine. Elle demeura inflexible. Pendant une année entière, le poète se brisa contre ce rocher; il se consuma en efforts inutiles, et comme il arrive toujours quand on s'obstine à vouloir vaincre la répugnance d'une femme, plus il redoublait de passion, plus on le maltraitait. Ce qui augmentait la cruauté de la situation pour le malheureux Molière, c'est qu'il était trop observateur pour ne pas deviner que Mlle Du Parc se serait émue si elle avait su comprendre tout ce qu'il valait et quel avenir lui était réservé. L'évènement prouva qu'elle était inexorable par défaut d'intelligence, puisqu'elle devait s'humaniser plus tard. Elle ne voyait encore dans Molière qu'un auteur sans gloire, un comédien de campagne destiné à un sort obscur; ce n'était pas assez pour une actrice vaine et dédaigneuse qui voulait essayer le pouvoir de ses charmes sur les gens placés au-dessus d'elle.

Le poète avait cette faiblesse qui fait de l'amour la plus douce des ivresses ou le plus affreux des tourmens. Il épuisa tous les moyens de plaire. Il surmonta son humeur concentrée pour donner carrière à cette gaieté bizarre et entraînante qui laissait voir la bonté du cœur sous la malice de l'esprit. Il fit des vers sur les agrémens de son ingrate. Il lui donna les meilleurs rôles et employa les procédés les plus généreux pour la satisfaire. Rien ne lui réussit. Il ne trouva qu'une oreille distraite, une imagination préoccupée et une ame de glace. Molière comprit enfin qu'il fallait désespérer. Il tomba dans la mélancolie sans communiquer ses peines à personne. Les gens très sensibles ont l'habitude de s'enfermer en eux-mêmes et de se composer le visage, sans quoi cette sensibilité incommode leur donnerait une sorte de ridicule aux yeux des indifférens. C'est ainsi qu'en se faisant un maintien, ils dépassent la mesure nécessaire et paraissent plus froids et plus sombres que le vulgaire. Aussitôt qu'on vit Molière rebuté, on pensa qu'il se consolait. Mlle de Brie fut la seule qui ne s'y trompa point. Elle avait suivi avec inquiétude toutes les phases de cette passion malheureuse, et ses regards s'étaient accoutumés à lire dans l'ame du poète. Elle sentit que sous les dehors du calme et

de l'oubli Molière cachait un chagrin profond, et comme le silence nourrit la douleur, elle entreprit de l'amener à lui faire des confidences. Ce n'était pas fort difficile; on se confie volontiers à une jolie personne. Mlle de Brie employa d'ailleurs toute la prudence et les soins imaginables. Molière lui ouvrit enfin son cœur et trouva un adoucissement à ses ennuis dans ses longs entretiens avec son amie. Elle l'écoutait avec tant de complaisance et d'un air si pénétré qu'il se reprochait intérieurement de lui faire partager ses maux, et cependant il n'épargnait aucun détail. Il était déjà guéri depuis long-temps que les conversations allaient encore grand train. Les hommes faibles en amour se persuadent qu'ils sont inconsolables, et en effet il tient souvent à une bagatelle qu'ils n'aillent jusqu'à mourir de chagrin; mais si une femme compatissante vient à leur secours, la faiblesse tourne alors à leur avantage. Les blessures sont vite fermées quand ce sont de belles mains qui posent les appareils. De son côté, la jeune comédienne obéissait à quelque chose de plus vif que l'amitié. Les entretiens sur des sujets de ce genre avec un homme comme Molière étaient fort mêlés d'émotions. A force de parler de l'amour, d'en maudire les tourmens et de chercher le remède à ses coups, Mlle de Brie gagna la contagion. Ils voyaient bien tous deux qu'ils s'aimaient, et ne s'en disaient rien encore, tant il y avait de douceur dans ce prologue qu'ils se jouaient l'un à l'autre. Ces situations offrent des jouissances infinies pour les cœurs délicats : ils y restèrent long-temps et firent bien. Cependant un matin la tristesse reparut sur le visage du poète. Molière déclara en tremblant que la besogne du médecin était à recommencer, et que la maladie, au lieu d'abandonner la place, n'avait fait que changer d'objet.

— C'est contre vous, disait-il, que j'ai besoin d'un refuge à présent. Vous m'avez tiré d'un précipice; mais je vais tomber dans un autre. Vous m'avez tendu une main secourable, et cette fois je suis perdu si vous ne m'ouvrez vos bras.

Les yeux de Mlle de Brie avaient déjà répondu par un éclair de plaisir, lorsqu'elle posa ses deux bras au cou du poète :

— Rassurez-vous, dit-elle, cette maladie ne vous tuera pas, et puissiez-vous n'en jamais guérir, car j'en suis plus atteinte que vous-même !

Ces aveux échangés, il ne fut plus question de Mlle Du Parc ni des ennuis passés. Nos amans trouvèrent un texte plus agréable dans leur tendresse réciproque, et goûtèrent le bonheur rare que donne une liaison fondée sur des sentimens nobles et élevés.

II.

En quittant Lyon, la troupe fit le tour du Midi et joua dans les grandes villes. Molière n'aurait voulu changer son sort pour aucun autre. Il aimait son métier, et dirigeait dans la perfection sa petite république. Son amour pour Mlle de Brie l'occupa sans doute beaucoup, puisqu'il ne fit en cinq ans qu'un ouvrage considérable, le *Dépit amoureux*. Cette pièce eut du succès à Montpellier. En 1658 seulement, la troupe revint à Paris, et obtint, après bien des démarches, la permission de jouer une fois devant la famille royale. Molière sentit toute l'importance de cette soirée. Il fallait être applaudi par la cour, sans quoi on le renvoyait en province. Il fit représenter *Nicomède*. Leurs majestés, habituées au débit ampoulé de l'hôtel de Bourgogne, ne furent pas émerveillées du talent des acteurs. La troupe intimidée, voyant qu'elle plaisait médiocrement, faillit perdre la tête. La consternation était dans les coulisses pendant la dernière scène de la tragédie. La cour allait se retirer, mal satisfaite de son plaisir, lorsque Molière fit hardiment ouvrir le rideau, et s'avança tout seul au bord du théâtre. Il salua de la meilleure grace du monde, et, après un remerciement modeste adressé à son auguste auditoire, il demanda humblement la permission d'ajouter au spectacle un de ces divertissemens comiques dont il avait coutume de régaler la province. Le roi consentit à écouter le divertissement. On joua la farce du *Docteur*, où Molière fut si plaisant et si gai que sa majesté en rit de tout son cœur. Le lendemain, la troupe reçut l'autorisation de rester à Paris. On lui donna la salle du Petit-Bourbon. Le 3 novembre 1658 commença le cours des représentations. Il n'est pas besoin d'ajouter que *les Précieuses ridicules* et *Sganarelle* apprirent au public le chemin du nouveau théâtre.

Molière avait trente-sept ans lorsque son génie se fit ainsi connaître. La troupe entière le regarda comme un dieu, et Mlle Du Parc comprit enfin quel homme elle avait méprisé. Elle en eut des regrets. Cette beauté si fière descendit jusqu'à dire qu'elle se repentait de sa cruauté, mais le poète lui répondit, comme le Clitandre des *Femmes savantes*, qu'il n'était plus temps, et que d'ailleurs il ne voulait pas maltraiter l'asile où il avait trouvé du secours contre des rigueurs dont il s'était consolé.

A mesure que la gloire de Molière s'augmentait, Mlle de Brie de-

venait meilleure comédienne. Les spectateurs la prirent en amitié. On ne pouvait souffrir que ses rôles fussent donnés à une autre. Nous devons penser qu'elle avait toujours su le mérite de celui qu'elle aimait; ce n'en fut pas une moins grande source de plaisirs pour elle que de lui voir rendre justice et de partager ses triomphes. Il suffit de songer au rang que tiennent les pièces de Molière dans notre littérature pour sentir combien Mlle de Brie dut être heureuse le premier soir où l'on représenta *les Fâcheux* ou *l'École des Maris*. Ces bonheurs-là lui restèrent du moins tant que vécut Molière; mais un jeu de l'amour vint lui enlever son bien le plus précieux.

Madeleine Béjart avait une jeune sœur dont le poète faisait lui-même l'éducation. L'âge de seize ans arriva; les gentillesses de l'enfance furent remplacées par les charmes d'une femme, et Molière regarda son élève avec des yeux amoureux. D'après le portrait qu'il en a tracé lui-même, Armande Béjart, sans avoir les traits fort beaux, était une personne extrêmement séduisante. Les dispositions qu'elle montra plus tard pour la galanterie passaient encore sur le compte de la vivacité de son âge. Son talent de comédienne et son esprit naturel achevèrent de tourner la tête au bon Molière. Ce fut une blessure cruelle pour Mlle de Brie; mais elle se résigna aussitôt sans un murmure. Elle aimait trop celui qui l'abandonnait pour lui faire entendre des plaintes inutiles. Il lui eût été facile de l'affliger; Molière était généreux, et l'idée que son bonheur allait désespérer une personne qui lui était encore chère pouvait le troubler au dernier point. Ce plaisir amer ne convient qu'aux ames passionnées : Mlle de Brie était trop douce pour le vouloir goûter. Elle poussa le dévouement jusqu'à se refuser la vengeance légitime et accablante du pardon : la liaison fut rompue sans explications entre les amans, et Molière se vit épargner l'ennui de rougir de son inconstance. Quoiqu'il eût vingt ans de plus qu'Armande Béjart, il lui offrit sa main, et le mariage fut célébré le 20 février 1662.

Cette union avec une fille qu'il avait formée dès ses plus jeunes années, et dont il faisait la fortune, semblait lui promettre toutes sortes de félicités; mais Armande Béjart était née avec le germe de cette corruption sauvage contre laquelle les bienfaits sont impuissans, et que l'éducation ne réforme point. Tous les maux fondirent à la fois sur l'infortuné Molière, dans l'instant où il croyait son repos assuré.

Un acteur de l'hôtel de Bourgogne, nommé Montfleury, écrivit contre lui un pamphlet abominable où il l'accusait d'avoir épousé sa propre fille. On peut juger par là de l'abandon où vivaient les conjoints

diens, puisqu'il resta long-temps douteux si Armande était la sœur ou la fille de Madeleine Béjart. Le pamphlet fut mis entre les mains du roi. Louis XIV, qui a toujours été le meilleur et le plus sûr ami de Molière, témoigna son indignation pour l'infamie de Montfleury en tenant lui-même le premier fruit de ce mariage sur les fonts de baptême avec sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre. C'était une faveur insigne dont le poète sentit tout le prix; mais la calomnie n'était qu'un prélude à d'autres chagrins plus profonds.

Armande Béjart joua *la Princesse d'Élide* aux fêtes de Chambord avec tant de charme et de talent, que la cour en fut émerveillée. La jeunesse galante se mit à sa poursuite, et son goût pour l'intrigue se développa aussitôt. Elle mena de front trois amours d'espèces différentes. L'abbé de Richelieu gagna ses bonnes graces à force d'argent; le comte de Guiche lui plut et la maltraita; le fameux Lauzun la consola autant qu'un séducteur de profession le pouvait faire. D'autres amans de moindre qualité vinrent ensuite. Les laquais déguisés, les porteurs de billets et les appareilleuses se succédaient dans la maison du grand Molière! On agissait avec le plus beau génie de ce siècle, le meilleur cœur et le plus sensible, comme avec un tyran de comédie. Molière appela un jour sa femme, et lui reprocha la conduite qu'elle tenait, d'un ton bienveillant qui eût pénétré de repentir toute autre qu'Armande Béjart. Elle lui répondit par une scène et de fausses larmes, auxquelles il se laissa prendre. Ce n'était pas assez pour lui que de pardonner; il s'excusa encore d'avoir eu trop d'emportement. Cet homme si sagace, dont le regard savait percer au fond des ames pour en surprendre les secrets, n'avait que les yeux d'un enfant pour les défauts d'une femme qu'il adorait. Son esprit et sa pénétration ne lui servaient qu'à imaginer toutes sortes d'excuses à des fautes qui le mettaient au désespoir, sans rien diminuer de son amour. Il se persuadait qu'à force d'indulgence et de bonté, il viendrait à bout de ramener à lui ce cœur égaré par les mauvais conseils et la corruption de la cour. Il redoublait de soins et de tendresse, et volait au-devant des fantaisies de sa femme, sans ménager ni les peines ni la dépense pour lui donner un instant de plaisir. Tout cela ne fit qu'irriter Armande Béjart. De peur que le malheureux ne vînt à fonder quelque espoir sur le sentiment de la reconnaissance, elle répondit à tant d'honnêtes procédés par les dédains et la dureté.

Elle poussa l'oubli de toute pudeur jusqu'à railler ouvertement son mari de la faiblesse qu'il conservait encore pour elle. Le monde

ne connaissait point cette faiblesse, et refusait d'y croire. On prenait le silence pour le triomphe de la philosophie; le poète avait d'ailleurs montré en plusieurs circonstances une grande force de caractère.

Il y avait alors à Paris une certaine demoiselle Raisin qui faisait jouer la comédie à des enfans. Molière trouva des dispositions surprenantes à l'un des petits acteurs; il courut demander au roi l'ordre d'enlever cet enfant pour le faire entrer à son théâtre. La Raisin, en fureur, vint le trouver un matin dans son cabinet et lui mit le pistolet sur la gorge en menaçant de le tuer s'il ne lui rendait son élève. Molière appela ses gens et leur commanda sans s'émouvoir de jeter dehors cette femme qui l'interrompait dans son travail. Il garda l'enfant, le logea dans sa maison, et lui donna des leçons qui ne furent point perdues, car ce jeune homme était Baron, le plus grand acteur du XVIIe siècle.

Une autre fois, les comédiens ayant résolu de supprimer les entrées gratuites dont abusaient les gens du château, il y eut une bataille à la porte du théâtre. Le concierge fut tué par MM. les gardes-du-corps; la salle fut envahie par une bande de forcenés qui se mirent dans leur rage à poursuivre les acteurs à coups d'épée. Molière parut, et, après une courte harangue à la fois énergique et mesurée, tout rentra dans l'ordre.

Le commun des hommes, qui ne sait point faire de distinction entre les qualités du cœur et celles du caractère, ne voulait pas comprendre que tant de sang-froid pût s'allier au comble de la faiblesse. Comment celui qui apaisait une sédition et qui demeurait impassible en face d'un canon de pistolet n'aurait-il pas eu l'ame assez stoïque pour supporter des tracasseries de ménage? Chapelle et Boileau eux-mêmes, qui vivaient dans l'intimité de Molière, ignoraient encore ce qu'il souffrait intérieurement. Ils voyaient la mauvaise conduite d'Armande Béjart, et ils en gémissaient ensemble; mais le poète ne disait pas jusqu'où les blessures s'étendaient dans son cœur.

Mlle Molière ne se bornait pas à faire le malheur de son mari; elle tournait sa méchanceté contre tout ce qui approchait de lui. Elle prit Baron en grande haine à cause de l'affection que Molière lui portait, et s'emporta contre ce jeune homme jusqu'à lui donner un soufflet. Baron quitta la scène; il fallut bien des peines et un nouvel ordre du roi pour le ramener auprès de son bienfaiteur. Dans le même temps, Armande Béjart renoua des commerces de galanterie, et ses débordemens devinrent le sujet des conversations publiques. Les

avertissemens ne purent pas même l'obliger à prendre quelque soin de sa réputation. La patience de Molière se lassa tout à coup; il entra chez sa femme, et s'arma de sévérité pour avoir une dernière explication :

— Il faut pourtant, dit-il, que vos extravagances aient une fin. Je vous ai parlé le langage d'un amant malheureux bien plutôt que celui d'un mari offensé. J'ai employé, pour vous rendre plus raisonnable, tous les moyens que la douceur et une tendresse infinie m'ont pu suggérer. Ni mes justes remontrances, ni les preuves sans nombre de mon amour, ni l'empressement que j'ai mis à pardonner vos premières fautes, n'ont su vous obliger à rentrer en vous-même. Votre conduite est devenue plus dérégiée à mesure que vous avez reconnu l'abus que vous pouviez faire de ma bonté. Elle est à bout, je vous en donne avis. Ce que je n'ai point obtenu de vous par la raison, je l'obtiendrai par la violence.

— La violence! s'écria Mlle Béjart, je ne la crains guère, et je vous mets au défi.

— C'est que vous ne croyez point, reprit Molière, qu'elle soit en mon pouvoir, et vous vous trompez. J'ai des ouvrages à écrire pour les divertissemens du roi; sa majesté m'honore d'une amitié particulière. Ce matin encore, elle a daigné me demander d'où me venait cette tristesse qui semble devoir nuire à mes travaux et par conséquent aux plaisirs de la cour; je n'avais qu'un mot à dire, et dès demain vous étiez enfermée.

Cette menace ébranla fortement la constance d'Armande Béjart. Elle poussa de grands cris et finalement elle s'évanouit, ou feignit de s'évanouir, sachant bien l'empire qu'elle avait encore sur les sens de son mari. En effet, la rigueur de Molière ne tint pas contre cet incident tragique. La tendresse se réveillait déjà tandis qu'il donnait des secours à sa femme.

— Revenez à vous, disait-il, je n'ai voulu que vous effrayer; je vous aime trop pour me porter à des extrémités. Ne savez-vous pas bien que je mourrais plutôt que de vous faire de la peine?

Armande, une fois rassurée contre la peur d'un emprisonnement, reprit aussitôt son arrogance :

— Il vous sied bien, dit-elle, de m'accuser d'être infidèle, vous qui avez sous mes yeux des intrigues avec les actrices de la troupe, et qui ne vous êtes point défait de vos liens avec Mlle de Brie.

— Ne prononcez jamais le nom de cette femme, interrompit Molière; c'est un honneur dont vos lèvres impures ne sont pas dignes.

Ne m'apprenez pas à établir de comparaison entre elle et vous, car je vous donnerais autant de mépris qu'elle mérite d'estime.

— Eh bien! retournez donc à elle et me laissez en repos. Puisque vous savez que je ne vous aime pas, ne devez-vous pas désirer comme moi qu'une séparation volontaire nous rende la liberté?

Ce fut le tour de Molière de pâlir et de trembler. A l'idée de quitter cette créature qui le détestait, son faible cœur tombait en défaillance et ses yeux se remplissaient de larmes. Cependant les choses avaient été trop loin pour qu'il lui fût permis de reculer :

— Vous aurez, reprit-il, cette séparation que vous souhaitez si fort; j'y consens pourvu qu'elle soit sans éclat. Je vous aurais épargné déjà le tourment d'être enchaînée à un homme que vous n'aimez point, si vous m'eussiez exposé vos sentimens avec loyauté au lieu d'entretenir mon aveuglement au profit de vos galanteries; mais je vois qu'il n'y a pas de retour à espérer d'une ame pervertie comme la vôtre. Adieu; conduisez-vous le moins malhonnêtement qu'il vous sera possible.

Molière avait une petite maison à Auteuil; il s'y retira pour ne venir à la ville que les jours où sa présence était nécessaire au théâtre, et prit la résolution d'étouffer ce lâche amour qui empoisonnait son existence.

III.

Ce langage superbe qu'on adresse à une maîtresse perfide n'est bien souvent que le dernier effort pour blesser un cœur dont la tendresse ne trouve plus le chemin. Quelques heures d'ennui suffisent pour arracher à la faiblesse son déguisement. L'infortuné Molière en était à regretter les tracasseries, les querelles et les tourmens de la jalousie. Qu'avait-il à faire de sa liberté? Ce n'était qu'une charge de plus et un redoublement de fatigue. La solitude le plongeait dans un désespoir profond. Le caractère de Molière ne serait peut-être point connu, sans une conversation qu'il eut avec Chapelle et qui est rapportée entièrement dans un petit livre fort rare appelé *la Fameuse Comédienne*. Ce livre, imprimé en 1688, est attribué à une actrice de ce temps, et qui certainement n'a point inventé ce qu'elle y a mis. On y voit que Chapelle, ayant trouvé son ami plus sombre qu'à l'ordinaire, l'aborda dans le jardin d'Auteuil et lui demanda la cause de son accablement. Molière se défendit long-temps sans vouloir ré-

pondre; mais les instances de Chapelle et cette plénitude de cœur dont l'amour malheureux fait un supplice intolérable l'obligèrent enfin à chercher du soulagement dans la confidence de ses peines. Il avoua que ses débats avec sa femme et les chagrins qu'elle lui avait donnés jusqu'alors n'étaient rien auprès des ennuis de la séparation. Chapelle, n'ayant jamais eu de passion que pour le vin, commença par railler son ami.

— Eh quoi! lui disait-il, vous qui avez tant amusé le public aux dépens des maris jaloux, et qui savez admirablement peindre le faible des autres, serez-vous le plus ridicule de tous, en aimant une créature qui ne peut répondre à votre amour? N'avez-vous pas assez de force pour appeler à votre aide le mépris ou la vengeance?

— Permettez, interrompit Molière, qu'avant de passer outre je vous fasse une question : Avez-vous été amoureux dans votre vie?

— Oui, sans doute; mais comme un homme de bon sens le doit être. Si j'eusse appris que ma maîtresse me trahissait, j'aurais rougi de ma faiblesse, et je me serais guéri aussitôt.

— Je vois clairement deux choses, reprit Molière : la première, c'est que vous n'avez jamais été amoureux, et la seconde, c'est que vous ne me connaissez point. L'amour n'existe pas lorsqu'on peut le quitter ou le reprendre selon ce que commandent la raison et les circonstances. Êtes-vous un enfant et vous faut-il citer cent exemples de la puissance de cette passion? Allez, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est; vous avez pris le masque de l'amour pour l'amour lui-même. On remarque, dites-vous, que je connais le faible des hommes par les portraits que j'en expose au théâtre? Eh, mon Dieu! si j'en ai fait la peinture véritable, c'est dans mon propre cœur que j'ai puisé les traits les plus fidèles. Sachez donc que je suis né avec les dernières dispositions à la tendresse. Lorsqu'une femme a pris sur moi un certain empire que je subis sans le pouvoir expliquer, rien ne saurait plus m'y soustraire. Cet empire, ma femme l'exerce souverainement sur tout mon être. Croyez-vous que je n'ai point aperçu dès les premiers temps de mon ménage son indifférence pour moi? Croyez-vous que je n'ai pas vu de mes yeux sa mauvaise conduite, ses inclinations corrompues? Faut-il vous nommer les gens avec qui elle m'a trahi? Vous imaginez-vous aussi que j'ai attendu vos avis pour découvrir les raisons qui devraient me détourner d'elle? Une fois convaincu de l'impossibilité où j'étais de corriger Armande, j'appelai à mon secours toute la force de mon esprit. Je me répétai sans cesse que je n'avais plus qu'à l'abandonner; qu'un honnête

homme trompé n'a pas un rôle si mauvais à jouer dans le monde, et qu'il fallait vivre avec cette ingrate comme si elle n'était point ma femme; mais, je vous le répète, mon ami, on ne prend pas à volonté sa passion pour la jeter dans un coin comme un habit dont on ne veut plus. On reconnaît qu'on a mal placé ses affections, et on continue d'aimer. On se voit trahir et braver en face; on a le malheur de reconnaître des vices dans sa femme, et on l'aime malgré ses vices. Un regard détruit en un moment toute votre philosophie. S'éloigne-t-on? C'est bien pis encore. On tombe alors dans le dégoût et la tristesse où vous me voyez. Voulez-vous savoir ce que je souffre depuis que j'ai fait l'homme courageux? Les regrets me déchirent le cœur. Je cherche maintenant des excuses aux fautes d'Armande, et j'en trouve mille. Je considère avec compassion sa jeunesse, les séductions qui l'environnent, la peine qu'elle a peut-être à vaincre son penchant naturel pour la coquetterie. J'entre dans tous ses intérêts. Je la plains et n'ai plus la force de la blâmer. Je l'absous enfin et je me hais d'avoir pu la quitter. Je le soutiens : il n'est qu'une sorte d'amour, celui que je viens de vous montrer. Ah! mon cher ami, toutes les choses de ce monde ont du rapport avec Armande dans mon cœur. Rien ne me console de son absence, et si je la voyais à cette heure, mon émotion et mes transports m'ôteraient la réflexion; je n'aurais plus d'yeux pour ses défauts; il m'en resterait seulement pour ce qu'elle a de charmant et d'aimable. A présent que vous savez ma folie, parlez à votre tour; c'est le moment de me donner un conseil.

Chapelle demeurait interdit en voyant combien il avait mal jugé un ami de vingt ans.

— Vous m'embarrassez, répondit-il; vous êtes plus à plaindre que je ne l'aurais jamais supposé. Cependant j'oserai risquer un avis. S'il n'est pas de remède à vos maux, on peut trouver un adoucissement. Essayez d'occuper votre esprit par un travail considérable.

— J'y songeais, et afin d'y prendre du plaisir, j'étudiais les moyens d'introduire dans une comédie quelques-uns de mes sentimens.

— Eh bien! cet ouvrage-là sera sans doute votre meilleur, et la gloire vous paiera des injustices de l'amour.

C'est une horrible condition pour le génie que de ne pouvoir se développer autrement que par les leçons du malheur. Les infortunes conjugales d'autrui avaient inspiré à Molière *Sganarelle* et *l'École des Maris*, les siennes lui inspirèrent *le Misanthrope*. L'auteur prit pour lui-même le rôle d'Alceste, et sa femme remplissait celui de Céli-

mène. Le public d'alors n'a pas soupçonné le prix du spectacle qu'il avait sous les yeux. L'habitude de la souffrance avait donné à Molière cette irritation des nerfs qui augmente fort le mordant et la verve du débit. Son caractère était devenu impatient; mais ses colères s'adressaient à la généralité, tandis qu'il restait encore beaucoup de bienveillance pour les individus dans l'ame du grand philosophe. Cette disposition était justement ce qu'il fallait pour jouer admirablement le rôle d'Alceste. On voit par *l'Impromptu de Versailles* que Molière était bourru aux répétitions et qu'il menait ses comédiens rudement; mais sans cela il n'en fût jamais venu à bout. D'ailleurs une lettre de Mlle Poisson au *Mercure de France* nous apprend qu'elle n'avait vu de sa vie un homme plus complaisant; que son plaisir le plus vif était de donner aux gens en peine, de secourir ses amis, d'obliger tout ce qui approchait de lui; qu'il jetait ses louis d'or aux mendians, et qu'il ne pouvait voir une personne triste sans être tourmenté du besoin de la consoler; sa facilité à s'indigner n'existait donc véritablement que dans la fibre poétique.

Je ne crois pas qu'il y ait de lecture plus intéressante que celle du *Misanthrope*, lorsqu'on y cherche ce qui concerne Molière lui-même. Dans aucun autre de ses ouvrages il ne s'est mis aussi complètement en scène. Il a fort anobli sa femme dans le personnage de Célimène; mais quelles émotions il a dû ressentir en face du spectateur, entre l'ingrate Armande et Mlle de Brie, qui jouait le joli rôle d'Éliante! Mlle de Brie était excellente comédienne, et de plus elle aimait Molière. On peut juger par-là de l'expression qu'elle savait donner à ces vers où elle dit que, si Alceste abandonnait Célimène pour venir à elle, son cœur *n'y trouverait aucune répugnance*. Molière était dans la coulisse lorsqu'elle parlait de lui avec cette candeur aimable. Dans la scène du quatrième acte, où Éliante voit qu'Alceste lui offre son cœur par dépit et qu'il aime encore Célimène tout en la maudissant, quelle grace l'actrice a dû mettre dans ce sentiment généreux qui lui fait répondre : *Une coupable aimée est bientôt innocente!* Mlle de Brie ne jouait plus; ce n'était plus le misanthrope qu'elle avait devant les yeux; c'était Molière, cet amant inconstant tout rempli d'un autre objet et pour qui elle aurait encore donné sa vie. Il est certain que l'auteur lui faisait tenir un langage fort estimable; mais, malgré tout son génie, s'il eût donné carte blanche à son ancienne amie, quel autre langage plus saisissant et plus passionné fût venu étonner le spectateur!

Heureusement les yeux d'une femme ne s'enferment pas dans les

bornes de la tirade et la mesure du vers; ceux de Mlle de Brie en disaient plus que toutes les poésies du monde. En dépit du prestige amoureux qu'Armande Béjart exerçait sur son mari, certains regards et certains sons de voix de Mlle de Brie pénétrèrent jusqu'au cœur d'Alceste. Le dénouement de la pièce n'était pas favorable à Éliante; l'art ne permettait pas qu'il en fût autrement; mais l'art n'est qu'un mensonge, et la nature, plus juste et plus sincère, va droit au but sans consulter aucune règle. Molière voyait trop clair pour ne pas remarquer la tendre pitié que ses chagrins inspiraient à Éliante, et il avait trop de sensibilité pour n'en être pas touché. Un soir, la pièce avait été jouée avec plus de chaleur qu'à l'ordinaire; Alceste avait mis plus de feu dans l'offre de sa main à la cousine de Célimène; Éliante avait mieux rendu la compassion et la bonté; des deux côtés les jeux de physionomie avaient ajouté beaucoup au texte de l'ouvrage. Molière allait retourner tout seul à Auteuil, et, avant de monter dans son carrosse, il cherchait autour de lui d'un air agité. Mlle de Brie vint à passer.

— Vous allez si tard à la campagne! dit-elle en souriant. Est-ce pour trouver cet endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté?

— Et vous, répondit Molière, venez-vous employer toute chose

Pour rompre le dessein que mon cœur se propose?

— Ah! répondit Mlle de Brie, si vous aviez donné plus de tendresse à Éliante pour Alceste, je l'entreprendrais peut-être.

— Essayez un peu. Vous y réussirez.

Ils se regardèrent un instant sans se parler. Molière prit ensuite Mlle de Brie par la main en lui montrant le carrosse qui attendait. Elle hésita d'abord, puis elle sauta légèrement sur le marche-pied, en faisant un rire si doux que la mélancolie du poète en fut dissipée subitement. Les chevaux partirent, et on alla souper ensemble à Auteuil.

IV.

Chapelle ayant raconté à ses amis la conversation qu'il avait eue dans le jardin, on savait enfin la véritable cause du chagrin de Molière, et comme les persécutions des dévots, les obstacles à la repré-

sentation du *Tartuffe*, les calomnies et les attaques lui donnaient encore d'autres ennuis, on craignait sérieusement pour sa vie. Ce fut un beau sujet de surprise que de le voir tout à coup en humeur de plaisanter, le visage ouvert et le sourire sur les lèvres. Chapelle courut porter la nouvelle de cette métamorphose à La Fontaine et à Boileau. Molière ne faisait pas mystère de son bonheur. Il avoua que son ancien amour pour Mlle de Brie lui était revenu, et qu'elle l'avait consolé dans l'instant où son désespoir était au comble. L'aimable Éliante fut complimentée de la cure merveilleuse que ses graces et sa générosité avaient opérée; on ne songea plus qu'à se divertir. Chapelle profita de la gaieté de son ami pour arranger ces soupers de campagne où la folie, les vers et le vin étaient également fêtés. Parmi les contes ridicules dont on a rempli les *ana*, il faut relever celui qui montre Molière comme adonné aux excès de table. La faiblesse de sa poitrine, dont il était toujours incommodé, l'obligeait au contraire à un régime sévère. On buvait chez lui à la vérité, mais il n'était que spectateur dans les momens où la bouteille jouait un grand rôle.

Mlle de Brie prenait un soin extrême de la santé de son ami. Elle veillait sur lui, et plus d'une fois elle l'arrêta lorsque Chapelle l'excitait à boire. Les attentions de cette excellente fille nous ont peut-être sauvé quelques chefs-d'œuvre du grand poète, qui eût volontiers fait aussi bon marché de sa vie que si elle n'eût pas été nécessaire aux plaisirs de la postérité. Molière en était aux derniers momens heureux qu'il lui fût permis de goûter encore. Dans cette période favorable, il fit plusieurs pièces gaies, parmi lesquelles sont *le Sicilien*, *George Dandin* et *Pourceaugnac*. Le public les applaudit beaucoup. Il n'en fut pas de même de *l'Avare;* mais cet échec ne causa pas à Molière un grand souci, à cause de sa confiance dans ses forces. Un autre chagrin plus sensible pour lui était la trahison de Racine, dont il avait encouragé les débuts et qui le trompa cruellement. L'auteur d'*Andromaque* était un des détracteurs acharnés de *l'Avare*. Il porta ses pièces à l'hôtel de Bourgogne, après les avoir fait apprendre aux acteurs du Palais-Royal, et enleva même à la troupe Mlle Du Parc et son mari.

Le ballet-héroïque de *Psyché* porta un coup plus rude encore au repos de Molière. Baron y jouait le rôle de l'Amour, et comme il y déployait les graces du dieu redoutable, sa jeunesse et sa beauté blessèrent tout de bon le cœur de Psyché, qui était Armande Béjart. Malgré les bonnes fortunes qui le rendaient alors aussi fameux

que son talent, et malgré la facilité de choisir à son gré parmi les beautés galantes de la cour, Baron fut assez ingrat pour lier avec la femme de son ami un commerce fondé sur un caprice de scène. Ce goût ne leur dura pas plus long-temps à tous deux que le cours des représentations du ballet héroïque. Ils ne se convenaient aucunement, et ce lien de vanité fut brisé par le premier tiers qui vint se jeter entre eux. C'en fut assez pour troubler Molière, qui en eut connaissance.

— Je pensais, disait-il avec amertume, que le mauvais esprit de Mlle Béjart était une grande rareté; mais je vois que ce sont choses communes dans le monde que les lâchetés et les trahisons. Ce n'est donc rien que d'oublier quinze ans de bienfaits et une amitié de père, lorsqu'il s'agit de se passer un caprice? Encore si on eût laissé l'enfance de Baron dans l'ignominie des tréteaux, je lui pardonnerais, en lui ouvrant les yeux sur sa conduite; je le plaindrais d'avoir perdu dans la corruption des coulisses les bons sentimens si ordinaires à son âge; mais c'est moi-même qui l'ai nourri et instruit; ce sont mes leçons qui lui ont ainsi formé le cœur!

Outre le déplaisir du bienfaiteur trompé, il y avait aussi dans le dépit de Molière beaucoup de jalousie. La Psyché était une enchanteresse, au dire de la cour entière, et le mari subissait le charme comme les autres. Il n'allait plus au théâtre sans en revenir avec les nerfs si remués que le coup d'œil de l'amante apprit bien vite à Mlle de Brie ce qui arrivait. Ses efforts et le redoublement de sa tendresse n'empêchèrent point la mélancolie de rentrer au logis, suivie de l'attirail des sombres pensées, des silences pénibles et des crises de poitrine. La pauvre comédienne employait tout son art à tâcher d'égayer le malade, et quand Chapelle venait l'aider, elle ne prenait qu'à peine le temps de se retirer dans sa chambre pour soulager son cœur par un torrent de larmes.

Un jour, elle s'arma de son grand courage et entra chez Mlle Molière :

— Ma chère Armande, lui dit-elle, je viens ici de mon propre mouvement, et ne vous suis députée par personne. Votre mari se meurt d'amour pour vous. A votre âge on n'est plus un enfant. Vous avez payé un tribut honnête aux plaisirs et à la folie. Le moment est venu d'être sage et de penser à la fortune de votre fille. Molière a l'amitié du roi; il a quarante-huit ans, et pourrait encore vivre long-temps si les chagrins ne détruisaient pas sa santé. Songez que s'il

mourait vous tomberiez dans une position des plus humbles. Il est dans votre intérêt de prêter les mains à un recommandement.

— Il paraît, répondit Armande, que vous ne voulez plus de lui pour vous-même? Vous avez quelque autre amant et vous voulez faire la généreuse; mais si vous n'aimez plus mon mari, vous comprendrez aisément qu'il ne me plaise pas davantage.

— Ah! reprit Mlle de Brie, plût au ciel qu'il me fût possible de le garder! Je donnerais bien le reste de ma vie pour jouir pendant un mois seulement de la passion qu'il a pour vous! Mais que vous faut-il donc? Où avez-vous trouvé des cœurs meilleurs que le sien, des esprits plus aimables, des ames plus grandes? C'est une chose horrible, ma chère Armande, que de laisser mourir cet homme si cher à tant de monde, lorsqu'il serait de votre devoir de l'aimer, et qu'il vous en coûterait seulement un peu de complaisance pour le sauver.

— Vous en parlez à votre aise.

— Eh bien! nous le perdrons, je vous en avertis; nous le perdrons toutes deux. Je ne m'inquiète guère de ce que je deviendrai une fois que nous ne l'aurons plus. Le roi, qui le comble de présens, ne fera rien pour vous. Les veuves des grands hommes sont destinées à l'abandon et à la misère. La troupe se dispersera. Irez-vous demander du pain et la permission de jouer à l'hôtel de Bourgogne, où vous n'avez que des ennemis? Souvenez-vous bien de ceci : dans un an vous ne serez plus que le fantôme de ce que vous êtes, et l'on dira en vous voyant : C'est la veuve de Molière, et c'est elle qui l'a fait mourir de chagrin!

Armande Béjart demeura un peu rêveuse après le départ de Mlle de Brie. Les scrupules et les délicatesses de cœur n'étaient point ce qui la touchait. L'intérêt, la fortune, et la crainte d'un sort obscur après tant de plaisirs et d'éclat, lui donnaient bien plus à réfléchir. Comme le disait sa camarade, il ne lui fallait qu'un peu de complaisance; mener la galanterie à petit bruit et payer en bonne humeur ce qu'on ne pouvait pas donner en véritable affection. Que son mari mourût en lui laissant une chétive pension de la cour et quelque argent comptant, ce n'était pas son affaire. Chapelle et Boileau arrivèrent sur ces entrefaites, envoyés par Mlle de Brie. La fière Psyché prêta l'oreille à une réconciliation; elle fit d'abord la femme outragée, puis elle pardonna en versant quelques larmes dérobées à la comédie, et le rapprochement eut lieu. Mlle de Brie pleura de joie le premier jour et de chagrin le lendemain; mais en public elle eut toujours le

même maintien. Ce cœur si doux et si maintenu ne s'amusa pas aux faiblesses des confidences.

Ce retour opéré dans de pitoyables conditions fut pourtant considéré par Molière comme un des instans les plus agréables de sa vie. Il quitta le régime du laitage et fit un peu trop le jeune homme; cependant il ne parut pas que cela nuisît à sa santé : le pire des états pour lui était la tristesse. Les atteintes à son inexprimable sensibilité lui faisaient plus de mal que les excès.

Mlle de Brie n'avait plus d'autre occupation que de lire dans les yeux du poète comment allait son ménage. Si Armande n'avait pas trop grondé ni parlé avec trop d'aigreur, la journée était bonne. Un matin on vit à Molière une mine radieuse. On entendit Mlle de Brie le féliciter avec émotion du nouvel enfant que sa femme lui donnerait bientôt, et le remercier d'en avoir porté la première nouvelle à sa plus ancienne amie. Il faut admirer les femmes qui se dévouent, mais non les plaindre, car elles y trouvent des délices dont nous n'avons point la mesure. Avec l'idée que le sacrifice de son amour sauvait Molière d'une mort certaine, Mlle de Brie s'estimait heureuse, et les ames capables de ces raffinemens de générosité ne jouissent ni ne souffrent de la même façon que le vulgaire.

Tout en souhaitant de conserver un mari de qui sa fortune dépendait, Armande Béjart ne voulait rien changer à sa vie dissipée. Depuis sa rentrée chez elle, Molière ne fit part de ses pensées à personne. On devinait assez qu'il ne trouvait pas tout le bonheur qu'il s'était promis. « Ayant toujours été malheureux du côté de sa femme, dit Grimarest, il eut la prudence de n'en parler jamais qu'à ses amis; encore fallait-il qu'il y fût indispensablement obligé. » Après dix ans d'expérience, rien ne pouvant corriger Armande, il était temps d'y renoncer. Molière ferma peut-être les yeux sur les intrigues amoureuses. Chapelle et Boileau s'imaginèrent qu'il n'en voyait rien ; mais ils soupçonnaient, malgré le silence de leur ami, que Mlle Béjart ne rachetait pas sa mauvaise conduite par de la douceur, comme font ordinairement les femmes galantes. Le poète devint de plus en plus morose et valétudinaire. Il venait d'achever le dernier de ses grands ouvrages. *Les Femmes savantes*, représentées en 1672, obtinrent un succès prodigieux. L'Académie française offrait un fauteuil à l'auteur de ce chef-d'œuvre, à la condition qu'il renoncerait au métier de comédien.

— Ce métier vous épuise, disait Boileau; votre santé dépérit. Que ne changez-vous de profession?

— Hélas! répondit Molière, c'est le point d'honneur qui me retient.

— Quoi! vous barbouiller le visage pour recevoir des coups de bâton sous un habit de Sganarelle! Voilà un beau point d'honneur, pour un philosophe comme vous!

— Eh! que deviendront les pauvres diables que je fais vivre? Abandonnerai-je, pour m'étaler dans le fauteuil, plus de cent ouvriers de toutes sortes qui n'ont du pain que par moi? C'est là où est le point d'honneur. J'ai commencé avec eux ma carrière, je les soutiendrai jusqu'au bout. Si je ne travaillais que pour la gloire, mes ouvrages seraient tournés autrement. Il faut que je parle à la foule du peuple pour qu'on applaudisse ma troupe : ces gens-là ne s'accommoderaient nullement d'une élévation continuelle dans le style et les sentimens. L'Académie et les Belles-Lettres sont assez riches : elles ont Corneille, Racine, vous, et bien d'autres grands écrivains. Je ne suis qu'un comédien, et je ne ferai pas à un état que j'aime, tout humble qu'il est, l'affront de le quitter après vingt-cinq ans de pratique.

Quoi qu'en aient dit plusieurs personnes du temps, Molière était un acteur de génie. On ne s'accoutuma pas tout de suite à son jeu, à cause d'un certain phébus qui existait alors dans la diction du théâtre. Il était difficile, quand la psalmodie était en vogue à l'hôtel de Bourgogne, que le langage naturel et vrai fût applaudi au Palais-Royal, et par le même public. Molière a été de ceux qui *récitaient comme l'on parle;* aussi lui a-t-on reproché de manquer souvent de chaleur, selon le sens que le mauvais goût attachait à ce mot. Il n'était parfaitement bon, disait-on, que dans la farce et les rôles de *comique outré*. Nous pensons plutôt qu'il a été encore meilleur dans les rôles plus sérieux, mais qu'il avait un jeu trop fin pour les oreilles qui l'écoutaient. Une certaine difficulté à prendre haleine, qui lui venait de la faiblesse de sa poitrine, et un tic de gorge assez commun parmi les acteurs, étaient les seuls défauts de son débit; « mais, dit Grimarest, on s'y accoutumait aisément, et, pour peu que l'on fît attention à la délicatesse avec laquelle il entrait dans un caractère et exprimait un sentiment, il fallait convenir qu'il entendait admirablement l'art de la déclamation. Il ne disait point au hasard, comme ceux qui, destitués des principes, ne sont pas assurés dans leur jeu. Il entrait dans tous les détails d'un rôle; mais, s'il revenait aujourd'hui, il ne reconnaîtrait plus ses pièces dans la bouche de ceux qui les représentent. »

Tous ces beaux ouvrages ne seront jamais aussi bien joués qu'ils

le furent alors au Palais-Royal. Segrais, qui les avait vus, disait qu'il n'était rien d'accompli comme cette troupe d'acteurs formée de la main de Molière, dont il était l'ame, et qui ne saurait plus avoir de pareille.

Le personnage excellent du vieux Chrysale, dans *les Femmes savantes*, était rempli par Molière. Un soir, c'était peut-être à la suite de la conversation avec Boileau, et sans doute les querelles d'Armande Béjart avaient augmenté la sensibilité du grand comédien, il eut en scène un de ces rares mouvemens qu'on garde au théâtre comme des traditions éternelles. Au dénouement de la pièce, lorsque Trissotin a battu en retraite et que Clitandre épouse Henriette, le vieux père s'écrie :

Je vous le disais bien que vous l'épouseriez!

Et, dans l'excès de sa joie, il veut embrasser quelqu'un; mais les deux amans sont occupés à parler ensemble de leur bonheur. De l'autre côté est la cohorte des femmes acariâtres. C'est vers elle que Chrysale se tourne avec effusion; il passe en revue d'un coup d'œil cette famille qui le tourmente depuis trente ans, qui fait de son logis un enfer, et qui a failli tout à l'heure jeter dans un abîme son Henriette chérie. Ne sachant plus à qui témoigner son plaisir, le pauvre bonhomme saute au cou de sa servante Martine, et l'embrasse de tout son cœur. On sent ce qu'un tel trait de génie renferme de tristesse et de profondeur; ce sont là de ces inspirations qui ravissent la pensée, et pendant bien des siècles les larmes viendront aux yeux du spectateur à cause des chagrins qu'Armande Béjart donnait à son mari. Mlle de Brie connut à ces signes, et à d'autres plus certains encore, que les choses n'allaient pas bien dans la maison de Molière. Elle eut la douleur de le voir perdre bien vite le reste de sa santé. Une toux fatigante achevait de l'épuiser, et sa constitution se ruinait évidemment. C'était un crève-cœur mortel pour cette excellente femme que de regarder ainsi s'éteindre celui qu'elle aimait sans lui pouvoir être d'aucun secours.

Grimarest raconte que, le jour même de sa mort, Molière eut une sorte de pressentiment, et qu'il parla ainsi à sa femme et à Baron :

« Tant que ma vie, leur dit-il, a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis estimé heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns momens de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie.

Je ne puis plus tenir contre les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche, et je sens que je finis. »

« La Molière et Baron, ajoute Grimarest, furent vivement touchés de ce discours, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque incommodé qu'il fût, et ils le conjurèrent en pleurant de ne point jouer ce jour-là. »

C'était le 17 février 1673, au moment de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. On sait l'évènement tragique qui termina le spectacle. Un vaisseau se brisa dans la poitrine de Molière, comme il prononçait le *juro* dans la cérémonie. On le porta chez lui, où Baron seul l'accompagna. Une crise plus forte suivit la première; Molière comprit qu'il était en danger, et demanda instamment à voir sa femme. Baron courut chercher Armande; mais elle vint trop tard, et fit à cette heure suprême, comme elle avait toujours fait, en se tenant le plus loin possible d'un homme qui n'avait vécu que pour elle. Molière l'appela en vain. Il mourut entre les bras de deux sœurs religieuses qu'il logeait chez lui. Tout était fini quand la Béjart arriva.

Armande était trop bonne comédienne pour ne pas feindre les regrets qui conviennent à la veuve d'un grand homme; mais son jeu ne put en imposer à personne. Le roi la reçut assez mal, et le public ne l'aima plus autant. Quoique Mlle de Brie eût le bon esprit et le courage d'enfermer en elle-même sa douleur, on la plaignit bien davantage, car sa tendresse charmante pour le malheureux Molière avait fini par être connue de tout le monde.

Par une faveur merveilleuse de la nature, Mlle de Brie garda jusque dans un âge fort avancé la fraîcheur et les airs de la jeunesse. Elle resta au théâtre, et son seul plaisir était de jouer encore ces rôles qu'elle avait tant de fois récités en présence de Molière. Un peu avant sa retraite, elle voulut céder par scrupule celui d'Agnès, dans *l'École des Femmes*, à une actrice plus jeune, Mlle Du Croisy. Le parterre se fâcha, et demanda Mlle de Brie en faisant tant de vacarme, qu'il fallut l'aller chercher, et qu'elle joua en habits de ville, sans avoir eu le temps de prendre un costume. Elle touchait à ses soixante ans! On fit alors ces vers, dont *le Mercure* ne dit pas l'auteur :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisqu'aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des attraits naissans
Égalent sa beauté mourante.

Elle se retira au milieu des applaudissemens, et acheva paisiblement sa vie dans quelque coin. Pendant la décadence des théâtres, qui arriva sur la fin du XVIIe siècle, Mlle de Brie racontait à ses amis cent choses curieuses concernant Molière et le beau temps où les arts florissaient; mais personne ne les a écrites. Il est concevable, d'après cela, qu'on ignore les circonstances de sa mort. Molière n'étant plus là, comme le soleil, pour la mettre en lumière, l'oubli l'enveloppa de ses ombres.

Quant à Mlle Armande, si elle eut plus d'éclat, ce fut par la triste célébrité que donnent les intrigues et le scandale. Elle ne se contenta pas de son beau nom de veuve, et se remaria plus tard avec un vaurien nommé Guérin, qui lui mangea son argent, lui donna des coups de bâton, et lui rendit avec usure les peines dont elle avait accablé son premier mari.

De ses trois enfans, Molière n'avait conservé qu'une fille que l'on disait extrêmement spirituelle. Cette fille épousa M. de Montalant contre le gré de sa mère, qui voulait la mettre en religion, et mourut sans laisser de descendans, le 23 mai 1723 (1).

PAUL DE MUSSET.

(1) Les lecteurs qui veulent en savoir plus long sur Molière peuvent recourir à l'ouvrage de M. Taschereau, à ceux de Grimarest et de M. Beffara, et à *la Fameuse comédienne*, dont la seconde édition a pour titre : *les Intrigues amoureuses de mademoiselle M...*

LA

QUESTION DES SUCRES

EN ANGLETERRE.

Le sucre n'est point une denrée de luxe, quoi qu'en disent les classifications économiques : rien ne le prouve mieux que l'ébranlement qui semble inévitablement accompagner toutes les discussions soulevées par cet important produit. Tandis que la France, à peine sortie d'une crise *sucrière*, voit une crise nouvelle arriver à grands pas, l'Angleterre s'échauffe et se forme en *meeting* pour remuer aussi sa question des sucres. Il ne faut pas, en effet, se laisser abuser par le caractère secondaire que prend, dans la presse quotidienne, cette partie du bill financier dont l'annonce a été jetée par lord John Russell comme une épreuve suprême qui décidera de la dissolution du parlement ou de la retraite du ministère. Il ne faut pas voir, en un mot, dans la question des sucres, un appendice de la question des céréales, un simple expédient de stratégie ministérielle. Non : le besoin de se défendre, cette inquiétude fébrile qui pousse le ministère Melbourne à faire appel aux passions populaires, et à s'étayer des harangues subversives de Daniel O'Connell, ont bien pu *déterminer* l'emploi de ce moyen, comme moyen d'agitation ; mais ce serait se montrer honteusement étranger aux plus graves intérêts discutés

chez nos voisins, que de ne voir en tout ceci qu'une émeute économique, semblable à ces émeutes populaires que les journaux français ne manquent jamais d'imputer, avec une admirable candeur, au machiavélisme des ministères qui se sentent mourir.

Nous penons devoir faire connaître le caractère de cette crise : d'abord, parce que nous croyons savoir qu'elle ne peut absolument aujourd'hui trouver une solution définitive, et qu'elle devra inévitablement et prochainement se reproduire; ensuite, parce qu'elle offre une face politique qu'il importe à la France d'étudier; enfin, parce que le prompt retour des embarras commerciaux, que notre loi du 5 juillet 1840 a fait disparaître pour un moment, rend utile, à notre avis, tout ce qui peut éclairer cette grave matière.

Nous ne savons si les choses participent jusqu'à un certain point de l'esprit de contradiction qui anime les hommes des deux côtés du détroit; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le sucre anglais suit une marche diamétralement opposée au sucre français. Tandis qu'en France la crise s'est produite par l'avilissement de la denrée, elle se produit en Angleterre par sa rareté et l'extrême élévation de son prix. Au mois de novembre 1839, pendant que nos colonies et nos ports de mer se débattaient contre le prix infime de 52 fr. (les 50 kilogrammes), le prix moyen du marché régulateur de Londres était de 85 fr. Aujourd'hui, tandis que nos prix, momentanément élevés jusqu'à 70 fr. sur le marché du Hâvre, sont descendus jusqu'à 58 fr., les sucres anglais se vendent 86 fr.

Les causes de cette différence, qui constitue, en faveur du consommateur français, une économie de plus de 55 cent. par kilogramme, sont l'histoire de la situation.

Matière de grand encombrement et de fret par excellence, essentiellement imposable, ainsi qu'on l'a souvent proclamé, le sucre sera toujours, de tous les élémens du commerce, celui qui attirera le plus l'attention et la sollicitude des nations maritimes. Il concourt doublement à la prospérité publique : en imprimant à la navigation un mouvement que ne saurait entraîner aucune autre denrée, et en jetant dans les caisses du trésor le montant d'un impôt que pourraient supporter bien peu de produits. Aussi, pour l'Angleterre, ce pays qui possède à un si haut degré l'intelligence de sa situation, la question du sucre n'a jamais été une question purement économique, la loi qui la régit n'a jamais été une loi purement fiscale, et les gouvernans n'ont jamais pensé que leur science, en cette matière, pouvait se borner à baisser ou à hausser les tarifs suivant les exigences du consommateur, ou les besoins du trésor. La série des prix courans du marché de Londres, depuis vingt-cinq ans, rapprochée des modifications qu'a subies le chiffre de l'impôt pendant le même laps de temps, formerait une brève et substantielle histoire du système financier du Royaume-Uni. En 1819, par exemple, lorsque, quelques années de paix ayant donné une légère extension à la production de la

Hollande, de l'Espagne et de la France, les sucres des possessions britanniques, qui s'étaient vendus 60 fr., 64 fr. 50 c. et 69 fr. (en 1816-17-18), tombèrent à 51 fr. 25 c.; le gouvernement, quelle que fût alors la pénurie du trésor, ne voulut pas laisser la perte à la charge exclusive du colon; l'échiquier s'y associa en réduisant à 33 fr. 75 c. le droit de 37 fr. 50 c. La baisse continuant avec de légères fluctuations, dont la plus forte eut lieu en 1825, l'impôt diminua encore et fut réduit en 1826 à 30 fr., taux auquel il est aujourd'hui. Ce serait se méprendre que de voir dans ces réductions partielles le désir d'augmenter la recette du trésor en provoquant la consommation par la baisse des prix, plutôt que la volonté d'alléger la position du producteur. Ce n'est point par d'aussi timides dégrèvements que l'Angleterre a coutume de procéder dans cette voie de saine et large économie politique, que nous avons en France tant de peine à adopter. Lorsqu'en 1805, sur la proposition de M. Huskinson, le parlement se décida à essayer de ce grand moyen quant au café, il réduisit à 1 fr. 40 c. par kilogramme l'impôt qui était de 4 fr. On sait que, cinq ans après, le chiffre de la recette s'était élevé de 3,031,125 fr. à 6,379,600 fr. (1).

Ce ne fut donc jamais que dans l'intérêt du sucre, ou plutôt dans l'intérêt maritime qui s'y rattache, et non pas dans un but de fiscalité, que l'Angleterre modifia ses tarifs sur cette importante denrée. Ce fut dans le même intérêt qu'elle proscrivit implicitement la betterave de son sol, en se refusant à encourager ses premiers produits par la plus légère immunité. Mais là ne devait pas s'arrêter sa sollicitude. Ce fut sous l'empire de la même préoccupation, si l'on peut dire, que se rédigèrent ses lois de douanes dans leurs dispositions relatives au sucre étranger. Et c'est là précisément l'origine et la cause de la crise actuelle.

Nous avons dit que l'impôt actuel sur le sucre anglais était de 30 fr. les 50 kil. Or, l'impôt sur le sucre étranger est de 78 fr. 75 c.; ce qui constitue une surtaxe protectrice de 48 fr. 75 c., ou, autrement dit, une prohibition absolue. Tant que la production a fonctionné d'une manière normale, tant que le travail forcé en vigueur dans les colonies anglaises a envoyé chaque année, sur le marché métropolitain, une quantité de produits qui ne subissait d'autre variation que celle entraînée par les accidens atmosphériques, des plaintes momentanées eût bien pu en faire entendre soit de la part du consommateur, soit de la part du planteur, mais jamais l'équilibre ne fut sérieusement

(1) M. Goulbourn : — Un dégrèvement de peu d'importance n'a aucune influence sur la consommation. C'est moi qui, étant à la tête de l'administration des finances, ai baissé de 3 shellings le droit à l'entrée des sucres bruts. Voici le résultat que j'ai obtenu. L'année précédente, nous avons perçu 3,700,000 liv. sterl.; l'année de la réduction, la recette a été de 3,600,000 liv. sterl. Pour avoir un résultat de quelque valeur, il faudrait une diminution de 10 shell. par 100 livres.

(Chambre des communes, séance du 24 juin 1833.)

rompu. Le bill de 1833, en apportant un notable changement dans les conditions de la culture coloniale, est venu troubler d'une manière grave cette harmonie économique. Les paroles de lord John Russell qui expliquent cette situation, sont trop importantes pour ne pas être citées. « Les rapports des magistrats stipendiés (1), a dit le noble lord, sont peu favorables quant au chiffre de la récolte du sucre dans nos colonies. Il résulte des documens transmis au gouvernement de la reine, que, si la tranquillité et le bonheur règnent dans les contrées affranchies, le travail y a sensiblement diminué. La récolte de 1839 (première récolte du travail tout à fait libre) a été considérablement au-dessous de la moyenne des quatre années d'apprentissage, qui elles-mêmes étaient considérablement au-dessous de la moyenne des six années précédentes. Enfin, l'année 1840 a été au-dessous de l'année 1839, et l'année 1841 ne s'annonce pas comme devant égaler l'année 1840 (2). » Résumant cette décroissance en chiffres, le noble lord a établi que « la comparaison des exercices 1839 et 1840 offrait dans la consommation une différence de 250,842 cwt. (14,144,323 kil.) sucre, et 111,255 cwt. (6,285,907 kil.) mélasse (3); et dans les recettes du trésor, de 163,333 et 39,578 liv. sterl. faisant ensemble 202,913 liv. sterl. » (en francs, 5,075,433).

Lord John Russell a conclu en proposant une réduction importante sur l'énorme surtaxe de 48 fr. 75 c., qui bannit le sucre étranger du marché. En portant le droit de 63 sh. à 37 sh., dit-il, la consommation prendra un élan tel que le trésor, loin d'y perdre, y trouvera un surcroît de recettes qui pourrait bien s'élever jusqu'à 900,000 liv. sterl., mais que je veux bien n'évaluer qu'à 700,000; et les classes inférieures ne seront plus privées d'une denrée qui, si elle ne lui est pas entièrement indispensable, est bien certainement le luxe du pauvre (*certainly the poor man's luxury*). »

Cette proposition de l'échiquier semble, il faut l'avouer, bien raisonnable; augmenter les jouissances du pauvre, en augmentant les recettes du trésor, n'est-ce pas le comble de l'habileté gouvernementale, et le ministère qui a

(1) *Stipendiari magistrates*, magistrats spéciaux créés par le bill d'émancipation, pour trancher tous les différends à naître entre les nouveaux libres et leurs anciens maîtres, et chargés de faire connaître à la métropole les effets du bill.

(2) Nous croyons devoir reproduire textuellement ces paroles : « The crop of 1839 fell considerably below the average of the four years of apprenticeship, wiche was itself considerable below the average of the six years preceding. The crop of 1840, appears to have been shorter still. In twelve districts out of tiventy very much shorter; and even this is not expected to be equalled by that 1841. » — (House of commons, 7 may 1841.)

(3) En Angleterre, où l'usage des *boissons chaudes* (thé et café), encouragé comme antidote contre l'ivrognerie, est plus répandu qu'en France parmi les classes pauvres, il se consomme une grande quantité de mélasse. Une forte quantité de sucre brut entre également dans la consommation sans avoir subi l'opération du raffinage.

trouvé cette grande conception ne devrait-il pas être porté au capitole ? D'où vient donc qu'elle contribuera au contraire à entraîner sa chute ? Et quelles sont les causes de l'énergique opposition qu'elle a rencontrée ?

Ces causes sont curieuses à étudier : aucun fait de l'histoire contemporaine n'aide peut-être mieux à saisir ce caractère distinctif du peuple anglais : admirable loyauté au dedans, mauvaise foi et duplicité au dehors.

Il faut se reporter un moment aux discussions qui ont accompagné le bill d'émancipation. Un seul membre osa proposer, lors de ces mémorables débats, d'indemniser le planteur en lui accordant, au lieu des 500 millions demandés par le ministère, un dégrèvement de 7 shell. par quintal sur son sucre. Cette fallacieuse proposition, loin d'être favorablement accueillie, ne servit qu'à faire établir que l'indemnité serait elle-même insuffisante, si le gouvernement ne la combinait avec toutes les faveurs et toutes les protections qu'il serait possible d'accorder sans nuire au bon ordre et à la régularité du système financier (1). La surtaxe sur le sucre étranger fut notamment citée comme devant aider puissamment le colon à lutter contre les désavantages *passagers* que pourrait lui créer la situation nouvelle. La confiance inspirée par ces déclarations, et la conduite pleine de droiture du ministère (2), ne contribuèrent pas peu à rallier la minorité au chiffre de 500 millions proposé par le gouvernement, en lui faisant abandonner celui de 700 millions qu'elle avait proposé.

Telle a été au dedans la conduite de l'Angleterre : l'indemnité a été rigoureusement payée, et aucune modification importante n'est survenue dans le tarif des sucres, malgré la hausse véritablement exorbitante que nous avons fait connaître.

Voyons le *dehors*. Il n'a jamais été dissimulé, dans le cours de la discussion qui vient d'être rappelée, que la Grande-Bretagne consentait à s'imposer l'énorme sacrifice de 500 millions avec le ferme espoir qu'elle entraînerait par son exemple toutes les nations du monde dans la voie de l'émancipation. Rien de plus rationnel que cette politique : elle seule peut équilibrer, quant au mouvement commercial et maritime, la position que, dans un temps

(1) Lord Ellenborough: — Je sais très bien qu'une réduction des droits de douanes ne peut jamais constituer une indemnité équitable pour les planteurs; mais cette mesure, combinée avec celle d'une allocation en argent, pourrait peut-être concilier l'intérêt des planteurs avec le soulagement dû au peuple de la métropole.

(Séance de la chambre des lords.)

(2) M. Stanley a dit : « La première idée du gouvernement avait été de diviser en deux la mesure de l'émancipation; de faire résoudre d'abord la question d'abolition, et de passer ensuite à l'allocation de l'indemnité. Mais nous avons abandonné ce plan, par la crainte de voir l'un des bills admis et l'autre rejeté. » Paroles remarquables qui recommandent l'administration qui les a prononcées à l'estime des honnêtes gens de tous les partis.

donné, le bill doit faire à l'Angleterre. Or, on sait que la droiture dans ses relations extérieures n'est pas la qualité par laquelle brille le gouvernement britannique. Le principe de la propagande abolitionniste une fois admis, tous les moyens devaient paraître bons pour en développer les effets. Ici se fait remarquer cette admirable solidarité qui, chez nos voisins, rapproche la presse du pouvoir dans toutes les questions d'intérêt extérieur. Le journal *le Courrier*, par exemple, qui avait attaqué avec une violence de langage peu commune même en Angleterre la mesure proposée, qui n'avait pas ralenti un moment sa polémique tant qu'elle avait été en discussion, se proclama converti dès le lendemain du vote, et déclara qu'il plaçait la propagande abolitionniste au premier rang des devoirs que le fait même de l'émancipation britannique imposait au gouvernement de ne jamais perdre de vue dans ses rapports avec les gouvernemens étrangers. De là ces publications qui inondèrent la France, publications où toutes les ressources de la dialectique tendent à prouver que le bill de 1833 n'a diminué qu'en proportion infiniment petite les récoltes coloniales et la recette qui constitue la principale branche du revenu britannique ; que, de plus, la richesse des colonies n'a pas diminué, puisque, si le chiffre de la production s'est trouvé momentanément réduit, l'augmentation du prix se trouve par là même assurée.

Écrire ces lignes, c'est expliquer l'agitation qu'a causée le projet présenté par lord John Russell. Cette malencontreuse proposition offre ce double caractère de blesser la loyauté *intérieure* du peuple anglais, et de déranger sa politique *extérieure*.

Quoi! un ministre de la Grande-Bretagne vient faire de pareils aveux? un ministre de la Grande-Bretagne vient déclarer, les rapports des magistrats stipendiés à la main, que la production décroît chaque jour depuis l'introduction du travail libre, que l'exercice des deux dernières années offre un déficit de 202,913 l. s., et que l'exercice de 1841 offrira un déficit encore plus considérable! Mais que penseront les autres gouvernemens en présence de pareils faits, sur lesquels la solennité des débats attire nécessairement l'attention? N'est-ce pas compromettre la cause de l'émancipation? n'est-ce pas laisser la Grande-Bretagne se débattre seule sous le poids d'un sacrifice qui ne cesse de l'être qu'à la condition de devenir universel?

Tel est le langage de la politique; celui de la loyauté, qu'exploite l'esprit d'opposition, est encore plus virulent. Une fois le masque jeté, une fois les aveux du ministère acquis à la publicité, aucune mesure n'était plus à garder quant au système dont nous avons parlé. Aussi lord Sandon, qui groupe autour de sa motion les antagonistes du ministère, n'en garde-t-il aucune. A son avis, le projet présenté détruit entièrement le bill de 1833, et il propose à la chambre de déclarer que :

« Considérant les efforts et les sacrifices que le parlement et le pays ont faits pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, dans le ferme espoir que leurs actes et leur exemple contribueraient à faire disparaître ces plaies, la

chambre n'est pas préparée à adopter la mesure proposée par le gouvernement de S. M. pour la réduction de la taxe sur le sucre étranger. »

Développant sa motion, lord Sandon et son principal adhérent M. Hogg reprochent vivement au ministère la témérité de sa conduite. Ce débat est fort curieux. — Les ministres de S. M. nous ont bien dit, s'écrie M. Hogg, que le bonheur et la tranquillité régnaient parmi les nouveaux libres; mais ce qu'ils ont omis de nous dire, c'est la cause de cette heureuse situation. Or, cette cause, quelle est-elle? C'est le haut prix du sucre qui permet aux planteurs de donner au travailleur affranchi le salaire qu'il convient à celui-ci d'exiger. Que l'on baisse la surtaxe sur le sucre étranger, et le planteur ne pourra plus retirer de ses produits le prix qui lui est aujourd'hui nécessaire (1). Il faut donc, pour maintenir la prospérité des nouveaux libres, maintenir la surtaxe sur le sucre étranger. — Pour moi, dit M. James, bien que je possède une vaste propriété à la Jamaïque, je dois déclarer au noble lord Sandon qu'il se trompe étrangement s'il compte sur mon vote pour appuyer sa motion; car je préfère contribuer au bien-être des pauvres blancs à l'intérieur (en leur facilitant la consommation du sucre par la baisse de la surtaxe), que de m'occuper des noirs au dehors.

Les amis des colons, ceux qui avaient autrefois le plus énergiquement combattu le bill en 1833, soutiennent vivement la motion de lord Sandon. Or, si l'on veut bien se souvenir que l'honorable membre fut, de son côté, l'un des plus ardens promoteurs du bill de 1833, on aura surpris, chez nos voisins, une de ces curieuses alliances politiques si fréquentes dans les mœurs parlementaires de notre pays. Du reste, ce parti, tout en appuyant les considérations invoquées, rappelle ces débats où fut si bien établi le droit des colons à la protection de la surtaxe, droit qui fut considéré comme le complément de l'insuffisante indemnité de 600 millions; il demande si le gouvernement de sa majesté est décidé à faire périr les colonies. Veut-on connaître la réponse de lord John Russell à cette question? La voici : qu'il ne croit pas qu'il soit d'une bonne politique de compter sur la production des Indes-Orientales, car il est probable que, quoi que puissent faire les lois restrictives, *cette production finira par succomber*, non par la concurrence du sucre étranger dont il propose l'introduction à 30 shellings de droit, mais *par la concurrence du sucre des Indes-Orientales à 24 shellings*.

Nous ne croyons pas, pour notre part, qu'il soit possible de mieux résumer la discussion et de dire plus de choses en moins de mots.

(1) Des calculs qui ne sont pas contestés établissent que le colon anglais a aujourd'hui besoin de retirer 36 fr. net par 50 kil. de sucre, au lieu de 24 fr. qui pouvaient autrefois lui suffire. Les produits de la Havane et du Brésil pourraient se livrer (d'après une circulaire répandue par l'association brésilienne de Liverpool) à 2 sous 1/2 anglais par livre, tandis que le sucre des Indes occidentales vaut 6 sous. La surtaxe sauve donc seule le colon.

Tel est l'état de la question. Comptant sur la culture de l'Inde, qu'elle suscite par les encouragemens de toute nature, l'Angleterre croyait pouvoir dissimuler long-temps encore l'insuffisance toujours croissante de ses productions de l'Occident; mais voici que les désordres financiers entraînés par les dépenses de ses dernières expéditions maritimes, et les convulsions d'un ministère qui ne veut pas succomber, la forcent de déchirer le voile et de proclamer les faits plus tôt qu'elle ne voulait. Il est des momens où, pas plus que les hommes, les nations ne se possèdent. C'est alors qu'il convient de les étudier et de recueillir précieusement les vérités pratiques qui s'échappent dans la chaleur des luttes intestines. Essayons donc de ramener ce débat au point de vue français, et voyons quel enseignement il nous offre quant à l'importante question sociale qui s'y rattache. Nous n'avons pas à nous expliquer ici sur le principe lui-même; nous ne voulons traiter qu'un accessoire, mais cet accessoire est grave.

Eh bien! il nous semble que la tâche du pouvoir et celle des publicistes qui se préoccupent en France des résultats de la grande expérience tentée par l'Angleterre dans ses colonies occidentales, vient d'être singulièrement simplifiée. Plus de ces interminables discussions sur les excellens effets du travail libre, sur la prospérité commerciale et la prospérité financière qui n'ont subi que d'imperceptibles diminutions. Ces effets, ils ont été solennellement proclamés dans le parlement britannique; ces diminutions, elles ont été formulées en chiffres par les ministres de sa majesté britannique. Il faut qu'une grande nation comme la France, lorsqu'il lui convient de tenter une épreuve, ait le courage de l'envisager en face et dans toutes ses conséquences. Il serait indigne d'elle de se laisser tromper, et surtout indigne d'elle de vouloir être trompée. Toute cette polémique qui roule sur l'état plus ou moins florissant des possessions anglaises, polémique dont le *Journal des Débats* s'est rendu le principal organe, et dont les colons se sont si vivement préoccupés, est donc désormais superflue. La discussion ne peut plus être placée sur ce terrain; un juge suprême en cette matière l'en a fait sortir. Ce juge, c'est le chancelier de l'échiquier.

Mais là ne s'arrêtent pas les conséquences de son arrêt: en France, il est peu probable qu'un ministre puisse jamais, comme lord John Russell, faire bon marché du sucre des Indes occidentales. Pour parler ainsi, il faudrait, comme l'Angleterre, tenir l'Asie dans sa main, et pouvoir lui ordonner de produire ce qu'on veut qu'elle produise (1). Il faut donc à tout prix, s'il lui

(1) Nous ne pouvons considérer les départemens à betterave comme remplaçant pour la France l'Asie de l'Angleterre. Il ne faut pas perdre de vue que cet article envisage surtout la question sous son rapport maritime. Elle n'a jamais été envisagée autrement en Angleterre. La proscription dont y est frappée la betterave le prouvait déjà; l'incroyable déclamation de lord John Russell le prouve bien davantage. Que l'on veuille bien songer, en effet, que le sucre des Indes orientales, bien plus élai-

arrive de vouloir suivre l'Angleterre dans la voie de l'émancipation, que la France s'arrange pour qu'elle ne se trouve jamais dans la position que viennent de révéler les débats de la Chambre des communes. Or, cette position, qui l'a faite ? — En présence de la décroissance du travail libre constatée par l'Angleterre dans ses colonies, si l'on persiste à admettre la possibilité de ce travail, ne faut-il pas imputer au mode de l'affranchissement ce que l'on se refuse à imputer au caractère de l'affranchi ? Le mode suivi par l'Angleterre est donc jugé, jugé par l'Angleterre elle-même; c'est à la France de voir si elle veut encourir les chances d'un appel de ce jugement.

Enfin, une dernière considération ressort pour nous de ce débat. Nous avons dit ce que valait aujourd'hui le sucre en Angleterre, nous avons fait connaître le prix net que le travail libre rendait nécessaire au producteur colon. Ce prix est fort élevé sans doute : il dépasse de 9 fr. par 50 kil. celui nécessaire au colon français (1) ; et il est incontestablement malheureux, que le sucre, considéré avec raison par l'Angleterre comme un puissant élément de moralisation, ne puisse être mis à la portée de ses classes inférieures que le whisky consume. Oui, tout cela est vrai, et les paroles de l'honorable M. James que nous avons citées sont pleines d'une véritable et rare philanthropie. Mais, d'un autre côté, l'Angleterre ne peut sitôt oublier les déclarations qui ont accompagné les débats du bill d'émancipation; elle ne peut oublier que ses tarifs doivent à la fois protection au blanc qu'elle a privé de l'esclave, et au nègre qu'elle a rendu à la liberté. Elle ne peut oublier enfin que, si l'indemnité de 500 millions a payé la propriété du travailleur africain, elle n'a pas payé son travail, revenu annuel de cette propriété; et que le haut prix du sucre remplace seul ce revenu. C'est là évidemment ce qui ressort de la motion de lord Sandon.

Eh bien, ceci nous conduit à dire que le seul homme, en France, qui ait encore compris la question d'émancipation, ne s'en est jamais occupé. Cet homme est M. Lacave-Laplagne. Son célèbre amendement, tendant à faire disparaître, moyennant indemnité, la fabrication du sucre indigène en France, est, dans cette voie, le premier acte qui sorte du vague des théories. Oui, si la France ne se résigne pas à abandonner son rôle de puissance maritime, et si elle se décide jamais à changer les conditions du travail dans ses colonies, son premier soin doit être de leur assurer la fourniture exclusive de son marché; c'est-à-dire de permettre au prix de leurs den-

gné que celui d'Amérique, nécessitera un mouvement maritime infiniment plus considérable, et bien des choses seront expliquées.

(1) Nous ne disons que 9 francs, parce que nous prenons pour prix nécessaire du colon français celui de 27 francs, que tous les hommes qui connaissent la main-d'œuvre des colonies trouvent encore trop faible. Au prix de 23 francs 50 cent., rêvé par la dernière commission qui s'est occupée de la question des sucres, la différence serait de 12 francs 50 cent. par 50 kil.

rées de se proportionner aux exigences du travail libre. La question, à notre avis, n'a pas été assez examinée sous cette face. Nous en recommandons vivement l'étude aux publicistes spéciaux, qui, par suite des aveux de lord John Russell, sont soulagés d'une partie de leur tâche, et n'ont plus à bâtir des hypothèses sur les conséquences plus ou moins contestables de l'expérience anglaise.

P. S. Nous apprenons, au moment de terminer cet article, que la motion de lord Sandon a été adoptée à la majorité de 317 voix contre 287. Nous dirons de ce vote ce que nous aurions dit de celui qu'aurait pu obtenir lord John Russell : il ne faut pas y voir le succès d'une simple manœuvre d'opposiition parlementaire, pas plus qu'il n'eût fallu voir dans le triomphe du ministre le succès d'un expédient de stratégie gouvernementale. Il y a plus que cela des deux côtés. C'est la loyauté britannique, l'intérêt maritime du Royaume-Uni, qui viennnent de vaincre avec lord Sandon. Ce sont les recettes du Trésor, c'est l'intérêt de la classe pauvre, qui viennent de succomber avec lord John Russell. Entre de pareils adversaires, ce n'est pas un seul combat qui décide de la victoire : nous terminerons donc comme nous avons commencé, et nous dirons que la lutte doit inévitablement et prochainement se reproduire.

LE PELLETIER SAINT-REMY.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

La société diplomatique, composée des ministres de la diète et de leurs familles, est assez considérable à Francfort pour former un petit monde à part, qui a ses lois et ses mœurs particulières; mais la première et la plus inflexible de toutes ces lois, c'est la règle d'étiquette et de préséance. J'en ai cité précédemment quelques exemples, et j'ai dit combien, en l'absence du président de la diète, il était difficile d'établir l'ordre du pas entre les ministres allemands et les résidens étrangers. Un trait de plus confirmera mon assertion à ce sujet. M. le comte Munch-Bellinghausen était à Vienne. Le ministre Schoeler représentait la Prusse, et l'envoyé de France était M. le baron Alleye de Ciprey. On s'était réuni pour dîner chez Mme la baronne Charles de Rothschild. Le moment d'offrir le bras à la maîtresse de la maison allait arriver. Le ministre de Prusse s'approche de la baronne : — Madame de Rothschild ne m'en voudra pas si je lui offre mon bras devant le ministre de France, auquel ma position m'impose le devoir de ne point céder le pas. — Une minute après, M. Alleye de Ciprey s'adresse à son tour à la baronne : — J'espère de votre bonté que vous ne prendrez pas en mauvaise part ma résolution de ne point céder le pas au ministre de Prusse. — Telle était la disposition des deux camps ennemis, et avec tout son esprit, Mme Charles de Rothschild était fort embarrassée, lorsque, par un coup favorable du sort, la porte s'ouvre à deux battans, et l'on annonce le prince Émile de Hesse. Jamais hôte ne fut mieux accueilli. Il avait par son rang droit de préséance sur les deux ministres contendans, et l'on put, en le suivant, se rendre dans la salle à manger, ce qui commençait à devenir radicalement impossible.

On pense bien que c'est surtout lorsqu'il a fallu assigner aux dames un ordre une fois fixé, que les difficultés se sont montrées insurmontables. Depuis 1815 jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant vingt-six ans, la question,

toujours agitée, n'a pu trouver une solution, ni une issue; de sorte que, dans l'impossibilité de classer ces dames à table, il a fallu prendre la résolution de se passer de leur présence. Les membres du corps diplomatique dînent fréquemment les uns chez les autres, et leur société est considérable; mais, si brillant que soit le festin, il n'est présidé que par les dames de la maison; voilà un secret que je révèle, et qui expliquera au voyageur pourquoi, admis à dîner à Francfort chez les plus hautes notabilités politiques, il ne trouvera jamais qu'une ou deux dames dans les banquets diplomatiques les plus nombreux.

A défaut d'une cour qui donne le ton à ce monde doré, et qui lui impose l'uniformité tracée partout ailleurs par une autorité supérieure, les prétentions rivales, sans cesse renaissantes, offrent, comme on voit, quelques côtés plaisans. Au reste, les réceptions, les bals, la comédie de société, ont donné pendant quelque temps à Francfort le véritable aspect d'une capitale, et il est bien à craindre que le départ de la comtesse Rossi (Mlle Sontag), qui était l'ame et le centre de tous ces plaisirs, n'ait ramené la cité diplomatique à son ancienne monotonie. Mme Rossi avait introduit dans les soirées l'usage des tableaux animés. On me pria d'en composer quelques-uns, pour faire paraître avec avantage une élite d'enfans d'une beauté remarquable. Je choisis l'épisode de Ruth et Noëmi, la fable du *Pot au lait*, l'atelier de Pygmalion, où toutes ces jolies petites filles posaient en statues de divers caractères; enfin le Parnasse, où j'avais échelonné neuf petites muses, vraiment délicieuses à voir. Au sommet de la montagne, j'avais placé, sous un riche costume d'Apollon, le petit Rossi, qu'un domestique, caché derrière les rochers, tenait solidement par les pieds, et que la comtesse sa mère avait affublé d'une couronne et d'une lyre éclatante. Mais voici le côté piquant de l'affaire. Avant de faire lever le rideau, je m'aperçus que j'avais oublié le rouge, et que les jolies petites figures de mes personnages allaient être exposées, sans cet accessoire obligé, à la lumière dévorante des quinquets. Je fis part de ma contrariété à la comtesse Rossi. — Où pourrions-nous trouver du rouge? lui dis-je. Tous les magasins sont fermés. Croyez-vous qu'on pût en demander à une de ces dames, et consentiraient-elles à en envoyer chercher chez elles? — La comtesse me regarda d'un air surpris. — Du rouge chez ces dames? s'écria-t-elle. Est-ce que vous rêvez? Aucune de ces dames n'en use jamais (il fallait jeter un coup d'œil sur le salon pour sentir toute la puissance de cette ironie). Au surplus, ajouta-t-elle, demandons toujours. — Nous demandâmes, en effet, confidentiellement à quelques-unes de ces dames si elles pouvaient nous procurer du rouge. Aucune n'en avait..... si bien que la jolie et fraîche comtesse, la seule peut-être qui n'en eût pas, me dit tout haut: — Tenez, franchement, je crois qu'on en trouvera chez moi. — Nous envoyâmes, et l'on en porta, en effet, de la maison du monde où il est le moins nécessaire.

Aux plaisirs ordinaires que j'ai cités, il faut joindre la chasse qui, à une certaine époque de l'année, captive surtout les diplomates et les étrangers. Un

pays tout voisin de Francfort, le grand-duché de Nassau, offre des forêts immenses, que le prince régnant de ce petit état loue en détail aux ministres et aux banquiers. Ce revenu, ajouté à celui de ses vastes domaines et au produit de ses eaux minérales, qu'il expédie dans toute l'Europe, rend le duc de Nassau un des plus riches propriétaires du continent. Quel bonheur d'avoir, au centre de ses possessions, une chaîne de montagnes fournissant perpétuellement, sans soin et sans culture, des sources innombrables d'eau salée et ferrugineuse, que les plus riches voyageurs de l'Europe viennent chaque année boire dans le pays, et qui, expédiée au loin, se vend presque aussi bien que le vin, sans qu'on ait jamais à craindre l'interruption de cette vendange naturelle!

Les revenus de la chasse, quoique considérables, ont parfois été moins certains que ceux des eaux minérales, et ma mémoire me rappelle à merveille, parmi les éminens personnages qui profitaient des forêts de Nassau, le nom de certain Anglais qui chassait fort bien et qui payait fort mal.

L'intendant du duc entre un jour chez lui :

— Si toutes les chasses de votre altesse lui rapportaient autant que celles qui ont été louées par M. C...., il faudrait effacer cet article de la liste de ses revenus.

— Quoi! M. C.... n'a pas encore payé?

— Pas encore, et je lui ai écrit deux fois. Que faut-il faire?

— Écrire une troisième fois.

Cet ordre fut exécuté. La semaine suivante, l'intendant se représente.

— Eh bien? dit le duc.

— Eh bien! monseigneur, M. C..... n'a pas plus répondu à la troisième lettre qu'aux deux premières.

— Vraiment! Savez-vous ce que je conseille alors?

— Quoi donc, monseigneur?

— De ne plus écrire du tout. C'est le plus sage.

Et l'affaire en est restée là. Un diplomate mauvais payeur? direz-vous. Eh! mon Dieu, oui! Et que ne puis-je, moins retenu par la crainte d'aborder le terrain des personnalités, vous signaler ici quelques traits caractéristiques de certaines excellences! Comme je vous peindrais des salons et des hommes que chacun reconnaîtrait en riant!

Dans cette calèche, qui tous les soirs, à sept heures, sillonne la promenade extérieure, est étendu nonchalamment le grand et gros président de la diète germanique. Un air grave et sévère, un clignottement d'yeux, qui donne à sa physionomie quelque chose de sec et de hautain, le rendent redoutable à tout le monde. Franchissez le seuil du palais de La Tour et Taxis, où le président fait sa demeure. Introduit dans son cabinet, vous ne reconnaissez plus le diplomate à l'extérieur menaçant. Le comte Munch est un homme d'esprit et de savoir, connaissant le monde et les hommes, indulgent pour tous, ne se passionnant pour rien, véritable représentant de cette politique de M. de Met-

ternich, qui, par son incontestable habileté, a, de notre temps, rallié beaucoup d'esprits à l'Autriche.

Chose singulière! il y a dans l'Autriche et dans la Prusse une certaine franchise de despotisme à laquelle l'Allemand rend justice. Voyagez du nord au midi, vous entendrez déclamer contre les petits souverains constitutionnels qui disputent pied à pied les droits et les libertés populaires. Pour l'Autriche et la Prusse, on en parle à peine. Ce sont de puissans ennemis que l'on combattra un jour, mais dont l'hypocrisie n'irrite pas aujourd'hui.

Le président de la diète, ambassadeur d'Autriche, a su particulièrement se faire estimer dans un poste où il est impossible de ne pas mécontenter sans cesse l'opinion. J'ai souvent, en voyant son adresse et son bonheur, pensé que dans la diplomatie comme à la guerre il y avait des gens naturellement heureux.

Un jour, j'arrivais de Tœplitz, et le comte Munch-Bellinghausen me demandait ce que j'avais trouvé de remarquable dans les états autrichiens. « J'y ai trouvé une chose admirable, lui répondis-je; c'est votre police. Permettez à un Français qui n'a jamais vu de souverain sans escorte, d'attroupement sans sergens de ville, de fête ou de supplice sans gendarmes, de vous exprimer son enchantement sur Tœplitz. J'ai vu là tous les jours, à une heure fixe et précise, se promener des souverains, des archiducs, des princes de famille royale, sans qu'un seul garde les ait protégés, sans qu'aucun agent de police leur ait fait faire place. Partout à l'entour des rois, à Tœplitz, je sentais l'existence de la police, car un tel ordre ne s'improvise pas; mais cette police, je ne l'ai jamais vue. On la soupçonne à ce qu'elle fait de bien, et ne l'apercevant jamais, on ignore le mal qu'elle peut faire. — Cette police, me dit le président de la diète, fut ainsi établie à Tœplitz par M. de Metternich, à l'époque où les souverains commençaient de s'y réunir. Un jeune homme qui était alors commissaire de police dans cette ville reçut des instructions du prince, et organisa les choses telles que vous les avez vues, car rien n'y a été changé depuis.

— Ce jeune homme, repris-je, avait vraiment le génie de la police, et cela prouve qu'en toute chose M. de Metternich sait choisir.

— Votre éloge, dont je vous remercie, me force à vous apprendre que ce jeune commissaire de police a depuis ce temps fait son chemin, car il est devenu ministre et président de la diète germanique. C'est à lui que vous parlez dans ce moment.

Je ne m'attendais, certes, pas à l'apprendre. Mais cela prouve que, dans les vieilles monarchies comme ailleurs, le mérite trouve toujours son avancement.

Instruits régulièrement par leurs cours, et n'ayant jamais de mesure spontanée à prendre, les membres de la diète germanique seraient les véritables chanoines de la diplomatie, si de temps en temps quelques tiraillemens politiques, dont on exagère d'ailleurs l'importance, ne venaient troubler leur

quiétude, comme les troubles d'avril sur lesquels la presse européenne a fait tant de commentaires divers.

Ces troubles du 3 avril 1833, sur lesquels s'est fondée la diplomatie pour enfanter tant de protocoles hostiles aux libertés de l'Allemagne, commencèrent à neuf heures du soir et finirent à dix heures. Logé sur la place où ils éclatèrent, j'ai pu les suivre des yeux jusque dans leurs moindres détails.

Une troupe d'étudians, au nombre de trente environ, se divisa en deux parties pour attaquer en même temps les deux prisons qui renfermaient des détenus politiques. La principale maison d'arrêt, située sur la place d'Armes, se trouvait juste en face de mes croisées. Un sourd murmure m'attira à la fenêtre. Les étudians avaient surpris et tué deux factionnaires qui veillaient devant et derrière le corps-de-garde occupant le rez-de-chaussée de la prison. Ils se précipitèrent dans l'intérieur, tuèrent encore deux hommes, désarmèrent les autres qui prirent la fuite; puis ils enfoncèrent à coups de hache les portes du premier étage, et les prisonniers furent mis en liberté.

Cependant les soldats fugitifs s'étaient réfugiés à l'Hôtel-de-Ville; le bourguemestre, qui s'y était rendu en toute hâte, fit battre la générale et somma le bataillon de la ville de marcher contre les insurgés. Furieux de la perte de quelques-uns de leurs camarades égorgés par les étudians, les soldats arrivèrent sur la place d'Armes au pas de charge, et une fusillade s'engagea avec ces jeunes gens qui n'étaient pas de force à résister long-temps à une troupe régulière. Tués ou blessés, culbutés, poursuivis, ils cédèrent bientôt la place aux militaires de la ville qui se réinstallèrent dans le corps-de-garde. Une foule considérable assiégeait la porte de la maison que j'occupais au coin de la rue d'Escheneim. On venait de transporter au pied de l'escalier un soldat frappé d'une balle sous l'aisselle, et qui poussait des gémissemens affreux. J'ouvris ma porte, et me disposais à descendre pour porter quelque secours à ce malheureux, lorsqu'un jeune homme qui s'était élancé du sein de la foule et qui avait franchi rapidement mon escalier me repoussa vers ma porte et me dit : Sauvez-moi! A ce cri que tout homme comprend, je tire le jeune homme dans mon appartement, et ferme ma porte à double tour. Il tombe affaissé sur un canapé, refuse tout ce que je lui offre, et pousse de longs soupirs sans proférer une parole. Seulement, lorsque, l'ayant recommandé aux soins de ma famille, je voulus regagner ma porte et l'ouvrir, ce jeune homme me supplia si énergiquement de n'en rien faire, que la peur qu'il éprouvait d'être dénoncé me déplut, je l'avoue. On n'aime pas à voir accueillir par la défiance une franche et loyale hospitalité. Je restai donc auprès de lui pour le satisfaire. Deux de mes compatriotes arrivèrent bientôt chez moi. Depuis plus d'une heure le calme était rendu à la ville, et les patrouilles circulaient librement dans les rues. Je plaçai mon réfugié entre mes deux amis, leur recommandant de ne le quitter qu'à l'asile qu'il indiquerait, et de répondre de lui sur toute la route, comme s'ils avaient tous les trois passé chez moi la soirée entière. On vint bientôt m'avertir qu'il était en sûreté.

Après quelques années, me rappelant les détails de cette soirée, je ne puis m'empêcher de sourire d'une observation dont je fus frappé et qui, toute bizarre qu'elle est, serait confirmée aujourd'hui par les témoins de ce fait. Mon étudiant fugitif avait les vêtemens déchirés et en désordre; son trouble était extrême, et son délire allait jusqu'à l'exaspération. Il avait perdu toutes ses armes dans cette sanglante échauffourée. Eh bien! une chose était restée dans sa main, et avait seule échappé au naufrage; c'était sa pipe, que ce bon Allemand n'avait cessé de tenir à la main!

Otez quelques rares épisodes de ce genre, et la vie entière de l'Allemand est de la plus pacifique monotonie. Le passage des étrangers, la saison des eaux qui est celle des jeux, occupent pendant tout l'été l'habitant de Francfort. Avec l'hiver reviennent les réunions de famille, les exercices des sociétés de musique, le musée, et les belles symphonies de Beethoven et de Mozart. Alors, dans les loges de l'Opéra, et sur les bancs de la grande salle du *Weidenbusch*, apparaissent gaies et rayonnantes de parure ces jeunes filles, chrétiennes ou juives, aux beaux cheveux, à la douce physionomie, qui toutes comprennent la musique des grands maîtres qui fait le charme de leur vie. En vain l'agiotage et les scandaleux tripotages de bourse voudraient-ils déjà là, comme partout ailleurs, dissiper ce qui reste dans les mœurs de teintes naïves et poétiques. La vieille Allemagne n'a pas encore oublié son culte de l'art, ni les récits des gothiques légendes, ni les refrains chevaleresques dont retentissaient jadis les échos du Taunus et les rives du Rhin. Quiconque a pendant quelques années habité cette terre hospitalière a pu, par intervalles, y respirer encore ce doux parfum de poésie que la terre germanique ne cessera point d'exhaler jusqu'au jour où l'esprit mercantile et l'esprit diplomatique l'auront frappée de sécheresse et de stérilité.

Au moment où je termine cet article, on me communique une missive émanée de M. le conseiller aulique des postes à Tilsitt, lequel croit avoir à me reprocher d'injustes attaques dirigées contre son administration. Ma réponse sera courte. Je me suis borné à me plaindre avec une extrême indulgence de l'étrange manière dont un employé subalterne de Tilsitt avait cru devoir interpréter le règlement à mon égard; mais, en racontant un fait dont je maintiens l'exacte vérité, il n'entrait nullement dans ma pensée d'attaquer l'administration des postes prussiennes. J'ai vu de près cette administration, ainsi que ses honorables employés, et je puis déclarer, sans y être contraint et en vertu de ma libre conviction, que, de toutes les branches du service en Prusse, celle-ci me semble être, et pour les actes et pour les personnes, la plus digne d'estime et de respect.

O.

Critique Littéraire.

HISTOIRE DE LA FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE,

PAR M. J. J. AMPÈRE.[1]

Ménage, qui alliait l'esprit à l'érudition, ce qui est rare, s'était épris d'une telle ardeur pour la philologie, que cette science fut sa plus constante et sa dernière passion. On raconte même que, pour travailler à cette alchimie des mots, il se cachait comme les adeptes du grand œuvre, inquiet, ombrageux, ne confiant ses desseins à personne, et surtout aux savans, dont la jalousie, à ce que dit la préface du *Dictionnaire Étymologique*, « va souvent jusqu'à la bagatelle. » Je comprends, sans le partager toutefois, cet enthousiasme philologique, car il y a dans l'étude des langues plus d'un mystère qui intéresse tout à la fois la philosophie et l'histoire. D'où vient la parole? Est-ce une révélation? Le suprême auteur des choses nous l'a-t-il donnée comme le chant aux oiseaux? Est-ce le résultat de l'effort, de l'industrie, et l'homme s'est-il élevé par la recherche du cri jusqu'au langage? Faut-il croire, comme la Genèse l'enseigne et comme M. Nodier le pense, qu'à défaut d'une syntaxe toute faite, Dieu avait mis du moins dans Adam la faculté d'imposer instinctivement des noms aux choses et de trouver des mots pour exprimer les idées à mesure qu'elles se développent? Il y a là pour les pen-

(1) 1 vol. in-8°. Chez Tessier, quai des Augustins.

seurs matière à plus d'un rêve, et les plus grands penseurs ont rêvé. Les philologues ont feuilleté les lexiques. On a médité, annoté, la grammaire des Hurons et des Hottentots; on a découvert la langue primitive, soit dans le département des Basses-Pyrénées, soit en Basse-Bretagne, et le mystère ne s'est pas éclairci. Mais, sans remonter à la création pour soulever le voile qui couvre toutes les origines, que de questions encore, irritantes par leur obscurité même, naissent de l'étude de ces langues, telles que nous les ont apprises nos livres ou nos nourrices! La curiosité du reste est éveillée depuis longtemps. Sept cents ans avant Jésus-Christ, le roi Psammétique, tout en bâtissant des pyramides, faisait, comme Court de Gébelin, des expériences sur l'histoire naturelle de la parole. L'antiquité, les premiers siècles de la décadence, depuis Varron jusqu'à Isidore de Séville, nous ont légué quelques monumens philologiques d'un intérêt véritable. Quant au moyen-âge, il se contente de savoir que la diversité des langues date de la tour de Babel. Charlemagne est à peu près le seul grammairien de ces temps barbares, et il faut arriver jusqu'à la renaissance pour retrouver la philologie. Mais alors, c'est vraiment l'âge d'or. Comme les dames du moyen-âge, la linguistique a d'amoureux champions qui brisent des lances en son honneur. A dater des Lascaris, c'est une science régulière et constituée qui se transmet et qui attire à ses spéculations des esprits éminens. Luther laisse reposer la plume de l'hérésie pour l'origine des noms propres allemands. Scaliger, ce matamore de la syntaxe, oublie la généalogie des princes de Vérone en écrivant sur la linguistique comparée quatre-vingts livres heureusement perdus, et Leibnitz, le grand Leibnitz lui-même, se détourne de la Théodicée pour les *Collectanea etymologica*. Chaque peuple a sa pléiade philologique; parmi les hommes du passé dont elle se souvient, la France a Budée, Henri Étienne, Ménage, MM. de Port-Royal, et parmi les modernes qu'on aime à citer, Raynouard, M. Nodier et M. Ampère, que son récent travail place au premier rang de nos philologues.

L'*Histoire de la formation de la langue* n'est point une œuvre isolée, sans antécédens et sans relations. Elle forme la transition nécessaire entre l'*Histoire des lettres avant le douzième siècle*, et l'*Histoire comparée de la littérature française au moyen-âge*. Mais où commence, où finit le moyen-âge? M. Ampère en pose fort judicieusement les limites dans une introduction substantielle et qui atteste, par sa rapidité et sa précision même, un vaste trésor d'études amassé depuis long-temps, et dans laquelle sont exposées les vicissitudes de notre littérature, depuis le moment où la langue vulgaire commence à devenir son organe. Le moyen-âge pour M. Ampère, c'est l'époque comprise à peu près entre le XIIe et le XVe siècle. Il y a là une civilisation à part, qui a son mouvement ascensionnel, son apogée et son déclin. Les preuves ne font pas défaut. On trouve en effet entre ces dates extrêmes une littérature, un art original et complet, un monde politique tout-à-fait distinct. Dans les lettres, Thibault de Champagne, et le Roman du Renart; dans l'art, l'architecture

ogivale; dans le christianisme, saint Bernard et le mysticisme; dans les mœurs publiques, la chevalerie; dans le gouvernement, la royauté; dans la société civile, le peuple. A part le peuple et la royauté qui grandiront encore dans les âges suivans, les élémens divers qui constituaient cette société ne tarderont pas à se dissoudre et à s'altérer, et dès le XIVe siècle apparaissent les premières lueurs de la civilisation moderne. Des astres nouveaux se lèvent à l'horizon, et l'esprit cherche des voies inconnues, comme Colomb va chercher d'autres mondes.

Dans cette France du XIIe siècle qui va rompre sans retour avec les dernières traditions du monde antique, dans ce peuple morcelé qui travaille à s'agréger, deux langues sont en présence, l'une dégénérée, usée par l'âge, profanée par toutes les invasions, l'autre enfant et ne sachant que bégayer, toutes deux rivales, et, malgré leur barbarie, organes également actifs et puissans. La langue latine, comme les monumens romains, devait subir de tristes dégradations. Les rois Sicambres l'outrageaient tout en la respectant, et je doute fort, quoi qu'en dise Fortunat, que Charibert fût très renseigné sur le thème. L'église elle-même lui prodiguait l'insulte; la grammaire était abreuvée de fiel, et le grand pape Grégoire Ier prêchait le mépris de toute règle. « Que m'importent, disait-il, le solécisme et le barbarisme, l'hiatus ou le régime? Je ne m'inquiète pas de si peu, et je regarde comme indigne de plier la parole divine aux lois de Donat. » L'exemple du saint père ne fut que trop bien suivi. On disait au IXe siècle, dans la formule du baptême : *Ego te baptiso in nomine patriâ filiâ et spiritus sancti*. Heureusement pour la syntaxe, les casuistes s'alarmèrent, et l'on en revint au génitif, dans la crainte que le barbarisme, en invalidant le sacrement, n'entraînât la damnation. L'église néanmoins, tout en méprisant Donat, imposait sans partage, dans les choses du dogme, l'usage du latin, comme elle plaçait des vitraux sombres aux nefs des cathédrales pour éteindre les clartés trop vives. La théologie dogmatique, afin d'esquiver l'interprétation individuelle, repoussa toujours la langue vulgaire. La théologie polémique et la prédication l'admirent quelquefois, mais rarement, et lorsqu'il y avait nécessité absolue de s'adresser à la foule ignorante. La philosophie, si long-temps vassale de l'église, semblait redouter comme elle l'idiome populaire, et pour la première fois en France elle parle français lorsqu'elle pense librement avec Descartes et qu'elle s'adresse au bon sens et à la raison de tous. Quant à l'histoire, elle est fidèle à la langue du pays, et sa prose, épique dans Villehardouin, naïve dans Joinville, a gardé, malgré ses rides, une verdeur et une grace qui nous charment encore. Dans la poésie, le latin se maintient un certain temps auprès de la langue usuelle et se confond avec elle. On connaît les épîtres farcies et la chanson que répétaient les écoliers de Paris lors du départ d'Abélard. Mais la lutte est bientôt décidée, et le dactyle, vaincu sans appel, va se réfugier, pour n'en plus sortir, au collége de Navarre. Dès-lors la poésie, accessible à tous, court les rues et les châteaux : elle s'inspire confusément de tous les grands souvenirs, de tous

les évènemens qui remuent le monde, de tous les sentimens humains, de toutes les croyances. Elle chante, pour les défigurer, les traditions historiques. La sibille d'une main et le chapelet de l'autre, elle célèbre la Vierge et les saints, mais sans souci du martyrologe, et mêlant tour à tour le roman à la légende, la dévotion au cynisme et à l'ironie. Elle évoque les ombres épiques de l'antiquité, Alexandre et le roi Priam. Mais hélas! qu'est devenue l'inspiration, qu'est devenue la vérité dans cette résurrection barbare? Le héros macédonien n'est plus le vainqueur d'Arbelles, le fils glorieux de Jupiter; c'est un chevalier errant qui va pêcher des perles au bord de la mer sous une cloche de verre, un astrologue qui voyage dans le ciel monté sur un griffon. L'histoire s'altère et se dégrade comme l'art, et Mahomet est changé par les trouvères en cardinal romain. C'est une nuit profonde, mais cette nuit a ses éclairs; et la poésie, qui est éternelle comme l'amour, comme la douleur, éclate encore çà et là dans ces œuvres imparfaites, et se dégage à travers les aspérités de la forme. Les deux langues qui se partagent la France ont chacune leur génie propre. Au midi, les fleurs de l'esprit, les langueurs de la passion, l'idéal de la vie, et quelquefois l'aspiration mystique; au nord la verve incisive, la gaieté cynique, le sentiment triste et railleur des réalités humaines; au midi la poésie féodale, au nord la poésie bourgeoise, qui reste le plus souvent au niveau de la chronique scandaleuse des petites villes. M. Ampère, dont la critique est toujours sévère et contenue, me paraît avoir jugé cette poésie avec une remarquable sûreté de coup d'œil. Il a vu dans ces débris de la pensée d'une société barbare des essais généralement dépourvus du sentiment réel de l'art, sentiment qui ne se révèle d'ailleurs au moyen-âge, complet et achevé, que dans l'architecture. Les cathédrales seules sont de véritables monumens; on ne trouve à leur pied que des masures, et les poèmes, dépourvus d'ornemens, ressemblent à ces salons féodaux qui avaient pour tous meubles de luxe un banc et une cage, comme cela se voit dans les vignettes du *très chevaleureux comte d'Artois*.

L'histoire de cette littérature, telle que l'a conçue M. Ampère, telle que nous la promet le tableau rapide qu'il en trace dans son introduction, est une œuvre aussi vaste que neuve. Il fallait d'abord faire connaître la langue qui lui a servi d'instrument. Des renseignemens nombreux étaient amassés depuis long-temps pour l'histoire de cette langue. Mais que d'erreurs et même que de réjouissantes folies; car il est à remarquer que toute science a ses fous, et pour sa part la linguistique en fournit un contingent assez nombreux, entre autres le Hollandais Bekan, qui fit un gros livre pour prouver que la langue du paradis terrestre est le flamand d'Anvers. Dans les travaux les plus sérieux eux-mêmes, que de faux systèmes encore! Bochart retrouve le phénicien dans toutes les langues, dans presque tous les mots. Henri Étienne est attaqué d'hellénisme. Puis vient la manie des origines hébraïques; *babil* est la traduction de Babel, et *brioche* a sa racine dans l'hébreu. Que faire donc pour se retrouver dans ce dédale? Contrôler sévèrement tout ce qui a été dit,

se défier de l'attrait des découvertes, vérifier la migration des mots par la migration des peuples, les rapports des langues par les rapports de la politique et des conquêtes, étudier les mœurs, les institutions, pour noter les transformations qu'un mot peut subir dans ses acceptions diverses, et surtout, sous peine d'être incomplet et exclusif, connaître à fond toutes les langues qui se sont fait de mutuels emprunts.

C'est ainsi qu'a procédé M. Ampère; il a soumis à un contrôle sévère toutes les opinions émises avant lui; il a écarté de chaque système ce qu'il avait de faux ou d'exagéré; il a étendu, rectifié les découvertes des philologues qui l'ont précédé dans les mêmes études, et ajouté des vues nouvelles aux notions successivement acquises par les esprits positifs. M. Ampère, qui procède toujours d'après la vraie méthode scientifique, pose d'abord par des exemples empruntés aux idiomes les plus divers de la grande famille indo-européenne, les principes généraux de la transformation des langues, transformation qui, dans le passage des langues anciennes aux langues modernes, s'est accomplie chez presque tous les peuples d'une manière semblable et en vertu des mêmes tendances. Ces principes une fois posés, l'auteur les applique avec une rigueur extrême aux langues néo-latines, et par le détail ses assertions se confirment et se vérifient exactement. La grammaire, la loi organique, l'occupe d'abord. Il suit avec une science tout académique l'altération progressive du latin antique, altération qui s'opère par la contraction des mots, la suppression des désinences, la confusion des cas. L'analyse approfondie de tous les élémens de la syntaxe amène M. Ampère à conclure que la grammaire française est sortie tout entière de la grammaire latine, et qu'il n'est aucune de ses formes dont une forme latine ne soit le principe. Ainsi se trouve détruite cette assertion souvent répétée que la conquête germanique a donné naissance à notre langue. Ainsi se trouve détruite l'hypothèse chancelante de M. Raynouard, qui affirme l'existence d'une langue romane primitive, intermédiaire entre le latin et les langues modernes, et qui serait, suivant lui, l'idiome employé par les troubadours. Après avoir combattu M. Raynouard du point de vue exclusif de la philologie, M. Ampère le combat encore par les faits, et se demande comment une langue unique aurait pu se conserver au milieu du morcellement de l'Europe, quel pouvoir l'eût imposée aux divers peuples, quelles autorités littéraires en eussent gardé le dépôt.

La partie du livre qui traite du vocabulaire n'est ni moins savante ni moins curieuse. Il y a là encore d'immenses recherches, une érudition vraiment inépuisable, et ce qui est plus difficile à rencontrer, une saine critique philosophique. Dans cette histoire de la filiation des mots, la question des étymologies se présente la première; mais la science étymologique n'est-elle point justement décriée? Il faut donc la réhabiliter par la méthode, et avant d'affirmer poser les bases de la certitude. Premier principe : la simple dissemblance des mots ne doit rien faire préjuger sur la question de leur origine. « Ainsi, dit M. Ampère, *amouran* a, en tartare mantchoux, un sens qui n'est point

éloigné d'amoureux; faut-il conclure de là que les Mantchoux aient donné ou emprunté aux Romains le nom de l'amour? » N'y a-t-il point entre les sons comme entre les visages des hasards de ressemblance? Second principe : l'extrême dissemblance des mots ne doit rien faire préjuger contre leur parenté. Ceux qui diffèrent le plus par le son peuvent être liés par une provenance étymologique incontestable. Il faut donc chercher un autre guide que la simple analogie; il faut surtout, pour connaître l'origine d'un mot, connaître son histoire; et comme le français est une langue néo-latine, cette histoire pour le français se compose de deux époques : le passage du latin à la langue vulgaire primitive, et la transformation que celle-ci a subie pour arriver à la langue moderne. M. Ampère, fidèle à cette excellente méthode, étudie donc successivement le passage du français au latin, la transformation du vieux français dans le français moderne, l'altération du sens, les circonstances qui ont présidé à la formation des mots, les mots dans leurs rapports avec les idées, la confusion des sons.

Une telle étude pourra peut-être paraître aride, même aux esprits curieux qui n'ont point, pour la linguistique, une vocation toute spéciale; elle n'est pas sans attrait cependant, et l'on s'intéresse aux destinées de cette belle langue comme à la fortune du grand peuple qui l'a parlée. On juge en effet les nations par le langage, comme les hommes par la conversation; le caractère, le climat même se reflètent dans l'idiome. Les langues sont musicales, chantantes, vives, sous un beau ciel, tristes et gutturales sous un ciel âpre et nébuleux; puis dans chaque langue chaque mot a son histoire : les uns meurent sans retour avec la génération dont ils servaient la pensée; les autres laissent en mourant un écho qui se prolonge, ou revivent après transformation, comme les ames de Pythagore, dans une condition nouvelle. Suivez leur généalogie, que de fortunes diverses! Ils passent tour à tour de la noblesse à la roture, de la roture à la noblesse; ils changent de sexe ou se mésallient. Ainsi *sade*, qui voulait dire doux et qui a péri dans son acception première, s'unit, pour laisser trace, à *mal*, son contraire; *mal* se change en *mau*, et de cet accouplement naît *maussade*. Souvent, comme l'homme, comme le peuple qui vieillit, le mot perd son énergie première. *Étonné* signifiait, dans l'origine, frappé de la foudre, ou tout au moins étourdi par le bruit du tonnerre; cette métaphore fut employée pour exprimer l'état d'engourdissement où jette la surprise, et par suite étonnement est devenu simplement synonyme de surprise. Quelles sont donc les lois qui président à cette altération? et comment, se demande M. Ampère, par le fait seul du temps, les mots prennent-ils une acception de moins en moins élevée, souvent même de plus en plus fâcheuse? Le mot *fille* et quelques-uns des synonymes qui l'ont suivi dans sa dégradation sont un exemple de cet abaissement. Il en est de même de *bonhomme* qui signifiait, au moyen-âge, magistrat, citoyen éminent. Tel mot qui a fait, ainsi que l'eût dit M. de Vaugelas, les délices de la cour, oserait à peine aujourd'hui se montrer dans les halles; pourquoi? c'est que l'idée et le

mot qui l'exprime s'use par le frottement; c'est que l'altération du sens correspond à un changement dans les mœurs, et que la langue en est la plus fidèle image.

En suivant les mots dans leurs migrations et pour ainsi dire dans le croisement de leurs races, on reconnaît encore qu'ils sont soumis aux plus bizarres modifications. Lorsqu'il y a rivalité, voisinage, et par cela seul antipathie entre deux peuples, lorsqu'il y a eu conquête, un grand nombre de mots, en passant d'une nation à l'autre, subissent une acception défavorable. *Buch,* en anglais *book,* a donné naissance à *bouquin,* livre sans valeur; de *ross,* nom poétique du cheval, nous avons fait *rosse;* de *herr,* seigneur, nous avons fait *hère,* pauvre diable. Telle est même l'influence des haines nationales sur le langage, qu'une foule de dénominations injurieuses ont pour unique origine des noms de peuples qui ont fini par être pris pour des noms de vices; Juif, Arabe, sont restés des mots insultans; Anglais au xve siècle signifiait créancier impitoyable; ce mot a même gardé de nos jours cette acception dans l'argot des habitués de Clichy.

L'étude des circonstances particulières qui ont présidé à la formation de certains mots n'offre pas moins d'intérêt; mais il faut ici, pour ne point s'égarer, une singulière érudition de détail. *Persona* vient de *per* et de *sonare,* résonner à travers. Comment retrouver là l'origine du mot personne, individu, et quel vaste champ pour les spéculations étymologiques, si l'on ignore que le mot *persona* a été dans l'antiquité appliqué au masque des acteurs! Comment expliquer le mot *coq à l'âne* ou le mot *liard,* si l'on ne sait le conte populaire du coq, de l'âne et du chat, ou si l'on n'a point lu dans Ménage que Liard est le nom de l'inventeur de cette monnaie? Théodore de Bèze même n'a-t-il point fait dériver le mot *huguenot* du roi *Hugon,* personnage mystérieux qui rappelait aux environs de Tours le grand veneur de Fontainebleau, faute de s'être souvenu qu'*eidgnoten* en bas allemand signifie confédérés? Pour comprendre le mot *bonne aubaine* ou le dicton *adresser une mercuriale,* il faut remonter à l'histoire des droits de la royauté, à l'histoire des parlemens. Il faut se placer au sein des idées barbares pour saisir les acceptions diverses du mot *merci* et traverser tour à tour les mœurs germaniques, les mœurs chevaleresques et les mœurs chrétiennes.

En dernière analyse, on est vite amené, par la recherche des étymologies, à conclure que l'immense majorité des mots français a une origine latine, et que le fond du vocabulaire comme la grammaire est entièrement latin. « Cependant, dit M. Ampère, à cette source féconde de notre langue sont venus se joindre des affluens qui l'ont grossie. » La langue des Ibères, des Celtes, le grec, qui fut long-temps populaire dans la Gaule méridionale, l'allemand, l'arabe, nous ont donné tour à tour quelques élémens lexicographiques. Les croisades, le commerce et ce courant d'idées qui flotte entre tous les peuples, ont mis la France en rapports plus ou moins directs avec le monde extérieur du moyen-âge, avec ce monde même de l'Asie dont elle

savait à peine le nom. Mais où retrouver le fil de ce labyrinthe? « Il faut consulter, avant tout, la vraisemblance historique, se demander s'il est possible ou même probable que tel mot vient de telle langue; ne repousser absolument aucune source étymologique, se défier de celles dont il est historiquement difficile de faire dériver la langue française, et surtout ne s'engouer d'aucune. » Rien de plus judicieux; et ici encore, comme toujours, M. Ampère applique la loi qu'il a posée lui-même avec une sagacité critique et une rectitude de science et de raison qui laisse peu de place au doute.

Après avoir constaté, comme un fait hors de toute suspicion, la parenté des langues indo-européennes, M. Ampère assigne au sanscrit la place qu'il doit tenir dans l'étude étymologique du français; il compare un certain nombre de racines sanscrites aux dérivés latins, aux dérivés français et à certains mots celtiques qui n'ont d'explication que dans la langue des Védas. L'analogie est incontestable; mais comment se fait-il que l'idiome antique et sacré qui fut sur les bords du Gange la langue de la science et de la prière, ait laissé sur le sol gaulois des élémens bien dispersés sans doute, mais vivans encore, et qui gardent, au milieu de tant de décombres, leur physionomie première? C'est un mystère qu'il est important de signaler, mais qu'il semble impossible d'approfondir. M. Ampère ne le tente pas, et il a raison, car en semblable matière on arrive vite à la famille de Japhet; il faut donc passer en courant devant le sphinx, sans s'arrêter à ses énigmes. Comment se fait-il encore que l'idiome des habitans primitifs de notre France ait laissé parmi nous si peu de traces? Quelques lettres recueillies par les bénédictins dans *la diplomatique*, quelques radicaux dans les noms des lieux, des fleuves et des montagnes, voilà tout ce qui reste de l'idiome gaulois, *etiam periere ruinæ*. Cette langue dont la rudesse effrayait Martial était déjà morte et morte sans retour au temps de l'évêque de Crémone, Luitprand, comme le témoigne cette phrase : *Quæ autem ets ante natalis fuerat lingua ignoratur*. Mais ici le mystère est transparent; c'est le résultat de la conquête. Rome ouvrait ses temples aux dieux des vaincus; elle fermait son vocabulaire à leurs mots, et l'idiome gaulois disparut de la Gaule, comme l'idiome carthaginois de l'Afrique, sous le constant et implacable effort de l'administration romaine, qui voulait, suivant l'expression de Rutilius, ne faire qu'une ville de l'univers entier. Ainsi, quoi qu'en ait dit Bullet, qui s'est trompé avec une patience et une science surprenante, il reste démontré à M. Ampère que le celtique, à part les noms qui tiennent au sol, n'a laissé à la langue moderne qu'un héritage vraiment insignifiant.

Les dérivés grecs sont plus nombreux; mais il faut distinguer. Doit-on faire entrer dans l'inventaire étymologique de notre langue les emprunts de la terminologie scientifique moderne? Non certes. Il restera donc trois classes de dérivés grecs : les dérivés directs, et le nombre en est fort restreint, qui ont été importés dans le midi de la Gaule par les colonies phocéennes; ceux qui ont passé jusqu'à nous par l'intermédiaire du latin antique, comme *héros*

de ἥρωσ, poème de ποίημα, ou par l'intermédiaire du christianisme, comme *synode* de σύνοδος, *cimetière* de κοιμητήριον; d'autres enfin qui ont été introduits par suite des communications avec l'empire grec au moyen-âge, tels que μύσταξ, *moustache*.

Quant aux idiomes germaniques, ils forment une partie notable du vocabulaire français. Après le latin, mais à une grande distance, ce sont eux qui ont donné le plus de mots à notre langue. M. Dietz porte à mille environ le nombre des mots français qui correspondent à un mot allemand, et M. Ampère ne croit pas ce nombre exagéré. Mais de ce qu'un mot se rencontre en français et en allemand, il ne faut point se hâter de conclure que le mot français dérive du mot allemand, et sous peine d'erreur il faut se rappeler que les langues germaniques ont de bonne heure grossi leur patrimoine des richesses latines. Il y a surtout un fait remarquable dans les emprunts que notre langue a faits à l'Allemagne, c'est que le caractère âpre et sauvage des vieilles sociétés tudesques se peint dans les mots qu'elles nous ont donnés avec une fidélité qui ne se trouve que là. Ce sont des termes de guerre, et sauf quelques rares exceptions, des mots qui expriment la haine, la colère, la mélancolie.

Les Anglais nous ont prêté un grand nombre de termes de marine, les Italiens plusieurs termes d'art; les Hongrois nous ont donné *hussard*, les Turcs *bazar*, les Persans *tapis*, les Chinois *thé*, les Caraïbes *tabac;* mais ce ne sont là que des interpolations sans importance, et qu'il suffit de noter pour mémoire. Les mots arabes méritent plus d'attention; ils attestent la grande influence scientifique des Arabes, la priorité de leurs connaissances chimiques, médicales et astronomiques, et leurs rapports fréquens avec l'Europe chrétienne. *Amiral, cramoisi, magasin, chiffre, mesquin, caraffe, chiffon,* sont des mots arabes. Le mot *caffard,* employé pour désigner un faux dévot, est dérivé de *kafir,* impie, blasphémateur, nom que les musulmans donnent aux infidèles, et qui, parmi nous, a été appliqué aux hypocrites, comme pour témoigner tout l'odieux de la duplicité en matière de croyances. Le nom français des médecins du moyen-âge, *mire,* maître, qui vient d'*émir,* seigneur, est un témoignage de la haute renommée des médecins arabes.

Après avoir examiné la formation des noms propres, mais rapidement, parce que la question a vieilli, depuis Gilles-André de La Roque jusqu'à Eusèbe Salverte; après avoir montré comment les noms aristocratiques se sont formés du nom de la terre, les noms bourgeois des professions, les noms rustiques des localités (Dupré, Dumont, de Launay), comment au moyen-âge l'avilissement du peuple se trahissait dans ses noms même, *Jean Brise-Miche, Jean qui boit de l'eau,* etc., M. Ampère étudie les dialectes et les patois considérés dans leurs rapports avec la formation de la langue. Il est à regretter que M. Ampère n'ait donné que peu de développement à cette partie de son travail; espérons qu'il nous dédommagera dans l'histoire des vicissi-

tudes de la langue, car les patois offrent, sous le point de vue linguistique et historique, un intérêt véritable. Le peuple en effet reste fidèle au passé tout en l'ignorant; il parle la langue de ses pères comme il croit aux sorciers, comme il a peur du diable. N'est-il pas curieux par exemple, pour un Picard qui lit Froissart, de retrouver souvent dans le récit du chroniqueur la langue du berger ou de l'adjoint de son village? N'est-il pas singulier de retrouver dans un faubourg de Dieppe une corruption du patois vénitien, un idiome à part qui n'a rien pris à sa patrie adoptive, et dans un faubourg de Saint-Omer le flamand du xve siècle? Que de curiosités sont de la sorte enfouies dans nos provinces, qui fourniraient à l'Institut de savans mémoires, et qui donnent à peine quelques pages fort incomplètes et justement dédaignées à l'annuaire du département, ou aux publications de la société d'agriculture du lieu. Pour cette étude, d'ailleurs, il faut se hâter. La protestation de M. Nodier ne sauvera pas les patois qui s'en vont, proscrits et traqués de par le conseil royal, et bientôt, quand tous les Français sauront lire, Noël et Chapsal régneront sans partage dans les quarante mille communes.

Le chapitre que M. Ampère consacre à l'histoire de la prononciation n'est pas un des moins curieux du livre; et quoiqu'il soit difficile de retrouver après tant de siècles, sous la lettre morte, un écho sonore de la voix, l'auteur est parvenu cependant à rendre aux voyelles et aux consonnes du moyen-âge la vie et la parole. M. Ampère pense, et ses inductions me semblent très plausibles, que l'ancienne prononciation était plus pleine, moins contractée, qu'elle se rapprochait davantage de la prononciation latine; que dès le xiie siècle on n'écrivait pas toutes les lettres qui se disaient dans les mots, et qu'il y avait une orthographe de convention, ou plutôt une orthographe étymologique. Il est d'ailleurs probable que nos aïeux ne se préoccupaient guère de l'harmonie, et qu'ils avaient gardé dans la parole quelque chose de la rudesse et de l'âpreté de leurs mœurs, ce qui fit dire à un troubadour : *Ils parlent comme porcs grognent.*

Ainsi, pour donner complète et définitive l'histoire philologique de notre langue, M. Ampère a traversé, depuis le Gange jusqu'au Tibre, le monde antique. Il a relevé dans les décombres du moyen-âge les débris grecs, romains, celtiques, et en remuant dans cette fouille profonde toutes les couches d'alluvions successivement amoncelées sur la Gaule, il est descendu jusqu'aux terrains primitifs. Sous le rapport de la science lexicographique, M. Ampère n'a rien à envier aux Allemands, et en se condamnant ainsi à des questions de syntaxe et de rudiment, il a fait, on peut le dire, une œuvre véritable d'abnégation. Initié aux plus lointaines origines de notre littérature, à la science approfondie des langues, il a toujours pu juger sûrement par sa propre autorité, et justifier, éclairer l'histoire des mots par l'histoire des mœurs, de la politique et des idées. Raynouard s'était enfermé dans la France du midi; M. Ampère a vu la France tout entière, et, dans l'analyse de cette mystérieuse génération du langage moderne, il a répandu autant de

lumière, autant de certitude, que la curiosité la plus exigeante et la science la plus étendue en peuvent souhaiter. Les livres de cette portée et de cette conscience sont de jour en jour plus rares; car il en est de l'érudition comme de la littérature : elle s'est vulgarisée, et, en tombant dans le domaine public, elle est devenue banale et industrielle. C'est aujourd'hui le refuge des médiocrités laborieuses, comme autrefois le cloître était l'asile des femmes déshéritées. A part quelques livres d'élite, et qui dureront, les uns par la pensée, les autres par la forme, quelques-uns même par la pensée et la forme réunies; à part quelques mémoires où vivent encore les traditions des érudits du XVIIe siècle, que restera-t-il de ce flot de publications qui nous inonde? Défions-nous un peu de cette vanité qui nous pousse à croire en toutes choses, même en érudition, au progrès indéfini. L'école des chartes devait faire oublier les bénédictins, et l'école des chartes a donné M. Capefigue. Ruinart, Baluze, dom Bouquet, ont-ils des rivaux sérieux parmi messieurs les publicateurs modernes? Je le souhaiterais pour l'honneur de la science française; mais, par malheur, on se souvient de certaines manières d'écrire le latin qui rappellent l'*agreabilis* d'un spirituel collègue de MM. Flourens et Ancelot, et la comparaison est loin de tourner à l'avantage des paléographes. C'est une tactique assez générale aujourd'hui, d'affecter pour tous les travaux antérieurs un dédain superbe, de louer les vivans pour en être loué, et de mépriser les morts tout en recueillant leur héritage. Que d'honnêtes savans de province, que de laborieux bénédictins, ont été de la sorte indignement spoliés sans qu'on ait daigné même rappeler leurs noms! Que de travaux originaux et neufs ne sont autre chose que de vieux livres époussetés, les enfans, sur papier de coton, des in-folio du vieux temps! MM. les érudits devraient savoir pourtant que les statuts des corporations au moyen-âge prononçaient la perte du métier contre les maîtres chaussetiers qui taillaient des habits neufs avec de vieux draps. Mais je m'arrête, car la digression m'entraînerait vite aux personnalités, et l'histoire des roueries de l'érudition moderne demanderait plus d'une page.

LOUANDRE.

SONNETS ET CHANSONS.

LE RÊVE DE L'ELFE.

IMITÉ DE WILHELM MULLER.

Dans le calice d'un jasmin
Se réveillent un soir serein
Des Elfes. Leur tendre paupière
Tremble à la trop vive lumière
Que sur les gazons frémissans
Font éclater les vers luisans.
— Comment as-tu dormi? soupire,
D'une voix qu'on ne peut traduire,
Un Ariel à ses amours.
— Hélas! j'ai fait des rêves lourds :
Je t'ai vu l'aile embarrassée
Dans une goutte d'eau glacée!
Tu te débattais seul au fond,
Au fond du calice profond;
Et chaque effort de ta pauvre aile
T'enfonçait dans cette eau cruelle...
Au secours! criai-je, au secours!
Elfes, secourez mes amours!
Et l'essaim, à ma voix propice,
Accourut de tout le calice.

La détresse enseigne à crier :
Il en vint au moins un millier;
Et tous d'une aile à l'aile unie
Firent une chaîne infinie,
Une chaîne aux anneaux vermeils,
Et dont je n'ai vu les pareils
Que dans cette nuit triomphale,
Où, fêtant la fête royale,
Nos chœurs nombreux dansaient jadis
Sur les larges feuilles d'un lys.
Et j'étais au bout de la chaîne,
Penchant vers toi mon cœur en peine,
Vers toi qui me tendais les bras,
Vers toi que je n'atteignais pas :
Hélas! trop courte était la chaîne!
Hélas! et ma lutte était vaine!
Les Elfes criaient sur mon front :
La chaîne rompt, la chaîne rompt!
Et c'est alors que plus de crainte
Rendit plus vive mon étreinte;
Et c'est alors, pour m'apaiser,
Que te réveilla mon baiser!

MONTAGNE ET VALLON.

LA JEUNE FILLE.

La muse te conduit sur les monts dès l'aurore;
Dès l'aurore les fleurs m'attirent au vallon;
Tu regardes là-haut la plaine immense éclore,
Je regarde ici-bas éclore le bouton.
Ce matin je t'ai vu, debout sur un nuage,
Car le brouillard n'osait s'élever jusqu'à toi;
Un rayon du soleil éclairait ton visage
Et te couronnait roi.

LE POÈTE.

Et je t'ai vue aussi, douce fleur, dès l'aurore;
Dès l'aurore mes yeux te cherchaient au vallon;
Entre boutons et fleurs mes yeux t'ont vue éclore,
Toi, la plus douce fleur et le plus frais bouton.
Long-temps je t'ai cherchée; enfin l'épais nuage,
Front brillant de rosée, a fui bien loin de toi :
C'est alors qu'un rayon éclaira mon visage
Et me couronna roi.

PÉTRARQUE.

à A...

Vous aimez les sonnets, et je les aime aussi :
La forme en est si pure! et l'écho qu'elle implore
Répond si doucement à la rime sonore!
— Les oiseaux amoureux se répondent ainsi.

Pétrarque le sentait, puisqu'il avait choisi
Le sonnet musical pour l'envoyer à Laure
Et lui chanter : Je t'aime! et le chanter encore. —
— Dirai-je un souvenir qui me revient ici?

Oui, car Châteaubriand l'a raconté lui-même :
(Je cite mon auteur, redoutant l'anathème).
Un jour le pape, ému par cette muse en pleurs,

Lui dit : Sois libre, ainsi que ta Laure si chère. —
— Mais Pétrarque aussitôt : Laissez-moi mes douleurs;
Car il me reste encor bien des sonnets à faire.

SONNET.

Sur ce papier glacé si blanc sur mes genoux,
Satin dont le contact est presque une caresse,
Pur vélin, confident de petite maîtresse,
Le mieux serait vraiment d'écrire un billet doux.

Il glisserait si bien, trompant les yeux jaloux,
Dans une main complice et qu'au passage on presse,
Ou dans un sein qu'entr'ouvre un battement d'ivresse! —
— Il porterait si bien l'heure du rendez-vous!

Joli papier glacé, pour toi c'est grand dommage
De n'être point pressé dans un charmant corsage!
A ta place peut-être aurais-je aussi regret:

Mais non, car je saurais que le rendez-vous passe,
Et qu'un billet plus doux demain prendrait ma place; —
— Et je sais qu'on relit souvent un doux sonnet.

COQUILLAGES.

IMITÉ DE WILHELM MULLER.

La mer rugit; les flots lancent l'écume blanche
Jusqu'au pied du château qui sur le bord se penche;
Les vagues et les vents jouent avec les trois ponts
Du haut vaisseau de guerre armé de cent canons,
Comme font les enfans d'une balle légère.
Ainsi qu'une pêcheuse, assise sur la terre,
Ma Muse, qui pâlit devant l'âpre ouragan,
Contemple la beauté du sauvage Océan;
Ma Muse, simple enfant des tranquilles vallées,
Étrangère au fracas des mers échevelées.

Les pêcheuses, voyant ses naïves terreurs,
Se la montrent de loin avec des ris moqueurs,
Et, des filets rompus réparant chaque brèche,
Chantent, en attendant l'heure d'une autre pêche.

La tempête s'apaise, et la mer s'aplanit;
L'horrible vent de mort rentre en son calme nid,
Et sur l'or scintillant et doux des grèves blondes
S'étend avec langueur le flanc des molles ondes,
Comme un lutteur lassé qui cherche le repos.
Ma Muse alors se lève et court au bord des flots,
Alerte, et butinant maint petit coquillage,
Pour en parer son cou, ses bras et son visage.
Plus d'une sauterelle à ses pieds aguerris
Se joue, et puis s'échappe en excitant ses ris;
Mais voici qu'une vague, à l'allure plus vive,
Roule, et rendant l'espiègle à son humeur craintive,
Inonde d'un baiser le sautillant essaim,
Et le pied de l'enfant bientôt dans le lointain.

N. Martin.

BULLETIN.

Les discussions financières abondent dans les deux chambres. Crédits supplémentaires, budget, travaux extraordinaires, militaires et civils, traité de commerce, voilà autant d'occasions de discuter sur nouveaux frais la situation économique et politique du pays. A la chambre des pairs, à propos des crédits supplémentaires de 1840, on a repris en sous-œuvre toutes les questions qui se rattachent à l'administration du 1er mars, comme si rien encore n'avait été dit sur ce sujet. Nous respectons la règle constitutionnelle qui veut que l'on ignore dans une chambre ce qui a été dit dans l'autre; mais il ne faudrait pourtant pas pousser la fiction trop loin. Si jamais démonstration paraissait épuisée, n'est-ce pas celle qu'a donnée M. Thiers sur le bilan du 1er mars, sur les dépenses dont ce cabinet était responsable, sur ce qu'il était déraisonnable de lui attribuer? Pourquoi donc, à la tribune du Luxembourg, M. d'Audiffret n'a-t-il tenu aucun compte des justifications fournies, il y a six semaines, par M. Thiers? Il a cru sans doute, en l'absence de l'ancien président du 1er mars, pouvoir tenter de reconstruire l'échafaudage du fameux milliard; il eût sans doute été moins agressif, s'il eût eu en face de lui pour lui répondre l'homme d'état auquel les matières de finances ne sont pas moins familières que les questions politiques. Personne à coup sûr ne contestera la juste autorité de M. le marquis d'Audiffret en fait de comptabilité publique. Si l'honorable président de la cour des comptes se fût seulement attaché à éveiller la sollicitude du gouvernement, des chambres et du pays, sur l'état de nos finances, s'il eût signalé les écueils à éviter, les remèdes et les réformes qui peuvent dans l'avenir améliorer la fortune publique, qui n'eût pas applaudi

à ce langage, à ces conseils? Il est bon que de temps à autre des hommes spéciaux viennent livrer à la tribune les résultats de leur expérience, et y parlent avec gravité de ce qui a fait l'étude de leur vie entière. Mais aussi ces hommes spéciaux, pour être vraiment utiles, pour ne pas ébranler eux-mêmes l'autorité dont ils jouissent, ne doivent pas sortir du domaine qui est pour eux comme un petit royaume. Quand M. d'Audiffret parle de comptabilité, chacun pèse ses paroles; en est-il de même quand il tente des excursions sur d'autres points? En général, on a pu remarquer que les hommes qui ne savent que les finances, en face des grandes exigences politiques, se déconcertent et s'irritent. Tout ce qui trouble momentanément la balance entre les recettes et les dépenses, tout ce qui dérange un peu cette comptabilité régulière qui est pour eux un culte, une passion, est à leurs yeux quelque chose de monstrueux. Leur plus grand ennemi, c'est l'imprévu. Tout ce qui nécessite une dépense sur laquelle ils ne comptaient pas leur fait horreur. Ce sont d'excellens intendans, d'admirables économes qui défendent si bien la fortune de leurs maîtres, qu'ils ne veulent pas leur donner ce dont ils ont besoin pour se faire honneur dans le monde. La politique est pour eux bien facile à définir; c'est une caisse dont chaque jour on peut se rendre un compte exact, et qui à la fin de l'année présente le plus gros excédant possible. Ne venez pas leur parler de l'Europe, des projets de nos ennemis, ou du moins de nos rivaux, de prépondérance au dehors, de dépenses nécessaires, d'argent bien placé, puisqu'on le transforme en un matériel indispensable qui est pour l'état une autre richesse; ils ne vous écouteront pas, ou plutôt ils vous accuseront d'avoir une politique ruineuse et coupable.

Avec son bon sens d'homme d'action et ses instincts politiques, M. l'amiral Roussin a traité sévèrement les déclamations dirigées contre un cabinet dans lequel il s'honore d'avoir siégé. Il a défendu avec l'accent de l'honneur les dépenses faites pour l'accroissement de la marine française. Quant aux évènemens extérieurs dont on veut, avec une souveraine injustice, rejeter la responsabilité sur l'administration présidée par M. Thiers, il y avait déjà plus de six mois, a dit l'amiral, qu'au 1er mars 1840 la question d'Orient avait échappé à la France. On ne niera pas sans doute que l'honorable pair n'eût qualité pour tenir ce langage. Il connaît l'Orient, il a représenté la France à Constantinople, il a vu l'opposition systématique, progressive, incessante, de l'Angleterre contre toutes les combinaisons que proposait la France dans l'intérêt de l'équilibre du monde. Ministre du roi, il a communiqué au gouvernement de son pays les renseignemens et les impressions qu'il avait recueillis comme ambassadeur, et le ministère du 1er mars a agi en conséquence. Si M. l'amiral Roussin n'eût pas tenu un langage si droit, si simple et si convaincant, toute cette discussion des crédits supplémentaires dans l'assemblée du Luxembourg se serait passée sans qu'on eût entendu, en faveur du précédent cabinet, une seule parole politique. M. le général Cubières ne pouvait guère faire autre chose que de défendre les marchés passés par le ministère de

la guerre. M. Polet de la Loire, tout en donnant quelques indications fort justes sur la politique générale, s'est surtout attaché à réfuter les calculs financiers de M. d'Audiffret, et cette réfutation a été claire et précise. Pourquoi donc, seul des ministres du 1er mars, M. Cousin a-t-il gardé le silence? Quand on a fait partie d'un cabinet dont les actes ont été si importans, on se doit à la défense de la politique que l'on a servie. Jamais M. Cousin ne trouvera d'occasions plus favorables pour conquérir, comme orateur politique, une illustration à la hauteur de celle qu'il a déjà méritée à d'autres titres. Le cabinet dans lequel il a siégé a occupé le pouvoir dans de grandes circonstances; on dirait qu'il est encore debout, à voir la chaleur des contradictions dont il est l'objet : ses membres ne doivent pas, dans l'intérêt de leur propre dignité, avoir moins d'ardeur pour la défense que ses adversaires n'ont de vivacité pour l'attaque. Ce silence que M. Cousin prend, nous n'en doutons pas, pour une noble abnégation, peut avoir, aux yeux de beaucoup, le caractère du découragement. Nous estimons trop l'élévation et la fécondité d'esprit qui distinguent M. Cousin, pour consentir facilement à ce que toutes ces qualités éminentes soient perdues pour la tribune.

Avons-nous tort de dire qu'on attaque le cabinet du 1er mars comme s'il gouvernait encore? A entendre certaines discussions qui depuis plusieurs mois retentissent dans les deux chambres, ne dirait-on pas que les portefeuilles ministériels sont encore entre les mains de M. Thiers et de ses collègues? Il y a peu d'exemples d'un ministère qui après sa retraite ait été si vivement mêlé à toutes les affaires, à tous les intérêts du présent. Le 1er mars a aussi une bonne fortune, c'est que parmi les attaques auxquelles il est en butte, il y a des exagérations haineuses ou ridicules; or, rien de mieux pour produire une réaction favorable à ceux qui en sont l'objet. Nous regrettons d'avoir trouvé un langage aussi âpre et aussi virulent dans la bouche de M. Mérilhou; ses antécédens auraient dû l'avertir que ce n'était pas à lui de se porter l'adversaire passionné de M. Thiers, de l'homme d'état qui représente le mieux les principes de la révolution en face du parti que M. Mérilhou a combattu pendant quinze ans. Nous ne trouvons dans ces agressions ni convenance ni gravité. Quant à M. Viennet, pourquoi donc veut-il de nouveau gâter ses affaires? Tout conspirait pour lui, un petit succès littéraire conquis par de petites fables, la complaisance de la presse, qui n'a plus que des paroles aimables pour l'homme qu'elle a si souvent raillé; eh bien! tout cela est de rechef fort compromis; il est devenu encore une fois très problématique que M. Viennet soit un homme d'esprit, car, au Luxembourg même, un grave personnage a traité ses propos de quolibets.

Par le résumé de M. le comte d'Argout, le débat a repris un caractère politique. L'honorable pair s'est attaché à répondre en détail à toutes les assertions de M. d'Audiffret, puis il a insisté sur la solidarité qui lui paraissait unir les deux cabinets du 1er mars et du 29 octobre dans la question des crédits supplémentaires. Ces dernières considérations ont provoqué la présence

de M. Villemain à la tribune. Avec la promptitude d'esprit qui lui est familière, M. le ministre de l'instruction publique a décliné toute solidarité de vues avec les prédécesseurs du 29 octobre. Il a montré le cabinet au sein duquel il siége, tout entier tourné vers la paix, tandis que, selon lui, toutes les pensées du 1er mars respiraient la guerre. La réponse de M. Villemain a été incisive et brillante, et nous concevons l'intérêt d'amour-propre que peut avoir le cabinet à ne pas laisser dire que sa politique ressemble à celle de ses devanciers. Cependant, pourquoi se défendre d'avoir soutenu ce que le cabinet du 1er mars a fait d'utile pour la sûreté et la puissance du pays? A notre sens, l'administration du 29 octobre s'est honorée en adoptant le projet des fortifications de Paris, et les mesures prises tant pour l'accroissement de notre marine que pour l'augmentation de l'armée. Voilà des faits, voilà l'essentiel. Le reste appartient aux luttes d'esprit et d'amour-propre. Nous sommes peu étonnés que M. Villemain ait saisi l'occasion de rompre le silence avec éclat, dans le but de maintenir au cabinet dont il fait partie sa personnalité politique; mais il a trop insisté sur les tendances pacifiques du ministère : ces tendances sont connues, et il n'est pas utile de constater devant l'Europe qu'elles exercent un empire sans limite et sans contre-poids. M. Villemain ne veut pas qu'on représente toujours l'Europe au moment de se coaliser contre nous; mais faut-il, par un autre excès, montrer la France repoussant d'avance, comme une folie, comme un crime, toute éventualité possible de guerre?

Ces jours passés, M. Villemain a aussi occupé la tribune de la chambre des députés, et nous pouvons louer sans restriction le langage qu'il y a tenu. Il s'agissait des secours temporaires accordés aux gens de lettres. M. Taschereau, avec une singulière insistance, reproduisait encore cette année une proposition tendant à publier annuellement la liste des personnes qui reçoivent des allocations sur le fonds d'indemnité accordé aux lettres. Cet honorable député, qui a écrit la vie de Corneille, ne doit pas ignorer dans quelle détresse peut tomber le talent. Faut-il donner une publicité insultante aux plus modiques secours? Est-il donc de l'honneur du pouvoir parlementaire, pour justifier son omnipotence, de descendre dans le secret de toutes les misères? M. Villemain a fort bien établi que, si les allocations réparties entre les gens de lettres et les artistes étaient considérables, si elles constituaient une espèce de dotation nationale, le bienfait pourrait, sans inconvénient, entrer dans le domaine de la publicité; mais en vérité, c'est ravaler tout ensemble le parlement, les lettres et le pays, que de demander la divulgation de ce qui est plutôt une aumône qu'une munificence. On disait que la littérature a son *livre rouge*, et qu'elle vit d'abus énormes qu'on ne saurait trop dévoiler. Au surplus, si les lettres n'ont pas un gros budget, elles ont au moins dans les chambres des défenseurs illustres, qui repousseront loin d'elles tout ce qui pourrait les dégrader. Il appartient aux hommes auxquels la gloire littéraire a servi de degré pour monter au pouvoir de défendre ce qui si longtemps a fait l'honneur de leur vie, et ce qui sans doute en fait encore le charme.

La chambre des députés a voté la loi des travaux publics extraordinaires, tant militaires que civils. Dans l'examen du projet et dans la discussion, M. Dufaure a su embrasser tout l'ensemble du système des travaux; sans négliger les détails, il les a subordonnés à des vues générales qui doivent les éclaircir en les dominant. Ainsi, pour les travaux militaires, M. Dufaure a remarqué avec beaucoup de justesse que les places fortes n'ont pas seulement une valeur individuelle, mais qu'elles se font valoir et se soutiennent l'une par l'autre. Quant aux questions politiques, M. Dufaure a montré un grand désir de rester impartial. « Nous nous sommes isolés, a-t-il dit au nom de la commission, de toute préoccupation relative à nos malheureux débats de cette session et de la session passée; nous n'avons pas examiné si nous avions un ministère de guerre ou de paix, nous n'avons été mus que par une idée, celle d'assurer la défense du royaume, et un jour à venir, si la guerre vient à éclater, le pays vous bénira d'avoir long-temps à l'avance pourvu au besoin sacré de cette défense. » Voilà de sages paroles; mais pourquoi faut-il que cette impartialité ne soit qu'un accident, et que presque toujours de petites passions viennent l'empêcher de porter ses fruits?

Le traité de commerce avec la Hollande, qui a donné lieu dans la chambre des députés à une discussion intéressante, doit avoir les conséquences les plus avantageuses. On ne pouvait cependant se flatter qu'il ne fût pas attaqué vivement par les représentans des ports de mer. M. Emmanuel Las-Cases a eu raison de le dire dans son rapport : il y a lutte entre les ports de mer et les frontières de terre. L'honorable M. Galos n'a pas voulu convenir de cette collision; mais, au moment même où il la niait, son discours en était la preuve la plus frappante. Cependant le littoral de l'Océan, quelque précieux qu'il soit pour la France, ne saurait avoir le monopole des transports et du commerce. C'est l'admirable position de la France, que non-seulement elle est baignée par l'Océan et par la Méditerranée, mais qu'à l'est elle a pour frontières deux fleuves qui peuvent lui apporter aussi les produits des autres peuples, et par lesquels elle peut leur renvoyer les siens en échange, le Rhin et la Moselle. Dans la question du traité avec la Hollande, il est une considération qui prime tout, c'est que, par ce traité, nous commençons enfin des relations positives et commerciales avec les populations rhénanes et les puissances de second ordre qui nous entourent. Pouvions-nous mieux ouvrir cette ère nouvelle qu'en nouant des rapports utiles avec une nation loyale et laborieuse, sans ambition politique, et qui ouvre des débouchés avantageux à nos principaux produits? C'est aussi quelque chose d'avoir des amis sur les bords du Rhin, comme l'a dit M. Thiers, qui toutefois, dans son excellent discours, s'est montré sobre de considérations politiques, pour insister surtout avec sa lucidité ordinaire sur la nature et la portée des conventions réciproques que renferme le traité. On peut le répéter avec M. Thiers, c'est quelque chose d'avoir des amis sur les bords du Rhin; peu à peu nous nous habituerons à ne plus considérer le Rhin uniquement comme un obstacle dont il faut toujours songer à triompher par les armes : nous l'envisagerons aussi

comme un lien, comme un point de jonction entre nous et l'Allemagne; nous songerons au Rhin, non plus seulement pour y jeter un cri de guerre, mais pour y porter notre commerce; d'intimes et pacifiques rapports s'établiront entre la France et l'Allemagne.

A ne prendre la question qu'au point de vue des intérêts français, on ne pouvait pas plus long-temps, sans injustice, priver deux grandes provinces, la Lorraine et l'Alsace, de leurs voies naturelles de communications. Ce n'était plus là, comme l'a exposé M. Thiers, l'application du système protecteur au profit du pays; c'était une iniquité flagrante, dont on rendait victimes plusieurs de nos départements. Mais les représentans des ports de mer insistent, et, pour donner plus d'autorité à leur opposition, ils objectent que le traité est plus favorable à la Hollande qu'à la France. L'ancien président du 1er mars, sous l'administration duquel le traité a été conclu, a formellement nié que nous nous soyons mis, par le traité, vis-à-vis des Hollandais, dans un état d'infériorité. On a discuté le traité pendant quatre mois; on a consenti des concessions réciproques; ni la Hollande n'a été sacrifiée à la France, ni la France à la Hollande. N'oublions pas aussi que le gouvernement néerlandais a fait les premières avances, et qu'il eût été souverainement impolitique de n'y répondre que par des difficultés insurmontables. En effet, est-ce au moment où la Prusse resserre l'association allemande en un faisceau si compact que la France doit rester dans l'isolement commercial? Il est assez curieux que ce soit à une administration accusée encore aujourd'hui de n'avoir eu que des tendances guerrières qu'on doive un traité qui ouvre à la paix et au commerce de nouveaux débouchés. Au surplus, il est des intérêts généraux sur lesquels tous les cabinets sont d'accord. Les négociations avaient commencé sous le ministère du 12 mai; le cabinet du 1er mars a conclu le traité; celui du 29 octobre l'a ratifié et le présente à la sanction des chambres en ce qui touche les questions financières.

En Angleterre, la lutte s'organise de plus en plus entre les whigs et les tories. Sir Robert Peel vient de prononcer à la chambre des communes un immense discours qui a fait jeter des cris d'enthousiasme à ses partisans. Il est impossible de répandre sur ses adversaires une plus amère ironie. Il leur a reproché de ne vivre depuis long-temps qu'avec et par les concessions des tories, et d'avoir gardé le pouvoir, tout en ayant la conscience de leur incapacité. Cependant, au milieu de ces violences d'un chef de parti, sir Robert Peel a parlé sur les questions pendantes avec la mesure et la prudence d'un homme qui ne se croit pas éloigné du moment où il portera lui-même la responsabilité du pouvoir. Il est contraire à l'importation du sucre; toutefois il pourra admettre, suivant les circonstances, le principe d'une réduction proportionnelle sur les droits que paie cette denrée. Quant à ce qui concerne les bois de construction, il a déclaré n'être pas suffisamment éclairé. Enfin, sur la question des céréales, il a annoncé qu'il était personnellement contre le droit fixe et pour la réduction du droit proportionnel. Ainsi M. Peel admet le principe

d'une réforme; seulement il se réserve d'en apprécier tant l'opportunité que la mesure dans laquelle elle devra s'accomplir. On dirait que sir Robert Peel se prépare à faire en 1841 ce que fit en 1828 le duc de Wellington, qui, après la mort de Canning, proposa, sauf quelques modifications, le bill de son prédécesseur et de son rival. Au pouvoir, les tories feraient peut-être à peu près ce que veulent faire les whigs; mais, quand les réformes passent par leurs mains, elles perdent à leurs yeux tout ce qu'elles peuvent avoir de périlleux et de subversif. Les whigs paraissent fort résolus à ne pas se laisser arracher le ministère sans courir les chances d'une grande lutte électorale, et l'on assure que la couronne consent à une dissolution. Il se pourrait qu'à ces graves débats politiques se mêlassent aussi les convenances particulières de la souveraine. La reine Vittoria ne congédierait pas sans un vif déplaisir les personnes qui l'entourent depuis son avénement au trône, et cependant la retraite de ces personnes serait une conséquence inévitable de l'arrivée des tories au pouvoir. La couronne pourra donc vouloir employer tous les moyens dont l'arme la constitution pour prévenir ce dénouement. Cependant O'Connell vient d'adresser à l'Irlande sa proclamation; il donne le mot d'ordre; il invite le peuple d'Irlande à se réunir pour adresser une pétition à la reine contre l'avénement des tories et des bigots. En Écosse, l'animation est fort vive, et les whigs y comptent d'ardens et nombreux partisans. Si les whigs obtiennent la dissolution du parlement, ils auront l'avantage de s'appuyer à la fois sur la démocratie et la royauté.

L'agitation, mais une agitation d'une autre nature, règne aussi en Orient. Là il n'y a ni formes ni garanties politiques, tout est soumis à la violence; c'est le glaive qui règne, et c'est la force qui décide. En Syrie, les populations se sont mises à désarmer les garnisons ottomanes; la Thessalie se soulève; Candie est en pleine insurrection. En Bulgarie, la révolte a fait des progrès. On parle d'un nouveau combat qui aurait eu lieu aux environs de Widdin, et dans lequel les Turcs auraient été battus. Il est question aussi de nouvelles combinaisons politiques dans le cas où l'insurrection serait tout-à-fait triomphante. Il est impossible que la Grèce ne songe pas à tirer parti de cette décomposition de l'empire turc; depuis long-temps elle convoite Candie, Samos et les autres îles de l'Archipel. Dans ces circonstances, le ministère a voulu avoir auprès du gouvernement d'Athènes un nouvel agent qui pourrait à la fois lui transmettre des renseignemens sûrs et donner quelques conseils aux Grecs. Ainsi s'expliquerait la mission de M. Piscatory, que désignaient naturellement au choix du gouvernement ses anciennes relations en Grèce. Les cabinets européens qui ont concouru à l'émancipation des Hellènes et qui déclarent aujourd'hui l'intégrité de l'empire ottoman, pourraient bien se trouver dans la nécessité d'intervenir entre Athènes et Constantinople.

Sur un autre point de l'Orient, en Afrique, nos soldats déploient la plus grande valeur. Le dernier rapport de M. le général Bugeaud est du plus haut intérêt. Jamais nos troupes n'ont combattu avec plus d'élan, et elles ont

été admirablement conduites par nos officiers d'état-major et de cavalerie. Le résultat capital dont se félicite le général Bugeaud est d'avoir battu, en présence des populations arabes, la cavalerie régulière d'Abd-el-Kader, si redoutée des indigènes, et au moyen de laquelle l'émir gouverne et lève les impôts. Le combat, ajoute le général, a été une longue suite d'engagemens partiels et corps à corps, où se sont montrés de brillans courages et plus de belles actions que je n'en pourrais citer. Le général gouverneur est parti le 14 pour Oran; il veut porter à l'émir de nouveaux coups avant l'arrivée des grandes chaleurs. Médéah et Milianah sont ravitaillés; de grandes opérations vont commencer.

En attendant la solennité littéraire où doit être reçu M. Victor Hugo, l'Institut a entendu samedi dernier prononcer l'éloge d'un homme qui appartient autant à la politique qu'à la science; nous voulons parler du célèbre Merlin, dont M. Mignet a caractérisé la vie et les ouvrages dans un morceau qui, pendant une heure et demie, a constamment captivé l'auditoire. On voit que M. Mignet s'acquitte de ses devoirs de secrétaire perpétuel avec prédilection. C'est en effet une forme heureuse, un cadre excellent à donner à toutes les hautes questions politiques et scientifiques, que ces biographies d'hommes célèbres, où l'écrivain, interprète de l'Académie, peut mêler un récit intéressant des faits à des appréciations critiques, à des jugemens qui ont déjà quelque chose de l'autorité de l'histoire. Il y a quelques années, c'était Sieyès dont M. Mignet avait à parler, et il convenait bien à l'historien de la révolution française de peindre ce grand métaphysicien politique. Une autre fois, M. Mignet s'est trouvé aux prises avec ce que la science physiologique et médicale a de plus profond et de plus intime; de consciencieuses études et un rare talent de style lui ont permis, en parlant de Broussais, de contenter en même temps les philosophes, les médecins et les gens du monde. Aujourd'hui, c'est un jurisconsulte qu'il s'agissait de louer, un jurisconsulte mêlé à tous les orages, à tous les intérêts de la révolution. M. Mignet a été juste, grave, éloquent. Si M. Mignet continue comme il a commencé cette galerie de célébrités politiques et scientifiques, il élèvera à l'Académie dont il est l'organe, ainsi qu'à sa propre renommée, un monument qui n'aura rien à envier aux meilleurs *éloges* du dernier siècle.

Théâtre-Français. — Il nous est une fois arrivé d'indiquer en quelques lignes l'état du théâtre en province; si nous y revenons, c'est que nous y sommes naturellement amenés par les débuts qui se succèdent depuis quelques jours au Théâtre-Français. Autrefois, du temps que l'art théâtral florissait, c'était de la province que le Théâtre-Français tirait ses plus belles recrues. La province était alors une grande école dramatique, plus riche

et plus féconde que le Conservatoire. Il s'y développait des talens précieux qui venaient, après de longues épreuves, recevoir leur consécration et achever leur épanouissement sur notre première scène. Ces débuts étaient solennels, et Paris s'y portait en foule. Aujourd'hui tout est bien changé. La province ne fait plus d'acteurs, et voici près de vingt ans que la comédie et la tragédie y sont tombées en désuétude. C'est une mine épuisée, un terrain à jamais frappé de stérilité. Quand on pense pourtant que c'est de là que sont partis tant de noms qui ont illustré la scène française, on se demande avec stupeur comment a pu s'accomplir un si grand désastre. Désastre est le mot. Parcourez les départemens, visitez Lyon, Rouen, Bordeaux, Marseille; que l'ennui ou la curiosité vous pousse au théâtre, vous en sortirez avec un sentiment de tristesse difficile à décrire. Huit jours avant l'arrivée de Mlle Rachel à Lyon, il ne s'y trouvait pas un acteur capable de réciter couramment deux vers de Racine ou de Corneille. Ne cherchez pas un théâtre de province où la tragédie se joue à cette heure. Molière est en oubli chez tous, et le drame moderne en mépris. Que reste-t-il? Quelques vaudevilles de M. Scribe, et la musique, qui a tout tué, le drame, la comédie, la tragédie et le vaudeville lui-même. Qu'il me soit permis de rapporter ici une parole pleine de sens et de profondeur que j'ai recueillie des lèvres de Mme Saqui, non loin de ces mêmes arènes où notre maître à tous, M. Jules Janin, rencontra l'illustre acrobate. Comme je l'interrogeais sur les destinées et sur l'avenir de son art, m'inquiétant et lui demandant si elle n'emporterait pas à tout jamais la corde avec elle, elle me répondit, les larmes aux yeux, que c'en était fini en effet, et que l'équitation avait tué la corde. Hélas! oui, l'équitation a tué la corde, comme la musique a tué le théâtre. Il n'est pas de ville de dix mille ames qui n'ait à présent sa troupe d'opéra, son ténor, sa prima donna, son *ut* de poitrine. Autrefois, chaque grand théâtre avait son Talma, sa Mlle Duchesnois, sa Mlle Mars; aujourd'hui, on a son Rubini, son Dupré, sa Giulia Grisi. Les directeurs ont mis leur salut dans la musique; la musique les ruine; c'est égal, ils y tiennent. A Lyon, à Bordeaux, à Marseille, on ne joue de temps en temps la comédie que pour laisser reposer les chanteurs. Tout est sacrifié aux chanteurs. Pour eux, les frais décors, l'éclat des bougies, le luxe des costumes. A Lyon et à Marseille, vous avez des ténors qu'on paie sur le pied de trente mille francs par an. Pendant ce temps, la comédie crève de faim; on la laisse aller en guenilles, on vous la loge dans un taudis; ses brodequins sont troués, ses habits en lambeaux, et le premier faquin venu semble assez bon pour lui servir d'interprète. On ne saurait croire quel superbe dédain affichent vis-à-vis de Thalie et de Melpomène les directeurs de province. Il est tel théâtre que je pourrais nommer, dont la salle n'est illuminée qu'aux soirs d'opéra. Pour MM. Auber et Halévy, on allume tous les candélabres; mais pour ce drôle de Molière, c'est bien assez des quinquets huileux de la rampe. Quant à Corneille et Racine, il n'en est plus question, et si l'on songe à Mlle Rachel, il sera toujours temps, en s'y prenant une semaine à

l'avance, de préparer le palais d'Hermione, et d'improviser Oreste et Pyrrhus avec quelque inepte comparse ou quelque moucheur de chandelle. Voilà où en est l'art dramatique en province. Les théâtres qui nous ont envoyé autrefois MM. Lafon, Joanny et tant d'autres sujets, l'honneur de la scène française, ne pourraient même pas, à cette heure, défrayer les entreprises des boulevarts. Battez les départemens en tout sens, fouillez les coulisses jusque dans les derniers recoins, vous n'y trouverez pas une lueur, pas un germe, pas un espoir. Comment en serait-il autrement? Quel amour ne faudrait-il pas pour se vouer au culte d'un art déshérité! Quelle volonté pour surmonter tant d'obstacles! Quel talent pour triompher du mépris des directeurs et de l'indifférence de la foule! Nous ne pensons même pas que cela soit désormais possible, tant le mal nous semble profond et invétéré. Il avait été question, en ces derniers temps, d'un jeune acteur de Lyon qu'on disait destiné à briller sur le théâtre de la rue Richelieu. Qu'a fait le Théâtre-Français? Le comité s'est empressé d'appeler à lui cet acteur dont on chantait merveilles, si bien qu'après mûr examen, le diamant, qui jetait de loin un si bel éclat, fut renvoyé sans bruit à l'écrin d'où on l'avait tiré. Le Théâtre-Français en a été quitte pour les frais de voyage.

D'autre part, le Théâtre-Français n'a plus pour se recruter les ressources qu'il avait autrefois. Il fut un temps où Paris comptait cinq ou six petits théâtres bourgeois qu'entretenaient à grands frais des gentilshommes et des grands seigneurs. Les vieux amis de l'art dramatique parlent encore du théâtre de Pantin, dont un prince faisait tous les frais, et de celui de la rue de la Roquette, qui appartenait au marquis de Montalembert. Ces petits théâtres ont rendu de grands services à l'art théâtral. Ce fut sur l'une de ces scènes bourgeoises, à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, que Voltaire déterra Lekain. Voltaire avait, lui aussi, un théâtre sur lequel il exerçait de jeunes élèves. Enfin l'amour du théâtre était si grand alors et si généralement répandu, qu'il n'était point rare de voir des jeunes gens des deux sexes se réunir dans un but sérieux pour jouer la comédie en société. Aujourd'hui nous n'avons plus guère en ce genre que le théâtre de M. Saint-Aulaire; encore n'est-ce pas une entreprise désintéressée, et c'est là comme à la foire, où il faut payer pour essayer ses forces. Or, il est beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont pas toujours dans leur poche de quoi prouver qu'ils sont des hercules du Nord.

Il ne reste donc au Théâtre-Français d'autre ressource que le Conservatoire, car on ne peut pas, on ne doit pas compter sur les instincts aventureux qui éclatent de loin en loin et arrivent d'un bond imprévu à la scène. Qu'ils soient les bien venus, ceux-là! mais il est plus prudent de former des acteurs que de les attendre, et, en ceci comme en toute chose, on ne saurait raisonnablement se reposer sur le hasard. Nous ne sommes donc pas de ceux qui voteraient volontiers la suppression du Conservatoire; seulement, tel qu'il est, nous le trouvons essentiellement défectueux et d'un médiocre secours pour l'art dramatique en général et pour le Théâtre-Français en par-

ticulier. Là comme partout, il reste fort à faire. Pourquoi, par exemple, le Conservatoire, au lieu d'être séparé, isolé, détaché et tout-à-fait indépendant du Théâtre-Français, n'en deviendrait-il pas une partie active, vivante et nécessaire? Pourquoi le Théâtre-Français ne chercherait-il pas à suppléer lui-même à ces petits théâtres dont nous parlions tout à l'heure? Pourquoi, en se gênant quelque peu, n'offrirait-il pas aux jeunes élèves une scène exclusivement réservée à leurs exercices, et sur laquelle il sentirait germer l'espoir de son avenir? Nous voudrions qu'il en fût ainsi; nous voudrions que le Conservatoire devînt comme un membre du Théâtre-Français, comme un arbuste greffé sur le tronc, qu'en un mot les élèves fussent les enfans de la maison. Après s'être exercés le matin sous les regards du maître, ils pourraient se mêler le soir parmi les figurans et les comparses, remplir parfois quelque petit rôle, s'habituer à l'éclat de la rampe, se rompre aux jeux de la scène, et se préparer ainsi des débuts sûrs et glorieux. Enfin nous voudrions que l'éducation que reçoivent les élèves fût moins restreinte, ne se bornât pas à ce qu'on leur enseigne aujourd'hui, et qu'aux professeurs qu'ils ont déjà on en ajoutât quelques autres. Mais, en vérité, quand on songe aux fonds alloués par l'état au Conservatoire, lorsqu'on vient se heurter à ce chiffre dérisoire, ces beaux projets s'écroulent comme des châteaux de cartes, les rêves s'envolent en fumée, et l'on se trouve, sans force et sans courage, écrasé sous le poids de la réalité.

Eh bien! malgré tant de misères, n'avais-je pas raison pourtant, lorsque je vous disais, l'autre jour, que l'art est immortel, et que les destinées du Théâtre-Français ne périraient point? Est-ce donc que nous avons retrouvé Elmire et Célimène? Hélas, non; mais, en attendant, tenez, voilà Dorine, voilà Lisette, voilà Toinette, voilà Marinette, et Martine et Marton, toutes, enfin, les joyeuses et franches soubrettes, à la langue prompte, au pied vif et à l'œil mutin; les voilà sous le frais visage d'une jeune fille qui nous arrive toute souriante, parée de sa grace naturelle, de ses seize ans et des sympathies que le nom de sa mère éveille depuis long-temps dans la foule. Mlle Augustine Brohan a débuté pour la première fois par le rôle de Dorine du *Tartuffe*, et nous pouvons dire qu'elle en a fait tout d'abord son bien et sa conquête. Mlle Brohan a la voix nette et mordante, le geste alerte, le regard en éveil, la lèvre hardie, toutes les qualités de son rôle, mais voilées, mais tempérées d'une façon exquise et toute nouvelle par un charme jeune et naïf auquel Mlle Dupont ne nous avait point habitués. A vrai dire, ce n'est pas Dorine précisément, ce serait plutôt la fille de Dorine, joignant aux allures de sa mère la naïveté et l'ignorance du jeune âge. Le même soir, dans *les Rivaux d'eux-mêmes*, Mlle Augustine Brohan a pu se servir de toute sa jeunesse sans nuire à la vérité de son rôle. Elle a été charmante, très fêtée et très applaudie. De pareils essais sont des coups de maître, et M. Samson peut en être fier à bon droit. Hier, nous avons revu Mlle Augustine Brohan dans *les Folies Amoureuses*. Il est à remarquer qu'aucune des personnes qui avaient assisté aux

premiers débuts de cette jeune actrice n'a manqué aux seconds. Lisette et Marton ont été accueillies aussi favorablement que l'avait été Dorine; depuis long-temps, surtout parmi les soubrettes, nous n'avions vu, au théâtre, tant de jeunesse et de bonne grace unies à tant d'intelligence et de talent.

N'oublions pas, à propos des *Folies Amoureuses,* M. Monrose, qui a servi la gracieuse débutante de toute sa verve, de tout son esprit, de tout ce merveilleux entrain que nous sommes destinés à perdre, hélas! avant de l'avoir vu vieillir. Callot avait deviné Monrose. Le public, lui sachant doublement gré de s'être mis ainsi en frais de coquetterie, a couvert d'applaudissemens l'acteur parfait et le bon camarade.

Moins brillans que ceux de Mlle Brohan, les débuts de M. Munié méritent cependant d'être encouragés. Ce jeune homme est intelligent, plein de bon vouloir; l'expérience lui donnera sans doute les qualités qu'il cherche à cette heure. Mais pourquoi donc M. Munié a-t-il choisi, pour son premier début, *les Étourdis* du vénérable M. Andrieux? Pourquoi aussi le Théâtre-Français n'en finit-il pas une bonne fois avec ces étourderies surannées?

Un mot à M. Rey, qui est jeune, intelligent, plein de cœur, et digne, à ce compte, d'entendre la vérité. M. Rey a joué d'une façon peu satisfaisante le rôle de Tartuffe; disons mieux, il ne l'a pas joué du tout. M. Rey a été tour à tour ardent, passionné, amoureux, mais Tartuffe, pas un instant, si bien qu'il nous a été impossible de reconnaître en lui l'homme qui peut donner *de l'amour sans scandale et du plaisir sans peur*. Au train dont il y va, M. Rey est homme bien plutôt à briser les croisées et à jeter Orgon par la fenêtre.

Cependant Mlle Rachel arbore victorieusement, dans la patrie de Shakespeare, l'étendard de la tragédie française. Londres charmée écoute les vers de Racine et de Corneille, et nulle part Mlle Rachel n'excitera tant d'enthousiasme, si ce n'est à Paris, au Théâtre-Français, lorsqu'elle reviendra nous rendre Émilie, Camille et Hermione.

NOUVEAUX SOUVENIRS (1), par M. Charles Nodier. — Le volume intitulé *Nouveaux Souvenirs,* que vient de publier M. Charles Nodier, ne se distingue pas moins que les *Souvenirs et Portraits de la Révolution et de l'Empire,* par le charme des confidences et l'intérêt soutenu du récit. Un des signes distinctifs du talent de M. Nodier, c'est une heureuse et facile égalité d'allure. On peut signaler, nous le savons, dans la carrière de l'auteur de *Jean Sbogar* et des *Souvenirs de Jeunesse,* bien des phases dont le caractère est loin de se

(1) Un vol. in-8°, chez Magen et Comon, quai des Augustins.

ressembler. L'enthousiasme, le désespoir, la fantaisie, l'expérience ont tour à tour inspiré le poète. Pourtant, soit qu'il ait pleuré ou souri, observé ou rêvé, sa pensée ne s'est jamais traduite avec moins d'élégante mollesse et de savant abandon. Tandis que son imagination et son cœur se renouvelaient tant de fois, il restait maître de sa forme. Douleur ou joie, illusion riante ou expérience amère, tout se colorait, en traversant la pensée du poète, d'un reflet gracieux et triste, qui mariait avec grace les teintes les plus diverses. Jamais, chez lui, le scepticisme le plus chagrin, l'émotion la plus profonde n'arrivaient à prévaloir sur cette fraîcheur du sentiment et de la rêverie que la jeunesse donne seule, et que M. Nodier conserve encore. C'est donc à cette qualité que doivent s'arrêter, nous le croyons, tous ceux qui veulent caractériser son talent et marquer l'unité de ses nombreuses tentatives. C'est cette qualité qu'on pouvait applaudir dans les premiers romans de M. Nodier, et qui se retrouve dans les *Nouveaux Souvenirs*.

Le volume publié sous ce titre est divisé en deux parties : la première contient trois curieux récits auxquels convient plus particulièrement le titre de *Souvenirs* donné au livre ; la seconde est remplie par trois portraits, Pichegru, Réal et Fouché. Un des récits qui se trouvent dans la première partie, *Saint-Just et Pichegru*, n'est peut-être pas oublié des lecteurs de cette *Revue*, dans laquelle il a paru, et nous n'avons point à insister sur le mérite de cette narration émouvante, où les figures historiques revivent en traits si précis et si vigoureux. C'est aux chapitres intitulés *Charlotte Corday* et *Suites d'un Mandat d'arrêt*, que la remarque exprimée déjà sur l'inaltérable fraîcheur du talent de M. Nodier doit surtout s'appliquer.

Le lecteur ne doit pas s'attendre, M. Nodier l'en prévient dès les premières lignes de son récit, à trouver, dans les pages intitulées *Charlotte Corday*, l'amplification romanesque de la grande et simple donnée fournie par l'histoire. Il ne faut y chercher que le retentissement produit par le meurtre de Marat au sein d'une province éloignée de Paris, et l'émotion éveillée dans une ame généreuse et naïve par l'héroïque action de Mlle d'Armans. M. Nodier reproduit avec une rare vivacité de souvenir les circonstances au milieu desquelles la nouvelle du dévouement de Charlotte Corday est venue frapper son oreille. Il s'arrête dans son récit pour tracer des portraits intéressans parmi lesquels il faut distinguer celui de Mme B., chanoinesse de haute naissance, forcée, pour éviter la proscription, d'épouser un représentant du parti montagnard. Après avoir esquissé en lignes délicates la noble et mélancolique figure de Mme B., M. Nodier raconte, avec l'énergique simplicité de l'histoire, les hideuses funérailles de Marat. Le chapitre se termine par le récit d'un pélerinage fait à la chambre qu'avait occupée Charlotte Corday à Paris. Six ans se sont écoulés depuis la mort de la noble vierge, lorsque le projet caressé avec exaltation par le poète est enfin mis à exécution. Il arrive à Paris, il se fait indiquer l'hôtel de la Providence, rue des Vieux Augustins ; il demande à voir la chambre de Charlotte Corday ; c'est dans cette chambre

même qu'il veut demeurer, et en effet il en prend possession; il touche les meubles que Charlotte a touchés, reliques précieuses que le maître de l'hôtel a conservées avec soin. Mais cet homme, vénérable vieillard, oppose bientôt aux déclamations enthousiastes du jeune voyageur de douces et pieuses paroles. Au-dessus de l'héroïsme il place la résignation. « La vie d'un monstre puissant est une grande calamité pour les nations, dit-il, mais la vie d'un monstre appartient à Dieu. » L'entretien qui s'engage à ce propos entre le jeune homme et le vieillard ramène le calme dans l'ame du premier. Par la bouche du vieillard, M. Nodier a exprimé l'idée morale pour laquelle il a pris la plume : c'est que l'héroïsme romain, que Charlotte Corday s'était proposé comme exemple, n'est qu'un glorieux délire. Pour que le progrès de la civilisation puisse être regardé comme accompli, il faut que le meurtre ne puisse plus être accepté par les nations ni comme droit, ni comme légalité, ni comme héroïsme.

Le chapitre intitulé : *Suites d'un Mandat d'arrêt*, se divise en deux parties qui offrent chacune un caractère bien tranché. La première rappelle par la grace et la sensibilité les *Souvenirs de Jeunesse;* la seconde se distingue surtout par le mouvement et l'intérêt dramatique. M. Nodier nous raconte, dans ce chapitre, un des épisodes de sa jeunesse aventureuse; c'est une curieuse histoire que cette fuite vers la Suisse, à travers mille dangers, au milieu de montagnes impraticables. Est-il besoin d'ajouter cependant que l'intérêt du récit repose moins sur la multiplicité et la singularité des aventures, que sur le caractère même du jeune proscrit, si enthousiaste et si insouciant, si prompt à se prosterner en versant des larmes d'extase devant la paisible majesté de la nature? Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que la halte dans la vallée de Courlans a inspiré à M. Nodier deux ou trois des pages les plus fraîches et les plus charmantes qu'il ait écrites. A peine échappé aux gendarmes, le jeune proscrit, après une course haletante, descend dans cette vallée solitaire, *la plus gracieuse du Jura, et peut-être du monde entier*. Il passe des émotions de la fuite aux plus ineffables joies de la rêverie et du repos. Devant lui la vallée étale comme à plaisir, le long d'une limpide rivière, le luxe de sa végétation en fleurs. Le jeune homme oublie tout alors, proscription, dangers, fatigues. Il ne reste plus qu'un poète vis-à-vis de la nature, et au lieu d'un cri de colère, c'est un hymne qui s'élève.

Le nouveau volume de M. Nodier se complète par trois portraits, Pichegru, Réal et Fouché. Sans doute l'intérêt qu'éveillent ces noms est grand; mais, dans ces portraits comme dans le récit de sa fuite en Suisse, M. Nodier a donné si libre carrière à ses sentimens intimes, qu'il est impossible de ne pas oublier un peu le sujet pour reporter son attention sur le caractère de l'écrivain. Si les portraits de Pichegru, de Réal et de Fouché offraient un intérêt purement historique, l'attention devrait, au contraire, s'arrêter uniquement sur le général, l'orateur et l'homme d'état, dont M. Nodier a étudié les physionomies. On n'aurait à se préoccuper de l'écrivain que pour discuter ses jugemens, ses assertions, et louer ou contester son talent de narrateur. Il n'en

est point ainsi dans les pages qu'a consacrées M. Nodier à Pichegru, à Réal et à Fouché, et notre remarque ne doit pas s'appliquer seulement à ces trois portraits, mais à ceux qu'il a déjà tracés dans les *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*. Cette partie de ses œuvres soulève une question qu'il devient surtout facile de résoudre, quand on a lu avec quelque attention les chapitres placés à la suite des *Nouveaux Souvenirs*. On doit se demander si M. Nodier, qui aborde dans ces portraits la tâche de l'historien, possède les facultés nécessaires pour juger les hommes et les évènemens avec la froide impartialité que cette tâche réclame, et on est amené à reconnaître que ces facultés manquent à M. Nodier. Ces portraits respirent, en effet, une sensibilité ardente, une vive émotion, et ces qualités sont précisément celles qui peuvent entraver plutôt que faciliter le travail de l'historien. On aurait tort, néanmoins, d'arguer de cette prédominance de la sensibilité sur la réflexion dans les études sur Pichegru, Réal et Fouché, pour refuser à ces portraits une sérieuse attention. Ces portraits sont intéressans, moins parce qu'ils font connaître les hommes, que parce qu'ils nous font pénétrer dans l'ame de l'écrivain. C'est là, sans doute, le but de l'autobiographie plutôt que de l'histoire; mais il suffit que ce but ait été atteint pour qu'on lise avec un intérêt soutenu la dernière partie des *Nouveaux Souvenirs*.

Bien qu'en plus d'un endroit le livre de M. Nodier empiète sur le domaine de l'histoire politique, les *Nouveaux Souvenirs* s'adressent moins, on le voit, aux lecteurs curieux d'aborder cette étude, qu'aux ames tendres et aux imaginations rêveuses éprises avant tout de poésie. En vain la fantaisie a-t-elle fait cette fois place à l'expérience; en vain M. Nodier s'est-il placé sur le terrain de la réalité, désertant le monde du caprice et de la vision, où il s'est joué tant de fois : son imagination rebelle s'est fait jour dans les chapitres les plus austères, sa sensibilité victorieuse a animé les sujets les plus arides. Il n'est pas jusqu'à la sombre figure de Fouché qu'il ne réussisse à colorer d'un doux et poétique reflet. On aime à voir cette indulgence infinie portée dans un domaine où l'indulgence ne s'était guère montrée jusqu'à présent. Un poète seul pouvait arrêter sur l'ardente réalité de l'histoire ce regard d'une si profonde bienveillance. Aussi, nous le répétons, ne faut-il point chercher dans les *Nouveaux Souvenirs* les renseignemens historiques, les graves portraits que le livre semble promettre. On n'y trouvera qu'une confession pleine de charme et de sensibilité. A vrai dire, il n'existe qu'une différence assez peu notable entre les romans de M. Nodier et ses souvenirs. La muse invoquée s'appelle ici expérience, et là fantaisie. La source d'inspiration a seule changé, le flot poétique abonde toujours avec la même limpidité et la même fraîcheur. C'est dire assez que les *Nouveaux Souvenirs* ne s'adressent pas à d'autres lecteurs qu'à ceux qui ont accueilli *Trilby* de leur sourire, et *Séraphine* de leurs larmes.

— « Si mes confrères savaient peindre ! » disait un jour certain lion cité par Jean La Fontaine. Ce lion, sans doute, avait quelque sens, puisqu'il a entrevu et presque annoncé le grand œuvre qui se produit aujourd'hui par le concours de toute la gent animale, sous les auspices de MM. Granville, Hetzel et Paulin; mais il était bien peu philosophe. De plus, à l'exemple de bien d'autres rois de l'ancien régime, ce roi des animaux était le plus ignorant des choses de son royaume. Plus philosophe, il eût su que les hommes n'ont jamais rien conçu, rien fait, excepté leurs sottises, dont les animaux ne leur aient fourni le type. Mieux au fait de ce qui se passe au sein de ses états, il eût su que les arts du dessin y sont cultivés avec un succès qui, en quelques branches notamment, fera éternellement la honte et le désespoir de l'homme. Cet orgueilleux animal, qui croit avoir le don de créer, est précisément le seul qu ait tout emprunté, et s'il a sur les autres quelque avantage, c'est qu'il possède à un degré plus éminent qu'aucun autre une faculté qui, certes, n'est pas celle à laquelle son orgueil prétend : la faculté d'imiter. Si les animaux voulaient reprendre sur lui tout ce qu'ils lui ont donné, ils ne lui laisseraient rien, pas même la parole. Quel est, s'il vous plaît, le premier discours dont il soit fait mention dans l'histoire des êtres créés, si ce n'est le discours du serpent? et quelle éloquence d'homme a produit des effets pareils? Les hommes se sont vengés par un quolibet; ils ont dit : Au temps où les bêtes parlaient, pour désigner une époque chimérique. Cette locution a exprimé par rapport au passé la même chose que les calendes grecques à l'égard de l'avenir. Que cette phrase impertinente se trouve dans Rabelais, qui se moquait de tout, passe encore; mais comment a-t-elle pu se glisser sous la plume de La Fontaine, qui, mieux que personne, a su converser avec les bêtes, et qui, en reproduisant leurs entretiens, n'a eu tant d'esprit que parce qu'il ne leur en a pas prêté? Malgré ce moment d'oubli qu'il a eu en écrivant sa fable du *Lion amoureux*, cet homme d'un génie si aimable, si simple, si primitif, si véritablement bête (j'ose lui donner cette louange), devait bien rire lorsqu'il lisait, dans un poète ancien fort vénéré de son temps, au milieu d'un pathos ampoulé sur les prodiges qui suivirent la mort de César, cette exclamation ridicule :

. . . . . Pecudesque locutæ,
Infandum!
Et pour comble d'effroi les animaux parlèrent!

Certes, s'il y a quelque chose qui ait pu dégoûter les animaux de la parole, c'est l'usage que les homme se sont mis à en faire. Quoi qu'il en soit, l'histoire est là, l'histoire faite par eux-mêmes, que dis-je, par eux-mêmes, faite, de leur propre aveu, par l'esprit saint, pour attester que la bête a parlé avant l'homme, et que, par la vertu de la seule parole qu'elle ait daigné prononcer, elle a triomphé de lui et empreint sur sa destinée un sceau qui ne s'effacera

pas. Quand on a une fois fait cela d'un mot, on a acquis le droit de se taire. Ah! vraiment oui, Virgile avait raison : c'eût été un effroyable prodige qu'une bête rompant son silence pour un César passé de vie à trépas; les bêtes ne parlent pas pour si peu; mais Virgile est un calomniateur; aucun animal n'a parlé. O homme bavard! Le silence, voilà la seule chose qu'ils ne t'aient pas apprise; ton flux éternel de paroles inutiles, voilà la seule chose que tu ne tiennes pas d'eux. A cela près, tout ce que tu as, tu le leur a pris; il n'est pas jusqu'à la peinture, à la ciselure, à la sculpture, à l'architecture, à tous les arts du dessin en un mot, dont les animaux n'aient fourni les modèles. Oui, la race animale construisait, ciselait, teignait, sculptait, que la race humaine en était encore à n'avoir pour toit que le ciel, pour vêtement qu'une feuille, pour aliment que le gland des forêts. Aujourd'hui, les animaux réunis en congrès ont cotisé tous ces talens pour les employer dans un but d'utilité commune. Ils vont faire à leur tour des tableaux où ils auront *le dessus*, comme disait le lion, qui ne se doutait pas que ses confrères sussent peindre. Déjà un lièvre, un crocodile, un papillon et quelques autres ont exposé des peintures où l'homme ne pose pas en beau; une pauvre petite chatte surtout, chatte anglaise bien propre, bien naïve, bien malheureuse, a griffonné, de sa patte blanche et spirituelle, quelques scènes d'intérieur britannique. Quant aux illustrations qui accompagnent le texte, ce n'est pas là que les animaux se montrent inférieurs à l'homme. Le Granville humain est surpassé cette fois par le Granville animal; jamais crayon n'a eu plus de grace, plus de naïveté malicieuse, plus de fécondité d'idées fines, touchantes, vraies, imprévues et rendues avec une vivacité qui ne leur laisse rien perdre de leur charme. Tout va donc pour le mieux, et bientôt l'œuvre entreprise par messieurs les animaux sera un petit chef-d'œuvre.

F. Bonnaire.

LES PRÉVENTIONS.

PERSONNAGES.

ERNEST DURANTON. — Le Colonel GUSTAVE DE BRAULIEU. — MADAME DE LEVALLE, sœur d'Ernest. — MADAME RENNETERRE. — EMMA, sa fille.

(La scène se passe à Saint-Germain, dans le château de Mme Renneterre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME RENNETERRE, ERNEST, EMMA.

Emma examine des cartons posés sur la table, Ernest lit une brochure, Mme Renneterre donne des ordres à un valet au fond.

MADAME RENNETERRE, au valet. — Vous avez bien compris, André? La table sera dressée dans le petit salon d'été, et ayez soin que rien ne manque.

(Le valet sort.)

ERNEST. — Mon Dieu! ma marraine, je suis honteux de tout l'embarras que nous vous donnons, ma sœur et moi, depuis une semaine que nous habitons votre maison de campagne, et j'ai presque regret, maintenant, d'avoir invité le colonel de Beaulieu à venir y passer quelques jours.

MADAME RENNETERRE. — Pourquoi donc?

ERNEST. — Vous vous donnez tant de peine pour le recevoir.

MADAME RENNETERRE. — Comment! ne mérite-t-il pas tout ce que l'on peut faire pour lui? Un jeune homme charmant... à ce que l'on dit, car nous

ne l'avons jamais vu. Puis, l'empereur le protége; il sera bientôt général, baron...

Ernest. — Oh! c'est un héros! Je lisais là le bulletin de la dernière campagne; il n'est question que de lui. Ce cher Gustave! il a traité les Prussiens comme il me traitait autrefois.

Madame Renneterre. — Vous vous battiez?

Ernest. — Oh! comme des frères. Nous annoncions dès-lors nos vocations respectives d'avocat et de soldat; c'était toujours moi qui avais le dernier mot, et lui le dernier coup. Je ne l'avais pas revu depuis notre sortie du collége, lorsqu'il y a trois jours, en traversant les Tuileries, je heurte un officier en grand uniforme; nous levons la tête en même temps, et nous nous reconnaissons.

Madame Renneterre. — J'espère que nous le garderons quelque temps à Saint-Germain. Nous allons avoir des fêtes dans tous les châteaux voisins, et nous pourrons y conduire le colonel. Il fera danser Emma.

Emma, qui a fouillé dans tous les cartons. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Madame Renneterre. — Qu'y a-t-il?

Emma. — J'étais sûre que cela arriverait!

Ernest. — Quoi donc?

Emma. — On ne m'a pas envoyé de fleurs pour ma coiffure.

Madame Renneterre. — Ciel!

Emma. — Regardez.

Madame Renneterre. — Pas de fleurs!

Emma. — Pas de fleurs!

Ernest. — Ah ça! mais c'est donc un bien grand malheur?

Emma. — Si c'est un grand malheur, monsieur? Mais je ne pourrai pas aller ce soir au bal chez le sénateur.

Ernest. — Pourquoi donc? Vous mettrez des plumes, ou les diamans de votre mère.

Madame Renneterre, se récriant. — Mes diamans!

Emma, de même. — Des plumes!

Madame Renneterre. — Pour que l'on croie ma fille mariée. A quoi servirait alors de la conduire au bal?

Ernest. — Ah! j'entends. Les fleurs sont une enseigne.

Emma. — O mon Dieu! Une fête où je me promettais tant de plaisir!

Madame Renneterre. — Où il devait y avoir une foule de jeunes officiers supérieurs, d'excellens partis!

Emma, d'un ton pleureur. — Encore, si j'étais veuve... j'aurais pu mettre un turban.

Ernest. — Ah! pauvre enfant, qui n'a pas le bonheur d'être veuve!

Emma. — Et dire que je n'ai même pas apporté ma parure de perles!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME DE LEVALLE.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

MADAME RENNETERRE. — Ah! madame de Levalle!

MADAME DE LEVALLE, donnant la main à Ernest. — Bonjour, frère! (A Emma.) Vous avez besoin de perles pour ce soir, ma belle; je vous donnerai les miennes.

EMMA. — Se peut-il?

MADAME RENNETERRE, embrassant Mme de Levalle. — Ah! chère Agathe, quel service!

EMMA. — Mais vous-même... pour ce bal...

MADAME DE LEVALLE. — Chez le sénateur? Je n'irai pas.

MADAME RENNETERRE. — Est-ce vrai?

ERNEST. — Ignorez-vous qu'il est l'ennemi personnel de ma sœur?

MADAME RENNETERRE. — Comment cela?

ERNEST. — Il passe pour avoir conseillé à l'empereur son divorce, pour y avoir travaillé, et vous savez qu'aux yeux d'Agathe c'est un crime.

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! quand cela serait? Mon antipathie ne serait-elle point justifiée par ma reconnaissance pour cette bonne impératrice Joséphine, qui fut la meilleure amie de notre mère, et qui, aux plus beaux jours de son pouvoir, se l'est rappelé?

ERNEST. — Oh! sans doute. Mais tu pousses cela si loin, que tu ne peux même entendre prononcer le mot de divorce, et que tu as pensé te brouiller avec moi parce que je le défendais.

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu! sans cette cause même, j'aurais refusé l'invitation de ce soir. Je suis guérie de l'amour du bal pour long-temps.

MADAME RENNETERRE. — Vous?

MADAME DE LEVALLE. — Le souvenir de celui de l'ambassade d'Autriche est encore trop récent pour moi. Je crois toujours voir les flammes, entendre les cris. Et quand je me rappelle tant de victimes que la mort est venue saisir là, le front joyeux et couronné de fleurs... Oh! la seule idée d'une fête me fait froid jusqu'au cœur.

EMMA. — Mon Dieu! cela me ferait le même effet si j'y pensais; mais je n'y pense pas.

MADAME DE LEVALLE, souriant. — L'oubli est la sagesse de votre âge, chère Emma. Mais moi, je me rappelle le danger auquel, il y a un mois à peine, nous avons échappé par hasard, sans savoir comment; car aucune de nous ne pourrait dire qui l'a retirée des flammes.

EMMA. — Oh! certainement; nous avions toutes deux perdu connaissance, et quand nous sommes revenues à nous, nous nous sommes trouvées loin de l'incendie.

ERNEST. — Et c'est alors que je vous ai retrouvée. Oh! c'est une nuit,

celle-là, que je n'oublierai point non plus. Mais parlons d'autre chose, je vous en prie. J'ai peur des conversations sérieuses; j'aime à mener la vie comme un plaidoyer, vivement, bruyamment, et sans penser. D'autant que nous attendons un hôte auquel il faut faire bon visage.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel de Beaulieu? Je suis curieuse de le voir, car je ne le connais point; je sais seulement que c'était ton meilleur ami, ton Pylade.

ERNEST. — Du tout; c'était moi le Pylade; je faisais tous les *pensums*. Lui était l'Oreste, chargé, pour la forme, de la distribution des coups de poing.

MADAME RENNETERRE, qui a achevé de faire emporter les cartons. — Ah! c'était l'annonce de sa bravoure. Dieu! que c'est beau d'être brave! Si j'étais ma fille, je ne voudrais jamais épouser qu'un militaire.

MADAME DE LEVALLE. — Quant à moi, j'avoue que j'ai moins d'enthousiasme.

EMMA. — Ah! vous pensez encore à cet officier que vous avez rencontré chez Mme de Seroulle, et qui vous a tant déplu?

MADAME DE LEVALLE. — Je ne l'oublierai de ma vie; il m'a dégoûtée des héros.

ERNEST. — Je réponds du colonel pour les réhabiliter. Du reste, vous pourrez le juger bientôt, car il ne peut tarder.

MADAME DE LEVALLE, regardant la pendule. — En effet, déjà une heure.

MADAME RENNETERRE. — Une heure! Ah! mon Dieu! le colonel va arriver, je me sauve. (A Emma.) Et vous, mademoiselle, allez tout préparer pour votre toilette du soir.

EMMA. — Oui, maman. (Elle sort.)

MADAME RENNETERRE lui crie. — Et revoyez vos papillottes. — Je vais donner les derniers ordres. Vous m'excusez, Agathe?

MADAME DE LEVALLE. — Faites, je vous en prie.

(Mme Renneterre sort par le fond.)

SCÈNE III.

ERNEST, MADAME DE LEVALLE.

MADAME DE LEVALLE. — Il paraît que cette bonne Mme Renneterre a des projets sur le colonel.

ERNEST. — Comme toujours. Mon excellente marraine n'a qu'une idée : marier sa fille. Elle va partout, comme le philosophe grec, cherchant un homme; seulement elle n'a pas de lanterne, ce qui fait qu'elle ne trouve rien.

MADAME DE LEVALLE. — Mais Emma est charmante.

ERNEST. — Comment donc; de la sensibilité, de la grace, une naïveté ravissante. C'est un ange... qui danse, car elle danse toujours.

MADAME DE LEVALLE. — Et avec cela une foule de qualités précieuses.

ERNEST. — Et une foule de défauts rassurans.

MADAME DE LEVALLE. — Comment?

ERNEST. — Oh! il n'y a rien qui m'effraie comme une femme parfaite. On ne sait pas ce qu'elle cache.

MADAME DE LEVALLE. — Mais alors, mon frère, comment se fait-il que tu n'aies point songé à Emma?

ERNEST. — Moi? J'y ai songé.

MADAME DE LEVALLE. — En vérité?

ERNEST. — Pendant trois jours, avant ton arrivée. Je m'ennuyais, et il n'y a rien de dangereux comme l'ennui. Je me suis demandé si je ne devais pas devenir amoureux. J'ai fait plus; j'ai tiré ma résolution à la plus belle lettre.

MADAME DE LEVALLE, riant. — Quelle folie.

ERNEST. — Du tout; c'était dans le Code civil : je suis tombé justement au chapitre *Séparation*. Cela m'a fait réfléchir, et je me suis décidé à attendre.

MADAME DE LEVALLE, sérieusement. — Tu as tort, Ernest; la liberté qui te séduit aujourd'hui te prépare l'isolement pour l'avenir. Quelque malheureuse qu'ait été pour moi une première épreuve, je le sens, ce n'est que dans une union choisie que l'on peut trouver des joies sincères.

ERNEST. — Bien, ma sœur, voilà précisément ce que je me dis pour toi; aussi je ne pense plus à autre chose qu'à te marier.

MADAME DE LEVALLE, souriant. — Oh! je sais que toute la famille y songe pour moi, qui n'y songe pas assez peut-être. Ma tante, qui est à Paris, vient encore de m'écrire pour ce mariage depuis si long-temps projeté.

ERNEST. — Avec le baron de Massol?

MADAME DE LEVALLE. — Oui; elle me demande la permission de nous l'amener.

ERNEST. — Mais ce serait déclarer que tu agrées sa recherche, t'engager presque.

MADAME DE LEVALLE. — Sans doute; aussi, quoiqu'un pareil choix semble en tout convenable, j'hésite.

ERNEST. — Et tu as raison.

MADAME DE LEVALLE. — Comment! mais il y a huit jours à peine que tu me pressais en faveur du baron.

ERNEST. — Il y a huit jours, c'est possible; mais depuis, je t'ai trouvé un autre prétendu.

MADAME DE LEVALLE. — Bah!

ERNEST. — Et le mariage est arrangé.

MADAME DE LEVALLE. — Sans moi?

ERNEST. — On te demandera ta signature.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! fort bien. Mais ce prétendu...

ERNEST. — A vingt ans, une position brillante, un esprit distingué, et beaucoup de morts en perspective... ce qu'on appelle des *espérances!*

MADAME DE LEVALLE, riant. — Mais ce sont des renseignemens de grands parens que tu donnes là.

ERNEST. — Tu en veux de plus intimes? En voici. Gustave...

MADAME DE LEVALLE. — Ah!

ERNEST. — C'est un joli nom, n'est-ce pas? Gustave est doux comme un lion apprivoisé et romanesque comme une pensionnaire qui sort du couvent; il croit à la sympathie, à la mélancolie, enfin à tous ces contes bleus du cœur dont tu raffoles. Les femmes sont pour lui des fées, des anges ailés. Je suis sûr qu'il te verra des ailes.

MADAME DE LEVALLE. — Et ce phénix?

ERNEST. — Commande le 4e hussards dans l'armée d'Allemagne.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel de Beaulieu!

ERNEST. — Lui-même, ma sœur.

MADAME DE LEVALLE. — Oh! je m'en doutais! je suis curieuse de voir jusqu'à quel point l'amitié peut exagérer. J'espère au moins, Ernest, que tu ne lui as rien dit de tes folles idées?

ERNEST. — Rien; mais c'est un projet sérieux. Tu sais combien je t'aime, chère Agathe. Je voulais te trouver un mari dont tu pusses être à la fois fière et heureuse. C'est le ciel, vois-tu, qui nous a envoyé le colonel. Vous êtes les deux êtres que j'aime le plus. Je veux que vous ne fassiez qu'un, pour vous aimer le double. Aussi je te prie d'écrire dès aujourd'hui à ta tante, pour que M. de Massol ne prenne pas la peine de se déranger.

MADAME DE LEVALLE. — Allons, tout ceci est une plaisanterie.

ERNEST. — Du tout. Je tiens à mon projet, et rien ne m'y ferait renoncer.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel ne peut pas plus penser à moi que je ne pense à lui; et à moins d'un miracle! (Elle passe devant le miroir). Oh! je suis horriblement coiffée. (Avec humeur.) En vérité, Justine ne sait plus ce qu'elle fait. Mais qui vient là?

ERNEST. — Eh! c'est lui.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COLONEL DE BEAULIEU.

ERNEST. — Enfin!

LE COLONEL. — Eh! bonjour, cher ami.

ERNEST, présentant Mme de Levalle. — Ma sœur, Mme de Levalle.

LE COLONEL. — Madame....

(Mme de Levalle et lui se saluent; puis, en levant les yeux l'un sur l'autre, ils s'écrient :)

MADAME DE LEVALLE. — Dieu!

LE COLONEL. — Ciel!

MADAME DE LEVALLE, à part, en s'écartant. — C'est lui!

LE COLONEL, à part, en s'éloignant. — C'est elle!

ERNEST. — Qu'est-ce donc? (Au colonel.) Est-ce que tu aurais déjà rencontré ma sœur dans le monde?

LE COLONEL, d'un ton contraint. — Je... le crois...

ERNEST, à Mme de Levalle. — Comment, tu avais vu le colonel?

MADAME DE LEVALLE. — Il... me semble...

ERNEST, joyeusement. — Mais c'est un coup du ciel, alors; la connaissance est toute faite.

LE COLONEL, bas à Ernest, en lui serrant la main. — Mon cher ami, il faut que je reparte.

ERNEST. — Hein! qu'est-ce qu'il dit donc?

MADAME DE LEVALLE, bas à Ernest. — Si le colonel reste ici, je retourne à Paris.

ERNEST. — Comment! mais que signifie? (A part.). Ah çà! mais il faut qu'ils m'expliquent... (Haut.) Gustave, écoute-moi.

LE COLONEL. — Pardon, mon ami, je suis, je crois, chez Mme Renneterre; je voudrais la saluer.

MADAME DE LEVALLE, vivement. — La voilà dans le parc, monsieur. Par cette porte vous pouvez la rejoindre. (Elle montre la porte à gauche.)

LE COLONEL. — Mille graces.

(Il fait un salut cérémonieux à Mme de Levalle, qui y répond de même.).

ERNEST. — Mais non, permets, Gustave...

LE COLONEL, lui donnant la main. — Adieu, mon ami. (Il sort.).

MADAME DE LEVALLE. — Nous en voilà débarrassés.

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME DE LEVALLE.

ERNEST, regardant sa sœur avec stupéfaction. — Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME DE LEVALLE. — Cela veut dire que ta merveille, ton phénix, ton lion apprivoisé, est précisément l'officier inconnu que j'avais rencontré chez Mme de Seroulle.

ERNEST. — Eh bien?

MADAME DE LEVALLE. — Comment! Mais je ne t'ai donc pas raconté?

ERNEST. — Nullement.

MADAME DE LEVALLE. — Imagine-toi que je fus invitée, il y a quinze jours environ, à une soirée que donnait Mme de Seroulle. J'arrivai un peu tard, et je trouvai en entrant les salons déjà remplis. Tu connais l'excellent ton de la société qui les fréquente; j'étais occupée à répondre aux témoignages de bienveillance de chacun, lorsqu'au milieu de cet empressement général mes yeux tombèrent sur un étranger, debout contre la cheminée, et qui n'avait même pas daigné s'apercevoir que quelqu'un venait d'entrer. C'était ton ami.

ERNEST. — Il était peut-être occupé.

MADAME DE LEVALLE. — Oh! du tout. Il était seul, promenant autour de lui des regards distraits, et tournant à chaque instant les yeux vers la porte. Je ne puis pas souffrir les gens qui regardent toujours vers la porte; c'est un mauvais compliment pour ceux qui sont présens.

ERNEST. — A la bonne heure; mais je ne vois pas quel grand crime...

MADAME DE LEVALLE. — Attends. J'avais pris mon parti, comme tu peux le croire, sur l'immobilité de ce personnage, pensant que c'était quelque Allemand occupé d'idéologie, lorsque, je ne sais comment, on se mit à parler du divorce.

ERNEST. — Ah diable!

MADAME DE LEVALLE. — Alors cet homme, qui avait gardé un silence obstiné, se mit à approuver la loi qui légitime ainsi l'inconstance. Tu sais que je ne puis garder mon sang-froid sur cette question; je répondis, comme malgré moi...

ERNEST. — Eh bien?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! la simple politesse eût voulu que le colonel cédât à une femme; mais, le croirais-tu, il résista, il répondit.

ERNEST, souriant. — Ah! il a osé répondre?

MADAME DE LEVALLE. — Oh! des raisons détestables, que je n'ai pas même écoutées. Mais on avait fait silence, tout le monde prêtait l'oreille; j'étais à la fois confuse, irritée; je sentais la rougeur me monter au front et ma parole s'embarrasser. Et lui, il était toujours calme, froidement poli; il semblait me ménager. Oh! dans ce moment, j'aurais voulu être un homme, pour pouvoir lui chercher querelle. Enfin, voulant couper court à une discussion que je ne pouvais plus soutenir, j'en appelai au cœur de toutes les femmes qui étaient présentes : toutes s'écrièrent qu'elles pensaient comme moi. Sais-tu ce que fit alors ton colonel?

ERNEST. — Non.

MADAME DE LEVALLE. — Il éclata de rire.

ERNEST. — Bah!

MADAME DE LEVALLE. — Oui, mon ami! Oh! il y avait dans ce rire, à propos d'une telle question, tant de légèreté, de dureté, que je compris à l'instant que cet homme n'avait pas de cœur.

ERNEST. — Allons, parce qu'il n'est pas de ton opinion.

MADAME DE LEVALLE. — Il ne s'agit pas de mon opinion; mais il faut être sans principes.

ERNEST. — Et du tout. Tu verras, lorsque tu le connaîtras mieux...

MADAME DE LEVALLE. — Je ne veux pas le connaître.

ERNEST. — Comment? Et mes projets de mariage?

MADAME DE LEVALLE. — Avec le colonel?

ERNEST. — Mais sans doute.

MADAME DE LEVALLE. — Écoute, mon frère, je n'ai qu'un mot à te dire, vois-tu; c'est que j'aimerais mieux vieillir veuve.

ERNEST. — Oh!

MADAME DE LEVALLE. — J'aimerais mieux avoir mon premier mari.

ERNEST. — Ah! mon Dieu! Mais c'est donc une haine à mort?

MADAME DE LEVALLE. — C'est au moins une antipathie instinctive, invincible. Tout me déplaît, vois-tu, dans ton colonel; son air, sa voix, jusqu'à sa réputation de bravoure, dont on me fatigue partout.

ERNEST. — Mais c'est de la folie cela, ma sœur.

MADAME DE LEVALLE, piquée. — Soit. Mais alors je veux rester folle.

ERNEST. — Allons, ma chère, réfléchis donc, toi qui es bonne, raisonnable.

MADAME DE LEVALLE, impatientée. — Du tout. Je ne suis pas raisonnable, je ne suis pas bonne, et je ne veux plus entendre parler de M. de Beaulieu.

ERNEST, impatienté. — Ah! c'est trop fort. Je te dis, moi, que c'est un homme charmant.

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Insupportable!

ERNEST. — Le seul qui puisse te rendre heureuse.

MADAME DE LEVALLE. — Je le déteste.

ERNEST, s'animant. — Des préventions ridicules.

MADAME DE LEVALLE. — C'est toi.

ERNEST, très animé. — Mais ce ne sera pas pour rien que je me serai occupé huit jours entiers d'un projet, que j'aurai tout prévu, tout arrangé... et tu l'épouseras.

MADAME DE LEVALLE. — Par exemple!

ERNEST. — Quand ce serait malgré toi.

MADAME DE LEVALLE. — Oh! c'est ce que nous verrons.

ERNEST. — Nous verrons.

MADAME DE LEVALLE. — D'abord, je vous déclare que, toutes les fois que votre colonel entrera par une porte, je sortirai par l'autre.

ERNEST. — Et moi, je vous déclare que je ne le quitterai pas.

MADAME DE LEVALLE. — A votre aise.

ERNEST. — Et que je vais de ce pas le rejoindre.

MADAME DE LEVALLE. — Allez.

ERNEST. — Certainement. Adieu, ma sœur.

MADAME DE LEVALLE. — Au revoir, mon frère. (Ernest sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LEVALLE, seule.

Comprend-on une pareille tyrannie? Vouloir marier les gens au premier venu! Et ils sont tous ainsi, ma tante, Mme Renneterre, mon frère. Oh! je suis sûre qu'Ernest ne renoncera point à son idée; il va m'amener le colonel, me faire solliciter en sa faveur, me persécuter de toute manière; et nul moyen d'empêcher... Ah! si j'avais pu prévoir... j'aurais accepté le baron de Massol pour avoir du repos. Mais j'y pense. Il est toujours temps. Pourquoi ne pas écrire à ma tante de conduire ici le baron? Cela me délivrera des autres au moins... oui... Après tout, M. de Massol me convient à tous égards, et je prouverai ainsi à Ernest que je fais ma volonté. (Elle écrit.) Quelques lignes suffisent... là. (Elle sonne; un domestique entre.) Étienne, cette lettre à la poste.

ÉTIENNE. — Elle ne pourra partir que ce soir, madame.

MADAME DE LEVALLE. — C'est bien. (Étienne sort.) Maintenant, je suis

tranquille... Et cependant... Ernest est sorti fâché; c'est notre première querelle. Et quand je pense que cet homme est la cause... Oh! décidément, c'est un mauvais génie. Il va revenir ici, sans doute. Je ne veux pas l'attendre. Je vais descendre au petit bois pour l'éviter. (Elle va vers la porte du fond.) Bon... le voilà sur la terrasse, maintenant... impossible de sortir sans le rencontrer! Mais c'est une persécution, cela; il le fait exprès. En définitive, pourvu que je ne le voie pas, que je ne l'entende pas, c'est tout ce qu'il me faut. Je puis travailler. (Elle s'assied et fait de la tapisserie.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LEVALLE, EMMA.

EMMA. — Oh! je vous cherchais.

MADAME DE LEVALLE. — Moi?

EMMA. — Oui. (Elle s'approche et prend un ton confidentiel.) Eh bien! vous l'avez vu?

MADAME DE LEVALLE. — Qui?

EMMA. — Le colonel.

MADAME DE LEVALLE, à part, avec impatience. — J'étais sûre qu'elle allait m'en parler. Il est dit qu'on ne s'occupera point d'autre chose aujourd'hui.

EMMA. — N'est-ce pas qu'il est bien?

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu, il m'a paru... comme les autres... des éperons, des moustaches et une figure... d'officier...

EMMA. — Eh bien, moi, il me plaît beaucoup!

MADAME DE LEVALLE, à part. — Ces jeunes filles ont mauvais goût!

EMMA. — Et puis il paraît que c'est un héros; il a déjà reçu trois blessures. A son âge, comme c'est beau!

MADAME DE LEVALLE. — Certainement... pour les chirurgiens.

EMMA. — Aussi, c'est, dit-on, le favori de l'empereur.

MADAME DE LEVALLE, contenant son impatience et travaillant très vite. — Ah!

EMMA. — Il va être nommé général.

MADAME DE LEVALLE, travaillant plus vite. — Ah! ah!

EMMA. — Mais vous ne répondez rien. Ah! je vois ce que c'est; le colonel vous déplaît, parce que vous n'aimez pas les militaires.

MADAME DE LEVALLE. — J'ai tort. Des gens si utiles.... qui gagnent leur vie à s'entre-tuer.

EMMA. — Mais tout le monde les admire.

MADAME DE LEVALLE, dont l'impatience est allée croissant, dit à Emma d'une voix altérée. — Vous avez là une jolie broderie, ma chère.

EMMA. — C'est un plumetis. On dit d'ailleurs que le colonel est plein d'humanité.

MADAME DE LEVALLE, à part. — O mon Dieu! mon Dieu!

EMMA. — Et tenez, votre frère me racontait hier un trait de lui.

MADAME DE LEVALLE, impétueusement en se levant. — Mon Dieu! ma chère,

est-ce que vous ne pourriez pas parler d'autre chose? Votre colonel, depuis qu'il est arrivé, il remplit le château, on ne prononce que son nom, on n'entend que son éloge; c'est comme une cloche qui sonne toujours le même son; j'en ai mal aux nerfs.

EMMA, déconcertée. — Pardon, madame, mais le voici.

MADAME DE LEVALLE. — Encore! Quand on n'en entend plus parler, il faut qu'il arrive. Maintenant il est trop tard pour l'éviter. Il croirait me faire peur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, LE COLONEL, ERNEST.

MADAME RENNETERRE, avec enthousiasme. — Ah! vous êtes un homme étonnant, colonel.

LE COLONEL. — Moi, madame? Je n'ai pas plus fait que cent mille autres qui ont été moins heureux.

MADAME RENNETERRE. — Oh! c'est de la modestie.

MADAME DE LEVALLE, à part. — Si fausse!

MADAME RENNETERRE, à Mme de Levalle. — Ah! ma chère, j'aurais voulu que vous entendissiez le colonel raconter sa dernière campagne.

MADAME DE LEVALLE, froidement. — J'ai le malheur, madame, de ne rien comprendre à la stratégie.

LE COLONEL. — Madame s'est plus occupée de législation.

MADAME DE LEVALLE. — Comment?

LE COLONEL. — J'ai eu l'honneur de l'entendre attaquer nos nouvelles lois, chez Mme de Seroulle.

MADAME DE LEVALLE, à part, avec dépit. — Il raille encore.

ERNEST, au colonel. — Votre campagne a vraiment été brillante; j'en lisais ce matin le récit. (Il prend la brochure laissée sur le guéridon.) J'ai été frappé du grand nombre d'actions d'éclat... Il y a surtout la défense d'un passage...

LE COLONEL. — D'un passage?

ERNEST. — Oui... par un chef de bataillon... qu'on ne nomme pas... près du Rhin.

LE COLONEL. — Ah! oui.

ERNEST. — Sais-tu que c'est un moderne Léonidas?

LE COLONEL. — Mon Dieu! il n'a fait que son devoir.

MADAME DE LEVALLE, à part. — Il est envieux de la gloire des autres.

ERNEST. — Oh! tu ne connais peut-être pas toutes les circonstances. (Il cherche dans la brochure.) Du reste, tiens, voici. (Il lit.) « Un chef de bataillon s'était placé avec quelques compagnies à l'entrée de la plaine pour arrêter la seconde division ennemie forte de quinze mille hommes. »

LE COLONEL. — Dix mille seulement.

MADAME RENNETERRE. — Voilà comme on exagère.

MADAME DE LEVALLE, à part. — Quelle petitesse!

ERNEST, continuant. — « Prendre un pareil poste, c'était accepter une mort presque certaine; mais le résultat de la journée devait en dépendre. »

LE COLONEL. — C'est une supposition.

MADAME RENNETERRE. — Certainement.

MADAME DE LEVALLE, avec mépris. — Oh! (A Ernest.) Continuez donc, mon frère.

ERNEST, continuant. — « La lutte fut terrible; l'ennemi était vingt fois plus nombreux, et, à diverses reprises, les Français reculèrent; mais ils furent ramenés au combat par leur chef. Enfin, quand des renforts arrivèrent le soir, ils le trouvèrent entouré seulement de quelques soldats, frappé de trois blessures, mais l'épée haute et combattant toujours! »

MADAME DE LEVALLE, avec exaltation. — Oh! que cela est beau!

MADAME RENNETERRE. — Mais je ne trouve rien d'extraordinaire, n'est-ce pas, Emma?

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Quoi! vous n'êtes point émue d'un tel courage? vous ne sentez pas le désir de connaître ce chef de bataillon, ne fût-ce que pour lui serrer la main?

LE COLONEL. — Ah! madame...

MADAME DE LEVALLE, plus vivement. — Oui, monsieur; je ne suis, à la vérité, qu'une faible femme, aucune rivalité ne peut me rendre injuste; mais, je le répète, je voudrais pouvoir témoigner à un tel homme mon admiration, mon respect.

LE COLONEL. — Oh! c'est trop!

MADAME RENNETERRE, en riant. — Pourquoi pas votre amour?

MADAME DE LEVALLE, avec impatience. — Eh! mon Dieu! madame, on pourrait être fière d'en inspirer à un tel cœur. Mais cette action a-t-elle été au moins récompensée?

LE COLONEL. — Oui, madame.

MADAME DE LEVALLE. — Et comment?

LE COLONEL. — Par le grade de colonel.

ERNEST. — De colonel? Est-ce que par hasard tu serais....

LE COLONEL. — J'ose à peine l'avouer maintenant.

MADAME DE LEVALLE. — Quoi! vous!

MADAME RENNETERRE. — Lui!

LE COLONEL. — Mais tout autre officier eût agi comme moi.

MADAME RENNETERRE, vivement. — Du tout. C'est une action sublime.

ERNEST. — Vous disiez le contraire tout à l'heure.

MADAME RENNETERRE. — C'était l'émotion; j'étais si attendrie. (Bas à Emma.) Attendrissez-vous donc, mademoiselle.

MADAME DE LEVALLE, avec embarras. — Pardon... monsieur... si j'avais pu soupçonner...

LE COLONEL. — Vous eussiez gardé le silence? Oh! ne regrettez point,

madame, les bienveillantes paroles que vous avez prononcées. Tous les éloges ne caressent point la vanité; il en est qui vont jusqu'au cœur, et l'approbation de certaines personnes, lors même qu'on n'en a mérité qu'une partie, encourage à s'en rendre plus complètement digne.

MADAME RENNETERRE, qui a parlé à un domestique au fond. — Colonel, vous aviez accepté quelques rafraîchissemens.

LE COLONEL. — Je suis à vos ordres, madame.

MADAME RENNETERRE, à Mme de Levalle. — Ne voulez-vous point nous suivre?

MADAME DE LEVALLE. — Mille graces.

MADAME RENNETERRE, bas à Emma. — Placez-vous près du colonel.

(Elle sort avec le colonel et Emma.)

SCÈNE IX.

MADAME DE LEVALLE, ERNEST.

ERNEST, à part. — La première glace est brisée des deux côtés; j'ai déjà ébranlé les préventions du colonel. A ma sœur, maintenant.

MADAME DE LEVALLE, l'apercevant. — Eh bien, vous n'accompagnez pas votre ami comme vous l'aviez annoncé?

ERNEST. — Non, ma sœur; je veux te parler.

MADAME DE LEVALLE. — A moi?

ERNEST. — Oui. Tout à l'heure j'ai été trop brusque.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! vous en convenez.

ERNEST. — J'ai eu tort. Voyons, Agathe, est-ce que tu m'en veux?

MADAME DE LEVALLE. — Je crois que oui.

ERNEST. — Eh bien! voyons. Faisons la paix... Ta main, sœur.

MADAME DE LEVALLE. — Oh! que tu sais bien faire de moi ce que tu veux.

(Ils se donnent la main.)

ERNEST. — C'est qu'en vérité je ne sais pas comment nous avons pu nous quereller. Moi qui t'aime tant! Ce sont ces maudites préventions. (Mouvement de Mme de Levalle.) Oh! je ne t'en parlerai plus! Qu'est-ce, après tout, qu'un ami, près d'une sœur que l'on chérit? Aussi j'ai voulu en finir tout de suite à cet égard.

MADAME DE LEVALLE. — Comment?

ERNEST. — Oui; je n'avais pas osé te l'avouer ce matin; mais j'avais eu l'imprudence de communiquer mes projets de mariage au colonel avant son arrivée.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! mon Dieu!

ERNEST. — Oh! ne crains rien. J'ai senti qu'il fallait s'expliquer franchement. Aussi je ne lui ai rien caché.

MADAME DE LEVALLE. — Que dis-tu?

ERNEST. — Je viens de lui déclarer à l'instant que tu l'avais en horreur.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! mon Dieu!

ERNEST. — Et que tu aimerais mieux voir ressusciter ton premier mari.

MADAME DE LEVALLE. — Quoi! tu lui as répété...

ERNEST. — Tout ce que tu m'avais dit.

MADAME DE LEVALLE. — Mais c'est de la folie!

ERNEST. — Nullement; il fallait cela pour couper court à toute espérance; car tu ne sais pas le plus curieux de l'affaire?

MADAME DE LEVALLE. — Quoi donc?

ERNEST. — Cet homme que tu regardes comme un monstre, que tu fuirais jusqu'au bout du monde...

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien?

ERNEST. — Eh bien... il t'adore!

MADAME DE LEVALLE. — Moi?

ERNEST. — Toi.

MADAME DE LEVALLE. — C'est impossible!

ERNEST. — Veux-tu que je le lui fasse dire?

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Non, non, tu te seras trompé.

ERNEST. — Trompé? Ah! pardieu! il n'y avait qu'à voir sa consternation quand je lui ai fait connaître ton opinion à son égard; il a pris une figure... oh! une figure...

MADAME DE LEVALLE. — Comment? et cela vous fait rire, mon frère?

ERNEST. — Il n'y a pas de quoi peut-être? Comprends-tu rien de plus bouffon que cette maladresse qui, au milieu de tant de femmes disposées à lui vouloir du bien, lui fait choisir précisément la seule qui le déteste? Oh! je lui croyais plus de tact, plus d'esprit. C'est qu'il était vraiment désespéré.

MADAME DE LEVALLE, émue. — Se peut-il?

ERNEST. — Oh! du reste, sois tranquille; c'est un amour dont il se guérira facilement.

MADAME DE LEVALLE, piquée. — Je vous remercie, mon frère.

ERNEST. — Aimerais-tu donc mieux qu'il ne se guérît pas?

MADAME DE LEVALLE. — Je ne dis point cela; mais je ne conçois pas que vous, Ernest, qui avez de la sensibilité, de la bonté, vous tourniez en ridicule le chagrin d'un ami.

ERNEST. — Veux-tu que je me désole? A quoi bon? Il va d'ailleurs repartir.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel?

ERNEST. — Certainement; dès qu'il a appris que sa présence te déplaisait, il m'a déclaré qu'il allait retourner à Paris.

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Et vous ne vous y êtes pas opposé?

ERNEST. — Pourquoi?

MADAME DE LEVALLE. — Pourquoi! Mais l'hospitalité, la plus simple politesse vous en faisait un devoir.

ERNEST. — Puisqu'il te déplaît.

MADAME DE LEVALLE. — Il ne s'agit pas de moi, mon frère. Nous sommes chez Mme Renneterre, et si elle sait que je suis la cause de ce départ, Dieu sait quels commentaires, que de suppositions! C'est me compromettre.

ERNEST. — Mais il me semble que c'est plutôt en restant que le colonel pourrait...

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Du tout; je ne veux chasser personne du château. En définitive, le colonel est un homme bien né, qui mérite des égards.

ERNEST. — Alors, ma chère amie, parle-lui toi-même; moi je ne puis changer ainsi de rôle à chaque instant. J'ai l'air de jouer la comédie bourgeoise... d'autant que je ne fais que des maladresses.

MADAME DE LEVALLE. — Oh! cela...

ERNEST. — Justement voici le colonel.

MADAME DE LEVALLE. — Lui!

ERNEST. — Dis-lui de rester si tu veux.

MADAME DE LEVALLE. — Mais non.

ERNEST. — Je ne m'en mêle plus.

MADAME DE LEVALLE. — Ernest, je t'en prie.

ERNEST. — Adieu. (Il sort).

MADAME DE LEVALLE, seule. — Peut-on me laisser ainsi. Voilà le colonel qui monte le perron. Il a la tête baissée; il réfléchit, sans doute. Pauvre jeune homme! Ah! mais non, il lit le journal! (On entend le colonel qui fredonne). On dirait qu'il chante... Ah! oui, pour s'étourdir! Il faut que je lui montre moins de froideur. Ce n'est pas pour moi, car je ne reviendrai jamais sur son compte, mais par considération pour Mme Renneterre.

(Elle va se placer près de la table, et prépare son métier à tapisserie).

SCÈNE X.

MADAME DE LEVALLE, LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant un journal à la main, sans voir Mme de Levalle. — C'est singulier. Si j'en croyais quelques paroles échappées tout à l'heure à Ernest, l'apparente froideur de Mme de Levalle à mon égard cacherait une sympathie que malheureusement je ne partage point.

MADAME DE LEVALLE, à part. — Le voici.

LE COLONEL. — N'importe; c'est la sœur d'un ami; montrons-nous au moins poli.

MADAME DE LEVALLE, se détournant. — Ah! monsieur le colonel.

LE COLONEL. — De grace, madame, ne vous dérangez point.

MADAME DE LEVALLE. — Monsieur cherchait sans doute Mme Renneterre?

LE COLONEL. — Nullement, je parcourais le journal.

MADAME DE LEVALLE. — Continuez, je vous en prie.

LE COLONEL, à part. — Elle affecte toujours la même froideur.

MADAME DE LEVALLE, à part. — Il cherche à cacher son émotion.

(Mme de Levalle travaille près de la table; le colonel s'assied près du guéridon de l'autre côté du théâtre. Un silence, pendant lequel ils se regardent à la dérobée.

LE COLONEL. — Si madame était curieuse de connaître les dernières nouvelles?

MADAME DE LEVALLE. — Volontiers.

LE COLONEL, lisant. — *Nouvelles extérieures :* Les journaux anglais continuent leurs injures contre l'empereur des Français à propos de son divorce.

MADAME DE LEVALLE, se détournant vivement. — Ah!

LE COLONEL, qui s'est arrêté un peu embarrassé. — Mon Dieu! j'ai la main malheureuse.

MADAME DE LEVALLE. — Pourquoi donc? Le journaliste doit justifier cet acte.

LE COLONEL. — En effet, madame.

MADAME DE LEVALLE. — N'est-ce point votre opinion?

LE COLONEL. — A moi? Nullement.

MADAME DE LEVALLE. — Comment? Mais il me semble avoir entendu monsieur le colonel défendre le divorce.

LE COLONEL. — En principe et au profit de l'être faible, c'est toujours mon avis, madame; mais non dans l'intérêt de l'inconstance ou de l'ambition.

MADAME DE LEVALLE. — Je ne comprends pas.

LE COLONEL. — Dans l'état de nos mœurs, l'homme, quoi qu'il arrive, est libre, maître de ses actions; sans briser une union, il peut la dénouer, tandis que la femme qui souffre ne peut pas même fuir son persécuteur, la loi en fait l'esclave de son mari. C'est là ce que je ne puis supporter.

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Ainsi, vous voudriez que le divorce fût permis...

LE COLONEL. — Seulement aux femmes.

MADAME DE LEVALLE, d'un ton aimable. — Mais c'est très raisonnable, cela. Je n'avais point du tout compris ainsi.

LE COLONEL. — Madame...

MADAME DE LEVALLE, amicalement. — Ma corbeille, je vous en prie, colonel.

(Le colonel prend sur le guéridon la corbeille où se trouvent les laines, et les apporte à Mme de Levalle.)

MADAME DE LEVALLE. — Ah! c'est là votre raison pour soutenir le divorce? Mais c'est bien différent. Je m'explique à présent votre généreuse chaleur. J'avais cru, au contraire, que, comme homme, vous défendiez un moyen d'inconstance et d'abandon.

LE COLONEL, avec chaleur. — Moi, madame! Ah! pour ma part, je ne saurais comprendre ainsi le divorce. Après avoir confié à une femme toutes ses espérances, après avoir vécu de sa vie, comment songer à un nouvel amour? comment pouvoir déménager ainsi son cœur? C'est impossible.

MADAME DE LEVALLE, ravie. — N'est-ce pas? Asseyez-vous donc, colonel.

LE COLONEL, tristement. — Du reste, nous autres militaires, nous ne devrions point avoir de pareilles idées.

MADAME DE LEVALLE. — Et pourquoi?

LE COLONEL. — Parce que le bonheur de la famille nous est interdit, et que notre profession nous condamne à de continuelles séparations.

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Et qui empêche de suivre le mari qu'on aime?

LE COLONEL, vivement. — Quoi! vous comprenez donc qu'une femme brave la fatigue, le danger?

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Qu'importent le danger, la fatigue, lorsqu'on les partage avec celui qu'on a choisi, quand on a la joie de veiller sur lui, de le consoler, d'être sa providence?

LE COLONEL, ravi et se rapprochant. — Oh! oui, c'est cela.

MADAME DE LEVALLE, avec chaleur. — Mais qu'est-ce que la vie d'une femme sans le dévouement? N'est-ce pas son bonheur, son plus beau privilége? Ne doit-elle pas tout braver, plutôt qu'une séparation?

LE COLONEL, se rapprochant encore. — Certainement. Continuez donc, je vous en prie, madame!

MADAME DE LEVALLE, un peu confuse et souriant. — Pardon, je ne sais pourquoi je vous parle avec cette chaleur.

LE COLONEL. — Ah! madame, j'étais si heureux de vous entendre! Pourquoi vous interrompre? Il semble que vous m'en veuilliez encore de cette discussion chez Mme de Seroulle.

MADAME DE LEVALLE. — Moi? nullement; et la preuve, c'est que je voulais vous prier de ne point repartir aujourd'hui.

LE COLONEL. — Il se pourrait!

MADAME DE LEVALLE. — Vous consentez?

LE COLONEL. — Madame!

MADAME DE LEVALLE, vite. — C'est convenu.

LE COLONEL. — Si vous l'exigez?

MADAME DE LEVALLE. — Au nom de Mme Renneterre. (Regardant par la fenêtre.) Mais votre cheval vous attend. Vous me permettez de prévenir?

LE COLONEL. — Restez, de grace, madame. Je vais donner de nouveaux ordres. (Il sort en saluant.)

SCÈNE X.

MADAME DE LEVALLE, le regardant s'en aller.

Décidément, il est mieux que je ne croyais; il n'est même pas mal; il est même très bien. Oh! si mon frère m'entendait faire cet aveu, quel triomphe pour lui! Je ne lui donnerai pas cet avantage, d'autant qu'il voudrait revenir à ses projets, à ses folies. Non, toute réflexion faite, je crois que M. de Massol

est le mari qui me convient. Maintenant, d'ailleurs, que j'ai écrit, je suis presque engagée. Eh bien! tant mieux; cela m'ôtera l'ennui des hésitations. Qu'il vienne, et je l'épouse. (Elle reste assise et rêveuse.)

SCÈNE XI.

MADAME DE LEVALLE, ERNEST.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! c'est toi, Ernest?

ERNEST. — Oui. Le colonel vient de te quitter?

MADAME DE LEVALLE. — A l'instant.

ERNEST. — Eh bien?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! je suis tout-à-fait revenue sur son compte.

ERNEST, vivement et avec joie. — En vérité?

MADAME DE LEVALLE. — Oh! c'est un homme...

ERNEST. — N'est-ce pas?

MADAME DE LEVALLE. — Un homme... très estimable...

ERNEST, désappointé. — Ah! tu trouves?

MADAME DE LEVALLE. — Il a l'air de connaître parfaitement sa profession.

ERNEST, étonné. — Ah çà! mais de quoi avez-vous donc parlé?

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu! il m'a lu la *Gazette*.

ERNEST. — Le colonel? (A part.) C'était bien la peine de lui ménager un tête-à-tête. (Haut.) Mais, enfin, tu l'as prié de rester.

MADAME DE LEVALLE. — Et il reste.

ERNEST. — A la bonne heure. (A part.) Il faudra bien qu'ils causent et qu'ils se fassent connaître l'un à l'autre. (Haut.) A propos, tu as écrit à notre tante, Mme de Neuville?

MADAME DE LEVALLE. — Quoi! tu sais?

ERNEST. — J'ai vu la lettre tout à l'heure entre les mains d'Étienne. Tu t'excuses sans doute de ne pouvoir recevoir M. de Massol?

MADAME DE LEVALLE. — Au contraire.

ERNEST. — Comment?

MADAME DE LEVALLE. — Je permets à ma tante de l'amener.

ERNEST. — Que dis-tu? mais tu n'as pas réfléchi que c'était presque une promesse.

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu! je le sais, mon frère.

ERNEST. — Mais songe.

MADAME DE LEVALLE, vivement. — Je songe que vous-même, mon frère, vous me donniez, il y a quelques jours, d'excellentes raisons pour recevoir M. de Massol.

ERNEST. — Sans doute, mais depuis...

MADAME DE LEVALLE. — Depuis, rien n'est changé... J'ai été persécutée

par ma tante, par vous, mon frère, par toute la famille enfin, pour ce mariage; je veux en finir, et puisqu'on l'exige, je consens à tout.

ERNEST. — Mais non.

MADAME DE LAVALLE. — J'épouserai M. de Massol.

ERNEST. — Toi!

MADAME DE LEVALLE, émue. — Et si... je suis malheureuse...

ERNEST. — Ma sœur!

MADAME DE LEVALLE. — Ce sera de votre faute!

ERNEST. — A moi! Ah! par exemple, Agathe!

(Mme de Levalle sort.)

SCÈNE XII.

ERNEST, seul.

Eh bien! que signifie?... Ah! au diable les sœurs, les amis, les mariages! C'est vrai, je ne sais pas pourquoi je m'obstine, moi, à vouloir les rendre heureux malgré eux. A-t-on jamais vu pareil entêtement? Accepter M. de Massol, changer d'avis justement au moment... où j'en fais autant... C'est du dépit, je n'en puis douter. Mais comprend-on l'autre, qui lui lit la *Gazette?* Je les croyais plus forts dans le 4e hussards. Mais avec tout cela M. de Massol va venir demain peut-être. Et je connais ma tante : c'est le sosie de Mme Renneterre. Deux heures après son arrivée, le mariage sera conclu. Encore si l'on pouvait la prévenir, trouver un moyen de forcer le colonel et Agathe à un rapprochement, à une déclaration. Mais il faudrait une occasion.

SCÈNE XIII.

ERNEST, LE COLONEL.

ERNEST. — Ah! c'est toi?

LE COLONEL. — Oui. Je croyais Mme de Levalle ici.

ERNEST. — Tu venais peut-être lui lire encore le journal.

LE COLONEL. — Quelle idée! Je venais m'excuser de nouveau de cette malheureuse rencontre chez Mme de Seroulle; car je ne sais comment j'ai vu ta sœur ce jour-là; je lui ai trouvé l'air froid, dédaigneux.

ERNEST. — Elle en disait autant de toi.

LE COLONEL. — Sans doute; on m'avait fait d'elle tant d'éloges avant son arrivée que j'étais mal disposé. Oui, je n'aime pas que l'on m'impose l'admiration, et je croyais faire acte d'indépendance en ne pliant pas le genou devant l'idole. Mais aujourd'hui nous avons causé, et je l'ai trouvée... adorable.

ERNEST. — Vraiment?

LE COLONEL. — J'ai, du reste, un reproche à te faire. Tu ne m'avais pas dit qu'elle allait se marier.

ERNEST. — Ma sœur?

LE COLONEL. — Oh! Mme Renneterre vient de m'en faire confidence.

ERNEST. — Mais du tout. C'est un projet abandonné.

LE COLONEL. — En vérité? Alors, mon cher ami, je ne reste pas ici.

ERNEST. — Pourquoi donc?

LE COLONEL. — Parce que je finirais par devenir amoureux de Mme de Levalle.

ERNEST. — Eh bien! quand cela serait? Ne t'ai-je pas dit...

LE COLONEL. — Qu'elle était bien disposée en ma faveur. Mais, outre que je n'en crois rien, je n'oserai jamais épouser ta sœur.

ERNEST. — Comment?

LE COLONEL. — Non. Oh! je sais bien que tu me traiteras de tête folle, romanesque, comme autrefois; mais la beauté de Mme de Levalle, son nom, sa fortune, lui donnent droit à un plus brillant mariage.

ERNEST. — Mais songe donc...

LE COLONEL. — Je songe que je ne m'estime pas assez pour accepter un sacrifice; que je voudrais que ma femme reçût tout de moi, que la reconnaissance la préparât à un sentiment plus tendre. Oh! tu peux rire à ton aise. Mais je vais plus loin, vois-tu; je voudrais lui avoir rendu quelque grand service.

ERNEST. — C'est cela. Comme dans *Ma tante Aurore,* tu voudrais l'avoir sauvée des brigands, de l'eau ou des flammes.

LE COLONEL. — Eh! mais ce ne serait pas si mal.

ERNEST. — Eh bien! mais dis donc, c'est un plaisir que tu aurais dû te procurer dernièrement, à l'incendie de l'ambassade.

LE COLONEL. — Tu crois plaisanter, mais c'est ce que j'ai fait.

ERNEST. — Toi?

LE COLONEL. — Certainement. J'ai arraché une femme du milieu des flammes. Malheureusement, après l'avoir mise en sûreté, j'ai été obligé de la laisser là pour courir à l'incendie.

ERNEST, à part. — Dieu! si c'était ma sœur! Pourquoi pas? C'est l'occasion que je cherchais.

LE COLONEL. — Tout ce que je sais d'elle, c'est que je l'ai trouvée près de l'entrée du pavillon.

ERNEST. — Près de l'entrée?

LE COLONEL. — J'ai aperçu à mes pieds une femme évanouie.

ERNEST. — Jeune?

LE COLONEL. — Je le suppose à sa taille élégante et svelte.

ERNEST. — Mais ses traits?

LE COLONEL. — Il faisait nuit; je n'ai pu les voir.

ERNEST. — Tu ne les as point vus? (Ouvrant ses bras.) Ah! mon ami.

LE COLONEL. — Eh bien! qu'as-tu donc?

ERNEST, l'embrassant. — Mon ami, laisse-moi te serrer dans mes bras.

LE COLONEL, se dégageant avec peine. — Mais il devient fou.

ERNEST. — Oui, de joie.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA, MADAME DE LEVALLE.

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu! quels cris!

ERNEST. — Ah! madame Renneterre, mademoiselle Emma, ma sœur...

MADAME DE LEVALLE. — Qu'y a-t-il donc?

ERNEST. — Tu cherchais celui qui t'avait sauvé des flammes?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien?

ERNEST, montrant le colonel. — Le voilà.

LE COLONEL. — Moi!

TOUS. — Lui!

ERNEST. — Oui. (A part.) Si ce n'est pas, ça aurait pu être.

MADAME DE LEVALLE. — Se peut-il, colonel?

LE COLONEL. — J'ose encore à peine croire à ce bonheur.

ERNEST. — C'est lui, te dis-je, il m'a donné tous les détails. (L'embrassant encore). Oh! cher ami, va; crois bien que mon cœur... mon cœur... (Il s'arrête comme étouffé par l'émotion, et dit à Mme de Levalle d'un ton sérieux :) Agathe, il n'y a que vous qui puissiez payer le colonel d'un pareil service.

MADAME DE LEVALLE, baissant les yeux. — Mon frère...

MADAME RENNETERRE. — Mais je n'en reviens pas... et vous êtes certain, Ernest?

ERNEST. — Certain.

LE COLONEL. — Il y a d'ailleurs un moyen facile de s'assurer.

ERNEST. — C'est inutile.

LE COLONEL. — La femme que j'ai sauvée portait des bracelets.

ERNEST. — Comme ma sœur.

LE COLONEL. — L'un d'eux m'est resté.

ERNEST, à part. — Ah! diable!

LE COLONEL. — Et le voici.

MADAME RENNETERRE. — Montrez. (Jetant un cri.) Ah!

ERNEST. — Quoi donc?

MADAME RENNETERRE. — C'est le bracelet de ma fille.

MADAME DE LEVALLE. — D'Emma!

EMMA. — Oui.

ERNEST. — Son bracelet!

MADAME RENNETERRE. — Ainsi, c'est vous, colonel, qui avez sauvé mon enfant?

LE COLONEL, embarrassé. — Madame...

MADAME RENNETERRE, à Emma. — C'est ton sauveur! (Bas.) Évanouissez-vous, mademoiselle.

EMMA. — Mais, maman...

MADAME RENNETERRE, feignant de s'évanouir. — Évanouissez-vous donc, ou il sera trop tard... Ah!..

EMMA. — Ah! mon Dieu! ma mère!

ERNEST. — C'est cela, elle perd connaissance pour sa fille.

MADAME RENNETERRE, revenant à elle. — Ah! ah! une telle émotion.

LE COLONEL. — Remettez-vous, de grâce, madame.

MADAME RENNETERRE, assise. — Oui, colonel, oui. (Elle lui donne la main et prend celle de sa fille.) Ma fille, rappelle-toi ce qu'Ernest disait tout à l'heure: il n'y a que toi qui puisses payer un tel service.

ERNEST, à part. — C'est cela, je lui ai fourni jusqu'à la formule!

MADAME DE LEVALLE, d'une voix troublée. — Je me réjouis de ce qu'une erreur de mon frère ait amené une découverte... aussi heureuse... pour tout le monde.

MADAME RENNETERRE, à Ernest. — Ah! oui, c'est vous que nous devons remercier.

ERNEST, avec humeur. — Il n'y a pas de quoi.

MADAME RENNETERRE, se levant. — Ah!

EMMA. — Vous devriez rentrer, maman.

MADAME RENNETERRE. — Non, non, j'aime mieux prendre l'air, et si le colonel veut bien me donner le bras...

LE COLONEL. — Madame, je suis à vos ordres.

MADAME RENNETERRE, embrassant sa fille. — Chère enfant. (Au colonel avec sentiment.) Elle vous doit la vie. (Le colonel salue.) Venez.

(Emma les conduit jusqu'à la porte; Mme de Levalle s'est assise, pensive, à gauche; Ernest est à droite.)

SCÈNE XV.

MADAME DE LEVALLE, EMMA, ERNEST.

ERNEST, à part et regardant Mme de Levalle. — Ma sœur est toute pensive; elle l'aime peut-être, maintenant... Et c'est moi... Oh! sot que je suis!

EMMA, qui est à la fenêtre à gauche. — Oh! comme ma mère cause vivement avec le colonel.

MADAME DE LEVALLE, sortant de sa rêverie. — Ah! où cela?

ERNEST, à part. — Parbleu! elle arrange le mariage.

MADAME DE LEVALLE, agitée. — Le colonel a l'air de la remercier; il lui baise la main.

ERNEST, à part. — Allons, c'est une chose faite, et nul moyen d'empêcher; cette petite sotte n'a même pas une inclination, pas un amant jaloux qui puisse s'opposer... Ah! quelle idée! Oui, c'est cela.

MADAME DE LEVALLE, quittant la fenêtre. — Ils disparaissent.

EMMA. — Oh! il faut que j'aille rejoindre maman pour savoir...

ERNEST, qui a pris un air sombre et s'est placé devant la porte les bras croisés. — Restez, mademoiselle.

EMMA. — Comment?

ERNEST, avec emportement. — Vous n'irez pas.

EMMA, reculant effrayée. — Qu'est-ce qu'il y a donc?

MADAME DE LEVALLE. — Que signifie?

ERNEST, d'une voix sombre. — Ah! vous avez deviné. N'est-ce pas que dans ce moment votre mère arrangeait votre mariage avec le colonel?

EMMA; reculant. — Ah! n'ouvrez donc pas les yeux comme cela, monsieur Ernest, vous me faites peur.

MADAME DE LEVALLE. — Qu'avez-vous, mon frère?

ERNEST, avec sentiment. — Elle me le demande! (A Emma). Et vous aussi, vous n'avez point lu dans mon cœur.

EMMA. — Comment? Est-ce que...

ERNEST. — Eh bien! oui, je vous aime.

EMMA. — Moi!

MADAME DE LEVALLE. — Emma!

ERNEST. — Comme un insensé!

EMMA. — Ah! mon Dieu!

MADAME DE LEVALLE. — Mais c'est incroyable. Vous me disiez ce matin...

ERNEST, l'interrompant. — Ce matin, je voulais cacher ma passion.

EMMA. — Mais pourquoi?

ERNEST. — Pourquoi! (Avec sentiment.) Vous me demandez pourquoi, vous, Emma, à qui je croyais de la sensibilité? Ah! je ne m'attendais pas à cette question.

MADAME DE LEVALLE, à Ernest. — Avant de partir, tu voulais donc t'assurer de ses sentimens?

ERNEST, vivement. — Justement, c'est cela.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! je comprends.

ERNEST. — N'est-ce pas, ma sœur? (A part.) Elle est plus heureuse que moi.

EMMA. — Mon Dieu! mais si ma mère au moins avait été avertie...

ERNEST. — Votre mère, Emma! Ainsi, vous m'aimez?

EMMA, vivement. — Je ne dis pas cela.

ERNEST, sombre. — Alors vous ne m'aimez pas?

EMMA, embarrassée. — Je ne dis pas cela non plus.

ERNEST. — Non; mais je le vois trop bien...

MADAME DE LEVALLE. — Mais du tout, mon frère.

ERNEST, avec désordre. — Oh! ne cherche point à me tromper; c'est l'autre que l'on préfère! (A Emma.) Votre mère, d'ailleurs, s'est expliquée assez clairement tout à l'heure. Dans ce moment même, votre main est accordée au colonel sans doute; mais qu'il n'espère pas détruire impunément toutes mes espérances!

MADAME DE LEVALLE. — Que dites-vous!

ERNEST. — Ce mariage ne se fera point tant que je vivrai.

EMMA. — Ah! monsieur Ernest!

MADAME DE LEVALLE. — Un duel! mon frère!

ERNEST. — Oui, et je punirai en même temps les impertinences de cet homme à ton égard.

MADAME DE LEVALLE. — Mais non.

ERNEST. — Un homme qui ose te contredire dans un salon, qui défend le divorce!

MADAME DE LEVALLE. — Mon frère!

ERNEST. — Oh! je le hais autant que toi maintenant.

MADAME DE LEVALLE. — De grace!

ERNEST, parcourant le théâtre. — Non, cela ne peut point se passer ainsi.

MADAME DE LEVALLE, le suivant d'un côté. — Calme-toi, mon frère.

EMMA, le suivant de l'autre côté. — De grace, monsieur Ernest.

ERNEST, de même. — Il faut que je le voie sur-le-champ.

EMMA. — Non, je vous en prie.

MADAME DE LEVALLE. — Mon frère, écoute-moi

ERNEST. — Je le forcerai à me rendre raison.

MADAME DE LEVALLE. — Mon frère!

EMMA. — Monsieur Ernest!

ERNEST, s'arrêtant. — Laissez-moi.

EMMA, joignant les mains. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DE LEVALLE, cherchant à le retenir. — Je t'en prie, mon ami?

ERNEST. — Ma sœur! (Il l'embrasse, et dit à part:) Cela va bien. (Haut.) Adieu!

MADAME DE LEVALLE, cherchant à le retenir. — Non, tu ne sortiras pas, Ernest! Il ne m'entend plus!

EMMA, effrayée. — Ah! madame, il veut se battre!

MADAME DE LEVALLE. — Non. Oh! je l'empêcherai à tout prix.

EMMA. — Dites-lui que je suis prête à l'épouser, madame.

MADAME DE LEVALLE. — Est-ce vrai?

EMMA. — Sans doute. Mais le colonel?

MADAME DE LEVALLE. — Je m'en charge.

EMMA. — Le voici.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! Laissez-moi avec lui, Emma.

EMMA. — Oui, madame. Mais ils ne se battront pas?

MADAME DE LEVALLE. — Non.

EMMA. — C'est que je m'intéresse à tous deux.

MADAME DE LEVALLE. — Ne craignez rien. Mais il faut que je parle à M. de Beaulieu.

EMMA. — C'est cela. (A part.) Et moi, je vais tout dire à ma mère.

MADAME DE LEVALLE, à part. — Ah! il faut que j'assure à tout prix le bonheur de mon frère. Voici le colonel.

SCÈNE XVI.

MADAME DE LEVALLE, LE COLONEL.

LE COLONEL, à part. — Je croyais ne jamais pouvoir quitter cette excellente dame. (Apercevant Mme de Levalle.) Ah! madame. (Il la salue.)

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! monsieur, Mme Renneterre est-elle entièrement remise?

LE COLONEL. — Entièrement, madame.

MADAME DE LEVALLE. — Je conçois, du reste, son émotion et sa surprise. Il y a dans tout ce qui vient de se passer quelque chose de si imprévu. Et vous avez dû être heureux...

LE COLONEL. — Oui, d'abord.

MADAME DE LEVALLE. — La précipitation de mon frère a failli pourtant causer une erreur.

LE COLONEL, vivement. — Ah! que je regrette.

MADAME DE LEVALLE. — Pourquoi cela?

LE COLONEL. — Parce qu'il m'eût été bien doux de penser, madame, que j'avais pu mériter votre reconnaissance.

MADAME DE LEVALLE, souriant. — Mon Dieu! monsieur, qui sait si vous n'êtes point également mon sauveur inconnu? Dans tous les cas, je suis prête à le supposer.

LE COLONEL. — Prenez garde, madame, la reconnaissance impose certains devoirs.

MADAME DE LEVALLE. — Me croyez-vous incapable de les remplir?

LE COLONEL. — Je ne dis point cela, mais on ne peut rien refuser à un sauveur.

MADAME DE LEVALLE. — Encore faut-il qu'il demande.

LE COLONEL. — Mais s'il demande beaucoup?

MADAME DE LEVALLE. — Beaucoup n'est point trop.

LE COLONEL. — Et si en retour du service rendu il demandait plus que de la gratitude?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! on lui donnerait de l'amitié.

LE COLONEL. — Et s'il désirait plus que de l'amitié?

MADAME DE LEVALLE. — Plus que de l'amitié? ah! mais alors ce serait un service placé à usure.

LE COLONEL. — S'il demandait enfin qu'on lui consacrât la vie qu'il a conservée?

MADAME DE LEVALLE. — Oh! mais vous faites des suppositions.

LE COLONEL. — Eh bien! non, madame; il n'y a de supposé que mes droits à un tel bonheur, et cependant je donnerais ma vie pour l'obtenir!

MADAME DE LEVALLE. — Que dites-vous?

LE COLONEL. — Ce que je voulais cacher, ce que vos encouragemens m'ont arraché? Ah! ne me dites pas que c'était un jeu de votre esprit, madame; ne

me punissez point d'un malheureux hasard. Vous détournez les yeux, vous paraissez émue; de grace, ah! dites que vous ne me repousserez point; j'attends votre réponse à genoux.

MADAME DE LEVALLE. — Que faites-vous?

LE COLONEL. — Un mot, un regard, ou je penserai que vous m'en voulez encore.

MADAME DE LEVALLE. — De grace!

LE COLONEL. — Je croirai que cette querelle à propos de divorce...

MADAME DE LEVALLE, lui mettant la main sur la bouche. — Ah! ne prononcez donc pas ce mot-là.

LE COLONEL, se relevant. — Cette main, vous me la donnez.

MADAME DE LEVALLE. — Puisque vous l'avez prise.

LE COLONEL. — Ah! chère Agathe!

(Il serre les mains de Mme de Levalle sur son cœur.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST. — Ah!

MADAME DE LEVALLE, sans se déranger. — Mon frère...

LE COLONEL, le bras de Mme de Levalle sous le sien. — Eh! c'est ce cher Ernest...

ERNEST. — Que signifie?

LE COLONEL. — Cela signifie, monsieur Ernest, que vous n'êtes plus mon meilleur ami...

ERNEST. — Comment!

LE COLONEL, lui tendant la main. — Mais mon frère.

ERNEST. — Il se pourrait!

MADAME DE LEVALLE, en souriant, un peu confuse. — Oui.

ERNEST, au colonel. — Ah çà! mais je croyais que tout à l'heure Mme Renneterre...

LE COLONEL. — Elle avait eu, en effet, quelques idées. Mais moi, j'étais déjà pris, et je me suis expliqué franchement.

ERNEST. — Très bien. (Bas à Mme de Levalle.) Et moi j'ai repris à Étienne la lettre adressée à notre tante.

MADAME DE LEVALLE, bas. — Ah! merci!

ERNEST, donnant la main au colonel. — De sorte que tout le monde est content.

MADAME DE LEVALLE. — Oui, même vous, jaloux; car rien ne s'oppose plus maintenant à votre mariage avec Emma.

ERNEST, vivement. — Nous en reparlerons plus tard.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA.

MADAME RENNETERRE, gravement. — C'est inutile.

MADAME DE LEVALLE. — Madame Renneterre...

ERNEST. — Oh! ma marraine...

MADAME RENNETERRE, de même. — Emma vient de m'avouer tout.

ERNEST, à part. — Aïe!

MADAME RENNETERRE, de même. — Vous avez gardé avec moi un silence offensant, Ernest.

ERNEST. — Ma marraine...

MADAME RENNETERRE, de même. — Vous savez en outre que je trouve Emma trop jeune pour se marier.

EMMA, à part. — Comment?

ERNEST, vite. — J'attendrai, ma marraine.

MADAME RENNETERRE, très vite. — Non, non, mon cœur ne sait point résister aux prières. Je vous la donne.

ERNEST, stupéfait. — Oh! ma marraine! (A part.) En définitive, elle est charmante. (Haut.) Votre main, ma petite Emma. (A Mme Renneterre.) Et vous, maman, embrassez-moi.

MADAME RENNETERRE. — Oui. (Avec exaltation.) J'ai un gendre!

ERNEST. — Les deux noces se feront en même temps.

LE COLONEL. — C'est cela!

MADAME DE LEVALLE. — Et surtout, tâchons d'être heureux. (Montrant Ernest.) Nous lui avons donné assez de peine pour cela.

ÉMILE SOUVESTRE.

LE

POÈME DU CID.

A M. S. DE T.....

La langue espagnole, fille de la latine, ainsi que toutes celles du midi de l'Europe, ne fut d'abord qu'un mélange confus du latin et de l'idiome des nations du Nord qui se ruèrent sur la Péninsule lors de l'immense catastrophe qui balaya de la surface de la terre la puissance, la civilisation et les vices de Rome. Avant l'irruption des barbares, la langue latine était généralement parlée en Espagne; mais certes elle ne l'y était pas aussi purement qu'au forum, et l'on peut même assurer qu'elle y fut toujours corrompue par l'alliage impur d'un grand nombre de mots ibériens, phéniciens et carthaginois: de là les mots évidemment dérivés de ces vieilles langues, que les savans y découvrent encore aujourd'hui. Pour les preuves, je vous renvoie, monsieur, à l'*Origine et commencement de la langue castillane,* d'Aldrete, et au *Trésor de la langue,* de Covarrubias; et si vous tenez absolument à approfondir cette question, vous pouvez consulter Pellicer dans sa *Primitive population et langue d'Espagne,* et le révérend père Sarmiento, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie et des poètes espagnols.* Ces deux écrivains, de même que Mayans, Sanchez et Capmani (1), ont malheureusement poussé leurs

(1) *Origines de la langue espagnole. — Collection des poésies antérieures au quinzième siècle. — Théâtre historico-critique de l'éloquence espagnole.*

recherches sur ces arides matières plus loin que ne le voudrait souvent la patience du lecteur. Et puis vous trouverez chez eux de singulières opinions : en voici deux dont vous ne serez pas peu étonné, j'en suis sûr. Aldrete prétend que déjà, du temps des apôtres, existait dans des livres la langue vulgaire castillane, bien qu'elle ne fût nullement parlée. Pellicer, homme si éminent d'ailleurs, va encore plus loin ; il affirme que notre langue, loin d'être dérivée de la latine, en est au contraire la mère, comme étant une des soixante-douze qu'on parlait à la tour de Babel.

Ces absurdités ne méritent pas d'être réfutées sérieusement. Tout prouve que le castillan est né du latin, et qu'il ne fut dans le principe qu'un mélange formé par cette langue, mêlée déjà d'ibérien, de phénicien et de carthaginois, et les idiomes des Celtes et des Goths. C'est à ce mélange, où le latin dominait presque exclusivement, qu'on doit appliquer le nom de *romance,* ou langue romane. Deux autorités des plus respectables viennent à l'appui de cette opinion ; ce sont Marineus Siculus et Mariana (1). Le xe siècle est l'époque que nos meilleurs critiques assignent à la formation du romance castillan. Pas un seul monument écrit du romance primitif n'est arrivé jusqu'à nous. Ce ne fut que lorsque l'élément arabe se fut introduit dans cette langue qu'elle fut employée dans la plus ancienne œuvre écrite en prose qui nous soit parvenue (le *Poème du Cid* est évidemment antérieur). Cette œuvre, qui remonte d'après l'opinion la plus générale au règne de Ferdinand III, est la traduction du *Fuero juzgo* (*Forum judicum*), qui ouvrit la voie à la grande œuvre des *Partidas*. Vers la fin du règne des Goths, on réunit les lois de cette nation dans un seul code, divisé en douze livres, à l'imitation sans doute du code de Justinien. On trouve ce code dans le troisième volume de l'*Hispania illustrata*, ainsi que dans le *Codex legum antiquarum*, de Lindemborgius, qui le plaça en tête de son recueil, sous le titre de *Leges Wisigothorum*, ces lois étant les plus anciennes connues après les lois romaines. La traduction de ce code fut mise au jour en 1600 par Alonso de Villadiego, avec des notes et des commentaires. Quelques écrivains ont supposé que cette traduction est contemporaine de la formation du code. Aldrete la croit postérieure de quatre siècles au texte latin, opinion très vraisemblable, partagée par le révérend père Sarmiento, qui pense qu'elle fut faite entre l'année 1100 et l'année 1250, entre le règne de don Alphonse VI et celui de don Alphonse-le-Sage. Il prouve même que ce travail s'accomplit sous le règne et par l'ordre de Ferdinand III, et c'est ce que dit encore positivement le savant père Burriel, dans une lettre à don Juan d'Amaya, datée du 30 septembre 1751. Ce fait est donc acquis à l'histoire littéraire.

Entre la prose de cette version et celle des *Partidas,* on dirait que deux siècles de prospérité pour les lettres durent s'écouler : elles ne sont séparées cependant que par l'espace de quelques années. Aucune langue vivante d'Eu-

(1) *De Rebus. Hisp.*, lib. V. — « Ex latinæ degenerantis corruptione conflatam. » (*Hist. Hisp.*, lib. III, cap. I.)

rope n'avait encore atteint un tel degré de splendeur, pas même l'italienne, bien que l'Italie marchât déjà à la tête de la civilisation. Le *Decameron* est postérieur aux *Partidas* de près d'un siècle. Ce code immortel fut rédigé par don Alphonse-le-Sage lui-même. Ce grand roi, comme toutes les intelligences d'élite, ne vivait ni dans le passé ni dans le présent, mais dans l'avenir. Ce fut un génie hors de ligne que ce roi de Castille, cet empereur d'Allemagne, dont la figure colossale se dresse si majestueuse sur le seuil de notre histoire du moyen-âge. Ce n'est pas comme législateur que j'ai à le considérer ici, encore moins comme astrologue et comme alchimiste. Nous n'avons à examiner en don Alphonse que le grand prosateur et le grand poète. Sous le premier rapport, il nous a laissé d'abord *el Fuero real* et *las Partidas*, où la langue castillane apparaît déjà portée à un admirable degré d'élégance, de force et de pureté; puis les *Tables Astronomiques*, dites Alphonsines, une traduction du *Quadripartitus* de Ptolémée et des *Canons* d'Abategnius; le livre des *Armellas* (annelets), une paraphrase de la Bible, une *Chronique générale* d'Espagne, et la *Conquête d'Outre-Mer* jusqu'à l'an 1284, tirée de l'histoire de Guillaume de Tyr. Ce dernier ouvrage est un des plus curieux monumens de la langue. Ses travaux inédits sont : *El Repartimiento de Seville*, les quatre livres du *Fuero de Valladolid*, la *Vie de saint Ferdinand*, et *le Septenaire*, qu'on dit être un mélange de philosophie, d'astrologie et de théologie; puis encore les *Traités* d'Avicène et d'Averroès. Quelques auteurs, tels que Prieto Sotelo par exemple, ont nié que don Alphonse eût écrit tous ces livres, et principalement les deux codes ci-dessus mentionnés, s'appuyant sur l'exemple de Justinien, qui, on le sait, ne fut pas l'auteur du code qui porte son nom; mais d'abord ils ne nous font point connaître le Tribonien des *Partidas*, et le principal argument dont ils se servent, *qu'il est impossible qu'un seul homme ait tant écrit*, nous conduirait à ce beau résultat, que les œuvres de Lope de Vega, de Voltaire, etc., ne leur appartiennent pas. Ensuite il est de toute évidence que le *Fuero real* et *las Partidas* furent écrits par don Alphonse lui-même. Le premier de ces ouvrages se termine ainsi : « Ci se termine le Fuero Real, que *fit* le noble roi don Alonso le neuvième » (c'est-à-dire neuvième de Castille, car don Alphonse IX, père de saint Ferdinand, n'avait été que roi de Léon. C'est pourquoi don Alphonse-le-Sage se trouve désigné dans nos chroniques sous ces deux dénominations). Quant aux *Partidas*, les initiales de chacune des divisions du livre réunies forment une sorte d'acrostiche de son nom (1) qui ne permet pas de douter qu'Alphonse n'en soit l'auteur,

(1) La première commence ainsi : Al servicio...,
La deuxième, — — La Fé...
La troisième, — — Fizo N. S...
La quatrième, — — Onras...
La cinquième, — — Nascen...
La sixième, — — Seendamente...
La septième, — — Olvidanza...

car ce serait trop accorder au hasard que de supposer que ce singulier assemblage de lettres est fortuit.

Comme poète, il nous a laissé ses *Cantigas* (1) (chansons), ses *Querelles* (plaintes), et son livre du *Trésor* (2), traité de la pierre philosophale. Malheureusement la plus grande partie de cet ouvrage est écrite en chiffres dont on n'a pas encore trouvé la clé. Ce traité d'alchimie est appelé par quelques auteurs *le Livre du Cadenas*, sans doute parce que le plus ancien exemplaire connu (je me rappelle de l'avoir vu à la Bibliothèque royale de Madrid) se ferme par un cadenas. J'ai mentionné cette circonstance parce qu'il y a des écrivains, tels qu'Ortiz de Zùñiga, dans ses *Annales de Séville*, qui pensent à tort que ces deux titres différens désignent deux ouvrages distincts. Don Alphonse écrivit ses *Cantigas* dans le dialecte gallicien, qui ressemble beaucoup au portugais moderne; mais il n'en faut pas conclure, ainsi que le fait le révérend père Sarmiento, que c'était alors, comme depuis deux siècles, l'usage d'écrire les poésies dans cette langue. Sanchez combat fort savamment cette fausse opinion dans le premier volume de son ouvrage déjà cité, n° 272 et suivans. Don Alphonse avait passé sa jeunesse en Gallice, et naturellement il devait affectionner la langue de cette province; mais, sauf ses *Cantigas*, tous ses vers sont en castillan. Les autres poètes du temps, ainsi que nous le verrons bientôt, écrivaient de même généralement dans la langue de Castille.

Le plus ancien ouvrage écrit en vers que nous possédions est le *Poème du Cid*, divisé en deux chants. On ne saurait indiquer l'époque précise où ce poème fut écrit. Quelques critiques ont supposé qu'il est antérieur à la traduction du *Fuero juzgo*, s'appuyant sur ce point, que la langue y apparaît plus grossière que dans celle-ci; ce n'est point là pourtant un fait concluant, car, outre qu'on doit tenir compte au poète inconnu des entraves de la mesure et de la rime, tout porte à croire que la rédaction du code visigoth fut l'ouvrage de quelques esprits d'élite qui pouvaient fort bien être de quelques

(1) Dans le recueil des *Cantigas*, on remarque des chansons consacrées à la Vierge, qu'on conserve encore avec la musique que le roi lui-même composa pour qu'elles fussent chantées dans la cathédrale de Séville.

(2) Dans ces deux livres, on trouve pour la première fois en castillan le vers de douze syllabes. Moratin, dans la note 3me du Discours historique qui précède son excellent ouvrage intitulé : *Origines du Théâtre espagnol*, s'exprime ainsi : « Qu'il me soit permis d'exposer mon opinion sur le livre des *Querelles* et celui du *Trésor*. Je ne crois pas que ces compositions soient d'Alphonse X. Quiconque connaîtra les progrès de la langue et de la poésie castillane leur donnera deux siècles de moins d'antiquité. » Et il penche pour les attribuer à don Henri de Villena, parmi les manuscrits duquel ils furent trouvés. — L'opinion de Moratin est des plus respectables; mais sur ce point je me permets de ne point la partager, car, d'après son raisonnement, le code des *Sept Partidas* doit également appartenir au commencement du xve siècle, puisque la langue y apparaît aussi avancée, peut-être davantage, que chez les meilleurs prosateurs de cette époque.

dizaines d'années en avant de leurs contemporains. La prose du commencement du XVe siècle, je l'ai déjà dit, n'est pas plus belle que celle employée par don Alphonse-le-Sage dans ses *Partidas*. C'est que les grands hommes, est-il besoin de le répéter? sont rarement au niveau de leur siècle. Ils ne reçoivent pas d'impulsion : ils la donnent.

Le *Poème du Cid* n'a été publié qu'en 1775. Le savant bibliothécaire don Tomas Antonio Sanchez l'a inséré dans le premier volume de ses *Poésies castillanes antérieures au quinzième siècle*. Le père F. Prudencio de Sandoval en avait déjà fait mention dans ses *Fondations de saint Benoît*, en parlant de celle de saint Pierre de Cardeña, ainsi que Berganza dans ses *Antiquités d'Espagne*. Tous les deux assuraient que le manuscrit se trouvait à Bivar, patrie du Cid. Sanchez parvint à se le procurer, et en fit une copie d'une scrupuleuse exactitude. L'époque qu'il assigne au poème est le milieu du XIIe siècle; mais le manuscrit dont il tira sa copie est bien postérieur. Voici la note qu'il dit avoir trouvée à la suite du dernier vers : « Que Dieu donne le paradis à celui qui écrivit ce livre. Amen. Ce fut *Per Abbat* (abbé) qui l'écrivit dans l'ère de mille et CC.....XLV ans. » On pourrait croire, d'après la signification moderne du mot *écrire*, que Pierre Abbat (qui devait être probablement un moine bénédictin, à moins qu'Abbat ne soit un nom de famille) en fut l'auteur; mais alors *écrire* était synonyme de *transcrire*, et l'on ne peut douter qu'il n'en fût que le copiste. Sanchez prétend qu'entre les deux C et le X de la date il n'y avait dans le manuscrit que l'espace suffisant pour un troisième C; mais cet espace pouvait également être rempli par une autre conjonction *et* (e), grattée par le copiste lui-même, comme inutile. Toujours est-il que, même en supposant à ce codex le moins d'antiquité possible, il remonte à l'ère espagnole de 1345, qui correspond à l'année 1307 de Jésus-Christ; ce qui suffirait pour détruire l'idée de toute fraude littéraire dans le genre de celles de Macpherson et de Rowley. Ce fait une fois constaté, il est non moins évident que le langage du poème ne peut appartenir qu'au XIIe siècle. Il suffit de le comparer à celui des poèmes de don Gonzalo de Berceo, qui écrivit vers l'année 1220, pour se convaincre qu'il a dû s'écouler entre ces productions l'espace de près d'un siècle.

Pour en finir avec cette question, je ferai une remarque que je m'étonne de n'avoir trouvée dans aucun des auteurs qui ont écrit sur cette matière, et que je soumets humblement au jugement des savans. A la fin du poème, l'auteur dit à propos de la mort du Cid : « Il trépassa le jour de la Pentecôte *de ce* siècle. » Que faut-il entendre ici par ce siècle, *este siglo?* serait-ce le siècle où les évènemens que l'auteur vient de raconter se sont passés, ou bien celui où il écrivait? La signification précise et nette du prénom démonstratif *este* (*hic, iste*), qui indique toujours une chose présente, comme le *celui-ci* français (1), l'antiquité et la rudesse du langage, et puis cette con-

(1) Pour indiquer un autre siècle que le présent, l'auteur aurait naturellement

viction qui vient à quiconque lit ce poème, qu'il a été écrit très peu de temps après la mort du héros, tout me fait pencher pour la seconde des deux hypothèses posées plus haut. Ce serait donc alors, ainsi que nous le verrons plus tard, à la fin du XIIe siècle que ce poème aurait été écrit. Mais que signifie cette façon de désigner une date, *la Pentecôte de ce siècle?* Autant vaudrait dire *le dimanche de cette année*. Il y a ici évidemment une lacune sur laquelle le consciencieux don Tomas Sanchez ne dit mot. Chose assez étrange.

Voilà donc, monsieur, ce qu'on pourrait appeler la première pierre de ce vaste édifice de la littérature espagnole, que tant de beaux génies ont concouru à élever. Quand ce ne serait qu'à cause de sa vénérable antiquité, le *Poème du Cid* aurait toujours droit à une attention spéciale de notre part : je vais donc en faire un examen succinct.

Le *Poème du Cid* est écrit en vers alexandrins. La mesure n'est pas toujours rigoureusement gardée. Tel vers de sept syllabes y est précédé ou suivi d'un autre qui en a quinze; ceux qui en ont vingt ne sont pas rares non plus; mais en général les vers ont quatorze syllabes. Ce sont des vers *monorimes*, où cependant la rime n'est pas plus respectée que la mesure, ce qui donne lieu à des *asonantes* continuels.

Pour les conditions d'une épopée classique, le *Poème du Cid* ne les remplit pas toutes rigoureusement, comme vous le pensez bien; le surnaturel ne s'y trouve pas, mais des réalités merveilleuses y suppléent largement. L'auteur n'y soutient pas toujours le ton haut qu'aime la muse épique; des plaisanteries fines, des aventures bizarres et même comiques dérident souvent le front du lecteur, lassé de tant de récits de batailles et surtout de la difficulté immense de comprendre un langage qui ressemble si peu à celui de nos jours. Suivons rapidement la marche du poème.

Il commence au moment où le Cid, exilé de Bivar, sa patrie, par Alphonse VI (1), en 1076, arrive à Burgos, suivi de son loyal ami Alvar Fañez et de soixante bannières.

dit *aquel* (*ille*), *celui-là*, car en espagnol il n'y a aucune raison pour donner lieu au doute qui peut résulter en français de la double signification du mot *ce*.

(1) Voici en peu de mots les causes de cet exil. Ferdinand Ier, lors de sa mort, divisa son royaume entre ses fils. Il laissa la Castille à don Sanche, le royaume de Léon à don Alphonse, la Galice à don Garcia, la ville de Zamore à dona Urraca, et celle de Toro à dona Elvire. Don Sanche attaque Alphonse, le défait, et le force à se réfugier chez le roi maure de Tolède. Il dépouille successivement Garcia et dona Urraca, et tombe arrêté par le poignard d'un assassin. Alphonse revient alors dans ses états; mais le fratricide n'étant pas, dans *ce bon vieux temps*, chose bien rare autour du trône, les grands de Castille exigent que leur serment d'obéissance soit précédé d'un autre serment. Alphonse doit jurer sur les autels qu'il n'a eu aucune part à la mort de don Sanche. C'est Rodrigue de Bivar qui porte la parole pour exiger du roi ce serment, qui provoque dans l'ame d'Alphonse un dépit amer contre le jeune héros. La malveillance et l'envie eurent donc peu de peine à obtenir de lui

Dieu! quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur!

s'écrient les Burgalais, hommes et femmes, en le voyant passer au milieu de son cortége; mais quoique chacun pleure son départ, personne n'ose le recevoir; « car, dit le poète, telle et si grande est la colère du roi, qu'ainsi que l'avait annoncé une charte royale arrivée la veille, quiconque hébergerait le Cid perdrait tous ses biens, et puis les yeux du visage, et puis encore son corps, et puis encore son ame. » Le Cid sort de Burgos, et après avoir fait son fameux emprunt, en donnant pour hypothèque deux bahuts remplis de gravier, il entreprend la longue suite de ses combats, qui sont autant de victoires et de conquêtes, jusqu'au jour où enfin le roi lui fait grace. Le récit de ces batailles est mêlé de plusieurs scènes touchantes; d'abord celle de l'entrevue du héros dans le monastère de Saint-Pierre de Cardeña avec Chimène et ses deux filles en sortant de Burgos, qui est une des plus belles du poème, et qui rappelle, sans trace d'imitation assurément, les adieux d'Hector et d'Andromaque. La veille du départ arrivent au monastère les Castillans qui vont suivre le Cid dans son exil; voici les douces et simples paroles qu'il leur adresse: « Je prie Dieu et le Père spirituel, ô vous qui allez quitter, pour l'amour de moi, vos maisons et vos terres, qu'il me soit permis de vous faire quelque bien avant ma mort. Puissé-je vous rendre le double de ce que vous perdez pour moi! » Arrive enfin le moment du départ; le délai accordé par le roi va expirer. Au point du jour, une messe réunit tous ces guerriers, et Chimène prie Dieu pour son Cid « du mieux qu'elle sait. » Puis viennent les adieux des deux époux, délicieuse scène empreinte d'une grace d'expression et d'un caractère de vérité qu'on trouve rarement dans des sujets d'une nature si simple. Remarquez ici l'habileté ou plutôt le talent du poète; au lieu de s'évertuer à peindre, par de longs discours, toute l'amertume d'un pareil moment, au lieu de placer dans la bouche de ses acteurs des tirades sentimentales, écoutez comme il raconte cette douloureuse séparation. La prière de Chimène terminée, longue et humble prière dans laquelle elle rappelle à Notre-Seigneur Jésus-Christ les douleurs de sa passion, comme pour l'attendrir sur ses douleurs à elle; cette prière terminée, dis-je, et la messe dite, « ils sortent tous de l'église, et chacun s'apprête à monter à cheval. Le Cid tend ses bras à doña Chimène pour l'embrasser; elle lui baise les mains, pleurant de ses yeux sans savoir que faire. Lui, il veut voir encore ses enfans: — Mes filles, leur dit-il, je vous recommande à Dieu et à la Mère et au Père spirituel; nous nous quittons aujourd'hui, Dieu sait quand nous devons nous rejoindre! — Il pleurait: jamais on n'avait vu chose pareille. Ainsi ils se séparent les

l'arrêt d'exil dont il est question au commencement du poème. Le poète ne fait aucune mention de ces circonstances. D'ailleurs le texte est incomplet au commencement.

uns des autres comme l'ongle de la chair. Alors le Cid monte à cheval ainsi que ses vassaux, et se met en marche. Il va, tournant la tête en arrière... »

Nos poètes ne devraient-ils pas étudier la douce et naïve vérité d'une telle scène, de même que nos peintres étudient les charmantes miniatures des vieux livres d'heures, pour apprendre à se renfermer dans le simple et dans le vrai? Cette simplicité, qui est le sublime de l'art, c'est ce que Mo.atin appelle la *facilité difficile :*

« Nadie acierta consquella
« Dificil facilidad. »

Le Cid part, et bientôt de nouveaux partisans augmentent sa suite. C'est alors que commence la merveilleuse série de ses conquêtes sur les Maures, auxquels il enlève successivement les villes de Jérica, Ondra, Almenara, Murviedro (l'ancienne Sagonte, si célèbre dans l'histoire romaine), Cebola, Castejon, Peña Cadiella, et enfin Valence. Non moins pieux que le héros de Virgile, le Cid dit alors à son ami Alvar Fañez : « Lorsque Dieu veut nous prêter, il faut que nous lui en soyons bien reconnaissant. Je veux, dans les terres de Valence, instituer un évêché et le donner à ce bon chrétien. » Ce bon chrétien, appelé don Jérôme, était, selon le père Mariana, natif de Périgueux. Ce fut après la prise de Valence que le Cid, songeant déjà à se réconcilier avec le roi, lui envoya son fidèle Fañez avec un présent de cent chevaux richement caparaçonnés, pour le prier de lui permettre d'amener dans ses nouveaux états sa femme et ses filles qu'Alphonse avait gardées en ôtages. Il envoie en même temps cent marcs d'argent à l'abbé don Sanche, qui les a gardées dans son monastère de Cardeña pendant le cours de ses exploits. Fañez de Minaya part avec une escorte de cent hommes; il remet son message au roi, lequel agréa le présent et fut satisfait des victoires de son vassal. Aussi, il lui octroya non-seulement la grace de lui rendre Chimène et ses filles, mais encore il permit à ceux de ses sujets qui seraient tentés de se joindre à lui, d'aller le trouver dans ses états. Alléchés par l'espoir du profit qui résulterait pour eux d'une alliance avec l'heureux conquérant, les infans de Carrion forment le projet d'épouser ses filles, mais ils n'y donnent pas suite pour le moment, et le poète se plaît à décrire fort au long le voyage de Chimène à Valence, la joie du Cid qui la revoit, ses combats contre les Maures de Maroc, et sa nouvelle ambasssade au roi accompagnée de l'envoi de nouveaux et de plus riches présens. Alors le roi lui demande ses deux filles pour les infans de Carrion, les comtes don Diego et don Fernando. « Ils sont orgueilleux et courtisans, dit le Cid, ces mariages ne m'auraient pas convenu; mais puisque celui qui vaut mieux que nous nous les conseille, parlons-en, et prions Dieu de nous éclairer. » Remarquez en passant comme le poète est habile à préparer le lecteur aux lâchetés des infans de Carrion, par cette aversion pour ainsi dire instinctive (car il ne les connaît presque pas) que le Cid leur témoigne. Dans une magnifique entrevue du roi avec le Cid, qui a lieu sur le Tage et que le

poète décrit admirablement, le roi fait au Cid la demande solennelle de ses deux filles, doña Elvira et doña Sol, pour les infans de Carrion. Le Cid y accède, mais à contre-cœur. « C'est vous qui mariez mes filles et non pas moi, » lui dit-il comme possédé d'un triste pressentiment. Le poète insiste sur cette idée : « Ces mariages, dit le héros à ses filles, nous rapporteront de l'honneur, mais sachez en vérité que ce n'est pas moi qui vous les ai procurés. Monseigneur le roi Alphonse vous a demandées à moi...; croyez bien que c'est lui qui vous marie et non pas moi. » Comme s'il eût craint que son intention ne fût pas encore suffisamment comprise, le poète ajoute une nouvelle circonstance qui vient à l'appui des paroles du Cid; ce n'est pas le Cid, en effet, qui livre ses filles aux infans, mais bien Fañez de Minaya, lui présent. Les deux noces se font à la fois avec des magnificences inouïes; deux années de bonheur s'écoulent pour le Cid entouré de ses enfans, de Chimène et de ses fidèles compagnons d'armes; et l'auteur termine son premier *cantar* (chant) par ces deux vers :

« Las coplas deste cantar aquis' van acabando :
« El Criador vos valla con todos los sos sanctos.

« Ici se terminent les couplets de ce chant : que le Créateur vous soit en aide avec tous ses saints. »

Le second chant commence par le récit de la singulière aventure que le *Romancero du Cid* a rendue populaire. Un lion échappé de sa cage pénètre tout à coup dans le palais où les infans de Carrion étaient à table, tandis que le Cid faisait sa sieste. Les infans s'enfuient honteusement : ils se cachent dans un lieu qu'on ne saurait nommer. Le Cid s'éveille, va droit au lion, le terrasse du geste et du regard, le saisit par le cou, et le rattache à ses liens. C'est, comme vous voyez, une aventure assez semblable à celle qui valut à don Quichotte le surnom de chevalier des Lions. Mais certes il est peu probable que Cervantes ait eu l'intention de la parodier, car de son temps le vieux poème gisait enseveli dans la poussière des bibliothèques. Cette aventure met à nu le caractère vil et lâche des infans, qui se soutient *ad imum*, de façon à contenter le *préceptiste* le plus exigeant. Puis les combats recommencent : ils se suivent toujours sans jamais se ressembler, et ce n'est pas assurément un des moindres mérites de l'auteur que de parvenir à mettre tant de variété dans des sujets qui n'en comportent guère. Le Cid tue le roi maure Bucar dans une bataille, et s'empare de tous ses trésors, qu'il partage avec ses gendres et ses principaux chevaliers. Les infans de Carrion demandent alors au Cid la permission de retourner dans leurs états et d'y conduire leurs femmes; le Cid y consent, bien éloigné de soupçonner la trahison infame que méditent ses gendres. Ils partent. Arrivés à un bois isolé, ils attachent au tronc d'un arbre les filles du Cid, dépouillées de leurs vêtemens. Après les avoir largement fustigées avec les sangles de leurs chevaux, d'une indigne manière, ils les abandonnent

à la merci du ciel. L'auteur explique cette infamie par la honte que causait aux infans l'idée d'amener dans leurs états des témoins de la lâcheté dont ils avaient fait preuve lors de l'aventure du lion, et par l'espoir de contracter tous les deux de nouveaux mariages qui augmenteraient encore leurs richesses déjà immenses. Donc ils les laissent pour mortes dans la forêt. Felez Muñoz, neveu du Cid, les y trouve privées de sentiment; il les place sur son destrier, et les conduit au château de doña Urraca, puis à Santisteban de Gormaz; le Cid envoie Alvar Fañez à leur rencontre pour les accompagner à Valence. Après avoir reçu cette affreuse nouvelle, le héros est resté rêveur durant une heure entière; puis il lève la main, saisit sa barbe, et s'écrie, après avoir bien réfléchi : « Il y a du déshonneur ici pour moi, mais il y en a bien plus encore pour le roi, car c'est lui, et non pas moi, qui a marié mes filles. » Il envoie sur-le-champ demander au roi de les mettre en présence, de quelque manière que ce soit, lui et les comtes de Carrion, afin qu'il en puisse tirer vengeance. « Quant à celle du roi, dit-il, elle peut bien se borner à lui octroyer cette demande. » Le roi fait assembler des cortès à Tolède, et décide que quiconque manquerait de s'y rendre serait mis hors la loi. Les infans soupçonnent que le but de ces cortès n'est autre que de les amener à une entrevue avec le Cid, et prient le roi de les dispenser d'y assister. La réponse du roi est bien belle : « Non, leur dit-il, je ne saurais vous en dispenser, *car mon Cid y sera.* » Les cortès s'assemblent; le Cid accourt avec une escorte de cent hommes d'armes, il est reçu en souverain. Aussitôt après l'arrivée du Cid, le roi se lève, et dit : « Écoutez, preux chevaliers, et que Dieu soit avec vous. Depuis que je suis roi, je n'ai assemblé des cortès que deux fois, à Burgos et à Carrion; celles que je tiens aujourd'hui à Tolède ont pour but de faire que raison soit rendue à mon Cid, que les infans de Carrion ont gravement offensé, ainsi que nous le savons tous. Le comte don Henri et le comte don Raymond sont nommés juges dans cette querelle. Mais, cependant, prêtez-y toute votre attention, vous tous, car vous êtes connaisseurs en matière d'honneur, et je veux que vous jugiez qui a tort et qui a raison... Exposez votre demande, mon Cid Campeador; nous verrons ce que les infans ont à y répondre. » Ainsi invité à parler, le Cid se borne à dire en peu de mots que l'injure faite à ses filles regarde d'abord le roi, qui les a mariées; que, pour sa part, tout ce que pour le moment il demande, c'est que, attendu que les infans ont agi en félons, et qu'ils ont perdu l'amitié qu'il leur portait, ils aient à lui rendre sans délai leurs épées : il leur en avait fait présent quand ils étaient encore ses gendres. « Je les leur avais données, dit-il d'un ton calme, pour qu'ils s'en servissent dignement. » Les infans, surpris d'en être quittes à si bon marché, n'hésitent pas à rendre leurs épées au Cid. C'étaient les deux fameuses épées, *Colada* et *Tizon*, gagnées par le Campeador au roi Bucar et au comte Bérenger. Quand il prit dans sa main les deux épées si bien connues, « tout son corps en fut réjoui, son cœur sourit, » dit le poète. Puis il remet à son neveu Pero Bermudez l'épée *Tizon*, en lui disant : « Prenez-la, mon neveu,

elle gagne à changer de maître. » Et il donne à Martin Antolinez l'épée *Colada*. Alors il reprend la parole : « Je rends graces à Dieu et à vous, dit-il au roi, j'ai repris mes deux bonnes épées; maintenant il me reste à faire une nouvelle réclamation auprès des infans : quand ils amenèrent mes filles hors de Valence, je leur donnai trois mille marcs d'or; puisqu'ils ne sont plus mes gendres, qu'ils me les rendent. » Puis, lorsque les infans y accèdent, non sans peine, car la somme est forte : « Écoutez-moi encore, dit-il, que toute la cour m'écoute. Infans, que vous ai-je fait? Quels griefs aviez-vous contre moi, pour m'avoir ainsi déchiré le cœur? Je vous ai donné mes filles riches et honorées. Puisque vous ne les aimiez plus, à quoi bon les avoir amenées hors de Valence, traîtres? Pourquoi les avoir battues à coups de sangles et d'étrivières, chiens que vous êtes? Vous les avez laissées seules dans la forêt, livrées aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie... Par ce fait, vous êtes infames! »

La discussion, montée sur ce ton assez peu parlementaire, se continue dans le plus grand désordre. Un certain comte don Garcia, parent des infans de Carrion, et qui se montre dès le commencement du poëme comme l'ennemi personnel du Cid, est présent aux débats. Lâche et envieux, il a contribué à la première disgrace du Cid, et ne laisse jamais échapper l'occasion de lui nuire dans l'esprit du roi. Pour le moment, ne trouvant rien en lui à quoi s'attaquer, car certes le bon droit est de son côté, il se prend à le railler sur la longueur démesurée de sa barbe, sur ce qu'il cherche à en effrayer les gens timides, etc. — Merci du ciel! s'écrie le Cid gaiement, portant la main à son menton. Qu'avez-vous à dire de ma barbe, comte? Elle est longue d'abord parce que Dieu a pris plaisir à l'accroître, et puis encore parce que jamais fils de femme, Maure ou chrétien, n'en a touché un seul poil. Vous n'en direz pas autant de la vôtre, comte, car je me souviens de vous en avoir enlevé une bonne partie au château de Cabra, et le château encore par-dessus le marché. Pas un damoiseau de ma suite ne manqua de vous arracher un pouce de votre barbe; mais, quant à la partie dont je vous ai dépouillé, je réponds qu'elle ne vous est pas repoussée. — La séance va son train au milieu du feu roulant des injures que s'adressent les deux partis contraires. A l'appui de ses raisonnemens, un des partisans du Cid terrasse d'un coup de poing son adversaire. C'était le cas ou jamais de rappeler l'orateur à l'ordre; mais il paraît que la terrible sonnette du président n'était pas encore inventée. J'entre dans ces détails afin de vous donner une idée de la manière toute gothique dont nos bons aïeux s'y prenaient pour venir à bout de s'entendre. N'allez pas croire, d'ailleurs, que la raillerie fût toujours bannie de leurs discussions. Voici en quels termes le Cid interpelle son neveu Pero Bermudez, en jouant sur le double sens du nom patronimique Bermudez (fils de Bermudo, *Bermuet*) : « Voyons, dis donc quelque chose, toi, *Pierre Muet*, homme essentiellement silencieux. C'est de tes cousins-germains qu'il s'agit :

« Fabla, Pero Mudo, varon que tanto callas
« Hyo las he fijas, é tu primas cormanas. »

C'était de la fine plaisanterie du temps. — « Si c'est moi qui réponds, tu ne pourras combattre :

« Si yo respondier, tu non entraras en armas, »

ajoute le Cid, comme pour lui donner à entendre que son silence pourrait passer pour de la peur. Tout en ne goûtant pas l'épigramme de son oncle, lequel, dit-il, avait contracté l'habitude facétieuse de l'appeler toujours dans les cortès Pierre Muet :

« Direvos, Cid, costumbres habedes tales,
« Siempre en las cortes Pero Mudo me lamades; »

tout en ne goûtant pas, dis-je, cette épigramme, Bermudez, qui est un brave, porte un défi à Ferran Gonzalez, l'aîné des infans de Carrion. Les termes de son cartel sont vraiment remarquables : « Je te défie comme méchant et traître. Je combattrai contre toi, devant le roi don Alphonse, pour les filles du Cid, doña Elvira et doña Sol. Parce que vous les avez abandonnées lâchement, elles valent mieux que vous. Elles sont femmes, et vous êtes hommes. Sous tous les rapports, elles valent mieux que vous. »

Voilà bien la galanterie chevaleresque se faisant jour difficilement à travers la rude écorce de ce siècle barbare! C'est le brave Martin Antolinez qui se présente comme champion contre le second infant de Carrion, Diego Gonzalez. Asur Gonzalez, parent des infans, arrive aux cortès, *le visage tout empourpré et le manteau traînant*. L'auteur fait remarquer qu'il sortait de déjeuner. Échauffé sans doute par les fumées du vin, il se permet de parler irrévérencieusement du Cid, qu'il accuse de trop tenir à ses droits de mouture. Muñoz Gustioz le défie, et le roi approuve ce triple duel. En vain le brave et fidèle Minaya demande à combattre lui seul contre les trois ennemis du Cid : c'est décidément trois contre trois que la rencontre aura lieu. Cependant voilà que tout à coup deux chevaliers étrangers s'avancent vers le trône : ce sont les infans Oiarra et Iñigo Jimenez, de Navarre et d'Aragon, qui viennent demander au Cid la main de ses deux filles pour les souverains de ces deux royaumes. Le Cid y consent de l'accord du roi. Alphonse désigne la matinée du lendemain pour le combat décidé; mais les infans ayant prétexté qu'ils manquaient d'armes et de chevaux convenables pour entrer en lice, le duel est remis à trois semaines plus tard. Avant de s'en retourner à Valence, le Cid prend congé des trois champions de ses filles : il les engage à combattre vaillamment. — Faites, leur dit-il, que de bonnes nouvelles de vous me parviennent à Valence. — Pourquoi le dites-vous, sire? s'écrie Martin Antolinez. Vous entendrez parler de morts, mais non de vaincus, croyez-le bien. — Il s'en alla content d'avoir entendu ces mots, celui « qui naquit dans un heu-

reux moment. » C'est ainsi que l'auteur désigne souvent son héros. Arrive enfin le jour indiqué pour le combat. La description des apprêts de cette fête, de la lice, du concours, des armes, des habillemens et du combat lui-même est magnifique. Pero Bermudez défait le premier son adversaire après une lutte opiniâtre, à laquelle on croit assister, tant la peinture qu'en fait l'auteur est vivante. Mais c'est surtout dans le récit du combat entre Martin Antolinez et Diego Gonzalez qu'on retrouve des traits que Virgile et le Tasse ne désavoueraient pas. Quoi de plus beau que cette expression toute latine?

Martin Antolinez mano metio al espada :
Relumbra todo el campo.

« Martin Antolinez mit l'épée à la main : l'arène entière flamboie. » Ceux qui peuvent saisir toute la force et tout l'éclat du texte castillan comprendront combien la traduction que j'en ai essayée est loin de rendre tout ce qu'il dit. Là encore c'est le champion du Cid qui est vainqueur. L'adversaire de Muñoz Gustios, qui se nommait, comme il a été dit plus haut, Asur Gonzalez, était un homme fort et d'un grand courage; mais décidément Dieu protége la bonne cause : une complète victoire est le partage des trois nobles guerriers du Cid.

« Grande est la honte des infans de Carrion, dit l'auteur. Que tel soit toujours, ou pire encore, le sort de quiconque fait affront à une dame et puis l'abandonne. » Mais laissons là les infans de Carrion; aussi bien les voilà déjà assez punis de leurs méfaits. Parlons de celui qui est né dans un heureux moment. Valence entière se réjouit de la gloire acquise par les champions du Cid; leur seigneur Ruy-Diaz porte la main à sa barbe : « Graces en soient rendues au ciel! dit-il. Voilà mes filles vengées; maintenant je puis les marier. — Des dissentimens existaient depuis long-temps entre les rois de Navarre et d'Aragon, et don Alphonse de Léon; mais ils furent aplanis par le mariage de ces princes avec les filles du Cid, doña Elvira et doña Sol. Leurs premiers maris étaient de grands seigneurs, mais les seconds le sont encore davantage. Voyez quel honneur pour la maison de celui qui naquit dans un heureux moment! Ses filles sont reines de Navarre et d'Aragon. Maintenant les rois d'Espagne sont ses parens : c'est de l'honneur pour eux comme pour lui. Il trépassa le jour de la Pentecôte de ce siècle (1). Que le Christ lui par-

(1) Les avis sont partagés sur l'année où mourut le Cid. Dans le poème, le jour seulement de sa mort est indiqué. L'opinion la plus généralement accréditée est qu'il mourut en 1099. La Pâques tomba cette année le 10 avril, et la Pentecôte le 19 mai. Ce fut donc le 19 mai 1099 que mourut le Cid. A quoi pensait La Harpe lorsqu'il avança que le Cid était un héros du XVe siècle? — Dans l'hypothèse dont j'ai parlé plus haut, à propos de la date que l'auteur assigne à la mort du Cid, ce serait entre l'année 1137 et la fin du XIIe siècle que ce poème aurait été composé. C'est d'ailleurs l'opinion de Sanchez, lequel y est amené cependant par d'autres considérations.

donne, ainsi qu'à nous tous, justes et pécheurs. Celles-ci sont les nouvelles de mon Cid le Campeador. Ici se termine ce récit. Que Dieu donne le paradis à celui qui a écrit ce livre. Ce fut Per Abbat qui l'écrivit au mois de mai, dans l'ère de mille CC... XLV ans. »

Voici, monsieur, ce qu'est le poème du Cid. Certes il y a loin de cette simplicité rustique à l'intarissable variété de l'Arioste, à la grandeur homérique de Camoëns, au ton grave et majestueux du Tasse; mais aussi reportez votre pensée aux temps et au pays où cette œuvre fut écrite. Les états chrétiens d'Espagne, engagés dans des guerres incessantes contre les farouches conquérans de notre territoire, ne pouvaient faire dans l'art que de lents progrès. Les lumières de l'Italie devaient en outre arriver bien affaiblies à ces plages lointaines de l'Europe occidentale. Remarquez aussi que le poète n'avait à parler que d'hommes à moitié barbares, et qu'il ne pouvait que les dépeindre tels qu'ils étaient. La fiction lui était interdite : trop rapproché de son héros, il ne pouvait nullement altérer son histoire ni sa physionomie particulière. C'est un défaut dont il faut accuser le sujet plutôt que l'auteur. D'ailleurs eût-il voulu embellir, poétiquement parlant, ses personnages, les types de cette beauté poétique lui manquaient. Achille et Patrocle, Énée et Achates, auraient été de mauvais modèles pour le Cid et Minaya, chevaliers chrétiens; puis la nature de son sujet lui enlevait la ressource de l'amour, cette grande ressource de la poésie dans tous les temps, et dont Virgile lui-même n'a su se passer. Le poète ne pouvait donc faire autrement que de se borner à consigner dans son œuvre les souvenirs récens de la vie du Cid, et c'est ce qu'il a fait. On doit lui savoir gré de n'être pas tombé dans l'écueil d'une imitation pleine de dangers. C'est déjà avoir fait preuve d'une prudence rare chez un clerc du XIIe siècle à qui la lecture des vieux poètes païens devait être familière.

Vous vous rappelez sans doute, monsieur, le jugement que porte sur ce poème M. Frédéric Schlegel dans le chap. VIII de son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*. Ce jugement, qui est juste, témoigne de la lucidité d'esprit de M. Schlegel, d'autant plus que le critique allemand ne connaissait pas, ou du moins ne connaissait que très imparfaitement, le poème en question, puisqu'il cite comme en faisant partie des épisodes qui ne s'y trouvent pas. Ainsi, il parle de ce miracle naturel qui a lieu, lorsque, après la mort du Cid, « un juif veut le tirer par la barbe, au moment où son corps est étendu sur le lit de parade; par la commotion, sa terrible épée sort presque entière du fourreau; circonstance qui frappe d'épouvante l'audacieux profanateur. » Vous venez de voir, monsieur, que le poème se termine juste à la mort du Cid. Puis M. Schlegel parle encore des *dolcances* et des *lettres plaintives que Chimène adresse souvent au roi relativement à la longue absence de son époux*, et des *réponses que lui fait le monarque*. Pas une de ces lettres ni de ces réponses n'existe dans le poème. C'est dans le *Romancero du Cid* que se trouvent ces choses et bien d'autres, et c'est là sans doute que M. Schle-

gel les a lues. Toutefois, je ne crains pas de le répéter, malgré les erreurs que je viens de relever à contre-cœur chez un écrivain dont je reconnais les hautes qualités, le jugement de M. Schlegel est fort juste. « Le poème historique du Cid, dit-il, donne à l'Espagne un avantage particulier sur beaucoup d'autres nations. C'est le genre de poèmes qui agit le plus immédiatement et le plus puissamment sur les sentimens nationaux ainsi que sur le caractère d'un peuple. Un seul souvenir tel que celui du Cid a plus de prix pour une nation que des bibliothèques entières de simples productions de l'esprit et de l'imagination dénuées d'un intérêt national. » En effet, tout ce qui se rapporte au Cid offre aux yeux des Espagnols un intérêt immense. C'est le héros chéri, le héros vraiment national au-delà des Pyrénées. Il n'est pas un Espagnol qui ne connaisse les principaux traits de son histoire. Le Cid, tel qu'il est dépeint dans les *romances,* est le caractère le plus sympathique à notre peuple; il le comprend, il l'aime avec ses vertus et ses défauts, il s'y voit tout entier pour ainsi dire. C'est précisément ce qui explique à mes yeux cette prédilection singulière; car enfin notre histoire offre bien des personnages tout aussi grands que le héros de Bivar, et pourtant ils ne sont pas populaires. Faut-il que je vous dise ma pensée tout entière? Vous allez peut-être me taxer d'arrogance, mais la vérité est que pour moi le Cid, tel que la tradition l'a fait, n'est plus un homme; c'est une idée, c'est le représentant de notre esprit national; c'est, en un mot, l'Espagne personnifiée.

Je crains, monsieur, de m'être trop arrêté à propos du *Poème du Cid;* mais vous savez qu'en toute chose le premier pas est le plus important. Il était donc essentiel de bien connaître ce premier pas de notre littérature, et encore dans l'examen succinct que j'en ai fait, bien des beautés de détail ont passé inaperçues. Ce que je vous disais tantôt est tellement vrai, que, lorsque vous essaierez d'embrasser du regard l'ensemble de notre littérature, vous remarquerez, je crois, une ressemblance frappante, un air de famille, pour ainsi dire, entre le poème dont je viens de vous faire l'analyse et nos *romanceros,* la seule poésie qui nous appartienne en propre, ainsi que notre théâtre. Aussi ce poème, nos *romanceros* et nos drames, offrent-ils un cachet particulier qui leur est commun. Tous les poètes épiques du moyen-âge, depuis le Dante jusque et y compris le Tasse, sont plus ou moins des imitateurs de la poésie grecque ou latine. L'auteur du *Poème du Cid,* encore une fois, n'a imité personne. Tout ce qu'il dit est simple et vrai, car il copie d'après nature et il est né poète. C'est précisément ce qu'ont fait Lope de Vega et Calderon.

EUGENIO DE OCHOA.

Critique Littéraire.

Publications socialistes. — Romans nouveaux.

On attribue communément à Nicolas Boileau une grande sottise, c'est d'avoir dit que, si l'art est *difficile,* la critique, en revanche, est *aisée.* A coup sûr, un homme d'un aussi grand bon sens que Boileau, et qui passait volontiers six mois à polir un vers ou à chercher une rime pour le compte de la critique, n'a pu se rendre coupable d'un aphorisme si parfaitement niais (1); car, à ce compte, tous les mauvais poètes auxquels il appliquait de temps à autre ses coups de fouet satiriques eussent été ses supérieurs. Ce vers qui, soit dit en passant, n'avait pas dans la pensée de celui qui le fit le sens extrême qu'y donnèrent plus tard tant de grands génies mécontens de la critique; ce vers, afin qu'on le sache, est de Néricault Destouches, cinquième scène du troisième acte du *Glorieux.* La restitution une fois faite, je me permettrai, avec l'autorisation des beaux esprits modernes, de trouver le susdit vers aussi absurde que prosaïque et faiblement tourné. Si Néricault Destouches n'en eût jamais écrit d'autres, ou même s'il n'en eût écrit que de pareils, à coup sûr son nom ne serait guère populaire; et la preuve, c'est que la foule ne sait même pas que le vers en question soit de lui. Ah! bon Dieu! tous ces grands faiseurs de poèmes épiques ou de mélodrames, que je les voudrais voir à l'œuvre, un beau matin, devant quelques carrés de papier blanc et une production nouvelle dont ils auraient à rendre compte! A Dieu ne plaise que je sous-entende par là l'infériorité de

(1) Boileau a dit, au contraire :

Tel excelle à rimer, qui juge sottement.

l'imagination; Homère et Shakespeare m'en préservent! Je prétends dire seulement que chacun a son lot en ce monde, et qu'il est au moins naïf de croire qu'avoir une opinion et l'appuyer sur des raisons solides et en termes convenables soit une affaire *aisée*. Y a-t-il rien de plus difficile, au contraire, sans même parler du double mérite de bonne volonté et de patience qu'il faut pour lire attentivement tant d'œuvres insipides qui se succèdent; y a-t-il rien de plus difficile que de trouver en quoi précisément un écrivain a péché, et, ce secret une fois découvert, de le communiquer à des esprits paresseux auxquels toute attention et toute réflexion répugnent? Mais c'est assez défendre une cause qui se défend d'elle-même; passons un peu de la théorie à la pratique, et voyons.

Que de livres, juste ciel! Les feuilles d'annonces de chaque journal regorgent de titres plus ou moins prétentieux ou magnifiques. Il semblerait, vraiment, qu'il n'y a qu'à tendre la main pour attraper un chef-d'œuvre. Par pitié! messieurs les poètes ou les romanciers patentés, mettez-y un peu de complaisance; n'arrivez pas ainsi en foule, munis chacun d'une nouvelle merveille de l'esprit humain. Comment voulez-vous que la critique puisse suffire à tant d'admiration et trouver assez de paroles flatteuses pour le grand nombre que vous êtes? Ah! messieurs, trève un moment, s'il vous plait! Vous êtes d'une abondance désespérante, et vous abusez de la faculté d'inventer que vous ont départie les dieux immortels. Ah! que les aventures de ce roman intime doivent être déchirantes! Oh! que ce roman de mœurs, si j'en crois son titre, doit être piquant et laisser loin ces hommes vulgaires qu'on nomme Prévost et Lesage! Mais le moyen de jouir de tout cela en même temps, à la même heure! Comment s'y prendre, je vous prie, pour rire et pleurer à quelques minutes d'intervalles? Encore une fois, ayez pitié de notre cœur et de nos nerfs. — Mais quoi! aurais-je eu tort de vous croire si inflexibles? Eh oui, vraiment! vous êtes meilleurs vivans que je ne le pensais, messieurs les romanciers et les poètes! Non, vous ne voulez point faire mourir la critique d'un excès d'admiration, j'en ai maintenant la certitude. Voici mille petits ouvrages les plus badins du monde, et qu'on peut lire impunément, avant comme après dîner, sans redouter le mal de tête. Allons! la paix soit faite, et n'en parlons plus. A condition, toutefois, que vous ne citerez plus le fameux vers de Néricault Destouches; car, en ce cas, il pourrait prendre fantaisie à la critique de le retourner contre vous, et, dans l'état où sont les choses, vous n'y pourriez que perdre, je vous en donne le charitable avis.

En attendant, puisqu'il faut renoncer à découvrir, loin ou près, un livre d'imagination qui mérite une attention spéciale et vaille sept à huit pages d'examen, suppléons à la qualité par le nombre, et tâchons de choisir le mieux possible dans le chaos littéraire qui fermente à nos pieds.

L'*Introduction religieuse et philosophique* à la théorie de Charles Fourier, par M. de Pompery, est un livre écrit avec une conscience louable et qui touche presqu'au fanatisme. Dans sa préface, M. de Pompery croit devoir nous apprendre par quels différens sentiers a passé son esprit avant d'arriver à la

région lumineuse où il se complaît au moment présent. D'abord, il a erré, — lui ou son esprit, comme on voudra, — en proie à diverses influences pernicieuses, pareil à tous les anciens révélateurs avant que l'heure décisive eût sonné pour eux; il a fait souvent fausse route entre la foi et le scepticisme; mais enfin, Dieu aidant, le voilà sur le rivage, et à ce propos il se compare à saint Paul. Qui vivra verra, dit le proverbe. Pour le moment, que M. de Pompery veuille bien me permettre de ne pas trouver, dans l'*Introduction religieuse et philosophique*, l'analogue de la pensée organisatrice de saint Paul. Je sais bien que l'intention évidente et d'ailleurs hautement affichée de M. de Pompery est de concilier le saint-simonisme et le fouriérisme; en quoi on peut l'approuver; mais pour atteindre un but si splendide, il faudrait avoir sur le fouriérisme et le saint-simonisme des idées un peu moins vagues que celles que me paraît avoir M. de Pompery. Avait-il bien réfléchi à ce qu'il allait dire, M. de Pompery, quand il écrivit, par exemple, que M. Pierre Leroux est le précurseur de Charles Fourier? Pour mon compte, je déclare ne rien entendre à cette proposition, ni même deviner comment elle a pu venir à l'esprit de l'auteur. Non-seulement le fait simple et matériel de la mort de Charles Fourier, arrivée depuis environ trois ans, tandis que M. Pierre Leroux est plein de vie; mais encore l'ordre des idées émises par ces deux philosophes socialistes, mais la date de leurs tentatives, dont l'une remonte à 1809, tandis que l'autre n'est pas terminée; tout enfin s'opposait à ce que M. de Pompery formulât un pareil jugement. M. Pierre Leroux précurseur de Charles Fourier! Autant vaudrait dire, — sans comparaison aucune entre les personnes, — que saint Paul fut le précurseur du Christ; cela ne serait certes pas moins déraisonnable, ni plus inadmissible. Je comprends bien comment M. de Pompery a été conduit à violenter ainsi l'évidence : c'est par le désir de montrer la réforme morale précédant la réforme économique. A la bonne heure! Mais alors, qui l'empêchait de s'adresser tout bonnement à Saint-Simon? ce qui eût encore été, toutefois, un anachronisme, quoique moindre. Saint-Simon, dira peut-être M. de Pompery, n'est pas mon homme. A cela je n'ai rien à répondre, sinon qu'en ce cas il fallait arranger le système conciliateur de telle sorte que la théorie de réforme économique précédât la théorie de réforme morale, d'accord avec l'histoire et le bon sens; car un système n'est-il pas ruiné d'avance, qui s'appuie sur une base dont le souffle du premier écolier venu peut avoir raison?

Quoique le livre de M. de Pompery ne soit sûrement pas destiné à renouveler la face du monde, comme l'auteur semblait se le promettre, ce n'en reste pas moins, cependant, une bonne étude philosophique sous certains rapports; un peu indigeste, sans doute, un peu confuse, mais, somme toute, ne manquant pas d'intérêt. Les chapitres sur *Dieu*, entre autres, sur le *bien et le mal*, sur *le temps de l'éternité*, sont malheureusement plus verbeux et déclamatoires qu'originaux, et relèvent trop directement de l'*Encyclopédie Nouvelle* dont ils offrent de naïves paraphrases; mais on pardonnera certainement de grand cœur à M. de Pompery les défauts que je lui signale ici avec tant de franchise,

en faveur de son chapitre sur la *loi de l'union des sexes*, où la question de l'amour, laissée pendante par le saint-simonisme et le fouriérisme, est discutée à un point de vue très intelligent et très nouveau.

Une autre production socialiste, bien qu'écrite dans une intention toute différente de l'*Introduction philosophique et religieuse*, c'est *Le Fou du Palais-Royal*, par M. Cantagrel. Un apôtre dans la véritable acception du mot, ce M. Cantagrel, et qui n'est pas près de devenir hérétique! Parlez-moi, pour les révélateurs, de pareils disciples. N'ayez crainte que celui-là essaie des variations sur les thèmes de son maître: il s'en tient au texte, à la lettre, avec un respect inaltérable, et il se croirait impardonnable d'écrire une seule syllabe qui ne se rattachât pas à la doctrine directement. Cette orthodoxie rigoureuse donne un grand prix au *Fou du Palais-Royal*, où l'on est assuré de trouver les renseignemens les plus précis sur la découverte de Charles Fourier, sans alliage d'aucune sorte. Les gens de bonne volonté, qu'effraierait une lecture attentive du *Nouveau Monde Industriel* ou de la *Théorie de l'association domestique et agricole*, peuvent donc ouvrir le livre de M. Cantagrel avec confiance: leur curiosité sera satisfaite sans être exposée à la moindre déception.

La forme adoptée par M. Cantagrel est la meilleure qu'il pût adopter, en ce sens qu'elle remédie, autant que faire se puisse, à la monotonie du fond du livre par la variété qu'elle comporte; c'est la forme dialoguée, à l'imitation de *la Cité du Soleil*, de Campanella. J'ai dit il n'y a pas long-temps, à propos des *Études sur les Réformateurs modernes*, par M. Louis Reybaud, et dans la *Revue* même où j'écris ces lignes, ce que je pense de l'école fouriériste; je n'ai donc point à revenir là-dessus, et je puis m'occuper du *Fou du Palais-Royal* au point de vue littéraire exclusivement. C'est pourquoi j'insisterai sur le mérite de forme que je viens de reconnaître à ce livre. La forme dialoguée, en effet, convient merveilleusement à une doctrine qui aspire à se répandre; le dialogue suppose l'objection directe, subite, faite à brûle-pourpoint, et se prête bien mieux que le monologue aux exigences de la discussion: le livre dont je parle en fournirait, au besoin, l'évidente preuve. Ici ce n'est point l'auteur qui a la parole; a la parole qui veut. La scène se passe en plein jardin du Palais-Royal, comme l'annonce le titre, au milieu des beaux messieurs et des belles dames, des comédiens et des commis-voyageurs, des étrangers et des hommes de lettres, dont on sait que cette promenade est l'habituel rendez-vous. Survient un phalanstérien ou un fouriériste, — désignations synonymes, — lequel est regardé comme un *fou* par tout le monde. Mais cependant, comme toute folie a son bon côté, son côté plus ou moins risible, on interroge notre homme sur ses croyances particulières, on le harcèle de questions, on le traque entre les difficultés, on l'assomme de problèmes à résoudre, sans parvenir le moins du monde à le déconcerter ni à le troubler. Calme comme sa conscience, le phalanstérien a réponse à tout; il riposte à toutes les bottes oratoires qu'on lui pousse; il dit son fait à chacun avec cette franchise d'allures et de ton que sa *folie* autorise, et réussit souvent à mettre les rieurs de son côté.

Je n'adresserai qu'un reproche, mais assez grave, à M. Cantagrel : c'est d'avoir fait un choix un peu trop prudent parmi les objections vulgairement adressées à l'école fouriériste, et ainsi, en obtenant un triomphe facile, de l'avoir obtenu incomplet. Tous les problèmes soulevés par la doctrine fouriériste ne se trouvent pas résolus dans son livre; bon nombre de questions s'y trouvent en quelque sorte réservées, sans qu'on en sache la cause; il en résulte que l'incertitude, pour être moins grande qu'auparavant, ne subsiste pas moins. Sur la grande affaire de l'amour, par exemple, M. Cantagrel a glissé d'une façon qui sent l'ignorance ou la crainte, deux défauts réels dans l'apostolat. Mais, en revanche, rien n'est plus divertissant que *le Fou du Palais-Royal*, à l'endroit des célébrités contemporaines. Il faut voir dans ce livre la signification qu'ont, au point de vue fouriériste, les talens divers dont la France contemporaine s'honore; talens compris par le public tout au rebours du sens commun et de leur signification réelle, s'il faut en croire M. Cantagrel. C'est là que Béranger et Châteaubriand, George Sand et Lamartine, sont enfin expliqués, eux et leurs œuvres, et que l'on apprend la manière d'admirer Talma et Mlle Rachel au point de vue de l'ordre et de l'harmonie. C'est là enfin, que dirai-je davantage! c'est là que Jules Janin est atteint et convaincu, par M. Cantagrel, d'être un partisan fanatique de Fourier et un amateur enragé du phalanstère. On voit de reste par là que *le Fou du Palais-Royal*, abstraction faite de la théorie sociale qu'il prêche, peut rivaliser, pour l'intérêt romanesque, avec la plupart des romans nouveaux; avec *Olear*, par exemple.

Qu'est-ce qu'*Olear*? me demanderez-vous. Mon Dieu! vous m'embarrassez fort avec une question pareille; car, la main sur la conscience, il m'est tout-à-fait impossible de vous répondre. Jugez plutôt. — La chose commence par une sorte de récit en strophes poétiques où l'on voit un amant, nommé Edgard, séparé de sa maîtresse, jeune fille anglaise qui répond au nom d'Olear. Au chapitre suivant, vient un dialogue poétique, où le jeune Edgard, arraché de vive force des bras de sa mère expirante, est sollicité par un sien ami, appelé Lopès, de s'aller cacher à Fontainebleau pour échapper aux poursuites d'impitoyables créanciers. Dans ce même chapitre, on apprend, à l'aide d'un monologue intercalé dans le dialogue, que mons Lopès est un scélérat fieffé; sorte d'Otello en frac à la française, et qui a une terrible vengeance à exercer contre Edgard pour avoir éprouvé jadis, du fait de ce dernier, le sort de certains maris immortellement ridiculisés par Molière. Toujours dans ce même chapitre deuxième, nous sommes subitement transportés à Fontainebleau avec Edgard, qui y est soumis à la surveillance d'un certain Raguet, agent soldé de Lopès; et tout d'un coup, la poésie cédant le pas à la prose, Edgard se met à conter à Mme Raguet, par un beau clair de lune, l'histoire de sa passion. Puis la poésie reprend le pas devant, et Edgard, dans une sorte d'ode intitulée *les Tuileries*, envoie à Olear absente quelques soupirs d'amour et quelques gémissemens. Le tour de la prose revenu, tout un portefeuille de lettres nous est offert, les unes d'Olear, les autres d'Edgard, également pleines les unes et les autres de terreur, d'angoisses, de tendresse, d'incertitude, de dés-

espoir; mais dans le tas se trouve un billet de Lopès à l'adresse d'Edgard, lequel billet a pour but d'inspirer à Edgard des doutes sur la fidélité de sa maîtresse. Ici, lettre développée d'Edgard à Lopès, touchant les faux jugemens du monde, la vertu des femmes en général et d'Olear en particulier. Après quoi Edgard s'endort et rêve en vers : il voit de faux amis d'abord, puis des femmes menteuses, des femmes coquettes, des femmes criminelles, toute sorte de femmes enfin, et se réveille aussi épouvanté que s'il eût pénétré en songe dans l'enfer de Dante. A peine éveillé, nouvelle lettre de Lopès, qui engage son ami à partir pour New-York, sans lui donner la plus petite nouvelle d'Olear. Edgard, poussé à bout, trompe la surveillance de Raguet et s'enfuit de Fontainebleau; n'oubliant pas, en route, d'adresser à Olear un dithyrambe. Mais voici bien du nouveau! un homme se rencontre sur le chemin d'Edgard, et cet homme insulte Olear : un duel en résulte, par conséquent, et un duel en vers, s'il vous plaît! Et Edgard se remet bientôt en marche, couvert du sang de l'audacieux insolent.

Ma foi! le courage me manque pour continuer jusqu'au bout l'analyse d'un pareil livre. Qu'il vous suffise de savoir qu'Edgard court à la poursuite d'Olear, laquelle est entraînée par sa famille à travers la Belgique et l'Angleterre; qu'un jour Edgard la retrouve par hasard dans une misérable chambre d'hôtel garni où il a pénétré on ne sait comment, peut-être par la fenêtre, et qu'il la reperd presque aussitôt; qu'enfin, après bien des ruses et bien des stratagèmes inventés successivement par Lopès pour séparer les deux amans et rester maître d'Olear qu'il convoite, les deux amans finissent cependant par se rejoindre, avec le consentement de leurs familles respectives, et que le traître Lopès est démasqué. Ajoutez que les diverses scènes que je vous raconte ici substantiellement sont délayées dans le livre tantôt en assez mauvais vers, monologue ou dialogue, tantôt en prose incorrectement emphatique, et vous n'aurez rien de plus à apprendre sur *Olear*. Maintenant, c'est moi qui vous demanderai, lecteur, à quel genre littéraire *Olear* se rattache. Tout ce qu'il m'est possible de dire, pour mon compte, c'est qu'*Olear* n'est ni un roman, ni un poème, ni un drame, ni une satire, ni une ode, ni une élégie, quoique l'ouvrage tienne de tout cela ensemble. Selon moi, *Olear* a donc le mérite d'être véritablement hors ligne, puisqu'il est indéfinissable, soit pour le fond, soit pour la forme. Qu'ajouterai-je? *Olear*, ouvrage anonyme, ne saurait être qu'une spirituelle gageure tenue aux dépens de la bonhomie du public.

Arrivons bien vite à quelque chose d'un peu moins triste. —Voici *le Livre d'Amour* de M. Emmanuel Gonzalès. *Le Livre d'Amour!* c'est là un titre coquet et qui promet de douces et aimables émotions, j'espère! Erreur, cependant. M. Emmanuel Gonzalès a caché, sous la dorure engageante de ce titre, une pilule dramatique à remuer la poitrine des plus robustes amateurs d'émotions. Ketha, Thecla et Blanche, telles sont les héroïnes des trois nouvelles diverses qui composent *le Livre d'Amour*. L'histoire de *Ketha* est une histoire terrible et à faire dresser les cheveux sur la tête, même après les *Mystères d'Udolphe*, de cette bonne mistress Radcliffe. D'abord, sachez que

la scène se passe sous Philippe II d'Espagne, un gaillard qui n'y allait pas de main morte, comme on sait, quand il lui prenait fantaisie de jouer un rôle tragique. Donc, sous le règne du roi très chrétien Philippe II d'Espagne, le duc d'Albe est amoureux de la comtesse de Lémée. Vous expliquer en détail comment le duc, repoussé par la comtesse, en est arrivé à vouloir se venger d'elle, cela serait inutile : la connaissance du fait vous suffit. Le duc débute dans sa vengeance par enlever à la comtesse sa petite fille Ketha, après s'être assuré de l'absence du comte en le faisant jeter en prison. Malheureusement pour le duc, toute petite fille qu'elle était, Ketha avait inspiré une passion juvénile au bambin Henrik, lequel, une fois parvenu à l'adolescence, se fait le chef d'une bande de pillards pour délivrer sa fiancée. Vous voyez d'ici les scènes de vol et de meurtre, les massacres, les incendies, avec l'inquisition brochant sur le tout. Bref, après maintes scènes plus terrifiantes les unes que les autres, l'histoire se dénoue, à grand renfort de trahisons et de poisons, sur la paille d'un obscur cachot.

Thecla, histoire hollandaise où le peintre Van-Dyck joue un rôle, étant de la même école que l'histoire précédente, je ne m'y arrêterai pas, si ce n'est pour remarquer en passant la figure du vieux Graff, ouvrier tailleur, traitée avec beaucoup de soin. La troisième et dernière histoire du livre, intitulée *Blanche*, est préférable aux deux autres, à mon avis. Cela est simplement conçu et simplement exécuté; les descriptions sont agréablement faites, et le paysage breton qui sert de cadre à l'action principale est très bien entendu. Blanche est la fille d'un de ces hommes qui spéculent sur les naufrages, et qui, habitant une falaise d'où ils aperçoivent au loin les voiles, s'en vont travailler de nuit, par des moyens connus d'eux seuls, à faire échouer les bâtimens, tout en ayant l'air de leur porter secours. Un jeune homme de Paris, nommé Julien, arraché par Blanche à la mort, et récompensant ensuite la jeune fille par la plus noire et la plus lâche ingratitude; tel est le sujet qu'a traité M. Emmanuel Gonzalès. A coup sûr, c'est là une invention qui n'est rien moins que neuve, mais dont les détails rachètent suffisamment l'apparente banalité. J'adresserai pourtant à M. Emmanuel Gonzalès, à propos de *Blanche*, un reproche qu'il mérite pareillement dans *Thecla* et dans *Ketha;* c'est d'avoir subordonné le développement de ses trois contes, avec un parti pris évident, à je ne sais quel désir puéril de suspendre la curiosité au moment le plus inattendu. C'est là une tactique fort à la mode, je le sais, et dont l'usage est formellement recommandé par les rédacteurs en chef de certains feuilletons quotidiens. Les trois nouvelles réimprimées aujourd'hui par M. Gonzalès ayant primitivement paru dans *le Siècle*, ce n'est donc pas M. Gonzalès seul qui est coupable du défaut que je signale dans son livre. Qu'on me permette, en conséquence, une petite digression.

La coutume s'est répandue, depuis trois ou quatre ans environ, de publier dans les journaux, non pas des contes, non pas des nouvelles de quelques pages, mais des romans tout entiers. Le but que l'on espère atteindre par là

est très clairement visible : c'est d'intéresser le lecteur pendant des semaines, pendant des mois si c'est possible, et de le forcer ainsi, pour parler le vulgaire langage des affaires, à renouveler son abonnement. Comme spéculation, le calcul n'est pas mauvais, j'en conviendrai sans peine; mais est-il dans l'intérêt de la littérature? Mille fois non! Qu'arrive-t-il en effet à l'écrivain qui est obligé de se conformer à ce mode de publicité d'un nouveau genre? Il lui arrive ceci, qu'ayant à présenter son œuvre au public par fragmens et parcelles, il doit s'arranger de telle sorte que chaque fragment soit émouvant en soi-même et promette en même temps une émotion plus forte encore pour le lendemain. Or, on voit tout de suite à quels funestes résultats pousse un procédé semblable. Dès le moment que ce système est adopté, il faut renoncer à tout ce qui constitue précisément le cachet littéraire d'une œuvre, c'est-à-dire aux développemens de caractères, aux descriptions, aux préparations graduées. Allez donc vous amuser à peindre patiemment une figure ou à décrire minutieusement le lieu d'une scène, quand vous pouvez craindre que l'abonné, ayant devant lui vingt-quatre heures, ne songe plus à votre histoire le jour suivant. Dans un livre, c'est une autre affaire; vous pouvez vous étendre à loisir sur certaines parties de votre invention, sauf à dédommager plus tard le lecteur de la patience que vous aurez d'abord réclamée de lui. Voyez plutôt Walter Scott! Il débute avec lenteur, ne négligeant pas un détail qu'il croit utile, ne nous faisant pas grace d'une nuance qu'il a jugée nécessaire; et certes nul ne songe à se plaindre de cela, lorsqu'arrive enfin la scène capitale qui a nécessité tant d'apprêts; car, il n'est pas inutile de l'observer, Walter Scott ne nous donne guère plus d'une belle scène par volume. Dans le cas dont je parle, au contraire, il faut, de toute nécessité, que les scènes foisonnent, bonnes ou mauvaises. L'essentiel n'est pas que la marche de l'invention soit régulière, mais qu'elle soit violente; l'important n'est pas que l'action soit logique, mais qu'elle soit heurtée, saccadée, accidentée, féconde en péripéties de toute nature; il faut moins chercher à frapper juste, qu'à frapper de plus en plus fort. D'où il résulte que l'écrivain, au lieu d'employer son imagination à la recherche du beau et du solide, l'emploie misérablement à la recherche du capricieux et de l'étrange. Ce dont il s'inquiète exclusivement, c'est de grouper ensemble, par tel moyen que ce soit, une foule de petits faits plus incroyables les uns que les autres, de façon à pousser insensiblement la curiosité jusqu'au paroxisme. Il se préoccupe moins de charmer le cœur que d'y exciter une sorte de fièvre d'attente, car il touche au sublime du genre s'il parvient à provoquer une impatience qui tienne de la frénésie. Je n'ai pas besoin d'insister davantage pour faire sentir ce que de telles tendances littéraires ont de déplorable. L'art serait à jamais perdu s'il restait dans cette route. Mais il est à espérer que les bons esprits sauront résister à la dangereuse séduction d'une popularité facile, et que l'intérêt pécuniaire s'effacera bientôt devant la dignité du talent.

Le romancier dont le nom se présente en ce moment sous ma plume, M. de Balzac, a voulu, lui comme tant d'autres, participer aux bénéfices du roman

publié par feuilletons, et il a été victime de sa tentative. Moins qu'un autre, M. de Balzac peut se plier aux nécessités du genre, car son talent est digressif au suprême degré. M. de Balzac est très remarquable dans les préparations; malheureusement il n'en sort pas; il s'y attache à outrance, sans arriver jamais, comme Walter Scott, au chapitre des dédommagemens; c'est-à-dire que ses qualités sont précisément l'antipode de celles qu'exige la fabrication du roman morcelé. J'en veux pour preuve son dernier livre, *le Curé de Village,* qui a paru par petites bribes dans *la Presse* avant de former le couple d'in-8°.

Le Curé de Village est précédé d'une préface où l'auteur nous apprend que le roman qu'on va lire n'est ni plus ni moins admirable que *le Lis dans la Vallée,* du même auteur. Nous voilà bien prévenus! C'est à nous de savoir si nous trouvons *le Lis dans la Vallée,* oui ou non, un chef-d'œuvre, et par conséquent à laisser là ou à glorifier par anticipation le frère du *Lis*. Eh bien! moi qui ne suis pas intéressé dans la question, je trouve M. de Balzac dans une erreur grave. Tout au rebours de M. de Balzac, je pense que *le Lis dans la Vallée* est très inférieur au *Curé de Village,* pour cette raison bien simple que, dans *le Curé de Village,* M. de Balzac ne copie que lui-même, tandis qu'il a copié son prochain dans *le Lis*. Personne n'ignore, en effet, que *le Lis dans la Vallée* est une contrefaçon très imparfaite de *Volupté*. Une autre particularité de la nouvelle préface de M. de Balzac, c'est la prétention de l'auteur à ne pas vouloir que la critique juge *le Curé de Village* avant la publication d'un roman, encore inédit, qui doit servir de clé de voûte au *Curé de Village* et au *Médecin de Campagne,* publié, ce dernier, depuis tantôt sept ou huit ans. La plaisanterie est un peu forte! N'y prenez pas garde, cependant, car c'est tout bonnement l'ancienne plaisanterie que l'on sait, touchant une cathédrale littéraire. Il ne s'agit plus de cathédrale, cette fois, mais seulement d'une petite maisonnette triangulaire. C'est toujours cela de gagné!

Analyserai-je l'action du *Curé de Village*? Non, car elle n'existe pas, à proprement parler. Il y a tout au monde dans *le Curé de Village,* excepté une action claire, nette et régulièrement développée. Les divers personnages qui y figurent, on les connaît tous. Le curé Bonnet est un homme d'un très grand génie; de crainte que nous ne venions à oublier cela, l'auteur nous le rappelle presqu'à chaque chapitre de son livre. Le curé Bonnet a tout autant de génie, sans le flatter, que les autres grands hommes précédemment sortis du cerveau de M. de Balzac. Je le veux bien! mais il faut alors que le curé Bonnet en sache plus long qu'il n'en dit, car les paroles et les pensées qu'il daigne nous communiquer sont les plus creuses et les plus banales du monde. Véronique Graslin est une vraie perle, un diamant, une perfection indéfinissable; toutes les femmes dévouées auxquelles M. de Balzac a donné le jour sont des pierres dures, de vrais cailloux, à côté de Véronique. Une femme plus douce, plus calme, plus résignée, plus sereine, qui lève au ciel

des yeux plus chargés d'éclairs compatissans, ou qui confie aux brises du soir des plaintes plus tendrement douloureuses, on ne la saurait trouver nulle part. Mêlez ensemble une larme et un soupir, et incarnez la chose, vous aurez Véronique. Quant aux autres personnages, ils n'ont pas la même importance que le précédent, à beaucoup près : le père et la mère Sauviat, le galérien Farabesche, ne sont guères que des caricatures destinées à distraire le lecteur pendant les intermèdes. Je dois cependant une mention particulière à Tascheron, jeune criminel auquel se rattache une énigme dont l'auteur n'a pas jugé convenable de nous donner le mot.

Par exemple, une chose que je serais passablement curieux de savoir, c'est pourquoi l'auteur a intitulé son livre *le Curé de Village*, puisque le peu d'action qu'il y a dans ce livre roule sur Véronique et Tascheron.

Le jeune Tascheron commet un crime, un beau matin, vers la fin du premier volume du *Curé de village*, après que l'auteur nous a peint tout à son aise la famille de Véronique. Pourquoi Tascheron commet-il ce crime? pour se procurer de l'argent. Il tue un vieil avare. Que voulait-il faire de cet argent? Ici le lecteur s'embarrasse, et l'auteur aussi. Cependant les choses vont leur train; le procès commence, l'avocat-général parle pendant trois grandes heures, le défenseur de Tascheron prend la parole à son tour, et la fin de tous ces discours est une condamnation à mort. Mais voilà qu'à partir de l'exécution de Tascheron, Véronique semble atteinte d'une maladie de langueur; elle dépérit, son teint se fane, son corps s'amoindrit et se brise; adieu pour elle la jeunesse et la santé! D'où cela vient-il? continuation de la difficulté qui précède. Tout porte à croire qu'elle a de graves reproches à s'adresser relativement à l'affaire Tascheron. En de certains momens, on va même jusqu'à la soupçonner de complicité dans la perpétration du crime; et bientôt on se reproche ce soupçon comme une pensée coupable. Fi donc! une si charmante et si excellente personne! Toutes les preuves de la terre seraient accumulées contre elle, qu'il y aurait conscience à suspecter son innocence un seul instant. Quand M. de Balzac nous a suffisamment promenés au milieu de ces hésitations et de ces incertitudes, il tire respectueusement le curé Bonnet de son presbytère; nous voyons enfin ce vénérable pasteur, duquel, jusqu'alors, nous avons seulement entendu parler. Le curé Bonnet, à son tour, prend la parole, mais nous ne sommes pas plus instruits qu'auparavant de ce que nous brûlons de savoir. Véronique était-elle complice de Tascheron? et pourquoi Tascheron a-t-il commis son crime? Double énigme pour le curé Bonnet comme pour nous.

Patience! la grande heure des éclaircissemens arrive; Véronique va mourir; peut-être allons-nous savoir quelque chose. Quelque chose, en effet, mais pas tout. Véronique se confesse publiquement; elle avoue à l'auditoire réuni à la hâte dans sa chambre mortuaire qu'elle eut jadis des relations avec Tascheron; à telles enseignes que son enfant est un enfant adultérin, fils de Tascheron. Cela dit, elle mande le curé Bonnet, dans le sein duquel elle verse le

reste de sa confidence. Le curé Bonnet sait donc au juste, à cette heure, s'il y eut accord ou non entre Tascheron et Véronique, et dans quel but Tascheron a commis son crime; quant à nous, force nous est d'en rester, avec M. de Balzac, au chapitre des conjectures; ce dont M. de Balzac est certainement beaucoup moins fâché que nous. Mais si M. de Balzac ignore le fin mot de l'histoire qu'il nous conte, il nous doit au moins des explications sur le motif qui l'a décidé à nous la conter. Est-ce pour ramener sur l'eau, d'une manière indirecte, l'affaire Peytel, et pour effrayer les jurés du royaume en leur offrant un exemple de crime où tout est mystère? Peut-être bien! Ce qui est plus probable, toutefois, c'est que l'unique motif de M. de Balzac, en cette circonstance, a été de correspondre au goût du public. M. de Balzac, jaloux du retentissement obtenu par le ténébreux procès Lafarge, aura voulu voir si sa lyre pouvait être montée au même ton; cela me semble hors de doute. Eh bien! l'épreuve n'ayant pas eu le succès que l'auteur s'en promettait, je l'engage, dans son intérêt, à ne la pas renouveler. A quoi bon entrer en concurrence avec la *Gazette des Tribunaux*? A quoi bon prendre ses sujets à la cour d'assises? La cour d'assises et la *Gazette des Tribunaux* n'auront-elles pas toujours le terrible avantage de la réalité?

Je pourrais peut-être sans inconvénient ne pas m'arrêter davantage au dernier roman de M. de Balzac et passer outre, mais je m'en ferais un cas de conscience, car *le Curé de Village* est véritablement très divertissant dans les détails. On a reproché bien souvent à M. Scribe le dédain qu'il affecte pour l'argent dans ses pièces de théâtre: on a eu tort. Le fameux aphorisme: *l'or est une chimère,* n'est rien du tout à côté du laisser-aller avec lequel M. de Balzac traite la monnaie en général. Les cent mille francs sont moins encore que des chimères aux yeux de M. de Balzac; les millions ne pèsent pas une once entre ses mains, et les milliards se dissipent à son souffle comme autant d'ombres fugitives. Il est très certain qu'on achèterait aisément la moitié de la France, sinon la France tout entière, avec le pur et simple revenu des capitaux remués à la pelle dans *le Curé de Village*. Les mines du Pérou ne sont qu'une misérable charbonnerie, comparées à cela. On sait qu'une autre passion de M. de Balzac, après la passion d'entasser milliards sur milliards dans ses livres, c'est d'y parler à tout propos de Napoléon. Dans *le Curé de Village,* M. de Balzac a donné carrière, selon son habitude, à cette innocente fantaisie, et, selon son habitude encore, il l'a fait sans rime ni raison. C'est ainsi qu'au moment où Véronique se confesse au curé Bonnet, et tandis qu'elle interrompt un moment le récit de ses aventures pour gémir de ses souffrances, le curé Bonnet la console en lui disant cette phrase, que je cite littéralement sans en omettre une syllabe: *Votre volonté est plus forte que celle de Napoléon, madame*. Je ne me figure pas, je l'avoue, l'effet que peuvent produire de telles paroles sur l'esprit d'une jeune femme à l'agonie et qui se confesse; mais je sais bien qu'à la place de Véronique, je n'eusse pu m'empêcher d'éclater de rire et de croire M. Bonnet devenu fou.

Indépendamment de tant d'agréables facéties, on trouve encore dans *le Curé de Village* un abrégé de toutes les sciences. Les affaires commerciales, l'agriculture, la procédure judiciaire, la morale religieuse, l'économie financière, l'art du crime, l'éducation primaire, autant de sujets traités à part, et d'une façon très approfondie, par M. de Balzac. La lecture du *Curé de Village* dispense très bien d'assister aux cours du Collége de France et de la Sorbonne, car *le Curé de Village* résume tous ces cours en les complétant. On comprend que je n'entre pas ici dans la discussion des idées soulevées par M. de Balzac à propos de ces diverses matières : vingt feuilles de revue n'y suffiraient point; mais je ne crois pas pouvoir me dispenser, pourtant, de dire un mot de ses idées politiques. En un certain endroit du livre, à table, autant qu'il m'en souvienne, entre la poire et le fromage, un personnage quelconque prend la parole, et, soufflé par M. de Balzac, proclame que le coup d'état de juillet fut l'entreprise la plus sensée, la plus légitime, la plus raisonnable du monde. Quelqu'un se récrie; sur quoi notre homme ajoute que le retour au droit d'aînesse, le bâillonnement complet de la presse, et autres mesures méditées par la restauration, attireront inévitablement sur elle, dans l'avenir, des louanges mêlées de regrets. — Du reste, poursuit notre homme, tenez-vous pour bien avertis : les ordonnances de juillet seront tout bonnement des lois, de simples lois comme les lois sur le timbre et sur la garde nationale, avant qu'il soit vingt ans, et la France entière s'estimera fort heureuse d'y obéir. — Je ne suivrai pas l'orateur jusqu'au bout de sa harangue; qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir développé ses vues touchant les affaires intérieures et les affaires extérieures, il revient à son point de départ, et, résumant son opinion sur les ordonnances de juillet, thème qu'il affectionne, accuse le pays d'avoir renversé la maison de Bourbon au moment même où la maison de Bourbon sauvait le pays. Telles sont, en résumé, les idées politiques émises par M. de Balzac dans *le Curé de Village*, scène de la vie de campagne en deux volumes in-8°.

Après le mélodrame, la comédie; c'est l'usage. Voici donc venir un homme, non moins terrible qu'un autre dans ses inventions, quand il veut se donner la peine d'être terrible, mais qui sait rire et plaisanter, cependant, avec autant de bonne humeur que qui ce soit. Il a fait des drames dont la représentation laissait dans l'ame des terreurs sans pareilles, et à côté de cela il a fait des comédies toutes remplies de sel et d'élégance, et il a fait surtout, avec ses voyages, des récits qui dérideraient le front d'Héraclite en personne, si Héraclite revenait parmi nous. On devine que je veux parler d'Alexandre Dumas, auteur de trois volumes intitulés *Nouvelles Impressions de Voyages*. Certes, je ne m'exagère pas l'importance de ce genre de littérature, et je conviendrai volontiers, pour peu qu'on y tienne, que l'art sérieux et cela n'ont pas grand' chose à démêler ensemble. Toutefois, il faut laisser à M. Alexandre Dumas le mérite d'être l'inventeur de ce genre. Avant lui, Sterne excepté, les voyageurs s'égaraient en de longues discussions sur des questions inépuisablement con-

troversables; l'un disait blanc, l'autre disait noir, et entre ces deux avis, le public restait indécis, ne pouvant aller vérifier sur les lieux lequel des deux était le plus raisonnable. Que de pages, réfutées par des milliers d'autres pages, à propos d'une pierre plus ou moins antique, à propos d'un ruisseau qui coule dans tel ou tel sens, à propos d'une montagne qui a telle ou telle forme! et que tout cela composait un fatras insipide et ennuyeux! M. Alexandre Dumas, lui, ne se hasarde pas dans cet inextricable dédale; il part bonnement, suivi d'un ami et de son chien, c'est-à-dire de deux amis, et à peine a-t-il le pied hors de Paris, tout lui est sujet de conte et d'anecdote. Il glane à droite, il glane à gauche; une historiette par-ci, une historiette par-là; à la rigueur, où le fonds manque, il l'invente; et voilà des volumes fort intéressans.

Ainsi, dans les *Nouvelles Impressions de voyages*, en voyant M. Dumas se mettre en route, on se demande avec inquiétude : Après tant de voyages qu'il nous a déjà contés, remplis de tant d'aventures, que diable pourra-t-il trouver de neuf? Mais lui n'est pas du tout alarmé, je vous jure. Ne remarquez-vous pas ce chien qui le suit en laisse? C'est Mylord, un animal dont la vie a été aussi accidentée pour le moins que celle de bien des hommes célèbres. Levez donc votre chapeau devant Mylord, s'il vous plaît, car Mylord est le premier héros du livre d'Alexandre Dumas. Mylord a été la propriété de je ne sais quel pair d'Angleterre, et de Londres il est venu à Paris, à la suite d'une gageure entre personnages d'importance. Hélas! à l'heure qu'il est, Mylord ne saurait plus espérer cet honneur insigne d'être disputé comme une possession précieuse! Milord est vieux et porte l'oreille basse; je ne sais même pas s'il a toutes ses pattes et toutes ses dents. Tant est-il qu'il ne vit plus que des souvenirs de sa gloire, et que ses prouesses nous sont fort agréablement contées par l'auteur d'*Antony* et de *Richard d'Arlington*.

Grace à Mylord et à ses aventures, nous sommes arrivés à Fontainebleau. Un voyageur d'autrefois eût passé devant Fontainebleau sans daigner retourner la tête. Fi donc! si Fontainebleau était en Amérique ou en Chine, à la bonne heure! on pourrait s'en occuper; mais une petite ville française! à quoi cela rime-t-il? M. Dumas, moins dédaigneux, et se souvenant qu'il est sur le lieu même où se passa au XVIIe siècle la scène principale d'un de ses drames, nous remet en mémoire le meurtre de Monaldeschi. Avec quelle énergie, avec quelle fougue, je n'ai pas besoin de le dire : on sait de reste que, si M. Alexandre Dumas a un défaut, ce n'est certainement pas de reculer devant les effets dramatiques, surtout quand la tendance naturelle de son imagination est autorisée, comme ici, par la réalité. Mais ne voir que le meurtre de Monaldeschi, à Fontainebleau, eût été de la part de M. Alexandre Dumas une preuve impardonnable d'égoïsme; aussi ne s'est-il pas fait prier pour retracer la plupart des évènemens célèbres dont Fontainebleau a été le théâtre depuis deux siècles environ. La révocation de l'édit de Nantes, par exemple, cette mesure si désastreuse pour la France, et résolue par Louis XIV au château de Fontainebleau, a été de la part du voyageur l'occasion d'une dissertation histo-

rique très-intéressante et pleine de nobles pensées. Après quoi vient cette grande et solennelle antithèse des fêtes splendides données par l'empereur Napoléon dans la vieille demeure royale, et des funèbres adieux auxquels Fontainebleau a prêté son nom. Il y a dans les *Nouvelles Impressions de voyages* de M. Alexandre Dumas un chapitre intitulé *Chinoiseries;* c'est là un titre qui conviendrait parfaitement à tout l'ouvrage, comme on le peut voir. En effet, tout se mêle dans ce livre avec une grace charmante; des adieux de Bonaparte à son armée, nous passons sans transition à Bourbon-l'Archambaut, dont les fondemens furent jetés par Jules César, 50 ans avant J.-C. Que disais-je donc qu'il n'y a pas de transition dans ce livre? De Napoléon à César, la transition n'est-elle pas très-naturelle? Avant de quitter Bourbon-l'Archambaut, M. Dumas nous montre Pepin-le-Bref y passant comme un météore destructeur, vers la fin du VIIIe siècle, et le voilà professeur d'histoire jusqu'en 1523, époque où le connétable et duc Charles de Bourbon, après avoir fait, dès l'âge de vingt-cinq ans, des prodiges de vaillance dans diverses campagnes, fut obligé de partir de Bourbon-l'Archambaut pour s'en aller en exil. A propos de l'illustre connétable, le dramatiste se réveille chez M. Alexandre Dumas, et il trouve la cause secrète de la trahison du duc de Bourbon, ainsi que de la disgrace qui en fut la suite, dans l'ardent amour de Loyse de Savoie, mère de François Ier, pour ce même duc de Bourbon, qui le dédaigna. L'amour changé en haine, cela se voit tous les jours et se verra probablement jusqu'à la fin du monde; rien n'est donc plus facile que de se prêter à la poétique supposition de M. Alexandre Dumas.

Tout en se dirigeant vers Lyon, M. Alexandre Dumas fait à la postérité un procès en règle pour l'injustice dont elle se rend coupable envers certains hommes, dont elle s'est rendue coupable envers Jacques II de Chabanne, seigneur de La Palice, particulièrement. Et sur la foi de quoi la postérité dicte-t-elle, je vous prie, ces arrêts peu équitables? Sur la foi d'une chanson. *Marlborough s'en va-t-en guerre!* dit le premier chansonnier venu; *Monsieur de La Palice est mort; un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie!* dit un autre; et voilà deux grands hommes ridiculisés. Pour Marlborough, passe encore! Il a porté les armes contre la France, la France se moque de lui : c'est de bonne guerre. Mais M. de La Palice! un Français de la trempe la meilleure! un capitaine des plus braves et des plus entreprenans qui aient existé jamais! un homme dont la vie fut toute remplie d'actions glorieuses! que celui-là, depuis je ne sais combien de cent ans, soit traité par la France comme un benêt, comme un niais de comédie, comme un Jocrisse, voilà qui est honteux et bouleversant. Donnez-vous donc la peine d'être un bon militaire, de verser votre sang pour la défense ou l'agrandissement de votre pays; effrayez donc vos ennemis au bruit seul de votre nom; rendez-vous terrible par votre épée à cent lieues à la ronde, afin qu'un jour, à peine serez-vous mort, des baladins viennent faire la cabriole sur votre tombe en chantant en chœur : *Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie!* Pour moi, j'avoue franchement

qu'avant de savoir au juste l'histoire de Jacques II de La Palice, il m'est souvent arrivé de rire de lui tout comme un autre; mais que son ombre me le pardonne! car je m'en repens très sincèrement à l'heure qu'il est.

Cependant nous sommes à Lyon, et M. Alexandre Dumas entreprend tout aussitôt de débrouiller les origines obscures de cette ville : la besogne est rude; j'aime mieux l'en voir chargé que moi. N'allez pas croire, pourtant, que ce ne soit ici que fatras historique et archéologique; la science y est doucement tempérée par la poésie, au contraire; à telles enseignes que nous voyons débarquer tout d'un coup une charmante fille nommée Euxène, jeune aventurière asiatique, laquelle s'en vient épouser Nam, fils d'un chef barbare de la contrée. Marchant ainsi entre le brillant et le solide, entre l'agréable et l'utile, M. Alexandre Dumas atteint l'époque de la domination romaine, domination dont il se fait l'historien rapide et brûlant. Mais quoi! est-ce là tout? Lyon n'a-t-il pas à nous offrir quelque autre chronique moins ancienne que la chronique d'Euxène, et non moins intéressante, quoique d'une autre façon? Si vraiment. Un mariage là-haut, ici une conspiration; la conspiration de ce jeune et beau Cinq-Mars, chevaleresque défenseur des droits et prérogatives de la noblesse. Vous avez certainement lu le roman si remarquable d'Alfred de Vigny, vous vous intéresserez donc tout de suite au Cinq-Mars que M. Dumas vous présente; vous vous y intéresserez d'autant plus, que l'imagination n'entre pour rien dans les pages consacrées par M. Dumas à l'illustre jeune homme; c'est de l'histoire toute pure et toute simple, écrite avec exactitude et sincérité. Mais, hélas! que cette pauvre ville de Lyon est changée depuis la mort de Cinq-Mars! Il faut voir comme notre voyageur la gourmande à cause de ses préoccupations exclusivement commerciales. Plus de passion chez elle, aujourd'hui, pour les grandes questions de religion ou d'art; plus que l'amour du lucre, la soif du gain, la prétention à la supériorité manufacturière. Assurément, pour un voyageur poète, c'est là un beau thème et qui prêtait à l'éloquence; M. Dumas a toutefois le tort de s'y être trop absolument enfermé et de ne s'être pas suffisamment inquiété des causes directes du mal qu'il déplore. C'est au siècle qu'il fallait s'en prendre de cette décadence et non pas à la ville de Lyon toute seule; car où y a-t-il une ville qui ne mérite le même reproche que Lyon?

La petite ville où nous voici, c'est Valence, immortelle pour avoir vu la jeunesse de Bonaparte. Mon Dieu oui! c'est ici, dans cette toute petite enceinte, à quatre-vingts lieues au plus de Fontainebleau, si je ne me trompe; c'est ici que Bonaparte, humble et modeste sous-lieutenant d'artillerie, attendait le lever de son étoile impériale en soupirant au clair de la lune pour Mlle du Colombier. Comment M. Émile Marco de Saint-Hilaire, sous la plume duquel l'empereur Napoléon prend parfois des allures si bucoliques, n'a-t-il pas songé encore à broder les premières amours du sous-lieutenant de Valence? Qu'est-ce à dire? lui, Bonaparte, cet homme de bronze, sérieusement amoureux d'une jeune fille de province! Mon Dieu! monsieur Marco, cela est absolument comme j'ai l'honneur de vous le conter, d'après M. Alexandre

Dumas qui a recueilli les détails de l'aventure à Valence même. Et cela ne serait rien encore, si Mlle du Colombier eût répondu à l'amour du jeune sous-lieutenant; le piquant de la chose, le singulier, l'incroyable, ce que vous refuserez peut-être de croire, monsieur Marco, c'est que le sous-lieutenant a eu un rival, et un rival préféré, nommé M. de Bressieux.

Plaisanterie à part, si M. de Bressieux vit encore, je me figure qu'il doit être bien honteux de son triomphe! Et Mlle du Colombier, donc! O vicissitudes humaines! ô coups imprévus de la fortune! Où aviez-vous l'esprit, jeune fille, de ne pas deviner à quel homme vous faisiez injure? Qu'est-ce donc que cette perspicacité que l'on attribue à votre sexe, si elle ne vous a pas servi à voir d'avance, dans les mains de votre jeune amant, le sceptre qu'il n'y voyait pas encore lui-même? Ainsi, vous avez passé à côté d'un trône où vous pouviez vous asseoir, et vous n'avez pas voulu; vous n'aviez qu'un mot à dire, mot charmant et qui ne vous eût pas coûté grand' peine, pour être impératrice de France, et vous ne l'avez pas dit; il a dépendu de vous d'amollir le cœur d'airain qui ne tressaillit plus tard que pour la conquête du monde, et cette gloire, vous l'avez dédaignée; l'honneur sans égal d'avoir pour vous seule les premiers soupirs de cette poitrine dont le souffle devait enivrer un jour des millions d'hommes, d'attirer de voluptueuses larmes dans ces yeux d'où jaillirait bientôt la foudre, vous l'avez laissé échapper par votre faute! Ah! Mlle du Colombier, vous méritez un châtiment exemplaire, et je vous livre impitoyablement à M. Marco.

Ne pouvant pas, décemment, arriver directement de Mlle du Colombier à Pie VI, je signalerai encore, dans les *Nouvelles impressions de voyages*, l'anecdote des trois livres dix sous dus par le sous-lieutenant Bonaparte au pâtissier Coriol. Honnête pâtissier! que ton nom soit immortel, c'est mon vœu le plus sincère; brave homme, qui a fait crédit à Bonaparte sans y avoir le moindre intérêt. Toute réflexion faite, à quoi bon raconter ici la captivité de Pie VI à Valence? Nous sommes à la fin du premier volume des *Nouvelles impressions de voyages*, qu'on me permette d'en rester là. On peut juger, par ce que j'ai dit de ce premier volume, de l'intérêt qu'offrent les deux autres. Ma seule obligation, à présent, c'est, tout en reconnaissant la verve qui anime le livre de M. Alexandre Dumas, et l'intérêt de curiosité qu'il provoque, de regretter, dans ce livre, l'absence d'une certaine conscience littéraire sans laquelle il n'y a pas de succès complet. Il est certain que toutes ces anecdotes pourraient être contées sans inconvénient au coin du feu; la grande route n'est pas pour elles un cadre indispensable; pourquoi alors les écrire sur l'impériale d'une diligence? Pourquoi? je crains de le deviner; parce qu'en ce cas, la précipitation de la rédaction étant supposée, on peut se permettre un certain éparpillement d'idées, très favorable à la multiplication des volumes, et certaines négligences de style qu'il serait fastidieux d'avoir à éviter. A ces réserves près, j'aime beaucoup les *Impressions de voyages*, anciennes ou nouvelles, de M. Alexandre Dumas.

Puisque j'en suis aux voyages, il me paraît que je puis user sans inconvé-

nient du bénéfice de ma position et faire un saut jusqu'à Londres, où M. Bulwer m'attend avec un roman nouveau. Le roman de M. Bulwer, je dois commencer par dire cela, est intitulé *Soir et Matin, ou la Vie humaine,* ce qui est un titre qui n'a pas le sens commun. Quel rapport y a-t-il entre les idées que présentent à l'esprit les mots *soir et matin* et les idées que présentent les mots de *vie humaine!* Sur l'honneur, même après avoir lu, et très attentivement lu le roman en question, je n'en sais rien. Au reste, peu importerait, si le roman avait du mérite; mais voilà le diable! M. Bulwer est préoccupé, à cette heure, de l'idée de lutter avantageusement contre un rival qui lui a escamoté déjà une partie de sa popularité, et cette préoccupation est très nuisible à M. Bulwer. Au reste, M. Bulwer a toujours eu quelque préoccupation analogue à celle que je signale; quand ce n'est pas un vivant qu'il jalouse, c'est un mort: témoin tous ses précédens romans. A ses débuts, M. Bulwer songea sérieusement à faire oublier le *Werther* de Goethe; n'y ayant pas réussi, il entreprit de se montrer plus dandy que Byron dans *don Juan,* et en conséquence le langoureux *Falkland* fut suivi du fashionable *Pelham,* lequel ne fut pas plus heureux dans son audacieuse entreprise que ne l'avait été son prédécesseur. Un peu désorienté alors, et ne sachant trop quelle route suivre, M. Bulwer s'enfonça, avec son *Enfant désavoué,* dans les vulgaires cavernes du mélodrame, d'où il ne put ressortir qu'à grand' peine et en se faisant l'historiographe d'un héros de bas étage nommé *Paul Clifford.* Enfin vint *Eugène Aram,* le meilleur roman de M. Bulwer, sans contredit, moins remarquable cependant que certains critiques indulgens ou aveugles l'ont bien voulu dire. Toutefois, il est certain que si M. Bulwer eût persisté dans la manière qu'il avait adoptée pour *Eugène Aram,* dans le développement régulier de la passion, il serait arrivé nécessairement à des résultats dignes d'estime; au lieu de cela, il a essayé, coup sur coup, de trois nouvelles manières: *Devereux, les Ruines de Pompei, Ernest Maltravers,* c'est-à-dire l'histoire moderne, l'histoire ancienne et l'excentricité poétique, tels sont les trois terrains divers qu'il a remués, non sans faire quelques excursions sur le théâtre avec *la Dame de Lyon, Mademoiselle de Lavallière* et *Richelieu.* On comprend qu'aucune intelligence humaine ne saurait résister à un pareil dévergondage de pensées; aussi faut-il à peu près désespérer aujourd'hui de l'avenir littéraire de M. Bulwer.

Dans *Soir et Matin ou la Vie humaine,* le romancier anglais ne cherche plus à détrôner Goethe, ni Byron, ni Anne Radcliffe, ni Godwin, ni Walter Scott, ni tant d'autres qui lui portaient hier ombrage; son rival le plus redoutable, en ce moment, celui contre lequel il concentre toutes ses forces, c'est Charles Dickens, l'auteur de *Picwick.* Charles Dickens, dans ses étranges compositions, embrasse l'humanité ou plutôt la société tout entière: grands seigneurs, comédiens, vagabonds, bandits, honnêtes gens, femmes vertueuses et femmes coupables, vieillards et enfans à la mamelle, autant de types divers qui se rencontrent sous sa plume, s'accouplent, s'étreignent durant un plus ou moins grand nombre de chapitres, et que l'auteur agite avec une adresse tout-

à-fait comparable à celle de ces charlatans qui font danser plusieurs vingtaines de marionnettes au moyen d'un fil. Charles Dickens est incontestablement un homme d'une invention peu commune, et d'une très riche imagination. Il ne faut pas lui demander de la logique dans la conduite de ses personnages, de la vérité dans les événemens qu'il combine, de la persévérance dans les plans qu'il embrasse; en revanche, il vous donnera tout autant d'émotions profondes que vous êtes capable d'en supporter, et même, pour peu que vous vous livriez à lui, il vous fera croire que vous vivez réellement dans le monde quasi-fantastique où il vous transporte. Or, c'est là ce que vient de tenter aussi M. Bulwer, mais sans succès, malheureusement. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir réuni, dans *Soir et Matin*, tous les élémens susceptibles d'exciter l'intérêt; car, non content d'emprunter son cadre et sa méthode à Charles Dickens, M. Bulwer a encore emprunté à M. Eugène Sue ses roués blasés et sceptiques, à M. de Balzac ses femmes vaporeuses et ses héros de table d'hôte ou de galères, à M. Paul de Kock ses commissaires de police et ses vieux célibataires ridicules; sans compter qu'il s'est emprunté à lui-même quelques personnages de ses anciens romans. Que vous dirai-je? *Soir et Matin* est la plus extraordinaire macédoine que l'on puisse imaginer. Tous les romanciers du monde, passés et présens, y compris M. Bulwer lui-même, semblent avoir participé à cette œuvre. C'est suffisamment convenir que, si ce livre n'est pas, à beaucoup près, un titre de gloire pour M. Bulwer, on peut néanmoins trouver à sa lecture un réel plaisir.

N'y a-t-il pas quelqu'autre ouvrage qui puisse me servir encore d'argument contre Néricault Destouches? Je n'en aperçois pas. Aussi bien, c'en est assez pour montrer qu'il y a un certain art aussi *aisé* que telle critique que ce puisse être. A bon entendeur salut!

J. CHAUDES-AIGUES.

POÉSIE.[1]

LA FENÊTRE.

A FANNY.

Que j'aimais à te voir penchée à ta fenêtre,
Me regardant venir, sachant me reconnaître
Entre mille passans! De nos chiens aux aguets
J'entendais de bien loin les jappemens plus gais,
Mais j'entendais surtout en mon ame charmée
Battre ton pauvre cœur, ô pâle bien-aimée!
Et malgré tout l'attrait, j'allais plus lentement,
Caressant à loisir les songes du moment.
Cependant les beaux chiens, que la gaieté transporte,
Par leurs cris supplians se font ouvrir la porte;
Ils me viennent surprendre, ils me lèchent la main,
Et, retournant vers toi, m'indiquent le chemin.
J'arrivais tout ému; toi, toute chancelante,
Tu venais sur le seuil, ô ma belle indolente!
Te plaindre du retard; mais, après un baiser,

(1) Nous choisissons les pièces qu'on va lire dans un volume de poésies que M. Arsène Houssaye est au moment de publier chez l'éditeur Masganna, sous le titre de : *les Sentiers perdus*.

Tout était dit; et puis, nous allions arroser
Nos fleurs dans les vieux pots, la fragile anémone,
La blanche marguerite, ou nous faisions l'aumône
Au morne joueur d'orgue, au vieillard gémissant,
Au petit Auvergnat qui chantait en dansant.
Par ton charmant babil, ô ma belle maîtresse!
Tu réveillais en moi l'amour ou la tendresse,
Ton sein tout palpitant répondait à mon cœur,
Tes yeux levés sur moi se baignaient de langueur;
Et moi, croyant baiser et cueillir une rose,
Je respirais ton ame à ta lèvre mi-close.
Ces temps-là passent vite; hélas! tout est fini!
Les ramiers pour toujours s'envolent de leur nid.
Ainsi font mes amours. Ils ont pris leur volée,
Ils ne reviendront pas. Mon ame désolée
N'est plus qu'un nid désert qu'emportera le vent,
Un nid où la chouette ira pleurer souvent.

Et pourtant ce matin, en voyant la fenêtre,
Je croyais qu'un printemps encore allait renaître;
Mon corps a chancelé, mon cœur a tressailli,
Des rayons du bon temps j'étais tout assailli.
Mensonge! illusion! chimère qui voltige
Et nous jette en passant l'ivresse et le vertige!
Éclair sans feu, qui brille un instant dans la nuit!
Le printemps de mon cœur est à jamais détruit.

Ce matin donc j'ai vu la fenêtre fermée:
Plus de chiens, plus de fleurs; et vous, ma bien-aimée?
Dans une solitude au loin vous vous cachez,
Profane! et vous pleurez sur nos charmans péchés.
Mais les grandes douleurs ne sont que passagères,
Le temps efface tout de ses ailes légères;
Vous sourirez, Fanny, jusqu'au fond de l'exil,
Et vous refleurirez un beau matin d'avril.

LE CHEMIN DE LA MORT.

La vie est le chemin de la mort; ce chemin
N'est d'abord qu'un sentier fuyant par la prairie,
Où la mère conduit son enfant par la main,
En priant la vierge Marie.

Aux abords du vallon, le sentier des enfans
Passe dans un jardin. Rêveur et solitaire,
L'adolescent effeuille et jette à tous les vents
Les roses blanches du parterre.

Au milieu du jardin, il est un vert bosquet
Où le ramier gémit sur la branche embaumée;
C'est là que l'amoureux va cueillir un bouquet,
En rêvant à sa bien-aimée,

Quand l'amoureux s'égare en ce bosquet charmant,
Il voit s'évanouir ses chimères lointaines,
Et le démon du mal l'entraîne indolemment
Au bord des impures fontaines.

Au dehors, le chemin, qui va se flétrissant,
Arrive en un palais dont l'éclat nous transporte;
Là sont les vanités : détourne-toi, passant,
Le malheur mendie à la porte!

Plus loin, c'est l'arbre noir; — détourne-toi toujours! —
L'arbre de la science où flottent les mensonges :

Garde que ses rameaux ne voilent tes beaux jours,
Et n'effarouchent tes beaux songes.

En quittant le jardin, la fleur et la chanson,
La jeunesse et l'amour qui folâtrent sur l'herbe,
Le voyageur aborde au champ de la moisson,
Où son bras étreint une gerbe.

De sa moisson pénible il va se reposer
Sur la blonde colline où les raisins mûrissent;
Pour la coupe enivrante il retrouve un baiser
A ses lèvres qui se flétrissent.

Plus loin, c'est le désert, le désert nébuleux,
Parsemé de cyprès et de bouquets funèbres;
Enfin, c'est la montagne aux rochers anguleux,
D'où vont descendre les ténèbres.

Pour la gravir, passant, Dieu te laissera seul.
Un ami te restait, mais le voilà qui tombe :
Adieu! l'oubli de tous t'a couvert du linceul;
Tes enfans élèvent sa tombe!

O pauvre pèlerin! il s'arrête en montant,
Et se voyant si loin du sentier où sa mère
L'endormait tous les soirs sur son sein palpitant,
Il essuie une larme amère.

Et se voyant si loin des jardins enchantés,
Dans un doux souvenir son cœur se réfugie;
Et se voyant si loin des jeunes voluptés,
Il chante une vieille élégie.

En vain il tend les bras vers la belle saison,
Il jette des sanglots au vent d'hiver qui brame;
Il a vu près de lui le dernier horizon,
Déjà Dieu rappelle son ame.

Quand il s'est épuisé dans le mauvais chemin,
Quand ses pieds ont laissé du sang à chaque pierre,

La mort passe à propos pour lui tendre la main
Et pour lui clore la paupière.

A JULES JANIN.

O toi que la fortune accable de faveurs,
Voyageur nonchalant qu'on aime et qu'on envie,
Cueille long-temps encore au sentier des rêveurs,
Cueille les roses de la vie.

ARSÈNE HOUSSAYE.

BULLETIN.

Un incident qui n'a pas duré plus de vingt minutes au sein de la chambre, a été l'objet, pendant plusieurs jours, de toutes les préoccupations. Il s'agissait de savoir si l'on porterait à la tribune l'affaire des lettres faussement attribuées au roi.

Ceux qui avaient imaginé de provoquer des explications parlementaires sur les calomnies odieuses dont les inventions de la *Contemporaine* ont été le texte et l'occasion, avaient-ils bien réfléchi sur les devoirs et les attributions réciproques du parlement et de la presse? Est-il convenable, est-il utile de faire de la tribune l'écho de tous les bruits qui peuvent agiter le pays? Des calomnies circulent, des mensonges se colportent; n'y a-t-il, pour confondre ces mensonges et ces calomnies, d'autre moyen que l'intervention du pouvoir parlementaire? Non-seulement, à notre sens, il y a d'autres moyens, mais nous pensons qu'il y aurait de graves inconvéniens à fourvoyer l'autorité de la chambre dans des choses qui ne sauraient l'occuper.

La tribune nationale a été érigée pour qu'on y discutât les grands intérêts du pays, tout ce qui n'a pas un caractère de gravité officielle ne saurait s'élever jusqu'à elle; la grandeur de ses attributions les circonscrit en quelque sorte. Le parlement ne saurait, comme la presse, reproduire et refléter tous les élémens de la vie sociale. Si de ténébreuses intrigues ont été ourdies, si des partis ont été chercher des armes dans de mensongères inventions, c'est à la presse de porter la lumière dans ces iniquités perfides; il lui appartient de les démasquer; c'est le cas, comme dit Pascal, *d'opposer les discours aux discours*. Mais ces débats ne sauraient monter jusqu'à la tribune nationale; ils doivent mourir à ses pieds. D'ailleurs le pouvoir parlementaire aurait tout à perdre en faisant des excursions dans ce qui doit appartenir exclusivement à la presse; il ne sortirait de sa sphère que pour se compromettre, pour échouer.

ROYAL

Nous savons bien qu'en demandant à la chambre de se mêler aux débats de la presse dans l'affaire des lettres, on a allégué les étranges acquittemens prononcés par les jurys de Paris et de Caen, et l'on a semblé demander à la chambre de casser leur verdict; mais ici encore on s'est trompé. C'est au pays lui-même qu'il faut laisser le soin d'apprécier les décisions rendues par le jury. Les jurés sont omnipotens, ils sont souverains dans les déclarations qu'ils prononcent, mais ils sont jugés à leur tour. Croit-on que le bon sens public n'ait pas sur-le-champ estimé la valeur morale de certains verdicts? Sur-le-champ l'opinion n'a-t-elle pas déclaré que le jury n'avait pas compris la question qui lui était déférée, et qu'il n'en avait pas saisi la portée politique? L'institution du jury ne saurait être plus compromise que par les énormes bévues que commettent ceux qui la représentent; et l'on convient assez généralement qu'il est des questions et des circonstances à la hauteur desquelles elle n'est pas encore.

Il n'y avait donc pas à songer à faire intervenir la chambre dans un débat qui relevait surtout de l'opinion. D'ailleurs, en prenant cette voie, on se heurtait étourdiment contre un formidable écueil. Comment parler à la chambre du procès des lettres, sans l'en constituer juge? On ne s'apercevait pas que, dans le désir de défendre la royauté, on la traduisait à la barre du parlement, et que la chambre se trouvait, suivant une expression fort juste, érigée en convention. Ainsi l'on sortait du régime constitutionnel, et pour venger la monarchie, on invoquait des moyens révolutionnaires! Se figure-t-on la chambre jugeant encore une fois le procès qui avait été déféré au jury de la Seine, et la royauté recevant du parlement une absolution mise aux voix? Il faut rendre cette justice au ministère, qu'il s'est tiré d'une manière assez habile des difficultés que lui avait créées la singulière imprudence de quelques-uns de ses amis. A coup sûr, on ne l'avait pas consulté quand, pour la première fois, on mit en avant l'idée d'évoquer dans la chambre l'affaire des lettres par des interpellations parlementaires, et l'insistance avec laquelle on appuya sur cette pensée malencontreuse dut lui causer une assez vive contrariété. Cependant, comment garder un silence absolu, quand une feuille qui aspire presque à un caractère officiel annonçait que des débats solennels devaient nécessairement s'ouvrir sur ce sujet? Nous croyons que le parti auquel s'est arrêté le cabinet n'a manqué ni de sagesse ni de dignité. Il était un point sur lequel les calomnies dirigées contre la personne royale avaient surtout porté : c'était la question de nos possessions d'Afrique. Cette question avait été aussi l'objet de tous les commentaires du parti légitimiste; les écrivains de ce parti avaient représenté la restauration comme ayant opposé sur ce sujet la plus grande fermeté aux observations et aux menaces de l'Angleterre, tandis que, selon eux, le gouvernement de 1830 aurait pris, envers le cabinet anglais, l'engagement d'abandonner Alger, se bornant à ce qu'on le laissât juge de l'opportunité de l'évacuation. Les affirmations du parti légitimiste exploitant une des calomnies de la *Contemporaine* étaient formelles; nos plus grands intérêts se rat-

tachent à cette question, puisque depuis dix ans, et aujourd'hui plus que jamais, la France prodigue sur la terre d'Afrique les ressources de ses finances et le courage de ses soldats. Le ministère a donc, pour parler d'Alger, saisi l'occasion que lui offrait la mention faite au budget des recettes des revenus de l'Algérie. Le langage que M. Guizot a tenu au nom du cabinet a été plein d'énergie; on ne pouvait employer des paroles plus précises et plus fermes. Les assertions du parti légitimiste ont été qualifiées, comme elles devaient l'être, de faussetés insignes. L'engagement prétendu qu'aurait pris le gouvernement pour l'abandon complet ou partiel de nos possessions d'Afrique, est une invention calomnieuse. « A aucune époque, nous citons textuellement les paroles de M. Guizot, sous aucune forme, le gouvernement du roi, et quand je dis le gouvernement du roi, je dis aucun des grands pouvoirs de l'état, n'a pris un engagement semblable; le seul engagement qu'il eût pris est l'engagement de garder la conquête de la France. » Cette déclaration si opportune, au moment où notre armée d'Afrique court de glorieux hasards, achèvera de faire tomber, nous l'espérons, les incertitudes qui pouvaient encore obscurcir dans quelques esprits l'avenir de notre colonie. A cela qu'a répondu le parti légitimiste? On se rappelle que M. le duc de Valmy, au lieu de porter directement à la tribune ses prétendues révélations au sujet de l'Algérie, avait préféré en remplir les colonnes de *la Quotidienne* et de *la Gazette de France*. Aussi, quand il a entendu M. Guizot parler d'assertions fausses qui n'avaient pas osé se produire à la tribune, M. de Valmy s'est mis volontairement en cause. On ne saurait être plus modeste que ne l'a été cette fois le représentant du parti légitimiste. M. de Valmy a déclaré qu'il était à sa connaissance personnelle que l'Angleterre avait plus d'une fois tourmenté le gouvernement de la restauration pour obtenir l'engagement d'abandonner Alger après la conquête, et que dès-lors il a dû *induire* que le gouvernement qui a succédé à la restauration avait été l'objet des mêmes instances. Quelle chute! grand Dieu! M. de Valmy ne sait rien, il ne cite aucun fait, il ne produit aucune pièce, non, mais il *induit*. On ne pouvait plus visiblement battre en retraite, et la confusion des rares représentans du parti légitimiste est devenue tout-à-fait risible par les *très bien* emphatiques de M. de Larcy, qui ont excité dans la chambre une complète hilarité. En quelques secondes, tout était changé : les esprits qui étaient soucieux, tendus, et presque sombres, s'épanouirent sur-le-champ par cet accès de franche gaieté. Aussi, quand M. Sauzet se hâta de mettre aux voix l'article du budget avec l'empressement d'un homme qui se croit échappé à un grand péril, un immense éclat de rire, parti de tous les bancs, accueillit cette preuve naïve de la sollicitude du président. La majorité semblait dire :

J'ai ri, me voilà désarmée.

Depuis plusieurs jours, M. Sauzet était fort inquiet au sujet de la discussion que devait soulever cet épisode parlementaire; il se représentait déjà les partis

aux prises, la gauche et la droite renvoyant au ministère des accusations passionnées. M. Sauzet redoute par-dessus tout ces orages parlementaires qui font de la présidence une périlleuse épreuve. Tout en jouissant de l'estime de la chambre, il n'a pas une grande autorité sur elle, et quand les partis se livrent à de bruyans éclats, sa voix est peu entendue. Le ministère n'a pas manqué de comprendre que l'empressement avec lequel M. Sauzet avait fermé la discussion ôtait quelque chose à ce que cette scène avait eu de grave et de décisif. Aussi, le lendemain, M. Guizot a voulu constater d'une manière expresse que personne n'avait demandé la parole après le discours du ministre des affaires étrangères. Tel est en effet le résultat incontestable de l'incident; le parti légitimiste s'est résigné volontairement au silence : l'arène était ouverte, mais les preux n'ont pas paru.

Tous les yeux étaient tournés vers M. Berryer. On se demandait s'il laisserait échapper une occasion qui devait lui paraître si précieuse pour exalter la restauration aux dépens du gouvernement de 1830. Il faut que l'orateur de la droite ait eu d'excellentes raisons pour n'avoir pas tenté de procurer cette satisfaction à son parti. Il est plus facile en effet d'arracher à des jurés inexpérimentés un verdict dont ils ne comprennent pas le sens, que de porter devant une assemblée politique une accusation dont on doit fournir les preuves, et justifier les bases. Sous ce rapport, le silence de M. Berryer a pu être habile, mais il ne constate pas moins que le parti dont il est l'organe a décliné le combat. Ainsi, après avoir rempli le pays de ses déclamations calomnieuses; après avoir, sous toutes les formes, reproduit les plus odieux mensonges contre la royauté de 1830, ce parti, mis en demeure de répéter à la face de la France tout ce qu'il avait avancé, a reculé. Le défi était formel; on ne pouvait exiger du ministère qu'il poussât la provocation plus loin; la question était posée, l'accès de la tribune était libre, on n'a étouffé la voix de personne; or, en politique, on perd la partie, non-seulement quand on est vaincu, mais aussi quand on refuse de combattre.

L'incident dont s'est occupée la chambre contrebalance donc jusqu'à un certain point les tristes conséquences du procès de la cour d'assises; mais qu'au moins ce qui s'est passé serve au cabinet d'utile leçon pour l'avenir. On parle de nouvelles poursuites pour des faits de presse. Certes ce n'est pas nous qui conseillerons au gouvernement de laisser impunis les outrages qui peuvent s'adresser aux principes de l'ordre social, à nos institutions, à la royauté même. Nous dirons que, dans les mesures à prendre, dans les répressions à exercer, le pouvoir ne saurait apporter trop de réflexion et de prévoyance. Il ne suffit pas de commencer une poursuite, il faut savoir où elle doit aboutir. Tout ce qui tient aux délits de la presse est difficile et délicat. Dans cette appréciation, non-seulement les connaissances du légiste sont requises, mais l'intelligence politique est indispensable. Il est des affaires qui ne sauraient être abandonnées au zèle insuffisant d'agens secondaires; ce n'est pas trop pour les mener à bien, d'une profonde expérience et d'une direction supérieure.

****

La discussion du budget des recettes, qui s'est passée au milieu de l'impatience et de la lassitude de la chambre, a cependant jeté quelque jour sur certains faits économiques d'une haute importance. Au sujet de l'impôt sur les boissons, on a vu, comme pour le traité de commerce avec la Hollande, une véritable lutte d'intérêts entre les représentans des départemens vignicoles et les mandataires des provinces qui produisent peu ou point de vin. Un député, M. Deslongrais, avait proposé un amendement qui rétablissait l'impôt de 50 fr. par hectolitre d'eau-de-vie, réduit à 34 francs après 1830. M. Dufaure a combattu l'amendement avec vivacité. Il a rappelé qu'en 1836 la commission avait mûrement examiné une proposition de même nature sur l'initiative prise par le gouvernement, et qu'elle l'avait repoussée après une longue délibération. Depuis cette époque, le gouvernement a renoncé à la reproduire. Comment concevoir que la chambre pût vouloir voter d'enthousiasme un amendement improvisé qui établirait une surchage d'impôt? Au surplus, M. Dufaure a fait de la législation sur les boissons une critique sévère; il a même presque pris l'engagement de présenter à la session prochaine une sorte de projet de loi sur la matière. A M. Dufaure, qui représente les intérêts du vin de Bordeaux, s'est joint M. Mauguin, qui représente ceux du vin de Bourgogne, et il est probable qu'un an ou deux ne se passeront pas sans que la législation sur les boissons soit modifiée sur plusieurs points. Les bestiaux ont eu aussi leur moment d'audience. La discussion sur le droit perçu à la frontière pour l'entrée des bestiaux de boucherie a fait monter à la tribune un député dont les connaissances pratiques, le langage ferme et précis, ont su, pendant une heure et demie, captiver la chambre. Nous avons dans le parlement trop peu d'hommes spéciaux qui, comme M. Thouret, se vouent à approfondir une question et qui sachent la traiter avec autant de verve et de clarté. M. Thouret, qui appartient à la gauche, a parlé franchement dans les intérêts de la grande propriété; il ne voit pas le remède dans l'abaissement des droits d'entrée, mais il le cherche dans une nouvelle organisation de la boucherie et dans une reconstitution de la propriété agricole. Par un singulier contraste, c'était le ministère, par l'organe de M. Cunin-Gridaine, qui paraissait plus favorable aux intérêts des petits consommateurs et à une réduction possible des tarifs dans un avenir qui ne serait pas trop éloigné. M. Cunin-Gridaine a demandé à la chambre de repousser tous les amendemens, en lui annonçant qu'à la session prochaine une loi lui serait présentée sur un sujet qui intéresse si fort l'agriculture et la consommation.

Nous ne concevons pas comment, après une déclaration semblable, deux députés, M. de Lespinasse et M. de Dietrich, ont persisté à présenter des amendemens pour lesquels, au surplus, ils se sont levés tout seuls. Nous savons bien que, surtout dans les derniers momens d'une session, on veut parler à tout prix pour montrer à ses électeurs qu'on a défendu ce qu'on croit être leur intérêt. Cependant ce zèle devrait reconnaître des limites, surtout quand le gouvernement déclare qu'il travaille lui-même aux réformes qu'on lui signale.

Sur d'autres points, l'administration s'occupe aussi de l'amélioration de nos lois. M. le garde-des-sceaux vient d'adresser à tous les procureurs-généraux près les cours royales une circulaire dans laquelle il annonce de la part du gouvernement l'intention de réformer le système hypothécaire. Cette circulaire est remarquable. Toutes les grandes questions que contient la matière si compliquée des hypothèques sont indiquées avec une lucidité concise. « Le mode de transmission de la propriété foncière, dit la circulaire, est lié par une étroite connexité avec le régime hypothécaire. Il n'est pas possible de s'occuper de l'un sans toucher à l'autre; il faut, dans un projet de loi sur les hypothèques, se prononcer entre le système du code civil qui donne au consentement seul le pouvoir de transférer la propriété et les autres droits réels, et celui de la loi du 11 brumaire an VII, qui exigeait la transcription des contrats. » C'est poser le problème avec la netteté et la profondeur d'un jurisconsulte. M. Martin du Nord signale aux procureurs-généraux les diverses questions sur lesquelles il veut avoir l'avis des cours, l'extension de la publicité des hypothèques, la classification des priviléges, le renouvellement de l'inscription hypothécaire, la purge des hypothèques légales. Au surplus, M. le garde-des-sceaux n'entend pas limiter l'enquête scientifique dont il demande les élémens aux cours du royaume; il a voulu seulement indiquer les parties du système hypothécaire qui appelaient surtout une réforme prompte et radicale.

Nous n'avons jamais vu de procès criminel devant la cour des pairs exciter moins d'intérêt et de curiosité que l'affaire Darmès. Le crime est si constant, les passions qui ont armé l'assassin sont si basses, les prétendues théories qui ont pu égarer sa raison sont si révoltantes, que rien ne peut, dans de semblables débats, exciter d'émotions qui les relèvent un peu. On éprouve une sorte de stupeur en face d'un pareil aveuglement; on se demande avec effroi si pour certains êtres les lois morales n'existent pas. M. le procureur-général Franck-Carré a fait entendre, dans cette triste affaire, de graves et éloquentes paroles : il a caractérisé les passions et les projets des partis extrêmes avec une austère énergie. Certes, dans de pareilles circonstances, c'est bien le droit et le devoir du ministère public de signaler les plaies hideuses et profondes qui minent notre société, d'autant plus que ces appréciations, malheureusement trop vraies, n'ôtent rien à l'impartialité et aux garanties que les accusés doivent attendre de la justice. Devant quel tribunal, les intérêts d'un accusé peuvent-ils être plus en sûreté que devant la cour des pairs? Et jamais la conscience publique a-t-elle hésité sur l'équité des arrêts rendus par cette haute juridiction?

En ce moment, nos troupes sont aux mains avec les Arabes, et nous devons encore attendre plusieurs jours avant de recevoir les premières nouvelles d'une campagne où les difficultés, le danger et la gloire ne manqueront pas. Nous avons lu avec peine la nouvelle donnée par *le Toulonnais* de la retraite volontaire des généraux Duvivier et Changarnier, ainsi que du chef d'état-major, M. de Tarlé. Toutefois il paraît que le général Changarnier achèvera

la campagne. Déjà plusieurs journaux ont fait de cette nouvelle le sujet d'attaques violentes contre le gouverneur actuel. Une première considération s'offre à l'esprit : tout le monde est dans l'ignorance des faits qui ont pu provoquer une semblable détermination de la part de quelques officiers supérieurs. Ces derniers ont-ils été trop susceptibles, ou le commandant en chef a-t-il trop rudement fait sentir son pouvoir? Ne saurait-on attendre que tout s'éclaircisse avant de distribuer l'approbation et le blâme au gré de ses antipathies et de ses préférences politiques? Le général Bugeaud est sur le champ de bataille, il se bat; est-ce trop demander qu'on attende son retour pour juger sa conduite et ses actes. Quant à nous qui avons une sympathie égale pour tous les hommes dont l'intelligence et l'épée sont la gloire du drapeau français, nous déplorons ces divisions qui diminuent nos forces, en affaiblissant les liens de la discipline et de cette fraternité militaire qui a toujours été le gage des grands succès. Nous voudrions que, dans une époque où règne la manie de se diviser, où chacun proteste contre son voisin, l'armée fermât au moins son cœur et ses rangs aux passions et aux vanités individuelles. C'est à la presse d'apporter une grande circonspection dans la publicité qu'elle donne à tout ce qui concerne l'armée; elle doit exercer sur elle-même une censure morale, se refuser aux nouvelles prématurées, aux révélations indiscrètes. L'armée, la gloire militaire, n'appartiennent à aucun parti; elles sont la propriété commune et sacrée de la France, et il faudrait toujours les mettre en dehors des animosités politiques.

En Angleterre, toute transaction est devenue impossible entre les whigs et les tories. Sir Robert Peel a annoncé qu'il proposerait une résolution pour déclarer que les ministres de sa majesté ne possèdent pas assez la confiance de la chambre des communes pour leur permettre de faire triompher les mesures qu'ils jugent essentielles pour le bien-être public, et que par conséquent leur maintien au pouvoir est en désaccord avec l'esprit de la constitution. C'est jeter le gant, c'est aller jusqu'aux dernières limites de l'opposition. Cependant, dans la même séance, sir Robert Peel s'est associé à la résolution proposée par le chancelier de l'échiquier pour la prorogation des droits sur les sucres. Il a repoussé loin de lui la pensée de vouloir entraver le service public. Les tories n'ont donc pas voulu, comme on l'avait annoncé, se faire une arme du rejet du budget. Ils travaillent seulement à contraindre le ministère à précipiter la dissolution. Cependant le cabinet whig a accepté la lutte avec fermeté; il semble penser que les violentes agressions des tories lui ramèneront plusieurs esprits; on dit même qu'il se flatte, dans la lutte avec sir Robert Peel, d'une majorité de près de vingt voix. Sans doute les whigs n'ont pas à leur tête un orateur politique qui ait la consistance et le talent de M. Peel, et sous ce rapport Canning a laissé un vide qui n'a pas été comblé; mais ils sont en possession du pouvoir, ils ont l'appui des radicaux, les sympathies populaires, et ils se flattent d'être soutenus par la couronne. Dernièrement un journal whig citait l'exemple de George III, qui avait persisté à maintenir son minis tère contre le vœu de la chambre des communes.

Tout en Espagne reprend les apparences d'un gouvernement régulier. Le nouveau ministère s'est installé et a présenté son programme aux chambres. Puisse-t-il avoir la force de l'exécuter! Le ministre des affaires étrangères, M. Gonzalès, a déclaré que le cabinet respecterait les faits existans et s'abstiendrait des réactions qui ont précipité la chute des autres ministères. Dans ses relations extérieures, le cabinet admettra toutes les transactions compatibles avec l'honneur du trône constitutionnel, et toutes les mesures qui pourront améliorer les relations commerciales de l'Espagne notamment avec les états d'Amérique. Le clergé appellera aussi l'attention du gouvernement, qui se propose à la fois de le protéger et de le contenir. L'organisation du pouvoir judiciaire, l'instruction du peuple, seront l'objet de la sollicitude du ministère. Quant aux finances, qui sont la plaie de la malheureuse Espagne, le cabinet de M. Gonzalès cherchera tous les moyens d'assurer une juste et équitable distribution des revenus; il ordonnera la vente des biens nationaux qui sont mal administrés dans les mains du gouvernement, et qui seront exploités par les particuliers avec plus d'avantage pour la richesse publique. Le ministère déclare qu'il n'épargnera rien pour assurer la centralisation de tous les fonds dans le trésor, et qu'il donnera à tous les contrats et marchés par l'état la plus grande publicité.

C'est, comme on le voit, un programme complet d'organisation politique. Les intentions annoncées sont honorables; les hommes que le régent a appelés autour de lui se présentent comme voulant travailler à la régénération de leur pays; de son côté, Espartero s'est démis du commandement suprême de l'armée qu'il déclare incompatible avec ses fonctions de régent. Les partis, tant ceux qui s'agitent au sein des cortès que ceux qui cherchent leur point d'appui dans les derniers rangs du peuple, permettront-ils à l'Espagne le développement régulier du gouvernement constitutionnel?

Les débuts se succèdent avec activité au Théâtre-Français, plus ou moins heureux, mais nul sans intérêt. Mlle Augustine Brohan est décidément au service de Molière, de Marivaux et de Regnard. Jamais ces trois grandes maisons n'eurent servante plus accorte. Marinette est charmante avec son Gros-René, et le drôle charmant avec sa Marinette. Voilà pour long-temps tous mes faquins plus heureux en amour que leurs maîtres. Aussi faut-il les voir fringans, pimpans, joyeux et fripons comme aux meilleurs jours de leur jeunesse. L'antichambre est renouvelée, et fait presque envie au salon. M. Munié a continué ses débuts, sinon avec éclat, du moins avec un honnête succès. Aussi intelligent, mais mieux servi par ses moyens extérieurs, d'un aspect agréable et d'une tournure assez galante, jeune enfin, chose rare au théâtre, même et surtout chez les jeunes gens, M. Leroux a plus d'une fois bien mérité du public, et ses premiers essais, sans être glorieux ni retentis-

sans, ne sont pas toutefois sans espoir. M. Munié manque malheureusement de jeunesse. Il est jeune pourtant; mais ce n'est pas le nombre des années qui fait la jeunesse au théâtre. Sous les boucles argentées Crispin a toujours vingt ans; et qui n'a cru à l'éternel printemps de Sylvia et de Célimène? M. Leroux est jeune, lui, et c'est tant mieux; il en est de cela comme de la fortune, c'est rarement un mérite, mais c'est toujours un avantage.

— On s'est trop peu enquis jusqu'à présent parmi nous de l'histoire littéraire de certains pays, français non-seulement par la langue, mais à plus d'un égard par l'imagination et l'esprit. La Suisse a vu s'épanouir une petite famille de poètes, de romanciers, de critiques, qui serait restée presque entièrement inconnue en France, sans les pénétrantes investigations de M. Sainte-Beuve. Il serait à désirer qu'on ne restât plus indifférent aux œuvres de ces écrivains où nous pourrions trouver souvent un écho grave et calme de notre propre mouvement littéraire, souvent aussi d'utiles exemples. Il serait à désirer, d'autre part, que les poètes et les romanciers de la Suisse cherchassent plus souvent à se produire hors du cercle étroit de leur patrie. Ainsi s'établirait un commerce fécond et sympathique dont les deux littératures ne tarderaient pas à recueillir des résultats salutaires. En attendant cette époque, peut-être un peu lointaine, il s'offre pour la France d'assez fréquentes occasions de signaler chez ses voisins de nobles inspirations unies à de généreux efforts. Si les résultats éclatans et glorieux sont rares, les témoignages d'un culte noble et sérieux de l'art ne font du moins jamais défaut. C'est à ce titre surtout que se recommande à l'attention de la critique un recueil de poésies de M. Delâtre, publié à Lausanne sous le titre de *Chants d'un voyageur*. On peut assurément signaler dans ce recueil des imperfections nombreuses. La langue y est maniée avec une évidente inexpérience. Çà et là se montrent ces réminiscences qu'on est habitué à rencontrer dans les essais poétiques. Telle pièce est animée par le souffle de Lamartine; telle autre semble, dans la forme et dans la couleur, une imitation des *Iambes*. On remarque chez l'auteur une tendance à l'exécution négligée et rapide, à l'improvisation ardente, dont il doit se défier. Mais ces défauts sont rachetés par des qualités réelles, par une verve et une abondance qui permettent d'espérer pour le talent de M. Delâtre une maturité heureuse. Par l'étude de la langue et de l'art, il arrivera, nous l'espérons, à rendre son inspiration avec sobriété, à traduire sa pensée dans une forme pure, harmonieuse et simple.

Quelques-unes des pièces contenues dans les *Chants d'un Voyageur* témoignent déjà d'une louable tendance vers la pureté et la mélodieuse ampleur de l'expression. Cette remarque doit s'appliquer particulièrement au poème intitulé *Jean-Baptiste*. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas cherché constam-

ment, comme il l'a fait dans ce poème, à recouvrir ses inspirations élevées d'un digne vêtement. A la place de M. Delâtre, nous aurions préféré retarder la publication de ce volume, pour ne pas livrer au public tant d'ébauches et de vagues préludes à côté de chants nobles et soutenus. C'est maintenant à une seconde œuvre que M. Delâtre doit en appeler du jugement sévère qu'on ne peut manquer de porter sur ses essais poétiques. Nous souhaitons sincèrement que dans une nouvelle épreuve l'auteur des *Chants d'un Voyageur* apporte autant d'expérience et de patiens efforts, qu'il a déployé dans celle-ci de fougue et d'énergie téméraire.

— C'est un vaste et important sujet que l'histoire de la prédication en France. Dire toutes les formes qu'a revêtues l'éloquence sacrée depuis saint Bernard jusqu'à ce siècle, c'est là une tâche bien digne assurément de la critique moderne, qui recherche si volontiers les routes nouvelles et les régions inexplorées. Une des plus curieuses époques de cette histoire a été retracée dans un volume intitulé : *de la Démocratie chez les Prédicateurs de la Ligue*, par M. Charles Labitte, dont les travaux sur les prédicateurs grotesques ne sont pas oubliés des lecteurs de cette *Revue*. M. Labitte a essayé d'indiquer toutes les tendances dont s'inspira l'éloquence de la chaire durant nos troubles civils de la fin du XVIe siècle. Il a voulu faire la part de cette démocratie religieuse, qui fut plutôt à cette époque une arme commode dans les mains du fanatisme que l'élan d'une généreuse conviction. Il a passé en revue tous les prédicateurs qui se sont faits les organes de ces étranges tendances. Des sermons il a été conduit aux pamphlets, et il n'a point eu de peine ainsi à jeter une vive lumière sur ce mouvement confus dont on peut suivre toutes les phases à l'aide des libelles et des prédications du temps. Sur bien des points, M. Labitte se trouve en contradiction avec M. de Bonald, M. de Lamennais, M. Buchez; il n'a pas seulement à exposer son opinion, il se voit forcé de la défendre, et il combat avec de sérieux argumens les systèmes contraires. Tous les lecteurs qu'intéressent ces curieuses questions trouveront donc un nouvel attrait dans le livre de M. Labitte, qui marie en plus d'un endroit aux calmes allures de l'histoire les formes d'une vive discussion.

— Mme Reybaud vient de publier chez l'éditeur Dumont deux nouveaux volumes : *Madame de Rieux* et *la Petite Reine*. Ce sont deux récits pleins de charme et d'intérêt, qui n'ont rien à envier, pour l'habileté de l'exécution, pour la vive réalité des peintures, aux plus aimables nouvelles de l'auteur de *Mezélie* et de *Valdepeiras*.

F. BONNAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-NEUVIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS

Denise, par M. PAUL DE MUSSET. 5
Le Commandeur de Malte, de M. Eugène Sue, par M. DESSALLES-RÉGIS. 32
Souvenirs de la Corse, par M. O. 47
BULLETIN. 55

Les Lambert, par Mme CHARLES REYBAUD. 69
Une Promenade au Palais-Royal en 1775, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 89
Londres. — Correspondance littéraire, par M. O. 112
BULLETIN. 127

La Trappe, par M. ÉDOUARD BERGOUNIOUX. 141
Les Environs de Vienne, par M. A. DELRIEU. 165
Poètes modernes de l'Allemagne. — Novalis, par M. V. de M. . . . 185
BULLETIN. 205

Mademoiselle de Brie, par M. PAUL DE MUSSET. 224
La Question des sucres en Angleterre, par M. LE PELLETIER SAINT-REMY. 214 43
Francfort-sur-le-Mein. — Deuxième article, par M. O. 254
Critique littéraire. — *Histoire de la langue française*, de M. J.-J. Ampère, par M. LOUANDRE. 260
Sonnets et Chansons, par M. N. MARTIN. 271
BULLETIN. 276

Les Préventions, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 293
Le Poème du Cid, par M. E. DE OCHOA. 320
Critique littéraire. — Publications socialistes. — Romans nouveaux, par M. J. CHAUDES-AIGUES. 335
Poésie. — La Fenêtre. — Le Chemin de la Mort, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 353
BULLETIN. 358

REVUE

DE PARIS.

XXX.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME TRENTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

L'ANCIEN ROYAUME DES PAYS-BAS.

Après vous avoir parlé de l'Allemagne et de la Russie, c'est-à-dire des frontières de l'Europe vers lesquelles s'agitent des questions qui nous concernent à peine, me sera-t-il permis de vous ramener aux frontières de France, dans un royaume qui n'a eu que quinze ans d'existence, et qui vaut bien pourtant la peine qu'on s'en occupe? Rêvé par Henri IV au profit de la France, et destiné par ce roi à servir de barrière à l'Europe, ce royaume a été, en 1815, établi au profit de l'Europe, et destiné à contenir la France dans ses nouvelles limites. Un prince auquel nos intérêts politiques nous ont empêché de rendre une entière justice, le prince d'Orange-Nassau, fut investi par l'Europe coalisée de la souveraineté des anciennes provinces-unies. Forcé de choisir, dans ces graves circonstances politiques, le système de gouvernement qui convenait à son nouvel état, Guillaume, roi des Pays-Bas, vit les tendances de la restauration, et devina son impopularité. Elle se dessinait, dès l'origine, ultramonarchique et catholique; il se montra constitutionnel et protestant.

Une constitution fut donnée aux Pays-Bas, et malgré les récriminations trop naturelles qui se sont élevées plus tard entre la Hollande et la Belgique, l'opinion, en général, était satisfaite. La France, qui depuis long-temps s'était fort peu inquiétée des régicides, s'intéressa tout à coup à ces vieillards, débris impuissans de la convention, quand elle vit une loi les proscrire, et elle sut un gré infini au roi Guillaume du courage avec lequel, en face de la sainte-alliance qui murmurait, il offrit un asile à tous, et témoigna des égards à quelques-uns. Le clergé français cherchait à tout envahir, mais il avait beaucoup perdu de son influence matérielle et morale; le clergé belge, au contraire, avait maintenu sur les populations de ces anciennes provinces espagnoles la puissance de cette autorité toujours invincible quand la conscience des peuples est son asile. Le roi Guillaume et ceux qui le conseillaient ne com-

prirent pas assez toute la portée de cette influence religieuse. La fondation d'un collége destiné à initier le jeune clergé aux études scientifiques eût pu passer pour une idée admirable si son exécution avait été combinée d'avance avec les autorités supérieures ecclésiastiques; mais le gouvernement, en établissant seul la chose, fit croire à une arrière-pensée de sa part dirigée contre les croyances catholiques, et la dénomination de ce collége, son seul titre : *Collége philosophique*, était d'une telle imprudence, qu'on ne sait en vérité comment qualifier la folie de ceux qui, après le XVIIIe siècle, croyaient pouvoir espérer qu'un enseignement soi-disant *philosophique* pourrait être adopté par le clergé.

Le train général des affaires allait pourtant à merveille, car le roi, peu versé dans les matières d'art, l'était admirablement dans tout ce qui concernait les finances et l'industrie. Il existait peu de fabriques nouvelles dans lesquelles il ne prît des actions, soutenant par ses mises de fonds les efforts de tous les commerçans honnêtes, et recueillant d'ailleurs un bénéfice modéré, mais proportionnel, dans toute entreprise qui réussissait au sein de ses états. Accessible à tous, Guillaume donnait chaque semaine, à jour fixe, une audience à quiconque voulait se présenter, sans avoir sollicité cette faveur par écrit. L'on entrait dans un premier salon, et l'on dictait son nom à un huissier, puis l'on passait dans une seconde pièce, où l'on attendait son tour. Le chambellan de service appelait les noms l'un après l'autre, sans préférence, excepté toutefois la préséance accordée aux membres du corps diplomatique et à ceux des états-généraux. Mais tout le monde était admis, et le roi, dont le dîner était souvent différé de plusieurs heures les jours d'audience, ne quittait sa place que lorsqu'ayant reçu tout le monde, il se trouvait absolument le dernier.

Cette place était un troisième salon dans lequel le monarque se tenait debout près d'une table sur laquelle il appuyait une de ses mains. Son costume ordinaire était l'habit de général hollandais, à collet non brodé mais galonné, le pantalon gris et les gants jaunes. Il recevait avec un salut le visiteur introuit près de lui; puis, quand il n'avait plus rien à dire ou à apprendre, il saluait encore pour congédier son hôte. Quelquefois, et quand le sujet de la conversation lui plaisait, son audience était très longue; il m'est arrivé d'attendre si long-temps ce salut définitif, que, si je n'avais été avec un roi, toujours maître de me congédier, j'aurais craint de paraître fort indiscret; je me suis aperçu que ce n'était pas seulement avec moi, mais avec beaucoup d'autres, que le roi Guillaume avait de ces accès de loquacité.

L'allemand, le français et l'anglais, étaient aussi familiers que le hollandais au roi des Pays-Bas. Il avait même, en parlant notre langue, une certaine finesse d'accent qui m'a d'autant plus frappé qu'elle s'alliait merveilleusement avec un regard ironique et un ton qu'il rendait parfois assez moqueur. Plus de cent anecdotes très connues ont établi la bonté de son caractère; tantôt il indique une adresse à un voyageur et l'accompagne jusqu'à la maison qu'il cherche; tantôt il aide une vieille femme à recharger son âne, prenant par un des deux bouts le sac qu'elle ne pouvait seule mettre sur l'animal. La physio-

nomie de ses audiences particulières aurait pu souvent fournir à un journal des comptes-rendus fort pittoresques.

Le roi Guillaume avait une politique toute singulière, et qui n'était guère propre qu'à son usage personnel. Il s'était fait pour lui seul et dans son palais un gouvernement constitutionnel par le moyen de ses ministres. Le pays étant composé de catholiques et de protestans, de Hollandais et de Belges, de partisans et d'ennemis de la France, il voulait que chacune de ces couleurs fût représentée dans son conseil. A côté d'un ministre qui ne pouvait souffrir les Belges, il en avait un qui n'aimait guère les Hollandais. Le protestant avait derrière lui tous les pasteurs, le catholique représentait l'influence contraire. Ainsi Guillaume voulait avoir auprès de lui, dans chacun de ses conseillers, un homme d'état, expression d'une certaine fraction de la nation qui avait des droits à défendre, des principes à faire valoir. On s'étonnait de voir si peu d'accord entre les ministres; c'était précisément ce que voulait le roi, qui avait l'ambition de gouverner seul, après avoir entendu les chefs naturels de toutes les opinions du pays. Deux ministres pensant identiquement la même chose lui auraient été suspects, et dans tous les cas lui auraient fait l'effet d'un double emploi. L'un d'eux aurait sûrement été supprimé comme inutile.

Le ministre le plus suspect à l'opinion libérale était alors M. Van Maanen. Une haute probité, une inflexible justice, une grande sévérité caractérisaient cet homme d'état, qui eut trop le malheur de dédaigner les explications parlementaires, et auquel on a toujours prêté des idées despotiques, quand il croyait n'avoir que des principes d'une rigoureuse légalité. Ainsi, par exemple, interpellé un jour devant les chambres, et sommé de dire s'il se croyait responsable, il s'écria que les ministres n'étaient responsables *qu'envers le roi*, hérésie constitutionnelle qui excita de vives rumeurs, et qui était bien faite pour les provoquer.

Ce que voulait dire M. Van Maanen valait mieux que ce qu'il avait dit. En France, la nation a, par ses députés, une action sur le ministère, qu'elle peut mettre en accusation; et le roi a, par ses ministres, une action sur la chambre représentative, qu'il peut dissoudre. La *dissolution des chambres* et la *responsabilité des ministres* sont les deux pendans obligés de notre système constitutionnel. Or, dans les Pays-Bas, le droit de dissolution n'existait pas chez la couronne; voilà pourquoi un ministre a pu croire que la responsabilité ne pouvait exister, au moins de la manière dont elle est comprise en France. C'était le cas d'expliquer la chose, de réclamer ce droit de dissolution comme complément nécessaire des lois organiques. Au lieu d'entrer dans cette discussion, M. Van Maanen, répondant sèchement : nous ne sommes responsables *qu'envers le roi*, adoptait un rôle faux, mal compris, et nuisait au prince qu'il croyait servir par une couleur d'absolutisme jusqu'alors repoussée avec soin par le roi Guillaume. Des procès faits à la presse eurent pour résultat de dépopulariser complètement le pouvoir. Attaqué quelquefois justement, plus souvent avec injustice, le roi eut le malheur d'ignorer la puissance des journaux, et ne fit rien pour les calmer. « C'est à mes actes à me défendre, » disait-il

comme si dans tous les lieux publics une puissance invisible eût pu rectifier les faits sans cesse dénaturés! L'orage grossissait; le clergé catholique, mécontent et puissant sur l'opinion publique, fit alliance avec le parti libéral, et tous deux confondirent leurs demandes en redressement de griefs dans des pétitions que l'on fit signer en masse par les populations des villes et des campagnes. Alors arriva la révolution de juillet à Paris; alors devint probable la révolution de Bruxelles. Voilà comment le même coup a frappé Charles X et Guillaume; l'un parce qu'il était trop catholique, l'autre parce qu'il ne l'était pas assez, tous deux parce qu'il ont cru pouvoir mépriser les avis de l'opinion, et vaincre la presse, cette puissance formidable qui a brisé des trônes et qui en brisera encore dans l'avenir.

Des deux opinions qui triomphaient en Belgique, la plus puissante était l'opinion catholique; les républicains avaient, comme toujours, attaqué les premiers et fait la brèche; leurs alliés s'installèrent dans la place, et bientôt se débarrassèrent d'eux. Une loi d'élection a suffi pour donner à l'opinion des catholiques, qui domine dans les campagnes, une prépondérance immense; elle établit deux cens électoraux, l'un très élevé pour l'habitant des villes, l'autre très abaissé pour le paysan; de sorte que les majorités formées par les villages que le curé dirige déjouent par leur masse imposante les efforts des libéraux et des industriels des villes, bloqués ainsi en état perpétuel de minorité.

Retiré à La Haye, le roi Guillaume, privé de ses plus belles provinces, ne rendit pas justice aux efforts tentés par le prince d'Orange pour les conserver. Ce prince était populaire et aurait pu tout rallier alors; depuis, la chose est devenue impossible. Hollandais et Belges sont si disposés à n'être plus compatriotes, que jamais divorce ne porta mieux le caractère du consentement mutuel. Tandis que Bruxelles faisait sa révolution, les autres villes suivaient son exemple, mais avec une incertitude remarquable. Il était évident qu'à Liége on aurait incliné pour la France, et que Gand, cette grande ville manufacturière dont la perte des colonies hollandaises menaçait l'industrie et l'existence, regretterait la domination hollandaise et le sceptre de Nassau.

Enfin tout s'était accompli; mais s'il est permis de voir un côté comique à une aussi grave affaire, observons en passant la difficulté qu'éprouvait le roi Guillaume à donner un nom quelconque au fragment de royaume qui lui restait. Ce monarque ne s'intitulait plus roi des Pays-Bas, car ce royaume de fraîche date était diminué de plus de la moitié; le nom de *Provinces-Unies* ne l'aurait pas satisfait, car il aurait fait reculer la royauté jusqu'à la dignité trop simple de stathouder; il s'indignait à l'idée d'être appelé roi de Hollande, car la Hollande était une seule de ses provinces, et il était tout aussi bien roi de la Frise, de l'Overyssel ou du Brabant septentrional. Enfin, le mot de *Néerlande* lui plut, et il l'adopta de préférence. Le roi Guillaume, dans la diplomatie active, est resté roi des Pays-Bas, à cause des traités qui lui donnent ce nom; dans la presse politique, il est devenu roi de Hollande, et c'est ainsi qu'on le désigne généralement; mais, dans son propre langage officiel, il est

roi de Néerlande, titre qu'il se donne et qu'il porte dans ses seules dépêches. Il est plus que probable que l'usage l'emportera enfin, et qu'il faudra opter entre le nom de *roi des Pays-Bas* adopté par ceux qui croient aux traités, et celui de *roi de Hollande* pour ceux qui n'y tiennent pas. Quant au nom de *Néerlande,* tout respectable qu'il est, il ne paraît pas être viable et succombera selon toute apparence.

Avant que s'accomplît la révolution qui devait enlever au roi des Pays-Bas ses provinces méridionales, j'avais eu l'occasion de voir de près et de connaître particulièrement le gouverneur de Gand. C'était un de ces hommes rares qui allient des qualités extrêmes, la plus grande finesse avec une extrême bonté, le tact le plus diplomatique avec l'instinct de la probité la plus sévère. Je ne reverrai plus sans doute jamais M. Van Doorn, mais j'ai connu beaucoup d'hommes politiques et autres, et ce nom de Van Doorn me revient involontairement à la mémoire, lorsque je songe aux qualités qui, selon moi, doivent distinguer l'homme d'état, celui que Napoléon appelait *carré par la base.* J'ai connu à M. Van Doorn même des ennemis; aucun d'eux ne l'attaque sans faire la concession due aux vertus qui honorent ce beau caractère. Voici son histoire

Assiégé, traqué à Gand dans l'hôtel du gouvernement, M. Van Doorn, qui avait disputé pied à pied le terrain à la révolution belge, se trouva enfin, comme tant d'autres, obligé de se sauver. Il quitta Gand sans rien emporter, et arriva, avec l'habit et le linge qu'il avait sur le corps, à La Haye, où je l'avais précédé de quelques jours. J'allai le voir à l'hôtel où il était descendu. — Qu'allez-vous faire? lui dis-je. — Retourner dans mes pénates, à Middlebourg, où je retrouverai du linge et des habits. — Ne croyez-vous pas être employé par le roi? — Ce n'est pas probable. Les Hollandais ne seront sans doute pas disposés à ouvrir leurs rangs à un défenseur entêté de la domination des Nassau en Belgique. Mon parti est pris, je vais me livrer à l'agriculture. — C'est très louable; mais ne verrez-vous pas le roi avant de partir? — Je le dois. Je vais à l'instant à son audience; mais je vous dis adieu dès ce moment, car je partirai demain matin. Si cependant le roi me disait quelque chose d'intéressant, je vous écrirais ce soir même. — Nous nous quittâmes. M. Van Doorn emprunta une chemise pour se présenter devant sa majesté. Dans la soirée, je reçois un billet contenant ces mots : « Venez vite! » J'accours; je trouve M. Van Doorn fort agité. — Je parie, lui dis-je, que vous ne partez pas, et que les projets d'agriculture sont ajournés. — Il le faut bien, me dit-il en riant, le roi vient de me nommer ministre de l'intérieur. — Nous sortîmes, et j'allai, en petit comité, l'installer dans son ministère, où il entra avec sa chemise empruntée. M. Van Doorn préside aujourd'hui le conseil d'état.

Ce fut, il faut l'avouer, un beau spectacle que celui qu'offrit la Hollande dans ces circonstances. Un jour, on voyait accourir chez le roi des paysans frisons au large chapeau, aux souliers ferrés, qui déposaient sur la table du monarque des sacs de ducats, fruit de leurs longues économies, dont ils faisaient l'offrande au pays; un autre jour, le *Staats-Courant,* journal officiel,

annonçait que, les dons patriotiques devenant innombrables, il publierait tous les jours pour les mentionner un supplément qui, en effet, tous les jours se trouvait plein. Un autre jour enfin, on apprenait qu'un jeune officier de marine, élevé à l'école des orphelins d'Amsterdam, Van Speyk, s'était fait sauter devant Anvers, plutôt que d'amener son pavillon. Une famille hollandaise qui n'aurait pas fourni au moins un volontaire à l'armée, eût été montrée au doigt et entachée d'ignominie. Courage, patriotisme, désintéressement, tout ce qui honore un peuple brillait en ce moment chez les Hollandais, et je ne doutai pas un seul instant que la victoire ne couronnât leurs efforts en Belgique. On sait ce qui serait advenu, si les Français n'étaient accourus pour réparer, au profit des Belges, les désastres d'Hasselt et de Louvain.

La conférence de Londres ayant mis fin à la guerre, et la France s'étant chargée de soutenir ses décisions, l'ordre fut adressé au prince d'Orange de s'arrêter au moment où il approchait de Bruxelles. Ce prince obéit, mais les journaux du temps qui ont mentionné le fait ont oublié de raconter avec quelle courtoisie il s'était accompli. Le maréchal Gérard ayant fait dire au prince d'Orange qu'il se proposait d'occuper Liége, mais qu'il attendrait que la ville fût évacuée par les troupes hollandaises, celui-ci indiqua l'heure à laquelle les Français pouvaient se présenter le lendemain. Confiant dans leur loyauté, le prince d'Orange était resté seul, sans escorte, à l'hôtel du *Pot-d'Étain*. Le maréchal Gérard remplaça sur-le-champ par une garde autour du prince celle dont il venait de se défaire, et un détachement français forma une escorte d'honneur pour accompagner jusqu'à la frontière l'héritier des Nassau que la veille on considérait comme un ennemi.

C'est un bon peuple que ce peuple de Hollande, et qui, en vérité, a quelque peine à se faire aux allures de la monarchie. La Haye, résidence royale, est comme le faubourg Saint-Germain du pays. Gentilshommes de la cour, scribes des ministères, font bien tout leur possible pour imprimer à cette ville un air de capitale; mais l'opulente, la populeuse Amsterdam, écrase tout ce qui l'entoure, et semble l'orgueilleuse capitale d'un vaste état. J'avais eu plus d'une occasion d'observer la simplicité des audiences royales, quand je fus obligé un jour de me rendre à l'audience du bourgmestre d'Amsterdam. J'avais vu le roi debout, je trouvai le bourgmestre assis. Le fauteuil occupé par le magistrat me surprit d'autant plus par sa hauteur, que, du haut des coussins dont il est orné, l'honorable personnage peut laisser pendre ses pieds à la hauteur des autres siéges destinés aux échevins ou à l'étranger. Chez le roi, un chambellan avait simplement prononcé mon nom; chez le bourgmestre, un premier huissier m'avait annoncé, et un second, pour m'indiquer que le magistrat arrivait, frappa violemment le sol avec un long bâton, espèce de sceptre emblématique. Chez le roi, je n'avais rien aperçu dans l'antichambre; ici, le vestibule étalait à mes yeux les écussons de tous les bourgmestres d'Amsterdam, depuis Philippe II jusqu'à nos jours.

Voici une singulière exception dans les mœurs de ce peuple estimable. La liberté de la presse existe en Hollande; mais, à l'exemple du gouvernement

anglais, qui se fait une règle de respecter toujours la lettre de la loi, les Hollandais entendent ne punir que les délits bien déterminés, bien spécifiés dans le texte même du code. Or, il s'est rencontré à La Haye un homme qui a imaginé un système de diffamation moralement infame, mais légalement innocent, qui lui permet d'imprimer toutes les calomnies sans rien craindre de la justice, parce que la loi n'a pas prévu son genre d'industrie; et cet homme se fait un revenu assez considérable en recevant l'argent de ceux qui paient pour faire diffamer autrui et de ceux qui paient pour qu'on ne les diffame pas eux-mêmes. Son journal se nomme *le Petit livre bleu*. Veut-il, par exemple, annoncer qu'un négociant, M. Jean, se trouve fort mal dans ses affaires, et est sur le point de suspendre ses paiemens, il rédigera une phrase aussi inoffensive pour la justice que la phrase suivante :

« Il est annoncé dans les papiers français que le peuple va au sermon; exemple bon et raisonnable à suivre. »

Une fois ainsi conçue, la phrase innocente va à l'imprimerie; mais, sous quelques lettres, l'écrivain a fait un point avec de l'encre rouge, ce qui veut dire : Imprimez en majuscules. Et voici ce qu'offre à l'œil le texte publié :

JI EsT AnNoncé daNs lEs paPiers frAnçaIs quE le PeupLe va aU SerMon; exemPle bon Et RaiSONNablE à suivre.

L'homme qui peut ainsi publier impunément que *Jean ne paie plus personne* fait avertir d'avance le négociant que son petit livre contiendra l'annonce de la suspension de ses paiemens, et celui-ci transige, et paie le libelliste, parce que ces choses se passent en Hollande, pays où l'on ne peut poursuivre pour le seul fait d'imprimer certaines majuscules, et où la patience nationale permet à un bandit d'exercer cette profession atroce sans risquer d'être assommé.

La peinture des Hollandais a une célébrité classique; ils ont fait peu de chose en musique, et leur caractère grave et mélancolique les porte de préférence vers la musique allemande, qui s'allie parfaitement avec leur langue et leur génie. Leur poésie est admirable; mais quel malheur que cet isolement, qui, renfermant leur idiome dans l'enceinte de leur pays, ne permet pas à leurs auteurs de populariser au dehors leurs ouvrages, étroitement circonscrits dans le cercle de leur nationalité! La vieille Hollande, en relation avec le monde commercial, a appris, parlé et écrit toutes les langues, et personne n'a jamais eu besoin de savoir le hollandais pour communiquer avec Amsterdam des bouts de l'univers. La langue hollandaise dès lors est restée ignorée; l'Allemagne trop fière l'a traitée avec un mépris injuste, quand la France et l'Angleterre ne pouvaient la réhabiliter; et c'est avec une surprise inouïe qu'à travers quelques traductions médiocres, l'esprit se sent saisir d'une involontaire admiration pour le génie de Jacob Kats, de Bylderdik, et de ce vieux et patriotique Tollens, dont les hymnes de gloire sont des prières, et dont chaque citoyen, depuis les enfans jusqu'aux vieillards, répète avec transport les chants consacrés à Dieu et à la patrie.

O.

PHILOSOPHES EXCENTRIQUES.

JÉROME CARDAN.

L'humanité, dans sa marche vers le vrai et vers le mieux, semble soumise à d'inévitables alternatives de persistance et de découragement, de sagesse et de déraison. Le génie de l'homme offre également dans ses transformations des intermittences analogues. C'est ainsi qu'à la suite de réactions prévues et comme obligées la vérité succède à l'erreur, le besoin de croire au scepticisme, la synthèse à l'analyse. Ces intermittences fatales sont surtout sensibles dans ces temps de transition qu'on pourrait appeler les époques climatériques de l'humanité; lorsqu'au moment de se développer et de grandir, de passer de l'enfance à l'adolescence ou de l'adolescence à la virilité, le genre humain essaie ses forces, met à profit ses tentatives les plus aventureuses, et en apparence les plus vaines, et par ses erreurs et ses contradictions même, arrive finalement au progrès.

Le XVIe siècle fut peut-être celle de toutes ces époques des temps modernes où le mouvement des esprits qui devait amener ce progrès fut le plus universel et le plus prolongé. Les résultats de cet effort de l'esprit humain furent immenses. Dans les cent et quelques années qui s'écoulèrent, de 1492 à 1600, Colomb découvrit l'Amérique, Vasco de Gama les Indes, Copernic le vrai système du monde, et Kepler régla le cours des planètes. D'autre part, Bacon inventait la

science de la nature, et créait en quelque sorte la physique expérimentale, tandis que les philosophes indépendans de l'Italie proclamaient, de leur côté, bien avant Descartes, qu'il fallait séparer ce que l'expérience apprend de ce qui a été révélé, et partir de la connaissance de la nature et des faits pour arriver à celle de leur auteur, au lieu de procéder en sens inverse. Astronomie, géographie, théologie, politique, philosophie, tout fut sondé, tout fut remué, tout fut changé.

Les siècles ressemblent aux individus, ils ont des vices et des vertus caractéristiques et des passions qui leur sont propres. Tel siècle est généreux jusqu'à l'enthousiasme, tel autre discret et retenu jusqu'à l'égoïsme. Il en est de dévots et d'incrédules, de soumis et de raisonneurs, de timides et d'aventureux. Chaque personnage célèbre tient du siècle où il a vécu par ses vices comme par ses vertus. Si la vertu du siècle domine chez lui, la postérité l'avoue, c'est un grand homme; si le vice l'emporte, on lui refuse ce titre, ce n'est qu'un homme fameux. Mais il est certains hommes chez qui ces vertus et ces vices de leur temps sont si également répartis que leurs contemporains, comme la postérité, n'ont su s'ils devaient les glorifier ou les flétrir; ceux-là sont des hommes à part, grands pour les uns, fameux pour les autres, singuliers pour tous. Jérôme Cardan fut de ce nombre.

Du XIIIe au XVe siècle, Aristote et les scolastiques avaient dominé sans rencontrer d'opposition sérieuse. A la suite de luttes passagères, leur école avait fini par absorber toutes les sectes rivales. Faiblement attaquée dès le XIVe siècle, d'un côté par Raymond Lulle, qui, dans ce singulier système de philosophie alphabétique, qu'il appelait son *art bref*, substituait ses neuf principes absolus aux neuf catégories du philosophe grec, d'un autre côté par Bessarion et les platoniciens, l'école péripatéticienne avait décidément triomphé. Maîtresse du présent, elle se croyait assurée de l'avenir lorsque tout à coup, vers la fin du XVe siècle, se démasqua la secte des *indépendans*, ayant pour chef Bernardino Télésio. Fatigués d'une logomachie puérile, ces philosophes aventureux s'efforçaient de substituer l'examen au dogmatisme, c'est-à-dire la philosophie positive basée sur la connaissance de la nature, acquise à l'aide des sens ou du fait physique, aux preuves tirées de la raison seule ou à l'autorité du maître. Descartes ne fonda donc pas l'école nouvelle comme on l'a souvent répété, il la continua et la fortifia.

Télésio, chef des indépendans et restaurateur de la philosophie de Parménide, Télésio que Bacon proclamait le premier des philosophes

modernes et à qui cet illustre penseur emprunta plus d'une idée, Télésio avait, avant lui, senti la nécessité de joindre les connaissances physiques et l'expérience aux théories métaphysiques. Télésio donna le premier l'idée du thermomètre, décrivit assez exactement les propriétés du calorique, pressentit la composition de la voie lactée avant l'invention du télescope, et, dans sa description de la mécanique céleste, imagina ces tourbillons à l'aide desquels, dans le siècle suivant, Descartes créait son système du monde. Télésio attaquait Aristote, et croyait, comme tout son siècle, à l'astrologie judiciaire. Cardan, Patrizi, Vanini, Campanella et Jordano Bruno procèdent de ce génie indépendant; par les deux premiers on suit son action sur Gassendi, Descartes et Mallebranche, par les trois autres sur Locke et Hobbes, et plus tard sur Condillac, Kant et Reid lui-même.

Nous avons mis Cardan en première ligne parmi ces élèves de Télésio; Bacon le déclarait non moins hardi, mais plus inconstant que son maître. Ce jugement du père de la philosophie basée sur l'expérience et la méthode naturelle est judicieusement formulé; il prouve que Bacon connaissait bien l'école italienne qui florissait de son temps. Cardan fut, en effet, l'un des esprits les plus audacieux de cette époque où l'on osait tant. Ce fut peut-être aussi le plus mobile de ces novateurs, et cela parce que chez lui le *désordre*, vice du siècle où il vécut, l'emportait sur l'*audace*, la principale vertu de ce grand siècle. Ce fut ce mélange de qualités rares et de défauts monstrueux qui fit de ce philosophe un homme à part et tout-à-fait singulier. L'étude de semblables caractères est utile et curieuse. Elle nous initie à ce mystérieux travail de l'esprit humain qui signale les époques de transition et de progrès; lorsque le vrai et le faux, encore confondus, tendent énergiquement à se séparer. Il s'en fallait de beaucoup en effet que du temps de Cardan la confusion fût débrouillée; l'est-elle aujourd'hui? le sera-t-elle jamais?

Les erreurs d'un homme de génie sont souvent la clé des plus grandes vérités, surtout quand cet homme a secoué franchement le joug de l'école, et substitué la science des faits à la science des mots. Lorsque Cardan parut, une noble émulation s'était emparée de tous les esprits vraiment supérieurs. On cherchait la vérité partout, excepté cependant où l'on eût pu la rencontrer, c'est-à-dire dans la nature et l'observation réfléchie. Cardan, comme Télésio son maître, eut du moins la volonté de reporter les études sur ce terrain. Tandis que d'autres interrogeaient les hiéroglyphes de l'Égypte, les mystères de la cabale des juifs, les harmonies de Pythagore, les génies de Platon

SEINE ROYAL

et les vertus occultes d'Aristote; tandis que Télésio lui-même, renversant d'une main l'idole des péripatéticiens, relevait de l'autre le fragile édifice de Parménide; Cardan, lui, se bornait à l'étude des faits et les rassemblait avec une sorte de curieuse patience dans ses divers traités. Disons-le cependant, Cardan manqua d'esprit de suite et de méthode synthétique. Quels progrès n'eût-il pas fait faire à la science si, au lieu de se borner à enregistrer des faits isolés et des phénomènes mal observés, et à dresser en quelque sorte un inventaire des connaissances humaines existantes, il eût spécialement cultivé quelqu'une des branches les plus importantes de ces connaissances; si, par un habile et patient emploi de l'analyse, il eût marché des découvertes déjà faites à des découvertes nouvelles. Cette méthode, que Descartes suivit plus tard, Cardan la pressentit, mais ne sut pas la mettre en pratique. Il pensa du moins par lui-même et travailla sur ses idées et non sur les idées des autres. Les hommes de cette espèce sont déjà rares.

Au temps où Cardan vivait, les faits suffisamment observés et les vérités reconnues étaient en petit nombre. Les découvertes des Orientaux transmises traditionnellement à leurs descendans pour l'astronomie; les travaux d'Euclide, d'Apollonius et d'Archimède pour la géométrie et la mécanique; les traités d'Hippocrate et de Galien pour l'art médical, de Pline et d'Aristote pour l'histoire naturelle, tel était alors le répertoire à peu près complet des connaissances positives de l'humanité. Cardan joignit sa découverte à ces découvertes déjà faites; il perfectionna l'algèbre. Mais pour bien comprendre Cardan, cet enfant perdu de la philosophie indépendante, il faut étudier sa vie; l'homme nous fera connaître le philosophe.

Cardan, comme Rousseau, avec lequel il eut bien des traits de ressemblance, a écrit ses confessions. Dans l'étrange autobiographie qu'il intitule *de Vita propria*, il semble, en effet, s'être surtout proposé de mettre en lumière ses vices, et de faire connaître le côté honteux et désordonné de sa vie, et cela plutôt au profit de sa vanité qu'au profit de la morale. De nos jours, la foule s'est émerveillée en voyant se poser devant elle tant de fanfarons du vice et même du crime. Depuis Érostrate, les gens de cette espèce n'ont jamais été rares. Chaque siècle a eu les siens. L'amour-propre de l'homme, mal dirigé, est si aveugle et si insensé, que, pour se rendre fameux, beaucoup de ces vulgaires Érostrates ne craindraient pas de brûler leur propre maison. Bien d'autres, par une dépravation d'esprit analogue, ne se trouvant pas assez vicieux pour *faire de l'effet*, n'ont pas hésité

à se parer de vices qu'ils n'avaient pas. Rousseau fut du nombre de ces derniers; il mit à s'enlaidir au moral de la coquetterie, du génie même. Nous serions tout-à-fait disposé à attribuer à Cardan cet amour-propre du vice, si nous n'aimions mieux reconnaître dans ce besoin fantasque d'étaler ses turpitudes une preuve de plus de son audace.

Gabriel Naudé, dans son introduction au livre *de Vita propria*, assure que Cardan eût pu faire condamner à une peine grave le diffamateur qui eût dit de lui ce qu'il s'est plu à confesser. Ce philosophe avoue, en effet, qu'il était enclin à tous les vices, et comme, sans doute, cet aveu lui paraît insuffisant, il ajoute que Vénus, Mercure et Saturne occupaient, au moment de sa naissance, de ces positions maudites qui, dès le berceau, vouent l'homme au malheur et au crime. L'infortuné que le hasard soumet à ces fatales influences reçoit, dit-il, tous les vices en partage : paresseux, colère, envieux, hypocrite et menteur. Il est en outre adonné aux débauches les plus honteuses, et, dans ses relations avec les autres hommes, il se montre à plaisir insociable et sauvage. Pour être tracé de sa propre main, ce portrait, comme on voit, n'est pas flatté. Cardan trouve cependant moyen, lorsque l'occasion se présente, d'y ajouter encore quelques coups de pinceau vigoureux.

Gabriel Naudé, homme de sens et de passions droites, ne pouvant s'expliquer, d'une manière satisfaisante, cette franchise éhontée, non plus que le désordre et les contradictions que l'on rencontre à chaque page des ouvrages de Cardan, et qu'on dirait préméditées, finit par avouer qu'il le croit un peu fou. Bayle abonde dans ce sens. « Aristote, dit-il, assure quelque part qu'il n'y a pas de grand esprit qui n'ait un grain de folie comme accessoire de son génie. Cardan fut soumis à la loi commune, mais chez lui l'accessoire semble être devenu le principal. » Si Bayle et Naudé eussent vécu de notre temps, s'ils eussent vu ce que nous voyons, entendu ce que nous entendons, ils n'eussent pas manqué d'attribuer ce cynisme, ce désordre et cette bizarrerie calculée, à la maladie morale dont nous parlions tout à l'heure, à l'amour-propre dépravé.

Ce même travers perce dans chaque détail de l'autobiographie de Cardan; avant tout il veut paraître singulier : singulier par sa famille et son entourage, singulier par sa naissance, singulier par toute sa vie. Nous parle-t-il de son père, il nous le dépeint vêtu de rouge, contre l'usage du temps, la tête couverte d'un capuchon noir, bègue, les cheveux rouges, les yeux blanchâtres et doués de la propriété de

voir même la nuit. « Il était, ajoute-t-il, amateur passionné de tout ce qui était nouveau et avait pour Euclide une sorte d'idolâtrie. » Sa mère, d'une petite stature et d'un esprit très vif, était, comme son mari, excessivement colère. Elle s'appelait Clara Micheira. Tandis qu'elle était enceinte de Cardan, elle employa des breuvages qui devaient la faire avorter, ce qui a fait mettre en doute la légitimité du lien qui l'unissait à son époux. Quoi qu'il en soit, ces breuvages restèrent sans effet, et Cardan naquit, mais sous les plus tristes auspices. Après trois jours de douleur, on fut obligé de l'arracher des entrailles de sa mère, à demi mort et en lambeaux. Un bain de vin chaud le ranima. Cet enfant vivace avait les cheveux noirs et frisés. Ce n'était là qu'une singularité. « Peu s'en fallut, ajoute Cardan, qu'un bien autre malheur n'arrivât, et qu'au lieu de donner le jour à un être humain ma mère n'enfantât un petit monstre. » Au moment de sa naissance, les astres les plus malfaisans semblaient avoir réuni leurs influences les plus malignes. « Mais, nous dit gravement ce philosophe, comme Mars et Vénus sont des *signes humains*, je conservais des formes humaines. » Cardan a grand soin d'ajouter que si, plus tard, il acquit de la célébrité, ce fut en dépit de ces fatales constellations. Il leur attribue toutefois sa faiblesse physique, son bégaiement, sa longue impuissance, sa misère et tous les malheurs qui le frappèrent.

Ses débuts dans la vie furent pénibles. Battu, sans motif, par des parens qui l'élevaient durement, il fit plusieurs maladies graves et fut plus d'une fois en danger de mort. A peine rétabli de la plus dangereuse de ces maladies, il tomba du haut d'une échelle et se fit une large blessure au front. L'os fut brisé. Il était convalescent, lorsqu'une pierre, détachée du toit d'une maison voisine, lui fendit de nouveau le crâne. Ne pourrait-on pas attribuer les bizarreries et le désordre d'esprit du philosophe à cette double félure? Toute sa vie Cardan fut visionnaire. Il croyait à ses songes comme à autant d'avertissemens prophétiques. Il nous en raconte plusieurs, celui-ci entre autres, qu'il regarde comme une sorte de tableau emblématique de sa vie.

C'était dans l'année 1534, à cette fâcheuse époque de son existence où son sort n'était pas fixé et où tout semblait lui manquer à la fois. « Je me vis, en songe, nous dit-il, mêlé à une foule immense d'individus de tout sexe et de toute condition, hommes, femmes, vieillards, enfans, couverts des vêtemens les plus divers. Nous cheminions tous vers la base d'une montagne qui s'élevait à notre droite. Em-

porté par le flot, j'avançais comme les autres. — Où courons-nous si rapidement? demandai-je à mes voisins. — A la mort, me répondit le plus proche. Je me sentis glacé d'épouvante jusqu'à la moelle des os, et, regardant autour de moi, je vis que la montagne avait passé de ma droite à ma gauche. Je saisissais, pour gravir plus aisément ses flancs décharnés, les sarmens de vignes arides, sans fruits et sans fleurs, qui rampaient à sa surface; mais ces premières pentes étaient si escarpées, que je ne montais que bien lentement. Cet obstacle franchi, je pus cheminer plus aisément. Comme j'arrivais sur la cime du mont, toujours poussé en avant par l'irrésistible torrent, des rocs nus et déchirés m'apparurent, et peu s'en fallut que je ne fusse précipité dans un ténébreux abîme, dont on ne voyait pas le fond. Je fus dans ce moment si pénétré de terreur, qu'aujourd'hui encore, après quarante années, le souvenir seul de ce songe contriste mon ame et me terrifie. Échappé à ce danger, je me dirigeai vers une vaste plaine, couverte de bruyères, qui s'étendait à ma droite; je la traversai rapidement, sans trop savoir le chemin que je tenais, tant j'étais saisi d'effroi, lorsque tout à coup je me trouvai à l'entrée d'une cabane de paysans, couverte de joncs et de roseaux. Un enfant, vêtu d'un habit couleur gris de cendres et âgé d'environ douze ans, me serrait vivement la main..... Dans ce moment, mon sommeil et le rêve qui l'agitait cessèrent du même coup. Qu'ai-je dû conclure de ce songe? Cette haute montagne, d'un si difficile accès, n'annonçait-elle pas d'une façon manifeste ma vie toujours aspirant à un nom immortel, remplie d'immenses et continuels travaux, vouée à la prison, à des craintes renaissantes, à la douleur, et peu fructueuse, comme ne l'indiquait que trop ce manque d'arbres et de plantes utiles; joyeuse cependant et douce parfois, et parfois même égale et molle comme cette plaine unie et couverte de bruyères. Ce songe présageait en outre une gloire future et durable; car un jour peut-être la vigne pourra reverdir et rendre sa moisson. D'un autre côté, cet enfant n'était autre chose que mon bon génie ou mon petit-fils. Il devait m'être bien proche, car je le tenais étroitement embrassé. Enfin cette maison dans la solitude figurait cet espoir de repos que j'ai toujours vainement nourri, et ce précipice effroyable et l'horreur que me causait sa vue n'annonçaient rien moins que la ruine de mon fils, son mariage, sa mort fatale (1)! »

Cardan était parvenu au déclin de sa vie quand il racontait ce

(1) Cardanus, de *Vita propria*, chap. 37, pag. 478.

songe; son imagination avait donc été vivement frappée. Il en rapporte beaucoup d'autres dans lesquels il a également foi. Il croit en outre aux pressentimens, aux présages, à l'astrologie, et, comme Socrate, il a un esprit familier qu'il appelle son bon ange.

Veut-on savoir quelle tournure avait pris en grandissant cet enfant aux cheveux noirs et frisés? Cardan va nous l'apprendre. Il a consacré tout un chapitre de sa biographie à faire son portrait; et, comme il a une haute opinion de son importance, il n'oublie rien de ce qui peut le faire connaître physiquement. Il ne se flatte pas, tant s'en faut; nous croyons même que par amour pour la singularité il se fait un peu plus laid qu'il n'était. Qu'on se figure un homme de petite taille, à la poitrine étroite, à la tête oblongue portée sur un cou grêle, aux pieds gros et courts, aux larges mains emmanchées grossièrement à de minces bras, et on aura une idée de l'ensemble de ce difforme personnage. Le détail de chacune des parties de ce tout monstrueux n'est guère plus séduisant. Cette grosse et longue tête, terminée en pointe vers la nuque, est percée de petits yeux clignotans et d'une immense bouche d'où sortent de longues dents jaunes, et qui laisse pendre une lèvre décolorée. Son front large et dégarni sur les tempes est couronné de cheveux ras et roussâtres. Sa barbe, fendue comme son menton, est également rousse. Ses gros pieds courts, cambrés à l'excès, ne peuvent se chausser. Ses deux mains semblent appartenir à deux corps différens; l'une, la droite, est large et remplie de lignes hétéroclites et fatales; les chiromanciens qui l'examinent déclarent Cardan stupide et lui prédisent une fin prochaine. La main gauche est belle; les doigts, allongés en fuseau, sont terminés par des ongles splendides. Revenant à son visage, Cardan ne nous fait pas grace d'une verrue. Au chapitre de sa *santé*, il enregistre avec la même exactitude chacune des maladies ou des indispositions auxquelles il a été sujet. La collection est complète; depuis la peste jusqu'à la colique, Cardan semble avoir tout souffert.

C'est encore par cette bizarre préoccupation de personnalité que Cardan nous fait connaître dans d'autres chapitres les exercices et les jeux qu'il préfère, les vêtemens qu'il porte, les curiosités qu'il recherche, les mets qui lui plaisent. Il nous apprend, par exemple, qu'il aimait à jouer avec une épée, qu'il brandissait d'une façon terrible, ne pourfendant toutefois que des bûches ou des mannequins; qu'il avait peu de goût pour le cheval et les armes à feu, étant d'un naturel timide et n'ayant d'énergie qu'en se raisonnant. Cardan avait

d'autres goûts également étranges; par exemple il parcourait les villes, de nuit, portant des armes prohibées; il soulevait des poids pesans; il faisait des armes du matin au soir, de façon à se tremper de sueur; il prenait alors une guitare et en jouait pour se délasser. En fait de gourmandise toutefois, Cardan a beau se croire singulier, il n'est que vulgaire. En résumé, il n'aime que ce qui est bon et ne méprise que ce qui est mauvais.

La vie d'un homme si fantasque participait de la singularité de son caractère, et ne pouvait manquer d'être bizarrement ordonnée. Cardan, sous ce rapport, s'exécute d'aussi bonne grace que sur le reste. « Je n'ai jamais vécu, nous dit-il, comme j'aurais voulu, mais comme il a plu au sort; je n'ai pas toujours fait ce que j'aurais dû, mais ce que je pensais être le mieux, subordonnant d'ordinaire tout le reste à l'opportunité. Ayant essayé de bien des choses, j'ai dû passer pour inconstant; mais quand on n'a aucune existence fixe, ne faut-il pas faire des tentatives de toute espèce et se diriger vers toutes les issues? »

Son existence fut donc précaire et malheureuse. Cardan attribue les désordres qui la troublèrent à ses connaissances en astrologie; il avait lu dans les astres qu'il ne vivrait pas au-delà de quarante ans; les astrologues et nécromanciens, ses confrères, s'accordaient pour en prédire autant. Ayant peu de jours à vivre, il résolut de les passer joyeusement, mangeant intérêt et principal et saisissant la volupté au passage; mais quand à quarante-un ans il se trouva encore en vie, il fut aussi surpris qu'embarrassé : il avait une fortune dissipée à refaire, une jeunesse perdue à réparer, un corps débile à rétablir.

Dans sa première jeunesse il avait recherché les voluptés calmes et simples de la nature; s'échappant dès l'aube de l'enceinte des villes, il errait tout le jour dans la campagne, se livrant au plaisir de la pêche, couché sous l'ombrage d'un saule, ou bien il s'égarait dans les solitudes de la forêt voisine, étudiant, écrivant, faisant quelque repas bien frugal et ne rentrant au logis que chassé par la nuit. « Six années s'écoulèrent de cette façon, nous dit-il; malheureux que je suis, mes beaux jours ont cessé de luire!

Fulsere quondam candidi tibi soles!

« Engagé depuis dans ce rude chemin qui mène à la gloire, j'ai voulu goûter de plus entières voluptés, et je me suis égaré! et j'ai péri! Les difficultés et les ennuis ont surgi de tous côtés; j'ai cherché des consolations, et je n'en ai trouvé que de funestes; comme il

faut que le taureau furieux, dont l'œil étincelle et les cornes sont baissées, bondisse et se précipite en avant, j'ai bondi et je me suis précipité ! »

Cardan comme Descartes a beaucoup voyagé, mais moins pour observer les hommes que pour vivre en les guérissant. Dans ses courses il pratiquait la médecine et professait les mathématiques, ou quelqu'autre des nombreuses sciences qu'il possédait. C'est ainsi qu'il visita la plus grande partie de l'Italie, se fixant tour à tour dans les villes de Milan, Padoue, Pavie, Bologne et Rome. Le plus grand voyage qu'il ait fait, c'est celui d'Écosse. Il fut appelé dans ce pays par Hamilton, archevêque de Saint-André, celui qui plus tard fut pendu comme l'un des complices de l'assassinat du régent Murray. Ce prélat éprouvait une difficulté de respirer dont Cardan le guérit. A la suite de cette cure heureuse, Hamilton lui fit de magnifiques présens et des offres séduisantes s'il voulait se fixer auprès de lui. Cardan refusa; la rigueur du climat d'Écosse, les mœurs sauvages, les rites hétérodoxes et le langage barbare de ses habitans effarouchaient cet homme du midi, qui avait besoin de chaleur et de soleil pour vivre et penser. Des motifs analogues lui firent refuser la condition brillante que lui offrait le roi de Danemarck. A son retour d'Écosse, il s'arrêta à Paris, où les savans du temps l'accueillirent avec une distinction qui flatta sa vanité. Cardan a beau dire qu'il repoussa toute sa vie les vains honneurs que la célébrité entraîne avec elle; ce n'est chez lui qu'un travers de plus qu'il a de commun avec Rousseau, et qu'on pourrait appeler l'hypocrisie de l'amour-propre.

Cardan, à son retour en Italie, se vit dépouillé du peu qu'il avait amassé dans ses voyages, par les gens de guerre qui infestaient alors cette belle contrée. Cardan répète souvent qu'il ne songea que fort tard à s'enrichir, et qu'il n'était pas désireux d'honneurs. Cependant, comme il jouissait d'une grande réputation, il vit plus d'une fois la fortune lui sourire pour lui échapper aussitôt. Il avoue, il est vrai, qu'il était curieux des choses extraordinaires, qu'il rassemblait chez lui les livres rares, les vases précieux en airain ou en argent, les globes de verre coulés, et qu'il paya des plumes d'un travail exquis jusqu'à deux cents couronnes. Ces goûts dispendieux et une famille nombreuse à soutenir le réduisirent plus d'une fois à un état voisin de la misère. Il se félicite d'avoir supporté ces mauvais jours avec courage, faisant tête à la fortune, n'empruntant pas d'argent, car il n'eût pas trouvé de prêteurs; ne demandant de secours à personne, car il était trop fier pour cela; mais parcourant toutes les villes de l'Italie,

y faisant des cours publics, y donnant des consultations, ou bien même écrivant des almanachs. — Dans ce temps-là, nous dit-il, je faisais maigre chère, comme ceux qui arrivent quand la moisson est faite, et je portais les habits les plus modestes. C'est ainsi que je passais les jours de la mauvaise fortune, disposé par ces privations à mieux jouir de la bonne.

Malheureux dans son intérieur, décrié par des envieux, repoussé des colléges de médecine de Milan, emprisonné à Bologne, prodigué, déconsidéré, infirme de corps et pillé par des coquins de toute espèce, Cardan eut des jours difficiles à passer. Ses réflexions sur les chagrins et les traverses de ce monde partent d'un cœur que le malheur a touché; elles semblent dérobées à Montaigne.

Il y a quelque chose de mélancolique même dans les descriptions qu'il nous fait des jours les plus heureux de sa vie : « Personne n'est heureux sur cette terre, s'écrie-t-il; le bonheur dont chacun de nous croit jouir ne nous paraît tel que par comparaison..... C'est ainsi que dans ma jeunesse je me crus quelquefois heureux, sans cependant l'être jamais réellement. Ma vie se passait alors en promenades et en festins continuels, folâtrant doucement, m'enivrant de musique, et ne me fatiguant guère avec le travail. La crainte et les ennuis nous étaient inconnus; on nous appréciait, on nous vénérait. Les nobles de Venise se pressaient en foule à la porte de notre demeure. Journées heureuses de ma vie, que vous vous êtes rapidement écoulées! Cette douce période de mon existence ne dura en effet que six années. Ces momens-là ne se sont pas seulement enfuis, mais déjà même ils n'occupent plus qu'un bien étroit espace dans mon souvenir; c'est comme un sentiment de volupté effacé dont je ne retrouve plus de traces que dans mes songes les plus fortunés. »

Cardan fut malheureux pendant toute la seconde moitié de sa vie; il attribue ses infortunes à son mariage. La femme qu'il choisit était pauvre, et il épousa, en même temps qu'elle, une armée de frères et de sœurs qui vécurent à ses dépens. Pour comble de malheur, cette femme lui donna un fils qui, dit-il, lui ressemblait sous plus d'un rapport, étant *simple, bon et passablement difforme*. Le pauvre jeune homme s'avisa de devenir amoureux; il épousa sans dot une fille d'une rare beauté. Son naturel était excellent, nous dit Cardan, mais un peu inconstant. Il eut donc le malheur de se dégoûter de sa belle femme; *simple et bon*, comme il était, il n'imagina rien de mieux que de la faire mourir bien doucement à l'aide d'un poison lent. La justice intervint fort brutalement, et le coupable, convaincu de son

crime, fut décapité dans sa prison. Cardan succomba presque à sa douleur et à sa honte. « Durant des années entières, nous dit-il, je me promenais solitaire par les villes, abandonné même de mes amis et couvert du mépris des hommes. » Son inconstance naturelle et les consolations qu'il trouvait dans l'étude le sauvèrent seules du désespoir. Cardan, malgré sa douleur, qu'il exprima en assez mauvais vers, survécut donc à son fils; il mourut en 1576, âgé de soixante-quinze ans. De Thou raconte qu'il se laissa mourir de faim pour justifier une prophétie qu'il avait faite, mais il est prouvé que de Thou s'est trompé. Cardan mourut la plume à la main, écrivant les derniers chapitres de son livre *de Vita propria*. Dans l'un des chapitres de cet ouvrage il parle, en effet, d'un de ses testamens daté du 1er octobre 1576, et c'est dans ce même mois d'octobre 1576 qu'il finit sa vie.

Cardan, comme tous ces esprits supérieurs, si communs de son temps, se livrait à l'étude avec le même emportement qu'au plaisir; apprenant et enseignant tout ensemble, professant toujours sans préparation, et, comme Pic de la Mirandole, disputant, avec quelque antagoniste que ce fût, *de omni re scibili*, et réduisant chacun au silence. Un homme si désireux d'apprendre et si jaloux de faire parade de ce qu'il savait devait connaître le prix du temps; cette devise qu'il avait mise sur la porte de son cabinet nous montre combien il en était avare : *Tempus mea possessio, tempus meus ager*. Fidèle à sa devise, il travaillait toujours et partout, s'efforçant de tirer le meilleur parti possible de son *champ*; méditant le jour, la nuit, au milieu de la foule, en voyage, à cheval, à table, au lit, dans ses momens de joie comme dans ses jours de douleur, et ne se dessaisissant même pas de l'objet de ses méditations durant son sommeil. « De cette façon j'amassais incessamment, nous dit-il, car j'ai eu toujours présent à l'esprit cet adage vulgaire : beaucoup de parcelles font un tout, beaucoup de fractions composent l'unité. » — Ses spéculations, ajoute-t-il, ne s'arrêtaient jamais au possible et au connu; il eût voulu reculer les bornes des sciences alors existantes, ou découvrir des sciences nouvelles. La lutte que les esprits de cette trempe soutiennent contre des fantômes doit souvent leur être fatale, mais de quels bienfaits ne dote-t-elle pas l'humanité? Loin de condamner chez Cardan ce besoin de savoir, comme l'ont fait la plupart de ses biographes, nous devons donc y applaudir; nous devons prendre en pitié ce malheureux homme de génie; nous devons sympathiser avec cette haute mais obscure intelligence, que ses contemporains n'ont pas comprise. En

le voyant seul, la tête inclinée sur la poitrine, les épaules voûtées, s'avancer par les rues de Bologne ou de Milan, le regard vague ou fixe, ralentissant ou précipitant sa marche, selon que l'objet de ses méditations lui apparaissait plus ou moins clairement, le leurrait d'un résultat plus ou moins prompt, ses concitoyens se disaient entre eux : — Ce pauvre savant est fou. Ce mot était bien injuste, et c'est à tort que la postérité l'a répété. Ce fou, c'était un homme de génie, bizarre sans doute, mais qui a légué à l'humanité une science perfectionnée et le germe de plusieurs belles découvertes.

La principale cause des erreurs où Cardan tomba, la cause de presque toutes les erreurs de son siècle, si largement mesuré du côté de l'intelligence, c'est, comme nous l'avons dit, le désordre. Le désordre, c'est le défaut des riches d'esprit, c'est la prodigalité du génie. Le désordre entraîna Cardan dans une foule de contradictions étranges et fournit des armes terribles à ses ennemis, qui trouvèrent moyen de l'accuser à la fois d'athéisme et de superstition, d'indépendance et de servilité, de mensonge et de franchise cynique. Au nombre des causes de ce désordre, il faut placer en première ligne l'inconstante activité du philosophe milanais, et ce besoin de tout apprendre, de tout connaître à la fois ; louable travers de tous les grands esprits de son époque, qui, ainsi que la nôtre, visa à l'universalité de la science et eut aussi ses encyclopédistes. Cardan a trop embrassé; il en convient, lorsqu'après avoir énuméré ses connaissances, faisant un retour sur lui-même, il s'écrie avec un accent d'amère tristesse, qu'au lieu de tant essayer et d'explorer mille veines précieuses, peut-être eût-il mieux fait de se borner à une seule et de la creuser à fond.

Les connaissances de Cardan étaient, en effet, beaucoup trop nombreuses pour être solides et bien digérées. Il s'est plu à nous en donner la liste. Il répète, à différentes reprises, qu'il avait appris les langues grecque, latine, française, espagnole, sans savoir comment, la grammaire et la rhétorique n'ayant jamais eu pour lui de difficultés. L'optique et l'astronomie étaient ses passe-temps. Il ne s'est guère occupé de géographie, non plus que de philosophie spéculative et militante, de morale, de jurisprudence ou de théologie; ces sciences s'éloignaient trop de ses études habituelles. Cependant il laisse à entendre qu'il en savait sur chacune de ces matières plus peut-être que beaucoup des plus habiles et des plus renommés. Il a soigneusement évité de se livrer à aucun art coupable, à aucune étude pernicieuse ou vaine, telle que la science des poisons, l'alchimie, la chiromancie, la physionomie, cette dernière science étant

trop vaste, et la mémoire nécessaire pour y exceller lui manquant absolument. Cette fois notre philosophe est modeste. La magie, l'évocation des ames ou du démon lui ont été également étrangères. S'il négligea l'agriculture, c'est qu'il n'eut pas l'occasion de pratiquer. Ses nombreuses occupations le détournant également de l'anatomie, il ne fut donc pas aussi grand chirurgien qu'il aurait voulu; il ne fut poète que par occasion ou par obligation : ce sont là ses côtés faibles; mais quand il songe à ce qu'il savait à fond, il se console de n'avoir pu tout savoir. — J'ai possédé mieux qu'un autre l'astrologie, se hâte-t-il d'ajouter. La géométrie, l'algèbre, la médecine théorique et pratique, l'histoire naturelle, l'architecture, l'art militaire et la musique héroïque me sont parfaitement connus. J'ai d'autres demi-connaissances, telles que celle des lettres symboliques, de leur composition et de leur interprétation. — Cardan voulait parler sans doute de la philosophie cabalistique de Raymond Lulle. Comme il ne veut rien oublier, il nous apprend enfin qu'il était passé maître au jeu des échecs. Faut-il s'étonner à présent qu'un homme qui savait tant, ou qui du moins croyait tant savoir, ait senti la tête lui tourner, et que, dans l'exaltation de son amour-propre, il se soit écrié en ne croyant que se rendre justice : « Plusieurs nations nous ont admiré, et l'on a écrit une infinité de choses à notre louange, soit en vers, soit en prose. Je suis né pour délivrer le monde de bien des erreurs, et j'ai inventé ce qu'aucun de ceux qui m'avaient précédé n'ont jamais pu imaginer. J'ai fait un livre de dialectique qui ne renferme pas une lettre de trop et auquel on ne pourrait ajouter une lettre de plus. Chose prodigieuse, j'ai achevé ce livre en sept jours; et personne ne peut se vanter de le bien comprendre en un an. Celui-là même qui le comprendra parfaitement pourra passer pour être illuminé par un esprit familier. »

Comme mathématicien, astronome, médecin, et même philosophe, Cardan marchait certainement en avant de son siècle, et possédait plus complétement ces sciences qu'aucun de ceux qui s'étaient spécialement occupés de chacune d'elles. Scaliger, qui l'attaque si vivement, avoue en effet que c'est un esprit incomparable, très profond et très-heureux, un homme dont l'ame était fortement trempée. Pour nous Cardan est le type de ces esprits vastes et déréglés, plus audacieux que raisonnables, plus aventureux que positifs, plus abondans que châtiés, qui apparurent de 1500 à 1600 et qui précédèrent les génies plus complets du XVIIe siècle.

C'est le propre du caractère italien de rechercher avec soin l'uni-

versalité des choses et de faire servir la spécialité même à l'unité théorique. Depuis saint Thomas, le docteur universel, jusqu'à Galilée, depuis Dante jusqu'à Michel-Ange, nous voyons les philosophes, les poètes, les artistes de l'Italie, cultiver à la fois les connaissances les plus variées, cherchant à se les assimiler et à étendre la sphère des sciences et des arts à l'aide de ces facultés encyclopédiques. Cardan, à leur exemple, embrassa beaucoup; mais il ne fut pas doué comme eux de cette puissance de concentration qui fait concourir à un même but les études et les systèmes les plus opposés, qui rassemble en un seul faisceau les rayons les plus divergens. Il sut beaucoup, mais il ne tira pas de son savoir tout le parti qu'il aurait pu, et cela par manque de constance, et peut-être bien aussi par manque de temps. Gabriel Naudé, en proposant une classification raisonnée des ouvrages de Cardan dont il avait connaissance, calculait qu'ils formeraient au moins la matière de six in-folio comme en les remplissait de son temps. Ces six in-folio auraient renfermé cent traités sur toutes sortes de sujets. Gabriel Naudé assure encore que beaucoup d'autres écrits de Cardan n'ont pas été publiés ou se sont perdus. Il cite les titres de quelques-uns de ces traités et les noms des personnes qui les possédaient manuscrits. L'édition de Spon, publiée après Naudé, en contient en effet deux cent vingt-deux (1). Cardan a donc écrit et de ce qu'il savait et de ce qu'il ignorait. Les titres seuls de ses nombreux traités semblent le résumé des connaissances de son époque. Théologie, philosophie, politique, éthique, dialectique, mathématiques, médecine, astronomie, géographie, histoire naturelle, Cardan traite de tout, souvent en grand détail, et néanmoins sans rien approfondir. Dans la foule de ses écrits scientifiques, nous distinguons ses divers traités de mathématiques, et, en première ligne, son *Ars magna*, qui n'est autre chose qu'un traité d'algèbre perfectionné. Ses livres *de Subtilitate*, *de Rerum natura* et leurs corollaires, arrêteront ensuite notre attention. En philosophie spéculative et pratique, sa *Dialectique*, son *Hypnerchen*, ses traités *de Animi immortalitate*, *de Socratis studio*, *de Consolatione*, *de Sapientia*, *de Morte*, le *Tetim* et le *Prosencia*, sont les plus complètes et les plus originales de ses nombreuses élucubrations. Viennent enfin, en astronomie, ses commentaires sur Ptolémée, et ses livres des astres errans; en médecine, son *Ars curandi*, ses livres *de Causis, signis et locis morborum*, ses commentaires sur Hippocrate et Galien, et tant d'autres ouvrages

(1) Hyeronimi Cardani Mediolanensis *Opera omnia in decem tomos digesta*, cura Caroli Sponii. Lugd., 1663.

bizarres, au nombre desquels le *Théonoston*, ou l'Art de prolonger sa vie, ses traités *de Aqua vitali*, *de Aqua et ejus usu in medicina*, *de Contradicentium medicorum*, méritent d'être signalés. Ses traités *de Clarorum virorum*, *de Inventione*, *de Conscribendis libris*, *de Ludis*, *de Moribus*, *de Vita propria*, son *Antigorgias*, son astrologie judiciaire, ses éloges de Néron, de la géométrie, de l'astrologie, de la médecine, de la goutte, son *chien Cerbère*, ses *hymnes à la Vierge* et sa *vie de saint Martin*, *cum disputationibus*, et une foule d'opuscules, fantaisies, facéties, pamphlets, complètent le volumineux recueil de ses productions.

Cette merveilleuse fécondité de Cardan a effrayé ses biographes; au lieu d'en faire honneur à son génie, la plupart se sont plu à l'attribuer à des causes vulgaires ou surnaturelles. — Le diable lui dictait ses ouvrages, disent les uns. — Il barbouillait pour vivre du papier à tant la page, assurent les autres. — Cardan lui-même a donné beau jeu aux partisans de ces diverses opinions. N'avoue-t-il pas, en effet, que plus d'une fois il envoya à ses libraires des pages que la faim, plutôt que le besoin de la gloire, avait inspirées? Gabriel Naudé l'excuse charitablement de ces peccadilles, trouvant que c'était là un moyen tout aussi honnête qu'un autre de gagner son pain et de faire tête à la pauvreté. Nous serions tout-à-fait de l'avis de Naudé si la conscience de l'écrivain fût plus souvent survenue en tiers et eût établi une sorte de compromis entre la gloire et la faim.

D'autre part, tout ce que Cardan raconte de ses songes prophétiques, de son génie familier ou de son bon ange, de ses visions nocturnes, de ses extases volontaires, a pu faire croire à de crédules biographes qu'il était possédé du démon, qui l'avait choisi pour secrétaire. Cardan, moins modeste, veut que l'être surnaturel qui l'inspirait soit un dieu, ou tout au moins un ange. Ange ou démon, cet esprit familier le préoccupait sérieusement. Il y croyait aussi fermement que Socrate à son démon, Luther à son visiteur au pied fourchu, qu'il chassait à coups d'écritoire, et que Descartes au génie mystérieux qui l'appelait, dans sa jeunesse, à la recherche de la vérité. Les esprits de cette trempe ont-ils un sens de plus que les autres hommes, ou sont-ils soumis à des maladies morales qui épargnent le vulgaire de l'humanité, maladies enfantées par la méditation, l'étude et une imagination trop ardente? Les songes emblématiques de Cardan, cette voix prophétique qui retentissait à son oreille dans le silence des nuits, ses extases volontaires, ne seraient alors qu'autant de symptômes de cette fièvre intellectuelle. Loin d'outrager, comme

l'ont fait de prétendus sages, l'homme de génie qui en était atteint, loin de l'accuser de mensonge, ne devrions-nous pas au contraire être saisis de pitié pour la victime d'une sensibilité exaltée par la solitude et le travail? Cardan, d'ailleurs, s'explique fort noblement au sujet de ces rêveries. « Je sais, dit-il au lecteur, que les aveux que je viens de faire exciteront les rires et les moqueries de beaucoup de beaux esprits incrédules, de philosophes sans philosophie; mais toi qui me lis, je te supplie de ne pas prendre pour objet de tes études la seule humanité, mais d'élever plus haut tes pensées; et quand tu auras comparé la magnificence des cieux et l'étendue de l'univers à ce petit recoin ténébreux où nous végétons dans la misère et l'anxiété, je ne doute pas que tu ne conviennes que je n'ai rien raconté qui ne soit possible et croyable. »

En attribuant ses plus beaux ouvrages à un être surnaturel, Cardan semble faire acte d'humilité; cette humilité est néanmoins mêlée d'orgueil. Il est clair, en effet, que c'est surtout l'étonnement, disons plus, l'admiration qu'il se cause à soi-même, en énumérant les facultés précieuses qu'il possédait, et en récapitulant tout ce qu'il a su et tout ce qu'il a produit, qui l'amène à conclure qu'il n'eût jamais pu réunir tant de connaissances variées, ni écrire de si beaux livres s'il n'eût reçu le secours d'une intelligence supérieure, d'un dieu, comme il dit; *auxilium a numine.*

Descartes assurait qu'il était aussi difficile à un homme de se défaire de ses préjugés que de brûler sa maison. Cardan, son devancier sous tant de rapports, ne paraît pas, quant à ses préjugés, s'être jamais décidé à faire de ces héroïques sacrifices; il y tint toute sa vie et ne tenta aucun effort pour s'en défaire. Il lui manquait cette haute et intelligente volonté qui fit de Descartes un homme supérieur, et qui le poussa si en avant de son siècle. Loin de tenter une réforme générale de ses opinions acquises, Cardan n'essaya qu'une réforme timide et partielle. Il garda ses vieilles croyances et en adopta de nouvelles, il est vrai, mais sans vérification. Il crut à sa raison au lieu d'en douter, de la mettre elle-même sur la sellette et de chercher, s'il y avait lieu, à la recomposer. Cardan eut cependant le mérite de n'embrasser exclusivement aucune secte, et de travailler le plus qu'il put sur des faits et sur la nature elle-même, en un mot de pressentir cette méthode qui part du connu pour arriver à l'inconnu, qui marche du simple au complexe.

Ces préjugés, dans l'aveu desquels Cardan semble se complaire, lui ont attiré la formidable inimitié des philosophes du dernier siècle.

Vers la fin du XVIe siècle, on l'accusait d'incrédulité et d'athéisme; dans le courant du XVIIIe, on lui a reproché sa superstition, son bigotisme et son excessive crédulité. Naigeon, qui ne tombait pas dans ces *faiblesses* et qui professait hautement le matérialisme, fait à cette occasion son procès à Cardan, le déclarant un être phénoménal, une sorte de monstre moral dont l'espèce humaine n'offre peut-être pas d'analogue. Pourquoi cela? Parce que Cardan croit et doute; parce qu'il mêle le vrai et le faux, et qu'il raconte un peu crument son histoire? A ce compte, de pareils monstres ne seraient pas rares; il est vrai qu'en attaquant le philosophe milanais Naigeon n'a guère en vue que Roussseau. Il soufflète sur la joue de Cardan ce *misérable* qui professait le déisme et qui s'était brouillé avec son ami Diderot. Naigeon part de l'existence d'hommes de l'espèce de Cardan, pour développer une confuse théorie du matérialisme prouvé par les monstres, dont ces gens-là, espèces de hors-d'œuvres dans l'univers, seraient autant de preuves par exception. Ces êtres, en effet, par une disposition particulière du cerveau, sont, dit-il, suffisamment monstres pour co-exister mal à l'aise, et pas assez monstres pour être exterminés. C'est une sorte d'emploi désordonné de la substance cérébrale, une espèce de retour vers l'un de ces états primitifs et incomplets par lesquels la matière a dû passer d'abord lorsqu'elle s'est essayée avant d'avoir rencontré la forme sous laquelle elle s'équilibre parfaitement, subsiste à l'aise, persévère et se perpétue.

Le nom de Cardan est depuis trois siècles synonyme de celui d'athée (1); nous avons parcouru les divers traités de ce philosophe, et nous n'avons pu découvrir ce qui a pu donner lieu à cette accusation formidable. Cardan, il est vrai, a tiré l'horoscope du Christ, et dans son traité *de Subtilitate* il a fait l'analyse des divers dogmes religieux qui se sont succédés sur la terre, sans donner une préférence bien décidée à la religion chrétienne. Il peut y avoir là indifférence, profanation même; il n'y a pas négation de la religion, et encore moins négation de Dieu. De nombreux passages des écrits de Cardan et des chapitres entiers de ses confessions nous le montrent au contraire fort orthodoxe, pour ne pas dire fort crédule. Il a pu convenir quelque part que sa piété n'était pas grande (*parum pius*), mais il a soin d'ajouter aussitôt qu'étant naturellement porté à la colère et à la vengeance, il savait se contenir et renonçait à se venger, quelque belle occasion qu'il eût de le faire, par respect pour la Divinité. « Vaincre un penchant vicieux, dit-il ailleurs, est, à mon avis,

(1) « Duo medici tres athei, » a-t-on dit à propos de ses ouvrages.

la prière la plus efficace que l'on puisse adresser à l'Éternel. » Cette belle maxime n'a rien que de très chrétien et de très philosophique à la fois. Cardan a justifié par sa conduite, dans diverses circonstances de sa vie, ses pieuses élucubrations; il refusa par exemple une somme considérable que le roi Édouard lui offrait, mais qu'il ne pouvait accepter sans donner à ce prince des titres que le pape lui déniait. Il ne s'établit pas non plus en Écosse, auprès d'Hamilton, archevêque de Saint-André, comme il aurait pu le faire, à son grand avantage, parce que le peuple à demi sauvage de cette contrée lui parut avoir des rites et des doctrines tout-à-fait étrangères à l'église romaine. De la part d'un athée, ces scrupules seraient singuliers. Ses ennemis s'en indignent et l'accusent d'hypocrisie. « Cabaliste, empirique et matérialiste au fond, comme tous les indépendans, ont-ils dit, le damnable Cardan a continué la comédie que les scolastiques avaient jouée pendant six siècles. Obligé de demander à la théologie un passeport pour ses doctrines, il a dû recouvrir ses pensées les plus perverses du manteau de l'orthodoxie. Quand les scolastiques avaient découvert et prouvé que la ligne droite était le chemin le plus court d'un point à un autre, ils examinaient si cette proposition était d'accord avec les règles canoniques; et, comme il fallait que la vérité vraie fût d'accord avec la vérité révélée, si les décisions du dogme ou des saints conciles œcuméniques leur étaient contraires, ils avouaient malignement qu'ils s'étaient trompés; la ligne droite étant bien en apparence le chemin le plus court, mais cette apparence n'étant qu'une preuve de plus de l'infirmité de nos sens périssables. Cardan a fait comme eux et pis qu'eux. Si les scolastiques rencontrèrent quelques-unes de ces vérités mathématiques en opposition avec les vérités théologiques, c'était par pur hasard, sans intention perverse; lui, Cardan, s'est efforcé de rapprocher le plus qu'il l'a pu de ces vérités contradictoires en apparence, et cela de propos délibéré, par pure malice. »

Le venin chez Cardan n'est pas si caché; le philosophe milanais nous semble, au contraire, avoir agi franchement, inconsidérément même, variant souvent dans ses idées par manque de méthode ou de mémoire, et se montrant plus hostile à la morale naturelle qu'à la morale révélée. Soit conviction, soit politique, il respecte le dogme avant tout. Campanella, Bruno et Vanini sont loin d'être aussi réservés que lui. Bayle, assez chatouilleux sur ce chapitre, lui reconnaît plutôt le caractère d'un homme superstitieux que celui d'un esprit fort; tout critique impartial sera de son avis.

Les livres de Cardan qui soulevèrent contre lui le plus d'attaques

d'hypocrisie, sont ses grands traités *de Subtilitate* et *de Rerum varietate*. Ces deux traités ne forment, à proprement parler, qu'un même corps d'ouvrage, et peuvent être considérés comme l'encyclopédie du XVIe siècle. Leur auteur ne s'est proposé rien moins que de présenter un résumé de toutes les connaissances humaines qu'il a tenté d'embrasser dans leur universalité. *Ego cum admodum curiosus fuerim omnium quæ mortali scire liceret*, nous dit-il dans l'un des premiers chapitres de son livre *de Subtilitate*. Il a, en effet, écrit et parlé de tout ce que l'on savait de son temps, et réellement il a su beaucoup. Supérieur à son siècle sur bien des points, il n'a fait malheureusement qu'indiquer les nouvelles routes que d'autres ont suivies plus tard, et qui les ont conduits à d'inappréciables découvertes.

La partie métaphysique de ces traités, celle qui du temps de Cardan lui fit le plus d'honneur, est certainement aujourd'hui la plus vague et la plus défectueuse. On rencontre, il est vrai, chez ce philosophe une façon singulière et hardie d'envisager les choses de ce monde et de reporter au tribunal de son jugement les procès de l'intelligence que ses prédécesseurs avaient jugés avant lui, cassant leurs décisions et réformant leurs arrêts; mais l'esprit de système est encore le plus fort, et ses études sur l'ame, sur les principes des choses, la matière, l'espace et la forme, tiennent beaucoup trop encore de la doctrine des scolastiques. C'est quelque chose sans doute que d'avoir osé parler et penser par soi-même, et c'est là le plus grand mérite de Cardan; mais peut-être se croit-il plus libre du joug de l'école qu'il ne l'est réellement, lorsqu'il s'écrie si fièrement : — Moi je suis philosophe! *philosophus ego sum*. Il est vrai que bientôt après, par un retour de louable modestie, il reprend avec plus de vérité : *placitis quantum licet peripateticorum hærens*.

Dans son livre *de Subtilitate*, Cardan, qui sans doute entendait gronder autour de lui l'accusation d'athéisme, ou qui peut-être sentait cette fois qu'il était peu à propos de disserter longuement de ce qui ne pouvait être ni compris ni défini, s'est refusé à traiter cette grande question de Dieu, éternel écueil des métaphysiciens de tous les temps. Son paragraphe *de Deo* n'a que vingt lignes très-orthodoxes, mais surtout très-vagues. La question de l'immortalité de l'ame, moins périlleuse et tout aussi obscure, le trouve plus résolu. Il paraît très préoccupé de sa substance, de ses facultés, de son avenir; il expose les divers systèmes auxquels ses diverses modifications ont donné naissance, et il semble éviter fort soigneusement de se prononcer pour aucun d'eux. Il est donc tout naturel qu'on l'ait accusé de maté-

rialisme. C'est le sort de tous ceux qui, s'occupant d'un sujet si délicat, sont restés dans le vague, ou qui seulement ont cru autre chose que ce que croyaient leurs devanciers. Nous devons aussi l'avouer, il n'est pas facile de démêler dans ce que Cardan a écrit de l'ame s'il croyait ou non à son immortalité. Son système de l'entendement universel, qu'il emprunte aux scolastiques arabes, conduit même à conclure à la mortalité de l'ame. Cet entendement universel, qu'Averroès substitue à l'ame, est variable à l'infini, selon qu'il s'attache à telle ou telle forme créée; humain chez l'homme qu'il illumine au dedans, moins intelligent chez la bête qu'il n'enveloppe qu'extérieurement, il est néanmoins de même nature chez tous les deux. Mais du moment que la substance de l'ame de l'homme et celle de l'ame du chien est la même, si l'ame du chien meurt, l'ame de l'homme ne doit-elle pas périr également? C'est prendre un chemin bien tortueux pour arriver à une triste folie.

Dans son livre *de Subtilitate,* et dans un petit ouvrage spécial qu'il a consacré à cette question de l'immortalité de l'ame, Cardan propose, à diverses reprises, sous la forme du doute de ces questions paradoxales, redevenues de mode chez les philosophes du dernier siècle. Helvétius et d'Holbach ont puisé là une bonne partie de leurs idées. Cardan, par exemple, établit fort long-temps avant eux que le mode de l'immortalité de l'ame est préjudiciable à la société; que la mortalité de l'ame, loin de détourner l'homme de la vertu, a pour effet, au contraire, de le détourner du vice, et que, sous ce rapport, cette croyance est socialement préférable à la croyance contraire. — « Personne ne pouvant se fier à des hommes qui avancent que l'ame est mortelle, ces gens-là sont donc obligés de mettre la fidélité la plus scrupuleuse dans l'accomplissement de leurs engagements, nous dit-il; c'est par des motifs analogues que les usuriers sont peut-être les dépositaires les plus sûrs, étant cependant fort décriés sous tout autre rapport que celui de l'argent. » Ce sont là de misérables raisonnemens, que leur auteur propose plutôt par jeu d'esprit que par conviction. Il voit là une idée singulière, un sophisme ingénieux, propre avant tout à faire briller son esprit, et il s'en empare, cherchant, comme à plaisir, l'écueil qu'avec un peu plus de rectitude morale il n'eût pas trouvé dans sa route.

Cardan inclinait sans doute au matérialisme, comme la plupart des médecins célèbres, mais il n'osait peut-être pas convenir avec lui-même de son penchant pour des témérités qui le séduisaient et l'effrayaient. Il paraît certainement fort embarrassé de ce qu'il doit

croire et conclure. Tantôt il s'enveloppe dans le doute, tantôt il paraît décidé à ne rien croire du tout, ni le pour ni le contre. Dans ce livre *de Subtilitate*, que Cardan regardait comme le plus important de ses ouvrages, non plus que dans aucun autre de ses deux cent vingt-un traités, on ne peut démêler un système de philosophie cohérent, déduit avec méthode et dominant l'ensemble de ses observations. C'est plutôt un pêle-mêle d'idées philosophiques qui s'entre-choquent, et souvent se contredisent et s'annihilent, un chaos au fond duquel dorment, il est vrai, les germes de toutes les grandes questions sur lesquelles le siècle suivant a travaillé. Le doute philosophique de Descartes, l'optimisme de Leibnitz, le pessimisme de Hobbes, la philosophie de l'expérience de Bacon, s'y confondent avec les idées astrologiques et cabalistiques du moyen-âge qui finit, et les idées du sensuaslisme et du naturalisme de l'âge qui va suivre. L'optimisme est peut-être celui de ces systèmes vers lequel Cardan semble incliner le plus volontiers. On le voit poindre, se développer, grandir, et, à la longue, envahir chacun de ses traités, dont certains passages semblent les conclusions des chapitres les plus déterminans de Leibnitz. Ainsi, lorsque le philosophe milanais vient de jeter un coup d'œil profond et mélancolique sur l'ensemble des formidables phénomènes à la merci desquels l'homme est jeté, il ne désespère cependant pas; bien loin de là, il s'écrie : « Nous devons donc croire que tout est pour le mieux! oui! en y réfléchissant bien, tout ce que Dieu a fait est bien fait, bien selon les convenances universelles. Ce qui ne paraît pas bon vu isolément est bon relativement au tout. Moi-même, par exemple, je suis fait pour cet ensemble, cet ensemble n'est pas fait pour moi; il en est des maux de ce monde comme du sel dont l'âcreté assaisonne les alimens » (1). N'est-ce pas là le principe de cette belle théorie de l'utilité de chacune des parties constitutives de l'univers, théorie qui fait concourir même le mal à sa perfection, et que Leibnitz développa plus tard d'une manière si ingénieuse et si sublime dans sa *Théodicée*, cette magnifique réhabilitation du mal physique et du mal moral? Leibnitz est, du reste, convenu tacitement de ce qu'il devait à Cardan, lorsqu'il s'est écrié que le docteur milanais fut un grand homme, malgré ses défauts, et qu'il a ajouté que sans ses défauts il eût été un homme incomparable (2). Leibnitz, en témoignant si hautement son admiration pour

(1) *De Subtilitate*, liv. IV.

(2) Leibnitz, *Théodicée* (*Monade*), § 254.

Cardan, n'a voulu que montrer sa reconnaissance pour le précurseur de cette philosophie de l'optimisme raffiné dont il se fit l'apôtre, optimisme qui n'est peut-être après tout qu'une transformation du *fatum* des anciens.

Cardan a dit encore, dans l'un de ses traités : Notre ame est comme un miroir, *Anima nostra tanquam speculum*. Leibnitz, en faisant de chaque ame, ou *monade*, un miroir animé, réglé comme l'univers et propre à le réfléchir dans toutes ses parties, s'est complu encore à développer cette pensée de Cardan.

On a remarqué avec trop de raison que le plus beau système de philosophie était de l'inutilité la plus incontestable dans le cours ordinaire de la vie. Ce sont des lieux communs plus ou moins brillans dont on cherche à faire honneur à son esprit, mais qu'on n'applique pas. La vie de Cardan prouverait au besoin la justesse de cette observation. L'optimisme de cet homme étrange ne le sauvait pas du désespoir. Il luttait, il est vrai, il cherchait des consolations dans la philosophie, mais il n'en trouvait que d'inefficaces. C'est alors qu'il s'écriait que le néant était de beaucoup préférable à l'existence, et qu'il ajoutait : « Pour moi, j'en fais le serment : Dieu me donnerait le pouvoir de retourner dans le sein de ma mère et de revenir sur cette terre pour y jouir de ce qu'on appelle un sort heureux, que je ne le voudrais pas ! »

Cardan, comme physicien et naturaliste, est peut-être supérieur à son siècle, et ce n'est pas faire un grand éloge de sa portée scientifique. Les erreurs abondent encore dans les chapitres de ses traités qu'il a consacrés aux sciences physiques et naturelles. De temps à autre on y découvre peut-être l'idée-mère de découvertes subséquentes, mais vague et incomplète. Quelques-uns de ses axiomes ne manquent pas de justesse; on est fâché seulement de ne pas les lui voir mettre mieux en pratique. Il recommande, par exemple, de ne jamais rechercher la cause d'un phénomène avant de s'être bien assuré de son existence, et à côté de cela il semble décidé à tout croire. De même, devançant Bacon, il prêche avant tout l'expérience qui, seule, dit-il, peut donner de l'autorité à ceux qui écrivent des sciences physiques et naturelles, et au lieu d'expérimenter il se jette dans les systèmes. Veut-il, par exemple, expliquer l'existence des météores, tels que la rosée, la pluie, la grêle, la glace, la foudre, ses suppositions sont absurdes, et cela, parce qu'il raisonne et ne fait pas d'expériences. Quelques-unes de ces idées en histoire naturelle sont singulières, d'autres frisent l'extravagance. Telles sont ses con-

sidérations sur les modifications que l'on pourrait donner à la forme humaine à l'aide de causes agissant incessamment pendant plusieurs générations successives, telles que l'aplatissement du crâne, la compression des hanches, la courbure de l'épine dorsale. Naigeon, commentant ce passage, paraît tout charmé de ce système, qui se rattache au matérialisme; il abonde même dans le sens de Cardan, et finit par établir qu'avec du temps et de la patience on pourrait créer à volonté un peuple de boiteux, de bossus et de cyclopes. Naigeon va même plus loin et réclame en quelque sorte l'emploi de certaines *expériences* que Bacon, dans son *Novum Organum*, appelle *hétéroclites;* telles que le croisement des espèces; nous ne voyons pas trop la nécessité de ces expériences, et nous avons peine à comprendre qu'un esprit de la force de celui de Bacon ait regretté l'*impossibilité* de les tenter, impossibilité *très préjudiciable à la science*, dit ce grand homme. A quoi bon créer des monstres?

Cardan, comme tous les naturalistes de son époque, croyait aux générations spontanées, qu'il attribuait nécessairement à la corruption; de nos jours quelques esprits superficiels y croient bien encore. Cardan va même jusqu'à dire que des feuilles pourries des différentes plantes il s'engendre un animal différent. Il place le crocodile, la tortue, l'anguille et la plupart des poissons au nombre des *bêtes de putréfaction*.

Cardan, astronome, adopte le système de Ptolémée; Copernic cependant avait déjà paru. Il explique la scintillation des étoiles par les fluctuations de la couche d'air interposée. Au chapitre des éléments, et à propos du mouvement de l'air, il parle d'une merveilleuse découverte que l'on venait de faire, trois ans avant la publication de son livre, vers 1547; c'était celle du moulin à vent, qu'il appelle *pulcherrimum instrumentum*. Il en décrit le mécanisme sans se rendre compte toutefois de la raison de l'inclinaison différente des ailes sur leur axe commun, de façon à former avec cet axe un angle de 55 degrés. Quelques-uns des aphorismes de Cardan, naturaliste et physicien, sont d'une observation assez fine. Médecin et physiologiste, notre philosophe est élève d'André Vésale, dont il fut l'ami. Il paraît plus versé dans l'art de la médecine que dans tout autre. Ce fut en effet son gagne-pain, et il faut convenir que Cardan avait ou beaucoup de talent ou beaucoup de bonheur, car il fit des cures extraordinaires qu'il aime à raconter. Obligé d'expérimenter par cela même qu'il pratiquait, il a pu arriver cette fois à des résultats certains et positifs. Ses écrits sur la science médicale sont nombreux et fort

variés. Un homme de l'art pourrait seul les bien apprécier. Nous bornant aux généralités de la science, nous reconnaîtrons dans Cardan un praticien savant et un théoricien hasardeux.

Cardan eut l'un des premiers l'idée d'expérimenter sur les animaux; il nous raconte l'histoire d'un chien attaqué du calcul de la vessie, dont il calma les douleurs avec la pariétaire; dès-lors il appliqua le remède à l'homme et en obtint les résultats les plus heureux. L'amour de l'art ne le rendait ni exclusif ni déraisonnable, car il répète que pour vivre long-temps il faut employer le plus rarement possible les médicamens et la saignée. Cardan fait observer avec raison que, pour parvenir à un âge avancé, il faut être né, du moins d'un côté, de parens qui aient eux-mêmes long-temps vécu, avoir une complexion gaie, se montrer supérieur aux chagrins et aux inquiétudes de la vie, et enfin être bon dormeur. Cardan recommande la diète blanche ou lactée comme souveraine, se fondant sur cet aphorisme d'Hippocrate, *omne dulce nutrit*. Il prêche, comme Rousseau, la nutrition dans l'intérêt des mères et dans l'intérêt des enfans, et donne enfin des procédés infaillibles pour avoir des enfans sains, vigoureux et spirituels. Ces procédés sont des plus lestes.

Cardan a dit le premier : « Le cœur, comme le cerveau, est l'un des principes du mouvement vital. » Il a pressenti le système de l'irritabilité de la fibre et de la vitalité nerveuse indépendante de la volonté, lorsqu'il prétend que par l'effet d'une longue habitude l'esprit vital agite encore après la mort les liens dans lesquels il était retenu. Il a également constaté la vitalité des cadavres et leurs végétations posthumes. Son côté faible, en médecine, c'est l'anatomie. Il avoue lui-même qu'il n'a pas assez manié le scalpel; il aurait pu ajouter qu'il avait un penchant trop décidé pour la conjecture; il se vante néanmoins d'être médecin *philosophe*, mais on sait ce que de son temps ce mot signifiait. Un philosophe devait croire à la magie, aux apparitions, à la sorcellerie; il devait travailler au grand œuvre et avoir quelques notions des sciences occultes. Si Cardan n'avait pu transcrire ce livre mystérieux, dont l'ange Raziel, précepteur d'Adam, fit présent à son élève, ce livre, qui contenait la science des secrets de la nature ou *la cabale*, il l'avait du moins feuilleté; il y avait étudié cette langue par excellence dont toute la puissance réside dans l'arrangement des lettres et des mots et dans la connaissance des vertus des nombres (1). De là les graves hésitations de Cardan lorsqu'il

(1) Ce livre, dont l'ange Raziel fit présent à Adam, lui apprenait le langage qu'il

s'agit de décider si tel nombre est préférable à tel autre dans la division en pilules de telle quantité de matière purgative; de là ses calculs cabalistiques lors de l'administration des doses, et ses singulières recherches sur les préférences que l'estomac peut avoir pour le *pair* ou pour l'*impair* dans telles ou telles circonstances données. Cardan eut de plus un grand penchant pour l'astrologie médicale, comme en général pour toute espèce d'astrologie, cette science n'étant après tout qu'une branche détournée de la cabale.

L'astrologie judiciaire, cette vaine science à l'aide de laquelle on devenait prophète, nous est en effet venue, comme la cabale, de l'Orient, ce berceau de la vérité et du mensonge, des vrais et des faux prophètes. Accréditée en Europe dans les temps les plus obscurs du moyen-âge, et mise en pratique par des fourbes habiles ou de crédules sectaires, elle s'éleva au rang des sciences positives et, qui le croirait? au rang des sciences mathématiques. Combattue dans le principe avec succès, elle se releva toujours des coups mortels qu'on lui portait; elle eut des partisans convaincus et des apôtres dans toutes les classes de la société, et la tête de ceux qui occupent le faîte de l'hiérarchie sociale venant facilement à tourner, elle eut des fanatiques jusque sur le trône.

L'astrologie judiciaire repose cependant sur des fondemens tout-à-fait ruineux; elle ne consiste en effet que dans le calcul des forces et des influences combinées des planètes et des constellations qui président à la naissance de chaque individu. Les présages résultant de ces influences et la nature même de ces influences se déterminent par les noms de ces planètes et de ces constellations. Or ces noms ont été empruntés aux divinités du paganisme, et c'est l'homme qui les leur a donnés. Changez cette nomenclature, et vous abolissez la science. Le vulgaire, disposé à croire ce qu'il ne comprend pas et à adorer ce qui l'étonne, a pu avoir foi dans l'astrologie judiciaire, il n'y a là rien de bien surprenant; mais qu'un homme tel que Cardan, le premier géomètre, le premier algébriste, le premier dialecticien de son siècle, et en même temps le chef de l'école indépendante, ait donné si pleinement dans de pareilles erreurs, il y a là de quoi surprendre et confondre; c'est le cas de se rappeler l'aphorisme d'Aris-

devait parler avec le soleil, la lune et les astres, l'art de faire naître et de guérir les maladies, de renverser les villes, d'interpréter les songes et de prédire l'avenir. Salomon hérita de ce livre, et ce fut avec son aide et au moyen du ver Zamir que ce prince bâtit le temple de Jérusalem sans employer aucun instrument de fer, etc.

tote : « Il n'y a pas de si puissant génie qui n'ait son petit coin de folie. »

Le traité d'astrologie de Cardan est tout à la fois le plus considérable et le plus vain de ses ouvrages; si son auteur eût vécu cent ans plus tard, il ne l'eût pas écrit, car il eût été le premier incrédule. Ce sont de gros livres qu'on ne lira plus, le besoin qu'ils tendaient à satisfaire n'existant plus. Les immenses études et les innombrables calculs que nécessitait cet art mensonger n'ont cependant pas été tout-à-fait sans résultats; l'astronomie et les mathématiques leur doivent un développement hâtif et inespéré. L'astrologie a autant contribué au progrès et au perfectionnement des sciences exactes que l'alchimie aux progrès de la chimie et de la physique. Sans Cardan astrologue, Cardan algébriste n'eût peut-être pas existé.

Dans ses *Confessions* ou dans les divers traités où il parle de lui, ce qui lui arrive fréquemment, Cardan ne paraît pas faire de ses connaissances mathématiques le même cas que de ses connaissances philosophiques, médicales et surtout astrologiques; c'est cependant à ces connaissances et surtout à ses découvertes algébriques qu'il a dû sa célébrité la plus durable et la moins contestée. L'algèbre est la science que Cardan possède le mieux, l'instrument qu'il manie avec le plus de dextérité. L'*Ars Magna* de Cardan forme un corps d'ouvrage complet. Il a pris la science où il la trouvait, et lui a fait faire un pas immense. Il ne l'a cependant pas absolument découverte, comme il le dit dans son traité *De Subtilitate* : « *Ars quam nos magnam vocavimus a nobis inventa editaque.* » Dès les premières lignes de ce même traité, par une contradiction qui lui est ordinaire, Cardan attribue en effet l'invention de l'algèbre aux Arabes. Ses prétentions comme géomètre sont moins élevées; on voit cependant qu'il possédait à fond la géométrie, à laquelle il a consacré un livre de son grand ouvrage *de Subtilitate*. Cardan remarque fort justement qu'en mathématiques, en partant de quelques axiomes d'une évidence incontestable, l'esprit arrive en peu de temps à des vérités très obscures. Dans son abrégé de géométrie, il expose succinctement les diverses propriétés du cercle, de l'hyperbole, de la parabole, de l'ellipse, de la spirale, de la pyramide, du cône, de la sphère, du cylindre et des lignes asymptotes. Il fait une application fort heureuse de la géométrie à l'astronomie, et une application plus que bizarre des mathématiques à la dialectique et à la démonologie. Jetant ailleurs un coup d'œil sur les sciences mathématiques en gé-

néral (1), il en fait la base de toute bonne éducation. « La géométrie est la première science qu'on doit enseigner aux enfans, ajoute-t-il; ses principes sont clairs et faciles à saisir; ils sont aussi les plus propres à donner à leur esprit la justesse et la netteté nécessaire. » Cette opinion de Cardan, renouvelée de nos jours, a de nombreux partisans. Sans prétendre l'attaquer, ni même la discuter, nous ferons remarquer toutefois que la plupart des mathématiciens célèbres ont été des personnages fort bizarres, fort insociables; ce qui amènerait à conclure que la justesse des raisonnemens et la netteté des déductions sont en sens inverse de l'esprit de conduite, ou, pour réduire cette réflexion à sa plus simple expression, que la logique est l'ennemie du sens commun.

Toute la vie de Cardan ne peut que prouver la justesse de cette conclusion. Dialecticien rigoureux lorsqu'il se place sur le terrain des sciences exactes et du raisonnement, et le premier mathématicien de son temps, sous d'autres rapports son étrangeté passe toute croyance. Il s'est peint lui-même dans une foule de chapitres de son autobiographie, avec les couleurs les plus disparates; il est tel de ces passages où, à côté de cinquante épithètes à sa gloire, il en accole cinquante autres à sa honte, faisant comme à plaisir une monstrueuse antithèse entre ses vices et ses vertus. Ces contradictions, nous le savons, sont le partage de l'humanité; les héros de romans arrivent seuls à la perfection absolue, mais ces contradictions, chez Cardan, sont poussées à un degré qu'on ne peut atteindre qu'en mettant une certaine suite dans la bizarrerie. « L'homme solitaire est une bête ou un dieu, nous dit ce philosophe d'après Aristote; *homo solitarius aut bestia aut deus;* » non content de répéter cet aphorisme, le docteur milanais s'attache à le justifier. Solitaire par goût, et tour à tour dieu et bête, il perçoit les vérités les plus sublimes, travaille aux plus nobles créations de la science, ou tombe dans les travers les plus vils, la déraison la plus insolente et les superstitions les plus grossières. Aujourd'hui, il nous dira qu'il n'a jamais été plus heureux que lorsqu'il s'est occupé de la culture d'un art ou d'une science où il excellait; demain, il nous avouera qu'il n'a trouvé le bonheur que dans les jouissances physiques les plus dégradantes ou dans les distractions morales les moins dignes, telles que les jeux de hasard, l'esprit de contradiction, le mensonge. Il n'a pas d'amis, il ne peut même souffrir auprès de lui un seul domestique, et il remplit sa

(1) *Geometria Encomium.*

maison de chiens, de chats, de lièvres, de lapins, de cicognes, qui vivent en toute liberté dans son cabinet, souillant tout de leurs ordures. Il nous assure enfin qu'à l'exemple du fourmilion, il aime mieux mourir que se salir, et il nous fait de propos délibéré ces tristes et flétrissans aveux que nous avons rapportés. Ce désordre de sa conduite se retrouve dans ses écrits, remplis, ainsi que nous venons de le voir, des contradictions les plus étranges. Ce qu'on y découvre avant tout, c'est le besoin continuel qu'a l'auteur de se mettre en évidence et de parler de soi. Il a donc rempli des chapitres entiers de ses visions et de ses singularités. A l'en croire, il était éclairé par une lumière magique qui le conduisait dans les routes ardues de la science, ce qui le rendit supérieur à tout autre. Mais là-dessus Cardan se fait encore illusion. Cette lumière magique n'est bien souvent qu'un feu follet. Il se prétendait en outre doué de sens assez subtils pour percevoir le mouvement de la terre, pour voir dans les ténèbres, et pour distinguer par des tintemens de l'oreille droite ou de l'oreille gauche si l'on parlait de lui soit en bien soit en mal, pour reconnaître même la voix des interlocuteurs s'ils se trouvaient dans la ville qu'il habitait. Il n'a donc manqué à Cardan, pour réunir la perfection des cinq sens, que de découvrir ses ennemis à l'odorat, comme Corneille Agrippa, et comme Malphigi de distinguer au goût les terres des différentes contrées qu'il avait parcourues. Cardan nous apprend encore qu'il n'a jamais rien demandé à Dieu qu'il ne l'ait obtenu; c'est là certainement le plus beau de ses priviléges. Il est vrai qu'il n'en fit pas toujours usage fort à propos. En effet, son fils ayant été condamné à mort, cet homme, qui, pour le sauver, n'avait qu'une demande à adresser à l'Éternel, le laissa tranquillement exécuter; mais ce fut par oubli et pure distraction, il était si troublé! Cardan nous assure enfin que sa chair exhalait tantôt une odeur de soufre, tantôt une odeur d'encens, et cela sans qu'il ait pu en découvrir la cause. Si on lui eût fait son procès, on n'eût pas manqué de faire valoir cette singulière propriété comme une nouvelle preuve de magie.

L'hygiène de ce grand médecin était parfois bien étrange. Il prétendait, par exemple, que pour mieux jouir de la santé il fallait de temps à autre se donner de petites maladies. Quand sa santé lui paraissait trop bonne, il se donnait donc à plaisir des migraines et des coliques; c'est peut-être d'après ses principes que les Anglais se purgent mensuellement. Ses moyens de consolation dans les grandes afflictions morales sont d'une espèce analogue. Il jeûnait, se frap-

pait les jambes avec une baguette, se mordait violemment le bras gauche, s'efforçait de se persuader qu'il ne lui était rien arrivé de nouveau, et niait même la douleur.

La cohérence des idées, la netteté d'exposition, la sûreté de jugement qui font les grands moralistes, manquèrent absolument à Cardan. Au lieu de débattre le pour et le contre de chaque question, et à la suite de déductions logiques, d'exposer nettement ce qu'il croit être la vérité, Cardan s'est borné, dans ses divers traités de morale, à rassembler confusément le vrai et le faux, le pour et le contre, laissant au lecteur à conclure. Cette méthode, qui résulte et de la paresse d'esprit et du manque d'idées morales arrêtées, a donné beau jeu aux ennemis de notre philosophe qui n'ont eu qu'à recueillir tout ce qu'il avait pu dire de faux et de hasardeux sur chaque question pour en faire une sorte de monstre intellectuel.

En parcourant n'importe quel vieux livre de morale, on s'étonne d'y retrouver sous l'habit du temps, et à un bien petit nombre d'exceptions près, toutes les idées sur lesquelles nous vivons encore aujourd'hui. La forme change, le fond reste le même. Le fond, c'est l'homme intérieur; le cœur, ses replis secrets, ses sentimens et ses mouvemens toujours les mêmes. Il n'est donc pas surprenant que nous trouvions déjà chez Cardan la plupart de ces paradoxes que l'école philosophique du siècle dernier a éloquemment remis en honneur, et à côté de ces paradoxes les germes de quelques-unes de ces vérités fécondes qui depuis ont porté leurs fruits. Cardan, comme Rousseau, avec lequel il eut ce trait de ressemblance de plus, prétendait, par exemple, que l'homme est d'autant plus méchant, qu'il est plus éclairé. Il allait même plus loin, il assurait qu'en général tous les hommes sont pervers, que les stupides seuls sont bons et honnêtes, la science et la philosophie étant pour un méchant un instrument aussi dangereux qu'une épée dans les mains d'un voleur. Comme le philosophe de Genève, le docteur milanais faisait fi de la renommée dont, au fond, il était si avide; et tout en déclamant sur la vanité de la réputation littéraire, il publiait ses traités par centaines. D'un autre côté, Cardan écrivait bien avant Montesquieu qu'il n'y a de bonnes lois que celles qui sont faites par les philosophes, et faisait judicieusement remarquer que, chez les peuples où la loi n'inflige aux malfaiteurs que des peines légères, les crimes atroces sont rares, tandis que, partout où la loi est cruelle, ces crimes sont fréquens (1).

(1) Voir Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. VI, chap. 12.

Il faut toutefois en convenir, Cardan politique est de l'école de Machiavel; la nécessité et l'utilité sont à ses yeux les meilleures raisons d'état, elles justifient les moyens, et pour gouverner les hommes, sont de beaucoup préférables aux règles de l'éternelle équité. Ouvrez ses livres au hasard, et à chaque page, vous rencontrerez de ces maximes décourageantes inspirées par Machiavel, et répétées plus tard par La Rochefoucauld, qui ne fait qu'adoucir ce que leur forme peut avoir de trop rude. Tout ce que les hommes font, ils le font pour eux, nous répète le moraliste chagrin; reconnaissans ou ingrats, généreux ou avares, c'est toujours leur intérêt qui les dirige. — Souvenez-vous de cette maxime, ajoute-t-il, si quelqu'un allègue un fait qui vous soit favorable, on en demandera la preuve; s'il en cite un qui vous soit contraire, on le croira sur parole.

Cette mauvaise opinion que Cardan a des hommes l'engage sans doute à nous donner les règles de conduite qui suivent. « Ne résistez ni au prince ni à la multitude, quand bien même vous auriez pour vous le bon droit le mieux établi. — L'ombre des princes est le chapeau des fous. — Dans les petites affaires, il vaut mieux être dupe que duper; c'est autre chose dans les grandes. — Ne parlez jamais de vos ennemis, observez-les. — Accueillez ceux dont la haine vous nuit secrètement; caressez-les, quoique vous soyez résolu de vous en venger. — Gardez-vous d'offenser ceux que vous ne pouvez exterminer. — Les vices sont utiles comme les poisons; ce sont des antidotes qu'il faut employer contre les vices mêmes. — Agissez en homme, parlez en femme, écrivez comme si vous n'étiez d'aucun sexe. »

Cette morale, comme on voit, est bien italienne et tout-à-fait du temps. Cardan, tout en restant délié et profond, n'est pas toujours si noir. Quelques-unes de ses maximes ont la justesse et la profondeur de celles de Bacon; Hobbes, dans ses définitions, n'est ni plus énergique ni plus laconique. Nous citerons seulement les suivantes. — « Les princes commandent aux hommes, le temps commande aux princes; confiez-vous donc au temps. — Les princes sont des montagnes de difficile accès, la descente est plus périlleuse que la montée. — L'ambition est la seule passion intellectuelle qui soit digne de l'homme. — L'ignorance ne fait voir que les ressemblances des choses. la science en fait apercevoir les différences. »

Dans beaucoup de ses traités, Cardan a donné de sages conseils aux savans, aux médecins et aux littérateurs de son temps. Il assure, à diverses reprises, que les facultés de l'esprit sont en raison inverse de la force corporelle; il ajoute encore, et cela comme une excuse

ou justification personnelle, que l'obscurité modérée dans un livre est une preuve de la sagesse de l'auteur. Cardan, si obscur parfois, se croyait sans doute un bien grand sage. Quelques-unes de ses observations nous prouveraient que de son temps les littérateurs de profession connaissaient déjà les petites ruses du métier. L'obligation de se faire beaucoup d'amis afin d'avoir beaucoup de prôneurs, la nécessité du charlatanisme et le grand art de soigner ses succès plus encore que ses ouvrages, sont clairement démontrés dans plusieurs de ses écrits. N'est-ce pas lui qui nous assure qu'en philosophie, en littérature et dans les arts, l'ouvrier l'emportera toujours sur l'artiste, son siècle et sa vie durant? Et pourquoi cela? Parce que l'artiste se livre à son seul génie, et s'efforce de se faire plaisir à soi-même avant de plaire aux autres, tandis que l'ouvrier se livre au génie de tout le monde et s'efforce de plaire à chacun, c'est-à-dire suit la mode. Cardan n'affirme-t-il pas encore qu'il est inutile d'avoir un grand talent littéraire si quelqu'un ne bat le tambour pour le faire remarquer? C'est une triste condition que d'être obligé de le battre soi-même, ajoute-t-il avec une naïve franchise qui prouverait qu'au besoin il savait fort bien se résigner à cette pénible nécessité.

Cardan, comme écrivain, avait beaucoup plus d'habileté accessoire, de vulgaire savoir-faire, que de véritable talent. Son style pèche par une absence d'art complète, que ne rachète cependant pas le naturel. Il est au contraire prétentieux avec négligence, et maniéré par laisser-aller. Il est peu de pages, des livres même les plus vantés de cet écrivain si fécond, qui n'offrent un singulier mélange de défauts choquans et disparates. Tour à tour diffus ou concis, il tombe dans la confusion par excès de prolixité, et devient obscur par affectation de laconisme. L'abus de l'énumération et de l'analyse alourdit également son style, que glacent et rendent souvent inintelligible de perpétuelles applications des mathématiques, et particulièrement de la géométrie et de l'algèbre, aux diverses branches des sciences philosophiques.

Cette application des mathématiques à la philosophie est un nouveau trait de ressemblance entre les encyclopédistes du XVIe siècle et ceux du XVIIIe. On a donc tout lieu d'être surpris du peu de reconnaissance, je dirais plus, de l'espèce de mépris que ces derniers ont montré pour ces philosophes indépendans, leurs prédécesseurs. Il faut voir avec quelle dédaigneuse pitié Naigeon, sectaire ampoulé, critique quelques-unes des idées de Cardan, ce fou crédule et superstitieux qui a foi dans ses rêves, qui doute de la mortalité de l'ame,

et qui peut-être bien pourrait croire en Dieu. Ce mépris des disciples n'est pas absolument partagé par les maîtres. Diderot et d'Alembert, esprits vigoureux et hardis, qui savaient plus et qui se compromettaient moins, tout en faisant bon marché de ce qu'ils appellent leurs préjugés, ont rendu plus de justice à ces libres penseurs du XVIe siècle, qui, eux aussi, prétendirent à l'universalité des connaissances humaines.

Du temps de Cardan, on était loin d'être arrivé au vrai. De nos jours, sans doute, on connaît mieux les effets; mais connaîtra-t-on jamais les causes? Au XVIe siècle, la plupart de ces effets étaient encore ignorés. Pour arriver à la connaissance de ces effets et approcher de la vérité autant peut-être qu'il est donné à l'homme de le faire, il a fallu que Bacon eût démontré la nécessité de la physique expérimentale que Cardan avait pressentie; que Descartes inventât la méthode, et, substituant le doute à l'erreur, apprît à l'homme à se défier de ses lumières; qu'Huyghens et Newton eussent banni les conjectures de la physique elle-même; que ce dernier découvrît le calcul de l'infini et la méthode des suites, fît connaître la lumière en la décomposant, et qu'appliquant le calcul à l'étude des phénomènes de la nature, il eût reconnu et démontré les lois de la gravitation et le véritable système du monde.

Ce pas immense une fois fait, et cet incomparable génie n'ayant laissé à ceux qui viendraient après lui que la recherche des causes et de l'impulsion première, dont le principe mécanique nous est inconnu, l'homme est forcément obligé de rentrer dans la conjecture. Le raisonnement seul pourrait-il jamais nous conduire à la connaissance de ces causes? Nous ne le croyons pas. Nous doutons fort que l'école philosophique contemporaine, qui a substitué la connaissance du *moi* et l'activité volontaire, ou la *causalité active*, à la philosophie physique de Bacon et des Écossais, à la philosophie mathématique de Descartes, de Newton et des encyclopédistes, y arrive non plus, quelque déliés et quelque spécieux que soient ses raisonnemens, quelque ingénieux que soient ses moyens.

F. MERCEY.

LE

BARBARE ABD-EL-KADER

ET

QUELQUES AUTRES BARBARES.[1]

Sans contredit, l'émir Abd-el-Kader est la capacité morale, militaire et politique, dont le monde civilisé s'est le plus occupé depuis huit ans, et notamment la France, où pourtant les renommées viennent et s'en vont si vite. Je suis de ceux qui ne protestent contre aucun genre de gloire; celle de l'émir me paraît d'ailleurs incontestable. Monté sur le cheval noir que cachent à demi les pans de son bournous blanc, il passera, avec son visage topaze, son bras pendant auquel pend le sabre du conquérant législateur, sous les portiques de l'histoire pour se ranger à quelque distance de Mahomet et de Timour-Lenk, gloires équestres comme la sienne. Il est un de ces cavaliers sombres qui se montrent au commencement et à la fin de l'existence d'un peuple et dans l'ame puissante desquels se place un

(1) M. Léon Gozlan exprime dans cet article des opinions qui lui sont personnelles. On comprendra sans peine que, tout en réservant notre conviction sur certains points, nous ayons voulu laisser à notre spirituel collaborateur l'entière liberté de ses allures.

premier effort ou une dernière résistance. De même que Napoléon fut le dernier éclair de la tempête occidentale qui se nomma Charlemagne, de même Abd-el-Kader est le dernier souffle de l'orage oriental qui se nomma Mahomet. Après lui, peu ou plus de guerre, plus de fanatisme, plus de désert; la civilisation n'a plus que lui à vaincre pour en finir avec le Coran. Constantinople et Alexandrie, la Turquie et l'Égypte, deviennent, et presque sans efforts, russe, anglaise et française. Le sultan a donné une constitution à ses peuples, Méhémet-Ali traite ouvertement Abd-el-Kader de barbare, ainsi que l'eût fait Louis XIV lui-même. Ne regardez donc ni au nord ni au sud : le désert, le fanatisme, le Coran, c'est lui seul. Le fatal vendredi est venu, celui où, selon les croyances musulmanes, les chrétiens doivent reparaître entre midi et trois heures du soir pour chasser les sectateurs de Mahomet de chacune de leurs villes : ils en fermeraient inutilement les portes. C'est toujours vendredi pour le canon.

La lutte est belle. Ce coin de terre africaine est le seul où l'on se batte pour un principe de nationalité. En Amérique, les nations s'égorgent en ce moment pour des tarifs de coton et de sucre : quelle noble cause! L'amiral de Mackau a fait dernièrement la guerre à des gens qui ne voulaient pas nous laisser vendre de la quincaillerie (c'est à la lettre) au prix que la vendent les Anglais; que de grandeur dans cette lutte! En Espagne, le sang a jusqu'ici coulé uniquement pour savoir si le pouvoir s'appellerait monsieur ou madame. L'Afrique seule combat désespérément pour conserver sa religion, ses mœurs, son caractère indépendant, son antique nationalité enfin. Tout ce qui fut l'honneur du vieux monde, c'est-à-dire la foi, s'est réfugié parmi ces hommes, si opiniâtres dans leur résistance, qu'il faut reculer jusqu'aux croisades pour trouver des exemples à leur opposer. Mourad-Bey, dont la France républicaine s'étonna autrefois, n'est plus qu'un Sybarite d'oasis auprès d'Abd-el-Kader vivant d'une poignée de millet, buvant de l'eau au bord de la fontaine, couchant sur le sable ou dormant à cru sur son cheval, priant toujours, n'ayant jamais ri.

Son autorité vient de ce qu'il représente exactement la pensée des nations rangées sous son drapeau; il ne les appelle pas, il les aspire comme la trombe du désert; il ne commande pas, on le suit; ce n'est point un général, mais une pente où roulent, par le poids de leur conviction, des milliers d'hommes dont il ne sait pas plus les noms que les races. Il y a du miracle dans ces armées de vingt, de

trente mille cavaliers déployées le matin en bataille, évanouies le soir dans la brume, et qui ne sont plus, aux lueurs du nouveau matin, que des touffes plaintives de palmiers. Où est Abd-el-Kader? Où sont ses armées? A-t-il jamais existé? En rentrant au camp, on découvre au loin à droite, à gauche, partout, des colonnes torses de fumée; et en approchant on aperçoit une tache noire là où était la veille une peuplade; ce sont des villages réduits en cendre. Abd-el-Kader a déposé sa carte sur le sable.

On a reproché à Abd-el-Kader sa cruauté, son système de couper la tête aux prisonniers qu'il fait. Mais depuis quand la guerre est-elle un échange de savoir-vivre et de bons procédés? A quelle époque de l'histoire remonter pour retrouver ces traditions chevaleresques? Je ne sais que les romans de Mlle de Scudéry où l'aimable vaincu, entouré de guirlandes, caressé par les filles du vainqueur, soigné et parfumé par ses servantes, est porté, avec beaucoup de précaution, dans un lit en bois de cèdre. Les lits en bois de cèdre des prisonniers français en Angleterre étaient d'horribles pontons dans lesquels ils mouraient par centaines du typhus; et en Espagne les servantes, au lieu de les parfumer, leur crevaient les yeux avec un fer rouge. Ne lisons-nous pas chaque jour dans nos journaux, très fiers de ces belles revanches, que, sortis la nuit de leur camp où on les croyait endormis, des régimens français se sont rués sur un village de Kabaïles, et ont exercé contre lui une *razzia?* Une razzia est une plaisanterie militaire. Les soldats volent d'abord les bestiaux, font main basse sur tout ce qui offre quelque valeur, tuent les hommes, les jeunes gens, en respectant toutefois les enfans à la mamelle et les vieillards. Je n'ai pas d'opinion à émettre sur une telle manière de faire la guerre, parce que je ne veux pas en exprimer de différente sur la conduite des Kabaïles, qui le lendemain assassineront, à bout portant, les colons dans leurs fermes. Si c'est bien d'un côté, ce ne peut être mal de l'autre. Il ne saurait y avoir une morale blonde pour les Français, et une morale brune pour les Arabes. Si ces derniers coupent la tête à nos prisonniers, nous sommes parvenus à détacher fort proprement celle des Arabes; je crois même, grace à l'instinct de perfectionnement dont nous sommes doués, que nous décapitons aussi les chevaux au revers du sabre.

Beaucoup d'honnêtes gens, fort peu cruels de leur naturel, ne seront pas tout-à-fait cependant de notre avis; ils admettent la décapitation par le sabre français, et repoussent avec indignation la décapitation par le yatagan, sous les deux prétextes que voici : le français n'a pas commencé le premier, disent-ils, et comme on dit au collége,

il ne se porte à des actes des vengeance que dans l'intention de civiliser plus tard les enfants de ceux auxquels il coupe la tête. La question d'initiative me paraît d'abord peu concluante en matière de meurtre; il faudrait se demander plutôt qui s'arrêtera le premier. Vous tuez mon oncle, je vous tue deux neveux ; vous venez et m'assassinez quatre cousins; combien d'amis ne représentent pas les quatre cousins, que je ne vengerai jamais assez? Nous arrivons droit à la dépopulation universelle. On remarquera que je ne fais pas de la morale, mais du calcul; je ne l'oublie pas, j'écris une page de politique. En second lieu, les honnêtes gens, reprenant leur plus fort argument, accepteront les assassinats, les incendies, les vols de bestiaux, pourvu que ce soit pour le bon motif, dans la noble intention de civiliser les barbares.

Civiliser, remarquez-le bien, a remplacé convertir; il faut toujours aux nations inquiètes un verbe quelconque à faire triompher. Au xve siècle, les Espagnols voulurent convertir les Américains du Sud, et il n'en resta pas un sur pied, après quatre siècles à peine écoulés depuis la découverte de Christophe Colomb ; les Portugais cherchèrent également à convertir les habitans de l'Inde, et ils ont dépeuplé Calicut, Malacca, des territoires entiers; les Français, à qui pourtant cela va si peu, ont laissé aussi dans plus d'un lieu des marques de leur zèle à pratiquer cette torture, nommée conversion. Il est à noter qu'on n'a converti jusqu'ici aucun peuple; tous sont restés ce qu'ils étaient, en Amérique, dans l'Inde, partout. Je ne me réjouis point de ce résultat; je l'accuse. Prendre un parti, ce serait de la théologie, et cela ressemble trop à de la morale. Ne sortons pas de notre sujet.

C'est y rentrer et le contenir fermement que de faire remarquer ici que, sauf des nuances puériles, civiliser c'est convertir. Civilisation, conversion, même mot. L'homme civilisé est l'homme converti. Convertir un Arabe, c'est l'amener à changer ses idées sur ses devoirs envers ses semblables; la civilisation est exactement cela. Un Arabe converti ne tuera pas l'homme d'une religion différente de la sienne; l'Arabe civilisé s'impose la même tolérance. Travailler, acquérir, se perfectionner, devenir bon par le lien des rapports, meilleur en les étendant, hospitalier par le commerce, généreux par la pensée d'être secouru un jour, est la conséquence de la conversion; et que demande de plus la civilisation? On chercherait inutilement une différence entre ces deux choses. Convertir, c'est le mot civiliser habillé en prêtre.

Sous peine d'abus dans les termes, civilisation signifie absolument

bonheur. De quel droit dès-lors enlèverait-on à un peuple les profondes habitudes enracinées dans sa mémoire et dans son cœur pour en planter d'hostiles à son existence? Et de quel droit plus abusif encore ne partirait-on pas, si on le désorganisait violemment lorsqu'il s'estimait heureux de l'état où il vivait depuis des siècles?

Or les Arabes n'ont manifesté aucun désir d'échanger leurs mœurs patriarcales contre les nôtres, qui le sont si peu. Satisfaits d'un repas, vous voulez qu'ils mangent trois fois par jour comme nous; ils se nourrissent de légumes et boivent du lait, et nous allons les exciter à consommer nos productions et à s'enivrer avec nos vins; une toile bleue ou blanche suffit à les vêtir, et notre intention est de les habituer à porter nos étoffes luxueuses, nos habillemens incommodes; leur cabane est faite de branches de palmier, et nous les tourmenterons pour qu'ils se construisent des maisons de pierres; ils aiment le repos sous leur climat ardent, et nous cherchons à leur inspirer l'éternelle inquiétude, le perpétuel déplacement du commerce; ils se contentent de l'équité, et nous voulons y substituer la justice. Est-ce de cette manière que vous vous proposez de les civiliser, de faire leur bonheur? Ne dites pas que j'exagère. Que voudriez-vous, si vous ne vouliez cela? Quel démon vous pousserait à épuiser le trésor et l'armée, si votre pensée était de civiliser sans rien changer? Quels profits rapporterait votre interminable conquête si, après dix ou vingt ans de sang répandu par nous, les Arabes se trouvaient au même point qu'au commencement de la guerre, par suite de notre profond respect pour leurs institutions.

Soyons francs; vous voulez les civiliser sur notre beau modèle et les rendre aussi parfaitement heureux que nous.

Les Arabes ne connaissent aucune maladie, et nous leur en inoculerons dix-huit mille environ des nôtres; il n'existe pas de prison sur tout le sol de l'Afrique, nous leur ferons connaître les prisons civiles, les prisons correctionnelles, les prisons cellulaires et les prisons solitaires. Voyez déjà : Ben-Aïssa, le serpent du désert, est au bagne! Ils ne paient qu'un tribut insignifiant; ils auront à payer l'impôt sur chaque objet que l'œil verra, que la main touchera, que le palais goûtera; ils remuaient la terre une fois par an, ils laboureront du matin au soir pour acquitter la liste civile et pour contribuer à payer le milliard du budget. L'homme de l'Atlas fendra du bois ou moissonnera au soleil pour que le ministre ait en France une voiture commode, l'académicien des palmes vertes à son collet, le gendarme une riche buffleterie, un gendarme qu'il n'aura jamais la douceur de

voir! Il sera enfin citoyen français, cet honneur si cher à tous les titres, et par conséquent aussi civilisé, aussi heureux que nous.

On doit commencer à comprendre le tort vraiment grave des Arabes à notre égard, nous portés de si bonnes intentions pour eux.

Si nous ne devons pas porter le bonheur aux Arabes, dit-on, nous les gratifierons du moins de l'immense avantage du progrès; car il est avéré, vous n'en doutez pas, que nous sommes en plein progrès depuis... depuis le progrès. Nous datons du progrès comme les mahométans datent de l'hégire. Le progrès nous déborde, je l'avoue; seulement, je demanderai où il est. Je l'admire, mais je tiens un peu à le connaître. Quoi! la vapeur? les chemins de fer? les mécaniques appliquées à toutes les industries, aux plus hautes comme aux plus chétives? Aller de Paris à Marseille en un jour, moudre le grain trois cents fois plus vite qu'autrefois, n'est-ce pas une révélation nouvelle? Je ne le trouve pas.

Eh quoi! ces vaisseaux qui sillonnent les mers, les fleuves, qui coupent comme avec un diamant la vitre des lacs, qui laissent en passant des villes à la place des forêts, ces coups de théâtre de la civilisation, ces changemens à vue du progrès ne suffisent-ils pas pour vous convaincre de l'immense amélioration introduite dans les conditions de l'existence? Non! tout brutalement, non! Quel profit y a-t-il pour l'individu à aller en moins de temps d'un point à un autre, s'il part de la douleur pour arriver au désespoir? A quoi bon le trajet, à quoi bon sa rapidité? Le bonheur est-il de courir? Sommes-nous des oiseaux? Sommes-nous le vent? A ce compte, quand nous irons en une heure du pôle austral au pôle boréal, nous n'aurons plus rien à souhaiter. L'ame pourtant va encore plus vite que le corps; d'un coup de son aile invisible elle touche aux limites de la création, et elle n'en revient pas moins triste et malade. Supposez au corps la vélocité de la pensée, et vous ne l'aurez pas doté d'une satisfaction nouvelle, d'une joie auparavant inconnue. Quel esprit faux et barbare, quel sophiste industriel, quel méchant métaphysicien, a donc confondu une question du ressort des mathématiques et une question morale qui n'a rien à démêler avec le piston d'une machine et l'évaporation de l'eau? Tenez en garde les peuples contre ces monstrueux novateurs, ces hérésiarques sordides, plus dangereux que les athées, dont les doctrines du moins s'arrêtaient devant la contradiction et composaient avec le supplice. Tout est bon, tout est séduisant dans les projets, dans les promesses et surtout dans les paroles de ces philosophes venus on ne sait d'où, moitié banquiers, moitié

missionnaires, propageant leurs doctrines avec leurs prospectus et se réservant des actions dans la fructification de leur évangile. Mais qu'on m'apprenne donc l'avantage qu'il y a à parcourir en un jour toutes les contrées du monde, si je dois voir dans toutes l'homme de Job, l'homme né de la femme, l'homme destiné à vivre peu et à mourir dans la douleur?

Des villes, dites-vous, s'élèvent où ondulaient les forêts, des populations respirent là où planait l'espace : encore une question matérielle prenant la place d'une question morale. Un peuple est-il heureux à raison du nombre de villes enfermées dans les limites de son territoire? Mais l'Espagne, faut-il vous le rappeler, a cinq ou six fois plus de villes que la France. Chantez-moi le bonheur de l'Espagne. La Suisse heureuse et libre n'a presque que des villages. Faut-il d'ailleurs des preuves pour se démontrer combien le chiffre des villes est sans rapport avec le degré de la prospérité publique? Qu'y a-t-il dans vos villes écloses à la fumée de la vapeur, qu'y mettez-vous, qu'y fait-on? Ici est la réponse : des fabriques, des ouvriers, des négocians. Toujours l'industrie ! soit l'industrie. Réduisez tout, je l'accepte, à l'industrie, que ce soit le dénominateur commun. Mais dites-moi si l'industrie est le bonheur d'abord, si l'industrie est l'art ensuite, si l'industrie est la morale, si l'industrie est la religion.

Quelle contrée est plus industrielle que l'Angleterre? Du matin au matin, toujours, à toutes les heures, l'Angleterre travaille, veille, et construit des vaisseaux, creuse des bassins, amoncèle des villes aux flancs de ses montagnes, accouche sans cesse de populations pour remplir ces villes; elle est le bazar du monde, l'arsenal de tous les peuples. L'universalité, rêve de quelque savant du XVIe siècle, elle l'a réalisée à son profit en la dégageant des niaiseries de la théorie. Elle sait tout, elle peut tout, elle fait tout. Si le soleil laissait tomber un sou, l'Angleterre l'aurait; à côté du métier où l'on fabrique l'épingle, elle place une fonderie de canons. Quand l'épingle est achevée, on roule un canon derrière elle jusqu'à ce que l'épingle soit vendue. Si on ne veut pas l'acheter, le canon menace; si on préfère l'épingle d'un autre, le canon tue. Eh bien! l'Angleterre, si industrielle, si riche en chemins de fer, en villes ouvrières, l'Angleterre, qui en vingt ans a fait de quarante villages autant de villes colossales, l'Angleterre est livrée à la misère et à la prostitution. Ses enfans meurent avant l'âge, après avoir vécu de pain et de bierre pourrie. Manchester a plus de filles publiques que Paris, Barcelonne et Madrid. Et je ne parle pas de Londres ! Chaque riche Anglais a

plus de cent pauvres à nourrir, et il ne les nourrit pas! Et je ne parle pas de l'Irlande ! A quoi songe donc votre industrie ? Elle n'est donc bonne mère que pour quelques-uns et marâtre pour tous les autres; et les autres pourtant sont les roues, les contrepoids, les ailes, le balancier, la graisse de leurs majestés les machines.

Mais songez-y donc : sous Élisabeth il n'y avait pas de machines, pas de docks, pas de steamers, et sous Élisabeth personne n'est mort de faim, si l'histoire est vraie et si je sais lire. A quel ordre de faits vous rattachez-vous pour croire à la monstrueuse aberration du progrès? Que de machines n'avons-nous pas pour tisser le drap, tanner le cuir, travailler les meubles, ciseler le fer et le cuivre, semer, récolter, moudre, pétrir? Cependant un habit, un chapeau, une paire de bottes, un lit, une table, sont plus chers que jamais; et, chose odieuse à dire, qui blesse à mort le charlatanisme de ces journalistes ambitieux, reste impur d'une sacristie fermée, le pain, oui, le pain est plus cher que jamais, à calculer sur une moyenne de dix ans. Pour démentir ces faits, il faudrait être assez heureux ou assez adroit pour n'avoir pas à compter chaque jour du mois et chaque mois de l'année avec son chapelier, son tailleur et son boulanger.

Au point de vue de la prospérité publique, la venue des machines a été fatale en ce sens qu'elles n'ont pas diminué le travail, qu'elles ont fait diminuer le salaire, et qu'elles ont, par une conséquence naturelle, aggravé le mal physique et le mal moral du peuple. Ceci est net, solide et clair; c'est un chiffre en bronze sur un monument de marbre blanc. Si le mal n'est pas au terme, rien n'empêche pourtant de le guérir, rien n'empêche même de tirer quelque faible utilité de ces nouveaux modes d'industrie dont la fausse intelligence a produit les malheurs que nous voyons; je dis faible utilité, et j'ai mes raisons pour parler ainsi, mes restrictions ont un poids et un titre comme mes pensées.

Passons à d'autres blessures. L'industrie, qui jusqu'ici s'était bornée à engendrer les métiers, a touché de ses mains brutales aux formes délicates de l'art, et l'art en a souffert de honte. Autrefois l'art prenait dix ans pour tisser un tapis, mais ce tapis, qui coûtait dix mille francs, n'avait son pareil que chez les rois et les princes. De nos jours il existe des machines pour façonner des tapis qu'on a pour cent francs, tapis indignes des riches, bons tout au plus pour la bourgeoisie, trop chers pour le peuple dont les premiers tapis sont les souliers. C'est de l'art à bon marché; et de même qu'on se procure des tapis au prix auquel revenait autrefois une serviette en toile

de Hollande, on a des meubles, des cristaux, des tapisseries d'un prix vingt fois, trente fois moins élevé qu'au siècle dernier. A l'aide de la vapeur on taille le cristal, on brode la soie, on tourne l'acajou, et il y a des gens pour admirer ces produits désastreux qui, par leur influence, font perdre le goût des véritables objets d'art, éloignent les artistes, en diminuent de jour en jour le nombre, au point que dans quelques années ils deviendront à peu près introuvables en France. Ainsi disparurent les maîtres vitriers et les mosaïstes devant des manœuvres à la main médiocre et peu coûteuse. Ces produits dont nous parlons sont à peu près très satisfaisans pour les classes bâtardes, également privées du goût difficile et du goût primitif, une contrefaçon fort adroite, affectant la physionomie, la couleur, le poids, le semblant, l'ombre et le reflet du beau, mais sans ame. La main de l'homme n'a pas pressé le sein de l'œuvre. La machine ne peut donner que ce qu'elle a, le contour aigre et vif, la ligne exacte; mais le sang, le cri, le tressaillement, la larme, l'humidité, le duvet, le geste, et surtout le défaut, le défaut! le défaut, cette admirable qualité de l'œuvre humaine, elle ne nous le donnera pas. Dans tout ce que l'homme touche il s'y empreint. La vie fait tache. Voyez les dolmen, ces pierres brutes, ces rochers à peine dégrossis; eh bien! à la première vue, un enfant devine qu'un homme a cassé, il y a deux mille ans, les bords de ces pierres, et qu'il les a posées debout comme elles sont restées. A nos yeux, ces dolmen ont mille fois plus de prix que ces colonnes de cuivre et leurs chapiteaux froidement ciselés, sortis sans douleur d'un moule infatigable. Dans l'œuvre, ce n'est pas la beauté absolue qu'on cherche, qui frappe, qui remue, et ceci nous l'apprend d'une manière à ne laisser aucun doute; c'est l'étreinte inimitable, le souffle, le baiser vivifiant de l'homme.

Et vous voulez remplacer cela, le verbe divin, par un coup de marteau ou par un courant de gaz : j'aimerais autant croire à la possibilité prochaine de voir se reproduire l'espèce humaine au moyen de la rencontre de deux acides sous une cornue.

Les temps antérieurs à la promulgation de l'Évangile et les temps qui datent de son acceptation se sont rencontrés sur un point, et c'est celui-ci : Que la morale était une science dont le raisonnement marquait le commencement et dont le but était la sagesse. Quelques philosophes ont varié sur les règles de cet enseignement, mais aucun ne l'a nié ou n'a ravalé la morale même à l'édification des sens. Deux ou trois anomalies mortes faute de racines ne comptent pas.

Les beaux génies de l'industrie moderne n'ont fait aucune place à la morale dans leur régénération sociale : tout va chez eux de l'intérêt à l'intérêt. La matière règne, le cœur est aboli ; quand on n'aurait aucune religion à faire prévaloir, on serait toujours en droit de demander quel est l'emploi qu'on destine à cette heureuse activité, à cette douce inquiétude de l'âme, nommée selon les uns poésie, selon les autres amour ou religion ? Hélas ! les réformateurs en partie double dont les sectateurs nous sont restés avaient aussi pensé à cette nécessité : vous vous souvenez peut-être de leur poésie et de leur religion ; ils se défirent bien vite de l'une et de l'autre quand ils virent l'accueil dont elles furent saluées. La morale fut considérée comme une non valeur par ces apôtres négocians ; ils n'en parlèrent plus. J'insiste sur les travaux et le caractère de ces hommes réunis sous une dénomination un instant fameuse, parce qu'ils ont été l'embryon de toutes les abominations commerciales de ces derniers temps. Law et Saint-Simon sont deux chefs de bandes et rien de plus, ayant cherché l'un et l'autre une idée et n'ayant trouvé que des sacs d'écus à voler, sans être voleurs ni l'un ni l'autre, il s'en faut, mais amenés là tous deux par la force d'une doctrine uniquement fondée sur l'intérêt. Un autel où l'on enferme des écus, — vous avez beau faire, et le couvrir d'une nappe, — n'est et ne sera jamais qu'un coffre-fort.

Je l'affirme, toutes les banqueroutes dont nous avons été alarmés depuis dix ans, toutes ces nuées d'affaires, si fatales au repos des familles qu'on tentait avec un hameçon d'or, toutes ces dépravations hautes et basses, si nombreuses que les colonnes des journaux ne suffisent pas pour les contenir, proviennent du mouvement auquel on doit l'accélération factice, l'hydropisie de l'industrie, cette effroyable bête apocalyptique.

Ainsi, sur les arts avilis, sur la morale morte, sur la fortune publique mal aventurée, plane et règne l'industrie. Elle est chantée en prose lyrique par des bardes malfaisans, de même qu'aux jours néfastes de la peste de Florence, des poètes, dit-on, couraient les rues de cette ville, escortant les tombereaux des morts et chantant la peste. On la professe en pleine chaire, et des tas d'écoliers, jouvenceaux dont les cheveux sont plus longs que la science, ouvrent la bouche afin de recueillir cette manne vénéneuse. Ce n'est plus un Cuvier disant l'âge du monde par la merveilleuse reconstitution de ses débris, qui attire dans sa ruche éloquente toutes ces jeunes

abeilles de la France; c'est un sophiste, un boutiquier vendant sa phrase assez bien nettoyée, comme un épicier vend sa marchandise après l'avoir parée.

Tel est le progrès dont nous tenons à doter les Arabes, ces bons et fidèles croyans, ces hommes de la tempérance, du devoir, de la foi et de la nationalité.

Il n'est pas sans intérêt d'observer jusqu'à quel point un seul évènement peut porter du trouble dans les relations internationales en apparence les mieux établies. Pendant dix ans, l'Angleterre a été regardée par la France comme une émule, comme une rivale. Nous voilà ses ennemis à visage découvert, ou la voilà notre ennemie, comme on voudra. Au sujet d'un logogriphe diplomatique dont le véritable mot reste encore à deviner, on a remis sur le tapis toutes les possessions territoriales dont l'Angleterre a grossi pièce à pièce son domaine. Pas un arpent n'a trouvé grace. Dès ce moment les termes ont changé. Ce qui s'appelait, avec la circonspection du moment et la gêne polie de la circonstance, conquêtes, agrandissemens, acquisitions, s'est appelé, dans l'intervalle de quelques jours, spoliations, vols, brigandages. De leur côté, les Anglais se sont laissé aller aux mêmes excès à notre égard, et particulièrement à l'occasion de la conquête d'Alger.

Il serait facile de s'entendre. La conquête est-elle ou non un droit? Est-elle un abus?

Si elle est un droit, celui qui exerce le plus largement ce droit le comprend le mieux.

Si elle est un abus, nommons la nation qui ne l'ait commis.

Nous ne croyons pas au droit de conquête; ce n'est pas un droit; mais nous croyons fermement à l'autorité des faits. Sans la conquête, la France se composerait de cinq ou six provinces, la Prusse d'un marquisat, la Russie d'un duché. Tout ce que ces états ont acquis pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, est le résultat, sauf quelques alliances demi-pacifiques, de la prise de possession à l'aide des armes.

La conquête est donc un fait universel passé à l'état d'habitude et se maintenant par une tolérance réciproque.

De cette tolérance, chose incertaine comme toute tolérance, vient la négation de l'exercice de conquête, de loin en loin manifestée par ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont. C'est qu'au fond le droit, qui est la vérité en action, ne périt jamais. Un principe est comme l'air : on peut le nier, mais il faut en vivre.

Droit ou abus, la conquête est donc permise à chacun, à la condition sous-entendue de savoir la conserver.

Pourquoi alors accuser les Anglais d'avoir ajouté à leurs possessions celles de tant d'autres peuples? Est-ce le trop qu'on leur reproche? Mais à quel titre le plus ou le moins changeraient-ils le caractère d'une illégalité? Ils ont pris Gibraltar comme ils avaient pris les Indes, et ils se sont emparés des Indes et de Gibraltar en employant les mêmes moyens que nous quand nous nous agrandîmes de l'Alsace, de la Lorraine et du comtat Venaissin. Nous sommes des conquérans aux mêmes titres.

D'après ce qui a été exposé plus haut, si nous reprenions sur les Anglais Gibraltar et les Indes, nous aurions raison, et si les Allemands et le pape nous arrachaient la Lorraine, l'Alsace et le comtat Venaissin, ils agiraient en vertu d'un même privilége. Prendre ou perdre, reprendre ou être dépouillé, n'entraînent rien d'anormal là où la règle n'est pas intervenue.

En suivant les lois de cette logique reçue en politique, nous serons les justes possesseurs d'Alger jusqu'au jour où une nation plus forte nous l'enlèvera. Pourquoi biaisons-nous tant avec l'Angleterre, et pourquoi l'Angleterre de son côté s'épuise-t-elle dans ces questions d'une naïveté caractéristique : Garderez-vous ou ne garderez-vous pas l'Algérie? Qu'elle essaie de la reprendre, nous essaierons de la garder.

Pour rentrer dans la voie exclusivement spéculative de cet aperçu, nous dirons que les Anglais sont des voleurs chagrins, inquiets de voir se produire d'autres voleurs qu'eux, et que nous ne sommes si rogues envers les Anglais que parce que nous volons moins et moins bien. Pure jalousie de corps. Il est curieux d'arracher ainsi du fond de l'ame, à la manière de Machiavel, la vérité au peuple. Pourquoi n'aurait-il pas aussi son livre du Prince?

Nous avons dit ne pas considérer la conquête comme un droit, parce que nous admettons des rapports constans, imprescriptibles de tout temps entre l'homme et le sol, entre les races et les climats, entre les organes et les produits de la terre. Les croisemens de peuples, quelque considérables, quelque fréquens qu'ils aient été, n'ont rien changé à cette fraternité partout évidente. Tel pied est conformé pour froisser le sable, tel autre pour saisir le rocher, tel estomac pour digérer la chair crue, tel autre les fruits ou les légumes meurtris par le feu. Il n'est pas plus possible de naturaliser les hommes d'un climat dans un autre climat que de transplanter les arbres d'une contrée dans une autre, car l'homme a aussi sa racine,

sa sève, ses fleurs et ses fruits, et il a de plus sa pensée, ses traditions, sa religion, également en harmonie avec la chaleur de la terre et la vivacité de la lumière. Le soleil rend raison de toutes choses. On n'échange pas impunément son ombre pour sa clarté, sa clarté pour son ombre. Nous composons à la terre un faisceau de rayons rangés avec autant de symétrie que le sont les rayons du soleil autour de son disque. Telle est la loi, ou il n'y en aurait pas, sur laquelle s'appuient les indigènes pour protester contre la tyrannie de la conquête; et c'est la plus sûre, si ce n'est la plus sainte. Jusqu'ici, nous le répétons, aucun peuple conquérant n'a si bien mêlé son sang à celui du peuple conquis, que la fusion se soit opérée comme dans un simple accouplement. On a tué les Indiens dans l'Amérique, mais la fièvre jaune y moissonne les colons, dont la santé est restée en Europe; en Asie, le choléra venge de la même manière les Birmans dépossédés par les Anglais. Cent mille Français sont déjà morts en Algérie depuis 1830. Une grande partie de leurs pertes, il est vrai, se range jusqu'ici au compte de la guerre.

On comprend que, pour nous, la question de savoir si nous garderons ou non l'Algérie n'était d'aucune valeur. Nous croyons avoir touché à de plus intéressantes parties, et si nos conclusions ne sont pas d'une politique bien forte aux yeux des gens qui n'admettent que la politique des affaires, elles ont du moins le mérite d'être dégagées de tout esprit de parti. Nous avons traité d'Alger comme nous eussions traité de Carthage ou de Tyr, assis à l'ombre des lentisques de Chypre ou de Samos.

Si le fil du raisonnement ne s'est pas brisé dans nos mains, nous avons dû nous convaincre qu'Abd-el-Kader, l'homme le plus justement renommé de ces temps-ci, défendait l'Algérie comme la dernière tour de l'état primitif nommé à tort barbarie; que nous exterminions les Arabes pour leur imposer nos vices; que nos vices sont, depuis dix années, l'œuvre d'étranges doctrines tenues en grand honneur chez nous, et professées publiquement; que nous avions le droit de garder l'Afrique jusqu'à ce qu'on eût le droit de nous l'enlever, mais que l'Afrique avant tout appartenait aux indigènes par le droit de nature, le premier de tous les droits, c'est-à-dire par la possibilité d'y vivre.

Il ne nous en coûtera pas beaucoup de reconnaître les quelques avantages noyés au fond de ce chaos appelé le progrès. Un bien réel pourrait résulter de tant d'inventions ingénieuses, si l'on parvenait à les faire tourner au bien-être de chacun, à l'aide d'une volonté per-

sistante et consciencieuse; si l'on songeait un peu moins à diminuer l'emploi du temps dans leur application, stérile profit, et un peu plus à soulager les fatigues de l'homme, la seule chose dont les inventeurs aient oublié de se préoccuper. Substituer la vapeur à la voile du vaisseau, substituer la vapeur au cheval, ce n'est que de la physique amusante et rien de plus. Roi, j'aurais donné cent écus à l'un et l'autre auteur de ces deux inventions, mais je n'hésiterais pas à faire prince, à gratifier du douzième de mes revenus celui qui, par l'emploi de ces deux curiosités, ferait avoir chaque jour un pain de plus à chacun de mes sujets.

La grandeur d'une découverte n'est que dans son utilité; la découverte de l'Amérique, ce phénomène autrement merveilleux que la découverte de l'emploi de la vapeur, n'apporta pendant plus de deux siècles que misère et maladie en Europe. L'Espagne ne se releva jamais de ce bonheur. Il y a jusqu'ici plus de véritable gloire à avoir créé la scie qu'à avoir trouvé le moyen de parcourir un espace de vingt lieues en une heure.

Éventrez la terre pour lui arracher son fer et son charbon; entassez, enflammez dans des cuves de fer des matières qu'il a fallu des révolutions du globe pour produire; consumez en deux minutes vingt siècles de lente élaboration; risquez votre vie pour changer rapidement de place, comme si la mort, la grande locomotive, n'allait pas toujours assez vite, malades inquiets que vous êtes! Votre cœur plein de doute ne sera pas sorti de la prison de votre corps; regardez devant vous au retour, quelqu'un vous a devancé : c'est celui qui n'est pas parti.

LÉON GOZLAN.

RÉPONSE

A M. BECKER.

On sait avec quel enthousiasme a été accueilli, au-delà du Rhin, le chant national de M. Becker, surnommé la *Marseillaise allemande*. Le retentissement causé par ses couplets patriotiques a été pour l'auteur une occasion de réunir ses poésies en un volume qu'il a dédié à M. de Lamartine. Tout le monde a lu la réponse adressée au poète allemand par l'auteur des *Méditations*, et insérée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin. La pièce qu'on va lire offre, à notre avis, l'expression plus énergique et plus vraie du sentiment national. Nous faisons précéder les vers de M. de Musset de la traduction des strophes de M. Becker, pour chacune desquelles le spirituel poète a trouvé réponse.

LE RHIN ALLEMAND.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides.

« Aussi long-temps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi long-temps qu'une rame frappera ses flots,

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi long-temps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

« Aussi long-temps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi long-temps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi long-temps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossemens du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues. »

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre;
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement

Ont mieux gardé notre mémoire.
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée.
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand.
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement.
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

ALFRED DE MUSSET.

BULLETIN.

Il se fait en Angleterre, à l'égard de la France, un changement singulier dans les dispositions des partis politiques. Les tories sont devenus les champions de l'alliance française, et de plus en plus les whigs s'éloignent de nous. Dans son dernier discours, sir Robert Peel a reproché à l'administration de sir John Russell d'avoir presque entièrement brisé les liens qui rattachaient la Grande-Bretagne à la France, et le chef d'un parti qui se vante de représenter par excellence l'esprit et les sentimens de la vieille Angleterre, a prononcé des paroles d'estime et de sympathie pour le gouvernement de 1830. Il ne faut pas exagérer l'importance de cette modification dans le langage parlementaire des tories, et croire que ces représentans de l'aristocratie anglaise aient dépouillé contre nous les passions nationales; néanmoins cette manière de s'exprimer sur les relations étrangères de la Grande-Bretagne montre combien M. Peel et son parti sont préoccupés de la gravité des affaires en Orient.

Il y a un an, l'Angleterre s'isole volontairement de la France; d'accord avec la Russie, elle entraîne l'Autriche et la Prusse dans une alliance qui nous laisse en dehors. On se hâte d'agir sans nous. Les côtes de la Syrie sont envahies, Beyrouth est bombardée, la chute de Saint-Jean-d'Acre mal défendu est en partie l'œuvre de la trahison; Ibrahim est contraint d'évacuer la Syrie; les puissances dictent des lois au sultan qu'elles protégent et au vice-roi qu'elles oppriment, elles font connaître les conditions auxquelles elles permettent à Méhémet-Ali de garder l'Égypte; tout va être terminé en quelques mois sans la France. Quel triomphe! Mais à ces évènemens, dont la rapidité semblait tenir de l'enchantement, succèdent dans tout l'Orient un malaise général et des symptômes de révolte. Les populations s'agitent, pourquoi?

La raison de ces mouvemens est facile à trouver. Avant le traité du 15 juillet, il y avait aux yeux de ces populations deux puissances qui représentaient les destinées et l'avenir de l'islamisme. Les peuples croyaient que le descendant des Osmanlis avait encore la force de défendre contre les exigences européennes l'indépendance morale de l'empire; mais bientôt ils ont dû perdre cette illusion en voyant les cabinets se déclarer les tuteurs du jeune sultan, et gouverner souverainement l'héritage de Mahmoud. D'un autre côté, celui que sur les bords du Nil ils avaient salué comme un héros, comme une sorte de régénérateur de l'islamisme suscité par le prophète, fléchit sous les injonctions impérieuses d'un commodore anglais; la puissance de Méhémet-Ali s'évanouit comme un rêve. Ainsi ni à Constantinople, ni à Alexandrie, l'islamisme n'a de représentant qui puisse inspirer aux peuples confiance et respect. Or, quand l'Orient n'a pas de grand homme dans lequel il puisse croire et espérer, il est inquiet, il s'agite. Dans notre Occident, le cours régulier des institutions et des lois supplée à l'absence de ces grandes individualités que Dieu envoie d'époque en époque pour mener les hommes; mais en Orient, quand il n'y a plus de héros, l'anarchie commence. Voyez tous les pays qui ont fait ou qui font encore partie de l'empire turc, depuis les bords du Danube jusqu'aux rives du Nil; une agitation sourde les travaille; sur quelques points déjà la révolte a brillé comme une flamme qui cherche à s'étendre. Comme en 1821, la religion vient pour la seconde fois, à vingt ans de distance, servir de cri de ralliement, de mot d'ordre, d'étendard aux populations chrétiennes que gouverne encore, du moins en apparence, le turban. En 1821, ce n'était qu'un seul peuple, ce n'était qu'une illustre, mais petite contrée qui cherchait à se détacher violemment de l'empire turc, et qui trouvait sa gloire et sa liberté dans un démembrement sanglant. Aujourd'hui l'échelle de l'insurrection est plus vaste, elle s'étendra peut-être un jour depuis le Danube jusqu'au Nil. Il faudra donc que l'Europe, bon gré mal gré, s'occupe de l'Orient, de tout l'Orient, et elle ne saurait s'en occuper sans la France.

Voilà ce qui sans doute n'échappe pas au parti tory. Pendant un moment, quand le canon de Beyrouth et de Saint-Jean-d'Acre retentissait encore, la politique de lord Palmerston a pu recevoir en Angleterre une approbation sans réserve : tout alors paraissait toucher à un dénouement aussi prompt que glorieux. Mais avec les complications actuelles, que l'avenir rendra plus profondes encore, les sentimens ont changé. On a dû sentir que, bonne pour une époque, au point de vue de l'intérêt anglais, la politique du 15 juillet était désormais impraticable, et qu'il était absurde de prétendre tenir la France toujours éloignée des affaires d'Orient. Aussi les hommes politiques du parti tory parlent comme étant disposés à un rapprochement, et ils semblent penser que l'Angleterre devrait modifier sa politique. Lord Palmerston, au contraire, persiste dans les idées et les passions qui lui ont fait signer la convention de Londres : tout concourt à nourrir, à aggraver son opiniâtreté, les cajoleries de la Russie, une antipathie contre le gouvernement français qui date du

séjour de M. de Talleyrand en Angleterre, les récentes attaques de quelques amis du ministère du 29 octobre contre l'administration whig. Il faut convenir que, s'il y a eu quelque négociation intéressante qui fût au moment d'être conclue et signée, les agressions violentes parties de Paris contre les whigs ont été une fâcheuse coïncidence. Lord Palmerston, qui est loin de fermer son esprit à la vivacité des rancunes et des passions, aura pu saisir une occasion de se venger. Sans doute, on n'a si durement attaqué les whigs que parce qu'on a cru à leur chute; mais enfin ils sont encore debout, et il est certain qu'en ce moment ils ne sont pas animés, pour notre gouvernement, d'une bienveillance excessive.

Il y a donc dans les affaires d'Orient un nouveau point d'arrêt diplomatique; c'a été pour quelques personnes l'occasion de revenir sur le traité du 15 juillet et sur le ministère du 1er mars. On a voulu tout à la fois blâmer le traité et l'administration qui avait combattu ce traité. Cependant, si la convention de Londres a été mauvaise dans ses intentions et ses conséquences, le ministère qui a protesté énergiquement contre elle ne saurait être si coupable. Il aurait dû la prévenir; mais elle était, sinon signée, du moins intentionnellement conclue, quand le ministère du 1er mars est arrivé au pouvoir; des témoins oculaires et respectables l'ont affirmé, et le précédent cabinet a dû accepter, subir une situation ingrate, périlleuse, qui lui était léguée par ses prédécesseurs. Faudra-t-il donc revenir sans cesse sur les mêmes débats, sur les mêmes explications? Quelle singulière préoccupation pousse donc certains esprits, quand ils croient avoir un nouveau grief contre l'Angleterre, à attaquer un ministère français? A chaque méfait de lord Palmerston, il y a une attaque pour M. Thiers, et l'on croit se venger du secrétaire d'état de sa majesté britannique, en attaquant à outrance l'ancien président des conseils du roi. En vérité, nos adversaires politiques de l'autre côté du détroit doivent se féliciter d'avoir, contre les hommes d'état de la France, des auxiliaires sur lesquels ils n'étaient pas en droit de compter.

La chambre des pairs continue ses travaux quand la chambre des députés a terminé les siens. Tous les ans une partie du parlement délibère pendant un mois en l'absence de l'autre. Cet inconvénient est grave, et jusqu'à présent il semble inévitable : il se reproduit sous l'administration du 29 octobre comme sous le ministère du 12 mai et du 1er mars; on le dirait inhérent à nos habitudes. En Angleterre, les affaires sont distribuées de façon qu'elles occupent dans le même temps et dans la même proportion les deux parties du parlement. D'ailleurs les membres de la chambre des communes et de la chambre des lords ont le même genre de vie, la même indépendance de fortune, les mêmes habitudes, la même opulence. Toute la société aristocratique et politique quitte Londres à la même époque et y revient en même temps. Ici la grande inégalité des fortunes et des situations sera long-temps un obstacle à une existence politique aussi solidaire et aussi harmonique. Cependant la chambre des pairs, en adoptant un amendement de M. le général d'Ambru-

geac dans le projet de loi sur le recrutement de l'armée, a protesté d'une manière indirecte contre cet état de choses. Par l'adoption de cet amendement, la loi est renvoyée à l'année prochaine, car cet hiver seulement la chambre des députés pourra délibérer sur les modifications introduites par la chambre des pairs. M. le président du conseil a plusieurs fois conjuré la chambre de ne pas accueillir d'amendemens qui, selon lui, pouvaient ajourner la loi d'une manière indéfinie. Il a avoué que le projet en discussion était fort imparfait, il est tombé d'accord des lacunes et des omissions qu'on pouvait lui reprocher; enfin il promettait de présenter dans la prochaine session une loi supplémentaire. La chambre des pairs ne s'est pas rendue à toutes ces raisons; elle a adopté l'amendement de M. le général d'Ambrugeac, que son auteur a défendu avec beaucoup de fermeté contre M. le duc de Dalmatie. On se tromperait si l'on pensait que la chambre a voulu faire acte d'opposition au cabinet; elle n'a été préoccupée que de ses devoirs et de ses droits. Saisie d'une loi importante qui touche à l'organisation même de l'armée, elle ne pouvait consentir à la laisser sortir de ses mains aussi défectueuse, aussi incomplète qu'on la lui avait apportée de la chambre des députés. Elle compte dans son sein trop de militaires expérimentés, trop d'administrateurs habiles, pour abdiquer facilement son autorité législative en pareille matière. Plus M. le maréchal Soult laisait échapper d'aveux et de concessions sur les défauts de son projet, plus il en préparait lui-même l'ajournement. La pairie a sa délicatesse et sa susceptibilité; elle n'a pas voulu accepter la responsabilité d'une loi dont on lui faisait les honneurs avec tant d'abandon. Cet échec paraît avoir été vivement senti par M. le maréchal Soult, et hier soir le bruit s'est répandu qu'il avait envoyé sa démission au roi.

Quoi qu'il en soit, ce qui arrive aujourd'hui sera désormais un avertissement pour tous les cabinets d'apporter en temps utile à la chambre des pairs les projets auxquels ils attacheront un sérieux intérêt. C'est ainsi que peu à peu l'équilibre s'établira entre l'influence et les travaux des deux chambres. M. le maréchal Soult, qui appartient cependant à la pairie, ne s'est pas assez préoccupé des difficultés qu'il devait rencontrer dans son sein. A la chambre des députés, on s'en était remis presque entièrement à son autorité; peu d'hommes compétens avaient pris la parole. Dans l'assemblée du Luxembourg, le projet a rencontré des examinateurs sévères, qui ont apporté dans les débats le poids de leur expérience, et M. le duc de Dalmatie a trouvé des contradicteurs qu'il n'a pu réussir à désarmer. Il est remarquable que, l'année dernière, où la pairie avait devant elle une administration à laquelle on la disait hostile, rien de semblable ne se soit passé. Tous les projets présentés et soutenus par M. Thiers ont été votés par la pairie. Il ne faut, nous le répétons, voir aucune pensée d'opposition politique dans la détermination prise par la chambre des pairs; elle n'a pas voté contre M. le maréchal, mais dans l'intérêt de sa propre dignité. Toutefois, il est facile de concevoir le mécontentement du président du conseil; le projet sur le recrutement de l'armée était son œuvre, l'organi-

sation immédiate d'une réserve était la pensée qu'il avait le plus caressée; l'ajournement de tous ces plans ôte à son administration militaire le caractère qu'il voulait lui imprimer.

La chambre des pairs a voté, après de courtes explications, les crédits extraordinaires et supplémentaires pour l'exercice de 1841. Un jeune pair a tenté, à cette occasion, de ranimer les débats sur l'administration du 1er mars et le traité du 15 juillet; mais la chambre, qui sortait des discussions qu'avaient soulevées les crédits de 1840, ne s'est pas prêtée à de fastidieuses redites. Elle a témoigné qu'elle ne voulait plus avoir d'attention que pour les lois administratives et spéciales.

Cette semaine, on n'a fait vraiment de politique qu'à l'Académie, et ce n'est pas sortir des sujets que traite ordinairement le *Bulletin*, que de parler de la réception de M. Victor Hugo. Questions politiques, questions historiques, enfin sur le troisième plan, questions littéraires, voilà ce qu'a présenté cette mémorable séance.

Ce n'était pas une foule ordinaire, c'étaient les flots inépuisables d'une multitude toujours renaissante qui frémissaient autour des portes de l'Institut. Pourquoi tout ce concours? pourquoi cette affluence sans exemple de femmes gracieuses et parées, de jeunes gens et d'artistes? A coup sûr, ce n'est pas pour entendre le discours académique d'un homme d'état ou d'un philosophe. La sévérité de la politique ou de la science n'a pas cette vertu attractive. Il s'agit d'assister au début, à l'ovation académique d'un poète qui depuis vingt ans a lutté pour la cause de l'art avec passion, avec éclat, avec gloire. On veut entendre, on veut applaudir le grand lyrique, l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, le poète d'*Hernani* et de *Marion Delorme*. On veut recueillir de sa bouche sa profession de foi littéraire. C'est au milieu d'une semblable attente que M. Hugo s'est levé. A mesure que sa parole se déroulait, un sentiment de surprise, et, il faut le dire, de mécompte circulait dans l'auditoire. Évidemment l'orateur ne donnait pas à la foule béante qui l'entourait ce qu'elle avait attendu, désiré. De temps à autre, des passages brillans, ingénieux, des traits pleins de naturel et de magnificence, arrachaient des applaudissemens, mais néanmoins l'enthousiasme n'éclatait pas, et toute cette multitude comprimée éprouvait une sorte de déception impossible à décrire, pénible à supporter.

C'est que M. Hugo n'a pas été au sein de l'Académie le représentant de l'art, de l'art nouveau dont il s'était fait si long-temps le prophète. Ce qu'il y avait de plus jeune dans son auditoire attendait qu'il en proclamât les lois en victorieux et en inspiré : ceux qui déjà sont plus avancés dans la vie, ses véritables contemporains, espéraient qu'il justifierait avec autorité et mesure les principes qui l'avaient guidé dans la création successive de son œuvre; enfin ceux à qui il a été donné de vieillir dans l'exercice de la pensée et la pratique des lettres étaient curieux de voir quelle place et quelle part voudrait prendre dans le domaine littéraire cet athlète encore si jeune et déjà

si éprouvé. Cette attente à la fois générale et diverse a été trompée. M. Hugo a gardé un silence complet sur les lois et les principes de l'art. Pas un mot de critique littéraire, pas un souvenir donné à ces longues et ardentes controverses qui remontent à vingt années, et qui ont passionné en sens contraires les imaginations et les esprits de notre temps. M. Hugo n'a énoncé aucune conviction positive sur l'art et ses destinées : nous ignorons s'il y a encore chez lui une foi, une religion poétique; mais, au sein de l'Académie, la foi a manqué au prêtre, et le prêtre a manqué à la religion.

Et cependant M. Hugo a fait une belle harangue. Après avoir dit quelle position originale et grande il n'eût pas dû, selon nous, déserter, nous pouvons maintenant rendre pleine justice à son discours au point de vue même où il l'a conçu. M. Hugo a voulu que le premier acte de sa vie littéraire officielle fût un morceau politique. Il n'a envisagé sa réception à l'Académie et l'éloge de Lemercier que comme des occasions de publier sa pensée sur l'empire, sur la convention, sur les temps présens qui ont à la fois besoin d'unité dans le pouvoir, de tradition historique et d'expansion libérale. Les lettres ne sont plus évidemment pour lui qu'un passage à l'action, et, pour qu'on ne s'y trompât point, il a terminé par l'éloge de Malesherbes, qu'il a présenté comme l'idéal d'un grand ministre et l'exemple de tout homme politique.

Maintenant on ne s'étonnera plus si le discours du récipiendaire s'est ouvert par un gigantesque paragraphe sur l'empereur et l'empire. Cet exorde a produit une impression singulière et contradictoire; les uns l'ont trouvé trop poétique, les autres trop aride; on l'a comparé tout ensemble à une orientale et à un extrait du *Bulletin des lois*. De l'empire, devant lequel tout s'inclinait, M. Hugo a passé à Lemercier, auquel il a associé Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Châteaubriand, et il a montré ces six poètes résistant au maître du monde. Cette antithèse a séduit M. Hugo. Mais n'eût-il pas été plus naturel et plus artiste de passer non pas d'une peinture de l'empire à Lemercier, mais de la vie de Lemercier à l'empire, à tous les évènemens enfin dont l'auteur d'*Agamemnon* fut le contemporain? On se tourmente beaucoup pour trouver des cadres à sa pensée, et l'on dédaigne les moules heureux que vous fournit la réalité. Il nous semble qu'une spirituelle et éloquente biographie de Lemercier suffisait à tout, même aux exigences de l'esprit le plus vaste. En outre, elle eût eu l'avantage de fournir au récipiendaire l'occasion de rendre à son illustre prédécesseur une justice plus explicite. Mais nous oublions que, pour M. Victor Hugo, la mémoire de Lemercier n'était qu'une pensée secondaire, et encore une fois il faut prendre son discours comme il nous l'a donné.

La convention tient une place aussi considérable que l'empire dans l'œuvre oratoire de notre poète. M. Hugo eût écrit dans un de ses livres le passage qu'il a prononcé à l'Académie que nous n'y eussions vu aucun inconvénient. C'est une condensation pittoresque et ardente de ce qui a été dit de plus favorable en l'honneur de cette formidable assemblée; mais était-ce bien le mo-

ment et le lieu pour faire entendre un semblable panégyrique? Nous savons qu'à ce sujet des observations ont été présentées à M. Hugo : personne n'a prétendu entraver sa liberté, mais on le faisait juge lui-même de la convenance de ce développement; il n'a pas voulu consentir à le retrancher, et il a provoqué ainsi lui-même la réponse qui lui a été faite. Nous en aurons fini avec toutes nos critiques, quand nous aurons trouvé excessifs les complimens adressés par l'orateur à la vanité nationale. La France, a dit M. Hugo, gouverne les peuples par sa presse et les esprits par ses livres; elle n'a plus la conquête, mais elle a l'initiative : c'est elle qui rédige l'ordre du jour de la pensée universelle. Sans examiner l'exactitude actuelle de cette assertion, est-il de bon goût pour un pays de se dire périodiquement ces choses-là à lui-même? Nous avons remarqué au sein de l'assemblée plusieurs étrangers sur les lèvres desquels se glissait le sourire. Peut-être y avait-il dans le dernier siècle un sentiment plus fin des convenances, quand l'Académie française complimentait des princes, des souverains du Nord, et leur délivrait le brevet de philosophes. Enfin nous n'avons plus qu'à louer. Dans la prose de M. Hugo, la force sait à la fois se contenir et se développer; tantôt elle se ramasse, tantôt elle ondoie en mille détours : c'est souvent une gerbe éblouissante qui s'épanouit dans les airs; d'autres fois c'est un sphinx immobile, majestueux symbole d'une synthèse puissante. Que dire enfin? Beaucoup de critiques, sans compter les nôtres, ont été dirigées contre cette œuvre; mais elle restera, elle prendra sa place parmi les pages les plus remarquables des fastes académiques. C'est un métal étincelant et dur; on peut frapper dessus, il résonne toujours et ne fléchit pas.

Quand M. Hugo s'est assis, il y avait dans l'Académie une agitation dont elle n'a pas l'habitude; on était ému, partagé. La voix de M. de Salvandy a mis fin à mille discussions à voix basse qui s'engageaient de tous côtés. M. de Salvandy parlait au nom du sénat littéraire de la France; dire qu'il a été au niveau de cette mission, c'est le louer grandement, mais avec justice. Il a rappelé M. Hugo à la littérature; le chancelier de l'Académie pouvait-il tenir un autre langage? Pouvait-il adopter ces effervescences politiques qui s'étaient tout d'un coup emparées du jeune et célèbre poète? En voyant M. Hugo courir pour la première fois après une gloire à laquelle jusqu'alors il était étranger, il lui a présenté celle qui lui appartient de l'aveu de tous, et il l'a doucement averti de ne la point mépriser. Il y a dans le discours de M. de Salvandy un mot spirituel et charmant : « Quand Napoléon déclarait, a dit M. de Salvandy, dans les caprices de sa puissance et de son génie, qu'il aurait pris Corneille pour ministre, sans s'en apercevoir il faisait comme Richelieu : *il le persécutait.* » On a pu voir sur le visage des hommes politiques qui assistaient à la séance, sur le visage de M. Molé comme sur celui de M. Thiers et celui de M. Guizot, une approbation presque triste, presque douloureuse de cette appréciation à la fois nouvelle et juste. M. de Salvandy a parlé du passé de notre littérature avec un orgueil digne et simple; il a parlé du présent avec con-

venance. Les avis qu'il avait mission d'adresser aux générations nouvelles sortaient évidemment de la bouche d'un homme qui les aime sans les aduler.

Mais il fallait bien que M. de Salvandy suivît M. Victor Hugo dans le champ de la politique, et nous avons eu la contre-partie du passage sur la convention. Ici l'exagération a répondu à l'hyperbole, et l'assemblée a été rejetée dans un sens entièrement contraire à ce qu'elle avait entendu. Nous rendrons cette justice à M. de Salvandy, qu'il a offert de se taire sur la convention, si M. Hugo renonçait à insister sur ce périlleux sujet, et nous regrettons que l'autorité même de l'Académie n'ait pu intervenir pour exiger des deux orateurs le même sacrifice. L'élite de la société française ne se rend pas dans le sanctuaire des lettres pour entendre le pour et le contre sur des faits et des souvenirs encore douloureux et irritans. Vous parlez de la convention, devant qui? devant des fils de conventionnels, devant les enfans des victimes des conventionnels; vous devez nécessairement blesser bien des ames, soit par l'éloge, soit par le blâme, en usurpant sans nécessité le rôle de l'histoire. La solennité académique de jeudi dernier était précisément le rendez-vous de toutes les opinions et de toutes les situations sociales. Patriciens et démocrates étaient dans la même enceinte, et ils semblaient surpris, froissés même de trouver des préoccupations et des querelles politiques au lieu de plaisirs littéraires. Ne pourrait-on pas, en suivant l'exemple de M. de Salvandy, qui a rappelé M. Victor Hugo à la littérature, inviter respectueusement l'Académie elle-même à ne pas laisser dénaturer le caractère de ses brillantes réunions? Que l'Académie ne se méprenne pas sur l'empressement du public; on ne vient pas chercher chez elle l'écho affaibli des tribunes politiques, mais on est avide d'y trouver les distractions charmantes ou sublimes, mais toujours désintéressées, de l'imagination et de la pensée.

Sur les œuvres de Lemercier, M. de Salvandy a contredit un peu la sévérité de M. Victor Hugo. Sur les œuvres de M. Victor Hugo, M. de Salvandy a porté des jugemens d'une équité un peu caustique. Peut-être la réponse du chancelier avait-elle un peu trop les allures d'une réfutation, et nous avons craint quelquefois que l'épigramme n'allât jusqu'à l'aigreur. Sans doute, ces luttes et ces contradictions peuvent être un moyen de succès auprès du public; mais, dans l'intérêt de sa dignité, l'Académie doit se garder d'en abuser; il y aurait de l'inconvénient pour elle à devenir trop parlementaire.

***

Revue Dramatique.

Le Théâtre-Français a représenté cette semaine *Un Mariage sous Louis XV*, comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas. Ce titre seul indique assez que M. Dumas a poursuivi la voie nouvelle tout récemment ouverte à son talent. *Un Mariage sous Louis XV* est, en effet, un pendant à *Mademoiselle de Belle-Isle;* même temps, même mœurs, même esprit, même grace, et, pour tout dire, même succès. Seulement, quand on se reporte au point de départ de M. Dumas, — voici de cela tout au plus douze ans, — quand on se rappelle ces grands drames, ces grandes passions et ces grands coups de poignard, quand on remonte à ce 93 littéraire où il s'agissait tout simplement de fonder une nouvelle ère dramatique, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant tout ce bruit, toute cette ardeur et toute cette ambition aboutir à ces jolies comédies musquées, poudrées, et dignes en tout point des meilleurs jours du XVIIIe siècle. Nous voilà bien loin d'Antony, de Buridan et de Darlington! Antony a cousu de la dentelle a ses manchettes, Buridan s'est fait marquis, et Darlington passe ses heures à parfiler dans les ruelles. Outrager la gloire de Racine pour en venir quelques années plus tard à courtiser celle de Marivaux, en vérité, ce n'était pas la peine. Mais c'est en cela même qu'il faut reconnaître le goût exquis de M. Dumas; car, quelle expiation plus charmante aurait-il pu choisir des égaremens de sa jeunesse? Tirer le drame du sang et de la fange où il s'ébattait à son aise pour le loger dans la soie et dans le velours, assujétir ce grand débraillé aux lois les plus sévères du bon ton et de l'étiquette, contraindre ce grand hurleur à gazouiller dans les boudoirs, forcer ce grand malappris au fin langage et aux belles manières, mettre le diable dans le bénitier, marier avec Marivaux la muse qui dédaigna Racine, n'est-ce pas là une expiation charmante en effet, et M. Dumas pouvait-il réparer ses erreurs d'une façon plus ingénieuse et plus galante?

S'il faut en croire la critique érudite, qui, en cette occasion, a fait feu de toute sa science, *Un Mariage sous Louis XV* n'aurait été joué déjà que quinze ou vingt fois, sous quinze ou vingt titres différens. Qu'en faut-il conclure? Que la mine est riche et féconde, et qu'en tout cas M. Dumas se trouve avoir quinze ou vingt complices. Pour nous, nous confessons humblement appartenir à cette naïve partie du public qui prend son plaisir où il le trouve, comme les poètes leur bien. Il est vrai que le sujet n'est pas nouveau; mais sauriez-vous sous le ciel quelque sujet nouveau, je vous prie? En est-il un qui

n'ait pas été traité sur la scène, je ne dirai pas quinze ou vingt fois, mais mille? De quelque génie que Dieu vous ait doté, vous aurez beau faire, je vous défie bien de rien créer et de rien inventer qui ne soit vieux comme le monde. On ne saurait donc sans injustice reprocher à M. Dumas d'avoir reproduit au théâtre une situation déjà connue. Qu'importe, s'il l'a fait avec talent, s'il nous l'a présentée sous de nouveaux aspects, s'il en a su tirer des combinaisons imprévues, en un mot s'il a su nous attacher, nous plaire et nous charmer? C'est là qu'est la question. Toutes les voies sont frayées, toutes les routes sont ouvertes. La grande affaire n'est pas d'en percer de nouvelles, mais de cueillir les fleurs oubliées le long des sentiers parcourus. Je conviens avec vous que l'idée n'est pas très neuve, Marivaux et M. Scribe en ont souvent usé; vous avez même une petite comédie de Vigée, intitulée *l'Entrevue,* dans laquelle la comédie de M. Dumas est en germe et presque en bourgeon. Que n'avez-vous pas? En cherchant bien, vous trouverez encore; vous trouverez le cœur humain, qui n'a point changé depuis que la terre tourne autour du soleil.

Il s'agit donc d'une vieille histoire, de cette éternelle histoire de deux jeunes époux qui, mariés par convenance, se séparent d'un commun accord et finissent par s'aimer d'amour. Mais il faut voir par combien de grace et d'esprit M. Alexandre Dumas a su rajeunir cette donnée tant soit peu vieillie; c'est là le triomphe de l'art. Inventer n'est rien : c'est le propre des esprits vulgaires. Le plongeur obscur trouve la perle au fond des mers; c'est Benvenuto Cellini qui l'enchasse. Qui se doute, par exemple, que le premier acte d'*Un Mariage sous Louis XV,* ce charmant premier acte, ce premier acte exquis, ce chef-d'œuvre d'exposition, se trouve tout entier dans un volume publié récemment, qui s'appelle *Les Folles Amours?* Hier encore, c'était un diamant brut, sans éclat et sans prix; aujourd'hui, le voilà qui brille au front de la comédie nouvelle. En effet, l'acte est ravissant, et nous n'avons guère au théâtre d'exposition plus parfaite. Imaginez un des salons les plus élégans du XVIIIe siècle, lambris dorés, meubles de Boule chargés de chinoiseries, fauteuils et canapés en tapisserie de point de Beauvais. Marton et Jasmin causent de leurs maîtres, à l'heure qu'il est, entrain de se marier à l'église de l'Assomption. Jasmin a un billet pour monsieur, Marton un billet pour madame; le premier billet est de la marquise, le second est du chevalier. M. le comte de Candale et Mlle de Thorigny ont promis, avant leur mariage, l'un à la marquise qu'il aime, l'autre au chevalier qu'elle adore, celui-ci de ne rien tenter, celle-là de ne rien permettre. Dans *Les Folles Amours,* les choses ne se passent pas autrement; près de se marier, le comte et la comtesse ont fait la même promesse de constance, l'un à la marquise de Valençay, l'autre au chevalier de Boisec. Les mêmes incidens s'en suivent, les mêmes péripéties, presque le même dénouement. Comme Virgile, M. Alexandre Dumas a trouvé des perles dans le fumier d'Ennius. De tout temps, les grands hommes en ont agi de la sorte avec les petits; on sait qu'en ceci Molière ne se gêna guère, et nous ne

voyons pas pourquoi M. Alexandre Dumas n'userait pas du même privilége. D'ailleurs, lorsqu'on écrit, comme M. Alexandre Dumas, la valeur de vingt à trente volumes dans l'espace d'une année, on ne saurait raisonnablement s'astreindre à tout tirer de son propre fonds, et c'est bien le moins qu'on s'aide par-ci par-là de l'imagination de ses voisins. Qui songe à se plaindre de cette heureuse fécondité? Certes, ce n'est pas cette *Revue* qu'elle a si souvent enrichie; ce n'est pas le Théâtre-Français, qu'elle vient de doter d'une pièce qui attirera long-temps la foule.

Notre intention n'est pas de raconter au long la comédie nouvelle de M. Alexandre Dumas; d'abord plusieurs l'ont fait avant nous; ensuite il nous semble qu'*Un Mariage sous Louis XV* est une de ces pièces qui échappent à l'analyse. En se bornant à la narration des faits, on court le risque d'être vulgaire; en essayant de reproduire l'esprit du dialogue et la grace des détails, on entreprend une tâche difficile et presque impossible. Tout ce que nous pouvons dire, et à notre sens, ce n'est pas un éloge mesquin, c'est qu'avec des élémens communs, M. Alexandre Dumas a écrit une comédie distinguée, et qu'il a su nous charmer durant près de trois heures avec une histoire que nous avions consommée déjà sous toutes les espèces, en volume, en vaudeville, en drame et en musique. Il est plus d'une scène de cette comédie que nous pourrions citer comme autant de modèles : par exemple la scène du miroir, aimable réminiscence de Marivaux, puis la scène du défi, d'une façon toute vive et toute charmante, que nous avions déjà applaudie dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Nous pourrions aussi citer une infinité de mots exquis, semés dans le dialogue comme des bluets dans le sillon, celui-ci, par exemple, en parlant de la marquise : — C'est la femme de Paris qui s'habille le plus souvent et le moins possible; — et plusieurs autres, ni moins fins, ni moins spirituels, et exhalant tous leur bon parfum du XVIIIe siècle. Nous ne pensons pas qu'il soit aujourd'hui en France un gentilhomme qui puisse en remontrer à M. Alex. Dumas sur l'élégance des manières et les roueries du beau langage. D'un intérêt moins irritant, mais d'une allure plus chaste et plus réservée, *Un Mariage sous Louis XV* nous semble destiné au succès de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Mlle Mars n'est plus là pour ajouter un attrait de plus à l'œuvre du poète; sans doute c'est un malheur. On se rappelle combien Mlle Mars prêtait de grace et d'illusion à cette jeune fille, arrivant, à seize ans, du fond de la Bretagne. On devine aisément ce qu'eût été cette actrice inimitable dans le rôle de la comtesse de Candale. Mlle Plessy, qui n'a malheureusement que vingt ans, a trouvé toutefois le moyen d'être charmante et de ne pas trop laisser regretter ce printemps éternel que nous avons perdu et qui ne reviendra plus. Quant à M. Firmin, nous ne dirons rien de lui, sinon qu'il nous a montré le plus spirituel, le plus élégant et le plus parfait gentilhomme de la cour du roi Louis XV. En résumé, cette représentation a été une de ces belles solennités poétiques qui ne se rencontrent encore que sur la scène du Théâtre-Français et qui réveillent de loin en loin l'indifférence du

public. M. Alexandre Dumas est à cette heure un des rares poètes qui puissent convier la foule à de pareilles fêtes, et réaliser ainsi les espérances que le bruit de leur nom éveille aussitôt dans tous les esprits, amoureux de leur gloire.

— En attendant la comédie de M. Alexandre Dumas, le Théâtre-Français avait fait représenter, sous le titre de *la Protectrice*, une comédie en un acte de MM. Émile Souvestre et Brunne. Cette pièce appartient au monde microscopique des infiniment petits et devrait se voir à la loupe. Il est regrettable que M. Émile Souvestre, le poète des derniers Bretons, se soit laissé aller à protéger de son nom, auquel se rattachent des pensées sérieuses, ces petites scènes, ces petits incidens, cette petite intrigue et ce tout petit esprit. Nous engageons sérieusement M. Émile Souvestre à se défier désormais des collaborations dangereuses. Quant à *la Protectrice*, la chose est simple à dire et d'assez mauvais goût pour qu'on n'en parle pas. Vous vous rappelez une charmante nouvelle publiée, voici quelques années, dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre de *Metella*, et signée tout simplement du nom de George Sand? C'est à peu près cette chaste et touchante histoire, mais gâtée, mais défigurée par la plus déplorable afféterie qui se soit vue depuis long-temps au théâtre. Le seul personnage en tout ceci qui nous ait quelque peu diverti est un romancier moderne qui obtient d'un seul coup, le même jour, presque à la même heure, deux recettes particulières. Qu'on dise à présent que le gouvernement ne fait rien pour la littérature! M. Brunne dispose des recettes particulières comme M. Scribe des millions. Quelques heureux indiscrets assurent que sous ce modeste nom de M. Brunne se cache une tendre brunette, dévorée de l'honnête ambition de crotter l'azur de ses bas sur le trottoir de la publicité. Entre *les Femmes savantes* et *les Précieuses Ridicules*, il restait une place à prendre. Arrive donc bien vite, pour réparer ce petit échec, une comédie de M. Émile Souvestre, mais sans accompagnement! Quant au Théâtre-Français, il ne nous a donné *la Protectrice* que comme un intermède entre *le Gladiateur* et *Un Mariage sous Louis XV*. Sans doute il eût été possible de le donner d'un goût meilleur, mais plus prétentieux, nous en défierions bien les efforts réunis de Cathos, de Bélise, et de Trissotin.

— Nous avons assisté aux débuts de Mlle Fitz-James et de M. Milon que nous avions applaudis l'un et l'autre au théâtre de la Renaissance. Pour en parler, nous attendrons une nouvelle épreuve; mais dès à présent nous regrettons de voir des jeunes gens sans expérience s'aventurer ainsi dans ces grands rôles, éternel désespoir des maîtres de la scène. On ne s'empare pas en un soir d'Agrippine et de Britannicus, et ce n'est pas ainsi que procédaient les grands artistes qui ont été la gloire du Théâtre-Français. Ils n'arrivaient aux grands rôles qu'après s'être long-temps essayé dans les régions inférieures.

Ils n'y arrivaient qu'éprouvés par des travaux obscurs et de longues études. Aujourd'hui, il semble qu'en moins de quelques heures on va conquérir la palme qui coûtait autrefois tant d'efforts. Parce qu'on est jeune, qu'on se sent heureusement doué et possédé de l'amour de la scène, on ne doute pas, on n'hésite pas; on prend les instincts pour l'irrésistible impulsion du génie; on part, on croit franchir d'un bond tous les obstacles, et presque toujours il arrive que c'est l'histoire d'Icare s'abîmant dans les flots, cette vieille et éternelle histoire des folles ambitions et des présomptions du jeune âge. Ceci n'est pas dit pour décourager Mlle Fitz-James et M. Milon. Mlle Fitz-James est une jeune et belle personne, intelligente, pleine de zèle et de bon vouloir; mais cela suffisait-il pour représenter dignement Agrippine, une des plus grandes figures qu'ait créées le génie de Racine? M. Milon est un jeune homme chez lequel nous nous sommes plu à reconnaître d'heureuses facultés; mais s'était-il flatté de nous offrir du premier coup ce jeune Britannicus, si charmant et si passionné? Et puis ces jeunes gens ne se disent pas une chose, c'est que cette scène du Théâtre-Français, qu'ils abordent ainsi gaiement, est une périlleuse et terrible épreuve, et qu'à l'éclat de cette rampe plus d'une renommée imprudente est venue se brûler les ailes.

— Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a joué avec succès *les Deux Serruriers,* drame en cinq actes de M. Félix Pyat. C'est ce que nous appellerions volontiers un pamphlet dramatique. Bien que les incidens s'y pressent avec une incroyable rapidité, et qu'on y retrouve parfois les élémens du vieux mélodrame, la forme en est éminemment littéraire et le style d'une concision et d'une netteté qui se rencontrent rarement au théâtre en général et plus rarement encore au théâtre de la Porte-Saint-Martin en particulier. Les intentions de l'auteur sont assez évidentes et assez lumineuses pour que nous soyions dispensé de les indiquer : il est juste de dire qu'il a mis au service de ses convictions beaucoup de talent et beaucoup d'énergie. C'est un drame très intéressant quoique philosophique, et très philosophique quoique singulièrement amusant. L'idée y est toujours visible et saisissable, suspendue comme une lampe dans ce labyrinthe d'incidens parfois invraisemblables, souvent romanesques et toujours émouvans.

— Au théâtre du Vaudeville, *Manche à Manche*. Il s'agit d'un monsieur et d'une dame qui, avant de s'unir par les liens de l'hyménée, ont eu chacun de son côté une petite faiblesse qu'ils se sont bien gardé de se confier l'un à l'autre. Le monsieur a une fille qui est on ne sait où, et la dame une fille qui habite le même endroit. Sur le point de partir pour la pêche de la morue, un ami des deux époux leur confie une jeune et belle enfant qu'il a recueillie et qu'il aime. Or, savez-vous ce qu'on découvre? Que cette jeune et belle en-

fant est à la fois la fille que cherche le monsieur et la fille que pleure la dame. Tirez-vous de là comme vous pourrez. C'est votre affaire et non la mienne.

— Au Théâtre du Palais-Royal, un joyeux vaudeville intitulé *Les Secondes Noces*, et très bien joué par un acteur nommé Ravel, jeune transfuge du Vaudeville qu'il ne faut pas confondre avec les frères Ravel qui marchent sur la tête, avalent des sabres et mettent leurs jambes dans leurs poches, comme on ferait d'un paquet de ficelle.

Et cependant, pour finir ainsi que nous finissions l'autre jour, le Théâtre-Français règne à Londres comme à Paris, et Mlle Rachel triomphe où Talma lui-même avait échoué. Tous les jours il nous arrive d'Angleterre des nouvelles qui équivalent à de glorieux bulletins. Il nous a été donné de lire tout récemment une lettre que la jeune et grande tragédienne a écrite sur le théâtre même de ses nouveaux succès. Cette lettre est pleine de noblesse et de modestie, et nous exprimerions difficilement à quel point nous en avons été touché. La fille du peuple, ainsi qu'elle le consacre elle-même, y rappelle son origine avec une grace charmante; la jeune héroïne de Corneille et de Racine y raconte ses ovations avec un sentiment de reconnaissance exaltée. Mais comme Marie Stuart elle pleure les rivages aimés de la France, et les couronnes britanniques ne la consolent pas de la patrie absente.

— Un de nos plus anciens collaborateurs, M. Castil-Blaze, dont la critique musicale tient une si grande place dans l'histoire des progrès de l'art en France, et auquel nous devons la traduction de tant de chefs-d'œuvre qui en ont hâté le développement, vient, par une modestie que sa haute science et des essais déjà couronnés ne rendent que plus estimable, de faire représenter, à Montpellier, une partition dont l'originalité et la verve excitent à cette heure l'admiration du public provençal. Le sujet, emprunté aux légendes du moyen-âge, et dans lequel l'auteur a su mêler les coutumes et les pompes bizarres d'une procession composée par le roi René, a, par son exactitude et l'intérêt des situations, tenu constamment les spectateurs en haleine, et contre-balancé le succès d'une musique spirituelle, charmante, digne en tous points de l'heureuse plume du prosateur. Les journaux de Montpellier donnent des détails fort étendus sur la partition et les divers morceaux qu'elle renferme, ils expriment avec toute la chaleureuse vivacité méridionale la sympathie que leur inspirent la confiance et le talent de leur compatriote, M. Castil-Blaze, venant soumettre son premier ouvrage à leur jugement.

— L'Opéra-Comique a représenté, ces jours derniers, un petit opéra de M. Colet; grace à la rampe baissée, à une salle vide, et surtout aux petites

voix mesquines chargées de l'exécuter, l'ouvrage a pu passer inaperçu, heureusement pour son auteur, auquel cette épreuve ne comptera pas, et qui pourra plus tard prendre sa revanche.

— Le *Dictionnaire Encyclopédique usuel*, qui paraît chez les éditeurs Magen et Comon, sous la direction de M. Ch. Saint-Laurent, mérite, par l'importance et la nouveauté du cadre, d'être distingué de la foule des publications du même genre entreprises depuis quelques années dans la généreuse intention de répandre et de populariser la science. Dans ce dictionnaire, qui formera un seul volume in-8° de 1300 pages, on a voulu offrir une explication substantielle et concise de tous les termes de l'art, de la science et de l'industrie. Cet immense programme, les auteurs du *Dictionnaire* ont apporté à le remplir un zèle et des efforts qui méritent d'être encouragés. Nous espérons qu'un succès général accueillera cette utile publication.

— On remarque en ce moment au bazar Bonne-Nouvelle une curieuse exposition de meubles et d'ustensiles chinois. Jamais peut-être les occasions qui peuvent s'offrir de pénétrer dans les mœurs publiques et privées du céleste empire, n'ont dû être saisies avec plus d'empressement qu'aujourd'hui. Le *Musée Chinois et Japonais* doit être regardé à ce titre comme une exhibition des plus intéressantes. Toutes les fantasques créations de l'art ou de l'industrie des Chinois s'y trouvent réunies sur un même point. A côté des meubles d'utilité journalière, on y remarque une foule d'élégantes inutilités dont quelques-unes laissent bien loin derrière elles toutes les inventions du luxe européen. Au moment où la guerre avec l'Angleterre va ouvrir pour le peuple chinois une ère nouvelle, et détruire peut-être sa vieille excentricité, tout ce qui se rattache à ses antiques mœurs, tout ce qui atteste sa profonde originalité acquiert un vif et sérieux intérêt. Le *Musée Chinois et Japonais* mérite donc d'être visité avec attention comme un commentaire piquant des notions encore vagues et incomplètes que nous offrent sur la Chine, au milieu des circonstances actuelles, les traductions de ses poètes et les récits des voyageurs.

F. Bonnaire.

RACHEL ET LUCY.

L'an passé, j'ai rencontré dans la vallée du Rhin le héros de ce petit roman. Deux voyageurs enthousiastes, comme dit Sterne, sont bientôt deux amis d'un jour; là, ce furent deux amis du jour et du lendemain. Henri des Feugeraies, qui traverse à cette heure les déserts de l'Égypte à ses risques et périls, était une nature oisive et nonchalante, partant très poétique et très passionnée, se laissant vivre tout naturellement comme il plaisait à Dieu, à sa maîtresse et à ses cinq mille livres de revenu. On vantait, il y a deux ans, sa figure et ses belles façons dans plus d'un hôtel du faubourg Saint-Germain. Cependant sa noblesse n'était pas de la vieille roche, mais l'esprit sur une jolie figure ne vaut-il pas un bon blason?

Après quelques pélerinages dans les montagnes, nous avions fait bien des découvertes en nos cœurs : moi pourtant, je ne voyais pas très clair dans le sien, je devinais tout au plus qu'un triste amour, ne laissant qu'épines amères en souvenir des roses, avait passé par là. Un soir, devant une pinte de bière presque toujours pleine, mon voyageur se laissa surprendre, comme d'habitude, par une silencieuse et profonde tristesse, cette morne tristesse qui vient du cœur et qui incline le front.

— Avez-vous jamais été amoureux? me demanda-t-il tout à coup.

Je ne sais ce que je lui répondis; il retomba dans le silence, il pencha la tête sur une pensée désespérante, il promena lentement son ame dans le chemin de la douleur : — Ah! mon Dieu, reprit-il,

quelle histoire ou plutôt quel roman! Voyons, je vais tout vous dire, car tout cela fatigue trop mon cœur.

— Depuis que je vous ai rencontré, repris-je, je vous écoute sans cesse, car, de prime-abord, j'ai deviné quelque histoire singulière : on n'est pas pour rien si triste et si pâle; ce n'est pas sans raison qu'on a l'œil battu et le front ravagé.

— Oui, une histoire étrange qui a commencé comme la première histoire venue, par un caprice, mais qui a fini... Est-ce fini, mon Dieu, est-ce fini?

Il regarda le ciel par la fenêtre, il sortit, il passa dans sa chambre et revint avec une liasse de lettres. En dénouant un ruban bleu, il respira avec un charme amer le parfum qu'elles exhalaient.

— Dieu merci! dit-il, ces lettres ne sentent ni le musc ni le pachouli; mais moi, j'y respire je ne sais quel doux et triste souvenir d'un temps évanoui. En voyant ce ruban bleu, n'allez pas croire que ces amours-là soient une pastorale, une idylle, une églogue. Mais voyez ces lettres qui vous apprendront mieux qu'un récit le charmant début de ces amours; moi, je ne pourrais m'empêcher d'être triste dès la première page, puisque je sais la dernière. Avant tout, il faut que je vous dise un mot sur les personnages que vous allez rencontrer; d'abord, c'est Mme de Marsault ou plutôt Rachel. Hélas! que vous en dirai-je, si ce n'est que je l'ai aimée trop tard? Pour l'autre, Mme de Verdilly ou plutôt Lucy... Ah! pourquoi celle-ci m'a-t-elle aimé?

En disant ces mots, Henri retomba dans sa silencieuse tristesse; il éparpilla les lettres sur la table, tantôt avec l'ardeur religieuse d'un dévot qui touche une relique, tantôt avec la colère poétique d'un amant que le destin a frappé au cœur. Enfin, après un soupir, il me dit en me présentant une lettre : Lisez.

Cette première lettre était de lui bien entendu; il avait rassemblé les siennes, comme les autres, dans sa religion du souvenir.

*De Henri des Fougeraies à Ernest d'H***, au château d'A..., du côté de Guise.*

De Paris, ce 15 juillet 1839.

« Tu m'avais bien dit que l'amour est une surprise. L'amour est comme la fortune, d'abord parce qu'il est aveugle, ensuite parce qu'il vient s'asseoir à notre porte quand nous le cherchons bien loin. Je t'ai écrit l'autre matin que je cherchais l'amour à tout bout de

champ, à tort et à travers. En vérité mes regards avaient beau faire; le temps passait, mais l'amour ne passait pas avec le temps. Enfin, hier, au retour d'un pèlerinage aventureux dans le grand pays de la passion, mon cœur a trouvé de quoi s'amuser. Voici comment : depuis la belle saison, je demeure dans la rue de Varennes, en vue de magnifiques jardins. Hier, à mon retour, j'avais à peine entr'ouvert ma fenêtre, quand je vis sous les branches touffues des tilleuls une belle femme qui se promenait. Du premier coup d'œil je fus ébloui; pourtant c'était une femme ni plus ni moins. Mais quelle femme! quelle nonchalance aimable! quelle grace attrayante! quelle noble simplicité! Elle inclinait la tête sur l'épaule avec un abandon charmant, elle souriait avec cette tendre mélancolie qui va si loin dans le cœur, enfin elle était pour moi, à cet instant, la plus belle femme du monde. Par malheur, elle lisait un journal. Pourtant, me dis-je en réfléchissant, ce journal est d'un bon augure : une femme ne lit si bien un journal que quand elle n'a rien à écrire dans son cœur. Dieu soit loué, me voilà amoureux! Dieu soit loué si le soleil luit pour moi! Là-dessus je mis la main sur les yeux pour braver les derniers rayons du soleil qui se couchait gaiement dans les bois de Fleury.

« Adieu, mon vieil ami; je pardonne à toutes les extravagances de ton cœur; je crois que les miennes vont commencer, mais pour tout de bon. Si tu vois Ernest en passant à S..., ne m'oublie pas auprès de ses chiens anglais, de sa petite flamande et de ses roses chinoises. »

De Henri à Ernest.

17 juillet.

« Le mal n'est pas dans la tête, le mal est dans le cœur. Je l'ai revue, hélas! plus belle encore, se promenant toujours sous les tilleuls. C'était le matin par la rosée. Ah! quel charmant déshabillé! Elle était venue là je ne sais pourquoi, peut-être pour entendre les derniers échos de la fête du colonel Th.... Cette fois elle n'avait plus un journal à la main, mais un bouquet dont elle secouait par intervalles la rosée sur son front. C'est cela, je devine : une petite migraine. Avant de rentrer, elle leva les yeux par mégarde vers ma fenêtre, c'est-à-dire vers le ciel; heureusement qu'elle ne vit pas le ciel; et puis elle respira son bouquet et le jeta sur le perron. Voilà ce qu'on fait souvent de l'amour. Ah! me suis-je écrié, si j'avais ce bouquet! quelle relique! que de soupirs et que de baisers! Après

tout, ce jardin n'est pas le jardin des Hespérides. — Et tout en disant cela, je descendais sans m'en douter. J'ai tendrement abordé une fille de chambre. — Mademoiselle, voulez-vous m'ouvrir le jardin? une lettre précieuse s'est envolée tout à l'heure du côté des dalhias. — Cette fille m'a reconnu pour un habitant de la maison, pourtant elle hésitait à me laisser passer. — Mais, monsieur... — Mais, mademoiselle... Je devenais plus suppliant encore. — Allez, monsieur. Elle me conduisit avec quelque froideur jusque sur le perron. En descendant je ramassai le bouquet presque éparpillé. — C'est vous, mademoiselle, dis-je en me retournant et dans le dessein d'attendrir la fille de chambre, c'est vous qui cueillez ces fleurs-là si matin? — Mon Dieu, non, monsieur. — J'allai sans m'arrêter vers les dalhias. Là, je ne sais comment cela se fit, mais je me souviens qu'au lieu de trouver une lettre perdue, j'en pris une dans ma poche et la jetai sur le parterre. Advienne ce qui pourra, dis-je; et je revins sur mes pas. J'appris à la femme de chambre que je n'avais rien retrouvé, mais que ce n'était pas la peine de me tourmenter. Je la remerciai de sa bonne volonté, je la saluai d'une façon galante, et je remontai à mon logis assez content de moi. Qu'en dis-tu? Mais qu'en dira-t-elle?

« *P. S.* C'est une vicomtesse, la vicomtesse de Marsault; elle s'appelle Rachel, tout comme ta cousine; il y aura bientôt sept ans qu'elle a vingt-quatre ans; mais enfin elle ne lit pas encore les romans de M. de Balzac. Cependant elle a eu trois amans et demi. Pour son mari, c'est un homme d'esprit : il voyage depuis qu'elle a vingt-quatre ans. »

Lettre trouvée sous les dalhias par madame la vicomtesse de Marsault.

17 juillet.

« MADAME,

« Ne vous offensez pas trop du mot que je vais vous dire; c'est un mot vieux comme notre première mère, un mot profané par toutes les bouches comme par toutes les plumes; un mot que tout le monde a dit bien ou mal; que vous avez dit, madame, mais, hélas! que vous ne direz jamais : — Je vous aime! J'en suis fâché pour vous et peut-être pour moi, mais en vérité je vous aime. J'espérais étouffer cet amour au fond de mon cœur, mais rien n'est si babillard que le

cœur; il faut qu'il dise sa joie ou sa peine à tout venant, même à celui qui la cause.

« HENRI DES FEUGERAIES. »

Lettre jetée dans le jardin en question un jour qu'il ne faisait pas trop de vent.

18 juillet.

« J'oubliais de vous dire qu'avant tout, madame, je vous aime parce que vous êtes belle, belle de toutes les beautés, de celles du corps comme de celles de l'ame. Ève n'était pas plus belle au sortir des mains divines; mais alors Ève n'était pas tout à fait une femme; car, suivant la Genèse, si Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

« A propos, madame, vous ne m'avez pas répondu. Pour parler le beau langage, est-ce que l'amour, en battant des ailes sur votre chemin, n'a pas laissé tomber une plume?

« Hélas! madame, je me torture l'esprit sans raison. Ah! si je laissais parler mon cœur tout simplement! »

De Rachel à Lucy.

19 juillet.

« Voilà ce qui se passe, ma chère Lucy, pas tout-à-fait à Paris où je ne mets plus les pieds, mais dans un petit hôtel de la rue de Varennes, l'ancien hôtel de.... J'habite le rez-de-chaussée ou plutôt le jardin depuis trois mois, depuis que *je me suis retirée du monde*, mais je m'ennuie tout comme si j'allais encore dans le monde, voilà pourquoi j'y retournerai. Pourtant, depuis vendredi, il se prépare ici une petite comédie sentimentale qui me distraira un peu. J'en suis l'héroïne bien entendu; mon héros n'est pas trop mal tourné. S'il en faut croire ma femme de chambre, il s'entend à merveille à faire caracoler un cheval. Il s'appelle Henri des Feugeraies; crois-tu que ce nom-là soit d'une bonne roche? Tu as *la clé du blason*, vois donc ce qu'il en retourne. Mon héros a dans la mine quelque chose de fier qui me ravit, mais voilà tout : sa main n'est pas des plus belles ni sa barbe non plus. Il est sentimental à faire peur; heureusement pour lui qu'il est passablement spirituel, vois plutôt :

« *Vendredi.* — Il me regarde, il me regarde si mal qu'il a l'air de devenir amoureux.

« *Samedi.* — Il est ingénieux à ce point qu'il ose descendre dans

mon jardin pour ramasser un bouquet par moi cueilli et pour jeter sous les dalhias une lettre par lui écrite. La lettre valait-elle le bouquet?

« *Dimanche.*—Seconde lettre apportée (franco) par le zéphir et par la grace de Dieu. Comment ne pas lire ces lettres qu'on ramasse par mégarde en cueillant une rose ou une marguerite? Pour ton désennui, je t'envoie les deux lettres en question, ne sachant qu'en faire.

« *Lundi.* — Il n'a pas mis aujourd'hui la tête à la fenêtre, c'est de plus en plus spirituel.

« Tout cela m'a rappelé les divines extravagances de lord O'T.... En vérité, je crois que celui-là a été jusqu'à mon cœur, mais quelle course au clocher, ma chère! Le nouveau venu n'ira pas si loin, n'est-ce pas?

« Écris-moi bien vite. Que devient ton beau cousin? Ne me cache rien : tu te souviens que nous nous sommes promis de nous dire tout, même ce qui ne se dit pas. Tu sais que je passe l'automne au château de T... J'avais bien envie d'aller à Spa, mais je n'irai pas, car je ne veux plus rencontrer lord O'T... dans ce monde. Adieu! une autre fois je ne ferai pas seulement la gazette de mon hôtel, je te parlerai de Paris; mais qu'y a-t-il à dire de Paris au 19 juillet! »

De Lucy à Rachel.

24 juillet.

« Ah! coquette! que je te reconnais bien! Pourquoi tant de dédain au dehors quand au fond... Tu fais semblant de m'envoyer les deux lettres mises à la poste du hasard; tu dis que tu ne sais qu'en faire, et pourtant, pour les garder, tu te donnes la peine de les copier à mon usage. Tout cela commence d'une façon romanesque et ravissante, c'est presque un écho des romans de Mme Cottin. Sais-tu qu'il écrit à merveille : pour un amoureux de Paris, cela n'est pas trop mal. Mais il n'a pas l'air d'un homme à écrire des volumes pour l'amour de Dieu. Prends-y garde! il commence à ne plus mettre la tête à la fenêtre, comme tu dis; il est capable de ne plus mettre son style à la poste restante. Ne fais pas tant la superbe, ce serait bien dommage de rebuter un amoureux de si bonnes façons, de si bon style et de si bon cœur.

« Adieu, je retournerai peut-être à Paris avant l'hiver. M. de Verdilly est toujours consul au bout du monde; aussi je l'aime par-dessus tout. Mon beau cousin n'a pas le sens commun; cependant il com-

mence à m'ennuyer, les amoureux de Paris sont plus drôles. Adieu, méchante. Plus j'y pense, plus je trouve que ton aventure est amusante. »

De Henri à Ernest.

25 juillet.

« Rien de nouveau sous le soleil des amours. La belle vicomtesse n'a pas répondu, si ce n'est qu'elle se promène toujours. Pour moi, je n'ouvre plus ma fenêtre que pour l'amour du ciel. Ce soir, en regardant au travers des rideaux, j'ai vu Mme de Marsault qui regardait ma fenêtre du coin de l'œil au travers des branches. En attendant mieux, c'est presque une réponse. Ce jardin est le chef-d'œuvre de l'horticulture; on dirait que le bon Dieu va y passer le jour de sa fête. Le parfum qui me vient du parterre des roses est à coup sûr pour quelque chose dans mon amour. Tout au fond, j'y vois un petit cabinet de verdure des plus attrayans. Y passer une demi-heure avec elle dans l'oubli du monde et de moi-même, comme disent les romans; et puis mourir par-dessus le marché, voilà tout ce que je rêve de plus magnifique. Tout à l'heure je vais encore écrire, mais autant en emporte le vent!

« La présente n'est à autre fin que de m'informer de l'état de ta bourse; quant à la mienne, elle est vide. Que vas-tu faire de tes betteraves, mon pauvre ami? J'ai imaginé un nouveau moyen de se ruiner en peu de temps, mais je n'ai garde de te l'enseigner. Je pense qu'en faveur de cela, tu m'enverras un millier d'écus, dont reconnaissance d'autant. Sans ce millier d'écus, je suis un homme pendu dans le cœur en question, car, depuis que je n'ai plus d'argent, je n'ai plus d'esprit qui vaille; cette lettre en fait foi. Tu sais que pour complaire à ma famille je vais par-ci par-là porter mes lumières au ministère de la justice. Je fais des rapports sur des pourvois en grace; ainsi dépêche-toi d'assassiner quelqu'un.

De Rachel à Lucy.

26 juillet.

« Comment ne pas le regarder, ma chère belle, comment ne pas le regarder un peu, pour l'amour de Dieu et de son prochain, après ces vers adorables que j'ai reçus ce matin, toujours par le même courrier :

Dans mon ame il est un bocage,
Un bocage aux abords touffus;
D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon ame il est une source
Qui ravage fleurs et gazons;
Au bruit funèbre de sa course
L'oiseau s'endort : adieu chansons!

A travers la feuille ondoyante
Il vient souvent un soleil d'or,
Pour tarir la source bruyante
Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ô belle,
La source est celle de mes pleurs;
Le soleil que mon ame appelle,
C'est ton regard semant des fleurs.

« N'est-ce pas que ces vers sont charmans? Mais sont-ils bien de lui? Te souviens-tu de ce sous-préfet de je ne sais plus où, qui t'adressait avec feu des vers de Sainte-Beuve ou de Lamartine?

« Je sais, — par hasard, bien entendu, — qu'il va ce soir en promenade au bois; sans cela, j'y serais allée moi-même. Il n'est pas encore l'heure de nous rencontrer; d'ailleurs je ne suis pas du tout belle ce matin. Mais serai-je belle demain? La beauté passe vite, comme les morts de la ballade. En vérité, d'après mon babil, ne dirait-on pas que j'ai été belle? Je ne sais plus ce que je dis. Adieu. Ah! que je vais m'ennuyer aujourd'hui! Pourtant le bois de Boulogne doit être charmant : du silence, de l'ombre, un cœur agité, un souvenir, une espérance, que sais-je? Et puis tout d'un coup l'apparition toute romanesque d'un cavalier qu'on attend... Je n'irai pas.

De Rachel à Lucy.

26 juillet, onze heures du soir.

« J'y suis allée, ma chère. Tu t'y attendais bien, n'est-ce pas? Ce petit imbécille de V*** m'a accompagnée; mais, une fois au beau milieu du bois, je l'ai prié d'aller à Auteuil avertir Mme de T... que nous dînerions avec elle. Je lui ai donné rendez-vous pour nous retrouver; mais tu devines qu'il s'est trouvé le premier au rendez-vous. Ce petit imbécille est fait pour attendre en toute chose.

« Il y avait un autre rendez-vous; je ne savais pas où, mais je m'y suis trouvée. Or, ceci vaut bien la peine que je taille ma plume.

« Donc, dès que je fus seule, mon cheval prit un galop superbe; il fit des zig-zags sans nombre, il parcourut le bois à tort et à travers en moins d'une demi-heure. J'étais heureuse plus que jamais; sans métaphore, je volais sur les ailes de l'amour. Pourtant j'avais peur; car, ainsi que le voyageur hors de son chemin, je ne savais pas trop où j'allais. Tout à coup j'entends qu'on me poursuit; je me retourne un peu : c'était lui!

— Madame, pardonnez à ma sollicitude, je vous croyais emportée trop vite par votre cheval.

« Je ne savais que répondre, car enfin je ne pouvais parler avec bonne foi, je ne pouvais lui dire après qui je courais si follement, puisque c'était après lui. Le plus facile était de ne pas répondre; mais si jamais il se dépitait, s'il passait son chemin sans dire un mot de plus!

— Monsieur, répondis-je avec un sourire *des plus doux*, je cherche mon compagnon de voyage.

— Eh bien! madame, en attendant, accordez-moi la grace de veiller sur votre cheval. Est-ce vers Auteuil qu'il nous faut chercher?

— Oh non! dis-je tout de suite, peut-être avec un peu trop de précipitation, tant j'avais peur de retrouver l'autre.

« Cependant nos chevaux s'étaient mis au pas, côte à côte, ouvrant les yeux et les naseaux en chevaux de bonne compagnie qui se rencontrent pour la première fois entre Auteuil et Boulogne. Le temps était magnifique, un nuage par-ci par-là, des petits oiseaux qui chantaient, des petites fleurettes sauvages qui montraient leur aigrette ou leur collier sur le bord du chemin, un peu de rosée encore dans la chenaie touffue. En vérité, c'était partout un air de fête. Tu sais comme j'aime ces nuages perdus dans le bleu du ciel. Mon cœur battait malgré moi; j'avais beau faire, mon regard s'attendrissait beaucoup. Qu'allais-je devenir? M. Henri des Feugeraies reprit la parole :

— Puisque je suis en si bon chemin, madame, permettez-moi de bien passer le temps. Permettez-moi de vous dire... Mais ne savez-vous pas tout ce que j'ai à vous dire?

« Les femmes ont toujours l'air de ne rien savoir quand il est question de ces choses-là. Aussi je répondis nonchalamment à mon cavalier :

— En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

« La réponse, comme tu vois, pouvait s'entendre de deux façons. M. Henri des Feugeraies répliqua :

— Madame, vous y mettez de la mauvaise volonté.

« Il y eut un silence plein d'amour. Je ne parle pas de son regard. Après quoi, comme son genou touchait mon amazone, il s'imagina que ma main n'était pas loin de la sienne, et, en effet, ces deux mains, jusque-là étrangères, se touchèrent — comme par miracle.

— Ah! madame! dit-il en se penchant vers moi et en m'attirant à lui, si bien que nos cœurs étaient à deux battemens l'un de l'autre. — Madame! dit-il encore.

— Je m'appelle Rachel, dis-je, entraînée malgré moi.

« Je n'eus pas plus tôt dit cela, qu'un baiser, — pris au vol, mais un baiser pourtant, — frappa mes lèvres agitées, comme le coup d'aile d'un oiseau. J'en demande pardon à Dieu et *à qui de droit*.

« Mon dit sieur Henri des Feugeraies est quasi un poète; moi qui ne suis qu'une femme d'esprit, je ne lui en sais pas gré du tout. Tu ne devinerais jamais ce qu'il m'a dit en respirant sur ses lèvres le baiser évanoui. Moi, je me suis récriée, bien entendu. Alors il m'a dit : « Rachel, soyez charitable; j'ai voulu prendre la clé du cœur. » Voilà de ces mots dont tu raffoles; pour moi, qui ne suis guère sentimentale, j'aurais mieux aimé... tu devines...

« Sur ces entrefaites, cet imbécille de V*** est survenu à bride abattue. Il a remercié fort galamment M. Henri des Feugeraies pour avoir veillé sur moi.

« Adieu, méchante. Quand viens-tu? »

De Rachel à Lucy.

27 juillet, le matin.

« En toute chose, ma chère, il faut considérer la fin; or, en amour surtout, la fin est toujours mauvaise. En amour, il faut s'arrêter à propos; crois-m'en, j'ai été à bonne école, je suis savante là-dessus. Dans le cœur de la femme, même la plus passionnée, c'est toujours la curiosité qui domine, *l'amour de la science*, comme dit l'Écriture. Eh bien! quand on sait à peu près ce qu'il en retourne, il ne faut pas se risquer plus loin. Voilà pourquoi je ne veux plus revoir M. Henri des Feugeraies. Qu'il fasse de la passion tout à son aise à sa fenêtre; je ne m'en plaindrai pas, mais je n'y répondrai pas. »

De Lucy à Rachel.

30 juillet.

« Tu ne comprends rien de bon à l'amour, ma chère amie. N'en parlons plus.

« Je pars après-demain pour Paris, où je dois *prendre quelqu'un* pour aller aux eaux d'Ostende. J'irai t'embrasser, ma belle ennuyée; j'irai *respirer les roses de ton jardin.* »

De Henri à Ernest d'H...

2 août.

« Tu sais l'histoire du bois de Boulogne; mais voici bien une autre histoire. J'en perds la tête et le cœur. Écoute.

« Je n'avais presque pas revu Mme de Marsault depuis notre promenade. Il semblait qu'elle se mordît les lèvres pour le baiser surpris. En vain je fumais sans cesse à ma fenêtre, je dévorais le jardin du regard : ce n'étaient que flammes et fumées perdues. La belle Rachel voulait sans doute que le prologue traînât en longueur, car je la crois savante sur la comédie d'amour. Moi, je n'écrivais plus; j'avais mes raisons pour parler au lieu d'écrire. J'attendais l'heure de parler, mais j'attendais toujours. Çà et là je l'entrevoyais au jardin; mais elle passait comme une ombre. Un soir, devenu tout-à-fait l'esclave de mon cœur, je descends à son appartement, je sonne d'une main agitée. La fille de chambre vint m'ouvrir. — Il faut que je parle à Mme de Marsault, dis-je d'un air décidé. — Cette fille m'annonça avec un peu de contrainte. — Je n'y suis pas, dit avec empressement Mme de Marsault. — La porte se referma à mon nez. Ne sachant que faire, je m'en allai, jurant à mon pauvre cœur qu'il serait vengé. La nuit, je ne dormis pas; mon amour n'était plus que de la colère. Rachel serait venue, que je ne sais si elle eût été la bienvenue. Dans la matinée, je reçus par la poste ce petit billet, qui m'expliquait un peu l'énigme :

« MONSIEUR,

« Les rêves n'ont pas de suite; il faut se contenter de ce qu'ils « nous donnent, sans trop les poursuivre quand nous sommes « éveillés. »

« Après avoir relu ce billet étrange, je tombai d'accord sur ceci, à

savoir que j'avais affaire à une femme curieuse, qui se donnait toutes les peines du monde pour ne pas suivre le chemin battu, au risque de ne pas arriver. Je ne perdis pas la carte, je résolus de jouer mon mauvais jeu.

« Comme je m'étais mis à la fenêtre, suivant la coutume, je vis tout à coup près des dalhias une femme que je n'avais pas vue encore. C'est ici que l'autre histoire commence.

« Cette femme est jeune, c'est-à-dire qu'elle a trente-un ans; elle est belle comme les roses de juin; elle est blonde comme les épis d'or; elle est nonchalante comme les cygnes qui s'abandonnent aux flots. Un poète ne dirait pas mieux; mais le cœur n'est-il pas un grand poète? En un mot, mon cher, cette femme est adorable.

« De temps en temps elle levait les yeux à ma fenêtre un peu languissamment, si j'ai bien vu. C'était aussi de la curiosité, mais de la curiosité plus tendre et plus voilée. Or, que diable cette femme venait-elle faire là? Mais ses regards surtout, pourquoi daignaient-ils monter jusqu'à ma fenêtre?

« Sur le soir, je suis allé au bois, à coup sûr entraîné par la fatalité. Comme je côtoyais l'horrible petit mur de Boulogne, je vis tout à coup flotter en avant l'amazone; cette amazone que j'ai pressée sur mon cœur! Le petit monsieur, qui m'a si bien remercié l'autre fois, était là, fidèle au poste. Comme alors j'étais aussi plus curieux que passionné, je parvins à dominer mon cœur, je résolus d'aborder la cruelle Mme de Marsault, à mes risques et périls. En face du petit monsieur, cependant, je ne savais quelle figure faire.

« Enfin, j'anime mon cheval, qui s'élance léger comme une flèche à côté de l'amazone. — Madame...

« Madame se retourna; mais juge de ma surprise, ce n'était pas Rachel: c'était l'inconnue, ou plutôt la belle nonchalante du jardin.

« Elle tourna la tête avec une grace charmante. — Eh bien! monsieur, que voulez-vous donc, s'il vous plaît?

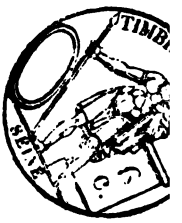
« Le petit monsieur jugea à propos de passer en avant; aussi par reconnaissance je le saluai de l'air du monde le plus aimable.

— Madame, pardonnez-moi si je viens sans façon...

— C'est à moi, monsieur, de m'excuser d'avoir mis une amazone qui vous a trompé, j'imagine.

— Je ne m'en plains pas, madame...

« Ici elle sourit avec toute la douceur angélique des vierges de Murillo. Je perdis mon latin, je ne sus plus que lui dire. J'étais troublé au point que je lui parlai du beau temps.



Tout en parlant du beau temps avec moi, elle s'écria tout à coup : — Oh! la jolie petite fleur bleue! A peine eut-elle dit ces mots, que je fus à terre pour cueillir la fleur. — La voilà, madame; ne la refusez pas, quoique ma main l'ait profanée. C'est un myosotis. Souvenez-vous de moi, dit le myosotis; que ne puis-je en dire autant!

— Monsieur, je n'oublierai pas, dit-elle en glissant la fleur sur son sein, je n'oublierai pas que le *souvenir,* le *souvenir* seul de Mme de Marsault m'a valu ce myosotis.

— Mme de Marsault, croyez-le bien, madame, n'est pour rien dans ce qui se passe ici.

« Cette fois, au lieu de sourire, l'inconnue pencha son front rougissant.

« Enfin, mon très cher, je ne puis te dire tout mot à mot. Sache seulement que durant plus d'une heure nous fûmes sur ce chapitre épineux. L'inconnue fit si bien son compte, qu'à l'instant du départ elle me dit d'une voix adorable : — A revoir, monsieur Henri des Feugeraies.

« Comment sait-elle si bien mon nom? Elle s'appelle Mme Lucy de Verdilly. Elle a passé le printemps dans la Bretagne au château de M...; elle est revenue à Paris ces jours derniers, je ne sais pourquoi. »

Lettre anonyme adressée à M. Henri des Feugeraies.

3 août.

« MONSIEUR,

« Je vais à Ostende; que Dieu me conduise. Mais vous! est-ce que vous restez à Paris? Oui, vous y resterez pour les deux beaux yeux que vous avez chantés. Adieu donc, monsieur. Je pars ce soir, emportant un myosotis un peu fané; mais en vieillissant le souvenir ne perd rien de son parfum et de sa grace. »

De Henri à Ernest.

D'Ostende, 15 août.

« Oui, mon très cher, c'est d'Ostende que je t'écris. Mais que te dirai-je? Je suis heureux en diable, et le bonheur ne se raconte pas. Je suis venu ici avec Mme de Verdilly, qui m'aime à la fureur. Figure-toi qu'elle était la confidente de Mme de Marsault. Mme de Marsault lui écrivait tout, jusqu'à mes lettres. N'ayant pas grand'chose à faire là-bas dans son château, elle s'est prise d'une belle passion pour

moi. Comme sa dédaigneuse amie répondait mal à mon amour, elle a voulu bien répondre; elle a pris la poste. Elle m'a trouvé très ressemblant au portrait qu'elle avait déjà dans le cœur. Tu sais à peu près la suite. Après notre rencontre du bois, rencontre qu'elle avait préparée, je lui ai écrit avec feu; sa réponse demandait une réponse, et ainsi de suite. J'ai su qu'elle allait à Ostende; j'ai voulu aller à Ostende. Je suis parti avec elle dans la malle-poste. Une fois en route, elle m'a tout confié en pleurant sur mon cœur. Ah! la coquette, comme elle sait bien pleurer! Ces larmes-là ne sont jamais perdues; il y a toujours des lèvres pour les recueillir. C'est la femme d'un honnête consul qui est au bout du monde : tu le vois, c'est un peu la femme libre. Elle est gaie, folâtre, capricieuse, c'est une Française en un mot, digne d'un meilleur temps. Enfin, j'ai donc trouvé l'amour. — Mais Rachel, diras-tu? — Chut! Lucy pourrait me surprendre! »

Post-scriptum d'une lettre de Lucy à Rachel.

15 août.

« J'ai fait le voyage avec assez d'ennui; j'étais seule; je pensais à toi et à tes amours pour me distraire. Or, tu ne t'imaginerais jamais, ma chère, qui j'ai rencontré avant-hier à Ostende? M. Henri des Feugeraies, qui n'a pas trop l'air de s'ennuyer. »

Quand je fus au bout de cette dernière lettre, qui me semblait un dénouement, mon voyageur reprit ainsi la parole : « Eh bien! vous avez vu par ces lettres précieuses, réunies à grand'peine, comment j'ai aimé Rachel, comment la confidente de Mme de Marsault, n'ayant rien dans le cœur, mourant d'ennui en province, est venue à Paris déjà amoureuse de moi, si j'étais digne du portrait extravagant tracé dans les confidences de Rachel. Moi, un peu froissé des grands airs fatigués et dédaigneux de Mme de Marsault, je me suis laissé aimer sans trop de mauvaise volonté par Mme de Verdilly; j'ai trouvé l'aventure des plus piquantes, je suis parti avec Lucy pour Ostende sans trop regretter Rachel. Cependant, à peine en route, un souvenir opiniâtre, une espérance, un pressentiment, que sais-je! est venu jusqu'à mon cœur. Tout en baisant la main de Lucy, j'entrevoyais dans un rêve furtif la pâle figure, dédaigneuse et touchante à la fois, de Mme de Marsault; tout en caressant les cheveux de Mme de Verdilly (dans son laisser-aller romanesque elle avait dénoué ses cheveux, sur le

soir, au premier relais), oui, tout en caressant cette blonde chevelure éparse, j'enchaînais avec volupté mon ame ardente dans les tresses d'ébène de Rachel. Certes, j'aimais Lucy, je l'aimais pour ses yeux si doux, pour la fraîcheur si tendre de ses lèvres; enfin, je l'aimais pour son amour, — par contre-coup et par ricochet, dirait Sterne. Mais Rachel n'était pas moins belle ni surtout moins attrayante; Rachel avait cette pâleur adorable qu'on s'imagine voir aux anges des rêves; Rachel avait sur les lèvres je ne sais quel souvenir ou plutôt quelle science de l'amour qui troublait tous les cœurs : le sourire d'Ève après le péché. En un mot, on aimait Lucy avec des rires, du soleil et des fleurs; on devait aimer Rachel avec des larmes. Vous comprenez que, si j'aimais Lucy, j'aimais aussi Rachel. Vous est-il arrivé (cela arrive à tout le monde) d'aimer deux femmes en même temps, le même jour, à la même heure? C'est un chapitre ravissant du roman de la vie, mais c'est le chapitre qui finit le plus mal, — en nous déchirant le cœur.

« Le voyage de Paris à Ostende, quoique très monotone, fut charmant pour nous; quand l'amour est de la partie, le voyage est toujours gai; on ne se plaint jamais de la lenteur des chevaux, on maudit les chemins de fer; l'amour donc nous égayait à propos, il animait le paysage, il parfumait le vent. Je n'ai jamais vu si bien verdoyer les peupliers, les colzas et les prés de la Flandre. Jusque-là, j'avais entrevu, sans y prendre garde, les magnifiques vaches si bien éparpillées sur l'herbe touffue. Certes, si jamais le voyageur a rêvé que le bonheur était au fond de quelqu'une de ces silencieuses baraques, vues au loin et presque dans l'ombre, ce voyageur ne passait pas en Belgique, qui est la prose du paysage; il faut au bonheur des rochers et des montagnes. Cependant, je me souviens que, entre Gand et Bruges, j'ai bâti mon petit château comme j'eusse fait en Espagne.

« A Bruges, cette ville funèbre où logent l'ennui, le spleen, le fanatisme, nous qui n'avions pas le spleen, nous nous arrêtâmes plus long-temps que les autres voyageurs. L'amour est bien placé partout; il élève hardiment son trône au premier endroit venu. Après une halte de quelques jours, nous partîmes pour Ostende. — A propos, dis-je à Lucy, nous n'avons rien vu à Bruges? — C'est vrai, *je n'y pensais pas*, me répondit-elle. — Nous rencontrâmes à Ostende de blanches baigneuses de Londres, trois ou quatre allemandes plus ou moins baronnes, enfin quelques françaises, entre autres la belle Mme Th..., Mme d'O..., la comtesse D... Dès la première promenade, je fus accosté sur la jetée, s'il m'en souvient, par quelques-uns de ces

amis de passage qui ne donnent que la main; on a plus ou moins bien déjeuné avec eux, mais voilà tout. Pourtant, je rencontrai à Ostende un brave et loyal ami, lord O' C...; mais avec celui-là, au lieu de déjeuner, je m'étais battu. Malgré notre désir de vivre à l'ombre, presque en sauvage, au bord de la mer, dans quelque café dépeuplé, nous fûmes entraînés au Casino. — Après tout, me dis-je, je puis bien me promener au grand soleil avec une belle femme qui a l'air d'être éprise de moi pour la saison (ici, c'était la vanité qui parlait); d'ailleurs (reprit la raison), un tête-à-tête infiniment prolongé devient infiniment ennuyeux, surtout au bord d'une mer toujours endormie qui n'est qu'un étang moins les saules. Puisque tout le monde veut de nous, vivons pour nous, mais dans l'ivresse du monde. — Nous fûmes de tous les petits plaisirs d'Ostende. Pour vous donner une idée de cette ville de Sardanapales, sachez que nous étions bien heureux de faire une course fatigante pour entendre la musique des soldats. Il y avait bien une autre musique, celle du Casino, mais une musique pour les jambes des danseurs, car on dansait par ci par là une danse tirée à quatre épingles. Après midi, à l'heure du bain, la mer offrait un coup d'œil charmant, c'était là notre seul théâtre : on voyait les jolies baigneuses sortir des baraques, — du moins on voyait leurs têtes presque toutes blondes, nageant sur l'eau agitée; çà et là on voyait un bout d'épaule, mais au même instant un flot jaloux passait mal à propos. Et puis, c'étaient de petits cris effarés, celle-ci qui perdait le pied, celle-là qui perdait la tête, l'une qui s'élevait trop haut, l'autre qui recevait un jet d'eau d'une compatissante voisine. Et puis, les promeneurs qui rient sur le rivage, le rayon de soleil, les nuages qui passent, l'oiseau qui rase les flots. Enfin, vous savez comme moi quel tableau ravissant c'était là, plein de distractions pour les promeneurs qui n'avaient rien à faire si ce n'est l'amour.

« Nous étions descendus à l'hôtel d'Angleterre, où Lucy s'ennuyait un peu en dépit de moi-même. Mais comment ne pas s'ennuyer un peu dans un hôtel quand on voyage, même quand on voyage à Cythère, comme disait Mme du Deffant? Nous sortions toujours entre onze heures et midi, nous allions sur le rivage, nous revenions déjeuner en tête à tête, comme deux ramiers qui béquettent au-dessus du nid. L'après-midi se passait au bain, à la promenade, je ne sais plus comment. Le soir venu, après un dîner passablement anglais, nous allions au Casino. Les oisifs de cœur lisaient les gazettes. Hélas! au bout de quinze jours, je les lisais, moi. Lucy s'en plaignit d'abord,

mais bientôt les regards anglais, les madrigaux flamands, les danseurs français, ne lui laissèrent plus le temps de se plaindre. Je me plaignis à mon tour, mais, dès la première plainte, elle étouffa ma voix par un baiser et par un éclat de rire. — Je m'amuse bien avec vous, me dit-elle d'un air de charmante moquerie; je puis bien m'amuser de tous ces *gentlemen*. — Nous nous aimions de bonne foi, qu'avais-je à dire? Cependant je me mis de plus belle à lire les gazettes.

« A peine un mois s'était-il écoulé depuis notre arrivée, qu'on vint à parler au Casino d'une étrangère un peu farouche qui voyageait seule. Elle s'était promenée durant deux après-midi sur la rive, mais voilée, mais solitaire. On ignorait encore si elle était brune ou blonde. — Elle est jolie, dit O' C..., car elle fuit toujours. — Ou plutôt, dit le jeune de W..., c'est la violette qui se cache; mais on la reconnaît, parmi les grandes herbes, à son parfum suave et printanier. — Ce parfum m'a joliment l'air d'être de l'amour, dit une dame, mais quelque amour fatal et romantique. — Alors, reprit O' C..., ce n'est plus un parfum printanier, car, si j'en crois sa main qui a la blancheur du marbre, c'est une femme de trente ans. — C'est bien étonnant, dis-je, que je ne l'aie pas encore rencontrée. — C'est tout simple, cela ne vous regarde, dit Mme Th... en jetant un coup d'œil malin sur Lucy; vous n'êtes pas de ceux qui font des rencontres, laissez faire les pauvres. — D'autant plus étonnant, reprit O' C..., que ce matin elle vous suivait de près vers la jetée, mais on n'a pas des regards pour tout le monde. — Là-dessus on parla à perte de vue et d'esprit des femmes délaissées, des tristesses de l'amour, de la mauvaise foi des hommes, des peines du cœur, le tout sans mettre de côté ses moyens de séduction, si bien qu'à la fin de la séance, il y avait plus d'un cœur de pris — non pas à la leçon.

« Le lendemain, comme nous allions prendre le thé avec Lucy : Aujourd'hui, me dit-elle, j'espère bien que nous serons seuls. Décidément il y a trop d'importuns à Ostende; c'est à peine si on nous laisse un peu à nous-mêmes. — Méchante! lui dis-je, des importuns comme O' C... sont toujours les bien venus. Mais je ne m'en plains pas trop, car on n'est pas belle pour rien. La volonté de Dieu soit faite, c'est-à-dire la vôtre, Madame. — Nous nous mîmes à table; le thé n'était pas versé quand une servante de l'hôtel nous vint avertir qu'une dame en grand deuil demandait madame Lucy de Verdilly. — Le nom de cette dame? — Elle me l'a dit, monsieur, mais elle me l'a si mal dit... Lucy se mit soudainement à rire. — A coup sûr,

dit-elle, c'est lady M... qui vient nous tirer les cartes. Dites-lui que je l'attends. — La servante sortit. — Lucy, vais-je rester dans votre chambre? Suis-je digne du jeu de cartes? — Oui, oui, restez malgré vos pantoufles; je vous le dis tous les matins, de ne pas venir en pantoufles chez votre voisine, monsieur; mais enfin restez tel que vous êtes. — A cet instant la porte s'ouvrit: — Ciel! s'écria Lucy. — Mon Dieu! m'écriai-je moi-même.

« Rachel venait d'entrer.

— Soyez la bien-venue, dis-je en lui tendant la main, sans trop savoir ce que je disais; vous arrivez à propos, vous allez prendre du thé.

« Lucy, toute chancelante de ce coup si imprévu, alla pourtant se jeter sur le cœur de son amie; elles s'embrassèrent, mais comme deux comédiennes au théâtre, — et même hors du théâtre. Pendant cette accolade, où leurs cœurs n'étaient pas à l'aise, Lucy eut le temps de se remettre un peu. — Comme te voilà tout en deuil, ma toute belle Parisienne, ni plus ni moins qu'un corbeau; mais tu n'es pas un oiseau de mauvais augure, toi. — Qui sait? dit tristement Rachel. — Elle se laissa tomber sur un fauteuil, elle pencha son front abattu, et nous regarda l'un et l'autre à la dérobée. Qu'elle était pâlie depuis notre départ! Sa beauté n'avait rien perdu, car ce n'était plus le dédain qui dominait sa figure, c'était la douleur.

« Moi, je ne savais que dire, je ne savais que faire; j'étais là muet et immobile. Ah! si j'avais écouté mon cœur, comme je me serais jeté de bonne foi sur le sein agité de Rachel! Comme j'aurais éclaté dans ma passion! Comme j'aurais versé de douces larmes sur ce cœur attendri! — Enfin, reprit Lucy après un silence fatigant pour tout le monde, tu me diras cependant pourquoi ces habits funèbres? — Je suis *veuve*, répondit Rachel d'une voix brisée. — Ah! voilà donc le secret de cette grande douleur? — Oui, *voilà le secret*, reprit Rachel avec amertume. Dans ma douleur, n'ayant près de moi nulle ame charitable et compatissante; je suis revenue à toi, toi, ma meilleure amie, toi, *ma confidente*... — Je te remercie, ma chère, de ce souvenir et de cette confiance. Tu tombes ici à merveille: Ostende est une vraie ville de deuil; le plaisir y met un crêpe à son bonnet. — En vérité, reprit Mme de Marsault d'un air de doute; tout en nous regardant; je vous croyais ici dans la joie la plus radieuse; car vous n'êtes pas *veufs*, vous autres... Est-ce que vous prenez sérieusement les bains de mer? — Très sérieusement. — Je veux me baigner aussi. — Eh bien! ma chère, prends donc tout de suite du thé; dès cette après-midi, nous

irons nous baigner ensemble. J'ai pour voisines de mer deux Anglaises charmantes, un peu rieuses et un peu folles, qui finiront par t'égayer.

« Vous savez la lettre cruelle que Lucy avait écrite à Rachel. Cette lettre, ce chef-d'œuvre de raillerie amère et d'impertinence féminine, fut un coup de feu pour la pâle et dédaigneuse Rachel. Jusque-là elle avait douté, jusque-là elle avait joué avec l'amour, sans prendre la peine de descendre dans son cœur; mais cette lettre, comme un éclair qui illumine et qui brûle, lui avait appris tout d'un coup qu'elle m'aimait et que j'aimais Lucy.

« Je ne vous redirai pas mot à mot tout ce qu'elles se dirent ce jour-là; je vous en apprendrai bien plus, à coup sûr, en vous disant ce qu'elles ne se dirent pas. Avant le soir, vous devinez qu'elles étaient jalouses, sous ce ciel flamand, comme deux amoureuses de Grenade ou de Séville; jalouses à faire pitié, car si mes paroles étaient pour Lucy, mes regards étaient pour Rachel; si mon cœur était pour l'une, mon âme était pour l'autre. Enfin, il s'élevait entre elles une lutte terrible, sauvage, désespérée; un combat à outrance, commencé avec l'amour, mais qui devait finir avec la mort. Ce qui vint encore donner plus d'ardeur au combat, ce fut la jalousie de la beauté, qui, pour les femmes, est pire que la jalousie de l'amour. Au bain, au dîner, à la promenade, au Casino, Rachel et Lucy, Rachel avec sa beauté et sa tristesse, Lucy avec sa grace, ses charmes et son esprit, étaient le point de mire des madrigaux des quatre parties de l'Europe. Elles faisaient bon marché toutes deux de l'esprit des Anglais, de la sentimentalité des Flamands, de la raison des Français et de la grace des Allemands. Mais quelle femme en ce mauvais monde se résigne de bon cœur à voir l'encensoir lui passer devant le nez pour les beaux yeux d'une autre, l'encens fût-il des plus grossiers? L'amitié de Lucy et de Rachel s'était perdue dans l'amour, bientôt la haine s'alluma dans la jalousie. Quelle jalousie, mon Dieu! Mon cœur en frémit encore.

« Cette jalousie s'accrut de jour en jour comme un incendie battu par les vents. J'avais beau faire pour l'apaiser; je n'avais qu'un bon parti à prendre, c'était de m'en aller loin d'Ostende, sans mot dire. Mais, je vous le demande, comment partir quand le cœur veut rester? Comment prendre la force de me séparer violemment, par bonne volonté, de ces deux femmes adorables, de ces deux femmes adorées qui étaient toute ma vie, tout mon tourment, toute ma joie? Je me laissai aller au fatal enchaînement des choses, espérant du temps qui

calme tout. Mais, mon Dieu! ce n'est pas le temps qui calme tout, c'est la mort. Il y a un an que le temps passe en vain sur mon cœur.

« J'aimais donc Rachel, j'aimais donc Lucy, tantôt l'une, tantôt l'autre; Lucy avec passion, comme le souvenir, comme la femme qui vous a donné mieux qu'un sourire sur ses lèvres; Rachel avec adoration, comme l'espérance, comme la femme qui est plus qu'une femme, qui n'a pas encore mordu avec vous à la pomme de l'amour. J'étais toujours flottant de çà, de là; j'essayais de consoler Rachel par de petites méchancetés envers Lucy; mais la cruelle Lucy se gardait bien de se montrer au grand jour méchante avec moi; c'étaient des gentillesses à n'en pas finir, mais du reste je n'y perdais rien; une fois seule avec moi, elle se vengeait sans pitié. Quand elle me voyait trop près de Mme de Marsault, elle venait tout en folâtrant pirouetter entre nous; elle épiait si bien mes regards, que je finissais par ne plus oser lever les yeux devant elle. Vous direz que c'est de l'enfantillage. Eh! mon Dieu, c'est de l'amour.

« J'étais entre deux feux ou plutôt entre deux sources de larmes, entre deux douleurs de plus en plus profondes. Moi, je souffrais par contre-coup de ces deux douleurs. Je n'étais pas jaloux, moi, mais toutes les angoisses de la jalousie ont déchiré mon ame. Rachel, toujours plus pâle, se renfermait dans sa tristesse comme dans un tombeau; elle pleurait en silence, elle gardait un sourire pour cacher son mal; mais que pour moi ce sourire était éloquent! Lucy, toujours plus belle, éclatait par des sanglots, des sarcasmes, des évanouissemens. Elle voulait partir avec moi seul, moi je ne voulais pas. Elle voulait fatiguer Rachel, mais la pauvre femme ne se voulait pas fatiguer, tant elle recherchait le tableau de notre amour, tableau si amer pour elle!

« Elles se baignaient à la même heure et du même côté. Plus d'une fois, hélas! j'avais pensé qu'il n'était pas sans danger de laisser ainsi à peu près seules au-dessus de l'abîme deux jalousies, deux haines, deux douleurs si profondes. Çà et là, tout en me baignant au loin, je cherchais à les voir. Je les voyais alors allant, venant, se mêlant aux autres baigneuses. La mer les apaise, me disais-je; la mer est bonne pour ceux qui souffrent; elle berce toutes les douleurs. — Mais j'ai hâte d'en finir.

« Une après-midi, elles se baignaient comme de coutume; moi, je me baignais plus loin sans inquiétude pour elles, me reposant sur Dieu, sur les matelots, sur l'insouciance, hélas! Cependant depuis deux jours Rachel était plus sombre encore, elle semblait pencher

le front sous un dessein sinistre, elle avait des distractions étranges. Ce jour-là le soleil éblouissait les baigneuses, la rive était presque déserte, à peine si quelques nouveaux venus se promenaient sur la jetée. M'étant tout d'un coup, peut-être par pressentiment, soulevé sur une lame, j'entrevis Rachel et Lucy en tête de toutes les baigneuses, s'éloignant de plus en plus dans la mer. Lucy se coiffait quelquefois d'un petit cachemire bleu; ce jour-là je la reconnus à ce cachemire dont un pan flottait au vent, hélas! en signe de salut! Surpris de les voir si loin dans la mer, je m'avançai un peu de leur côté, regardant toujours avec ardeur. Ah! mon ami! irai-je jusqu'au bout de cette triste histoire? vous dirai-je que tout à coup j'entendis un cri effaré, qu'au même instant je perdis de vue les deux baigneuses? Est-ce une lame qui a couvert leurs têtes? dis-je en volant sur l'eau. Hélas! quand la lame fut passée, je ne vis plus que la surface verte un peu agitée.

« J'appelai au secours, toutes les baigneuses poussèrent des cris d'épouvante et revinrent à leurs barques; quelques baigneurs s'avancèrent sur mes traces. Moi, je me débattais comme un furieux avec les flots; j'étais comme dans ces horribles songes où l'on ne peut avancer, où l'on n'arrive que trop tard; et, comme dans les songes, j'arrivai trop tard; j'arrivai tout ruisselant et tout ensanglanté, la mort dans le cœur, résolu de ne pas reparaître si je ne pouvais reparaître avec elles, avec toutes les deux, car je n'eus pas une seule fois l'idée de sauver l'une sans l'autre. Un homme du bain, sorti d'une baraque quand j'avais crié au secours, arriva avant moi vers l'endroit fatal. Il plongea deux fois en vain. — Où sont-elles? me cria-t-il tout colère pour me cacher son imprudence. — Elles sont là, dis-je en me jetant au fond.

« Je m'étais trompé; je ne trouvai comme cet homme qu'un peu de sable et de gravier. Je reparus seul en levant au ciel un regard désespéré. J'avançai au hasard, perdant la tête et voulant perdre la vie. Rachel, Lucy, où êtes-vous? murmurai-je d'une voix étouffée. Je redescendis encore dans cette tombe infinie, enfin je sentis une femme qui se débattait avec la mort; — mais seule! Je fus presque tenté de laisser celle que j'avais trouvée. Pour l'amour du soleil, je remontai avec elle.

« Toute cette scène terrible se passait en quelques secondes. Eh bien! mille pensées, mille images, mille rêves traversaient mon esprit. Ainsi, pendant que je revenais sur l'eau l'espace d'une seconde, j'eus le temps de me demander si c'était Rachel ou Lucy, laquelle

j'aimais mieux sauver, s'il y avait une coupable. Ah! dans les momens suprêmes, la pensée va bien vite! Celle que j'avais trouvée, c'était Rachel. — Pourquoi n'est-ce pas Lucy? dis-je en la voyant. — Pourquoi n'est-ce pas Rachel? eus-je dit en voyant Lucy.

« Et tout en baisant les cheveux épars de Rachel, je la jetai avec colère au premier marin venu. — Allez, dis-je, elle n'est pas morte celle-là. — J'avais à peine achevé ces mots que j'étais déjà au fond de la mer. Mais, hélas! vingt fois je recommençai en vain ce pénible et douloureux voyage. La pauvre Lucy était perdue à jamais. Dieu fut inexorable. Je voulais mourir à chaque voyage; mais, quand j'étais sous les flots, j'espérais revoir Lucy à la surface, au bras de quelque nageur plus heureux que moi dans ses recherches. Cependant, sans O'C... qui m'entraîna malgré moi, mais tout défaillant, je ne fusse jamais revenu sur le rivage — Faut-il vous le dire? Rachel était encore dans mon cœur, je voulais revoir Rachel, je voulais tout savoir.

« Je n'abandonnai la rive qu'après avoir vu les courageux mariniers à la recherche de Lucy. Tout le monde l'aimait; elle était la joie d'Ostende; morte ou vivante, on voulait la retrouver; ce devait être une conquête glorieuse.

« On me transporta à moitié mort et à moitié habillé dans le premier cabaret du rivage où on avait déposé Rachel. Elle revenait peu à peu à la vie, elle se débattait toujours comme dans la mer. Je voulus la voir et lui parler. Je la revis, mais je ne lui dis rien. Que pouvais-je lui dire! A ma vue, elle se cacha le front dans les mains, et s'écria dans un sanglot : Lucy! Lucy! Elle tendit les bras et s'évanouit encore. — N'ayez pas peur, dit un médecin, celle-là est sauvée.

« Pendant que O'C... lui prodiguait des secours, je ressaisis mes forces et je retournai sur la rive; mais les nageurs cherchaient encore; il était trop tard déjà. — Hélas! dis-je dans mon désespoir, je ne te reverrai plus, toi, ma chère Lucy! — Et je jetais des regards de fureur et d'amour sur la mer.

« Je ne voulus pas me détacher du rivage; je m'étais couché à moitié nu sur la grève, poursuivant les songes les plus funèbres. De temps en temps me revenait le souvenir de Rachel, mais je repoussais ce souvenir qui devait être toujours amer à mon cœur. — Allez, allez, disais-je; fuyez loin de moi si vous êtes coupable, car la mer est trop près de nous; fuyez, pauvre jalouse insensée, car j'ai encore assez de force pour vous traîner là-bas où est Lucy.

« Sur le soir, O'C..., qui savait tout ce qui se passait dans mon cœur

et dans le cœur de Rachel, vint me supplier de retourner pour un instant à l'hôtel. Je le suivis sans rien dire. Il me prit le bras dans l'escalier, et me conduisit à la chambre de Rachel. Elle m'attendait: sur les prières d'O'C..., elle allait partir pour Spa avec deux baigneuses que le jeune Anglais devait rejoindre bientôt; elle voulait me revoir et me toucher la main en signe d'éternel adieu. J'avais résolu d'être impitoyable. — Mais un seul mot cruel la tuera, me dit O'C... Et en effet, elle était si défaillante, elle était si près de la mort, qu'une seule secousse de plus la renversait à jamais.— Elle va mourir en chemin, dis-je. — Je le crains, mais elle mourrait ici à coup sûr; il faut donc qu'elle parte à l'instant; mes amies auront pour elle tant de sollicitude qu'elle y mettra un peu de bonne volonté. Allons, approchez-vous d'elle: soyez charitable; songez qu'elle vous aime et que vous l'avez aimée.

« J'allai à elle tout chancelant: un soupir, un regard profond et douloureux, une main touchée d'une main tremblante (si j'avais pressé sa main, je l'eusse brisée!), voilà tout notre adieu. En m'en allant, je l'entendis qui murmurait d'une voix étouffée: O Henri! me pardonnerez-vous!

« Elle partit; moi, je retournai sur le rivage. On ne cherchait plus Lucy, Lucy était perdue pour moi, pour le monde, pour la terre. Ah! vous ne saurez jamais quelle est l'amertume des larmes versées sur cette tombe sans fin. Dans un cimetière, les larmes pieuses font éclore des fleurs et pousser des herbes consolantes où l'on respire l'ame des morts; mais dans la mer! La mer cependant venait par momens sourire à mes souffrances; elle avait comme moi ses plaintes et ses agitations, ses colères et ses larmes. Ah! que je prenais une sombre joie à la voir le matin, dans son flux, quand chaque flot venait bruyamment se briser à mes pieds! Je voulais sans cesse me laisser engloutir, mais sans cesse j'espérais voir revenir dans une lame la blanche dépouille de ma pauvre maîtresse. Je reculais peu à peu, l'œil égaré sur chaque nouvelle vague; je reculais ainsi jusqu'à l'heure du reflux, et, plus que jamais désespéré, je tombais presque mort sur la grève.

« J'épuisai mon cœur, mon ame, ma vie, mais non pas ma douleur, à ce spectacle cruel. La mer fut avare de mon trésor. Un jour, cependant, à l'heure du flux, ayant cru entrevoir dans une vague encore lointaine un vêtement de femme, je m'élançai comme un fou, avec des cris de fou, au devant de cette espérance; je me jetai tout éperdu et tout défaillant sur cette vague, comme si elle eût renfermé Lucy.

Cette vague était comme le dernier adieu de la morte; car elle m'apportait un petit cachemire bleu dont s'était coiffée Lucy le jour fatal. La pauvre coquette!

« Je saisis avec ardeur ce cachemire qui avait touché des cheveux adorés, qui a gardé un parfum d'elle-même, qui est pour moi la plus sainte des reliques! »

Après un silence, Henri des Feugeraies prit le petit cachemire bleu dans son sein, le baisa à diverses reprises et y répandit une larme à la dérobée.

« Que vous dirai-je encore? ajouta-t-il. O'C... m'entraîna loin d'Ostende. Bon gré, mal gré, il m'emmena à Spa, où Rachel n'était restée que deux jours. Nous avions trouvé la nouvelle de ce départ dans une lettre des deux amies de mon brave et dévoué compagnon de voyage. C'est là que je vous rencontrai, dans ma tristesse toujours profonde, mais un peu effacée au dehors. Plaignez-moi, car je suis bien à plaindre! Si nous voyageons encore ensemble, pardonnez-moi mes heures de sauvage solitude. Je sais bien que le temps nous éloigne toujours des morts, c'est une loi de la vie humaine; mais il est de grands malheurs où le temps ne peut rien. Mon grand malheur, à moi, le devinez-vous? — J'aime Rachel! »

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE

PALAIS DES PAPES

A AVIGNON.

Lorsque le bateau à vapeur s'est élancé hardiment sous la grande arche du pont Saint-Esprit, ce nouveau passage de Charybde et de Scylla, il nage dans des eaux moins profondes, mais dont les nappes écumeuses se répandent sur les deux bords, à travers des bois de saules presque toujours submergés. Les collines sauvages du Vivarais, les coteaux de l'Isère et de la Drôme, les premières chaînes alpines dentelées de neige, tout disparaît comme une vapeur derrière les vingt-deux arcades du pont gothique, le plus vieux de France peut-être. Le Rhône, élargi, saisit les rives de Provence et de Languedoc, et, dans son cours capricieux, il multiplie les méandres, enserre des groupes d'îles, creuse des golfes et des baies de verdure. Alors des brises attiédies parfument l'espace, des courbes lumineuses se montrent au sud, on commence à pressentir la mer et l'Italie.

Or, vers les six heures du soir, au mois de mai, au moment où le bateau à vapeur arrive à la pointe nord de l'île Barthelasse, une masse gigantesque et d'une teinte violacée se dresse tout à coup devant vous à une demi-lieue de distance et semble barrer le passage au fleuve. Cette montagne de pierre, hérissée de tours et de murs dentelés, c'est le vieux palais apostolique, qui, depuis Jean XXII jusqu'à Grégoire XI, fut le sanctuaire du gouvernement pontifical. Autour de lui, les clochers d'Avignon carillonnent encore tous les soirs; mais le géant n'a plus sa tiare, aucune fenêtre ogivale ne s'illumine au palais des souverains pontifes, et, pour toute réponse aux cantiques de

la ville, les flancs caverneux de l'édifice rendent des roulemens de tambour, des hennissemens de clairon. Le palais des papes est aujourd'hui un *château* de l'état. La révolution l'arracha au vice-légat apostolique en 1790. Elle le mutila et le souilla de sang. Plus tard, le consulat en fit une caserne, et depuis lors le génie militaire en est devenu le seul hôte et le seul conservateur.

Ce serait une œuvre belle et sévère que l'histoire de cet énorme palais d'où le mystérieux catholicisme gouverna le monde pendant soixante et dix années. Et pourquoi n'écrirait-on pas cette histoire aujourd'hui? Dans les temps avancés où nous entrons, il y a toute sécurité pour les opinions honnêtes, indépendantes et sérieuses. Si quelques haines criardes s'acharnent encore contre elles, l'esprit public est là pour les comprendre et les venger parfaitement. D'ailleurs, dans l'histoire d'un vieux monument, à quoi bon prendre parti pour telles ou telles passions qui s'agitèrent dans son enceinte et autour de ses murailles? Tout le mouvement des temps disparus est-il autre chose qu'un drame dont les acteurs sont morts et que d'autres acteurs ne pourront jamais représenter de nouveau? Ceux qui vont toujours remuant les cendres des morts illustres pour les profaner ou pour les adorer, sont, à nos yeux, sacriléges dans l'un et l'autre cas. C'est vouloir, malgré Dieu, renouveler un passé enseveli providentiellement, afin que ses perturbations ne nuisent ni au présent ni à l'avenir. L'histoire doit être, selon nous, une science toute philosophique, une évocation toute pacifique des souvenirs. C'est un miroir immense et aux profondeurs lumineuses, dans lequel nous devons regarder, sans passion, le mouvement de ces ombres qui furent des hommes et dont les destinées accomplies ont enfanté la vie présente, le milieu où nous sommes.

Dans les provinces méridionales de la France il est beaucoup de monumens très remarquables, et pour ainsi dire *inexplorés* encore. Leur nom, leur origine, leur destination même, tout cela est bien connu; mais cela suffit-il? Il est à leur sujet bon nombre de légendes et de chroniques enfouies dans la poussière des bibliothèques locales, et dont l'exhumation produirait de précieux matériaux. De toutes ces monographies de monumens, il résulterait une sorte d'*architecture historique* mille fois plus intéressante et plus utile, au double point de vue de la science et de l'art, qu'une infinité d'ouvrages déclamatoires et vagues dont la librairie française se laisse encombrer aujourd'hui. Et, sans perdre de vue notre sujet, d'où vient, par exemple, qu'aucun homme d'inspiration et de talent ne se soit fait l'historien, le biographe si vous voulez, de ce magnifique palais apostolique qui domine si audacieusement Avignon, le comtat et la Provence? On citera quelques in-folios où se trouvent relatées les *particularités* concernant l'ancienne demeure des papes; fort bien : c'est comme si on disait à ceux qui veulent acheter des perles-fines d'aller les chercher au fond de la mer. Le palais papal, croyez-nous, est assez grand par lui-même et assez imposant dans l'histoire du XIVe siècle pour avoir ses annales particulières à lui, son code de capitulaires, de décrétales, de bulles, d'ordonnances, où l'on pourrait suivre le développement de sa vie

et de sa puissance depuis le jour de la première pierre posée par la main d'un pontife jusqu'au jour où le pape Grégoire XI en ferma les portes pour retourner à Rome. Cette belle période de soixante et dix années (dites par les Romains les soixante et dix années de la *captivité* de l'église) serait comme un épisode étincelant au milieu de l'histoire générale des papes. Ce serait en même temps comme l'épopée de ces ruines majestueuses; car c'est du haut des tours du palais qu'il faudrait prendre les véritables points de vue historiques de l'époque papale dans le comtat.

A Dieu ne plaise que nous nous jugions digne d'une œuvre si vaste! Nous avons voulu l'indiquer et non la tenter; d'ailleurs le temps et les matériaux nous manquent, et puis d'autres préoccupations d'art ne nous manquent pas. En ce monde, chacun a son amour qu'il suit et sa muse qu'il écoute. Seulement, en passant un jour devant le palais apostolique du comtat avignonais, nous avons été saisi d'admiration à la vue de ces pierres puissantes et si chaudement colorées par le soleil du midi, et nous avons été pris d'un curieux désir de visiter cette thébaïde pontificale, autrefois si éclatante de richesse et de joie, aujourd'hui si désolée. Notre émotion était vive en quittant ces voûtes profondes, ces portes solennelles; nous avons écrit comme un autre aurait peint, comme un autre aurait chanté. Nous dirons donc avec bonne foi ce que nous avons vu de nos yeux et ce qu'on nous a raconté dans ce cloître pontifical, dans cette mystérieuse forteresse où gisent pêle-mêle des souvenirs de piété et de mansuétude, et des débris de grandeur et de despotisme.

Comme tous les monumens qui ont passé par les mains violentes des révolutions, le palais apostolique d'Avignon a subi de déplorables mutilations. Il projette ses immenses murailles du nord-est au sud-ouest, touchant d'un côté la petite métropole de Notre-Dame-des-Doms, et de l'autre dominant la ville et prêt à l'écraser de toute sa hauteur. Sa façade principale regarde le couchant; aussi a-t-elle reçu des rayons solaires ces tons chaudement colorés, ces teintes intermédiaires du pourpre à l'orangé qui distinguent tout monument méridional regardant le coucher du soleil. Au centre est un lourd balcon de pierre, sur lequel s'ouvrait autrefois une grande fenêtre ogivale, dont on voit encore le cintre brisé, bien qu'elle soit murée. C'était aux deux côtés de ce balcon que s'élevaient deux tourelles, légères et brodées de sculptures, et dont les arêtes verticales filaient jusqu'au-dessus du faîte du palais. On les a séparées du corps de bâtiment, auxquelles elles tenaient comme par enchantement, n'ayant pas leur point d'appui sur le sol, mais finissant en pommes de pin renversées, à la hauteur du balcon. Oh! qui donc a arraché ces deux jolies tours entre lesquelles le pape venait se placer, aux jours solennels, pour bénir la ville et le monde, et aux jours de justice aussi, pour jeter la grace du haut du balcon à quelque pauvre criminel qu'on menait au supplice! Il paraît qu'elles existaient encore au XVIIe siècle, car on voit dans une des salles de la bibliothèque d'Avignon un tableau commémoratif (assez mal peint, du reste, et sans la moindre entente de la perspective), où l'on a voulu représenter le cortége de Louis XIV arrivant à Avignon chez le vice-légat apostolique

lique, et où l'on retrouve, au front du palais, les deux charmantes tourelles tant regrettées.

Avant de pénétrer dans cette redoutable abbaye pontificale, tout voyageur est tenté d'en faire le tour, comme entraîné par un vague sentiment de terreur. Le labyrinthe paraît tellement monstrueux, qu'on veut en connaître d'abord l'enceinte extérieure. En effet, si on allait s'engager là-dedans pour l'éternité! Cette idée fait lever les yeux, et l'on mesure, malgré soi, la hauteur des murs; et si, dans les parties inférieures de l'édifice, on rencontre quelque poterne à demi crevassée, on la considère avec une complaisance secrète, avec une arrière-espérance de salut. En marchant vers le nord, vous arrivez à un corps-de-logis qui s'enfonce profondément, formant un angle droit avec la façade; de longues fenêtres étroites y sont murées dans leurs parties basses, et grillées d'une façon formidable à leur tête ogivale; elles donnent du jour aux prisons. Les prisons de la ville occupent aujourd'hui une partie de l'ancien appartement des papes. Ce corps-de-logis est terminé par les flancs d'une énorme tour carrée qui n'a gardé qu'une moitié de sa frise, et quelques débris d'une autre tour plus petite. Selon certaines traditions qui ne manquent pas d'autorité, c'était là la tour de Saint-Jean. Le voisinage de l'église de Notre-Dame semble justifier cette opinion. La façade nord du palais s'appuie tout entière sur le rocher des Doms. Ses teintes brunies, sans éclat et sans accident de couleur, les mousses humides qui se plaquent contre les assises inférieures des murailles, tout annonce que le rayon du soleil n'a jamais souri sur cette partie du palais. Mais de quelle sombre admiration on est saisi en jetant les yeux sur la tour qui s'élève d'un gouffre et qui se perd dans la nue à l'extrémité de cette façade septentrionale! Cette tour est vraiment le géant de l'édifice apostolique. Aussi les traditions populaires ont-elles gardé fidèlement le souvenir de son nom. Elle est, depuis les premières années du XIVe siècle, la tour de *Trouillas*. Pierre Obreri passe pour en avoir été l'architecte. Comme toute la partie nord du palais, elle est la plus ancienne construction de la demeure des papes. Il est probable que Benoît XIII, qui fit démolir une partie des édifices que Jean XXII avait déjà élevés (1), n'ajouta rien à ce formidable boulevart, qui domine encore aujourd'hui la région septentrionale du comtat. Mais, hélas! qu'est devenu le beau couronnement de cette tour géante? Quelques machicoulis en ruine et tout chargés de giroflées et de figuiers sauvages se montrent encore à son faîte comme les débris d'une coiffure suzeraine le lendemain d'une révolution. Quant aux murailles de la tour de Trouillas, les siècles les ont lacérées de crevasses menaçantes. Avignon entendra quelque jour le bruit d'un écroulement effroyable, et le donjon le plus puissant de la souveraineté papale ira roulant dans l'abîme avec tous ses prestiges de grandeur. Telle est la destinée de toute chose humaine, si sacrée qu'elle soit, et

(1) *Histoire des souverains pontifes qui ont siégé dans Avignon*, par F..., 1 vol. in-4°, appartenant à la bibliothèque de la ville d'Avignon, et imprimé en MDCCLXXIV.

le côté temporel de l'église de Rome n'est pas à l'abri de l'action du temps : Rome elle-même le sait bien aujourd'hui.

La façade de l'est, dans son immense étendue, est accidentée par des saillies et des renflemens assez remarquables; c'est là surtout que l'on distingue la coque extérieure d'un oratoire, dont les fenêtres allongées et d'une ogive aiguë à leur sommet ressemblent parfaitement à des fers de lance. Les vitraux en sont coloriés et d'une bonne conservation. Cet oratoire attenait à cette partie des appartemens particuliers des papes qui regardait le levant. Non loin de là aussi existe une sorte de tourelle en saillie et d'une étrange forme à son sommet, car ce sommet a quelque analogie avec un bonnet sacerdotal. Cette petite tour ne s'élève pas au-dessus du faîte du palais; mais, au contraire, elle semble vouloir y rentrer et s'y cacher, honteuse d'elle-même aujourd'hui. On dirait que l'éclat du soleil du XIXe siècle lui fait peur. C'est qu'il y eut là-dedans de terribles et honteux mystères. Toutefois, continuons à faire le tour du palais; il sera temps bientôt d'y entrer. Le côté du midi est tellement effrayant, qu'on se hâte de passer. Toute la masse de l'édifice s'élève à pic sur votre tête, et l'on est forcé d'en raser les murs, en suivant un étroit défilé creusé dans la roche vive. Là, un immense arc-boutant projette son arche du faîte de l'édifice sur le rocher, comme pour retenir toute cette énorme forteresse près de crouler. De ce côté aussi s'élève la tour présumée de Saint-Laurent, du sommet de laquelle l'œil émerveillé suit à perte de vue les larges et brillantes sinuosités du Rhône et de la Durance, au milieu des verdoyantes plaines du comtat. Une chaîne de collines, plantées d'oliviers, suit le Rhône et borde le tableau à l'ouest, tandis qu'au levant les hautes dentelures des Alpes se découpent à l'horizon bleuâtre. Le côté méridional du palais forme ce grand corps de bâtiment qui renferme la salle d'armes et la chapelle apostolique, dont les travées n'ont plus de vitraux, et n'ont conservé de leur première splendeur que les nervures de leur encadrement.

Revenus sur la place d'Armes, en face du palais, ne nous hâtons pas de pénétrer sous les voûtes pontificales. Il est un lieu non moins vénéré des bons habitans de la Provence par sa célébrité antique et par les traditions qui s'y rattachent : c'est le rocher des Doms.

Dans presque toutes les vieilles villes de l'Europe, on peut déterminer le point topographique du berceau de la cité. Rome a son Capitole, Avignon son rocher. Sur la roche élevée qui domine la plaine et les deux fleuves s'éleva un temple au temps des Cavares, peuplade ligure qui occupait la Gaule méridionale, c'est-à-dire près de cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Ce temple était-il dédié à Hercule, ou à Bacchus, ou à Diane? Fut-il bâti par les Tyriens qui, avant tous les peuples antiques, visitèrent la Gaule, ou par les Phocéens, colonie qui fonda Marseille, Arles, Avignon et d'autres villes où le type grec se retrouve encore? Nous hésitons à formuler une opinion sur un point historique et archéologique aussi litigieux que l'est celui-là. Toutes les fois que des hommes spéciaux sont en contestation sur un terrain scientifique, l'homme d'art passe au milieu d'eux, emportant la plus large part de butin qu'il peut

prendre des deux côtés. Quoi qu'il en soit, le temple subsistait avant la conquête romaine, mais il était en ruines à cette époque, et nous savons par des autorités irréconsidérables que le génie romain le releva. Il est probable, si l'on en croit les vestiges de vieilles constructions retrouvées depuis, il est probable que beaucoup de maisons furent bâties à l'entour du temple, et surtout celles des familles sacerdotales qui se réunissaient toujours à l'abri de la divinité du lieu. Le rocher fut donc l'emplacement de la première cité avignonaise. Il l'était encore à l'époque de la venue du christianisme, et ici commence, au sujet des Doms, cette merveilleuse série de légendes qui en font un rocher tout miraculeux. Ici le polythéisme antique change de nature et de forme; il devient plus pur et plus mystérieux dans ses mythes, en même temps qu'il les révèle dans une expression plus naïve.

C'est avec un sentiment de respect et de bien grande curiosité que l'on parcourt les légendaires et les martyrologes concernant l'antique cité avignonaise, et où l'on rencontre tant de *saintes histoires* qui firent le bonheur et l'admiration de la Provence au moyen-âge. Il nous a été permis de feuilleter le manuscrit latin de frère Bernard Guidon, religieux de l'ordre de saint Dominique, pénitencier du pape Jean XXII, et depuis évêque de Lodève, lequel manuscrit fait mention du rocher des Doms à une époque très reculée, puisqu'il contient tout au long la légende de sainte Marthe, *vénérable hôtesse* de Jésus-Christ et fondatrice de l'église de Notre-Dame-sur-le-Rocher. Ce précieux débris du XIVe siècle est intitulé *Speculum sanctorale;* il est dédié à Jean XXII, qui le reçut *agréablement*, comme le témoigne sa bulle donnée à Avignon le 24 juillet, l'an XXIIe de son pontificat. Nous n'avons pas l'intention de traduire ici la légende; le pourrions-nous avec succès? Comment rendrions-nous les tours naïfs, la grace des expressions antiques et le parfum de sainteté et de bonne foi qui font le charme de ce récit? Nous ne chercherons pas non plus à comparer cette histoire de sainte Marthe avec celles qu'ont écrites Vincent de Beauvais dans son *Miroir historial*, saint Antonin, évêque de Florence, dans ses *chroniques*, et tant d'autres. Nous suivrons rapidement frère Bernard Guidon dans sa naïve épopée.

L'auteur commence par exalter l'origine de la *bienheureuse* Marthe, issue, dit-il, d'une maison royale, sœur de Lazare et de Marie-Madeleine. Son père s'appelait Syro et commandait à la Syrie et à beaucoup de places maritimes dans la Judée. Marthe était *belle de corps*, d'un visage riant, pieuse, éloquente, parfaite dans ses mœurs, aumônière, très pure vierge. Par héritage maternel, elle possédait avec son frère et sa sœur le *château de Madelon* et celui de *Béthanie*, et une *assez grande partie de la ville de Jérusalem*. L'exagération est ici très pardonnable quand on songe qu'il s'agit de la vie d'une sainte écrite au moyen-âge. Ajoutez à tant de vertus et d'avantages de position le sens droit, l'économie, l'intelligence des soins du ménage dont l'auteur de la légende loue beaucoup sainte Marthe. Vient ensuite le récit historique et évangélique de la visite du Sauveur chez Marthe et Marie. Mais bientôt commença la persécution contre les disciples de la primitive église;

alors Marthe, cette *sainte dame*, apporta aux pieds des apôtres ce qui lui restait de bien. Le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Cependant arriva l'incarcération de saint Pierre; déjà saint Étienne avait été lapidé; saint Jacques eut la tête tranchée. Lazare (l'ami du Sauveur), Marthe, Marie-Madeleine, Marcelle leur servante, Maximin, l'un des soixante-douze disciples, Célidoine et plusieurs autres, furent livrés à la merci des flots de la mer de Syrie, sur une barque sans voile, sans rames et sans gouvernail. L'embarcation, protégée du ciel, aborde à Marseille. La ville phocéenne et romaine reçoit la parole évangélique ainsi que la cité de Sextius, Aix et toute la *basse province*, nommée depuis la Provence. Marthe quitte sa famille et ses amis, et arrive à Avignon. Douée de l'esprit de prédication, elle annonce au peuple ce même Jésus qu'elle a vu de ses yeux et avec qui elle a tant de fois conversé. Cependant une grande terreur gagne les habitans des rives du Rhône; une sorte de crocodile a paru sur la plage et près d'un lieu sauvage appelé Nerluc, *Niger lucus*, situé entre Avignon et Arles. La tarasque, nom populaire et traditionnel du monstre, dévorait hommes et bestiaux. Sainte Marthe, émue de pitié à la vue des populations qui l'imploraient à genoux, se dirige vers le *Bois Noir*, près du fleuve. Un crucifix à la main, elle marche au devant du monstre qui, soumis et saisi de frayeur, se laisse attacher par la sainte avec une ceinture de laine. Ceux qui de loin avaient suivi Marthe accoururent armés de piques et de pieux. Le dragon est abattu, éventré, et son sang, comme les dents du serpent de Cadmus, devient une semence féconde, car une ville s'élève sur le lieu même du miracle. Voilà Tarascon naissant de la tarasque sous l'invocation de la glorieuse hôtesse du Christ. Mais c'est à Avignon que Marthe va fixer sa vie ascétique. Elle fait sa demeure d'une excavation dans le rocher; elle se revêt en hiver de *peaux de brebis*, et en été d'une tunique d'*un gros et rude drap, et au-dessous d'un poignant cilice*. Elle a les pieds nus, un *couvre-chef* de peau de chamois; ses reins sont ceints d'une corde à gros nœuds; elle couche sur un lit de feuilles desséchées; elle se nourrit d'herbes et de racines. Voilà donc la *dame* de Béthanie, celle qui possédait une assez grande partie de la ville de Jérusalem! A son exemple, les populations se sont vivement émues; le christianisme embrase les cœurs, et l'église d'Avignon prend naissance.

Le vieux temple d'Hercule ou de Bacchus était en ruines, et la source qui fournissait l'eau lustrale pour les sacrifices était comblée. Marthe, dit la légende, retrouva la source vive derrière le *sacrarium* du temple (et la ville d'Avignon aujourd'hui brûlerait un beau cierge en l'honneur de la sainte, si cette même source voulait jaillir de nouveau sur le rocher des Doms). La sœur de Lazare et de Marie fit bâtir une église sur l'emplacement même du temple. Par inspiration divine, saint Maximin, évêque d'Aix, saint Trophime, évêque d'Arles, saint Eutrope, évêque d'Orange, visitèrent la dame de Béthanie, et à sa prière ils consacrèrent la nouvelle église. Marthe n'avait point perdu ses habitudes d'hospitalité; elle offrit un très bon repas aux trois

évêques, ses vénérables amis, et *en leur présence l'eau fut changée en vin comme aux noces de Cana.*

L'église du Rocher, consacrée à la glorieuse Vierge Marie, reçut le nom de Notre-Dame-des-Doms, qu'elle a toujours conservé. De vieilles autorités se réunissent pour reconnaître sainte Marthe comme fondatrice de l'édifice chrétien dont nous parlons aujourd'hui; plusieurs papes confirmèrent par des bulles l'authenticité du récit de frère Bernard Guidon, et notamment Sixte IV dans une bulle de 1475. Selon les légendaires, l'église du Rocher fut donc la cause première et la cause merveilleuse de la fondation du palais des papes. La prédestination était bien marquée; un autre Vatican devait s'élever sur la colline des saints disciples de Jésus, et, selon les temps, Rome et Avignon devaient partager les honneurs de la tiare.

La tradition a conservé les noms des premiers évêques d'Avignon; elle parle de leur sainteté et de leurs miracles, mais elle se tait sur l'emplacement de leur demeure (l'archevêché d'aujourd'hui date du XIVe siècle). Après saint Ruff, le disciple de saint Paul et le compagnon de son apostolat, après saint Just, les deux premiers évêques de cette église naissante, il y a une longue lacune que les légendaires eux-mêmes ne comblent pas. Les persécutions de la fin du premier siècle de l'ère chrétienne étaient si violentes, que toute tradition, toute hiérarchie devenaient impossibles. Le sang coulait à flots, et les évêques passaient quelquefois en un jour du pontificat à la mort. Alors le siége d'une église était le siége du martyre; *locus sedis, locus martyrii,* comme l'écrivait en parlant de ces temps-là Grégoire de Tours. Mais le soleil de l'Évangile se leva; l'empereur Constantin reçut le baptême, et, pieux et magnifique, il fit relever de leurs ruines beaucoup d'églises renversées par les derniers ouragans des persécutions. S'il faut en croire les vieux historiens (et particulièrement le père François Nouguier qui vivait en 1650 et qui dédia son histoire de l'église d'Avignon à sa majesté la Vierge Marie, reine du ciel et de la terre), vers le milieu du IVe siècle, Constantin fit rebâtir Notre-Dame-des-Doms sur l'emplacement de l'édifice primitif attribué à sainte Marthe. Le père Nouguier ne doute pas de l'authenticité de ce fait historique, et il en donne pour preuve le *chrysimon* ou chiffre de Constantin, que l'on voyait gravé sur les murailles de l'église métropolitaine.

Vers le milieu du VIIIe siècle, tandis que Karl-Martel taillait en pièces l'armée sarrazine entre Tours et Poitiers, la Provence était envahie par des hordes musulmanes sous les ordres du kalife Athyn, à qui la trahison de Mauronce, duc et gouverneur, livra la ville d'Avignon. La cité fut saccagée, les églises pillées, souillées, livrées au feu. Karl-Martel survint, reprit la ville et poursuivit le Maure jusqu'à Narbonne. La délivrance d'Avignon fut regardée comme miraculeuse; Fredegarius Scholasticus et d'autres vieux chroniqueurs en parlent comme de la prise de Jéricho. Voilà donc l'édifice élevé par Constantin, Notre-Dame-des-Doms, détruit de fond en comble. Qui rebâtira l'église? Le pays était ruiné, et les évêques qui se succédèrent au siége d'Avi-

gnon étaient bien pauvres. Un des premiers soins de Charlemagne, à son avénement à l'empire, fut de relever de ses ruines le sanctuaire de Constantin. Notre-Dame-du-Rocher devint une cathédrale avec de grands priviléges et un chapitre de chanoines réguliers. La tradition nous apprend que l'édifice des Doms, tel qu'on le voit aujourd'hui, est le même qui fut bâti par Charlemagne. Quelques archéologues ont soutenu cependant que le porche, ou portique couvert de l'église, était d'origine romaine; d'où il résulterait qu'on aurait ajouté le reste de l'édifice chrétien à cette partie antique du temple d'Hercule ou de Bacchus, qui seule serait restée debout au milieu de tant de destructions successives. Cette opinion ne manque pas de fondement, car le fronton du portique est tout-à-fait de style grec et romain, et les deux colonnes torses qui encadrent la porte d'entrée appartiennent incontestablement à l'ordre romain. Toutefois on pourrait avec plus de raison attribuer ce portique couvert à l'époque de Charlemagne, qui était l'époque *romane,* où l'art ne vivait que d'imitation de l'antique. Quant aux fresques qu'on voit encore sur les murs intérieurs de ce porche, et si témérairement attribuées au Giotto, elles n'ont vraiment de valeur que par leur ancienneté. Elles rappellent un peu la manière bysantine, mais comme un pâle reflet rappelle la lumière du jour.

Il serait inopportun de parler ici des richesses dont les papes dotèrent plus tard cette cathédrale devenue métropole. Nous n'avons voulu nous occuper que de son origine, qui précéda de plusieurs siècles, comme on le voit, la fondation du palais apostolique, dont elle ne semble au premier abord qu'une dépendance. L'histoire des évêques d'Avignon, depuis l'époque de Charlemagne jusqu'au pontificat de Clément V, au commencement du XIVe siècle, ne nous apprend rien de remarquable touchant l'église des Doms. La légende de saint Bénédict, vulgairement saint *Bénézet,* s'y rattache cependant, quoique d'une manière indirecte.

L'évêque Pons occupait, en l'année 1177, le siége pastoral d'Avignon, lorsqu'un jour de fête, étant monté en chaire pour prêcher, il entendit une grande rumeur dans l'église cathédrale. Un enfant de quatorze ans environ venait d'entrer, tenant le bourdon et la gourde et voulant parler au seigneur évêque. Tout à coup la voix de l'enfant se fait entendre : « Oyez tous, et prenez garde. Le seigneur Jésus m'a envoyé ici vers vous pour lui bâtir un pont sur le Rhône (1). » L'évêque, irrité, ordonne qu'on saisisse cet audacieux et qu'on l'amène au prévôt de la ville pour être châtié et avoir les mains et les pieds coupés comme un voleur *qu'il était.* Bénédict, c'était le nom de l'enfant, répéta au prévôt ce qu'il avait dit à l'évêque et au peuple. « Quoi, s'écria le prévôt, un malotru berger comme toi bâtirait un pont sur le Rhône! Ce que tant de grands hommes et Charlemagne lui-même n'ont pu faire, tu l'oserais? Toutefois et *d'autant* que les ponts sont faits de chaux et de pierres, je veux te donner une pierre très bonne à cela; elle est dans la cour de mon palais

(1) Procès-verbal manuscrit déposé dans les archives de la ville.

(*daray ti una peira que yeou ay el Palatio*) : si tu peux la porter, je croirai en toi. » Bénédict accepte. On le ramène devant l'évêque; il lui fait part de sa convention avec le prévôt ou le viguier (*lou viguié*). « Allons donc et à la bonne heure, dit l'évêque, allons voir la merveille. » Et suivi du peuple, le seigneur Pons se rend au palais du prévôt. Là, Bénédict, après avoir jeté vers le ciel son beau regard inspiré, saisit de ses deux mains délicates la pierre que trente hommes n'auraient pu mouvoir; il l'enlève, la charge sur son dos, et, escorté de l'évêque et d'un peuple immense, il la porte au bord du Rhône en un lieu favorable pour bâtir le pont. Là, le prévôt de la ville, tombant à genoux le premier devant Bénédict, lui baisa les pieds et les mains, l'appela *saint* et lui donna trois cents sols. Le saint reçut au même lieu cinq mille autres sols pour subvenir aux premiers frais du pont.

Telle est la légende touchant saint Bénédict (Bénézet), et dont il est question dans les œuvres de graves personnages tels que l'éminentissime cardinal Baronius dans ses Annales, et le docte Théophile Reynaud, *rare ornement de la compagnie de Jésus*. « La vérité de cette histoire, ajoute le bon père Nouguier, d'après les bulles des papes, est à l'abri de toute attaque et particulièrement de celles de quelques esprits modernes chagrins et persécuteurs des histoires des saints. »

Un cloître attenait au bâtiment de l'église, ainsi que cela est constaté par une bulle de Jean XXII, dans laquelle ce pape déplore la ruine de certains bas-reliefs qui ornaient les galeries de ce cloître et des colonnes de marbre dont les chapiteaux rappelaient divers miracles par les sujets de leurs sculptures; la bulle est du 21 novembre 1319. Ce cloître en effet devait servir de logis aux chanoines réguliers institués par Charlemagne à Notre-Dame-des-Doms, en même temps qu'il était la maison pontificale des évêques de cette époque; il attenait à l'église par un passage voûté qui existe encore, et il s'étendait au sud sur une partie de l'emplacement occupé aujourd'hui par le palais des papes. Et ceci nous amène naturellement à remarquer que presque toutes les cathédrales des premiers siècles de l'église, du moins dans les provinces méridionales de France, avaient pour annexes des monastères habités par des religieux chargés de la célébration des offices, et qui étaient pour l'évêque une sorte de sacré collége. Ces religieux se nommèrent chanoines, du mot grec *kanon*, règle. Charlemagne leur fit donner, par les évêques et par Rome, des statuts très sévères; ils étaient soumis à la vie claustrale; ils étaient couverts de l'aumusse de la tête aux pieds; leur vêtement et leur règle les assimilaient parfaitement aux moines cloîtrés. L'évêque habitait au milieu d'eux, mais séparément et avec toutes les libertés et priviléges de l'autorité souveraine; seulement il les nommait ses frères (cette dénomination est encore en usage aujourd'hui), et il prenait conseil de leur assemblée. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer des ruines de cloîtres autour des vieilles cathédrales; celui de Saint-Trophime à Arles est de la plus belle conservation, et peut donner une idée de ce qu'était, quant au style et à l'ordonnance des bâtimens, celui de Notre-Dame à Avignon. Par une corruption de

langage, ces sortes de cloîtres, dans le midi, sont désignés par le mot de *claustre;* ce qui, du reste, expliquerait assez l'origine des chanoines soumis primitivement à la vie *claustrale*.

Revenant au palais apostolique, nous chercherons à connaître sa véritable origine, et à suivre ses divers développemens. Ces recherches ont un but d'art et de vérité historique; nous les avons faites avec bonne foi et, nous osons le dire, avec un esprit de tolérance et de modération que nous désirons bien vivement rencontrer aussi parmi les gens qui pourront ne pas partager nos opinions. Au XIVe siècle, l'histoire de la papauté se mêle à toute la politique de l'Europe; elle entre donc dans les voies humaines très franchement, sans le moindre scrupule. La papauté, à cette époque, était vraiment la plus puissante des souverainetés temporelles, précisément parce qu'elle n'avait besoin que de son influence morale pour remuer toutes les autres royautés. Il est donc impossible, en bonne philosophie, de la séparer du mouvement de la politique, puisqu'elle en était le milieu; il est impossible, par conséquent, de ne pas lui attribuer la juste part qui lui revient d'admiration et de blâme.

Si les échos du grand édifice dont nous nous occupons pouvaient parler, ils nous révéleraient bien des mystères et donneraient peut-être bien des démentis à l'histoire. Tout est muet au palais apostolique, et, dans la sonorité des voûtes, on ne retrouve que des bruits confus et vagues, comme le pêle-mêle des traditions. — Sous le règne de Philippe-le-Bel, le pape Clément V, Français de naissance, établit pour la première fois le siége de l'église à Avignon. C'était en l'année 1309; Clément était l'hôte de Charles II, comte de Provence, et co-seigneur de la ville d'Avignon, dont il partageait la suzeraineté avec le comte de Toulouse. Il est probable que Clément V n'eut d'autre demeure dans la cité avignonaise que le palais de l'évêque Jacques de Ossa, qui depuis fut Jean XXII (1). Ce fut là, sur le rocher des Doms, que bien souvent, sans doute, sa sainteté Bertrand de Got se rappela sa chère Gascogne et son bel archevêché de Bordeaux, qu'il ne cessa d'aimer et de regretter peut-être. Hélas! ce fut là aussi qu'il dut être assailli par bien des pensées tumultueuses, bien des irrésolutions, bien des rêves fiévreux, ardens, prophétiques, alors que, harcelé par les vives passions de Philippe-le-Bel, il hésitait à fulminer l'excommunication contre ce glorieux ordre du Temple, dont le bûcher était déjà prêt à Paris. Pauvre Clément V! dans quelle anxiété aussi il vivait à Avignon, quand une autre excommunication bien plus effrayante encore lui était demandée à outrance par ce roi aux terribles haines, ce même Philippe-le-Bel, si acharné à vouloir frapper d'infamie la mémoire du pape Boniface VIII! Comme il dut souffrir sur son rocher des Doms, lui, le saint père, forcé d'épouser les passions haineuses d'un furieux et d'assembler un concile pour convaincre d'hérésie et frapper d'anathème son propre prédécesseur, le pape, le saint père comme lui! Mais aussi que Clément V soit loué et honoré en cette

(1) Quelques-uns ont écrit que Clément V avait habité le couvent des frères prêcheurs.

occasion! sa sagesse et son habileté l'emportèrent, et chacun sait comment en temporisant il finit par lasser le roi Philippe-le-Bel, par lui arracher un *désistement*, et par l'obliger en quelque sorte à demander l'absolution pour lui-même et pour tous ceux qu'il avait commis comme accusateurs de Boniface. La bulle d'absolution est datée du palais pontifical d'Avignon (1); elle est de l'an 1311, et elle prouve que l'évêque Jacques de Ossa (Jean XXII) contribua par ses conseils et ses lumières à mener à bonne fin cette affaire. Moins heureux dans le grand procès des templiers, Clément apprit en Provence le terrible effet de la bulle qu'il avait fulminée contre eux. Les lueurs du bûcher du grand-maître Jacques de Molay et du commandeur de Normandie durent lui apparaître; de funestes pressentimens le gagnèrent; il quitta la douce ville d'Avignon, la paisible demeure de l'évêque, et il se fit transporter à Montil, près de Carpentras, cherchant sans doute ces brises d'espérance, ces illusions d'avenir meilleur, dont les malades gravement attaqués paraissent si avides. Le mal fit de rapides progrès; une voix qui s'était élevée du bûcher des templiers appelait Clément dans l'autre monde. Il voulut aller mourir dans sa chère patrie, et il se mit en route pour Bordeaux. On le portait en litière; on le déposa dans une barque à rames, et il passa le Rhône dans un état de défaillance presque complet. Arrivé au village de Roquemaure, on ne put le transporter plus loin, et le vingtième jour d'avril 1314, par une magnifique matinée de printemps, il rendit son ame à Dieu. Clément V a été jugé fort sévèrement par quelques historiens. Jean Villani, entre autres, a laissé de lui un très vilain portrait. Il l'accuse d'avarice et de simonie; il répète, sur un bruit public en ce temps-là, que Clément eut pour maîtresse la comtesse de Périgord, très belle femme, fille du comte de Foix; puis il fait l'énumération des trésors que ce pape laissa à ses neveux. Par malheur, ces faits sont aussi rapportés par saint Antonin de Florence, au troisième tome de ses *Histoires*, et l'autorité de cet archevêque est d'une gravité qui laisse peu de doute sur la version de Villani. Son corps fut d'abord transporté à Carpentras, où résidaient les cardinaux en bon nombre; mais au mois d'août il fut transféré en Gascogne, selon que Clément l'avait ordonné.

Avignon dut à ce pape l'honneur de devenir le siége apostolique de l'église. Ce n'est pas que la pensée secrète et ardemment caressée de Clément V ne fût de transporter la cour de Rome à Bordeaux; bien des faits viennent à l'appui de cette opinion. Mais enfin les circonstances en décidèrent autrement, et la ville d'Avignon ne doit pas moins compter sa sainteté Bertrand de Got au nombre de ses papes résidens et de ses bienfaiteurs. Il avait en outre élevé au cardinalat l'évêque Jacques de Ossa, si chéri des Provençaux, et par conséquent il avait d'avance travaillé à la grandeur future du comtat avignonais en ouvrant à Jean XXII le chemin du trône pontifical.

La position de la papauté à cette époque était fort embarrassante; obligée de s'éloigner de l'Italie, que divisaient des factions ardentes, elle avait à lutter

(1) Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

contre les influences puissantes de la France, dont le voisinage était moins un abri qu'un protectorat onéreux. Le comtat Venaissin et Carpentras appartenaient bien à la cour de Rome en toute propriété; mais comment se croire chez soi et jouir de la plénitude de la liberté dans un cercle aussi étroit, et qui de tous côtés pouvait être entamé par une puissance, soit par l'Allemagne, soit par la France, soit par le comté de Provence? Aussi le pape Jean XXII comprit-il qu'il serait d'une bonne politique de se faire à Avignon même une position nouvelle, et qui ne fût ni la position d'un souverain résidant dans ses états, ni celle d'un souverain reçu en hospitalité par un autre souverain. Avignon et son comtat n'appartenaient de fait à personne, bien qu'ils fussent regardés comme dépendans de la France par Charles de Valois, époux de la comtesse de Provence; du comte de Toulouse, et de l'empereur d'Allemagne, qui faisait aussi valoir des droits. D'ailleurs, Avignon offrait une admirable situation topographique à quiconque se sentait le cœur assez hardi pour se bâtir un jour une demeure fortifiée sur cette roche élevée, qu'un large fleuve défendait du côté de la France, et qui commandait par sa hauteur la plaine de Provence. Il est très probable que ces prévisions ont occupé l'esprit de Jean XXII lorsqu'il se détermina à fixer irrévocablement le siége apostolique dans la ville où Clément l'avait transporté. La pensée d'un palais-forteresse était certainement l'objet des méditations du nouveau pape; il comprenait l'avantage immense d'une position tout-à-fait à l'abri d'un coup de main dans des temps où les princes, même le roi très chrétien, ne se faisaient pas scrupule d'enlever la personne sacrée du saint père, quand il était de leur intérêt de confisquer la papauté à leur profit. Le souvenir de Boniface VIII pris dans sa villa d'Unagno par les gentilshommes de Philippe-le-Bel était encore très vivant, et pouvait servir d'avertissement aux héritiers des clés de saint Pierre.

Cependant le conclave assemblé à Carpentras après la mort de Clément fut en butte à de telles violences de la part des milices gasconnes arrivées pour enlever le corps du souverain pontife défunt, qu'il devint impossible de procéder à l'élection d'un nouveau pape. Le palais épiscopal où étaient enfermés vingt-trois cardinaux fut cerné. Le peuple se joignit aux hommes d'armes; on mit le feu aux maisons environnant le conclave; on assiégea le palais au son des trompettes; on criait : « Nous voulons un pape français! nommez un pape, cardinaux italiens, nommez un pape français. » Ceux-ci virent bien qu'il n'y avait ni liberté ni sûreté pour leurs personnes. Ils pratiquèrent eux-mêmes une ouverture dans une muraille derrière le palais, et se sauvèrent de Carpentras, gagnant les champs et cherchant asile aux frontières voisines.

Le saint-siége resta vacant pendant deux ans. Le conclave se réunit à Lyon par les soins du frère de Louis-le-Hutin, le comte de Poitiers, qui fit serment aux cardinaux de ne leur faire aucune violence et de ne les point contraindre à s'enfermer pour l'élection. Sur ces entrefaites, le comte de Poitiers apprend la mort du roi son frère et qu'il est lui-même nommé régent du royaume, la reine Clémence, femme du feu roi, étant enceinte. Le comte n'hésita point,

et, ayant réuni le conclave dans la maison des frères prêcheurs, il déclara résolument aux cardinaux qu'ils ne sortiraient du lieu où ils étaient qu'après avoir élu un pape. La maison fut entourée d'hommes d'armes, et le régent partit pour Paris. Or, quarante jours après, Lyon apprit que la chrétienté avait un pape du nom de Jean XXII. Le conclave avait élu d'une voix unanime Jacques de Cahors, ou d'Euse, comme le veulent quelques historiens. Le régent du royaume de France envoya complimenter le nouveau souverain pontife en lui témoignant le désir d'assister à son couronnement. Jean XXII l'attendit à Lyon pendant près d'un mois, mais sa résolution était arrêtée, et, prévoyant de nouveaux retards, il ordonna son propre couronnement qui eut lieu en l'église métropolitaine de Saint-Jean. Puis il partit aussitôt après pour Avignon, où il avait annoncé qu'il tiendrait sa cour. Il y arriva le 2 octobre 1316.

Le pape Jean était un grand et bel esprit, selon le bon père Nouguier et plusieurs autres annalistes; son âge avancé (il avait soixante-dix ans) n'affaiblissait chez lui aucune faculté intellectuelle. Il était de fort petite taille et d'une complexion frêle, mais sa santé était excellente. Énergique, spirituel, prudent, éclairé, très savant théologien, initié aux sciences et aux belles lettres, fin politique, sobre, régulier dans les habitudes de la vie, économe dans sa maison, mais aimant les grandes choses, prompt à la colère, mais sachant en réprimer le premier élan, homme de cœur et de capacité, Jean XXII était le souverain qu'il fallait alors à l'église. Il arriva à Avignon avec le projet bien arrêté de s'y constituer une position fortifiée et de jeter dans ce pays les fondemens de sa puissance temporelle. Ses premiers soins furent donc de nommer au siége épiscopal vacant Arnaud de Via, son neveu, à qui il donna presque aussitôt après le chapeau de cardinal. Il pourvut aussi le chapitre de deux archidiaconats qu'il donna à deux religieux à sa dévotion. Puis il mit son plan à exécution et chargea le cardinal évêque, son neveu, de faire bâtir une maison épiscopale à peu de distance de l'église métropolitaine, afin de pouvoir démolir l'ancienne et le cloître y attenant sur l'emplacement desquels il voulait élever son palais. Arnaud de Via suivit avec docilité ces ordres souverains, et le bâtiment de la maison épiscopale qu'il éleva est ce même archevêché qui fait face aujourd'hui au sud de la place du palais des papes. Des fouilles immenses furent commencées sur le rocher des Doms; on creusa des abîmes pour élever de leur profondeur des tours et des murailles géantes. La *Trouillas* et la partie nord du palais sortirent de terre comme un soulèvement de rocher taillé à pic, et cependant ni le comte de Provence ni le comte de Toulouse, ces seigneurs de la ville d'Avignon, ne disaient mot. Le petit vieillard bâtissait sur leur terrain sa forteresse colossale et imprenable, comme si déjà la ville et son magnifique territoire lui eussent été vendus à beaux écus comptants (ce qui n'eut lieu que quarante ans plus tard, sous le pontificat de Clément VI). On ne peut trop expliquer la paisible occupation du pape et l'inertie des souverains légitimes d'Avignon que par le respect mêlé de crainte qu'inspirait à ses chevaliers la sainteté du

caractère de leur hôte extraordinaire. Peut-être aussi que les deux comtes suzerains étaient d'avance bien convaincus que le pape Jean défendrait contre eux ses murailles avec toutes les foudres de l'église. Une excommunication en ce temps-là était un malheur d'autant plus redoutable pour un prince souverain qu'elle était suivie d'une calamité publique. Le peuple, sur qui pesait l'interdiction, finissait par élever une voix menaçante contre le souverain, et lui, l'excommunié, abandonné comme un pestiféré, ne trouvait plus un seul chevalier pour le défendre, un seul valet pour le nourrir. L'heureux Jean, XXIIe du nom, put bientôt abriter sa tiare derrière ses remparts et ses bastions pontificaux.

Cependant de grandes réformes s'opéraient dans l'organisation temporelle de l'église. Le pape Jean créait des cardinaux, déposait des évêques, érigeait des évêchés en archevêchés, donnait des abbayes, arrachait à des mains avides une partie du trésor laissé par Clément V, censurait des universités téméraires, entre autres celle de Paris, citait devant lui des novateurs, lançait des Bulles contre des hérésies naissantes; enfin, dès la première année de son règne, Jean XXII remuait déjà toute l'église par la puissance de son esprit. Cette activité prodigieuse descendait jusqu'aux détails, et il est assez curieux de suivre l'énergique vieillard dans sa correspondance privée avec les rois qu'il gourmandait ou louait avec toute l'autorité d'un homme supérieur. Le roi Philippe V, dit le Long, venait d'être sacré à Reims; il n'avait que vingt-trois ans; c'était en 1317. Le pape Jean lui écrivit de sa main une lettre toute pleine de conseils qui ressemblaient fort à des remontrances, et dont voici un fragment : « Nous avons appris que, lorsque vous assistez à l'office divin, particulièrement à la messe, vous parlez tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et vous vous appliquez à des affaires qui vous détournent de l'attention que vous devez donner aux prières qui se font pour vous et pour le peuple. Vous devriez aussi, depuis votre sacre, prendre des manières plus graves et porter le manteau royal comme vos ancêtres. On dit que *dans vos quartiers* on profane le dimanche en rendant la justice, en faisant la barbe et les cheveux, ce que vous ne devez pas tolérer; sachant que la sanctification du sabbat est un des préceptes du Décalogue. » La lettre est datée d'Avignon et du dix-huitième de janvier. De semblables admonitions furent aussi adressées à Édouard II, roi d'Angleterre. Mais la lettre à Édouard, portée par un légat, avait aussi pour but de réclamer les arrérages du tribut que Jean-sans-Terre avait promis à Innocent III cent ans auparavant. Le roi d'Angleterre répondit par des excuses et par l'acquittement du tribut de l'année courante, promettant d'acquitter tout le passé.

Ne croirait-on pas lire les lettres d'un gouverneur à ses élèves? Tel était alors l'incroyable ascendant de la tiare sur les couronnes. Un petit vieillard enfermé dans un palais, au fond d'une province, pouvait, de son oratoire, gourmander et réduire à l'obéissance des princes souverains, des chevaliers-rois, bardés de fer des pieds à la tête et commandant à de formidables armées. Que dis-je? ce vieillard, avec dix lignes écrites de sa main et scellées par un

sceau de plomb (*sub plumbo*), pouvait à son gré déposer un monarque chrétien et disposer de son royaume comme d'une chose privée.

Du sommet d'une telle puissance, et surtout doué comme il l'était d'un esprit supérieur, Jean XXII, cependant, se laissait gagner quelquefois par de certaines perplexités indignes de lui. Le voici, en 1318, fort ému du pouvoir de la *nécromancie* et des *arts magiques*, et écrivant à ce sujet au comte de la Marche, frère du roi de France, à des évêques, à des docteurs en *décret* et à bien d'autres. Le fait est que le pape Jean, tout à l'abri qu'il était d'un coup de main derrière ses larges murailles bordées de fossés et flanquées de grosses tours, avait failli mourir dans les convulsions d'un empoisonnement dans son propre palais, et non-seulement lui, mais encore plusieurs cardinaux, convives de la *mense* apostolique. Le cas était sérieux : aussi Jean et les chapeaux rouges le jugèrent-ils sérieusement et se munirent-ils de tous les préservatifs d'usage en pareille occasion. Le magicien, l'empoisonneur, n'était autre qu'un chapelain du pape, un malheureux Pierre d'Artige, ancien chantre de Poitiers. D'autres conjurés furent aussi découverts. Voici dans quels termes Jean XXII écrivit à ce sujet à l'évêque de Fréjus. « Nous apprenons que Jacques, dit Brabançon, et Jean d'Amant, médecins, et quelques autres s'appliquent par une damnable curiosité à la nécromancie dont ils ont des livres ; qu'ils se sont souvent servis de miroirs et d'images consacrés à leur manière. Se mettant dans des cercles, ils ont souvent invoqué les malins esprits pour faire périr les hommes par enchantement et maladies. Quelquefois ils ont enfermé des démons dans des miroirs et des anneaux pour les interroger sur le passé et l'avenir, etc. »

Dans une autre lettre à l'évêque de Biès et au docteur Pierre Tessier, il dit : « Les magiciens ont préparé des breuvages pour nous empoisonner, nous et quelques cardinaux nos frères, et n'ayant pas eu la commodité de nous les faire prendre, ils ont fait des images de cire sous nos propres noms pour attaquer notre vie en piquant ces images. Mais Dieu nous a préservés et a fait tomber en nos mains trois de ces images diaboliques. »

Hélas ! il en était encore là, l'esprit supérieur, le caractère énergique, le grand pape Jean XXII ! Est-il possible que cette vive intelligence se laissât tout à coup comme étouffer par les ténèbres de l'époque ! Des images de cire lui faisaient peur à lui, le maître des rois, le familier du sanctuaire ! De telles contradictions sont désolantes à rencontrer dans la vie d'un homme qu'on est bien tenté d'admirer comme firent ses contemporains. Mais, qui le sait? peut-être que ces mêmes contradictions, ces mêmes faiblesses à côté de tant de grandeur pourraient servir à expliquer bien des points restés dans l'ombre, bien des énigmes qui ont survécu à la tombe. Si ces terribles croyances dans des évocations surnaturelles étaient sincères, ne devraient-elles pas en quelque sorte justifier beaucoup de cruautés inquisitoriales dont le XIVe siècle fut coupable si fatalement? Si de bonne foi les grands de cette époque ont pu admettre la puissance d'un esprit malfaisant sortant de ses abîmes à la voix des enchanteurs, aux provocations des juifs et des hérétiques, comment leur refuser

quelque pitié en détestant leurs violences? Assurément, la plus anti-évangélique des institutions ecclésiastiques fut l'inquisition; mais, à l'époque dont nous parlons, elle servait moins un système organisé, un système politique et religieux, que de malheureuses erreurs. Ne refusons donc pas à Jean XXII la justice qui lui est due; il n'était ni cruel ni persécuteur; il était de son temps, et avec toute sa supériorité d'esprit, il croyait de la meilleure foi du monde aux évocations cabalistiques, aux maléfices, aux sorciers, comme aussi il ne doutait pas que l'extirpation des hérésies par le fer et par le feu ne fût une œuvre agréable à Dieu. Ceux qui s'indignent contre le peu de philosophie du moyen-âge sont bien exigeans. Auraient-ils mieux fait que les hommes de cette époque-là? Et Voltaire lui-même, qui a écrit de si furieuses injures contre ces pauvres papes du XIVe siècle, aurait été probablement en ce temps-là un fort habile et fort redoutable inquisiteur.

La puissance temporelle du pape sur Avignon croissait de jour en jour; le comtat Venaissin et Carpentras pouvaient déjà prévoir la suzeraineté voisine qui les menaçait. Ce palais hardi, qui se dressait de loin à leurs yeux, avait tout le caractère d'une souveraineté imminente. La prédilection du saint père pour la ville qui lui donnait une hospitalité si large, si abandonnée, était déjà très marquée. Faut-il donc chercher ailleurs que dans cette première préférence l'origine des rivalités vives et tenaces qui animèrent depuis les villes du comtat contre la métropole? Carpentras surtout se voyait déshérité; il n'était déjà plus la ville papale en deçà des Alpes, la ville des conclaves. Carpentras représentait tout le haut comtat depuis les vallées du Ventoux et du Lubéron jusqu'aux plaines avignonaises. Aussi toutes les petites villes montagnardes s'animèrent-elles de son esprit et commencèrent-elles à s'aigrir contre l'étrangère privilégiée qui avait l'air de ne s'offrir en servage au souverain pontife qu'afin d'écraser ses voisines de son favoritisme insultant. Quant à Jean XXII, il n'avait qu'à accepter les avances qui lui étaient faites par cette bonne et belle ville qui se lassait depuis long-temps de son état mixte et toujours indécis. D'ailleurs, tout en reconnaissant la suzeraineté des comtes de Toulouse et des comtes de Provence, Avignon s'était fait des réserves fort larges; il avait gardé par devers lui beaucoup de priviléges, appelés *conventions*, qui lui donnaient une sorte d'indépendance quant à son administration municipale et financière. La commune avait des franchises et des droits imprescriptibles. Le pape Jean avait parfaitement sondé le terrain avant de bâtir son palais princier; il savait bien qu'une fois achevé, aucune commotion politique ne le viendrait ébranler.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Critique Littéraire.

Dix ans de Guerre intestine,

PAR M. LE COLONEL DESHAUTSCHAMPS.

La Vendée n'est plus qu'un grand souvenir; il n'y a plus de Vendée que dans l'histoire. Quant à celle qu'on voit quelquefois encore apparaître dans certaines colonnes de journaux, toute hérissée de buissons exterminateurs et cachant dans leurs ombres le démon rajeuni des guerres civiles, elle n'existe que là. Les buissons du Bocage ont désarmé. Ce qu'ils recèlent encore, c'est quelque pauvre vieille ou quelque petite fille paisiblement accroupie sur le revers d'un fossé et filant sa quenouille entre quatre ou cinq moutons qui s'endorment en l'écoutant traîner sur quelque interminable refrain du pays son fredon aigre et monotone. Lorsqu'on traverse ces longues plaines de verdure si douces à l'œil, lorsqu'on aborde ces paysans à l'air si bon et si hospitalier, lorsque l'ame s'est laissé gagner à ce calme, à cette honnêteté de la nature et des hommes empreints sur toutes les images que l'exploration des lieux lui présente, certes si l'on n'apercevait de temps en temps sous le lierre qui les enveloppe aujourd'hui du haut jusqu'en bas les restes mutilés et noircis de quelque métairie ou ceux de quelque château dressant sur le ciel, à l'horizon, les moignons de ses tours à demi rasées, on ne se douterait point que tant et de si formidables passions ont agité ce sol paisible, que tant de fureurs l'ont bouleversé, que tant d'horreurs ont souillé sa face. On se demande alors quel cataclysme il a fallu pour lui faire donner un pareil démenti au témoignage que rendent de lui-même tous les aspects sous lesquels il se ma-

nifeste; car si, l'esprit occupé des terreurs que des passions mal conseillées essaient de susciter en agitant ces souvenirs comme une menace, on cherche sur la physionomie douce, naïve et sérieuse, du paysan vendéen, le trait menaçant, turbulent, qui dénoterait en lui l'agent facile et comme prédestiné de toutes les violences qui souffleraient le feu des guerres civiles, on ne découvre qu'une figure placide, bienveillante et empressée à se découvrir devant vous en passant, sans s'inquiéter si vous êtes ami ou ennemi. Qu'on y songe bien, c'est l'horreur de la guerre qui a précipité la Vendée dans cette épouvantable guerre à laquelle elle a donné son nom. Sans l'appel des trois cent mille hommes, peut-être tous les autres fermens de mécontentement que le régime révolutionnaire avait pu faire naître comme ailleurs dans cette partie de la France, se seraient-ils comme ailleurs contenus eux-mêmes. Aujourd'hui encore toutes les inquiétudes, s'il s'en manifeste, ne naissent que de l'annonce des levées d'hommes, on l'a pu voir au mois d'octobre dernier, et peut-être ce même mois d'octobre est-il là aussi pour attester que ces inquiétudes ont peu de fondement. L'appel extraordinaire des réserves de 1834 et de 1835 a pu jeter la consternation dans quelques familles qui semblaient avoir acquis le droit de se croire libérées envers le pays, mais il n'a été l'occasion d'aucun trouble dans la population. Si quelques-uns de ces conscrits de vingt-cinq à vingt-sept ans ont manqué à l'appel, sans doute la proportion n'en fut pas plus grande que dans le reste de la France. Les autres partaient, sinon contens, du moins résolus et avec une bonne contenance. Dans leurs rangs, même après la fatigue des premiers jours de marche, les chants ne manquaient pas, ni les gambades ni mainte autre gracieuseté, signes d'une gaîté déjà toute militaire si elle n'eût trahi une honnête inexpérience de la discipline. Ceux qui avaient conçu quelques craintes durent être complètement rassurés. Quant aux mesures relatives à la mobilisation de la garde nationale, elles étaient quelque chose de plus grave, car elles ne touchaient plus seulement à quelques intérêts isolés, mais à ceux de toutes les familles. Dans plusieurs communes, peu nombreuses, je crois, les maires chargés de dresser les listes reculèrent devant l'impopularité qu'ils craignaient d'attirer sur eux, et peut-être moins encore dans la crainte de l'inconvénient présent et réel, que de l'inconvénient éventuel et à venir, ils donnèrent leur démission. D'autres écrivirent au préfet que la tâche entreprise était impraticable dans un pays comme la Vendée, qu'il n'y fallait pas songer, et que le pouvoir n'avait rien de mieux à faire que d'y renoncer. Les alarmistes, cette fois, paraissaient avoir gain de cause, et je ne sais ce qui en fût advenu si les évènemens et les projets n'eussent pris un autre cours. Mais il est telle commune, de celles qui venaient de perdre leur magistrat municipal, où ces fonctions redoutées furent immédiatement reprises par un homme qui, tout récemment, les avait refusées dans un temps de sécurité, et qui ne craignit pas d'inaugurer sa prise de possession par la formation des périlleuses listes. Sur trois cents hommes environ que la commune fournissait aux diverses catégories de la garde nationale, plus de cent vinrent spontanément se présenter et demander leur inscription; les autres ne se refusèrent à

aucune investigation et ne manifestèrent aucune velléité de résistance ou même de mécontentement. Le nouveau maire n'y perdit rien de la considération ni de l'influence dont il avait pu jouir jusque-là, et peut-être y gagna-t-il. Il y a lieu de croire que, dans toutes ou presque toutes les communes de la Vendée, les choses se fussent passées de la même manière. Les quelques résistances isolées qui eussent tenté de se produire eussent été étouffées par la soumission générale. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en a pas été signalé une seule, et que, si quelque émotion s'est manifestée, c'est plutôt parmi les autorités appelées à diriger le pays, que dans le pays lui-même.

Cela tient, je crois, à ce que personne, plus que le paysan vendéen, n'a oublié l'histoire, au moins dans tout ce qui pourrait raviver les ressentimens ou exalter les passions qui ont nourri la guerre, et à ce qu'on oublie trop combien il l'a oubliée. Ceux qui datent de cette époque, qui ont fait cette guerre, qui ont vécu de ces passions, sont peu nombreux, car la génération à laquelle ils appartiennent a été cruellement moissonnée. C'est vraiment une chose merveilleuse que d'entendre raconter à ces bonnes gens les épisodes dont le souvenir devrait leur être le plus glorieux ou le plus cruel. Il semble, tant ils y mettent de simplicité, que ce courage dont ils citent les actes n'ait pas été leur courage, que ces œuvres d'extermination dont ils rapportent tous les détails n'aient pas frappé sur eux, que ces ennemis n'aient pas été les leurs. D'abord, en parlant d'eux-mêmes, ils ne disent jamais *nous*, ils disent les *brigands*. Ils semblent ne se connaître que par le nom que leur ont infligé des haines implacables. Les partis ont souvent adopté le sobriquet injurieux ou méprisant dont leurs adversaires cherchaient à les flétrir; mais ce sobriquet même leur devenait une arme nouvelle, soit en attisant les fureurs, soit, par une réaction naturelle de l'amour-propre, en exaltant leur orgueil. Dans la bouche des Vendéens, le nom de *brigands* n'a exactement que la valeur et l'effet d'un nom propre. Ils sont bien loin de le brandir, en quelque sorte, avec ce ton de forfanterie que mettent encore les vrais républicains de nos jours à prononcer le mot de sans-culotte. Ils ne disent pas pour le suprême éloge d'un des leurs : C'était un vrai brigand, pas plus qu'on ne dirait : C'était un vrai Jacques ou un vrai Matthieu. C'est tout simplement un nom de baptême qu'ils ont reçu le jour où ils sont nés à la vie des batailles et des guerres civiles. Le lendemain ils l'ont trouvé tout fait, et comme ils n'avaient ni l'esprit, ni la vanité, ni le temps de s'en chercher un plus joli, ils ont accepté celui-là sans regarder ce qu'il signifiait, ni de quel parrain il venait. C'est là du moins ce qui paraît aujourd'hui. Au reste, il est probable qu'ils ne se reconnaissent plus dans ces hommes qui ont eu une part active et passive à tant de désastres, puisqu'ils n'en parlent qu'à la troisième personne, et que jamais dans leurs récits le mot *nous* ne vient relier leur présent à leur passé. Aussi ne marchandent-ils pas plus sur le détail des cruautés qu'ils ont exercées, que de celles qu'ils ont subies. Ils disent fort bien : Dans telle ville, les brigands ont tout brûlé; ce jour-là les brigands ont fusillé leurs prisonniers et les femmes de leurs prisonniers. Ce sang-froid impassible n'est point férocité, c'est can-

deur. Ils se sont pardonné à eux-mêmes d'aussi bonne foi qu'ils ont pardonné à leurs ennemis. Le remords n'est pas plus fait que la haine pour ces ames tranquilles et si promptes à retomber dans les affections douces, dans les émotions indolentes d'un bonheur patriarcal, qui sont leur véritable vie. Ce n'est pas, en effet, le manque de courage et d'énergie, — ils l'ont bien prouvé, — ni une pétulance rétive aux habitudes de la discipline, qui leur donne tant d'aversion pour l'uniforme et le drapeau. C'est l'amour du foyer, c'est le cercle des devoirs journaliers et des joies domestiques étroitement fermé sur eux et resserrant l'essor de leur imagination dans un horizon qu'elle ne se résigne pas facilement à franchir. Rien n'est plus uni que les familles vendéennes. Dans la première guerre, un de ces braves paysans se battait parce que, la convention ayant autorisé le divorce, on lui avait persuadé qu'il allait être forcé de se séparer de sa femme. Il prit un fusil parce qu'il l'aimait, et fut tué en jurant qu'il ne la quitterait pas. Beaucoup d'autres sans doute cédèrent au même entraînement. Trois frères furent un jour rencontrés auprès de la Gaubretière, je crois, par un détachement républicain qui cherchait un dépôt de poudre et d'armes cachées dans les environs.

— Tu vas me dire où vous cachez vos armes, dit l'officier à l'un d'eux.

— Ne sais point, répond celui-ci.

— Tu ne le sais point? Je vais te le faire savoir. Apprêtez vos armes! Voyons, ça te dispose-t-il à parler?

— Ne sais point.

— Tu veux donc me forcer à te fusiller comme un brigand que tu es? Tiens, regarde; je n'ai plus qu'un mot à dire.

— Ne sais point.

— En joue! Veux-tu parler?

— Ne sais point.

— Feu! — Et toi, dit-il en passant à un autre, et croyant avoir bien intimidé les deux survivans par cet exemple.

— Ne sais point, répondit encore celui-ci. — Ne sais point, répondit le troisième, quand le second fut tombé, et jusqu'à ce qu'il tombât lui-même. La mort du premier n'avait fait qu'inspirer à ses deux frères le désir de le suivre, et devant la certitude d'une mort pareille, s'ils tenaient une conduite pareille, ils n'avaient pas même tenté de s'ouvrir la chance de l'évasion.

Un autre paysan, travaillant aux champs, le fusil en bandoulière, comme ils faisaient toujours, aperçut un jour un *bleu* qui passait dans les genêts, à portée. Il l'ajuste, le couche par terre, recharge son fusil, et se remet au travail. Rentré chez lui :

— J'ai tué un bleu, dit-il à sa femme.

— L'as-tu fouillé? reprend celle-ci.

— Non.

— Et pourquoi donc? il le fallait.

— Ah! bah! c'était bien la peine; il était de l'autre côté de la rivière (la Sèvre).

— C'est égal, s'il n'a pas d'argent, il a des munitions sans doute. Il faut le fouiller, retournes-y.

—Va-y si tu veux, dit le mari fatigué de sa journée; tu le trouveras à tel endroit.

Elle fut long-temps à revenir, et le mari commençait à s'inquiéter.

— Qu'as-tu donc fait? s'écria-t-il, lorsqu'il entendit son pas. Qu'as-tu fait toi-même? aurait-elle pu lui répondre, car en ce moment elle laissait tomber à ses pieds un butin plus lourd que celui qu'elle était allée chercher. Ce n'était pas seulement la dépouille du *bleu*, c'était le *bleu* lui-même; c'était le cadavre de leur fils. Le malheureux, au moment où il fut tué, désertait peut-être pour rejoindre le toit paternel. Quant à l'infortuné père, il prit son fusil, s'en alla, et son champ ne le revit plus.

Dans tous les pays du monde, ce père sera un homme désespéré. Il n'est donc pas bien étonnant, à la rigueur, que celui-ci ait été se faire tuer pour venger sur les républicains la mort de son fils, et pour expier par sa propre mort le malheur qu'il avait eu d'en être l'instrument; mais cet horrible sacrilége d'un fils tué par la main de son père a dû épouvanter bien plus profondément la piété paternelle (qu'on me permette le mot) d'un paysan vendéen, que ne le ferait dans une ame plus romaine ou moins nativement religieuse le seul cri du sang. A côté de cela on a, il est vrai, M. Joly faisant fusiller son fils trouvé sous l'habit *bleu* dans les rangs des prisonniers républicains. Mais M. Joly était un homme des villes, il n'était point aimé, et, traqué par les siens, il périt lui-même de la façon la plus misérable, au coin d'un champ, à peu près comme un chien enragé. On conçoit combien une guerre qui fournissait de pareils épisodes devait pousser à l'exaspération des hommes de vertus simples et primitives. Cette brusque éruption d'horreurs de tout genre sur un sol encore vierge, faisant une violence plus grande aux habitudes de leur intelligence et de leur cœur, devait les rendre d'autant plus frénétiques, qu'ils étaient naturellement plus doux. De là cet élan unanime et tous ces prodiges qu'ils accomplirent. Il n'y en eut pas un qui ne se déracinât, en quelque sorte, du foyer où toutes ses affections étaient attachées par une tradition et par des mœurs séculaires, pour aller au-devant des mains violentes qui venaient en troubler la sainte et longue quiétude. Sans doute, il pourrait en être encore de même si les mêmes circonstances venaient à se reproduire. Mais qui songe à les ramener? Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, les partis qui ont besoin d'une armée ont beau tenir le pied levé sur la Vendée, comme s'ils n'avaient qu'à la laisser retomber sur cette terre pour en faire jaillir des soldats : ils n'en feront jaillir que des cendres, et des cendres depuis long-temps refroidies. Les passions qui font résonner ce nom avec le bruit d'une cloche, d'un tocsin, n'effraieront personne ici, et n'éveilleront personne là-bas. Elles n'éveilleront du moins que ce qui ne dort nulle part, les instincts aventureux qui vagabondent sans cesse à la poursuite de l'inconnu et les mauvaises suggestions de la misère aux abois. Mais on a cette Vendée-là partout, et partout elle porte un autre nom.

Il n'est pas tout-à-fait aussi facile de refaire une Vendée pareille à celle que M. le colonel Deshautschamps nous retrace dans son livre. C'est de celle-là que nous avons dit en commençant qu'elle n'existe plus que dans l'histoire, et sans doute l'histoire n'a pas souvent à présenter d'aussi grands spectacles. Toute cette face morale et pittoresque du sujet, M. Deshautschamps l'a négligée, il est vrai, pour le traiter surtout d'un point de vue militaire. Il s'attache principalement à rendre compte des combinaisons stratégiques, des opérations qui s'y rattachent, des succès, des revers et de leurs causes. Mais, avec ces bandes qui se dissolvaient et se recomposaient de jour à autre, les opérations n'étaient guère que des coups de main, et la physionomie d'une armée ainsi faite a nécessairement plus d'intérêt et de relief que les plans des chefs qu'elle s'est donnés. Aussi, tant que l'armée royale n'eut pas un commencement d'organisation, les chefs n'eurent-ils pas de plans. On se jetait sur un point menacé ou occupé par l'ennemi, on battait ou on était battu, et chacun s'en allait chez soi renouveler ses provisions et ajouter un sillon au labour commencé. Le chef était celui qui se battait le mieux. Ce genre de guerre n'était pas seulement imposé par l'incorrigible penchant des soldats; il était encore dans le génie de ceux qui commandaient, à l'exception d'un très petit nombre. Henri de Larochejacquelein, qui fut généralissime, ne valait rien au conseil. Il s'y endormait. Toujours éveillé quand il y avait à donner un coup de sabre, nuit et jour à cheval et au feu, c'était au conseil qu'il prenait ses heures de repos. — Laissez-moi être un hussard, disait-il à ceux qui le gourmandaient; pourquoi voulez-vous que je fasse le général, je ne veux qu'être le premier hussard de l'armée. — La plupart étaient comme lui; ils avaient donné tout ce qui était en eux quand ils avaient intrépidement payé de leur personne. Avec de pareils hommes on pouvait très bien prendre Thouars ou Saumur du premier assaut, mais quand cet assaut avait échoué devant Angers ou devant Granville, c'était un échec irréparable.

Les succès que ce procédé leur valut tout d'abord contre des troupes mal organisées, mal armées, mal aguerries, mal instruites, ne leur firent pas sentir la nécessité de changer. Les revers qui vinrent ensuite ne les auraient même pas corrigés non plus. Mais quand la dévastation du pays, entreprise sur une grande échelle, eût été à peu près consommée, chacun d'eux n'ayant plus de refuge qu'au sein de l'armée, on fut bien forcé de se tenir rassemblés et de se prêter à une ébauche d'organisation. Il fut à déplorer pour eux que les mêmes causes eussent déposé dans cette organisation encore informe un germe de paralysie et de dissolution, en jetant sur les bras de l'armée toutes les femmes et tous les enfans qui se trouvaient désormais sans protection et sans asile. Cette armée, qui s'efforçait de naître, n'était déjà plus une armée; c'était une horde de nomades. On peut juger encore aujourd'hui de ce qu'a été cette dévastation. Les villes et les bourgs ont été rebâtis sur place; il n'y paraît plus ou presque plus. Mais dans les campagnes il y avait de l'espace pour rebâtir, et presque toutes les ruines sont restées debout. C'est un fait assez singulier que, dans ce pays où toutes les métairies ont été brûlées, et depuis, reconstruites, il ne

s'en rencontre peut-être pas une qui ait été reconstruite sur l'emplacement et avec les matériaux de la première. Partout le bâtiment nouveau, élevé à côté de l'ancien, se montre flanqué de quelques murs en ruines qu'il semble garder et protéger. Le cours de la Sèvre lui-même est parsemé de ces ruines qui furent autrefois des moulins dont on a renoncé à utiliser même les barrages, qui exigent cependant des travaux plus longs et plus dispendieux que la bâtisse d'une maison. C'est sans doute un sentiment universel de piété, j'ai presque dit de superstition filiale, qui a couvert ces ruines d'une sorte de consécration et sauvé de toute atteinte, de la part des générations présentes, ces restes lugubres des générations passées. Ce sont là d'ailleurs les seuls monumens dans lesquels le souvenir de la guerre se soit perpétué. Nulle part on ne voit que ces paysans, qui se cotisent à l'envi pour élever un magnifique calvaire à l'entrée de chacun de leurs villages, aient songé à poser une seule pierre, en signe de commémoration, sur le théâtre de leurs plus glorieux triomphes ou de leurs plus cruels désastres La colonne de Torfou, élevée au rond-point du carrefour où se rencontrent les routes de Chollet à Montaigu et de Clisson à Mortagne, l'a été par un riche marquis possesseur d'un château dont l'avenue débouche sur le carrefour. Le monument de Bonchamps, à Saint-Florent, est l'œuvre du gouvernement, et la chapelle inachevée de la montagne des Alouettes, près des Herbiers, n'est consacrée à aucun souvenir spécial, si ce n'est peut-être celui de la visite de la duchesse d'Angoulême, qui reçut en ce lieu les hommages de plusieurs milliers de paysans accourus avec leurs vieux fusils de tous les points de la Vendée. Ce fut, dit-on, une touchante cérémonie. Il est difficile au reste que ces braves gens, si peu vaniteux, si désintéressés dans leur propre gloire, qu'ils l'oublieraient si on ne prenait soin de la leur rappeler; il est difficile, disons-nous, qu'avec cette absence de passions mesquines qui laisse l'homme tout entier aux grands entraînemens de l'ame, leur simplicité n'imprime un caractère de grandeur à toutes les scènes auxquelles ils concourent. Cette rencontre ménagée sur le point le plus élevé de la Vendée, au centre du pays que le regard embrasse presque en entier, entre la fille de Louis XVI et les vieux défenseurs du trône ensanglanté de Louis XVI, dut être en effet un beau spectacle. Les paysans chantaient de vieux refrains, car ils aiment à chanter. Chacune des vicissitudes de la guerre leur a donné sa chanson : chansons simples comme eux, sublimes comme eux, sans le vouloir, sans le savoir, et plus belles par-là peut-être que notre fougueuse *Marseillaise* elle-même. Après leurs premiers revers, pendant que les républicains les poursuivaient au chant du terrible et orgueilleux refrain, ces pauvres gens s'agenouillaient le soir, et chantaient sur un air traînant et rustique :

O mon doux Jésus,
Rendez-nous Mortagne,
Chollet, Montaigu.

La chanson guerrière était chez leurs ennemis une imprécation et une menace; chez eux, un cantique, une prière. Cette douce et suppliante plainte dans la

bouche d'hommes armés jusqu'aux dents, et le contraste qu'elle faisait avec l'énergie d'action qu'apportaient sur le champ de bataille ces rudes athlètes qui auraient pu, comme leurs adversaires, ne rien demander qu'à leurs armes, devait donner à leurs chants, entendus le soir, après une déroute et à la veille d'un succès, un accent sublime.

Quoique M. Deshautschamps ne s'arrête pas à ces aspects, qui ne sont pour lui qu'accessoires, ils prennent une telle place dans les faits de cette guerre singulière, qu'il en est resté quelque chose dans son livre. Mais c'est surtout dans les grandes déroutes qui suivirent le passage de la Loire, c'est à Granville, à Dol, à Pontorson, au Mans, à Angers, que les désastres de cette armée, traînant après elle ses vieillards, ses femmes, ses enfans, forcent la main à son historien et le rendent peintre presque malgré lui. Nous ne regrettons rien, au reste, à la manière sobre de M. Deshautschamps. On a tant abusé du pittoresque, qu'il devient prudent, lorsque l'on écrit, de tenir son esprit en garde contre tout ce qui n'est pas la pensée substantielle, précise, sensée et nécessaire. Les habitudes sérieuses d'un esprit militaire se prêtent merveilleusement à cette manière d'écrire. Aussi le récit de M. Deshautschamps est-il bien posé, bien conduit, et nous dirons même bien écrit, malgré des incorrections. Mais c'est là un défaut qui n'est à relever que chez les gens du métier, chez ceux qui écrivent pour écrire, et non chez les gens pour qui écrire n'est qu'un moyen d'accomplir une chose plus utile. Nous ne le louerons pas de l'exacte impartialité qu'il observe à l'égard de l'un et de l'autre parti. Grace au temps écoulé, c'est devenu une vertu facile. Cette impartialité, nous l'avons trouvée même dans la Vendée, et non-seulement chez les paysans, en qui nous l'admirions tout à l'heure, mais chez les nobles, qui, eux, lisent les journaux, et par conséquent respirent chaque jour, sur la bouche même de la fournaise politique, le feu des passions qu'elle souffle infatigablement. Ce qui reste des familles d'autrefois a conservé généralement l'ancien usage vendéen de vivre dans ses terres. Là ils exercent les uns envers les autres, et envers les étrangers qui peuvent survenir, une hospitalité pleine de grace et d'affectueuse simplicité. Bien que profondément attachés aux idées et aux sentimens qu'on peut naturellement leur supposer, ils ont le bon goût d'écarter de leurs salons tout entretien qui s'y rapporte. Tout au plus un homme vous prendra-t-il en tête-à-tête, dans l'embrasure d'une fenêtre, pour vous parler de la nouvelle du jour, si elle en vaut la peine; mais seulement pour juger en quelques mots un personnage ou un évènement, et sans entrer en discussion sur le fond des choses. Leur influence sur les paysans qui les entourent est bien loin de se traduire en excitations turbulentes. Nous en pourrions citer des plus notables et des plus notés dans le parti de la légitimité qui, lors de cet appel des réserves dont nous avons déjà parlé, ont été presque jusqu'à la menace auprès de conscrits placés dans leur dépendance pour les résoudre à se soumettre. Indépendamment de l'intérêt personnel qu'ils ont à ne plus attirer la guerre ou seulement des troubles dans leur pays déjà si terriblement dévasté, — intérêt qu'ils sauraient bien sacrifier dans le besoin, — ils sont mus,

dans cette intervention pacifique par des motifs plus nobles, par des sentimens de patronage consciencieusement et paternellement exercé. Je ne sais ce qu'ils pensent quand ils voient les petites colères de leurs amis de Paris ou d'autres lieux se retrancher opiniâtrement derrière eux et les dévouer d'avance à toutes les gloires futures du grand œuvre que ces messieurs méditent, et aussi aux légers inconvéniens de cette gloire. Toutes les tirades qui se débitent ici peuvent se réduire à ces termes : « Nous ne pouvons pas et nous n'osons pas grand' chose par nous-mêmes ; mais la Vendée est à nous. Il y a là-bas des familles entières qui ne demandent pas mieux que d'être exterminées pour nous aider à établir les nôtres, des maisons qui ne demandent pas mieux que d'être brûlées pour nous aider à remonter les nôtres. » Voilà ce que l'on dit lorsqu'on va criant d'un ton moitié résignation moitié menace : « Oui ; mais la Vendée ! » Eh ! si vous croyez représenter et si vous aspirez à gouverner la France, que faites-vous donc du reste de la France ? Messieurs, un parti doit toujours dire : *moi*, comme Médée ; et ce *moi*, pour vous, c'est tout le pays. Ne dites donc pas : la Vendée ! c'est annuler tout ce qui, dans votre parti, n'est pas la Vendée, en commençant par vous. La Vendée, au reste, ne doit pas inspirer plus d'inquiétudes que vous-mêmes. Elle entend fort bien de là-bas son nom prononcé ici, et l'accent qu'on lui donne. Cela n'a d'autre effet que de lui faire croire à elle-même qu'elle nourrit dans son sein des passions qui en réalité n'y fermentent point. La crainte de ces passions entretient une méfiance qui, si elle paralyse l'essor du bien dans un état de paix et d'ordre régulier, paralyserait aussi l'essor des troubles dans un moment d'agitations et d'incertitudes. Chacun aurait la crainte de marcher seul dans le trouble, de même que maintenant chacun a la crainte de n'être pas assez appuyé, s'il se met en avant au profit de l'ordre légal à conserver. C'est l'effet de cette Vendée invisible qu'on tient suspendue sur toutes les têtes, et qui, comme tous les ennemis invisibles, inquiète d'autant plus, qu'elle est plus mystérieuse et que personne ne la voit. Quant aux perturbateurs, ce qui les retiendrait, ou du moins paralyserait leurs efforts, c'est la disposition bien nette et bien manifeste du pays ; le point important est d'ailleurs qu'ils ne se rencontrent point parmi les nobles ni parmi les prêtres, dont l'influence est toujours très grande.

Cette influence, partout où nous avons pu l'observer, est dirigée dans l'intérêt bien entendu du paysan. Ceux-ci le sentent, et poussent loin la reconnaissance ; enclins au dévouement, à toutes les passions loyales et sympathiques, le moindre service vous les rend très attachés. Aussi, est-ce plaisir d'obliger ces bonnes gens, et c'est un plaisir sur lequel les familles aisées du pays ne se marchandent pas ; il y a entre le castel et la chaumière émulation de bienveillance et de bons offices. Malheureusement, bon nombre de ces familles ont péri ou se sont ruinées, et leurs terres sont aujourd'hui dans les mains de quelque bourgeois enrichi de Paris, lequel n'a rien de paternel et ne fait d'autre bien au pays que de ne s'y pas montrer ; c'est une brèche par laquelle bien des fermens de dissolution entreront dans les vieilles mœurs de la Vendée. Le paysan apprendra bientôt, s'il ne le sait déjà, que celui qu'il appelle encore *not'*

maître, est un maître en effet, et très dur et impitoyable, quelque chose dont il a tout à craindre et rien à attendre. Quand cette idée aura pénétré, elle produira là les beaux effets qu'elle a produits ailleurs, elle dénaturera tous les caractères, détruira toute harmonie, et, à la place de chaque vertu ou de chaque avantage né de la bienveillance, mettra un vice ou un inconvénient né de l'égoïsme; la Vendée sera, en fait de mœurs, au niveau de la banlieue de Paris.

Heureusement, la plus forte partie de la propriété est restée dans la ligne de succession héréditaire; c'est un bienfait (le seul peut-être) dont la Vendée est redevable à la guerre. La guerre a empêché tout à la fois et l'émigration et l'établissement, dans le pays, de l'autorité révolutionnaire; deux causes qui n'eussent pas manqué d'amener le morcellement du territoire en le faisant passer dans la catégorie des biens nationaux. C'est à cela que la Vendée doit ses mœurs si douces, si hospitalières; c'est à cela qu'elle doit de posséder et de pratiquer si exemplairement, sans en rien dire, le sentiment de la fraternité, avantage qu'elle perdra le jour où elle voudra remplacer la fraternité par la stupide et sanglante chimère de l'égalité. Alors la Vendée, pays où la méfiance dont nous parlions tout à l'heure a déjà peut-être altéré un peu la bonté native, cessera de ressembler à elle-même pour ressembler à ce qu'on voit assez de tous côtés sans sortir de chez soi; elle cessera d'être un pays où l'on pénètre avec quelque aversion peut-être lorsqu'on a le bonheur d'arriver de Paris, mais d'où l'on ne sort qu'avec amour et admiration lorsqu'on a eu le temps d'y redresser son jugement et d'y attacher son ame. La vie sociale elle-même, cette vie qui a tant de charmes dans les salons de ces vieux castels mal bâtis, mal distribués, mal gracieux à l'œil, au moins par les dehors; cette vie sera faussée dans ce qui est son caractère principal et son principal attrait, je veux dire la sécurité de tous, et par suite l'absence de prétentions, d'exigences, en un mot la simplicité. Or, en présence de la comédie de dignité jouée par tant de vanités gourmées, vanités de bourgeois parvenus qui se guindent, vanités de nobles amoindris qui se regimbent; c'est une chose bien rare, bien belle et bien précieuse que des gens qui ne se surfont point et qui osent être simples.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

UNE RÉVOLUTION CHORÉGRAPHIQUE

EN ITALIE.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Milan. — 1er juin 1841.

Il vient de s'opérer en Italie une grande révolution, monsieur; non pas une de ces révolutions orageuses et sanglantes comme celles dont Paris donne parfois le spectacle au monde, mais une révolution calme, paisible, exclusivement poétique, et par suite de laquelle aucun trône continental ne sera ébranlé, aucune existence compromise, aucune charte remise en question. C'est assez vous dire que la politique n'a rien à voir dans l'évènement que je vous annonce et que l'art seul y est intéressé. Il s'agit d'une révolution chorégraphique tout simplement.

Pour bien apprécier la valeur de cette révolution d'un nouveau genre, pour bien comprendre l'importance que l'Italie entière y attache, il faut savoir que les théâtres les plus célèbres de l'Italie, tels que San-Carlo à Naples, la Fenice à Venise, la Scala à Milan, sont admirablement fournis d'œuvres musicales, mais que les ballets leur font défaut. A San-Carlo, comme à la Scala, comme à la Fenice, on trouve un bon nombre d'excellens chanteurs et de cantatrices délicieuses; quant à des danseurs ou à des danseuses, c'est une autre affaire.

On ne voit pas le bout du pied d'un seul. Je me trompe : il y a deux ou trois ans, M. Merelli, directeur de la Scala de Milan, et très habile homme en matière théâtrale, *produisit* une jeune danseuse dont l'apparition fut très éclatante, Mlle Fanny Cerrito. Je reviendrai tout à l'heure à Mlle Cerrito, afin d'examiner si sa réputation est établie sur des preuves suffisamment solides; en attendant, permettez-moi de vous signaler quelques-unes des cantatrices italiennes qui ont le plus de vogue au moment où j'écris. C'est en Italie que les grands théâtres lyriques de Paris se recrutent; le sujet ne saurait donc manquer d'intérêt pour vous. Et d'ailleurs, la musique et la danse ne sont-elles pas sœurs? presque sœurs jumelles? C'est là, je pense, une bonne excuse et une bonne raison.

La Choberlechner, d'origine allemande, comme son nom vous l'indique, a un rare et incontestable talent : sa voix est forte, sonore, vibrante, agile, et pourvue en même temps de ce je ne sais quoi traînant et tendre qui produit l'émotion. Malheureusement, la Choberlechner aime trop la musique pour la musique elle-même. Au rebour de vingt exécutans fameux, dont les noms sont au bout de ma plume, la Choberlechner a toujours moins cherché son propre triomphe, en chantant, que le triomphe de la musique dont l'exécution était confiée à son gosier intrépide, et elle souffre un peu, aujourd'hui, de son dévouement. Je m'explique. D'ordinaire, vous le savez, les chanteurs et les cantatrices, quelque recommandable que soit la partition dans laquelle ils ont un rôle, s'inquiètent peu de l'ensemble de l'ouvrage; pourvu que tel morceau, duo ou cavatine, sur lequel ils comptent d'avance, soit applaudi et redemandé avec enthousiasme, ils sont contens et satisfaits. La Choberlechner, au contraire, apprécie peu ces succès faciles. Où elle tient à briller, elle, c'est précisément là où les autres s'effacent par prudence, c'est-à-dire dans les grands morceaux d'ensemble, quatuor ou septuor. Plus les voix sont nombreuses, plus elle doit prendre de peine pour établir une heureuse harmonie entre sa partie et les parties de ses camarades, et plus elle se sent à l'aise, et, pour ainsi dire, dans son élément. Vous concevez ce qu'un pareil procédé entraîne avec lui d'épuisement et de fatigue; aussi le talent de la Choberlechner, déjà légèrement affaibli, durera-t-il moins, sans doute, que celui de telle ou telle de ses rivales. Raison de plus, toutefois, pour lui rendre au plus vite la justice qui lui est due. — La Marini est une jeune et très jolie femme, qui a le tort de ressembler un peu trop à une statue de marbre. Très bien douée, en tant que musicienne, la Marini a d'éminentes qualités vocales et joue avec les difficultés le plus victorieusement du monde; mais si elle charme presque toujours l'oreille, en revanche elle ne remue jamais le cœur. — La Streponi, âgée de vingt-cinq ans, et moins jolie que la Marini, est cependant supérieure à celle-ci comme cantatrice. Elle se fait remarquer par un goût très fin et très pur, par une méthode exquise qui rappelle celle de Mme Persiani sans trop de désavantage, et surtout par le sentiment et l'expression.

Mais le plus beau fleuron de la couronne de cantatrices que l'Italie possède à cette heure, la reine des jeunes célébrités dont je vous parle, c'est Erminia

Frezzolini, charmante femme de cinq ou six ans moins âgée que la plus jeune d'entre elles, cent fois plus belle que la plus agréable, et qui les surpasse toutes sans exception par son talent. Pour celle-ci, les poètes prennent la plume et se font journalistes; témoin Romani, l'auteur du livret de *Beatrice di Tenda*, qui la célébrait il y a quelques jours dans un feuilleton. Je ne saurais mieux faire que de vous traduire ici les paroles de Romani lui-même : « Erminia Frezzolini, écrivait le poète, fait en ce moment à Turin plus que ne fit la Pasta à Venise, car elle me révèla dans le personnage de Beatrice des beautés que je n'avais certainement pas cru y mettre. Cette cantatrice de vingt-un ans à peine, et déjà si habile, se montre dans mon ouvrage une actrice si intelligente, si gracieuse, si passionnée et si énergique tout ensemble; il y a tant de feu dans son regard, de noblesse dans toute sa personne, d'âme dans tout cet ensemble, que j'en suis encore émerveillé. Quoi! si jeune et déjà si avancée dans la carrière de l'art! si maîtresse de la scène après deux ans à peine d'études et de travail! Certes, nulle femme, depuis la pauvre Malibran, ne fut douée d'une voix plus dramatique, plus flexible, plus mélodieuse. Personne n'a jamais mieux connu l'art de passer des larmes à la colère, de l'amour à la douce et triste résignation. Personne ne prononça jamais mieux ni ne sut mieux colorer la parole, fondre avec une plus exquise intelligence le sentiment du poète dans celui du musicien. Après l'avoir entendu gémir dans sa cavatine, tonner dans son duo avec Philippe, après avoir frémi à l'entendre dans le quartetto, il faut la voir et l'écouter prier dans le rondò final. Comme elle s'anime de toutes les passions de son personnage! comme elle utilise le moindre mot, un regard, un geste, que moi-même, qui ai écrit ce rôle, je n'aurais pas deviné! Peut-on l'avoir vue, l'avoir entendue, dans toute cette longue partie de Beatrice, et ne pas signer de son nom, en toute conscience, qu'Erminia Frezzolini est le plus vaillant soutien de l'art lyrique et dramatique dans toute l'Italie. » Vous voyez à quel degré d'enthousiasme la Frezzolini fait monter les poètes. Eh bien! moi qui n'ai pas l'honneur d'être poète, mais qui, en revanche, me crois un amateur assez compétent en matière musicale, je puis vous assurer qu'il n'y a pas la moindre exagération dans les éloges accordés à la Frezzolini par l'auteur du livret de *Beatrice*. Avis donc à vos directeurs des Bouffes et de l'Opéra!

Soyez tranquille! je n'oublie pas le sujet principal de ma lettre, et la preuve, c'est que j'arrive sans plus tarder à Mlle Fanny Cerrito, dont le sceptre fragile vient d'être brisé comme verre par un coup d'aile de Mlle Taglioni.

L'absence complète de bonnes danseuses en Italie, et par conséquent l'ignorance profonde de l'Italie en ce qui touche à l'art chorégraphique, expliquent de reste le succès dont a joui la Cerrito pendant deux ou trois ans. La Cerrito a pour elle deux grands avantages, cela est vrai; elle n'a que vingt ans, et sa tournure est des plus attrayantes; mais vous conviendrez avec moi qu'on peut être une détestable danseuse, même avec ces deux avantages-là. La Cerrito a eu le bonheur de succéder à la Brugnoli, que vous avez pu voir danser au Théâtre-Italien de Paris il y a quelque dix à douze ans. La Brugnoli vieil-

Rasait, quand sa jeune rivale entra dans la carrière; de plus, la Brugnoli, malgré l'enthousiasme qu'elle avait excité jadis, soit à Milan, soit à Naples, soit à Venise, était insensiblement tombée en disgrace auprès du public italien depuis son échec à Paris. Double chance, comme vous voyez, pour Mlle Fanny Cerrito. Est-ce donc à dire que la Cerrito soit meilleure que la Brugnoli? Mon Dieu! je ne sais trop. Entre deux médiocrités, vous le savez, le choix est bien difficile et la préférence presque impossible. Cependant, si vous tenez absolument à ce que je me prononce de façon ou d'autre, je vous déclarerai net, non pas que la Brugnoli est supérieure à la Cerrito, mais que la Cerrito est inférieure de beaucoup à la Brugnoli. Celle-ci n'était certainement pas une danseuse de première force, mais au moins elle donnait l'idée d'une danseuse: ses pas étaient assez réguliers, ses pointes assez bonnes, quoique avec un peu de raideur et de gaucherie. Et puis, elle avait beaucoup de grace dans tout ce qu'elle exécutait en dehors de la danse proprement dite; quand elle marchait, par exemple, ou quand elle courait sur les planches, poursuivie par quelque amoureux de ballet. Dans ses gestes, dans ses attitudes naturelles, dans sa pantomime, elle avait comme un reflet précurseur de Mlle Taglioni. Mais la Cerrito! Pauvre enfant, elle ne se doute guère d'aucune de ces choses. Son maître de danse, quelque balourd Napolitain, sans doute, lui aura dit que, quand on a vingt ans, deux beaux yeux et une jolie jambe, il faut regarder doucereusement le public et sauter ensuite le plus haut possible; et elle suit à la lettre les stupides conseils de son maître de danse, la pauvre enfant! Aussi, véritablement, il m'est impossible, quoi qu'on ait écrit à droite et à gauche sur ce sujet, de prendre au sérieux le talent de la Cerrito. J'avouerai, si l'on veut, qu'elle est agréable à regarder, qu'elle gambade aussi follement qu'une jeune biche amoureuse, que ses pirouettes sont on ne peut plus agaçantes; mais qu'il y ait une ombre d'art là-dedans, c'est ce que je n'avouerais pour rien au monde, car je mentirais. Au reste, l'opinion que je vous donne ici sur Fanny Cerrito est l'opinion de tout Milan depuis le 18 du mois dernier, jour du début de Mlle Taglioni à la Scala.

Vous vous figureriez difficilement un plus beau spectacle que celui dont l'apparition de Mlle Taglioni a été l'occasion. Le théâtre de la Scala, vous le savez au moins par ouï-dire, est le plus grand théâtre du monde; c'en est aussi le plus brillant, sans contredit. Imaginez-vous un parterre immense, garni, non pas d'affreuses banquettes horriblement rembourrées avec du foin ou de la paille, comme dans certains autres théâtres de l'Europe, mais de charmans canapés, doux, commodes, et où trois mille spectateurs peuvent trouver place sans la moindre gêne. En levant les yeux, du parterre, on aperçoit tout en haut une magnifique voûte à fresques éblouissantes, et tout autour de soi six rangs de loges de quarante loges chacun; deux cent quarante loges en tout, si je sais compter. L'intérieur de ces loges offre un charmant coup d'œil, tel que le rêverait à peine le cerveau d'un poète: somptueusement illuminées, elles regorgent d'admirables draperies qui viennent serpenter à l'extérieur et former autant de cadres fantastiques où le marbre et l'or se trouvent mêlés.

Quand ces deux cent quarante loges, ainsi allumées, pour ainsi dire, et resplendissantes, sont peuplées de toutes ces adorables Milanaises dont la beauté est proverbiale, je vous laisse à juger de l'effet produit. Eh bien! voilà précisément l'aspect qu'offrait la Scala, le 18 du mois dernier. C'était féerique et tout-à-fait digne de la merveilleuse artiste que l'on attendait avec tant d'impatience. Ces diamans scintillant de toute part sur les têtes les plus divines, ces peintures vivement éclairées, et qui semblaient près de s'animer pour prendre part à la fête, ce parterre frémissant d'avance de la joie qu'on lui avait promise, ces dorures étincelantes s'enroulant comme des serpens de feu autour de ces blanches colonnes, tout cela formait un ensemble intraduisible et enivrant. Sans compter quelque chose que j'allais oublier! Entre les loges de la Scala, et comme signes de séparation, sont d'élégantes petites colonnettes destinées, les jours où se célèbre quelque solennité importante, à soutenir chacune un lustre doré garni de quatre bougies. En l'honneur de Mlle Taglioni, on avait eu recours, le soir dont je vous parle, à ce formidable supplément de luminaire; de telle sorte que l'incomparable salle de la Scala, pour quelqu'un qui n'eût pas été prévenu et serait entré à l'improviste, aurait certainement eu l'air d'être en proie à l'incendie.

Bref, après les préludes obligés d'un orchestre aussi impatient que le public lui-même, la gigantesque toile se leva enfin au milieu d'un silence religieux, et presque aussitôt Mlle Taglioni parut. A peine était-elle entrée en scène, un tonnerre d'applaudissemens éclata, mais si formidable et si persévérant, que la vaste salle en fut ébranlée et que l'on douta sérieusement un instant si la première représentation du ballet de *la Gitana* ne serait pas remise à un autre jour. Après dix minutes d'acclamations et de battemens de mains, cependant, la curiosité l'emportant sur l'enthousiasme, le silence se rétablit tout à coup plus profond encore que tout à l'heure, et Mlle Taglioni put danser son premier pas. Si on l'avait applaudie à toute outrance sur la seule foi de sa réputation européenne et avant qu'elle n'eût agité l'air de ses petits pieds adorables, vous imaginez ce qui arriva dès que l'on sut positivement à quoi s'en tenir sur cet incomparable talent. Quand Mlle Taglioni en fut au *pas bohémien*, par exemple, à ce pas où elle réunit toutes les qualités les plus diverses et les plus inconciliables en apparence, la grace et la force, la souplesse et l'énergie, la douceur et la violence, la tendresse chaste et la vivacité provocante, — pas qu'elle seule au monde est capable d'exécuter, parce que seule elle est capable de fondre ensemble les caractères si opposés de l'ange et de la courtisane; — quand elle en fut là, les trépignemens se joignirent aux battemens de mains, les acclamations devinrent des cris frénétiques, et c'est aux sons de cette étrange musique, par laquelle la véritable musique se trouva étouffée, bien entendu, que Mlle Taglioni dut danser une seconde fois son pas merveilleux. Que vous dirais-je! L'étonnement le disputait à l'admiration, du haut en bas de la salle; la joie du public était mêlée d'une surprise qui touchait presque à la stupéfaction. Pendant les intervalles d'un pas à l'autre, et tandis que les personnages secondaires du ballet se livraient à leurs

exercices respectifs, les innombrables spectateurs de cette solennité chorégraphique, tout en rajustant leurs gants endommagés et en rétablissant l'équilibre compromis de leur toilette, semblaient se communiquer mutuellement du regard leurs impressions passionnées. Il n'y avait ce soir-là parure ni beauté qui pussent rivaliser avec le talent de Mlle Taglioni, je vous jure. D'ailleurs, ceci est une justice à rendre aux belles dames milanaises qui assistaient à la représentation du 18 mai dernier: nulle d'entre elles ne s'inquiétait d'autre chose sinon du ballet de *la Gitana;* toutes, elles se résignaient de la meilleure grace du monde à ne point entrer en concurrence avec l'illustre artiste; regard, maintien, paroles, rien qui n'indiquât chez elles le sentiment de leur infériorité présente et une modestie bien résolue. Voilà un triomphe, j'espère! Forcer la coquetterie à rendre les armes et à s'abdiquer elle-même! c'est certainement la plus surprenante victoire qui ait jamais été remportée sur aucun champ de bataille jusqu'à ce jour.

Je ne veux pas suivre minutieusement cette représentation du ballet de *la Gitana,* parce que vous connaissez déjà l'ouvrage, partiellement du moins, pour en avoir vu danser quelques pas par Mlle Taglioni en personne pendant la courte apparition qu'elle fit à Paris l'été passé; mais ce que je dois ajouter aux détails généraux qui précèdent, c'est que le pas de deux, *la mazurka,* tous les pas enfin qu'exécute Mlle Taglioni dans ce charmant ballet ont provoqué les mêmes manifestations que l'admirable *pas bohémien;* le tout terminé, ni plus ni moins qu'à Paris, ou à Saint-Pétersbourg, ou à Londres, par une pluie de bouquets et de couronnes, vrai déluge de fleurs. Non content d'avoir rappelé fréquemment Mlle Taglioni durant le cours du spectacle, le public milanais la rappela encore à diverses reprises quand le spectacle fut terminé. Il va sans dire que M. Taglioni père, en sa qualité d'auteur et de metteur en scène du ballet, a eu sa part légitime dans l'ovation faite à sa fille et qu'il a obtenu, comme elle, l'honneur des applaudissemens et du rappel.

Onze jours après son glorieux début, c'est-à-dire le samedi 29 mai, après avoir paru dans *la Gitana* six fois de suite, et toujours avec le même succès, Mlle Taglioni, qui aime les brusques changemens et les rapides contrastes, se montra dans *la Sylphide,* où elle déploya le prodigieux talent que vous savez. Cette fois, vous vous en doutez bien, l'admiration ni la surprise du public milanais ne furent moindres qu'à la première représentation de *la Gitana.* Le bon public n'en revenait pas, de voir se balancer dans le ciel sur deux blanches ailes cette même créature qui bondissait sur la terre avec tant d'ardeur et d'ivresse, au bruit irritant des castagnettes, deux jours auparavant. Je risquerais de répéter ici quelques-unes de mes précédentes phrases, si j'entreprenais de vous raconter tout au long cette belle représentation de *la Sylphide;* permettez-moi donc, puisque le sujet y prête, de revenir à Mlle Fanny Cerrito. Il faut vous dire que la Cerrito, ayant appris, il y a de cela quelque mois, l'engagement de Mlle Taglioni à la Scala pour ce printemps, s'était imaginée de couper l'herbe sous le pied, comme on dit, à sa rivale, ou plutôt à sa reine et maîtresse, en déflorant d'avance les créations les plus célèbres de Mlle Ta-

glioni. Pour une femme qui eût été de force à lutter avec Mlle Taglioni, c'était là un calcul, sinon très loyal, au moins fort ingénieux, sans aucun doute; mais, pour Mlle Cerrito, ce ne pouvait être qu'une dangereuse témérité. En effet, l'inexpérience de cette pauvre jeune fille en matière chorégraphique est si grande, qu'après avoir dansé tant bien que mal à peu près tous les pas de Mlle Taglioni, se souvenant, un beau matin, qu'elle avait oublié le fameux *pas du châle*, qui se trouve dans *la Bayadère*, il lui vint la singulière idée d'introduire le *pas du châle* dans *la Sylphide*, bon gré mal gré. Vous jugez, d'après cet échantillon du savoir-faire de la Cerrito, à quelle métamorphose incroyable les belles créations de Mlle Taglioni ont dû être soumises; mais, à coup sûr, l'imprudente n'y reviendra pas. A la façon dont Milan reçoit en ce moment la maîtresse, il est aisé de prévoir que l'écolière sera punie cruellement de sa maladroite espièglerie.

Mlle Taglioni est encore à Milan pour tout le mois de juin, après quoi elle se rendra directement à Londres, non sans avoir préalablement contracté avec l'habile directeur de la Scala, ceci est plus que probable, un nouvel engagement pour le printemps prochain. La révolution que Mlle Taglioni a commencée, il faudra bien qu'elle l'achève et la consolide elle-même. Certes, Milan fait tout ce qu'il lui est humainement possible de faire pour conquérir, dans le cœur un peu blasé de Mlle Taglioni, une place à côté de Paris, de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Londres et de Vienne. Non-seulement la mode milanaise a fait de Mlle Taglioni sa patronne; non-seulement, depuis les objets de toilette jusqu'aux glaces et aux bonbons, tout, à Milan, a pris le nom de l'illustre danseuse; mais encore Milan a donné pour applaudissements ordinaires à Mlle Taglioni les plus grands seigneurs qui soient au monde à l'heure qu'il est. S'il est flatteur pour Mlle Taglioni d'être applaudie, soit par l'empereur Nicolas, en Russie, soit par la reine Victoria, en Angleterre, il n'est pas moins flatteur pour elle, je pense, d'être applaudie à Milan par une salle où se trouvent des Médicis, des Gonfalonieri, des Castiglioni, des Doria, des Borgia, des Borromée et compagnie.

C. G.

POÉSIE.[1]

NIOBÉ.

Niobé! Niobé! la grande désolée
Qui, sans convulsions, sans cris, sans un seul hoquet,
Et sans que sa beauté rigide en soit troublée,
Succombe haute et pure, et meurt sans le regret!

Comme tu sais souffrir! comme tu porte, ô reine,
Des extrêmes douleurs l'impassible fierté!
Et comme tu maintiens la forme souveraine
Qui t'enveloppe encor de sa divinité!

Rien ne dit si tu meurs, ne dit si tu tressaillies;
Nul ne voit sur quel point le mal s'est acharné;
Et la foudre tombée au fond de tes entrailles
N'a noirci nulle part ton front découronné.

Le dédain siége encor sur ta haute paupière
Dont les orbes éteints ne roulent pas de pleurs;
Le regard fouille en vain ta poitrine de pierre,
Où rien ne parle aux yeux de tes grandes douleurs.

Oh! je te reconnais, forte, toujours la même!
A chaque coup de mort que le Dieu t'a porté,

(1) Nous détachons les vers qu'on va lire d'un volume que M. Amédée Renée est au moment de publier chez l'éditeur Delloye, sous le titre d'*Heures de poésie*. D'après les pièces que nous choisissons, on peut se faire une idée de la manière de l'auteur, dont le talent s'est mûri par une sévère étude de la poésie antique et de la forme d'André Chénier.

Tu montais les degrés de ton orgueil suprême,
Et te dressais plus vaine en ta pâle beauté!

Pitié pourtant, pitié pour Niobé l'impie!
Car l'orgueil comble-t-il la blessure sans fond?
L'éternelle douleur en est-elle assoupie?
L'énigme de tes maux malgré toi nous répond.

Niobé! Niobé! je t'ai toujours aimée!
O sphinx de la souffrance, impénétrable et beau,
Que rend si fièrement la sévère camée,
Ou ce marbre éclatant, froid comme le tombeau.

A DEUX SŒURS JUMELLES.

Comme dans un miroir, au fond de mes pensées
Je retrouve toujours leurs têtes enlacées,
L'une silencieuse et l'autre souriant;
Sœurs, pareilles d'attraits et pareilles d'années,
Sœurs des brunes Péris, vous que l'on dirait nées
Dans les touffes de fleurs d'un harem d'Orient!

J'écoute, en épiant l'écho de ma mémoire,
Courir vos quatre mains sur les touches d'ivoire;
Ah! le trouble était-il d'entendre ou bien de voir,
Quand, au balancement des phrases mesurées,
Les profils mariés de vos têtes ombrées
Contre les lambris blancs s'en allaient se mouvoir?

O sœurs, ne cessez plus de m'apparaître ensemble!
Toute ma force est là! Le désir, il me semble,
Sur vos deux fronts jumeaux passe d'un vol plus doux.
Des rêves confondus ne brisons pas la trame;
Sauvez-moi par le doute, et maintenez mon ame,
Sans préférer jamais, suspendue entre vous.

AMÉDÉ RENÉE.

BULLETIN.

Le retrait de la loi sur le recrutement a dessaisi la chambre des pairs de l'examen d'un projet que, par l'organe de la commission, elle avait profondément étudié. C'est toujours une chose assez grave que le pouvoir exécutif se décide à interrompre ainsi les travaux d'une assemblée sur un sujet important, et nous ne sommes pas bien convaincus que, dans la circonstance, il n'y eût pas autre chose à faire. On conçoit, lorsqu'un projet du gouvernement est battu en brèche par une opposition passionnée qui est parvenue, par quelques amendemens perfides, à en dénaturer les principes, on conçoit, disons-nous, que la couronne, ne reconnaissant plus sa pensée dans une œuvre dont l'esprit et les bases se trouvent changés, fasse usage de son droit de retrait qui est la conséquence nécessaire de son droit d'initiative; mais ici y avait-il rien de semblable? La chambre des pairs, dans sa loyauté et dans son indépendance, délibérait sur une loi spéciale et difficile. On lui avait soumis un projet qui touchait à tous les intérêts de l'armée, qui embrassait les conseils de révision, le remplacement militaire et la réserve. Apparemment, on lui apportait un projet aussi compliqué pour qu'elle eût à l'examiner à fond, et à l'améliorer s'il y avait lieu. Du moins, c'est ainsi que l'a entendu la chambre des pairs, car nous lisons dans le résumé de la commission : « La nation, en voyant avec quel soin le pouvoir législatif s'applique à concilier les intérêts divers, sera mieux disposée à se prêter à tous les sacrifices qu'on pourra lui imposer pour la sûreté et l'honneur de la France. » La chambre des pairs avait pris très au sérieux sa coopération législative à cette espèce de charte militaire qui apportait des modifications si graves à l'état actuel des choses. Elle était également préoccupée des intérêts de la population et de ceux de l'armée; elle voulait mettre en harmonie toutes les parties de la législation. Ainsi, l'amendement de M. le général d'Ambrugeac avait pour objet de revenir à l'article 4 de la loi de 1832, qui dispose que le tableau de répartition entre les

départemens sera annexé chaque année à la loi du contingent; l'amendement proposait encore de faire figurer, dans le tableau de répartition, les troupes de mer à côté des troupes de terre, ce que le projet primitif avait oublié. En un mot, c'est de la bonne législation que veut faire la chambre des pairs; elle met son devoir et son honneur à corriger les imperfections, à combler les lacunes des lois qu'on lui apporte.

Demander à la chambre des pairs de s'abstenir de tout amendement dans des dispositions législatives dont son expérience et ses lumières lui permettent de reconnaître et de signaler les inconvéniens, c'est lui proposer une sorte d'abdication morale; et dans quel intérêt? Nous comprenons que, dans des cas fort rares où un intérêt politique de premier ordre se trouve en péril, on adjure une assemblée de ne rien faire qui puisse lui nuire, et de ne pas tout remettre en question par des changemens téméraires. C'est ainsi qu'au sujet des fortifications de Paris, le ministère a pu et dû, par l'organe de M. le ministre des affaires étrangères, conjurer la pairie d'accepter intégralement le projet qui lui revenait de l'autre chambre. La chambre des pairs a entendu cet appel fait à son patriotisme, à sa haute intelligence, et elle a repoussé des amendemens inutiles, puisqu'on était d'accord sur le but qu'on voulait atteindre; dangereux, car ils rouvraient aux passions une arène dans laquelle elles ne s'étaient déjà que trop signalées. Mais d'aussi graves conjonctures ne se reproduisent pas tous les jours, et il faut se garder d'user les ressorts d'un des grands pouvoirs de l'état en lui demandant sans nécessité le sacrifice de son influence et de ses droits. Ces considérations n'ont pu échapper aux hommes politiques du ministère. C'est avec peine qu'ils ont dû se voir, sans l'avoir voulu, presque en collision avec une assemblée dont ils savent toute l'importance constitutionnelle. N'est-il pas étrange qu'une administration qui se flatte d'éveiller, par ses tendances, de nombreuses sympathies dans la chambre des pairs, ait été amenée à avoir pour la pairie un procédé presque blessant? Cela s'explique par la nécessité où s'est trouvé le cabinet de donner une satisfaction à M. le maréchal Soult, qui, dans l'adoption d'un amendement, a vu, peu s'en faut, une offense personnelle.

Les préoccupations exclusivement militaires de M. le duc de Dalmatie l'ont empêché de bien comprendre dans quel esprit la pairie a discuté la loi. Personne à la chambre des pairs n'a eu l'idée de nier l'autorité de l'illustre guerrier en pareille matière. Personne n'a voulu l'entraver dans ses plans d'organisation; seulement la chambre a pensé qu'elle était juge naturel des détails et du texte du projet qu'on lui soumettait. M. le maréchal est la première gloire militaire du pays, mais il n'aspire pas sans doute au talent particulier de composer une loi, d'en coordonner les parties, d'en peser tous les termes; il est parfaitement désintéressé dans toutes ces questions minutieuses de rédaction législative, et il eût dû les abandonner de bonne grace à la compétence de la chambre des pairs. M. le maréchal n'aurait eu qu'un moyen d'échapper à tout amendement devant les deux chambres; c'eût été d'isoler le principe de la réserve auquel il tenait par-dessus tout, et de le présenter dans deux ou trois

articles à l'approbation du parlement : c'était même le procédé à la fois le plus logique et le plus pratique. Mais du moment que le ministre de la guerre portait aux chambres une loi qui égalait par son importance et presque son étendue celles de 1818 et de 1832, il devait s'attendre à voir des modifications notables sortir des débats parlementaires. L'amendement de M. d'Ambrugeac n'était pas unique; la commission de la chambre des pairs en avait proposé plusieurs autres. Le gouvernement, qui ne peut les ignorer, devra les prendre en considération quand il présentera de nouveau le projet à la chambre des députés.

Les collègues de M. le maréchal Soult ont dû s'occuper de le calmer et de lui faire envisager la question sous son véritable jour. Il n'y avait point là de question politique, et l'on ne pouvait penser un moment que l'amendement de M. d'Ambrugeac dût amener une dislocation ministérielle. M. le président du conseil a pris la chose fort à cœur, parce qu'il s'est cru atteint dans son amour-propre d'administrateur militaire. Peut-être même dans les premiers momens de son irritation a-t-il fait remonter son mécontentement trop haut et a-t-il trop oublié que l'héritier du trône avait aussi le droit de s'occuper de l'armée; mais enfin, quelles qu'aient été les susceptibilités de l'illustre vieillard, il n'y a pas eu de crise ministérielle. M. le maréchal alléguait que sa santé ne lui permettait pas de continuer la discussion de la loi; la loi a été retirée. S'il y a eu d'autres satisfactions plus personnelles encore que pouvait exiger M. le duc de Dalmatie, nous croyons qu'il a trouvé ses collègues prêts à faire les concessions nécessaires à la conservation et à l'accord du cabinet. Dans un intérêt politique, M. le ministre des affaires étrangères a pu mettre à la disposition du maréchal ce qu'il lui avait refusé d'abord. Il importait avant tout d'éviter tout ce qui pouvait ébranler le cabinet. Les chambres ne sont plus en présence; beaucoup d'hommes politiques influens sont dispersés, les partis parlementaires ont consenti à une sorte d'armistice jusqu'à la session prochaine; une commotion ministérielle eût été maintenant pour tout le monde un incident fâcheux. Nous ne saurions donc blâmer l'esprit de conciliation qui n'aurait voulu contrarier sur aucun point les désirs de M. le président du conseil, et qui l'aurait constitué lui-même juge de l'opportunité de certaines promotions. On annonce l'arrivée à Paris de M. le marquis de Dalmatie, et l'on prétend que M. de Latour-Maubourg gardera quelque temps encore l'ambassade de Rome.

Le silence presque complet de la tribune parlementaire augmente l'attention que l'on prête aux événemens extérieurs. On dirait que les destinées de l'Orient sont en suspens entre un enfant et un vieillard : l'enfant s'éteint tous les jours; des voluptés précoces et mortelles conduisent au tombeau le débile descendant des Osmanlis. Le vieillard temporise; il a fait sa soumission à l'Europe, mais il semble attendre que quelque événement lui apporte de nouvelles chances pour agrandir et fortifier son pouvoir. Méhémet-Ali n'est pas pressé de conclure avec la Porte son arrangement définitif; il pense que le temps ne peut plus rien lui faire perdre et ne saurait qu'améliorer sa position.

La note que l'ambassadeur ottoman a communiquée à la conférence de Londres, et que vient de publier la *Gazette d'Augsbourg,* ne change rien à la situation connue. C'est une réponse des plénipotentiaires européens à Shekib-Effendi : cet ambassadeur de la Porte avait invoqué leur concours pour écarter certaines difficultés qui s'étaient élevées sur l'interprétation du firman du 13 février dernier. Les plénipotentiaires examinent trois points, l'hérédité, la fixation du tribut, l'avancement militaire. Quant à l'hérédité, Ibrahim-Pacha succédera à son père et sera, comme Méhémet-Ali, dispensé de se rendre à Constantinople pour recevoir l'investiture. Pour le tribut, rien n'a été spécifié sur le montant : il a été seulement établi en principe qu'il serait annuel, et qu'il serait en rapport avec l'étendue du territoire égyptien; mais les plénipotentiaires manquent des données indispensables pour apprécier les ressources financières de l'Égypte; seulement ils pensent qu'il serait dans l'intérêt bien entendu de la Porte de déterminer le tribut par une somme fixe, et de s'assurer ainsi un revenu certain. Enfin l'avancement militaire n'a, aux yeux des diplomates, qu'une importance accessoire : il appartient au sultan d'étendre ou de limiter, selon les circonstances, les pouvoirs qu'il confère au gouverneur de l'Égypte. Les plénipotentiaires terminent leur note en déclarant qu'ils considèrent la soumission de Méhémet-Ali comme absolue et la question turco-égyptienne comme terminée. On voit que cette note ne résout rien; les plénipotentiaires y donnent un avis officieux qui n'engage en aucune façon l'empire turc, et qu'elle est muette sur les deux questions de la quotité du tribut et de la collation des grades. Si le vice-roi n'a pas intérêt à en finir, il peut encore négocier long-temps sur ces deux points difficiles.

En attendant que Méhémet-Ali se détermine à donner son consentement définitif aux conditions du divan, de nouveaux évènemens viennent offrir à la diplomatie européenne une ample matière à de nouveaux protocoles, à de nouveaux traités. Mais cette fois on a peu d'empressement à entrer dans les complications d'un arrangement général. On eût dit, il y a quelques mois, que les cabinets allaient s'armer pour nous contraindre à entrer de gré ou de force dans le concert européen. Aujourd'hui chacun semble avoir pour l'avenir une disposition commune à rester isolé, à ne pas se lier par des conventions réciproques : on semble vouloir rester libre pour toutes les éventualités.

Cette situation d'observation et d'indépendance qui, depuis le 15 juillet, est celle de la France, peut se prolonger pour elle sans inconvénient. Nous ne savons jusqu'à quel point, dans quelle mesure, ceux qui la représentent ont manifesté le désir de la faire rentrer dans le concert européen; nous aimons à penser, nous croirons volontiers qu'on n'a pas montré au nom de la France un empressement que ne sauraient avouer ni sa dignité ni ses intérêts. Le temps ne peut que faire connaître plus clairement la situation et les prétentions de chacun. Ce concert européen dans lequel il semblait, à entendre quelques personnes, qu'on ne pouvait rentrer trop vite, qu'est-il devenu? Y a-t-il une volonté bien arrêtée parmi les puissances à traiter dans un nouveau congrès toutes les questions qui surgiront successivement des

affaires et des complications orientales? Il y a deux ans, on a pu croire un moment à la possibilité d'un accord général; mais aujourd'hui qu'un traité fait en commun, moins la France, a porté ses fruits, qu'on a pu en juger les avantages et les inconvéniens, qu'il a créé des situations nouvelles, on aura peu de hâte pour courir les chances d'une autre solidarité diplomatique, et pour faire succéder au traité du 15 juillet une autre convention générale.

Les deux puissances qui depuis un an ont marché le plus d'accord, la Russie et l'Angleterre, peuvent continuer à poursuivre, chacune de son côté, le but qui les a momentanément réunies, la possession de Constantinople et de la Syrie; mais, entre cet accord passager et une alliance nouvelle et définitive, il y a un abîme. Lord Palmerston, quelle que soit son irritation contre la France, ne voudrait pas aller si loin, et s'il pouvait le vouloir, la situation intérieure de son pays lui rendrait impossible l'exécution d'une politique aussi téméraire. Tout est en suspens dans la Grande-Bretagne: encore quelques jours, le parlement sera dissous, et nul ne peut dire, à l'heure qu'il est, dans quelles mains les élections remettront le pouvoir. Sir Robert Peel tient en échec lord Palmerston, et cette perplexité est une garantie qu'actuellement l'Angleterre ne fera point un pas de plus vers la Russie. Désormais la Grande-Bretagne cherchera plutôt à s'isoler qu'à s'engager davantage du côté de Saint-Pétersbourg. Elle a dans l'avenir trop d'intérêts hostiles à la politique russe pour enchaîner elle-même la liberté de ses mouvemens.

Dans quelques semaines, l'Angleterre sera livrée à une agitation générale, à une agitation constitutionnelle. Les whigs et les tories se préparent au combat avec une résolution et un calme qui dénotent assez l'importance du débat. Il s'agit de savoir qui gouvernera l'Angleterre pendant plusieurs années, quels principes l'emporteront; il va être décidé si des idées plus démocratiques, si des théories nouvelles d'économie politique passeront dans les lois, ou si l'esprit de la vieille Angleterre, représenté par des hommes habiles, est encore assez vivace pour opposer une digue aux idées libérales des whigs et des radicaux. Des comités s'organisent, des sommes énormes sont versées dans les caisses des partis; les villes choisissent leurs candidats, on prépare les professions de foi; O'Connell en est déjà depuis trois semaines à son second manifeste contre les tories. Ces derniers, au moment de la lutte décisive, semblent modérer leurs attaques. Lord Wellington, à la chambre des lords, se contentera d'approuver, au nom de son parti, ce qui a été fait à la chambre des communes. D'ailleurs toute nouvelle agression parlementaire serait désormais inutile; c'est maintenant aux électeurs qu'il faut s'adresser. Il y a neuf ans que le bill de réforme a été voté; on verra jusqu'à quel point, malgré les principes démocratiques qu'il renferme, il peut être un instrument de résistance entre les mains d'une aristocratie habituée depuis des siècles aux luttes politiques.

A la veille de voir s'ouvrir ses colléges électoraux, l'Angleterre a une fortune bien diverse en Syrie et en Chine. Sur les côtes où elle a fait tomber Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre, elle domine, elle triomphe; elle met dans

chaque district de Syrie un commandant militaire : il y a des colonels et des majors anglais à Jérusalem, à Gaza, à Naplouse, à Tripoli, à Alep, à Damas. Peu à peu les populations s'habitueront à l'autorité de ces officiers; elles l'invoqueront contre les violences des lieutenans turcs; elles lui demanderont de se porter médiatrice dans leurs troubles intérieurs. Ainsi l'Angleterre prend racine dans le pays; elle se concilie l'affection des indigènes; elle leur donne une haute idée de sa puissance, et travaille à faire de la Syrie, non-seulement une nouvelle route vers les Indes, mais une sorte de dépendance de la couronne britannique. Du côté de la Chine, ses affaires sont moins brillantes. La guerre a recommencé dans le céleste empire. Cette paix à laquelle tout le monde avait cru en Europe est rompue; l'empereur n'a pas ratifié les négociations conclues par ses lieutenans. Il est délicat, il est épineux de traiter avec les Chinois : leur politique est double, ou plutôt chaque agent tient une conduite différente, désavoue ce qui a été fait sans lui, et tout est à recommencer. Ainsi le mandarin de première classe ne ratifie pas ce dont est convenu un de ses subordonnés; le gouverneur-général d'une province annule les actes des mandarins; enfin l'empereur condamne la conduite des gouverneurs de provinces, qui au lieu de combattre et d'exterminer les barbares ont traité avec eux. « J'apprends, dit l'empereur dans un dernier édit, que les forts du Bogue sont tombés aux mains des étrangers, qu'un grand nombre de mes officiers et de mes soldats ont été tués, que ma flotte impériale a été pillée et détruite. Il est évident que le gouverneur n'a pas su prendre les mesures convenables, et qu'il n'a su résister nulle part. J'ordonne donc que Ke-shen soit traduit devant la cour des châtimens, pour y être sévèrement puni; il conservera cependant le commandement des troupes qui sont ou qui pourront arriver à Canton. Ce serait à lui de déployer tout son zèle et tout son talent pour mettre fin à ces fâcheuses affaires en exterminant les étrangers. » Même langage envers l'amiral. L'empereur lui témoigne son mécontentement, et lui ôte le *bouton*, qui est une sorte de décoration chinoise; néanmoins il le maintient dans son commandement, en exprimant l'espoir qu'il saura rétablir sa réputation.

Cette politique, qui offre un singulier mélange de ruse et de courage, doit susciter aux Anglais d'étranges embarras. Avec elle, rien n'est jamais terminé. Tant qu'un amiral anglais n'aura pas traité avec l'empereur lui-même, il ne pourra pas compter sur une paix durable; et ce ne doit pas être chose facile que de s'aboucher avec le maître du céleste empire. Même en occupant les environs de Canton, le capitaine Elliot n'a pu négocier avec personne; il n'y avait pas de fonctionnaires ayant des pouvoirs suffisans pour traiter de la paix, et quand les nouveaux commissaires nommés par la cour de Pékin arrivèrent, ils opposèrent des refus opiniâtres à toutes les demandes du capitaine Elliot. Après un combat où les Chinois perdirent quatre cents hommes et où il n'y eut que quatre blessés du côté des Anglais, ces derniers occupèrent les factoreries européennes aux portes de la ville. Il y a dans ces évènemens quelque chose qui rappelle l'apparition des Espagnols dans le Nouveau-

Monde; mais s'ils ne sont pas meilleurs soldats que les Péruviens et les Mexicains, les Chinois ont de plus qu'eux la ruse, l'entêtement, des masses de population si compactes, que les coups de la mort ne s'y voient pas, une foi et un dévouement aveugles dans les volontés du chef de l'empire. Il y a long-temps que les Anglais n'ont été aux prises avec un aussi formidable ennemi; ce ne sont plus là les princes désunis de l'Indoustan et déjà à moitié domptés par leurs discordes intestines. C'est un empire immense dont l'inertie gigantesque ne peut jamais être vaincue, et qui met au défi ses ennemis, même quand ils ont triomphé, d'y prendre racine et de s'y faire obéir.

En Espagne, l'administration formée par Espartero a perdu la majorité dans une question importante. Elle n'a pu empêcher l'adoption, à une majorité de 82 membres contre 52, de la proposition tendant à suspendre les traitemens des fonctionnaires députés durant toute la session. Dans une question extérieure, MM. Gonzalez et Infante se sont exprimés avec une grande modération à l'égard de la France. L'opposition avait prétendu que le territoire espagnol avait été violé par des troupes françaises; le ministère a eu la sagesse de ne pas épouser les passions des populations navarraises, et de réduire cette querelle de voisins à sa juste valeur. C'est à la prudence des deux cabinets de Paris et de Madrid de prévenir par un accord diplomatique le retour de semblables collisions. Les cortès auront bientôt à s'occuper de la tutelle de la jeune reine et de sa sœur. Il est probable qu'elles verront dans cette question un intérêt politique assez considérable pour vouloir choisir elles-mêmes le tuteur des deux princesses. Les réclamations de l'infant don François de Paule ne paraissent pas devoir être écoutées, et l'on parle de la nomination de M. Arguelles à ces fonctions importantes. Ce serait créer, sous le titre de tuteur, un associé à la régence d'Espartero, ce serait mettre à côté de l'autorité du duc de la Victoire une sorte de surveillance et de contrôle.

Nous connaissons déjà quelques résultats de l'expédition du général Bugeaud. Tagadempt est tombé en notre pouvoir. Ce n'était pas la capitale, mais l'arsenal d'Abd-el-Kader. En 1836, l'émir avait élevé sur l'emplacement tour à tour occupé par les Romains, les Odrysites, les Fatimites de Kairouan, dont Abd-el-Kader se vante de descendre, et les Turcs, une forteresse où il avait déposé toutes ses munitions. C'était comme le camp retranché de sa puissance nomade et militaire. Nos troupes ont trouvé Tagadempt vide d'habitans et de tout objet précieux; elles ont fait sauter le fort, elles ont brûlé et démoli l'agglomération de maisons qui l'entouraient. Abd-el-Kader n'a pas osé, ou n'a pas voulu défendre contre nous la ville qu'il avait construite il y a sept ans; il a entrepris de nous fatiguer par une fuite éternelle, mais il ne s'aperçoit pas qu'en reculant toujours, il finira par se perdre lui-même dans l'esprit des indigènes. Cette expédition, si lointaine et jusqu'à présent si bien menée par le général Bugeaud, doit produire une grande impression sur le moral des Arabes. Jamais en Afrique on n'a douté du courage des Français, mais on ne croyait pas que nous pussions atteindre et pénétrer partout; on sait aujourd'hui dans l'Algérie que, sur tous les points de la régence, nous pouvons aller

planter notre épée et notre drapeau. Le soldat français est devenu aussi agile que l'Arabe; non-seulement il sait le vaincre, mais il sait aujourd'hui le poursuivre et le joindre. Aux termes de sa dernière dépêche, le général Bugeaud se proposait d'agir en avant de Mascara, et peut-être de prendre Saïda, qui est, dit le général, un fort mieux construit que Tagadempt. Le général Bugeaud demande beaucoup à nos soldats, mais il paie d'exemple; il partage les mêmes périls et les mêmes privations. Une armée suit toujours avec une confiance inébranlable un chef qui sait mettre sa propre conduite à la hauteur de ses paroles et de ses ordres.

La chancellerie vient de publier le compte rendu de la justice criminelle pendant l'année 1839. Depuis l'initiative prise à ce sujet par M. de Peyronnet sous la restauration, l'administration n'a jamais discontinué une publication annuelle aussi utile pour la connaissance intime de la société. On peut remarquer qu'en 1839 les assassinats ont été moins nombreux qu'en 1838; mais d'autres crimes, comme le viol et l'infanticide, ont continué une marche ascendante. Le département de la Corse est toujours celui qui présente le nombre proportionnel le plus élevé de crimes contre les personnes; après la Corse viennent les Basses et Hautes-Alpes, le Tarn, la Creuse, les Pyrénées-Orientales, le Var, la Haute-Loire. Ces compte-rendus annuels sont des documens indispensables aux publicistes et aux hommes politiques qui cherchent les modifications utiles dont nos lois criminelles pourraient être susceptibles. Ainsi, c'est seulement en les consultant qu'on peut apprécier les effets de la faculté qui est accordée au jury de déclarer l'existence de circonstances atténuantes en faveur des accusés.

On s'est beaucoup occupé dans le monde littéraire et dans les salons des deux réponses que s'est attirées un poète allemand qui a lancé l'anathème contre la France au sujet des bords du Rhin. On s'est partagé entre M. de Lamartine et M. Alfred de Musset. Les uns ont été éblouis par les magnifiques développemens du chantre de *Jocelyn*, et, dans leur enchantement, ils ont presque, comme lui, oublié la patrie pour l'humanité. D'autres ont préféré la verte réponee de M. Alfred de Musset, ses vers si lestes, si faciles, d'une allure cavalière et quelque peu impertinente, ce qui ne messied pas dans une réponse faite au nom de l'orgueil national. *Vous ne l'aurez pas, notre Rhin allemand*, nous dit M. Becker; *Nous l'avons eu*, lui répond le poète français. Il est beau pour un peuple que son histoire puisse fournir à ses poètes de telles répliques à l'étranger. Quant à M. Becker, le voilà de l'autre côté du Rhin devenu tout-à-fait un grand homme; ce n'était pas assez que les rois de Prusse et de Bavière lui eussent envoyé des complimens et des cadeaux; voilà que deux poètes français, deux vrais poètes, lui adressent des vers. Décidément, en Allemagne, il n'y a que M. Becker qui ait gagné quelque chose à la question d'Orient.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Il y a bientôt vingt ans qu'un opéra allemand, dont l'auteur n'était connu en France que d'un petit nombre de prosélytes, fut représenté au théâtre de l'Odéon. Les espérances qu'on avait fondées sur le succès, se trouvèrent cruellement déçues à la première audition. Le public d'alors avait encore toute une éducation à faire pour comprendre les beautés mystérieuses de cette musique étrange; passer de la note claire et limpide de Rossini aux sombres et fantastiques inspirations de Weber, la transition était trop rude; aussi, le traducteur de *Freyschütz*, avec la vive intelligence qu'il avait du public qu'il se plaisait à former, comprit-il les ménagemens qu'il fallait garder envers ces oreilles encore débiles que la sauvage harmonie allemande avait déchirées. Quelques coupures habilement faites, quelques transpositions de morceaux d'un acte à l'autre, pour mettre l'ouvrage dans les conditions à peu près habituelles, furent les seuls changemens qu'il se permit de faire, et que malheureusement le goût du jour nécessitait. Moyennant ces légères concessions, l'opéra de Weber fut écouté et applaudi d'un bout à l'autre avec un enthousiasme que deux cents représentations ne ralentirent pas. Depuis, on a reproché souvent à M. Castil-Blaze, le traducteur de *Freyschütz*, d'avoir porté une main sacrilége sur le texte du musicien; bien des critiques se sont levés, et, brandissant leur plume, ont crié au vandalisme, au scandale, à la perte de l'art pur, oubliant les ingrats que, pour arriver à l'intelligence des chefs-d'œuvre, il avait fallu les conduire pas à pas.

Pour faire cesser à l'avenir toute discussion, et rendre un hommage à la mémoire soi-disant outragée de Weber, M. Berlioz a bien voulu se charger, pour l'Opéra, d'une nouvelle traduction du *Freyschütz*. Cette fois, il était bien convenu que l'arrangeur ne retrancherait rien, bien au contraire; avec un compositeur de la trempe de M. Berlioz, Weber n'a rien à craindre; il ne retranchera rien, mais il ajoutera, ce qui est sans doute moins grave, à son avis. Nous ne savons si Weber, ce compositeur si susceptible et si irritable, se serait facilement accommodé de la fade et languissante psalmodie dont l'auteur de *Benvenuto* a affublé sa partition; sa musique si hardie et si franche, aux allures lestes et originales, semble à chaque pas s'embarrasser dans les plis pompeux du lourd récitatif qui l'entoure. Certes, lorsqu'un artiste tel que l'auteur d'*Oberon* concevait sa pensée sous une forme quelconque, opéra-séria comme *Euryante*, ou opéra-comique comme *Freyschütz*, il donnait à chaque œuvre, selon le genre, une forme différente et telle qu'il la comprenait, à *Euryante* les développemens grandioses, les imposantes dimensions, à *Freyschütz*, drame de vie intime, la grace douce et naïve mêlée aux terreurs du monde fantastique. Serait-il donc permis à un arrangeur, à un musicien, quel qu'il soit, de venir à l'encontre de la pensée du maître, de dénaturer son idée, de changer les caractères qu'il s'est plu à former, de bouleverser, en un mot, l'édifice qu'il a élevé de ses mains, tout cela en vue de l'art? Mais si M. Berlioz était si désireux de calmer les mânes émus de Carle-Maria Weber, que ne donnait-il sa traduction à l'Opéra-Comique? Il se serait épargné des récitatifs qui lui feront peu d'honneur; la critique eût été muette, et quant à l'exécution, moins que celle de l'Opéra,

elle eût laissé à désirer. Malgré la façon déplorable dont chanteurs et choristes se sont comportés, malgré cette musique éparse et de mauvais aloi qui se rattache de temps en temps par lambeaux à l'œuvre de Weber, *Freyschütz* n'en a pas moins produit son effet accoutumé. La verve et la puissance de cette magnifique composition lui suffisent seules; comme tout ce qui est réellement beau et vrai, elle ne tire sa force que d'elle-même. Mme Stoltz a joué et chanté le rôle d'Agathe au rebours de tout sentiment et en dépit de toute mesure; dans ce rôle charmant où le musicien a répandu avec amour tant de mélancolie et de grace touchante, son expression musicale et dramatique a toujours été fausse, sans élan, sans intelligence. La chaste rêverie de la jeune fille se traduit chez elle par une contemplation obstinée de ses bas rouges, la joie de la fiancée par un frétillement d'épaules assez peu convenable, et où *la favorite* du roi Alphonse se fait un peu trop sentir. Excepté dans l'admirable phrase du finale du troisième acte, où sa voix se développe avec toute son ampleur, Mme Stoltz s'est toujours maintenue dans la désespérante médiocrité quand ses inspirations ne l'ont point poussée assez près du ridicule.

M. Marié s'est montré, comme à l'ordinaire, terne et glacé, sans force, sans puissance; certes il y a loin de cet énervé et pâle jeune homme au bel et mélancolique garde-chasse que Weber dans ses rêves avait vu passer le soir au loin, dans la forêt, son fusil luisant sur son épaule, et jetant au vent de la nuit un chant frais et joyeux.

Les chœurs ont presque constamment manqué d'ensemble; bien souvent ces masses de voix, si habilement groupées et dont l'effet était si merveilleux au théâtre allemand, ont été à peine remarquées à cause de la mollesse des exécutans et du peu de sûreté de leur intonation. Leur ardeur ne s'est éveillée que pour le fameux chœur des chasseurs qu'ils ont chanté passablement.

Nul poème mieux que celui de *Freyschütz* ne prêtait aux développemens scéniques, et ne devait attendre de la munificence de l'Opéra une mise en scène soignée, où l'on aurait épuisé tout ce que le fantastique a de plus original et de plus inattendu; mais, cette fois encore, les rêves se sont changés en une réalité bien prosaïque. L'Opéra s'en est tenu à ses éternels petits diablotins qui se traînent dans tous les enfers que nous avons vus depuis *la Tentation*, aux fantasmagories derrière des papiers huilés, aux pétards et aux flammes du Bengale, accompagnés de poignées de licopodium. Tout cela est bien mesquin et bien vulgaire, bien peu digne, traduction, exécution, comme mise en scène, de notre premier théâtre lyrique et du grand musicien qu'on veut honorer. Mais, grace au ciel, le chef-d'œuvre de Weber est assez fort de lui-même pour briser les entraves dont on l'a chargé et se dégager des faibles mains qui ont voulu l'étreindre.

Les Écrivains modernes de la France, par M. Chaudes-Aigues (1). — La littérature traverse en ce moment une crise pénible. A part quelques nobles exceptions, on ne trouve plus guère dans les hautes régions de l'art que des

(1) Un vol. in-18, chez Gosselin.

esprits découragés ou indifférens. En revanche, les régions inférieures offrent le spectacle d'une déplorable fécondité. Tandis que les voix dignes d'être entendues se taisent, le tumulte des ambitions vulgaires s'étend et s'augmente chaque jour. Tout semble concourir, il faut l'avouer, à provoquer l'activité de la critique. Jamais elle n'a eu plus belle tâche, jamais elle n'a dû élever des plaintes plus douloureuses ni formuler des reproches plus sévères. Pourtant, dans la préface d'un livre où cette situation de l'art est fidèlement dé peinte, M. Chaudes-Aigues invite la critique au silence : « Ce serait, dit-il, une faute grave, à mon sens, que d'activer par la résistance une fermentation devenue dangereuse et qui tombera infailliblement d'elle-même avant qu'il soit peu. » Faut-il se reposer avec une entière sécurité sur cette prédiction? N'y a-t-il réellement pour la critique qu'à se taire et qu'à attendre? Il semble qu'une telle confiance dans l'avenir nous mènerait à un fâcheux oubli du présent. Sans doute la littérature n'est pas condamnée à subir éternellement le règne des plus tristes passions; mais est-ce une raison pour s'endormir dans une contemplation oisive? Faut-il se résigner à laisser le mal s'accroître, parce qu'il a grandi jusqu'à présent malgré nos efforts et parce qu'il viendra un jour où ce mal cessera de lui-même? Faut-il croire enfin que la résistance donnerait une impulsion nouvelle aux honteuses tendances qui se substituent partout au culte sincère et désintéressé des lettres? C'est une question qu'il suffit presque de poser nettement pour la résoudre. Non, assurément, la critique ne doit pas s'isoler dans un dédain superbe; et si elle assistait, calme et muette, au spectacle que donne la presse actuelle, on pourrait à bon droit sourire de sa paresse, sinon gourmander rudement son inertie. M. Chaudes-Aigues, après des réflexions sérieuses, reculerait lui-même, nous n'en doutons pas, devant l'application absolue du précepte posé dans sa préface. Dans cette partie même de son ouvrage, il indique sans réticence les plaies qu'il faut guérir, il flétrit avec énergie l'impudence des écrivains qui transforment l'art en une branche de commerce, qui en font une denrée, un produit escomptable. Enfin, dans la suite du livre, il revient sur cette question pour s'élever avec chaleur contre l'orgueil intolérant de la littérature industrielle. Il reste donc prouvé, malgré l'assertion émise dans la préface des *Écrivains modernes*, que la critique a encore parmi nous un noble rôle à remplir. Il n'est point d'œuvre si chétive, il n'est point de tentative si frivole en apparence, qui ne puisse lui inspirer d'utiles enseignemens. Qui donc voudrait se plaindre de voir déborder trop souvent sa généreuse colère? qui regretterait de l'entendre proclamer sans relâche son blâme et ses conseils?

L'ouvrage que publie M. Chaudes-Aigues est un recueil d'analyses et de portraits littéraires. La plupart des études réunies dans les *Écrivains modernes* ont déjà paru dans cette *Revue*. Ce sont les portraits de Lamartine, de Sainte-Beuve, de Victor Hugo, de George Sand, les analyses de quelques romans de M. Delatouche, de l'*Arthur* de M. Guttingue, d'*une Fille d'Ève*, de M. de Balzac, de *l'Herbagère*, de M. d'Arlincourt. C'est enfin un travail développé sur les doctrines de Saint-Simon et de Fourier, travail dont le livre de M. Reybaud sur les *Socialistes modernes* a été l'occasion. Il est donc inutile de nous étendre ici sur le procédé critique employé dans ces études. M. Chaudes-Aigues s'attache à prouver par de nombreux exemples l'importance extrême et trop méconnue aujourd'hui de la composition. Il se demande quelle intention a guidé l'artiste, quelle idée exprime son œuvre. Il étudie l'ordonnance, il recherche l'intention d'un poème, et quand cette ordonnance

TIMBRE

le satisfait, quand l'intention lui paraît sage, il ne ménage point les éloges à l'habile architecte, au penseur clairvoyant. Cette étude persévérante et presque exclusive de la composition et de l'intention entraîne parfois M. Chaudes-Aigues à traiter avec une indulgence peut-être extrême des œuvres dont l'intention est généreuse, dont l'ensemble est imposant, mais auxquelles manque en grande partie la perfection des détails. D'autres fois nous le trouvons trop sévère pour des œuvres dont l'exécution est charmante, mais qui valent moins, nous le reconnaissons, par l'ensemble et l'intention. Ce sont là des écueils, il est vrai, où on ne tombe que par une application trop rigoureuse des théories qu'on prend pour guide, et dans ce temps où l'indécion et la mollesse étendent leurs ravages aux meilleurs esprits, M. Chaudes-Aigues pourrait se montrer un peu exclusif dans l'emploi de son procédé critique, sans mériter un blâme sévère.

L'analyse d'un roman de M. de Saint-Félix, une notice sur Jeanne d'Arc, de M. Michaud, et une étude sur M. de Musset, complètent le volume de M. Chaudes-Aigues. On ne peut contester la justesse des observations présentées par l'auteur sur la *Cléopâtre* de M. de Saint-Félix, ainsi que sur le talent élevé et sérieux de M. Michaud. Mais qui voudrait accepter sans discussion la rigueur inouie des conclusions formulées dans l'étude sur M. de Musset? M. Chaudes-Aigues nous montre l'auteur des *Caprices de Marianne* et de *Fantasio* frappé d'une maladie incurable, l'amour du pastiche. A l'en croire, les personnages, les situations, souvent même le dialogue de ces charmans proverbes n'appartiendraient pas à M. de Musset, mais bien à Shakspeare, à Byron et à Goethe. Qu'il y ait une parenté lointaine entre cette muse de la fantaisie et du désir, à laquelle M. de Musset a chanté tant d'hymnes adorables, et la muse qui a dicté *Faust* ou *Manfred*, c'est ce que nous accordons volontiers. On ne peut nier aussi que, dans les premiers vers de M. de Musset, la profonde originalité de son talent ne nous soit quelquefois apparue qu'à travers l'ardent reflet de ses lectures. Mais est-ce là de l'impuissance? Il en est ainsi de beaucoup d'œuvres et de beaucoup de poètes qu'on aime et qu'on admire; il en est ainsi, par exemple, de Louis Tieck à qui ses fantaisies dramatiques n'ont jamais attiré le reproche d'imiter Gozzi. Il en est ainsi de Byron même, dont on lit le *Don Juan* sans rechercher quelle trace y ont laissée les vers de Pulci. La différence est énorme entre le talent secondaire voué à l'imitation pure, et la capricieuse imagination d'un poète. Ce serait cependant, à notre avis, méconnaître entièrement cette différence qu'admettre l'opinion exprimée par M. Chaudes-Aigues sur l'auteur de *Rolla* et de *Fantasio*.

A part ce chapitre, dont nous souhaitons voir les conclusions modifiées un jour, l'ouvrage de M. Chaudes-Aigues, cet examen rapide a pu le prouver, mérite d'être lu avec attention. Tout en prêtant matière aux contradictions sur plus d'un point, il révèle des tendances élevées et un vif sentiment des exigences qu'impose le culte sérieux de la poésie. C'est en même temps une énergique protestation contre les tendances frivoles et les tristes passions qui ont envahi la littérature. Le livre des *Écrivains modernes* doit donc compter sur l'accueil bienveillant de ceux même qui, en n'acceptant pas toutes les opinions de l'auteur, partagent du moins ses sympathies pour la grandeur et la dignité de l'art.

F. Bonnaire.

PHILOSOPHES EXCENTRIQUES.

LUCILIO VANINI.

Bien avant la réforme de notre législation, les tribunaux avaient renoncé à l'application de la peine du feu. Aujourd'hui qu'à tort ou à raison il est question de pousser plus loin cette réforme et de supprimer la peine de mort, on conçoit difficilement que tant d'affreux supplices qui aggravaient cette peine aient pu jamais être en vigueur. En examinant les choses de plus près, on s'effraie surtout de la facilité avec laquelle nos pères, qui certes se croyaient civilisés, livraient aux flammes de prétendus coupables que la justice de Dieu eût dû seule atteindre. En effet, ce n'est ni par cent ni par mille, mais par centaines de mille qu'il faut compter les victimes que les bûchers ont dévorées.

Le genre de délits auxquels le supplice du feu était de préférence appliqué, et dont la définition vague prêtait tant à l'arbitraire, la nature toute spirituelle et par conséquent peu saisissable de ces délits, sont autant d'autres causes d'étonnement et d'horreur. On décapitait purement et simplement un incendiaire, un meurtrier, un bandit de grand chemin, et l'on condamnait au feu un hérétique, un libertin, ou seulement même un raisonneur. On brûlait celui-ci parce qu'il ne croyait pas assez, celui-là parce qu'il croyait trop, cet autre parce qu'il croyait à sa manière. On brûlait pour un discours

en l'air, pour une chanson un peu leste, souvent même pour une conversation, et il n'y a guère que deux siècles de cela; ce qui laisse à penser qu'il y a trois siècles on devait brûler pour une pensée, ou peut-être bien pour le plaisir seul de brûler.

Quelque accoutumée que fût la nation à cette pénalité barbare, l'application a fait souvent scandale. On était, il est vrai, à peu près unanime pour approuver la condamnation au feu de magiciens et de sorciers, c'est-à-dire de malheureux coupables de crimes qu'on a depuis reconnus impossibles; mais, dans les condamnations pour opinions religieuses, cette unanimité cessait, et même, disons-le à la décharge de ces époques à demi barbares, il arriva plus d'une fois qu'à la suite de condamnations de ce genre la conscience publique se souleva contre les bourreaux et prit parti pour les victimes.

La condamnation du Napolitain Vanini, par le parlement de Toulouse, en 1619, fut le signal de cette réaction de l'opinion publique contre les bûchers. La réprobation fut générale, et il est à croire qu'elle était méritée, car le parlement de Toulouse fit disparaître les pièces du procès. Quelques écrivains fanatiques eurent seuls le courage d'applaudir. Les pièces n'existant plus, les détails de ce procès sont restés assez obscurs. Sans vouloir réhabiliter l'imprudent auteur des *Dialogues* et de *l'Amphithéâtre*, nous essaierons, à l'aide des documens existans et de différens récits contemporains, en partie inédits, de porter la lumière dans cette déplorable et ténébreuse affaire. La solution de ces problèmes judiciaires restés long-temps en suspens, parce qu'on n'osait ou ne pouvait dire la vérité, appartient à notre époque, où l'on peut à peu près tout dire. Il est en outre assez curieux de voir pourquoi on brûlait un homme vers 1620.

Dans les premières années du XVIIe siècle, le voyageur qui eût visité les facultés et les écoles des principales villes de l'Europe eût certainement fait la rencontre d'un jeune prêtre napolitain qui s'appelait Lucilio Vanini. C'était un homme d'un esprit vif et plein d'audace, d'un prodigieux amour-propre, d'une imagination rapide, féconde, intempérante même, et d'une légèreté ou plutôt d'une témérité de langage qui devait le perdre; fort savant pour ce temps-là, et, quoi qu'ait pu dire Voltaire, fort peu pédant; mais, malheureusement pour lui, aimant avec passion la dispute, et, quand il ne trouvait pas à discuter avec d'autres, discutant avec lui-même dans de gros livres où, sous forme de traités, de systèmes ou de dialogues, il aimait à faire part au public contemporain de ses croyances et de ses doutes. Il osait beaucoup dans ses livres; cependant, par un reste de pru-

dence italienne, il ne se hasardait jamais à faire paraître le moindre écrit sans privilége et approbation de la faculté de théologie, qui, l'aveugle qu'elle était! le déclarait *grand philosophe, nullement répugnant à la religion catholique* (1) etc.; ce qui ne l'empêcha pas d'être brûlé.

Ce *grand philosophe* était d'ailleurs un étrange personnage. Il courait même sur les premières années de sa jeunesse et sur sa première éducation une foule de singulières histoires, qu'il confirmait par ses bizarreries.

Lucilio Vanini était né à Taurozano, dans le royaume de Naples, d'un père âgé et d'une mère fort jeune encore. Son père, Jean-Baptiste Vanini, était intendant du duc de Taurozano, don François de Castro, vice-roi de Naples; sa mère, Béatrice Lopez de Noguerra, était issue d'une noble famille espagnole, ce que Vanini a grand soin de nous apprendre. Ce fut d'elle sans doute qu'il tint ce tour d'esprit vantard, cette vanité de savant si voisine de la sottise, cet intraitable orgueil dont il eut tant de peine à réprimer les accès, et qui ne le quitta pas même sur le bûcher.

Vanini avait reçu de la nature un corps sain, quoique frêle en apparence. S'il était de complexion délicate et d'assez petite taille, l'agrément de son esprit et l'élévation de ses sentimens le dédommageaient amplement de ces imperfections, c'est lui du moins qui nous l'assure. Il ajoute qu'il était tout-à-fait exempt d'infirmités et de maladies. Cela vient de ce que son père, « déjà bien vieux lorsqu'il se maria, avait beaucoup de douceur et de gaieté dans le caractère, et de ce qu'il eut soin de prendre pour femme une jeune et belle fille qui réchauffa suffisamment sa vieillesse; » c'est encore Vanini qui nous l'apprend (2).

Quelque content que fût Vanini de son esprit et de toute sa personne, il éprouvait néanmoins un regret bizarre, dont il nous fait naïvement part dans ses *Dialogues:* c'était d'être issu d'une alliance légitime. Il tenait la bâtardise en estime extraordinaire, comme il le fait connaître dans son traité de *Physicomagie.* — Les bâtards! eux seuls ont la force, le courage, l'esprit, la beauté! s'écrie-t-il à ce propos. Voici d'ailleurs comment il exprime ses regrets :

— D'où vient que vous souriez? lui dit Alexandre, son interlocuteur.

(1) 20 mai 1616. Approbation des *Dialogues* de Vanini, signée Edmond Corradin et Claude-le-Petit.

(2) Vanini, *Dialogues*, p. 321.

— Je pensais à un plaisant rêve que j'ai fait récemment.

— Ah! je vous en prie, faites-moi connaître ce rêve, ne fût-ce que pour rire comme vous.

— Plût au ciel, ainsi que l'indiquait ce rêve, que j'eusse été conçu ailleurs que dans la couche d'époux légitimes! Mes parens eussent mis une bien autre ardeur à cette œuvre d'amour, ils eussent jeté des germes plus féconds dans un terrain plus généreux (1). La beauté de mon visage, l'élégance de mon corps, la force et la clarté de mon esprit eussent été bien plus grandes. Issu de légitimes époux, je suis privé de tous ces avantages. Mon père était déjà vieux, et son ardeur juvénile était tombée lorsqu'il se maria. Débile et septuagénaire, ses facultés étaient restreintes, son énergie naturelle diminuée; à peine conservait-il quelques étincelles du feu sacré de l'amour. De là vient la délicatesse de mon tempérament et mon peu de force. Que si mon esprit est élevé, mon visage gracieux et mon corps exempt d'infirmités, cela tient à l'heureux naturel de mon père déjà vieux et à la jeunesse de son épouse. Mon père eut soin aussi d'attendre cette époque de l'année où toutes les forces de la nature s'exaltent à l'envi; puis Bacchus vint à son aide, et lui permit de remplir fort passablement son rôle dans la comédie du mariage.

— De par tous les dieux! ce ne sont pas là les rêves d'un homme ivre; on dirait plutôt les méditations d'un sage! s'écrie son interlocuteur.

Voilà une singulière idée exprimée plus singulièrement encore. Vanini a voulu sans doute plaisanter; mais, s'il a pris son paradoxe au sérieux, il y a lieu de craindre qu'il n'eût dès-lors quelque petite fêlure au cerveau.

Un homme de fantaisies si raffinées et d'ambition si fantasque ne pouvait être content de son nom tout court. Lucilio! que signifiait ce nom modeste? Le fils de la noble dame Beatrice Lopez de Noguerra pouvait-il le trouver digne de lui? Il chercha donc, hésita entre les noms de Pompée, d'Alexandre ou de César, et s'arrêta à ce dernier nom, qu'il jugea sans doute lui convenir mieux que tout autre. Dès-lors il signa tous ses écrits Jules-César Vanini.

Vanini, venu à Rome pour y faire ses premières études, aborda les travaux de l'esprit avec une passion qui, poussée à l'excès, lui

(1) Je n'ai pu qu'imiter très librement le latin énergique de l'auteur : « Ita enim progenitores mei in venerem incaluissent ardentius ac cumulatim affatimque, generosa semina contulissent, etc. » — *Dialogues*, p. 321, 322.

tourna quelque peu la tête. Barthélemy Argotti et Jean Bacon, ce carme à qui ses contemporains avaient donné le nom de *Prince des Averroïstes*, furent ses maîtres. Ce dernier ne lui apprit qu'à jurer par Averroës. De Rome il revint à Naples; et, comme son cerveau était vraiment encyclopédique, il s'adonna à l'étude de la physique, de la médecine et de l'astronomie. Cette dernière science le conduisit naturellement à l'astrologie, et il ne faut pas trop s'étonner de ce vain travail, ni prendre en pitié ce jeune homme qui s'y livrait; l'histoire de Vanini, c'est l'histoire de bien des hommes de la même époque; hommes heureusement doués, qui plus tard fussent devenus vraiment célèbres. L'esprit humain ne tenait pas encore le bon chemin, il s'agitait en tâtonnant, et, dans l'aveugle ardeur qui le poussait en avant à la recherche du vrai, il devait souvent faire fausse route et s'égarer. Nous ajouterons, à la louange de Vanini, qu'il n'étudia de l'astrologie que ce qu'il en fallait pour comprendre Cardan, son prédécesseur, qu'il admirait, et qu'il ne se laissa pas entièrement absorber par ces folles rêveries. Certainement il croyait à l'astrologie comme science, mais cette science lui paraissait sans grands réultats. En revanche, il se passionna pour la théologie, qui s'empara de toutes les facultés de son esprit. La théologie, c'était l'occupation intellectuelle de l'époque, la politique de ces temps-là; il était naturel qu'un jeune homme exalté, à l'imagination remuante et chaleureuse, s'y livrât tout entier et avec cette ardeur de son âge qu'aucun obstacle n'arrête, que n'effraie pas le danger. Quand Vanini commença à dogmatiser et à raisonner, le temps des grandes luttes du protestantisme était passé, les partis se reposaient de lassitude; victorieuse en Allemagne, en France, la nouvelle croyance était tolérée; les fervens, c'est-à-dire, ceux qui avaient besoin de persécuter, ne pouvant plus accuser leurs adversaires de conspirer contre le pape, les accusaient de conspirer contre Dieu. Ce fut une imputation de ce genre qui perdit Vanini.

Vanini, ayant achevé ses études théologiques, se fit ordonner prêtre; et comme il éprouvait ce besoin de parler naturel à tous ceux que domine une grande passion morale, il prêcha. La chaire était la tribune du dix-septième siècle; tribune froide et que l'absence de contradiction faisait paraître sans charme à un esprit nécessairement disputeur. Vanini cependant nous apprend qu'il prêcha avec succès. « C'est que mes sermons, nous dit-il, n'étaient pas de ces prédications de moines, hérissées de phébus, et pleines de descriptions de prodiges et de miracles, à la manière des ultramontains; c'étaient des

discours soigneusement élaborés, pleins de suc et nourris de la forte substance de la vérité. »

Voulez-vous un échantillon de ces sermons si merveilleusement élaborés? Le fragment qui suit pourra vous en donner une idée assez parfaite. Il s'agit de découvrir *pourquoi l'homme a été créé de Dieu.* Notre Napolitain se tire d'affaire en empruntant à l'Arabe Averroës sa fameuse échelle des êtres à l'aide de laquelle il franchit ce pas difficile

« La première matière, dit-il, c'est *la puissance, l'acte pur,* à savoir DIEU.

« Proche de Dieu sont les substances immatérielles.

« Proche de la matière il y a la forme de la corporéité.

« Entre ces deux il y a deux ames brutes, l'une *végétative* et l'autre *sensitive.*

« Au-dessus d'elles il y a *l'entendement* moindre que les intelligences, car il est immatériel quoique existant dans la matière dont il est séparable; il en est séparable par essence, et il se confond avec elle en l'informant, etc. »

Après une explication si claire, ses auditeurs ne pouvaient manquer de se retirer convaincus et satisfaits.

Vanini compléta ses connaissances théologiques par l'étude du droit civil, de sorte qu'il put s'intituler à juste titre docteur *in utroque jure.* Il savait déjà beaucoup, mais il voulait savoir davantage. Dans cette intention il se rendit à l'université de Padoue, qui était alors en grand renom dans toute l'Europe. A cette époque de sa vie, sa pauvreté égalait son désir de savoir, et il était aussi fier que pauvre. Pendant l'hiver, le malheureux Napolitain se morfondait sous le ciel rigoureux de cette ville voisine des Alpes; « mais, nous dit-il avec un laisser-aller charmant, ceux qui ont un amour au cœur ont-ils jamais froid? A Padoue, couvert à peine de notre petit manteau, n'avons-nous pas bravé les glaces du plus rude des hivers? Ah! c'est que notre amour pour l'étude était bien ardent (1). »

Quel malheur qu'une telle nature se soit fourvoyée, et qu'au lieu de se borner, et de se jeter sur quelque forte et solide nourriture spirituelle, elle se soit laissée emporter au torrent qui entraînait vers la déraison tant de hautes intelligences! Au lieu d'un disputeur et d'un sot rêveur, peut-être aurions-nous eu un vrai savant ou un

(1) Amanti omnia calida. Nonne Patavii parvula contenti togula hyberna frigora perfregimus? etc. — *Dialogues,* p. 352.

grand philosophe, comme ceux qui illustrèrent la seconde moitié du XVIIe siècle.

En effet, quoi qu'ait dit Voltaire, souvent léger dans ses jugemens, Vanini était autre chose qu'un *pauvre pédant;* je dirai plus, Vanini n'était pas un homme ordinaire. Voltaire l'accuse de pédantisme, peut-être parce qu'il a écrit en latin; mais, alors comme aujourd'hui, tout homme qui écrivait avait le désir d'être lu, et si Vanini avait écrit en napolitain, qui l'aurait lu? Le latin était la langue courante de l'époque, la langue européenne; Voltaire lui-même, s'il eût vécu vers 1600, eût certainement plus écrit en latin qu'en français. Tous ses articles philosophiques et théologiques, par exemple, eussent été rédigés dans la seule langue que les philosophes et les théologiens parlaient alors. Il y a plus, l'aimable Voltaire, savant en *us*, eût risqué fort de finir comme Vanini. S'il n'eût pas été plus prudent vers 1600 qu'il ne le fut vers 1700, le philosophe qui a pour jamais éteint les bûchers les eût peut-être vus s'allumer pour lui.

Il s'en fallait de beaucoup que Vanini ne fût qu'un pédant, Vanini, jeune homme plein de fougue, plein de science fausse ou réelle, plein d'instruction plus ou moins solide, mais surtout plein d'idées, ami des *nouveautés*, comme on disait alors, et possédé du besoin de répandre au dehors ses idées, de proclamer ces nouveautés, quelque risque qu'il y eût à le faire. De son temps, les journaux n'existaient pas, et l'homme qui voulait se produire ne procédait que par de gros livres. La polémique elle-même prenait des dimensions colossales; l'in-folio, c'était le pamphlet de la presse militante de l'époque, et Vanini, avant trente ans, en avait déjà lancé quelques-uns. On y trouve beaucoup d'idées, bizarres quelquefois, mais quelquefois aussi, fort en avant de l'époque où il a écrit, et souvent exprimées d'une manière vive et spirituelle, que Voltaire lui-même n'eût pas désavouée. Ainsi, dans la préface de *l'Amphithéâtre*, son principal ouvrage, s'il veut se moquer de la doctrine et des miracles de saint Thomas d'Aquin, cet apôtre des scolastiques, il le fait d'une manière détournée et fort adroite. « Je suis tout-à-fait du sentiment du pape Jean XXII, s'écrie ironiquement Vanini, de ce bon pape qui, dans la consécration de ce grand saint, prononça hardiment qu'il avait fait autant de miracles que décidé de questions. »

Ailleurs, Vanini se plaint de l'inutilité de la science, et se moque de son néant; si Voltaire eût voulu soutenir une pareille thèse, l'eût-il fait autrement que lui? Ecoutons-le. « Si, comme le prétendent les athées, mon ame s'évanouit avec mon corps, quelles délices

pourra-t-elle trouver après le trépas dans une brillante renommée? Si au contraire, comme nous l'espérons, et comme nous le croyons volontiers, notre ame ne meurt pas et s'envole vers les cieux, là, tant de ravissemens et de voluptés l'attendent, que les vaines louanges et les triomphes de ce monde seront pour elle comme s'ils n'étaient pas. Si elle descend dans les flammes du purgatoire, la belle oraison qui plaît tant aux femmelettes, *Dies iræ dies illa*, réjouira plus cette pauvre ame que toutes les périodes et les discours fleuris de Cicéron et que les plus subtils raisonnemens du divin Aristote. Si enfin elle doit être précipitée dans les prisons éternelles du Tartare, ce qu'à Dieu ne plaise! quelle consolation, quelle rédemption pourra-t-elle espérer de toutes ces fumées de la gloire? — Plût à Dieu, lui répond son interlocuteur Alexandre, qu'on m'eût enseigné tout cela quand j'étais encore adolescent! — Ne te désole pas pour cela, reprend Vanini, et, si tu m'en crois, oublie les maux passés, évite les maux présens, et ne t'inquiète pas trop des maux à venir. — Ne dois-je pas cependant regretter tant de beaux jours que j'ai perdus? ajoute Alexandre avec mélancolie. — Comment cela? lui demande Vanini. — Oh! oui, perdus à la recherche de cette gloire trompeuse; que ne me suis-je plutôt rappelé ces jolis vers de l'*Aminta:*

> Perdutto e tutto il tempo
> Che in amar non si spende! »

Il n'y a dans cette façon de philosopher ni pédantisme, ni grossièreté. Vanini aimait le plaisir délicat comme un jeune homme doit l'aimer. Malheureusement il était prêtre; aussi donna-t-il des armes terribles à ses ennemis par ses naïves confidences, lorsque, par exemple, il avoue fort imprudemment qu'il eut autrefois une jolie maîtresse qui s'appelait Isabelle, à laquelle il adressait des chansonnettes passionnées, et qu'il appelait *mon petit œil gauche* (1).

Vanini, dans plusieurs de ses traités, s'étend aussi avec beaucoup trop de complaisance sur les mystères de la fécondation et de la reproduction. Ce sujet délicat prête à la controverse; des médecins célèbres, des philosophes, des naturalistes, en tête desquels nous devons placer Buffon, ont pu écrire de gros livres sur cette matière obscure sans nous apprendre rien de bien nouveau; mais il n'appar-

(1) Hinc venit mihi in mentem subiratam semel mihi fuisse, Isabellam, amasiam meam, quod in quadam cupidinea cantiuncula *sinistrum meum oculum* illam appellasse. — Vanini, *Dialog.*, p. 298.

tenait guère à un prêtre, homme ayant fait vœu de chasteté, d'exposer comme eux son système et d'entrer à ce sujet dans des détails fort scabreux et qui auraient dû lui être complètement étrangers. Vanini, tout au contraire, ne paraît rien ignorer, et l'on voit fort clairement qu'il raisonne d'après son expérience personnelle. Est-il question de l'amour et de ses plaisirs, sa prudence italienne l'abandonne, et il a peine à retenir une saillie vive ou un mot plaisant. Parfois même il semble prêt à jeter le froc aux orties. Par exemple, dans l'un de ses dialogues, son interlocuteur se laisse aller à dire que, loin de ressembler à Aristote et de dépenser à l'étude des mœurs des animaux tant de grosses sommes qu'Alexandre donnait à ce philosophe, lui, il les aurait dépensées, comme tout le reste de son bien, à l'entretien d'un seul petit et charmant animal. — Ma foi, lui répond Vanini, bien des gens trouveraient que tu agis sagement.

Veut-on savoir le parti que les ennemis de Vanini tirèrent de ces paroles imprudentes et de ces légèretés de jeune homme : c'est que plus tard, le malheureux s'étant fait moine et n'ayant pu se plier à la discipline du cloître, on rechercha quels pouvaient être les motifs de cet abandon de la vie claustrale, et qu'au lieu de s'arrêter aux véritables, c'est-à-dire à son indépendance de caractère et à sa mobilité naturelle, on aima mieux accuser l'infamie de ses mœurs. Une autre fois, Vanini adresse une belle dédicace au maréchal de Bassompierre, son protecteur, dans laquelle il s'écrie avec cette emphase italienne alors de mode : « Que dirai-je des charmes de votre beauté? c'est par elle que vous avez mérité la tendresse d'une infinité d'héroïnes plus charmantes que les Hélènes de l'antiquité? C'est aussi cette même beauté qui triomphe de l'entêtement des athées... car, dès qu'ils contemplent l'éclat et la majesté de votre visage, ils reconnaissent sur-le-champ qu'on trouve dans le genre humain des traces de la divinité. » Et à ces louanges assez fades, Vanini ajoute ces mots, qui témoignent tout au plus de la bizarrerie de son enthousiasme : « Si donc j'étais le disciple de Platon, je t'adorerais et je te baiserais comme l'ame du monde! » Voici une louange fort vilaine, s'écrièrent ses ennemis, une louange fort suspecte après l'aventure du couvent!

A mon avis, le grand malheur de Vanini, ce ne fut pas d'avoir eu trop de vanité, avec l'âge on s'en guérit; encore moins d'avoir été trop pétulant et trop léger dans la jeunesse, jeunesse se passe; c'est d'avoir misérablement gaspillé les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué; c'est d'avoir pris pour modèles des écrivains faux

ou extravagans, Averroës, Cardan, Pomponnaccio, ses *divins maîtres*, comme il les appelle; c'est enfin d'avoir marché sur leurs traces, au lieu de s'être ouvert son chemin à part, et, en visant comme eux au bizarre et au nouveau, au lieu de tendre au vrai, d'être arrivé comme eux à des résultats absurdes.

Quand Vanini eut achevé ses études et se fut perfectionné dans toutes les sciences physiques et morales, c'est-à-dire quand il se fut rempli la tête de toutes les idées fausses ou vraies qui alors avaient cours dans les écoles d'Italie, idées qu'avec son audace il poussait peut-être plus loin que ses maîtres, il se sentit possédé du désir de courir l'Europe pour faire parade de son talent et en tirer profit, si faire se pouvait, soit en visitant les académies, soit en assistant aux assemblées et aux conférences des savans. Cependant, avant de commencer cette tournée intellectuelle que tous les hommes distingués par leur savoir ou leur esprit entreprenaient alors volontiers, — ces hommes aimant à se communiquer verbalement leurs pensées ou leurs découvertes, et surtout aimant à disputer, — Vanini retourna à Taurozano, le lieu de sa naissance, et passa quelque temps à Naples. Sur ce fait ses ennemis ont hasardé d'étranges conjectures. « Le scélérat de Vanini, dirent-ils, déjà athée au fond de l'ame, et désirant faire des prosélytes, ne revint à Naples que pour choisir et endoctriner treize apôtres d'athéisme entre lesquels il partagea l'Europe, et qui eurent chacun une province à convertir; lui il choisit la France. » Un jésuite, le père Mersenne, personnage auquel une consultation de Descartes a donné durant un quart de siècle une véritable importance, va même jusqu'à dire que Vanini fit l'aveu de ce complot devant le parlement de Toulouse (1); mais le père Mersenne est le seul écrivain qui parle d'une pareille confession. Comme nous le verrons tout à l'heure, un historien contemporain, qui certes était loin d'être favorable au prêtre napolitain, ne fait nulle mention de ce fait en nous racontant son procès et sa mort. Un tel acte cependant n'eût pas manqué d'avoir un grand retentissement, et les ennemis du condamné se fussent bien gardés de le négliger. D'ailleurs, ce conte est si absurde, qu'il se réfute de lui-même. Vanini eût-il pu si aisément trouver dans Naples treize athées capables d'apostolat? et puis comment est-il le seul de ces apôtres dont on ait eu connaissance? Que sont devenus les treize autres? Dans les temps de passion

(1) Mersenne, *Comment. in Genes.*, p. 671, 672. — C'est ce même père Mersenne que Voltaire appelle le *minime et très minime* Mersenne.

religieuse, c'était peu de brûler les gens, il fallait encore les diffamer après leur mort (1).

Toutefois, si Vanini avait choisi la France pour théâtre de ses prédications, il ne prit pas le chemin le plus direct pour y arriver. Avant de poser le pied sur cette terre qui doit lui être fatale, nous le voyons traverser l'Allemagne, la Hollande, séjourner à Genève, puis à Londres, regagner enfin l'Italie, qu'il ne quitte que parce qu'on l'y force; dogmatisant, discutant, disputant, et avec une vivacité qui lui fait presque autant d'ennemis que de contradicteurs, et qui l'expose à plus d'un danger.

En Bohême, il se fâche tout rouge contre un mennonite qui a l'impertinence de lui dire en face que les catholiques disputent entre eux sur des misères, *de lana caprina*, sur la laine des boucs.—D'accord au fond, ils sont assez fous pour s'anathématiser les uns les autres, ajoute l'anabaptiste. « Je me contentai, nous dit gravement Vanini, de lui répondre froidement : Les catholiques diffèrent autant des hérétiques que la vérité diffère du mensonge. » Croirait-on que ses ennemis font de cette discussion un chef d'accusation contre lui? C'est lui qui a fait parler l'anabaptiste, disent-ils, il était de l'avis de l'anabaptiste.

De la Bohême il passa en Hollande en descendant le Rhin. Il nous fait à cette occasion le récit de sa rencontre avec un docteur allemand. « En parcourant l'Allemagne, nous dit-il, je me trouvai dans la compagnie de Jean-Marie Gimoche, théologien allemand. Comme nous nous embarquions à Strasbourg, mon compagnon, à peine monté dans le bateau, aperçut un corbeau; la vue de cet oiseau, qui, disait-il, présageait un naufrage, lui causa un tel effroi, qu'il voulait retourner chez lui. Pour moi, je lui répondis : Dussé-je faire

(1) Bayle, au sujet de Vanini, dont il ne parle que tout-à-fait incidemment, est tombé dans une contradiction singulière. Il commence par traiter Vanini de détestable. — « Le *détestable* Vanini fut brûlé à Toulouse en 1619, » nous dit-il quelque part; et puis, prenant en quelque sorte sa défense, il arrive à conclure que, dans ses prédications, le prêtre napolitain travailla pour la gloire; car, s'il avait travaillé pour son intérêt, s'il eût voulu pêcher en eau trouble, il eût bien plutôt cherché à rendre le monde dévot. Il savait de plus qu'il y avait peine de mort contre les athées. S'il a voulu délivrer les hommes de la crainte des enfers dont il croyait qu'ils étaient importunés mal à propos, ajoute Bayle, c'est un signe qu'il s'est cru obligé de rendre service à son prochain et qu'il a jugé qu'il est honnête de travailler pour ses semblables, non-seulement à notre préjudice, mais aussi au péril de notre vie. » Alors l'épithète de *détestable* n'était donc qu'une épithète de précaution, ce qui n'a pas empêché Louis Racine d'appeler Bayle un *homme affreux*.

naufrage, je continuerai ma route; après tout, que l'immuable volonté de Dieu s'accomplisse! Le prophète ne nous a-t-il pas dit que Dieu a mesuré de toute éternité les jours de notre vie? Mon compagnon fut de mon avis; rassuré par mes paroles, il oublia les terribles menaces du Rhin, et nous arrivâmes tous deux à bon port (1). » — Voyez, disent encore à ce sujet ses ennemis, comme l'impie se moque des décrets de la Providence, et comme il parle de la *prédestination* à la manière des profanes. Je leur répondrais : Il croit à la prédestination, donc il n'est pas athée; alors pourquoi l'avez-vous brûlé?

A Amsterdam, cet apôtre de l'athéisme eut une querelle fort vive avec un athée. Il rapporte les argumens de son adversaire, ce qui scandalise fort ceux que sa réponse à l'anabaptiste avait tout à l'heure tellement courroucés : — Il nous donne les pensées de l'athée pour avoir la maligne joie de les réfuter mal, s'écrient-ils; cette méthode n'est pas nouvelle, Carnéade et Cicéron l'employèrent autrefois.

A Genève, il rencontra un autre athée hollandais. « Je réfutai ses blasphèmes et ses impiétés avec beaucoup de force, et au péril même de ma vie, » nous dit-il. Cette fois, comme il ne nous répète pas les blasphèmes de l'athée, ses ennemis ne l'accusent pas d'être de l'avis de son antagoniste, mais ils le raillent grossièrement sur les prétendus dangers qu'il s'imagine avoir courus.

De Genève, Vanini se rendit à Lyon. Ce fut dans cette ville que pour la première fois on le menaça du bûcher; il s'enfuit à temps, et il passa prudemment en Angleterre. Il était à Londres en 1614; mais là de nouveaux dangers l'attendaient. Le zèle catholique de ce prétendu athée attira en effet sur sa tête la persécution des protestans. « On me jeta en prison, dit-il, et j'y demeurai quarante-neuf jours, préparé à recevoir la couronne du martyre, après laquelle je soupirais avec toute l'ardeur imaginable. » Voilà certes une singulière façon de prêcher l'athéisme. Ses ennemis disent à ce sujet qu'il ne subit pas le martyre, parce que le martyre ne pouvait convenir à un athée. Quand il fut sorti de sa prison, il reprit lestement le chemin de l'Italie, un peu dégoûté sans doute de son métier de disputeur. Cependant, comme il s'était arrêté à Gênes et qu'il catéchisait la jeunesse, ayant parlé d'Averroës avec un peu trop d'enthousiasme, on lui fit entendre des menaces si directes, qu'il eut encore peur et revint à Lyon en toute hâte. Tout en courant l'Europe, il avait mis

(1) Vanini, *Dialog.*, p. 425.

la dernière main à plusieurs ouvrages sur lesquels il fondait de grandes espérances. Pendant son séjour à Lyon, en 1616, il publia le plus capital de ses ouvrages, son fameux *Amphithéâtre*. Mais il jouait vraiment de malheur, et puis il se piquait peu de courage (1); effrayé par de nouvelles dénonciations, il retourna en Italie, et bientôt après revint en France pour la troisième fois. C'est vers ce temps que, fatigué de la vie errante, il entra dans un couvent de la Guyenne; mais son esprit était trop indépendant et ses habitudes étaient trop remuantes pour qu'il pût se plier aisément à la discipline monastique; il ne séjourna que fort peu de temps dans son cloître. A cette occasion, le jésuite Mersenne imagine un conte digne de celui des treize apôtres que nous avons raconté tout à l'heure. Voici ses paroles : « Nous sommes d'honnêtes gens, disent les athées, nous ne faisons rien contre notre conscience; mais ils ne disent pas la vérité; il n'y a pas de plus méchant homme qu'un athée. Je le prouve par l'exemple de Vanini, *qui ne mœchator existimaretur* καταπυγιστὴς *esse maluit.* » Je ne puis traduire ce latin de jésuite, et encore moins son grec plus expressif encore.

Après la sortie de son monastère, Vanini fut accueilli à Paris par le nonce du pape, Roberto Ubaldini, ce qui laisse à présumer que les accusations dont on avait tenté de le noircir n'étaient pas fondées. Ubaldini lui ouvrit libéralement sa bibliothèque et le présenta à ses amis. A Paris, on a de tout temps aimé le nouveau; la vivacité d'esprit du jeune Napolitain et l'audacieuse bizarrerie de ses paradoxes trouvèrent beaucoup d'admirateurs; il eut son cercle, ses flatteurs; il comptait au nombre de ses amis des savans, des médecins, des poètes, entre autres Théophile, Mathurin Régnier et le Marino. C'est alors qu'il devint l'aumônier du maréchal de Bassompierre. Malheureusement pour lui, il fit aussi, vers le même temps, la connaissance du jésuite Garasse, avec lequel il eut la folie de disputer, et qui aussitôt cria à l'athée. Il y a plus, Garasse, dans le jugement qu'il porte sur son antagoniste, auquel il se reconnaît inférieur dans la dispute, Garasse fait de Vanini une espèce de philosophe niveleur et de féroce politique. A lire les lignes suivantes, ne prendrait-on pas Vanini pour le précurseur de Marat? « Pour les hommes (Vanini est censé parler à Garasse), il faudrait faire comme les bûcherons font tous les ans dans les grandes forêts; ils y entrent pour les visiter,

(1) « Mihi præterita pericula et timores memoria repetenti alvus solvitur. » — Vanini, *Dialog.*, p. 38.

pour y reconnaître le bois pourri et le bois vert, élaguant tout ce qui est inutile, superflu ou dommageable, et ne laissant seulement que les bons arbres et les jeunes baliveaux d'espérance. Tout de même, disait le méchant athéiste, faudrait tous les ans faire une rigoureuse visite de tous les habitans des grandes et populeuses villes et mettre à mort tout ce qui est inutile et qui empêche de vivre le reste, comme sont les personnes qui n'ont aucun métier profitable au public, les vieillards caducs, les vagabonds et les fainéans; faudrait élaguer tout ce superflu, éclaircir les villes, mettre à mort tous les ans un million de personnes, qui sont comme les ronces ou les horties des autres pour les empêcher de croître (1). »

L'*Amphithéâtre* de Vanini avait déjà paru sans causer trop de scandale, et son auteur était encore attaché au maréchal de Bassompierre lorsqu'il publia ses fameux *Dialogues*, qu'il intitula imprudemment : *Des Merveilles et des Mystères de la Nature, la Reine et la Déesse des hommes* (2). La Sorbonne approuva l'ouvrage, qui parut avec privilége. Mais bientôt, sur je ne sais quelle dénonciation, elle rappela le livre à l'examen et le condamna au feu. Patin prétend qu'à cette occasion Vanini, poussé à bout et réduit au désespoir par son extrême indigence, écrivit au pape que, si on ne lui donnait pas un bénéfice, avant trois mois il aurait renversé la religion chrétienne. Nous doutons fort de l'authenticité de cette menace. Quelque audacieux que fût Vanini, il tenait cependant en grand respect le pape et surtout les inquisiteurs. Lui-même nous dit plaisamment dans l'un de ses écrits : « Moi... j'aime mieux m'attirer toute la colère du bon Horace que celle de nos inquisiteurs, que je respecte infiniment comme les gardiens de la vigne du Seigneur. » Et ailleurs, dans ses *Dialogues :* « Mais toi, lui dit son interlocuteur Alexandre, n'est-ce pas prétendre donner une raison physique de la Providence en citant l'exemple de cet enfant qui parla en naissant? — Bah! répond Jules; j'ai avancé dans ce livre bien des choses auxquelles moi-même je n'ajoute guère foi : *Cosi va il mondo!* ainsi va le monde! — Mon Dieu, oui! répond Alexandre, et, loin de m'en étonner, chaque jour je m'écrie : *Questo mondo è una gabbia de matti*, ce monde est une cage pleine de fous; j'excepte cependant les princes et les papes (3). »

(1) Garasse, *Doctrine curieuse*, p. 815.

(2) Julii Cæsaris *Vanini*, neapolitani theologi, philosophi, et juris utriusque doctoris, De admirandis Naturæ, Reginæ Deæque mortalium, Arcanis, libri quatuor. Lutetiæ, ap. Adrianum Perier, anno 1616, sub privilegio regis.

(3) *Dialog.*, p. 428.

Que dirait Voltaire de ce dernier trait? il me semble fort leste et fort piquant pour venir d'un pédant.

Nous ne voulons analyser ici ni l'*Amphithéâtre* ni les *Dialogues* de Vanini. Auteur et lecteurs, nous péririons à la peine, car ces gros livres latins sont de lourde digestion; ces ouvrages ont tous paru avec privilége et approbation des docteurs du temps; ils ne sont donc ni si coupables ni si dangereux qu'on l'a prétendu, et le venin y doit être bien caché. En effet, dans ses livres, Vanini se montre plutôt paradoxal qu'impie, et il a du moins le mérite de sortir des sentiers battus par les scolastiques, que, malgré son admiration pour ses maîtres Averroës et Pomponnaccio, qui tous deux procèdent d'Aristote, il traite avec un certain mépris. Sa folie, c'est de vouloir remplacer les vieilleries de la théologie et de l'école par des idées nouvelles, plus creuses souvent que les anciennes, et de prétendre donner des preuves tout-à-fait neuves de ce qui a déjà été cent fois prouvé, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame par exemple; mais de nos jours bien des gens n'en sont-ils pas encore là? Je me bornerai donc à rapporter quelques-unes des plus grandes hardiesses de ces deux ouvrages; car, il ne faut pas l'oublier, notre but principal est de faire voir pourquoi l'on brûlait un homme il y a deux siècles.

Voici comment Vanini nous parle de Dieu : « Vous me demandez ce que c'est que Dieu. Si je le savais, je serais un dieu, car Dieu seul sait ce que c'est que Dieu. Nous pouvons cependant le connaître à peu près par ses ouvrages, comme on connaît le soleil à travers un nuage. Voici comment notre faible main essaiera de le définir, témérairement sans doute. Dieu est son principe et sa fin, n'ayant cependant ni principe ni fin, n'ayant besoin ni de principe ni de fin, père et créateur cependant de tous deux. Éternel, il n'a pas de temps, car il n'a ni passé ni futur; il est partout et nulle part; il est immobile et n'a pas de fixité; il est mobile et n'a pas de mouvement; il est dans tout sans y être; il gouverne tout et a tout créé. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, infini sans parties, immuable quand tout change par son ordre, son pouvoir et sa volonté... Enfin, il est tout, au-dessus de tout, hors de tout, dans tout, au-delà de tout, avant tout, après tout, tout en un mot. (1) » Nous avouons notre infirmité; il y a là tels traits dont le sens nous paraît impossible à pénétrer; mais ce qui est plus difficile encore à comprendre, c'est que l'on brûle comme athée l'homme qui a écrit ces lignes. Cette défi-

(1) *Amphithéâtre*, p. 10.

nition de Dieu le fit accuser d'athéisme; l'horoscope de Jésus-Christ, qu'il nous donne ensuite d'après Cardan, le fit accuser d'impiété; si, en nous donnant cet horoscope, il n'eût pas condamné Cardan, il eût été plus juste de l'accuser de folie.

Cardan avait peur, et craignit long-temps de publier le merveilleux horoscope; il avoue humblement qu'après l'avoir découvert, il le tint secret pendant plus de vingt ans par scrupule religieux. Vanini est plus téméraire, il expose franchement les dix caractères *rares* et *très singuliers* de l'horoscope, caractères qui prouvent que, fallût-il ne s'arrêter qu'aux raisons naturelles et astronomiques, Jésus-Christ a réuni tout ce qui peut résulter de grand et d'illustre du concours des astres; savoir la piété, la justice, la fidélité, la simplicité et la charité. Ainsi Jupiter lui promet la bonté, l'éloquence, la sagesse; l'épi de la Vierge, le don de prophétie; la conjonction des têtes du bélier, une mort publique et honteuse; Mercure, l'habileté du législateur; le soleil, qui préside à toutes ces constellations, lui promet une mort suivie d'un nom immortel, et enfin, de l'étoile des rois qui l'embarrasse, il fait une simple comète présageant de grands événemens (1). Voilà ce qu'au XVIe siècle on appelait une science.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Vanini, tout en raillant Cardan son maître, et ne sachant trop ce qu'il devait croire en astrologie, s'avisa aussi de tirer son horoscope qu'il trouva fort menaçant. *Mars* dans le *huitième orbe* avait présidé à sa naissance; or, Mars est une planète qui annonce les combats, les souffrances et une mort tragique (2). Cette fois, le hasard le fit rencontrer juste.

On découvre çà et là, dans *l'Amphithéâtre* de Vanini, les germes confondus du cartésianisme et du spinosisme; l'idée suivante semble dérobée à ce dernier système: « Le monde est peut-être un animal dont nous sommes les membres; » le naturalisme est tout entier dans cette phrase, qui motiva peut-être la condamnation de Vanini. On ne lui pardonna pas non plus de longues dissertations sur le péché, dont il prétend que Dieu est l'auteur, étant l'auteur de tout; mais son plus grand crime, ce fut l'énoncé de la proposition suivante, qui résume les longues discussions auxquelles il s'est livré sur l'immortalité de l'ame dans son *Amphithéâtre*. « Pour moi, dit-il, dont le nom est *chrétien* et le surnom *catholique*, j'aurais peine à croire que notre ame est immortelle, si je ne l'avais appris de l'église, qui est

(1) Cardan. *In Comment. ad Ptolomæ*, lib. II, p. 373; édit. Lugd., 1555.
(2) Vanini, *Amphith.*, p. 25.

la maîtresse infaillible de la vérité. Je ne rougis pas d'exprimer cette pensée, je m'en glorifie au contraire, car j'accomplis le précepte de saint Paul en plaçant mon entendement sous le joug de la foi, qui est plus forte en moi parce qu'elle est appuyée sur ce principe : *Dieu l'a dit* (1)! »

Voilà un doute soigneusement corrigé, c'est là cependant ce que Vanini a avancé de plus positif sur ce sujet de folle et périlleuse dissertation. Dans l'un de ses dialogues, son interlocuteur Alexandre le pressant même de s'expliquer clairement à ce sujet : — Je ne puis, excusez-moi, lui répond Jules. — Et pourquoi ? — Parce que j'ai fait vœu de ne pas toucher à cette question de l'immortalité de l'ame, que je ne sois vieux, riche et Allemand. — Charmante précaution, qui pourtant ne le sauva pas.

Vanini, dans ses *Dialogues*, se montre plus aventureux encore que dans son *Amphithéâtre*. Ces dialogues sont au nombre de soixante-dix, divisés en quatre parties. Les docteurs de la Sorbonne, chargés d'examiner ce recueil, loin de le condamner, y mirent leur approbation. « Nous n'avons rien trouvé dans ces dialogues qui répugne à la religion, dirent-ils, mais au contraire beaucoup de choses très dignes de voir le jour. » Plus tard ils se ravisèrent.

Ces dialogues sont une sorte de répertoire à peu près complet de toutes les questions philosophiques, scientifiques et théologiques à l'ordre du jour au commencement du XVIIe siècle. Vanini embrasse tout et discute à propos de tout ; à propos des astres, du soleil, de sa forme, de sa figure, de sa couleur, de ses parties, de son éternité ; à propos de l'arc-en-ciel, de la foudre, de la neige, de la poudre à canon, du mouvement et du repos. La nature des divers élémens, l'organisation des animaux, les passions des hommes, leurs croyances, leurs erreurs, sont le sujet d'autant de dissertations dialoguées. L'histoire sainte et la fable, les prophéties des saints et les oracles du paganisme, les prodiges et les miracles y sont confusément exposés. Vanini dans ce dernier ouvrage semble n'avoir eu qu'un seul but, de montrer l'étendue de son esprit et l'universalité de ses connaissances ; et, pour atteindre ce but, tout lui semble bon à exploiter, le sacré comme le profane.

Le côté faible de ces dialogues, c'est le côté scientifique. Autant Vanini déploie d'audace comme philosophe et de subtilité comme théologien, autant comme physicien il manque d'expérience et de

(1) *Amphit.*, dissert. XXVII.

précision, et d'observation comme naturaliste. Toute explication de phénomène lui semble bonne et admissible, toute vérité morale lui paraît sujette au doute, toute doctrine religieuse critiquable. A travers ses réticences et ses précautions, il n'est pas facile de démêler ses croyances religieuses ou plutôt philosophiques; néanmoins on voit bientôt, en parcourant son livre, qu'il tend au naturalisme, mais à une sorte de naturalisme complexe, ou plutôt de panthéisme fort éloigné de l'athéisme, puisqu'il fait un dieu de la nature dans son ensemble. Il revient à cette idée qu'il n'a fait que toucher en passant dans son *Amphithéâtre :* « Si je n'avais pas été élevé dans les écoles et dans la doctrine des chrétiens, nous dit-il, j'affirmerais que le ciel est un grand animal, mis en mouvement par sa propre forme, qui en est comme l'ame; mais la religion sainte s'oppose à ce que les hommes puissent donner une ame au ciel et nous ôte toute liberté de raisonner à ce sujet. Nous pourrions tout au plus dire que la masse du ciel est ronde et qu'elle est mue circulairement par sa propre forme. » Bientôt cependant il ose un peu plus : « J'appellerais la nature une faculté de Dieu, dit-il, ou plutôt Dieu même. » Cette seule proposition renferme toute la doctrine de Spinosa. Le philosophe d'Amsterdam procède de Vanini comme Vanini procède d'Épicure; mais ni l'un ni l'autre ne sont athées; loin de là, ils s'efforcent de donner la plus magnifique idée de Dieu en l'identifiant avec l'infini. Ce n'est pas Dieu qu'ils abolissent, c'est l'homme, c'est la nature, ce sont toutes les substances finies qui ne sont plus que des atomes perdus en Dieu. Ne nous étonnons donc pas si, à l'heure qu'il est, les philosophes allemands, Fichte et Schelling à leur tête, ont réhabilité involontairement cette grande doctrine de Spinosa. Leur *philosophie de la nature* n'est autre chose que le spinosisme déguisé sous un autre nom, ou, si l'on aime mieux, élevé à l'idée du panthéisme.

Quoi qu'il en soit, ces systèmes hasardeux, ces définitions subtiles et peu orthodoxes de la divinité, n'eussent point suffi pour attirer la persécution sur la tête de Vanini; on lui eût permis d'expliquer Dieu à sa manière, s'il eût consenti à ne pas s'occuper de ses ministres; mais, une fois à l'œuvre, Vanini ne pouvait s'astreindre à tant de prudence. Dans le but de glorifier son dieu, il ne craignit pas de s'attaquer aux divers modes de l'adorer, c'est-à-dire aux religions, d'une façon détournée sans doute, mais qui n'établissait pas en faveur du christianisme une exception assez éclatante. Il fit plus, il enveloppa vaguement dans une commune accusation de fraude les

ministres de toutes les religions passées, oubliant, à dessein sans doute, de rien dire du présent. Ces témérités et ces réticences le perdirent; on peut regarder les lignes suivantes comme son arrêt de mort.

« Dans quelle religion les anciens philosophes ont-ils adoré Dieu? lui demande son interlocuteur Alexandre. — Dans la seule religion de la nature, dans cette religion que la nature qui est Dieu (n'est-elle pas le principe du mouvement?) a gravée dans le cœur de l'homme. Toutes les autres religions, *disaient* ces philosophes, ne sont que d'ingénieuses fictions dont on a tort de regarder comme auteurs de bons ou de mauvais génies. Les princes, ajoutaient-ils, avaient inventé ces fables ridicules pour tenir leurs peuples en bride. D'accord avec eux, les prêtres, qui y trouvaient honneur et profit, les avaient confirmées, non par des miracles, mais par une écriture traditionnelle dont l'original, qui servait de base au dogme, ne s'est trouvé nulle part. Cette écriture racontait des miracles passés, et, si elle promettait des récompenses aux bons et des châtimens aux méchans, ce n'était que pour une vie à venir; la fraude autrement eût été trop tôt découverte, tandis que, de cet autre monde, qui jamais en est revenu? De cette façon, le menu peuple fut tenu en servitude par la crainte d'un être supérieur qui voit tout, et qui tient en réserve, pour récompenser ou punir, des plaisirs et des peines éternelles; c'est là ce que l'épicurien Lucrèce a chanté :

Primus in orbe deos fecit timor (1). »

On a peine à comprendre que Vanini, habituellement si prudent, se soit permis cette sortie téméraire; il savait cependant qu'il touchait à l'arche sainte. N'avait-il pas écrit, en effet, dans ces mêmes dialogues, qu'on ne doit essayer d'établir ou de renverser une religion qu'à main armée, que Moïse le savait bien quand il fonda la sienne, et que tous les autres sectaires qui ne prennent pas les mêmes précautions doivent périr à la peine?

Dans le but de corriger ces propositions mal sonnantes, Vanini, il est vrai, ajoute aussitôt, d'un air tout-à-fait humble : « Tels sont les rudimens de la très subtile philosophie; ils enfantent des systèmes magnifiques, mais coupables; aussi la foi chrétienne nous porte-t-elle

(1) La crainte sur la terre a fait les premiers dieux.

Vanini se trompe, il attribue à Lucrèce un vers de Pétrone. Voir les *Fragmens* de Pétrone.

à les détester du fond du cœur; bien plus, je les ai déjà détestés en moi-même avant de les proposer ici en matière de jeu. » Cette précaution fut inutile. Mais arrivons à la catastrophe.

Vanini avait trop d'indépendance dans le caractère et de mobilité dans l'esprit pour rester long-temps attaché au maréchal de Bassompierre, près duquel il vivait dans une sorte de domesticité. Le séjour de Paris ennuyait notre philosophe; peut-être commençait-il à passer de mode et se trouvait-il en arrière de tant d'autres esprits forts, en même temps beaux esprits. Les triomphes des théologiens de Toulouse l'empêchaient aussi de dormir. Ces docteurs passaient alors pour les plus rudes champions de la France et même de l'Europe dans la controverse. Vanini se sentait possédé du désir de rompre quelques lances avec eux; ce désir le perdit : au lieu des courtois contradicteurs qu'il s'apprêtait à confondre, il trouva des dénonciateurs et des bourreaux.

Notre Napolitain quitta donc Paris en 1617, et peu après il s'établit à Toulouse. Là, comme il fallait vivre et que, malgré ses prétentions, son importance et ses grandes publications, sa bourse était à peu près vide, il se résigna à suivre la carrière de l'enseignement. Il prit des écoliers et leur enseigna la médecine, la physique, la philosophie et la théologie, et, ajoutent ses ennemis, l'athéisme. Il fallait néanmoins que son athéisme fût soigneusement dissimulé et que l'expression en fût peu saisissable, puisque le premier président du parlement de Toulouse, de cette ville la plus rigide du royaume catholique en fait de doctrine, et où les lois contre l'hérésie étaient les plus terribles, le choisit pour précepteur de ses enfans. Vanini s'acquitta avec zèle de ce nouvel emploi, à la grande satisfaction du président, qui le prit bientôt en affection. Il arriva par malheur que ce premier président avait pour ennemi le procureur-général auprès du même parlement (1), homme violent et fanatique. Ce dernier, pour faire pièce au président, attaqua traîtreusement Vanini, le pauvre précepteur. Il déterra ses précédens ouvrages, en cita les passages les plus hétérodoxes, et eut bientôt ameuté contre lui les inquisiteurs et tous les bigots de la ville.

Ainsi que nous l'avons dit, les pièces du procès ont été détruites; on ne peut donc savoir quels furent les graves chefs d'accusation qui motivèrent la condamnation de Vanini. L'imputation vague d'athéisme n'eût certes pas suffi. Il faut donc rechercher dans les

(1) Leibnitz, *Théodicée*.

récits de contemporains prévenus les causes probables du supplice de cet infortuné raisonneur; ces causes, sur lesquelles tous diffèrent, ne paraissent pas sérieuses. L'un d'eux prétend, par exemple, que Vanini tenait, sur les dix heures du soir, de petits conciliabules avec les principaux personnages de la ville, et que là il débitait sans retenue ses principes libertins (1); un autre l'accuse d'avoir nié la Trinité, d'avoir professé les doctrines des cabalistes et voulu prouver l'existence de Dieu à l'aide des propriétés mystérieuses du nombre neuf, qui, élevé à ses diverses puissances, se reproduit invariablement (2). Un troisième lui reproche d'avoir feint de professer la médecine, mais au fond de n'avoir été que le séducteur de la jeunesse, qu'il corrompait par ses discours, et à laquelle il inculquait ses nouvelles doctrines. Garasse, le jésuite, lui fait un crime de s'être impudemment glissé parmi la noblesse, et, à cette occasion, le traite de bélître, d'effronté, de pédant; d'autres, enfin, prétendent qu'il était au moins coupable de sorcellerie, et que l'on avait trouvé chez lui un gros crapaud dans un bocal; presque tous sont d'accord sur le fait suivant.

Vanini, tout en discutant et en professant à Toulouse, avait fait la rencontre d'un officier nommé Francon ou Franconi, gentilhomme *de bon esprit et de très grand courage*, disent les apologistes de ses bourreaux; nous verrons tout à l'heure quel était le genre d'esprit de ce personnage. Cet homme, extrêmement fanatique, avait de hautes prétentions à l'éloquence et à la science; or, la science, dans ce temps-là, c'était avant tout la théologie. On vint à parler devant lui de Vanini comme d'un *excellent philosophe proposant force curiosités toutes nouvelles;* Franconi fut donc aise de le tâter et d'entrer en controverse avec lui. Vanini accepta le défi; la lutte s'engagea entre les deux théologiens; le Napolitain se surpassa, et son succès fut tel que Franconi lui-même fut séduit, baissa pavillon, s'avoua vaincu et se lia même d'amitié avec Vanini. Mais bientôt, à force de toujours discuter, les deux amis se refroidirent : l'aigreur s'en mêla; de la discussion on passa à la dispute, et des deux côtés les menaces et les injures succédèrent aux raisonnemens. Les choses en étaient là quand un jour Vanini, dans une controverse sur l'humanité de Jésus-Christ, laissa échapper je ne sais quelle proposition hétérodoxe; Fran-

(1) Borrichius.

(2) Manuscrit de la bibliothèque ambroisienne sur les athées célèbres de notre siècle. 1626.

coni s'indigna, Vanini insista; la querelle devint tellement violente, que Franconi fut sur le point de se servir de son poignard comme d'un dernier argument et d'en frapper Vanini. « Vanini, ce jour-là, prononça de si étranges blasphèmes, nous dit le jésuite Garasse, que Franconi confessa depuis que les cheveux lui *en hérissaient* sur la tête, et qu'il mit deux fois la main sur son poignard pour le lui plonger dans le cœur, mais qu'il fut retenu par une sorte de considération, voyant que l'affaire se serait passée sans témoin et qu'il pourrait se trouver en peine après ce meurtre. » C'eût été, en effet, une singulière manière de faire justice d'un blasphème, en supposant que Vanini eût blasphémé, que de tuer le coupable sur le coup, manière peu chrétienne assurément, vingt témoins eussent-ils entendu le blasphème.

Franconi, n'ayant pas osé tuer son contradicteur, voulut du moins s'en venger n'importe à quel prix; ce champion de l'humanité du Christ eut donc recours, pour assurer sa vengeance, à un moyen assez lâche : il dénonça Vanini au parlement de Toulouse; le parlement évoqua l'affaire; tous les dévots de la ville s'en mêlèrent, et alors le pauvre philosophe fut perdu. Néanmoins, comme il était difficile de condamner un homme sur une conversation, et que, malgré toute la bonne volonté des membres du parlement, il fallait se conformer à certaines formalités judiciaires assez gênantes, le procès du prétendu blasphémateur traîna en longueur. On employa plusieurs mois à rechercher contre lui d'autres preuves plus concluantes; et, chose digne de remarque, malgré la longueur de cette instruction et en dépit de toutes les investigations de ses ennemis, on ne put trouver qu'un seul homme pour déposer contre lui, ce fut ce même Franconi qui l'avait dénoncé. Vanini n'avait donc pas professé publiquement l'athéisme comme on l'en accusait; les témoins, dans ce dernier cas, n'auraient pas manqué.

Vanini fut conduit à l'audience dans un appareil sinistre et inusité. Là on donna lecture de plusieurs passages de ses écrits tendans à l'athéisme ou contraires à la religion catholique, au dire de ses accusateurs, et on lui ordonna d'en donner séance tenante l'explication. Vanini, quelque troublé qu'il dût être, ne perdit pas courage, et interpréta ces passages d'une manière satisfaisante. On lui demanda ensuite ce qu'il pensait de l'existence de Dieu. Vanini était assis sur la sellette en face de toute l'assemblée; il se leva avec calme, réfléchit un moment, et, comme il étendait la main pour faire un geste qui devait accompagner sa réponse, il aperçut à terre une paille

qu'il ramassa. « Cette paille, à elle seule, m'ordonne de croire qu'il y a un Dieu », dit-il en la montrant à ses juges; et développant aussitôt sa pensée : « Quel autre qu'un Dieu, s'écria-t-il, a pu faire qu'un grain de blé jeté en terre s'amollît, semblât mort, et que la corruption fît blanchir et murît son germe, que ce germe sortît de terre et verdît; qu'il crût insensiblement; que les rosées du matin aidassent à son développement que viennent hâter dans leur temps les pluies abondantes du printemps? Quel autre que Dieu arma d'épis la jeune plante pour la défendre contre la voracité des oiseaux? Admirez comment ensuite le tuyau s'élève, se garnit de feuilles; comment il jaunit, s'incline vers la terre et meurt. C'est alors qu'on le bat dans l'aire; la paille est séparée du grain; le grain nourrit les hommes, et la paille les animaux utiles à l'homme. — Et que l'on ne dise pas, ajouta-t-il, que la nature a produit ce grain; car, si la nature a produit ce grain, qui a produit celui qui l'a précédé? Elle encore. Remontons alors de grains en grains jusqu'au premier de tous ces grains qui n'a pu être produit seul, et que nécessairement Dieu a créé, le pouvoir de la création appartenant à Dieu seul (1). »

Sur ces seules paroles, Vanini eût dû être renvoyé de l'accusation. En supposant, en effet, ce que l'on peut regarder comme très douteux, qu'il eût professé l'athéisme, cette rétractation solennelle devait suffire, l'homme capable de se donner en public de si éclatans démentis n'étant plus à craindre et enlevant par cela seul toute autorité à ses paroles. Mais, vers 1619, on ne croyait pas qu'il suffît de détruire moralement un homme, il fallait à la fois confondre et tuer le coupable. On prétendit donc que la crainte seule inspirait à l'accusé ce nouveau langage; on fit traîner le procès en longueur pour atténuer l'effet des paroles éloquentes de Vanini; on joignit l'accusation de sortilége à celle d'athéisme qui ne paraissait plus suffisante, et l'on fonda cette dernière accusation sur la trouvaille faite chez lui d'un gros crapaud vivant renfermé dans un vase de cristal rempli d'eau (2). Enfin, le 8 février 1619, Vanini fut condamné, à la pluralité des voix, à faire amende honorable pieds nus, en chemise, la torche au poing et traîné sur une claie, à avoir ensuite la langue coupée et à être brûlé vif.

Vanini fut exécuté le 9 février 1619, sur la place du Salin, à Toulouse.

(1) Grammond, *Hist. Galliæ ab excessu Henr. IV*, l. III.

(2) Inventusque inclusus vase crystallino immanis inter aquas buffo. — Grammond, *Hist. Galliæ ab excessu Henr. IV*, l. III.

Au dire de ses contemporains, « il mourut avec autant de constance, de patience et de volonté, qu'aucun autre homme que l'on ait vu (1). » Comme il sortait de sa prison, son visage était serein et même joyeux : « Allons, allons allègrement mourir en philosophe ! » s'écria-t-il, comme il s'asseyait sur la claie dans le tombereau fatal, en se tournant vers les assistans. Il y a peut-être un peu de jactance dans ces paroles, les seules qu'il soit bien avéré qu'il ait prononcées, mais il n'y a pas là de blasphème (2).

Le président Grammond, l'un des écrivains les plus fanatiques d'un temps où le vieux levain de la ligue fermentait encore au fond de quelques ames, le président Grammond, dans son histoire des années qui ont suivi la mort de Henri IV, nous a laissé un récit de la fin de Vanini, où il le représente mourant comme un lâche et un enragé. Rappelons-nous, avant de lire les horribles détails que cet historien rapporte, que l'homme qui parle ce langage de bourreau et qui outrage ainsi un condamné, je dirais plus, un mourant, fut, dans la suite, le président de ce même parlement qui avait jugé Vanini, et qu'en noircissant ce malheureux il a pour objet surtout de justifier sa condamnation, que beaucoup d'hommes plus modérés et plus sages reprochaient au parlement de Toulouse.

« Je le vis, moi, nous dit-il, lorsqu'on le menait dans un tombereau à l'endroit du supplice, se raillant d'un théologien franciscain que l'on avait placé à ses côtés pour essayer de le ramener et d'amollir l'orgueil obstiné de son ame.... Le moine lui présentait un crucifix. Vanini se détourna et blasphéma le Christ en s'écriant : « Lui, au moment de mourir, il sua de crainte; moi, je meurs intrépide ! » C'était néanmoins bien faussement que ce scélérat se vantait de mourir sans peur; car nous le vîmes tout abattu et faisant un bien pauvre usage de cette philosophie qu'il s'était vanté de professer. Son aspect, au dernier moment, était hautain et horrible, son esprit inquiet; ses paroles témoignaient de son anxiété, et, quoique de temps

(1) *Mercure de France*, t. v, p. 63-64. 1619.

(2) Le jésuite Garasse rapporte qu'en montant sur l'échafaud, Vanini, que l'on sommait de faire amende honorable à Dieu, au roi et à la justice, s'écria : « Pour Dieu, je n'y crois pas; pour le roi, je ne l'ai pas offensé; pour la justice, que les diables l'emportent, si toutefois il y a des diables au monde ! » Mais le jésuite Garasse est le seul écrivain qui ait eu connaissance de cette belle exclamation de Vanini, *le plus lâche vilain que la terre ait porté*, ajoute-t-il toujours quand il prononce son nom. Si Vanini eût fait entendre ces paroles, Grammond n'eût pas manqué de nous les faire connaître, lui qui avait à cœur de charger Vanini le plus possible pour décharger d'autant ses bourreaux.

à autre il s'écriât qu'il mourait en philosophe, personne ne niera qu'il ne soit mort comme une bête.

« En effet, avant qu'on mît le feu au bûcher, on lui ordonna de présenter sa langue sacrilége pour qu'on la coupât; Vanini refusa, et ce ne fut qu'avec des tenailles que le bourreau put la saisir et la couper. Jamais on n'entendit un cri plus effroyable que celui qu'il poussa dans ce moment; on aurait dit le mugissement d'un bœuf qu'on assomme. Son corps fut ensuite consumé par les flammes, et ses cendres furent jetées au vent. Telle fut la fin de Lucilio Vanini. Ce cri de bête qu'il poussa en mourant montre assez son peu de constance (1). »

Quelle horreur! Et quel cri vouliez-vous donc que le malheureux fît entendre, avec cette langue que la tenaille avait saisie et que le bourreau arrachait? Un cri d'espérance, sans doute! un cri d'amour pour ce Dieu qu'on l'accusait de ne pas croire, et que, la veille, il avait glorifié! pour ce Dieu qu'à la colère de ses ministres, à l'injustice de ses juges et à la férocité de ses prétendus vengeurs, il devait croire sans pitié!

Par une singulière aberration de l'esprit humain, dans ce même temps où, sur quelques paroles d'une conversation que répétait un dénonciateur, des juges chrétiens et français sacrifiaient un homme à leur Dieu, ces mêmes chrétiens, ces mêmes Français, insultaient aux nations sauvages qui immolaient des victimes humaines sur les autels de leurs idoles; et Descartes était déjà né, et Pascal allait naître!

En résumé, que voyons-nous dans toute cette affaire? Un jeune homme d'un esprit remuant, d'une vanité téméraire, et, comme on disait alors, vivement porté aux choses nouvelles. Ce jeune homme se fait prêtre, et, après s'être rempli la tête de toute la fausse érudition du temps, supérieur peut-être à ce temps, il se met à courir le monde pour disputer et apprendre en disputant. S'il s'arrête quelques instans dans ses courses, c'est afin de publier quelques gros livres, où il étale son prétendu savoir. Pour accroître l'intérêt de ces livres, il mêle à la philosophie et à la science quelques-uns de ces paradoxes téméraires qui, vers 1600, avaient cours auprès du petit groupe des esprits forts, ayant soin néanmoins de ne proposer ces dangereuses nouveautés que sous forme de doute, et y joignant,

(1) Grammond, *Hist. Galliæ ab excessu Henr. IV*, l. III.

d'ordinaire, de prudens correctifs ou une réfutation telle quelle. Peu satisfait de l'effet de ses livres, et voulant se singulariser et faire du bruit, n'importe à quel prix, il ne craint pas d'engager la lutte avec les plus redoutables jouteurs de l'époque, avec les théologiens de Toulouse. Dénoncé par l'un de ces fanatiques comme blasphémateur et comme athée, les bigots le font asseoir sur la sellette et commencent son procès.

Les pièces de ce procès ont été détruites; il est facile toutefois d'en pénétrer le motif; ce motif, c'est la supériorité intellectuelle de ce jeune homme de trente-quatre ans, trop dissipé et trop léger jusqu'alors pour avoir été fort à craindre, mais que l'expérience et le temps auraient pu corriger; c'est sa liberté de penser en matière de religion et son audace qui auraient pu en faire un réformateur. Les fanatiques de Toulouse ont lu ses ouvrages. Ils se rappellent cette fameuse page sur les religions et les prêtres, ils tiennent l'homme qui l'a écrite, cet homme doit mourir. Mais ses livres ont été approuvés, à l'exception d'un seul dont Vanini a rétracté les doctrines ; il faut donc un prétexte. On fait déposer contre lui un de ses antagonistes qu'il a battu, un homme plein de fanatisme et d'animosité; sur le seul témoignage de cet homme qui raconte une conversation, Vanini est condamné à être brûlé vif. Rendons justice à Vanini; il n'y avait qu'un homme supérieur qu'on pût brûler sur un prétexte si futile, pour une conversation; un de ces hommes qui courent en avant de leur siècle, d'autant plus exposés qu'ils sont plus redoutables. Si Vanini se fût rappelé ce qu'il avait écrit au sujet des sectaires qui veulent fonder une nouvelle croyance et qui n'ont pas une armée à leurs ordres, Vanini n'eût pas péri. Quelque saint et raisonnable que soit le but qu'il se propose, tout réformateur qui veut réussir a besoin d'un autre point d'appui que sa plume ou sa parole. Le Christ, ce divin réformateur qui vient prêcher une religion de paix, n'emploie d'autre arme que la persuasion, et meurt sur la croix. Savonarole, Jean Hus, Jérôme de Prague, Vanini et Jordano Bruno, ardens apôtres de doctrines nouvelles, croient suffisante la force morale et périssent dans les flammes. Mahomet, Henri VIII et Luther n'ont peut-être triomphé que parce qu'ils ont su s'appuyer sur l'épée. De nos jours, dans un pays voisin, bien des gens ne se feraient pas grand scrupule, sinon de brûler, du moins de déporter O'Connell, comme il y a quarante ans on déporta Muir et Gerald, ces premiers réformistes écossais, comme hier on a déporté les chartistes. Un tory,

fort honnête homme du reste, me disait naïvement que détruire un tel homme, ce serait rendre un grand service à l'humanité; mais O'Connell n'est pas un écervelé comme Vanini; il a, lui, son armée.

Terminons par une dernière considération. Il y a deux siècles, on brûlait un homme qui dans une conversation avait avancé une proposition qui n'était pas orthodoxe, et que l'on soupçonnait, en outre, de tendance à l'athéisme. J'aime à croire que les hommes qui dans ce temps-là brûlaient leurs semblables, ne le faisaient pas seulement pour le plaisir de le faire, mais qu'ils avaient un but, par exemple de préserver l'humanité des grands malheurs que l'hérésie ou l'athéisme devaient entraîner à leur suite. Aujourd'hui nous jouissons d'une liberté religieuse absolue; on peut croire ou ne pas croire à volonté; on peut dire et écrire ce que l'on pense sur la religion, sans avoir une égratignure à redouter. Cette grande liberté a-t-elle, ainsi qu'on le redoutait, rendu les hommes plus malheureux et plus méchans? Je ne le pense pas; de nos jours même les masses sont, je le crois, meilleures et plus heureuses que dans le bon temps où l'on brûlait Vanini. Eh bien! ce travail qui s'est opéré dans les opinions religieuses ne pourrait-il pas se faire pour les opinions politiques? N'est-il pas fort probable qu'avant un demi-siècle d'ici on sera convaincu par expérience de l'inutilité, je dirai plus, du danger de la répression? On laissera à la sagesse et au bon sens de la nation, éclairée par la discussion la plus franche et la plus large possible, à faire bonne et prompte justice des écarts des méchans et des fous. Les uns et les autres pourront avouer hautement leurs prédilections politiques, prêcher même leurs croyances, sans plus courir le risque d'être emprisonnés ou déportés, que de nos jours les disciples de Saint-Simon n'ont couru le risque d'être brûlés en voulant fonder une religion nouvelle; et, sans faire un plus grand nombre de prosélytes, ils tomberont de même devant le dédain des gens sages et l'indifférence des masses. Mais voyez un peu où Vanini nous a conduit.

FRÉDÉRIC MERCEY.

LE

COMTE DE KONIGSMARK.

« Les affections domestiques, a dit un écrivain anglais, trouvent rarement un abri sous les draperies du trône, et, à cet égard, la famille régnante de la Grande-Bretagne a vraiment eu du malheur (1). » Sans prendre trop à la lettre cette réflexion maligne de Cooke, on ne saurait toutefois en méconnaître la douloureuse portée. Nous la citons avec franchise, puisqu'en s'éteignant, en 1828, dans la personne de George IV, après avoir donné quatre souverains à l'Angleterre, la maison de Brunswick et Hanovre est passée dans le domaine historique. Il faut rendre aux Stuarts cette justice que, malgré les fautes politiques de leur dynastie, l'esprit de famille y resta plein de noblesse et de dévouement; ce fut aussi un côté singulièrement respectable dans le rôle si divers de la branche aînée des Bourbons; et peut-être la religion catholique, dont ces deux maisons furent évidemment les martyres, leur inspira-t-elle en revanche l'admirable solidarité que chacune transmit à ses membres dans le partage des souffrances et des châtimens où la race entière à la fin succomba.

La fin mystérieuse du comte de Konigsmark, qui disparut tout d'un coup, en 1694, de la cour de Hanovre, malgré la sauvegarde

(1) *Cooke's History of Party.*

de son titre d'officier au service de Saxe, est un évènement de l'histoire privée du XVIIe siècle d'autant plus attachant, que cet illustre aventurier était frère de la célèbre comtesse Aurora, dont la vogue romanesque fut en partie le résultat de sa disparition même. Sa mort tragique, en livrant sa sœur orpheline à un prince voluptueux, amena d'ailleurs la naissance de Maurice, maréchal de Saxe, l'une des gloires des armées françaises. Mais ce n'est pas tout : l'honneur entier de la famille de Hanovre s'y trouve compromis, et la question de l'assassinat du comte, jusqu'à ce moment restée douteuse, malgré de compétentes autorités, est définitivement résolue par un livre fort curieux qui vient de paraître à Leipzig (1). On savait que des papiers tombés entre les mains du secrétaire de Konigsmark, à l'heure de la catastrophe, avaient été remis à la comtesse Aurora, et qu'à la mort de celle-ci, alors abbesse du couvent de Quedlinbourg, ils étaient devenus la propriété des parens de sa sœur, la comtesse de Lœvenhaupt. Ce sont ces manuscrits qui auraient été communiqués par la famille Lœvenhaupt au docteur Cramer. Ils jettent une lumière complète sur un épisode que Robert Walpole n'avait pu éclaircir qu'au moyen du journal de Wraxall, des mémoires de Pollnitz et des conversations d'Etough et de mistriss Howard, tous documens fort contradictoires ou divergens. C'est une découverte dont profitera l'histoire, mais aux dépens de la maison de Hanovre.

Si jamais, lecteur, vous montez le grand escalier du palais de Kensington, près de Hyde-Park, à Londres, vous ne manquerez pas d'y regarder deux tableaux sinistres, les portraits de Mahomet et de Mustapha, ces jeunes Turcs que George Ier prit lui-même sur le champ de bataille dans la campagne de Hongrie et dont il se fit suivre en Angleterre, lorsqu'il vint de Hanovre pour y occuper le trône à la mort de la reine Anne (2). N'étant encore que prince électoral, dans le premier voyage à Londres qu'il entreprit sur les instances de son père, Ernest-Auguste, pour briguer la main de la reine, George n'avait pu voir sans jalousie le comte de Rochester, simple gentilhomme, se venger d'une satire de Dryden en faisant assassiner le poète au coin d'une rue par son fameux page, le nègre Will (3). Moins colère peut-être, mais aussi libertin que Rochester, il voulut, une fois monarque, utiliser ses deux Mameluks dans un but

(1) *Denkwürdigkeiten der Grafin Maria-Aurora Konigsmarke und der konigmarkschen familie*, par le docteur Cramer; Leipzig, 1836.

(2) *Lyson's environs of London*, vol. III.

(3) *Souvenirs* d'Horace Walpole.

licencieux et nomma Mahomet et Mustapha *pages of the back stairs*, pages des escaliers dérobés (1).

Pope dit dans sa seconde épître :

> From peer or bishop' tis no easy thing,
> To draw the man who loves his God or King;
> Alas! I copy (or my draught would fail)
> From *Honest Mah'med* or plain parson Hale!

« Ce n'est pas chose facile que de trouver, dans un pair ou dans un évêque, à décrire un ami du roi ou un serviteur du Christ. Mais, hélas! à moins que ma plume ne s'égare, comme elle peindrait aisément un tel homme sous les traits de l'*honnête Mahomet* ou du simple ministre Hale! »

Voici comment Mahomet aurait mérité, en Allemagne, cet éloge.

Avant la guerre de Hongrie contre les Turcs, et lorsque le duc Ernest-Auguste, père de George, n'avait point encore reçu l'investiture de son électorat comme duc de Hanovre et Brunswick réunis et maréchal de l'empire, ce prince, dévoré d'ambition, ébloui déjà par la perspective de la couronne des trois royaumes (2), avait subitement rappelé son fils de Londres, en 1682, pour le marier à sa cousine, à l'unique héritière du prince de Zell. Ce mince état de Zell, sur la carte de l'Allemagne, ne remplissait qu'une place fort modeste; mais il formait avec Hanovre et Brunswick, au point de vue de la topographie, un triangle assez redoutable, et tirait de ses limites plus d'importance que de son étendue. Très insignifiant par lui-même, ce coin de terre constituait un appoint politique qui tentait beaucoup la cupidité des principautés voisines à une époque où les césars modernes n'avaient guère d'autre moyen de retenir l'alliance, les subsides et les soldats des petits souverains, qu'en leur promettant la toge électorale et un fauteuil à l'un des angles de la chambre de la diète de Francfort (3). Guillaume, duc de Zell, et sa femme, Éléonore d'Émiers, de la maison d'Olbreuse en France, n'avaient qu'un enfant, Sophie-Dorothée; ils ne résistèrent pas à la satisfaction d'as-

(1) *Vie de Dryden*, par Scott.

(2) George Ier parvint au trône de la Grande-Bretagne du chef de sa mère, l'électrice Sophie, qui était petite-fille de Jacques Ier, et la maison de Hanovre offrait au parlement anglais cette double garantie qu'elle était protestante et Stuart.

(3) On montre encore aujourd'hui à Francfort, dans le Roemer, les quatre coins privilégiés de cette chambre, dont les fauteuils excitaient à un si haut degré l'ambition des princes du saint empire germanique.

seoir leur fille unique sur le trône d'Angleterre, quoique ce mariage, par les répugnances du prince électoral, laissât prévoir les catastrophes dont il fut l'origine. Déjà commençait la réalisation de cette prophétie de lord Carteret, à propos des si pénibles contestations de George Ier et de George II : *This family has quarrelled, and they will quarrel from generation to generation.* « Cette famille s'est toujours querellée avec elle-même, et ainsi elle se doit quereller toujours, de génération en génération. »

La plus singulière preuve de cette antipathie tellement hors nature qu'elle paraît providentielle, existe encore dans un recueil de lettres particulières écrites par l'électrice Sophie en 1701, et renfermées dans la collection connue sous le nom de *Hardwick state papers*. Ces lettres sont adressées à Stepney, poète et diplomate, comme l'étaient à la fois presque tous les hommes distingués du XVIIe siècle. On y voit l'électrice, dans la prévision du cas de successibilité pour la maison de Hanovre à la couronne d'Angleterre, s'élever avec force contre l'intérêt de son propre fils, et recommander vivement le prétendant, *the poor prince of Wales*. Les historiens dévoués à la famille de Brunswick ont attribué l'esprit de ce curieux document aux prédilections de l'électrice pour le torisme. Reconnaissons plutôt, dans un semblable phénomène d'aversion maternelle, toute la perversité du caractère privé de l'aristocratie anglaise, dont les membres concentrent ordinairement sur l'aîné de leurs petits-fils l'affection qu'ils retirent au contraire à l'aîné de leurs héritiers directs ou de leurs propres enfans, parce qu'ils regardent celui-là comme le vengeur de leurs peines domestiques, comme le bourreau futur du dernier, qui lui-même les avait bourrelés sans miséricorde. Toute cette partie secrète de l'histoire de la branche hanovrienne a été supérieurement approfondie dans l'excellent livre de lord John Russell, intitulé : *History of the affairs of Europe from the peace of Utrecht*, et ce n'est pas ici d'ailleurs le lieu et le moment de s'y étendre.

Obéissant donc à l'invisible génie de la discorde qui a toujours secoué les flammes de sa torche au milieu des relations domestiques de sa famille, George Ier épousa Sophie-Dorothée de Zell avec autant de répugnance qu'un siècle plus tard le prince régent, fils de George III, épousa de même, par une remarquable coïncidence, une autre héritière de Brunswick. Sophie-Dorothée, née en 1666, avait alors à peu près seize ans. Elle possédait cette fraîche fleur de charme et de beauté dont les princesses allemandes du Nord embel-

lissent volontiers les plus belles couronnes de l'Europe, et qu'il nous est permis maintenant en France d'apprécier par nos yeux. Dès son arrivée, la petite cour de Hanovre lui offrit un spectacle que le règne du cardinal Dubois et de Mme de Parabère voulut ensuite copier à Paris, mais qu'il n'a pas égalé. Le prince électoral et son père, l'électeur Ernest-Auguste, se partageaient effrontément tour à tour les deux mêmes maîtresses, et, ce qui est plus original, les deux sœurs. Trois concubines régnaient sur la souche impure de la dynastie future de l'Angleterre; les deux sœurs étaient la comtesse de Platen et Mme de Kilmanseck, qui suivit le prince électoral à Londres, et qu'il fit en 1721, à la mort de son mari, comtesse de Linster, baronne de Brentford et comtesse de Darlington (1). La troisième était Erengard Melesina, baronne de Schulenbourg, princesse d'Ebernstein, et enfin, sous le ministère de Robert Walpole, en 1716, créée baronne de Dundalk, comtesse et marquise de Dungannon, pairesse de la Grande-Bretagne, baronne de Glastonbury, comtesse de Feversham, et enfin duchesse de Kendall, dernier titre que lui ait conservé l'histoire. Je tiens à prouver qu'on a calomnié Louis XV, et que, sous le rapport de la glorification des femmes perdues, George Ier le laisse fort en arrière. Mais la comtesse du Barry avait un visage charmant, tandis que Mme de Kilmanseck était d'un embonpoint repoussant et la duchesse de Kendall d'une physionomie réellement laide. Éternelle bizarrerie du cœur humain! « La Melesina est si vénale, disait Walpole, qu'elle vendrait pour un shelling l'honneur du roi au dernier enchérisseur. » Son hypocrisie égalait sa cupidité. En Savoie, le ministre d'une église luthérienne, qui connaissait sa vie privée, lui ayant refusé la communion, le peuple de Londres fut bien surpris de la rencontrer chaque jour en visite successivement dans toutes les chapelles de ce culte. A la cour de Hanovre, en 1690, on ne s'étonnait encore que de sa laideur. Elle était fille d'honneur de l'électrice, qui, la voyant un soir, au bal, derrière son fauteuil, où Melesina était retenue par son service, dit à mistriss Howard : — Regardez donc cet automate. Concevez-vous que ce soit là la passion de mon fils? — Oui, madame, répondit la future Maintenon de l'Angleterre, car je suis de l'avis de Montigny : les automates manquent d'expression, de grace et même d'harmonie; mais, outre qu'ils sont mieux organisés que les corps vivans, ils ont sur eux l'avantage de

(1) *Mémoires* de Robert Walpole. — *Lettres* de Pollnitz. — *Souvenirs* d'Horace Walpole, etc.

n'avoir point d'ame. » On sait que mistriss Howard, persuadée que l'esprit d'une femme, contrairement à celui des automates, gagne en mûrissant, comme les fruits, attendit, pour captiver George, qu'elle fût vieille, et laissa ses rivales user leur figure, ainsi que les fleurs, en s'épanouissant (1).

C'est au milieu de cette cour étrangement frivole, que tomba Sophie-Dorothée, au sortir de l'éducation toute réservée d'une mère protestante et poitevine, n'ayant souvenance que d'un bel enfant blond qui avait égayé ses premiers pas à travers les tristes landes de Lunebourg, et dont le départ avait emporté jadis quelque peu de son bonheur de jeune fille. A peine enceinte de son mari, elle en reçut le plus violent outrage : Melesina fut déclarée maîtresse en titre de George. Aux plaintes de Sophie-Dorothée, l'électeur, dont l'ambition était satisfaite, répondit par le dédain, et l'électrice qui haïssait son fils par l'ironie. La princesse, désespérée, provoqua des explications; George y répliqua en saisissant sa femme par le cou; il voulait l'étrangler; on ne l'arracha que meurtrie et sans connaissance aux doigts de fer de son mari. S'il est physiologiquement vrai que les émotions vives de toute femme enceinte réagissent sur la créature enfermée dans ses flancs, la nature elle-même justifierait les dissentimens mémorables du père et du fils, de George Ier et de George II (2). Ainsi s'ouvrait l'humiliante vie du premier personnage en cause dans cette haine, lorsque parut, au château de Hanovre, celui qui devait, sans le savoir, perpétuer la discorde traditionnelle en l'envenimant, Christophe Philippe, comte de Konigsmark, *famous and beautiful*, comme écrit Walpole.

Il était le descendant d'une antique et noble famille originaire des Marches de Brandebourg. Son grand-père avait obtenu de la reine Christine plusieurs riches domaines en Suède, et de Gustave-Adolphe le titre de comte pour des services militaires qui remontaient à la guerre de trente ans. Cette famille émigra dans sa patrie adoptive; mais, à la mort du père, elle revint dans le Brandebourg, après avoir confié une partie de sa fortune aux banquiers de Hambourg, où s'arrêtèrent même la mère et les sœurs de Konigsmark. Lui seul, né en Suède, mais de mœurs allemandes, se présenta dans les cours électorales de Saxe, de Brunswick et de Zell, à cette dernière surtout qui accueillit sa jeunesse. C'était l'enfant blond de Sophie-Dorothée.

(1) Etough, *Minutes of a conversation with Robert Walpole.*

(2) *The Northern courts,* by Brown-Ker of Kersland.

Il ne fut pas difficile à Christophe-Philippe d'émouvoir le cœur de l'héritière de Lunebourg-Zell, d'autant plus qu'à cette époque l'empereur n'avait pas encore tourné la tête du duc Guillaume par l'érection du mince patrimoine de Zell en principauté, que le douaire ainsi embelli de la fille n'avait pas tenté Ernest-Auguste, et qu'enfin Konigsmark se trouvait de niveau, par l'éclat de ses richesses, de son nom et de sa personne, avec la maison de Brunswick-Lunebourg, dont alors était chef le duc de Zell. L'alliance du Hanovre écarta naturellement Konigsmark qui prit du service à la cour d'Ernest-Auguste et plaça, comme fille d'honneur, la jeune Aurora, sa sœur, parmi les femmes de Sophie-Dorothée, apparemment pour se rapprocher de l'objet de ses premières amours. Ce fut quelque temps après cette imprudente démarche que les soupçons de George éclatèrent à la vue du chapeau du comte qu'il découvrit par hasard dans la chambre à coucher de la princesse électorale (1).

Nous dirons, en passant, que le docteur Hoadley, dans sa comédie intitulée : *The Suspicious Husband*, se servit d'un incident pareil, tout en respectant l'innocence de l'héroïne. George II, qui aima pour le moins sa mère autant que l'avait détestée le prince électoral, fut très flatté de cette ingénieuse allusion, et le courtisan Hoadley, en dédiant avec adresse au fils de Sophie-Dorothée son œuvre de piété filiale et d'à-propos dramatique, fut récompensé par une place de médecin ordinaire dans la maison du roi.

Cependant, quelque terrible que fût le témoignage d'un chapeau, il ne suffisait pas. Sophie-Dorothée semblait avoir dissipé tout orage en donnant un fils (George II) à son défiant époux, que la guerre, au surplus, venait de rappeler dans le midi de l'Allemagne. C'est ici que la figure orientale de Mahomet, *the page of the back stairs*, se dresse avec un profil menaçant. La haine qu'Ernest-Auguste avait vouée à la femme de son fils ne peut s'expliquer que par ces délires de l'orgueil princier qui, dans la cour la plus corrompue, font une vertu féroce de l'exagération du point d'honneur dynastique; il y en eut, vers la même époque et en Russie, un exemple hideux dans la mort du czarewich Alexis. D'ailleurs, quoi de plus simple qu'une jeune fille, isolée au milieu d'une cour licencieuse et parmi d'acharnées rivales, ait souri et presque tendu les bras à un ami d'enfance? Mahomet, retenu au Hanovre par Ernest-Auguste, fut placé, comme un

(1) *Coxe's travels. — Lord Mahon's history of England from the death of queen Anne*, etc.

limier, sur les traces du beau Suédois que l'absence de George avait rendu plus entreprenant, tandis qu'un autre péril, dont la source était également dans l'amour, s'avançait contre le comte dans l'ombre. Mahomet, c'était le majordome épouvantablement fidèle de Ravenswood; l'Iago de la tragédie, ce fut une femme.

En débutant par une passion romanesque à la cour de Hanovre, le comte avait provoqué à son égard les mêmes sentimens dans le cœur de la comtesse de Platen, sentimens auxquels d'ailleurs était encouragée cette femme par les jalousies de Mme de Kilmanseck, sa sœur, et de Melesina, implacables toutes deux pour Sophie, qu'elles savaient aimée. Soit coquetterie involontaire, soit tentative préconçue dans Konigsmark d'employer l'art aujourd'hui si universellement répandu, on eût dit que l'aventurier voulait arriver par les femmes, et des relations s'établirent, à ce qu'il paraîtrait, entre la maîtresse favorite de l'électeur et l'amant platonique de la princesse héréditaire. C'est du moins ce qui résulte du plus singulier des documens remis au docteur Cramer par la famille Lœvenhaupt, et sur la nature duquel, pour l'honneur du sexe au XVIIe siècle, nous nous abstiendrons de prononcer. Quel que soit notre respect pour les grands malheurs historiques, il était cependant impossible de supprimer ici même la mention d'une circonstance qui caractérise plutôt une époque pervertie, qu'elle ne flétrit la comtesse Aurora. Les traits de mœurs, en passant dans le style ou en se modelant par les faits, dessinent tout un âge sans engager la responsabilité des personnages contemporains qui en sont l'expression naïve, écrite ou parlée; et la sœur de Konigsmark, morte d'ailleurs en odeur de sainteté et dont la réputation, comme fille d'honneur de la princesse électorale, n'a jamais subi la moindre atteinte, dut nécessairement, pour disculper sa maîtresse et son frère, chercher de bonne foi les preuves sur lesquelles nous nous taisons à cette heure, sans croire qu'elles seront un jour d'une substance intraduisible pour la postérité.

Konigsmark, inquiet, commença par se démettre du régiment hanovrien qu'il commandait au service de l'électeur Ernest-Auguste, et, tout en restant à sa cour, s'observa lui-même autant dans ses amours que dans ses intrigues. Mais il était un peu tard. Ardent, ingénieux, plein de sang-froid, réunissant tout ce qui fait qu'on aime et qu'on est aimé, il crut détourner l'attention par la plus frivole, par la plus spirituelle des mystifications. Bientôt on ne parla que des perruques françaises, dont le comte avait inventé, pour que les esprits homicides de la cour fussent occupés ailleurs, un moyen

nouveau d'exhausser l'architecture. L'attente de Mahomet fut trompée; le nègre veillait inutilement, un poignard à la main, dans les corridors du palais. Pour donner une idée de l'enthousiasme qu'excitaient les perruques du beau Suédois, il suffit de rappeler que mistriss Howard, dont la fortune était bornée, trouva de sa chevelure un prix assez magnifique pour payer un dîner aux ministres hanovriens (1). La collection de Cramer contient sur la cour de Hanovre des renseignemens non moins remarquables que le document particulier de la comtesse Aurora, et que l'intermède des perruques françaises. On ne peut plus douter maintenant que Konigsmark ait rompu avec la favorite, puisque Sophie elle-même, effrayée de la passion furieuse de la comtesse, lui conseilla plus tard de renouer son intrigue, pour que Mme de Platen ne les perdît pas. Si monstrueux que semble cet avis, communiqué par la femme qu'il aimait, tout, dans la suite de cette effroyable tragédie, fait supposer que l'aventurier le reçut de la princesse électorale. Il comptait déjà se réfugier à Dresde, chez l'électeur Auguste de Saxe, dont il avait récemment accepté le grade de général, quand Mme de Platen, exaspérée par la crainte du départ de Konigsmark, résolut le meurtre simultané du comte et de Sophie.

Ici, les opinions se partagent (2). Nous les transcrirons par ordre de vraisemblance. En thèse générale, il est difficile de ne pas croire à ce rôle ténébreux des trois favorites de la cour de Hanovre, lorsqu'on les voit plus tard, George étant sur le trône, prendre part au honteux trafic que faisait surtout des deniers de l'état la duchesse de Kendall, et se trouver impliquées dans la scandaleuse affaire de la compagnie du Sud, sous le ministère de Stanhope. L'affreuse et solidaire vengeance d'Ernest-Auguste et de Mme de Platen serait-elle excusable, comme le prétend Horace Walpole, par le projet qu'aurait conçu Konigsmark, avec l'approbation de la duchesse de Zell, de conduire furtivement Sophie-Dorothée en France, dans le Poitou, qui renferme encore des descendans de la famille d'Olbreuse, d'y mettre la jeune femme sous la protection de l'église, et de provoquer un divorce en la jetant, par une abjuration, dans les bras de la religion catholique? Il est certain qu'à l'époque de ce drame, trop peu connu, l'armée de Louis XIV étant rassemblée sur les frontières de la Belgique, rien n'était plus facile à deux illustres

(1) Horace Walpole.

(2) Coxe. — *Etough's Papers*. — Lord Mahon. — Cramer, etc. — *Histoire secrète de la maison de Hanovre*, par Montgaillard.

amans convertis au catholicisme par l'amour, que de trouver un asile à la cour du monarque pénitent d'un confesseur jésuite. Quoi qu'il en soit, les premiers historiens qui se sont occupés de cette mystérieuse affaire, ont généralement avancé qu'Ernest-Auguste fut averti par le page oriental des assiduités plus fréquentes de Konigsmark, et que, prenant fait et cause pour son fils absent, il ordonna d'assassiner le comte à petit bruit. D'autres ont assuré que Mme de Platen, définitivement méprisée par le beau Suédois, lui demanda un dernier rendez-vous, que le comte y vint, et que l'électeur, aposté dans une galerie par la favorite elle-même, s'étant imaginé que Konigsmark la traversait pour parvenir à la chambre de Sophie, le fit tuer au retour. Aujourd'hui, le récit de la mort du comte, ou plutôt de sa disparition, envoyé par son valet de chambre à ses sœurs, et publié par le docteur Cramer, détruit en partie ces détails, en les remplaçant toutefois par des circonstances plus terribles encore.

Bernhard Zeyer, d'Heidelberg, dans le Palatinat, fabricant de bustes en cire et d'ouvrages de laque, fut engagé par la princesse électorale pour lui donner des leçons de son art. Des visites naturellement répétées amenèrent le professeur, par suite de cet arrangement, dans l'intérieur du palais, et il devint comme un meuble de l'appartement de Sophie-Dorothée, qu'il ne quittait que pour prendre ses repas avec les officiers de la maison de George. Ce fut alors, et le prince électoral se trouvant même à Hanovre, qu'il aurait aperçu Konigsmark venant assister au travail de son élève. La présence du comte dans les appartemens intimes du palais, à ces heures de retraite pour Sophie, rendit Mahomet fort sombre; il en parla rudement à Bernhard en le prévenant que son maître, depuis long-temps averti, couperait la gorge au Suédois. L'artiste, épouvanté, courut aussitôt se jetter aux genoux de la princesse, qui se contenta de répondre, du ton dédaigneux d'une femme éprise d'un héros de roman : « Laisse-les attaquer Konigsmark, il saura bien se défendre ! »

Peu de jours après cette réponse, il y eut opéra à la cour; Sophie ne parut point au spectacle; elle se disait malade et gardait le lit. L'opéra commence; George n'aperçoit pas Konigsmark dans la salle. Il n'en faut pas davantage pour que sa fureur éclate. C'est là ce qu'il attendait. Il expédie aussitôt de sa loge un maître des cérémonies vers l'appartement de Sophie avec des ordres précis. L'officier ne tarde pas à revenir dans la salle; il rend compte, à voix basse et d'une figure émue, de sa mission secrète au père et au fils. Une pâleur

horrible, tandis qu'ils l'écoutaient, couvre leur visage. Ils sortent de la loge. L'opéra continue.

Cette scène, fort significative pour ceux qui étaient au courant des intrigues du palais, arrache des larmes au pauvre Bernhard Zeyer. Il court précipitamment vers la chambre de son élève; il savait que le comte y était entré. Comme il ouvrait la porte de la galerie, une autre porte s'ouvre tout à coup dans la galerie même, et deux hommes masqués, le prenant pour Konigsmark, se ruent sur le fabricant d'images, en lui criant : « Nous vous y trouvons enfin! » La nuit était obscure; on ne se voyait pas; Bernhard, dévoué, se laissait tuer. Cependant, au bruit extraordinaire qui se fait dans la galerie, Konigsmark, assis sur le chevet du lit de la princesse, le dos tourné à la porte de la chambre, et entendant les injures dont les deux hommes masqués accablent le professeur, se lève et dit : « Qui ose m'accuser d'une si infame trahison? » Sophie, indignée, s'adressant aux meurtriers, s'écrie : « Moi, une princesse, ne puis-je donc m'entretenir avec un gentilhomme? » Mais leur perte était jurée. Sous les yeux de la malheureuse femme, Konigsmark, son ami d'enfance, son unique et innocent amour, est balafré et poignardé avec rage. Le vaillant Suédois vendit cher sa vie; dans la lutte, où le père et le fils furent blessés, le masque de George se détacha, et le futur monarque de la Grande-Bretagne courait risque d'être signalé comme assassin par l'amant prétendu de sa femme, quand le maître des cérémonies, arrivant fort à propos, passa, par derrière, son épée au travers du corps de Konigsmark, qui tomba enfin, devant le lit de Sophie, en disant aux deux princes : « Vous êtes des meurtriers aussi imbéciles que lâches, car je ne suis pas coupable. » Mais, pour toute réponse, on le perça de coups d'épée jusqu'à ce qu'il ne respira plus. Alors il fut traîné vers un vestibule qui précédait la galerie. Le pauvre fabricant d'images, qui avait été bien malgré lui témoin de cet abominable guet-apens, céda aux prières de Sophie et suivit de loin le prince électoral et Ernest-Auguste pour connaître ce qu'on ferait du corps de Konigsmark. Comme on traversait le vestibule, cet infortuné reprit un moment ses sens : — Vous avez arraché la vie à un homme d'honneur, dit-il à George; mais, au nom de Dieu, ne me laissez pas mourir comme un chien dans mon sang et dans mes péchés! Un ministre pour mon ame, je vous en supplie, un ministre! — A ces paroles, l'électeur et son fils sortirent; le maître des cérémonies resta seul avec le mourant. Bientôt parurent

un ministre et un bourreau dont le visage était inconnu au palais. Le bourreau venait un peu tard; quant au ministre, ses fonctions étaient possibles encore. Le maître des cérémonies alla quérir dans la galerie un grand fauteuil où le comte fut assis. La confession terminée, Konigsmark était si faible, que l'exécuteur et le maître des cérémonies le tenaient avec peine sur son séant. C'est dans cette situation que, les princes étant rentrés, on lui abattit la tête; puis l'exécuteur creusa un trou dans le coin droit du vestibule, et le corps y fut jeté.

De pareilles atrocités excitèrent pourtant la verve railleuse des écrivains dévoués à la famille des Stuarts, et l'expression intraduisible *cuckold Geordie* fut adoptée en Écosse pour désigner une conversation criminelle où les mêmes détails, sauf le meurtre, se reproduisaient. Malgré un proverbe anglais qui dit : La cire près du feu ne saurait mieux faire que de fondre (*wax near the fire can't choose but melt*), il est certain que la rencontre équivoque du Suédois, à cette heure et sur le chevet de ce lit, irritait avec justice les meurtriers; mais du délit à l'assassinat, la transition ne fut point assez ménagée. On doit rechercher d'autres causes intimes à de si éclatantes représailles; c'est l'opinion que les Écossais, pendant l'invasion de Charles-Édouard, ont essayé de répandre par des chansons où la jalousie du prince électoral est attribuée à la comparaison peu flatteuse qu'il ne put s'empêcher d'établir entre la toilette de Konigsmark et sa propre mise plus que négligée. « Me ferait-on, s'écrie George dans une ballade, saluer ce monsieur pour sa chemise de Hollande (1) ! »

A la disparition de son frère, la comtesse Aurora se réfugia à Dresde et réclama la protection de l'électeur de Saxe, dont Konigsmark avait embrassé le service; mais l'électeur, homme d'esprit, déclina toute part dans l'enquête que la famille du Suédois prétendait ouvrir sur son absence inexplicable. Ce qu'il proposa plutôt, et ce que la comtesse fut forcée de croire acceptable dans le malheur, c'était de faire d'Aurora sa maîtresse. Il faut dire aussi qu'à l'espoir de la vengeance future se joignait la plus extraordinaire disgrace de fortune, la seule peut-être qui fût à la mesure de la catastrophe du comte : les banquiers de Hambourg, dépositaires de son patrimoine, refusèrent d'en tenir compte à ses héritiers tant qu'une mort dont

(1) These gar me greet count Konigsmark
For his brave claes and Holland sark!

toutes les preuves manquaient à sa famille, ne serait pas légalement prouvée. La comtesse Aurora dut à ce coup du sort un rang fâcheux, mais en revanche la plus brillante renommée d'intelligence exquise et de caractère supérieur. C'est d'une femme si étrangement battue par la vie qu'écrivait Voltaire : « Elle est la première de son sexe pour les deux siècles qu'il lui fut accordé de voir; » et Voltaire parlait du siècle de Mme de Maintenon et du siècle de Marie-Thérèse. Diplomate et poète, elle poursuivit la famille de Hanovre d'une rancune qui employait avec une égale vigueur la mélancolie d'une muse élégiaque et l'adresse des chancelleries à détruire aux yeux des peuples et dans le secret des négociations politiques l'influence des meurtriers de son frère. Enfin, quand elle put prévoir un vengeur illustre dans le maréchal de Saxe, la sœur de Konigsmark, satisfaite d'avoir reproduit dans un tel fils la magnifique organisation d'un tel oncle, s'arracha résolument au monde et se retira dans l'abbaye de Quedlinbourg. Charles XII avait dit de cette irrésistible personne, qu'elle était le seul homme auquel il eût été contraint de tourner le dos. Toute l'apologie renfermée dans ces paroles d'un héros qui ne prodiguait pas les siennes, renaît avec tristesse à l'esprit, lorsqu'on visite dans la chapelle du monastère le tombeau où dort le cadavre de la belle Aurora parfaitement conservé. Rien que l'étrange durée de cette momie démontre au voyageur qu'il y avait dans la famille de Konigsmark une nature choisie, comme Dieu en laisse rarement tomber sur la terre, et dont il est fort simple que la race hanovrienne ait été stupidement jalouse.

La famille de Hanovre aurait donc placé un meurtrier pour premier souverain de sa dynastie à la tête de la monarchie anglaise; c'est évidemment là ce que nous sommes forcés de conclure de l'exposé du docteur Cramer. Pierre Ier entoura le meurtre de son fils d'un appareil judiciaire qui prouve au moins que, tout en blessant par le fait les lois divines et humaines, le féroce monarque du nord en respectait dans la forme le consolant prestige. Mais la stupide vengeance de l'électeur et de George, accomplie froidement dans l'une des cours les plus civilisées de l'Europe, au milieu des fêtes d'une aristocratie raffinée, au retour d'une campagne glorieuse contre les Turcs, à l'issue d'un opéra, quand l'orchestre murmurait encore, et vis-à-vis d'une femme malade dont le lit fut peut-être arrosé du sang de la victime, voilà qui reporte l'imagination aux orgies de la tour de Nesle. M. de Montgaillard, Walpole et lord Mahon assurent que le corps du Suédois fut précipité

dans un égout, et que son secrétaire eut le temps de sauver la correspondance amoureuse de Sophie et du comte qu'il portait toujours sur lui. Ce qui est certain, c'est que le maréchal de Saxe, qui d'ailleurs vengea si bien par la victoire de Fontenoy et le traité honteux imposé à la maison de Hanovre la mémoire de son oncle assassiné, fit vainement les plus infatigables recherches pour établir les causes de la disparition de Konigsmark. Le palais, témoin et théâtre du meurtre, s'était refermé comme un tombeau sur le cadavre et sur l'évènement. Cet horrible mystère fut impénétrable jusqu'à la mort de George Ier, circonstance qui, ayant exigé que son successeur, George II, entreprît un voyage au Hanovre, nécessita des réparations urgentes au palais électoral fort délabré. Les ouvriers découvrirent alors le squelette de Konigsmark sous le carellement, dit Horace Walpole, du cabinet de toilette de Sophie (*dressing room*). « Cette découverte, ajoute l'historien, fut tenue secrète. Cependant George II en parla à sa femme la reine Caroline, qui à son tour s'en ouvrit à mon père (sir Robert Walpole). » Au surplus, l'élégante société de Hanovre avait parfaitement gardé le plus complet silence sur cette aventure, quoiqu'elle fût conservée traditionnellement dans le souvenir de toutes les familles. Lord Mahon rapporte même dans son livre, qu'on montre encore dans la galerie du palais, l'angle obscur où le corps du Suédois fut enterré, et l'auteur de cette notice a pu le voir pour un florin.

La mort tragique du comte de Konigsmark et l'éclat que son oncle, le maréchal de Saxe, a jeté sur les armes de la France, nous font d'ailleurs un devoir de rappeler ici qu'on a trop long-temps confondu cet infortuné avec Charles-Jean de Konigsmark, son frère aîné, qu'un crime infame et célèbre a noté dans l'histoire du XVIIe siècle. C'est Charles-Jean qui, sous le règne de Charles II, aposta dans Pall-Mall trois bandits pour assassiner M. Thynne, gentilhomme anglais d'une haute naissance et d'une grande fortune. M. Thynne avait épousé la charmante comtesse d'Ogle, et Konigsmark, son rival, espérait le remplacer après l'avoir tué. On suppose que c'est par l'intervention secrète du roi que le redoutable étranger se rendit maître de la décision du jury dans le procès, où, par un scandale inouï dans les annales judiciaires, il fut solennellement déclaré non coupable, tandis que les trois bandits, ses complices, étaient pendus à Tyburn au milieu de l'indignation générale provoquée par cette sentence. Thynne, l'Issachar de Dryden, est cet homme dont le monument extraordinaire frappe tout d'abord les yeux dans l'ab-

baye de Westminster; la sculpture y a retracé toutes les circonstances du meurtre, la forme du carrosse, le portrait du cocher, même la perruque de ce laquais, comme si le malheur d'être assassiné suffisait à rendre un gentilhomme immortel. Que ce malheur fît une gloire ou non, il est certain que Charles-Jean ne le regardait pas moins comme le résultat d'un péché très véniel; car, avec le ton moitié chevaleresque, moitié spadassin qui répand tant d'originalité sur le personnage de Bothwell dans *Old mortality*, le comte de Konigsmark avait coutume de dire effrontément : « Cette folie est sans doute une tache pour un nom comme le mien; mais je gagnerai une bataille ou je prendrai d'assaut quelque contrescarpe, et on n'en parlera plus (1). »

C'est exactement le caractère de l'époque où brillaient en France le cardinal de Retz et le chevalier de Lorraine. Hamilton n'a pas menti. Pour en revenir au frère cadet, à Christophe-Philippe, ou plutôt à la malheureuse Sophie-Dorothée, nous avons laissé la princesse électorale dans son lit, assistant, les rideaux entr'ouverts, au massacre de son amant. Les historiens favorables à George Ier supposent qu'Ernest-Auguste fixa le sort de Sophie durant une absence du prince, de même qu'ils présentent le père de George comme seul auteur du meurtre de Konigsmark. Le docteur Cramer est le premier qui, par les yeux de Bernhard Zeyer, admette la complicité directe du mari. Quoi qu'il en soit, et ce dont aucuns mémoires ne font un doute, c'est que Sophie-Dorothée, immédiatement après les funérailles assez lestes du pauvre comte, fut mise elle-même aux arrêts dans sa chambre. Toute protestation était inutile. George sollicita du consistoire ecclésiastique un arrêt de divorce, et il l'obtint, le 28 décembre 1694, sans que la princesse, claquemurée dans son appartement, au-dessus du cadavre de Konigsmark, abandonnée de tout le monde et de ses parens même, eût trouvé moyen de faire entendre en public une seule parole pour sa défense. L'arrêt prononcé, on la transporta secrètement dans le château d'Ahlden, situé sur la petite rivière d'Aller, dans le duché de Zell, château qui plus tard servit de prison à une femme plus coupable et aussi infortunée, à la reine de Danemark, maîtresse de Struensée et sœur du roi d'Angleterre, encore de la maison de Hanovre (2). Le voyageur qui erre dans les landes de Lunebourg ne saurait passer sans une vive émotion devant ce manoir d'Ahlden aux pignons sinistres. La princesse électorale

(1) Horace Walpole.
(2) Brown, *Northern courts*.

avait vingt-huit ans, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté et aussi de l'amour, quand les portes d'un méchant fortin perdu au milieu des bruyères furent verrouillées sur sa vie pour ne plus se rouvrir que devant son cercueil; et même son cercueil, à ce que nous croyons, n'en sortit jamais. Elle y termina sa triste existence le 13 novembre 1726, à soixante et un ans, après trente-deux ans de captivité, et sept mois seulement avant la mort de George Ier, de son bourreau! Ainsi le roi d'Angleterre contracta un mariage de la main gauche avec la duchesse de Kendall, sa maîtresse, lorsque sa véritable et légitime épouse était encore vivante. C'est par conséquent le premier monarque des temps modernes qui ait placé la bigamie sur le trône.

Sophie-Dorothée montra dans sa prison la plus grande dignité unie à la plus admirable résignation. Chaque semaine elle recevait la communion, et, au moment où l'hostie sainte allait toucher ses lèvres, elle ne manquait jamais d'élever la voix pour proclamer avec énergie son innocence devant Dieu. Il semble effectivement que, si le crime était probable, on devait traduire Konigsmark devant des juges et le confronter avec Sophie; le châtiment n'eût pas épargné les deux complices, mais pourtant le droit naturel serait sauf. Nous ne parlons pas de l'honneur d'une dynastie : d'autres circonstances domestiques ont suffisamment révélé, depuis cette époque, à quel point la maison de Hanovre y tenait peu. Cet évènement inouï fut la principale cause du dissentiment profond qui divisa jusqu'à la mort George Ier et George II. Le fils du prince héréditaire, encore fort jeune, errant un jour autour de la forteresse qui renfermait une mère dont les traits lui étaient à peine connus, ne résista pas à la douloureuse envie de lui rendre secrètement visite, et poussa son cheval dans l'Aller, à un endroit où il était possible de traverser à gué cette rivière et même de pénétrer dans le château sans être vu; mais le baron Bulow, qui commandait à Ahlden pour Ernest-Auguste, s'aperçut à temps de cette tentative irréfléchie, et fit savoir au prince que son grand-père lui défendait, sous peine de mort, une pareille fantaisie de piété filiale. Plus tard, étant prince de Galles, George II se procura, à l'insu du roi, l'unique portrait de sa mère qui existât sur le continent. Enfin, devenu monarque de la Grande-Bretagne à son tour, et le soir même du jour où fut reçue à Londres la nouvelle de la mort de George Ier, la religieuse tendresse du nouveau roi ne perdit pas un instant pour réhabiliter sa mère, tout en gardant un pénible silence sur sa mémoire, et les courtisans qui se pressaient

dans l'appartement de George II, à Richmond, contemplèrent avec surprise le portrait en pied d'une femme inconnue, revêtue de la robe électorale, placé d'une façon solennelle dans le cabinet de la reine Caroline, et dans la chambre à coucher un autre portrait en buste de la même personne, mais sans qu'aucune inscription révélât l'origine de ces mystérieuses images. On croit que le premier portrait fut renvoyé au palais de Hanovre, où il est peut-être encore. « Quant au second, je l'ai vu, dit Horace Walpole, dans la bibliothèque de la princesse Amélia, sa petite-fille, à Saint-James; elle le légua à son neveu, le landgrave de Hesse. » Il est maintenant à Cassel. On n'a jamais su d'une manière positive que le divorce eût été obtenu du consistoire ecclésiastique, et ce qui prouve au contraire qu'il ne le fut pas, c'est que George II avait l'intention de faire venir Sophie-Dorothée à Londres et de l'y déclarer pieusement reine douairière. L'opinion du divorce a long-temps prévalu, parce que l'infortunée prisonnière fut privée des honneurs de son rang et saluée par Bulow, à son entrée dans la forteresse, du titre assez ridicule de duchesse de Halle. Le divorce était si peu prononcé qu'à l'approche de l'armée française vers le Hanovre, dans les dernières années du règne de la reine Anne, la duchesse de Halle fut renvoyée à ses parens. Ernest-Auguste craignait que le roi de France ne lui fît l'affront de la délivrer. Au bout d'un an, quand le danger fut passé, malgré les supplications de la captive, on l'arracha des bras de sa mère, et le baron Bulow reprit sa proie. Il paraît que George Ier lui fît proposer secrètement de rompre sa captivité, mais sous des conditions que Sophie-Dorothée repoussa avec hauteur. Sa réponse magnanime est digne de Plutarque. « Si je suis coupable, je suis indigne de lui; si je suis innocente, il est indigne de moi (1). »

Tel fut le sort de la femme qui a donné au monde, dans la famille de Brunswick, la dynastie assise sur le trône de l'Angleterre pendant le siècle (2) de la plus incroyable puissance de cet empire, au moment où lord Clive et le marquis de Wellesley lui soumettaient l'Asie, à la veille du combat universel où il vainquit, grace au hasard, Napoléon lui-même et la France de 89. Jamais branche royale n'eut de plus magnifiques rameaux; jamais cependant arbre généalogique ne trempa ses racines dans une terre plus tristement ensanglantée. Rien d'ailleurs n'avait manqué à l'illustration domestique

(1) Walpole, Montgaillard, lord Mahon, etc.
(2) De 1714 à 1828.

de la captive; elle était mère de deux enfans : l'un, George II, qui régna sur l'Angleterre, et l'autre, une fille, qui épousa le roi de Prusse, et fut mère du grand Frédéric. Horace Walpole dit que George Ier, pour apaiser les mânes de Sophie-Dorothée, laissa un legs considérable à la reine de Prusse; mais ce legs ne fut jamais payé, car George II n'était pas moins souverain avare que fils aimant, et son oubli volontaire fut la source de la haine de Frédéric; à tel point la nécessité traditionnelle de pareils sentimens était dans les mœurs des alliances les plus éloignées de la maison de Hanovre! Sur la fin de sa vie, George Ier était devenu superstitieux à l'endroit du crime caché aux rives de l'Aller et sous le carellement du palais électoral. Bien qu'il visitât tous les ans le Hanovre, son dernier voyage fut d'un poids énorme sur sa conscience. Soit pressentiment, soit remords, en se séparant du prince de Galles et de Caroline qu'il détestait franchement, George, pour la première fois peut-être de son règne, pleura des larmes sincères et abondantes. On sait que, du temps de la reine Anne, les prophétesses françaises jouirent d'une certaine vogue. Ce fut une de ces femmes qui l'avertit de respecter les jours de la captive, car il ne devait pas lui survivre d'une année. Cet oracle au surplus pouvait être secrètement dicté par le duc de Zell, dans la crainte que Mme de Kendall ne fît entièrement disparaître le seul obstacle qui s'opposât à son union plus légitime avec George. On dit même que c'est à ce moment du dernier départ pour le Hanovre que George lui promit, par un égoïsme imité de Louis XIV, de la voir encore au-delà du trépas et sous forme d'esprit. La duchesse de Kendall était tellement persuadée qu'il tiendrait sa promesse, qu'un jour, peu de temps après la catastrophe d'Osnabruck, un corbeau étant entré par une fenêtre de sa maison d'Isleworth, elle fut convaincue que l'ame du prince lui revenait dans cet oiseau, et on traita le nouvel hôte, jusqu'à la mort de la duchesse, avec autant d'égards que le défunt roi lui-même (1). Mais racontons comment mourut ce roi qui avait tué Konigsmark et Sophie.

Osnabruck est une ville du Hanovre où résidait le frère de George Ier qui en était évêque. Le roi souhaitait beaucoup de voir ce prélat; les liens du sang et les consolations du ciel réunis dans la même personne lui devenaient chers. Parti de Londres le 3 juin 1727, George arriva dans un état de santé convenable à Delden, sur la frontière de la Hollande et du Hanovre. Mais à peine eut-il

(1) Horace Walpole, *Souvenirs*.

touché ce sol maudit qui devait lui être si justement fatal, que le geôlier d'Alhden s'affaissa pour ainsi dire sur lui-même. Reçu à la campagne du comte de Twittel, le roi, dont la distraction était aussi frappante que sinistre, mangea du melon avec avidité. Le lendemain matin, assez malade, il voulut continuer sa route et atteindre Beintheim, malgré les représentations du médecin qui l'accompagnait dans son voyage. Il ne parlait pas; seulement, aux relais, un mot échappait de sa bouche déjà grimaçante : Osnabruck! Osnabruck! C'était là que la religion l'attendait. Cependant l'indiposition augmentait avec la chaleur qui était extrême. Avant de descendre à Ippenburen, le roi tomba dans une sorte de léthargie convulsive; il semblait que les ombres de Konigsmark et de Sophie l'attirassent de plus en plus au partage de leur destinée immatérielle. Son corps et sa figure se décomposaient; le corbeau d'Isleworth planait sur la voiture, guettant l'ame du monarque pour l'emporter à son indigne maîtresse, à sa vieille complice. Osnabruck! criait toujours George Ier. Mais bientôt la tête s'enfonça entre les épaules, le visage prit le masque de la mort (*his tongue hung out of his mouth*). On voulut s'arrêter à Ippenburen. Le roi sortit comme en sursaut de sa léthargie, et hurla avec plus d'impatience que jamais : Osnabruck! Ce fut en quelque sorte son dernier soupir; mais on ne sait pas au juste où il rendit l'ame. Quand la voiture toucha Osnabruck, le roi fut saigné à la porte du palais épiscopal. Il ne fallait pas cette épreuve pour constater la mort d'un homme que le fantôme de ses deux victimes étreignait enfin dans ses bras inexorables. Tant sera éternellement vraie l'exclamation de Massillon devant le cadavre de Louis XIV : Dieu seul est grand, mes frères!

ANDRÉ DELRIEU.

ROYAL

VIOLA BIANCA.

« Zerrissen liegt der kranz, die blumen zerstreut. »

GOETHE, *Faust.*

Depuis bien long-temps je suppliais Mme C... de me raconter l'histoire de son amie. Elle souriait tristement à ma demande, et me répondait toujours :

— Il n'y a rien à *raconter;* un grand courage vaincu, un noble cœur brisé, voilà toute cette existence qu'aucun grand évènement ne caractérisa, et dont nulle trace n'est restée sur la terre.

Cependant un matin je vis Henriette venir à moi, un paquet de papiers à la main.

— Tenez, me dit-elle, puisque vous désirez tant savoir ce que vous appelez l'*histoire* de cette malheureuse Viola, voici qui vous l'apprendra mieux que je ne le pourrais faire; ce sont quelques fragmens de son journal pendant le temps que dura notre séparation. — Puis, comme je voulus saisir le manuscrit : — Un instant, poursuivit-elle, la vie entière de ma pauvre amie, sa vie intime est dans ces papiers que personne n'a encore vus; je ne vous les livre qu'à une seule condition.

— Laquelle? m'écriai-je.

— Celle d'une indulgence sans bornes. Peut-être l'accuserez-vous parfois d'exagération, mais vous ignorez combien elle a souffert avant de succomber. Ne la jugez pas, vous ne l'avez pas connue. Moi-même je ne l'ai pas toujours comprise, mais elle est morte entre mes bras.

Mme C... s'éloigna de moi les yeux pleins de larmes. Je me sauvai dans la prairie, et là, sous ces mêmes aubépines où tant de fois elle s'était assise, je me mis à feuilleter le journal de Viola.

4 juillet 183...

La mer me sépare de ce coin de terre que l'on appelle ma patrie, et je vais comme Christophe Colomb à la recherche d'un nouveau monde. Épanouis-toi, mon ame, ouvre tes ailes au soleil; désormais nous ferons route ensemble. Tu ne visiteras plus seule les grandes scènes du passé; Athènes et Palmyre, Rome et l'Allemagne, le palais des papes et la tombe des Césars, je les verrai avec toi. Tu ne m'abandonneras plus pour traverser seule toutes les gloires et les misères de l'humanité, toutes ses grandeurs et ses infortunes. Ciel! lire Homère sur les bords de la mer Égée; monter au Capitole par les mêmes degrés que foula le pied de César; cueillir des roses dans les jardins de l'Alhambra; voir se coucher le soleil sur les rives de l'Adriatique; s'agenouiller devant le tombeau de Charlemagne; pleurer sur celui de Roméo et Juliette; contempler le beau dans toutes ses manifestations; compter les heures par les émotions que vous fait éprouver son aspect! Eh! que pouviez-vous m'offrir qui eût valu de telles jouissances, village étroit où je suis née? Que pouvait me donner même ton dévouement, Henriette?

... Aussi je ne regrette rien, ni le séjour de mon enfance, ni ton amitié. Pardonne-moi, douce enfant, tu ne sais pas combien je suis heureuse à cette heure. Heureuse, non! le bonheur est calme, et j'ai la fièvre. Mon cœur se dilate, ma tête est en feu; je ne suis pas heureuse, je suis ivre.

Hier, après une longue course à travers les bois, j'allai m'asseoir sur les ruines du château de..... Le soleil venait de se lever. A mesure qu'il soulevait de ses rayons les blanches vapeurs du matin,

toutes les splendeurs de la terre vinrent se révéler à mes yeux. Les fleuves roulaient leurs eaux à travers les champs comme de belles couleuvres se jouant parmi les fleurs. Les bois s'éveillaient au chant des alouettes et des bouvreuils. La nature entière se découvrait devant le soleil comme une vierge qui se dévoile avant d'entrer dans le bain. A chaque instant de nouvelles senteurs et de nouveaux sons m'arrivaient sur les rayons de la lumière et sur les ailes de la brise. Je sentis battre mon cœur à la vue de toute cette magnificence.

Notre puissance de jouir est insuffisante; notre vie entière est insuffisante. Mon Dieu, pourquoi nous avoir donné l'enthousiasme, si son poids même devait nous écraser? Pourquoi nous avoir donné le sentiment du sublime, si ce sentiment dans son excès ne devait nous mener qu'à reconnaître notre propre insuffisance?

Une grosse pierre se détacha sous mes pieds et roula jusqu'au fond de l'abîme. Au bruit sourd qu'elle faisait en tombant, on eût dit un dernier gémissement sur les temps écoulés. Dans cette vaste cour où je ne voyais que des pans de murs noirs enveloppés de lierre comme d'un linceul, allaient et venaient, il y a quatre siècles, plus de cinq cents chevaliers sous les armes. Le hibou, la nuit, réveille l'écho qui ne répondait autrefois qu'aux cris de victoire ou aux chants d'allégresse. Entre ce passé toujours croulant des hommes et ton éternel présent, Seigneur, comment ne pas se sentir écrasé?

En quittant le château, je vis un vieillard qui se reposait sur un tronc d'arbre renversé. Lorsqu'il m'aperçut, il ôta respectueusement son bonnet. Son air vénérable me toucha. Je m'approchai de lui, en lui demandant si je pouvais lui être utile.

— Hélas! me répondit-il, la pente est si rapide et mes genoux si chancelans, que je crains de ne pouvoir aller plus loin. Mes jambes se dérobent sous moi; j'ai peur de tomber, et je voudrais pourtant ne pas mourir avant d'arriver là-bas. Être venu de si loin et voir enfin le but de mon dernier voyage sur la terre sans pouvoir l'atteindre, c'est bien dur.

L'accent de douleur amère avec lequel il prononça ces derniers mots me toucha profondément. Je lui offris mon bras pour descendre; il l'accepta avec joie. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'il s'arrêta :

— Voyez-vous, me dit-il, là-bas, très loin, un petit village qui semble se cacher dans les bois, là, de l'autre côté de la rivière?

Il vit que mes yeux cherchaient vainement l'objet qu'il me désignait.

— Ma vue est bien faible, poursuivit-il, mais je vois encore son clocher qui dépasse les cimes des plus hauts arbres; et pourtant il y a soixante ans que je ne l'ai revu que dans mes rêves.

Nous continuâmes notre route, et il me raconta qu'il venait d'Amérique, où il avait combattu sous Washington dans la grande guerre de l'indépendance.

— J'ai quatre-vingt-deux ans, me dit-il à la fin; j'ai perdu tous ceux que j'aimais. L'un après l'autre, mes enfans et mes petits-enfans sont partis pour le grand voyage; puis, quand tous les miens dormaient sous terre, j'ai tourné les yeux vers l'Europe, j'ai quitté les savanes, et je suis revenu mourir dans ma patrie. A la porte de la maison de mon père, il est un banc de pierre sur lequel, quand nous étions tout petits, mes frères et moi, ma mère nous servait à souper les soirs d'été. Je vais m'asseoir là.

Arrivés en bas, je dis adieu au pauvre vieillard et repris mon chemin en remontant la colline.

Patrie! quel est donc ce mot, qui fait que les hommes vont à la mort comme à une fête, qui attire un vieillard octogénaire d'au-delà des mers pour venir mourir là où il est né, et qui ne réveille point d'écho dans mon cœur? Tout est électif dans le monde, les objets de votre amour, de votre haine, le but de votre ambition, la forme de votre croyance, — tout peut être l'acte de votre volonté, hors le pays sur lequel vous avez placé toutes vos affections, vers lequel vous conduisent toutes vos sympathies. Vous choisirez tout, carrière, amis, épouse, vous choisirez même votre Dieu, mais vous ne choisirez pas votre patrie. Ai-je demandé à naître là où je suis née? Ai-je voulu, avant que de venir au monde, appartenir à tel point du globe plus qu'à tel autre? Pouvais-je le vouloir? Et quand même je l'aurais voulu, suis-je responsable de ce dont je n'ai gardé aucune conscience? Combien y a-t-il de gens dont l'existence, comme celle de ce vieillard, ne fait que décrire un cercle plus ou moins étroit, et qui reviennent toujours au point d'où ils sont partis, les uns par un orgueil borné, les autres par une faiblesse superstitieuse! En vérité, la vie est une chose grotesque, et nous ne méritons guère plus que l'on nous prenne au sérieux que l'écureuil qui tourne éternellement dans sa cage. S'en aller pour retourner, monter pour descendre ensuite, avancer pour revenir sur ses pas, poursuivre une idée pour l'abandonner plus tard, la belle occupation! Et si l'on ne revenait pas, si l'on montait toujours, si l'on ne reculait jamais, si l'on s'arrêtait à ses convictions, où cela nous mènerait-il?

..... D'où me viennent cette inquiétude, ce besoin d'action qui me dévorent? Depuis que je suis en France, l'air que je respire m'entraîne malgré moi vers l'activité; le sol brûle mes pieds et me force à marcher plus vite. Je ne voulais que tout voir, tout admirer; maintenant je voudrais tout éprouver; je ne demandais qu'à contempler de loin la foule bigarrée qui se pousse, se coudoie et se heurte à chaque pas, et déjà je voudrais me mêler à elle : la monotonie, l'inactivité me tuent. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait homme? Mon courage traîne après lui mon corps, comme ces esclaves de l'antiquité auxquels, vivans, on attachait un autre esclave mort. Aux sons d'une musique guerrière mon cœur palpite jusqu'à m'étouffer; au récit d'un fait héroïque mes narines se dilatent comme celles d'un jeune cheval qui sent de loin la bataille. Aspirer à l'action, à la lutte, vouloir *vivre* enfin; sentir que ni la volonté, ni l'ardeur, ni la force, ne vous manquent, et ne pouvoir se prendre corps à corps avec rien! Il y a de quoi se briser la tête contre un mur... Être Sémiramis, quand ce ne serait que pour une heure! commander aux Assyriens, quand ce ne serait qu'avec un sceptre de carton doré, du haut d'un trône de bois peint! Son esprit viendra m'animer à travers les siècles; ce qu'elle éprouva, je l'éprouverai; son ardeur m'inspirera; je serai pendant une heure aussi vraiment reine que le fut celle qui, il y a trois mille ans, sortit du bain pour aller tout échevelée dompter l'insurrection dans les rues de Babylone. — Il y a parfois plus de réalité que l'on ne pense dans de pareilles représentations.

... Que l'on est heureux, lorsqu'avec une conviction profonde, on consacre son existence à l'art! Cela seul nous élève au-dessus du commun des mortels, au-dessus de leurs préoccupations, de leurs passions même...

... On dit que j'ai été sublime; je le crois, car j'ai été vraie. Je n'ai rien joué, j'ai tout ressenti. Pauvre Anne Boleyn! J'ai entendu les échos funèbres que réveillaient les pas du roi Henri dans les longs corridors du royal donjon de Windsor. J'ai rêvé tes rêves, lorsque, au milieu des fêtes de la cour, tu te prenais d'admiration pour la couronne sur le pâle front de Catherine. J'ai pleuré tes larmes lorsque j'ai vu s'éteindre dans le sang cette vie que tu te peignais si riante et si dorée au fond du vieux manoir de ton père.

Les lumières, la musique, la gloire, tout m'enivrait, et au milieu de cette pluie de fleurs et d'applaudissemens, je me croyais déjà loin

de la terre, transportée dans quelque région céleste. Oh! pourquoi ne pas mourir en de pareils momens? Tout ce qui les suit est si vide, si erne, si monotone!

Quatre heures du matin.

Que s'est-il donc passé? Pourquoi suis-je ici à cette heure, et en robe de bal? Mon feu s'est éteint, le souffle glacé du matin commence à courir sur mes bras nus sans que j'aie froid. Je ne puis quitter cette place; à peine si j'ose respirer. Je craindrais que le moindre mouvement ne vînt détruire le rêve délicieux qui m'enveloppe et me berce. Que s'est-il donc passé? Ce soir, au bal, une foule m'entourait et me demandait des fleurs de mon bouquet. Un seul parmi tous ne disait rien, et fixait sur moi un regard sérieux et scrutateur, mais en même temps doux et tendre; un regard que je ne puis décrire, mais que je vois partout, que je verrai toujours. *Lui*, il ne bougeait pas. Fascinée, troublée, mais poussée par un instinct féminin que je ne pouvais dompter, je m'avançai vers lui, et avec une coquetterie mal assurée : Vous qui ne me demandez rien, lui dis-je, quelle fleur voulez-vous? — Une violette, me répondit-il. J'arrachai de mon bouquet une violette blanche. Sa main tremblait-elle en la prenant, ou n'était-ce que la mienne qui tremblait en la lui donnant? Un long regard, une voix émue, un inconnu auquel je donne une violette... et puis... rien de plus... une violette. O ma mère, pourquoi m'avez-vous donné ce nom, pour qu'un étranger, en me demandant une fleur, fasse ainsi vibrer tout mon être?

M'aime-t-il, ne m'aime-t-il pas? J'effeuille ma vie comme une marguerite, en adressant à chaque heure la même question.

... Et j'ai pu concevoir la vie sans amour! j'ai pu croire que l'on échappait à cette divine loi! Je ne connais le véritable prix de l'existence que depuis le jour où je le vis pour la première fois. Je suis fière de ma beauté, de mes talens, de mes succès. Je veux être plus belle, plus brillante, plus admirée que jamais. Je veux que l'on m'adore à genoux. D'orgueilleuse et froide, je suis devenue coquette; aucun hommage ne m'est indifférent depuis que sa vanité m'inspire. Il faut que tous m'aiment pour que lui se glorifie d'être seul aimé; la moindre critique me réduirait au désespoir; je veux que l'admi-

ration de tous monte jusqu'à moi comme un encens dont le parfum n'enivrera que lui.

Il m'aime, je n'en puis pas douter, mais il ne parle jamais de l'avenir. Hier, après nous être long-temps promenés dans le bois, nous nous assîmes au pied d'un acacia en fleurs. Les derniers rayons du soleil couchant s'éteignaient dans les vapeurs grises du crépuscule. Les oiseaux se taisaient; la plainte seule du rossignol se faisait entendre au loin dans les broussailles. Nous parlions de bien des choses, lorsque, je ne sais trop comment, je vins à dire qu'il n'y avait de vraiment beau que ce qui durait.

— Qu'est-ce qui dure sur la terre? me demanda-t-il tristement.

— L'amour, lui répondis-je.

Il posa doucement sa main sur mes yeux comme pour en cacher les regards.

— Enfant! dit-il, tu as bien des illusions.

— Et toi, n'en as-tu donc plus? crois-tu, par exemple, que je t'aimerais comme je t'aime, si je ne voyais pas notre affection subsistant toujours dans l'avenir le plus reculé?

— Laisse là l'avenir, je t'en prie, s'écria-t-il en se levant, l'avenir ne nous intéresse que parce qu'il nous est inconnu. En lui ôtant son voile, on lui ôterait son charme.

— Pourtant, tu es bien sûr de m'aimer toujours.

— En doutes-tu, Viola? me demanda-t-il en attirant mon bras sous le sien et le pressant tendrement sur son cœur.

Je ne doutais plus; le son de sa voix, son regard, me firent tout oublier. Je le sentis près de moi, et je ne pensai plus à rien. Mais, maintenant que je suis seule, je pense encore à l'avenir.

Il y a quelques jours, nous allâmes, avec une société nombreuse, voir les tableaux à ****. *Lui* et moi, nous nous arrêtâmes devant un portrait de femme, c'était celui de la belle et malheureuse La Vallière. Je ne pus m'empêcher de soupirer en contemplant ce ravissant visage. Il s'en aperçut.

— Quelle belle destinée, pourtant! Maîtresse de Louis XIV! Ah! Viola! si j'étais un grand roi!..

— Je n'attendrais pas que vous ne m'aimassiez plus pour vous fuir, lui répondis-je.

En revenant, la conversation roula sur les femmes célèbres.

— Quant à moi, j'en ai horreur, s'écria une petite dame de notre société.

—Je le crois bien, me dit à voix basse mon voisin, son mari a failli se tuer une fois par amour pour une cantatrice qui l'avait planté là.

—Les femmes auxquelles la gloire a fait une position à part dans le monde, dit-il, inspirent souvent les passions les plus effrénées; mais il est difficile, quelle que soit du reste leur conduite, qu'elles puissent inspirer assez de confiance pour qu'on leur livre sans hésiter le soin de son honneur et de son nom.

Cette remarque pénétra dans mon ame comme un trait de lumière: il y a dans les noms un sens mystérieux. Pourquoi ai-je quitté l'obscurité que le mien recherche tant? Quand il me demanda une violette, n'était-ce point assez me dire que son cœur ne voulait que ce qui se cache dans le silence et dans l'ombre? Ah! Henriette! des différentes routes à travers la vie, celle que tu parcours est celle qu'il fallait choisir. Je me suis égarée, mais il n'est pas trop tard. Revenons sur nos pas.

Mon Dieu! passer une moitié de sa vie à désirer ce qu'au prix de l'autre moitié on voudrait n'avoir jamais obtenu! Je ne veux plus de la gloire, elle m'est odieuse; elle se met entre lui et moi, et fait qu'il se tait sur l'avenir. La place d'une femme est dans l'obscurité, quels que soient ses titres à la distinction. Et pourtant, mon Dieu, est-ce bien là ce que tu as voulu dans ton éternelle justice? Ne nous as-tu créées que pour être les serves légitimes des hommes? Ne nous as-tu envoyées sur la terre que pour meurtrir nos mains en écartant les ronces et les pierres de leur route, et en arrachant les épines de leurs pieds ensanglantés? N'obtiendrons-nous jamais l'admiration des hommes sans perdre de leur estime? Ne pourrons-nous jamais réunir la gloire que l'on ne nous accorde que trop facilement, avec le respect que la vertu seule commande?

Te souvient-il, mon Henriette, des jours de notre enfance? Toi, heureuse épouse et mère, penses-tu encore à cette pauvre Viola pour qui tu rêvais de si brillantes destinées? Te promènes-tu quelquefois le soir sous les aubépines dans la prairie, ou bien au pied de cette petite colonne où nous tressions ensemble des couronnes? Te rappelles-tu ce jour où nous nous disputâmes, parce que nous n'avions pu faire qu'une seule guirlande et que nous la voulions toutes deux? Tu t'en emparas; mais au moment d'entrer au salon, qui était plein de monde, je te l'arrachai et la posai sur ma propre tête. Bonne Henriette! tu l'as peut-être déjà oublié, tandis que, moi, mon front saigne encore des épines que cachaient les roses de ma couronne.

..... Pourtant il s'oppose à ce que je rompe avec la gloire.

— Le sacrifice est trop grand, me dit-il.

— Et quand il le serait encore plus? lui répondis-je : il n'y a point de sacrifice assez grand pour que j'hésitasse à l'accepter de toi, à te le demander même, parce qu'il n'y en a point de si immense que je ne sois prête à te faire.

— Tu es bien jeune, Violette, me dit-il, tu ne comprends pas encore ces choses-là. Tu les comprendras plus tard et toujours trop tôt.

Le passé me semble déjà si loin! De toutes les brillantes fêtes qui m'entouraient, il ne reste plus qu'un écho indistinct, qu'un reflet évanoui. Autrefois les jours étaient trop courts, la vie entière trop bornée pour suffire à mon activité sans trève. Maintenant, dans une indolence perpétuelle, dans une solitude complète, mon existence se passe à ne rien faire sans que pour cela elle me paraisse moins remplie. Une seule pensée m'occupe, un seul être m'absorbe. Hors de cette idée, hors de cet être, rien!

..... Le soir, il devait venir. L'attente a des tortures secrètes que les organisations nerveuses connaissent seules. Elles seules savent ce que peut renfermer d'angoisses une heure passée à suivre des yeux le mouvement de l'aiguille sur le cadran et de l'oreille les battemens de son propre cœur. Je m'étais faite belle, j'avais mis la toilette qu'il aime le mieux, une robe de soie bleue et un bouquet de violettes blanches dans les cheveux. Que le soir me parut lent à venir! Je rêvais au bonheur que j'éprouverais en le voyant. Je me promenais devant la glace en me disant : Il va me trouver bien jolie! Pourtant il ne venait pas. Je me mis à chanter, puis je réfléchis que cela m'empêcherait d'entendre ses pas sur l'escalier, et je fermai le piano. Je descendis au jardin, croyant qu'il viendrait m'appeler par mon nom avant que j'eusse eu le temps d'en gagner l'autre extrémité. Je ralentis le pas pour mieux écouter et pour ne pas perdre le premier son de cette voix adorée. Rien ne rompit le silence. Je rentrai; dix heures et demie sonnèrent. Passé onze heures, il ne viendra plus, me dis-je. Inquiète, craintive, je m'assis devant la pendule comme une accusée devant le tribunal. Que j'étais avare de cette dernière demi-heure! Je me serais volontiers prosternée devant ce mécanisme inanimé s'il eût voulu multiplier la durée de chacune de ses secondes; mais l'impitoyable aiguille avançait toujours; minute après minute s'envolait; il n'en restait plus que dix. Tout à coup me vint

une idée qui me rendit tout mon courage : je sonnai ma femme de chambre : — Marie, lui demandai-je, cette pendule n'avance-t-elle pas?

— Non, madame, me répondit-elle.

— Sortez! lui dis-je d'un ton courroucé; et la pauvre fille s'éloigna tout étonnée de mon emportement. Aussi, pourquoi m'avoir répondu *non* au lieu de *oui?* Pourquoi ne pas mentir? Je ne lui demandais pas la vérité, je lui demandais une demi-heure de plus dont j'aurais volontiers payé chaque seconde avec une goutte de mon sang.

Pendant quatre jours, je l'attendis en vain. Lorsque, au milieu de la joie que j'éprouvais à le revoir, je me rappelai assez sa longue absence pour la lui reprocher, il me prétexta froidement des affaires importantes.

— Autrefois, lui dis-je, aucune affaire n'était assez importante pour vous retenir loin de moi.

— Autrefois, me répondit-il, le nombre de vos occupations et de vos adorateurs vous rendait si inaccessible, que l'on négligeait tout pour vous voir. Aujourd'hui que l'on est toujours sûr de vous trouver, on se gêne un peu moins.

Cette réponse me fit peur. — Comment! parce que je lui ai tant sacrifié, — que je l'ai préféré, lui, à mes succès, aux triomphes de mon amour-propre, à ma gloire, — parce que je suis plus que jamais à lui, il serait moins que jamais à moi? Je lui serais moins chère, moins précieuse, parce qu'il est sûr de moi? Sa vanité regretterait ce que j'ai sacrifié au repos de son cœur? Mais ne l'a-t-il pas voulu? N'est-ce point un mot tombé de sa bouche qui changea tout mon avenir, toute ma destinée? A présent, je comprends pourquoi il me détournait de ce qu'il appelait un sacrifice trop grand; il ne cherchait qu'à éviter une responsabilité trop grande. Mon Dieu! où me réfugier dans ce vaste labyrinthe qu'on appelle la vie? Dans quelle position trouver un asile? Ne me reste-t-il donc plus que la gloire sans son estime, ou l'obscurité sans son amour? Mon enfance! mon enfance! oh! que ne donnerais-je pour une seule heure parmi les genêts et la bruyère de mes montagnes! pour le croassement d'un seul corbeau dans le bois de sapins!

Le vice est lâche comme le vautour, et ne s'attaque au cœur de l'homme que lorsqu'il est pourri. Il est trop jeune, trop heureux pour que le mal puisse l'entraîner. — Le vice, le mal! exagérations

stupides qui viennent tout de suite à la bouche d'une femme dès qu'elle se croit un peu moins aimée! Quel mal et quel vice? Quand il cesserait de m'aimer, et quand j'en mourrais de douleur, cela l'empêcherait-il de servir fidèlement son pays, d'être un homme estimable et digne, plein d'honneur et de nobles qualités? Et puis, « *elle n'est pas là première*, » cette terrible parole de Méphistophélès ne devrait-elle pas m'apprendre au moins la modération?

Il ne m'aime plus, il ne m'aima jamais. — A cette heure, je suis seule dans le monde; il devrait y avoir sur mes lèvres des accens de colère, dans mes yeux des regards indignés, dans mon cœur un mépris souverain; je n'y trouve que des soupirs, des larmes et de la douleur, une douleur sans bornes, sans frein, sans espoir. J'ai noblement agi, je devrais me complaire dans le sentiment de ma propre grandeur, et je suis blessée pour lui de ce que je lui suis supérieure, tandis qu'en même temps je me méprise moi-même de ce que, ne pouvant plus l'estimer, je l'aime encore. Ceux qui disent avoir trouvé dans l'orgueil et l'indignation un remède contre les souffrances de l'amour, ou n'ont jamais aimé, ou disent ce qu'ils ne sentent pas.

Rien n'est insupportable, lorsqu'on souffre profondément, comme les condoléances banales de ceux qui vous entourent. Une femme très vertueuse me dit :

— Consolez-vous, mon enfant, vous vous êtes conduite héroïquement; peu de femmes auraient conservé leur vertu pure et intacte dans de pareilles circonstances.

— Eh! mon Dieu! lui dis-je, ignorez-vous donc que je donnerais volontiers ce que vous appelez ma vertu pour une seule heure de ce temps où je croyais en lui?

Elle crut que ma réponse était dictée par le délire, et continua :

— Soyez sûre que l'approbation de vous-même...

— L'approbation de moi-même me rendra-t-elle ce que j'ai perdu? interrompis-je; et d'ailleurs, puisque je l'ai perdu, lui, êtes-vous bien sûre que je sois contente de moi? Croyez-vous que, plutôt que de le blâmer, lui, je ne m'en veuille pas à moi-même de n'avoir pas tout donné pour le retenir?

La prude se leva, et me dit d'un ton sec et sévère :

— Vous n'avez rien perdu, car vous avez conservé votre honneur.

— Et précisément parce que je l'ai conservé, je l'estime moins que ce que j'ai perdu.

O femmes! soyez donc moins fières de cette vertu dont vous vous faites une arme si terrible. Où est celle d'entre vous toutes qui ne la sacrifiât mille fois si elle se croyait sûre d'obtenir en échange un amour inaltérable? Où la trouver? Ma courageuse et indulgente Henriette, toi, femme vraiment vertueuse, réponds.

Comment me soustraire à cette vie qu'il m'a rendue impossible? Son amour absorbait tellement tout mon être, que je ne peux plus faire un pas dans l'existence sans me heurter contre un regret, ou voir se dresser devant moi le fantôme d'un souvenir. Viens à mon aide, Thécla, reproche-moi ma lâcheté, soutiens-moi de ton noble courage. Hélas! nos souffrances sont trop inégales. Ton amant est mort, ton image dans le cœur. On se peut consoler de la mort matérielle d'un être dont l'ame immortelle est à vous au-delà de la tombe. Mourir! lorsque ce mot veut dire rejoindre une autre ame qui vous attend là-bas, il est facile de fermer derrière soi les portes de la vie. Mais aller au devant de la solitude éternelle; pourquoi? Que j'envie ton sort, ô jeune vierge d'Allemagne! A jamais réunie à celui que tu aimais, vous parcourez ensemble les plaines de l'infini, inséparables comme les deux amans de Ravenne. Tandis que moi, quand sa dernière heure aura sonné, son ame altière passera devant mon ame éplorée sans la reconnaître. J'ai honte de moi et de mon indigne faiblesse. Je devrais le haïr et ne le puis. Ma force est éteinte, mon orgueil brisé, ma dignité morte dans les angoisses qui me déchirent. Wallenstein, je ne suis plus ta *courageuse fille*, car je pleure comme s'il me restait encore quelque chose à perdre.

Je porte la mort en moi. De ces cruelles souffrances, de cette longue lutte, j'en ai retiré la certitude. La blessure a été profonde, mais de cette blessure même naît le remède que mon cœur saignant garde en lui contre tous mes maux. Pourtant, de mon lit de malade et de mes longues insomnies, sort aussi la conviction humiliante que la douleur physique tue la douleur morale. A mesure que mes souffrances corporelles augmentaient, la puissance de mon esprit diminuait, et à la fin mon ame a tout oublié pour ne s'occuper que du plus ou moins de douleur qu'éprouvait mon corps. Je m'en veux du bonheur que je ressentis en revenant à la vie, et de l'impression profonde que malgré moi produisirent sur mes sens les premiers rayons du soleil, le premier chant des oiseaux, le premier souffle du printemps.

... Il y a quelque temps, une de mes soi-disant amies vint me voir avec son fils aîné, ravissant enfant de quatre ans, dont elle ne cessait de me faire admirer la beauté. Elle me parla tant de l'amour de son mari pour elle, et me répéta si souvent que le bonheur ne se trouvait que dans le mariage, au coin de son feu, entre son époux et ses enfans, qu'à la fin je me levai, exaspérée, et prétextant une indisposition soudaine, je quittai le salon et la laissai seule. Rien ne peut égaler l'espèce de haine que pendant long-temps je continuais à ressentir contre cette pauvre femme qui, après tout, n'avait que le tort des heureux, d'oublier les chagrins d'autrui devant la contemplation de son propre bonheur. Aujourd'hui, je l'ai revue. Je ne me sens plus d'éloignement pour elle; je lui ai parlé de son mari, de son bonheur domestique, j'ai pris son enfant sur mes genoux, j'ai vu briller dans ses yeux la joie maternelle la plus orgueilleuse, sans que cela m'ait fait éprouver le moindre sentiment pénible.

Le doute est une chose salutaire et ressemble à l'opium, qui, pris en petite quantité, produit un certain effet, et, pris en grande quantité, l'effet contraire. Un peu de doute mène au désespoir; mais allez plus loin, doutez de tout, de votre propre douleur même; le doute vous sauvera, si l'ennui ne vous tue pas.

Il me l'avait bien dit : rien ne dure sur la terre, ni l'amour, ni la douleur.

Je pense souvent à ce pauvre vieillard, car moi aussi je veux aller mourir là où je suis née. Le cercle de mon existence a été vite décrit; à peine me suis-je éloignée de mon point de départ que déjà je voudrais y retourner. Depuis quelque temps les souvenirs de mon enfance ne me quittent plus. Il me semble revoir ce frais jardin, cette longue allée de noisetiers, et la maison où se passèrent mes premiers jours, la grande prairie et les aubépines sous lesquelles je m'asseyais le soir, le bois où je cueillais des primevères et dans lequel je craignais tant de trouver des couleuvres, la garenne où, accompagnée de mon chien favori, je m'amusais à faire peur aux lapins, les vastes landes qu'embaumaient la fougère et le genêt épineux, où je passais des jours entiers à rêver et à lire les *Mille et une Nuits;* tout cela revit devant moi, un vent frais se joue dans mes cheveux, des voix connues me parlent et m'appellent. *Là-bas! là-bas!* Je vais retrouver mon enfance que j'y ai laissée; je vais retrouver ce temps où j'échappais à mes premières leçons de piano pour aller courir dans les

champs, pour suivre des papillons et prendre des nids d'oiseaux. Mais vous, douces compagnes de mes seuls jours heureux, où vous retrouverai-je? Adeline, Emma, Louise, Blanche, et vous, timide Marie!... Deux d'entre elles reposent dans le cimetière de la paroisse, dans ce cimetière où nous jouions quelquefois ensemble; mais toi, la plus tendre et la mieux aimée, Henriette, je te retrouverai. Le temps, l'absence, ne peuvent rien changer à l'affection que tu me portes; tu garderas toujours dans ton cœur de quoi abriter ta pauvre Violette contre de nouveaux orages.

..... Aussi bien, il faut partir afin de ne plus jamais le revoir. Rien n'est triste comme la réunion de deux êtres qui s'étant mutuellement prodigué toutes les richesses de leur ame et de leur nature, se retrouvent plus tard, trop pauvres pour se faire l'aumône d'un regard ou d'un mot. Tant que dure le sentiment, il y a dans l'ivresse même de la douleur une exaltation qui rend de pareilles entrevues sublimes. Quand arrive l'indifférence, il faut se fuir; le mépris que l'on s'inspire dégrade...

... Sitôt arrivée, je m'informai d'Henriette. J'appris que depuis mon départ elle habitait la maison où s'écoulèrent mes premières années. Je m'y rendis hier. Tremblante d'émotion, je frappai à la porte; une vieille femme vint m'ouvrir, qui, lorsque je demandai Mme C..., m'informa qu'elle se trouvait pour le moment chez une de ses amies, et qu'elle ne devait revenir qu'au bout de huit jours. Touchée par mes instances réitérées, elle me permit d'entrer, et m'accompagna pendant que je parcourais ces lieux si chers à mon cœur. Quel ne fut pas mon étonnement en retrouvant tout absolument tel que je le laissai! Je m'assis sur un sopha pour me reposer; il me semblait que je rentrais chez moi après une longue promenade. Mes yeux ne rencontraient partout que des objets familiers. Mon piano, sur le pupitre duquel se trouvait la partition des *Nozze di Figaro,* ouverte à l'air de la comtesse : *Dove sono i bei momenti?* mes livres favoris épars sur la table, et à mes pieds un méchant tabouret, mon premier essai en tapisserie! rien n'était changé. Voyant que je regardais avec une attention qu'elle prenait pour de la curiosité un superbe fauteuil gothique :

— Ah! madame, me dit la vieille femme, vous trouvez sans doute ces meubles bien bizarres pour un si beau salon; aussi les derniers propriétaires les avaient-ils tous vendus avant de partir; mais lorsque

madame se détermina à venir demeurer ici, au lieu d'acheter de beaux meubles modernes, monsieur a été forcé de racheter toutes ces vieilleries-là pour plaire à sa femme, qui n'en voulut point d'autres.

Dans la chambre d'Henriette je me retrouvai encore.

— De qui ce portrait? demandai-je à mon guide, en lui montrant une des deux miniatures qui pendaient à chaque côté de la glace.

— De monsieur, me répondit-elle.

— Et cet autre? ajoutai-je, lui désignant l'autre que je ne reconnaissais que trop.

— D'une amie de madame qui est morte.

Je tressaillis involontairement.

— Morte! lui dis-je, en êtes-vous sûre?

— Du moins, je le suppose, car madame ne regarde jamais ce portrait-là sans pleurer.

Nous descendîmes au jardin; je remarquai que toutes les plate-bandes de fleurs étaient arrangées en corbeilles et entourées d'une large et épaisse bordure de violettes blanches. Je me baissai pour en cueilir une; la vieille m'arrêta :

— Je vous en supplie, n'en cueillez pas, s'écria-t-elle, personne ici n'ose y toucher, excepté madame elle-même qui s'en fait un petit bouquet tous les matins.

Henriette! mon Henriette! tu ne m'oublies donc pas? Tu m'attends. Oh! quand te reverrai-je? Pourquoi cette femme a-t-elle cru que j'étais morte? pourquoi me le dire? Morte! Cette parole me poursuit malgré moi.

. . . . . .

Le journal de Viola se terminait là. Voici ce que j'appris sur le sort de cette malheureuse enfant. Lors du retour de Mme C..., sa vieille nourrice lui raconta qu'une jeune femme très jolie, mais apparemment fort souffrante, était venue la demander; qu'elle n'avait point voulu écrire son nom, mais disait qu'elle reviendrait bientôt.

Huit jours plus tard, Henriette, avec son mari et ses deux enfans, prenait le frais au coucher du soleil, sous les aubépines, dans la prairie.

— Regarde donc, maman, s'écria l'aîné des enfans; quelle est cette dame qui monte vers nous?

Mme C... se tourna du côté qu'indiquait son fils, et aperçut en effet une femme vêtue de noir qui gravissait péniblement, et en s'arrêtant à chaque pas, le monticule au sommet duquel le petit groupe se trouvait assis.

L'inconnue s'avança lentement jusqu'à une vingtaine de pas de Mme C..., qui, dès qu'elle put voir ses traits, se leva précipitamment.

Violette! Violette! s'écria-t-elle en s'élançant vers l'étrangère qui tomba épuisée entre ses bras.

Les fatigues du voyage et l'émotion causée par ce retour dans son pays natal lui avaient donné une violente attaque de son ancien mal. Retenue dans son lit depuis huit jours, elle en sortait pour la première fois ce jour-là. Lorsqu'elle revint de son long évanouissement, il était nuit.

— Où suis-je? murmura-t-elle en promenant des regards curieux autour de l'appartement où elle se trouvait.

— Chez toi, répondit une douce voix; et Viola, se retournant, reconnut Henriette qui veillait près d'elle.

Les deux amies s'embrassèrent en pleurant.

Après qu'elles eurent causé long-temps des jours passés :

— N'était-ce pas hier que je te quittai, dit Viola, pour aller voir ce monde qui, de loin, me semblait si brillant? Quelle longue et fatigante journée! quelles déceptions et quelles souffrances!

Au bout de quelques instans de silence :

— Henriette, n'entends-tu pas les cloches de l'église qui carillonnent? s'écria-t-elle avec un frisson nerveux. J'ai beau me dire que c'est de la folie; la nuit, ce son-là m'est toujours aussi insupportable que dans mon enfance, lorsque je me réfugiais toute tremblante près de ma vieille bonne Sara, en me bouchant les oreilles.

Quand Henriette se retrouva seule avec son mari :

— Ma pauvre Viola! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Ne t'afflige pas ainsi, mon enfant, lui dit M. C...; espérons tout de sa jeunesse et de nos soins.

— Hélas! reprit Henriette, je vois la mort dans tout son être. Je la reconnais à mille signes : à ses joues creuses et brûlantes, à ses mains sèches et maigres, au lustre surnaturel de ses yeux; et puis son cœur qui tressaille et s'agite, comme un oiseau dans une cage trop étroite, et qui parfois bondit convulsivement, comme s'il avait hâte de briser sa poitrine et d'échapper aux liens qui l'attachent!

Viola passa près d'un mois avec son amie. Sa santé s'affaiblissait de jour en jour, mais son courage et sa douceur ne l'abandonnèrent pas un seul instant. Son plus grand bonheur consistait à s'asseoir, au coucher du soleil, sous les aubépines, et à voir jouer devant elle les enfans d'Henriette, qui l'adoraient.

Un soir, M. et Mme C... se trouvèrent forcés de faire une visite dans les environs, et Viola resta seule avec les enfans à sa place accoutumée.

La lune se levait doucement derrière le taillis au fond de la prairie; un air frais courait dans les branches des arbres, et faisait chuchotter les feuill es;la rosée suspendait à chaque brin d'herbe une couronne de perles.

Quand Mme C... revint, les enfans dormaient depuis long-temps, et lorsqu'elle s'informa de Viola, on lui répondit qu'elle n'était pas encore rentrée. Inquiète, Henriette la chercha dans la prairie, et là, aux rayons de la lune, elle l'aperçut couchée sous les aubépines.

— Quelle imprudence, mon Dieu! s'écria-t-elle dès qu'elle fut près de Viola; mets mon châle, enfant, et rentre tout de suite; le serein qui tombe pourrait te faire un mal affreux.

Viola tendit une main glacée à son amie :

— Elle t'attendait pour s'en aller, dit-elle en souriant doucement.

Mme C... put à peine voir la petite convulsion qui de temps en temps agitait ses lèvres, la pesanteur de ses paupières qui bleuissaient déjà, et les gouttes de sueur qui brillaient sur son front.

— Henriette, dit Viola d'une voix éteinte, promets-moi de couper demain matin toutes les violettes de ton jardin, et de n'en plus laisser refleurir jusqu'à l'année prochaine.

Henriette se jeta à genoux près de son amie, et, l'entourant de ses bras, la serra contre son cœur. Mais à peine eut-elle touché les lèvres glacées de Viola, qu'elle poussa un cri d'effroi et s'évanouit.

ARTHUR DUDREY.

BULLETIN.

Comment faut-il entendre l'inviolabilité royale? Telle est la question qui était, ces jours-ci, à l'ordre du jour de la presse. On conçoit tout ce que peut dire sur ce sujet un accusé traduit devant un jury pour offense à la personne du roi. Si les allégations injurieuses dont la justice du pays lui demande compte reposent sur des faits antérieurs à l'avénement du prince au trône, l'accusé s'efforcera d'établir son innocence en faisant des distinctions entre les époques : c'est son droit, et l'on ne saurait ni s'étonner ni se plaindre de trouver sa défense féconde en subtilités judiciaires.

Mais est-ce bien là le point de vue exclusif où doit se placer la presse, quand elle aspire à éclaircir un problème politique? N'a-t-elle pas à se préoccuper de l'intérêt social et de l'ensemble de notre système constitutionnel? Qu'est-ce que l'inviolabilité royale? Est-ce un acte d'adulation indigne d'un peuple libre? Est-ce une flatterie officiellement adressée par la charte au prince régnant? Pas le moins du monde. Quand une nation déclare son chef inviolable, elle pense plutôt à elle qu'à lui; c'est dans l'intérêt de sa propre sécurité, de sa force, qu'elle veut mettre au-dessus de toute offense l'homme qui la représente; elle n'ignore pas qu'on ne saurait attaquer ce représentant sans l'atteindre elle-même, et c'est pour se défendre qu'elle met un bouclier devant le roi. Il y a plus : l'inviolabilité royale est si peu la glorification d'un homme, qu'elle est plutôt une sorte de précaution prise contre les imperfections et les faiblesses de la nature humaine. Déclarer l'impeccabilité d'un homme, lui créer par la loi une innocence inaltérable et permanente, c'est dire : le prince qui nous gouverne aura, comme chacun, ses faiblesses et ses fautes, mais nous voulons les ignorer, nous ne voulons connaître de lui que les bonnes pensées, les nobles actions, les services utiles; c'est à d'autres que lui que nous demanderons compte des torts et des erreurs où peut tomber son gouvernement; il plaît à la nation de donner à son représentant héréditaire un bill d'indem-

nité perpétuel. L'inviolabilité du roi est une forme et une conséquence de la souveraineté nationale; il n'y a qu'un peuple libre qui puisse créer un pareil dogme et lui obéir.

L'observation scrupuleuse de cette religion constitutionnelle est surtout nécessaire dans un pays qui a volontairement mis à sa tête une dynastie nouvelle. Alors la solidarité est encore plus étroite entre la nation et le prince : on ne peut offenser celui-ci sans offenser le peuple qui l'a élu, la révolution qui l'a couronné. Que les partis le sachent bien, leurs attaques ne tombent pas sur un homme isolé, elles atteignent le pays lui-même, et elles le déconsidèrent aux yeux de l'Europe étonnée de voir un peuple libre si peu comprendre sa constitution et ses intérêts. Comment se fait-il que ce sentiment de la solidarité de la nation et du prince, si bien reconnu par le bon sens général de l'Europe, ne trouve pas parmi nous plus d'unanimité et de force? C'est cependant le premier progrès politique à accomplir que de saisir la portée d'un fait fondamental qui est la base même de la charte et de nos libertés. Nous n'aurons vraiment la puissance et la dignité d'un peuple constitutionnel que lorsque l'intelligence des vérités élémentaires de notre ordre social aura passé dans tous les esprits. Alors le jury ne se laissera plus égarer par de captieux artifices : il reconnaîtra d'un œil sûr tant la gravité des injures adressées à la majesté royale que la gravité des blessures faites par ces offenses à la société même; enfin, il sera à la hauteur de son mandat et de ses devoirs politiques.

Quand la raison publique, qui a le jury pour organe officiel, sera bien pénétrée de ces vérités si simples, il ne sera plus nécessaire que les ministres délibèrent si souvent sur la question de savoir s'il faut renvoyer à la chambre des pairs tel procès politique, et l'on pourra être plus avare de l'intervention supérieure de la pairie. Mais, en vérité, aujourd'hui, au milieu de la mauvaise foi des uns et de l'ignorance des autres, quand les principes les plus précieux de l'ordre constitutionnel sont foulés aux pieds par les sophismes et les passions de l'esprit de parti, faut-il s'étonner que les gouvernans s'inquiètent et cherchent dans les lois des remèdes contre l'infirmité de nos mœurs politiques? C'est ce qu'a fait le ministère : il a délibéré pendant plusieurs jours pour savoir s'il traduirait devant la chambre des pairs les journaux et autres publications saisis, tant pour avoir inséré la lettre de Didier que pour avoir réimprimé d'autres lettres qui ont déjà été l'objet d'un procès fait au journal *la France*. Après un long examen, le cabinet a résolu de laisser la juridiction suivre son cours. Ces débats intérieurs auxquels s'est livré le ministère ont servi de prétexte à quelques journaux pour dénoncer une prétendue conspiration du gouvernement contre la presse. S'il y a conspiration quelque part, elle serait plutôt du côté de certaines feuilles qui poursuivent de leurs attaques persévérantes, de leur dénigrement infatigable, la royauté de 1830. Dans cette déplorable entreprise, ces feuilles procèdent avec une progression et un ensemble qui rappellent la fameuse phrase de Bazile sur les effets de la calomnie. C'est se moquer amèrement de l'évidence et du bon sens public que de nous repré-

senter la presse comme menacée, comme opprimée, la presse qui marche sans entrave, qui a des tribunes et des échos pour toutes les pensées et pour toutes les passions, qui, depuis le roi jusqu'au citoyen le plus obscur, cite tout le monde à son tribunal, et qui, au milieu de ses témérités les plus extrêmes, sait toujours, pour peu que ses organes aient d'adresse, s'assurer l'impunité. Ce n'est pas pour la presse qu'il faut craindre, ce n'est pas sur elle qu'il faut se lamenter, c'est plutôt sur cette société assaillie par tant d'opinions diverses, aux oreilles de laquelle arrivent tant de cris contradictoires, société tiraillée en mille sens, et que tant d'éclaireurs, de guides officieux aveuglent et égarent. Nous sommes donc bien loin de faire un crime au ministère de sa sollicitude; nous ne le blâmerons pas d'avoir songé à la juridiction de la chambre des pairs; nous lui reprocherions plutôt de n'avoir pas, dès le commencement, saisi toute l'importance des menées et des intrigues qui s'ourdissaient contre la royauté. Si dans le principe il en eût embrassé toute l'étendue et toutes les conséquences, il eût pu couper le mal dans sa racine en évoquant devant la pairie une affaire qui avait bien tous les caractères d'un attentat dirigé contre la personne royale. Mais enfin cela n'a pas été fait, et il est naturel que le cabinet, averti par l'évènement, ait voulu, quoique un peu après coup, se livrer à l'examen de la question. Il s'est déterminé à ne pas dessaisir la justice ordinaire. On conçoit qu'il se soit arrêté à ce dernier parti. Quand le gouvernement défère à la pairie un procès politique à son origine, il fait une application régulière et normale des lois qui lui donnent le droit d'opter entre la chambre des pairs et le jury. On peut dire que dans la circonstance le gouvernement avait déjà fait son choix, puisqu'il avait porté devant le jury un premier procès touchant les lettres faussement attribuées au roi. Il y avait peut-être quelque inconvénient à revenir sur ses pas, à se retourner brusquement du côté de la chambre des pairs sur une question déjà engagée dans d'autres voies. On a pu le penser. De son côté, la pairie n'aurait pas accueilli avec un grand empressement la nouvelle affaire qui lui était déférée, et il est probable qu'elle l'eût renvoyée au commencement de la session prochaine. Cet ajournement eût presque annulé l'effet moral de l'intervention de la chambre des pairs. Il a donc paru que sous tous les rapports il était trop tard pour invoquer sa juridiction.

Dans quelques jours, la chambre des pairs aura terminé ses travaux comme assemblée législative. Elle a adopté cette année une conduite qui portera ses fruits pour l'avenir. Sans opposition systématique, sans colère, elle examine avec indépendance et maturité les projets qu'on lui apporte à la fin de la session; elle les amende, elle les modifie, elle ignore, elle veut ignorer si la chambre des députés est absente, elle s'acquitte de ses devoirs, et tranquillement use de ses droits. La loi sur les ventes à l'encan n'a été votée que par 56 boules blanches contre 53 boules noires, et trois voix seulement ont fait prévaloir le projet du gouvernement contre le projet de la commission. Le système du gouvernement consiste à interdire les ventes à l'encan de mar-

chandises neuves, sauf quelques exceptions indispensables, tandis qu'au contraire la commission admettait ces ventes en principe, sauf certaines restrictions. La commission invoquait la liberté commerciale; le gouvernement soutenait au contraire que l'interdiction des ventes à l'encan est un principe de droit commun, et qu'elle a toujours existé. Cette distinction, clairement établie par M. Martin du Nord, faisait tout l'intérêt du débat. M. le garde-des sceaux a aussi démontré que la loi n'interdisait pas la vente à l'encan de marchandises neuves d'une manière impitoyable et absolue; qu'elle admettait des exceptions en cas de faillite ou de cessation de commerce, et qu'enfin elle confiait aux tribunaux de commerce l'appréciation des circonstances et la faculté de déroger au principe général. L'article premier de la commission, qui contenait tout son système, a été rejeté à une assez forte majorité; puis la loi elle-même a eu contre elle presque la moitié de la chambre. Beaucoup de membres de la pairie souhaitaient que la loi amendée fût renvoyée à la chambre des députés et devînt l'objet d'une nouvelle délibération dans les deux enceintes du parlement. Il sera périlleux désormais d'apporter à la chambre des pairs, dans les derniers jours d'une session, une loi dont le gouvernement désirera l'exécution immédiate.

On avait annoncé que la discussion sur la loi des travaux publics civils et militaires serait marquée par un incident analogue à celui qui a signalé les débats sur le projet de loi de recrutement. On disait que M. le comte Molé devait, sinon présenter, du moins appuyer, un amendement dont l'adoption pourrait nécessiter une convocation de la chambre des députés. Ces bruits paraissent aujourd'hui sans fondement. Il est possible que M. Molé ait quelques observations à présenter sur cet important sujet. On peut se rappeler quels immenses développemens le ministère du 15 avril, présidé par M. Molé, avait voulu donner, en 1837, aux travaux publics. Les chemins de fer, les canaux, un grand nombre d'améliorations matérielles, avaient été l'objet d'études approfondies de la part de cette administration, et il ne serait pas surprenant que son ancien chef eût quelque chose à dire sur ces grands travaux. La chambre des pairs a voté le budget des dépenses de 1842. A cette occasion, le gouvernement a été interpellé par un pair, M. le marquis de Barthélemy, pour qu'il eût à renouveler l'engagement d'opérer le plus tôt possible des réductions considérables, notamment dans les dépenses du département de la guerre. M. le maréchal Soult s'est refusé à des déclarations plus explicites que celles faites par le cabinet, lors de son avénement. Des motifs politiques, a dit M. le président du conseil, ont déterminé le gouvernement à maintenir jusqu'à ce jour l'armée sur le même pied pour 1842. Nous ne croyons pas que les évènemens extérieurs soient de nature à modifier la résolution du gouvernement, et le moment actuel serait mal choisi pour désarmer la France.

Sans prodiguer follement nos ressources, nous ne devons pas songer à en être avares. On parle du mois d'octobre comme de l'époque probable de l'emprunt que doit négocier M. Humann. M. le ministre des finances aurait,

à ce qu'on assure, lieu d'espérer que des offres venues de plusieurs côtés pourraient rendre les conditions de l'emprunt plus favorables pour le trésor public. Une compagnie anglaise se mettrait, dit-on, sur les rangs; elle aurait pour associés dans cette opération quelques banquiers comme MM. Hottinguer, Delessert, André Cottier. D'un autre côté, il est question d'une compagnie des receveurs-généraux. Si l'emprunt doit rester finalement à la maison Rothschild, du moins cette concurrence améliorerait la situation de l'état vis-à-vis de son prêteur.

En Angleterre, la dissolution de la chambre des communes n'est pas encore prononcée par la couronne, et déjà cependant les partis travaillent ouvertement aux élections générales. Un des principaux membres du cabinet whig, lord John Russell, a formellement accepté la candidature qui lui avait été offerte par la cité de Londres. Dans le discours qu'il a adressé aux électeurs réunis dans la taverne de Londres, lord Russell a touché à toutes les questions et fait vibrer toutes les cordes. Il a exposé la question économique des céréales avec une simplicité lumineuse et populaire; il a montré combien il était juste de diminuer certaines taxes onéreuses pour le commerce, l'industrie, et qui ne profitent qu'à certaines classes de la société. Il a justifié toutes les dépenses faites par l'administration whig. Comment l'Angleterre eût-elle pu ne pas faire à sa grandeur maritime tous les sacrifices nécessaires? Dans ces dernières années, a dit lord Russell, la marine de plusieurs grandes puissances européennes, et notamment celle de la France, a pris un développement extraordinaire. La France a vingt-quatre vaisseaux de ligne, et la Russie vingt-sept. En tenant un pareil langage, lord Russell était certain d'émouvoir un auditoire anglais. Passant à un autre ordre d'idées, le ministre whig a repoussé le reproche qu'on lui avait adressé, ainsi qu'à ses amis, de poser une question qui peut produire une grande effervescence dans le pays. Toute question qui intéresse la sécurité ou la prospérité d'un peuple l'émeut profondément. « Pourquoi donc le pays, a demandé lord John Russell, ne s'intéresserait-il pas ardemment à la question de savoir si l'industrie sera libre ou esclave? Quand il s'est agi d'avoir l'*habeas corpus*, croyez-vous que les esprits soient restés calmes? Nullement; ils ont été très ardens, et le peuple anglais a obtenu ce qu'il voulait. » Nous pensons aussi que cette agitation légale n'a ni le danger ni l'entraînement des mouvemens révolutionnaires. Il y a dans les démonstrations les plus bruyantes du peuple anglais, dans ses réunions les plus nombreuses, quelque chose de régulier et de solennel; on ne franchit pas certaines bornes; tout rentre dans l'ordre au moment couvenu. La dissolution de la chambre des communes ne compromet en Angleterre que l'existence ministérielle des whigs, et la question ne sort pas des termes d'un duel politique entre les deux partis qui se partagent le gouvernement du pays. Si les whigs n'ont pas la majorité, ils redeviendront ce qu'ils étaient il y a dix ans, une opposition formidable; ils se vengeront de leurs adversaires en les contraignant à des mesures libérales, et ils reprendront de nouvelles forces

pour reconquérir le pouvoir quelques années plus tard. Lord John Russell est celui des whigs qui touche de plus près aux radicaux : dans le cabinet, il y a d'autres nuances. Lord Melbourne, quelle que soit sa fierté vis-à-vis des tories, n'a pas les ardeurs démocratiques de son collègue. Lord Palmerston est plus occupé des évènemens extérieurs que de la question des céréales, et il n'a d'autre passion que le triomphe de cette politique orgueilleuse et pétulante qui lui a réussi jusqu'à présent. Peut-être songe-t-il déjà s'il ne pourrait pas trouver une place dans une nouvelle combinaison ministérielle pour suivre ce qu'il a commencé. Les évènemens si compliqués de l'Orient pourraient seconder cette ambition. La Grèce s'agite, les Candiotes se battent en ce moment contre les Turcs, la Syrie proteste contre l'islamisme, le vice-roi d'Égypt semble ajourner sa soumission, les peuples gréco-slaves remuent. Que d'occupations pour la politique anglaise, si active, si fertile en expédiens et en intrigues! Que de raisons pour un ministre en possession des affaires depuis dix ans de ne pas les quitter.

L'Espagne a ses agitations, et Barcelone a fait une émeute contre l'envahissement des marchandises anglaises que lui apporte la contrebande. Les ouvriers des manufactures catalanes n'ont pu voir sans indignation leur pays inondé par les produits britanniques, et il a fallu brûler devant eux les marchandises confisquées. Ces évènemens de Barcelone décèlent des dispositions morales qui ne doivent pas échapper à la vigilance du gouvernement français. L'industrie catalane repousse la contrebande anglaise, mais elle accueille volontiers les produits que lui apporte notre commerce. Ce serait à notre diplomatie de profiter de ces sentimens favorables et de jeter les bases d'une alliance commerciale vraiment avantageuse aux deux pays. L'Espagne doit chercher avidement tous les moyens de relever un peu sa situation économique et financière : elle est épuisée, et non-seulement elle est sans argent, mais encore sans crédit. Elle s'est adressée à plusieurs grandes maisons de banque, notamment à celle de M. Ardouin, sans pouvoir trouver la facilité d'un emprunt. Le gouvernement du duc de la Victoire est aux expédiens; il a été question de frapper une contribution extraordinaire. La reine Christine n'a en aucune façon renoncé à la tutelle de ses enfans, ou du moins elle aurait mis à cette renonciation des conditions que les cortès auraient trouvées inacceptables. Il nous semble que la courageuse mère d'Isabelle n'a plus de concessions à faire au gouvernement d'Espartero, et que le duc de la Victoire ne doit plus avoir non plus de sacrifices à lui demander.

L'Afrique vient d'être le théâtre d'une double expédition, et sur tous les points l'Arabe, reculant devant nos troupes, a refusé le combat. Après avoir brûlé Tagadempt et pris possession de Mascara, le général Bugeaud n'a rencontré l'ennemi qu'une fois sur la route de Mostaganem. Cinq à six mille Arabes ont attaqué notre arrière-garde. Ils ont été repoussés avec une perte de quatre cents hommes. Dans cette expédition, chaque soldat portait des vivres pour huit jours; les chevaux de la cavalerie étaient chargés d'un sac

de soixante kilogrammes de riz; et le général Bugeaud a pu écrire dans son rapport que toujours l'armée avait eu de l'eau, du fourrage et du bois. Sur un autre point, dans la province de Tittery, le général Baraguay-d'Hilliers a ravitaillé Médéah, détruit Borhar et Taza, laissé des approvisionnemens à Miliana, et est rentré à Blidah sans avoir rencontré l'ennemi. A Borhar, les Arabes avaient construit des magasins, quelques édifices importans, et ils croyaient cette ville, entourée de rochers escarpés, hors de notre atteinte. Le fort de Thaza était bien bâti; ses murs étaient épais, élevés et percés de meurtrières. A Thaza, notre armée a aperçu les cavaliers et les fantassins réguliers d'Abd-el-Kader, mais ils ont disparu sans en venir à aucun engagement. On pense qu'Abd-el-Kader veut employer ses troupes régulières à maintenir les Arabes sous sa dépendance; mais il se pourrait bien, comme on le dit dans le *Moniteur algérien*, qu'à la fin les Arabes se lassassent de voir les réguliers les pousser au combat sans s'engager eux-mêmes. Ainsi, ni dans la province d'Oran, ni dans la province de Tittery, Abd-el-Kader n'a voulu accepter le combat, mais il a pu s'assurer que nous avions l'intention et le pouvoir de détruire ses établissemens partout où il pourrait en fonder. Il n'a pas été vaincu en personne, puisqu'il n'a pas donné, mais Tagadempt, mais Mascara, Borhar, Taza, qui renfermaient ses magasins, ses approvisionnemens, ses munitions, ont été détruits, et leurs ruines attestent aux Arabes la présence victorieuse de notre drapeau. Une guerre aussi vive, par laquelle nous nous proposons ouvertement de repousser l'émir dans le désert, doit faire sur les Arabes une impression profonde, et les amener nécessairement à abandonner la cause d'un homme qui les excite au combat sans pouvoir se protéger lui-même.

La guerre n'attire pas seule l'attention du gouvernement, il songe aussi à la colonisation dans l'Algérie. Il va se former en Afrique une colonie suisse dont la première pensée remonte à l'époque du cabinet du 1er mars. M. Stokmar, ancien membre du conseil exécutif de la république de Berne, va conduire sur le territoire de Bone une émigration de cultivateurs suisses possédant les ressources nécessaires pour fonder des établissemens agricoles. Bone a été choisi par M. Stokmar lui-même, que le cabinet du 1er mars avait envoyé en Afrique, parce que, dans tout le territoire de l'Algérie, les cercles de Bone, de la Calle et d'Édough sont ceux qui sont le plus à l'abri des invasions des Arabes. La salubrité de la plaine de Bone laisse, il est vrai, beaucoup à désirer, mais on a songé à mettre les colons, dès leur arrivée, à l'abri des inconvéniens du climat : on élèvera des habitations qu'ils trouveront établies à leur arrivée, et l'on fera face à cette dépense au moyen d'avances annuelles montant à environ quatre cent mille francs que le gouvernement fera à la colonie pendant six ans, et que les colons auront vingt-cinq ans pour rembourser. Ainsi la France manifeste la volonté de garder l'Afrique tant par l'extension qu'elle donne à ses armes que par l'appel qu'elle fait à des colonisateurs sérieux.

L'Académie a tenu cette semaine sa séance annuelle pour distribuer le prix

de poésie et les prix de vertu fondés par M. de Monthyon. C'était M. Villemain qui, en sa qualité de secrétaire perpétuel, s'était chargé du rapport sur le concours, et qui a voulu remplir un devoir dont le ministre pouvait dispenser l'académicien. C'est un acte de courtoisie envers le public et une preuve de bon goût. Au surplus, on aime toujours ce que l'on fait bien. Comment M. Villemain ne se plairait-il pas à faire entendre dans l'enceinte de l'Institut une parole toujours goûtée, toujours applaudie? Sur tous les objets qu'embrassait son rapport, M. Villemain a eu un mot vrai, une appréciation piquante, un trait heureux. Il est impossible de passer avec plus d'art que ne l'a fait M. Villemain du réformateur Owen à la vie de M. de Cheverus, de ce vénérable archevêque de Bordeaux, qui commença sa longue et sainte carrière par une mission catholique à Boston. Après cette éloquente esquisse de biographie, M. Villemain a eu un mot poli pour tous ceux qui, de loin ou de près, pouvaient se rattacher au concours de l'Académie. M. Charles Dupin, M. Rendu, M. Patin, Mme de Flavigny, M. Azaïs, ont été tour à tour l'objet d'une mention flatteuse ou doucement indulgente. Nous avons beaucoup goûté la sobriété avec laquelle M. le secrétaire perpétuel a parlé du poème couronné par l'Académie. *Je ne veux pas*, dit M. Villemain, *trop louer des vers que l'auteur va lire*. M. Villemain a proclamé le jugement de l'Académie sans engager le sien. Le jeune lauréat a lu ses vers, et nous avons entendu d'harmonieux lieux communs sur la Grèce antique, sur l'Égypte et les croisades. M. Alfred des Essarts a fait tout ce qu'il a pu, et il n'y a pas le moindre reproche à lui adresser. Il a commencé sa vie littéraire, s'il doit en avoir une, par une dernière évocation de tous les souvenirs de collége. Ces amplifications versifiées sont inévitables, puisque le lauréat est presque toujours un jeune homme de vingt ans, et puisqu'il est peu probable que tous les ans la France produise un grand poète. C'est à l'Académie qu'il faut s'en prendre, car c'est elle qui provoque cet épanouissement annuel d'alexandrins déclamatoires. Puisque l'Académie aspire de plus en plus à exercer une influence sérieuse tant sur la société que sur les lettres, ne pourrait-elle porter la réforme dans d'anciens usages, et approprier ses récompenses à l'esprit et aux besoins de notre époque? Que l'Académie ne fasse pas tous les ans un appel au génie poétique, qu'elle se contente de le couronner quand elle l'aura trouvé. Le directeur de l'Académie, M. de Jouy, chargé de raconter les actions vertueuses récompensées par l'Institut, a pensé sans doute que la vertu pouvait se passer d'ornement; mais la prose de l'horonorable écrivain avait par trop de sans-façon, et il ne fallait pas, surtout à l'Académie, tomber plus bas que la simplicité.

Puisque nous avons parlé de poésie, nous demanderons à certains journalistes allemands de vouloir bien, par respect pour eux-mêmes, ne pas manquer aux égards auxquels ont droit les talens supérieurs au milieu des luttes politiques et littéraires. La *Gazette de Leipzig*, en s'occupant des vers publiés par M. Alfred de Musset dans un des derniers numéros de la *Revue de Paris*, a pour le chantre de *Rolla* de grossières injures. C'est mal répondre à des accens si spirituels

et si piquans. C'est mal répondre aussi aux procédés de la polémique française. Avons-nous jamais dit, quoique nous le sachions, que M. Becker était un assez pauvre sire sans idées, sans talent, et que tous les Allemands distingués rougissaient de la célébrité de rencontre dont il était accablé? Que chacun garde son rang dans le royaume des lettres, même au milieu des querelles d'amour-propre national; le patriotisme ne doit pas se défendre en élevant la médiocrité, en se faisant le détracteur du talent.

THÉATRES.

Malgré la chaleur, les loisirs des beaux jours et les émigrations champêtres, le Théâtre-Français aura récolté, ce mois-ci, ses quarante petits mille francs de recette, moisson magnifique pour la saison et que la caisse du théâtre, voici quelques années à peine, réalisait rarement en décembre. Au Théâtre-Français, les étés d'à-présent font envie aux hivers d'autrefois. Tous les débuts, plus ou moins heureux, auxquels nous avons assisté en ces derniers temps, n'auront pas été stériles; nous avons l'assurance que les destinées du Théâtre-Français ne périront pas. Mlle Broban, la pimpante et vive soubrette, est engagée. Ce jeune talent, déjà si fêté, achèvera de se développer au contact des maîtres de la scène et deviendra lui-même un jour une des gloires les plus précieuses du théâtre. On ne saurait dire tout ce que Molière a mis d'espérances sur cette gracieuse tête. M. Leroux est engagé. C'est aussi pour le Théâtre-Français une acquisition excellente. M. Leroux est jeune, non-seulement d'années, mais encore d'allure et de visage. Il a la voix jeune, le regard jeune, le sourire jeune, le geste jeune; M. Leroux est donc très propre à jouer les jeunes amoureux, et le voilà déjà qui s'en acquitte à la plus grande joie de Marianne, d'Agnès, d'Élise et de Lucile. Je laisse à penser si toutes nos charmantes filles sont enchantées d'avoir enfin un amant ainsi fait, de belle mine, de bonne façon et de grace vraiment amoureuse! En revanche, Arnolphe, Orgon, Géronte et tous les vieux jaloux, sont aux champs. Ainsi, l'ancien répertoire reverdit chaque jour et nous promet des jouissances éternelles. Dans la tragédie, les débuts ont été moins heureux. M. Milon n'a point encore cherché à se relever de l'échec qu'il a éprouvé dans *Britannicus*. Nous l'attendons à un nouvel essai. M. Milon se propose d'aborder le rôle de Seïde dans *Mahomet*. Peut-être ce jeune homme serait-il plus à l'aise dans le répertoire moderne, dans les jeunes amoureux de M. Scribe par exemple. Nous ne renoncerions pas sans regret aux espérances qu'il a fait naître, et nous l'engageons volontiers à tenter cette nouvelle épreuve. La beauté, la jeunesse, les succès d'une scène moins périlleuse, sans doute aussi l'espoir de

reparaître victorieusement sur notre première scène, consoleront Mlle Fitz-James de son engagement au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et lui feront prendre le drame du boulevard en patience. Les études sérieuses que cette jeune et belle personne a dû faire pour aborder le théâtre de la rue Richelieu auront servi à son talent, et nous ne doutons pas qu'elle n'en recueille des fruits glorieux plus tard. Enfin, tout est bien, ou du moins aussi bien que possible. La comédie de M. Dumas poursuit le cours de ses galanteries et de ses prospérités. Ce n'est pas, à vrai dire, tout le succès de *Mademoiselle de Belle-Isle*, mais à peu de chose près. Il faut d'ailleurs ne point oublier que Paris voyage à cette heure, qu'il est aux eaux, sous les frais ombrages, partout enfin où Paris n'est pas. M. Dumas lui-même est retourné à Florence, qu'il semble avoir adoptée pour sa seconde patrie. M. Alexandre Dumas ne nous apparaît plus que de loin en loin, pour nous convier à quelque nouvelle fête, et disparaître aussitôt qu'il sait tout son monde content. Soigneux de nos vieilles gloires, mais non moins ami de nos gloires nouvelles, le Théâtre-Français a repris *Hernani*, peu de jours après la réception solennelle de M. Victor Hugo à l'Académie. Le drame de M. Hugo a été écouté avec ce religieux respect que commande le nom du grand poète. Le public était nombreux et d'élite, curieux de se retrouver, pour ainsi dire, au point de départ dramatique de l'illustre académicien, jaloux d'applaudir à ce premier et puissant essai de l'esprit le plus hardi et le plus novateur de notre époque. Sans doute ce n'a pas été l'enthousiasme turbulent des premières représentations. Depuis lors, nous avons bien vieilli quelque peu; mais, plus heureux que nous, ces beaux vers ont gardé leur jeunesse; ils ont conservé leurs vertes senteurs d'amour et de printemps.

Mlle Guyon débutait dans le rôle de dona Sol. On sait contre quels souvenirs cette jeune personne avait à lutter : tout simplement contre les souvenirs réunis de Mlle Mars et de Mme Dorval. Mlle Mars avait répandu sur ce rôle un charme ineffable; Mme Dorval l'avait empreint d'un caractère grave et passionné. Toutes deux en avaient fait une de leurs créations les plus belles. Pour oser aborder le rôle, après les deux grandes actrices, il a fallu à Mlle Guyon une force d'ame non commune. Nous devons dire qu'en ceci Mlle Guyon n'a pas fait preuve seulement de courage, et que tout en demeurant loin de ses modèles, elle a su les rappeler parfois. Mlle Guyon est jeune, elle est belle, d'une beauté tout-à-fait espagnole; elle ne manque ni de passion, ni de vérité; mais nous avons vainement cherché autour d'elle cette atmosphère poétique qui enveloppait Mme Dorval d'un bout à l'autre de ce rôle. Dona Sol n'est pas une petite fille, follement éprise, tête et cœur au vent; c'est une grave beauté de Castille, ardente, mais contenue, calme, mais au besoin terrible, parlant peu, s'agitant peu, mais sûre de sa grande ame, et toujours prête à mourir. Elle aime, non pas à la légère, mais d'un amour sérieux et profond. De tels amours font peu de bruit, et ne sont prodigues ni de gestes, ni de langage. Mme Dorval avait compris et composé ce rôle avec une rare intelligence.

Mlle Guyon se donne trop de mouvement; elle a trop de hâte et de presse. C'est un jeune cœur tout joyeux et tout fier de son premier amour; c'est une passion toute vive et tout expansive qui craint toujours de ne point assez faire, de ne point dire assez. Cependant, à tous les discours que lui tient son amant, que répond dona Sol? — Je vous suivrai, dit-elle. Il n'en faut pas davantage. Ce grand amour, si certain de lui-même, n'éclate qu'au cinquième acte. Là, Mlle Guyon a su trouver d'heureuses inspirations qui lui ont valu des applaudissemens mérités. Mlle Guyon est intelligente; elle ne verra dans les réflexions que nous venons de hasarder aucune intention hostile à son jeune talent. Il faut plus d'un jour pour atteindre à la perfection. Les plus grands génies ont commencé par bégayer, et Mme Dorval elle-même a long-temps cherché sa voie, et long-temps attendu le succès. M. Guyon jouait pour la première fois le rôle de Ruy de Sylva, ce rôle créé par le vieux Joanny. M. Guyon a manqué, — pouvait-il en être autrement? — de la mélancolie des amours du vieil âge. Il a été trop jeune, trop ardent, trop alerte. Tudieu! quel vieillard! Il vous aurait tué d'un coup de poing Hernani, et n'eût fait qu'une bouchée du roi don Carlos. M. Guyon a trop de force et d'énergie, son sang est trop jeune, et sa poitrine trop robuste, pour qu'il puisse raisonnablement prétendre à nous faire croire à sa barbe grise et à ses quatre-vingts ans. Nous nous rappelons cependant avec quel succès M. Guyon a joué le rôle du vieux Cid dans la pièce de M. Casimir Delavigne. En résumé, cette reprise d'*Hernani* a été une vraie solennité poétique, à laquelle la réception de M. Victor Hugo à l'Académie donnait un attrait de plus. Le Théâtre-Français nous promet pour le prochain hiver un drame nouveau de l'illustre poète. M. Hugo ne faillira point à cette scène, la première du monde, la première aussi où sa muse a chanté.

En attendant, la tragédie, quelque peu négligée parmi nous à cette heure, triomphe dans la patrie de Shakspeare. Ce ne sont pas des articles qu'on nous envoie de Londres, mais des bulletins de victoire. Nous ne saurions dire où s'arrêtera le succès de Mlle Rachel; il est des gens qui trouvent plus simple et plus facile de ne pas y croire. Décidément, la gravité britannique s'est mise en frais d'enthousiasme. Ce ne sont que fleurs, couronnes et guinées tombant aux pieds de la jeune et grande tragédienne. La reine a voulu payer elle-même un dédit de 15,000 francs au directeur du théâtre de Marseille, pour avoir le droit de garder quelques jours de plus Hermione, Émilie et Roxane. De toutes les tragédies qu'a jouées Mlle Rachel à Londres, *Andromaque* est, au dire de Mlle Rachel elle-même, celle qui a le plus excité d'applaudissemens et d'admiration. La *Marie Stuart* de M. Lebrun s'est vue beaucoup moins favorablement accueillie; nous ne parlons pas de Mlle Rachel, mais de la création de l'honorable académicien. Les Anglais, qui ont à un haut degré le sentiment de la nationalité, ne souffrent pas volontiers qu'on profane ainsi les grandes figures de la vieille Angleterre. La jeune France se montre en ceci beaucoup moins chatouilleuse. Nous faisons assez bon marché de notre his-

toire; et Dieu sait avec quelle lâche patience nous avons laissé, durant dix ans, le drame moderne souiller et dévorer les plus belles gloires de la France.

Le théâtre du Gymnase a joué tout récemment un petit vaudeville en un acte, à cette unique fin de nous montrer Mlle Nathalie déguisée en jeune Grec. Il est juste de dire que le costume grec sied à ravir à Mlle Nathalie. Mlle Nathalie a pris occasion de son costume de jeune Grec pour nous chanter un petit couplet en faveur de la délivrance de la Grèce. Cela nous a reportés aux beaux jours des *Messéniennes*. Il est vraisemblable que ce vaudeville date de ces beaux jours, et qu'après l'avoir perdu, on l'aura retrouvé dans la poudre des cartons du théâtre. Il rentre dans la catégorie un peu vieillie des vaudevilles vertueux et philhellènes.

Au théâtre du Vaudeville, on a représenté sous ce titre : *le Balai d'Or, ou un Homme arrivé,* un vaudeville en trois actes tiré presque mot pour mot d'une charmante nouvelle de M. Léon Gozlan, publiée sous le même titre dans la *Revue de Paris*. Si M. Léon Gozlan n'a pas autorisé ce pillage, jamais vol armé n'aura été commis au grand jour avec plus de hardiesse et d'impudence. Je ne crois pas que les auteurs de ce brigandage littéraire se soient donné la peine d'inventer un seul mot, une seule scène, un détail enfin qui ne fût pas dans la nouvelle de M. Gozlan. Il est difficile de prendre son bien où on le trouve avec plus d'aplomb et de naïveté. On imagine aisément d'ailleurs ce que l'esprit de M. Gozlan a dû perdre à passer dans la poche de nos deux larrons. Vous vous rappelez M. Richaume, cet honnête droguiste, cet homme arrivé, qui, après s'être honorablement enrichi, cède son fond de commerce à son gendre et se retire des affaires pour aller achever de vieillir dans un petit château qu'il a tout exprès acheté dans la Brie. *Hoc erat in votis*. Depuis long-temps le bonhomme rêvait les joies de la vie pastorale. Le jour est venu de les réaliser. Il part, il laisse ses enfans, son magasin, son enseigne, il se sépare de Fournisseau, de ce brave et digne Fournisseau, génie familier de la boutique. Il part et il arrive. Rappelez-vous ses désenchantemens, ses tristesses et ses désespoirs. Son étang n'a point d'eau, partant point de poissons. Ses forêts n'ont pas un arbre; pas un lapereau dans ses domaines. Et des Anglaises pour voisines! Vous savez avec quelle originalité, avec quel charme, avec quelle grace M. Léon Gozlan nous a raconté tout cela. Et cependant que se passe-t-il au *Balai d'Or?* Au *Balai d'Or* tout va mal, et Fournisseau en sèche de chagrin. Nos deux époux aiment le luxe. Bientôt l'orgueil et la vanité s'en mêlent, puis l'ambition broche sur le tout. On veut être député; on fait dorer les plafonds, élargir les portes, enfoncer les cloisons, clouer des tapis sur le parquet. Un beau jour, on vous jette à bas l'enseigne du *Balai d'Or,* qui manque, dit-on, de poésie et de distinction. Fournisseau en perdra la tête.

Vous n'ignorez pas combien M. Léon Gozlan excelle dans l'art de tous ces fins détails. Quelques jours, quelques mois encore, et ce sera fini de cette antique maison et de sa bonne renommée. Encore quelques mois, et Fournis-

seau n'aura plus qu'à s'ensevelir sous les ruines du temple. Heureusement, M. Richaume revient à temps pour réparer tous ces désordres. Le vieux commerçant pare à tout, paie à l'échéance, relève d'un seul coup son enseigne et son crédit, se voit nommé député à la place de son gendre, s'associe l'excellent Fournisseau, et reprend gaiement les affaires; c'est ce qu'on appelle un homme arrivé. Tout cela a donc été raconté par M. Léon Gozlan avec toute sorte de verve et d'esprit, et pillé, gaspillé, saccagé par deux vaudevillistes, comme un parterre en fleurs par une bande d'enfans déchaînés.

Sous le titre de *Cabochard*, on a joué au théâtre du Palais-Royal un petit acte, non sans gaieté, que M. Achard joue à lui tout seul. M. Achard est un agréable chanteur qui n'a que le tort de chanter. M. Achard chante toujours, à propos de tout, comme M. Jovial, de chantante mémoire; tout lui est prétexte à chanson. Pour ma part, je suis convaincu que M. Achard chanterait un peu mieux s'il chantait beaucoup moins. Au lever du rideau, M. Cabochard sort du bain; la baignoire fume encore sur la scène. Par le commencement, vous pouvez juger de la fin. Pour dénouement, vous voyez Cabochard se jetant d'un cinquième étage sur l'impériale d'une diligence et allant de ce pas épouser quelque fille d'huissier de son département. Ce petit acte est joué avec entrain, et la gaieté de l'acteur supplée à l'esprit des auteurs, car ils doivent bien être cinq ou six attelés à ce petit chef-d'œuvre.

Disons-le bien vite et bien haut, à la gloire du drame moderne qu'on a trop long-temps calomnié et qui vient d'être enfin réhabilité de la façon la plus honorable et la plus éclatante : assez long-temps on a mis sur le dos du drame moderne tous les crimes qui se commettaient dans les quatre-vingt-six départemens de la France. Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas écrit contre ses pernicieuses influences? Une femme empoisonnait son légitime époux : le drame moderne! Un mari poignardait son épouse : le drame moderne! Partout où se voyait une goutte de sang, où se trouvait un grain d'arsenic, le drame moderne, toujours le drame moderne avait passé par-là! Eh bien! un des interprètes les plus anciens et les plus fidèles du drame et du mélodrame, notre digne et excellent ami M. Moëssard, vient d'obtenir un prix de vertu. Il y avait bien long-temps que ce brave homme l'avait mérité.

F. Bonnairet

LES

CALABRES ET LA SICILE.

— Embrassez-nous encore une fois avant de monter dans cette fatale voiture, puisque, selon toute apparence, on ne vous reverra jamais.

— Ne vaudrait-il pas mieux rester à Naples avec vos amis, que d'aller courir la Calabre comme un fou, comme un Anglais?

— Les Calabres! un pays où l'on meurt de faim, de soif; où l'on assassine! ajouta un des interlocuteurs.

— Mais votre projet n'est pas raisonnable, dit un autre; personne ne s'avise d'aller en Calabre.

— Je le sais, et c'est pourquoi je brûle de m'y rendre. Des solitudes magnifiques, un peuple d'épopée, et des vallons jonchés de fleurs sur lesquelles ont marché tous les dieux de l'Olympe!

Notre ami partit avec enthousiasme, peu soucieux des terreurs napolitaines. Un jeune peintre français, M. Valfort, que j'avais trouvé sur une grande route, témoin, ainsi que moi, de cette scène, demeura pensif le reste de la journée. Le lendemain, nous découvrîmes que Naples était un pays monotone, épuisé, rebattu par les artistes, et qu'il fallait s'ouvrir des voies nouvelles. Deux jours après, nous partions pour la Calabre.

Ce qu'il y a de plus effrayant dans ce voyage, ce sont les voitures au moyen desquelles on quitte le pays de Naples. Quand, reconduits

par nos hôtes, qui renouvelèrent à notre bénéfice la scène d'intimidation que vous savez, nous arrivâmes sur la *piazza del Mercato,* où se trouvait le *carricolo*, nous reculâmes d'épouvante. Cette machine offrait à nos yeux une grappe humaine, terminée par une longue tige, sous le poids de laquelle hennissait un petit cheval rouge très maigre et assez bien épilé. Les brancards du véhicule, attachés sur la croupe du cheval, aboutissent à deux roues énormes, entre lesquelles disparaît presque une espèce de fauteuil, au fond duquel, assis, un voyageur tient les rênes. Derrière lui, perché sur un strapontin, se tient debout le cocher de la voiture, armé d'un fouet long comme une ligne à pêcher, dont il flagelle au loin, et par-dessus tout l'équipage, les flancs escarpés de la rosse qui traîne le char.

Autour de ce coffre viennent successivement se grouper les voyageurs attardés; celui-ci sur le timon, celui-là sur un marche-pied, cet autre sur une planchette. On s'assied sur les bras du siége, sur le dossier, sur la tête d'un voisin, sur les jambes d'un inconnu, partout enfin; tant que la plante d'un pied peut trouver un pouce de bois ou de fer sur quoi se poser, il y a de la place. Bientôt la frêle charpente du char est entièrement masquée, et l'on ne devine pas comment peut se tenir en l'air cette poignée d'hommes. Valfort fut mis à cheval sur une courroie très bien graissée. Le cocher me montrait d'un geste noble je ne sais quoi sous la voiture, et je ne comprenais point. Là se trouvait un filet profond et qui, encombré de boîtes et de paquets, oscillait entre les roues à dix pouces du sol. Il fallut se glisser là-dedans la tête la première. En y pénétrant, je donnai sur un bloc très dur que je tassai de mon mieux à coups de talons parmi les autres effets :

— *Saccaja maledetta!* m'écriai-je.

— *Grazia, signore!* répondit le sac.

Le sac était un chrétien. Après avoir balbutié quelques excuses en un méchant italien qu'un professeur d'anglais m'a enseigné à Paris, j'ajoutai à part moi :

— Parbleu, la méprise est plaisante!

— Mais non, pas trop plaisante, repartit l'autre.

Le chrétien parlait français. Pour atténuer mes torts, je l'aidai à chercher sa tête au fond du filet et à la dégager des ballots parmi lesquels elle était égarée. Mon compagnon n'était point un Adonis : son visage disparaissait presque entièrement sous une barbe épaisse; ses yeux, voilés d'une paire de lunettes, étaient surmontés de sourcils hauts et fourmillans, ce qui lui donnait l'air un peu effarouché. A sa

vue, j'eus un avant-goût des Calabres et de leurs bandits; plus d'une terrible aventure me traversa la mémoire. Mais lui, m'ayant un instant considéré, secoua la poudre de sa crinière, et ouvrant les deux bras autant que faire se pouvait, il m'étreignit avec une tendresse dont je fus intimidé. La rencontre était des plus étranges; car ce brigand était un compatriote que j'avais connu à Rome, et qui, depuis cette époque, est devenu l'un de mes amis les plus chers, comme on peut le voir d'après l'insolent portrait que j'ai tracé de sa personne. Il eut bientôt lié connaissance avec Valfort, qui, dès le soir même, à Salerne, le complimentait sur *l'originalité* de son masque. Quand notre carriole nous déposa sur l'herbe, le lendemain, au bord du Sélé, à trois milles des ruines de Pœstum, le jeune peintre et mon ami Évariste F... avaient pris le parti de se tutoyer.

Ce dernier possède une voix de stentor, et il se chargea d'appeler, afin qu'on nous fît passer l'eau, le batelier qui stationne sur l'autre bord du fleuve, et qui faillit nous laisser jusqu'au soir sur le rivage. Notre phaëton avait rebroussé chemin, quand le batelier, déjà loin de la rive opposée de l'antique *Silarus*, y fut rappelé par un gendarme, obstiné, vu son rang, à passer avant nous. Donc le *navalestro* retourna sur ses pas avec soumission; mais la voix d'Évariste indigné terrifia si fort le bonhomme, qu'il se rapprocha de nous. Fureur du gendarme : le nautonnier hésite, s'éloigne, et nos clameurs le troublent de nouveau. — Voilà, disait Valfort en riant, l'histoire abrégée du royaume de Naples. — Enfin le passeur se déclara pour nous, et nous pûmes atteindre l'autre rive.

Les abords de la plaine de Pesto n'ont rien qui surprenne. On aperçoit de temps en temps, à sa droite, la mer sur laquelle se découpent quelques buissons roux; à gauche, ce sont les bois de Persano, c'est l'Apennin, dont la couleur crue est durement accusée. Les antiques monumens de Pœstum sont entourés de broussailles hautes et drues, parmi lesquelles on remarque quantité d'églantiers dont les fleurs sont plus larges, plus teintées que celles dont sont étoilées nos campagnes. L'églantine de Pœstum exhale un parfum assez vif; on ne sait si ces roses sauvages descendent de ces nobles rameaux illustrés par Martial, par Virgile : « *Biferique rosaria Pæsti*, etc. » Quand Ovide s'écriait :

Calthaque Pœstanas vincet odore rosas,

Ovide n'avait-il respiré que la simple églantine, ou bien ces fleurs

qu'Ausone chantait encore avec prédilection, ont-elles été effeuillées par les siècles, et l'églantine est-elle une rose en ruine?

Les rosiers de Pœstum prêtent à la rêverie tout autant que les temples de Cérès et de Minerve; cependant ces édifices, anciens déjà sous les rois de Rome, sont imposans de majesté; le soleil couchant cuivrait les nuances de vert-brun que le temps leur a données. La nature était calme, sérieuse; les genêts, les chèvrefeuilles répandaient leur encens. Mais, tandis que mes compagnons déchiffraient sur le mausolée de Possidonia l'épitaphe d'une civilisation disparue, je restais à savourer je ne sais quels parfums d'antiquité, le long des églantiers qui fleurissent sur le tombeau des roses de Pœstum.

Il est des instans où l'on se soucie médiocrement d'architecture dorique; j'avais pensé aux roses tout le long du chemin. Que les archéologues me pardonnent!

En rejoignant mes compagnons, je fus bien vite rappelé du pays poétique : ces messieurs avaient trouvé, dans le temple de Cérès, deux capucins qui, sous prétexte de religion, leur prêchaient une morale assez équivoque, et semblable à celle que Pascal attribue aux jésuites. L'un de ces religieux voulait à toute force convertir Valfort, qu'ils avaient pris pour un Turc; leur ignorance en théologie est prodigieuse, et on voit qu'ils ont arrangé le dogme à l'usage d'un peuple conduit par des passions sauvages. Pour moi, qui trouvais le lieu trop poétiquement païen pour qu'on y fît le catéchisme, je les menaçai du courroux de Cérès et du supplice d'Érésichton; peine bien horrible pour des moines. Ceux-ci en firent la réflexion eux-mêmes, et l'un de nous ayant oublié en quoi consiste le supplice d'Érésichton, les capucins contèrent cette fable à merveille. Dès ce moment, l'entretien roula sur les dieux de l'Olympe; et les bons frères, mieux à leur aise, nous prouvèrent que les prêtres de la Grande-Grèce ne sont pas loin d'adorer Jupiter, Bacchus, Cupido même, et que le bréviaire de Calchas ou de Laocoon leur est plus familier que celui du Vatican.

L'ombre des frontons et des colonnes tombait agrandie sur la terre, et pourtant il fallut aller jusqu'à Capaccio pour chercher un gîte. On était à la fin de mai, et déjà des émanations dangereuses surgissaient des crevasses de ce sol qui couvre les os d'une ville. En ce pays des roses, où chaque fleur a son venin, on s'endort aisément, mais on ne se réveille pas toujours. Le principe de la vie s'est retiré de ces nécropoles, et leur souffle noir éteint la vie allumée qui se risque dans ces ténèbres.

Nous partîmes : la mer était comme un saphir jusqu'à l'île des

Syrènes; les fleurs nous enivraient; les pinsons; les chardonnerets s'égosillaient pour nous retenir; l'herbe était vive, et les montagnes d'un rose finement glacé d'iris.

On a, dans le royaume de Naples; un procédé bien économique pour établir des routes; ce moyen consiste à les tracer uniquement sur les cartes de géographie, et l'imagination du voyageur fait le reste. Nous arrivâmes en trois jours à Policastro par des sentiers qui n'existent pas (c'est ce qu'on nommerait, en France, des *chemins vicinaux*). Dans chaque village, les populations se réunissaient pour nous voir passer. L'étranger suit rarement cette direction, à ce qu'il paraît, car, à Prignano ou à Finochitto, Valfort ayant demandé à quelques paysans s'ils n'avaient jamais vu de voyageurs : — Si vraiment, répondit l'un d'eux, nous avons reçu un Anglais, il n'y a pas sept ans; deux Français l'année de mon mariage, et bien d'autres encore!

Ces gens sont bons, mais défians; ce dernier trait caractérise toutes ces contrées si souvent couvertes de sang, de ruines, et, à diverses reprises, exploitées par les bandits du despotisme et par ceux de l'opinion libérale. Cette partie de la Basilicate est assez dissemblable de la Calabre. On ne rencontre rien, avant Lago-Negro, qui soit vraiment nouveau. Partis de Sapri dès le matin, nous atteignîmes Lago-Negro le soir, après une route fort pénible à travers la montagne. Une circonstance nous frappa durant le trajet. A peine avions-nous gravi les flancs des premiers chaînons de l'Apennin, que les fleurs embaumées du pays de Naples nous quittèrent à mesure que les crêtes devinrent plus rudes, plus froides, plus escarpées; elles nous abandonnèrent une à une aux aspérités de la route, ces fleurs que nous aimions, telles que ces amis des beaux jours qui s'éloignent quand l'orage est sur nos têtes. Plus d'orangers, plus d'arbousiers ni de myrtes; adieu les jasmins, les genêts et les lentisques; les lauriers si glorieux reculèrent aussi; le chèvrefeuille nous délaissa le dernier. Peu à peu, la végétation du nord semblait descendre des montagnes · le tilleul, le coudrier, précédaient le chêne, le bouleau; puis on atteignait les sycomores, les châtaigniers, l'alizier aux pommes de corail, et le frêne qui se cache avec les sapins parmi les nuées. On aurait pu se croire au milieu des Alpes ou du Haut-Jura. Cette colonie végétale nous fit penser à la patrie, et donna de la profondeur à la perspective imaginaire au fond de laquelle nous l'apercevions. Lago-Negro est un lieu sombre et de mauvaise mine, qui ne possède pas de brigands, mais qui devrait en avoir. Dès qu'on s'approche de ce bourg, les monts, stérilisés, rudes, damassés de noir,

de gris, et façonnés en mosaïque squammeuse, prennent des attitudes pénibles, tourmentées. Au milieu d'un groupe de ces pics mal en ordre, qui sont là tout nus et comme tachés de sang par de longues traînées de marbre rouge, parmi ces monstres minéraux qu'abreuve un torrent querelleur, s'élève un cône ébréché en pierre jaune, coiffé d'un vieux castel à donjon décapité, sous les murs duquel s'accroche une bourgade qu'on croirait destinée à des vautours ou à des tiercelets. Dessiné en clair sur les fonds brumeux du Sereno, ce bloc animé qu'on nomme Lago-Negro rappelle les endroits les plus fantastiques, les plus redoutables des vieux romans. Mathurin, Mme Radcliffe, connaissaient Lago-Negro, n'en doutez pas, et Lewis, qui l'ignora, devrait renaître pour se pendre de dépit. Ce n'est pas, en vérité, sans émotion que l'on pénètre dans ce bourg carceriforme. Cependant les gens y sont pauvres, mais point voleurs, circonstance digne d'être notée. Les malheureux piétons comme nous soupent très mal sur ces roches d'orpin, mais on les dédommage en les faisant coucher sur de la paille en miettes, dans un grenier où la lune et les étoiles entrent sans obstacle prendre leurs ébats. La route que l'on parcourt au sortir de cette bourgade sillonne des contrées d'une aridité cruelle : les monts sont dépouillés du haut en bas, et à mesure qu'on s'avance, la dévastation s'accroît. Plus loin que Lauria, nous descendîmes dans une vallée remplie de pierres et enfermée entre des criques ardues de roches vives sillonnées de profondes crevasses. Rien n'est plus singulier. Çà et là, d'énormes blocs s'alignent comme des arbres sur les bords d'un torrent desséché dont le blanc cailloutage creuse un sillon lumineux dans le gris des lointains. Cette fondrière immense est d'une monotonie sans pareille; la lumière même se refuse à y faire jouer les couleurs du prisme, et l'idée de mort plane tellement sur ce chaos où ne vit pas un brin d'herbe, qu'on a le cœur serré pendant le trajet. Le serpent noir est la seule créature que l'on rencontre en ce lieu, et lorsqu'au fond de ce vallon de pierres on est dévoré par des bouffées de chaleur qui semblent s'exhaler d'une fournaise souterraine, on craint de ne plus revoir la terre habitable. Les rayons du soleil même, absorbés par les cailloux, perdent leur reflet, et le jour pur des cieux prend la nuance des ombres. Jusque-là nous avions rencontré des sources d'eau; mais ce sol stérile, chauve et plus flétri qu'un vieillard, a pleuré sa dernière larme, comme il s'est dépouillé de sa dernière feuille; c'est là qu'il faut rêver sur le grand âge du monde, sur la décrépitude, sur la ruine et la fin probable de notre planète.

Un curé du pays cheminait avec nous; son visage était sinistre, son teint livide comme celui d'une vieille statue. Ce prêtre avait jadis porté le mousquet, et guidé, quand il était diacre, une troupe ou *comitiva* des bandits de la *santa fede*, soulevés par le sombre cardinal Rufo. Le bon homme avait, pour nous autres Français, une sorte d'œillade à la Caïn; il nous lorgnait sournoisement, comme un taureau qu'un manteau rouge irrite. Néanmoins il daignait parfois nous jeter quelque monosyllabe. Pour augmenter l'horreur du lieu, certaines masures abandonnées s'y trouvaient éparses, constructions lourdes et sans portes, au front desquelles se lisaient d'étranges révélations sur les mœurs de cette province. Devant ces maisons, à dix pieds du mur, et en face d'une fenêtre, la défiance avait élevé des piles de deux toises flanquées d'un escalier, et du haut desquelles on pénétrait jadis dans la maison par la croisée, au moyen d'une planche qu'on retirait avant de s'endormir. Ainsi chaque chaumière était un château-fort, une prison. Ces habitations sont désertes, et les os de leurs derniers maîtres ont blanchi, dit-on, sur les pierres du voisinage. Que de misères ont endurées ces Calabres depuis qu'Annibal, en les ravageant pendant trois lustres, détruisit à jamais la splendeur du plus beau pays de l'Italie!

— Mais, demanda Valfort à notre curé *lazzarrone*, contre qui se fortifiaient ainsi les habitans de ces masures?

— Contre tout le monde, et chacun se fortifiait contre eux.

— C'était donc une race de maudits?

— Une race d'affamés.

— Et, tout bandits qu'ils fussent, ils craignaient d'être attaqués?

— Les carabines et le soleil sont pour tout le monde; le pain n'est qu'à ceux qui le savent gagner.

— Votre pays était dévoué à Ferdinand, n'est-ce pas?

— Ce qu'il aimait, je l'ignore; mais, par Manhès, il détestait les étrangers.

Ces mots furent accompagnés d'un coup d'œil peu apostolique dirigé sur nous. Néanmoins les gens éclairés de la Calabre ont du respect pour le nom français : quiconque n'a pas intérêt au despotisme comprend que ce pays doit aux lois françaises le peu d'institutions libérales que le royaume possède; de telles libertés sont une ombre, il est vrai, mais l'espérance vit à si bon marché. Ces gens jurent par Manhès, comme leurs aïeux juraient par le Styx; la guerre d'extermination a laissé de si lugubres souvenirs, les impitoyables menaces du général étaient exécutées à heure fixe avec une rigueur si ponc-

tuelle, que son nom est passé à l'état d'imprécation. Sur un versant de coteau parsemé de roches brunes, nous vîmes quelques tronçons de murailles éparpillés dans les pierres.

— Sont-ce là les vestiges d'un ancien hameau? dit Évariste.

Le prêtre ferma le poing, fronça le sourcil, et dit : — Manhès avait promis de détruire ce village au lever du soleil, si un pauvre *fuorgindicato* ne lui était livré; le bandit s'échappa, et le village a disparu.

— Et les habitans ont émigré?

— Ils dorment tous sous leurs masures.

— Et le nom de cette ruine?

— Je ne sais, elle n'en a plus.

Voilà, certes, de la destruction consciencieusement consommée : *Calabria, Calabria ferox!* Bien des heures s'étaient écoulées, et nous errions toujours dans les sinuosités de ce vallon changé en pierre; plus le sentier était creux, plus l'aridité et la chaleur augmentaient, triste parodie de la fraîcheur des vallées profondes, de ces vastes corbeilles où la nature amoncèle ses fleurs. A l'issue du défilé, nous trouvâmes un figuier d'Inde, plante burlesque et créée à l'image des minéraux, sorte de monstre inerte posté en sentinelle au seuil de cet enfer abandonné.

Aux environs de Castelluccio, le sol redevient fécond, et on aperçoit enfin, à la suite d'un cortége de fleurs et d'arbustes, les deux productions qui signalent en tout lieu la civilisation de cette province, c'est-à-dire des orangers et des cochons. Ces derniers sont constamment noirs, suivant la mode des gens du pays qui se drapent volontiers dans un manteau de cette couleur. Bêtes et gens, tout vit ensemble dans la même chambre en bonne harmonie, et, bien que les cochons fassent honte à leurs maîtres de leur malpropreté, ceux-ci n'en persistent pas moins dans une saleté si dégoûtante, que leurs commensaux finiront par les abandonner.

Tandis qu'attablés dans un méchant cabaret, nous dévorions du *presciutto* et des morceaux de viande salée, des pourceaux jouaient entre nos jambes en barytonant leur chanson monotone. Castelluccio est d'un aspect singulier le soir. Les paysans laissent volontiers leurs portes ouvertes, et on les voit du dehors fantastiquement groupés autour d'un feu verdâtre de noyaux et de marc d'olives; car tous ces cantons fabriquent de l'huile. Les gens qui sortent la nuit portent, au lieu de fallots, des tisons qu'ils agitent avec violence et qui vermillonnent les ténèbres autour d'eux. Ces paysans qui courent de la sorte ont l'air de farfadets.

Au-delà de Rotonda, perché, comme la plupart des villages modernes du pays, sur le sommet d'un pic coiffé d'un *castrum* en ruine, la contrée prend un aspect plus grave, mieux caractérisé, et l'on s'aperçoit qu'on est en pleine Calabre. La grande route, la seule qui soit percée dans ces provinces, coupe des plateaux sinueux, assez élevés et couverts de forêts où le chêne et le hêtre se mêlent aux genêts et à l'olivier; de grandes réglisses serpentent parmi ces arbres. C'est une erreur commune aux voyageurs qui n'ont pas quitté la côte, que de regarder la Calabre comme une terre aride et découverte; loin de là, elle est boisée, plantureuse, et les touffes de verdure qui ombragent partout les fontaines composent, avec les rochers et les lignes de l'Apennin, des paysages dignes de Claude Lorrain et de Virgile. L'endroit où nous nous trouvions est la terre classique de la guerre et du brigandage; c'est le *Brutium* des anciens et le théâtre des exécutions de Manhés. Tout y rappelle encore la défense et les combats; nous rencontrions de temps en temps des voyageurs armés jusqu'aux dents, groupés en caravanes et conduits par des gens vêtus à peu près comme les muletiers de Catalogne. La Campotemese, le mont Gualdo, dominent toutes les hauteurs sillonnées de ravines qui sont de vrais défilés, et assombries de sycomores gigantesques. Notre ami Évariste, chanteur intrépide, faisait retentir ces solitudes de roulades italiennes, et les pâtres, les passans stupéfaits venaient au bord de la route, la carabine sur l'épaule gauche et la giberne au dos, écouter ce bruit de voix et contempler des étrangers. Le problème de la paix armée est parfaitement résolu dans les Calabres, où personne ne fait un pas sans carabine et sans couteau; les pâtres même ont des haches assez courtes dont ils se servent avec une dextérité incroyable. L'un d'eux, grand gaillard sec, nerveux et hâlé comme une vieille tuile, nous donna un échantillon de son savoir-faire dans ce genre. Un petit rameau dépouillé ayant été accroché à un tronc d'arbre, le berger s'éloigna de quelques toises, brandit sa hache, la fit tournoyer et la lança avec force contre le tronc; l'arme décrivit trois cercles dans l'air, alla couper en deux le morceau de bois, et resta plantée dans le cœur de l'arbre. Ce brave pasteur nous affirma qu'il avait plus d'une fois, en manœuvrant de la sorte, caché jusqu'au manche tout le fer de sa coignée dans le flanc d'un renard ou d'un loup.

Ces peuples ont le sang très actif, le danger leur plaît, la vengeance leur sourit, leurs yeux aiment la couleur du sang; leur ame est exaltée, leur cœur droit, et leur résolution inébranlable. Grands par

leurs qualités comme par leurs défauts, ils ont gardé les traits distinctifs des races de l'antiquité; leur parole est métaphorique à l'excès, leur geste noble, leur attitude héroïque, et ils se drapent dans leur guenille noire comme des Romains déchus qui se souviennent de la toge. S'ils n'étaient intéressés, enclins à la ruse, et à considérer la force comme un moyen légal d'acquérir la propriété, ils seraient sans reproche, mais ressembleraient moins aux anciens héros de la Grèce.

En entrant à Castrovillari, ville assez régulièrement édifiée et qui consiste principalement en une longue et large rue, nous fûmes entourés d'une foule curieuse, et il fallut, pour obtenir le passage, se le frayer vivement en pressant à droite et à gauche, comme on fait quand on traverse un troupeau de bœufs; l'aspect de nos blouses provoqua dans cette foule une inextinguible hilarité. A Castrovillari, les maisons et le sol ont une teinte chaude et vive sur laquelle s'accuse avec fermeté le ton des ombres; mais cette ville doit à la rareté des fenêtres, qui sont très étroites, et au peu de largeur des portes, rondes pour la plupart, un aspect triste et sévère. Les édifices ont les yeux fermés, et la cité semble endormie; les habitations riches sont ornées de balcons avec des balustrades en bois, et souvent aussi, les portes sont couronnées d'un écusson. Il ne nous fut pas donné d'admirer la noblesse de l'endroit, et on nous affirma que les grands seigneurs passent quelquefois près d'un an sans sortir de leur logis. Plusieurs d'entre eux, et surtout à Cosenza, ont des chapelles avec des chapelains qui font partie de la famille; leurs valets sont armés et forment une milice aux ordres du maître.

Cependant la foule nous avait suivis jusqu'au seuil de l'auberge que nous avions choisie (il n'y en a qu'une, et ce motif nous décidait à n'en pas adopter d'autre); elle s'était partagée en groupes menaçans. On discourait sur nous, les gens de *l'osteria* nous observaient avec défiance, et je commençais à m'inquiéter, tandis que Valfort, préoccupé par un croquis qu'il achevait, et Évariste, empêché par sa vue basse de rien découvrir, demeuraient en pleine sécurité. Curieux de savoir ce qu'on disait et ce que nous devions craindre, j'avisai trois Calabrais causant avec animation sur un banc de pierre, à l'angle de la façade du logis, et je me glissai par derrière jusqu'au coin du mur, afin d'écouter sans être vu. L'entretien n'était pas facile à saisir : il y était question de la gendarmerie, du syndic (c'est le vieux mot sous lequel on désigne encore le maire), et on pouvait supposer qu'on débattait des chances et des moyens d'impunité. Bientôt ils vinrent à parler des bandits qui exploitaient

le pays (craignait-on la concurrence?); la valeur, l'astuce, la férocité probable de ces scélérats, tout fut énuméré. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en reconnaissant que ces brigands calabrais n'étaient autres que nous-mêmes, et qu'on agitait la question de savoir s'il fallait nous tuer ou nous livrer. A l'égard de notre profession, on n'avait pas le moindre doute, et l'une des causes de cette conviction était celle-ci dont je restai confondu : — Ces trois hommes, murmuraient les montagnards armés comme des collègues de Mandrin, ces trois larrons (il s'agissait de nous) voyagent, mangent et paient; ce ne peut être que des bandits, *car ils ne portent pas d'armes.*

La conclusion de l'argument était, à mes yeux, d'une absurdité notoire; comme j'allais y rêver, un de ces hommes, qui se leva, me découvrit, et, faisant alors un pas, je me posai en face d'eux d'un air aussi résolu qu'il me fut possible. Mon premier soin fut de déclarer que nous étions Français. On me répondit par un hochement de tête signifiant que c'était déjà bien quelque chose, mais que cette raison ne suffisait pas. Il fallut pérorer. Les Calabrais aiment beaucoup la phrase, ils sont friands d'éloquence, et, par malheur, je n'en ai guère; mais je fis de mon mieux, gesticulant et baragouinant avec chaleur; je leur parlai de Napoléon, de Murat, *il bel rey Jachino*, et ils tardèrent peu à être convaincus, ce qu'ils m'indiquèrent en me frappant sur l'épaule d'une manière amicale. Comme je les priais d'éclairer leurs compatriotes sur notre compte : — Ils seront pour vous, répliqua l'un d'eux, quand ils nous verront boire ensemble.

Une pareille proposition en France serait, de la part d'un homme de cette classe, une manière de se faire payer bouteille; mais ici, l'intention n'était qu'obligeante; ce peuple est le plus sobre de la terre. Nous mîmes dans des verres deux ou trois *tranches* d'un vin noir et opaque sur lequel on exprima le jus d'un citron, et mes deux protecteurs éclaircirent, avec beaucoup d'eau, ce breuet vineux avant de le boire; après quoi, l'un d'eux me donna la main. A ce moment, des hourras et des bravos retentirent devant l'auberge, et Valfort ainsi qu'Évariste, réveillés de leur distraction, furent charmés d'avoir à noter sur leurs carnets une histoire entremêlée de brigands, d'autant plus qu'ils y avaient joué le rôle terrible. Nous étions, jusque-là, les seuls bandits que nous eussions rencontrés sur cette terre classique du meurtre.

Il n'y a pas loin de Castrovillari et de Cassano à Spezanno, et cependant ce village diffère tellement des villes voisines, qu'on l'en croirait à mille lieues. Spezanno, situé entre le Crathis et le Sybaris,

sur des montagnes entrecoupées de forêts, est une de ces colonies albanaises qui ont émigré sur les flancs de l'Apennin. Ces établissemens datent des guerres de Scander-Bey, improprement nommé Scanderberg. A la mort de ce vengeur des libertés helléniques, Mahomet II reconquit la Grèce, et les vaincus aimèrent mieux chercher d'autres pénates que de courber le front. Ils s'éparpillèrent, vers le milieu du XVe siècle, dans les Calabres, où on les désigne encore sous le nom d'Albanais, bien que plusieurs d'entre eux soient originaires de l'Épire et de la Macédoine. Ces deux races de Grecs, celle qui précède l'empire de Rome et celle qui est postérieure à l'empire de Constantinople, ne se sont pas croisées, et ces peuples ne dépassent point, dans leurs mutuelles relations, les liens de l'amitié. Les Albanais des Calabres se transmettent le récit des hauts faits de leurs aïeux, et ils s'animent en chantant les vers où sont immortalisés les maux de leur pays; car, après tant de siècles, ils se considèrent encore comme des exilés, et pleurent toujours sur le souvenir d'une patrie imaginaire. Leur histoire n'est écrite que dans la mémoire des familles, comme au temps des patriarches, et le fût-elle ailleurs, ils ne sauraient pas la lire. On chante la gloire des héros d'autrefois, et les chroniques nationales sont des rapsodies éparses, comme au temps d'Homère et d'Hésiode. Souvent leurs mélodies sont accompagnées de danses d'un caractère étrange, et les Calabrais, dans leur langage pittoresque, disent : Ils *dansent* les misères de leur patrie.

Du reste, leurs voisins ne trouvent là rien de bizarre, rien de plaisant; les Grecs de Calabre, de qui les maisons sont bâties des débris de Possidonia, de Crotone, de Thurium et de Locres, ces fils déshérités de Cassiodore, d'Alexis, de Pythagore et de Milon, comprennent les regrets des fugitifs de Corinthe et d'Athènes, ces regrets fondés sur le triste et fidèle amour de la liberté perdue. Toutes ces nations sont du même sang. Ah! s'il est un lieu où batte le cœur du poète, à la pensée des grandes choses qui furent, c'est bien sur ces montagnes escarpées, au-dessus de Sybaris, entre l'Océan tyrrhénien et la mer d'Ionie, que tant d'humides déesses ont sillonnée!

Rien, au surplus, n'est plus propre à fortifier cette émotion que l'aspect de ces Grecs appauvris. C'est un peuple en qui la civilisation est innée; ils n'ont pas de science, point de littérature, mais leur parole est simple, grande et belle; leur caractère est affable, leur esprit léger, leur pensée tournée vers les plaisirs.

Nous arrivâmes chez eux un jour de fête; à Spezanno, les fêtes sont fréquentes, ce sont des prétextes pour se divertir. On nous reçut

comme des convives attendus; la curiosité des villageois n'avait rien de fatigant, et quoique les femmes jouassent de la prunelle avec assez d'audace, la malice de leur œillade ne pouvait nous intimider longtemps. A notre arrivée, on dansait sur une terrasse parfumée de chèvre-feuille et bordée de piliers blancs revêtus de vigne. Entraînés à la danse par le vœu général, il nous fallut sauter la tarentelle, sans l'avoir apprise, et l'on s'en tira, je le crains, comme aurait pu le faire celui qui l'a inventée. Les spectateurs eurent l'indulgence de ne rire qu'avec bonté de notre gaucherie; mais nous fûmes moins polis l'un avec l'autre que ces paysans ne l'avaient été à notre égard. Croyez bien, néanmoins, que la tarentelle *du cru* ressemble peu à celle de l'Opéra, et que les Ellsler, les Taglioni de Spezanno, n'ont rien de trop éthéré; en retour, elles possèdent, ainsi que les hommes, ce je ne sais quoi de simple, de grand, de naïvement beau, qui n'appartient qu'aux héritiers légitimes des races de l'antiquité. Ma danseuse joignait au joli nom de Maria-Rosa un charmant visage et une gaieté sans mélange. Elle jetait des regards fréquens dans les massifs, au bord desquels, appuyé sur une seule jambe, le poing sur la hanche et le chapeau sur l'oreille, se tenait un joli garçon aux traits bien aquilins, à la forme svelte et robuste. Maria-Rosa n'était pas très grande, son corsage était rondelet, sa poitrine haute et pleine, sa taille cambrée et sa jambe sans reproche; elle avait le cou assez fort, mais pur et bien attaché, comme celui de la Vénus de Milo; sa main était longue, la structure osseuse était solide : c'était la beauté populaire dans toute son énergie. Ses cheveux d'un blond mordoré, au reflet cuivreux, étaient partagés depuis le front jusqu'à la nuque, où la raie disparaissait sous une natte épaisse formant derrière la tête la demi-couronne d'une tempe à l'autre. La peau était presque de la couleur des cheveux; elle avait un ton bis qui aspirait au bronze, si bien que Maria-Rosa semblait une statue toute faite et qui cherche sa pose. Une chemise de toile blanche rehaussait les chaudes couleurs de son teint. Ses yeux, voilés par un sourcil fin et mobile, étaient d'une langueur surprenante; la prunelle en était noire comme celle des phoques, et l'expression très suave. Comme les dents sont blanches, et non pas grises, nous éviterons de les comparer à des perles; il faut renoncer de même à décrire la fraîcheur, la jeunesse d'une bouche dont la lèvre supérieure, vivement arquée, allait mourir sur deux coins très abaissés, ce qui donnait à la physionomie beaucoup de fierté et de noblesse. Le sculpteur qui a modelé la Diane ne l'ignorait pas. La robe de Maria-Rosa était vert-

d'eau, et la jupe recouverte, par derrière, d'une sorte de surtout, évasé sur chaque hanche, et tombant par gros plis bouillonnans, en forme de queue d'oiseau, jusqu'au bas de la robe. Ce surtout était cramoisi et bordé d'une large bande en passementerie dorée, qui se dessinait du haut en bas en festons symétriques. Cette mode est d'un effet charmant; nous ne l'avons observée que là, et c'est pourquoi nous l'avons décrite. Ce qui dans ces femmes rappelle le mieux l'âge poétique de la Grèce, c'est l'attitude des épaules, les poses de la tête et la coiffure. On voit des jeunes filles dont les cheveux sont distribués scientifiquement, on peut le dire, comme dans certains camées. Telles sont les Albanaises de Calabre quand elles sont belles; mais, lorsqu'elles ne le sont pas, elles poussent la laideur jusqu'à des excès vraiment héroïques. Ici point de nuances; les minois sont inconnus, la figure chiffonnée est un *mezzo termine* chimérique; Vénus ou la Gorgone, il n'y a pas de milieu.

Si, s'égarant dans les illusions de la fatuité, on se laissait prendre aux prunelles tendres, aux serremens de main, aux douces paroles de ces filles, on les croirait trop faciles à conquérir, et plus d'un voyageur français s'est donné ce ridicule. Elles manifestent la bienveillance, comme en d'autres contrées on exprimerait l'amour, tant le sentiment en elles est toujours exalté. Quand elles sont dominées par la passion, leur langage est tout fleuri de métaphores. Maria-Rosa disait à son amant, avec tendresse et sans rire, qu'elle ne souperait point, parce qu'elle avait mangé du miel toute la soirée, à quoi elle ajoutait que, s'il la quittait, elle mourrait de faim, privée de ce qui la fait vivre, etc. Et le jeune gars *de qui elle était malade* l'écoutait assez tranquillement. Lorsqu'il voulut s'en aller, sous prétexte qu'il faisait nuit, Rosa s'écria avec un geste sublime : Que me parles-tu de la nuit? Tant que ceux qui s'aiment peuvent se voir, le soleil brille!

Maria-Rosa n'avait, certes, jamais lu Théocrite, et en l'écoutant je pensais que Théocrite et Virgile n'ont fait que copier la nature. Le fiancé de la Rosa s'en alla cependant; et, penchée sur lui, une main sur l'épaule de son vainqueur, qu'elle contemplait sans cesse avec passion, cette enfant lui disait : Emporte-moi dans tes yeux.

Cela n'empêche pas les amoureux de ces campagnes d'admettre, comme ceux des nôtres, et d'apprécier les coups de poings parmi les symptômes et les garanties du sentiment. L'amour les rend plus vifs, plus agités, mais jamais rêveurs ni mélancoliques. En vain cherchera-t-on en Calabre les poésies du silence, de la solitude et des tristesses de l'ame; on n'y trouve rien des songeries du Nord, de ces

pâles fleurs de la pensée qui germent à l'humidité des brouillards; Gœthe et Schiller n'y seraient compris qu'à moitié, sous des cieux où la lumière est trop vive pour laisser des coins noirs au fond des esprits. Entre l'heure des douleurs vives et l'instant des joies, le Calabrais est calme; son tempérament admet les orages soudains, mais non pas ces pluies fines, glaciales et interminables. Aussi la résignation lui est-elle impossible. Qu'il soit dans une situation pénible et sans remède, il en sortira violemment. On a cité souvent l'histoire de cette femme qui, à la suite d'une faute où l'a entraînée un séducteur, sent l'aiguillon du remords, et, ne pouvant supporter ce mal perpétuel, creuse elle-même deux fosses, étend son amant dans l'une d'un coup de fusil, et se couche dans l'autre, où elle se perce le sein. Ces gens à volonté inflexible joignent la dissimulation à la bravoure. Pendant la guerre de la *Santa Fede*, un bandit et sa femme avec son enfant, serrés de près par des soldats, se cachent dans des roches; mais les vagissemens du nourrisson vont les trahir. Pour préserver sa vie, le bandit écrase la tête de son fils. Sa femme le voit, ne pleure pas, ne dit rien, ne montre aucune émotion. Elle l'aide à se sauver, partage sa couche, et le lendemain, quand ils sont hors de péril, elle prend la carabine de son mari, le tue, et s'en revient dans son village, où cette action, que chacun approuve, ne surprend personne.

Malgré de tels exemples de fermeté, cette nation a une légèreté extérieure qui provient sans doute de la manière vive et passagère dont elle reçoit les impressions. Le Grec Calabrais est tout à la sensation présente, et il épuise en un instant sur elle toutes les forces de sa pensée. Nous en eûmes la preuve dans les efforts qu'on fit pour nous retenir à Spezanno, où nous n'avions passé que trois heures. *Vous viviez* si bien parmi nous! murmurait-on avec cordialité. Ces regrets sincères n'ont pas duré trois secondes, il est vrai, mais ils sont dignes de souvenir. L'aspect de trois étrangers les avait divertis, et la perte de cette amusette sur laquelle ils avaient compté pour plus long-temps les accablait. L'adieu des femmes fut d'une tendresse vraiment plaisante et exprimée en termes violens. Maria-Rosa elle-même disait à un de mes compagnons qu'elle ne voulait pas le quitter et qu'elle l'aimait à la folie. *Ed il giovinetto?* répliqua-t-il en lui montrant le côté par où son amant s'était éclipsé. Maria-Rosa fit la moue, haussa les épaules, et répondit d'un ton fort naturel : *Ma poichè a partito?* L'observation était sans réplique, et mon compagnon la trouva concluante; mais il n'osa pas ouvrir l'avis de resterà

Spezanno. La Rosa néanmoins en valait bien la peine, et Aphrodité nous châtia de l'avoir dédaignée, en nous faisant coucher sur la paille à Tarsia. Ce n'est pas elle, au surplus, qui prépara notre lit; jamais plus sinistre Maritorne ne s'était offerte à nos yeux. La *locanda* était déplorable, et joignait à un air chétif des parfums de mauvais lieu, une physionomie lugubre. En cet endroit, les bouges, la cuisine, la rue, le pays, sont parsemés de cochons noirs auxquels il faut disputer sa nourriture et jusqu'à son lit. On nous servit, au milieu d'eux, de l'éternel *presciutto* et un fromage aigre et dur auquel il ne fut pas fait honneur. Le vin était noir-bleu, et, par surcroît de malheur, l'eau n'était potable que tout juste; elle contenait de mauvais air en dissolution, et nous fîmes là, moyennant quelques *grani*, un des plus méchans soupers que j'aie faits de ma vie. Nous n'avions pas aperçu dans la *locanda* une seule carabine, et aucun homme ne s'y était montré. Dans le bouge où nous couchâmes tout habillés sur des tas de paille, après les avoir conquis sur les animaux que vous savez, il y avait un manteau et une hache, que notre hôtesse eut soin d'enlever en nous souhaitant la bonne nuit. Vœu superflu : nous fûmes livrés tous les trois à des cauchemars fort pénibles, causés par le mauvais air qui déjà pesait sur ce pays, le plus malsain de toute la Calabre citérieure; nous n'étions cependant qu'au 28 de mai. De plus, nous fûmes incommodés par les animaux que nous avions chassés de leur lit. Tandis que nous dormions, un petit cochon de lait passa sur a figure d'Évariste, qui se réveilla en poussant des cris. A ce bruit, nous levant tous trois, nous nous saisîmes mutuellement à la gorge en criant : Qui vive? Nous nous reconnûmes bien vite par le son de la voix, et dans notre promptitude à nous rassurer, nous parlâmes tous ensemble, lorsque soudain chacun resta muet de surprise : nous venions de nous apercevoir que nous étions quatre. Il paraît que l'intrus comprit la cause de notre silence, car, se sentant libre, il chercha la porte. Moi, je courus à nos valises, et les ayant touchées, je revenais auprès de mes compagnons, quand Valfort me dit d'une grosse voix : Il y a trop de monde ici; j'ai mon couteau, prends des allumettes; que j'y voie pour saigner un de ces porcs qui nous empêchent de dormir.

Il parlait encore, que l'étranger se heurta contre Évariste, qui le saisit et s'écria : Qui es-tu, toi? Mais le scélérat sut se dégager avec prestesse, et il répliqua de loin en grommelant un patois inintelligible. Nous le poursuivîmes en vain; le mur seul s'offrit à nos coups. Nous entendîmes frétiller dans la paille, et puis... plus rien. Il nous

sembla plus tard qu'on chuchottait dans la cuisine; mais l'allumette que nous brûlâmes ne nous montra personne dans la chambre. Elle s'éteignit, et tout bruit avec elle.

— Enfin, dit Évariste à voix basse; nous avons notre aventure de brigands; comment finira-t-elle?

Dépourvus de flambeaux, nous prîmes le parti de veiller en silence, ce qui n'empêcha pas qu'au lever du soleil nous nous réveillâmes d'un bon somme : la lassitude triomphe de la peur. Nos couteaux, fatigués d'avoir répandu tant de sang, dormaient enfin tout ouverts à nos pieds. Au premier mot que nous dîmes à l'hôtesse à propos de cette affaire :

— C'était le curé de Ritorto avec son neveu, dit-elle. Ah! vous leur avez fait une terrible peur au moins. Ils ont dormi hier au soir dans la salle où vous étiez, et le jeune homme y avait laissé son manteau, que je lui ai rendu. Quelle frayeur ils ont eue! Je les ai trouvés à la cuisine, priant la madone; ils se croyaient déjà morts.

Décidément, le pays ne contenait pas d'autres bandits que nous; pour la seconde fois, nous nous prenions sur le fait, et Évariste, contrarié, écrivait sur son cahier d'un air humble et en soupirant : « Nous sommes la terreur des Calabres. »

Du haut de la montagne maigre et dépouillée qui porte Tarsia sur ses épaules, on aperçoit quelques sillons blancs, mosaïques de pierres mouvantes, sur lesquelles, à la fin de l'hiver, se brisent des torrens rapides. Ces ravines, qui divisent le plateau comme les rainures d'une courge, se dirigent toutes vers des lieux bas, marécageux, infects et entrecoupés de ronces. Le centre de ce vallon, très resserré par les collines, est occupé par une forêt de grands roseaux gris, groupés et disposés en double file; on ne découvre ni la tête ni la queue de cette longue procession de tiges plantées dans la vase, sous lesquelles serpente un des fleuves les plus célèbres de l'antiquité, le Crathis, qui reçoit le double tribut des eaux du Sybaris et de l'Achéron, quand l'urne de ces deux divinités n'est point épuisée.

Nous proposant de suivre les bords du Crathis jusqu'à son entrée dans le golfe de Tarente, et de voir la place où s'éleva jadis la ville des Sybarites, nous prîmes un guide, et, avant cinq heures du matin, nous dîmes adieu à Tarsia, bourgade si chétive, si malsaine, que dès la fin de juin la plupart des habitans l'abandonnent et se réfugient, les riches en d'autres terres, les pauvres dans quelque forêt, où ils vivent de peu en attendant l'hiver. Rien de plus triste que ce vallon tortueux et étriqué du Crathis. Dans nos contrées du Nord, les fleurs, les

arbres, les villages, les cités, tout ce qui a vie, cherche le bord des rivières et s'abreuve de l'air pur des eaux. Ici, l'on fuit l'haleine empoisonnée des fleuves. Le long de ces gorges stériles, nous ne rencontrions ni hommes ni habitations, et nous sentions que cette terre n'appartient à personne. Le cours du Crathis est inégal; quelquefois l'eau disparaît dans les boues, qui enduisent le rivage et que le soleil dessèche. Souvent la croûte fangeuse, çà et là gercée par les effets de l'air méphitique, est picotée de joncs. On voit aussi des marécages roux, avec de grandes herbes rousses, dans lesquelles des baffles noirs cherchent un peu de fraîcheur.

Dès le matin, nous nous sentîmes si fatigués, que nous regrettâmes d'avoir entrepris cette excursion. L'horizon se bornait de plus en plus, le vallon était très encaissé, et les divers plans de rocher, écumés par un vent lourd, renvoyaient des bouffées d'air d'une chaleur suffocante. De temps en temps, nous nous éloignions beaucoup de la rivière, mais partout le pays était épouvantable. Les seules cultures étaient quelques rizières; par une anomalie fréquente en ce monde, ces plantations, qui produisent un aliment très salubre, se plaisent en des lieux pestilentiels.

Nous n'avions vu nulle part un ciel semblable à celui qui pèse sur ces campagnes. Aucun nuage ne s'y découpait, et la voûte entière, d'un violet sale et blême, glacé de vert, paraissait solide; l'atmosphère était comme poudrée de cendres. Au centre de ces déserts aériens, le disque rouge et gonflé du soleil projetait sur nous ses traits enflammés. Aucun vent n'agitait les roseaux, qui grillaient immobiles, et les cigales criaient seules au milieu du silence de la nature. Autour de nous se groupaient des criques d'une sauvagerie pénible, des crêtes bossues et désordonnées; les flancs de ces montagnes sont d'un jaune métallique qui rappelle la teinte de l'or massif et du cuivre moiré par des taches acides. Sur ces fonds monotones, l'herbe paraît noire; il n'en vient, au surplus, qu'au flanc des mamelons, car les cimes sont formées de roche brune, et le bas des côtes a ce ton gris-blanc et cet air de porosité propres à la pierre ponce. A mesure qu'on approche de l'embouchure du Crathis, on en trouve les eaux plus troubles; dans les endroits bien bas, la chaleur les a épaissies et couvertes d'une peau grasse et ridée, sur laquelle la lumière ne se reflète pas, de sorte qu'à voir cette masse de métal liquide, on croirait que les rayons du soleil ont commencé à mettre en fusion ces blocs de plomb et d'étain qui s'écoulent goutte à goutte et baignent le fond de ce vaste creuset.

On a bien tort, en partant pour une exploration de ce genre, de se permettre des impressions vives et des rêveries de poète. Peu à peu l'on se sent accablé, la tête est en feu, les veines battent sur la tempe, et on se réfugie avec soin dans l'oubli de toute idée. Il faudrait se rendre insensible, tant la sensation du vivre se fait douloureuse. L'effet du mauvais air donne un mal de gorge assez vif, puis des éblouissemens et des douleurs sur les pectoraux dès qu'on respire. Ces angoisses, nous les avons subies; nous allions, sans parler, grignottant quelque quartier de citron et contemplant d'un œil avide les sources où l'on nous défendait de boire. Ainsi qu'on voit des êtres qui naissent mauvais et corrompus, de même il est des fontaines empoisonnées déjà quand elles vagissent leur premier murmure. Vers le milieu du jour, une somnolence impérieuse nous accabla, et notre guide nous empêcha d'y céder. Ce supplice du réveil forcé est effroyable; mieux vaudrait combattre ce diable apocalyptique nommé Légion que de lutter contre une influence narcotique. — Laissez-nous plutôt mourir, si c'est notre fantaisie, disions-nous; mieux vaut s'endormir tout-à-fait que d'expirer de fatigue. — La transpiration avait cessé, nous étions tels que des statues de bronze au sortir de la fournaise.

Cependant nous ne pûmes nous empêcher de remarquer quelques plantes rugueuses, et, entre autres, une espèce de chardons blancs d'une taille cyclopéenne. — Où trouver, balbutia Valfort, une race d'ânes géans dignes de tondre ces futaies épineuses? — Nous étions alors à l'ombre, sous une roche qui surplombe et qui protége un vieux liége, avec deux oliviers. Là, nous lavâmes notre front, nos mains, et l'on mangea quelque peu pour chasser le sommeil. Le guide, ayant laissé rouler son chapeau, descendit le ramasser, et nous profitâmes de son absence pour nous coucher sur la terre, souhaitant qu'il se cassât le cou dans quelque fondrière, et nous délivrât de sa présence. Nous étions, en vérité, bien dignes d'aller à Sybaris, et le climat de cette portion de la Grande-Grèce suffit bien pour justifier la mollesse de ses habitans d'autrefois.

— Allons, s'écria le cicérone en nous réveillant avec rudesse, prenez courage; on découvre déjà la mer d'Ionie.

Que de fois le nom de cette mer et l'espérance de la contempler un jour avaient fait battre nos cœurs! En ce moment, ces mots n'avaient plus de prestige. Nous levâmes les yeux avec nonchalance. Sur la tête des monts, qui, vers la droite, allaient en s'abaissant, était posée, comme un diadème d'hyacinthe ou d'améthyste, une

bande horizontale d'une limpidité admirable, et nous répétâmes d'un ton morne : — La mer d'Ionie.

A dater de ce moment, nos perceptions devinrent assez vagues. Le pays avait peu de caractère; le golfe de Tarente paraissait et disparaissait, les monts se contournaient de cent façons autour du Crathis, dont le cours était de plus en plus tortueux. Quand le rivage apparut sans obstacle à nos regards, le site le plus curieux n'était pas à nos pieds; car les Apennins s'étaient arrangés en amphithéâtre et *composés* d'une manière originale derrière nous, et ces cimes pelées, fort laides à voir de près, s'étaient enluminées de couleurs si vives, si imprévues, si transparentes, qu'il était impossible de ne pas admirer l'inépuisable génie du céleste paysagiste, en dépit des feux qu'il laissait pleuvoir sur nous de sa palette flamboyante. Ces montagnes, qui ressemblaient à un bouquet de pierres précieuses, formaient un contraste étonnant avec la plaine du littoral, laquelle descend en pente monotone jusqu'aux premiers flots, revêtue d'un enduit de boue desséchée d'un gris de plâtre qui fait mal aux yeux. A force de pleurer sur cette vieille terre, le Crathis y a creusé bien des rides, car il change souvent de lit. Au surplus, ce cours d'eau n'a plus la force d'aller jusqu'à la mer; épongé par le sol, il se perd peu à peu, il expire en vue du port; et, quand il achève sa carrière, ce n'est plus qu'un tas de boue qui se roule entre deux remparts de boue. De quelque côté qu'on se tourne dans cette plaine, on n'aperçoit que de la boue, si puante, si épaisse, qu'on contemple avec stupeur un endroit aussi désert, aussi inhabitable, et sur lequel semble s'être appesantie la malédiction des cieux avec tant de rigueur que rien de ce qui vit ne peut plus y vivre. Les oiseaux de l'air, les fleurs, les arbres, les animaux malfaisans eux-mêmes, fuient ce séjour de mort.

Au temps où florissaient les républiques de la Grèce, il y avait au bord de la mer de Sicile une cité riche et splendide, fondée par une colonie d'Athéniens. Assise au milieu d'une verte prairie, entourée de bosquets de roses et de lauriers, de coteaux fertiles, et arrosée par un beau fleuve, cette ville était heureuse entre toutes; Vénus en avait, dit-on, choisi l'emplacement, et elle avait placé au milieu d'un jardin encensé par les fleurs un peuple chez lequel on ne connaissait d'autre étude, d'autres dieux, d'autre occupation que le plaisir, d'autres désirs, d'autres soins que ceux d'inventer des voluptés nouvelles. Cette ville endormie dans une autre Tempé, c'était Sybaris, Sybaris que les siècles ont enfouie sous un tombeau de fange de dix coudées

d'épaisseur. De toute cette nation, de son luxe, de ses voluptés, de ses palais, de ses jardins, il ne reste pas une fleur, pas une colonne, pas même un pan de muraille; en vain chercheriez-vous un jalon devant lequel on puisse dire : — C'était là. Que de phrases creuses et sonores eût débitées Harold en ce lieu! Quelles antithèses pompeuses entasserait un stoïcien, à propos de cette molle Sybaris ensevelie dans la boue! Pour nous, qu'aucun attrait ne sollicitait aux divagations du moraliste, rêveurs et consternés en face de ces antiques souvenirs, nous aspirions avec le mauvais air cette poésie des tombeaux; notre pensée épelait des strophes de Jérémie, et nous répétions après le prophète : « *Quomodò sedet sola, civitas plena populo?* »

Sybaris eut jadis le sort de Jérusalem, et si la voix de ses ruines pouvait percer le sein de la terre, elles pourraient crier leur tragique histoire en redisant avec la ville sainte : « *Lapsa est in lacum vita mea, et posuerunt lapidem super me. Inundaverunt aquæ super caput meum. Dixi, perii.* » Ces paroles semblent inspirées des bords du Crathis. Singulière destinée de ces anciennes maîtresses du monde, qui ont presque entraîné la nature après elles dans leur bouleversement. Le Tibre n'est plus qu'un ruisseau, le Crathis qu'un bourbier, et Alexis de Thurium chercherait en vain les ombrages qui protégèrent les eaux pures de Sybaris. Hélas! les flots du Céphise ne sont-ils pas pétrifiés, et ces bosquets, au parfum desquels Platon allait rêver sur les rives de l'Ilissus, ne se sont-ils pas évanouis comme l'onde qui reflétait le front doré du philosophe?

Il semble que les légers et voluptueux Sybarites auraient dû échapper à ces éclats de la foudre qui frappent les fronts inquiets et ambitieux. Quel fut leur crime, en effet? Troublaient-ils le monde par le bruit des armes? Leurs voix, retentissant sous le portique, effrayaient-elles de menaces les échos des cités voisines? Leurs corsaires revenaient-ils chargés de l'or de l'Asie mineure et de la pourpre tyrienne? Non, dormir, aimer, chanter à petit bruit entre le festin et le sommeil, méditer parfois sur les belles choses et les adorer, telle était leur vie. Leurs nerfs étaient si délicats que la fontaine en susurrant, que Zéphir, en caressant la feuillée, les fatiguaient et les rendaient malheureux. Cette susceptibilité d'organes était si excessive que, chez eux, au dire de Strabon, on réprimait comme un désordre public le bruit que font les artisans; des éphores silencieux présidaient au maintien du silence, et le cri des coqs était l'objet d'une sévère interdiction. On trouvait là le calme et la douce existence des Champs Élyséens.

Des voisins, les Crotoniates, leur cherchèrent querelle et les obligèrent de quitter pour les combats les délices de la vie horizontale. C'était du temps de Pythagore, si l'on en croit Diodore de Sicile. Les Sybarites ayant été vaincus, leurs ennemis, acharnés à la destruction de cette colonie (sans doute elle avait rendu les dieux jaloux), creusèrent au bas des montagnes de larges canaux dans lesquels ils amassèrent les torrens du pays et les deux fleuves dont Sybaris était entourée. Ces masses d'eau ayant été réunies se précipitèrent sur la ville, renversèrent les murs, et les enveloppèrent, ainsi que les habitans, d'une montagne de sable et de fange sous laquelle tout est inhumé. Depuis cette époque on n'a revu nulle trace de Sybaris. De temps en temps le Crathis, attaché depuis quinze siècles à cette implacable vengeance, quitte son lit et vient recouvrir de limon le spectre de Sybaris, chaque fois qu'il essaie de se soulever hors du sépulcre.

Plus d'une fois, dans la Grande-Grèce, nous avons rencontré les vestiges d'une société disparue, et ces souvenirs nous ont conduit à deux observations. Toutes les villes calabraises, ruinées ou peuplées encore, qui sont l'œuvre des temps antiques, sont situées dans la plaine, tandis que la civilisation moderne a constamment construit sur les montagnes. On conclura facilement de cette remarque que l'état de barbarie, en ces contrées, est plus près de nous que l'ère civilisée. Et rien n'est plus vrai : quelle différence entre le moyen-âge, avec ses châteaux-forts, avec ses superstitions, ses soldats bardés de fer, et les âges dorés qui virent éclore Moschus et Théocrite!

Nous reconnûmes en outre que toutes les localités célèbres jadis pour la beauté des sites, la pureté du ciel et la magnificence des édifices, sont devenues des cloaques infects. On croirait que les dieux exilés ont maudit un sol où l'on fit crouler leurs temples, et que le temps n'a pas achevé de dissoudre le corps mort de ces empires, d'où s'élèvent encore des exhalaisons putrides.

Après avoir erré jusqu'au soir dans ces sables grisonnans et vu disparaître derrière les Apennins le soleil, qui dorait encore la robe azurée de la mer d'Ionie, nous vînmes coucher à Santo-Mauro, triste village qui, de loin, domine l'ancien territoire de Sybaris. Pour nous préserver du mauvais air, on alluma un feu d'algues marines; ces herbes dégagent, dit-on, des vapeurs d'iode et de chlore très salutaires, ce qui nous donna lieu d'admirer l'effroyable odeur de l'air purifié.

FRANCIS WEY.

(*La suite à un prochain numéro.*)

UNE

FEMME DÉVOUÉE.

Il y a six ans, ce fut un grand scandale que l'enlèvement de Mme d'E.... Les accidens de cette sorte deviennent tous les jours plus rares, au grand désespoir des belles dames sentimentales et des jeunes gens sans autre espoir d'avenir qu'une bonne tenue, des moustaches noires et l'habitude de porter des gants jaunes; aussi parla-t-on beaucoup de celui-ci, et de bien des manières.

Les moralistes s'indignaient de ce qu'une jeune personne élevée dans les meilleurs principes, mariée à un honnête homme, mère de deux enfans, eût violé avec autant d'éclat la foi jurée au pied des autels. — Les moralistes avaient raison de s'indigner.

Les ames compatissantes plaignaient Mme d'E.... N'avait-elle pas long-temps combattu? Et, après tout, qui pouvait apprécier ses raisons secrètes? Cet honnête homme de mari, dont personne n'avait remarqué l'honnêteté jusqu'à l'enlèvement de sa femme, avait des défauts insupportables, de ces défauts qui, pour ne point éclater, n'en sont que plus pesans à celle dont ils gâtent l'existence. Les ames compatissantes appuyaient beaucoup là-dessus, et, quand aucun homme n'était présent, elles se livraient à des dissertations fort singulières sur les dernières couches de Mme d'E.... Tout le monde savait, grace à la discrétion d'une ennemie intime et d'un vieux mé-

decin, que les premières avaient failli la tuer; on connaissait ses sermens à ce sujet, sa volonté bien arrêtée; et cependant.... Les ames compatissantes concluaient en disant que M. d'E... n'avait pas de cœur. — Les ames compatissantes disaient à peu près vrai.

Mais les plus curieux à entendre sur ce chapitre, c'étaient les artistes. Mme d'E..., comme vous le savez sans doute, avait quitté son mari pour suivre en Italie un jeune peintre célèbre par la fougue de ses pinceaux et l'audace de ses conceptions. Aussi n'était-il pas un rapin chevelu, pas une pianiste incomprise, qui ne défendît avec acharnement la conduite de Mme d'E.... — C'est un ange, disaient-ils à l'envi, une organisation d'élite. Le monde extérieur est pour elle comme s'il n'était pas. Les intérêts mesquins, la réputation comme l'entend le vulgaire, les prétendus devoirs qui retiennent une femme auprès d'un époux indigne d'elle, n'étaient certes pas faits pour balancer en elle, dans cette ame toute noble et dévouée, le besoin de rendre à jamais heureux l'élu de sa pensée. Épouse, que lui pouvait-on reprocher? N'avait-elle pas laissé à son mari tous les biens avec lesquels, en définitive, il s'était marié, bien plutôt qu'avec elle? Contente d'une modique pension viagère, dernier legs d'une parente morte depuis son mariage, elle avait emmené ses enfans sans demander pour eux ni pour elle la moindre portion de son revenu. C'était admirable, beau comme l'antique, et d'une grandeur idéale. Le ciel avait rencontré juste en donnant à l'artiste éminent par l'intelligence la femme éminente par le cœur; au marin aventureux la blanche étoile, au génie le dévouement. — Ainsi disaient les artistes, et sans rire, encor. — Rire de quoi? me demandez-vous. — De leur style, uniquement; car, au fond, il y avait quelque raison dans leur manière d'envisager les choses.

Il va sans le dire que personne n'était assez mal avisé pour exalter le dévouement du jeune séducteur.

Un jour, au Cercle, plusieurs célibataires, tout en jouant au billard, agitaient ces différentes opinions. Aucun d'eux ne connaissait particulièrement le peintre en question (nous l'appellerons Paul, et c'est en effet son prénom), ni Mme la vicomtesse Amélie d'E.... La discussion était fort animée lorsqu'entra Lescombat, le plus élégant de nos romanciers. Je n'ai jamais vu d'homme plus impassible que lui. Pendant cinq minutes il écouta un feu roulant d'absurdités qui, j'y songe maintenant, devaient lui sembler monstrueuses, sans seulement froncer le sourcil. On eût pu croire que tout ce qui se disait avait le sens commun, à le voir tourner très gravement la tête du côté

de chaque interlocuteur. A la fin cependant un sourire lui échappa. Merlin venait de s'écrier avec sa bizarre petite voix :

— Je donnerais tout à l'heure la moitié de ma fortune pour être aimé comme l'est Paul, par une femme qui valût la vicomtesse.

L'expression sardonique que prit à ces mots la physionomie de Lescombat n'est pas facile à traduire. Merlin possède quatre-vingt mille livres de rente au soleil. Il pouvait être inconvenant dès-lors, mais non pas ridicule, en étayant de huit cent mille francs ses opinions amoureuses. Lescombat trouvait-il le sacrifice minime, ou bien exagéré? Pensait-il à l'impossibilité du marché, ou à l'embarras de Merlin, si tout à coup on l'eût pris au mot? C'est ce qu'alors je ne sus pas deviner. A vrai dire, je ne m'en occupai que fort médiocrement. Je partais peu de jours après pour la Suisse.

Ce n'est point une mince affaire que de voyager dans les montagnes quand on n'en a pas l'habitude. Je ferais frémir les cœurs sensibles, si j'énumérais ici toutes les misères par lesquelles il me fallut passer avant de savoir marcher, et combien de peau mes pieds laissèrent après les gros souliers de Grindelwald dont mes guides m'avaient pourvu. Plusieurs fois, et un soir surtout, attardé dans les glaciers de la Gemmi, je crus fermement que ma dernière heure était sonnée. Ce sont de singulières impressions que ces vertiges de la fatigue, ces hallucinations de l'épuisement. Ma pensée dominante, en ces déplorables extrémités, était justement celle du vieil avare, dans les *Fourberies de Scapin :* que diable étais-je venu faire dans ces maudites montagnes? Et je revoyais mon cabinet, mon fauteuil ample et doux, mon lit de chanoine, objets d'un poignant regret, principes d'un remords insupportable.

Laissons là toutefois mes épreuves personnelles, qui n'ont rien de particulièrement intéressant pour le lecteur; elles étaient finies ou à peu près, lorsqu'un jour, suivant modestement les routes battues, j'arrivai à Domo-d'Ossola, le cinquième village que l'on rencontre en allant du Valais aux îles Borromées. C'est le premier qui rappelle à peu près l'idée d'un *vico* italien, tel qu'on le rêve quand on a vu des mélodrames ou des opéras; c'est le premier où l'on trouve des maisons à colonnades, des rues garnies de tentes, des boutiques de macaroni, et de grands diables de lazzaroni en bonnet rouge, exposant au soleil leur poitrine et leurs jambes couleur d'acajou. Je m'installai dans l'auberge de la Poste, la seule et par conséquent la meilleure de l'endroit; d'ailleurs, à ce qu'on me dit, je devais y trouver des compatriotes. Je demandai leur nom. C'était un de ces assem-

blages de lettres qui n'ont aucune vertu mnémonique, Gauthier ou Dupont... Non... Bernard. On aurait pu s'en effrayer, mais les voyages ont cela de bon qu'ils vous font goûter un certain charme dans le bavardage du compatriote le plus insignifiant. J'envoyai résolument ma carte à M. et Mme Bernard, en leur demandant la permission de les voir, et reçus en échange un billet fort poli, par lequel M. Bernard me demandait à quelle heure il serait libre de se présenter chez moi; il s'excusait de me recevoir, en rejetant son refus sur l'état fâcheux de la santé de sa femme. Ceci était un mensonge flagrant; j'avais déjà entrevu dans le petit jardin de l'auberge une dame qu'à sa tournure parfaitement distinguée j'avais reconnue pour une Parisienne. Or, comme en ce moment il n'y avait d'hôtes étrangers que le ménage Bernard et moi, je ne pouvais méconnaître le vrai sens de la réponse polie dont je viens de parler. Les formes y étant, du reste, je ne pouvais non plus, sans être ridicule, m'en croire offensé. Ma fatuité même y aurait trouvé son compte, si j'étais arrivé moins poudreux et dans un attirail moins triste; mais, franchement, il m'eût fallu le plus robuste amour-propre, fait comme je l'étais, pour me croire redouté.

J'avais à peine achevé de dîner, lorsque M. Bernard descendit. Dès l'abord, je me crus le jouet d'un pseudonyme. Jamais Bernard n'avait pu être le nom de l'homme frêle, blond et nerveux, qui se jeta nonchalamment sur le fauteuil dont je m'empressai de lui faire les honneurs. Il balbutia de nouveau quelques phrases banales sur les regrets et l'indisposition de sa femme; et je feignis la plus invraisemblable, mais la plus sincère compassion; pendant trois minutes nous nous renvoyâmes, avec une scrupuleuse exactitude, tous les mensonges usités en pareil cas.

Après ces préliminaires, je tirai de mon sac de voyage une boîte à tabac, et, chargeant ma pipe, je l'offris à mon hôte. M. Bernard me répondit qu'il ne fumait jamais. Cinq minutes après, il regarda mon tabac et ajouta machinalement : Il est trop sec pour des cigarettes. D'où je conclus que M. Bernard les savait faire; n'eût été la politesse, je l'aurais prié d'essayer.

Il y avait dans notre conversation quelque chose de contraint, et je ne distinguais pas bien l'origine de cette espèce de méfiance qui me valait toutes les deux ou trois minutes un rapide coup d'œil de mon visiteur. L'idée me vint qu'il me prenait pour une certaine sorte de gens dont il avait peur; j'allais le lui dire, afin de sortir d'embarras, lorsqu'il me demanda, comme par acquit de conscience :

— Voyez-vous beaucoup d'artistes à Paris?

— Le moins possible, répondis-je assez à l'étourdie; ils sont pour la plupart trop bonnes gens.

— Est-ce que vous n'êtes pas venu en Italie pour y peindre?

— J'ai le paysage en horreur.

— Vous préférez peut-être....

— Je ne préfère rien : je suis encore à ressentir ma première émotion en face d'un tableau, quel qu'il soit.

M. Bernard me regarda quelques instans comme si je lui avais parlé chinois; mais il ne répondit rien, et la conversation changea de cours. Je la sentis dès cet instant plus intime. Et comme je parlais d'aller le lendemain à Baveno et à l'Isola Bella :

— Nous y allons aussi, me dit-il sans y songer.

Je ne relevai point cette parole, qui démentait encore une fois les prétendues souffrances de Mme Bernard; mais mon hôte s'aperçut qu'il s'était trahi; et, une demi-heure après m'avoir quitté, il me fit demander, sans autres façons, de venir prendre le thé chez lui. J'acceptai. Mme Bernard se portait à merveille. Il était évident, sans que j'y comprisse grand chose, que mon aversion pour la peinture l'avait subitement guérie. Aucune explication ne me fut donnée sur ce point délicat, et je n'en demandai aucune, comme on peut bien penser.

Mme Bernard me plut infiniment moins que son mari. C'était une grande personne blonde et mince, des traits parfaitement réguliers, et dont les yeux, trop saillans, pouvaient néanmoins passer pour assez beaux. Avec tout cela, elle manquait de charme; ce qui tenait peut-être au malentendu de sa mise. Non que rien, sur elle, portât l'empreinte de la mauvaise compagnie; mais elle exagérait la simplicité de l'excellente. Le corsage et les manches de sa robe, excessivement serrés et qui eussent fait valoir les perfections d'un buste irréprochable, accusaient dans le sien certains angles trop brusques, certaines courbures peu ménagées et une maigreur sans consistance très redoutée des gens qui se connaissent en femmes.

Quant à son esprit, j'en pris tout de suite une assez haute idée, sur les échantillons qu'elle ne m'en donna point. Cependant, à la longue, sa réserve, la gravité, et l'espèce de *plain dealing* anglais qui paraissaient lui être habituels, jetant un voile gris sur la causerie assez gaie engagée entre Bernard et moi, je me crus obligé d'honneur à tirer de son apathie cette belle silencieuse. Nous parlions de bals et de soirées, du souci énorme qu'on prend pour rendre ces réunions amusantes, et du résultat presque toujours directement contraire auquel aboutissent tant de soins.

— Je me rappelle à ce sujet, ajoutai-je, le mot de lady W.... : Les jolies soirées, disait-elle, c'est Dieu qui les donne.

— Très juste! s'écria Bernard. Mais sa femme resta comme stupéfaite, et levant sur moi ses yeux grands ouverts :

— Qu'entendait par là cette dame? reprit-elle. Dieu ne donne pas de soirées.

Mon nouvel ami ne put entièrement dissimuler un léger mouvement d'épaules qui témoigna de son impatience intérieure. Mais il se remit aussitôt, et développa très clairement le texte elliptique qui avait embarrassé la jeune femme. Il était pour elle d'une déférence et d'un soin excessifs. Je ne sais quel travail de broderie assez compliqué lui servait de contenance. J'admirai le zèle attentif avec lequel il assortissait d'avance les différentes nuances de soie qui allaient devenir nécessaires. Obligé de sortir quelques instans après pour régler notre départ du lendemain (j'étais déjà des leurs), il me remit les écheveaux en m'expliquant l'ordre dans lequel je devais les offrir à la dame. Cette familiarité, obtenue si vite, me charma tout-à-fait. « Il est décidément impossible, me disais-je, que ces gens-là s'appellent Bernard. »

Toutefois un si brusque tête-à-tête avait de quoi m'embarrasser, et je cherchais des yeux un sujet de conversation, lorsque j'aperçus à côté de la boîte à ouvrage un petit sac en velours vert orné de glands en fil d'or. Comme je le regardais attentivement, curieux de deviner son emploi :

— Fumez-vous? me demanda Mme Bernard, et elle me présenta le petit sac rempli de cigarettes. Je voulus témoigner quelques scrupules, mais je m'arrêtai court en la voyant de fort bonne grace allumer elle-même une *pajita*, et la porter à ses lèvres.

— *Ques aco?* me demanda aussitôt ma curiosité aux aguets; et la réponse que je lui adressai en vertu de certaines règles de probabilités, n'eût pas infiniment flatté Mme Bernard, si elle l'eût entendue. Toutefois je ne savais comment mettre d'accord mes nouvelles conjectures avec les égards recherchés de mon nouvel ami pour cette femme.

Il rentra bientôt une lettre à la main :

— Voici des nouvelles de votre frère, lui dit-il,

Elle me demanda, par un geste, la permission de déchirer l'enveloppe sur laquelle j'entrevis un énorme cachet armorié. Tandis qu'elle lisait, une contrariété assez vive se peignit sur sa figure :

— Il ne viendra pas, dit-elle ensuite. La session se prolonge, et.....

Mais elle s'arrêta court, hésita un instant, puis elle acheva ainsi sa phrase :

— Et... il ne viendra pas.

Il était clair que ma présence, un instant oubliée, était de trop pour le demeurant de la causerie conjugale. Je m'assurai de l'heure à laquelle nous partions, et, sous prétexte d'une extrême fatigue, je me retirai aussitôt, me promettant bien d'en savoir plus long le lendemain. Les armoiries de la lettre m'intriguaient au dernier point.

Le lendemain, Bernard entra de bonne heure dans ma chambre, et me fit honte de ma paresse.

— Il est certain, dis-je en me frottant les yeux, que faire attendre une dame...

— Oh! interrompit-il, là n'est pas le mal : ma femme ne vient pas avec nous.

— Serait-elle *plus* souffrante? demandai-je non sans une intention de plaisanterie.

— Souffrante, non pas, mais contrariée. La lettre d'hier au soir lui a tourné la tête... Ah! et puis, j'oubliais, continua-t-il, nous avons fait un rêve effrayant...

— Un rêve?

— Un rêve, mon cher monsieur; le songe d'Athalie n'est, auprès, qu'une bagatelle. Et comment, après cela, s'aventurer sur un océan aussi dangereux que le lac Majeur! Mais dépêchez-vous, la matinée est superbe.

Je ne pus m'empêcher de comparer ce ton railleur, cet enjouement de bon aloi, aux empressemens respectueux de la veille. — A la bonne heure, pensai-je, je retrouve là le mari enchanté, pour un jour, d'échapper à son éternelle consigne.

Nous partîmes à pied, laissant de bon cœur à deux pauvres *abbati* les places que nous avions retenues dans une infâme diligence et qui d'avance se trouvaient payées. Je passe tous les détails pittoresques de la journée. Rien n'est plus trivial au monde que les îles Borromées, et chacun se les peut figurer d'après les belles expressions du guide italien : « Semblables à d'élégantes naïades sortant du sein de l'onde, et livrant aux regards surpris leurs merveilles bizarres. »

Je pris beaucoup plus de plaisir à jaser avec mon compagnon qu'à arpenter les belles terrasses rectilignes et le bois de lauriers de l'Isola-Bella. Bernard était un garçon d'esprit et de cœur. Il se trouva qu'il connaissait plusieurs personnes avec lesquelles j'avais moi-même quelques relations, et, entre autres, ce Lescombat dont j'ai parlé. Il se mit à esquisser avec une précision remarquable ce singulier caractère.

« Avec tout son esprit, me dit-il, Lescombat n'est qu'une organisation très incomplète. Le besoin d'étonner les gens l'a criblé d'affectations. Son silence est calcul; ses airs mystérieux, bons pour les badauds de Paris, ne tiendraient pas une heure devant l'interrogatoire d'un provincial rusé, qui aurait intérêt à voir le fond de ce puits obscur... d'où jamais la vérité n'est sortie, ajouta-t-il en riant. En somme, je n'aime point Lescombat. Ses succès même m'ont appris à le juger. Il a toujours été plus petit qu'eux, et, comparés aux peines qu'il a prises pour les obtenir, ils ne sont rien. Voyez à quoi cela le réduit.

« Après cela, il est dommage que Lescombat soit partout et toujours rongé par l'envie. Cette torture seule l'empêche d'être parfaitement heureux. Il ne paie pas d'autre tribut aux faiblesses du cœur. Jamais sa vie ne sera entravée par un généreux sentiment. Ne vous étonnez pas que je le juge d'une manière aussi tranchante, reprit-il après une pause; si vous me connaissiez mieux, vous sauriez qu'il m'arrive rarement de me prononcer ainsi, et jamais sans avoir pour cela des raisons personnelles. »

Bien que Lescombat ne fût pas de mes amis intimes, je voulus prendre sa défense, et je risquai en sa faveur l'hypothèse ordinaire d'une passion refoulée.

— Oui-dà! répliqua Bernard. Et laquelle, s'il vous plaît?

Sa voix, lorsqu'il m'adressa cette question, avait un accent tout particulier.

— A-t-il jamais nommé l'objet de cette passion? reprit-il.

— Non sans doute; vous sentez bien que...

— La laissé-t-il deviner? interrompit brusquement Bernard.

Nous entrions alors dans une des grottes de rocailles, et, placé derrière mon compagnon, je ne pouvais scruter en ce moment sa physionomie; mais je distinguai parfaitement, à une imperceptible halte et au mouvement de sa tête, qu'il avait été tenté de se retourner brusquement pour mieux entendre ma réponse. Une sorte d'instinct me conseilla de ne rien ajouter à un *non!* prononcé le plus naturellement du monde.

Afin de rompre un assez long silence qui suivit ce rapide dialogue, je revins sur un sujet qui, la veille, avait paru intéresser mon compagnon : les plans adoptés pour l'achèvement de la Madeleine. Il était alors question de confier toutes les peintures de cette basilique à un seul artiste, et l'on nommait déjà celui qu'avait choisi le ministre des travaux publics. Bernard approuvait le projet en lui-même.

Quant au peintre, il ne le connaissait pas assez pour blâmer ou partager la confiance qu'on lui accordait. Il reprit volontiers sa thèse, exaltant le bonheur de l'homme à qui une si noble tâche pouvait écheoir. Il en parlait avec un enthousiasme mélancolique.

— Mais j'ai peur, je l'avoue, ajouta-t-il, j'ai peur que M. *** ne soit pas l'artiste qu'il faudrait à une si colossale entreprise. Et savez-vous pourquoi? C'est que, si au lieu d'un peintre il était besoin d'un écrivain, ou si Lescombat, au lieu d'une plume, avait appris à se servir d'un pinceau, bien certainement il eût été choisi par le ministre... L'intrigue, toujours; le mérite, quelquefois.

Cette animosité persistante, qui ramenait sans cesse sur ses lèvres quelque sarcasme contre un homme avec lequel il pouvait me croire lié, me déplut un peu; néanmoins je n'en laissai rien paraître, et nous revînmes à Baveno, tout aussi bons amis que jamais. J'y trouvai mes bagages que j'y avais fait transporter par la diligence, car je voulais pousser jusqu'à Milan.

— Vous retrouverai-je à Domo-d'Ossola? demandai-je à Bernard en lui pressant la main, au moment de nous séparer.

— Hélas! je n'en sais rien, me répondit-il avec un sourire dans lequel je crus remarquer une certaine amertume. Les rêves en décideront.

— Je vais donc demander aux dieux de vous les envoyer tous par la porte d'or. Et à Paris, nous reverrons-nous?

Cette fois il ne répondit que par un signe de tête qui ne me laissait aucun espoir.

— Comment, repris-je avec l'élan d'un sentiment très sincère, vous seriez perdu pour notre pays; pour cette vie active de l'intelligence, que vous paraissez comprendre si parfaitement? Cela ne se peut pas. C'est un meurtre.

— Vous êtes bien bon. Mais cela sera, répondit-il en me pressant une dernière fois la main.

Puisqu'il n'en disait pas davantage, il eût été fort indiscret à moi d'insister. Je partis donc, en le chargeant de mille complimens pour Mme Bernard.

Cette rencontre, tout-à-fait simple, n'avait fait sur moi qu'une impression passagère, et je n'y songeais déjà plus le lendemain de mon arrivée à Milan, lorsque je trouvai chez moi le billet suivant, laissé au maître de l'hôtel par un inconnu :

« Les rêves sont décidément *au départ*. Puisque nous ne devons pas nous revoir, je ne veux pas vous laisser plus long-temps ignorer

un secret qui n'en est pas un, et dont vous auriez raison en arrivant à Paris. Oubliez le nom sous lequel je me suis caché à vous, et si vous pensez quelquefois à deux pauvres parias, faites-le en toute connaissance de cause.

« PAUL C. »

Je fus un peu confus de n'avoir pas deviné plus tôt à qui j'avais eu affaire, et j'ai voulu épargner au lecteur ce sentiment désagréable. Bien certainement sa perspicacité a devancé la mienne.

Un point de cette énigme me restait à éclaircir : l'aversion du jeune peintre contre Lescombat; aversion qui, ne pouvant s'expliquer par de la jalousie, me semblait un peu bien prononcée. Je me promis de satisfaire ma curiosité en arrivant à Paris. Par malheur, je n'y trouvai pas Lescombat, il était en Angleterre; moi-même je partis pour Alger, où je restai dix-huit mois, et toute cette chronique du monde s'effaça peu à peu de ma mémoire.

L'autre soir, chez l'un de nos ministres, l'huissier annonça le vicomte d'E..... J'avais alors à mon bras un des hommes qui savent le mieux Paris, un ex-journaliste, qui, de son ancien métier, a gardé l'habitude de dîner tous les jours en ville.

— Pardieu, lui dis-je, vous voilà bien; vous allez me compléter une petite historiette dont les dernières lignes me manquent.

Et je lui racontai en très peu de mots ce qu'on vient de lire.

— Eh bien! me dit-il, que vous reste-t-il à savoir?

— Le rôle que Lescombat jouait dans ce vaudeville.

— Lescombat! Mais d'où venez-vous donc, mon cher? Vous n'avez pas deviné?

— Non, ma foi!

— Lescombat était le *numéro un*.

— Ah! bon, m'y voilà! Il avait esquivé...

— Il avait esquivé le dévouement de la vicomtesse.

— A merveille... Et Paul, le *numéro deux?*

— Vous ignorez qu'il s'est brûlé la cervelle?

E. D. FORGUES.

LES DERNIÈRES HEURES

DE

MADAME ROLAND.

MADAME ROLAND.
BAILLY, ancien maire de Paris.
LAMOURETTE, ancien évêque de Lyon.
RIOUFFE, ami des girondins.
GIREY-DUPRÉ, homme de lettres, ami des girondins.
BOIS-GUION, ami des girondins.
CLAVIÈRE, ancien ministre des finances, collègue de Roland.
HENRIETTE CANNET, amie d'enfance de Mme Roland.
LA FEMME DU GEOLIER de la Conciergerie.

(La scène se passe dans une salle de la Conciergerie, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1793.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ROLAND, seule.

La mort, je la bénis, et l'attends sans regret;
Avant qu'il fût rendu, je savais mon arrêt.
Leurs jugemens ne sont que de vains simulacres:
Ils ont au nom des lois décrété les massacres,
Et tout homme appelé devant leur tribunal
Est d'avance promis à l'échafaud fatal.
De tout ce que j'aimais tour à tour séparée,

Le malheur à la mort m'a déjà préparée.
Mon ame a tant souffert, mon ame a tant lutté,
Que mourir est pour moi presqu'une volupté.
Ce sentiment caché, cet amour qui m'accable,
Je l'étouffe en mourant avant qu'il soit coupable.
Avec sérénité, sans haine, sans remord,
J'interroge mon ame en face de la mort;
Je la sens s'élever au-dessus des orages
Qui troublent ici-bas les plus fermes courages.
Cette ame aux passions a déjà dit adieu,
Et ses derniers combats s'apaisent devant Dieu!
La terre a disparu, mon épreuve est finie:
Je meurs, et je n'ai pas l'horreur de l'agonie.
Dieu seul est vrai : vers lui je monte sans effort;
Mais le cœur peut fléchir, quoique l'esprit soit fort;
Et parfois dans mon sein passe une image amère,
Qui change en désespoir ma tendresse de mère :
Je revois mon enfant, et je me sens faiblir;
La mort que j'appelais me fait alors pâlir.
Je voudrais, me gardant à tes jeunes années,
Que Dieu n'eût pas si tôt disjoint nos destinées,
Ma fille! seul amour dont mon cœur s'enivra;
Pour toi je voudrais vivre, ô ma douce Eudora (1)!
Avant de nous quitter, ange qui seras femme,
Je voudrais à la vie initier ton ame,
T'enseigner la vertu, la force, le devoir,
Guider les sentimens qui viendront t'émouvoir,
A l'éveil de ton cœur assister, et te suivre
Pas à pas dans ce monde où sans moi tu vas vivre.
Demain tu n'auras plus mon appui maternel,
Demain viendra pour moi ce moment solennel
Où du monde à jamais notre ame se sépare.
J'étais calme, et voilà que la douleur m'égare;
Demain de mon amour il faudra te sevrer,
Et quand je pense à toi, je ne sais que pleurer!
Mais vivre! oh! non, mon Dieu! vivre même pour elle,
Pour cette pure enfant, si touchante et si belle,
Je ne le puis! Je sens mes forces succomber.

(1) Nom de la fille de Mme Roland, aujourd'hui Mme Champagneux.

Vivre au milieu du sang! vivre pour voir tomber
Sous le fer du bourreau ces têtes vénérées
Que la liberté sainte elle-même a sacrées!
Vivre lorsque le crime immolant la vertu
Retient sous la terreur tout courage abattu;
Vivre quand ma patrie, autrefois noble et fière,
Souffre pour dictateurs Danton et Robespierre!
Lorsque la liberté et l'honneur vont périr,
Lorsque la France meurt, je veux aussi mourir.

SCÈNE II.

MADAME ROLAND, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER, tenant à la main une lettre et des fleurs.

Citoyenne, tu sais qu'en sa miséricorde,
Aux condamnés à mort le tribunal accorde
Le droit de recevoir parmi les détenus
Ceux qui leur furent chers ou qui les ont connus.
Est-il des prisonniers à la Conciergerie
Que tu désires voir?

MADAME ROLAND.

Oh! laissez, je vous prie,
Laissez entrer tous ceux qui, dans ce triste lieu,
A mes derniers momens voudront me dire adieu!

LA FEMME DU GEOLIER.

J'y consens; de pitié ton sort me paraît digne.
Je viens en ta faveur d'oublier ma consigne;
En secret j'ai reçu ce papier et ces fleurs
Qu'une femme pour toi m'a remis tout en pleurs.

MADAME ROLAND.

(Lisant.) (A la femme du geôlier.)
Henriette! Elle ici!... Permettez que je voie
Cette femme qui pleure et vers moi vous envoie;
Elle sait que demain sera mon dernier jour;
Elle est là, me dit-elle, elle attend dans la cour.
Ne la renvoyez pas, et pour dernière grace,
Avant que de mourir, souffrez que je l'embrasse!

LA FEMME DU GEOLIER.

Tu la verras: malgré mes ordres rigoureux,

Je tâche d'adoucir le sort des malheureux.

MADAME ROLAND.

De votre humanité soyez récompensée
Par celui qui d'en haut lit dans notre pensée!

LA FEMME DU GEOLIER.

Citoyenne, à revoir.

MADAME ROLAND.

Puis-je espérer?

LA FEMME DU GEOLIER.

Ici
Bientôt j'introduirai ton amie.

MADAME ROLAND.

Oh! merci!

SCÈNE III.

MADAME ROLAND, seule.

Henriette, grand cœur, que nul danger n'effraie,
Jusqu'au dernier moment amie ardente et vraie,
Dévouée au malheur, sublime sans effort,
Elle vient pour me voir s'exposer à la mort!
Par un pressentiment, au matin de la vie,
Lorsqu'aux plus doux penchans l'ame s'ouvre ravie,
Je l'aimais : l'amitié de nous a fait deux sœurs;
La mort seule aujourd'hui séparera nos cœurs!
(Elle lit.)
Ces fleurs qu'elle m'envoie et qu'elle sait que j'aime,
Elle a voulu pour moi les cueillir elle-même
Dans ce cloître en ruine, entouré de tombeaux,
Où coulèrent nos jours les plus purs, les plus beaux;
Douce et calme prison où de pieuses femmes
Aux nobles dévouemens préparèrent nos ames.
Ces pâles liserons par nos soins cultivés,
Dans ce couvent désert elle les a trouvés.
Comme un doux souvenir j'aspire leur calice;
Ils seront sur mon cœur à l'heure du supplice!
Sur mes vêtemens blancs dénouons mes cheveux;
Sourions à la mort qui répond à mes vœux.

C'est une fête. Avant que ma tête ne tombe,
Des fleurs de l'amitié parons-nous pour la tombe,
Et que le peuple dise en me voyant mourir :
Radieuse, au martyre elle semble accourir!

SCÈNE IV.

MADAME ROLAND, HENRIETTE.

(La femme du geôlier introduit Henriette et se retire.)

MADAME ROLAND.

Henriette! (Elles s'embrassent.)

HENRIETTE.

Hâtons-nous, viens, ils comptent les heures,
Et si je ne te sauve, il faudra que tu meures!

MADAME ROLAND.

Laisse-moi tout entière au bonheur de te voir.

HENRIETTE.

Puis-je oublier la mort que tu vas recevoir?

MADAME ROLAND.

Sur le sort qui m'attend pourquoi verser des larmes?
Pour moi tu fais revivre un passé plein de charmes.
Oh! parlons du bonheur des jours évanouis,
De ces rêves si purs que le monde a trahis;
Parlons des sentimens chers à notre jeunesse;
A mes derniers instans que ce passé renaisse;
Amie, évoquons-le, calme, riant et beau,
Et que j'emporte encor son image au tombeau.

HENRIETTE.

Ainsi, lorsque demain au supplice on te mène,
Je te retrouve encor l'ame forte et sereine;
Ce courage si fier ne s'est pas abattu,
Et quand la mort arrive, à peine y penses-tu!

MADAME ROLAND.

A quoi sert de parler d'un sort irrévocable?
La peur convient au lâche, et la plainte au coupable;
Mais celui qui ne sent ni terreur ni remord
Avec tranquillité doit marcher à la mort.

HENRIETTE.

Non, il doit résister; la résistance honore,
Lorsqu'à servir sa cause on peut prétendre encore.
Toi, de la liberté martyr et défenseur,
Pour la voir triompher, tu dois vivre, ma sœur.
La liberté, livrée aux bras de Robespierre,
Après des nuits de sang trouvera la lumière.
Ceux qui souffrent pour elle et qui l'aiment toujours
Auront part à sa gloire en de plus heureux jours.
Souris à cet espoir, vis, cède à ma tendresse.

MADAME ROLAND.

Tu parles d'avenir quand l'échafaud se dresse!
Ma sœur, je meurs demain.

HENRIETTE.

Non, tu ne mourras pas!

MADAME ROLAND.

Eh! quelles mains pourraient m'arracher au trépas!
Aurais-tu demandé ma grace à Robespierre?
Non, tu ne l'as pas fait; non, ton ame est trop fière!
Du sang des vingt et un l'échafaud fume encor;
Après eux il est beau d'y recevoir la mort.
Comme vous, en chantant l'hymne patriotique,
On me verra mourir, fils de la république,
O mes frères, Vergniaud, Brissot et Gensonné,
Et vous, couple touchant si jeune moissonné,
Ducos, Fonfrède, amis qu'aurait chantés Virgile,
Poétiques tribuns nés dans la même ville,
De l'échafaud sanglant que vous avez sacré
Demain je monterai le glorieux degré;
Et si, dans le chaos de ces jours d'anarchie,
Les tyrans m'oubliaient ou m'avaient affranchie,
Je suivrais ton exemple, ô Charlotte Corday,
Et le même trépas me serait accordé.

HENRIETTE.

Non, ma sœur, je n'ai point sollicité ta grace,
Mais je viens te sauver en mourant à ta place.

MADAME ROLAND.

Que dis-tu?

HENRIETTE.

Que je suis inutile ici-bas,
Que je ne vivrais plus si tu ne vivais pas.
Mais toi, femme honorée et grande citoyenne,
Tu dois vivre, et ma vie assurera la tienne.

MADAME ROLAND.

Héroïque amitié qui brave les tyrans!
Pour moi tu veux mourir?

HENRIETTE.

A mes vœux tu te rends,
N'est-ce pas? Le temps fuit, le supplice s'apprête,
L'aube va ramener la fatale charrette.
Oh! viens, sous mes habits que tu vas revêtir,
Sans soupçon, les geôliers te laisseront sortir.
Passe sans te troubler devant le poste, et marche
Jusqu'au pont Saint-Michel; là, sous la première arche,
Une barque t'attend.

MADAME ROLAND.

Quoi! si tôt nous quitter!

HENRIETTE.

Prends cet or, hâte-toi.

MADAME ROLAND.

Laisse-moi t'écouter.
Chaque mot que tu dis dans mon cœur ému vibre.
Ah! crois-moi, je préfère au bonheur d'être libre
Les sentimens si beaux que j'ai su t'inspirer.
Oh! ne t'éloigne pas, laisse-moi t'admirer!

HENRIETTE.

M'éloigner? Mais c'est toi qui pars, moi je demeure.
Tu ne m'écoutes pas, tu laisses passer l'heure.

MADAME ROLAND.

Qu'elle est belle, cette heure où mon ame comprend
Tout ce que vaut ton cœur si dévoué, si grand!

HENRIETTE.

Cette heure, tu la perds.

MADAME ROLAND.

Goûtons-la calme et tendre,
Sans douleur, sans regret.

HENRIETTE.

Je ne veux plus t'entendre.
Viens, oh! viens, sauve-toi!

MADAME ROLAND.

Fol espoir! si ton cœur,
Dans ce combat touchant, du mien restait vainqueur,
Ne crois pas assurer mon salut par la fuite:
A l'instant mes bourreaux seraient à ma poursuite.
Quel asile espérer? L'infame dictateur
De chaque citoyen a fait un délateur;
Et comme pour railler ton dévouement sublime,
Après toi l'échafaud me prendrait pour victime.

HENRIETTE.

Eh bien! quand la terreur épouvante Paris,
Fuis, va te réunir aux Girondins proscrits;
Ils t'attendent, suis-les; grace au ciel, tous nos frères
Ne dorment pas encor dans les champs funéraires:
Quelques-uns des bourreaux ont su tromper les coups;
Louvet, Buzot, Guadet, Pétion, Barbaroux
Vivent encore.

MADAME ROLAND, tressaillant.

Il vit, lui, le noble jeune homme!

HENRIETTE.

Mais quel nom t'a frappé dans ceux que je te nomme?

MADAME ROLAND.

Tous; je les aime tous! Dis-moi, toujours errans,
N'ont-ils pas rencontré des amis, des parens
Qui les aient recueillis?

HENRIETTE.

Les discordes civiles,
Tu le sais, ont chassé la pitié de nos villes.
Craignant la trahison des lâches, des méchans,
Nos amis fugitifs se cachent dans les champs.

Le guide qui t'attend te mettra sur leur trace;
N'hésite plus, ma sœur, c'est là-bas qu'est ta place.
Oh! pense à ces proscrits heureux de te revoir,
Va leur rendre la foi, va leur rendre l'espoir.

MADAME ROLAND.

Ainsi ton sacrifice aveugle et magnanime
En voulant me sauver me pousse vers l'abîme.
Oh! laisse-moi mourir, car la mort, c'est l'oubli!

HENRIETTE.

Que dis-tu? Mais d'où vient que ton front a pâli?
Quel trouble a pénétré dans ton ame si forte?

MADAME ROLAND.

Ne m'interroge pas, demain je serai morte,
Ce cœur s'apaisera.

HENRIETTE.

Mais tu verses des pleurs;
Comme autrefois, ne puis-je adoucir tes douleurs?

MADAME ROLAND.

Laisse-moi demander un asile à la tombe.

HENRIETTE.

O ma sœur, c'en est trop; à tes genoux je tombe.
Oh! ne résiste plus aux cris de l'amitié;
Oh! vis par dévouement, par devoir, par pitié.

MADAME ROLAND.

A la sublimité d'une telle prière,
Mon ame, je le sens, doit s'ouvrir tout entière.
Tu le sais, à cet âge où le cœur s'éveillant
Se débat, incertain, dans un rêve brûlant,
Mes inquiets désirs vers Dieu seul semblaient tendre;
J'aimais Dieu d'une ardeur et d'une foi si tendre,
Qu'on pouvait présager ce que serait un jour
L'amour terrestre éclos de ce divin amour;
Et lorsque je tournai mes pensers vers le monde,
Pour étancher ma soif de tendresse profonde,
Le fantôme adoré que toute ame poursuit
M'apparut, mais toujours se perdit dans la nuit;

Et mon cœur caressa cette ardente chimère
Jusqu'à l'heure funèbre où Dieu me prit ma mère.
Alors l'enchantement des rêves du passé
Au souffle de la mort sembla s'être glacé;
En voyant le néant des choses de la vie,
Ma foi dans le bonheur s'était évanouie;
Comme une illusion je rejetais l'espoir,
Et je n'eus plus qu'un but ici-bas, le devoir!

C'est toi qui, dans ces jours où le cœur désespère,
Me choisis un époux que j'aimai comme un père.
L'estime, le respect, m'attachèrent à lui;
Ma sœur, prête à mourir, je le jure aujourd'hui :
Depuis qu'il partagea ma jeune destinée,
Jamais à le trahir je ne fus entraînée;
Mais souvent, je l'avoue, en gardant la vertu,
J'ai marché le front haut et le cœur abattu.

J'étais mère, et ma vie avait semblé renaître
En donnant à ma fille une part de mon être;
La terre m'attachait, et pour l'humanité
Mon ame avec transport rêvait la liberté!
Oh! quand je crus la voir se lever sur la France,
Comme je partageai l'unanime espérance!
De mes rêves éteints je sentis le retour,
Pour moi l'enthousiasme était un autre amour,
Amour vaste et sacré, passion dont la flamme,
Au lieu de la troubler, fortifiait mon ame.
Oh! combien j'éprouvais un mâle enivrement
D'initier les cœurs à ce grand sentiment!
Je cherchais et j'aimais tout être sympathique
Épris ainsi que moi de la cause publique,
Sacrifiant sa vie à l'intérêt commun,
Affrontant sans plier les luttes du tribun,
Et quand la liberté se voyait menacée,
Au péril de sa tête exprimant sa pensée.
Sans doute mon époux était homme de bien,
Philosophe rigide, intègre citoyen;
Mais l'ardeur, le courage et l'esprit de l'apôtre,
L'idéal de mon cœur, je le vis dans un autre.

Né sous le ciel de flamme où naquit Mirabeau,
Il était éloquent, il était jeune et beau :
Pour rendre Antinoüs, autrefois la sculpture
Aurait choisi ses traits (1) et sa noble stature.
Debout à la tribune, oh! d'ici je le vois,
Le front calme, l'œil fier, d'une éclatante voix,
Du geste et de l'éclair que lançait sa paupière,
Dénoncer au pays Marat et Robespierre,
Et de la liberté revendiquant les droits
Attaquer les tyrans comme il brava les rois.
Ah! qu'il me semblait grand, quand sa voix intrépide
Rappelait au devoir la Gironde timide,
Et que, des massacreurs défiant les poignards,
Il vouait au mépris les chefs des montagnards.
Mais après ces combats livrés à l'assemblée,
Le soir, nous le voyions souvent l'ame accablée;
La liberté luttait contre un double danger :
La trahison des siens, le fer de l'étranger;
Au dedans avilie, au dehors combattue,
Sous ses propres excès elle était abattue;
Il souffrait de sa honte, il sentait son affront;
Une sainte colère illuminait son front,
Quand, penché sur la carte, il suivait les armées
Qui venaient assiéger nos villes alarmées;
Pour vaincre ou pour mourir il eût voulu marcher;
Et moi, je l'admirais et venais me pencher
Près de lui; j'écoutais et, troublée, attendrie,
Je sentais plus ardent l'amour de la patrie!
Ainsi, sans le vouloir, je me pris à l'aimer
D'un sentiment divin qu'on ne peut exprimer;
C'était une tendresse ardente mais pudique,
Comme une jeune mère aime son fils unique;
Comme on aime la gloire et l'honneur, je l'aimais;
Mais cet immense amour, il ne le sut jamais.
Tel qu'un malheur sacré, je le cachais au monde.
J'ai gardé dans les fers son empreinte profonde,
Et je le sens, peut-être au-delà de la mort

(1) « Barbaroux, dont les peintres ne dédaigneraient pas de prendre les traits pour une tête d'Antinoüs. » (Mémoires de Mme Roland.)

Je l'aimerai toujours, mais du moins sans remord.
Et tu veux, ranimant ma passion trop vive,
Qu'aujourd'hui dans l'exil auprès de lui je vive?
Oh! ma sœur, de mon ame entends les derniers cris :
Celui que j'aime est un des girondins proscrits!

HENRIETTE.

Eh bien! loin de le fuir, la vertu te commande
D'affronter et de vaincre une épreuve aussi grande;
Et lui, lui, ce proscrit que tu n'as pas nommé,
Sera digne de toi, puisque tu l'as aimé.

MADAME ROLAND.

Hélas! sûre de lui, le suis-je de moi-même?

HENRIETTE.

Par faiblesse tu meurs?

MADAME ROLAND.

Je meurs parce que j'aime.
J'ai trop souffert, je sens que dans mon cœur brisé
Le courage est détruit, l'héroïsme épuisé.

HENRIETTE.

A défaut du bonheur, l'honneur te dit de vivre.

MADAME ROLAND.

Oh! pourquoi fuir la mort, quand la mort nous délivre?

HENRIETTE.

Ta vie est un devoir.

MADAME ROLAND.

Ma vie est un fardeau.
Mourir sera si doux!

HENRIETTE.

Vivre sera plus beau.

MADAME ROLAND.

Recommencer l'exil alors qu'il touche au terme,
Je ne le puis.

HENRIETTE.

Triomphe, et marche d'un pas ferme.

MADAME ROLAND.

A la mort!

HENRIETTE.

A la vie où reste ton enfant.

MADAME ROLAND.

Silence, oh! par pitié.

HENRIETTE.

La pitié te défend
De laisser ici-bas ta fille abandonnée.

MADAME ROLAND.

Quand je ne serai plus, veille à sa destinée.

HENRIETTE.

Ainsi, rien ne t'ébranle et ne te peut toucher?
Et loin de fuir la mort, tu sembles la chercher?
Oh! laisse-toi fléchir! hélas! l'heure s'écoule!
Ils vont venir! J'entends une porte qui roule.
Prends ces habits!

MADAME ROLAND.

Ma sœur, de ces derniers instans
Ne troublons pas la paix.

HENRIETTE, avec désespoir.

On vient : il n'est plus temps!

SCÈNE V.

MADAME ROLAND, HENRIETTE, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER.

L'heure du règlement, citoyenne, est sonnée,
Et si tu ne sors pas, je serai soupçonnée.

HENRIETTE, avec égarement.

Sortir! Oh non! je reste, et c'est elle qui sort!
Vois-tu? c'est moi qui suis la condamnée à mort!

MADAME ROLAND.

Henriette! ô mon Dieu! le désespoir l'égare!

HENRIETTE.

Que sur ma tête aussi tombe leur loi barbare!

(La femme du geôlier l'entraîne.)

MADAME ROLAND.

Henriette! ma sœur!

HENRIETTE.

Adieu, puisqu'il le faut;
Mais demain je saurai te suivre à l'échafaud!

SCÈNE VI.

MADAME ROLAND, seule.

Oh! puisque sans mourir j'ai vidé ce calice,
Je ne redoute plus l'épreuve du supplice.
Quel aveu déchirant, quel combat, quel adieu!
J'ai parlé devant elle ainsi que devant Dieu.
A son saint dévouement, qui pénétrait mon ame,
Je viens de dévoiler mes faiblesses de femme.
Mais je dois étouffer ce poignant souvenir;
Mes frères de douleur, mes amis vont venir;
Sous la paix de mon front cachons-leur cet orage,
A leur abattement opposons mon courage,
Que ma sérénité les prépare à la mort,
Devant eux que ce cœur paraisse calme et fort;
Dans cette lutte encor que l'honneur me soutienne;
La femme a disparu, montrons la citoyenne!

SCÈNE VII.

MADAME ROLAND, RIOUFFE, GIREY-DUPRÉ, BOIS-GUION, CLAVIÈRE.

MADAME ROLAND, à ses amis qui entrent.

Amis, je vous reçois enfin en liberté;
Robespierre pour nous est plein d'humanité :
On ne me traite plus comme une prisonnière.
(Elle leur tend la main.)
Riouffe, Bois-Guion, Girey-Dupré, Clavière,
Qu'il m'est doux de vous voir! (Souriant.) Asseyons-nous, parlons
De nos amis absens, comme dans mes salons
Autrefois; vous savez combien d'heures ensemble
Nous passâmes ainsi.

RIOUFFE. (Il tient un livre à la main.)

L'heure qui nous rassemble
Est bien triste, madame, et nous ne pourrons pas
Oublier comme vous les apprêts du trépas.

MADAME ROLAND.

Bon Riouffe, toujours grave et mélancolique,
Toujours rêvant, ainsi qu'un philosophe antique,
A la mort, au réveil de l'ame; dans Platon,
J'en suis sûre, à l'instant vous lisiez le Phédon (1).

RIOUFFE.

Oui, je m'entretenais, madame, avec Socrate;
Mais en pensant à vous, à la patrie ingrate,
Qui vous laisse mourir...

CLAVIÈRE.

Et nous épargne, nous,
Qui du même trépas aurions été jaloux!

GIREY-DUPRÉ, riant.

Ce désir, nos bourreaux sauront assez l'entendre,
Et nous ne perdrons rien, mes amis, pour attendre.

BOIS-GUION.

Insouciant, tu ris au pied de l'échafaud!

GIREY-DUPRÉ.

Oui, je n'ai qu'un regret, c'est qu'il me fait défaut
Pour demain; je voudrais, accompagnant madame,
Y monter en chantant.

RIOUFFE.

O cœur léger, grande ame!

MADAME ROLAND.

Héroïque railleur! comme un vrai girondin
Il regarde la mort avec un froid dédain.
Imitons son exemple, et durant cette veille,
Qu'aucune plainte, ami, ne frappe mon oreille;
Défions le malheur, et sachons en mourant

(1) Riouffe avait traduit le *Phédon*, et le lisait dans sa prison aux condamnés à mort la veille de leur exécution.

Par notre fermeté nous venger du tyran.
Eh! n'est-ce pas ici, dans cette salle même,
Que nos frères martyrs, quand vint l'heure suprême,
Dans un dernier banquet couronnèrent leurs fronts,
Et furent tour à tour gais, éloquens, profonds?

RIOUFFE.

C'est ici! Devant moi, sur ces murailles sombres,
Toujours des vingt et un se dessinent les ombres.
Je crois les voir encore, ainsi que je vous vois,
Parlant entr'eux, assis, là, sur ces bancs de bois,
A l'entour d'une table où cette lampe antique
Jetait une clarté mourante et fantastique;
Oubliant que pour eux la vie allait finir,
Ils buvaient au bonheur des siècles à venir.
Leurs paroles étaient nobles, franches et vives.
Valazé seul manquait au nombre des convives.
Dans cet angle, couché comme lorsque l'on dort,
Désormais Valazé n'attendait plus la mort;
Calme ainsi que Caton, il se l'était donnée;
Et se tournant vers lui la tête couronnée,
Le sourire à la bouche et le verre à la main,
Ses frères lui criaient : « Apprends-nous le chemin! »
Parfois Vergniaud, plongé dans sa molle indolence,
A leur gaieté bruyante opposait son silence;
Ou bien, d'un mot naïf, sublime ou dédaigneux,
Dans leurs débats trop vifs s'interposait entr'eux.
Il raillait doucement avec sa voix suave;
Tandis qu'à ses côtés Gensonné, triste et grave,
Parlait avec Brissot des malheurs du pays,
De leurs nobles desseins fatalement trahis,
De cette liberté que vit la Grèce antique,
Qui de nos jours avait fécondé l'Amérique,
Mais qui semblait mourir parmi nous en naissant,
Étouffée au milieu de la fange et du sang.
Les autres écoutaient ou devisaient ensemble,
Quand Ducos s'écria : « Messieurs, que vous en semble,
Si nous chantions en chœur l'éloge du bourreau,
Jusqu'à l'heure où viendra le fatal tombereau? »
Il dit, et sa voix mâle entonne un air de ronde

Qu'enfant il fredonnait aux bords de la Gironde.
Seulement, des couplets parodiant les vers,
Du lâche dictateur il raillait les travers,
Et sa verve moqueuse, à cette heure dernière,
Mettait au pilori l'ame de Robespierre.
Mais insensiblement sa voix pure agita
Les fibres de son cœur, et son chant s'attrista.
Fonfrède, son ami, devina quelle image
Lui rappelait cet air qui berça leur jeune âge;
Car lui-même rêveur, en écoutant ce chant,
Se sentait attiré vers un tableau touchant.
Ce refrain du pays qui tous deux les vit naître,
Leurs femmes à leurs fils le murmuraient peut-être,
Et demain!... Leurs esprits semblèrent s'égarer,
Et tous deux s'embrassant se prirent à pleurer.

L'émotion gagna l'héroïque assemblée;
Le chant mourut... Et moi, près d'eux, l'ame accablée,
Moi qui devais survivre à cette heure d'adieu,
Je voulus l'adoucir en leur parlant de Dieu.
Près de voir s'accomplir cette horrible hécatombe,
Je pensais au réveil qui succède à la tombe,
A l'immortalité de l'ame, à cet instinct
Qui vit encore en nous quand tout autre s'éteint;
Je tentai d'inspirer cette haute espérance
A ces grands citoyens qu'allait perdre la France.
De Socrate mourant leur révélant la foi,
Je leur lus le Phédon, cette divine loi.
Alors l'ame du sage en eux sembla descendre,
Et quand le char funèbre au loin se fit entendre,
Ils étaient soutenus par un sublime espoir,
Et tous, en me quittant, me dirent : « A revoir! »

MADAME ROLAND.

De tout ce que j'entends mon ame est pénétrée;
Recommençons, amis, cette veille sacrée :
Jusqu'à l'aube, oh! parlons ainsi.

CLAVIÈRE.

Qui vient à nous?

***

GIREY-DUPRÉ.

Lamourette.

RIOUFFE.

Bailly.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BAILLY, LAMOURETTE.

MADADE ROLAND, marchant vers Bailly.

Bailly... quoi, c'est bien vous?

BAILLY.

Ému par vos vertus et votre grandeur d'ame,
Courtisan du malheur, je viens à vous, madame.
Nous fûmes entraînés dans des partis divers,
Mais tout discord s'efface à l'heure des revers;
Ici même, huit jours sont écoulés à peine,
La veille de sa mort j'ai salué la reine :
Je m'incline aujourd'hui devant vous.

MADAME ROLAND.

O bonté!

BAILLY.

Pour moi toute infortune est une majesté.

MADAME ROLAND.

Noble cœur, grand esprit, conscience éclairée,
Que l'ardeur des partis n'a jamais égarée!
Dans nos conflits sanglans, exempt d'inimitié,
Vous fûtes équitable, et je fus sans pitié;
La reine, j'ai voulu sans presque la connaître
La juger, et ce fut injustement peut-être!
Hélas! vous le savez, les révolutions
Mêlent toujours l'erreur aux nobles passions;
La foi rend exclusif, l'enthousiasme entraîne,
Le vertige nous prend dans cette ardente arène,
On regarde sans voir, et l'esprit le meilleur
S'égare à son insu.

LAMOURETTE.

Ce fut là mon malheur!

Prêtre, me dépouillant de mon saint caractère,
Je rêvais en tribun le bonheur de la terre.
Je crus dans mon orgueil, transfuge du saint lieu,
Que l'homme instituerait la liberté sans Dieu:
J'ai détruit sans fonder, et tombé dans l'abîme,
J'ai compris que l'erreur pouvait conduire au crime.

MADAME ROLAND.

Non, c'est au malheur seul que vous fûtes conduit.
Eh! quel cœur généreux n'aurait été séduit
En voyant tout à coup d'un élan unanime
Le peuple armé déjà, mais encor magnanime,
Sortir de l'esclavage et de l'abaissement,
Et proclamer enfin son affranchissement!
Aux ténèbres alors succédait la lumière,
Les droits sacrés de tous au pouvoir arbitraire.
Rappelons-nous encor comme il fut juste et beau,
Cet éveil de la France où tonnait Mirabeau,
Quand le peuple, formant une immense famille,
Se leva tout entier pour briser la Bastille.
De ces murs renversés par son bras tout-puissant
La liberté sortit encor vierge de sang;
Le monde s'en émut, car cette ère naissante
Aux abus du passé se montrait menaçante;
Les rois sentaient venir sur leur trône ébranlé
L'irrévocable jour par le peuple appelé
Où, sous la liberté pliant la monarchie,
La France, au nom des lois, se verrait affranchie.
Ah! quoique tous nos vœux soient aujourd'hui trahis,
Rappelons-nous alors ce qu'était le pays.
Vous présidiez, Bailly, cette auguste assemblée
Où la cause du monde allait être appelée;
Courage, honneur, génie et force dans son sein
S'unissaient, et tendaient vers le même dessein.
Mais bientôt à l'or pur se mêla l'alliage:
Le peuple à peine était sorti de l'esclavage,
Que le pouvoir, manquant à ses engagemens,
Poussa la liberté dans ses égaremens;
Les peuples ont aussi des flatteurs, de faux frères,
Pareils aux courtisans des pouvoirs arbitraires,

Qui, pour les dominer caressant leurs penchans,
Les rendent à dessein corrompus et méchans.

Il ne faut pas juger un combat par l'issue;
Plus d'une noble cause en naissant est déçue;
Mais celui qui la sert et qui meurt son martyr,
De son saint dévouement ne peut se repentir.
Qu'il était généreux ce vœu patriotique
De reconstituer la France en république,
Au nom de la justice, en combattant l'erreur
Par la force des lois et non par la terreur.
Tel était notre espoir, enfans de la Gironde,
Mais nous n'aurons laissé qu'une utopie au monde,
Car le peuple égaré méconnut ses sauveurs,
Et nous fûmes, hélas! de sublimes rêveurs!

Dieu l'a voulu, le rêve est payé de nos têtes,
Eh! quel bras aurait pu conjurer ces tempêtes!
Libre à peine, le peuple abusa de ses droits
Et surpassa bientôt les crimes de ses rois;
A voir l'acharnement de ses vengeances sombres,
On eût dit qu'il était excité par les ombres
Des générations des siècles enchaînés
Sous le joug des tyrans aujourd'hui détrônés;
De leur abaissement, de leur longue souffrance,
Ces générations lui demandaient vengeance,
Et fantômes sans nombre au cercueil échappés,
Ils criaient aux vivans : A votre tour frappez!
Et le peuple, écoutant cet appel sanguinaire,
Par des proscriptions a commencé son ère.
Avide, dans le sang plongeant ses bras ardens,
Des oppresseurs détruits frappant les descendans,
D'abord il immola toutes ces nobles races
Dont l'orgueil si long-temps a pesé sur les masses.
Bientôt, dans tous les rangs voyant des trahisons,
Chaque jour il remplit et vida les prisons,
Massacrant les vieillards, les enfans et les femmes
Sans pitié, sans remords; et ces forfaits infames
D'autres plus grands encor furent les précurseurs.
Le peuple se tourna contre ses défenseurs;

Fils de la liberté, nous fûmes ses victimes;
Comme Saturne (1), alors avec horreur nous vîmes
La révolution dévorer ses enfans.

Robespierre, Marat et Danton triomphans,
Sur les débris du trône élevant leur puissance,
De leur triumvirat épouvantaient la France.
Ils avaient abruti le peuple en l'entraînant
Au meurtre, et par le meurtre ils règnent maintenant.

Comme pour assouvir sa sauvage colère,
Ils jettent chaque jour au tigre populaire
Les gloires de la France, et la frappant au cœur,
Comme on proscrit le crime ils proscrivent l'honneur;
Hier mouraient dans Vergniaud éloquence et génie,
Dans Custine aujourd'hui la valeur est punie.
Terreur de l'étranger, honneur de nos guerriers,
Sa tête tombe encor couverte de lauriers,
Et le peuple applaudit, et la France endormie
Supporte lâchement cet excès d'infamie;
Où s'arrêteront-ils? Quelque bras tout-puissant
Viendra-t-il mettre un terme à ce règne de sang,
Ou bien à leur fureur la France abandonnée,
A périr tout entière est-elle condamnée?
Quelques-uns, en voyant ces jours d'iniquité,
Ont douté de ta cause, ô sainte Liberté!
Et dans leur désespoir, vouant à l'esclavage
Des peuples avilis ce peuple anthropophage,
Nouveaux Brutus, mourant avec la nation,
Ils ont dit : Liberté, tu n'es donc qu'un vain nom!

BAILLY.

Pour moi, la Liberté n'est pas une chimère;
Enfant déshérité, je respecte ma mère.
J'impute ses malheurs aux hommes égarés
Qui n'ont pas su garder ses préceptes sacrés.
Madame, vous savez si mon cœur vous révère,

(1) C'est le mot de Vergniaud : « La révolution est comme Saturne; elle dévorera tous ses enfans. »

Et vous pardonnerez ma franchise sévère :
Le parti généreux que votre voix défend
A compté dans son sein plus d'un coupable enfant,
Par qui la Liberté, sitôt qu'elle fut née,
De périls et d'erreurs se vit environnée.
Il eût fallu, madame, un chef ferme et puissant
A cette liberté vacillante en naissant,
Un roi qui, du pays tenant le diadème,
Gouvernât par les lois et s'y soumît lui-même,
Et de la liberté comme nous fondateur,
Des biens qu'elle répand fût le dispensateur.
Ah ! sans doute, le roi se souvint trop qu'en maîtres
Sur la France autrefois régnèrent ses ancêtres,
Et plein d'aveuglement, pour ressaisir ses droits
Il trahit les sermens qui l'enchaînaient aux lois.
Hélas ! dans cette erreur trop chèrement punie,
Il tomba par faiblesse et non par tyrannie;
Et quand il oublia le pacte solennel,
Il fut plus malheureux encor que criminel.
Que fîtes-vous alors, enfans de la Gironde,
Vous qui deviez donner un grand exemple au monde
En éclairant l'esprit du monarque entraîné;
Que fîtes-vous alors? Vous l'avez condamné!
Trompant la liberté pour plaire à la licence,
Vous avez prononcé l'implacable sentence.
Flattant les passions d'un peuple menaçant,
Vous avez comme lui mis la main dans le sang,
Et du chef de l'état faisant tomber la tête,
Au lieu de la calmer, déchaîné la tempête.
Eh ! ne saviez-vous pas qu'alors la royauté
Dans sa chute emportait aussi la liberté;
Que, des pouvoirs unis la force étant détruite,
Le premier renversé vous traînait à sa suite;
Et qu'en prêtant au peuple un odieux concours,
Sur vous de ses fureurs vous attiriez le cours?
Et vous vous étonnez, lorsque ce peuple règne,
Que de son bras armé par vous il vous atteigne,
Et de la liberté méconnaissant l'esprit,
Vous la désavouez, croyant qu'elle périt!
Oh ! non, elle vivra, car elle est immortelle;

Quand ce peuple égaré deviendra digne d'elle,
Sous de plus nobles traits nos fils la salueront.
Nous avons renversé, d'autres édifieront.
Vous qui gardez encor son culte dans votre ame,
Prête à mourir pour elle, espérez-la, madame,
Cette liberté sage éclairant par degrés
Les esprits qu'à son règne elle aura préparés.
Formé par elle, un jour conquérant pacifique,
Le peuple jouira des droits qu'il revendique;
Les plus hautes clartés, descendant jusqu'à lui,
Seront dans l'avenir sa force et son appui:
Pour guide il aura pris la féconde science
Qu'aux générations lègue l'expérience,
Et s'instruisant lui-même à ce livre sans fin,
Par sa propre lumière il sera libre enfin!

Oh! quand viendra ce jour, dont nous n'avons encore
Vu se lever pour nous que la sanglante aurore,
La Liberté, promise au vœu des nations,
Règnera sans vengeance et sans proscriptions;
Sereine dans sa force, aux luttes éprouvée,
Belle, plus belle encor que vous l'avez rêvée,
On la verra, madame, affranchir l'univers,
Et ce jour glorieux vengera nos revers!

LAMOURETTE.

Eh! que fera, Bailly, la terrestre lumière?
Que peut l'homme ici-bas, si la foi ne l'éclaire?
Sans la foi, vainement des esprits généreux
D'âge en âge essaieront de rendre l'homme heureux;
Le temps emportera leur doctrine stérile,
Qui n'a que l'intérêt ou l'orgueil pour mobile.
Que nous assigne-t-on pour prix de nos labeurs
Sur cette terre? L'or, la gloire, les grandeurs.
Pour acquérir ces biens au sein de nos misères,
Il faut que l'homme enchaîne ou dépouille ses frères,
Et que, de ces trésors usurpateur jaloux,
Il garde pour lui seul ce qui doit être à tous.
Avec de tels instincts la liberté peut-elle
Répandre parmi nous sa lumière immortelle?

Non. Elle n'a semé que des systèmes vains
Que ne fécondent pas les préceptes divins.
Son règne, jusqu'à nous fondé sur l'esclavage,
Aux hommes inégaux laisse un double héritage,
Ici la servitude, et là l'autorité,
Partage de la force et non de l'équité.
Dans la Rome païenne et dans la Grèce antique,
Que fut la liberté? qu'est-elle en Amérique?
Un privilége inique auquel servent d'appui
Les esclaves jadis, les nègres aujourd'hui.
Et parmi nous? Voyez : à peine elle est fondée
Que du sang de ses fils la France est inondée.
Régnant par l'ostracisme et par l'assassinat,
Le peuple a décimé la moitié de l'état;
Pour niveler, il tue, et dans son ignorance,
Du Dieu qui l'a fait libre il proscrit la croyance.
C'est au livre divin que le Christ a dicté
Qu'il fallait demander l'esprit d'égalité.
Là, sans distinction, Dieu nous dit d'être frères;
Il met dans l'union la fin de nos misères;
Là, celui qui possède au pauvre doit donner,
Et l'opprimé qui souffre apprend à pardonner.

Oh! si la loi du Christ avait été suivie,
La liberté qui meurt serait pleine de vie.
Les hommes, oubliant leurs éternels combats,
Se seraient partagé tous les biens d'ici-bas.
Dans les rapides jours qu'ils passent sur la terre,
Ils n'auraient pas voulu d'un bonheur solitaire;
Tous ces pensers hardis, tous ces vastes desseins
Qui dans l'isolement avortent dans leurs seins,
Couvés sous ta mamelle, ô charité féconde,
Seraient éclos enfin pour le bonheur du monde,
Et vers un but commun leurs actes concourant
De la grandeur de tous feraient l'homme plus grand.
Mais dans ma vision s'égare ma parole,
Et l'humanité va sans phare et sans boussole
Sur la mer ténébreuse où je la vois errer;
Des terrestres secours que peut-elle espérer?
Dieu seul éclairera la nuit sombre où nous sommes;

La liberté viendra du ciel et non des hommes;
La foi qui l'a fondée en sera le soutien :
Pour que l'homme soit libre, il faut qu'il soit chrétien.

RIOUFFE.

Immortels sentimens! éloquentes paroles!
Vos sublimes discours renferment trois symboles :
L'enthousiasme saint dont l'homme est inspiré,
La science, flambeau terrestre mais sacré,
Et la foi, qui, versant une clarté féconde,
Fait descendre de Dieu les lumières du monde.
Devant vous, pénétrés de respect et d'amour,
A ce que vous croyez, nous croyons tour à tour.

MADAME ROLAND.

Mon esprit est monté vers ces régions hautes
Où l'homme voit à nu ses erreurs et ses fautes;
J'ai senti mon orgueil dans sa stérilité,
Et comme vous j'attends de Dieu la vérité!
Voyez blanchir au ciel ces lueurs matinales,
C'est l'heure de mourir! Écoutez sur les dalles
Ce bruit sourd... Dans la cour entre le tombereau;
C'est le char qui conduit la victime au bourreau.
Saluez avec moi ces apprêts funéraires:
La mort sans agonie est bien douce, mes frères.
Adieu! Pourquoi ces pleurs? Nous nous retrouverons

CLAVIÈRE.

C'est la liberté sainte en vous que nous pleurons.

GIREY-DUPRÉ.

La beauté, la vertu.

BOIS-GUION.

L'élévation d'ame!

RIOUFFE.

Que nous restera-t-il en vous perdant, madame?

MADAME ROLAND.

Lamourette et Bailly, plus éclairés que moi;
L'un avec sa science, et l'autre avec sa foi,
(A Lamourette et à Bailly.)
Raffermiront vos cœurs... Adieu, nobles prophètes!

BAILLY.

Madame, l'avenir vengera nos défaites :
La liberté vivra !

MADAME ROLAND.

C'est là mon dernier vœu !

LAMOURETTE.

Elle vivra, madame, en s'appuyant sur Dieu.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER.

Citoyenne, suis-moi.

MADAME ROLAND.

J'entends, l'heure est venue.
Au pied de l'échafaud ils ont mis ta statue,
O Liberté ! Le peuple a perdu la raison.
Que de crimes, hélas ! il commet en ton nom !

MME LOUISE COLET.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

HISTOIRE. — *La Campagne sur l'Indus*, 1838-39, par le major Hough. — SCIENCES. — *La Philosophie du Mystère*, par Dendy. — *Les Nestoriens*, par Asahel Grant. — *Les Chevaux*, par le lieutenant-colonel Smith. — LITTÉRATURE. — *Vie de Pétrarque*, par T. Campbell. — *Vie de L. E. L.*, par Laman Blanchard. — La Société Percy; anciennes ballades —VOYAGES.— *L'Amérique*, par G. Combes et A. Buckingham. — *Journal de deux Indiens pendant leur séjour à Londres.* — *Le Texas*, par William Kennedy. — ROMANS NOUVEAUX.—THÉATRES, etc.

Aujourd'hui, s'il vous plaît, nous donnerons le pas à l'histoire sur la philosophie; non que l'ouvrage du major Hough ait en soi une valeur littéraire, mais parce qu'il traite avec une incontestable vérité d'un sujet contemporain et fort digne d'intérêt. C'est le récit de *la Marche et des opérations de l'armée anglaise sur l'Indus en* 1838-1839. Plusieurs articles fort étendus de la *Revue des Deux Mondes* ont éclairé le côté politique de cette campagne, qui avait pour but de rendre le trône de l'Afghanistan au shah Shoojah et de punir Dost-Mohammed, l'usurpateur, qui avait préféré à l'alliance anglaise celle des Persans et des Russes. L'armée du Bengale, commandée pour cette expédition, et rassemblée à Ferozpoor, sur le Sutledge, à la fin d'octobre 1838, traversa l'Indus à Bukkur, profitant de cette invasion fortuite pour con-

traindre les Ameers du Sindh à signer un traité qui rendait libre la navigation de l'Indus et donnait aux Anglais la forteresse de Bukkur. A Shikarpoor, les troupes du shah Shoojah (6,000 hommes) se réunirent à l'armée du Bengale, et les forces anglaises se trouvèrent portées à 15,500 hommes. Les troupes de Bombay (5,600 hommes) suivaient l'expédition principale, et un fils du shah conduisait vers le Kaboul, soumis à Dost-Mohammed, une armée d'invasion forte d'environ 10,800 hommes.

Les difficultés de l'entreprise se révélèrent dès le début. Vingt-cinq à trente mille chameaux servaient à transporter les provisions; mais on ne les avait réunis qu'à marches forcées, et déjà épuisés de fatigue au moment de se mettre en route, ils tombaient mourans sur les chemins, dans une progression bien autrement rapide que celle de la diminution des grains qu'ils portaient. Le fourrage manquait d'ailleurs partout à cet immense troupeau.

De Shikarpoor à Kandahar, on avait compté trente-deux marches, c'est-à-dire quarante-cinq ou cinquante jours de voyage, et on s'attendait à trouver dans les localités intermédiaires trente jours au moins de provisions. Il arriva, par un désastreux concours d'évènemens, que cette dernière prévision ne se réalisa pas pour une seule journée. Ceci, avec la perte des chameaux, réduisit les troupes à la demi-ration dès la première moitié du voyage. Le climat, dont jamais on ne prévoit exactement les incroyables variations, augmentait encore les obstacles. Ainsi, vers le milieu de mars, l'avant-garde perdit une quantité de chameaux et de subsistances à la Passe de Bolan, ravagée alors par des ouragans de neige. Deux mois après, la réserve, formée, comme nous l'avons dit, par les troupes de Bombay, y perdit plusieurs officiers et un grand nombre de soldats, tués par la chaleur. Les vents du septentrion, venant des montagnes, sont glacés, et néanmoins on trouva à Quetta (Kete, à 6,600 pieds au-dessus de la mer) des pêchers et des amandiers en pleine terre.

De là, sir A. Burnes descendit à cent milles au sud-ouest pour obtenir de Mehrab, khan de Khelat, qu'il reconnût le pouvoir du shah et qu'il fournît quelques secours à son armée. Ce petit souverain ne voulut obéir ni à l'une ni à l'autre de ces injonctions, et se contenta de dire au commandant de l'expédition avec un dédain assez marqué : « Vous avez mené une armée dans le pays, voilà qui est bien; mais comment l'en tirerez-vous? » Sir A. Burnes dut en ce moment tolérer ces paroles outrageantes. Plus tard, un détachement de l'armée de Bombay surprit Khelat et mit Mehrab-Khan à la raison.

A mi-chemin entre Quetta et Kandahar, le passage des défilés de Kojuk, que les chameaux durent traverser un à un, coûta des peines incroyables. On y perdit vingt-sept mille quatre cents paquets de cartouches et quatorze barils de poudre à canon, sans compter une grande quantité de bagages et de comestibles de toute espèce. Il y a auprès de ce passage une forteresse habitée naguère par des brigands indigènes, mais dont les Anglais se sont emparés depuis l'époque dont nous parlons. C'est un point essentiel pour la domination du pays que d'occuper cette position. Il est aisé de la rendre imprenable.

Là cessèrent en grande partie les difficultés de l'expédition, et par conséquent là cesse également l'intérêt du récit. Une fois à Kandahar, et jusques à Kaboul, on se trouva au sein d'un pays paisible et cultivé. Les provisions se renouvelaient sans encombre, et le bon accueil des habitans dédommageait amplement les troupes de leurs souffrances passées. Le major Houghremarque seulement que, si le coup de main tenté contre la forteresse de Ghuznee n'eût pas réussi, l'artillerie légère, à laquelle on était nécessairement réduit, n'aurait pu faire brèche aux murailles massives dont elle est entourée.

Nous ne dirons rien de la réintégration du shah Shoojah dans sa capitale. Les journaux en ont, Dieu merci, assez rebattu les oreilles de leurs lecteurs. Écoutons seulement la comparaison que notre auteur établit entre l'expédition des Anglais dans l'Afghanistan, et celle que les Russes y pourraient tenter.

« Notre armée, dit-il, avait à sa disposition toutes les ressources du pays. Sans cela, jamais elle n'aurait pu remplacer les provisions et les bêtes de somme qu'elle avait perdues; les partisans du shah Shoojah furent de moitié dans le succès. Une armée venant de la Perse ne devrait pas compter sur leur concours. A son approche, les chameaux seraient retirés du pays. Nous eussions été littéralement affamés à Kandahar, si cette ville, dont nous épuisâmes du reste toutes les ressources, n'avait ravitaillé nos troupes. Il reste bien prouvé, maintenant, que, dans l'Inde, plus les armées seront considérables, plus l'invasion sera difficile; ceci peut surtout s'entendre de la cavalerie. Le cavalier et son cheval consomment six à sept fois plus de grain que le soldat à pied. Or, la grande question de ces guerres, dans un pays où la production suffit à peine aux besoins des peuples, est la nourriture des armées.

« Au reste, le gouvernement anglais pourra toujours rassembler sur l'Indus des forces plus considérables que ne le seraient celles d'une autre puissance européenne, poussée par la soif des conquêtes à venir lui disputer l'Inde. Les régimens indigènes de la compagnie, commandés par des officiers anglais, sont supérieurs à toutes les autres troupes du pays (les Européens exceptés). L'artillerie indienne, manœuvrée par des canonniers d'Europe, n'est inférieure à aucune autre, et sur l'Indus l'Angleterre disposera toujours de trois fois autant de canons qu'on en pourrait transporter pour la combattre. »

Telles sont les conclusions du major Hough. Elles en disent assez sur les appréhensions secrètes que la Russie inspire à sa puissante rivale. L'Afghanistan, sans nul doute, occupé comme il l'est maintenant, est une barrière de plus entre les Russes et les possessions indo-britanniques; mais qui pourrait prévoir toutes les chances à venir de ce grand duel? La Russie dissimule à l'heure qu'il est. Elle a désavoué les agens qui avaient poussé Dost-Mohammed à la guerre. Le capitaine Vikovitch, l'un d'eux, s'est dit-on suicidé en voyant avorter des plans qui, s'ils avaient réussi, lui auraient valu la faveur impériale. Peut-être aussi, comme le prétendent d'autres politiques, victime heureuse d'une défaveur apparente, jouit-il dans quelque province, et sous un autre nom, de la récompense due à ses efforts. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre,

pour être tranquille de ce côté, doit tendre à augmenter sans cesse le pouvoir du shah Shoojah.

Le libre accès de l'Indus, résultat accessoire de l'expédition de 1838, est un point fort essentiel, et qui met l'Angleterre à même de balancer en Perse l'influence russe. On prétend que, pour prix de son intervention dans le règlement des difficultés que soulève la succession du royaume de Lahore, le gouvernement anglais obtiendra la province de Cachemire. Rien ne pourra dès-lors arrêter sur l'Indus le développement d'un commerce considérable.

La science n'a rien produit qui vaille une mention détaillée. La *Philosophie du mystère*, par W. C. Dendy, est une compilation assez peu philosophique de tous les contes de revenans qu'il a pu réunir. L'auteur, en résumant ses opinions sous la forme du dialogue, a donné à ses personnages une politesse si parfaite, que jamais ils n'en viennent à se lancer des argumens sans réplique; d'où il résulte, comme on peut bien le penser, que le lecteur se forme difficilement une opinion bien assise. La division adoptée par M. Dendy pour classer les fantômes est assez curieuse. Il les range sous ces deux appellations: *Phantasma*, visions de l'esprit, et *Spectra*, illusions optiques. Les premiers se *perçoivent* ou se *conçoivent*, suivant que l'on *transforme* en fantômes des objets réels ou qu'on les tire de son imagination, en les *créant* de tout point. Les seconds proviennent ou de l'atmosphère (par réfraction ou réflection), ou des gaz, ou des lentilles et des miroirs, ou enfin de quelque maladie des yeux.

M. Dendy classe de même les causes qui prédisposent aux visions; mais, en général, on peut lui reprocher de multiplier les nuances du sentiment, et d'accorder trop peu de place aux raisonnemens anti-visionnaires. Voici cependant une histoire bien propre à mettre les gens en garde contre certains phénomènes.

La ville de Reading fut, il y a quelques années, le théâtre d'un évènement assez singulier. Les habitans virent arriver chez eux des pains marqués de signes funèbres. Sur l'un était empreinte une tête de mort avec des os en croix; l'autre portait en toutes lettres le mot *Resurgam*. Bref, l'aliment de vie était définitivement converti en symbole de mort. On ne savait trop que penser de cette manifestation providentielle, et les esprits faibles commençaient à s'en alarmer lorsqu'on en découvrit la cause. Le boulanger de Reading était en même temps gardien du cimetière de cette ville. Son four ayant besoin d'être réparé, il n'avait pas reculé devant un vol sacrilége, et s'était servi des pierres sépulcrales sans prendre soin d'en effacer les inscriptions.

M. Dendy parle plus loin de quelques monomanies assez curieuses: « Le révérend Simon Brown, dit-il, mourut avec la conviction que son ame rationnelle avait été annihilée par une expresse volonté du Créateur; et un malade de l'Asile des Amis, à York, croyait qu'il n'avait ni ame, ni cœur, ni poumons. Les blessures à la tête causent souvent de semblables illusions. Après Austerlitz, un militaire français s'imagina tout à coup qu'il était la copie

d'un autre lui-même, infiniment plus parfait. « Vous demandez le père Lambert? disait-il; absent, enfoncé, descendu à Austerlitz. Ce que vous voyez, c'est une petite machine, faite d'après lui, et assez mal faite. » Ce brave homme était aussi sujet à des attaques de catalepsie durant lesquelles toute sensibilité physique s'éteignait en lui. Le docteur Mead a consigné quelque part le fait suivant : « Un étudiant d'Oxford, parfaitement bien portant, voulut que l'on sonnât pour lui le glas des funérailles; il monta lui-même au clocher pour donner ses instructions au sacristain, redescendit, se coucha et mourut. Un prince de la maison de Bourbon se figura qu'il était mort, et refusa obstinément de prendre quelque nourriture jusqu'à ce que ses amis l'invitassent à dîner avec Turenne et quelques autres grands capitaines, morts depuis long-temps. Un marchand de Londres se croyait devenu une pièce de sept shellings, et se disait à lui-même : « Si ta femme veut te donner en paiement, ne te laisse pas changer. » Enfin on a vu long-temps à Paris un brave homme qui pensait avoir été guillotiné en nombreuse compagnie. Devenu empereur, Napoléon avait rendu leurs têtes à toutes les victimes; mais, en les reprenant, quelques-uns s'étaient trompés, et le malheureux en avait pris une qui ne valait pas le diable.

Vous savez comment l'évêque Nestorius fut condamné pour hérésie au ve siècle de l'ère chrétienne. L'empereur le contraignit à se démettre de ses fonctions; ses livres furent brûlés, lui-même envoyé en exil, et néanmoins sa doctrine fit de rapides progrès. Ses sectateurs, chassés de l'Asie-Mineure, se réfugièrent en Perse, et de là, multipliant toujours, gagnèrent la Tartarie, l'Inde (où les premiers navigateurs portugais retrouvèrent une de leurs églises), et même, au dire de quelques-uns, pénétrèrent jusqu'en Chine. Les rapides progrès de l'islamisme, les guerres dévastatrices de Timour et de Gengis-Khan, le bouleversement des empires en Orient, éclaircirent leurs rangs; néanmoins on retrouve encore des nestoriens, ou du moins des sectes qui perpétuent leur croyance, dans plusieurs régions de l'Asie, et notamment dans les parties montagneuses du pays des Kurdes (Arménie turque).

Les églises réformées ont attaché de tout temps une grande importance à retrouver la trace des dogmes nestoriens, qui, selon elles, constituent les traditions premières du christianisme dégagées de toutes les opinions fausses qui ont peu à peu formé l'église catholique. Rome fait en revanche tous les efforts possibles pour ramener les Kurdes à la vraie foi. Un collége de missionnaires américains s'est établi à Ooromiah pour contre-balancer ses tentatives, et on a voulu y adjoindre un homme versé dans la médecine, dans l'espoir d'augmenter par là les chances de propagation que les exemplaires de la Bible, distribués à profusion, ne multipliaient point assez rapidement. M. Grant, qui auparavant exerçait à Utique, s'est offert pour cette dangereuse mission, et grace au respect que la science médicale inspire aux peuplades orientales, il a pu circuler librement dans un pays où nul n'avait avant lui pénétré, si ce n'est Smuitz, qui naguère y tomba sous le poignard d'un assassin.

Pour se faire une idée des périls que le pieux voyageur a bravés, il suffit de dire que le puissant pacha de Môsul, très favorablement disposé pour lui, crut devoir le prévenir qu'une fois entré dans le domaine des montagnards infidèles, il ne devait plus compter sur la protection des autorités turques. — Jusqu'à leurs frontières, disait-il, vous voyagerez en toute sécurité, eussiez-vous un sac plein d'or sur la tête; mais ces chiens de chrétiens ne reconnaissent ni pachas ni rois. De temps immémorial, chacun d'eux vit dans une indépendance absolue.

Ceci n'est vrai qu'en partie, selon M. Grant, et le patriarche exerce dans ces montagnes une influence qui ressemble assez à l'autorité royale. Chaque district est de plus soumis à un chef dont les ordres sont généralement exécutés; cependant il faut reconnaître que le libre arbitre de chaque citoyen est beaucoup moins restreint en ce pays que partout ailleurs. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Chacun y suffit à tous ses besoins. Aucune relation forcée, aucune nécessité commerciale n'a rapproché les membres de cette étrange société. Ils tissent eux-mêmes leurs vêtemens, fabriquent leurs chaussures et leurs chapeaux, et, une fois pourvus d'un fusil, ne s'en rapportent qu'à eux pour lui préparer des munitions. Chaque chasseur fait sa poudre avec le soufre des montagnes de Julamerk et le nitre qu'il prépare lui-même; il va chercher le plomb dans la mine et fond ses balles.

L'éducation des enfans est très simplifiée dans ce pays; on leur apprend de bonne heure à respecter l'évêque, à mettre une balle dans une grenade à cent cinquante pas de l'arbre où elle est suspendue, à vider convenablement les poches du mauvais musulman qui se hasarderait dans le pays, et, si quelqu'un des leurs est tué, à venger ses mânes par l'immolation de son meurtrier. C'est tout.

La règle terrible de sang pour sang fut appliquée devant M. Grant par un de ses hôtes. Cet homme avait un fils de douze à treize ans, qui, se trouvant un jour seul dans la maison, imagina d'aller abattre un fort bel arbre sur une propriété voisine appartenant à un de ses oncles. Elle était confiée à la garde d'un autre enfant, cousin-germain du déprédateur, et qui, après l'avoir averti deux ou trois fois de s'éloigner, voyant qu'il n'en faisait rien, lui cassa tranquillement la tête d'un coup de fusil tiré à bout portant. Le père de l'enfant assassiné, de retour chez lui, alla trouver son frère et lui demanda réparation. Ce mot ne pouvait s'entendre que d'une seule manière, et il fallait faire droit à cette demande, sous peine de voir une guerre à mort diviser à jamais les deux branches d'une même famille. Le meurtrier fut livré à son oncle, et immédiatement mis à mort. On enterra les deux cousins l'un à côté de l'autre.

M. Grant, tout Américain qu'il est, raconte avec orgueil que, son cheval lui ayant été dérobé pendant qu'il dormait, il menaça le petit chef kurde chez lequel il avait passé la nuit de porter le fait à la connaissance du consul d'Angleterre, et que, dès le lendemain, on lui amena le voleur et l'animal volé.

Nous ne nous arrêterons pas à la controverse religieuse qui termine le récit des aventures de notre médecin missionnaire, et par laquelle il essaie de

démontrer que les nestoriens descendent directement des dix tribus d'Israël dont la trace historique est aujourd'hui perdue. Le traité complet qu'il a écrit là-dessus est fort inférieur à celui que M. Jacob Samuel a publié sous le titre des *Restes retrouvés* (*The Remnant Found*). Les nestoriens ne gardent d'ailleurs de cette prétendue origine aucun souvenir traditionnel. Leur langage n'a point d'analogie avec l'hébreu. Ils ne pratiquent ni la circoncision ni aucun des rites exclusivement juifs. La loi du talion se retrouve chez eux, mais elle subsiste aussi chez un grand nombre de nations qu'on ne rattache pas néanmoins à la souche hébraïque. Il en est de même de l'observance du sabbat; et comparer l'usage qui de l'église fait un sanctuaire inviolable, avec les *cités de refuge* telles qu'elles existaient chez les juifs, c'est vouloir rattacher à l'histoire des *dix Tribus* celle de presque tous les peuples européens du moyen-âge.

Au moment où commençait la saison des courses, le lieutenant-colonel Charles Hamilton Smith a fait paraître, comme ouvrage de circonstance, un traité des *Chevaux*, qui fait partie de la collection publiée à Edinburgh par Highley et Lizars (*The Naturalist's library*). Consacré au développement de théories passablement obscures et contestables, ce livre n'est pas destiné à obtenir un succès égal à celui du même auteur sur les *Chiens*. Peu de lecteurs se voueront sans doute à étudier les différences de race qui partagent en cinq grandes divisions l'espèce chevaline. De même, l'histoire du cheval passant de l'état sauvage à l'état domestique, tirée des saintes écritures et des écrivains classiques, est un travail dont une rare habileté littéraire aurait pu seule dissimuler l'aridité.

M. Thomas Campbell aurait probablement trouvé cette tâche au-dessus de ses forces, car il a répandu peu de charme sur un sujet infiniment plus susceptible d'intérêt. La *Vie de Pétrarque*, qui vient de paraître sous son nom, est un terne assemblage de documens déjà connus, et ne renferme rien d'essentiel qui ne fût déjà ou dans les *Mémoires* de l'abbé de Sade, ou même dans l'abrégé populaire que Dobson donna de ce dernier livre il y a soixante-dix ans. Notre poète n'a pas compris, et paraît avoir du reste assez médiocrement étudié le glorieux maître à la renommée duquel il dressait un monument inutile. Pétrarque est un de ces hommes que leur siècle explique et qui demandent à n'être pas envisagés isolément. Pédant ingénieux, infatigable dans ses recherches littéraires, théoricien rêveur et de peu de pénétration en politique, le moins bel aspect de son caractère est encore cet amour qui a fait, après tout, sa popularité. Une passion malheureuse, noblement et silencieusement portée comme une croix pesante jusqu'au terme d'une vie qu'elle absorbe, peut être prise en sincère pitié; nous dirons plus, elle est, jusqu'à un certain point, digne de respect; mais un amour pédant et bavard, conservé pendant vingt années consécutives à une estimable mère de famille comme était Laure; les évanouissemens du poète quand il rencontrait la blanchisseuse de sa bien-aimée, les convulsions dont il était saisi à la vue d'un laurier, nous ont toujours semblé des exagérations fort ridicules. Elles contrastaient d'ailleurs

d'une manière assez bizarre avec le libertinage d'un homme qui, ayant reçu les ordres et fait vœu de chasteté, élevait néanmoins deux enfans naturels à la face de l'univers qu'il voulait intéresser à ses désespérances d'amour.

Il y a certes de bien autres enseignemens et de bien autres émotions dans la vie de l'infortunée miss Landon (mistress Maclean). M. Laman Blanchard, à qui, mourante, elle avait confié le soin de maintenir une renommée trop souvent en butte aux calomnies, vient de remplir cette noble et facile mission; facile, disons-nous, car du fond de sa tombe l'aimable L. E. L. (vous savez que c'étaient ses initiales et sa signature favorite) se défend elle-même mieux que personne ne l'aurait pu défendre. Ses lettres sont là, et nous initient aux souffrances de cette enfant inspirée, dont la franchise et la parfaite innocence ont failli causer la perte. Miss Landon, lancée dès l'enfance et sans protecteur dans une société par laquelle sa précoce célébrité lui était imputée à crime, n'avait, pour écarter d'elle les soupçons envieux, que la noble témérité, la généreuse audace de l'ignorance. Ses prudes amies avaient beau lui soumettre de temps à autre leurs scrupules *enfiellés* (passez-moi ce barbarisme) : elle n'en comprenait ni la portée ni même le sens. Critiquait-on son intimité avec un gentleman? elle expliquait par quels services il avait gagné sa confiance, et combien son expérience lui était précieuse dans les rapports qu'elle était obligée d'avoir avec les marchands de livres. Lui reprochait-on certain laisser-aller de costume? elle se rejetait, imaginant qu'on blâmait la simplicité de sa toilette, sur la nécessité où elle était de borner ses dépenses. Cependant les calomnies allaient leur train, et nous la voyons, victime d'une délicatesse peut-être exagérée, refuser la main d'un jeune homme qui lui était cher, pour ne pas lui imposer le fardeau d'une réputation injustement compromise. La lettre par laquelle elle lui annonce sa résolution, définitivement prise à cet égard, est d'une lecture véritablement navrante, et l'on ne conçoit pas que l'homme à qui elle fut écrite n'ait pas triomphé, à force d'instances, d'un refus évidemment causé par l'excessive tendresse qu'il avait inspirée à miss Landon.

Quelques années après, moins aimé ou plus opiniâtre, M. Maclean obtint l'honneur de donner son nom à la jeune muse. Il était gouverneur d'une colonie anglaise (*Cape Coast Castle*), où il emmena sa femme presque aussitôt après leur union. Elle y mourut au bout d'un an, et sa mort, comme sa vie, fut un sujet de perfides insinuations. Les esprits malveillans qui jadis avaient mis en doute sa pureté de jeune fille, et que son mariage avait à peu près réduits au silence, murmurèrent autour de son cercueil le mot de suicide. On prit texte d'un flacon trouvé, disait-on, dans les mains glacées du cadavre, pour faire entendre que des peines de cœur, des souvenirs mal éteints, l'éloignement d'un pays où elle avait laissé la meilleure moitié d'elle-même, l'avaient portée à cette coupable extrémité. D'autres versions circulaient. On la représentait victime des jalouses fureurs d'une négresse autrefois maîtresse de son mari, comme s'il y avait exemple d'un sentiment pareil chez les femmes de ce sang. La correspondance de mistress Maclean, jusqu'au dernier

jour vive et gaie, ne se prêtait à aucune de ces ingénieuses combinaisons. Il est resté avéré que son mari et elle vivaient dans la meilleure intelligence possible. Dans une seule circonstance, ce bon accord s'était légèrement démenti; c'était à l'occasion d'une personne que mistress Maclean avait voulu garder à son service, bien que cela n'eût pas semblé convenir à son mari. Il s'est trouvé que cette personne (une femme) et un individu qu'elle avait épousé, au lieu de quitter la colonie immédiatement après la mort de leur maîtresse, y ont été retenus environ une année; ce qui a donné occasion de dire que M. Maclean s'opposait à leur départ, tandis que, dans la réalité, tous leurs retards provenaient de ce qu'il ne s'offrait pas de moyens de transport assez commodes et assez garantis à leur gré.

L'hypothèse de suicide se fortifiait encore de ce que deux lettres écrites par mistress Maclean, le jour même de sa mort, n'étaient jamais parvenues à leur destination. On accusait M. Maclean de les avoir interceptées, par le même motif qui lui faisait retarder le départ des personnes auxquelles nous venons de faire allusion. Un ami de L. E. L. à qui ces lettres, maintenant égarées, avaient été lues, déclare que c'étaient de simples lettres de recommandation, et qui, n'ayant d'ailleurs aucune importance, n'ont pas dû survivre à celle qui les avait tracées.

Le travail de M. Blanchard, notice littéraire plutôt que biographie complète, est placé en tête de quelques débris retrouvés dans les papiers posthumes de notre *poetess*. Ils n'ont rien de très remarquable, bien que, dans une série d'articles sur les types féminins employés par Walter Scott, nous ayons trouvé plusieurs pages empreintes de cette ingénieuse mélancolie qui caractérisait les vers et les essais critiques dont Lætitia Landon enrichissait la *Literary Gazette*.

Une médiocre imitation des *Caractères et Portraits*, de lord Brougham, a paru tout récemment chez Boone. Sous le titre bizarre de *Lumières, Ombres, Reflets des Whigs et des Tories*, l'auteur, qui se dit tout simplement un *gentilhomme campagnard*, nous a donné quelques esquisses et quelques anecdotes parlementaires, sinon très piquantes, du moins assez vraies et assez naïves. Curran, Grattan, Pitt, Tierney, lord Colchester et lord Grenville, lui ont fourni les meilleures. J'aime celle-ci comme donnant une juste idée de la morgue aristocratique qui avait rendu lord Grenville odieux à Georges III et à Georges IV. Lorsque le premier fut sur le point de perdre la vue à la suite d'une longue maladie, on sait qu'il se consolait en pensant au plaisir « de ne plus voir son premier ministre. » — « Un jour, dit l'auteur des *Lumières, Ombres*, etc., que lord Grenville, dînant à Carlton House, était assis auprès du prince royal, celui-ci, dans la chaleur du repas, frappa familièrement sur l'épaule du ministre en lui demandant de remplir son verre. Un regard éloquent fut la seule réponse qu'il obtint. Averti par là de son inconséquence, l'héritier du trône se hâta de s'excuser; mais son fier convive ne le laissa point aller jusqu'au bout : « Monsieur, interrompit-il d'une voix solennelle, je suis le très humble sujet.... de votre père. »

La littérature anglaise doit trop à l'évêque Percy et à la savante société qui continue depuis sa mort à rechercher les antiques trésors de la poésie nationale, pour que j'omette de signaler ici les quatre collections qui viennent de paraître sous ses auspices; l'une d'elles renferme nos plus anciennes ballades données sur les textes originaux, ou, pour parler plus vrai, sur les premiers textes imprimés. C'est M. Payne Collier, l'historien du théâtre anglais, qui s'est chargé de les réunir. M. J.-O. Halliwell a entrepris, en revanche, la collection des *Vieilles Chansons Navales*. Vous ne pourrez pas les lire sans quelque rancune, car presque toutes sont empreintes d'une vive animosité contre *l'orgueilleuse marine de France* (*the proud navy of France*), et semées d'épigrammes plus ou moins légères contre les *mounseers* (les messieurs) détestés. Par compensation, vous y trouverez exprimée une touchante affection pour leurs *louis d'ors* (sic). Les *Chansons et Ballades des Marchands et Apprentis de Londres*, et les *Chansons Historiques d'Irlande* (seulement celles qui ont trait à l'insurrection de 1689), éditées par MM. Ch. Mackay et T. Crofton Croker, offrent aussi un vif attrait aux collecteurs de ces sortes de curiosités littéraires.

Mais il est temps d'en venir aux voyages qui, depuis ma dernière lettre, ont véritablement pullulé. Nous avons eu les *Notes* de G. Combes sur les États-Unis, et un travail de longue haleine sur le même sujet par M. J.-S. Buckingham (*America Historical, statistic, and descriptive*). Celui des deux ouvrages qui porte le titre le plus modeste est de beaucoup le plus important. M. Combes est un esprit sérieux, précis et de bonne foi. Il a de plus l'immense avantage d'être Écossais et de tenir par de nombreux rapports, soit religieux, soit politiques, au peuple dont il est allé étudier les institutions. Arrivé en Amérique vers la fin de septembre 1838, et reparti au mois de juin 1840, il a consacré son séjour aux grands centres d'industrie commerciale et manufacturière, à Boston, à New-York, à Philadelphie, au siége du gouvernemen central, et ses observations ont dû être d'autant plus fructueuses qu'elles ont été faites à une époque où cette grande machine démocratique dont il voulait analyser le mécanisme se trouvait mise en jeu avec toute son énergie, par une crise à la fois industrielle et politique. Dans des momens pareils, le caractère des peuples, comme celui des individus, se trahit par des manifestations involontaires. Aussi, les souvenirs de M. Combes sont-ils mêlés de réflexions très profondes et très nouvelles sur le caractère américain, la tendance mercantile qu'on lui reproche, sa lâcheté en politique dans toutes les transactions intérieures, ses instincts belliqueux, au contraire, dès qu'il s'agit du dehors; les ménagemens à l'aide desquels, dans un pays ou le peuple est tout-puissant, les gens habiles en viennent à dominer le peuple. A ce dernier propos, il cite deux anecdotes dont toute autorité municipale pourrait, chez vous, tirer une utile leçon.

« Avant la déclaration de guerre contre les Anglais, en 1812, la populace de Philadelphie s'empara du gouvernail d'un brick amarré le long du quai, afin d'empêcher son départ. Aucune autorité légale n'était là pour empêcher

ce méfait. Par bonheur, un citoyen respectable et bien connu, M. M..., se trouva sur le passage de la procession tumultueuse qui s'en allait criant par les rues et traînant en triomphe le gouvernail volé. Il se mit aussitôt de la partie, s'attela comme les autres, et cria plus fort que personne. On proposa de se rendre à l'hôtel du consul anglais, pour en briser les croisées; cet avis fut adopté; notre homme suivit sans mot dire. Arrivé devant la résidence diplomatique, et comme s'il n'avait jamais eu connaissance de ce qu'on y venait faire, il prit la parole : « Mes enfans! s'écria-t-il, montrons que nous « n'avons point peur de l'Angleterre! Trois hourrahs de défi, et allons-nous-« en! » Il cria le premier, et les autres suivirent; ils le suivirent de même quand il s'en alla, car il eut soin d'ajouter aussitôt : « En avant, mes enfans, à la chambre d'état (*state house*)! » On ne savait ce qu'il comptait faire, mais on obéit : « Ici, mes enfans, dit-il quand on y arriva, il faut pousser trois « vivats pour l'Amérique, et enfermer le gouvernail là-dedans! » La canaille de crier aussitôt et d'applaudir; on demande, on obtient la clé des caves de l'hôtel : voilà leur prise en sûreté. M. M... renvoie alors ses honorables concitoyens à leurs occupations ordinaires, et, sans faire semblant de rien, va trouver le capitaine anglais, avec lequel il fut convenu qu'il enverrait, de nuit, chercher son gouvernail. Ainsi dit, ainsi fait. A six heures du matin, le lendemain, le brick descendait gaiement la Delaware, et retournait en Angleterre. »

« Le même gentleman, continue M. Combes, voyant qu'un cimetière hors d'usage empêchait la continuation de deux rues très nécessaires, et que cependant on n'osait empiéter sur ce territoire sacré, de peur d'exciter le mécontentement du populaire, vint à bout de tourner la difficulté. Un marbrier fut chargé d'enlever toutes les nuits un des monumens funéraires. Quand il avait fini, deux ouvriers affidés nivelaient le sol, et faisaient disparaître toutes les traces de son travail; on bâtissait ensuite à mesure. En deux années, le cimetière fut littéralement escamoté sans que personne s'en doutât. »

M. Buckingham a passé, lui aussi, plusieurs années en Amérique, et ses observations sont celles d'un homme dépouillé, par l'habitude des voyages, de ces étroits préjugés qui ont rendu mistress Trolloppe si singulièrement injuste à l'égard des mœurs américaines. Il s'en faut de tout, néanmoins, que M. Buckingham reconnaisse aux institutions démocratiques l'heureuse influence qu'on se plaît à leur supposer. Le tableau qu'il trace de la société de Washington n'est rien moins que flatteur.

« Avec plus d'ostentation, dit-il, on y trouve moins d'hospitalité et moins d'élégance qu'à New-York. Des façons aristocratiques s'y marient désagréablement à des habitudes vulgaires. Le goût des plaisirs y est effréné et se trahit sur la physionomie fatiguée des jeunes personnes que leurs parens y amènent pour les initier à la vie fashionable. Les conversations y sont frivoles, et je ne crois pas, durant tout mon séjour, qu'elles se soient élevées une seule fois devant moi à la hauteur d'une discussion littéraire. En un mot, Was-

hington réunit les prétentions d'une métropole à la dissipation d'une ville où l'on prend les eaux, et ce mélange n'a rien d'agréable.

« L'immoralité sans frein de la population de Washington est un fait malheureusement incontestable. Les exemples qu'on en pourrait citer seraient difficilement acceptés pour vrais. Les *gentlemen* des états du nord ou de l'est qui de leurs domaines où ils menaient une existence tranquille et pieuse viennent habiter, même pour un temps, ce séjour de luxe et de vices, échappent rarement à ce qu'il a de contagieux. Sans nul doute, le maintien de l'esclavage dans ce district contribue notablement à un tel état de choses. Washington est le grand marché où de tout le pays on vient s'approvisionner de chair humaine. Or, un tel commerce doit nécessairement y rassembler, — et il y rassemble en effet, — une multitude d'hommes perdus de mœurs qui en sont les courtiers, les spéculateurs, les pourvoyeurs ordinaires; formant l'écume de la population, comme il est aisé de le penser, et qui souillent de leur contact toute l'atmosphère sociale de la cité. Ce sont là des faits notoires et dont on obtient facilement l'aveu, dans les conversations particulières, bien qu'on ne se permette jamais d'y faire publiquement allusion. »

M. Buckingham raconte plusieurs traits qui prouvent combien les préjugés de caste qui séparent la race noire de la race blanche sont encore vivaces aux États-Unis. A l'occasion d'une représentation d'*Othello* donnée à Washington par l'acteur Forrest, l'éditeur du *Native American* publia un article fulminant contre cette pièce, où l'on osait montrer le Maure au teint de suie aimé par une jeune personne de sang blanc. Le fougueux journaliste ajoutait que, si Shakespeare, l'auteur de la pièce, avait pu être surpris dans les états du Sud, on aurait dû lui faire expier l'inconvenance de son drame en lui infligeant le châtiment local du *lynching*. Ce supplice bouffon consiste à enduire de poix le corps du condamné et à le rouler ensuite dans de la plume.

M. Forrest donna peu de jours après une représentation de la tragédie intitulée *le Gladiateur*, où il jouait le rôle de Spartacus, et où le commerce des esclaves est naturellement assez maltraité. Le président des États-Unis, plusieurs membres du cabinet, et un grand nombre de représentans, assistèrent au spectacle, qui ne souleva d'abord aucune réclamation. Mais, dès le lendemain, le directeur du théâtre reçut une foule de lettres anonymes où on le menaçait de ruiner son entreprise s'il continuait à compromettre les intérêts de la population blanche par l'émission publique de maximes faites pour soulever les esclaves. Parmi ces protestations il y en avait une signée. Elle émanait d'un membre du congrès. Bref, les choses furent poussées si loin, qu'il fallut, sinon supprimer la pièce, du moins trouver une satisfaction à donner à ceux dont elle froissait les idées. En conséquence, on se départit de l'usage où l'on avait été jusqu'alors d'admettre les *sang mêlés* dans une partie de la salle où avaient lieu les représentations dramatiques; et, lorsque les journaux annoncèrent la deuxième représentation du *Gladiateur*, ils informèrent en même temps le public que, *pour cette fois*, les gens de couleur, libres ou esclaves, ne seraient pas reçus dans les galeries.

Il est bon d'ajouter à cet exemple d'intolérance un exemple tout contraire. Dans le Massachusetts, non-seulement les nègres sont libres, mais, de plus, ils jouissent des droits civils, et participent aux élections. M. Buckingham affirme que nul inconvénient n'est encore résulté de cette extraordinaire extension du droit de vote.

A côté des observations faites dans les pays étrangers par des voyageurs anglais, il pourrait être intéressant de placer celles des étrangers qui parcourent l'Angleterre; et l'on a dû espérer quelque chose d'assez original en voyant paraître le *Journal d'une résidence de deux ans et demi dans la Grande-Bretagne*, par MM. Jehangeer Nowrojee et Herjeebhoy Merwanjee, de Bombay. Mais vous pourrez vous convaincre, en le lisant, qu'Usbek et Rica, s'ils ne fussent pas nés à La Brède, auraient été de fort ennuyeux Persans. Les impressions des deux Indiens Parsis dont je viens, à grand'peine, de transcrire les noms, sont de l'ordre le plus vulgaire. Venus à Londres pour y étudier les principes de la construction navale dans leurs applications nouvelles aux bâtimens à vapeur, ils n'y ont trouvé d'admirable que les Docks, le Tunnel, la galerie Adélaïde, et l'Institution Polytechnique. La plus originale de leurs appréciations est celle du talent de Mlle Taglioni. La voici en propres termes :

« .... On nous conduisit à l'Opéra, où nous vîmes un grand nombre de femmes vêtues uniformément, toutes fort jolies, qui dansaient et exécutaient de difficiles évolutions, debout sur un pied, et tenant l'autre jambe étendue à une certaine hauteur, tandis qu'elles tournaient rapidement sur elles-mêmes. C'était le dernier soir où Taglioni, la danseuse favorite des Français, devait se montrer à Londres. L'ami qui nous accompagnait semblait ravi de ses mouvemens, et nous demanda plusieurs fois ce que nous en pensions. A vrai dire, nous n'étions nullement enchantés, et il nous surprit fort en nous disant qu'elle recevait cent cinquante guinées de récompense chaque fois qu'elle se montrait sur le théâtre. Cent cinquante guinées par soirée à une femme pour quelle se tienne, comme une autruche, sur une jambe, tourne deux ou trois fois sur elle-même, et fasse ensuite la révérence si bas, qu'on dirait qu'elle va s'asseoir à terre, ou bien traverse en sautillant la scène; le tout pendant une heure à peu près! Et cette heure lui rapporte autant que peuvent gagner en travaillant quatorze heures par jour, durant toute une année, six de ces bons tisserands de Spitalfields qui font de si magnifiques étoffes. En vérité, si, d'ailleurs, nous n'avions pas la meilleure opinion du bon sens anglais, ceci nous en eût laissé une triste idée. » C'est bien la peine d'être né au pays des bayadères pour déraisonner ainsi en matière de danse.

Nos Indiens trouvent aussi fort ridicules la mode des épitaphes placées sur les tombeaux, l'habitude de s'aborder en parlant du beau temps et de la pluie, et enfin la distribution des jardins anglais; mais toutes leurs remarques réunies ne valent pas une page de votre Montesquieu. La civilisation est comme le diamant, que le diamant seul entame. On critique toujours imparfaitement ce qu'on examine du dehors.

Les *Lettres d'Italie* de Miss Taylor, les *Esquisses du Connaught*, prises dans les districts d'Errys et de Tyrawly, doivent être rangées dans la classe toujours trop nombreuse de ces relations sans intérêt que multiplie le goût de mes compatriotes pour les souvenirs de voyages.

C'est par des motifs tout différens que je ne livrerai pas aux chances d'une analyse trop rapide le *Voyage* savant et les *Découvertes* de M. Charles Fellows, dans la Lycie, d'où il a rapporté le plan de onze grandes cités grecques, jusqu'à présent inconnues, et des inscriptions sans nombre, trésor inappréciable pour l'archéologie.

L'histoire du Texas, par William Kennedy (*Texas : the Rise, progress and prospects of the republic of Texas*), bien que dictée par un désir évident de favoriser la colonisation de ce pays, est, de tous les ouvrages écrits sur ce sujet, l'un des plus attrayans, et certainement le plus complet. On peut même lui reprocher de ne pas résumer en assez peu de pages les évènemens contemporains et de donner une trop grande place aux documens politiques relatifs à l'histoire des dernières années. L'auteur était un des commissaires nommés en 1838, par lord Durham, pour étudier les institutions municipales du Bas-Canada. Le prompt départ de son patron politique le dégagea du service administratif, et il se voua dès cette époque à l'étude du pays qu'il nous fait connaître aujourd'hui. Ses relations avec les promoteurs de la dernière révolution lui ont procuré de nombreux renseignemens oraux et le libre accès des archives du nouvel état. Il a d'ailleurs extrait avec soin les travaux de Newell, d'Edwards et de tous ceux qui, avant lui, s'étaient occupés du Texas. Quelques-uns de ses chapitres ont tout l'intérêt du roman, et vous le concevrez sans peine en songeant au caractère aventureux, à l'existence bizarre, aux exploits guerriers des *backwodsmen* qui les premiers ont colonisé ce pays. La biographie de Moses Austin et de son fils Stephen serait à elle seule un beau livre. Ce dernier, grace à une persévérance de quelques années, avait établi en 1824 trois cents familles entre la rivière des Bras et la rivière Rouge. Plus tard il en a porté le nombre à douze cents. On peut le regarder comme le créateur de cet état anglo-américain, qui n'a guère plus de dix-huit années d'existence. Beaucoup d'hommes intelligens et résolus ont essayé de marcher sur ses traces; aucun encore n'a réussi comme lui. Tour à tour des colonies suisses, allemandes et irlandaises, sont venues lutter vainement contre les difficultés du premier établissement. Ces dernières furent dispersées par la guerre contre le Mexique; les Anglo-Américains ont seuls tenu bon. Le récit de cette guerre est un des épisodes les plus remarquables du livre de M. Kennedy. Il a parfaitement compris et il peint à merveille ces héros des frontières (*frontier-man*), habitués dès l'enfance à une guerre perpétuelle, aux embûches des sauvages, à la chasse des animaux féroces. Pour ces hommes, une expédition militaire n'est qu'une partie de plaisir, et quelques leçons de discipline en feraient les plus admirables soldats du monde. Montés sur des chevaux exercés, suivis de leurs chiens fidèles, armés de ces fusils qui jamais ne trahissent leur adresse, ils cheminent librement dans les forêts inexplorées, se fiant pour

ne jamais s'égarer à la position des astres et à l'écorce des arbres. Un sac de loutre pendu à leur selle renferme leurs munitions, leur tabac, leur amadou et leurs pierres à fusil; un porte-manteau placé en croupe est rempli de tout ce qu'il faut pour nourrir homme et cheval. La fatigue, la faim, le froid, n'existent plus pour eux. Après une journée de marche, durant laquelle quelques poignées de maïs lui ont suffi, le cheval, dépouillé de sa selle et les entraves aux pieds, est abandonné à lui-même sur les vastes herbages; l'homme s'endort, la pipe à la bouche et roulé dans son manteau, sous la bienfaisante rosée des nuits.

Le *backwoodsman* prend volontiers le titre de colonel, que personne n'est tenté de lui contester (du moins personne à portée de sa redoutable carabine). Le colonel Crockett, le colonel Bowie, et une centaine d'autres, célèbres par leur courage et leur adresse, défendirent avec une obstination héroïque la forteresse d'Alamo, près de Bexar, contre des myriades de Mexicains. Ils succombèrent à la fin et furent passés au fil de l'épée. Aussi, lorsque les colons se retrouvèrent en face de l'armée mexicaine, dans les plaines de San-Jacinto, leur cri de guerre fut le nom d'*Alamo!* et, bien que trois fois plus nombreux, leurs ennemis ne purent tenir contre leur attaque furieuse. C'est alors que Santa Anna fut fait prisonnier, et que, conduit devant le général Houston, il lui tint ce propos arrogant : « Vous n'êtes pas appelé à d'ordinaires destinées; vous avez vaincu le Napoléon de l'Occident. » Le Napoléon de l'Occident était cependant fort agité. La crainte de quelques sanglantes représailles l'avait mis tout-à-fait hors de lui, et il ne se remit qu'au moyen d'une assez forte dose d'opium.

Les avantages offerts aux colons du Texas ne sont plus tout-à-fait les mêmes que dans l'origine, et le temps n'est plus où une concession de quatre mille cinq cents acres de terrain (une lieue carrée) coûtait à peine quarante livres sterling. Mais comme il reste encore environ cent cinquante millions d'acres de sol inoccupé (les trois quarts du territoire ou environ), il y a sans doute là de belles spéculations à tenter. La population, aujourd'hui d'à peu près deux cent mille ames, tend à s'accroître assez rapidement pour qu'on y puisse voir le germe d'une nation qui sera quelque jour riche et puissante.

J'ai gardé peu de place pour les romans nouveaux, et je suis loin de m'en repentir. Si vous en exceptez un, *le Marché aux Mariages ou la Société dans l'Inde*, je n'en vois pas qui mérite qu'on s'y arrête. *L'Empoisonneur de la Reine*, par Miss Stuart Costello, n'aurait aucune chance de plaire à des lecteurs français, par cela même que notre jeune compatriote a voulu y peindre la cour de France au XVIe siècle; en effet, cette époque a été chez vous le sujet des études les mieux faites et des meilleures tentatives de roman historique. Auprès d'elles, que deviendraient l'inexpérience complète et la faiblesse toute féminine de ce début trop encouragé? Tout ce que nous saurions dire du *Curateur* (*The Trustee*), longue et lourde chronique du temps de Henri VIII, c'est que l'auteur avait fait espérer mieux par sa tragédie du

Prévôt de Bruges, qui, bien que n'ayant pas obtenu un succès populaire, fut naguères remarquée par les connaisseurs.

Revenons au roman que j'ai nommé le premier. La fable en est simple. Il s'agit d'un mariage conclu entre un jeune officier anglais et une de ses jeunes compatriotes. Au moment où il va s'accomplir, on découvre que Tanfylde (le fiancé) entretient des relations coupables avec une Indienne. Lorsqu'il se voit découvert, il brise sans pitié ni remords les liens qui l'attachaient à la victime de ses séductions; mais, au lieu de le réconcilier avec miss Helen, cette conduite inhumaine le fait mépriser d'elle et met entre eux d'insurmontables obstacles.

Sur ce fond plus que léger, l'auteur a semé des peintures de mœurs véritablement curieuses, et même des digressions, soit politiques, soit stratégiques, qui rachètent amplement l'insignifiance de son roman. Je vous recommande de le lire si vous voulez vous édifier sur toutes les questions qui se rattachent à la possibilité d'une invasion russe dans l'Inde. Vous y trouverez la contre-partie des conclusions du major Hough, et des raisonnemens qui ne seraient pas déplacés dans les meilleurs *leading-articles* de nos grands journaux. Peut-être le sont-ils dans un conte d'amour; mais je les juge en eux-mêmes.

La peinture anglaise vient de perdre, dans la personne de sir David Wilkie, un des hommes qui ont le plus contribué à la faire connaître au dehors. Wilkie était presque aussi populaire à Paris qu'à Londres, et, Dieu merci! je n'ai pas à m'étendre sur le mérite de ses charmantes compositions. Il n'est guère de province si arriérée où n'ait pénétré quelque épreuve plus ou moins réussie de ses *Politiques de Village*, de son *Violon aveugle*, de son *Jour de Loyer*, ou de son *Colin Maillard*. Wilkie était par excellence le peintre des joies et des chagrins du bourgeois. Il comprenait les émotions vulgaires, et les traduisait avec une admirable fidélité. Chacun de ses tableaux était un recueil d'épisodes se rattachant l'un à l'autre par d'invisibles rapports, et dont l'ensemble avait un effet puissant. Depuis son voyage en Italie et en Espagne, de fortes études avaient modifié ses instincts et singulièrement amélioré son coloris. Sa fécondité surprenante ne permet pas l'énumération de ses œuvres. Les plus remarquées dans ces derniers temps ont été *le Prêche de Jean Knox* (1832), acheté par sir Robert Peel au prix énorme de 1,500 guinées (37,500 francs), et le *Premier conseil de la reine Victoria* (1838).

Wilkie est mort à bord de *l'Oriental*, durant la traversée qui d'Égypte le ramenait dans son pays, le 1er juin, à huit heures du matin, sans les moindres souffrances physiques, consumé intérieurement par cette fièvre sourde que dépose quelquefois dans le sein du voyageur l'air embrasé de la Syrie. A l'unanime requête des passagers, le capitaine voulait déposer à Gibraltar les restes du célèbre artiste; mais le gouverneur de la place refusa absolument de les recevoir, et ils furent, selon l'usage, confiés à l'abîme. Wilkie ne s'était pas marié. Sa maison, à Kensington, était surveillée par sa sœur.

Que vous dire de nos théâtres? Devant le succès de Mlle Rachel, ou de la

Rachel, comme disent quelques-uns de nos fashionables arriérés, toutes les vogues secondaires se sont arrêtées. Quand le *simoun* passe, le lion se tait. Quant à Mlle Rachel elle-même, comment la juger, et à quoi bon? Vous la connaissez bien mieux que nous. A vrai dire, l'enthousiasme dont elle est l'objet passe toutes mes prévisions. Par quel miracle a-t-elle imposé aux spectateurs anglais l'énergique sobriété de son jeu, les intentions profondes, mais relativement calmes, de son dire et de ses gestes? C'est ce que je ne comprends pas encore; et ce que je comprends moins, s'il est possible, c'est qu'après avoir accepté l'émotion lentement mesurée de vos tragédies classiques, les mêmes auditeurs soient restés au niveau du mélodrame tel qu'il existe maintenant sur la scène anglaise.

On a donné il y a quelques jours à Haymarket une comédie en cinq actes, manufacturée en quelques jours, afin de procurer à l'acteur Maywood l'occasion de nous assommer de son patois écossais (*brogue*), dans un autre rôle que celui de sir Pertinax Mac-Sycophant (*The Man of the World*). Mais j'aime mieux vous parler des concerts qui se disputent les matinées du monde élégant. Ce sont encore vos artistes qui en font les principaux frais; Mme Dorus-Gras, Mlle Lowe, M. Vieuxtemps. La *Matinée Polonaise* donnée à Stafford-House a marqué entre toutes. Mlle Rachel y récitait les plus beaux passages de ses rôles; M. Liszt, à peine remis d'une chûte de cabriolet, a profité de cet accident pour exécuter un vrai tour de force, en jouant, *avec une seule main*, sa partie dans un morceau qui en exige ordinairement quatre; M. Bénédict l'accompagnait. On y a fort goûté un autre artiste français, M. Godefroy, et miss Adélaïde Kemble, qui promet à l'Angleterre une Pasta indigène.

Staudigl, le chanteur allemand, est aussi un des favoris de la mode. Nos sentimentales ladies se déclarent folles des mélodies de Schubert quand il les leur fait comprendre. Cet acteur, du reste, n'obtient pas moins de succès au théâtre que dans les salons. J'assistais ces jours derniers à une représentation d'*Euryanthe*, et j'ai rarement entendu, je dois le dire, jouer aussi bien que par lui la fameuse scène : *Wo berg 'ich mich?* Il est parfaitement secondé par Mme Heinefetter (rôle d'Euryanthe) et par Tichatscheck, qui remplissait celui d'Adolar.

L'Opéra national soutient fort mal la concurrence des exécutans étrangers. —C'est que c'est bien difficile, disait justement à ce sujet l'un de nos dilettanti les plus renommés. — Vraiment, lui répondit une jolie femme dont il était le cavalier, je voudrais que cela fût impossible; — tandis que, par un mouvement épigrammatique, elle affectait de se boucher les oreilles.

O. N.

BULLETIN.

La session de 1841 est close. Quand dans les premiers jours de novembre dernier les chambres se réunirent, il s'agissait de savoir comment le sort de l'Égypte serait définitivement réglé; aujourd'hui elles se séparent sans que cette grande affaire soit résolue. Au commencement de novembre 1840, la question d'Orient était concentrée sur les bords du Nil; à la fin de juin 1841, on la trouve partout; elle s'est déplacée, ou plutôt des parages d'Alexandrie elle s'est étendue sur tous les points de l'empire ottoman.

En changeant de ministère, en faisant succéder l'administration du 29 octobre à celle du 1er mars, la France laissait, pour ainsi dire, le champ libre à l'Europe; elle témoignait ne vouloir apporter aucun obstacle au traité du 15 juillet; elle se contentait de regarder sans agir. Que s'est-il passé pendant ces huit mois d'inaction absolue de la part de la France? Rien n'est résolu, tout s'est aggravé, et, pendant que nous nous effacions, les difficultés grandissaient.

Ce n'est jamais impunément qu'on élude en politique les choses nécessaires. L'état moral de l'Orient réclamait de la part de l'Europe une action unanime; il fallait que l'Occident apportât au milieu des déchiremens intérieurs de la monarchie turque l'ascendant d'une intervention commune. Au lieu de cela, qu'avons-nous vu? Des influences individuelles, des ambitions égoïstes. L'Europe n'a pas agi comme représentant de la chrétienté, et suivant les principes d'une solidarité équitable; mais des cabinets ont travaillé à satisfaire leurs intérêts : la Russie et l'Angleterre ont pratiqué, pour ainsi dire, sur Constantinople et la Syrie une sorte de saisie-gagerie. Aux yeux de la population orientale, le traité du 15 juillet a fait descendre l'Europe de cette haute position de dictature morale où l'imagination des peuples l'avait placée un instant.

Quand ces populations ont vu les deux cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg poursuivre leur but avec une sorte de cynisme, l'Autriche et la Prusse consentir à se laisser annuler, quand aussi elles ont vu la France évincée et mise pour un temps dans l'impossibilité d'exercer une salutaire influence, elles ont nécessairement perdu toute foi dans la justice et la bonne volonté de l'Occident. Aussi, elles semblent agir désormais comme n'attendant plus rien de l'Europe; chacun songe à soi; partout il se forme des projets, il se crée des intérêts particuliers. Des gouvernemens provisoires tentent de s'établir en Macédoine et en Thessalie. La Crète a nommé un conseil exécutif composé de cinq membres. Les populations qu'un lien rattache encore à l'empire turc paraissent ne plus demander qu'à elles-mêmes leur affranchissement ou le redressement de leurs griefs. Spectateur intéressé de ces mouvemens qui portent les derniers coups au pouvoir ébranlé du grand-seigneur, Méhémet-Ali continue de différer sa soumission définitive. Les représentans des puissances qui ont conclu le traité du 15 juillet ont approuvé et signé un dernier hatti-schériff par lequel le sultan accorde, à titre héréditaire, le gouvernement de l'Égypte à Méhémet-Ali et à ses descendans en ligne directe; il lui accorde en outre la faculté de nommer les officiers de terre et de mer jusqu'au grade de colonel inclusivement. Méhémet-Ali ne pourra conférer le titre de pacha qu'avec l'assentiment du sultan, et il aura besoin aussi de l'autorisation du grand-seigneur pour construire des bâtimens de guerre. Quant au tribut, il a été l'objet d'un firman séparé. La Porte a demandé quatre-vingt mille bourses, c'est-à-dire dix millions; mais il est probable que ce n'est pas son dernier mot. De son côté, Méhémet-Ali, qui n'avait guère offert que deux millions dans le principe, aura quelques concessions à faire pour arriver à un chiffre que veuille accepter la Porte. Ce n'est pas sans motif qu'il n'a pas été question du tribut dans le hatti-schériff qui règle l'hérédité et la nomination des officiers. La diplomatie européenne n'a pas voulu intervenir dans le débat d'un intérêt pécuniaire entre le sultan et le vice-roi, et Méhémet-Ali peut prolonger la discussion sur ce point sans se trouver en opposition directe avec les cabinets.

Or, tant que le tribut ne sera pas fixé à l'amiable, rien ne sera conclu, et le défaut d'accord sur ce point tient tout en échec. Méhémet-Ali n'est pas pressé de conclure : il n'a pas hâte de revêtir officiellement le caractere de vassal; il préfère temporiser, négocier, attendre. Le vice-roi et son fils sont revenus de la surprise et de l'ébranlement que leur avaient causés le premier choc et les premières démonstrations de l'Europe; ils s'affermissent en Égypte; peut-être même ne croient-ils pas la Syrie perdue sans retour : ils peuvent penser que les populations chrétiennes pourraient revenir à préférer leur protectorat à la domination turque; instruits par l'adversité, ils seraient naturellement disposés à se montrer plus doux, à opposer au fanatisme des lieutenans du sultan un gouvernement habile et modéré. Enfin, tout est possible dans l'avenir, et les évènemens qui éclatent sur tous les points sont de nature à relever les espérances de Méhémet et de sa race.

La France n'a, en réalité, aucun intérêt à ce que l'affaire égyptienne reçoive promptement une solution définitive, surtout à des conditions peu favorables pour le vice-roi. Mais le ministère du 29 octobre s'est trouvé engagé d'amour-propre à ce qu'un dénouement rapide vînt tout terminer entre le vice-roi et le sultan. A son avénement, il avait fait entendre qu'il obtiendrait ce que n'avaient pu obtenir ses prédécesseurs; dans le milieu de la session, cette insinuation est devenue une déclaration explicite; la chambre a cru même un instant qu'avant de se séparer elle recevrait du cabinet des communications positives; il n'en a rien été, et tout est encore à peu près au même point qu'il y a six mois. Le ministère ne peut se dissimuler combien cette indécision dans les évènemens l'affaiblit; en se prolongeant indéfiniment, cette indécision prouverait qu'il n'a pas au dehors toute l'influence, toute l'action qu'il espérait avoir. Il n'ignore pas qu'au début de la session prochaine, la question extérieure sera, dans le parlement, l'objet d'un examen sévère, et qu'il sera fort compromis s'il n'a pas à produire pour cette époque quelque résultat sérieux.

Toutes ces préoccupations, toutes ces inquiétudes ont ramené la pensée d'une dissolution. Il y a plusieurs semaines, on avait tout-à-fait éloigné cette idée, on s'occupait avec ardeur des derniers travaux de la session, et l'on écartait tout ce qui pouvait jeter des doutes sur l'avenir de la chambre. Depuis quelques jours, on est revenu à l'examen de la question de savoir s'il serait opportun de dissoudre le parlement: il n'y a rien de positif à ce sujet, car on peut affirmer qu'il n'y a pas de parti irrévocablement pris soit dans un sens, soit dans l'autre; mais on a recommencé à discuter le pour et le contre de cette grande mesure. Si dans quatre ou cinq mois l'opposition parvenait à introduire dans l'adresse un amendement qu'aurait combattu le ministère, il faudrait donc que le cabinet se retirât; ou bien, s'il persistait à garder le pouvoir, il faudrait qu'il fît la dissolution dans des conditions défavorables, après un premier échec. Que de regrets n'aurait pas alors l'administration, de n'avoir pas elle-même choisi son temps pour adresser un appel aux électeurs, pour poser les questions politiques à sa convenance! D'un autre côté, est-il sage de donner sans nécessité un nouvel aliment aux passions? Pourquoi si fort se défier de l'avenir et de la chambre? Les souvenirs fâcheux de la coalition n'ont pas encore tout-à-fait disparu; faut-il les raviver par une dissolution qui viendrait disperser le parlement à la troisième année de son existence légale? Telle est la perplexité dans laquelle on se débat; on craint de perdre une occasion favorable, ou de tout compromettre sans nécessité.

Avant d'agiter de nouveau le problème de la dissolution, le ministère avait songé à des combinaisons qui devaient lui donner une majorité assurée à la session prochaine. Il aurait désiré faire entrer dans le cabinet M. Passy, pour lequel on aurait créé un ministère des colonies, et il eût porté M. Dufaure à la présidence. Ce plan a échoué : MM. Passy et Dufaure ont hésité de s'associer aux destinées du 29 octobre, et finalement ils ont préféré se réserver

pour l'avenir. C'est alors que le cabinet s'est remis à examiner les chances que lui offrirait une dissolution. Mais nous vivons dans un temps où l'on se détermine peu à tenter sans une nécessité urgente quelque chose de difficile et d'aventureux. Il y a bien des raisons pour que la chambre ne voie pas sa carrière interrompue; elle ne compte que deux années d'existence; elle a dans son sein une majorité gouvernementale qu'il peut être laborieux de tenir en haleine, mais dont les élémens offriront toujours de grandes ressources à une administration habile. Il y aurait bien de la témérité à licencier de gaieté de cœur de pareilles forces, et à ouvrir avant le temps l'arène électorale.

Ce qui rend encore aujourd'hui la dissolution peu probable, c'est l'emprunt que se propose de faire M. Humann vers le mois d'octobre. Il est impossible de prendre les deux mesures à la fois, d'emprunter et de dissoudre en même temps. Il faut opter. Comment trouver des emprunteurs, quand ils doivent se rencontrer en face de l'agitation qu'imprime toujours à un pays une élection générale? D'un autre côté, comment renoncer à l'emprunt dont le chiffre est écrit dans l'article de la loi des recettes? Lors même que l'emprunt de 450 millions serait effectué, les dépenses prévues pendant six ans nous laisseraient encore à découvert d'une somme de plus de 50 millions.

La loi sur les travaux publics extraordinaires, dont la chambre des pairs devait s'occuper dans les derniers momens de sa session, n'a soulevé aucune discussion politique. M. Molé n'a pas pris la parole. M. le baron Mounier a approuvé le parti qu'avait adopté le gouvernement de présenter un projet d'ensemble sur tous les travaux qui doivent être exécutés d'ici à quelques années; mais il a maintenu le principe que dans les sessions suivantes les chambres seraient toujours maîtresses, en accordant ou en refusant des allocations pour chaque exercice, d'accélérer ou de retarder tels ou tels travaux. Le gouvernement, par l'organe de M. le maréchal Soult, a donné son entier assentiment aux paroles de M. Mounier, qui, dans cette circonstance, parlait plutôt au nom de la chambre qu'au sien propre. La loi que vient de voter la chambre des pairs est donc plutôt un programme général de tous les travaux à entreprendre qu'un budget définitivement voté. La pairie a pensé qu'il était trop tard pour incidenter cette année sur les détails, et elle s'est contentée de constater à ce sujet les droits du parlement, tout en en ajournant l'exercice. Le rapport qu'a présenté, au nom de la commission, M. le comte Daru, est intéressant: peut-être les dimensions en excèdent-elles un peu les limites que l'on doit s'imposer dans les assemblées délibérantes. Le jeune pair s'est un peu trop abandonné au désir d'écrire sur la matière une sorte de traité encyclopédique. Les travaux politiques qui ont un caractère officiel demandent plus de concision et de sobriété; mais les défauts qui tiennent à l'exubérance de la force se corrigent aisément, et le rapport de M. le comte Daru, qui porte l'empreinte d'une vaste lecture et d'un esprit étendu, annonce un talent de plus dans les rangs de la jeune pairie.

Le parlement anglais a été prorogé par la reine en personne. La reine a

voulu, en se rendant elle-même à la chambre des lords, donner un témoignage de l'intérêt qu'elle prenait à cette grande mesure. On a remarqué avec quel accent énergique et clair elle a prononcé le discours que les ministres ont mis dans sa bouche. On ne peut sans intérêt voir avec quelle franchise une jeune femme, une jeune reine se jette au milieu des luttes politiques de son pays, et laisse voir son opinion sur des questions ardentes. En Angleterre, la couronne a toujours usé avec d'autant plus d'énergie de sa prérogative pour dissoudre le parlement, que c'est à peu près le seul moyen qui s'offre à elle d'exercer sur les affaires du pays une véritable influence. De l'autre côté du détroit, la couronne, d'époque en époque, frappe un coup éclatant, prend une mesure décisive, et puis elle accepte toutes les conséquences de la décision rendue par le pays. La reine Victoria ne néglige aucuns moyens pour échapper aux tories, à leur entourage, pour ne pas perdre dans son palais, autour d'elle, les visages, les serviteurs auxquels elle est accoutumée. Cependant, si la victoire électorale reste aux amis du duc de Wellington, elle se résignera à les subir. Quand Pitt arriva aux affaires, il eut à combattre les préventions les plus fortes que nourrissait contre lui George III, mais il en triompha à force d'habileté et de dévouement. Ce n'est pas, au surplus, un début malheureux pour la dynastie nouvelle des Cobourg sur le trône d'Angleterre, de montrer ouvertement une partialité décidée pour les whigs. La maison de Brunswick, qui probablement ne régnera plus sur la Grande-Bretagne, s'était surtout appuyée sur les tories. La nouvelle dynastie semble vouloir chercher sa force ailleurs, et faire alliance avec cette partie de l'aristocratie anglaise qui sympathise avec les principes et les idées démocratiques. Quand dans un pays tout s'agite au nom de la loi, quand la couronne, les grands, le peuple, sont d'accord pour trouver dans la constitution les moyens de défendre les droits qui leur sont chers, et de conquérir ceux qui leur manquent, dans un semblable pays les révolutions sont rares, parce que les changemens nécessaires y sont toujours possibles. Nous sommes aussi frappés en Angleterre d'un fait important, c'est que la popularité ne craint pas de s'attacher aux situations élevées. Là le souverain, les plus grands seigneurs sont et restent long-temps populaires, quand ils servent avec dévouement les intérêts généraux. La démocratie n'est pas envieuse, elle ne fait pas bande à part, elle s'allie noblement avec d'autres forces que les siennes, et sa confiance en elle-même est assez complète pour qu'elle n'ait pas peur de se compromettre par une franche association, soit avec la royauté, soit avec l'aristocratie.

En Allemagne, la vie constitutionnelle est en travail et sur quelques points en fermentation. La seconde chambre du royaume de Hanovre vient d'exprimer au roi Ernest ses respectueuses doléances sur la violation de l'acte constitutionnel de 1833 : « Il n'y a qu'un petit nombre des sujets de votre majesté, dit l'adresse de la seconde chambre, qui soit convaincu de la légalité de l'abrogation de la constitution de 1833. » Jamais prince ne fut plus mal inspiré que le roi Ernest quand il cassa de sa seule autorité le pacte qui avait été juré par son

prédécesseur. Il blessait profondément ce que les peuples allemands ont de plus cher et de plus sacré, le sentiment du droit. On a pu voir combien la conscience nationale était froissée, quand en 1839, à la diète de Francfort, le représentant de la Bavière proposa de déclarer que le roi de Hanovre avait violé la clause finale du traité de Vienne qui garantit aux divers états le maintien de leur constitution. Et pourquoi d'ailleurs violer le droit? Le Hanovre n'était-il pas fidèle à ses princes? La constiution de 1833 n'avait-elle pas fait un heureux mélange des droits princiers et des libertés bourgeoises? Cette fois, c'était un roi qui se conduisait en révolutionnaire, et qui voulait substituer au cours régulier des choses d'injustes innovations. Il est remarquable que ce soit une chambre nommée en vertu de la législation exceptionnelle établie par le roi Ernest, qui se fasse l'interprète de la pensée publique, et qui demande elle-même à être remplacée par *une assemblée élue conformément à la loi fondamentale.*

Il y a à peine un an que le roi de Prusse est sur le trône, et il a déjà marqué son règne par une série d'actes où se fait voir un désir sincère de remplir avec gloire et conscience tous les devoirs de la royauté. Frédéric-Guillaume est l'ami sincère de tous les progrès auxquels lui paraissent avoir droit son pays et son siècle; mais il veut les accomplir lui-même, et il désire servir de guide à la nation dont Dieu lui a confié la conduite. Son but est de développer les droits historiques de l'Allemagne en y faisant pénétrer avec convenance et mesure les idées et l'esprit de l'époque. Ainsi, dans ses rescrits sur les assemblées provinciales, il a introduit le principe d'une assemblée centrale pour toute la monarchie, mais il la circonscrit dans les limites d'une députation permanente nommée par les états locaux. C'est au milieu de ces pensées qu'est venue le surprendre une pétition adressée par la ville de Breslaw à la diète provinciale de Silésie, pour demander une constitution générale du royaume. Frédéric-Guillaume IV a été douloureusement étonné de voir de semblables exigences au moment où il s'attendait à des remerciemens pour ce qu'il avait accordé, et il a ordonné au ministre de l'intérieur, M. de Rochow, d'instruire le conseil municipal de Breslaw, que le roi, dans son prochain voyage en Silésie, ne recevrait aucune députation de la ville, et n'accepterait aucune fête de la part des habitans. En réponse à cette communication du ministre de l'intérieur, la municipalité de Breslaw a adressé au roi une adresse dans laquelle elle exprime le profond et amer regret que sa pensée ait été si mal comprise : elle invoque le droit général de faire connaître au souverain ses doutes, ses objections et ses réflexions sur les lois et les ordonnances de l'état, et elle se défend d'avoir voulu jamais tomber dans des théories creuses ou dans une imitation coupable de menées étrangères. Il y a dans toute cette adresse un mélange touchant de l'indépendance du citoyen et de la fidélité antique. On ne saurait trop souhaiter que des malentendus ne viennent pas interrompre l'accord de la Prusse avec son roi. Nous concevons également l'impatience de quelques parties de la population et la susceptibilité du mo-

narque. Il faut que le prince et le peuple se ménagent et se comprennent réciproquement. Frédéric-Guillaume IV a droit à la confiance entière de la Prusse, car il y a peu de princes qui, dans une année de règne, aient déjà réalisé tant de nobles intentions. Le gouvernement prussien est la plus intelligente des monarchies absolues : il ne doit pas craindre le développement des pensées et des études faites. Pourquoi donc avoir défendu l'entrée de Berlin aux *Annales de Halle,* recueil philosophique, où le système de Hegel avait de brillans organes? Mis à l'index par le ministère prussien, les rédacteurs des *Annales* paraissent avoir renoncé à faire paraître leurs feuilles. Est-il d'une bonne politique de persécuter l'école de Hegel au moment où Schelling est appelé dans la capitale de la Prusse?

Nous avons signalé quelquefois en Espagne la contrefaçon des idées et de la révolution française, mais en vérité nous n'eussions jamais soupçonné que l'imitation pût aller jusqu'à la reproduction textuelle des paroles du premier consul dans la bouche d'Espartero. Il paraît que le duc de la Victoire ne se permet ni un acte, ni une parole sans consulter *le Moniteur de la république* et de *l'empire*. Pauvre Espagne! Toute originalité y est-elle donc perdue ou désormais impossible? Il est triste pour un pays qui a fourni les types les plus individuels, soit à la poésie, soit à l'histoire, pour la patrie du Cid, du duc d'Albe et de Philippe II, d'avoir pour chef à cette heure un emphatique et stérile parodiste qui répète en roi de théâtre les paroles d'un héros.

L'extrême gauche vient de perdre son représentant; M. Garnier Pagès a succombé, avant d'avoir atteint sa quarantième année, à la maladie qui le minait depuis long-temps. On a donné à sa mémoire des regrets unanimes, et tous les partis ont été d'accord pour honorer dans l'homme politique qui n'est plus la distinction du talent et la sincérité des convictions. Esprit plus fin qu'étendu, plus délié que fort, M. Garnier-Pagès se distinguait surtout par une activité infatigable qui ne lui permettait de rien négliger dans l'intérêt des affaires de son parti : c'était le membre de la gauche qui connaissait le mieux la France électorale. Membre de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera,* il avait hérité de tous les documens rassemblés par cette société, et il dirigeait les élections de la gauche avec une sorte d'autorité administrative. Dans ces dernières années, M. Garnier-Pagès s'était surtout attaché à l'étude des questions politiques; il avait fait de la conversion des rentes un examen approfondi, et il prononça sur ce sujet difficile des discours remarqués. M. Garnier-Pagès semblait vouloir s'affranchir des passions et des lieux communs de son parti, pour se livrer à la discussion des intérêts positifs. La mort l'a surpris au milieu de ces progrès et de ces modifications, qui rendent sa perte d'autant plus regrettable.

— Malgré les nombreux travaux qui ont été publiés depuis quelque temps sur l'Espagne, l'histoire de l'art dans la patrie de Velasquez et de Murillo n'est encore qu'imparfaitement connue. Aussi ne peut-on qu'applaudir à

l'idée qu'ont eue quelques artistes et quelques écrivains espagnols de publier une suite de descriptions des principaux monumens de leur pays, accompagnées de nombreuses gravures, qui en reproduiront avec une fidélité scrupuleuse le caractère et l'aspect. Don Genaro Perez de Villa-Amil, chargé de la partie purement pittoresque de l'ouvrage, a parcouru l'Espagne en étudiant avec un zèle digne d'éloge les œuvres d'art et les nobles débris semés avec tant de profusion de Cadix aux Pyrénées. D'autres artistes espagnols lui ont prêté leur concours. Don Patricio de la Escosura, aidé de plusieurs écrivains distingués de son pays, doit consacrer à chaque gravure une explication spéciale, où de curieux détails sur les mœurs et l'histoire de la Péninsule pourront souvent trouver place. *L'Espagne artistique et monumentale* paraîtra par livraisons mensuelles. La ruine de l'empire d'Occident a été choisie pour le point de départ de cette histoire de l'art espagnol, racontée par ses principaux monumens. Il est à souhaiter que cette publication, à la fois brillante et utile, se poursuive, et que le succès récompense les artistes et les écrivains auxquels elle a coûté tant d'efforts.

— Le beau roman de M. Prosper Mérimée, *Colomba*, déjà publié dans la *Revue des Deux Mondes*, vient de paraître chez l'éditeur Magen, accompagné de *la Vénus d'Ille* et des *Ames du Purgatoire*. Le succès de *Colomba* est trop bien établi pour qu'il soit nécessaire de revenir ici sur les titres que présente le dramatique récit à l'attention de tous les lecteurs sérieux. Nulle part, peut-être, M. Mérimée ne s'est élevé à une vérité aussi émouvante, aussi complète; nulle part il n'a déployé avec plus d'ampleur les précieuses qualités de son style et de son esprit. On sait aussi avec quelle supériorité il a traité le roman d'aventures dans *les Ames du Purgatoire*, et le conte fantastique dans *la Vénus d'Ille*. Le volume nouveau de M. Mérimée doit compter, on le voit, parmi les plus remarquables manifestations de son talent; c'est trop peu de le signaler, et nous y reviendrons.

— Un jeune écrivain, M. N. Martin, vient de publier chez l'éditeur Desessart un volume de poésies sous le titre d'*Ariel, sonnets et chansons*. Une traduction du charmant conte de Chamisso, *Pierre Schlémihl*, est placée à la suite du recueil. Dans ses chansons très variées de forme et d'allure, M. Martin a su concilier, avec l'élan d'une inspiration originale, d'heureux efforts pour douer notre poésie de cette fraîche et vive haleine, de cette grace rêveuse qui distinguent les *lieder* allemands.

F. Bonnaire.